
VE
RI
TAS


Digitized by Google

REVUE SUISSE

HUITIÈME ANNÉE

LAUSANNE. — IMPRIMERIE BONAMICI ET COMP^e^.

REVUE SUISSE

ET

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

De quels elémens se composait cette indivi
paru dans le monde sous le nom de *Blaise Pa*
recherche, messieurs, que nous avons consacr
stans de notre dernier entretien. La vie extérieu
est de quelque secours dans ce travail ; mais ses
sées surtout, monologues secrets, ou dialogues in
avec lui-même, nous y aideront davantage. Au
abréger, il m'a paru bon de procéder par synthèse
de commencer par énoncer les résultats, en faisa
preuves, ou tout au moins les indices.

Au premier rang des attributs de cette indi[illegible]
[illegible] j'ai placé l'*individualité* elle-[illegible]

LAUSANNE

AU BUREAU DE LA REVUE SUISSE

RUE MARTHERAY, 34

—

1845

PASCAL,

NON L'ÉCRIVAIN, MAIS L'HOMME [1].

—

De quels élémens se composait cette individualité rare qui a paru dans le monde sous le nom de *Blaise Pascal?* C'est à cette recherche, messieurs, que nous avons consacré les derniers instans de notre dernier entretien. La vie extérieure de Pascal nous est de quelque secours dans ce travail; mais ses écrits, ses *Pensées* surtout, monologues secrets, ou dialogues intimes de Pascal avec lui-même, nous y aideront davantage. Au reste, pour abréger, il m'a paru bon de procéder par synthèse, c'est-à-dire de commencer par énoncer les résultats, en faisant suivre les preuves, ou tout au moins les indices.

Au premier rang des attributs de cette individualité si remarquable, j'ai placé l'*individualité* elle-même. Quoique décrédité dès sa naissance par un usage très-indiscret [2], le mot ne m'a point fait peur. Je n'ai pas craint qu'aucun de vous confondît dans une fraternité imaginaire deux ennemis jurés, l'individualisme et l'individualité : le premier, obstacle et négation de toute société; la seconde, à qui la société doit tout ce qu'elle a de saveur, de vie et de réalité. Nous sommes tous d'accord sur un point : c'est que des membres morts ne peuvent former un corps

[1] Ce morceau inédit est tiré du cours que M. Vinet donne en ce moment à l'Académie de Lausanne sur Pascal et le XVIIme siècle.

[2] « Domine, jam fœtet, quatriduanus est enim. » Jean XI, 39.

vivant, et que la société ne peut valoir que ce que nous valons nous-mêmes. Ni les uns ni les autres nous ne divinisons cette force brutale des âges civilisés, qu'on appelle, par abus, l'opinion publique; despote pour despote, autant vaut un homme, un Napoléon, que ces miasmes qui se prennent à l'esprit, infectent le monde moral, et ne sont guère, sous le beau nom d'idées, que des souvenirs, des craintes ou des espérances. La pensée de l'individu ne se forme ni hors de la société ni sans elle; mais c'est l'individu, non la société, qui pense, qui croit et qui aime, et s'il lui emprunte, comme on ne peut en douter, plusieurs des élémens de sa pensée, il ne lui emprunte pas sa pensée elle-même. A cet égard, il doit, tout ensemble, se servir de la société et se défendre contre elle; il doit même, lorsqu'il ne s'est pas bien défendu, faire ce qui dépend de lui pour se reconquérir sur elle, et c'est une des gloires du christianisme que d'avoir, dans la sphère la plus haute, consacré cet important devoir. Il n'a point, en le consacrant, affaibli la société; il l'a bien plutôt affermie; et si vous prenez le mot de *société* dans toute l'énergie de sa signification, vous pourrez dire que c'est de lui qu'elle date et de lui qu'elle procède. Tout ce qui développe dans les âmes le principe de la foi, du devoir, de la pensée et de la liberté, choses individuelles, ajoute à la force de la société.

Je ne craindrai donc point de mettre au rang, et au premier rang, des traits qui rendent si éminent le personnage de Pascal, sa profonde individualité, par où je n'entends autre chose que le don d'être soi-même, le privilége d'avoir des pensées et des sentimens à soi et de ne pas vivre d'emprunt sous ces deux rapports, ainsi que le font trop souvent des hommes d'ailleurs bien organisés. Tout homme, bon gré mal gré, a son individualité, mais tout homme n'a pas de l'individualité. On est bien, dans un sens passif, autre que son voisin, autre que tout le monde, et nos défauts, dans leurs différens degrés et dans leurs différentes combinaisons, ne nous rendent, hélas! que trop individuels. Je parle d'un certain degré d'indépendance ou d'activité intérieure, qui ne nous permet pas de nous réduire à la simple réceptivité, et qui, sans nous faire repousser les idées et les opinions du dehors, nous met en état de réagir sur elles, de telle sorte qu'elles deviennent notre propriété plutôt que nous ne devenons la leur. J'ai parlé d'activité, parce qu'en matière d'intelligence et de morale, *être* et *agir* sont une même chose, et j'ajoute que ce

n'est pas au fréquent emploi, mais à l'intensité de cette activité ou de cette réaction, que l'individualité se mesure. — L'individualité est la base de notre valeur propre; car pour que nous soyons quelque chose, il faut d'abord que nous soyons, ou, en d'autres termes, que nos qualités soient à nous. Dans ce sens l'individualité est rare; et l'on n'exagère pas en disant que la plupart des hommes, au lieu d'habiter chez eux, vivent chez autrui, et sont comme en loyer dans leurs opinions et dans leur morale, à plus ou moins long terme; mais cette différence n'est rien. — L'intelligence et le développement de l'esprit ne sont pas des gages tout à fait assurés de l'individualité; Pascal ne la trouvait pas commune chez les écrivains : « Certains auteurs, » dit-il, parlant de leurs ouvrages, disent : Mon livre, mon » commentaire, mon histoire, etc. Ils sentent leurs bourgeois » qui ont pignon sur rue, et toujours un *chez moi* à la bouche. » Ils feraient mieux de dire : Notre livre, notre commentaire, » notre histoire, etc., vu que d'ordinaire il y a plus en cela du » bien d'autrui que du leur. »

Quant à Pascal, il a pignon sur rue, et rien n'empêche qu'il ne dise : *mes pensées*. Sa voix n'est pas un écho, ou, si c'est un écho, c'est celui de la conscience, j'entends de la conscience intellectuelle aussi bien que de la conscience morale. Tout esprit a probablement des idées à soi [1]; mais tout esprit ne pénètre pas jusqu'à ses propres idées à travers ces couches successives formées des idées d'autrui ou de tout le monde, dont les nôtres sont toujours recouvertes à une certaine hauteur. Il s'agit donc d'arriver jusqu'à soi-même. La sonde de cette espèce de puits artésien n'est ni la logique, ni l'analyse, qui peuvent bien, en certains sujets, nous conduire jusqu'à la vérité, mais non pas jusques à nous-mêmes. Cette sonde, à laquelle je ne cherche pas à donner un nom, est quelque chose de plus natif et de moins compliqué. C'est un certain courage d'esprit et peut-être

[1] Est-ce peut-être ce que Pascal a voulu faire entendre lorsqu'il a dit : « A » mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux ? » C'est qu'avec de l'esprit on les oblige à l'être ou à se montrer ce qu'ils sont. Descartes avait déjà dit : « En la corruption de nos mœurs, il y a peu de gens qui veuillent » dire tout ce qu'ils croient; mais c'est aussi à cause que plusieurs *l'ignorent eux-* » *mêmes;* car l'action de la pensée par laquelle on croit une chose, étant différente de » celle par laquelle *on connaît qu'on la croit*, elles sont souvent l'une sans l'autre. » *Discours de la Méthode.*

de caractère, qui ne distingue pas toujours les plus habiles ni les plus savans, et qui, pour ne pas conduire immédiatement à la vérité, n'en est pas moins un des plus précieux instrumens de cette recherche, parce que, avant de chercher, et pour bien chercher, il faut d'abord avoir trouvé ce *moi* qui est l'agent de la recherche. Nous avons une grande obligation à ceux qui ont su démêler et reconnaître leur propre voix au milieu du mélange confus de tant de voix étrangères, où la nôtre se perd si facilement, jusqu'à nous devenir la plus étrangère de toutes.

L'éducation de Pascal vint, sous le rapport de l'individualité, en aide à sa naissance. Il fut, au moins nous avons lieu de le croire, du nombre de ces hommes qui ont été élevés conformément à leur nature. Ajoutons que les études auxquelles il consacra la première partie de sa carrière concoururent, avec sa nature et son éducation, à préserver son individualité. Je sais qu'il a professé plus tard pour ces études-là, je veux dire pour les sciences *abstraites* ou *objectives*, un mépris au moins relatif. « La science » des choses extérieures ne me consolera pas de l'ignorance de » la morale au temps d'affliction; mais la science des mœurs me » consolera toujours de l'ignorance des sciences extérieures. » Il est allé ensuite plus loin; il a dit, au sujet de l'étude de l'homme, si supérieure, selon lui, à l'étude des sciences *abstraites* : « N'est-ce » pas que ce n'est pas encore là la science que l'homme doit avoir, » et qu'il lui est meilleur de l'ignorer pour être heureux? » Tout cela peut être vrai, mais ne nous empêchera pas de croire que l'application exclusive de Pascal aux mathématiques et à la physique pendant sa jeunesse fut pour lui la sauvegarde de l'individualité. Ces sciences, je le crois, l'exercent peu, mais elles ne la compromettent pas; les sciences d'une autre sorte, la littérature par exemple, l'excitent, la développent, mais la menacent, parce que, faisant sortir de sa retraite l'homme intérieur, elles le mettent davantage en contact avec la vie de tous, et l'obligent à recevoir d'eux peut-être plus qu'il n'en doit recevoir. Les mathématiques ont si peu cet inconvénient qu'elles en auraient un autre tout opposé, si l'homme pouvait être exclusivement mathématicien. Pascal, qu'il en faut croire, n'a-t-il pas dit quelque part : « C'est » un bon mathématicien, dira-t-on; mais je n'ai que faire de » mathématiques; il me prendrait pour une proposition. » C'est un grand défaut, assurément, de prendre des hommes pour des propositions; mais enfin peu de gens sont tout géomètres; la né-

cessité, la nature y ont pourvu jusqu'à un certain point; on peut être géomètre, et ne pas laisser d'être homme; un même homme, vous devez le savoir, messieurs, peut être tout ensemble bon géomètre et bon poëte. Mais il ne s'agit pas pour le moment des dangers des sciences abstraites, il s'agit d'un de leurs avantages : elles ménagent l'individualité, et c'est ainsi que fut conservée, d'une manière si remarquable, l'individualité de Pascal.

On ne s'étonnera pas qu'un tel homme ait protesté avec force contre l'abus de l'*autorité* en matière de science. C'est le propre sujet de la préface qu'il a mise en tête de son *Traité du vide*, préface qui caractérise à la fois l'époque et l'auteur. L'autorité sera bien toujours, dans les questions qui se débattent entre les savans, quelque chose de plus qu'elle ne doit être; toutefois on ne plaiderait plus la cause que Pascal a plaidée; et pourquoi? parce qu'il l'a gagnée. Mais elle n'était pas gagnée d'avance lorsqu'il la prit en main, et sa préface ne fut point un hors-d'œuvre. La science était réellement aux prises avec le principe d'autorité; la liberté de la pensée, ou, si vous l'aimez mieux, la souveraineté des faits, avait besoin d'un défenseur, et qui pouvait l'être mieux que Pascal? Ce petit traité le réfléchit tout entier. Jamais conviction ne ressembla davantage à un sentiment intime, jamais le tempérament et la pensée ne se trouvèrent mieux d'accord. Il soutient ici, long-temps avant les *Provinciales*, la même doctrine que vous l'avez vu défendre dans la XVIIIme de ces lettres [1]. Il est d'autant plus fort contre l'autorité qu'il lui fait d'abord sa part, et que rien, dans cette légitime et nécessaire concession, ne respire la complaisance. Ce qu'on ne peut savoir que par révélation, il l'adjuge à la révélation; ce qui tombe sous les sens, il en fait, sans réserve aucune, la part de l'observation, souveraine dans sa sphère comme la révélation dans la sienne : il n'admet pas d'ailleurs que l'observation et la révélation, c'est-à-dire deux vérités, puissent être en contradiction, long-temps du moins ou

[1] M. Faugère a pourtant raison de dire que « Pascal a toujours évité d'engager » son opinion sur le système de Copernic et de Galilée; » car, dans cette XVIIIme lettre, il ne dit que ceci : « Ce fut aussi en vain que vous obtîntes contre Galilée un décret » de Rome qui condamnait son opinion touchant le mouvement de la terre. Ce » ne sera pas cela qui prouvera qu'elle demeure en repos; et si l'on avait des observations constantes qui prouvassent que c'est elle qui tourne, tous les hommes » ensemble ne l'empêcheraient pas de tourner, et ne s'empêcheraient pas de tourner aussi avec elle. »

définitivement. Au sujet des anciens, il dissipe ce qu'on pourrait appeler une illusion d'optique très-commune. « Comparant toute » la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, à un » même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuelle- » ment, » il en conclut que « ceux que nous appelons anciens » étaient véritablement nouveaux en toutes choses et formaient » l'enfance de l'humanité; » ce qui réduit leur autorité sur nous à celle que des enfans peuvent avoir sur des hommes faits.

Lorsque l'auteur des *Pensées* s'engagea dans des recherches dont la vérité religieuse était l'objet, son individualité, bien loin d'abdiquer, se redressa plus haute et plus fière [1]. L'acte de la plus parfaite soumission lui parut, à bon droit, réclamer la plus parfaite liberté. Personne, dans ces questions d'une importance souveraine, n'a écarté plus péremptoirement tout parti pris, toute opinion faite. Plus l'autorité du christianisme, lorsque Pascal l'aura reconnue, sera absolue sur son esprit et sur sa vie, plus, dans la recherche de cette autorité, il écarte l'autorité. Il se retire, il se renferme en lui-même; il défend sa porte à toutes les suggestions, à toutes les sollicitations; il veut, pour cette grande affaire, demeurer seul avec soi-même. Descartes, dans une recherche du même genre, ne s'isola pas plus sévèrement. Sous les formes les plus différentes, l'appel à l'individualité en matière de religion se reproduit fort souvent dans le livre des *Pensées* : « Tant s'en faut, dit-il par exemple, que d'avoir ouï dire une » chose soit la règle de votre créance, que vous ne devez rien » croire sans vous mettre en l'état comme si vous ne l'aviez ja- » mais ouïe. C'est le consentement de vous-même à vous-même, » et la voix constante de votre raison et non des autres, qui doit » vous faire croire. » Les paroles suivantes ne disent-elles pas indirectement la même chose? « Le monde ordinaire a le pouvoir » de ne pas songer à ce qu'il ne veut pas songer. Ne pense pas » aux passages du Messie, disait le Juif à son fils. Ainsi font les » nôtres souvent. Ainsi se conservent les fausses religions, et la » vraie même à l'égard de beaucoup de gens. Mais il y en a qui » n'ont pas le pouvoir de s'empêcher ainsi de songer, et qui son- » gent d'autant plus qu'on le leur défend. Ceux-là se défont des

[1] « On a beau dire, il faut avouer que la religion chrétienne a quelque chose » d'étonnant! C'est parce que vous y êtes né, dira-t-on. Tant s'en faut; je me » roidis contre par cette raison-là même, de peur que cette prévention ne me » suborne. » T. II, p. 357, édit. Faugère.

» fausses religions, et de la vraie même, s'ils ne trouvent des » discours (raisonnemens) solides. »

Dès ce moment, l'individualité ne nous apparaît plus comme un simple don, mais comme une vertu, et se confond pour nous avec l'amour de la vérité. Si vous cherchez dans la vie de Pascal une passion, la voilà : il avait la passion de la vérité, ou, pour parler plus exactement, la passion, l'impérieux besoin du *vrai*. Sous ce nom d'amour de la vérité, on ne désigne souvent autre chose que le désir ardent de connaître, ou une espèce de haute curiosité. L'amour du vrai est encore autre chose ; il peut se trouver dans des esprits peu avides de connaître et assez contens d'ignorer, mais que le faux repousse et que le vrai ravit. Pascal est à la tête de ces nobles esprits. Sans doute il aima la vérité concrète, ou les vérités de tout ordre ; mais les convoitises de la pensée purent s'affaiblir en lui, jamais l'amour et le besoin du vrai. C'est par là, non par une certaine indolence de l'esprit ou une certaine insouciance du cœur, que s'explique le courage de sa pensée, l'attention avec laquelle, sur tous les sujets, il prête l'oreille aux plus légers murmures de sa raison, la tranquillité froide avec laquelle il confie au papier des choses que tout autre se fût à peine confiées à soi-même, cette impartialité dont ses éditeurs, quelque amis du vrai qu'ils fussent eux-mêmes, ne se sont pas crus obligés de conserver toutes les traces, enfin ces contradictions qu'ils n'ont pas toutes effacées, et dont l'admirable sincérité de l'écrivain peut seule nous expliquer la présence. Il les eût fait disparaître en publiant son livre : je le crois bien ; mais ce n'eût pas été avant de les avoir résolues ; on ne peut être faux avec son lecteur après avoir été si vrai avec soi-même : nul n'est menteur à demi. Pascal n'eût pourtant pas imprimé, mais enfin il a écrit ces mots remarquables : « S'il y a jamais » un temps auquel on doive faire profession des deux contraires, » c'est quand on reproche qu'on en omet un. Donc les jésuites » et les jansénistes ont tort en les célant, mais les jansénistes » plus, car les jésuites ont mieux fait profession des deux. »

Ce qu'on admire comme *profondeur* dans le livre de Pascal, et ce qui est bien de la profondeur en effet, nous paraît dû en grande partie à ce courage de la pensée ou à cet amour passionné du vrai. On a remarqué que la pensée de l'enfant est quelquefois profonde, parce que la naïveté et la profondeur doivent se rencontrer : oserons-nous dire que, bien souvent, Pascal est profond

parce qu'il est naïf, ou parce que, comme l'enfant, mais avec plus de mérite, puisque l'enfant n'a que le courage de l'imprudence, il regarde en face les objets et sa propre pensée, et la suit sans hésiter partout où elle l'entraîne. Je sais fort bien qu'elle ne conduirait pas si loin un génie moins vigoureux; mais que de choses d'une nouveauté surprenante et d'une valeur incomparable Pascal, avec tout son esprit, n'eût point dites, n'eût point pensées, si son amour de la vérité eût été moins ardent, moins impérieux!

Cet amour passionné du vrai lui fait prendre en mépris tout ce qui, dans la vie, dérobe sous des attributs accidentels l'attribut par excellence de l'homme, je veux dire sa qualité d'homme. C'est cette qualité qui lui plaît et qu'il cherche avant toutes les autres, et peu s'en faut qu'il ne s'irrite lorsque l'accident lui dérobe la substance, lorsque l'homme, ou l'honnête homme, dont il avait affaire, disparaît sous la profession, l'art ou le rang. « L'homme, dit-il, est plein de besoins : il n'aime que ceux qui » peuvent les remplir tous. Il me faut donc un honnête homme, » qui puisse s'accommoder à tous mes besoins généralement. » — « Il faut qu'on ne puisse dire d'un homme ni il est mathématicien, » ni prédicateur, ni éloquent, mais il est honnête homme. Cette » qualité universelle me plaît seule. *Ne quid nimis*, de peur » qu'une qualité ne l'emporte et ne fasse baptiser. » Et certes, il a raison. Chaque homme, pour être quelque chose, se résout trop facilement à n'être que cette chose-là. Nous sommes tout autant d'abstractions vivantes, et pour mieux nous souvenir que nous sommes artistes ou hommes de lettres, hommes d'affaires ou hommes d'état, nous oublions tout simplement d'être hommes, qualité universelle qui seule donne du prix à nos qualités particulières. Ainsi Pascal faisait consister la vérité de la vie humaine à tout réunir, à ne rien exclure, à être en quelque sorte *universelle*. Cette vue peut, je le suppose, nous donner la clef d'une pensée qu'on ne rencontre pas sans quelque étonnement chez Pascal, et dont, à un certain point de vue, il est permis de contester la justesse : « Puisqu'on ne peut être universel et savoir » tout ce qui se peut savoir sur tout, il faut savoir peu de tout. » Car il est bien plus beau de savoir quelque chose de tout que de » savoir tout d'une chose. Cette universalité est la plus belle. »

Cette passion du vrai, ou cette fierté de l'esprit, explique la haine de Pascal pour tout ce qui, dans le langage ou dans l'imitation des objets, est hyperbolique, enflé, ou de pure convention. Sa

mauvaise humeur contre ce mauvais style se trahit en beaucoup d'endroits. On doit la sentir dans ces mots jetés avec une négligence qui en augmente l'énergie : « Masquer la nature et la dé- » guiser [1] : plus de rois, de pape, d'évêques, mais auguste mo- » narque, etc. Point de Paris : capitale du royaume. » Fidèle à sa maxime, qu'il faut parler de toutes choses en honnête homme et comme à des honnêtes gens (nous dirions aujourd'hui : humainement et comme à des hommes), il écarte l'attirail qui revêt les objets d'une fausse apparence de grandeur, et il croit en cela rendre service à l'étude; car, dit-il, « l'une des raisons qui éloi- » gnent le plus ceux qui entrent dans ces connaissances, du véri- » table chemin qu'ils doivent suivre, est l'imagination que l'on » prend d'abord que les bonnes choses sont inaccessibles, en leur » donnant le nom de *grandes, hautes, élevées, sublimes*. Je vou- » drais les nommer *basses, communes, familières*... je hais ces » mots d'enflure. — Ce n'est pas dans les choses extraordinaires » et bizarres que se trouve l'excellence de quelque genre que ce » soit. On s'élève pour y arriver, et on s'en éloigne : il faut le » plus souvent s'abaisser. Les meilleurs livres sont ceux que ceux » qui les lisent croient qu'ils auraient pu faire [2]. La nature, qui » seule est bonne, est toute familière et commune. »

Veut-on avoir, je ne dis pas toute la rhétorique de Pascal, mais la clef ou le résumé de cette rhétorique? En peu de mots, le voici : « Quand un discours naturel peint une passion ou un effet, » on trouve dans soi-même la vérité de ce qu'on entend, laquelle » on ne savait pas qu'elle y fût, ensorte qu'on est porté à aimer » celui qui nous le fait sentir. Car il ne nous a pas fait montre » de son bien, mais du nôtre. » Voilà, selon Pascal, en quoi consiste cette éloquence dont il a dit, avec une brusque familiarité, « qu'elle se moque de l'éloquence; » c'est à nous donner conscience de nos propres sentimens et de nos propres pensées. Tel est l'effet d'un *discours naturel*, espèce de miroir dans lequel nous n'avons qu'à nous regarder. Loin, bien loin donc tous les artifices! Il ne s'agit que d'être vrai, et la profondeur, le pathéti-

[1] Montaigne dit à peu près : « Ils ont artialisé la nature : que n'ont-ils natu- « ralisé l'art? »

[2] Le P. Desmolets, incapable de se résigner à une syntaxe aussi inculte, a écrit ainsi : « Les meilleurs livres sont ceux qui, lorsqu'on les lit, font croire aux lec- » teurs qu'ils auraient pu les faire. »

que, le sublime, ne sont que les différents degrés et les différentes formes du vrai.

Qu'on lise les pensées de Pascal sur l'éloquence et sur le style; on verra que la rhétorique de ce grand homme était presque de la morale. L'amour du vrai en est la base et l'esprit. Il ne s'y trouve pas un précepte qui ne respire le dédain des beautés convenues et des artifices du langage, je dis même des plus innocens. Qui n'a remarqué cette phrase, qu'on chercherait en vain dans toutes les rhétoriques : « Quand dans un discours se trouvent des mots répé-
» tés, et qu'essayant de les corriger, on les trouve si propres
» qu'on gâterait le discours, il les faut laisser : c'en est la mar-
» que, et c'est là la part de l'envie, qui est aveugle, et qui ne
» sait pas que cette répétition n'est pas faute en cet endroit; car il
» n'y a point de règle générale. » Il ne vous a peut-être pas échappé que Pascal donne ici l'exemple dans la règle même : (quand il se *trouve* des mots, et qu'on les *trouve*.)

Quand on a voulu louer le style de Pascal, on n'a trouvé qu'un éloge, quand on a voulu le caractériser, on n'a trouvé qu'un mot; mais cet éloge, ce mot, d'autant plus significatif qu'il n'est accompagné d'aucun autre, distingue entre tous les styles celui de Pascal : c'est un style *vrai*. Tout ce qu'on a dit de plus ne sont que des variantes de ce simple mot; mais M. Faugère a sans doute rencontré l'une des plus heureuses lorsqu'il a parlé de ce style
» naïf, tellement identifié avec l'âme de l'écrivain, qu'il n'est
» que la pensée elle-même, parée de sa chaste nudité comme
» une statue antique [1]. » Mais le moment n'est pas venu de parler du style de Pascal; nous ne voulons y voir, pour le moment, que l'irrécusable empreinte d'une des qualités distinctives de son caractère.

Un trait qui se rattache étroitement à celui que je viens de signaler, c'est la place, disons mieux, le rang que la *pensée* occupe dans l'existence de Pascal. D'autres peuvent avoir pensé autant que lui; mais je doute que chez aucun la pensée ait été mêlée dans une proportion aussi forte avec les autres élémens dont se compose toute vie d'homme. Certes, nous ne dirons pas de lui ce

[1] Il me semble que Pascal nous a dit le secret de son éloquence dans le passage suivant : « L'on écrit souvent des choses que l'on ne prouve qu'en obligeant tout
» le monde à faire réflexion sur soi-même et à trouver la vérité dont on parle.
» C'est en cela que consiste la force des preuves de ce que je dis. »

qu'on a dit, bien ou mal à propos, du plus grand personnage du XIXme siècle.

« Sans haine et sans amour, il vécut pour penser. »

Une grande intensité de vie intellectuelle n'est pas incompatible avec la profondeur des affections. Pascal du moins en jugeait ainsi; car s'il a dit que « la pensée fait la grandeur de l'homme (II, 83), » il a dit aussi que « bien penser est le principe de la morale. » Même avant sa conversion, Pascal n'était pas tout pensée, bien moins encore le fut-il depuis; car c'est alors qu'il distingua solennellement trois ordres de grandeur, entre lesquels la grandeur intellectuelle n'occupe que le second rang; et c'est alors aussi qu'il a dit cette parole remarquable : « On se fait une idole » de la vérité même : car la vérité hors de la charité n'est pas » Dieu; c'est son image, et une idole qu'il ne faut point aimer » ni adorer. » Mais si Pascal, sous ce rapport, n'était point tout pensée, on pourrait presque, dans un autre sens, dire qu'il l'était, tant il a peu vécu de la vie des sens. Il semble qu'il n'ait guère connu que par la souffrance que la nature l'avait pourvu ou embarrassé d'un corps. Même dans le travail de la pensée il n'empruntait que le moins possible aux sens ou aux objets du monde extérieur avec lequel les sens nous mettent en communication. C'est aux choses directement, jamais aux images des choses, presque jamais aux choses par leurs images que son esprit va se prendre. Il agite par sa pensée le monde des phénomènes, il ne permet pas au monde des phénomènes d'agiter, encore moins d'altérer sa pensée.

Ce n'est point ici un système dont je rends compte, mais une constitution particulière que je signale. Toutefois la constitution devient système dans bien des endroits du livre de Pascal. Le discours *sur les passions de l'amour* en est un curieux monument. Personne aujourd'hui ne pourra sans surprise lui entendre dire « qu'à mesure que l'on a plus d'esprit les passions sont plus » grandes; que la netteté d'esprit cause la netteté de la passion; » et que l'amour ne consistant que dans un attachement de la » pensée, il est certain qu'il doit être le même par toute la terre. » Après ces citations, que je ne commenterai pas, j'ajouterai seulement que Pascal m'a fait concevoir ou du moins admettre que la pensée a ses passions comme l'âme, comme le corps. La pensée de Pascal est passionnée, non pas en vertu de tel objet particulier qui

la préoccupe, mais comme pensée. Ou, si vous le voulez, il attache à la pensée pure le même genre et le même degré d'intérêt que le commun des hommes attache à de tout autres objets. Sa pensée n'est pas seulement une perception distincte, mais un vif sentiment de la vérité. Elle souffre et jouit, elle aime et elle hait, comme ferait le cœur. Elle aime la vérité, et elle s'aime aussi elle-même. Elle a, pour son propre compte, des désirs véhémens et des ambitions immenses; et ce que Pascal a dit quelque part de l'esprit humain, il l'eût pu dire encore plus justement du sien : « Il n'y a point de bornes dans les choses : les lois y en veulent » mettre, et l'esprit ne peut le souffrir. »

Les bornes ou les barrières que la pensée de Pascal a reconnues, sont celles d'une haute raison, dont il nous a, sans le vouloir, décrit les deux excellens caractères. Lisez son discours sur les passions de l'amour, et son traité sur l'esprit géométrique, et vous apprendrez qu'il y a deux genres d'esprit, l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse, c'est-à-dire, pour parler un langage plus moderne, l'analyse d'une part, et cette synthèse rapide et sûre, qui n'est autre chose probablement qu'un bon sens exquis. « Le premier, dit Pascal, a des vues lentes, dures et inflexibles, » mais le dernier a une souplesse de pensée qu'il applique en » même temps aux diverses parties aimables de ce qu'il aime. » Et l'auteur ajoute : « Quand on a l'un et l'autre esprit tout ensemble, » que l'amour donne de plaisir! » Un peu plus loin ces deux sortes d'esprit sont encore mieux définies dans les paroles suivantes :

« Les géomètres étant accoutumés aux principes nets et gros- » siers de géométrie, et à ne raisonner qu'après avoir bien vu et » manié leurs principes, ils se perdent dans les choses de finesse, » où les principes ne se laissent pas ainsi manier. On les voit à » peine, on les sent plutôt qu'on ne les voit. Il faut tout d'un coup » voir la chose d'un seul regard, et non pas par progrès de rai- » sonnement, au moins jusqu'à un certain degré. Et ainsi il est » rare que les géomètres soient fins et que les fins soient géo- » mètres... Mais les esprits faux ne sont jamais ni fins ni géo- » mètres.

» Le jugement est celui à qui appartient le sentiment comme » les sciences appartiennent à l'esprit. La finesse est la part du » jugement, la géométrie est celle de l'esprit [1]. »

[1] Voyez encore, sur le même sujet, une pensée à la page 251 du tome Ier, édition Faugère. (Page 120 de l'édition Firmin Didot, 1843.)

A travers les légers nuages d'une nomenclature abolie, vous avez saisi, je n'en doute pas, la pensée de Pascal, et je serai compris moi-même en disant que ce qui achève, à mes yeux, de caractériser cet éminent esprit, c'est la réunion, dans les proportions les plus justes, de l'esprit de géométrie et de l'esprit de finesse. Ils peuvent sans trop de peine se réunir dans une intelligence ordinaire; mais ce qui est rare c'est que l'un des deux, porté au degré le plus élevé, ne nuise pas à l'autre, et lui permette même de s'élever à une hauteur égale. Un esprit éminemment géométrique et aussi fin qu'il est géométrique, voilà une apparition devant laquelle il vaut la peine de s'incliner. Pascal nous offre en sa personne ce beau phénomène; vous ne me demanderez pas sans doute de vous en administrer la preuve; vous la chercherez vous-mêmes dans le livre des *Pensées*, et je serais bien trompé si cet heureux et rare tempérament ne vous y paraissait pas aussi remarquable qu'à moi.

Parmi les élémens de la combinaison desquels résulte le caractère intellectuel de Pascal, devons-nous compter la poésie? Quand Pascal aurait blasphémé contre elle, ce qu'on a prétendu et ce que je ne crois pas, il ne s'ensuivrait nullement qu'il n'a pu être poëte : il l'eût été, comme quelques autres, à son corps défendant. De fait, il y a de la poésie dans le livre des *Pensées*, et ce n'est pas peut-être dépasser de beaucoup les bornes du vrai que de prétendre que certains passages du livre des *Pensées* sont des strophes d'un Byron chrétien. Mais, en général, c'est Pascal lui-même qui est la poésie de son livre. Ce qu'il y a d'emporté dans sa pensée, de souverain dans ses mépris, de tragique, oserons-nous dire, dans la position qu'il prend devant nous comme individu et comme homme, voilà la poésie de Pascal. Elle est là plutôt que dans sa pensée, où le comble de la vérité ne laisse pas de produire quelques-uns des effets de la poésie. Comparez, sur les mêmes sujets, Bossuet et Pascal; vous saurez alors ce que peut la plus sublime poésie et ce que peut l'extrême vérité; mais enfin Bossuet est poëte et Pascal ne l'est pas. Peut-on, ne l'étant pas, ou ne voulant pas l'être, comprendre toute la vie humaine, et, pour tout dire, être homme tout à fait? Ne faut-il pas que *l'honnête homme* (nous parlons ici le langage de Pascal lui-même), soit poëte jusqu'à un certain point et de quelque manière? La poésie vit d'associations d'idées, au moyen desquelles elle modifie la vie assez profondément; or Pascal associait les idées selon des

lois plus sévères, et ne se prêtait pas volontiers à celles que l'imagination a instituées dans son royaume. Toutefois, il est toujours quelques points par où la passion communique avec l'imagination; la passion ne peut pas éternellement se passer d'images, et c'est ainsi que de temps en temps, entraînant Pascal dans le pays des figures, elle le fait poëte.

Faut-il encore ajouter le scepticisme aux élémens primitifs dont se compose le caractère intellectuel de l'auteur des *Pensées?* Poser une telle question, c'est d'un même temps définir le scepticisme; c'est désigner par ce mot quelque chose qui est à l'esprit ce que l'irrésolution est au caractère, une sorte d'incapacité de conclure, un goût de temporisation indéfinie qui considère des argumens contradictoires sans en faire jamais la balance, une faiblesse en un mot ou une paresse de l'intelligence. Tout ceci n'a convenu à Pascal à nulle époque de sa vie. Pascal ne fut point de ceux qui naissent sceptiques, s'il est vrai qu'on naisse sceptique. Il n'était pas sceptique, mais il douta. On a pu se demander si la lecture assidue de Montaigne et de Charron ne l'engagea pas dans cette douloureuse voie. Peut-être a-t-il subi leur influence, peut-être aussi les a-t-il rencontrés plutôt qu'il ne les a suivis. Son scepticisme, si l'on veut le nommer ainsi, lui appartient, et ce scepticisme n'est point chez lui affaire d'humeur, mais de réflexion. C'est d'un jugement libre et raisonné qu'il ne croyait point à la *morale de l'esprit*, (rappelez-vous cette expression, que nous avons déjà remarquée) mais seulement à la *morale du jugement*, c'est-à-dire, après tout, du cœur. Et par le mot de *morale*, il faut entendre ici tout le monde moral, tout l'ordre moral, tout ce qui n'est point du ressort du calcul, et ce dont les principes ne peuvent se découvrir par la voie de l'observation. Je suis fondé à penser qu'il fut sceptique à cet égard, c'est-à-dire que, dans un certain sens, il ne crut jamais à la philosophie. Cette boutade qu'on trouve à la fin d'un assez singulier passage sur Descartes : « Et quand tout cela serait vrai, nous n'estimons pas que la philosophie vaille une heure de peine, » exprime sa conviction, et, nous le croyons, sa conviction réfléchie. Il s'était persuadé que les vérités métaphysiques échappent à notre raison (entendement, raison discursive) et que c'est au cœur, sinon à nous les révéler immédiatement, du moins à nous placer à l'entrée de la route qui conduit vers ces vérités. Il le croyait d'autant plus qu'il trouvait dans son propre cœur une réponse très-claire et très-vive

aux questions de cet ordre, et volontiers sans doute il eût appliqué à cette route nouvelle ce qu'il a dit quelque part des rivières : « Les rivières sont des chemins qui marchent, et qui portent » (transportent) où l'on veut aller. » Je n'ai pas besoin d'ajouter, messieurs, qu'il regardait comme étant du ressort de la raison tout ce qu'il y a d'historique dans l'apologétique du christianisme. Ce qu'il nia toujours, du moins je le crois, c'est la preuve métaphysique des vérités métaphysiques. Si, dans son indignation contre les témérités et contre l'arrogance de la raison humaine, il dépassa son propre système, on pourrait, de la part d'un génie véhément, n'en être pas trop étonné; et quand on l'entend s'écrier, dans son entretien avec M. de Saci : « Je vous avoue, » monsieur, que je ne puis voir sans joie dans cet auteur (Montaigne) la superbe raison froissée par ses propres armes, et » j'aimerais de tout mon cœur le ministre d'une si grande vengeance.... » quand Pascal, dis-je, parle ainsi, on sent que la passion s'est mêlée à la conviction, et l'on prévoit quelques excès. Mais le moment de nous en enquérir plus exactement n'est pas encore arrivé.

On ne doit pas craindre d'avouer que l'érudition, mais plus encore l'estime de l'érudition, a manqué à Pascal, et que cette lacune se fait sentir dans ses écrits. Si tout se devinait, il importerait peu, car Pascal aurait tout deviné; mais l'histoire ne se devine pas, et l'histoire eût rectifié ou modifié plus d'un de ses jugemens. Si ce vigoureux penseur eût été savant, quelle place, parmi les génies qui ont éclairé l'humanité, serait assez haute pour lui? S'il n'en est aucune, malgré cela, de plus haute que la sienne, il faut pourtant convenir que Pascal plus qu'un autre avait besoin de lire; qu'à lire plus qu'il n'a fait, un tel homme hasardait peu; et que de tous les reproches qu'il a subis, je parle des reproches fondés, il n'eût peut-être encouru aucun, si son érudition eût égalé son génie. Il semble que Pascal n'ait beaucoup lu que Montaigne; il a été ce qu'un ancien appelait avec énergie : *vir unius libri* : mieux eût valu peut-être ne rien lire du tout. Car ne lire qu'un livre, c'est bien souvent, quelque fort que l'on soit, se mettre à la merci d'un livre.

Essaierons-nous maintenant de pénétrer plus avant dans l'âme de Pascal? passerons-nous du domaine de l'intelligence proprement dite dans le domaine des affections? Ce ne sera pas sans quelque appréhension. Ce second *moi* est encore plus difficile

à sonder que l'autre. Je n'ai su découvrir dans Pascal aucune trace de vanité, ni même d'amour-propre, au sens ordinaire du mot, mais une certaine hauteur, en quelque sorte impersonnelle, dont la rencontre probablement n'était pas plus agréable à ceux qui la subissaient, que si la personnalité y eût joué un plus grand rôle. Ce n'était pas du haut de son importance individuelle, mais, pour ainsi dire, du haut de ses convictions et de la vérité, que Pascal accablait les esprits, mais il les accablait. Il était plus fait, ce me semble, pour dominer et pour entraîner que pour plaire. J'aime à recueillir, à cette occasion, un passage remarquable de son traité sur l'art de persuader : « La manière (ou l'art) d'agréer » est bien sans comparaison plus difficile, plus subtile, plus utile » et plus admirable (que l'art de démontrer) ; aussi, si je n'en » traite pas, c'est parce que je n'en suis pas capable ; et je m'y » sens tellement disproportionné que je crois la chose absolument » impossible. Ce n'est pas que je ne croie qu'il y a des règles aussi » sûres pour plaire que pour démontrer, et que qui les saurait » parfaitement connaître et pratiquer ne réussît (réussirait) aussi » sûrement à se faire aimer des rois et de toutes sortes de per» sonnes qu'à démontrer les élémens de la géométrie. Mais » j'estime, et c'est peut-être ma faiblesse qui me le fait croire, » qu'il est impossible d'y arriver. » Je ne vous dis pas, messieurs, d'en croire ici Pascal sur parole ; mais je ne puis m'empêcher de penser qu'en cet endroit il s'est bien connu et bien jugé. Sans doute qu'il sait inspirer pour ses idées une vive et profonde sympathie, mais, à le prendre en lui-même et dans l'ensemble de l'action où sa force s'est employée, il a sûrement exercé plus de puissance que d'attrait.

Quelques lecteurs s'en sont indignés. Ils avaient pour cela, peut-être, des raisons qu'ils n'avouaient pas. Voltaire ne se rendait pas compte, mais nous nous rendons compte pour lui, du sentiment qui lui faisait écrire : « Pascal, génie prématuré, vou» lut se servir de la supériorité de ce génie comme les rois de » leur puissance ; il crut tout soumettre et tout abaisser *par la* » *force*. Ce qui a le plus révolté certains lecteurs dans ses *pensées*, » c'est l'air despotique et méprisant dont il débute [1] : il ne fallait » commencer que par avoir raison. » Au fait personne ne savait alors comment ni par où Pascal avait débuté : nous ne le savons

[1] « Que ceux qui combattent la religion apprennent du moins quelle elle est, » avant que de la combattre, etc. » *Pensées*. Au lieu de *quelle elle est*, le ma-

pas même aujourd'hui avec une entière certitude ; mais il continue à peu près comme il débute, et les lecteurs dont parle Voltaire trouveraient presque partout de quoi se révolter. Mais appelez autorité, ascendant, l'*air despotique* dont Voltaire est choqué, vous revenez à dire, avec moi, que d'autres nous gagnent insensiblement et que Pascal nous subjugue.

Pour ce qui est de ce qu'on appelle communément des *passions*, la trace en est difficile à découvrir dans la carrière et dans les écrits de Pascal. Et pourtant il était passionné, et c'est même à cela que tient en grande partie l'incomparable puissance de son style ; mais ses passions, je l'ai déjà dit, sont essentiellement des passions intellectuelles ou des passions de l'esprit. Je crois que les affections particulières ont pris peu de place dans sa vie. Je ne me prévaux pas, pour parler ainsi, de ce qu'il a pu dire ou penser depuis sa conversion. Si j'alléguais en preuve ce qu'il a dit du mariage, qu'il appelle « la plus périlleuse et la plus basse » des conditions du christianisme ; » si je citais ces paroles : « Nous » n'avons pas perdu mon père au moment de sa mort : nous l'avons » perdu pour ainsi dire dès qu'il entra dans l'Eglise par le bap- » tême ; » vous m'opposeriez avec raison les dates, et l'influence d'un système ou d'une doctrine, qu'il ne faut pas confondre avec la complexion naturelle de cette âme extraordinaire. Mais je le prends avant sa conversion et en dehors de tout système. Et c'est là que je trouve une âme capable sans doute des attachemens particuliers, mais attirée plus haut par sa nature, et plus faite pour les affections générales. On trouve, car il faut tout dire, quelques tracés d'emportement dans certains momens de la vie de Pascal ; et il semblerait aussi que, dans des affaires de famille, il se montra trop exclusivement géomètre, et prit pour la justice le *summum jus* qui en est bien loin [1]. Il n'était pas besoin d'être tendre pour s'en

nuscrit porte *quelle est*, leçon que M. Reuchlin adopte en ajoutant, pour le sens, une apostrophe au premier des deux mots. (*Pascal's Leben*, p. 224). Il me semble qu'il est plus naturel de supposer que Pascal ou son copiste a sauté un mot. La suite des discours ne vient pas au secours de la leçon de M. Reuchlin, qui la soutient d'ailleurs avec esprit.

[1] M. Sainte-Beuve, dans *Port-Royal*, et M. Cousin, dans son livre sur *Jacqueline Pascal*, ont donné des détails. Je n'essaierai point d'idéaliser. Pascal se montra attaché à son intérêt, peut-être seulement à son sens. Il avait dans le caractère quelque chose de si impérieux et une *humeur* si *bouillante*, dit sa sœur Jacqueline, qu'il ne crut, plus tard, pouvoir s'en sauver qu'en se défaisant de sa

abstenir; mais plus de tendresse de cœur l'eût à coup sûr rendu plus juste. Notre justice n'est souvent pas autre chose; et il vaut mieux, après tout, que le déficit soit comblé par la tendresse que par la crainte. Quoi qu'il en soit, les besoins de Pascal dans l'ordre des attachemens particuliers, ne semblent pas avoir été très-vifs; ses amitiés naquirent sur le terrain des plus hautes sympathies; elles furent philosophiques ou religieuses dans leur origine comme dans leur caractère. S'il fut sociable suffisamment, il fut surtout humain, et c'est dans cette affection générale que se déploie toute la tendresse de son cœur. Un mot jeté comme par hasard parmi ses pensées sur l'éloquence et le style, me frappe sous ce rapport : « Il faut plaire à ceux qui ont les sentimens » humains et tendres. » Cherchez cette règle dans les rhétoriques et les poétiques que vous pouvez connaître; personne ne s'en est avisé; et plus d'une maxime enseignée par les littérateurs implique le contraire, précisément, de la règle de Pascal. Vous n'attacherez peut-être pas moins de prix, comme révélation du caractère de Pascal, à cette autre pensée : « Faut-il tuer pour » empêcher qu'il n'y ait des méchans? C'est en faire deux au lieu » d'un. » Je pourrais citer encore quelques belles paroles sur la tolérance; mais ici, ou je suis bien trompé, c'est le chrétien qui parle, et nous n'en sommes pas encore au chrétien.

Mais j'oserai le répéter : Pascal était fait pour aimer en grand, et les affections générales étaient seules capables de remplir son cœur. Peut-être sa nature profondément intellectuelle le voulait ainsi. Il y a en effet quelque chose d'intellectuel dans les affections générales, qui n'est pas dans les attachemens particuliers. Nous ne craignons pas d'être accusé d'éconduire la grâce et de trop donner à la nature, si nous ajoutons que le caractère de Pascal demandait ce que sa conversion lui a donné, nous voulons dire un Dieu à aimer. Ce qu'il y avait en lui de passionné, et qui n'avait pu guère jusqu'alors s'assouvir que sur des idées, trouva en Dieu de quoi se satisfaire; car il y trouvait à la fois un *Etre*

volonté. Mais enfin, dans cette affaire même, qui nous le montre sous un jour moins favorable, il revint de son propre mouvement à la justice et même à la générosité. C'est sa sœur qui nous l'apprend: « Il fut touché de confusion, et, de son » propre mouvement, il se résolut de mettre ordre à cette affaire, s'offrant même » de prendre sur lui tous les risques et les charges du bien, et de faire en son nom » pour la maison (le couvent) ce qu'il voyait bien qu'on ne pouvait omettre avec » justice. » *Jacqueline Pascal*, page 203.

et la *Vérité*. La piété de Pascal a tout le caractère d'une passion. Ce n'était pas à un seul ni même à quelques-uns de ses besoins intérieurs que répondait cette rencontre presque inopinée d'un Dieu : c'était à tous les besoins à la fois que l'homme peut avouer et dont il peut s'honorer. Besoins ou facultés, n'importe, car des facultés sont des besoins. C'est donc avec toutes ses facultés, avec toutes ses puissantes facultés, comme avec des bras immenses, que Pascal s'empare de la proie divine qui lui est livrée. Il l'embrasse par l'intelligence, comme par le cœur, comme par l'amour de soi, sans rien distinguer, parce que tout cela, dans la joie de la nouvelle naissance, est plus intimement uni que ne peuvent l'être la lumière et la chaleur dans un rayon du soleil. Mais c'est pourtant de toutes ces joies à la fois que se compose le ravissement sublime que Pascal fait éclater dans le fragment singulier dont on a tant parlé, dans l'*amulette mystique* qu'un philosophe incrédule[1] devait faire connaître au monde chrétien.

« Il y a, » dit l'excellent littérateur qui vient, par une nouvelle édition des *Pensées*, d'attacher inséparablement son nom à l'illustre nom de Pascal, « il y a des heures décisives où l'homme sent » éclore en lui le germe d'une vocation nouvelle; un monde s'ouvre » tout à coup à son esprit, et, saisi d'une passion impérieuse » comme la voix de Dieu même, il prend dans sa conscience l'engagement de poursuivre l'œuvre qui sera désormais le but de sa » vie. Ainsi, saint Augustin est séduit par la voix d'en haut, qui » le subjugue et l'entraîne; ainsi Pascal, las des dissipations du » monde, se résout à les quitter, et, dans une veille d'angoisse et » d'extase, il se trouve soudainement et pour toujours revenu à » la religion.

» L'apôtre de la raison, celui qui éleva le bon sens à la hauteur » d'une méthode philosophique, Descartes, n'eut-il pas aussi son » heure de lyrique enthousiasme?..... »

Le ciel lui-même, nous n'en doutons pas, avait marqué dans la carrière de Pascal ce moment suprême, et Dieu, dans le secret, assistait à cette veille d'armes. Mais je n'ai voulu remarquer ici qu'une seule chose. L'homme, créature relative et dépendante, n'est complet que par la passion; mais chez les uns, la passion endormie s'éveille à la rencontre de son objet; chez d'autres, la passion, dès longtemps éveillée, active, inquiète, incapable de dis-

[1] Condorcet.

traction, attend avec impatience et cherche avec ardeur son objet. Pascal est du nombre de ces derniers. On pourrait dire que chez lui la passion, soutenue au-dessus des objets vulgaires par le caractère intellectuel qui lui était propre, ne trouvait devant elle, à cette hauteur, que le vide ou le néant; elle franchit ces espaces désolés, *inania regna*, et s'arrêta, ou, pour mieux dire, se fixa dans la religion. La religion fut dès lors la passion de Pascal; la religion de Pascal fut passionnée, et par-là même communicative et entraînante[1]. Sa logique, chose admirable, n'en devint que plus sévère et plus acérée, mais elle se trempa aussi dans la passion, et ces deux attributs, chacun poussé aussi loin qu'on peut le concevoir, composent le caractère inimitable du livre des *Pensées*.

Une phrase eût pu remplacer cette longue et imparfaite analyse. Lisez, eussé-je pu vous dire, les écrits où M. Sainte-Beuve et le docteur Reuchlin ont, avec tant d'érudition, de sincérité et de finesse, interrogé les documens relatifs à notre Pascal. Que de secrets n'a pas surpris l'auteur de *Port-Royal* dans son commerce prolongé et familier avec une époque qui n'a rien à refuser à une curiosité si sagace! Mais si je viens trop tard pour ce sujet, je viens trop tard pour tous, et je n'aurais donc, sur chacun, qu'à vous citer mes autorités, ou à les faire monter à ma place dans ma chaire. Je n'en ai pas le droit, et je l'aurais, que je n'en userais pas. Sans rien dire de la nécessité d'un enseignement oral, un cours rassemble ce qui est épars, un cours abrége, résume et conclut, un cours enfin est toujours assez nouveau s'il exprime des impressions vraiment personnelles; car, dans chacune des âmes qui la reçoivent, la vérité redevient nouvelle. Où il y eut nécessité, il ne peut y avoir audace, et le rôle d'écho, même d'écho vivant et sympathique, ne peut passer pour téméraire. A. VINET.

[1] Ce qui se passa dans une conférence relative au formulaire montre quelle était la vivacité de ses impressions. Cette conférence avait lieu chez Pascal. « La majo- » rité des assistans, dit M. Cousin, entraînée par l'autorité de Nicole et d'Ar- » nauld, se prononça pour la signature. Ce que voyant, dit le *Recueil d'U-* » *trecht* d'après mademoiselle Périer, M. Pascal, qui aimait la vérité par-dessus » toutes choses, et qui, malgré sa faiblesse, avait parlé très-vivement pour faire » sentir ce qu'il sentait lui-même, en fut si pénétré de douleur qu'il se trouva » mal et perdit la parole et la connaissance. » *Jacqueline Pascal*, page 397. Ce personnage de Jacqueline Pascal, si semblable à celui de son illustre frère, sera mieux connu encore lorsque nous aurons (et nous l'aurons bientôt) le travail plus complet que nous a promis M. Faugère.

LES
PUBLICISTES ALLEMANDS
ET
LA SUISSE.

—

Le publiciste Fr. Giehne a publié dernièrement un recueil de ses œuvres qui contient entre autres un article fort peu bienveillant pour la Suisse. Cet article vient d'être reproduit, avec éloges, par la *Gazette Universelle* d'Augsbourg, qui l'a donné pour étrennes à ses lecteurs dans les deux premiers numéros de 1845[1]. La *Gazette d'Augsbourg* n'est pas une feuille ignorée, un enfant perdu de la presse, c'est un journal sérieux, un journal censuré, un des journaux les plus importans de l'Europe et les plus répandus du monde. L'attaque acquiert par cette circonstance une gravité particulière, et c'est ce qui nous engage à la relever immédiatement, à protester dès à présent, par quelques mots, contre des doctrines sans cœur, en attendant qu'elles soient repoussées par l'opinion publique et par une réfutation plus régulière.

Pour être compris nous devons d'abord rendre compte de l'écrit de M. Giehne. Le temps et l'espace dont nous disposons nous obligent à le faire dans un résumé plus succinct que celui de la *Gazette d'Augsbourg*. Nous le regrettons, car il vaut la peine de suivre tout au long les développemens de l'auteur; nous conseil-

[1] *Allgemeine Zeitung*, 1845, Nos 1 et 2 : *Die Schweitz und die Schweitzer.*

lons aux personnes qui en auront l'occasion de ne pas négliger de le faire. Voici, en substance, quelles sont les idées de M. Giehne.

La Suisse est une singulière agglomération. Les limites naturelles sont dans le centre, tandis que les limites politiques sont tracées arbitrairement dans la plaine. Les populations s'éloignent comme les fleuves dans quatre directions. Elles forment quatre races, et c'est dans quatre langues qu'elles parlent de leur unité. Leur chiffre total dépasse un peu deux millions, et une nationalité de cette importance ne peut pas prétendre aujourd'hui à une politique indépendante. La Suisse le peut d'autant moins qu'elle renferme encore d'autres causes de division. Les deux grandes confessions y tracent une séparation morale plus dangereuse que partout ailleurs, parce qu'elle est devenue par des circonstances particulières une division politique. Les intérêts politiques eux-mêmes sont enchevêtrés. Les constitutions cantonales sont bizarres et contiennent des principes contraires; elles provoquent des frottemens suffisans pour entretenir une fièvre permanente, mais impuissans à procurer une crise salutaire. Les intérêts sont comme les constitutions. Joignez à cela le manque de ce qui pourrait conduire à s'entendre, le manque d'unité de la nature du peuple et du caractère de race. D'autres pays ont eu leurs troubles intérieurs, mais il y avait au fond une saine nationalité qui se faisait jour à travers les obstacles vers une plus haute unité. La Confédération suisse n'est qu'une collection de fragmens d'autres nations; elle n'a pour elle que le fait de l'existence, mais non pas la garantie d'une nécessité intérieure. L'existence elle-même est passive. Ce qui a maintenu jusqu'à nos jours ce tout inorganique au travers des tempêtes européennes qui déracinèrent tant d'existences politiques, ce n'était pas sa force propre, mais le système de l'équilibre européen, c'est-à-dire la jalousie des puissances, qui maintinrent la Suisse comme elles maintiennent la Turquie. Ne pouvant s'en rapporter à elle du soin de se protéger, on la dota d'une *neutralité perpétuelle*, conception qui implique l'idée d'obligation *(Gebundenheit)* et non plus celle d'une entière indépendance. Une neutralité *perpétuelle* n'est plus un libre choix; elle est plus prescrite qu'accordée, d'où résulte pour les puissances le droit de la surveiller, de l'interpréter, de la redresser et, au besoin, de la déclarer éteinte. Son maintien ne dépend pas, d'ailleurs, de la bonne foi de la Suisse, mais de la bonne foi d'un de ses voisins quelconques, attendu que la violation d'une part entraîne avec elle une violation correspondante de l'autre. Au surplus, cette neutralité ne crée pas un état nouveau, elle n'est qu'un témoignage officiel d'un état antérieur, l'impuissance d'une indépendance active. — Long-temps avant cette déclaration d'impuissance, la Suisse s'est montrée inactive ou neutre, mais la révolution française la força de sortir de son rôle passif. L'Europe se donna rendez-vous dans la Suisse pour livrer bataille sur ces « libres montagnes. » La France, qui eut le dessus,

pétrit les confédérés en « Helvétiens. » Napoléon, le « médiateur » de la Suisse, lui tailla des constitutions comme on taille un uniforme à une recrue, et cela d'après ses besoins. Il exigea du « pays de la liberté » des prestations militaires. Lorsque l'étoile de Napoléon fut sur son déclin la Suisse tomba dans une autre passivité; elle se laissa affranchir. Elle seule parut alors n'avoir aucune conscience du rôle lamentable qu'elle joua, et du dédain avec lequel les peuples qui se levèrent activement la regardèrent en passant. Sa plus haute pensée fut celle d'une neutralité qu'elle proposa et qu'on mit de côté sans qu'il fallût pour cela un coup d'épée. Ce fut au tour de l'Orient de « médiatiser » une constitution à la Suisse comme le Couchant l'avait fait auparavant. On fondit de nouveau la Confédération dans un moule, comme il le parut convenable, et on y ajouta le cadeau de la neutralité perpétuelle, c'est-à-dire l'ordre de ne pas se laisser saisir derechef par la France. Sans moyen de se protéger elle-même, cette neutralité subsistera autant que les événemens le permettront, et elle sera, en attendant, un droit apparent pour intervenir dans les affaires suisses.

On a prétendu que si la Suisse n'avait pas de nationalité commune, elle avait au moins, à ce défaut, un développement historique commun. Mais, rigoureusement parlant, la Suisse manque aussi bien d'une histoire commune que d'une race commune. Le commencement de son histoire est formé par une guerre de paysans heureuse, telle que d'autres paysans allemands l'essayèrent plus tard, mais avec une issue malheureuse; il ne fut pas songé à des circonstances particulières, comme, par exemple, à une séparation de l'Allemagne; les prétentions élevées étaient justement la liberté d'*empire*. Les trois communautés voulaient se maintenir et se maintinrent en alliance avec l'empire. Dans l'espace d'un âge d'homme, les villes voisines se joignirent aux paysans, réunion comme il y en avait beaucoup d'autres dans l'empire et dans le moyen-âge. Nous ne voyons, d'après cela, dans l'histoire suisse, rien autre qu'un petit fragment de l'histoire *allemande*.

C'est à cette époque de la première alliance qu'appartiennent les victoires glorieuses des Suisses, qui furent obtenues en partie sur les ancêtres des confédérés postérieurs; ce que ceux-ci revendiquent de cet héritage historique, est un héritage de bohémiens. D'ailleurs, parmi les confédérés eux-mêmes, au milieu de leurs victoires, le lien de l'unité historique n'était pas tellement ferme qu'il empêchât des séparations, comme, par exemple, Berne aux jours de Sempach, Zurich au milieu du xvme siècle. Ce n'est que plus tard et lorsque la Suisse eut été menacée de dissolution par les guerres de religion, qu'elle obtint la reconnaissance de son indépendance à la paix de Westphalie.

On ne s'est épargné aucune peine pour donner à la Suisse une nationalité suffisante; on a parlé « d'Helvétiens » et oublié que la migration des peuples avait lavé le pays par un déluge. Le fragment de guerre des paysans dans un coin des Alpes de l'Allemagne supérieure, devint la libération d'un « peuple; » l'accroissement subséquent de l'alliance, le

détachement de la souche allemande fut la trouvaille d'une nationalité qui aurait été distincte auparavant ; la possession d'une bonne infanterie à une époque où on estimait trop la cavalerie, prouva une vocation nationale ; bref, une pensée provinciale s'éleva dans la grande nationalité allemande et s'attribua extraordinairement une nationalité. La poésie se laissa abuser par cette politique. Elle donna une forme historique à des figures de légendes ; elle forma de Tell et de Winkelried le Remus et le Romulus de la Suisse. La nationalité contestée dut s'entendre d'elle-même, dès qu'on célébra ses saints protecteurs. Mais, historiquement, ces images disparaissent « comme un vain clair de lune dans l'eau. » La légende de Guillaume Tell, déjà douteuse au commencement du XVIIme siècle, a été réduite en vapeur par la critique historique. C'est une perte qu'on peut supporter, car le fait, tel qu'il est raconté, demeure toujours un assassinat, accompli par vengeance personnelle, sans danger pour son auteur et sans utilité pour l'affranchissement d'Uri. Schiller n'a pas pu couvrir ce défaut. La légende d'Arnold de Winkelried n'est au moins pas immorale, mais elle n'est pas mieux consolidée, et elle contient d'ailleurs des contradictions. (Suivent une discussion et un récit de la bataille de Sempach).

Si l'histoire ne justifie pas la nationalité suisse, cette dernière se laisse tout aussi peu remplacer par l'idée *de la liberté*. Le peuple ne s'était point affranchi d'un joug étranger, puisqu'il n'était pas question de nationalité, non plus que de domination étrangère. Les victoires des Suisses ne propagèrent point la liberté fédérale, mais la domination fédérale ; on se fit des sujets et on leur imposa des baillis, souvent plus méchans que Gessler. Jusqu'à la révolution française, 100,000 âmes ont régné en Suisse sur un million et demi de sujets, et une succession de révoltes sanglantes prouve combien cette domination était dure et cruelle. A Lucerne, par exemple, il n'y avait plus que 29 familles ayant part au gouvernement. La république est le masque, la petite bourgeoisie la physionomie de la Suisse. Tout tourne au comiquement petit. (Suivent des développemens). Comme la vieille Espagne vivait de ses colonies, la vieille Suisse vivait de ses pays sujets, du service étranger, des moyens financiers qui arrivaient du dehors. Tout l'organisme de l'Etat reposait là-dessus. Ces sources se sont taries. La nouvelle Suisse a fait de ses sujets des hommes libres et, des hommes libres, des administrés. Elle a remplacé le despotisme d'une aristocratie par la domination des employés. Le libéralisme y a apporté de maigres déclarations et la toute-puissance de la hiérarchie officielle, idéal du siècle passé et de l'absolutisme éclairé. En Espagne on peut espérer une renaissance parce qu'il y a une base, une nation ; mais en Suisse, la lutte se poursuit dans un cercle vicieux parce qu'il n'y point d'Etat pour une nation et point de nation pour un Etat ; parce que le fanatisme des partis ne pousse pas à l'unité, mais à la division.

Le libéralisme moderne appliqué à la Suisse est une contradiction ; il pose comme condition première un état dans lequel l'unité est introduite.

Il suppose la centralisation de grandes forces, c'est-à-dire la marche inverse de la Suisse. La liberté de la Suisse est la liberté du moyen-âge, qui consistait dans le relâchement du lien de l'Etat.

Le libéralisme français a retourné cet extrême. Chez lui l'Etat absorbe tout et toutes les parties se plient à l'uniformité ; c'est ainsi qu'on atteint le but suprême, la puissance à l'extérieur. En Suisse, le petit esprit cantonal ne laisse jamais songer à la grandeur ou à la nationalité ; de là vient que le libéralisme, enté sur le nom suisse, ne produit que des parasites et des excroissances. Le peuple conçoit la liberté dans l'absence du pouvoir absolu et régulier de l'Etat ; il place comme but la partie avant le tout, la commune avant le district, le district avant le canton. De là une confusion sans remède. Le destin de la république helvétique a montré que la Suisse ne supporte pas d'unité; le libéralisme suisse, dans un vague sentiment du besoin, a proposé la révision du pacte ; c'est maintenant la dernière formule qui doit évoquer l'esprit national et procurer à la Suisse un avenir tenable. Mais ce n'est pas tout que de vouloir créer la nation par une constitution, la substance par la forme ; il faut savoir si la Suisse demande une telle unité, si ce n'est pas seulement une tendance de papier et non pas la direction de la vie du peuple. Là est la condition fondamentale avec laquelle cette idée de salut tombe ou subsiste. Jùsqu'à présent la Suisse n'a pas montré cette tendance dans tout le cours de son histoire. Avant son affranchissement elle s'élevait contre le centre allemand comme elle s'élève à présent contre le centre suisse. La séparation se propage jusqu'à devenir caricature. 1830 n'y a rien changé, et pourtant nous sommes à une époque où les nationalités se concentrent partout comme des balles de fer.

On sentait depuis long-temps que la Suisse était au fond trop faible pour répondre comme Etat à un but européen. On l'a agrandie la dernière fois aux dépens de l'Allemagne, mais cela ne suffit pas. L'esprit du siècle, dirigé sur de grands développemens et de vastes vues, et voyant dans l'étroitesse de l'espace une étroitesse de la pensée, ne laisse plus de sympathie pour ce qui est petit. L'unité de la Suisse, alors qu'elle serait procurée par une réforme du pacte, ne rendrait pas sa position meilleure. La Suisse demeurerait toujours petite. Elle ne sera plus agrandie par la sympathie des peuples, par de nouveaux cadeaux de la diplomatie ; tant pis pour elle si le siècle la trouve petite.

La Suisse ne s'est jamais déliée de sa communauté spirituelle avec l'Allemagne ; sa séparation politique ne provint que de l'excès d'un défaut national allemand. Le noyau de la Confédération fut toujours une race allemande ; elle n'a pas même créé une espèce de race provinciale comme la Hollande, qui s'est au moins donné une littérature et une langue propre, tandis que la Suisse est demeurée contrée de l'Allemagne dans la poésie et l'art, dans l'étude et dans la science, sans produire elle-même rien d'important. On paraît avoir senti cela et on a voulu fonder deux universités pour l'émanciper. Vaine tentative. Zurich comme Berne sont moins des écoles supérieures suisses, que des écoles

supérieures allemandes sur territoire suisse ; elles doivent à l'Allemagne tout ce qu'elles ont accompli. Mais, à la longue, une prépondérance spirituelle entraîne nécessairement avec soi la prépondérance politique.

Les intérêts poussent aussi en Suisse vers un autre avenir. Les idées sont devenues plus grandes parce que les intérêts se sont étendus. Les pays qui paraissaient vastes lorsqu'on les mesurait avec la chaise de poste, sont devenus petits pour la vapeur. La grandeur n'est plus un luxe, elle est un besoin. L'instinct de la conservation exige, comme une nécessité, de grandes forces pour se protéger, de grandes communications, un grand commerce. On ne peut plus vouloir demeurer petit, car celui qui ne grossit pas disparaît. La Suisse paraîtra plus petite que jamais à ces intérêts qui dépassent la frontière. Personne ne parle d'une monnaie nationale suisse. Si on veut prendre des mesures pour aider à l'industrie, la Suisse allemande voudrait traiter avec le système des douanes allemandes, la Suisse française avec les douanes françaises. Il n'est pas question d'une grandeur nationale qui serait constituée dans l'isolement. Les intérêts partagent la Suisse, ils sont plus forts que les penchans, et il n'y aurait qu'une nationalité qui pourrait leur résister.

L'époque qui circonscrivit la Suisse actuelle dans ses limites avait en vue les limites naturelles du sol, tandis que l'époque nouvelle fait valoir les limites naturelles de l'homme, c'est-à-dire la langue et la race. La Suisse d'aujourd'hui n'a pour elle ni l'un ni l'autre de ces principes. L'avenir doit ici égaliser. Lorsque l'élément destructeur aura fait son œuvre dans la Confédération, l'élément constitutif lui succédera. Sera-ce tôt, sera-ce tard, sera-ce par cette voie, sera-ce par celle-là? Lorsqu'une nécessité intérieure est là il faut qu'elle s'accomplisse.

M· Giehne ne veut pas, on le voit, que la Suisse soit une nation. Non-seulement elle ne l'est pas, mais elle n'a pas droit à l'être. Les preuves sont déduites avec un certain ordre. D'abord elles ressortent de la configuration du pays, de son étendue, de la différence des races, des langues, des religions, des institutions, des intérêts. La neutralité accordée ou imposée prouve contre l'indépendance. L'histoire, qui semblerait fournir un titre considérable de nationalité, perd, dans un examen détaillé, toute sa signification; les héros populaires disparaissent, les faits se rapetissent, l'impulsion du dehors devient de plus en plus prépondérante et finit par ne laisser au pays qu'une passivité absolue. L'idée de la liberté ne peut pas davantage remplacer pour la Suisse une nationalité, car l'ancienne Confédération ne propagea qu'une dure domination, et le libéralisme moderne, au lieu de centraliser et d'unir comme en France, pousse au contraire au morcellement. Une constitution fédérale nouvelle ne serait enfin qu'une forme impuissante à remplacer le fond. Tout cela est exposé

avec calme, avec une certaine connaissance des faits, avec des développemens qui donnent à l'ensemble l'apparence d'une étude sérieuse. Le langage est ferme, concis, coloré souvent jusqu'à l'ironie, jusqu'à cette ironie grosse et rude qui dénote une parfaite assurance et qui porte bien, elle, un cachet incontestable de nationalité.

Nous en sommes fâché pour M. Giehne, mais il n'a fait, à notre avis, ni une œuvre morale ni une œuvre profonde. On pourrait pardonner beaucoup à une théorie philosophique ou sociale qui discuterait *a priori* la destination des peuples et les phases probables du développement de la civilisation; mais lorsqu'une telle théorie arrive violemment à la pratique, lorsqu'elle cherche à se réaliser d'autorité sur un tiers, elle est beaucoup moins innocente. Ici, il s'agit tout uniment de confisquer une partie de la Suisse au profit de la nationalité allemande. La prétention, pour être prématurée, n'en est pas moins exorbitante. Nous savons qu'il existe en Allemagne une tendance des esprits vers une plus grande unité; nous savons que la Prusse y pousse dans une certaine mesure parce que cela la rapproche de ses provinces du Rhin, qu'elle y gagne à la fois de la force et de l'influence, qu'elle jette à l'Autriche, sa rivale, l'entrave d'une division de nationalité plus prononcée. Mais nous craignons fort que cette tendance n'ait des limites assez rapprochées et que l'Allemagne ne soit loin encore de cette unité extérieure que M. Giehne présuppose constamment en parlant de son pays, et à laquelle il attache tant de prix. La Confédération germanique a, tout aussi bien que la Confédération suisse, ses causes de morcellement. Si elle possède, par avantage sur cette dernière, une seule race, une seule langue, un pays moins coupé, elle partage avec elle l'inconvénient des deux confessions religieuses, de la diversité des institutions, de la complication des intérêts; et elle a, comme désavantage, l'existence vivace d'une foule de maisons souveraines qu'une fusion des peuples éliminerait. Le peuple lui-même est encore fréquemment prussien, bavarois, hanovrien, avant d'être allemand. Malgré sa position centrale, malgré sa population, la confédération germanique ne compte point parmi les grandes puissances; le rôle très-secondaire qu'elle joue à l'intérieur ne lui donne guère le droit de critiquer celui de la Suisse. Nous ne nions point, nous, la nationalité allemande; mais il nous paraît étrange que, pour agrandir une nation encore dans ses langes, il faille déjà démolir une autre

nation. Lorsque la Russie, l'Autriche et la Prusse dépécèrent la Pologne, la Pologne vivante, au moins avaient-elles leur cocarde au chapeau. L'acte fut monstrueux; mais nous préférons sa franche brutalité à cette iniquité déguisée qui commence par dénationaliser les peuples afin de les engloutir ensuite avec approbation des assistans. La nation polonaise est tombée, mais les autres nations ses sœurs se souviennent d'elle et lui gardent une place. Quel souvenir resterait-il à la Suisse, quelle chance de résurrection, lorsque vous auriez réussi à la tuer moralement avant de l'effacer de la carte du monde!

On ne saurait d'ailleurs s'y méprendre; les conclusions de M. Giehne ne sont pas le résultat inattendu d'une étude consciencieuse. Elles étaient une conception arrêtée d'avance et qu'il ne s'agissait plus que de justifier. Il a su y travailler en employant des faits vrais, des considérations plausibles, des remarques qui portent enseignement; mais le tissu, dans son ensemble, pèche par la superficialité.

L'écrivain, préoccupé de la situation particulière de l'Allemagne, fait trop dépendre la nationalité de la race et de la langue. On voit à la fin de l'article que ces deux élémens sont pour lui le dernier mot en ce qui concerne la distinction des peuples. La race et la langue sont sans doute des caractères extérieurs importans pour la nationalité, mais la nationalité elle-même est un fait moral qui les précède et les domine. Les nations ont reçu de Dieu une individualité, ordinairement liée à quelques signes extérieurs, mais se manifestant aussi parfois dans des données plus complexes et moins matérielles. La preuve que la race et la langue ne sont pas tout, résulte clairement de quelques rapprochemens. L'Angleterre et les Etats-Unis ont une même race et une même langue, et pourtant ce sont bien deux peuples. La France est une nation bien autrement compacte que l'Allemagne quoiqu'elle ait moins d'unité dans ses dialectes populaires et qu'elle soit un composé de plusieurs races. Nous sommes surpris qu'après avoir énuméré les différences de race, de langue, de sol, de religion, d'institutions qui existent en Suisse, M. Giehne n'ait pas vu ressortir, précisément de ce morcellement dans toutes les directions, le fait nécessaire d'un lien commun qui n'est autre que la nationalité. Car le morcellement existe depuis fort long-temps, et, à supposer que la Suisse soit aujourd'hui semblable à une statue décomposée prête à tomber en éclats dès que le moule extérieur

sera retiré, encore faut-il reconnaître que cette statue a frappé dans le temps de puissans coups d'épée sur ses voisins, les forgerons d'aujourd'hui. Elle a donc vécu malgré ses jointures, ses fissures apparentes. Serait-elle réellement morte à cette heure? M. Giehne se plaît à le croire, cela va si bien à sa thèse. En affirmant il ne se doute même pas qu'il nous jette une injure à la face. Nous ne prendrons pas la peine de le lui faire remarquer.

Avant d'en venir aux critiques historiques, disons un mot du reproche adressé à la Suisse de ne pas représenter l'idée de la liberté. Nous reconnaissons que l'ancienne Confédération eut une conception étroite de la liberté, qu'elle se montra égoïste, que sa mission humanitaire en devint incomplète; mais pourtant, dans les limites qui constituaient la nation proprement dite, l'indépendance servit bien à la liberté, à la liberté telle qu'on l'entendait alors, et sous ce rapport la Suisse en représentait l'idée. Quant aux temps modernes, la pensée de l'auteur ne nous est pas très-claire. Nous voyons bien qu'il définit le libéralisme une tendance à une forte centralisation; et à ce titre la Suisse est sans doute assez peu libérale, quoiqu'elle manque moins de convergence vers l'unité que M. Giehne ne le suppose. Mais la centralisation dont la récompense suprême est *la puissance extérieure*, c'est-à-dire la faculté de lutter avec ses voisins, est-elle le vrai progrès et surtout la vraie liberté? là est la question. Nous n'examinerons pas si la Suisse en est encore au moyen-âge, mais ce que nous savons, c'est que nulle part ailleurs l'homme ne jouit d'une plus grande somme de liberté, c'est que nulle part ailleurs, pas même en Allemagne, n'en déplaise à M. Giehne, cette liberté n'a produit dans le peuple plus de lumières et de bien-être. Nous ne connaissons aucun pays où le peuple, c'est-à-dire l'ensemble des citoyens, ait davantage une vie propre, où il soit mieux au premier rang, où il ait plus conscience de lui-même, plus de volonté. La Suisse n'a donc pas démérité de la liberté. Au reste cela est fort égal, puisque notre auteur a soin de déclarer que même en se faisant unitaire, et en se rangeant par conséquent sous le patronage des bons principes, la Suisse n'en est pas moins condamnée.

Il nous serait impossible de parer en détail tous les coups que l'écrivain frappe d'estoc et de taille, dans notre passé, afin de le façonner autrement. Nous espérons que quelques réflexions suffiront à démontrer la partialité de ses recherches et de son jugement.

L'histoire suisse, nous dit M. Giehne, commence par une guerre de paysans qui ne diffère des guerres de paysans tentées à la même époque ou plus tard que par une issue heureuse. En ne contestant pas sur le point de départ nous avons deux remarques à faire. Une guerre de paysans est une guerre du peuple, c'est-à-dire une manifestation directe de la nation. Le succès exceptionnel qui la couronna tient apparemment à quelque chose qui ne se retrouvait pas ailleurs. Ce quelque chose, M. Giehne le voit dans un accident, ou, encore, dans une bonne infanterie. On peut, ce nous semble, trouver une interprétation plus naturelle et moins terre à terre; une interprétation qui attribue le succès à l'esprit qui animait les paysans et qui fortifiait leur bras.

Les Suisses, en se soulevant, ne songèrent point à se séparer de l'Allemagne; ils ne réclamèrent d'abord, et pendant longtemps, que la liberté d'empire. Cela est vrai. Mais les révolutions n'atteignent pas du premier coup leurs dernières limites. A cette époque la liberté d'empire était, en droit, la plus grande liberté connue; en fait, elle équivalait pour les Suisses à une liberté complète. Le plus pressant besoin était de secouer le joug, non pas de l'empire qui pesait peu, mais de la maison d'Autriche. C'est ce qui se fit par la guerre d'indépendance de 1308 à 1386. — Plus tard la maison d'Autriche, complétement dépossédée en son nom particulier, voulut, sous une autre forme et au nom de l'empire, ramener à elle les Suisses, si importans dans les guerres européennes qui se préparaient. Mais cette tentative, qui donna lieu à la guerre de Souabe, ne fut pas plus heureuse que la première; elle n'aboutit au contraire qu'à rompre définitivement, de fait, le lien apparent que la Suisse avait conservé avec l'Allemagne. On se rappelle que déjà alors on déclamait beaucoup contre les Confédérés, que le chancelier impérial les menaça de sa plume, mais que cette plume vint se briser contre les hallebardes. Tout cela n'effraie point M. Giehne et ne le détourne point du projet de faire rentrer les mauvaises têtes au giron.

Dans ce but, il élague à grands coups de hache tout ce qui le gène. Il nous sépare des anciens Helvétiens par la migration des peuples, il lave le sol par un déluge, suivant sa pittoresque expression, afin de nous ramener à l'alpha de l'empire d'Allemagne. Il procède contre les neuf derniers cantons qui ont le tort d'avoir agrandi la Confédération et gâté davantage la petite province allemande : ce sont des vaincus de l'ancienne Confédération

qui n'ont rien de commun avec elle, des héritiers bohémiens. Tant pis pour les nations qui ne se forment pas d'un jet! Il pourrait bien, à la vérité, résulter de cette théorie quelque éclaboussure pour certaines parties de la France, voire même de l'Allemagne, mais on a autre chose à faire pour le moment. M. Giehne sévit aussi contre la poésie, cette poésie égarée qui s'est mise au service d'une nationalité dissidente. Il le fait avec élégance, avec poésie. Guillaume Tell et Winkelried s'évanouissent « comme un vain clair de lune dans l'eau. » Il y met aussi de la vertu. Il n'a point de regret pour Guillaume Tell, auteur d'un assassinat inutile. En revanche il se laisserait presque attendrir en faveur de l'honnête Winkelried qu'une logique impitoyable l'oblige d'immoler. La bataille de Sempach est revue, corrigée et éditée tout à neuf, ce qui fait bien légèrement grimacer le tableau que nous connaissions, mais elle demeure pourtant une victoire et nous devons en rendre grâce à M. Giehne.

Oui, rendons lui grâce, car vraiment ses procédés nous ont mis de bonne humeur malgré nous, et nous n'avons plus le courage de faire à cette fabuleuse digression une réponse sérieuse. Lorsque M. Giehne voudra s'enquérir des derniers résultats de la critique sur Guillaume Tell, il niera moins hardiment cette personnalité, et il aura aussi d'assez notables corrections à introduire dans sa légende sur la bataille de Sempach et Winkelried. Il verra entre autres que ni la chronique ni la chanson ne prêtent à Winkelried ces paroles en effet trop modernes : *Je vais ouvrir un passage à la liberté;* elles le font parler d'une manière plus réelle et moins figurée en lui faisant dire à ses compagnons : *Je vais faire une entrée* (*Inbruch*). Ce sont les générations suivantes qui ont vu, dans ce passage si héroïquement ouvert, le *chemin de la liberté* : l'expression ne doit pas être retournée contre celui qu'elle voulait honorer.

M. Giehne s'arrête peu aux autres pages glorieuses de notre histoire; elles ne lui servent ni ne le convainquent; Jean de Muller ne l'a pas ému. En revanche il se complaît dans la période désastreuse des guerres de la révolution. Il rappelle ironiquement que l'Europe entière choisit pour champ de bataille les « libres montagnes » de la Suisse, comme si « les libres plaines » de l'Allemagne avaient été respectées. Il montre Napoléon, médiateur, taillant à son gré des constitutions à la Suisse, comme si ce « médiateur » n'avait pas aussi été « protecteur » de la confédération

du Rhin, et comme s'il n'avait pas taillé en Allemagne mieux que des constitutions, c'est-à-dire des royaumes. On signale le fêtu à son frère tandis qu'on a la poutre dans l'œil. Il y aurait eu, ce nous semble, en parlant de Napoléon, quelque attention à donner à la manière dont nous avait compris cet homme extraordinaire, mais M. Giehne ne se détourne pas pour si peu. Après nous avoir reproché avec dureté notre nullité en 1815, nullité amèrement sentie quoiqu'il en dise, il ricane de notre remaniement par *l'occident*, en oubliant de rechef que la grande nation allemande n'a pas mal fourni de matière aux ciseaux et aux décisions du congrès de Vienne.

Les dimensions ont pour M. Giehne une valeur souveraine. Il ne connaît que le grand. Non-seulement les petites nations ne lui inspirent que du dédain, mais il établit expressément qu'elles ne méritent aucune sympathie, et cela par la raison décisive que la petitesse du territoire équivaut à la petitesse de la pensée. A ce compte vivent la Russie et la Chine! La théorie est bien quelque peu matérielle, quelque peu en désaccord avec ce qui existe, avec la réalité providentielle, mais elle est si commode! M. Giehne qui la professe est tout à son aise avec nous. Il nous prend sans façon nos produits intellectuels, notre littérature, nos travaux d'art et de science; tout cela est allemand. De la Suisse française, par exemple, il s'en souvient à peine et c'est pour lui indiquer en passant l'accession aux douanes françaises, sans doute en attendant mieux. De la Suisse italienne il ne s'en souvient pas du tout: nous aimerions assez savoir à quelle unité il la destine, si c'est à l'Autriche ou à la future Italie. Puisque nous en sommes aux questions nous prendrons la liberté de demander à M. Giehne quel est le minimum de population nécessaire pour qu'une nation dont l'ambition se borne à une influence morale puisse vivre en sécurité au soleil, le minimum au-dessous duquel on court risque d'être pillé sans merci pour être ensuite égorgé sans pitié. Suivant le chiffre nous pourrons nous trouver en assez bonne compagnie, et ce sera du moins une circonstance atténuante.

Nous terminons par un dernier mot sur la neutralité une réponse qui s'est prolongée au delà de ce que nous supposions. Toute nation qui traite renonce par là même à une portion de sa souveraineté. La Suisse, en souscrivant le principe de sa neutralité, a engagé, cela n'est pas douteux, une partie de son libre arbitre, de son indépendance. Mais les puissances qui ont contracté avec

elle, ont aussi renoncé au droit d'attaque, et entamé par là leur liberté absolue. Il y a concession des deux parts, obligation réciproque. Qu'on ouvre d'ailleurs la déclaration du congrès de Vienne, et on verra qu'elle stipule le maintien de la neutralité par la Suisse elle-même sans aucune réserve. Rien ne légitimerait donc des interventions patentes ou occultes, rien que la rupture des traités et une déclaration de guerre. Il est vrai que dès qu'on jette dans la balance du droit la notion du grand et du petit, il n'y a plus d'équilibre possible.

La Suisse se trouve aujourd'hui dans des circonstances graves, et nous comprenons l'espèce d'à-propos que la *Gazette d'Augsbourg* a pu trouver dans la reproduction de l'article de M. Giehne. Mais la Suisse échappera à ces pronostics, à ces espérances sinistres. Elle y échappera précisément parce qu'elle est douée d'une vitalité vigoureuse, et parce que la main de Dieu la protége comme nation. Les Confédérés ont cependant un enseignement à tirer de cette voix du dehors, organe, nous le savons, d'une opinion répandue. Elle les avertit qu'on désire leur division, qu'on applaudit à leurs ruptures, qu'on fait le compte de leurs dépouilles. Qu'ils sachent donc se pardonner quelque chose, ne pas exagérer leurs différends, afin de ne pas se trouver à trop de distance au jour où il faudra se rallier pour faire face à l'ennemi commun.

R.-D.

SIMPLE VOYAGE.

Te souvient-il, Albert, des paroles qui échappèrent à ta gravité un peu émue, au moment des adieux? « C'est à l'étourdi que je confie le sage : allez! ne m'oubliez pas, et gardez-vous de me rien raconter. » Comme je montais en diligence au moment où ta verve prophétique et dédaigneuse s'exhalait en ces conseils lumineux, je détournai brusquement vers toi mon regard effrayé, et je manquai tomber sur mon voisin, un vieux monsieur, fort innocent et fort taciturne.

Comprenant un peu tard que tes injonctions, comme beaucoup de vérités qui ne sont vraies qu'à la condition de rester toujours en l'air, n'avaient point d'application immédiate, je me pris à méditer en silence. La nuit tombait; les chevaux trottaient raisonnablement, la vue s'effaçait au lointain et les arbres nous faisaient de fantastiques révérences. Eugène, vis-à-vis de moi, s'arrangeait pour dormir avec une candeur qui désarma mon étourderie : je laissai ses grands yeux noirs se fermer tout à fait, et le sommeil du sage fut protégé, tu l'avais dit, par ma veille inconsidérée.

Mais si je ne dois rien te raconter, il faut donc bien que je t'écrive.

L'air de la nuit entrait rudement par la portière, je ramenai le rideau; le voisin d'Eugène, dormeur aussi, s'en allait cahotant sur son épaule, je le maintins à peu près en équilibre au

moyen de quelques légères secousses que j'imprimais à ses genoux, quand la tête sommeillait trop fort. Cela finit par m'amuser.

Puis enfin, engourdi et désarmé, je cessai d'être le cauchemar du pauvre homme. Une certaine mansuétude s'empara de mon âme et de mes sens. Je sentis que j'aimais la diligence : ô boulcversement inoui des notions humaines! et pourquoi? parce que durant l'intervalle où elle vous transporte, on est déchargé de la responsabilité de soi-même et de son sort. Aux autres à s'inquiéter de vous, et pour vous! Si on me casse une jambe, cela ne me regarde pas. Oh! qu'heureux sont les paquets en ce monde!.

Dans une halte, un repas quelconque nous attendait, l'hôte espérant profiter de ce qu'il était trop tard ou trop matin pour déjeuner. La carrossée se mélangea, s'étira, bâilla, grogna, et se remit en chemin.

On n'y voyait goutte; mais je crus m'apercevoir que quelque chose était changé. Le voisin dévoué à mes brusqueries, portait des vêtemens qui, frôlés par mes doigts indiscrets, avaient le bruit et la douceur d'une robe de soie. Mon inquiétude alors se tourna en sens inverse. Si le destin voulait que cette compagne d'Eugène se trouvât jeune et jolie, celui-ci ne se livrait-il pas à un sommeil trop incommode, trop remuant et trop lourd? J'essayai de lui communiquer mon souci en lui prodiguant amicalement les bourrades dont auparavant je régalais le pauvre homme qui fut mon vis-à-vis. Eugène crut sans doute que je me trompais d'individu dans ma tendre sollicitude et, tout dormant encore, résolut de m'aider à le protéger lui-même. Il soupira donc paresseusement et lança, de sa voix douce et vibrante, la terrible phrase de Victor Hugo dans *Cromwell* : — *Voisin, votre coude est pointu!*

A l'instant une rumeur se fit dans la voiture. On eût dit une volière de tourterelles, ou plutôt d'alouettes, qui s'éveillait. Et, du timbre le plus flûté de ses notes les plus fraîches, une voix, à coup sûr jeune et féminine, répondit : — Vous ai-je poussé, Monsieur? en même temps, comme dans un duo, une autre personne légèrement indignée, disait sur un ton différent : — Ma fille, Monsieur rêve apparemment : vous allez venir à ma place et je prendrai la vôtre.

Eugène s'écria qu'il était désolé, qu'on l'avait mal compris, qu'il suppliait qu'on voulût bien ne pas bouger et ne pas se tromper sur l'adresse d'un compliment qui m'était destiné et que seul j'avais mérité. Présenté de cette agréable manière, je crus devoir

me mêler de la conversation. Ce fut pour accepter le reproche de maladresse comme si j'eusse été coupable, et rétablir ainsi, à mes dépens, la bonne intelligence qui menaçait de disparaître, comme à tout moment disparaissait et tremblotait la lueur étouffée des lanternes de la diligence.

Demi-veillans, demi-engourdis, machines fatiguées quant au corps, visionnaires assoupis quant à l'esprit, nous atteignîmes enfin l'aube : l'horizon brun se débrouilla; quelques clartés s'y hasardèrent, puis grandirent et se fixèrent en larges blancheurs; les arbres se dressèrent sur les prés à peu près verts; une vapeur dessina le cours des ruisseaux; les collines s'arrondirent en prochains contours, les Alpes se dévoilèrent au lointain, en même temps que nos compagnes de voyage détachaient les tissus de soie où leurs têtes s'étaient mollement blotties pendant l'obscurité.

La jeune fille que rencontra mon regard en revenant chercher celui d'Eugène pour lui faire admirer les glaces roses de l'aurore, cette jeune fille, tu peux m'en croire, Albert, elle était charmante. Ses grands yeux noirs, ses boucles blondes un peu dérangées, le vif coloris d'un beau sang, la blancheur d'une peau satinée, des lèvres vermeilles et quelque peu moqueuses, de cette jeune moquerie qui se prend à tout par vivacité de vie, mais qui peut s'épanouir en bonté si le desir de plaire est bien tourné et si le cœur parle enfin; tout, de cette attrayante créature, était une promesse, un avenir, un charme, et même une réalité. Eugène semblait le penser ainsi, car il ne fit pas dès lors la moindre attention à moi, et j'aurais disparu, je crois, par la portière, avec tout le reste de la société, qu'il s'en serait à peine aperçu.

Mes distractions à moi sont capricieuses, tu le sais, mais non pas ainsi passionnées et farouches. Je me mis donc à explorer de l'œil cette plèbe dédaignée qui, avec moi, composait la voiturée. A côté de la belle enfant s'ajustait sa mère, laquelle, à ma grande surprise, se trouva une personne jeune encore, miraculeusement conservée et mignonne, qui s'accommodait très-coquettement dans un bonnet du matin à l'aide d'un miroir de poche, et dont les prétentions, fort évidentes, n'étaient cependant point désagréables.

Nous sommes des garçons bien arrangés! pensai-je m'écrier tout haut.

Apparemment elle comprit cette impression, car un sourire malin autant que satisfait se dessina nettement sur sa bouche

fine. Elle ne me regardait pas, mais elle me voyait à merveille; au moins je crois bien avoir été le sujet de deux ou trois réflexions, plus amusantes que charitables, glissées par elle à une troisième jeune personne dont les yeux en revanche étaient fixés sur moi. De celle-ci, Albert, souffre que pour l'heure je ne te dise rien. J'ai besoin de ma gaîté. Elle s'appelle Julie. Ne trouves-tu pas ce nom désagréable ?

Enfin nous entrons à Berne et franchissons cette porte majestueusement gardée par deux ours en pierre de taille ; tu les trouves plus beaux que ceux du fossé, tout vivans et grondans que soient ceux-ci : que veux-tu, mon ami ? est-ce la faute des ours si l'histoire est toujours plus pittoresque et plus grande que la réalité !

La première, Julie s'élança de la voiture : la belle Elise suivit, puis la coquette mère, et elles avaient disparu que je me disputais encore avec l'homme qui déchargeait les bagages ; il voulait absolument me donner pour mien le sac neuf et perfectionné d'un anglais. Indigné de ma résistance qui faisait perdre un temps et des traces précieuses, Eugène me grondait en même temps de l'autre côté, me demandant si j'étais bien sûr de mon fait et si l'homme ne savait pas ces choses mieux que moi. Et pendant ces judicieuses réflexions, il ne songeait pas le moins du monde à se mettre lui seul sur les pas des dames, cause innocente de tant d'embarras.

Nous eûmes beau déjeuner successivement en trois hôtels divers ; impossible de les retrouver, non plus que sous les portiques écrasés qui s'allongent d'un bout à l'autre de la ville et mettent les passans à couvert de tout ce qui vient trop directement du ciel, pluie ou lumière. Las d'arpenter avec une rapidité de wagons échauffés ces allées, de passer devant les boutiques, de heurter les femmes étonnées, de déranger les étaleurs et leur marchandise, de nous retourner sans cesse, marchant pour ainsi dire un œil en avant et l'autre en arrière ; nous nous arrêtâmes enfin pour nous regarder en face et nous demander sérieusement : — Est-ce que, par hasard, nous les cherchons ? — Non certainement : répondîmes-nous tous les deux à la fois. — C'est clair. Alors partons à l'instant pour Thoune et bien vite.

Nous partîmes fort lentement : mais nous partîmes, recommençant les beaux rêves du voyageur le long des merveilleux vergers, des maisons de bois idéales et de leurs terrasses fleuries. Des

guirlandes d'œillets plus grands et mieux nuancés que des camélias dans leurs couleurs purpurines, se montrent à toutes les fenêtres et s'y suspendent en draperies fières et mobiles, comme pour répondre au regard charmé du passant. Si, par dessus ces œillets éclatans de fraîcheur, apparaissait à la croisée entr'ouverte quelque belle figure de jeune fille oberlandaise, il y aurait là de quoi peindre et de quoi rêver. Mais les jeunes Oberlandaises ne restent pas ainsi derrière des œillets. Les pauvres petites ont bien autre chose à faire.

Nous ne voulions aller coucher qu'à Interlaken : mais, comme des feuilles légères qui roulent sur la pente dès qu'un léger obstacle cesse de les retenir dans un pli de terrain, nous prenions goût à la vitesse, cette berceuse suprême de l'esprit et du corps. Thoune, miniature grandiose et charmante, était devant nous, avec son lac, ses bateaux à vapeur, son cirque fuyant de montagnes et le camp fédéral dont nos cœurs suisses sentaient la poudre de tout loin. Mais le *Niesen* se balançait sur l'Aar en faisant mine de ne pas nous attendre. Nous tombâmes dans une procession de gens pressés qui nous entraîna; le petit paquebot sonnait, comme un carlin qui agite son grelot quand son maître lui ouvre la porte. Nous étions partis! non; nous étions arrivés! c'est-à-dire arrivés sur le pont : nous nous y assîmes par une chaleur de four plutôt que de soleil, pendant un bon quart d'heure que le bateau passa à piétiner, à gémir, à sonner de temps en temps. Avoir quitté le rivage pour cela! Des dames, de belles dames, des militaires, des originaux, s'y pressaient aussi serrés que le bouton-d'or dans les gazons où il se plaît. Quant aux dames, on a beau leur garder rancune, qui n'aime à décider, en les rencontrant, s'il est agréable de les rencontrer! Parmi ces groupes, il était peut-être des compatriotes, peut-être des amis, connus ou inconnus. Parmi ces originaux, s'il s'en trouvait, par hasard, qui ne fussent pas des copies!

Mais, ce perfide bateau, qu'attendait-il donc pour partir? sans doute que nous eussions inconsidérément repris terre. J'en avais tellement l'impression que je retins Eugène par la basque de son paletot juste au moment où, venant d'apercevoir certaine robe bleue dans la route voisine, et croyant sans doute qu'il n'y en avait qu'une au monde, il allait s'élancer dans un pèlerinage de découverte; précisément quand le *Niesen* commençait à se mouvoir tout de bon.

O rives enchantées ! ô antique loyauté germanique ! ô simplicité rustique de la fidèle Helvétie ! dites-moi, si vous le pouvez, comment on appelle ce Génie qui sonne sa première fanfare à l'embouchure gracieuse où le fleuve bordé d'hortensias se confond avec le lac bordé de roches et drapé de cimes ! A ce moment où la poitrine s'élargit pour humer l'air des montagnes, amolli par l'humide tiédeur du lac, à ce moment, la voix d'un triton mystérieux semble venir tout exprès du fond des eaux pour vous mordre l'oreille, en passant de la plante des pieds tout au travers de votre corps ému et frémissant. C'est le signal. A dater de cette tromperie audacieuse dont vous rend victime plutôt que dupe un mécanisme enroué, caché dans le bateau pour éveiller tous les échos du rivage ; depuis lors, dis-je, vous appartenez corps et âme à l'empire fantastique des surprises, des enchantemens et des déceptions de toute nature que peut créer ce Génie dont je t'ai parlé plus haut, Génie aux ailes d'argent, au sourire d'argent, au sceptre d'argent, au cœur d'argent, s'il a un cœur. C'est le souverain du plus beau pays que le soir ait jamais touché d'un rayon et l'aurore d'une étincelle. C'est le tyran de toute une peuplade condamnée à ne plus vivre que par lui pour l'avoir une fois écouté. C'est l'enchanteur qui déroule sans cesse de nouveaux prestiges (toujours parfaitement pareils) devant l'étranger fasciné. S'il s'envole jamais avec la mode, qui donnera du pain à ses esclaves nourris de tartelettes pendant la belle saison ?

Je ne songeais pas précisément à cela en abordant à l'autre bout de cette nappe mignonne qu'on appelle le lac de Thoune. Sur le rivage, bas et marécageux, on voyait une cinquantaine de voitures de toute espèce, équipages à un, deux ou six chevaux, calèches découvertes, chars bien fermés, gros omnibus, etc. Ce fut, au débarqué, le même pêle-mêle que l'on voit partout où se rencontrent des gens qui veulent s'exploiter les uns les autres, ou plus honnêtement, se servir les uns des autres. Un cocher quelconque nous guinda dans son cabriolet, nous et nos sacs, et, dans une avenue où couraient à l'envi une foule d'autres voitures, nous roulâmes vers le fameux Interlaken, ce village d'idylle, ou d'opéra si l'on veut, bergerie élégante et plus que civilisée qui s'étale *entre les lacs* de Thoune et de Brientz, à vingt minutes de chacun d'eux.

Lauterbrounnen est dans une gorge profonde, vis-à-vis d'Interlaken, d'où, comme une pointe s'éloignant également des deux

lacs, on voit la ligne de cette vallée finir confusément aux pieds de la *Youngfrau*. Mais ce n'est qu'après avoir dépassé les villages, joints par des ponts sur l'Aar, d'Unterseen et d'Interlaken qu'on a le courage de lever les yeux si haut et si loin. Ces bouquets de villas, de cottages au faux air suisse, d'où sortaient des femmes habillées à Paris et des gastronomes; ces petits chemins le long desquels s'ébattent, sur des ânes ou à pied, des essaims de vieilles dames et de jeunes filles; ces belles femmes du pays si fines et si peu fières; cette singulière apparence où toutes choses s'entre-choquent entre le premier regard et le second; la joie et l'ennui, le désœuvrement affairé, la pauvreté qui se pare, la richesse qui fait des économies, le plaisir qui fait la moue, et le passant enfin, sans souci et sans gêne, pour qui tout se meut dans le pays et par qui vivent les habitans de cet Eden montagnard; tout rappelle un état de choses qu'on se plairait assez à oublier pour placer au contraire son bonheur à soi, tranquille et recueilli, dans une de ces maisonnettes, hélas! toujours ouvertes et vendues sans cesse et en détail avec leurs maîtres. Une civilisation exagérée rend l'argent propriétaire de tout et partout; elle voyage ici dans ces vallées sans rivales, condamnant les femmes du pays elles-mêmes, ces belles créatures, à traîner dans leurs étroits chemins les voitures des étrangers qui ont pris chevaux et maris pour franchir la montagne. Voilà le dernier trait! En passant auprès de deux de ces femmes, je détournai les yeux. J'avais honte, vraiment honte, de notre cabriolet. Mais le cocher, jeune homme des plus lestes, échangea quelques gais sourires avec elles et fouetta de plus belle. Je me retournai : elles se retournaient aussi avec une mine passablement agaçante. Une voiture venait cependant grand train sur nos traces ; nos yeux quittèrent les jolies Bernoises pour plonger entre des ombrelles chatoyantes. Un cri manqua nous échapper. C'était la robe bleue en personne avec ses yeux noirs. C'était la mère avec son visage coquet. C'était Julie, distraite ou sévère, le corps plié et le regard perdu vers les cimes, tandis que ses compagnes nous saluaient d'une inclination douce et protectrice. Tout cela passa comme un éclair.

Avance donc, malheureux! cria Eugène au cheval ou au cocher. Ni l'un ni l'autre ne s'en émurent. Mais le second, comprenant sans doute à merveille ce qui nous pressait tout à coup, dirigea le bout de son fouet vers une montée qui venait d'arrêter à peu près court la fringante voiture. En même temps, comme si

chaque bloc ou chaque sapin eût enfanté une petite créature, on voyait s'élancer autour de l'équipage une nuée de porteurs ou de porteuses de paniers, de bouquets, de cristaux, de rhododendrons, etc., etc. Et fleurs ou fruits de voler dans la voiture. Et enfans de chanter, de courir, de tendre la main sans se lasser jamais. Il n'en était pas ainsi des dames apparemment; car, à la fin, les petits vauriens repoussés se replièrent sur nous, dans un bel ordre de retraite, qui leur permit de recommencer à l'instant leurs évolutions autour de notre bourse, sans que ce fût avec le même succès. Nous déclinâmes les fraises, nous renvoyâmes les rhododendrons, nous rejetâmes les petits paniers et encore mieux les cailloux brillans. Peut-être, si le cabriolet avait précédé la voiture, n'en eût-il pas été tout à fait de même.

— Ces dames n'ont point d'humanité! murmurait Eugène en sautant sur la route et en repoussant assez brusquement du coude un audacieux petit solliciteur. Peut-on ne pas songer ici à décharger les chevaux? Je l'approuvai gravement d'un signe de tête en restant couché sur les coussins du char. Cependant ma bête de bonté me jouant un de ses tours, je mis aussi pied à terre, en même temps que la robe bleue. Julie marchait déjà en avant.

Il est tout naturel, n'est-ce pas? que les messieurs aillent vite et les dames lentement; c'est tout naturellement donc que nous nous trouvâmes ensemble, aux deux portières de la voiture, avant le milieu de la pente qui, on peut en convenir, alors n'était pas très-roide.

On sait comme facilement en voyage on fait connaissance avec tout le monde, hormis pourtant avec les gens qu'on voudrait aborder autrement que dans les lieux-communs plus ou moins distingués qui servent alors de patrie générale. Or, toutes les fois que des passans doués de la parole en auront usé, dans une rencontre d'apparence indifférente, sur le chemin de Lauterbrounnen, et tant qu'il y aura dans le monde des admirateurs du pittoresque avec des guides pour le leur expliquer, on se dira les mêmes choses sur ce chemin, le long de ce torrent. A force d'admirer les sites de plus en plus resserrés, sublimes, parfaits, austères, on en viendra à s'y laisser prendre tout de bon; l'impression des cirques, des cascades et des neiges deviendra pareille à la route qui s'enfonce en montant; frêle promenade côtoyant des abîmes de hauteur et de beauté, ruban jeté comme par un caprice de ce qui est fugitif, aux pieds d'une majesté écrasante et éternelle.

La sauvage Julie n'avait pas daigné se retourner sinon pour remonter en voiture. Il se trouva que je dus lui aider, et je rencontrai ce regard qui déjà dans la diligence m'avait déconcerté, regard triste, pénétrant et froid comme ce qu'on voit d'azur en hiver dans la crevasse d'un nuage. Ces yeux pourtant n'étaient pas bleus. Mais combien leur prunelle noire, étroite et sombre, différait du soleil brun velouté qui éclatait dans l'œil d'Elise! Julie n'était pas même un peu jolie : elle etait.... mais je t'ai déjà dit, Albert, qu'il ne te fallait point me parler d'elle.

Une fois lancé dans ce tour féerique qu'on appelle le tour de l'Oberland, on s'est soumis à certaines conditions imprévues, forcées, qui n'ont pas toutes le même agrément. Il y a plusieurs manières de mettre le pied sur le rouage secret qui va faire votre destin, mais une fois que vous l'avez posé dans un certain endroit, vous êtes porté nécessairement comme par un engrenage, avec tous ceux que le hasard a jetés avec vous sur le même point. Malheur à ceux que leur contrariante fortune assortit avec des ennuyeux, des touristes pur sang, ou de ces figures déplaisantes auxquelles on ne s'accoutume jamais. Dans l'auberge de bois, sur la rampe de la montagne, vis-à-vis du Staubbach vaporeux et flottant, écharpe irisée de mille pieds qui tombe comme un nuage, partout enfin on retrouve ces inévitables compagnons. On les dépasse? ils vous atteignent. Vous les laissez en avant, dormant pour cela une matinée de plus sur les deux oreilles? justement ils ont aussi dormi ce matin-là et vous attendent pour vous communiquer leurs pensées. Ils vous prennent pour confidens, précisément à la place que vous auriez choisie pour garder le silence et pour cueillir, muet souvenir des absens, un myosotis bleu pâle, jeté au vent en offrande pour ne pas le mêler à toutes les fleurs achetées et vendues; fleurs charmantes, pauvres belles fleurs, dont les chapeaux sont couverts, les mains bourrées et les sentiers enfin partout semés. Oh non! l'on ne cueille pas de fleurs sur ces pentes diaprées, quand on aime ces filles mystérieuses de la nature et du matin. On les consacre par un regard à quelque chose aimée, puis on les laisse. A chaque être sa vie! Il faut si peu pour remplir une destinée; et ce peu, pourquoi, dans l'ignorance où nous sommes de tout, le refuser peut-être à une création de Dieu? Je n'ai jamais pu m'empêcher d'avoir peur que les fleurs ne sentissent ce qu'on fait d'elles, quand on les jette ou qu'on les profane.

Tout cela était pour te faire savoir, Albert, que nous montions,

en compagnie de l'aube matinale, de Lauterbrounnen à la Wengern-Alp. O fortuné paresseux, qui n'as jamais bougé, pas plus que la reine-abeille à qui ses sœurs apportent leur butin, tu ne sais pas ce que c'est que la Wengern-Alp! et moi, tout ton serviteur que je sois, je n'espère guère le montrer à ton imagination : il faudrait entasser trop de magnificences choisies, trop de neiges, trop de contours sculptés, verts, boisés ou fuyans ; trop de perspectives enchantées.

En prose, la Wengern-Alp est un haut pâturage, situé sur le front d'une montagne secondaire, droit en face de la Youngfrau ; son pied de gazon n'en est séparé que par un petit ravin, et un petit ruisseau qu'alimentent la fonte des glaces et les avalanches. Un chalet-auberge est planté hardiment vis-à-vis du colosse ; il le regarde d'en bas, mais il l'embrasse pourtant autant que cela est possible d'un tel massif de pics, de glaciers, de neiges immensément répandues sur cette cathédrale blanche, éblouissante, incommensurable.

Il y a dans ce chalet une jolie chambre à manger, des deux fenêtres de laquelle on peut compter les avalanches, si toutefois le soleil capricieux en décide quelqu'une dans cet univers glacé. Mais, comme on ne peut pas se soustraire à la destinée, si la montagne manque à son devoir envers les touristes, il vous reste pour consolation le coup de canon que l'on tire en votre honneur, (si vous le payez) et l'écho qu'il provoque à défaut d'avalanche. Et durant toute la descente jusqu'à Grindelvald, de distance en distance, des canons sont braqués, parmi du lait et des fraises tont servis devant des chalets, et mille autres choses aussi délicieuses que haïssables.

Mais revenons à notre déjeuner, s'il te plaît, et pour cause. Sur trois chevaux émaillés de fleurs, et précédés de trois guides portant trois de ces longs bâtons ferrés signe menteur des hautes courses, nos dames avaient reparu, lestes et pimpantes. Une vingtaine de voyageurs inconnus les uns aux autres établissent fort une intimité entre ceux qui se connaissaient la veille. Il se trouva donc que nous commandâmes le thé de ces dames, que nous eûmes le soin de leurs paquets et de leurs chapeaux, et que nous nous métamorphosâmes, de libres garçons que nous étions, en très-obéissans chevaliers de Mme Hélène.

Mme Hélène était une maîtresse femme dans toute l'étendue du mot, avec son fin sourire, son teint doux et ses manières enga-

geantes. Tout en nous traitant avec cette familiarité à demi badine qui lui avait permis de s'emparer de nos services sans qu'on pût y suspecter le moindre air d'aventure ou de mauvais goût, elle savait à merveille nous tenir juste à la place où elle nous voulait, c'est-à-dire à ses pieds. J'étais à ses ordres pour cela beaucoup plus qu'Eugène; mais, bon gré mal gré, celui-ci s'arrachait sans cesse à l'entretien fort gai qu'il soutenait avec la belle Elise, pour répondre aux interpellations de sa mère. Dans ce chaos animé, nous apprîmes que ces dames retrouveraient leurs domestiques à Grindelwald, qu'elles n'avaient pas de projets ultérieurs, et que Julie enfin n'était que la nièce de Mme Hélène.

Pendant ce déjeuner où j'entendis à peine le son de sa voix, Julie me parut, j'en conviens, plus étonnante que désagréable. Elle ne s'occupait point de nous. C'était absolument comme s'il n'y eût eu que deux demoiselles de plus au déjeuner. Le hasard m'avait mis tout près d'elle, en retour au bout de la table dont elle occupait la dernière place. Elle me parla, me regarda, m'offrit du sucre pour mon thé avec une tranquillité imperturbable, tandis que je voyais l'heureux Eugène lutiné d'une manière charmante par des rougeurs, des timidités, des brusqueries de jeune fille, en même temps que par les malices d'une jolie femme. J'avais beau en détourner quelques bribes à mon profit et céder sans contrainte à mon admiration pour l'attrait printanier d'Elise, j'avais l'idée confuse qu'il m'était fait du tort, et je ne pouvais réellement en accuser que la passive Julie. Si les femmes se mettent une fois dans la tête qu'on peut ne rien éprouver du tout près de nous, pas la plus pauvre petite envie de plaire, pas la plus innocente des répugnances, on ne sait pas où cela pourra s'arrêter et si l'avenir du monde n'en est point gravement compromis.

Mme Hélène, prévoyante autant qu'aimable, s'enquit fort de nos intentions voyageuses; elle voulait savoir où nous allions, où nous nous arrêtions : quelque sot aurait cru au désir d'une nouvelle rencontre. Aussi, d'un commun accord, nous nous jetâmes dans le vague comme dans un brouillard propice. Sait-on ce qu'on fait, ce qu'on veut, en si belle passe de caprice? Nous nous garderions bien de contrarier, par un projet quelconque, la fortune qui nous servait si bien.... — Vous restez donc ici, dit-elle enfin, d'un air naïf: veuillez commander nos chevaux et recevoir nos adieux.

Là-dessus, convenablement stupéfaits et passablement piqués, car si nous étions dangereux ou compromettans, cela ne nous profitait guère, nous saluâmes avec une excessive politesse qui, bien comprise, se serait traduite ainsi : — Allez ! et puisse le vent de la montagne vous décoiffer, rougir vos yeux secs, bleuir vos lèvres menteuses, et vous rendre si laides qu'on n'ose plus vous regarder !

Cette formidable apostrophe avait apparemment ému quelque lutin caché ; car la caravane ne tournait pas encore le revers du mont que déjà un souffle d'orage enveloppait les pentes. Une tempête aux prises avec l'immuable Youngfrau, quel spectacle ! elle mugissait sourdement, avec le craquement des glaciers et le prolongement solennel des bruits sans nom qui retentissent le long des cimes, dans ces régions où le phénomène inconnu d'une puissance qui ne ressemble à rien de ce que l'homme appelle vie, produit pourtant la vie, le mouvement et la beauté, mais à des conditions mortelles pour notre existence chétive. La lutte commençait entre la force invisible de l'air, de la foudre, des nuages, et la résistance du colosse, masse de matière si énergiquement organisée qu'il semblait plus facile d'avoir peur de lui, immobile et farouche, que de la flamme du ciel ou de la furie de l'ouragan.

Que ne donnerait-on pas, quand on est excentrique, pour les impressions d'une telle heure ! eh bien, mon cher Albert, nous les avons données pour rien : abandonnées, te dis-je, et sur le champ, pour singer les redresseurs de torts, protecteurs du beau sexe, surtout quand celui-ci n'a pas besoin de vous. Or, nous étions intimement convaincus que nos belles compagnes ne couraient aucun danger dont nous pussions les garantir mieux que leurs guides et leurs chevaux ; mais nous savions aussi qu'elles auraient une frayeur sans bornes et, par conséquent, une reconnaissance égale envers nos bonnes intentions. Fermant les yeux sur ce que cette conclusion pouvait avoir de trop logique et de précipité, nous nous élançâmes donc à leur poursuite sur le chemin de Grindelwald.

Cette inspiration de la galanterie fit une sensation prodigieuse au chalet. Toutes les honnêtes et moutonnières créatures qui se trouvaient à ce point de leur tour en Suisse, Anglais, Allemands, Belges ou Français, tous s'émurent de notre hardiesse. Cette désertion de deux naturels du pays leur donnait des doutes graves sur leur sûreté et complétait le manque de procédés que se per-

mettait la nature. C'était une violation du droit des gens, un bouleversement des paisibles notions avec lesquelles voyage tout être qui se respecte, dans un siècle si plein de compagnies d'assurances pour toutes choses qu'on se croit partout sous leur protection implicite. Une gentille dame détacha même après nous un vieux garçon frileux et rechignant, dont un souffle mordant tortillait la redingote, pour s'informer du danger qui nous faisait fuir l'abri commun. Nous assurâmes gravement l'ambassadeur que nos actions n'avaient point cette haute signification qu'on nous faisait l'honneur de leur accorder, que nous n'avions remarqué ni fente dans les rochers, ni éboulemens suspendus à leurs crêtes, ni crevasse au toit du logis. Nous partions parce que nous partions : voilà tout. Le monsieur avait bien envie de nous contredire pour se réchauffer, mais cela lui parut trop long, et il rebroussa chemin sans mot dire, d'un air incrédule et choqué.

(*La fin au prochain numéro.*)

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

JANVIER.

Appréciée dès son début, cette *Chronique*, comme toute chose vraiment nouvelle, rencontra cependant quelques objections parmi le premier public de la *Revue Suisse*. Le succès répondit pour elle, beaucoup mieux que n'auraient pu le faire de longues explications, et, de l'aveu général, elle est aujourd'hui l'une des parties les plus lues, les plus recherchées du recueil : sans l'envahir nullement, elle en est devenue un trait essentiel et caractéristique, qui achève de lui donner toute sa physionomie : elle a fait comprendre, en effet, que, même pour être soi, il fallait pouvoir dire son mot sur les autres, un mot simple et franc comme il convient à notre caractère et à notre situation. Par là déjà la Chronique est bien suisse, et répond au seul reproche un peu capital, mais pourtant superficiel, qu'on lui avait fait dans le principe, savoir d'affaiblir dans la *Revue* l'élément national : elle le complète au contraire, elle le dégage, elle le fortifie ; elle nous rattache à l'ensemble, à notre centre naturel; elle n'est point un hors-d'œuvre, quoiqu'elle étende notre cercle d'études et notre public. Directement, en outre, et de concert avec les autres parties du recueil, elle satisfait au besoin senti qui a donné naissance à ce dernier et qui le fait prospérer au milieu de difficultés assez grandes : au besoin d'avoir un organe soutenu, varié et sérieux pour notre vie intellectuelle et notre littérature nationale. Que

l'on veuille bien prendre la peine de parcourir la table des matières du précédent volume; on y trouvera, dans la Chronique même, à presque tous les mois, un article *Suisse* très-développé : exiger davantage, ce serait alors réellement sortir de notre champ et lui demander plus qu'il ne peut donner; ce serait vouloir se renfermer en soi-même, croire qu'on est seul au monde et, parce qu'on ne verrait que soi, qu'on tiendrait les yeux bien baissés, qu'on ne saurait ni ne penserait rien de ses voisins, se figurer qu'on en est plus original. L'originalité ne s'atteint pas à ce prix : loin de nier les autres, elle consiste au contraire à s'en faire accepter.

Quant au corps même du recueil, rédigé essentiellement par des écrivains suisses, il présente toujours, même dans les articles d'imagination, quelque côté national; comme aussi, dans ses articles de discussion et d'exposition, il s'attache naturellement aux questions essentielles, soit littéraires et scientifiques, soit sociales et religieuses, qui sont d'un intérêt général pour la Suisse et pour l'étranger.

Telle est la ligne que nous avons suivie avec persévérance. Nous nous bornons à la rappeler. Nous ne faisons point de promesses, point de programme, puisque nous sommes déjà tout engagés et soutenus par les deux années qui viennent de s'écouler.

— La chronique parisienne de cette quinzaine sera simple. Il n'y a rien eu de littéraire ; le jour de l'an ajourne tout, et on laisse passer ce flot avant de rien lancer. Le monde politique pourtant a eu ses commotions, et quand, une fois, il se met en branle, il ne chôme jamais. L'ambition n'a pas de jour de l'an. Le ministre Guizot a été menacé tout d'abord, dès le premier jour de la session, par la nomination de M. Dufaure comme vice-président de la Chambre des Députés, et par la *quasi*-nomination de M. Billaut. Ces noms, de loin, disent peu de chose et sont assez ternes : de près, ils essaient de prendre de la couleur et de faire nuance en se rapprochant de celui de M. Molé. Mais ces détails de loin n'ont aucun intérêt, à moins qu'il ne sorte un résultat; et quoique le ministère Guizot soit menacé, il est probable qu'il s'en tirera encore pour cette fois. C'a été là, quoi qu'il

en soit, la grande occupation politique qui a fait concurrence aux bonbons.

Mais l'autre nouvelle qui a préoccupé tous les esprits, depuis quelques jours, a été l'événement fatal arrivé à l'homme le plus littéraire de France, à M. Villemain. Cette raison si nette, si rapide, si brillante, et qui avait long-temps gardé jusqu'au sein des affaires une sorte de fraîcheur inaccoutumée, s'est tout d'un coup troublée et couverte d'un voile sinistre. L'impression que cette nouvelle a causée a été véritablement de la consternation. Chacun se demandait ce que c'était que la raison humaine en la voyant chanceler ainsi comme la flamme sur le candélabre d'or. Dans un temps où l'on n'a plus d'oraisons funèbres de Bossuet, de tels événemens en tiennent lieu et disent assez lequel est le *seul grand*. Il nous est arrivé quelquefois de nous exprimer avec liberté et franchise sur M. Villemain qui malheureusement n'avait pas toujours une volonté égale à ses lumières : mais ce que nous n'avons jamais contesté ni méconnu, c'est qu'il est le plus grand *littérateur* proprement dit du temps, c'est que s'il fallait chercher une définition précise de ce que c'est que *talent*, il ne faudrait pas le demander à un autre que lui ; c'est qu'enfin, comme professeur en ces belles années 1826-1830, il a donné à la jeunesse et au public lettré les plus nobles fêtes de l'intelligence qui, dans ce genre de critique et d'histoire littéraire, aient jamais honoré une époque et un pays. On est tenté d'en vouloir à la politique d'avoir ainsi détourné de sa voie, abreuvé et noyé dans ses amertumes une nature si fine, si délicate, si faite pour goûter elle-même les pures jouissances qu'elle prodiguait.

— On ne fait que parler aussi (car on trouve moyen à Paris de parler à la fois de bien des choses) d'une symphonie d'un jeune compositeur nouveau, M. Félicien David, ancien saint-simonien ; on en dit des merveilles. Cette symphonie est intitulée le *Désert* : l'auteur en a puisé l'inspiration dans le désert lui-même, et il y a introduit des airs orientaux de l'effet, dit-on, le plus original. Les connaisseurs s'extasient sur la nouveauté de cette musique en même temps que sur sa vérité et sur la science du compositeur. M. Félicien David est du midi de la France ; il a fait un long séjour en Orient.

— Un peu auparavant la *Marie Stuart* de Niedermeyer avait été représentée au grand opéra. On en loue fort plusieurs parties.

« La musique de M. Niedermeyer offre de beaux fragmens, dit un critique de la *Revue de Paris*, dans un article d'ailleurs assez sévère : les chœurs sont traités de main de maître et d'un effet excellent. La romance de Marie est pleine de suavité, de mélancolie. M. Niedermeyer réussit dans ce genre de composition.... Une mélodie de Rizzio, que la tradition populaire a conservée en Ecosse, figure dans l'opéra nouveau. M. Niedermeyer l'a si bien ajustée, si bien entourée d'ornemens de sa façon, l'a présentée avec un artifice tel, qu'il en a fait sa propriété. Arranger avee tant de perfection, c'est se montrer créateur. »

Les reproches qu'on fait au nouvel opéra, dans la musique duquel on voudrait plus de morceaux d'éclat, plus de force, retombent en partie aussi sur la pièce, trop coupée, trop fragmentaire, et qui embrasse toute l'histoire de Marie Stuart.—On sait que M. Niedermeyer est de Nyon, qu'il y a longtemps vécu et que c'est là, sur ce doux rivage, qu'il a trouvé sa belle musique du *Lac* de Lamartine.

— Le fameux programme de la *Presse* comprenait aussi un roman de M. de Balzac, *les Paysans*, portant pour épigraphe : *Qui terre a, guerre a.* C'est par là que la *Presse* a débuté dans cette succession de chefs-d'œuvre qui doivent la rendre, suivant elle, le premier journal littéraire de l'époque. *Les Paysans* ne paraissent pas avoir produit une bien grande sensation ; après une première partie ou introduction dans laquelle une foule de personnages, criant, suant et soufflant, s'entassent comme des moutons dans un parc trop étroit, la suite du drame vient d'être ajournée à un assez long terme, au 15 février : la *Presse* a compté sans doute sur la patience de ses lecteurs et nous ne pouvons pas dire qu'elle se soit trompée. Le sujet était cependant de nature à piquer la curiosité ; nous voyons qu'il l'a fait chez nos voisins comme chez nous où la classe agricole, restée presque partout ailleurs sans histoire, forme non-seulement la masse, mais fournit le trait distinctif de la nation. Les Paysans ! c'est là un champ tout neuf, que M. de Balzac voudrait bien défricher. Depuis huit ans, nous dit-il, il y pense, et ce nouveau roman, ajoute-t-il, sera le plus considérable de ses ouvrages. Mais, au lieu d'éclaircir le taillis, il n'en voit, semble-t-il, que les ronces, et il les entrelace, il s'y accroche lui-même à plaisir ; il se jette dans des fondrières, au lieu de s'avancer d'un pas sûr sous les voûtes profondes où la vie rustique, en effet, cache tant de drames terribles et inconnus.

D'un côté, la douceur et la paix, la beauté naturelle de la vie

des champs; tout ce qui fait qu'à toutes les époques le *fortunatos nimium* reste vrai, malgré ce qu'il faut toujours en déduire, vrai par comparaison avec une existence plus relevée, mais dont les douleurs ont aussi leur supériorité; d'autre part, le dur labeur de la vie agricole; ses privations et sa gêne; l'esprit d'épargne et de cupidité qu'elle engendre; son avarice presque forcée; ce masque, cette impassibilité qu'elle crée à force de refouler l'âme en terre, de l'y enfouir pour ainsi dire à moitié avec le corps et le regard toujours tourné vers le sol; et pourtant, sous ce masque de fer qui ne tombe jamais, une figure d'homme; les sentimens d'indépendance et de dignité que donnent la propriété et le travail; l'orgueil sourd et narquois de qui se sent maître dans sa position inférieure, mais plus stable et moins exposée; puis toutes les passions et les mille inquiétudes humaines : les rêves emportés de la jeunesse, tandis que l'on a la bêche à la main et tout le jour le soleil sur le front; l'esprit de famille, les affections rudes, mais profondes; les luttes patientes, l'ambition froide et tenace comme le rocher qu'on dispute au voisin; les rancunes, les jalousies, les inextinguibles haines, les guerres porte à porte, silencieuses et couvertes; ce mélange de tranquillité et de force, de naïveté et d'astuce qui est dans les mœurs primitives; enfin les grands coups qui, si petite soit-elle, ne manquent jamais à aucune destinée, les revers soudains, les inévitables catastrophes; et tout cela inaperçu, enveloppé dans l'ombre des campagnes, toute une vie, tout un drame renfermé entre la borne d'un champ et la haie d'un jardin : que de saisissans contrastes! Mais il faut les prendre dans ce qu'ils ont de général et de vrai, dans ce qu'ils ont de centralement humain, et non pas, comme paraît vouloir le faire M. de Balzac, dans quelques exceptions qui ne sont pas plus la vie des paysans que celle de toute autre classe de la société.

Le paysan français est sans doute inférieur au paysan suisse par l'éducation et par la pratique des droits politiques : on ne doit pas assimiler le premier au second, mais nous ne saurions pourtant admettre le tableau qu'en trace M. de Balzac. Il a pu voir, et il aura trouvé curieux de peindre certaines individualités exceptionnelles de la vie rustique dans certaines provinces de France; mais cette vie elle-même, l'a-t-il comprise dans ce qui en est le fond, le trait essentiel, plus ou moins le même partout? nous ne le pensons pas, quoique nous ne puissions guère juger de ce qu'est cette vie en France, sinon par comparaison avec ce qu'elle

est chez nous; mais elle a un caractère propre et des tendances naturelles (nous parlons du paysan homme libre) qui ne sont pas celles que lui attribue M. de Balzac ou qu'il explique mal. Il semble voir avant tout dans les paysans des espèces de sauvages insurgés contre la société en général et principalement contre la grande propriété; il nous les représente travaillant sans relâche au morcellement du sol comme à un but; et peu s'en faut qu'il n'en fasse des espèces de communistes, quoi qu'il n'y ait rien de moins communiste au monde, rien qui tienne et qui pousse autant à la propriété que l'esprit campagnard : son essence même, on pourrait plutôt le soutenir, c'est l'esprit de propriété.

« Historiquement, dit M. de Balzac, les paysans sont encore au lendemain de la Jacquerie, leur défaite est restée inscrite dans leur cervelle. Ils ne se souviennent plus du fait, il est passé à l'état d'idée instinctive. Cette idée est dans le sang paysan comme l'idée de la supériorité fut jadis dans le sang noble. La révolution de 1789 a été la revanche des vaincus. Les paysans ont mis le pied dans la possession du sol que la loi féodale leur interdisait depuis douze cents ans. De là leur amour pour la terre qu'ils partagent entre eux jusqu'à couper un sillon en deux parts, ce qui souvent annule la perception de l'impôt, car la valeur de la propriété ne suffirait pas à couvrir les frais de poursuites pour le recouvrement.... »

Ce n'est pas cela, croyons-nous : les paysans veulent être propriétaires, le plus propriétaires possible, voilà tout; et comme des artistes dans leur genre, ce qui fait leur richesse, ce à quoi ils mettent leur amour et leur gloire, ce qu'ils se disputent entre eux et ce qu'ils disputent à tous, c'est le sol. Voilà toute la cause d'un morcellement qui peut avoir ses effets fâcheux, mais qui tient aussi à un esprit d'indépendance, d'économie et de travail. — M. de Balzac est-il plus vrai quand il dit?

« Il est nécessaire d'expliquer une fois pour toutes, aux yeux habitués à la moralité des grandes villes, que les paysans n'ont, en fait de mœurs domestiques, aucun scrupule, aucune délicatesse. Les enfans que l'état leur arrache sont des capitaux, ou des instrumens de bien-être. L'intérêt est devenu, surtout depuis 1789, le seul mobile de leurs idées, et il ne s'agit jamais pour eux de savoir si une action est légale ou immorale, mais si elle est profitable. La moralité, qu'il ne faut pas confondre avec la religion, commence à l'aisance, comme on voit dans la sphère supérieure l'honnêteté venir avec la fortune. L'homme absolument probe et moral est, dans la classe des paysans, une exception. Les curieux demanderont pourquoi? De toutes les raisons qu'on peut donner de cet état de choses, la principale, c'est que

les paysans, par la nature de leurs fonctions sociales, vivent d'une vie purement matérielle et mécanique; enfin la misère est leur *raison d'état*, comme le disait l'abbé Brossette (un des personnages du roman.) »

Ce tableau est outré pour nous; mais il l'est aussi pour la France, et nous aimons le sentiment qui, en réponse à M. de Balzac, a dicté les lignes suivantes à un critique de la *Revue de Paris* (M. Alexandre Thomas :)

« On n'imagine pas ce que M. de Balzac invente en guise de paysans, et le cœur vous lève quand vous voyez la verve acharnée qu'il met à salir la famille rustique, cette sainte et rude famille où se gardent encore, malgré tout, les meilleures vertus d'autrefois, pour se joindre en leur temps aux pensées de l'avenir! L'aïeul est un ivrogne, mendiant par état, recors par occasion, fripon par nature, un Scapin septuagénaire auquel il n'a manqué qu'une livrée; la vieille mère maraude dans les bois du château; le père braconne et tient un cabaret où sa femme l'aide à voler les chalands en trafiquant des appâts qu'elle a ménagés tout exprès; les filles se vendent aux laquais pour en tirer la défroque des chambrières; les petits enfans savent à douze ans qu'ils ont le bonheur d'être bâtards, et qu'ils y gagneront, je ne sais comment, le bonheur encore plus grand de n'être pas soldats; et, quand viennent les vendanges et les moissons, tout ce monde de bandits se rue sur les guérets, sur les vignes du seigneur, et vendange au lieu de grapiller, moissonne sous prétexte de glaner; il n'est pas jusqu'à leur triste cabane qui, pierre à pierre et planche à planche, n'ait été bâtie aux dépens du noble voisin; il n'est pas jusqu'aux vaches qui ne soient apprises à pâturer d'elles-mêmes sur l'herbe d'autrui.

Voilà l'intérieur de village tel que l'a vu M. de Balzac; des prédestinés de cours d'assises, voilà les types qu'il se vante d'avoir découverts au fond des hameaux, et sur lesquels son imagination malade attache et moule par millions nos pauvres concitoyens des champs, comme pour les flétrir en effigie. Effigie menteuse! j'en appelle à tous ceux qui sont nés sous le chaume et qui aiment encore leur berceau, à tous ceux dont les pères vinrent à la ville, en veste et en sabots, pour y travailler patiemment à la fondation des familles nouvelles, j'en appelle à cette jeune bourgeoisie dont le sang s'épuiserait si vite, s'il ne se mêlait à propos au sang du laboureur: cette caricature grotesque et malfaisante, est-ce la vérité? Non? M. de Balzac n'a pas bien rencontré dans ses pérégrinations rustiques. Il y a quelquefois, au village, tout à l'extrémité de la grande rue, tout à l'écart dans la plaine, sur un sentier perdu de la montagne, loin de l'église, loin de l'école, une laide maison solitaire où personne n'entre volontiers et ne s'asseoit long-temps. C'est là qu'habite quelque manant incorrigible, quelque garde-chasse renvoyé par son maître, un brutal qui s'enivre, qui bat sa femme et ses enfans, un chercheur de coups et de querelles, la terreur du voisinage, l'ennui des gendarmes du canton; partout on l'appelle un mauvais homme, et

celui-là passerait pour un grand fou, qui voudrait aller prendre femme sous son toit. C'est là sans doute le toit sous lequel M. de Balzac a dormi ; je ne m'étonne pas qu'il ait fait de mauvais rêves ; le malheur est qu'il les donne pour des réalités....

» Mme de Sévigné, qui était une grande dame du temps où il y en avait, ne ressentait cependant pas de ces superbes dédains pour les pauvres gens. Sans qu'elle fût peut-être bien touchée de leurs misères, elle rendait justice à leurs humbles et solides mérites. « Tous les vices et toutes » les vertus, écrivait-elle de Bretagne, sont jetés pêle-mêle dans le fond » de ces provinces. Je trouve des âmes de paysans plus droites que des » lignes, et aimant la vertu comme naturellement les chevaux trottent. »

» Lorsque M. de Balzac s'acharne à déshonorer toute la vie rustique, il oublie sans doute ces héroïques paysans de la Champagne et de la Lorraine qui, de murs en murs et de buissons en buissons, défendirent en ce temps-là l'honneur du territoire français; mais M. de Balzac oublie tant de choses! Il a oublié ce que c'était que la mère de famille au village, ce que c'était que le respect des enfans pour le père. Il démontre à sa grande joie que le curé ne se réconciliera jamais avec l'école; il oublie que l'homme prend tous les jours un sentiment plus net de son devoir moral; il oublie cette salutaire discipline qui garde la paix de ces obscurs foyers, et prépare au pays les fortes générations dont il a besoin. Enfin, que vous dirai-je? dans cette haine déterminée contre les rudes enfans de la démocratie, M. de Balzac oublie ce qu'ils ont fait, ce qu'ils font encore, ce qu'ils feront toujours pour la France. Il voit les paysans aux portes de la société comme des barbares qui s'apprêtent à la piller ; il ne veut pas voir que déjà ils ont entré partout, et que partout ils se dévouent pour elle. Ces hommes qui paient seuls l'impôt du sang, parce que c'est l'impôt du pauvre; ces hommes qui acceptent avec une si vaillante résignation leurs labeurs ignorés, qui tombent dans les batailles drus comme les épis qu'on fauche; ces humbles soldats, ce sont des paysans! Et combien aussi de paysans dans cette verte jeunesse qui se presse si courageusement aux avenues de la science, peuplant de sa décente misère les quartiers studieux des grandes villes, et supportant d'une âme si vigoureuse les pénibles épreuves de sa destinée! Regardez encore plus haut: ces illustres avocats, ces médecins, ces savans que l'Europe nous envie, c'étaient des paysans, fils de paysans; ces ouvriers parvenus qui, maîtres aujourd'hui des ateliers où jadis ils obéissaient, donnent à tant d'autres du travail et du pain, ce sont des paysans, fils de paysans; ces généraux enfin, ces victorieux capitaines, qui presque tous eurent l'honneur d'être simples soldats, ce furent des paysans, fils de paysans! Allez, monsieur, vous avez outragé les plus belles gloires de la France en calomniant l'obscurité de leur berceau: nous savons assez qu'on ne se fâche plus contre vos chefs-d'œuvre; mais, enfin, la patience échappe, et si naïves qu'elles soient, il est des colères dont on ne peut se défendre. »

Il faudrait parler de l'intrigue du roman ; mais elle est encore si peu avancée et déjà si compliquée que je n'entreprendrai pas ce travail. Voyons les portraits. Une chose me frappe, c'est combien M. de Balzac aime à faire ses héros gros et gras, sans doute pour leur donner plus de réalité. Nous avons déjà vu les lèvres « fines et grasses » de Modeste Mignon. Voici maintenant Olympe Chazet, la femme du garde-chasse, « jolie Normande, d'un blond à tons dorés, légèrement grasse...» DécidémentM. de Balzac a un faible pour l'embonpoint. Citons encore, à l'appui de notre découverte, le portrait d'un des principaux personnages des *Paysans :*

« Tonsard, âgé d'environ cinquante ans, homme fort et grand, plus gras que maigre, les cheveux crépus et noirs, le teint violemment coloré, jaspé comme une brique de tons violâtres, l'œil orangé, les oreilles rabattues et largement ourlées, d'une constitution musculeuse mais enveloppée d'une chair molle et trompeuse, le front écrasé, la lèvre inférieure pendante, cachait son vrai caractère sous une stupidité entremêlée des éclairs d'une expérience qui ressemblait d'autant plus à de l'esprit, qu'il avait acquis dans la société de son beau-père un parler *gouailleur*... Son nez, aplati du bout comme si le doigt céleste avait voulu le marquer, lui donnait une voix qui partait du palais, comme chez tous ceux que la maladie a défigurées en tronquant la communication des fosses nasales, où l'air passe alors péniblement.....»

Encore un héros qui tourne à l'obésité ; mais on aurait tort de se plaindre : avec son teint jaspé, rouge-brique et violâtre, avec son œil orangé, c'est un véritable arc-en-ciel que ce personnage, c'est un héros de toutes les couleurs. Je ne dis rien de son nez « marqué du doigt céleste ;» mais je ne puis me persuader, malgré les intentions positives de M. de Balzac à cet égard, que ce soit là un nez à faire peur. Après tous ces héros colorés et charnus, vraiment l'œil fatigué se repose avec plaisir sur une vieille, abominablement laide et méchante, mais qui du moins, elle, n'est qu'un « affreux parchemin noir doué de mouvement. »

Ce que j'aime le mieux, je l'avoue, de tout ce nouveau roman de M. de Balzac, c'est la réponse de l'auteur aux lettres qu'on lui écrit (à ce qu'il nous apprend) pour relever quelques inexactitudes de détail dans les descriptions, et pour s'enquérir de l'emplacement précis de *Soulanges* et de *La-Ville-aux-Fayes* (les principaux lieux de la scène). Eh parbleu ! répond-il tout en colère, ils sont situés dans ce globe immense où se trouvent la tour de Ravenswood, l'abbaye de Thélème et l'île de Robinson Crusoë,

Faut-il le dire? Cette bonne réponse m'a fait plus de plaisir et j'y ai mieux retrouvé le génie du romancier que dans vingt colonnes d'analyses et de descriptions. Ah! si seulement M. de Balzac voulait bien se contenter de ce globe immense où ces simples mots m'ont soudain transporté! Mais M. de Balzac dédaigne l'idéal; il vise au réel et il manque le vrai; comme ses confrères, pour aller plus vite, au lieu de peindre il copie; il entasse minutieusement trait sur trait, et il ne voit pas qu'il efface; il travaille à la loupe, et il ne voit pas qu'il défigure et qu'il grossit. Il en est alors de ses héros comme de cette avalanche imaginaire dont il nous parle à la fin de ses *Paysans*.

« De la sphère paysanne, ce drame va s'élever jusqu'à la haute région des bourgeois de Soulanges et de La Ville-aux-Fayes, curieuses figures dont l'apparition dans le sujet, loin d'en arrêter le développement, va l'accélérer comme des hameaux englobés dans une avalanche en rendent la course plus rapide. »

« Des hameaux englobés dans une avalanche! » Peste! nous trouvons, nous autres qui sommes du pays, que c'est bien assez d'un hameau et même de la moitié d'un. Et une avalanche qui ne court que plus vite avec une charge pareille d'hommes et de maisons cabriolant dans son sein! Je reviens à mon dire : Voilà comment on charge outre mesure action, personnages, style, et comment, au lieu de faire avalanche, on s'arrête en chemin.

— Un article sur l'*Allemagne*, publié dans la *Revue des Deux-Mondes* et dont l'auteur (Mme la comtesse d'Agoult) se cache sous le pseudonyme de David Stern, a été ici fort remarqué. Quelques points réservés, il paraît généralement vrai et il est surtout fort piquant. Il pénètre plus avant dans la situation réelle de l'Allemagne que bien des travaux publiés sur ce sujet dans de bons journaux allemands : travaux toujours un peu gênés, de gens qui ne veulent ou ne savent pas voir, et qui, de plus, n'oseraient tout dire. Cependant il n'y a pas grand profit pour cette terre d'outre-Rhin, si elle est en effet travaillée aussi profondément qu'il le paraît par le communisme et une sourde agitation révolutionnaire, il n'y a pas grand profit, disons-nous, à refuser de s'en rendre compte.

C'est à propos de la profession de foi politique de deux poètes, MM. Freiligrath et Henri Heine, que l'auteur de l'article récapitule ainsi les symptômes du mal politique et social qui tourmente l'Allemagne.

« Aux deux extrémités de la société allemande, une fermentation menaçante se manifeste simultanément et produit des actes analogues. Les masses incultes, les artisans, les prolétaires, se révoltent à main armée et demandent *du pain ;* l'aristocratie de droit divin, les penseurs et les poètes, rompent en visière avec le pouvoir; ils attaquent l'ordre fondé sur le préjugé, ils demandent *justice*. On emprisonne les uns, on bannit les autres. Combien de temps un tel système de répression est-il praticable et efficace? Là est toute la question pour l'Allemagne. C'est un grave symptôme dans un état que l'union du nombre et de l'intelligence. »

Envisageant avec raison la Prusse comme la partie vitale, comme la tête du corps germanique, l'auteur de l'article adresse au souverain de ce royaume des reproches qui nous paraissent ou mal fondés ou exagérés, sinon empreints de partialité. Pourquoi ne pas lui tenir compte de ses intentions et ne lui savoir aucun gré d'avoir voulu même plus qu'il ne lui était possible de faire? Le christianisme protestant évangélique compte sur lui, et enfin le monde de la pensée et des arts lui doit beaucoup. N'est-ce donc rien que les hommes illustres dans tous les genres qu'il appelle et qu'il honore, que ces *renaissances* littéraires qu'il protége, dont il affronte même les difficultés, l'incertitude et peut-être l'insuccès? Quand il s'agit de liberté, soit pour la pensée, soit pour les individus, les formes sont peu de chose, hormis pour les esprits fougueux ou superficiels. Ainsi, par exemple, la censure libérale de Berlin, passé laquelle il n'y a plus de délits ni de procès de presse à craindre, n'abrite-t-elle pas aussi efficacement les écrivains, et même le public, que la loi française qui permet d'abord de tout écrire, quitte à punir ensuite très-sévèrement? Mais revenons à la suite de notre extrait, en prévenant le lecteur que nous ne citons pas seulement, que parfois nous abrégeons.

« Ces deux manifestations spontanées, individuelles mais très-significatives, causent donc en ce moment, en Allemagne, une sensation universelle. M. Freiligrath appartenait, on le croyait du moins, à la grande famille des poètes indifférens ou conservateurs. En fait de roi, il n'avait célébré qu'un roi maure absolument dépourvu de couleur politique. Cette neutralité avait choqué M. Herwegh, et une polémique fort chaude entre les deux poètes eut pour conclusion une pension donnée par le roi de Prusse, non pas à Herwegh assurément.

» Marié selon son cœur, établi à Saint-Goar, dans un des sites les plus pittoresques des bords du Rhin, M. Freiligrath semblait devoir jusqu'à la fin de sa carrière y goûter en paix les joies du ménage et le doux encens d'une renommée légitimement acquise, quand tout à coup, et ceci est un signe révélateur de cette fièvre qui gagne de proche en

proche, le voici pris d'un besoin effréné de liberté, de combat, voire de martyre! M. Freiligrath vient de renvoyer la pension du roi de Prusse et de lancer dans la publicité un volume de vers précédé d'une longue préface, que maintenant la presse allemande accompagne de commentaires innombrables; soupirs poussés d'un côté, *Te Deum* entonnés de l'autre. »

Il paraît que le volume offert en holocauste sur l'autel de la patrie est peu digne d'un tel honneur.

« La préface, en exprimant les sentimens les plus louables, est pédante et maladroite; c'est un lourd harnais mis par un enfant à un pégase de carton. La conclusion en vers dédiée à M. Hoffmann de Fallersleben [1] est, en vérité, une glose bien puérile ajoutée par le poète lui-même au grand fait de sa conversion politique. Il en rapporte le principal honneur à l'éloquence persuasive de l'auteur des *Gassenlieder* [2]; mais il ne déguise pas la part considérable qu'a droit d'en revendiquer le champagne mousseux qui les rassemble à Coblentz, à l'auberge du Géant. « Nous vidâmes verre sur verre, dit-il, jusqu'à ce que la lumière » fût obscurcie par la mèche qui charbonnait, et que notre cœur, lui » aussi, brûlât d'une colère sombre. » A travers l'orage de leur âme courroucée, le rire et le calembour luisent *comme l'éclair*. Deux heures sonnent. Les vaillans trinqueurs de la patrie éprouvent le besoin d'endormir leur audace; ils vont éveiller le valet de l'hôtel qui ronfle, et montent dans leur chambre où M. Hoffmann de Fallersleben possède encore assez de présence d'esprit pour écrire sur l'album de son ami, moins capable de discernement, cet aphorisme remarquable : Coblentz est tranquille! Tout cela, on aura peine à le croire, nous est raconté avec complaisance et fort au long par M. Freiligrath, comme s'il eût craint que ses ennemis manquassent de prétextes pour le tourner en ridicule, comme s'il eût voulu leur enseigner au plus vite de quelle manière il fallait s'y prendre pour dépouiller sa conversion du caractère de gravité qui seul lui convient....

» C'est avec un plaisir véritable, malgré l'apparente rigueur de notre critique, que nous signalerons dans ce recueil plusieurs pièces de vers où se trouvent les qualités de forme qui ont fait la réputation de l'auteur. Il en est une surtout dont le style simple et noble et le sentiment profond nous paraissent dignes de tout éloge. C'est une élégie inspirée par les récens malheurs de la Silésie, et qui se lie d'une façon très-ingénieuse à une légende populaire fort poétique. *Rübezahl* est un esprit bienfaisant des montagnes, un gnome de mœurs fantasques, espiègle et lutin s'il en fut, généreux, secourable aux voyageurs, chéri surtout des enfans dont il égaie les promenades par des mystifications inoffensives, et qu'ils ramène au logis lorsqu'ils s'égarent dans la forêt.

[1] Auteur des *Chansons impolitiques* et d'un grand nombre de poésies familières très-répandues en Allemagne.

[2] *Chansons des rues*, par Hoffmann de Fallersleben.

« Les haies verdissent, enfin ; voici déjà une violette ; quelle fête ! dit un pauvre enfant de tisserand qui se glisse en cachette hors de la maison et s'achemine vers le bois, portant un ballot de toile sur ses épaules. C'est ici l'endroit ; je vais me risquer. — « Rübezahl ? »

« S'il m'entend, je le regarderai hardiment en face ; il n'est pas méchant. Je vais mettre mon paquet de toile sur ce rocher. Il y en a une pièce tout entière, et belle ! Oh ! oui, j'en réponds ; on n'en tisse pas de plus belle dans la vallée. — Il ne vient toujours pas. Allons, courage, encore une fois : — « Rübezahl ! »

« Rien encore ! — Je suis venu dans le bois pour qu'il nous tire de peine. Ma mère a les joues si pâles ! Dans toute la maison, pas un morceau de pain ! Mon père est parti pour le marché en jurant. Trouvera-t-il des chalands enfin ? Moi, je vais essayer ma fortune auprès de Rübezahl. Où reste-t-il donc ? Pour la troisième fois : — « Rübezahl ! »

« Il a tant secouru de malheureux jadis ! — ma grand mère me l'a conté souvent. Oui, il est bon au pauvre monde que la misère torture. Je suis accouru ici tout joyeux avec ma pièce de toile bien mesurée. Je ne veux pas mendier, je veux vendre. Oh ! qu'il vienne donc. — « Rübezahl ! Rübezahl ! »

« Si cette pièce lui plaisait, peut-être qu'il en demanderait davantage. C'est cela qui m'arrangerait ! Hélas ! il y en a tant encore d'également belles à la maison. Il les prendrait toutes jusqu'à la dernière ; alors je rachèterais aussi celles qu'on a mises en gage. Quel bonheur ! « Rübezahl ! Rübezahl ! »

« Et alors j'entrerais joyeux dans la petite chambre, et je m'écrierais : « Père, de l'argent ! » Et alors il ne jurerait plus, et il ne dirait plus : « Je ne tisse pour vous qu'une chemise de misère. » Et ma mère, elle sourirait de nouveau et nous préparerait un bon repas. Et mes petits frères, comme ils gambaderaient ! Mais qu'il vienne, qu'il vienne donc ! — « Rübezahl ! Rübezahl ! »

« Ainsi appelle l'enfant de treize ans. Il reste là, pâle et défaillant, appelant toujours, mais en vain. De loin en loin, un noir corbeau traverse seul le domaine du vieux gnome. L'enfant reste encore. Il attend d'heure en heure jusqu'à ce que les ténèbres descendent sur le vallon ; alors tout bas, et d'une voix convulsive, il appelle une dernière fois en sanglotant : — « Rübezahl ! »

« Et alors, muet et tremblant, il quitte le taillis et retourne avec son ballot de toile vers la désolation du foyer. Il se repose souvent sur la pierre moussue, écrasé sous le poids de son lourd fardeau. Je crois que le père tissera bientôt pour son pauvre enfant non-seulement la chemise de misère mais encore le linceul de mort. — « Rübezahl ! »

» Dans cette élégie, dont le pathétique simple et profond touche à un intérêt social flagrant, gît, suivant nous, toute la valeur morale du livre.... M. Freiligrath, quoi que puissent lui dire ses nouveaux amis en ce premier moment de bien-venue, n'est et ne sera jamais de complexion révolutionnaire. Le rôle de Tyrtée ne sied point à ses instincts paisibles. D'autres voix plus vibrantes ont poussé avant lui le cri de révolte : d'autres accents plus mâles ont éveillé dans la jeunesse des échos frémissans. »

Nous citerons encore comme une des pièces remarquables du nouveau volume, celle qui commence par ces mots : *l'Allemagne, c'est Hamlet;* « comparaison, dit l'auteur de l'article, suivie avec rigueur et talent jusqu'à la fin du morceau, qui n'a pas moins de soixante-douze vers. La liberté, comme le spectre du roi de Danemark, apparaît chaque nuit aux sentinelles, et dit au rêveur inquiet : « Venge-» moi, tire ton glaive; on m'a versé du poison dans l'oreille. » Hamlet écoute en tremblant jusqu'à ce que la vérité épouvantable éclaire son esprit. Alors il veut accomplir l'œuvre de vengeance; mais l'osera-t-il? il délibère, il songe; il ne s'arrête à aucun moyen; *il a trop lu dans son lit, il est resté trop long-temps à Wittenberg;* la résolution lui manque. Il ajourne toujours; il déclame de longs monologues, et quand il s'avise enfin de tirer l'épée, au lieu du vrai tyran, c'est *Polonius-Kotzebue* qui reçoit le coup mortel.

» Ce volume est défendu dans la plupart des états de l'Allemagne, tandis qu'un autre, bien autrement agressif, de M. de Heine, a trouvé jusqu'ici la douane intellectuelle beaucoup moins rigoureuse.... Les Allemands, gens candides et sincères, ne soupçonnent pas le danger de l'ironie; ils boivent sans défiance ce poison pétillant; ils ne sauraient comprendre que ce qui provoque le rire puisse être tout aussi destructif que ce qui provoque la colère. L'ironie leur paraît une espiéglerie d'enfant gâté qu'ils passent volontiers à M. Henri Heine, le plus gâté des enfans de l'Allemagne, et ceux de ses compatriotes que sa raillerie blesse ou chagrine murmurent entr'eux et à demi-voix : « Quel dommage! s'il *voulait* être sérieux, comme il *pourrait* devenir un grand poète! » Mais là se borne le blâme qu'ils pensent devoir jeter sur une œuvre à leurs yeux sans conséquence. Nos voisins ne croient à la gravité des choses que lorsqu'elles sont gravement dites. Demandez-leur qui donc de Voltaire ou de Racine a accompli l'œuvre la plus sérieuse, il n'en est pas un seul peut-être à qui vienne en idée de nommer Voltaire.

» C'est une individualité curieuse que celle de M. H. Heine : un talent des plus francs, des plus libres en ses allures, quoiqu'il soit le produit d'élémens divers, opposés, en apparence inconciliables. Imaginez quelque chose de la verve de Rabelais, qu'auraient nourri les fantaisies du *Cor enchanté,* les légendes du Rhin et les rêves de Jean-Paul; une imagination riche et féconde au service d'un bon sens intrépide, la mélancolie allemande jetée comme un voile léger sur la gaîté française... Juif d'origine, il s'est fait chrétien en 1825. Une abjuration est un acte de foi, et dans la vie de ce mordant sceptique, un acte de foi est la plus inconcevable des anomalies. M. H. Heine, en vers comme en prose, s'est raillé de tous les dieux et de Dieu. Non-seulement aucune croyance, mais aucun sentiment, aucune idée, ne l'a jamais trouvé fervent ou enthousiaste; il s'est moqué de la patrie, de l'amour, de l'art, de la nature, de ses amis, de ses proches et de lui-même. »

Lancé après un long silence que ses ennemis politiques avaient expliqué contre lui, le manifeste de Heine s'appelle l'*Allemagne, conte d'hi-*

ver. Ce volume est aussi précédé d'une préface, « d'un cri de *gare!* jeté d'une voix moqueuse à la foule par un homme qui s'avance en courant et en faisant le moulinet, tapant à droite, à gauche, attrapant au hasard amis et ennemis, tombant sur choses et gens avec effronterie, sans pitié et sans vergogne. Cette préface est la cynique apologie du livre le plus cynique qui soit sorti de la plume de M. Heine. »

Après une pièce en douze vers intitulée: *Doctrine*, « raillerie piquante de l'abus des théories et des abstractions, l'auteur commence une narration grotesque et poétique tout à la fois de son voyage en Allemagne. La première apparition qui lui révèle la patrie, c'est, au moment où il passe la frontière, une petite joueuse de harpe qui chante avec un sentiment vrai et une voix fausse, dit-il, une histoire d'amour et de douleur, de renoncement ici-bas et de réunion dans le ciel, où l'ame nagera au sein des félicités éternelles. Pendant qu'il écoutait, les douaniers prussiens visitent ses malles et ses coffres; son voisin de diligence lui fait observer avec beaucoup de sagacité que l'Allemagne marche à une unité imposante : à l'unité matérielle par le *Zollverein* et à l'unité morale par la censure. — Le Rhin demande à M. Heine des nouvelles de la France; il se plaint amèrement des vers de Nicolas Becker qui l'ont *politiquement compromis;* il voudrait bien revoir ces chers petits Français et cet espiègle Alfred de Musset, qui marchera sans doute comme tambour à leur tête. — Les Français sont bien changés, lui répond M. Heine. Ils ne chantent plus; ils ne dansent plus; ils sont devenus philosophes; ils parlent de Kant, de Fichte, de Hegel, ils fument du tabac, ils boivent de la bière; ils ne sont plus voltairiens, ils sont *hengstenbergiens* [1]. »

Après le tour des Français revient celui des Allemands, sous cette plume intarissablement moqueuse : nous empruntons quelques autres citations à la *Revue de Paris*.

« A Aix-la-Chapelle, sous le vieux dôme, est enseveli Charlemagne (il ne faut pas le confondre avec Charles Meyer qui vit en Souabe). »

« A Aix-la-Chapelle, les chiens s'ennuient dans les rues et ont l'air de vous faire cette humble prière : — Donnez-moi donc un coup de pied, ô étranger! peut-être cela nous distraira-t-il un peu..... »

« Nous arrivâmes à Hagen vers les trois heures... Là je trouvai tout-à-fait la vieille cuisine germanique. Je te salue, choucroûte! tes parfums sont enivrans!... Salut, maquereaux de la patrie, comme vous nagez sagement dans le beurre!.... »

« Il y avait sur la table une oie, tranquille et bonne créature. Peut-être qu'elle m'a aimé autrefois quand nous étions jeunes tous deux. »

« Elle me regardait d'une façon si sentimentale, si intime, si fidèle, si mélancolique! Bien sûr elle possédait une belle ame; mais que la chair était coriace! »

« On servit aussi sur un plat d'étain une tête de porc. Chez nous on garnit toujours de laurier le front des pourceaux... »

« Ces chers Westphaliens, avec qui j'ai si souvent bu à Gœttingen, jusqu'à ce que nous fussions émus et tombés sous la table.... Il se battent bien, ils boivent

[1] Hengstenberg, professeur de théologie à Berlin.

bien, et quand ils vous tendent la main, en témoignage d'amitié, ils se mettent à pleurer; — ce sont des chênes sentimentaux.... »

« O Danton, tu t'es bien trompé et tu as payé cher ton erreur! On peut emporter la patrie sous la semelle de sa chaussure. La demi-principauté de Bukkeburg, ne l'ai-je point emportée au talon de mes bottes! Jamais je n'ai vu de ma vie des routes aussi fangeuses. »

» Enfin M. Heine arrive à Hambourg, qui, brûlé à demi, à demi reconstruit, ressemble à un caniche à moitié tondu,» et la seconde partie du voyage s'achève dans une aventure si repousante, que l'ironie elle-même s'y absorbe et perd son effet.

Ici nous abandonnons et le poète et l'article, selon nous trop indulgent. L'œuvre de M. Heine est étincelante d'esprit, riche d'images, d'inattendu et de poésie, inépuisable de verve et d'humour. Dès son début, « cet esprit incisif, ces vives étincelles sorties tout à coup, pétillantes et lumineuses, des brumes de la fantaisie allemande, surprirent et charmèrent le public parisien.» Mais cela reconnu, disons aussi que jamais talent ne se plongea plus volontiers dans l'immonde, ne profana des dons admirables avec une furie de matérialisme plus révoltante. « Les critiques délicats, dit la *Revue des Deux Mondes*, reprochent à M. Heine d'offenser trop souvent les règles de la bienséance et du goût. » Nous demanderions plutôt, qu'est-ce que la bienséance et le goût pour un homme sans foi, sans morale, sans enthousiasme quelconque, pour celui qu'avec toute la bienveillance imaginable on appelle un satyre mélancolique? Malheureuse est l'époque qui porte de tels enfans dans son sein! et qu'est-ce qu'on peut espérer, pour une cause, d'appuis et de défenseurs pareils! La poésie elle-même rougit d'envelopper de son voile idéal des peintures si charnellement désagréables et où la matière passe sous vos yeux, comme dans un grand repas de village des plats entassés, jusqu'à vous soulever le cœur. Non; périssent plutôt l'esprit et l'humour, s'ils ne sont plus qu'un desséchant persifflage! périsse même la poésie, si cette noble fille du ciel n'est plus qu'un outrage à tout ce qu'il y a de grand dans l'homme et de saint dans l'univers des choses et de la pensée.

—

— Revue scientifique. — *Paris, 7 janvier*. — Les sciences naturelles ont été dignement représentées en France pendant l'année qui vient de s'écouler; beaucoup d'efforts et de travaux ont conduit à des résultats intéressans et même à quelques découvertes importantes, dont l'Académie des Sciences a été comme par le passé le promoteur et le

tribunal. Elle vient de perdre deux de ses membres les plus distingués. L'un deux, M. Darcet, s'est fait connaître par de nombreuses applications de la physique et de la chimie à l'industrie et aux arts. L'autre, M. Geoffroy-Saint-Hilaire, l'un des rares survivans de l'expédition d'Egypte, a signalé sa longue carrière par la réunion, peu commune, du génie particulier nécessaire aux observations de détail, et d'un esprit hautement et franchement philosophique. Il fut souvent entraîné à soutenir des hypothèses peu solides, mais qu'une apparente fécondité lui avait fait embrasser avec la ferveur qu'il mettait à tout. Le besoin qu'il éprouvait de sortir de l'observation vulgaire, regardée par plusieurs de ses contemporains comme unique source de connaissance dans les sciences naturelles, fit qu'il se lia de bonne heure avec l'école allemande. Il conserva toujours des relations de science et d'amitié avec Oken. Il soutint autrefois plusieurs des résultats positifs de l'ancienne philosophie de Schelling. De ce triumvirat Oken et Schelling restent, mais Oken seul est demeuré fidèle à la doctrine commune. Quoique les longues convictions soient toujours belles, Oken est arrivé à cet âge où nous devons moins écouter la voix des vieillards fameux, que ce qu'apporte déjà l'histoire de leur renommée. M. Darcet a été remplacé à l'Institut par M. Ballard dont le nom se rattache à la découverte du brome. Le fauteuil de M. Geoffroy-Saint-Hilaire est occupé aujourd'hui par M. Valenciennes, l'ancien collaborateur de Cuvier et distingué surtout dans l'histoire naturelle des Poissons.

Parmi les travaux éminens de cette année on peut signaler les recherches de MM. Millne-Edwards et de Quatrefages sur les côtes de la Sicile. Le premier de ces savans a étudié la vie des animaux inférieurs de la mer, dans leur élément même, en plongeant dans un appareil analogue à la cloche des plongeurs. Le second, connu du public littéraire par ses articles dans la *Revue des deux Mondes*, l'est aussi dans le monde scientifique par ses observations précieuses sur l'anatomie des animaux inférieurs: dans leurs voyages communs ces deux savans avaient plus spécialement pour but d'étudier les modes de génération des Mollusques.

La chimie, dont les applications pratiques se bornèrent en France pendant long-temps à enrichir l'industrie de nouveaux et d'ingénieux procédés, s'occupe de plus en plus à être utile à la médecine ; elle a particulièrement étudié dans ces derniers temps la composition chimique du sang dans les diverses maladies. Ces travaux, représentés par MM. Andral et Gavarret, et récemment aussi par MM. Becquerel et Rodier, ont déjà fourni quelques résultats importans. Les études microscopiques en pathologie commencent également à prendre du crédit, et à occuper un grand nombre de médecins. Les travaux de M. Donné ont amené des découvertes intéressantes; il publie dans ce moment un atlas de ses dessins, faits au moyen du daguerréotype appliqué au microscope. Trois mémoires, publiés par MM. Prévost et Lébert dans les *Annales des sciences naturelles*, ont été fort remarqués. M. Prévost, l'un des naturalistes les plus distingués de notre temps, est trop et depuis trop longtemps connu pour que j'en parle ici. M. Lébert (de Bex) que nous ne

connaissions encore que comme praticien a pris du premier coup une place distinguée parmi les savans français. Ses travaux sur les tubercules ont été généralement acceptés comme définitifs, et exposés en France et en Allemagne, particulièrement par le docteur Louis dans son ouvrage sur la phthisie et par Muller dans ses *Annales*. M. Lébert publie dans ce moment un ouvrage considérable et qui paraîtra à la fois à Paris et à Berlin, sous le titre de *Etudes cliniques, microscopiques et expérimentales sur la nature des maladies*.

La botanique s'est non-seulement enrichie par des découvertes d'espèces nouvelles et par des travaux importans de classification, mais aussi par des études fort intéressantes pour la physiologie. Nous signalerons entre autres la découverte de M. Touret qui a trouvé que la cause du mouvement, d'apparence spontanée, de quelques sporules végétales tenait à ce qu'elles étaient recouvertes de cils vibratiles. La portée de cette observation est grande parcequ'elle met de plus en plus en évidence que le mouvement spontané ne constitue pas un caractère particulier du règne animal.

M. Dujardin vient de publier un fort bel ouvrage sur les vers intestinaux, et il y a confirmé le fait très remarquable de la transmigration de plusieurs espèces de ces animaux. Ce fait, qu'ont déjà signalé Eschricht, Miescher et d'autres savans, consiste dans le développement successif de la même espèce de vers dans plusieurs animaux entièrement différens: commençant à vivre à l'état de larves dans une espèce, traversant ensuite les diverses parties du corps d'un autre animal à l'état de chrysalide, ils se trouvent complétement développés après une nouvelle migration dans une autre espèce. M. Dujardin revient dans son ouvrage à admettre la génération spontanée de plusieurs vers intestinaux. Cette conclusion surprend dans une époque où cette espèce de génération n'est presque plus admise à cause du progrès des études microscopiques en histoire naturelle. Venant cependant de la part d'un observateur aussi habile que M. Dujardin, une semblable conclusion ne peut pas être légèrement rejetée. C'est d'ailleurs une question qui a divisé les naturalistes depuis des siècles et qui soulève d'immenses problèmes.

Dans le courant de cette année on a créé au Collége de France une chaire d'embryologie dont on a chargé M. Coste, depuis long-temps favorablement connu par ses travaux sur le développement des Mammifères; il est question de fonder un laboratoire de chimie médicale à la Faculté de Médecine. Il serait à désirer que la physiologie expérimentale fût aussi représentée, comme elle l'est dans plusienrs universités allemandes. Dans cette dernière branche M. Longet continue à faire des études fort curieuses, et ses expériences sur les fonctions du système nerveux lui ont mérité un des grands prix de l'Académie des Sciences. Il est curieux (et horrible) de le voir expérimenter sur la moëlle épinière, mise à nu sur des animaux vivans, et montrer les fonctions de chacun des nerfs qui concourent, par exemple, à la formation de la voix.

La géologie et la minéralogie font ici peu de bruit. Les questions

qui excitent le plus d'intérêt sont celles du refroidissement du globe, et des glaciers; on va percer, dans un but presqu'uniquement scientifique, un puits artésien au Jardin des Plantes. On ne se décide guère à Paris sur la question des glaciers; (à ceux qui ont les armes, le combat). M. de Charpentier est cru par plusieurs et fort considéré par tout le monde. Les voyages de M. Agassiz sur les glaciers gagneront encore à être mieux compris, car pour les promeneurs de nos boulevards cela est bien étrange. Enfin, le nom de M. Venetz a aussi passé le Jura. Même sans ajouter à ces noms ceux qui auraient le droit d'être cités ici comme faisant honneur à la Suisse, on voit qu'elle est dignement représentée dans le grand ensemble des intérêts scientifiques.

C. C.

— Un de nos poètes les plus connus et les plus aimables, M. Petitsenn de Genève, nous a envoyé pour étrennes de gracieux vers et de spirituelles pensées, extraites d'un recueil qu'il va publier; nos lecteurs nous sauront gré de leur en faire part.

LES DEUX PRINTEMPS.

Voici le beau printemps, la nature est parée
Comme au jour de sa noce une vierge adorée;
Tout renaît pour aimer, pour chanter, pour fleurir,
Aux papillons de mai les roses vont s'ouvrir:
Chaque oiseau fait son nid, chaque arbre a sa couronne,
De suaves parfums le jardin s'environne;
Du ruisseau gazouillant, dans l'herbe qui grandit,
Le flot limpide et frais au soleil resplendit,
Et du chantre des bois caché sous la feuillée
Dans le calme des nuits la voix s'est réveillée.

A ce riant tableau, pourquoi mon cœur fermé
Ne reconnaît-il plus ce qu'il a tant aimé?
Pourquoi ne sent-il plus cette volupté pure
Lorsque la fleur d'avril blanchit dans la verdure?
C'est que vieux aujourd'hui, je vois en même temps
Le printemps de l'année et l'hiver de mes ans;
Mon œil n'admire plus qu'au travers de mes larmes
Ces magiques aspects pleins de vie et de charmes;
Je promène en rêvant un triste, un long regard,
Des fleurs de la saison aux rides du vieillard,
Et je dis: « Mon destin a-t-il rien qui s'allie
» A la verte campagne en tous lieux embellie;
» Oserais-je mêler à de joyeux accens,
» Une plainte échappée à des maux incessans,
» Et dans ce grand concert qui remplit l'étendue
» La voix de la douleur doit-elle être entendue? »

Hélas! chaque existence est traînée au néant;
Encore un pas; je touche à ce gouffre béant;

Sous le fardeau des jours mon front chauve s'incline,
Et lorsque tout renaît, je songe à ma ruine.
Mais ce printemps lui-même est aussi passager !
N'en est-il point un autre où rien ne doit changer ?
Où, laissant de nos corps la dépouille livide,
Nos ames s'enfuiront dans les plaines du vide
Et, n'aspirant qu'à Dieu leur source et leur appui,
Du fond de nos cercueils monteront jusqu'à lui ?

Comme l'herbe des champs que mon œil voit renaître,
Ne pourrais-je espérer de prendre un nouvel être ?
L'homme seul, sur la terre où brillent tant d'attraits,
Aurait-il un printemps qui ne revient jamais ?
Verrait-il se tarir cette immortelle sève
Qui plus haut que ce monde, en ses désirs, l'élève,
Et qui dans les tourmens d'un destin rigoureux,
Fait jaillir vers le ciel sa prière et ses vœux ?
A ce monde meilleur où Dieu l'a conviée
Par un riant espoir, oui, mon âme est liée :
Et je puis, consolé de l'hiver de mes ans,
Au delà de ma tombe entrevoir un printemps.

BLUETTES ET BOUTADES.

« Les maux qui abrégent la vie en allongent la durée pour le patient. Celui qui a beaucoup souffert a toujours longtemps vécu. »

« C'est jouer de bonheur que de ne pas se faire un ennemi de celui qu'on oblige. »

« Un orateur prolixe ressemble à la mèche d'une chandelle qui perd sa clarté en s'allongeant. »

« Il est des affairés qui se lèvent en sursaut à quatre heures pour planter un clou à midi. »

— Parmi les membres de la *Société d'Histoire de la Suisse romande* à qui nous avons fait, dans notre dernier numéro (p. 751), la proposition peu honnête de se pendre avec nous pour n'avoir pas su voir que *mons rotundus* c'était tout simplement le *mont rond* ou mont-*riond* sous Lausanne, le Monrion de Voltaire, nous devons réparation à l'un d'entre eux, à M. de Gingins. C'est lui qui le premier a fait cette curieuse découverte, comme on peut s'en convaincre par l'édition que M. Matile a donnée du *Cartulaire de Lausanne* (p. 31 et 70). Notre erreur, au surplus, profitera aux lecteurs de la *Revue*, pour laquelle l'ingénieux et profond historien de la Guerre de Bourgogne a bien voulu écrire une notice complète et fort curieuse sur la *Trève de Dieu* jurée à Monrion : elle paraîtra dans une de nos prochaines livraisons.

Les études historiques ont décidément pris pied dans notre pays : tout le monde s'y intéresse, vieillards et jeunes gens ; qui l'eût dit il y a quelques années, alors qu'il ne se donnait pas même de leçons d'histoire au

collége ni à l'académie de Lausanne! Et qu'on ne croie pas que ce soit là pure affaire de distraction et de curiosité. L'histoire, même la plus uniquement scientifique, n'est jamais complétement sèche et aride; elle a toujours un côté humain (c'est là son beau lot), elle touche toujours à quelques fibres qui font battre le cœur : elle peut même prêter à plus d'un genre d'inspiration, et nous n'en voulons pour preuve que la chanson suivante, aussi ingénieuse, aussi malicieuse même, que patriotique.

LE SCEPTIQUE EN HISTOIRE.

AIR : « *A Champvent il fut une belle.* »

Clio, dans la Suisse romande,
Elève de nombreux enfans.
Cher voisin, je vous recommande
De venir augmenter leurs rangs.
Avec moi, dans ce vieux grimoire,
Du temps vous suivrez chaque pas....
—Taisez-vous donc! c'est de l'histoire!
Taisez-vous donc... je n'y crois pas!

Comment! audacieux sceptique,
Vous n'estimez pas nos travaux!
Et de la patrie helvétique
Vous niez les fastes si beaux!
D'Annibal volant à la gloire
Le vinaigre aplanit les pas....
—Taisez-vous donc! c'est de l'histoire!
Taisez-vous donc... je n'y crois pas!

Fort bien! Puisqu'Annibal vous gène,
Redescendez un échelon.
Jadis, une immense moraine
Envahissait ce beau vallon.
Agassiz (la chose est notoire)
Le prouve en de fameux débats ....
—Taisez-vous donc! c'est de l'histoire!
Taisez-vous donc... je n'y crois pas!

De la chute du Taurétune
Nul ne contestera l'effet.
De Saint-Triphon la haute dune
Jetait au Léman son reflet.
Lausonium sous l'onde noire
Dort dès longtemps... voyez!.. là-bas!...
—Taisez-vous donc! c'est de l'histoire!
Taisez-vous donc... je n'y crois pas!

Vous n'en croyez pas la nature!
A l'homme vous croirez donc mieux.
Vous aborderez, je m'assure,
Les faits divers de nos aïeux.
Orgétorix près de la Loire
S'avance à travers cent combats.....
—Taisez-vous donc! c'est de l'histoire!
Taisez-vous donc... je n'y crois pas!

Mais à la légion thébaine
Vous donnerez bien quelques pleurs.
Du Rhône à la course lointaine
Les flots ont vu de grands malheurs!
Naguère encor, qui l'eût pu croire!
Des frères ont armé leurs bras!!....
—Taisez-vous donc! c'est de l'histoire!
Taisez-vous donc... je n'y crois pas!

Ah! la chronique vous est dure,
Voisin! lisons dans l'avenir.
J'y vois se dresser, je vous jure,
Des fantômes qui font frémir.....
La Suisse m'apparait, sans gloire,
Luttant contre vingt potentats!.....
—Taisez-vous donc! c'est de l'histoire!
Taisez-vous donc... je n'y crois pas!

De Loyola l'essaim bourdonne...
Partout, chez nous, il fait son nid!
Au nom de Celui qui pardonne
De tous côtés l'on se honnit!
Chez nos neveux, notre mémoire
Peut-être un jour maudite... hélas!...
—Taisez-vous donc! c'est de l'histoire!
Taisez-vous donc... je n'y crois pas!

F...x C.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Discours sur quelques sujets religieux, par A. Vinet. Quatrième édition, revue et augmentée. 1845. Paris, Delay. Lausanne, Bridel. Prix : 5 fr. de Fr.

Aux amis inconnus! telle pourrait être la dédicace de presque tous les livres nouveaux. L'humble tâche d'une annonce consciencieuse ne consiste guère qu'à indiquer suffisamment le caractère, le but, les mérites et, pour ainsi dire, l'individualité d'un ouvrage, qu'à servir d'intermédiaire entre un auteur et le public pour lequel il a écrit. Il y a dans ce rôle modeste une difficulté réelle, mais aussi de l'intérêt et de l'importance, plus d'importance peut-être que si, s'établissant comme juge et non comme guide, le critique donnait son avis et sa personnalité là où on n'en a que faire. Il faut que le portrait qu'il fait soit ressemblant et n'égare point. Il est en quelque sorte responsable des mécomptes et des fausses rencontres. Il s'agit donc d'impartialité, de justesse d'esprit, et de bonne intention beaucoup plus que d'autre chose, dans la position dont nous parlons et qui, nous en avons la preuve, est d'une utilité de plus en plus reconnue.

A propos d'un ouvrage de M. Vinet, à sa quatrième édition, d'un livre connu et aimé de tout le monde, ces réflexions ont justement l'avantage de ne pas s'appliquer du tout. A qui pourrions-nous apprendre quelque chose sur le prix religieux et intellectuel, ou sur l'usage d'un tel volume? Ne s'adresse-t-il pas à tous? Au pied de sa chaire de prédicateur, M. Vinet n'a-t-il pas le privilége de réunir tous les chrétiens? L'intelligence trouve là de quoi suffire aux exigences de la pensée, le cœur de quoi se nourrir aux plus pures sources de la vie éternelle; la plus haute instruction chrétienne, en même temps que l'édification peuvent se puiser abondamment dans ces pages excellentes et que nous appellerions admirables si nous pouvions le moins du monde ici effleurer l'appréciation d'un talent beaucoup mieux loué par son œuvre elle-même, dans ses fruits chrétiens, que par aucune parole. Que M. Vinet nous donne donc, au plus tôt, ces *Etudes évangéliques*, qui complètent la progression d'un enseignement religieux auquel répondent tant de sympathies et tant de besoins!

Archives évangéliques, année 1845.

En commençant la *neuvième* année de leurs publications périodiques, les auteurs des *Archives Evangéliques* sont heureux d'annoncer à leurs lecteurs qu'ils apporteront à leur œuvre les améliorations suivantes : 1° Les *Archives Evangéliques*, publiées désormais sous format in-12, contiendront beaucoup plus de matière que par le passé. 2° Le *Bulletin* paraîtra *deux fois* par mois, par feuilleton de 8 pages, au lieu de paraître *une fois*, par feuilleton de 16 pages. Ainsi les nouvelles seront plus récentes. 3° Les livraisons de l'ouvrage de M. Borrel, sous le titre de *Géographie sacrée*, et celui de M. Aguilhon, intitulé *Six Sermons traduits de l'allemand*, paraîtront alternativement au commencement de chaque mois, et celles de l'ouvrage de M. Frossard, sous le titre de *Livre des faibles*, le 15 de chaque mois. Il n'y aura donc qu'un intervalle de quinze jours, au lieu d'un mois, entre la publication de ces ouvrages. 4° Ces trois ouvrages, séparés du *Bulletin mensuel*, formeront, à la fin de l'année, un ensemble de 384 pages in-12, au lieu de 192 pages in-8°. 5° Le prix des *Archives Evangéliques* continuera à être fixé à 6 fr. par an. L'abonnement au *Bulletin des nouvelles religieuses* ne se fera plus à part de l'abonnement général. — A Nimes, au bureau des *Archives*, rue Notre-Dame, 22. A Paris, chez Delay, rue Tronchet, 2. — (*La suite du Bulletin au prochain n°.*)

SIMPLE VOYAGE[1].

Arrivés au haut d'un immense déroulement de descente, tour à tour verte, boisée ou rocailleuse, nous vîmes, à trois ou quatre lieues de distance, en bas, le village de Grindelwald. Il était dominé à notre droite par la muraille dentelée des plus hautes sommités des Alpes oberlandaises. Le Faulhorn et d'autres cimes secondaires s'élevaient à gauche. Vis-à-vis, et par derrière Grindelwald, remonte la longue pente verte du col de la Scheideck, passage ravissant qui mène à la *vallée des connaisseurs*, à Rosenlaui, à Meyringen, aux sites aimés par les peintres qui s'en sentent dignes, et même par ceux qui ne le sont pas.

Ils eussent assurément tous envié notre bonne fortune à la place et à l'heure où nous étions, devant ce tableau tourmenté, sur lequel les nuages, déchiquetés par la violence de leur course, traçaient et variaient sans fin des paysages fantastiques. Tantôt s'amoncelant à nos pieds, ils faisaient un ciel gris du fond de la vallée, tantôt ils coupaient en deux, dans sa hauteur, la chaîne colossale des Alpes ou l'agrandissaient encore en lui donnant un piédestal aérien. Ici, sous un portique illuminé, se hérissaient les vagues bleues d'un glacier. Là, dans un demi-jour sombre, deux pics noirs, dressés fièrement, sortaient de leur vêtement de brouillard comme des fantômes, pour se défier et s'attaquer

[1] Voyez la livraison de janvier, page 38 de ce volume.

à coups de foudre et d'éclairs. Les montagnes, le sol même retentissaient d'un mugissement perpétuel.

— Regarde, dit Eugène, en me saisissant le bras : n'est-ce pas comme la vie? la vie, habituellement double, où, sur les grandes lignes du fond, de mobiles tourbillons jettent et transforment leur voile, où le réel devient parfois comme un rêve....

— Et où le rêve, interrompis-je, descend parfois jusqu'à devenir réel, sauf à remonter ensuite dans l'azur en se moquant de nous.

— Cependant, si tu m'en crois, reprit-il en riant, nous poursuivrons celui de ce matin sans nous retarder davantage. O joli rêve aux yeux noirs! se prit-il à chanter sur un air de sa façon : qu'allais-tu chercher à cheval, là-bas, dans ces gorges pierreuses? les soldanelles lilas fleurissent à l'endroit quitté par la neige, mais la pluie mouille les jeunes filles. A quoi sert-il de voir, dans ce monde? cela n'apaise pas un des battemens du cœur. Voulais-tu être aimée? il fallait rester près de nous; car tout aurait été beau alors et, si ton chien était mort, nous l'aurions pleuré avec toi.

Ce couplet était scandé, non par la mesure ou la rime, mais par la secousse irrégulière des énormes enjambées que nous faisions, de bloc en bloc, en descendant. Un vent terrible et pénétrant l'accompagnait de sifflemens aigus. Je me sentais triste, amer, fatigué du rôle que je jouais devant moi-même, rôle d'amusement, de gaîté, et de poursuites frivoles auxquelles le fond de mon cœur donnait un démenti. L'amour, l'amour lui-même, que je n'ai pas du reste, me paraissait à la fois tout et rien. Je voyais en moi, grâce à cette flamme d'éclair qui me perçait, et je croyais discerner qu'en effet l'âme est une boîte carrée, que le monde, qui est rond, ne peut remplir même en s'y logeant tout entier.

Nous passions devant un chalet perdu seul dans un pâturage. Trois chevaux rangés sous l'avant-toit et encore chargés de leurs selles nous arrêtèrent. Au même instant la figure de Julie parut derrière le guichet qui servait de fenêtre; elle l'ouvrit sans hésiter et nous appela. Un peu étourdis, nous entrâmes. — N'est-ce pas, Messieurs, nous dit-elle avec vivacité, qu'il est imprudent et inutile à la fois de demeurer ici, et que malgré l'orage nous devons continuer sur-le-champ notre route, pour arriver à Grindelwald

avant la nuit tombée, car nous avons déjà perdu beaucoup de temps?

Que fallait-il répondre? nous n'avions point d'avis, et le cas, si solennel pour ces dames, nous paraissait peu grave. L'eût-il été vraiment, peut-être aurions-nous fait de même, c'est-à-dire regardé, moi dans les yeux de Mme Hélène, Eugène dans ceux de sa fille, ce qu'elles souhaitaient qu'on leur conseillât. Or, il y avait entr'elles une unanimité touchante. Elles avaient si peur qu'elles voulaient absolument considérer la résolution de ne pas bouger comme sage et seule raisonnable. Julie, dirent-elles, était une téméraire, qui ne songeait pas à ce qu'elle proposait, qui n'en comprenait pas les suites.

Julie cependant avait passablement peur aussi; et je ne suis pas sûr que nous lui ayons déplu en affirmant qu'on pouvait bien attendre encore un peu, sans s'exposer le long de ces parois sombres à la première fermentation de l'ouragan. Puis, ce parti arrêté, et d'un commun accord, on se mit à parler d'autre chose, pour oublier le fracas du tonnerre dans les rochers voisins, le choc subit des coups de vent qui arrachaient les pierres de la toiture, et les exclamations importunes des vachers et des guides, auprès du feu.

C'était une position où l'amabilité proprement dite n'avait rien de fort aisé. Les saillies étaient un peu fades à côté de la menace du temps, les grâces y perdaient non pas leur latin mais leur français, les soupirs même avaient quelque chose de monotone et de niaisement aventuré. Quant au sérieux, sous une forme quelconque, il se présentait comme un verre d'eau à un noyé. Peu s'en fallait que nous ne regrettassions les enjambées et la tristesse du chemin; et nous l'aurions regagné bien vite sans la certitude d'aider moralement de charmantes pauvres femmes à passer un vilain quart-d'heure.

Elles étaient assises sur deux mauvaises escabelles, Julie ayant attiré sa cousine sur la sienne pour que nous en eussions deux aussi : leurs bras étaient entrelacés, pour plus de sûreté sur ce siége étroit, quelque peu vacillant. Une tendresse vraie, un peu pénible peut-être, finit par dominer l'expression craintive de Julie, tandis qu'Elise et sa mère s'efforçaient vainement de se jouer de leur effroi pour nous entretenir ou pour se distraire elles-mêmes. Le silence retombait souvent, à la façon de ces branches écartées un instant qui reviennent vous frapper le visage quand

on traverse une forêt. Peu à peu, se mêlant aux reprises de l'entretien avec une timidité rougissante qui en faisait une autre personne, Julie y répandit je ne sais quelle facilité sympathique, qui changeait non pas les choses ni les paroles, mais la disposition occulte où elles se produisaient. C'était comme une chaleur pénétrante répandue dans l'atmosphère autour de gens engourdis par le froid. Sous cette influence imperceptible et nouvelle, il ne se dit rien de plus agréable en soi, de meilleur ni de plus spirituel : il se trouva seulement qu'une certaine tension avait disparu, que la simplicité bienveillante du cœur prenait la place des efforts coquets de l'esprit, qu'une harmonie secrète enfin, légère et douce, enveloppait des êtres qui ne l'avaient point cherchée et qui ne la soupçonnaient pas en eux. Dans ce charme qui s'exhalait autour d'elle, Julie ne semblait mettre ni volonté, ni attrait personnel : c'était de l'abandon, de la gaîté, une raison sensible et fière, inaccessible quelquefois mais qui ne s'imposait point. Aussi ne paraissait-elle qu'un rayon et non un centre, dans cette étrange causerie, mélodie du cœur à laquelle le déploiement furieux de la tempête servait d'accompagnement. Eugène, plus occupé que jamais d'Elise, en était aussi plus sérieusement accueilli; cela prenait tout à fait la tournure niaise, enviable et touchante, de ce qu'on appelle une *inclination*. Moi j'admirais, avec un redoublement sincère et passablement évident, l'ensemble parfait et exquis de toute la jolie personne, de tous les jolis airs de Mme Hélène. Si Julie n'était pas seule et ne se sentait pas isolée, c'est qu'elle nous dominait tous et se soumettait elle-même au prestige de cette force harmonieuse qui vient du cœur. Don rare et fatal! trésor consumant dont ne dispose point celle qui l'a reçu! flamme dont le plus souvent ceux qui s'en réchauffent ne soupçonnent ni la présence, ni la puissance, ni le foyer ardent et profond.

Tu le vois, Albert, tout occupé que je fusse, j'observais encore. Moi seul, du reste, semblais m'en aviser. Bien du temps avait passé : la causerie allait toujours, et l'orage ne tarissait pas. Mme Hélène commença de témoigner un peu d'humeur et d'agitation ; autant du moins que ses traits sourians étaient capables d'en dissimuler. Peut-être bien avait-elle suivi la trace errante de mon attention, quelquefois égarée vers Julie et qui se perdait en méditations, fort désintéressées pourtant, sur cette étrange personne. — Oui, me disais-je pour résumer, c'est bien la femme; mais non pas la femme de ce monde-ci. Puis, je regardais Elise, épanouie dans la fleur

de sa beauté et de son amour naissant. Oh ! comme elle attirait, comme elle troublait mieux ! comme elle savait faire sentir tout, au travers d'elle, jusqu'au bien-être donné par un autre ! Heureux Eugène ! Si toutefois, de tout cela, félicité, espoir, présence, il restait quelque chose demain !

Les coups de tonnerre s'éloignaient, semblait-il ; le tourbillon soufflait d'une baleine plus clémente ; le jour avançait, et Mme Hélène déganta sa main blanche pour s'assurer qu'il ne pleuvait pas. En un clin-d'œil on fut parti. Nous avions encore devant nous les trois quarts du chemin.

Tout alla d'abord à merveille : chaque guide à la bride d'un coursier, Eugène et moi en arrière-garde, prêts à venir au secours du corps d'armée, à ramasser un mouchoir ou une houssine lâchée dans un soubresaut, à dire que les chevaux de montagne ne bronchaient jamais, à assurer qu'on n'entendait plus le tonnerre, qu'il faisait le plus beau temps du monde, que la boue était sèche, et les pierres arrondies tout exprès pour les voyageurs dans cette terre qui leur est dévouée.

Mais voilà que d'impitoyables petits glaçons se mettent à rebondir en cadence sur les parapluies à la hâte détachés. Un grésil, dur comme des cailloux, grossissait et abondait à vue d'œil. Les chevaux témoignaient, par des frémissemens et des secousses, combien peu cette manière de les talonner leur était agréable. La soie tendue des parapluies n'y résistait pas. Nos dames cependant n'osaient plier les leurs, et nous ne pûmes leur persuader de s'envelopper la tête pour n'être pas blessées, et de s'abandonner ainsi à leur destin et à leur monture. Aussi, lorsqu'avec un redoublement de fracas et de mugissement de l'écho dans les cimes, une averse des plus abondantes remplaça la grêle, personne n'avait de quoi s'en garantir le moins du monde. Eugène, dédaigneux comme un paladin, ayant souri de pitié à ma proposition prophétique d'emporter au moins pour nous deux un parapluie, j'avais cédé, et je m'en mordais les doigts autant que lui.

Nous ne tardâmes donc pas à devenir, tous tant que nous étions, des objets informes, aplatis, des canaux par lesquels l'eau courait, s'infiltrait, multipliant les cascades, les filets et les gouttières. Nos chapeaux de paille avaient un goulot de fontaine par devant et par derrière, et, tout déconfits que nous fussions, impossible aux plus contrariés de se regarder sans rire.

Ces contrariés, tu le devines, Albert, c'étaient nos belles da-

mes. Leur toilette était un désarroi complet. Au moment de subir le ridicule de se laisser teindre par les ruisseaux de couleur qui descendaient de leurs capotes de soie, elles les avaient bravement ôtées et pendues à leurs selles, d'où s'écoulèrent alors de longs flots bleuâtres. Des mouchoirs de baptiste, trempés par la pluie, serraient leurs cheveux et ne leur messeyaient pas trop. Le reste des vêtemens, noués dans de grands manteaux, allait comme il pouvait, et l'on ne voyait que des gants collés à la main ou arrachés par morceaux.

Après une demi-heure de cette façon d'aller, sans que l'onde parût vouloir nous donner la moindre trève, Mme Hélène fit retourner son cheval et déclara qu'il fallait tenir conseil pour savoir ce qu'il y avait à résoudre en pareille fortune, car, pour elle, rien ne la déciderait à continuer ainsi. Que fallait-il donc faire? elle nous le demandait, le front résolument levé sous la pluie, statue irritée de la désolation. Nous l'écoutions en cercle, aussi embarrassés, aussi froids que ces figures de marbre entourant une nappe d'eau jaillissante qui les baigne éternellement. Eugène ne songeait pas même à répondre, car il avait penché sa tête sur le cou du cheval d'Elise, et s'informait, à voix basse, du bien-être de celle-ci; bien-être réel, car elle s'amusait, tordait ses mèches de cheveux noirs, et riait.

Un des guides assura que, près de là, il y avait un autre chalet, un peu plus grand que le dernier, où l'on trouverait à se sécher, à s'abriter et à se restaurer. Calmée par cet espoir, la caravane se remit en marche, décidée à tout braver excepté la pluie. C'est toujours précisément ce qu'il faudrait supporter qu'on choisit pour le déclarer insupportable.

Et véritablement, Albert, ceci l'était bien un peu, je me hâte d'en convenir pour que tu ne m'accuses pas de dureté envers ces délicates créatures, dont le visage était fouetté par les raffales toutes les fois qu'elles oubliaient de ne se point retourner. Il faut aussi que je l'avoue, la plus intrépide c'était la plus semblable à une rose du printemps : c'était Elise. Julie était retombée dans sa distraite taciturnité.

On découvrit enfin le chalet propice. On nous mit au fenil, Eugène et moi, pendant que les dames déposaient leurs habits mouillés dans la cuisine, afin de ne pas porter l'inondation que nous répandions autour de nous, jusque dans la seule chambre du logis, modeste et unique ressource de notre soirée, peut-être

même de notre nuit. Tant bien que mal nous parvînmes à nous mettre tous à peu près au sec, à l'aide de nos provisions de hardes, et surtout à grand renfort d'emprunts faits aux habitans de cette espèce de chaumière : c'était un jeune couple qui vivait là en grande partie aux dépens des voyageurs. La femme chantait pour les attirer, et, fort honnête je crois, leur souriait des lèvres et des yeux avec une expression tout avenante ; le mari leur offrait du lait, ou des ouvrages en bois de sa façon, ou bien le son d'un chalumeau réveillant l'écho des montagnes, ou bien encore, pour les passans doués d'instincts guerriers, l'inévitable coup de canon, toujours chargé d'avance, quitte à rater après.

Chez de telles gens on pouvait s'établir, se mettre à son aise et disposer de tout. Ainsi nous fîmes. En attendant qu'il plût au temps de se radoucir en notre faveur, on avait décidé un repas quelconque, un ambigu sans nom qui se trouva meilleur qu'on n'avait espéré, grâce à l'esprit spéculatif de nos hôtes, toujours en mesure de tenter l'appétit du pèlerin. Cela fait, comme le découragement avait passé, on crut que la pluie faisait de même : la pluie avait choisi ce jour-là pour nous prouver qu'il n'y a de perpétuellement variable sous le ciel que l'humeur des hommes.

Il fallait donc rester, passer la nuit, mais comment ? mais où ? mais ensemble ? cela se pouvait-il ? et de quelle façon s'y prendre pour qu'il en fût autrement ? De nous envoyer seuls, à la nuit tombante, par ce déluge, par des boues, des glissoirs et des fondrières ! rendons à nos dames la justice de dire qu'elles n'y songèrent pas longtemps, malgré la pruderie annexée, pour rétablir l'équilibre, à toute honnête coquetterie. Quand on eut bien pesé tout le cas, hésité, délibéré, proposé force choses impraticables, découvert des partis qui conciliaient tout, la décence, la prudence, la pluie et l'agrément (comme, par exemple, de nous envoyer coucher dans un grenier, qui n'existait qu'à l'état de hangard ouvert à toutes les bises et à toutes les humidités du ciel), on se résolut à ne rien résoudre du tout ; attendu que c'était impossible. En véritables femmes qu'elles étaient, c'est-à-dire ne connaissant guère et n'admettant que dans le dictionnaire l'usage du mot *impossible*, elles essayèrent pourtant encore de croire qu'on pouvait éviter de prolonger cette soirée autour d'une lampe jusqu'à l'aurore sans se coucher ; mais évidemment ce n'était plus que pour nous chicaner.

Grâce à l'existence d'une cuisine, nous pouvions rester à nous

cinq dans la chambre, hélas! sans cheminée, tandis que nous entendions le pétillement joyeux des bûchettes qui alimentaient le foyer, et la grosse joie des guides. Nos étincelles, à nous, c'étaient les brusques ondes qui venaient heurter le vitrage. Rien n'était moins réchauffant. Un certain frisson passait souvent dans la conversation. Et justement alors le feu moqueur détonait plus fort, les éclats de sapin partaient plus hardiment. Julie, d'ailleurs, ne tenait plus sa baguette de fée : enveloppée d'une longue écharpe repliée autour de ses bras, la tête penchée et les yeux rêveurs, elle se tenait un peu en arrière dans une demi-obscurité. Eugène avait décidément passé à l'état de contemplation muette et d'extase immobile, à côté d'Elise qui cessait de badiner, toute songeuse aussi qu'elle était. Mme Hélène souffrait tout de bon du froid, et ton ami, mon cher Albert, pouvait passer sinon pour un homme gelé, du moins pour un homme figé. J'aurais voulu que quelqu'un me prît comme une tasse de confitures, et me portât entre quatre brasiers placés à nos quatre points cardinaux. Car de m'en aller tout seul, vers ce bon feu voisin, quand ces dames ne bougeaient pas, c'eût été une action qui me souriait trop pour que j'osasse seulement y penser.

L'héroïsme n'est pas estimé ce qu'il vaut; mais quelquefois il obtient d'éclatantes récompenses. Mme Hélène se leva. Je la suivis. Elle se retourna sur le seuil et jeta en arrière un regard embarrassé. Cependant, comme dans la chambre on restait trois, et qu'au dehors on était un bien plus grand nombre, l'inconvénient de s'aller chauffer en ma compagnie ne paraissait pas évident. On nous fit une large place au foyer et, pourvu que nous parlassions bas, personne ne pouvait suivre notre entretien.

Il me parut bientôt que la dame n'était pas fâchée d'en profiter pour m'interroger sur Eugène, et voir un peu ce qu'était un poursuivant qui tombait ainsi des nues sur leur chemin. Heureusement les réponses étaient faciles : caractère élevé, sûr et doux, esprit, position honorable, mon ami réunissait tout cela, sans doute dans les conditions modestes de la vie commune de nos républiques. En me questionnant, la dame ne s'expliquait point. Aussi, bientôt fatigué d'une confidence où tout le poids était de mon côté, j'essayai d'en changer le cours. A mon tour je fis des questions : j'en fis sur Julie. La belle tante fronça imperceptiblement l'arc léger de ses sourcils. Elle me répondit que c'était une personne fort riche, mais un peu singulière, comme j'en avais pu juger,

qu'elle s'attachait à fort peu de gens, ne se souciait nullement des autres, et très-capable de se montrer agréable, de plaire, d'amuser, avait la manie fantasque de le vouloir fort rarement. Ce portrait, s'il était de main de maître, ne me parut pas tracé avec amour. Cependant je n'en pouvais guère contester la ressemblance. Je n'admis pas toutefois le post-scriptum final qui vint essayer de le compléter au bout d'un court silence : On aurait quelquefois pu croire, ajoutait la charitable dame, que les succès et la figure d'Elise augmentaient l'ombre dans laquelle sa cousine tenait à s'envelopper. J'avais trop bien vu que les jeunes filles s'aimaient pour ajouter foi à ce savant commentaire de l'humeur réservée de l'une d'elles.

Notre colloque finit donc plus froidement qu'il n'avait commencé. Mme Hélène recula sa chaise et se mit à babiller de lieux-communs, terrains vagues où je la suivis volontiers. Quand il fut constaté que nous avions chaud, nous rentrâmes.

Mais véritablement voici ce que nous vîmes et ce qui manqua nous faire reculer, moi comme Mme Hélène, qui fut forcée de s'appuyer contre mon bras. Eugène n'était pas aux genoux d'Elise, mais à ceux de Julie, et pourtant Elise lui laissait sa main, sur laquelle il était penché.

Que s'était-il donc passé, depuis une demi-heure, entre ces trois personnes? Julie se leva et, voyant qu'elle seule pouvait parler, elle demanda pardon pour sa cousine d'un entraînement imprévu, d'un tort aussi réel qu'involontaire et dont elle-même était complice, puisqu'elle s'en trouvait témoin. La pauvre enfant croyait tout expliquer et n'expliquait rien. Il fallut beaucoup de perspicacité à deux personnes troublées comme nous l'étions, pour y comprendre quelque chose. Enfin, il nous parut probable qu'il s'était échangé comme un subit aveu d'amour entre Eugène et Elise, surpris par leur cœur et eux-mêmes étonnés de cette faute. Julie les avait d'abord grondés. Puis Eugène, se mettant à genoux devant elle, y avait juré à Elise tout ce qu'on jure en pareil cas, avec une candeur si vraie et si vive que la confidente désarmée n'avait su que pleurer d'attendrissement et écouter.

Elise, toute tremblante, s'avança vers sa mère. Celle-ci, justement irritée, voulut la repousser; mais l'enfant gâté, à son tour, se mit aux pieds de celle qui ne lui avait jamais rien refusé, ni bonheur, ni fantaisies: ce n'était pas le moment de commencer. Avec la grâce habile qui la caractérisait, Mme Hélène comprit

qu'elle céderait un jour; elle voulut se donner le mérite de céder déjà un peu tout de suite. Non sans une larme pourtant, arrachée à ce cœur si volontiers frivole par le plus sérieux et le plus dévoué des sentimens froissés qui se sacrifient, par le sentiment maternel, elle embrassa sa fille et lui répondit : — Redeviens sage; nous verrons si ce que tu me demandes pour ton bonheur est possible.

— Et même si c'est impossible... n'est-ce pas? s'écriait la triomphante jeune fille, en se levant, pleine d'une de ces bravoures du cœur qui défient les obstacles de toute la puissance de leur ardeur et de leur foi.

— Rien, dit la faible mère, ne sera plus impossible que ce que tu as fait ce soir, que ce que tu me fais vouloir. Pourtant tu ne le connais pas, ajouta-t-elle d'un ton de léger reproche.

Je lui répondis : — Ah! Madame, se connaît-on jamais quand on s'aime? Après six mois, ils ne sauraient rien de plus qu'aujourd'hui l'un sur l'autre. N'est-ce pas vrai?

Elle sourit.

Tu sais maintenant, Albert, le voyage d'Eugène. Qui sait si je raconterai le mien, même à toi?

CHARLES AUTIGNY.

LA
TRÊVE DE DIEU
DANS LA
TRANSJURANE.

Les croyances superstitieuses du moyen-âge excitent souvent l'étonnement et la risée des générations plus éclairées : il faut convenir cependant qu'elles sont en général empreintes d'un cachet particulier, qui n'est dépourvu ni de force ni de grandeur. L'humanité, qui ne perd jamais ses droits, trouvait même, dans ces temps d'ignorance grossière, des correctifs puissans qui tempéraient la violence des mœurs et suppléaient a l'inanité des lois politiques.

La Trêve de Dieu en est un exemple mémorable. Pour apprécier toute l'importance d'une institution aussi singulière que bienfaisante, il faut repasser en peu de mots les circonstances qui la firent éclore.

C'était une croyance universellement répandue, même parmi les peuples plus instruits de la Gaule méridionale et de l'Italie, que le monde devait finir avec l'an mil de l'ère chrétienne. L'abbé Hugues de Fleury, l'un des chroniqueurs les plus exacts de cette époque, assure avoir entendu, dans l'église de Paris, prêcher un sermon annonçant la venue de l'Antechrist, que devaient suivre de près la fin du monde et le jugement dernier[1].

[1] Hugo abb. floriacensis, *Chronic.*, *ad ann.* 990. — « De fine mundi coram populo sermonem..... audivi, quod statim finito mille annorum numero..... adveniret. » *(Apud Script. fr., t. X.)*

Les chartes de la fin du Xme siècle et celles des premières années du siècle suivant commencent fréquemment par ces mots : *terminum mundi apropinquanti,* qui montrent combien cette croyance était généralement adoptée [1]. Divers prodiges contribuaient à accréditer cette sinistre prédiction [2]; et quand l'an mil commença, tous les ressorts de l'activité humaine s'arrêtèrent; la culture de la terre fut négligée, dans la persuasion que la moisson ne pourrait être recueillie; les maisons, les églises mêmes furent abandonnées à la dégradation et les hommes ne vécurent plus qu'au jour le jour.

Toutefois la terrible année s'écoula sans catastrophe; la plupart se rassurèrent, tandis que d'autres soutenaient encore que la fin du monde était proche, « car des hommes qui passaient pour » très-doctes *(plures sagaci mente viros)* affirmaient que le millé- » naire devait se calculer, non de l'incarnation de Notre Seigneur, » mais de sa résurrection, qui concourait avec l'an 1033 [3]. » Cependant, de toutes parts on se remit à l'ouvrage, on laboura et on ensemença les terres restées en friche, on releva les habitations ruinées, et, dans une pieuse reconnaissance, les peuples élevèrent au Dieu Tout-Puissant de nouvelles basiliques, plus vastes et plus somptueuses, où de solides matériaux en pierre de taille remplacèrent le bois et les murailles en béton, employés jusqu'à cette époque [4].

La Transjurane suivit l'impulsion générale. Henri, évêque de Lausanne, qui siégea de 985 à 1019, fit reconstruire la cathédrale et, en outre, il dota cette cité de cinq églises paroissiales nouvelles [5]. La construction de la cathédrale de Bâle, par les soins de l'évêque Adalbéron, date de cette époque [6]. A Genève, l'évê-

[1] « Dum hujus mundi finem, simulque etiam terminum nostrum advenire non dubitamus. » (*Fondation du prieuré de Lutry*, *a.* 1025, *Cartul. de Savigny*). Voyez aussi Raoul-Glaber, lib. III, *in fine*.

[2] « Meta mundi meante, crebescunt mundi ruinæ ; mala sæculi inundant ; finem ejus nunc demonstrant, quam celeriter occurrit dies Judicii ostendit. (*Charte de G., comte d'Angoulême, vers l'an* 1020. Guichenon, *Bibl. seb.*, cent. I, n° 48.)

[3] Glaber, lib. IV, *in exord.*

[4] Glaber, lib. III, chap. IV, *sub a.* 1003.

[5] « Condidit hanc sedem post sedem condidit idem. . . . quasque vides alias condidit ecclesias. » Voyez l'épitaphe de ce prélat au *Cartul. de Laus.* (édit. de G. Matile, 1840, p. 20.)

[6] *Script. rer. Basil. minor.*, p. 67.

que Hugues restaura la basilique de Saint-Pierre[1]. « Il semblait » enfin, » dit un auteur contemporain, « que le monde entier, » secouant sa vétusté, s'était rajeuni en revêtant l'éclatante blan- » cheur des surplis[2]. »

Néanmoins l'erreur et l'incurie des nations pendant cette période portèrent des fruits désastreux : de 1000 à 1033, l'histoire compte plusieurs famines générales qui réduisirent le peuple aux derniers excès de misère et de désespoir. La peste, les tempêtes et d'affreuses inondations comblèrent tant de maux, et il ne faut pas s'étonner si tous les liens sociaux se trouvèrent relâchés ou brisés dans ces temps de calamité. Sous l'influence d'une panique générale, les riches et les grands de la terre avaient fait d'immenses largesses aux églises et aux monastères; revenus de leur terreur, la plupart se repentirent de ces libéralités, et ils employèrent soit la ruse soit la force pour ressaisir les biens qu'ils avaient abandonnés. Les propriétés des couvens furent pillées, leurs serfs rançonnés, ou contraints à labourer les terres en friche du seigneur et à reconstruire ses châteaux[3]. Le respect des choses saintes s'affaiblit et disparut presqu'en entier, « en sorte que le » faible ne trouva plus, même dans le sanctuaire, un asile assuré » contre la violence et la cupidité[4]. » A tant d'abus se joignirent, dans la Transjurane, l'anarchie politique et l'invasion des armées étrangères, qui précédèrent ou suivirent de près la mort du roi Rodolphe III en 1032. Les grands du royaume, divisés en autant de factions qu'il y avait de prétendans à l'héritage de la dynastie éteinte, se livraient à toutes les violences et à toutes les haines qu'engendre l'esprit de parti.

En présence de tant de maux, les pasteurs des peuples cherchèrent un remède contre les excès du brigandage et de la brutalité; en imposant la Trève de Dieu à leurs ressortissans, ils aidèrent au premier effort de l'humanité pour repousser la barbarie.

Les historiens ne s'accordent ni sur le lieu ni sur la date précise qui vit éclore cette pieuse institution. Dès la fin du Xme siècle,

[1] Loca *nostræ sedis* .... *reparentur* ..... » (*Charte* de Hugues, évêque de Genève, de l'an 1005 env., *apud* Guichenon, *Bibl. sebus.*, cent. I, n° 15.)

[2] Glaber, *l. c.*

[3] *Cartul. de Romainmotier*, *ap. Mém. et Doc. de la Suisse Romande*, t. III, *passim.*

[4] « Nullus honor sanctis; nulla reverentia sacris. » (Glaber, *l. c.*)

Thibaud, archevêque de Vienne, Guy, évêque du Puy, et d'autres prélats, défendirent sous les peines les plus sévères de commettre aucun acte de rapine pendant certains jours de l'année[1]. En 1027, plusieurs évêques et seigneurs laïcs de l'Aquitaine se réunirent à Elne[2] et arrêtèrent d'un commun accord, que, « dans toute » l'étendue de leur ressort, nul n'attaquerait son ennemi depuis » l'heure de none du samedi jusqu'à l'heure de prime du lundi, » afin que la sainteté du dimanche fût observée[3]. »

Des confins des Pyrénées, la Trève de Dieu[4] se répandit promptement chez les peuples voisins et, en se propageant, elle acquit un développement qui lui assigna bientôt un rang entre les loix politiques les plus vénérées du moyen-âge.

Dès l'an 1030 environ, Burcard II, archevêque de Lyon et abbé de Saint-Maurice en Valais, assembla un concile à Verdun[5] auquel assistèrent l'archevêque de Besançon, plusieurs évêques français relevant de la primatie de Lyon, et une foule de seigneurs laïcs et de peuple. Le vénérable prélat, âgé de près de 80 ans, frère et conseiller du roi de Bourgogne, profita de l'ascendant que lui donnaient son rang et son âge pour faire adopter dans ce synode la Trève de Dieu. Elle y fut proclamée et jurée avec la plus grande solennité, pour le terme de sept ans, par tous les seigneurs et chevaliers laïcs présens à cette assemblée[6]. La Trève de Dieu devait, selon le serment, durer chaque année depuis le mercredi des Cendres jusqu'à la fin des fêtes de Pâques, qui tombent au dimanche de Quasimodo[7]. Pour assurer l'observation de cette suspension d'armes, l'archevêque Burcard se fit livrer des otages, et fulmina l'excommunication contre les violateurs de la paix jurée et contre ceux qui, dans un délai assez court, refuseraient de s'y conformer[8].

[1] Mabillon, *Annal. bened.*, t. IV, p. 64. Il cite un document de l'an 997, *de Treuga et pace servanda.*

[2] Ville des Pyrénées orientales.

[3] Mille, *Hist. de Bourgogne*, t. III, p. 134. (Du Cange, *Gloss*, *verb.* TREUGA DEI.)

[4] Treuga Dei; — Treuga Domini; — Treva : — Trevia. (Du Cange, *l. c.*)

[5] Petite ville du diocèse de Chalons, au confluent de la Saône et du Doubs.

[6] « Illi qui caballarij sunt et arma secularia portant.... »

[7] « A capite Jejunii usque ad clausum Pascha. »

[8] Le père Chifflet a conservé un fragment des actes du concile de Verdun, dont M. E. Clerc, conseiller à la cour royale de Besançon, a donné une traduction aussi élégante que fidèle, dans son *Hist. de la Franche-Comté*, t. I, p. 255. (Chifflet, *Hist. de Béatrix de Châlons*, édit. 1656, 4°, Dijon, p. 187 à 190.)

La Trève de Dieu reposa sur le double principe d'une convention (*pactum*) réciproque entre le clergé et les laïcs; les évêques proposaient la Trève et châtiaient par les armes spirituelles les infracteurs, tandis que les seigneurs laïcs s'y soumettaient et la faisaient respecter.

Les évêques de Bâle, de Bellay et de Lausanne étaient suffragans de l'archevêque de Besançon, qui assistait au concile de Verdun; divers liens de subordination et de parenté unissaient les évêques de Genève et de Sion à l'archevêque Burcard; il est donc vraisemblable que la Transjurane fut comprise dans la trève de sept ans jurée à ce synode. Toutefois les troubles politiques qui agitèrent cette contrée pendant les dernières années du règne de Rodolphe et après sa mort, furent un obstacle a ce qu'elle y fût respectée et observée généralement. Mais lorsque Conrad le Salique eut été couronné roi de Bourgogne en 1033, et après qu'il eut, l'année suivante, triomphé de Eudes, comte de Champagne, son compétiteur, Hugues, évêque de Lausanne, jugea le moment favorable pour affermir la Trève de Dieu dans nos contrées. Il fut néanmoins encore retardé dans l'accomplissement de ce pieux dessein, par les nouveaux troubles que suscita Gérold, prince ou gouverneur du Génevois, lequel ne fut vaincu et soumis que vers l'an 1036 [1].

L'évêque Hugues était fils naturel ou adoptif de Rodolphe III, dernier roi de Bourgogne, et jouissait de la haute protection de l'empereur. L'ascendant qu'il exerçait à ce double titre sur les seigneurs les plus puissans de la province, était encore justifié par ses vertus, sa charité et la pureté de ses mœurs. « Le peuple se pressait en foule autour de son pasteur; il encouragait les bons, réprimandait les coupables, consolait les veuves et distribuait d'abondantes aumônes ! » [2].

Vers la fin de l'année 1036 [3], Hugues, évêque de Lausanne, convoqua dans son diocèse une assemblée générale des prélats du royaume de Bourgogne. Les archevêques de Vienne et de Besançon, leurs suffragans, parmi lesquels il faut compter les évêques de Bâle, de Bellay, de Genève, de Maurienne, d'Aoste,

[1] Hermann Contract, *ad ann.* 1036.

[2] « Patriam probitate replevit.... prudens..... pauperibus largus, viduisque maritus..... moribus bonis. » (Epitaphe de l'évêque Hugues, au *Cartul. de Laus.*, *l. c.*)

[3] Voir la note explicative à la fin de la notice.

de Sion, et même l'archevêque de Tarentaise, s'y rendirent par les ordres du Pape [1]; ils y furent accompagnés par une foule de seigneurs et de chevaliers, rassasiés de guerres et d'anarchie, et disposés enfin à jouir de la paix.

Au pied des trois collines qu'embrasse la cité de Lausanne et près des rives du lac, au centre d'une vaste prairie, s'élève un monticule arrondi, qu'on pourrait croire élevé de main d'homme s'il n'était surmonté de la plus belle et antique végétation; ce lieu charmant, connu sous le nom de Montrion [2], fut choisi par l'évêque Hugues comme point de rassemblement du synode convoqué par ses soins. Revêtu, ainsi que les autres prélats, de ses habits sacerdotaux, il occupa le haut de la colline, entouré des principaux seigneurs dont les armures étincelaient aux rayons du soleil; un peuple immense couvrait la plaine; tous agitaient des rameaux verts en criant « *Pax! Pax, Domine!* La paix, donne-» nous la paix, Seigneur ! [3]» L'évêque répondit aux acclamations de cette multitude en levant au ciel sa crosse pastorale, en témoignage du pacte conclu à la face du Dieu vivant, et il prononça la formule du serment en ces termes [4] :

« Ecoutez, Chrétiens, le pacte de la paix. Vous jurez de ne » point attaquer l'Eglise, ni le clerc, ni le moine inoffensif; de ne » point enlever ce qui lui appartient légitimement; de ne point » saisir le villageois, ni la villageoise, ni le serf, ni le marchand » ambulant : vous ne les rançonnerez ni ne les maltraiterez. Vous » promettez de ne point incendier les chaumières et les châteaux, » à moins que vous n'y trouviez votre ennemi à cheval et tout

[1] « Convocatis archiepiscopis Viennense et Bisontino et eorum suffraganeis.... de mandato Domini Pape ut dicitur. » *(Cartul. de Laus., l. c.)*

[2] « *In monte rotundo* qui est *sub Lausanna* » *(Cartul. de Laus., l. c.)*. Cono d'Estavayer, prévôt du chapitre de Lausanne, qui écrivait en 1228, donne le résumé du synode de Montrion, dont les actes avaient vraisemblablement péri lors du grand incendie qui eut lieu en 1216. Il ajoute expressément ces mots *sub Lausanna*, afin que ce lieu ne pût être confondu avec *Rotundum montem* (Romont), petite ville à cinq lieues au-dessus de Lausanne. C'est Ruchat qui a, le premier, placé par erreur ce synode à Romont.

[3] « Quibus universi tanto ardore accensi, ut per manus episcoporum baculum ad cœlum elevarent, ipsique palmis extensis ad Deum, *Pax*, *Pax*, unanimiter clamarent; ut esset signum perpetui pacti de hoc quod sponderant inter se et Deum. » (Glaber, lib. IV, c. 5.)

[4] Il est probable que les formes réglées par l'archevêque Burcard au synode de Verdun furent suivies dans l'assemblée de Montrion.

» armé; de ne point brûler, ni saccager les récoltes et les fruits
» de la terre; de ne point enlever au laboureur le bœuf ou le
» cheval de sa charrue, et vous ne les blesserez point.

» Vous ne prendrez point à gage un voleur connu comme tel;
» vous ne protégerez point l'homme violateur de la paix jurée.
» Vous respecterez l'asile sacré accordé aux autels et l'immunité
» de l'Eglise.

» Enfin, vous n'attaquerez point votre ennemi armé ou désarmé,
» pendant le temps consacré à la Trève de Dieu! »

Les seigneurs et les chevaliers jurèrent sur les Saints Evangiles l'observance de ce pacte, et leur serment fut répété avec des transports de joie par la foule. L'assemblée procéda ensuite à la remise des otages, qui furent confiés aux évêques; enfin, avant de se séparer, elle entendit la bulle d'excommunication lancée par les prélats contre tous ceux qui enfreindraient le pacte juré.

En se propageant de province en province, la Trève de Dieu recevait plus ou moins de durée; au synode de Montrion elle fut prolongée de manière à embrasser environ les trois quarts de l'année. Ainsi elle durait, chaque semaine, du mercredi au soleil couchant jusqu'au soleil levant du lundi suivant, et de plus, chaque année, depuis l'Avent jusqu'au huitième jour après l'Epiphanie, reprenant à la Septuagésime jusqu'au dimanche de Quasimodo.

Afin de fortifier ce pacte pacifique, les évêques s'engagèrent entr'eux de se dénoncer réciproquement, même par écrit, les violateurs de la Trève, afin qu'il ne leur fût pas possible d'échapper aux châtimens de l'Eglise en passant furtivement d'un diocèse dans un autre, et, comme l'union fait la force [1], ils se promirent de réunir tous leurs efforts pour l'amour de Dieu et le salut du peuple, afin d'assurer le maintien de la Trève sans avoir égard à leurs préférences ou à leurs animosités particulières.

Nous ne dirons que quelques mots en passant de l'établissement de la Trève de Dieu en Angleterre par Edouard le Confesseur, vers l'an 1042, et en Belgique, en 1071, dans un concile tenu à Liége; mais nous signalerons l'opposition qu'elle trouva en Normandie, où les chefs de ce peuple guerrier refusèrent d'admettre une coutume contraire à leurs habitudes de brigandage et de piraterie. Quelques prélats de la Neustrie, en particulier l'évêque de Cambrai, soutinrent, en 1041, dans une assemblée générale, que

[1] « Quoniam funiculus triplex difficile rumpitur. » *(Cartul. de Laus.)*

l'institution de la Trève de Dieu appartenait au pouvoir séculier, et que les évêques, en la proposant, empiétaient sur les prérogatives de la puissance royale [1]. Ce ne fut qu'en 1067 que Guillaume le Conquérant obligea ses sujets du continent à la recevoir et à l'observer [2].

La protestation de l'évêque de Cambrai eut pour résultat de faire comprendre aux princes temporels la nécessité de se mettre eux-mêmes à la tête du mouvement de réforme dont les prélats avaient jusque là pris l'initiative sans leur concours. Ils virent, dans la Trève de Dieu, un moyen puissant de réprimer le fléau des guerres privées qui ruinaient et compromettaient sans cesse leur autorité. Henri III, empereur et roi de Bourgogne, fut le premier souverain de la chrétienté qui mit la Trève de Dieu au rang des lois politiques de ses Etats. Dans une diète tenue à Constance en 1043, il monta lui-même en chaire et, après avoir défendu sévèrement les gages de bataille et les défis particuliers, il prescrivit l'observation de la Trève de Dieu, appelée dès lors *pax publica*, la paix publique, en allemand *Landfriden* [3].

Cette loi générale fut confirmée dans les mêmes termes par l'empereur Henri IV au synode de Mayence, en 1085 [4]. Aux châtimens spirituels prononcés par les évêques contre les infractions à la paix jurée, les souverains ajoutèrent des peines temporelles très-graves, telles que le bannissement perpétuel, la confiscation des patrimoines et des fiefs, l'amputation de la main, et même la peine de mort.

La loi de la Trève de Dieu pénétra peu à peu dans le droit provincial et les coutumes locales de plusieurs pays. C'est ainsi qu'on la retrouve dans les Coutumiers de l'Anjou, de la Normandie et de la Flandre; l'esprit en est conservé dans le code de loi intitulé le *Miroir de Souabe* [5], qui régissait non-seulement la Souabe et la Suisse allemande, mais encore la Lorraine, l'Alsace, la Franche-Comté, les principautés de Montbéliard et de Neuchâtel, et même la Suisse Romande [6].

[1] « Hoc non tam impossibile quam incongruum videri..... si quod regalis juris est, sibi vindicari præsumerent. » (Du Cange, *Gloss.*, *Verbo* TREVA, etc., etc.)

[2] « Orderic Vital, *Hist. Eccles*, lib. IV, § 3, et Du Cange, *l. c.*

[3] *Neugart Episc. Constant*, p. 354. « Inauditam multis sæculis pacem efficit. »

[4] *Constitutio Pacis Dei*, *a.* 1085, *apud* Pertz, *Monum. German.* t. IV, p. 55.

[5] *Schwaben Spiegel.*

[6] Le *Miroir de Souabe*, publié par G. Matile, Neuchâtel, 1843; introd. p. XIII.

Le chapitre XXIX de droit féodal est intitulé *Des Jors paisibles;* il y est dit : « Ils sont IV jors en la semaine qui sont plus forts » (*saints*) que li autre. C'est li Joudi, Vanredi, Sambadi et la » Dimoinge... Ces IV jors..... doit chascon avoir pais et tranquil- » lité. Cil qui farait outrage et forfait à ces jors..... on ne le doit » guerantir, c'est droit. » Cela signifiait qu'il était déclaré forbanni.

Les chapitres XXX, XXXI et XXXII traitent des forbannis, de ceux qui doivent jurer la paix, et de ceux qui sont chargés de la faire observer, Le chapitre XL traite spécialement « de la pais des » Princes et des chastiaus. » Il y est dit que plus les princes ou seigneurs ayant château-fort sont puissans, plus ils sont tenus de tenir en paix le pays. Le chapitre XLII détermine les peines portées contre « celi qui romp la pais; » au nombre de ces peines se trouve l'amputation de la main. La Trève de Dieu fut en outre prolongée et étendue aux Quatre-Temps, au jour de fête de tous les Apôtres, même à la veille et au lendemain, à tous les jours de jeûnes et, généralement, à tous les jours fériés prescrits par les canons de l'Eglise [1].

Dès les premières années de son règne l'empereur Frédéric Barberousse rendit plusieurs édits, de 1156 à 1158, pour faire exécuter à la rigueur la Trève de Dieu. On la jurait dès l'âge de dix-huit ans, et ce serment se renouvelait tous les cinq ans jusqu'à l'âge de soixante-dix. Celui qui refusait le serment était mis hors la loi; l'infracteur était proscrit, ses biens passaient à ses proches et, en cas de meurtre, il encourrait même la peine capitale [2].

Les fameux statuts de l'empereur Frédéric II, promulgués à Mayence en 1234, démontrent que, si à la vérité les guerres privées subsistaient encore malgré l'institution destinée à en restreindre les effets et la durée, cependant les ordonnances de la Trève de Dieu tenaient lieu de règle générale dans les suspensions d'armes que les seigneurs et les chevaliers concluaient fréquemment entr'eux [3].

[1] *Constitutio pacis Dei in synodo Moguntina promulgata*, *a.* 1085. (Pertz, *Monum. Germ.*, t. IV, p. 55.) Les jours dans l'année où les actes d'hostilité n'étaient pas défendus, ne se montèrent plus qu'à environ 95.

[2] *Frederici I. Constitutiones de pace servanda*, *a.* 1156 *et* 1158, *apud* Pertz, *Monum. Germ.*, t. IV, p. 101 à 112.

[3] « *De Treugis.* — Si quis Treuga violaverit...... violator manum perdat. » *Fred. II Const.*, *l. c.*, p. 314.

Ces statuts furent confirmés à peu près dans les mêmes termes par l'empereur Rodolphe Ier, en 1281, sous la dénomination allemande de *Landfriden*[1].

Les pontifes romains ne restèrent point étrangers à l'établissement de la Trève de Dieu, instituée d'abord par les conciles provinciaux; le *Cartulaire de Lausanne* nous montre déjà le synode de Montrion s'appuyant d'un bref du pape. En Lorraine et en Alsace, le pape Léon IX la fit promulguer en 1051[2]. Urbain II ordonna l'observation de la Trève de Dieu à toutes les nations de la chrétienté, lorsqu'au concile de Clermont, en 1095, ce pontife publia la première croisade pour la délivrance de la Terre Sainte[3]. Cette garantie de paix et de sécurité pour leurs familles, donnée aux croisés qui s'éloignaient pour longtemps de leurs foyers, dut augmenter le nombre de ceux qui se dévonèrent au succès de la guerre sainte.

En résumant les diverses phases que subit la Trève de Dieu dans le cours du moyen-âge, on remarque que le principe de cette institution, émané du pouvoir ecclésiastique, passe plus tard dans la constitution politique de l'Etat, s'incorpore au régime féodal et se rattache indirectement à l'origine de la chevalerie, mais sans avoir avec elle d'autre rapport que celui qui doit résulter, avec le temps, du développement des idées et du progrès social. La Trève de Dieu fut un premier triomphe remporté par l'ordre moral sur la force brutale. Les croisades naquirent du réveil de l'humanité et poussèrent jusqu'au fanatisme la foi reli-

[1] *Rodolfi I constitutio pacis, apud* Pertz, *l. c.*, p. 431-432.

[2] « Quia Leonis Pape banno (pacis) sancitum est. » Grandidier, *Hist. d'Alsace, pièces*, p. 245, n° 413.

[3] *Art de vérifier les dates*, t. I, p. 183.

gieuse. La chevalerie qui leur succéda tempéra l'exaltation pieuse et joignit à l'héroïsme de la gloire personnelle le culte de la beauté et la fidélité à l'honneur.

C'est ainsi qu'une coutume qui touche à la barbarie des premiers siècles se lie par des transformations successives aux institutions modernes, et qu'elle contribue, selon toute apparence, à hâter le progrès de la civilisation.

Lausanne, 2 janvier 1845. FR. DE GINGINS.

NOTE.

Le *Cartulaire de Lausanne* n'indique point d'une manière précise l'année où se tint le synode de Montrion convoqué par l'évêque Hugues. Mais on a fait remarquer plus haut que la Trève de Dieu proclamée dans cette assemblée n'avoit pu s'établir dans nos contrées que vers la fin de l'an 1036. — D'un autre côté, quoiqu'il y ait divergence dans les deux parties du *Cartulaire*, au sujet de l'année de la mort du prélat qui dota la Transjurane de la Trève de Dieu, néanmoins elles s'accordent sur ce point essentiel, qu'il décéda le *mercredi*, veille des Kalendes de septembre, soit le 31 août. (*Cartul. de Lausanne*, édit. Matile, 1re partie, p. 13: « *Obiit . . . . . pridie Kalendis septembris feria quarta;* » et 2me partie, p. 30: « *Obiit II° Kal. septembris feria quarta.* » Or, cette coïncidence du mercredi 4me jour de la semaine avec le 31me jour du mois d'août, ne se rencontra, à cette époque, qu'en 1037. Et nous adoptons cette année comme date certaine de la mort de l'évêque Hugues.

Il faut conclure de là que l'assemblée de Montrion se tint dans l'automne de l'an 1036, ou au printemps de l'an 1037.

ESQUISSES DE MOEURS

ET

PORTRAITS DE FAMILLE.

II[1]. — L'HOMME CIRCONSPECT.

Chut! Prenez-garde! Avez-vous fermé la porte? C'est mon voisin, mon cousin, presque mon ami intime, et je veux, Madame, vous en dire un peu de mal, que vous ne lui répéterez pas, car il en serait désolé. Laissons-lui croire, par charité, qu'il est le plus irréprochable des humains. Et vraiment, l'autre jour, je l'aurais presque battu d'impatience, mais à quoi bon? je ne lui aurais point, par là, persuadé qu'on pouvait se mettre réellement en colère contre lui. Il est si parfaitement sûr de n'avoir jamais dit un mot de rien ni de personne! Il serait même très-fâché que vous l'appelassiez, à cause de cela, un homme prudent; car il estime que la sagesse veut que tout le monde soit ainsi, que personne ne se distingue.

Pour cela, notre pays est fort de son avis, — *notre* pays! souffrez que je l'appelle aussi le mien, puisque j'en parle comme si j'en étais encore, comme si j'y vivais autrement que par l'imagination. — O circonspection! oui, ton nom est *Suisse*, ou du moins il devrait l'être. L'atmosphère de la démocratie est, en effet, constituée de telle sorte qu'il y règne habituellement une petite pluie aigre et fine, un éger grésil, sans parler des bourrasques : aussi chacun y devient-il

[1] Voir le n° I, L'OISIF, dans la livraison de décembre, 1844, p. 697 du t. VII.

d'une certaine force dans l'art de passer entre les gouttes, en d'autres termes, d'en éviter une pour en recevoir deux. Nous sommes donc ici tous circonspects, excepté moi pourtant dont on peut dire que j'y suis et n'y suis pas. C'est peut-être cette manière d'appartenir à notre pays qui me permet de lui reprocher sa qualité républicaine par excellence. Quoi qu'il en soit, il est plus piquant, ce me semble, de morigéner à propos de dispositions qu'on n'a pas (bonnes ou mauvaises); car de vouloir corriger les autres des défauts qu'on a soi-même, cela est devenu par trop commun.

La société des personnes circonspectes a d'immenses avantages, assaisonnés comme toutes les choses humaines par de légers inconvéniens. Elles sont, en général, incapables des grandes trahisons, sinon des petites noirceurs. Elles disent toujours des choses incontestables. Si, en les quittant, vous avez soif d'un paradoxe comme d'un verre d'eau après une course dans une plaine aride, ce n'est pas leur faute. Selon elles, l'amusement n'est pas du tout nécessaire dans une société bien organisée, non plus que les échanges de pensée ou les traits de cœur et d'esprit : cela est même plus ou moins compromettant et dangereux. A quoi bon la variété de visage ou de propos? ne suffit-il pas de changer d'ajustement pour assouvir le besoin de nouveauté malheureusement inhérent à notre nature? Nous possédons de l'esprit, du savoir et de la sensibilité comme nos grand'mères un grand habit de damas bien solennel, qui ne sortait jamais de l'armoire et qui nous est arrivé si intact que nous en avons fait des canapés : seulement je ne me figure pas comment nos petites-filles se serviront de notre bagage intellectuel si bien renfermé, tout neuf, et dont personne n'a fait usage.

Je comprendrais très-bien que pour moi, qui suis un vieux bonhomme, on ne fît pas de grands frais d'amabilité si, justement, le vrai caractère de l'amabilité d'esprit n'était pas d'exister pour tout le monde; mais enfin, assez souvent, en face de deux beaux yeux comme on en voit chez nous, yeux pleins de promesses et de vie, je suis sur le point de m'écrier : Un mot! par grâce, de ceux que vous pensez si bien et que vous ne dites jamais : la charité s'il vous plait! Il faut être juste pourtant; de ces mots-là, de ces mots gracieux d'abandon, de franchise et d'individualité, on en entend par ci par là, surtout auprès de quelques personnes plus courageuses que les autres; mais on n'en a jamais assez, ils sont si charmans, si simples, si naturels, si confians, si peu circonspects... Aussi pour l'ordinaire, excepté auprès des amateurs tels que moi des choses naïves, ils sont très-mal

récompensés. Tous les circonspects à la ronde s'étonnent et s'effraient. Il semble qu'on va leur porter la main au visage pour déchirer leur impassible masque de velours. Le contact de l'âme leur paraît presque indécent, et dans ce trait rapide d'une intelligence qui livre quelque chose d'elle-même, sourire, sarcasme, fiction ou poésie, jeu ou soupir, on trouve à l'instant de quoi juger, c'est-à-dire condamner en silence et sans appel. C'est l'inquisition de Venise où l'accusé ne saura jamais quel est son crime; où il ne saura du moins qu'une chose, c'est qu'il est hérétique (excentrique) et, à quelque degré que ce soit, passible de la brûlure : ne fût-ce que pour l'exemple.

La circonspection n'est pas l'indulgence; bien au contraire. C'est une certaine défiance de soi et des autres qui n'est point si bonne enfant qu'elle en a l'air. Jamais vertu tout humaine ne fut si contente d'elle-même, si exclusive, si sûre de son propre sens, tranchons le mot, si sagement égoïste. Elle croit au bien par surprise et au mal par système. Sa cuirasse d'airain glace tout enthousiasme comme toute spontanéité : on sent le froid de l'armure au lieu des battemens d'une poitrine humaine, et entre les individus mis en garde ainsi les uns contre les autres toute trace de fraternité disparaît. Rien n'est gênant, en général, comme un homme timide : il y a quelque chose de sympathiquement effrayé dans son approche qui vous gagne peu à peu, et déconcerte vos dispositions les plus prévenantes. De la même façon, la circonspection des autres nous remplit d'angoisse, de malaise, de méticuleuses terreurs sur nos faits et gestes. Cette attention scrupuleusement exacte à ne se point livrer nous avertit sans nous garder. Presque toujours, au contraire, un esprit assez malheureux pour n'être pas né circonspect, se trouble, s'embarrasse, s'agite et se prépare mille remords pour autant de peccadilles qui ne seraient rien ailleurs, mais qui prennent de la consistance en de telles rencontres. Je me souviens de m'être tourmenté une nuit durant pour avoir laissé échapper, devant un homme circonspect, mon manque absolu de système sur l'Eglise et l'Etat : il fit une grimace si équivoque, me demandant mon âge bientôt après comme pour me rappeler à moi-même, que je pensai en avoir un cheveu blanc de plus; et cela n'en valait pas la peine, je le découvris bien aux premières lueurs du matin.

A ce propos, je dirai encore que l'homme circonspect ne répond guère, mais qu'il questionne beaucoup. Pour me venger de cette panique, je mis un jour le mien aux prises avec un autre qui ne lui cédait en rien, leur persuadant à tous deux séparément qu'ils pouvaient apprendre l'un de l'autre des nouvelles importantes. Par esprit de contradiction

sans doute, les gens prudens sont démesurément curieux. Les miens se rapprochaient peu à peu, sans avoir l'air d'y songer. Nous étions au Cercle, collés contre la paroi et faisant statue avec le reste de la galerie qui regarde jouer au billard. L'un poussa l'autre. Ils se firent des excuses, qu'ils prolongèrent. Mon amorce brûlait. Malheureusement un étourdi, se retournant, s'écria très-haut, en s'adressant à tout le monde : — Y a-t-il quelque chose de nouveau sur les Jésuites? A l'instant, et comme d'un accord tacite, nos deux personnages baissèrent les yeux, prirent un air de dignité demi-distraite, demi-sérieuse, et se turent. L'un d'eux fit même quelques pas pour s'éloigner : mais il revint; comme l'oiseau effarouché retourne aux miettes semées pour lui sur une fenêtre. — Eh bien, que dit-on sur les affaires du jour? demanda-t-il à son confrère. — Parlez-vous du cours de M. Vinet? dit celui-ci. — S'y serait-il passé quelque chose? reprit le premier. — Ah! je croyais que vous alliez me l'apprendre, dit le second. C'est donc la politique qui brouille ses cartes. Que pensez-vous du résultat? Aura-t-on les Jésuites à Lucerne, ou la guerre? — Eh! eh! que sait-on? Croyez-vous la situation aussi grave qu'on la fait? Le ministère passera-t-il la session? — Ma foi, cela pourrait bien tourner au Molé ou au Thiers. Mais que dit-on à Lausanne, où vous êtes allé l'autre jour? — A qui le demandez-vous? je n'ai pas même lu les journaux. Ah! on parle tout de bon du chemin de fer de Lyon à Genève. Sait-on ce que vont faire Neuchâtel et Genève? — Je l'ignore, les positions protestantes sont difficiles à bien garder maintenant. — Il est vrai, comme toutes celles qui le méritent. Au surplus, nos voisins sont des gens habiles qui nous dispensent très-fort du souci que nous prenons d'eux. — Oui, chacun à ses affaires. Que pensez-vous des nôtres. — Moi? J'ai entendu hier un conseiller d'Etat dire qu'elles se gâtaient fort; *(riant)* c'est sous sa responsabilité que je le répète. — Ma foi, dit l'autre en riant plus fort, parlez-moi, par le temps qui court, de n'être pas responsable!

Vous comprenez à merveille, aimable et pénétrante lectrice, que de tels entretiens peuvent se dérouler indéfiniment, passer de la Chine au Japon, et de Berlin à Rome, sans jeter de bien lumineux éclairs sur la situation générale du monde et sur la pente particulière des humeurs ou des opinions des interlocuteurs. Je vous fais donc grâce du bruit de ces roues qui tournent à vide sans s'accrocher, sans parvenir à mettre en mouvement le moindre engrenage.

Cependant, si à la place de cette pensée insaisissable vous voulez vous contenter de la mienne, j'ajouterai que je préfère ce bruit insi-

pide et innocent de l'incontestable enté sur le banal, à celui que font les grosses voix des petites *mouches du coche* qui bourdonnent sans cesse leur avis autour du char de l'Etat, qui croient faire quelque chose parce qu'elles crient beaucoup, et qui, en effet, font mal à la tête à leur prochain. Quand cette migraine sera un peu passée, je vous en parlerai peut-être. Mais, à cette heure, les oreilles me tintent trop cruellement. Mouches radicales par ci, mouches rassurantes par là, mouches donneuses d'avis, mouches ultras, mouches sinistres, mouches dédaigneuses, mouches de réunions populaires, on ne sait plus laquelle entendre. Et n'en ai-je pas toujours cinq ou six à mes trousses, moi indigne, pour m'apprendre, parce que j'ai la fantaisie de faire aussi des portraits, comment s'y prenait La Bruyère.

L'homme circonspect ne m'a jamais dit cela, et je lui en sais gré; mais, depuis qu'une malicieuse dame a cru reconnaître, non pas mon panache blanc comme celui d'Henri IV, mais mon bonnet de velours noir signalant l'horison de l'*Oisif,* mon prudent ami secoue la tête et me regarde avec une compassion mêlée de reproche. Son regard signifie clairement : Qu'allais-tu faire dans cette galère ? et son silence est d'autant plus éloquent qu'il prêche d'exemple. Mais je pense qu'après mon indiscrétion d'aujourd'hui ce cher voisin n'y tiendra plus, et que je serai duement apostrophé, à notre partie de wisth, de cette sentence foudroyante : — La littérature du jour ne respecte rien. Je ne conçois pas comment on peut écrire maintenant. Je répondrai d'un air innocent : — De qui parlez-vous? — D'Eugène Sue : répliquera-t-il, avec la même candeur. Dès lors nous serons ennemis intimes. Il laissera tomber sur moi quelques syllabes mystérieusement éplorées. Je riposterai par des duretés bien franches et lui dirai, entre autres, que la circonspection et l'honnêteté sont des choses si différentes qu'elles sont souvent opposées; que la véritable réserve est pleine de naturel et d'abandon; que la simplicité du cœur en est la meilleure garde; que notre siècle gourmé tourne le dos, en même temps, à l'élégance, au naturel et aux qualités de bon ton qui sont pourtant sa haute prétention; et qu'enfin, dans cet état de choses, loin de rechercher la société des hommes instruits et des classes élevées pour échapper à la fade monotonie des lieux communs, on est réduit à surprendre, au passage, chez le peuple, quelques traits de caractère, quelques saillies, quelques propos de verve et d'originalité. Ils vous chamarrent, il est vrai, leurs harangues d'épithètes de toutes les couleurs; mais nous, nous ne sortons pas du gris le plus terne, et souvent, de peur de marquer trop une nuance, nous n'appelons pas même les choses par leur nom.

Véritablement, rien que de vous en parler, je me sens si ennuyeux que j'abandonne la partie.

Disputons-nous un peu, je vous prie, pour me remettre en haleine. Seulement je vous avertis que la gent circonspecte, si vous tenez à en être, ne dispute jamais. Elle ne discute pas même, elle approuve toujours, elle excelle à escamoter son avis ! c'est en cela surtout qu'un Circonspect est véritablement passé maître. Il a pour toutes choses un *oui* ou un *non* si pâle, mais si pâle que je défie l'œil le plus exercé de dire si c'est du blanc ou du noir. Ou bien il s'en tire, à tout propos, avec un *c'est clair !* qui est bien le plus joli petit abîme d'obscurité que je connaisse. — La machine ne va pas, Monsieur, dit à gauche quelqu'un ; nous allons être débordés. — C'est clair. — Elle ne va pas? s'écrie-t-on à droite : c'est-à-dire qu'elle tourbillonne et nous emporte on ne sait où. Il faut l'arrêter. — C'est clair. — Le clergé, les ministres... murmure une voix par derrière. — C'est clair. — Le trop grand nombre de tribunaux. — C'est clair. — Les tripotages politiques : je me serais laissé nommer au Grand Conseil, ils n'ont pas voulu ! — C'est clair. — Non, mais l'instruction publique. — C'est... — une question mal comprise. — ... clair. — La science, monsieur, doit être mise à la portée de tous les esprits, dans une république. — C'... — Voilà le véritable parcours, la libre propriété, les pâturages communaux, où chacun peut mener sa bête en liberté. — ... clair.

Tenez ! seulement de vous conter cela, Madame, il m'a pris une passion de discorde telle, que si vous me disiez un mot aimable avec votre plus jolie voix, je vous regarderais de travers, et je murmurerais : C'est trouble ! Disputons-nous donc, je vous en supplie ! c'est le seul moyen de vivre en paix.

UN PEU DE DISPUTE.

CHANSON.

Un peu de dispute ranime.
Foin des gens toujours endormis !
La discorde serait un crime,
Mais se disputer est permis.

⁂

Toujours d'accord! Rien n'est plus fade!
Si personne ne soufflait mot,
Chacun en deviendrait malade,
L'homme d'esprit comme le sot.
Un peu de dispute ranime, *etc.*

Toujours d'accord! -- Voyons! compère,
Vous eûtes tort le beau premier.
— Moi ? pas du tout. — Alors j'espère
Que vous aurez tort le dernier.
Un peu de dispute ranime, *etc.*

Toujours d'accord dans un ménage ;
Supposons-le par charité :
S'en aimerait-on davantage?
Nul ne le sait ; en vérité !
Un peu de dispute ranime, *etc.*

Toujours d'accord entre confrères,
Entre savans et beaux-esprits :
Que deviendraient tant de libraires,
Et de quoi vivraient les souris?
Un peu de dispute ranime, *etc.*

Toujours d'accord; point de chicanes,
De mauvais sang, point d'airs malsains;
Alors, adieu baume et tisanes!
Que deviendraient les médecins?
Un peu de dispute ranime, *etc.*

Toujours d'accord même au village,
Dans les cités, dans les états,
Au premier, au cinquième étage....
Que deviendraient les avocats?
Un peu de dispute ranime, *etc.*

Toujours d'accord dans notre Suisse....
Ici, pourtant, tenons-nous bien ;
N'allons pas dire une malice
Qui soit d'un mauvais citoyen.
Un peu de dispute ranime, *etc.*

Toujours d'accord! la terre et l'onde
Disent aussi : *Le tien*, *le mien*.
La paix étoufferait le monde....
Mais le monde ne risque rien.
Un peu de dispute ranime, *etc.*

✱

Un peu de dispute ranime,
Foin des gens toujours endormis!
La discorde serait un crime,
Mais se disputer est permis.

Je pourrais vous dire : Tout finit par des chansons ; mais puisqu'aussi bien me voilà *en froid* avec lui, il faut que je vous raconte encore une histoire sur mon ami l'homme circonspect.

Je n'ai jamais su par quelle étrange anomalie Victor se trouvait dans nos rangs d'écervelés conspirateurs, d'écervelés jeunes et vieux. C'était avant 1830. Il est vrai, que tout le monde en était : preuve en soit le mot de M. de Talleyrand à un gentilhomme qui revenait de Gand. — J'y étais aussi, nous étions bien là cinq ou six cents, et maintenant il en est déjà revenu plus de six mille. — Mais enfin Victor comptait réellement parmi les nôtres alors, à telles enseignes qu'on ne put jamais le trouver un certain jour d'assemblée générale où l'on fit, et ce fut tout, de superbes discours. Nous conspirions donc tous de grand cœur. Nous avions toujours quelque chose à nous dire sur les progrès de nos idées. Ah ! si je n'étais pas discret.... (il faut bien l'être quand on n'est pas circonspect). Un temps de complot, c'est un temps de premières amours ; c'est-à-dire de bagatelles importantes, de certitudes absurdes, de petits messages et de gros propos, où l'on joue avec délices à l'homme d'importance. Je crois bien que j'avais un manteau couleur de muraille, et je suis sûr d'avoir frotté d'huile le verrou grinçant de plusieurs issues secrètes. Enfin, j'étais dans mon cabinet à confectionner, comme secrétaire-rédacteur, des pièces diplomatiques pour faire nos ennemis noirs comme l'encre, lorsqu'on frappa à ma porte les coups mesurés et significatifs qui annonçaient un membre de l'association. L'heure était critique, non pas par nous, mais pour



nous. La machine lancée se précipitait avec une impétuosité effrayante et que nous aurions en vain voulu modérer. Tous les sabots avaient cassé. Il ne restait d'autre espoir aux postillons, en menant au grand galop, que de ne pas tomber avec quelque cheval abattu, car alors tout s'abîmait de compagnie. En un mot, si nous allions à fond de train, ce n'était pas en maîtres assurément. On touchait aux grands événemens dans lesquels nous nous étions étourdiment mêlés. Par bonheur nos adversaires étaient plus imprudens que nous; mais nous n'en savions rien, et nous commençions à éprouver quelque chose de la stupéfaction d'un apprenti magicien qui ne peut plus arrêter les fantômes qu'il évoque. En voyant entrer Victor d'un air solennel, je crus qu'il m'apportait les redoutables nouvelles. Il me fit signe de ne pas bouger, sonda d'un long regard les profondeurs du corridor avant de refermer la porte; puis, sur la pointe du pied, il se dirigea vers celle qui ouvrait sur une chambre voisine, qu'il visita également de l'œil, très-soigneusement. Plein d'anxiété, j'attendais toujours. En revenant à moi, mon homme avisa une armoire, il l'ouvrit, remua du bout de sa canne les hardes qui se trouvaient au fond, écarta les rideaux de l'alcove et le tapis du lit pour s'assurer que personne n'était dessous, puis, seulement alors et me voyant tout pâle et tout tremblant d'attente, il prit ma tête dans ses mains, et me coula avec le souffle ces mots dans l'oreille : Je me marie ! Véritablement, je pensai l'étrangler, et je lui répondis en propres termes : que le d.... t'emporte, toi, ton mariage et ta femme ! Me faire une telle peur pour rien du tout ! Il arrangeait sa cravate et s'en alla aussi scandalisé de mon emportement que de mon manque de savoir-vivre.

J'avais répondu fort mal à la délicatesse de ses procédés, car enfin cette union devait rester secrète un mois encore, et il me l'avait communiquée en rang d'ami. En quoi cela pouvait-il me fâcher ? Il avait raison. Mais il ne comprit pas mieux pourquoi, mon premier mouvement passé, je fus saisi d'un violent accès de rire. Il était déjà sorti; il revint d'un air de compassion et me dit : pauvre cousin ! vous êtes plus âgé que moi, et vous ne saurez jamais traiter convenablement les choses sérieuses ! C'est la parole la moins circonspecte qu'il se soit jamais permise.

Quant à l'action qu'il méditait, à son mariage, « chose sérieuse, » en effet, mais où il ne faut pas mettre trop de circonspection parce qu'alors on ne se marie point, j'ai la satisfaction de vous apprendre qu'il n'a pas démenti là son caractère. La femme de son choix est sensée, réservée, excessivement habile dans l'art de faire des ourlets et des con-

fitures ; elle parle très-peu ; mais, en revanche, tout ce qu'elle dit est marqué (aussi correctement que ses mouchoirs de poche) au coin d'une évidence si frappante, si officielle, qu'on pourrait l'imprimer dans l'almanach. Elle se moquerait bien des femmes d'esprit, si, dans sa tranquille raison, elle pouvait se moquer de quelque chose.

P. S. A quel propos, me demanderez-vous peut-être, l'*homme circonspect* dans ce moment? Le plus grand à-propos des critiques de mœurs est justement, selon moi, de n'en point avoir dans les circonstances. En présence des agitations un peu téméraires et, je le crains, dangereuses, des passions politiques, comment parler avec sang-froid des petits travers des caractères ardens? Comment peindre l'homme sans peindre des hommes, sans qu'aussitôt amis ou ennemis viennent avec des noms au devant de telle intention littéraire qui n'en connaissait point? Aujourd'hui, du moins, l'homme circonspect est bon à décrire parce qu'on ne le voit nulle part. A Genève, à Neuchâtel, à Lucerne ou à Berne, comme à Lausanne, il ne sort pas maintenant : il est enrhumé.

S. Ferrier.

POÉSIE.

—⊸o⊷—

LES MARIONNETTES.

Épopée.

Ainsi font, font, font
Les follettes
Marionnettes ;
Ainsi font, font, font
Trois p'tits tours, et puis s'en vont.

Mettez les poings aux côtés,
Marionnettes,
Marionnettes !
Mettez les poings aux côtés,
Marionnettes ! et sautez !

I.

O toi qui t'en vas,
Jeune fille
Dont l'œil brille !
O toi qui t'en vas,
Un beau jeune homme à ton bras !

Jeune oiseau si gai,
Qui sautille,

Qui babille,
Jeune oiseau si gai,
Chantant sa chanson de mai!

Jeune fleur d'un jour,
Qui voltige
Sur sa tige,
Jeune fleur d'un jour,
Jeune fille, et fleur d'amour!

Ainsi font, font, font
Les follettes
Marionnettes,
Ainsi font, font, font
Trois p'tits tours... et puis s'en vont.

II.

Enfans si joyeux,
Têtes blondes,
Mines rondes!
Enfans, si joyeux
D'une fleur dans vos cheveux;

Chevreuils et chamois,
Troupe agreste
Au pied leste,
Chevreuils et chamois,
Qui vous sauvez dans les bois;

Rians papillons,
Dont chaque aile
Etincelle;
Rians papillons!
Trois p'tits tours dans les vallons!

Ainsi font, font, font
Les follettes
Marionnettes,
Ainsi font, font, font
Trois p'tits tours..., et puis s'en vont.

III.

Laboureur, ouvrant
De la terre,
Notre mère,
Laboureur, ouvrant
Le sein noir qui nous reprend;

Marchand très-expert,
Qui t'amuses
De tes ruses,
Marchand très-expert
A gagner où chacun perd;

Femme au grand babil,
Qui regrettes
Et caquettes,
Femme au grand babil!
Trois p'tits tours!... ainsi soit-il!

Ainsi font, font, font
Les follettes
Marionnettes,
Ainsi font, font, font
Trois p'tits tours... et puis s'en vont.

IV.

Dames qui menez,
Ah! comtesses!
Ah! duchesses!
Dames qui menez
Trois, quatre amans par le nez;

Banquiers qui dinez
Comme quatre,
Sans vous battre,
Banquiers qui dînez
D'un peuple ou deux ruinés;

Héros en atours,
En moustaches,

En panaches,
Héros en atours!
Vite, allons!... trois petits tours!

Ainsi font, font, font
Les follettes
Marionnettes,
Ainsi font, font, font
Trois p'tits tours... et puis s'en vont.

V.

Grands hommes d'esprit,
A la peine,
A la gêne,
Grands hommes d'esprit,
Dont un sot triomphe et rit;

Artistes rêvant,
L'âme sombre,
Et dans l'ombre,
Artistes rêvant
D'amour, de gloire et de vent;

Vous qu'on applaudit,
Gens de phrase
Et d'emphase,
Vous qu'on applaudit,
Trois p'tits tours!... et tout est dit.

Ainsi font, font, font
Les follettes
Marionnettes,
Ainsi font, font, font
Trois p'tits tours... et puis s'en vont.

VI.

Faiseurs de traités,
Diplomates
En cravates,

Faiseurs de traités
Toujours inexécutés ;

Potentats assis
Sur un trône
Grand d'une aune,
Potentats assis
Sur un trône de soucis ;

Soldats et tambours,
En bataille!
A la mitraille!
Soldats et tambours,
En avant!... trois petits tours!

Ainsi font, font, font
Les follettes
Marionnettes,
Ainsi font, font, font
Trois p'tits tours... et puis s'en vont.

VII.

César dont la main
Tient le glaive,
Le soulève...
César dont la main
Se desséchera demain ;

Terre qui gémis
Dans l'espace,
Où tout passe,
Terre qui gémis
Un moment, comme tes fils ;

Soleil radieux
Qui nous traînes
Dans tes chaînes,
Soleil radieux,
Trois p'tits tours de cieux en cieux!

Ainsi font, font, font
Les follettes

Marionnettes,
Ainsi font, font, font
Trois p'tits tours... et puis s'en vont.

VIII.

Peuples inconnus,
Sylphes, gnomes
Et fantômes,
Peuples inconnus
Qui voyez sans être vus;

Vous tous qui, dans l'air,
Sur les cimes
Des abîmes,
Vous tous qui, dans l'air,
Gambadez comme l'éclair;

Astres éclatans,
Chœur du monde,
Vaste ronde,
Astres éclatans!
Trois p'tits tours!... et fin du Temps.

Ainsi font, font, font
Les follettes
Marionnettes,
Ainsi font, font, font
Trois p'tits tours... et puis s'en vont.

Mettez les poings aux côtés,
Marionnettes,
Marionnettes,
Mettez les poings aux côtés,
Marionnettes! et sautez!

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

FÉVRIER.

— La politique a été très-vive ce mois-ci; le ministère Guizot s'est trouvé plus malade qu'il ne le croyait, et il a failli succomber sur l'affaire de Taïti; il serait même tombé s'il avait interprété le sentiment public, mais ce sont des choses que les gouvernans n'entendent pas à demi-mot. Le ministère reste donc, mais atteint gravement, et, selon toutes les prévisions, mortellement blessé : *hæret lateri lethalis arundo.* L'endroit de la blessure est précisément un point d'honneur national.

— La grande et bonne nouvelle littéraire est le rétablissement de M. Villemain; la médecine, cette fois comme tant d'autres, a été mise en défaut, mais dans un sens plus favorable que d'ordinaire : elle pronostiquait au plus grave, et la nature l'a déjouée. Cette raison lumineuse et rapide a repris tout son jeu et sa vivacité; dès que l'attention et le travail suivi seront possibles, la littérature et ses douceurs achèveront vite et confirmeront, tout le fait espérer, une guérison qui a été accueillie avec un sentiment de joie universel. M. Villemain a quitté l'hôtel du ministère de l'instruction publique, et il s'est logé dans une petite maison à Chaillot, espèce de village à l'intérieur de Paris; il se promène tous les jours en voiture et reçoit avec plaisir les nombreuses visites qui ne cessent pas et auxquelles il suffit avec sa grâce accoutumée.

— Le 16 janvier a eu lieu la réception tant attendue de M. Saint-Marc Girardin à l'Académie française; les discours du récipiendaire et de M. Victor Hugo, ne donnent pas tout à fait, à la lecture, l'impression de la séance, disent les personnes qui y ont assisté : c'est aussi l'avis de deux de nos compatriotes qui ont eu cette bonne fortune pendant leur séjour à Paris. Ils n'ont point trouvé non plus que M. Victor Hugo ait eu sur M. Saint-Marc Girardin tout l'avantage et toute la prépondérance à laquelle il visait. Le sujet était l'éloge de M. Campenon, sujet fort mince et fort maigre en vérité; il a fallu, de part et d'autre, se jeter sur les lieux communs, et les prétextes même n'abondaient pas, tant M. Campenon avait été sobre et avait gardé toute sa vie un *silence prudent*. L'intérêt piquant et dramatique de la séance était que M. Saint-Marc Girardin avait pour titre principal de son admission à l'Académie un ouvrage sur l'*usage des passions dans le drame*, où M. Hugo avait reçu du critique plus d'une épigramme : on voulait voir comment le poète, directeur de l'Académie, répondrait dans un sujet si délicat où il se trouvait juge et partie. Les négociations et les tentatives de conciliation avaient été longues et avaient duré, dit-on, près d'un an. M. Saint-Marc Girardin, vers la fin de son discours, avait assez délicatement touché cette situation en disant :

« Et pardonnez-moi, Messieurs, si le souvenir de nos jeunes princes [1] me ramène naturellement vers ces écoles d'où ils sont sortis, vers ces lieux où j'ai mes plus doux devoirs, où il m'est donné de vivre avec les jeunes gens, et d'observer l'avenir de la patrie à travers le leur; là aussi je vois la jeunesse toujours favorable aux bons sentimens et aux nobles pensées, toujours aisément émue quand on lui parle des saintes obligations de la famille ou de la gloire de la France; bienveillante, j'ai droit de le croire, pour ceux qui l'instruisent, pour ceux même qui l'avertissent. Oui! j'aime à dire hautement devant vous, Messieurs, combien, depuis quinze ans que je m'entretiens avec eux, nos jeunes étudians m'ont rendu facile et doux l'accomplissement des devoirs du professorat, combien ils m'ont fait chérir ces causeries familières, qui parfois aussi pourtant ont leurs difficultés; *car j'y dois critiquer quelquefois ceux que je voudrais toujours admirer* [2]. Chargé de diriger la marche encore incertaine de tant de jeunes esprits, c'est vers l'antiquité ou vers le XVIIme siècle que j'aime à les conduire, comme vers le

[1] On loue toujours les rois et les princes à l'Académie française, c'est de rigueur.

[2] Ici, dit-on, un geste de l'orateur avait indiqué celui qu'il *aurait voulu toujours admirer*.

modèle qui trompe le moins. Mais nous saluons les modernes en passant, et nous y revenons avec empressement, quand nous avons touché le but et affermi notre jugement. Dans nos écoles, Messieurs, nous croyons à la gloire littéraire du XIXme siècle, et nous en sommes fiers, nous admirons beaucoup et nous espérons beaucoup, mais nous faisons en sorte d'élever l'admiration par la critique et de féconder l'espérance par l'étude. »

M. Victor Hugo, en répondant, a eu un vrai succès dans la première partie de son discours; mais bientôt un grand lieu commun sur les femmes a un peu dérouté les auditeurs; puis est venu l'éloge des lettrés, et une espèce de tableau idéalisé de ce que c'est que l'Académie; c'était tout à fait une transfiguration. M. Alexandre Thomas s'exprime ainsi à ce sujet dans la *Revue de Paris*; on verra qu'il a eu la même impression.

« Ce dernier discours de M. Victor Hugo contient, dit-il, le splendide récit des vertus et des grandeurs de l'Olympe académique. Les louanges que l'on donne à cette illustre compagnie sont toujours d'autant plus belles qu'elles sont moins emphatiques; elle est assez haut placée pour qu'on lui parle d'une façon naturelle; quand il s'agit d'un corps qui depuis deux siècles représente à lui seul l'unité intellectuelle de la France, il semble en vérité qu'on ne puisse trouver de complimens qui ne lui soient point applicables. M. Victor Hugo réussit à les tourner de telle sorte qu'ils ne semblent plus s'adresser à personne; ils passent par dessus toutes les têtes et vont à l'adresse d'une espèce d'idéal fantastique dont on peut dire le plus grand bien sans faire tort à sa propre gloire, parce qu'on est sûr de ne le rencontrer nulle part dans le monde des vivans. C'est une transfiguration avec ses rayons et ses auréoles. »

La voix grave de l'orateur ajoutait, nous écrit-on encore, à la solennité du langage, et on pouvait croire par momens qu'on entendait moins le directeur de l'Académie française s'adressant à un spirituel confrère, que le président d'une loge de francs-maçons recevant un nouvel initié. Ainsi M. Hugo disait sans sourire :

« Dans cette position nouvelle, votre horizon, Monsieur, s'agrandira. Vous embrasserez d'un coup d'œil à la fois plus ferme et plus étendu de plus vastes espaces. Les esprits comme le vôtre se fortifient en s'élevant. A mesure que leur point de vue se hausse, leur pensée monte. De nouvelles perspectives, *dont peut-être vous serez surpris vous-même*, s'ouvriront à votre regard. *C'est ici, Monsieur, une région sereine.* En entrant dans cette compagnie séculaire que tant de grands noms ont honorée, où il y a tant de gloire et par conséquent tant de calme, *chacun dépose sa passion personnelle*, et prend la

passion de tous, la vérité. Soyez le bienvenu, Monsieur. Vous ne trouverez pas ici l'écho des controverses qui émeuvent les esprits au dehors, et dont le bruit n'arrive pas jusqu'à nous. *Les membres de cette Académie habitent la sphère des idées pures*. Qu'il me soit permis de leur rendre cette justice, à moi, l'un des derniers d'entre eux par le mérite et par l'âge. *Ils ignorent tout sentiment qui pourrait troubler la paix inaltérable de leur pensée*. Bientôt, Monsieur, appelé à leurs assemblées intérieures, vous les connaîtrez, vous les verrez, tels qu'ils sont, affectueux, bienveillans, paisibles. »

« De grace, demande encore le critique de la *Revue de Paris* que nous citions tout à l'heure, sommes-nous ici à l'Académie? Non, certes, et, parmi ses membres, il n'en est pas un qui ne soit trop sensé pour se reconnaître à ce portrait-là. M. Victor Hugo s'est trompé de modèle; il n'a pas regardé les gens posés qu'il avait autour de lui, gens d'esprit très-pratique, d'humeur en général assez conquérante, et sachant bien tous qu'ils nous sont trop nécessaires pour s'enfermer volontiers dans ces nuages.... »

De même, d'après M. Hugo, « qu'est-ce que le roi d'un peuple libre? Un magistrat fort alerte et fort occupé qui ne peut guère ni s'amuser ni s'endormir, qui a ses droits comme tout le monde et rien que ses droits, qui en use jusqu'au bout et ne saurait aller plus loin? Que de chicanes et de petitesses! Lisez, au contraire, certain endroit de ce beau discours d'hier, nous allons voir le souverain des temps modernes, tel que le conçoit M. Victor Hugo; c'est Aaroun, c'est Arthur, c'est Charlemagne, c'est « un sage couronné, qui du haut de son trône laisse tomber sur » toutes les nations les graves et saintes paroles de la concorde uni- » verselle. »

On a cru voir aussi dans certains de ces passages des admonitions tombées de haut sur la critique, cette tracassière des grands hommes. M. Charles Labitte a pu dire (*Revue des Deux Mondes* du 1er février) que M. Hugo, dans son discours, atteignait par instans à l'éloquence, mais jamais à l'urbanité.

Il est arrivé, au reste, en cette circonstance, ce qui arrive toutes les fois que M. Hugo entre en scène; il s'est institué autour de son œuvre un débat, un combat. Tandis que M. Thomas et M. Charles Labitte dans les *Revues de Paris* et *des Deux Mondes* soutenaient la cause de M. Saint-Marc Girardin et celle du bon sens spirituel, que, dans le *Constitutionnel*, M. Rolle exprimait aussi de son côté une opinion très-sévère, M. Auguste Vacquerie (que nous croyons être l'un des traducteurs d'*Antigone*) entonnait dans la *Presse* l'hymne pindarique et célébrait en termes inouïs la clémence et la magnanimité du maître; les images de M. Victor Hugo sur la sérénité inaltérable et olympienne reviennent ici,

mais avec un surcroît de pinceau ; on sent que le disciple a besoin de renchérir, et l'on passe très-sensiblement du tableau à la charge.

« Je conviens, dit M. Auguste Vacquerie, que le récipiendaire avait commencé par écarter, autant qu'il dépendait de lui, tout débat personnel. Je n'ai pas à analyser ni à apprécier un discours dont on peut prendre connaissance ; je laisse donc le lecteur remarquer avec quelle habileté et quelle discrétion M. Saint-Marc Girardin s'est gardé de toucher par un mot à la littérature contemporaine. Parmi toutes les modernes controverses vers lesquelles il se détourne successivement, il a eu soin d'en oublier une. Si, mal à l'aise et à l'étroit dans l'œuvre de Campenon, il fait des incursions à travers les disputes actuelles, c'est en politique, et non en art ; il y a une page contre les jésuites, il n'y en a pas contre les romantiques. Son discours n'a aucune des préoccupations obstinées de son livre ; il ne s'en échappe pas une étincelle qui puisse rallumer la colère la plus inflammable. Le lecteur louera cette prudence, *qui a permis* au *glorieux directeur de l'Académie de laisser dormir sous la cendre du temps des critiques déjà vieilles de plus d'un an,* et d'être tout entier aux considérations générales. En l'absence de provocations récentes, il a pu ne pas se souvenir de provocations anciennes. Il lui a été loisible d'oublier son intérêt momentané pour ne s'occuper que de l'éternel intérêt de l'art, et de se tenir dans cette *sérénité bleue* que ne noircit aucune des fumées des *cuisines quotidiennes. Il n'a pas eu à détourner sa prunelle du soleil. Sa clémence a plané librement. Il a été plus que clément : il l'a été sans en avoir l'air. Il n'a pas même fait le généreux. Il a été si tranquille que plusieurs ont dû douter de la réalité de l'attaque. Le pardon aurait reconnu l'offense; il ne l'a pas pardonnée, il l'a ignorée.* »

Certes il n'y a jamais eu de clémence et de générosité dont l'*incognito* ait été plus magnifiquement constaté et proclamé, on le voit, avec plus de fanfares. M. Auguste Vacquerie fait les fonctions de hérault d'armes. L'article se termine par ces incroyables paroles :

« Les applaudissemens qui n'avaient pas manqué aux intentions de M. Saint-Marc Girardin ont accompagné d'un bout à l'autre l'admirable et noble réponse du poète. L'ovation a été complète, et le public a chaudement remercié M. Victor Hugo d'avoir replacé de hautes questions littéraires *dans la sphère inaccessible où elles ne peuvent être coudoyées que par le poète qui monte ou le Dieu qui descend.* »

Nous autres Suisses qui n'avons pas d'Académie française, nous avons peine à nous faire une idée de cet avant-goût d'apothéose et d'immortalité ; il nous semble que le récipiendaire, au moment

où il entend de telles paroles de consécration tomber sur lui, doit se dire, comme cet empereur romain près de mourir : *Je sens que je deviens Dieu!* Et puisque nous en sommes à parler ici de nos impressions avec la liberté et la franchise helvétique, nous oserons dire encore, après avoir lu les deux discours, et comme résumé de notre propre jugement sur tout ce tournoi : le discours de M. Saint-Marc Girardin est peut-être un peu trop mince, mais celui de M. Victor Hugo ne l'est pas assez.

— L'article de M. Charles Labitte sur M. Saint-Marc Girardin, article très-spirituel, donne peut-être, par son étendue, un peu trop d'importance et de façade à son objet; mais il prouve très-bien à quel point M. Saint-Marc Girardin est en littérature même autre chose qu'un littérateur; c'est un moraliste, et encore plus un politique, un esprit pratique, habile et positif jusque dans ses badinages. La morale elle-même, qu'il affecte, est chez lui une forme plutôt qu'un but ; ou du moins il vise, non pas tant à atteindre les vrais ressorts de l'homme qu'à user et à jouer de ces ressorts pour l'art de la vie. C'est un aimable et piquant professeur de savoir-vivre et de *conduite*, comme M. Labitte l'a très-bien nommé.

— La séance pour la réception de M. Mérimée a eu lieu le 6; le discours du récipiendaire a complétement réussi. M. Mérimée avait à louer Charles Nodier, et l'on attendait beaucoup d'un tel sujet : il s'en est tiré en étant très-simple, très-fidèle historien, et en serrant, du plus près qu'il a pu, le modèle un peu fantastique; c'a été une autre manière d'être charmant; mais M. Mérimée l'a certainement été; on n'a jamais mieux réussi à l'Académie, en étant moins académique; il n'a fait aucune concession au genre, et il en a triomphé; il est resté dans sa propre manière, avec son genre d'*esquisse* précise, voisine du fait, son ironie contenue, sa fine raillerie qui ne sourit pas, mais dont le public n'a rien laissé échapper. Ce public d'Académie est un public très-délicat, très-disposé à goûter tout ce qui est bien ; c'est un public resté français. Décidément les séances d'Académie française sont plus en vogue que jamais ; et ces sortes de joûtes de beaux-esprits semblent devenues une fête aussi nationale en France que les combats de taureaux peuvent l'être en Espagne. — Nous allions oublier de dire que le discours de M. Etienne (auteur des *Deux Gendres*) qui répondait à M. Mérimée, a été lu par M. Viennet, dans l'ab-

sence de M. Etienne indisposé. Cette réponse a été jugée convenable et suffisante; c'est tout ce qu'on en peut dire; mais tout l'honneur de la séance a été pour le récipiendaire. Quelqu'un disait en sortant : « Nodier avait mêlé la *fée* à tous ses récits, à tous ses souvenirs; Mérimée a supprimé exactement cette fée, et il a su plaire. »

Nous allons donner, du discours de M. Mérimée, les principaux passages biographiques, qui en sont la partie essentielle :

M. Nodier naquit à Besançon en 1780. Son père, avocat distingué, ancien professeur à l'Oratoire, fut longtemps son seul maître, et jamais précepteur plus tendre n'eut un élève plus heureusement doué. Le précepteur impossible d'Émile était trouvé cette fois Il s'efforçait de hâter le développement de cette jeune intelligence; il voulait donner à un enfant les goûts et les idées d'un homme. Trop souvent cette culture hors de saison ne produisit que des fruits trompeurs dans leur précocité, mais une nature généreuse et privilégiée sait garder et mûrir tous les germes qu'on lui confie. Enfant, Charles Nodier avait déjà les habitudes studieuses, les préférences littéraires, et jusqu'aux manies de l'oratorien. Celui-ci aimait les vieux livres, les éditions rares; il en faisait collection, et mieux encore, il les lisait. Nos auteurs du XVIme siècle étaient surtout l'objet de ses prédilections. Son fils pouvait-il ne pas les partager? Plus d'une fois on surprit l'enfant, loin des jeux de ses camarades, lisant un in-folio presque aussi grand que lui. « La première fois que je le vis, » me dit M. Weiss, le savant bibliothécaire de Besançon, « il avait huit ans, et portait sous son bras un volume de Montaigne. » Il apprit à lire dans les immortels *Essais*, et peut-être parla-t-il la langue de Montaigne à un âge où les autres enfants bégayent à peine celle de leurs nourrices.

Vers la fin du XVIIIme siècle, la ville de Besançon conservait encore des souvenirs singuliers de la domination espagnole. A voir ses innombrables couvens, ses palais aux balcons grillés, ses confréries de pénitens de toutes couleurs, on aurait pu se croire dans une ville de Castille. Les mœurs de ses habitans étaient empreintes d'une austérité qui n'avait rien de français. D'anciennes ordonnances défendaient aux Juifs de demeurer plus de trois jours dans l'enceinte des remparts. La société était divisée en plusieurs castes, soigneuses de s'isoler par des barrières infranchissables. D'un côté, des préjugés hautains, de l'autre des espérances insensées; partout des haines traditionnelles. Dans une telle ville, la première étincelle de la révolution devait exciter les passions les plus violentes. M. Nodier père appartenait au parti de la bourgeoisie qui allait triompher. D'un naturel doux jusqu'à la faiblesse, il était devenu républicain avec l'enthousiasme et l'inexpérience d'un homme de lettres. En 1790, il fut nommé maire constitutionnel de Besançon, et, l'année suivante, président du tribunal criminel : fonctions terribles

qu'il accepta sans les connaître, et qu'il n'eut pas le courage d'abdiquer lorsqu'il les eut comprises.

Associé à toutes les pensées de son père, vivant au milieu d'un cercle d'hommes instruits, que charmait son intelligence et sa vivacité, traité par eux comme égal, Charles Nodier admettait toutes les théories nouvelles avec la candeur de son âge. A douze ans, il haïssait la tyrannie comme un Caton d'Utique; il discourait sur les droits du peuple comme l'un des Gracques. C'était ainsi qu'on lui faisait repasser son histoire romaine. Malgré son âge, par une exception singulière, il fut élu en 1792 membre d'une des plus fougueuses sociétés populaires, celle des Amis de la Constitution, qui venait de s'établir dans sa ville natale. J'ai retrouvé son discours de réception, qui fut imprimé alors, et ce n'est pas sans surprise que je l'ai lu, il y a quelques mois. Ma surprise, vous le pensez bien, messieurs, ne fut pas à voir un enfant de douze ans donner des conseils à la nation, au roi, à Dieu même. Mais, ce qu'on ne s'attendrait pas à trouver dans une œuvre semblable, c'est un style travaillé, de l'art dans le choix et l'agencement des mots, une entente de la période, enfin une manière d'écrire où déjà se devine l'auteur original, qui devait, quarante ans plus tard, prendre place parmi vous.....

Après la terreur, il suivit, à l'école centrale de Besançon, les cours de M. Droz, qui devait, le précéder dans votre compagnie. Le savant professeur le distingua bientôt parmi ses condisciples et s'efforça de lui inspirer le goût des études classiques, toujours indispensables, même aux novateurs. Toutefois, il n'y réussit alors qu'imparfaitement. Chez son père, et dans les bibliothèques de ses amis, Charles Nodier trouvait des livres qui satisfaisaient mieux le besoin d'émotions fortes dont il était tourmenté. C'était alors la grande vogue du roman de *Werther*, chef-d'œuvre d'exaltation du sceptique le plus habile à prendre tous les masques. Werther devint le héros de Charles Nodier. Il voulait vivre et peut-être mourir comme lui : on sait que plusieurs enthousiastes portèrent la rage de l'imitation jusqu'au suicide. Heureusement la sienne se borna au costume de son modèle. Le plus beau jour de sa vie, s'il faut l'en croire, fut celui où son père lui donna un habit bleu et des culottes jaunes, uniforme alors obligé de quiconque se croyait un cœur sensible et des passions indomptables.....

Son goût pour les littératures étrangères obligea le jeune enthousiaste d'étudier plusieurs langues modernes, et bientôt le conduisit à méditer sur la grammaire générale. D'abord ses travaux se ressentirent de l'inexpérience et de la présomption naturelle à son âge. Au sortir du collége, il avait inventé une langue, qu'il appelait *catholique*, et il ne désespérait pas de lui voir un jour mériter ce nom par son universalité. L'excellent M. Weiss, confident de toutes ses pensées, et qui plaidait toujours auprès de lui la cause de la raison, l'arrêta par bonheur dès le commencement de son dictionnaire. « J'apprendrai volontiers ta langue, lui dit-il, mais traduis-moi d'abord Corneille, Molière et Racine. » La difficulté découragea le novateur, et il laissa la langue catholique pour une autre qui avait déjà conquis l'Europe, la langue française.

L'âge et les relations de collége, ordinaire école d'opposition, avaient depuis longtemps fait justice de ces opinions démagogiques si ridiculement soufflées à son enfance. A dix-huit ans, oubliant ses succès parmi les *Amis de la Constitution*, il s'amusait à tourner en ridicule les sociétés populaires. A cette époque, en 1799, c'était encore un divertissement dangereux.... Déjà lié avec quelques personnages suspects au nouveau gouvernement, il se trouva bientôt associé à une foule de gais compagnons, frondeurs comme lui, royalistes ou républicains, que leur haine contre Napoléon unissait dans une opposition commune. M. Nodier ne connut jamais qu'un principe politique. « Le parti le plus juste, disait-il, c'est le parti des vaincus. » D'après cette maxime, qui trouvera peu d'approbateurs, il réglait sa conduite. D'abord il écrivit plusieurs articles dans le *Citoyen français*, seul journal qui protestât alors contre l'entraînement de servitude excité dans une nation guerrière par l'ivresse des armes et l'éblouissante fortune du premier consul. Il fit plus, il osa s'attaquer à la personne même du chef de l'état, à la toute-puissance du général victorieux. Une ode, intitulée *la Napoléone*, circulant manuscrite, obtint un succès prodigieux, qu'elle dut autant aux sentimens d'un républicanisme fougueux, qu'à l'énergie du poète, accusant le grand homme *d'aspirer à descendre*....

Tout se borna à une réprimande, avec injonction de partir sur-le-champ. Déjà le président, effrayé, rappelait avec instances son fils auprès de lui. Le jeune satirique quitta Paris le désespoir dans le cœur. Il avait rêvé la palme du martyre, et n'obtenait que l'humiliation d'une dédaigneuse clémence. En ne le fusillant point, comme il s'y attendait, on enlevait à son roman un dénoûment magnifique.

Reçu à Besançon avec enthousiasme, par les royalistes que l'exil n'avait pas dégoûtés de projets chimériques, et par les républicains frémissant sous un joug nouveau, il continua avec plus d'imprudence que jamais, des relations que se disputaient les deux camps, naguère ennemis.

Un soir, alarmé de l'arrestation imprévue d'un de ses amis, il crut n'avoir que le choix entre la fuite et les cachots de la citadelle. Leste et plein d'adresse, il escalada les remparts et se sauva dans la campagne..... Il gagna les montagnes du Jura. Là, il vécut assez longtemps en proscrit, changeant continuellement d'asile, évitant les chemins frayés et demandant l'hospitalité de chalet en chalet.

Cette vie rude et aventureuse avait pour lui des charmes qui ne sortirent jamais de sa mémoire, et qui lui ont inspiré plus d'une ravissante description. Il est vrai que le soin de sa sûreté ne l'empêchait pas de se livrer à ses goûts favoris. Il croyait fuir les gendarmes et poursuivait les papillons. Après une longue marche, portant pour tout bagage un faisceau de plantes et une boîte remplie d'insectes, il arrivait à un presbytère écarté. D'abord il se faisait connaître au curé, lui exagérant les dangers qui le menaçaient, ceux même auxquels il était contraint d'exposer ses hôtes. Alors s'engageait un combat de générosité où Nodier se laissait vaincre. Il soupait gaîment, dormait sur la paille, et

repartait à l'aube, emportant les vœux et les bénédictions d'un bon prêtre. Après les curés, c'était aux médecins de campagne qu'il s'adressait d'ordinaire, pour se donner ces scènes de roman, si souvent répétées, qu'il avait fini par se croire le plus persécuté des proscrits.

Habile à discourir sur la médecine, comme sur toutes les sciences qui s'y rattachent, il étonnait ses hôtes par l'étendue et la variété de ses connaissances. En les quittant, il leur laissait des plantes rares, des insectes curieux, et les engageait à faire des collections. Professeur nomade d'histoire naturelle, il a formé de nombreux élèves dans le Jura, qui se rappellent encore ses leçons, rendues plus attrayantes par le charme merveilleux de sa conversation, et l'intérêt qu'excitait sa mystérieuse existence.

Cette vie errante, cette continuelle préoccupation de se dérober à des poursuites imaginaires, cette monomanie du malheur, pour me servir d'une de ses expressions, avaient fini par attirer l'attention de l'autorité......

La protection du duc d'Otrante, que M. Nodier s'obstina longtemps à prendre pour une persécution, lui procura une place modeste dans les provinces illyriennes récemment annexées à l'empire. Nommé d'abord bibliothécaire à Laybach, il s'empressa de partager ses appointemens avec l'ancien titulaire, pauvre érudit allemand qu'on venait de destituer.

A son retour en France après l'abandon des provinces illyriennes, il prit part à la rédaction du *Journal de l'Empire*. M. Geoffroy, atteint de la maladie à laquelle il succomba, avait lu quelques articles manuscrits de M. Nodier : ils lui plurent, et, si je suis bien informé, il consentit, dans l'intérêt du journal, à leur donner le patronage de son nom. Le public les goûta. Geoffroy rajeunit, disait-on. Quelques jours après, le célèbre critique n'existait plus, et le nom de Nodier, obscur encore, ne trouva plus la même faveur. Homme nouveau, il eut à subir les dégoûts qui attendent toujours le talent à ses premiers efforts pour se produire.

Jeté dans la politique sans trop s'expliquer comment, M. Nodier défendit de sa plume les opinions qu'il professait, ou plutôt le parti qui s'était emparé de lui. Dans la suite, il fallut tout le talent du romancier, toute la bienveillance, toute la séduction de l'homme du monde, pour faire oublier à quelques-uns de ses adversaires politiques, une polémique passionnée, mais consciencieuse, à laquelle il se livra pendant nos jours d'orage.

Hâtons-nous de quitter le terrain de la politique, pour suivre M. Nodier dans ses travaux littéraires, que désormais la mort seule devait arrêter. Ses études, ses préférences de jeunesse, l'ardeur de son imagination l'associaient naturellement aux écrivains qui réclamaient pour la France un peu de cette liberté des littératures étrangères. C'était encore la guerre qui s'offrait à lui, mais une guerre courtoise, des combats de savoir et d'esprit. Vous en étiez les juges, messieurs, et vous adoptiez les vainqueurs, quelle que fût leur devise.....

Partisan déclaré de l'innovation, il s'arrêta devant la langue de

Pascal et de Bossuet, et ne cessa de la regarder comme l'arche sainte à laquelle il est défendu de toucher. Dans ses conceptions, il poussa peut-être quelquefois la hardiesse jusqu'à la bizarrerie, mais il régla toujours son style sur les meilleurs modèles. Sa phrase demeura claire, facile, harmonieuse. *Smarra*, le plus étrange de ses récits fantastiques, semble le rêve d'un Scythe raconté par un poète de la Grèce.

.....Déjà la Fontaine avait emprunté à Rabelais ces tours libres et vifs que lui refusait le langage de son temps, peut-être un peu trop exclusif et cérémonieux dans sa politesse. Puisant à la même source, M. Nodier copia trois fois de sa main Rabelais tout entier, afin de se l'assimiler en quelque sorte. En effet, pour un esprit si curieux de la perfection des détails, c'était le modèle par excellence; mais il ne lui emprunta que l'ingénieux mécanisme de son style. Il trouva dans son propre cœur le moyen de plaire et de toucher.

On peut dire de M. Nodier qu'il était tout imagination et tout cœur. De là les qualités si originales qui brillent dans ses ouvrages; de là aussi leurs imperfections. Pourquoi le tairais-je en effet? N'y a-t-il pas telle critique qui est encore un éloge?.... « Il ne suffit pas, a dit la Rochefoucault, d'avoir de grandes qualités, il faut en avoir l'économie. » Cette économie a manqué peut-être à M. Nodier : esclave du caprice, pressé souvent par la nécessité, il travaillait au jour le jour; cédant sans cesse aux sollicitations des libraires, qui osaient tout demander à un homme dont la bonté ne savait rien refuser. Je m'arrête, messieurs; car je m'aperçois que je fais plutôt la critique de mon temps que celle des écrits de M. Nodier. Pour lui, modeste jusqu'à l'humilité, sa seule faute fut de méconnaître les dons précieux qu'il avait reçus en partage. La postérité, dont il ne s'est point assez occupé; conservera sa mémoire; la faveur, qui de nos jours accueillit ses ouvrages, ne les abandonnera pas : le moyen d'être sévère pour celui qu'on ne peut lire sans l'aimer! »

On peut remarquer aussi ce qu'il y a de piquant, de hardi et d'habile, de la part de M. Mérimée, à faire applaudir à l'Académie l'éloge de Rabelais, de ce grand écrivain *dont on ne peut lire tout haut une seule page*. Sans en avoir l'air, l'auteur d'*Arsène Guillot* et de *Clara Gazul* faisait accepter sa propre justification.

Une autre remarque nous est suggérée encore; c'est que dans ce discours d'Académie M. Mérimée ne s'est en rien départi de ce trait essentiel de sa nature qui perce dans toutes les productions de son talent : la peur d'être ou de paraître dupe en admirant. Il n'a pas voulu être ou paraître dupe un seul instant, même dans un éloge académique. C'est là de la fermeté qui tient peut-être à un faible et un genre d'audace bien que née d'une peur. Tout cela rend ce discours sobre très-piquant.

— M. Victor Hugo aura encore à répondre à la fin du mois à

M. Sainte-Beuve dont la réception a été aussi fort différée; cette séance d'installation n'est pas moins vivement attendue que celle de M. Saint-Marc Girardin.

M. Sainte-Beuve poursuit toujours ses travaux de critique et d'histoire littéraire avec une grande activité. L'article qu'il vient de publier sur M. Thiers, dans la *Revue des Deux Mondes*, contient, entre autres, une curieuse page d'histoire contemporaine, le récit en action de la fameuse protestation des journalistes au 27 juillet 1830. Voici cette page, avec quelques autres détails de caractère sur le style et la nature de M. Thiers.

« Je ne veux pas, dit M. Sainte-Beuve, franchir d'un pas en politique le seuil de juillet 1830. Un mot seulement sur le dernier acte qui couronne chez M. Thiers le journaliste, je veux dire la protestation du 27 juillet.

» Les ordonnances avaient paru le 26 au matin; dans la journée on se réunit au *National*, dont les salons élégans et vastes s'offraient commodément rue Neuve-Saint-Marc; c'étaient les journalistes de l'opposition, du *Constitutionnel*, du *Courrier*, du *Temps*, du *Globe*, etc., qui se trouvaient là, et aussi quelques députés qui sortaient de chez M. Dupin. Dans cette réunion, la part et l'influence de M. Thiers furent très-nettes, très-décidées. Sans prétendre diminuer le rôle de personne, je résumerai le sien en peu de mots quant au sens et au mouvement, sinon pour les paroles mêmes : « — Eh bien! qu'allez-vous » faire?.... de l'opposition dans les journaux, des articles?.... allons » donc! il faut un acte. — Et qu'entendez-vous par acte? — Un signal » de *désobéissance* à une loi qui n'en est pas une; une protestation. — » Eh bien? faites-la. » — On nomma, en conséquence, une commission composée de MM. Châtelain, Cauchois-Lemaire et Thiers. Ce fut lui-même qui rédigea la protestation; il y mit l'idée essentielle : « Les écrivains des journaux, appelés les premiers à obéir, doivent donner l'exemple de la résistance. » Là était le signal. Cela fait et approuvé, quelques-uns dirent : « Bon! nous mettrons la protestation comme article dans nos journaux. » — « Non pas, il faut des noms au bas, répondit le rédacteur, il faut des têtes au bas. » Une assez longue discussion s'en suivit avant d'obtenir toutes les signatures, mais la plupart s'étaient empressées généreusement.

.... » D'une pensée trop empressée et trop immédiate pour s'arrêter volontiers à l'étude des langues, M. Thiers a fait exception pour celle de Dante et de Machiavel, avec lesquels il commerce directement, et il les met tout d'abord au rang de ses dieux. En tout, l'expression a beau être grandiose et mâle, il la veut encore simple; il admire Corneille, dit-il, mais il préfère Racine à Corneille, et il préfère Raphaël à Racine, et à Raphaël peut-être le Parthénon....

» Le style de M. Thiers est ce dont on se préoccupe le moins en le

lisant; il vient de source, il est surtout net, facile et fluide, transparent jusqu'à laisser fuir la couleur. L'auteur ne raffine jamais sur le détail, et on ne s'arrête pas un instant chez lui à l'écrivain. Sa pensée sort comme un flot, que suit un autre flot : de là parfois quelque chose d'épars, d'inachevé dans l'expression, mais que la suite aussitôt complète. En y réfléchissant depuis, l'historien a cherché à se faire la théorie de sa manière. Il dit en riant qu'il a le fanatisme de la simplicité; mais, bien mieux, il en a le don et l'instinct irrésistible.... Dans son *Histoire de l'Empire,* il s'est efforcé de joindre à ses qualités simples celle qui y mettrait le relief et le cachet, la concision. Arriver à être court en restant facile et sans cesser d'être abondant par le fond, ce résultat obtenu résumera la perfection de sa manière..... Dans ce qu'il nous a été donné de lire, il n'est pas un point qui ne porte sur un fait, sur une notion précise; quelques réflexions sobres, quelques maximes d'expérience et de morale sociale, jetées à propos, ne font que donner jour aux idées qui naissent en foule dans l'âme du lecteur.... Moreau sur le Rhin et le Danube, Masséna dans Gênes, Bonaparte à travers les Alpes et à Marengo, on devine assez quel parti a pu tirer de ces contrastes héroïques et de ce concert de miracles la plume de M. Thiers; mais c'est par la simplicité seule, par la grandeur et la netteté des lignes, que son récit prétend à les égaler. Pas un effet cherché; l'animation n'est que celle du sujet, l'éloquence n'est que celle des choses...

» Enfin, ajoute M. Sainte-Beuve, le trait le plus caractéristique et le plus distinctif de M. Thiers est, selon moi, la *fraicheur de curiosité.* On a dit d'un autre esprit bien éminent de nos jours, que ce qu'il avait appris de ce matin, il avait l'air de le savoir de toute éternité, tant sa haute réflexion donnait vite à chaque connaissance une teinte profonde et comme reculée. C'est justement le contraire chez M. Thiers. Tout ce qu'il voit pour la première fois, il le découvre, il le raconte avec la vivacité de la découverte, avec une netteté comme matinale, avec une sorte de naïveté (je demande bien pardon du mot) dans laquelle il se mêle bien assez de finesse pour qu'on ne sache plus comment la définir, avec une ampleur sans effort où l'on oublie bien aisément de trouver du superflu. »

— M. Michelet vient de publier un volume intitulé : *du Prêtre, de la Femme, de la Famille,* dont M. Emile Saisset porte un jugement très-sensé dans la *Revue des deux Mondes* du 1er février. De tels écrits obtiennent d'ailleurs un succès de passion auprès des esprits inexpérimentés, et l'on nous écrit qu'à la date du 1er février 8.000 exemplaires du livre étaient déjà en circulation. M. Michelet devient décidément un homme de parti, c'est-à-dire qu'il déchoit, ainsi que M. Quinet, de sa position première.

Voici la préface de M. Michelet. On y retrouvera sa manière dramatique et ingénieuse, mais qui vise trop souvent à l'effet,

ces traits éloquens qui frapperaient mieux s'ils étaient moins décochés, s'ils échappaient davantage, enfin ces vues générales qui, chez lui, ajoutent au drame, mais qui se perdent, pour ainsi dire, et se faussent en tombant dans l'extrême.

Il s'agit de la famille ;

De l'asile où nous voudrions tous, après tant d'efforts inutiles et d'illusions perdues, pouvoir reposer notre cœur. Nous revenons bien las au foyer... Y trouvons-nous le repos?

Il ne faut point dissimuler, mais s'avouer franchement les choses comme elles sont : Il y a dans la famille un grave dissentiment, et le plus grave de tous.

Nous pouvons parler à nos mères, à nos femmes, à nos filles, des sujets dont nous parlons aux indifférens, d'affaires, de nouvelles du jour, nullement des choses qui touchent le cœur et la vie morale, des choses éternelles, de religion, de l'âme, de Dieu.

Prenez le moment où l'on aimerait à se recueillir avec les siens dans une pensée commune, au repos du soir, à la table de famille ; là, chez vous, à votre foyer, hasardez-vous à dire un mot de ces choses. Votre mère secoue tristement la tête ; votre femme contredit : votre fille, tout en se taisant, désapprouve... Elles sont d'un côté de la table ; vous de l'autre, et seul.

On dirait qu'au milieu d'elles, en face de vous, siége un homme invisible, pour contredire ce que vous direz.

Comment nous étonnerions-nous de cet état de la famille? Nos femmes et nos filles sont élevées, gouvernées, *par nos ennemis*.

Ce mot me coûte à dire, pour diverses raisons (je les dirai à la fin du volume); mais je n'ai pas passé ma vie à la recherche de la vérité, pour l'immoler aujourd'hui à mes sentimens personnels.

Ennemis de l'esprit moderne, de la liberté et de l'avenir. Il ne sert de rien de citer tel prédicateur, tel sermon démocratique. Une voix pour parler liberté, cinquante mille pour parler contre... Qui croit-on tromper par cette tactique grossière?

Nos ennemis, je le répète, dans un sens plus direct, étant les envieux naturels du mariage et de la vie de famille. Ceci, je le sais bien, est leur faute encore moins que leur malheur. Un vieux système mort, qui fonctionne mécaniquement, ne peut vouloir que des morts. La vie pourtant réclame en eux, ils sentent cruellement qu'ils sont privés de la famille, et ne s'en consolent qu'en troublant la nôtre.

Ce qui perdra ce système, c'est la force apparente qu'il a tirée récemment de son unité, et la confiance insensée qu'elle lui donne.

Unité morale? association réelle des âmes? nullement. Dans un corps mort, tout élément, si vous le laissez à lui-même, s'éloignerait volontiers ; mais cela n'empêche pas qu'avec des cadres de fer on ne puisse serrer un corps mort, mieux qu'un corps vivant, en faire une masse compacte, et cette masse, la lancer.

L'esprit de mort, appelons-le de son vrai nom, le jésuitisme, autrefois neutralisé par la vie diverse des ordres, des corporations, des partis religieux, est l'esprit commun que le clergé reçoit maintenant par une éducation spéciale, et que ses chefs ne font pas difficulté d'avouer. Un évêque a dit: « Nous sommes jésuites, tous jésuites. » Aucun ne l'a démenti.

Tant d'établissemens, tant d'argent, tant de chaires pour parler haut, tant de confessionnaux pour parler bas, l'éducation de deux cent mille garçons, de six cent mille filles, la direction de plusieurs millions de femmes, voilà une grande machine. L'unité qu'elle a aujourd'hui pouvait, ce semble, alarmer l'Etat. Loin de là, l'Etat, en défendant l'association aux laïques, l'a encouragée chez les ecclésiastiques. Il les a laissés prendre près des classes pauvres la plus dangereuse initiative : réunion d'ouvriers, maisons d'apprentis, associations de domestiques qui rendent compte aux prêtres, etc., etc.

L'unité d'action, et le monopole de l'association, certes, ce sont deux grandes forces.

Eh bien! avec tout cela, chose étrange, le clergé est faible. Il y paraîtra demain, dès qu'il n'aura plus l'appui de l'Etat. Il y paraît dès aujourd'hui.

Armés de ces armes et de celle encore d'une presse active qu'ils y ont jointe nouvellement, travaillant en dessous les salons, les journaux, les Chambres, ils n'ont point avancé d'un pas.

Pourquoi n'avancez-vous point?... Si vous voulez cesser un moment de crier et gesticuler, je vais vous le dire. Vous êtes nombreux et bruyans, vous êtes forts de mille moyens matériels, d'argent, de crédit, d'intrigue, de toutes les armes du monde... Vous n'êtes faibles qu'en Dieu!

Ne vous récriez pas ici. Raisonnons plutôt; essayons, si vous êtes des hommes, de voir ensemble ce que c'est que religion. Hommes spirituels, vous ne la mettez pas apparemment tout entière dans les choses matérielles, dans l'eau bénite et l'encens. Dieu doit être pour vous, comme pour nous, le Dieu de l'esprit, de la vérité, de la charité.

Le Dieu du Vrai s'est révélé en ces deux siècles, plus qu'il ne l'avait fait dans les dix siècles précédens. Par qui cette révélation s'est-elle accomplie? Non par vous, mais par ceux que vous appelez laïques, et qui ont été les prêtres du Vrai. Vous ne pouvez montrer aucune des grandes découvertes, aucun des travaux durables qui restent sur la voie de la science.

Le Dieu de la charité, de l'équité, de l'humanité, nous a permis de substituer un droit humain au droit cruel du moyen-âge. Vous en maintenez la barbarie. Ce droit exclusif ne supprimait la contradiction qu'en tuant le contradicteur. Le nôtre admet les différences; des tons divers il fait l'harmonie ; il ne veut pas que l'ennemi meure, mais qu'il devienne ami, qu'il vive... — «Sauvez les vaincus, » dit Henri IV après la bataille d'Ivri. — « Tuez tout, » dit le pape Pie V, aux soldats qu'il envoie en France avant la Saint-Barthélemi.

Votre principe est le vieux principe exclusif et homicide, qui tue ce qui le contredit. Vous parlez fort de charité; elle n'est pas difficile, lorsqu'on a soin, comme vous faites, d'en excepter l'ennemi.

Le Dieu, qui a apparu de nos jours dans la lumière des sciences, dans la douceur des mœurs et dans l'équité des lois, pourquoi le méconnaissez-vous?

C'est là que vous êtes faibles, parce que là vous êtes impies; une chose vous manque entre toutes, qui est la religion.

Ce qui fait la gravité de ce temps, j'ose dire sa sainteté, c'est le travail consciencieux, qui avance sans distraction l'œuvre commune de l'humanité et facilite à ses dépens le travail de l'avenir. Nos aïeux ont rêvé beaucoup, disputé beaucoup. Nous, nous sommes des travailleurs, et voilà pourquoi notre sillon a été béni. Le sol que le moyen-âge nous laissa encore plein de ronces, il a produit par nos efforts une si puissante moisson, qu'elle enveloppe déjà et va cacher tout-à-l'heure la vieille borne inerte qui crut arrêter la charrue.

Et c'est parce que nous sommes des travailleurs, parce que nous revenons fatigués tous les soirs, que nous avons besoin, plus que d'autres, du repos du cœur. Il faut que ce foyer soit vraiment notre foyer, et cette table notre table, et que nous ne trouvions pas, pour repos chez nous, la vieille dispute qui est finie dans la science et dans le monde, que notre femme ou notre enfant ne nous dise pas sur l'oreiller une leçon apprise et les paroles d'un autre homme.

Les femmes suivent volontiers les forts. Comment se fait-il donc ici qu'elles aient suivi les faibles?

Il faut bien qu'il y ait un art pour prêter la force aux faibles. Cet art ténébreux, qui est celui de surprendre la volonté, de la fasciner, de l'assoupir, de l'anéantir, je l'ai cherché dans ce volume. Le dix-septième siècle en eut la théorie; le nôtre en continue la pratique.

Usurpation ne fait pas droit. Ceux-ci, pour une usurpation furtive, ne sont ni plus forts ni meilleurs. Le cœur seul et la raison donnent droit au fort près du faible, non certes pour l'affaiblir, mais bien pour le fortifier.

L'homme moderne, l'homme de l'avenir, ne cédera pas la femme aux influences de l'homme du passé. La *direction* de celui-ci, c'est, comme on va le voir, un mariage, plus puissant que l'autre; mariage spirituel... Mais qui a l'esprit, a tout.

Epouser celle dont un autre a l'âme, jeune homme, souviens-t'en, c'est épouser le divorce.

Cela ne peut aller ainsi. Il faut que le mariage redevienne le mariage, que le mari s'associe la femme, dans sa route d'idées et de progrès, plus intimement qu'il n'a fait jusqu'ici, qu'il la soulève, si elle est lasse, qu'il l'aide à marcher du même pas. L'homme n'est pas innocent de ce qu'il souffre aujourd'hui, il faut aussi qu'il s'accuse. Dans ce temps de concurrence ardente et d'âpres recherches, impatient chaque jour d'avancer vers l'avenir, il a laissé la femme en arrière. Il s'est précipité en avant, et elle, elle a reculé... Que cela n'arrive plus. Voyons, re-

prenez-vous la main. N'entendez-vous pas que votre enfant pleure?... Le passé et l'avenir, vous l'alliez chercher dans des routes différentes, mais il est ici ; vous trouverez l'un et l'autre tout ensemble au berceau de cet enfant !

M. Michelet, on le voit, a pour but, dans ce nouvel ouvrage, d'attaquer les prêtres et leur influence dans la famille. Mais il trouve le principe nécessaire de cette influence dans l'esprit religieux et même dans l'esprit chrétien qu'il s'efforce de mettre en opposition avec l'esprit philosophique et moderne : c'est là naturellement le point capital de son livre ; c'en est aussi le point faible, comme le lui démontre très-nettement M. Emile Saisset, au nom de la philosophie elle-même. Nous empruntons à l'habile critique l'exposé de cette idée essentielle en même temps que sa réfutation.

« Si l'on en croit le hardi généralisateur, dit M. Emile Saisset, il est de l'essence de la religion catholique (et pourquoi même se limiter au catholicisme?), il est de l'essence de la religion chrétienne et de toute religion révélée d'abolir la liberté humaine et de l'étouffer sous la grâce...

» M. Michelet ne distingue point entre catholicisme et christianisme; thomistes, protestans, jansénistes, ont beau subtiliser, ils sont d'accord au fond pour opprimer la liberté. Que l'ame humaine, au contraire, s'adresse à la philosophie, elle en recueillera une réponse bien différente. La philosophie lui dira : Ce qui sauve, c'est la pratique libre du bien. Nous serons payés selon nos œuvres.... C'est ainsi que M. Michelet entend la lutte du christianisme et de la philosophie, voilà sa formule générale des religions, c'est que toutes, et singulièrement le christianisme, prêchent aux hommes le salut par la grâce divine à l'exclusion de l'œuvre et de la volonté.

» Soutenir qu'il est de l'essence du christianisme de détruire la liberté humaine, c'est en vérité tenir trop peu de compte de toutes les données de la théologie, de la philosophie et de l'histoire. Prétendre que l'opposition de la philosophie et de la religion représente celle du fatalisme et de la liberté, c'est confondre d'une manière étrange l'usage libre de la raison, qui constitue en effet l'essence de toute philosophie, avec la liberté morale, la responsabilité des œuvres, qui sont choses toutes différentes. Oui, sans doute, la religion parle au nom de Dieu et fait la part petite à la raison libre ; mais la religion, comme la philosophie, reconnaît et ne peut pas ne pas reconnaître la liberté morale ; ou, pour mieux dire, toute grande religion, comme toute grande philosophie, s'efforce d'expliquer la liberté morale et de la régler. Il arrive souvent sans doute que, pour l'expliquer, on la compromet et on la détruit; mais c'est un malheur qui arrive aux philosophes tout aussi souvent qu'aux théologiens. Jansénius, Calvin et Spinoza, l'un

catholique, l'autre protestant, le troisième philosophe, ont été également conduits par leurs systèmes à méconnaître et à nier le libre arbitre...

« Il y a une distinction essentielle à faire entre le libre examen et la liberté morale, et il est complétement faux que la lutte du christianisme et de la philosophie soit celle de la grâce et du libre arbitre. Que le christianisme, tout en maintenant avec force la doctrine de la grâce, laquelle, aux yeux d'un philosophe, a un sens très-profond et garde au sein même du rationalisme une valeur durable, ait toujours réservé les droits du libre arbitre, c'est ce qu'il est trop facile de prouver. Jésus-Christ, l'Homme-Dieu, n'est-il pas le type de la liberté morale? Son sacrifice n'a-t-il pas été volontaire? Ne considérez Jésus-Christ que comme le type de l'humanité, est-ce un mystique? est-ce un quiétiste? est-ce même un contemplatif? Quoi! la religion du Christ, qui a affranchi la femme et l'esclave, et appelé à la dignité morale des millions de créatures dégradées, serait la religion de la fatalité! Mais tous ses dogmes la condamnent. Le dogme même du péché originel, loin d'exclure la liberté morale, l'implique et la suppose. »

— La *Gazette d'Augsbourg*, le *Journal des Débats*, la *Revue de Paris* mentionnent honorablement une Note envoyée à l'Académie des Sciences de Paris par MM. Blanchet et Agassiz, relativement à la mort de certains poissons qu'ils attribuent à un dégagement d'hydrogène sulfuré.

« L'insalubrité du port intérieur de Marseille, ajoute la *Revue de Paris*, est devenue proverbiale; mais ce qu'on ne savait pas et ce que M. Blanchet vient de faire connaître, c'est que le poisson a disparu dans cet immense bassin. Autrefois, il y en avait quelques-uns qui barbotaient dans cette vase. Maintenant, ils n'y trouvent plus ce qui est nécessaire à leur développement. En analysant les eaux de ce marécage, M. Blanchet y a trouvé de notables quantités d'hydrogène sulfuré, ce qui explique suffisamment le fait de la dépopulation du poisson, et ce qui confirme cette réputation d'insalubrité que Marseille mérite à tous égards ».... Et la *Revue de Paris* voit dans ces conditions d'insalubrité la cause des épidémies dont Marseille a été si souvent frappé, bien plutôt que dans son commerce avec l'Orient. — M. Blanchet n'est pas de Marseille, comme elle le pense : il est de ce pays, et il habite Lausanne. Il a publié ici divers petits mémoires d'histoire naturelle, de chimie et de géologie qui se distinguent par un esprit d'observation et de précision. Il faut joindre à ceux de ses opuscules que nous avons déjà annoncés le mémoire important qu'il vient de publier sous ce titre : *Terrain erratique alluvien du bassin du Léman, et de la vallée du Rhône, de Lyon à la mer* [1].

[1] Lausanne, G. Bridel, 1844.

— La *Société des amis des arts*, de Neuchâtel, a publié son second rapport, sur lequel nous nous réservons le plaisir de revenir prochainement. L'agitation politique absorbe trop les esprits dans ce moment pour qu'ils accordassent une attention suffisante aux réflexions que nous aurions à présenter sur ce sujet; car ces réflexions ont un but et se rattachent à un développement plus complet encore de cet amour des arts qui ne peut se montrer que dans la paix. En attendant, nous félicitons nos voisins de leurs efforts généreux et patriotiques. Neuchâtel présente en ce moment un ensemble remarquable de travaux intellectuels. Il mène de front la science, les arts et les lettres. — Comme à Lausanne avec le cours de M. Vinet, la littérature s'y retrempe dans ses origines. Nous avons déjà parlé du travail de M. Prince sur la *Muse de Platon*, lu à la séance d'ouverture des cours de l'Académie; il est maintenant imprimé. Solide, érudit, animé, il tient tout ce qu'il avait promis à une première lecture : il intéresse et il instruit. Nous espérons faire jouir bientôt nos lecteurs de quelques fragmens des leçons de M. Agassiz; enfin, nous recevons de Neuchâtel une analyse étendue du début de M. Berthoud dans le cours qu'il vient d'ouvrir et qui a aussi pour sujet la littérature française au XVIIme siècle. Nos lecteurs nous sauront gré de leur faire part de ce travail qui renferme, outre des observations pleines de justesse, plusieurs citations de la leçon de M. Berthoud.

— Le 30 janvier, M. le ministre Ch. Berthoud, encouragé, comme il nous l'apprend lui-même, par le gouvernement de Neuchâtel, a commencé, dans une des grandes salles du gymnase de cette ville, la lecture d'un cours public sur la littérature du XVIIme siècle. Un auditoire très-nombreux témoignait de l'intérêt du public pour les études littéraires et pour le littérateur même dont on venait entendre le début. L'importance d'un cours de littérature est en rapport avec celle de la littérature même, dont M. Berthoud dit très-bien : « La littérature peut devenir le plus puissant instrument de culture, comme aussi l'agent le plus actif de la décomposition morale; » et l'intérêt d'un cours de littérature est en rapport avec son importance : il est à la portée de tout le monde, ce qu'on ne peut pas dire de maint autre cours, par exemple d'un cours de chimie, d'économie politique, de mathématiques. Si M. de Bonald a pu dire que « la littérature est l'expression de la société, » on peut dire aussi que la société tout entière se fait juge de la manière dont la littérature remplit sa mission, et par conséquent de celle dont un professeur de littérature remplit la sienne. C'est là pour lui un grand moyen de succès : l'attention du public peut l'en-

courager, le tenir en haleine, et le souffle de la faveur populaire enfler ses voiles. Mais voici le péril : chacun veut avoir son mot à dire sur un cours de ce genre ; et les personnes les moins qualifiées pour prononcer en pareille matière prétendent en juger en dernier ressort. On les fera difficilement souscrire à la maxime des anciens, dont l'application doit s'étendre bien au-delà des termes qui l'expriment : « L'œuvre du statuaire et du peintre ne peut être jugée que par le statuaire et par le peintre[1]. » Il en est d'un professeur de littérature, donnant un cours public, comme d'un intendant des travaux publics, dont l'œuvre, exposée à tous les yeux, l'est aussi à toutes les critiques.

Contenter tout le monde !
Ecoutez cette fable avant que je réponde.

Le travail qu'à dû coûter à M. Berthoud sa première leçon et le soin qu'il y a mis, font voir qu'il sent la difficulté de sa tâche ; et ce premier succès est de nature à promettre beaucoup, et pour la suite de son cours et pour celle de sa carrière littéraire. Ayant à donner une définition de la littérature, il a cité celle de M. de Bonald, et l'a appréciée à sa juste valeur. « M. de Bonald, dit-il, n'a fait ici, pour ainsi dire, qu'indiquer un aperçu profond, sans se soucier de le limiter et de le restreindre. Ne serait-on pas en droit de lui demander si, parmi les élémens constitutifs de ce qu'on est convenu d'appeler la société, il n'en est pas plusieurs auxquels, tout aussi bien qu'à la littérature, peut s'appliquer la définition qu'il en donne ? Toutefois, ajoute M. Berthoud, cette définitition renferme, dans sa forme voilée, toute la vérité sur l'essence même de la littérature. » Il faut bien, d'ailleurs, se contenter d'un à-peu-près en fait de définitions. Kant va jusqu'à dire qu'il n'y a qu'une seule science qui soit susceptible de définitions rigoureuses, celle des mathématiques. Bacon loue Platon de ce qu'il a mis au rang des esprits divins ceux qui savent bien définir.

Après la difficulté d'une définition, M. Berthoud a abordé celle, non moins grande, d'une division, pour laquelle il est bien forcé de se contenter également d'un à-peu-près. « Nous rencontrons dès l'abord, dit-il, une grande division donnée à la fois par le développement des faits et par celle des idées : cette division est celle de la littérature historique en littérature antique et littérature moderne. Par littérature antique nous entendons celle qui s'est formée sous l'influence de la civilisation, de la religion, des mœurs et des idées du monde classique ancien. Sous le nom de littérature moderne nous comprenons la période littéraire qui a dû ses caractères principaux et essentiels à tout ce qui, dans les sentimens, dans les passions, dans les idées, dans les mœurs et dans les formes sociales, distingue le monde moderne tel que l'a fait le christianisme depuis son introduction dans l'humanité. »

Cette division ne devient pas, dans le point de vue de M. Berthoud, une opposition. « On se méprendrait sur ma pensée, dit-il, si l'on

[1] De sculptore, fictore, pictore... nisi artifex judicare potest.

croyait que je prétends opposer l'une à l'autre la période antique et la période moderne. Loin de moi l'exagération exclusive qui envisage comme une trahison envers l'esprit nouveau le retour vers les traditions antiques. De leur fusion harmonieuse résulte la littérature moderne avec ses caractères les plus purs, les plus vrais et les plus complets. »

Les vues exclusives vont moins encore à un littérateur qu'à tout autre écrivain. Dans son idée sur la *fusion harmonieuse* des deux littératures M. Berthoud se trouve d'accord avec plusieurs penseurs très-profonds : cette idée a quelque rapport avec celle de Schleiermacher, qui voyait dans la culture et la civilisation des Grecs une préparation au christianisme.

M. Berthoud rend toute justice au premier grand siècle de la littérature; mais la pensée, demande-t-il, la poésie et la littérature de la Grèce ne devaient-elle pas, quand le moment en serait venu, céder la place à une pensée, à une poésie et à une littérature sorties à leur tour de l'esprit nouveau, et représentant fidèlement la société nouvelle, telle que l'a formée le christianisme? Tout un côté de l'âme et de la vie avait reçu son développement; mais là cependant n'était pas l'homme tout entier. » Après avoir dit quelques mots sur « cette fête de l'antiquité classique qui fut au XVme siècle la fête nationale de l'Italie, alors que les envoyés et les fugitifs de l'Orient, apportant avec eux la tradition vivante de la Grèce, étaient reçus comme des apôtres dans les salles du Vatican et les jardins des Médicis, » il fait l'observation que toutes « les circonstances les plus favorables ont semblé se rencontrer pour préparer l'inauguration de la grande et unique époque du XVIIme siècle. » Au nombre de ces circonstances il met avec soin et avec raison la langue française, « résultat d'élémens divers auxquels elle doit ce caractère composite et d'universalité qui la distingue entre toutes les langues. » Non-seulement nous souscrivons à cette manière de voir sur l'heureuse influence de la langue française; mais encore nous aurions aimé à trouver, dans la leçon dont nous rendons compte, une appréciation du caractère assurément le plus distinctif de la langue française, savoir sa clarté qui a surtout contribué à son influence. Rien de ce qui est obscur, a dit si justement Rivarol, n'est français.

M. Berthoud a caractérisé à grands traits la littérature française du XVIIme siècle. Ce morceau était naturellement la partie essentielle de la leçon, et comme un *spécimen* du cours lui-même (nous prions qu'on nous passe cette expression); il a fait beaucoup de plaisir; en voici les principaux passages :

« En nous plaçant, a dit M. Berthoud, au point de vue que nous avons indiqué, savoir celui de la combinaison harmonieuse de l'élément antique et de l'élément nouveau, fusion préparée par les circonstances et par les besoins généraux de l'époque moderne, et qui a rencontré dans la langue du XVIIme siècle l'instrument le plus favorable, nous pouvons nous rendre compte de ce qui fait le charme, le prix et la valeur de la littérature de cette époque; nous comprenons alors ce

caractère unique de mouvement et de repos, de hardiesse et de simplicité; cette perfection d'ensemble à laquelle peuvent parvenir seulement ces esprits heureux qui ont rencontré dans les convictions générales la satisfaction de leurs besoins individuels; ce calme dans les conceptions, cette onction de l'âme, qui semblent ne pouvoir être le partage que des existences solitaires, et, d'un autre côté, cette vérité et cette réalité profondément humaine où se trahit l'influence de la vie sociale; cette sérénité contemplative toujours alliée à un vif sentiment de l'humanité; l'énergie jointe à la grâce et le sublime à la naïveté; la variété s'unissant partout à l'ordre et à la proportion; la régularité n'engendrant jamais la froideur; la mesure et l'harmonie accompagnant, pour les régler, tous les mouvemens de l'âme et de l'esprit; les facultés se développant avec ensemble, l'imagination et la fantaisie mise au service d'un sens exquis, la raison dans ses plus grandes hardiesses contenue par le respect, l'esprit ne s'attaquant jamais à ces vérités premières qui sont, pour ainsi dire, la substance même de l'âme humaine; l'originalité native de l'esprit français se complétant par l'appropriation indépendante et libre de l'antiquité, la pureté, l'élégance et la clarté hellénique rayonnant dans les conceptions de la pensée moderne; le sérieux de l'âme, la dignité du caractère, l'intimité profonde des sentimens du cœur, tout ce que nous devons enfin à l'influence chrétienne imprimant son profond caractère sur des œuvres poétiques dont les formes semblent empruntées à la poésie de la Grèce; les plus puissantes affections du siècle, ses intérêts les plus sérieux concentrés dans la religion et faisant sentir leur influence chez les écrivains qui en apparence semblent le plus y échapper....., chez les uns, enfin, une onction pénétrante, une délicatesse morale qui n'ont plus été égalées; chez les autres, un tragique de pensée et une majesté de tristesse qui les porte à une hauteur où n'ont pu parvenir, dans leur immense essor, les plus grands esprits de l'antiquité. Je m'arrête; car c'est bien inutilement que je chercherais à épuiser les caractères de cette grande littérature qui s'ouvre avec Pascal pour finir avec Fénélon. »

Si M. Berthoud a su rendre à la littérature grecque la justice qui lui est due, il l'a rendue également à la littérature contemporaine. « Tout autant que personne, dit-il, nous savons reconnaître ce qu'il y a, dans beaucoup d'écrivains modernes, d'inspiration élevée et sincère : les hardiesses heureuses qui les distinguent, l'éclat de leurs formes et souvent la profondeur de leurs conceptions; chez les uns la finesse d'une analyse pénétrantre, chez d'autres la grandeur pleine de tristesse résultant d'une vue tragique des événemens et des hommes; cette fécondité étonnante qui, si elle peut être envisagée comme un incendie de décadence, trahit cependant quelque force créatrice dans une littérature *tout épuisée de chefs-d'œuvre;* la recherche partout tentée et partout poursuivie de la vérité, tout cela, bien certainement, ne me laisse point froid et insensible. Mais, ajoute M. Berthoud, je ne saurais cependant rester inattentif à tout ce qu'a d'insuffisant pour le déve-

loppement de l'âme, et peut-être même de dangereux, un commerce trop assidu avec les écrivains de nos jours. » Il est impossible, en effet, de méconnaître dans la littérature contemporaine plusieurs symptômes de décadence, entre lesquels on doit signaler le nouveau préféré au vrai, et l'esprit à la raison.

Il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde.

» Ce vers n'est applicable à aucune époque autant qu'à la nôtre, or, ce besoin fiévreux de nouveauté, de variété, enfante toutes sortes d'excès; et qui est-ce qui pourrait ne pas trouver bien des applications *actuelles* dans ce tableau abrégé que trace des époques de décadence, un des critiques français les plus distingués, Dussault!

» Ce qui caractérise les temps où la poésie, l'éloquence et les arts en général se corrompent, c'est l'éclipse de la raison. Ce qu'on appelle *esprit*, ne manquait point alors, mais la justesse des idées, la solidité du raisonnement, la certitude du bon sens disparaissent; on n'en fait plus de cas; on les regarde comme des qualités communes et vulgaires, comme la marque d'un petit esprit; et le superflu venant à étouffer et à remplacer le nécessaire, on ne veut trouver partout que des traits brillans, des ornemens recherchés, des sophismes. Toute la littérature grecque, sous les Ptolémées et dans le Bas-Empire fut livrée au mauvais goût des plus ridicules sophistes, très-féconds en raisonnemens aussi ingénieux que faux. Chez les Romains, la raison s'altéra sensiblement après le beau siècle d'Auguste; personne n'a eu plus d'invention, de facilité, d'abondance, de traits, de saillies, de tours ingénieux et frappans que Sénèque; mais ce qui lui a manqué, au milieu de ses fausses richesses, c'est la raison qui n'admet que des idées saines et justes, la logique qui les enchaîne, la méthode qui les classe; le bon goût n'est que la logique appliquée aux arts de l'imagination, à la poésie, à l'éloquence, à tous les produits de l'esprit. »

M. Berthoud, qui a fait preuve, dans sa leçon d'ouverture, d'études littéraires étendues et variées, connaissait, sans nul doute, ce morceau remarquable par lequel il eût pu confirmer plusieurs de ses propres idées[1]. Nous ne lui reprocherons assurément pas de n'en avoir rien em-

[1] Voyez combien de points de rapprochement à établir entre le morceau suivant de M. Berthoud et celui de Dussault. « Je crains que le mouvement tumultueux de la littérature du XIXme siècle, avec tout ce qu'il a de confus et de vague, n'entraîne des esprits que n'a point assez mûris l'expérience pour en savoir dégager l'élément permanent et vrai; je crains que l'imagination, trop fortement excitée par les conceptions modernes, n'acquière sur l'âme tout entière une domination redoutable, et que les émotions trop vives, excitées par des écrivains qui trouvent des complices dans les passions de nos cœurs, ne les ferment peu à peu à ces sentimens calmes, simples et purs en dehors desquels il ne peut y avoir qu'agitation et inquiétude. — Dans l'étude des âges poétiques consacrés par l'admiration des hommes, tout est fait pour fortifier l'âme, la préparer aux luttes de la vie et développer en même temps

prunté, attendu qu'on ne peut pas tout dire dans une leçon; nous avons regretté pourtant que M. Berthoud n'ait pas rendu sensible, par un ou deux exemples, le rapport et la différence entre la littérature du premier et celle du dernier grand siècle. C'est là une lacune à lui reprocher; il avait là une occasion facile et un moyen très-simple de quitter quelques instans la région toujours un peu abstraite des considérations générales et des vues d'ensemble. Au reste, devant donner ses leçons pendant plusieurs mois, il a du temps devant lui pour réparer cette omission peut-être volontaire de sa part. Nous sommes persuadé qu'il ne tardera pas à faire cesser le regret que nous exprimons ici et qu'il ne nous en laissera d'ailleurs point d'autre que celui de ne pas l'avoir entendu plus tôt. A. G.

Ce n'est pas pour le théâtre, ce n'est pas du moins pour un théâtre ordinaire que *Winkelried* a été composé. Je m'imagine que l'auteur est jaloux pour sa pièce d'un autre et d'un meilleur succès. L'honneur d'avoir fait une tragédie selon toutes les règles lui serait, je crois, peu de chose auprès de la satisfaction qu'il éprouverait en voyant, devant un public national, en plein air, s'il se pouvait, et par de jeunes citoyens, ce grand souvenir de Sempach revêtu de tout le prestige de la voix, du chant, de l'action, du spectacle en un mot. Qu'elle serait touchante, au milieu du tumulte de nos malheureux discords, la fugitive apparition de cette vieille Suisse, dont les siècles en s'écoulant nous ont révélé l'idéal, et qui, dans le drame de M. Porchat, se montre à nous environnée d'une lumière si douce et si belle! Jeanne d'Arc est l'héroïne chrétienne; Winkelried est le héros chrétien; c'est Jeanne d'Arc devenue homme; c'est Davel encore, mais Davel comptant avec la réalité. Cet admirable composé de tendresse, de pureté et d'énergie, a tenté une seconde fois l'auteur de la *Mission de Jeanne d'Arc*. Mais dans le sujet de son nouveau drame, c'est la douceur qui vient épurer la force, tandis que, dans le précédent, la force ennoblissait la douceur; ajoutons que la beauté morale est l'unique merveilleux qui entoure le personnage du héros de Sempach. N'était-il pas bien à propos de nous présenter cette noble image? Et n'y aurait-il pas quelque pédanterie à reprocher à l'auteur d'avoir voulu faire entrer dans les conditions du drame un sujet qui ne s'y prête pas?

Au point de vue de l'art, il y a, quoi qu'on fasse, solution de continuité entre les premiers actes de *Winkelried* et le dernier. L'héroïque

que le sens du beau celui du grand et du vrai. Nous avons pour nous en persuader l'expérience de ceux qui sont restés fidèles à la muse chaste et pure du XVIIme siècle, et l'expérience plus convaincante encore des hommes qui, selon l'expression de l'un d'entre eux, après avoir cherché ailleurs des secousses et des éblouissemens, sont revenus pas à pas et avec bonheur en ce pays de limpide lumière et au centre de ces clairs horizons. »

résolution d'Arnold, sur le champ de bataille de Sempach, n'est déterminée par rien de ce qui précède. Régulièrement, c'est la bataille, non la mort de Winkelried, qui constitue le dénouement. Fera-t-on la paix? fera-t-on la guerre? c'est la seule question agitée dans le drame : cette question n'intéresse pas plus Winkelried qu'aucun des milliers d'hommes qui défendent la même cause. Le premier défaut de ce sujet est donc tout simplement de n'en être pas un. On ne pouvait pas combler ce déficit; mais il y a du mérite à l'avoir si bien dissimulé. Il est beau d'avoir peuplé de figures vivantes et diverses, d'avoir rempli par une action intéressante l'espace vide qui s'étendait en deçà de la catastrophe. A tort ou à raison, la question qui se pose dans ce drame n'est pas une question tragique. Au théâtre, on s'intéresse plus à une seule personne qu'à dix mille, à une infortune particulière qu'au destin d'un Etat. Mais enfin, ce nœud-là étant accepté, vous trouverez que le poëte ne l'a ni serré ni dénoué sans art. L'intrigue met bien en relief les caractères des principaux personnages, la politique et les mœurs du temps; les traits sous lesquels cette époque revit dans les souvenirs de l'histoire ont trouvé dans le drame de M. Porchat comme un foyer qui les réfléchit nettement. Son érudition bien digérée s'attache moins à multiplier les allusions qu'à faire de l'ouvrage entier une allusion perpétuelle. Les ressorts de l'intrigue manquent peut-être de force, mais quelques-uns sont ingénieux. L'épisode du jeune Arnold, meurtrier du chasseur Ebal, amène entre lui et le fils de Léopold une scène pleine de vivacité, que la jeunesse fougueuse de l'un, l'enfance plus sérieuse de l'autre, sèment de mots très-heureux. Surtout le caractère de Winkelried se déploie du commencement à la fin du drame dans toute la sérénité de son dévouement, dans toute la noblesse de sa modération, dans toute son autorité modeste et bienveillante. Tout ce qu'il était possible de faire pour lier, moralement du moins, le dénouement à l'action, il nous semble que le poëte l'a fait. Si partout dans Arnold on reconnaît le héros, partout aussi l'on pressent le martyr, et l'on se dit plus d'une fois que, gagnée ou perdue, cette bataille sera la dernière de Winkelried.

Le plaisir que donne le dernier acte est à peu près sans mélange. Les armées sont en présence, hors de la vue du spectateur, mais à la vue de deux personnages, l'un encore enfant, c'est le jeune Arnold, l'autre accablé d'années, c'est le minnesinger Wolfram, vieil ami de Winkelried. Le héros, prêt à se rendre à son poste, remet à la garde l'un de l'autre le vieillard et l'enfant, et fait à celui-ci de suprêmes adieux. Pour me dispenser de les louer, je vais les transcrire :

WINKELRIED.

Cependant laisse-moi te regarder encore,
Te presser dans mes bras.... Quel trouble me dévore ?
Est-ce faiblesse aveugle ? Est-ce un avis des cieux ?
Quels que soient leurs décrets, recevez mes adieux.
Si tu vois du combat l'événement prospère,

Attends, réjouis-toi : tu peux revoir ton père ;
Mais par le nombre enfin si le pâtre est vaincu,
N'attends plus rien, mon fils : ton père aura vécu.
Dès ce moment fatal cessera ton enfance ;
Aîné des orphelins, tu seras leur défense.
Eh bien, pour ce devoir avant l'âge hérité,
De tuteur et de chef reçois l'autorité.
Tu reverras sans moi les champs, les bois, l'alpage ;
Où tu suivais mes pas te suivra mon image ;
Mais de sa proie en vain le sépulcre est jaloux :
J'irai, j'irai sans doute habiter parmi vous.
Je serai sous l'ombrage où se plaît ta prière,
Je serai dans ton cœur, ma retraite plus chère.
Aime aussi ma présence, Arnold, et te souviens
De chercher quelquefois nos muets entretiens.
Tu peux même en discours avec moi te répandre.
Parle, parle à ton père, et tu croiras l'entendre.
Mais quelle ardeur m'emporte? Ineffables douleurs
Avec ravissement je sens couler mes pleurs...
Enfant, pour moi toujours plein d'un si tendre zèle,
Laisse-moi t'imposer cette main paternelle.
(Arnold tombe à genoux.)
Sois bon fils, sois bon frère et fidèle chrétien;
De nos cantons unis sois le ferme soutien.
Que l'on dise, à te voir escorter la bannière :
« Arnold, le fils d'Arnold, est meilleur que son père! »
Dans nos vallons heureux, par ton glaive affranchis,
Puisses-tu voir autour de tes cheveux blanchis
Se grouper tes enfants, et leurs fils et leurs filles,
Saint et durable hommage au chef de vingt familles!
Donc, au ciel ou sur terre, au revoir! au revoir!
Après soixante hivers, mon cher fils, ou ce soir!

La bataille s'est engagée; l'enfant la suit des yeux du haut d'un rocher où le vieux barde ne peut atteindre. De là un récit d'autant plus intéressant qu'il est simultané à l'action, et que l'émotion du jeune narrateur nous met pour ainsi dire le combat sous les yeux. Cette scène, qui en rappelle une bien belle d'*Ivanhoe*, fait beaucoup d'impression à la lecture et en ferait, nous le croyons, une bien plus vive au théâtre. L'héroïque vision du vieux minnesinger n'y recueillerait guère moins d'applaudissemens.

. . . .

Mais j'entends le cri des combats :
Erlach, mon noble chef, ne t'éveille-t-il pas?
Guerriers jadis vainqueurs, sortez de la poussière;
Effrayez l'ennem , fantômes en courroux,
Ou du moins, à l'écart murmurant la prière,

Venez à moi, qui suis une ombre comme vous!...
A nos confédérés il manque une bannière....
La voici! la voici!... De son bras glorieux
L'avoyer des Bernois l'agite dans les cieux.

. . . .

Le reste de l'acte est rempli par le passage d'un détachement d'Unterwald venant en hâte au secours des Confédérés; par les dernières paroles de l'avoyer Gondolding, qu'on apporte blessé dans ce lieu de refuge; par le récit de la mort de Winkelried, où l'on remarque ce beau vers:

« L'œuvre qu'un seul commence un peuple entier l'achève; »

enfin par un chant de victoire et de deuil des compagnons de Winkelried. C'est ici le lieu de dire que l'action est interrompue par des chœurs, qui, moins remarquables peut-être que ceux de la *Mission de Jeanne d'Arc,* ne sont point indignes de leurs aînés. Nous ne croyons pas, en parlant ainsi, les louer médiocrement.

Les règles ont bien de l'importance, mais l'âme a bien des ressources. On le sent à la lecture de ce drame, que son sujet même condamnait à l'irrégularité. Oeuvre de conviction et d'émotion, il est plein de chaleur et de vie. On y rencontre en plus grand nombre que dans la *Mission de Jeanne d'Arc*, de ces mots heureux par lesquels se trahit un caractère ou se révèle le sentiment d'une situation. Le style a aussi plus de largeur et plus de liaison, bien qu'en certains endroits, le *os rotundum* de la Muse grecque se laisse encore désirer. Çà et là, quelque note d'un timbre argentin ou grêle se mêle à la voix du bronze; quelque épithète inattendue apporte, mais bien rarement, ce qu'en musique une oreille savante appellerait peut-être un quart de faux ton. N'y a-t-il pas un mot à changer ou à retrancher dans chacun de ces deux passages:

— « Et que, renouvelant un triomphe *chéri*,
Ce bord vous soit Morgarte, et ce lac Egéri. »
— « Mais sans trouble, à ce prix, pour l'heureuse innocence
« Fleurissent désormais nos vallons *gracieux*? »

On pourrait signaler quelques tours, élégans peut-être, qui gagneraient à l'être moins, et qui rappellent une école dont le souvenir même à vieilli. Epargnons un fard mensonger à l'incarnat de la santé. Ces teintes naturelles et vives sont bien la couleur habituelle du drame de *Winkelried*. C'est avec amour, avec foi que l'auteur a traité son sujet; et cette inspiration d'une âme qui a conservé sa jeunesse, d'un esprit qui a gardé toute sa poésie, communique à l'ouvrage un charme qui ne peut être imité. Il se gravera, nous n'en doutons pas, dans la mémoire de nos jeunes gens, et bien des morceaux, comme ceux que nous avons cités, comme le récit de la mort du dragon, et plusieurs des chœurs, passeront de bouche en bouche, et s'en iront grossir le trésor

de notre poésie nationale. Je m'arrête. Etranger à ce pays, ou moins ami de l'auteur, je le louerais plus à mon aise. Quand il s'agit de l'œuvre d'un homme qui est à nous, nous avons l'air, en le louant, de nous vanter nous-mêmes. Bornons-nous donc à remercier M. Porchat d'avoir employé son talent à remettre en circulation ces idées d'une loyauté sans tache et d'un dévouement sans réserve dont le héros de Sempach, tel qu'il nous l'a représenté, est un modèle accompli.

Si l'auteur de cet article avait la moindre autorité en matière d'art, il aimerait à parler du plaisir que lui a fait le dessin dont un talent indigène, trop peu empressé de se produire (M. Næf), a orné la première page du drame de *Winkelried*. Il y a moins de témérité à dire que l'art typographique a fait du poëme de M. Porchat un charmant volume. C'est une preuve sans réplique que M. Bonamici a tout ce qu'il faut pour conserver et même pour augmenter la réputation du bel établissement qu'a su créer un homme distingué, dont nous sommes bien aise qu'il soit le successeur, puisque, contre tous nos vœux, M. Ducloux, de son vivant même, devait avoir un successeur. X.

Connaissez-vous dans notre âge une vie qui ait été, d'un bout à l'autre, le développement plein et réel de tous les nobles germes déposés par la nature et par le ciel dans une jeune âme? N'avons-nous pas reçu tous plus que nous n'avons produit, rêvé des choses qui nous regardent maintenant avec dérision du haut des sommités perdues de notre espérance et qui sont devenues les fantômes vengeurs du présent? Qui n'a voulu le bien et qui n'a fait le mal! N'en déplaise à M. de Lamartine, nous avons tous, plus ou moins, « arraché la prêtresse au saint lieu, » tous fait quelque compromis avec la destinée, avec les volontés puissantes du siècle, et les plus coupables, après tout, sont ceux qui n'ont rien fait.

Eh bien, pense-t-on, qu'importe ! puis qu'aussi bien cette dure loi du mécompte est l'inflexible condition du développement de notre vie, puisqu'elle nous regarde tous, acceptons-la comme nous acceptons la vie, comme nous la subissons, sans y trop regarder. Et hommes conséquens que nous sommes à ce raisonnement ou à cet instinct, nous finissons même, le plus souvent, par oublier qu'il était d'autres routes, plus belles, plus pures, plus heureuses, une moisson éternelle semée derrière nos pas, qui devait rendre témoignage à jamais de notre amour pour l'humanité et de nos droits à la véritable gloire.

Notre moisson, c'est l'herbe d'un matin. Notre gloire, c'est le vent qui murmure la même note pendant un jour et la pousse çà et là vers des échos qui demain l'auront oubliée. Dans le travail du siècle, notre œuvre est comme un fil qui paraît à son tour imperceptiblement sur le fin tissu, et qui se flatte en vain d'être quelque chose par lui-même. Abusés, maladroits et clairvoyans, les plus tristes sont ceux qui n'ont pas même la ressource de prendre cet éclair fugitif pour la lumière, le bruit d'un jour pour la renommée, et l'agitation pour le bonheur.

Mais dans ces esprits élevés au-dessus de l'illusion vulgaire, il reste à côté des nobles besoins, non satisfaits, un instinct généreux qui se réjouirait de voir accomplir, pour un autre, le miracle qui mettrait tout d'accord en nous et autour de nous, qui développerait à la fois, chez le même homme, les facultés et la paix, la sérénité des cieux et l'activité de la terre, tous les dons de la vie humaine et toutes les ailes invisibles qui transportent son centre ailleurs. J'ai appelé miracle cet accomplissement parfait de la destinée ici-bas, et je ne reprends pas ce mot. Il est si juste que j'aurais beaucoup moins souci de ceux qui viendraient me dire : le prodige n'est pas si grand, ni le cas si rare! (je me bornerais à les renvoyer à leurs propres réflexions), que de ceux qui en nieraient la possibilité. Même à ces derniers, je ne répondrai qu'une chose : il est d'autres exemples sans doute, mais en voici un presque contemporain, authentique, humble et magnifique à la fois, irrésistible et irrécusable. Lisez la vie de M. Cellerier [1].

Né pauvre et obscur [2], durant tout le cours de sa vie attaché aux humbles fonctions de ministre de campagne, il ne dut rien aux circonstances extérieures et ne se douta pas même de la lumineuse auréole qui grandirait autour de lui. L'infatigable ardeur de son amour pour la source de tout bien en fit seule un être extraordinaire, et cela comme tout naturellement, sans concours d'actions surprenantes, de talens hors de ligne, de graces singulières, de bruit quelconque du dehors. Ah! que ce qu'il reçut valait bien mieux, et quel exemple! Quelle réalisation de ce que l'âme peut créer de saint, d'heureux, de glorieux et de beau avec les misérables élémens de notre activité et les sublimes aspirations de notre nature!

Si nous insistons sur ce point, c'est qu'à notre sens il est tout. M. Cellerier fut tout ce que peut être un homme! et l'homme, réalisé par le chrétien, prima tout chez lui, même le pasteur. On pourrait même dire que c'est ce qui le rendit pasteur, ce qui le distingue encore dans cette carrière spéciale au point de faire du plus simple trait de sa vie un exemple, un rayon.

Pour faire comprendre cela il faudrait tout citer. Devant cette carrière si riche de détails et d'ensemble on hésite à détacher quelque chose, à entrer dans l'incomplet et à manquer ainsi le principal caractère de l'idée que l'on voudrait donner. Ah! plutôt, cherchez vous-même dans le beau récit d'une si belle vie, cherchez une page, si vous n'en voulez qu'une, et dites-vous bien, quand vous l'aurez trouvée, que vous ne connaissez pas même cette page-là si vous la lisez seule. Comme le modèle a bien ici trouvé son vrai peintre! Parmi les ouvrages que la phi-

[1] *Notice biographique sur M. J.-J.-S. Cellerier*, ancien pasteur de Satigny, par M. le professeur Diodati, de l'Académie de Genève. — Paris, Ab. Cherbuliez, place de l'Oratoire, 6. Genève, même maison. — Lausanne, G. Bridel.

[2] M. Cellerier était originaire du village de Crans, dans le canton de Vaud, mais il fit ses études à Genève.

losophie et la littérature religieuses doivent à M. Diodati, nous n'en connaissons point d'un effet si profond, d'un art si heureusement fondu dans le sujet lui-même et qui, avec des teintes si ménagées, produise un effet si vif, aucun où l'âme ait porté si haut ce qu'elle seule donne au talent. Il en est de cette biographie comme d'un tableau des grands maîtres : rien ne frappe au premier coup d'œil, ni dans la couleur ni dans l'expression ; mais l'harmonie, le naturel secondant une émotion qui va grandissant, on est entraîné jusque dans les régions les plus élevées de la pensée et de la contemplation. Là où un narrateur ordinaire, et même des meilleurs, aurait cru son récit terminé, quand M. Cellérier, octogénaire, épuisé, quitte la vie active et se recueille en silence devant Dieu durant de longues années avant de mourir, là surtout l'historien est digne de cette sublime histoire qui n'a plus de trace sur la terre : il en dévoile la grandeur, avec le respect le plus pieux et le plus sympathique pour ses mystérieuses gloires.

Peu d'hommes, sans position spéciale et élevée dans la société, y ont occupé une place aussi incontestablement utile et belle que M. Cellérier. « Il était devenu sans le chercher, sans s'en douter, dit M. Diodati, l'honneur de son Église et l'une des célébrités de sa patrie. Lorsqu'une de ses prédications était annoncée, il y avait comme une émotion religieuse dans le public ; le jour ordinaire du culte se transformait en une sorte de solennité. Quelque chose de plus recueilli caractérisait l'assemblée, et cette impression ne s'effaçait pas hors du temple. Un respect universel s'attachait au prédicateur ; sa vue seule dans les rues excitait un sentiment de vénération ; la confiance en lui était générale ; on s'honorait d'entrer en relation avec cet homme évangélique et de recevoir ses conseils ; les âmes pieuses s'adressaient à lui de toute part pour être dirigées dans les voies de l'Évangile ; les personnes les plus distinguées par leur esprit le consultaient sur leurs incertitudes, et lui demandaient de les instruire. Son nom était devenu dans le pays une autorité, et son influence un pouvoir. « Les amis de la patrie, dit M. Gaussen, que nous ne pouvons mieux faire ici que de transcrire, s'alarmaient-ils pour la génération nouvelle de l'invasion des mauvais livres, on appelait M. Cellérier, et le lendemain de sa prédication, vous eussiez vu les nombreux libraires et les principaux citoyens de cette ville conclure un marché pour faire disparaître du pays ces instrumens de tant de mal. L'hôpital de l'ancienne république était-il menacé dans son existence, on appelait des champs M. Cellérier ; une prédication de lui, émouvant tous les cœurs, ouvrait toutes les bourses, et cette institution se relevait.

» Au milieu de son existence pastorale, M. Cellérier n'était point demeuré étranger au sentiment qui lie l'homme à son pays. Toute émotion élevée et pure avait des droits sur son cœur. Né Suisse, le patriotisme helvétique avait en lui des racines profondes ; il en ressentait les impressions avec une extrême vivacité. Il avait reporté cette affection sur la ville qui l'avait adopté. Unie à la Suisse alors par des alliances,

Genève et sa destinée avaient une grande part à son intérêt et à ses sollicitudes. Sa paroisse, portion précieuse de cette patrie, était à ses yeux le champ particulier dans lequel il pouvait servir son pays; son attention était éveillée sur toute circonstance politique qui pouvait influer sur les dispositions ou le sort de ses paroissiens, et il ne pensait pas que le rôle d'ami de la patrie ne dût pas s'associer à la tâche ni même au succès du pasteur.

» Aussi, pendant toute la période révolutionnaire, c'est-à-dire de 1792 à 1798, on ne vit pas un désordre, pas un acte de violence, pas une association illégale, factieuse ou turbulente dans cette partie du pays, et Satigny fut la seule paroisse des campagnes que l'on pût distinguer par cette exception honorable. Elle demeura sage et paisible au milieu de tous les égaremens et de tous les orages dont elle était enveloppée. La bénédiction de Dieu fut sur elle, et le pasteur fut l'instrument de cette bénédiction. »

— *Lausanne*, 12 *février*. — La gravité de la crise qui remue la Suisse dans ce moment, ainsi que ses dangers, ne se sont nulle part mieux marqués que dans le canton de Vaud. Il n'existait là aucune cause essentielle de trouble, de division et de mécontentement à l'intérieur qui pût servir d'auxiliaire et de levain à la fermentation; et cependant tout à coup, dans l'espace de quinze jours, des réunions populaires nombreuses et fort déterminées, enfin 30,000 signatures apposées au bas des pétitions contre les Jésuites, sont venues, de divers points du pays, déclarer au conseil d'état que son préavis rencontrait une opposition formelle. Le grand-conseil décide à cette heure même : il écoute et pèse les avis contraires, les raisons de part et d'autre, que notre mission de simple narrateur n'est pas de reproduire. Espérons que lorsqu'il aura prononcé, tout le monde se soumettra; soit que, d'après l'exemple de Zurich, le grand-conseil cède au vœu des populations qui acceptent l'éventualité d'une guerre religieuse qu'elles déploreront plus tard; soit qu'il résiste à l'impulsion des masses et que, bravant l'impopularité, il ne craigne pas, pour le gouvernement même, l'effet de ses résolutions. Tout ardens qu'on les voie dans cette question capitale pour le repos de la patrie suisse et de la patrie vaudoise, nous croyons que nos compatriotes ont l'amour du pays dans le cœur, et que cet amour peut conduire à bien des sacrifices d'opinions. Non, ils ne deviendront point, ils ne voudront point devenir les coupables précurseurs de la guerre civile en Suisse, après s'être honorés

d'appartenir au plus heureux, au plus uni, au plus tranquille et au plus tolérant des Etats confédérés. Serait-il possible que les Jésuites eussent l'honneur de bouleverser l'ordre et la prospérité d'un canton protestant, et cela seulement parce que, sans les aimer davantage, les magistrats ne sont pas prêts à chasser à tout prix ceux dont malheureusement il faut dire, avec un des orateurs du grand-conseil, que, parmi leurs défauts, ils ont encore au plus haut point celui d'être *inchassables ?*

Jesuitam expellas furca, tamen usque recurret.

P. S. — 13 *février*. — Le grand conseil n'a voté ni le préavis du conseil d'état, ni les instructions que demandaient les pétitionnaires, mais une invitation à Lucerne de renvoyer les Jésuites. Les députés en Diète sont MM. Druey et Briatte, qui tous deux ont soutenu les pétitions.

14 *février*. — La question des Jésuites vient de produire ici une révolution cantonale. Aujourd'hui 14, les masses populaires sont arrivées à Lausanne et se sont portées au château. Les milices étant la plupart signataires des pétitions, le gouvernement n'a pu trouver des forces suffisantes. Le conseil d'état a abdiqué en corps. Les masses ont nommé un gouvernement provisoire. Il n'y a point eu de collision. Le canton de Vaud entre ainsi dans une nouvelle période de son existence : puisse-t-il y être aussi heureux que par le passé ! Son bonheur sera toujours notre vœu le plus cher.

Au moment d'expédier ce numéro, composé à peu près tout entier avant les agitations graves de cette dernière semaine, nous éprouvons le besoin de prier nos lecteurs vaudois de vouloir bien se souvenir de la promptitude des événemens, pour comprendre que ceux-ci nous aient, pour ainsi dire, gagnés de vitesse, jusqu'à former une espèce de contraste avec le ton et les sujets d'une partie de cette livraison.

(Le Bulletin est renvoyé au numéro suivant.)

MALESSERT.

PROLOGUE.

Les Levantins, en leur légende, disent que plus à l'orient encore, au levant du levant, il existe un pays où tout le monde va sans s'en douter, les uns pour n'en plus revenir, les autres pour en médire et pour assurer, quand ils y retournent, qu'ils n'y ont jamais mis les pieds. Riche et plein de merveilles; offrant, à travers de doux ombrages, les plus magnifiques spectacles, ce pays n'a qu'un petit inconvénient: c'est qu'il tourne et tremble continuellement sur lui-même; on ne peut y tenir en place, et quoiqu'il soit aussi ancien que le monde, peut-être plus ancien, il est véritablement à cet égard tout moderne. Aucun de ceux qui le visitent ne peut échapper à cette espèce de balancement plus ou moins agréable, mais irrésistible et perpétuel; la foule des visiteurs y ressemble au grain qui saute et ressaute dans l'aire ou sous la main du vanneur; et même tout y est paille à la fin, tout s'y envole en poussière. Les poëtes seuls parviennent à s'y tenir debout un instant, car ils ont une grande habitude du lieu; aussi en font-ils volontiers les honneurs: mais c'est justement ce qu'on leur reproche, et tous ceux qui s'y rendent, tel pour chercher la *Toison d'or;* tel autre, la *Pierre philosophale;* tel, la *Monarchie universelle;* qui, l'*Organisation sociale;* qui, le vrai *Pacte helvétique*, ou une constitution viable pour le canton de Vaud; — tous ceux-là, disons-nous, glissant, sautant et dansant à leur tour, parfois même la tête à l'envers, ne s'en moquent pas moins de ces pauvres poëtes et les montrent au doigt tant qu'ils

peuvent. Ainsi vont les choses au Pays des Chimères : c'est le nom de cette contrée, dont l'existence est aussi réelle et l'étendue infiniment plus grande que l'existence et l'étendue de la terre habitable.

Pour moi qui y suis allé dans cent ans [1], je promets bien qu'on ne m'y rattrapera plus, quoique j'en aie rapporté d'assez curieuses vérités ; mais, second Marc-Paul, on ne m'a pas voulu croire ; on me croira seulement dans cent ans, et, en attendant, je me trouve dans la position d'un prospectus nouveau-né qui lit la défiance sur tous les visages et ne sait trop lui-même que penser. Tout ce que je puis faire pour vous distraire un moment, car il ne manque pas de réalités autour de nous qui plaident en faveur d'une petite équipée dans les nuages, c'est de vous raconter l'histoire d'un héros sans malice, et les aventures par lesquelles il lui fallut passer avant de pouvoir se dire qu'au moins de quelque temps il n'en aurait plus. Ces aventures, certes, ni lui ni moi nous ne les aurions inventées ! Si le lecteur n'en est pas satisfait ; s'il les trouve à son gré trop faciles, ou trop embarrassantes, ou trop imprévues, ou trop ménagées, qu'il veuille bien n'en accuser que la destinée du héros et sa persévérante bonhomie. Si l'héroïne, enfant gâté d'un vieux philosophe, fait un peu trop tout ce qu'elle veut, elle le fait toujours innocemment, ce qui n'est pas le cas de tout le monde, et elle n'en arrive pas moins à son but ; seulement elle est obligée d'y mettre de la patience : de plus, les parens, les témoins sont toujours là ; il ne se passe donc rien qu'on ne pût avouer dans cent ans selon toute la rigueur des usages et des principes. Enfin, si l'habileté froide et petite échoue par son propre vice ; si même elle manque parfois de délicatesse et de goût, c'est sa faute, ce n'est pas celle de l'auteur.

PREMIÈRE PARTIE.

Un pas important.

I.

Suivant une coutume généralement répandue parmi notre classe d'historiens, nous allons prier le lecteur de vouloir bien se transporter hors de son cabinet et se figurer qu'il n'a pas devant

[1] Voyez, dans la *Revue Suisse* de l'année dernière, livraisons de janvier et de février, l'article intitulé : *Dans cent ans*, *histoire véritable*, *mais encore à venir*.

lui le maussade paysage d'un peu de papier blanc barbouillé de noir, mais bien..... Quoi? — Si le lecteur ne veut pas attendre que nous ayons frotté nos lunettes, et s'il s'imagine voir ici de ses propres yeux, nous l'avertissons charitablement qu'il risque fort de se tromper.

— Eh bien, lecteur, puisque vous le voulez, ami lecteur! soit! que voyez-vous?

— Je vois un beau paysage tout resplendissant de soleil, un jour du mois de mai 17.3,....

— Lecteur, vous n'y êtes pas.

— Je vois une vaste et morne campagne, silencieuse, lugubre, indécise, que la nuit seule occupe et qu'elle remplit toujours plus, une nuit du mois de décembre 18..

— Lecteur, pas davantage.

— Ah! cette fois, j'y suis. Je vois, dans un chemin escarpé, un cavalier luttant contre la pluie et l'orage, un soir d'automne de l'an 16.5. Le temps est déplorable! Mais heureusement notre héros est muni d'un de ces grands manteaux de voyage que l'on appelait *balandras* et que le bon La Fontaine s'est plu à chanter :

Le cavalier a soin d'empêcher que l'orage
Ne se puisse engouffrer dedans.

— En vérité, lecteur, vous y êtes moins que jamais. Permettez-moi de venir à votre aide. Si vous savez réellement notre histoire, ce que vous devez voir tout d'abord, c'est un escalier.

— Un escalier, dites-vous, alors m'y voilà! Un escalier bien usé, bien traître et bien sombre, celui du n° 13 de la rue....

— Non! un escalier en plein jour.

— J'entends! une délicieuse ruine gothique, qui remonte à l'an 1.77, et que la municipalité du lieu laisse froidement exposée à toutes les injures du temps, au lieu d'utiliser ces précieux matériaux pour la construction d'un four banal.

— Non! un grand escalier, fort commode ma foi! et dont on se sert encore aujourd'hui.

— Un grand escalier! peste, monsieur l'auteur! comme vous y allez! Quoi! l'escalier du Louvre, un escalier de marbre, l'escalier royal, rien que cela!

— Hélas non! ami lecteur, l'escalier du peuple, un escalier de bois.

— Auteur?

— Lecteur ?

— Laissons le peuple à ses affaires, je vous prie.

— Dieu me garde d'en parler ! il n'aime que les grosses voix, et la mienne ne fait pas plus de bruit que celle d'une cigale à la fin de l'été.

— Bon ! j'ai deviné.

— Voyons !

— Gageons-nous ?

— Quoi qu'il arrive, un lecteur est toujours sûr de gagner. Mais gageons, si vous voulez.

— Quoi ?

— Votre suffrage.

— Vous avez perdu ! L'escalier du peuple, un escalier de bois, dites-vous : rien n'est plus connu, plus vulgaire. Qui n'a pas habité la maison de Rousseau, *blanche aux contrevents verts ?* le canton de Vaud en est tout rempli : seulement il n'y faut pas chercher de Jean-Jacques ; chacun y regarde en pitié le philosophe génevois. Une simple galerie rustique à la mode du vieux temps ! fi donc ! ma foi, mon pauvre auteur, je reste au pied de l'échelle, il ne vaut pas la peine de monter.

— Lecteur, tenez votre gageure. Ce n'est point là l'escalier dont il s'agit.

— Eh bien ! peu importe ! Cet escalier se trouve dans une maison quelconque ; mais, je comprends, un jeune homme, leste et bien mis....

— Un jeune homme, peut-être. Mais quant à l'escalier, il n'est ni dans un château, ni dans un châlet, il est dans une rue. Il a cent, deux cents et je ne sais combien de marches : on l'appelle, à cause de cela, le *Grand Escalier*, l'*Escalier du Marché*. Transportez-vous donc à Lausanne, ami lecteur, dans cette ville montueuse et riante (riante ?) : c'est là que s'ouvre notre histoire et qu'il vous faut gravir, ami lecteur, notre Grand Escalier.

— Voyons, Monsieur l'auteur, soit fait comme nous avons dit ! et tenez votre promesse si vous voulez que nous tenions la nôtre : pas un mot de tout ce brouhaha que nous avons sous les yeux !

II.

Le *Grand Escalier du Marché*, à Lausanne, est effectivement

situé dans une rue, la plus montante que l'on connaisse; elle conduit, assez tortueusement, du bas-fond où se trouvent la place du marché et l'hôtel-de-ville, à l'éminence abrupte que couronne la cathédrale. C'est une longue suite de degrés en bois, recouverts d'une toiture et interrompus de distance en distance par de petits paliers ou reposoirs, qui donnent accès dans les maisons voisines. Il n'occupe guère que le tiers de la rue en largeur. La tradition veut que celle-ci ait été autrefois un grand escalier de pierre, ou du moins pavé, que les pèlerins gravissaient avec dévotion, lorsque Notre-Dame de Lausanne était un des centres religieux les plus fréquentés de la Bourgogne, de la Savoie et de l'Helvétie occidentale.

Tel qu'il est aujourd'hui, dans sa construction fort simple et presque rustique, notre escalier ne laisse pas d'exciter, sinon l'admiration, du moins la surprise des étrangers. Nous avons cru même remarquer que les dames ne l'envisagent pas sans un certain effroi; il ne nous appartient pas d'en scruter indiscrétement la cause; mais on assure que l'espèce d'émotion qu'elles éprouvent au moment d'affronter cette échelle interminable, n'est pas due uniquement à la crainte de se fatiguer à la gravir.

Quoi qu'il en soit, la jeune fille, dans les destinées de laquelle le susdit escalier devait à jamais devenir mémorable, l'affrontait un jour avec son insouciance accoutumée, avec un air d'habitude et d'aisance qui nous rassure à son égard, nous dirons même avec une sorte de grâce étourdie qui n'allait pas mal à son genre de beauté. D'une taille ordinaire, mais à la fois bien formée et bien prise, elle avait dans toute sa personne quelque chose d'éveillé, de décidé, de gai, sans sécheresse et sans raideur; ses yeux, d'un bleu pur pour son tuteur et parrain, le bon mais curieux chevalier de Montalègre, le seul homme qui eût encore osé les regarder d'un peu près; ses yeux, disons-nous, étaient d'ailleurs si rayonnans et si vifs qu'ils paraissaient noirs; sa taille, si souple et si fine, qu'au premier coup d'œil on la prenait à tort pour celle d'un enfant; son teint, d'une blancheur de lis si éblouissante et si pure, qu'on ne remarquait point d'abord les roses qui y étaient mêlées : détail de style qui, pour le dire en passant, nous dispense de plus amples explications sur l'époque de cette histoire, et qui doit fixer à tout jamais le commentateur. Enfin, il n'était pas jusqu'au blond très-doré de ses cheveux qui ne fût en harmonie avec le caractère ouvert et souriant, voire même engageant,

de son air et de sa figure. Nous ne nous amuserons pas à décrire sa toilette : sa petite mantille aux reflets changeans, qui se gonflait autour de sa taille et semblait vouloir voltiger comme une aile; ni son léger manchon de grèbe, d'où, entre la mitaine et la manche de la robe, on voyait parfois sortir négligemment un petit bout de bras nu plus blanc que le plumage argenté. Seulement, nous ne pouvons nous empêcher de dire un mot de sa chaussure. C'était, suivant la mode du temps, des souliers haut perchés sur de hauts talons, de forme et de couleur originales, mais qui paraîtraient bien incommodes, bien bruyans, bien étranges à nos belles dames d'aujourd'hui. Et pourtant nous pouvons assurer en conscience qu'ils seyaient à merveille à notre héroïne. Elle semblait à peine toucher la terre, et le bruit de castagnettes que faisaient les talons donnait encore à sa marche quelque chose de plus léger, de dansant et d'harmonieux. Comme le musicien qui rencontre exactement les touches du clavier sans les chercher jamais, ses petits pieds bien faits, mignons et lestes, couraient, ou plutôt, si nous l'osons dire, se jouaient de degrés en degrés avec une rapidité, une audace toujours sûres d'elles-mêmes, une grâce décente qui se montre sans se laisser voir, qui ne s'inquiète ni ne s'effarouche de rien. On eût dit un oiseau descendant de branche en branche, que l'œil ne peut jamais bien saisir, et qui nous laisse incertains s'il danse, s'il court ou s'il vole.

III.

On n'en pouvait dire autant d'un jeune homme qui, arrivant en sens inverse, montait d'un air évidemment distrait, mais à grandes enjambées. Ce n'est pas qu'il eût l'intention d'en finir plus vite avec ce qui, même pour un habitant du lieu, est toujours un peu une ascension véritable : au contraire. Car si, d'un côté, l'habitude et la distraction le portaient à faire au moins deux marches d'un coup, de l'autre il y mettait une lenteur majestueuse, qui eût fait honneur à monseigneur le bailli, rentrant, le soir, magistralement au château. Un observateur quelque peu malin, comme nous pouvons assurer qu'il y en a plus d'un dans le pays, aurait pu difficilement concilier cette lenteur d'un côté, bien peu naturelle à cet âge, avec cette longueur et cette vigueur de jambes de l'autre ; et nous ne pouvons dire jusqu'où seraient allées ses conjectures s'il avait pu calculer, comme nous, le peu de

chemin qu'en dépit de sa méthode expéditive notre jeune homme avait fait, comparé au temps qu'il y avait mis. Etait-ce indolence naturelle? Comment le penser, avec cet air de santé et de vie? Car notre jeune homme était grand, bien fait, et, malgré une figure plus marquée qu'agréable, il aurait pu passer, à tout prendre, pour un assez beau garçon s'il l'avait voulu.

Mais il n'y songeait guère. Il songeait beaucoup plus à la pimpante et riante jeune fille, qui devait, savait-il, descendre en ce moment le grand escalier. Son voisin pendant le court séjour qu'elle faisait à la ville tous les hivers, il la connaissait depuis l'âge où l'on rit et parle ensemble sans presque se regarder, jusqu'à l'âge où l'on se regarde assez de toute son âme, mais sans plus oser se parler. Notre jeune homme l'eût encore osé moins qu'un autre : l'occasion, quoique difficile, n'était pas impossible; mais il était le premier à ne point mettre en doute qu'il ne saurait jamais en profiter. En revanche, comme leurs maisons se touchaient sur la rue et se faisaient presque face par les jardins, il lui était facile de se tenir au courant de tous les mouvemens extérieurs de la jeune fille; mais, dans son peu de confiance en lui-même, il avait moins d'envie que de crainte d'en savoir davantage. Qu'on ne se récrie pas là-dessus! Car enfin il aimait, et, quelle que soit la manière, c'est toujours une belle chose que d'aimer, cela dût-il même vous rendre timide au point d'en devenir un peu niais. Comme nous accordons volontiers que notre pauvre jeune homme l'était en effet dans un certain sens (à nos belles lectrices le soin de décider si cela leur déplaît!), elles voudront bien nous pardonner, à lui et à nous, sa timidité, sa gaucherie, en faveur de ce qu'elle avait pourtant de naturel, de franc et de vrai; leur indulgence sera d'autant mieux placée que ce défaut, aussi grand qu'il est rare, ne devait attirer à celui qui en était si libéralement pourvu, que trop de désastres et de mésaventures.

Il ne devait pas tarder à y être en butte. Mais je m'aperçois que je n'ai pas encore dit son nom, et ce n'est pas une petite affaire; tâchons vite de nous en débarrasser : hélas! il s'appelait Sylvestre — Sylvestre Malessert.

IV.

Juste au moment où notre héroïne, M[lle] de Mézières, — mais, à l'exemple et avec l'autorisation de son tuteur le chevalier de

Montalègre, nous finirons par l'appeler familièrement de son joli nom de petite fille, Madeline; — juste au moment, disons-nous, où, en descendant, elle allait atteindre le second étage du gigantesque escalier, Sylvestre Malessert y arrivait aussi en sens contraire. Il avait si bien pris ses mesures qu'il ne pouvait manquer, pensait-il, de la rencontrer d'assez près pour avoir le droit de la saluer, s'il l'osait; peut-être même, en feignant de se ranger au passage, aurait-il l'occasion de se retourner et de la suivre des yeux un instant. On voit qu'il n'avait pas si mal calculé; mais par malheur il s'en fallut de quelques lignes ou de quelques secondes qu'il n'arrivât juste à point, et cela suffit non-seulement pour faire échouer sa savante manœuvre, mais encore pour la faire tourner à sa confusion : à quoi tient pourtant le succès de nos combinaisons les plus profondes! Disons-le sans détour : dans le cas présent, il ne tint pas à une demi-enjambée. Craignant d'arriver trop tard après avoir longtemps manégé pour attendre, notre pauvre Sylvestre, en effet, venait de franchir un petit intervalle de pavé qui conduisait à une ruelle latérale; il avait passé du même élan de course les deux ou trois premières marches de l'étage supérieur du grand escalier de bois; déjà Mlle de Mézières arrivait près de lui; elle ne pouvait presque point ne pas le regarder un peu en passant, lorsqu'il pensa soudain qu'il aurait bien mieux fait de rester au bas des marches, puisque de là il l'aurait pu voir encore quelques pas jusqnes dans la petite rue où donnait l'entrée de sa maison. Il n'y avait pas de temps à perdre, et, avec plus d'imaginative qu'il ne s'en connaissait, il laissait déjà sa canne glisser le long des degrés pour avoir un prétexte de redescendre d'un ou deux pas; mais on ne peut penser à tout ni tout prévoir dans ce monde; il oublia qu'il avait déjà un pied en l'air dans l'autre sens et qu'une de ses mains se dirigeait en tremblant vers son chapeau. Pour surcroît, Mlle de Mézières, soit curiosité, soit coquetterie, semblait décidée à vouloir le regarder assez longuement. Qu'on se figure ce qu'il devint quand il vit ces grands yeux brillans s'arrêter sur lui, peut-être avec malice, mais du moins sans fierté. Décidément la crise devenait trop forte, et notre jeune héros allait se trouver au-dessous de la situation que lui-même avait créée. La tête lui tourna. L'escalier lui sembla suspendu dans les airs. Qu'on ne s'étonne donc pas que le pied lui ait manqué, ni que dans son trouble, aidé du conflit des deux forces opposées, ascendante et descendante, il ait tout à coup

roulé par terre devant la jolie Madeline et que, par cette manière un peu brusque de se jeter à ses pieds, il ait risqué de lui barrer le passage.

Véritablement il n'était pas tombé sans une certaine grâce d'adresse et de vigueur; la petite malicieuse était peut-être assez bonne pour l'avoir remarqué; mais eût-il même été de sang-froid, le pauvre Sylvestre n'aurait jamais eu la présence d'esprit de s'adresser cette consolation; il n'eut que celle d'entendre un éclat de rire bien franc, bien argentin, se mêler à l'aigre bruit de la porte qui s'ouvrit et se referma aussitôt, précisément comme il se relevait.

V.

Sylvestre Malessert pensa donc seulement qu'il n'était qu'un grand maladroit qui n'aurait jamais que du malheur. Son ami d'enfance et de collége, le beau Fernand d'Orny, qui survint dans cet instant, ne lui épargna pas les plaisanteries; et, bien loin de chercher à lui adoucir la retraite, il se plut à en relever minutieusement les désastres : il le questionnait à haute voix sur ce qui était arrivé, s'enquérant de la cause, du mode et de l'effet,

Comme eût fait un maître d'école,

mais avec une grâce méchante et d'un ton de compassion dégagé. Tantôt il s'informait, d'un air affectueux, si son ami n'était point blessé; tantôt il s'égayait sur le chapeau qui avait pris le large et paraissait décidé à aller attendre son maître dans un de ces bas-fonds de la ville qui, primitivement, mérita sans doute le nom latin qu'il porte encore aujourd'hui de *palud* ou de *marais*. Tout en disant ces choses et d'autres pareilles, qui avaient l'avantage non-seulement de dessiner mais encore de prolonger la situation, Fernand ne manquait pas de lever de temps en temps la tête vers les fenêtres de la maison voisine, comme pour dire que peut-être on était aux aguets, et rappeler ainsi charitablement à son ami qu'on pouvait être vu et entendu. Enfin, le bon Sylvestre était presque touché de voir son malheur si bien compris, si bien commenté, ponctué et accentué, qu'il n'y manquait ni apostrophe ni circonflexe, ni point d'exclamation.

Rentré chez lui par la voie longue et détournée où Fernand l'entraîna à la suite de son couvre-chef: — Non! s'écria Sylvestre,

en se jetant dans un fauteuil que sa grand'mère lui avait brodé de ses vieilles mains, non! je crois que je lirais bien toute la bibliothèque de notre académie sans trouver d'exemple d'un malheur pareil!

— A ta place, c'est justement ce qui me consolerait, lui dit Fernand : les femmes aiment l'extraordinaire, et vraiment, comme tu viens de le dire, tu as fait aujourd'hui l'impossible.

— A la bonne heure si c'eût été toi! répondit Sylvestre avec simplicité. Tu aurais trouvé moyen de raccommoder tout cela par quelque trait spirituel, peut-être même d'en tirer parti; au lieu que moi, je n'ai pas même eu l'esprit de me tuer en tombant.

— En effet, pas la moindre bosse, pas la moindre égratignure. Tu es resté en pleine possession de tous tes membres. Mais ne pourrais-tu pas feindre que l'accident a eu pour toi des conséquences graves, porter quelque temps le bras en écharpe? cela te rendrait intéressant, et ta chute serait du moins utilisée.

Le bon sens et la franchise de Sylvestre le gardèrent encore cette fois contre l'intention perfide de Fernand, qui n'aurait pas été fâché d'éterniser un peu le ridicule de son ami.

— Non! répondit-il, même pour arriver jusqu'à elle, jamais je ne pourrais venir à bout de feindre et de mentir. — Puis, après une pause et sans se douter le moins du monde de la liaison épigrammatique de ses idées. — Ah! si j'avais ton assurance, ajouta-t-il en soupirant. Mais parlons d'autre chose! Je ne pouvais avoir d'espérance; ainsi, au fond, je ne suis pas plus malhéureux qu'auparavant.

— Parlons d'autre chose, dit Fernand, que Sylvestre, à son insu, avait un peu déconcerté. Qu'est-ce que tu as donc là sur ta cheminée, dans cette vieille bouteille triangulaire, qui doit dater au moins du temps du roi Gondebaud et de ses Bourguignons, s'il est vrai, comme le prétend le chevalier de Montalègre, qu'en arrivant dans ce pays, ils aient fait de leurs lances des échalas.

— C'est une bouteille de cette fameuse liqueur dont ma bonne grand'mère a seule le secret. Elle l'a confectionnée pour moi et ne l'a pas perdue de vue de tout un été, car il y faut du temps et du soleil; enfin, elle me l'a donnée ce matin, pour ma fête, avec ce fauteuil.

— Comment! c'est donc ta fête aujourd'hui?

— N'est-ce pas! Je l'avais oublié. A ta santé! — Et le bon

Sylvestre versa lui-même à Fernand un grand verre de la merveilleuse liqueur.

— Te rappelles-tu, continua-t-il comme pour se distraire de lui-même, te rappelles-tu certain examen que nous passâmes à notre entrée à l'académie? Il me semble que j'y suis encore; et véritablement je ne serai toute ma vie qu'un franc écolier. Cet examen se faisait par écrit. Nous étions mal préparés, ou la question posée était trop difficile; mais enfin la chose allait mal pour la plupart d'entre nous. Soudain, comme il arrive lorsqu'un vent frais vient mettre fin à l'accablement d'une chaleur suffocante, il se fit un changement parmi vous autres; je vis les traits se détendre, les mines allongées reprendre leurs proportions ordinaires, et je compris que le péril était passé. J'en sus bientôt la cause. Un petit peloton de papier, qui avait l'air d'avoir été déchiré, froissé et jeté comme inutile, finit aussi, de détour en détour, de table en table et de cascade en cascade, par arriver jusqu'à moi. Il contenait la solution de la question proposée. Ce pauvre Henri, que nous avons perdu il y a trois ans, l'avait trouvée; il nous en faisait part en généreux camarade. Le papier était là, tout près, devant moi. A de certains gestes et par un de ces instincts d'écolier qui ne trompent jamais, je savais, à ne pouvoir en douter, ce que le papier contenait. Il ne s'agissait que d'avancer la main jusqu'au haut de la table, et de le déplier sans faire semblant de rien. Impossible! Je couvais des yeux le petit papier. Jamais ma main ne put faire le moindre mouvement vers lui. C'était de la conscience, si tu veux, mais aussi ce n'en était pas. Je te vis plier ta feuille d'un air satisfait et l'aller porter en toute assurance au redoutable tribunal. Pour moi je restai le dernier, rendu plus incapable encore de me tirer d'affaire par moi-même depuis que je le pouvais par un autre, d'une manière facile et certaine. La tentation me paralysait sans me vaincre. Enfin il fallut bien me retirer à mon tour; je remis mon travail, inexact, imparfait, je savais bien; et alors, seulement alors, j'osai m'emparer du petit papier, qui m'éclaircit, mais trop tard. Vous fîtes tous un examen superbe, et moi je fus condamné. Tu vois bien, mon ami, que je ne saurai jamais rien faire d'à propos ni profiter de rien.

Jamais le bon Sylvestre ne parlait avec tant de facilité et d'abondance que lorsqu'il se chargeait lui-même et racontait ses mésaventures. Alors il était éloquent. Mais, du reste, il se taisait

sans peine et laissait d'autant plus volontiers la parole aux autres, que souvent il ne les écoutait pas. Il retomba bientôt dans ce genre de silence; et lorsque Fernand, que la liqueur ambrée animait, lui dit tout à coup, avec un sourire agréable :

— Je serais pourtant bien curieux de savoir à quoi tu pensais, quand tu te vis ainsi prosterné comme un derviche, la face en terre aux pieds de ton idole, — la forme aimable et dégagée de cette question n'en aurait probablement pas caché le fond d'impertinence et d'indélicatesse à Sylvestre; mais il ne répondit rien, parce qu'il n'avait rien entendu.

VI.

Le chevalier de Montalègre était un petit vieillard maigre et vif, d'humeur frondeuse, mais sans le moindre grognement. Il se permettait force hem! hem! plus ou moins dubitatifs; mais il n'allait jamais jusqu'au hein! rechignant et désapprobateur. Célibataire et le dernier de sa branche, il n'avait eu que trois passions: la guerre; c'avait été sa belle maîtresse jusqu'à l'âge de cinquante-cinq ans, qu'elle lui avait, ma foi! donné son congé; puis cette petite folle de Madeline, comme il l'appelait. Son ami Mézières, vieux capitaine au service de France, la lui avait léguée en mourant sur le champ de bataille, et il l'aimait juste assez, disait-il, pour l'aider à faire des folies au lieu de l'en préserver. Aussi lui avait-il donné les surnoms de *petite folle*, de *petite dame*, et autres semblables, toujours d'un air d'acquiescement et de caresse. Enfin, qui le croirait? mais nous pourrions montrer encore des preuves écrites de ce fait; sa dernière passion, celle qu'il avait toujours pu mener de front avec les deux autres, satisfaire et diriger à son gré, c'était, mais dans un très-haut sens que nous allons expliquer, c'était la généalogie. Il la regardait comme la science des sciences; car, observait-il, tout s'engendre ici-bas; c'est là non-seulement le fond et la suite de l'histoire, qui n'est que la généalogie de l'humanité, mais encore le fond et la suite de la nature, que l'on ne comprendra bien que lorsqu'on pourra établir d'une manière certaine la généalogie universelle des êtres. Seulement on ne sait pas encore bien par quel bout commencer: par la terre ou par le ciel? par les infiniment petits ou les infiniment grands? c'est une affaire de choix. Mais il n'en est pas moins de toute évidence qu'il y a une chaîne non-interrompue entre le

ciel et la terre. L'air a engendré l'eau, d'où, quoi qu'en dise M. de Voltaire, notre globe est sorti; la terre a engendré les animaux et les plantes; je ne sais pas ce que l'homme, ce petit monde ou ce petit monstre, comme on voudra l'appeler, engendrera à son tour, mais il est de toute nécessité qu'il produise aussi à la fin quelque chose, puisque, comme on le sait, les montagnes elles-mêmes n'ont pas dédaigné d'engendrer des souris.

Avec ces idées, on ne s'étonnera pas que le chevalier de Montalègre ait tout vu dans la généalogie. Je suppose, messieurs, disait-il (mais nous devons avertir que le savant chevalier n'avait jamais d'auditoire qu'en idée, et que les chaises et les meubles de son cabinet formaient tout son grand-conseil), oui, messieurs, je suppose qu'un peuple veuille se donner une constitution. Droits et devoirs du citoyen : par lequel des deux va-t-il commencer? Par les droits? alors je crains bien que les devoirs ne lui sortent complétement de la tête. Par les devoirs? mais on ne commence jamais par là. Eh bien, messieurs, la généalogie (messieurs, je vous prie de m'écouter!) la généalogie vous dira que l'on doit commencer et finir par tous les deux à la fois. Je suppose ensuite qu'il s'agisse d'une loi sur la police des étangs, question grave, la plus grave qu'un peuple puisse se poser. « Considérant que tant » de bouches parlant toutes ensemble causent un dommage incal- » culable à la majorité des citoyens honnêtes qni ne demandent » qu'à dormir en paix, il est ordonné à tous et à chacun.... » Quoi? de ne parler qu'à son tour ou bien de se taire? question délicate et qui intéresse au plus haut point l'avenir du pays, l'avenir de la liberté. Eh bien! la généalogie encore, la généalogie politique et sociale pourra seule résoudre ce problème. Mais comment la résoudra-t-elle, messieurs?....—Ici le vieux chevalier fit une petite pause, et parut plongé dans une méditation profonde. Bientôt il releva la tête, sourit, se frotta les yeux, étendit sa main ouverte, écarta les doigts, les secoua vivement, comme s'il allait en faire jaillir une pluie de vérités, et s'écria du ton le plus aisé : — Ma foi! messieurs, devinez! car, pour moi, je ne puis vous le dire dans ce moment.

—Eh bien! ni moi non plus, je n'en sais rien, fit à côté de lui, et en riant, une voix douce et franche.

— Comment? vous n'en savez rien, mademoiselle, répondit le chevalier sans se déconcerter : mais qui vous a permis de n'en rien savoir?

— Eh! vous-même, mon cher tuteur et parrain.

— Oui, oui, je ne l'ignore pas, vous prétendez que c'est moi qui vous permets tout. Mais vous me calomniez, petite folle, et sachez qu'il n'y a que les personnes mûres et âgées, comme moi, qui puissent se permettre de ne rien savoir : les jeunes gens doivent ignorer qu'on ne sait pas, entendez-vous! il faut, d'ailleurs, qu'ils fassent honneur à leurs maîtres et à l'argent qu'on dépense pour eux! Puis, quant à vous permettre tout, Madeline, sachez encore que je ne vous permets que de venir m'embrasser.

— Eh bien! poursuivit la jeune fille en approchant son front riant de la figure sèche et saccadée du bon vieillard, et en le regardant avec une expresssion de malicieuse tendresse, que direz-vous si je vous apprends qu'un grand jeune homme vient de se jeter à mes pieds? Voyons! cela est-il défendu?

— Pas absolument; car cela peut rentrer dans l'un des divers degrés de politesse et de formalités sociales, dont la hiérarchie est très-compliquée. Mais, ce jeune homme, que vous voulait-il?

— Se jeter à mes pieds, vous dis-je, et il y est tombé de tout son long.

— Il me semble qu'il aurait bien pu commencer par tomber aux miens : cela eût été plus généalogique. Mais enfin que lui avez-vous répondu?

— Rien. Il ne m'a rien dit.

— Mais, après cette escapade, qui a donc pu lui fermer la bouche, à ce beau Fernand?

— Fernand? ce n'est pas M. d'Orny (pas du moins cette dernière fois, dit-elle à part); ce n'est ni plus ni moins que notre sauvage de voisin, Sylvestre Malessert.

— Le Sylvestre? et où l'avez-vous donc rencontré, petite folle?

— Mais dans la rue.

— Oui, oui, je sais cela. Je l'ai vu, et d'ailleurs vous me l'avez dit, car vous dites tout, petite folle, ce qui ne convient point aux jeunes filles. Je sais donc fort bien que le Sylvestre est toujours sur vos pas; qu'il ne fait que descendre et monter cet abominable escalier que le ciel confonde; que vous vous moquez peu charitablement de le lui voir escalader et descendre vingt fois le jour, et que néanmoins vous ne manquez jamais de lui faire l'honneur de l'y rencontrer, chaque fois qu'il y apparaît. Tout cela n'est pas bien grave et ne m'inquiète pas beaucoup pour Fernand.

Mais ce que je vous demande, c'est où vous l'avez vu pour qu'il ait pu se jeter à vos pieds.

— Mais, je vous l'ai déjà dit : dans la rue.

— A vos pieds! dans la rue!

— Sans doute, et si bien que j'ai vu le moment où j'allais lui marcher dessus et laisser un de mes petits souliers dans la poche de son habit.

— Eh! je suis sûr, dit le chevalier, que son caractère autant que celui de sa pupille avait peu à peu accoutumé aux aventures, oui, je parie que cette idée de vrai Sylvestre vous a plu, petite folle, et que vous ne pensez déjà plus à Fernand.

— Ecoutez, dit-elle de son petit ton délibéré, presque sérieux, qui contrastait avec l'air gracieux et riant de toute sa physionomie : vous m'avez si bien mis dans la tête que les jeunes filles étaient faites pour se marier, que je ne dois rien négliger pour savoir au juste qui pourra me plaire, car je n'en sais rien.

— Sans aucun doute, vous devez vous marier, petite folle; mais c'est à moi d'en prendre le souci....

— Non, non, je ne le souffrirai point! que je vous en épargne au moins la moitié! A votre âge, jugez! Si bien donc que je suis dans une grande perplexité sur ce que je dois faire; je ne sais pas même comment m'y prendre pour commencer. Fernand est beau, mais, entre nous, un peu fade, et M. Sylvestre pourrait être mieux si quelqu'un, une sœur par exemple, l'arrangeait un peu. Il a, derrière sa maison, un grand jardin si fleuri dans une partie, si ombré dans l'autre, qu'à force de le regarder de ma fenêtre il me prend des envies folles d'aller m'y promener. Notre ami Fernand n'a point de jardin, et je crois véritablement qu'il ne serait pas fâché de nous prendre le nôtre (avec moi, bien entendu, mais enfin de nous le prendre); au lieu que le brave Sylvestre, qui en a un beaucoup plus grand et plus beau, n'a aucune raison d'y songer. Celui-ci me regarde il est vrai, tant qu'il peut, quand je passe dans l'escalier; il pousse même l'audace jusqu'à se laisser tomber à mes pieds dans la rue; mais il ne cherche jamais à voir que mes jolis yeux; au lieu que M. Fernand.....

— M. Fernand? demanda le chevalier.

— Tâche d'attraper...

— D'attraper?

— Mes petits pieds.

— Vos petits pieds?

— Du coin de l'œil.

— Diable! fit le chevalier.

— De qui parlez-vous? mon parrain.

— De quelqu'un de la famille.

— Il est vrai, continua-t-elle, que l'aimable Fernand me fait une cour dont enragent mes bonnes amies; mais le pauvre Sylvestre, qui ne m'a jamais dit un mot, m'adore de tout son cœur. Et puis encore, vous protégez Fernand, et il faut bien que quelqu'un protége Sylvestre. Enfin, je ne suis pas décidée; et comme on ne se décide que par la comparaison.....

— C'est-à-dire, en assignant aux choses leur véritable place et ordre de succession.

— ... Je voudrais bien voir d'un peu plus près ce Sylvestre, pour lui assigner, comme vous dites, sa place à côté de Fernand.

— Oui, mais comment faire? dit le bon chevalier. Il vit seul avec sa grand'mère. On les dit riches, il est vrai; mais ce sont des bourgeois.

— Oui, mais des bourgeois, vous me l'avez appris vous-même, dont les lettres de bourgeoisie remontent plus haut que les lettres de noblesse de beaucoup de grands seigneurs. Voici donc ce que j'ai imaginé. Vous lui adresserez une invitation à dîner, en sa qualité, du reste assez singulière, d'ami de Fernand, qui ne pourra pas se fâcher d'être traité comme de la famille, ajouta-t-elle en riant.

— Nous, l'inviter! moi, lui écrire! s'écria le chevalier. Non! de par le roi Gondebaud, qui pourrait bien être un de mes ancêtres, je n'en ferai rien.

— Alors, ce sera moi qui écrirai : et j'y pense, dit-elle, je pourrais bien profiter de l'occasion pour faire une visite à la vieille grand'mère, et lui demander la permission de voir son jardin.

— Taisez-vous, petite folle, taisez-vous : j'écrirai.

VII.

Lorsque Fernand quitta Sylvestre, — ma foi! pensait-il, je ne puis pas le lui dire, puisqu'il ne le trouve pas tout seul : sa passion est impossible, absurde; et si je n'ai pas de rivaux plus embarrassans que celui-là!... Mais on dit qu'en amour comme en guerre il faut tout craindre comme tout hasarder. D'ailleurs Syl-

vestre est riche, il pourrait faire le Don Magnifique, et j'ai toujours peur qu'il ne se mette en train d'avoir de l'esprit. Heureusement son aventure d'aujourd'hui m'ôte désormais toute inquiétude! Quelle bonne idée il a eue là, et moi celle d'en être témoin!

Fernand, se sentant donc alègre et bien disposé, fit un tour de ville et deux ou trois visites où il fut étourdissant d'amabilité. Enfin, il revint chez lui. Un billet du vieux chevalier l'y attendait. On l'invitait à dîner pour l'un des prochains jours. — Bon! s'écriait-il, ne serait-ce point mon ami Sylvestre qui me procure ce bonheur inattendu? lorsque ce dernier entra, presque sur ses pas, tenant aussi un billet à la main.

Le billet était conçu en ces termes, plus gradués que mesurés : « Si M. Sylvestre Malessert veut bien venir dîner après demain » avec le chevalier de Montalègre, il lui fera un sensible plaisir, » ainsi qu'en troisième ligne, à son ami Fernand, aussi invité. »

Sans remarquer l'air de stupéfaction et de dépit de celui qu'il ignorait être son rival, Sylvestre se promenait par la chambre avec agitation, et disait d'un ton lamentable : — Je reconnais bien là ta bonne amitié, mon pauvre Fernand. Tu as voulu me fournir l'occasion de réparer mon désastre. Mais sois sûr que je ne ferais que l'augmenter. Il est plus sage que je n'aille point. Mais puis-je refuser? Le chevalier! un homme de cet âge! Si je savais qu'elle n'assistât pas au dîner!

Sylvestre n'avait pas remarqué, ou n'avait pas compris ces mots mystérieux : *en troisième ligne*, par lesquels le bon chevalier s'était figuré être à la fois exact, sincère, comme il entendait toujours l'être, et pourtant circonspect. Fernand, que sa jalousie éclairait, était presque pour les interpréter d'une manière exagérée ; mais heureusement sa fatuité l'en préserva. Il se remit, et répondit d'un air d'indifférence:

— Eh bien! pourquoi te tourmenter? N'es-tu pas libre d'accepter ou de refuser? Rien ne te gêne. *J'aurais cru en effet*.... mais si tu ne peux surmonter ta timidité et le sentiment de ta mésaventure, je pense, tout bien considéré, qu'il vaut mieux que tu n'ailles pas.

— Mais quelle raison donner de mon refus?

— Que tu es engagé ailleurs.

— Où, ailleurs? Je ne suis jamais invité chez personne, dit Sylvestre avec candeur.

— Alors, sois malade: oui, c'est cela; mets-toi au lit, et sois malade après-demain.

— Je tâcherai, dit Sylvestre, puisqu'il n'y a pas d'autre moyen; et il retourna chez lui.

— Pourvu que j'en sois quitte, pensa Fernand, quand il fut parti. Il n'y a gens si tenaces que ceux qui ne se doutent de rien. Puis, c'est qu'il vous ôte presque l'envie de vous défendre, avec son air bon enfant!

VIII.

Le lendemain, Fernand trouva Sylvestre qui faisait diète et, ramassé dans sa robe de chambre fourrée, se tenait mélancoliquement au coin de son feu.

— Tu ne sais pas, lui dit-il en l'apercevant: j'ai beau me persuader que je suis malade, je ne réussis point à l'être en effet, et ma bonne grand'mère m'assure que je n'y parviendrai jamais. « Comment serais-tu malade, mon enfant, me dit-elle? D'abord, » dans notre famille nous n'avons guère cette mauvaise habitude. » Ensuite, tu es amoureux; c'est une maladie qui tient lieu de » toutes les autres. » Voilà ce qu'elle me dit en riant. Mais figure-toi ce qu'elle ajoute en branlant la tête d'un air assuré! Elle prétend que je ne suis point malheureux, que je suis point fait pour l'être et que, sauf les grands coups dont tout le monde a sa part, je ne le serai jamais. Elle soutient que je dois avoir épuisé ma part de malheur en naissant, car ma mère mourut en me donnant le jour, et mon père, tué par le chagrin, la suivit peu après; puis elle ajoute toutes sortes de contes et de remarques de bonne femme, sur ce qui m'est arrivé dans mon enfance, sur ce que je gagne au jeu, que j'ai les cheveux bien plantés, que je suis né coiffé, etc.; enfin il n'est pas jusqu'à cette vilaine chute qui n'ait été un heureux coup du sort, peut-être de l'amour, selon elle, pour décider de mon avenir. « Va, me dit cette bonne grand'-» mère, tout ira bien, mon enfant! Il vaut mieux avoir fait un » faux pas sur le Grand-Escalier de Lausanne que d'en avoir fait » un sur celui de la vie qui ne puisse pas se réparer. Les jeunes » filles aiment assez qu'on fasse pour elles quelque chose de fou, » n'importe quoi. Tu vois bien d'ailleurs qu'on te pardonne, » puisqu'on t'invite. Quelle idée a ton M. Fernand (pardon, mon » cher ami; mais, comme je n'ai rien de secret pour toi, je te rap-

» porte les propres paroles de ma grand'mère), quelle idée de » t'engager à refuser! Tu me dis qu'il a de l'esprit: pourquoi donc » le pousser à faire une sottise? » J'ai beau lui rappeler ma situation, ma timidité, lui représenter le cas, enfin, tel que tu le comprends. Nous en raisonnons vainement depuis hier; elle ne veut rien entendre, et elle n'est occupée qu'à faire venir les marchands, pour mettre ma toilette au complet, prétendant qu'elle le veut, et que certainement j'irai. Jamais je n'aurais cru la voir si entêtée: c'est la première fois qu'elle me contrarie. Il n'est déjà pas si gai d'être malade, et on m'en empêche au lieu de m'y aider. Tiens! j'ai été forcé tout à l'heure de prendre un morceau de pâté et un verre de vin, parce que j'ai vu le moment qu'elle allait se fâcher, cette pauvre bonne grand'mère, et presque se mettre à pleurer.

— Eh! il me semble, lui dit Fernand, que tu es le maître ici, et que te voilà assez grand pour le montrer.

— Jamais, excepté cette seule fois, ma grand'mère ne m'a gêné en rien, et elle n'est occupée qu'à me faire plaisir.

— Tu as une fortune indépendante, tu pourrais vivre en joyeux compère.

— Je n'en ai pas le goût; et ma grand'mère, qui a sa fortune à elle, non contente de payer toutes mes dépenses, m'en fait faire auxquelles souvent, sans elle, je ne penserais pas.

— Ce sera bien agréable pour ta femme, si jamais tu en as une, que de devoir céder ainsi la direction de ton ménage.

— Ma grand'mère ne désire que de me voir marié. Elle n'attend que cela, dit-elle, pour pouvoir se préparer à mourir en paix.

— Enfin, que comptes-tu faire? reprit Fernand impatienté. Veux-tu aller, oui ou non?

— Non: dit le pauvre Sylvestre avec un soupir.

— Eh bien! mets-toi au lit; ne te lève pas de toute la journée de demain; je vais dire au chevalier que tu es malade, car tu l'es, tu as de la fièvre: ce sera une affaire finie, et ainsi tu seras sauvé! Je prends la chose sur moi.

— Allons, je me confie à toi, dit Sylvestre, de plus en plus affecté: fais ainsi, puisqu'il le faut. Mais vraiment, tu es trop bon, mon pauvre Fernand, tu vas avoir toute la peine, ajouta-t-il avec sa bonhomie ordinaire.

IX.

Le chevalier de Montalègre était debout — car il se tenait rarement assis, — contre le large et haut manteau de sa vieille cheminée. Si elle n'était pas gothique, il ne s'en fallait guère ; le bon chevalier qui n'avait, il est vrai, rien de géant, la dépassait à peine du sommet de sa tête, fine et bien arrêtée, mais taillée un peu en bec de corbin, nous devons l'avouer. Nul ne pouvait se vanter de l'avoir jamais vu en négligé, pas même sa petite folle, Madeline, qui seule avait le privilége d'entrer dans sa chambre à l'improviste, sans être admonestée. Exactement donc, correctement habillé depuis l'aube, suivant sa coutume, — juste-au-corps vert pomme, veste blanche à ramages, culotte grise et bas de soie chinés, — il avait en outre à la main sa canne, que d'ordinaire il n'abandonnait pas même en lisant, ni en écrivant. Le judicieux lecteur remarquera seulement que, dans ses grands momens de délibération suprême, il ne tenait point sa canne perpendiculairement, mais horizontalement et en équilibre sur l'index étendu. Elle se balançait là, sur cette espèce d'arête décharnée, montant ou descendant tantôt d'un côté tantôt de l'autre, au gré des mouvemens involontaires du chevalier, ou peut-être par une affinité mystérieuse de son être physique avec les pensées dont il était occupé.

Quelqu'un qui aurait pu lire dans ces dernières à mesure qu'elles naissaient, se fût représenté la canne du chevalier, allant et venant, en haut, en bas, comme une balançoire en miniature, à chacun des bouts de laquelle, dans l'esprit de celui qui se livrait à cette manière d'observer les lois de la pesanteur, se trouvaient assis, à califourchon, l'un des deux adorateurs de sa pupille.

— Hum ! disait-il, Fernand est noble ; mais son trisaïeul était un teinturier, celui qui acheta la terre dont ils ne possédent plus que le nom.

Et la canne se mit à descendre, à droite, du côté de Fernand.

— Hum ! le Sylvestre a une grand'mère qui est de la vieille roche, une maîtresse-femme, comme on dit. Mais ce n'est pas elle qu'il s'agit d'épouser.

Et la canne recommença de fléchir à gauche, du côté de Sylvestre.

— Hum ! dit-il encore : mais Madeline...

Et la canne eut, en apparence, un instant d'équilibre parfait. Nous ne pourrions dire en vérité de quel côté elle se serait décidée ; car en s'adressant cette question avec une sorte de vivacité anxieuse, le bon chevalier se pencha si fort en avant, comme pour mieux entendre la réponse, que sa canne tomba par terre et fit deux ou trois tours sur le plancher.

Il la reprit philosophiquement et, la tenant cette fois dans l'attitude d'un vieux capitaine devant sa compagnie, il continua son monologue, dont il est inutile de dire que nous devons connaissance à celle même qui en était l'objet. Restée dans la chambre, un peu à l'écart, comme elle ne disait rien, notre philosophe la croyait sortie ou avait oublié qu'elle était là.

— La petite-dame veut que j'y aille, dit-il, c'est sûr : j'ai bien vu cela, à travers tout ce qu'elle a dit (il fit une pause).... pour se donner l'air de n'avoir rien dit. Mais, à mon âge, c'est impossible : je le lui ai déclaré. La généalogie s'y oppose formellement. Elle prétend que le Sylvestre n'est point malade, comme nous l'assure le seigneur don Fernand. Mais, ou il est malade, ou il ne l'est pas ; s'il l'est, la raison généalogique peut alors permettre que je lui fasse visite le premier ; un malade, tant que dure sa maladie, est censé plus près de l'autre monde que l'homme en santé, et le jeune homme peut devancer ainsi le vieillard. Mais, s'il se porte bien, comme elle l'a voulu gager avec moi, alors il faut en effet qu'il y ait quelque mystère que, dans la situation, il est peut-être de mon devoir de pénétrer. Mais non-seulement lui écrire ! lui faire une visite : c'est trop fort ! Aussi lui ai-je bien déclaré, à la petite folle, que pour cette fois je ne lui obéirai point. Non, je ne lui obéirai point. Elle m'a dit d'y aller. Je n'y consentirai jamais. Mais aussi rien ne m'empêche d'y aller de moi-même : Messieurs, je présume que rien ne saurait m'en empêcher.

Son soliloque, que nous avons plutôt abrégé qu'allongé, une fois terminé par cette apostrophe favorite et tout involontaire, le chevalier sortit sans se demander comment il se faisait que la porte s'ouvrait d'elle-même devant lui. Quand il fut loin, *petite-folle* se mit à danser par la chambre en chantant :

Nous le verrons, ce beau Sylvandre,
Et s'il est franc, sensible et généreux,
Fût-il timide à n'oser rien prétendre,
Nous l'aimerons,.... s'il est bien amoureux !

(*La suite au prochain numéro*).

VOYAGES.

De Rio Janeiro au Cap et à Sainte-Hélène.

A bord du brick de guerre le *Villa-Flor*. — 1843.
30° de long., 29° de lat.

Il est possible, cher ami, qu'il t'ait pris fantaisie d'écrire, plutôt que de rêver en face de quelqu'un de nos glaciers, tandis que tu passais une semaine alpestre sur nos chères Alpes vaudoises. — J'en doute cependant, car on est là trop occupé à contempler les nuages, les pics, les neiges et les bastions de hauts rochers, sans parler des prairies et de leurs mille fleurs, pour que la pensée de mettre une plume en jeu vienne seulement à l'esprit; moi, je me fatigue à mesurer l'immense étendue de la mer Atlantique. Mes yeux sont éblouis, j'ai besoin d'ombre et de silence; je me blottis dans notre étroite cabine, et je vais commencer mon journal pour mes amis d'Europe.

Sais-tu où je vais? Je me flatte que cette lettre te l'apprendra. Nous sommes en route pour le Cap de Bonne-Espérance. Nous allons saluer la demeure escarpée du géant Adamastor, l'un des héros de la Lusiade, auquel je veux présenter mon hommage avec un respect bien fondé, car j'ai lu, dans la langue du Camoëns, ses menaces à l'audacieux Vasco de Gama. Nous prétendons voir quelques Hottentots plus curieux encore que les Anglais, maîtres du Cap; puis, au retour, nous irons à Sainte-Hélène; je n'ajoute aucune fleur littéraire à ce mot qui dit tant de choses. — Ce plan

n'est-il pas beau? Il est plus ambitieux que nos excursions à Nova-Friborgo[1].

Nous commençons à le réaliser sur un brick portugais de 18 canons, de 300 tonneaux, et monté par 130 hommes. On dit que c'est un des plus forts de la marine portugaise; c'est par grande faveur que nous y avons été admis, en obtenant du médecin la possession de sa chambrette.

Ce bâtiment est si bien construit que le roulis est à peine sensible; nous n'avons point à souffrir des horribles craquemens qui semblent prêts à disjoindre les navires ordinaires, lorsque les vagues s'élèvent un peu. Il y a déjà une semaine que nous sommes en mer; nous sommes montés sur le brick le 25 novembre 1842, à onze heures du soir, pour mettre à la voile à cinq heures du matin.

Après avoir dit adieu à notre petite demeure et à la belle rade de Rio, je me suis préparé au mal de mer, qui n'a pas tardé à s'emparer de moi. La crise est maintenant passée, mais il me semble que je vogue depuis huit semaines, au moins. Les nuits surtout ont été interminables. Nous n'avons qu'un lit, et un matelas, qui remplit le reste de la cabine; c'est bien assez sans doute, mais le navire est tellement infesté de punaises, cet insecte qu'on n'ose nommer en Europe, je ne sais pourquoi en vérité, que nous avons cruellement souffert de leurs premières attaques. Le meilleur remède à leur opposer c'est de s'établir sur le pont, d'y porter son oreiller et de se couvrir de son manteau. Ces nuits, *à la belle étoile*, et sous quelles latitudes les astres sont-ils plus brillans? nous sont très-agréables et n'offrent aucun danger lorsque le temps est beau; plusieurs passagers fuient aussi leurs mauvaises couchettes, et chacun demeure volontiers étendu à la brise du matin jusqu'à ce que la manœuvre des soldats vienne chasser les sybarites bivouaquant sur leur place d'armes.

Depuis que nous avons vu disparaître, peu après notre départ, la corvette française *la Favorite*, qui avait quitté Rio en accompagnant le prince de Joinville et que des ordres pressés envoyaient à Montevideo, nous n'avons vu aucune voile à l'horizon. Cette grande ligne bleue, ou dorée, ou d'un blanc étincelant, est par fois interrompue par des jets d'eau d'une assez grande hauteur; ils sont pour nous d'un très-grand intérêt, car ce sont les soupirs

[1] Voyez la *Revue Suisse* de 1843, t. VI, p. 749.

des baleines qui les font naître çà et là. Nous sommes dans les parages habités par ces animaux de si bonne prise, mais ce n'est pas la saison de la pêche; nous ne voyons aucun baleinier; les énormes cétacés jouissent en plein de leur liberté. Il n'est pas d'enfant qui ne souhaite voir quelque jour ces masses imposantes glisser sur la vaste mer et lancer leurs eaux jaillissantes. Je m'amuse singulièrement à voir ce rêve-là entièrement réalisé.

Nous n'avons pu harponner les baleines, mais on a pensé à traiter de la sorte de confians albatros qui nageaient tout près du navire. Un matelot a voulu en prendre un de cette manière, l'a blessé et n'a pu le tirer à bord.

Quant à nous, en Vaudois prudens, nous avons armé nos lignes d'intestins de poules, et nous avons tenté de pêcher ces oiseaux de dix pieds d'envergure comme s'il se fût agi des perchettes du Léman.

Cette naïve espérance a été récompensée, car nous n'avons pas tardé à hisser sur le pont, non sans l'emploi de toutes nos forces, deux de ces animaux, victimes de leur imprudence; ils se sont promenés parmi nous en pleine liberté; leurs ailes sont d'une telle largeur qu'une fois posés sur une surface plane, il ne leur est guère possible de s'envoler. Le plus grand (dix pieds d'envergure) a le corps entièrement blanc, les ailes d'un gris clair, le bec et les pattes d'un beau rose. Il y en a de plus grands encore, mais la dimension de celui-ci nous suffisait amplement. Ce n'est qu'avec peine que nous sommes parvenus à les sécher après leur dissection : nous avons dû les traîner de coin en coin et travailler à les préserver des rats et autres mésaventures; bref, ces hôtes emplumés ne sont pas faciles à abriter sur un bâtiment de la nature du nôtre.

La mer nous a favorisés de quelques préludes de tempête, assez prononcés pour que l'eau vînt couvrir le pont et atteindre les hamacs placés à quatre ou cinq pieds au-dessus des canons; le bout de la bonnette de misaine s'est brisé, absolument comme une allumette, mais c'est la seule avarie dont nous ayons à faire l'histoire. Le navire s'ébranle à peine au milieu du fracas des ondes; quand il reçoit un choc violent il s'arrête avec dignité, puis reprend sa course, qui n'est pas très-rapide à cause de sa fermeté. Nous filons neuf nœuds ou trois lieues à l'heure.

22 *décembre*. — Nous approchons du Cap : j'espère y arriver avant la fin de l'année; cette attente pique fortement notre curio-

sité, mais adieu les prodiges de verdure auxquels le Brésil nous a accoutumés; nous allons voir tout le contraire. Nous sommes chargés d'un paquet de graines de fleurs brésiliennes pour la femme de l'amiral Percy, auquel nous sommes recommandés par par M. Hamilton. C'est une puissance britannique dont l'appui nous sera précieux; l'un de ses parens a été ministre en Suisse, voilà une sorte de lien entre nous. — On fait un grand échange de graines et de plantes bulbeuses de Rio à Cap-Town; toutes nos dames nous ont demandé de leur apporter des produits de la fameuse montagne de *la Table*, table que la nature couvre de fleurs d'une façon merveilleuse.

Parmi les passagers, celui avec lequel nous causons le plus volontiers est un M. H., portugais et parlant très-bien le français: il a été élevé à Paris; il n'a que vingt-huit ans; il est veuf depuis plusieurs années et maintenant il est chargé des graves fonctions de commissaire de la commission mixte pour la traite des nègres. C'est un champion bien jeune et bien jovial pour soutenir la cause des pauvres esclaves; un vrai brise-tout, un boute-en-train comme je n'en ai rencontré de ma vie; rester un moment en place est pour lui chose impossible; durant toute la traversée il n'a fait que courir de l'avant à l'arrière, excitant le commandant, se disputant avec les officiers, abandonnant tout à coup ces derniers pour s'en aller boxer avec quelques matelots dont il s'est fait l'intime ami au moyen d'une profusion de bouts de cigares qu'il leur distribue sans compter les bourrades, les soufflets et autres gentillesses dont il est on ne peut plus prodigue. C'est cependant un excellent garçon, qui, j'en suis sûr, nous sera agréable et utile lorsque nous serons au Cap.

Le 29. — Enfin nous voici en vue de la terre africaine : durant la nuit le capitaine a fait carguer toutes les voiles; il veut entrer de plein jour dans la rade, qu'il visite pour la première fois; les montagnes se dessinent à chaque instant davantage; nous saluons l'extrémité du Cap. La Table, en anglais *Table mountain*, au pied de laquelle est située la capitale de ces lieux, est cachée par une autre hauteur. Il est huit heures; c'est à une heure seulement que nous devons jeter l'ancre dans la rade dont l'approche nous tient aux aguets. — C'est encore une chose rare que d'aller au Cap, n'es-il pas vrai? Cette *bonne espérance* n'est pas encore à la portée de chacun, et l'on est quelque peu glorieux de se trouver aussi près de l'atteindre.

3 *janvier*. — Voici les premières lignes datées du sol africain. La plus vive jouissance que cette partie du monde m'ait donnée, jusqu'à ce moment, c'est une nuit excellente. Il faut avoir vécu comme nous l'avons fait sur *le Villa-Flor* pour apprécier un lit tout ordinaire, en une chambre immobile, ferme partie d'une maison quelconque. Nous avons vogué trente-quatre jours; c'est bien assez, crois-en mon expérience. La traversée ordinaire est de trente jours, mais nous avons eu les vents contraires. Nous sommes arrivés justement pour adresser à tous ceux qui nous sont chers nos vœux de bonne année, de cette ville du Cap, objet de nos derniers entretiens en mer et que je n'avais jamais placée, pendant mes jours d'Europe, dans l'itinéraire de mes voyages. Les coups de canon que nous avons tirés en entrant dans la rade et auxquels on a répondu m'ont causé une émotion singulière, un de ces ébranlemens que l'on n'éprouve qu'en voyage et à la vue de lieux extraordinaires et longtemps attendus.

Que vous dire sur le premier aspect des côtes? On ne saurait s'en figurer la tristesse. Ce ne sont que rochers immenses et sombres, s'élevant verticalement et se perdant sous les nuées amoncelées presque habituellenent au sommet de la Table, à la hauteur de 3,582 pieds anglais. On dirait des fortifications bâties par les Titans; pas la moindre végétation ne les décore; le contraste avec la baie de Rio est aussi grand qu'il est possible de l'imaginer.

Nous n'avons pu débarquer nos effets et nous installer un peu que le 31 au soir; la ville, habituellement triste, l'était encore plus que de coutume à cause du silence établi dans toutes les possessions anglaises par la sanctification du dimanche; toutes les boutiques sont fermées; il n'y a presque pas de circulation. Lorsque l'on arrive des pays catholiques, ces marques extérieures d'un culte sérieux frappent le voyageur. Il y a quelque chose de puissant et de bien remarquable dans les habitudes religieuses de la nation anglaise, qui, partout où quelques-uns de ses membres se rassemblent, ouvre une chapelle et, partout où elle domine, impose la cessation du travail pendant le jour du repos.

Nous nous sommes logés hors du centre de la ville, afin de n'avoir pas à la parcourir pour aller chercher la campagne et de ne pas donner à ses habitans le spectacle de deux naturalistes helvétiens chargés de filets, de boîtes pour les plantes, et peut-être d'animaux jetés sur nos épaules à la manière des chasseurs de chamois.

Nos hôtes sont Français, dès longtemps établis au Cap et parlant l'anglais mieux que leur propre langue. La vie est ici fort chère; le poisson seul ne coûte à peu près rien. Point encore de chemin de fer, ni de bateau à vapeur; en revanche, de fort bonnes routes, bien entretenues, mais couvertes d'une poussière désolante, sans cesse mise en mouvement par le fameux vent du Cap. Il règne depuis le mois de novembre jusqu'en février; nous aurons donc à le subir sans interruption; il arrive du sud-est et souffle avec tant de force que l'on a quelque peine à se tenir debout.

C'est cependant à ce terrible visiteur que l'on attribue une partie de la salubrité du Cap: on le nomme *docteur du Cap;* nombre de malades et même de poitrinaires viennent se placer sous son influence. Je me suis soumis à la coutume du pays; c'est-à-dire que j'ai acheté un voile pour le nouer autour de mon chapeau; il couvre mon visage lorsque le vent tourbillonne avec trop de fureur.

Nous nous sommes promenés dans la ville, à plusieurs reprises, avec les officiers du brick, salués à tout instant par les nombreuses sentinelles; ces braves gens ont fini par croire que nous appartenions à leur armée, car l'un d'eux m'a présenté deux fois les armes, quand même j'étais seul, politesse guerrière plus difficile à obtenir que le national *shake-hands*.

7 *janvier*. — Notre ami du Villa-Flor, M. H., nous a présentés à M. Freeze, commissaire anglais de la commission mixte; il nous a reçus à merveille; nous sommes invités à diner chez lui, le 10, à sept heures; ce sera comme à Londres ou ailleurs. — Nous venons de faire notre première excursion. L'époque des fleurs est, dit-on, passée; cependant, de ma vie je n'en ai vu une telle profusion, nos amis botanistes seraient transportés de joie et ne sauraient à laquelle courir en voyant se développer devant eux cette prodigieuse Flore africaine. Je l'admire, quasi en ignare, mais non sans un très-grand plaisir; cette riche floraison s'étale de toutes parts comme un tapis magnifique, posé au pied des immenses rochers. En revanche, les insectes qui nous tourmentaient à bord, nous poursuivent ici; aucune maison n'en est à l'abri; nous avons dû sacrifier deux malles après nous être assurés qu'il était impossible de les désinfecter.

Il faut pourtant vous dire quelques mots de la ville: sa population est de 21,840 habitans, dont 9,359 seulement de personnes entièrement blanches; 14,767 sont chrétiens, 6,435 mahométans;

17 juifs, et 624 païens ou dont la religion est inconnue. On voit, d'après ce recensement, combien les nègres sont en plus grand nombre que les blancs; mais il n'y a pas de soulèvement à craindre comme à Bahia, il y a quelques années, puisque tous les nègres sont libres.

Cap-Town est bâti absolument au pied de la Table et s'étend dans la plaine, qui va s'élevant quelque peu depuis le rivage. Les rues sont larges, régulières, parallèles, coupées à angles droits; on rencontre çà et là de superbes chênes, arbre chéri qui croît dans toute la colonie comme chez nous; les maisons sont ornées de *stoups*, sorte de terrasse placée devant la porte où les habitans prennent le frais le soir à l'ombre de quelques arbres et sous l'influence de la brise de mer; les maisons, sans toits, sont ornées de terrasses que l'on n'habite pas, les *stoups* leur étant préférés. Les voitures publiques sont excellentes; traînées à quatre chevaux aussi bien harnachés que ceux des particuliers les plus huppés. Sous le rapport des attelages les Anglais sont et demeureront sans rivaux. Le premier essai que nous fîmes de l'un de ces somptueux équipages nous conduisit à Simon's-Town, ville située à vingt-cinq milles de celle du Cap; nous y allâmes avec notre incomparable M. H., pour apporter au colonel Percy notre paquet de graines et notre lettre de recommandation. Excellente réception; invitation à dîner, mais encore à sept heures; vite un dîner préliminaire à l'auberge en attendant celui de cérémonie. Dans l'intervalle, je me mis à la recherche des coquilles; je n'en trouvai aucune de bien remarquable. Ce qui l'était davantage, ce sont les vaisseaux amarrés à Simon's-Town plutôt qu'au Cap; pendant une grande partie de l'année, la rade de la capitale est trop fortement agitée par le vent pour que les vaisseaux puissent y tenir. Le *Waterloo*, transport anglais, a été mis en pièces, en 1842, par l'un de ces vents du nord; il était peu éloigné de terre; malgré cela 189 personnes ont péri. — Le dîner fut aussi agréable qu'il pouvait l'être. M[me] Percy nous fit entendre ses filles, musiciennes assez habiles; on nous invita à un bal qui doit avoir lieu la semaine suivante, sans doute pour amuser les officiers stationnés en un lieu si dénué d'intérêt et de ressources. Une seule et mélancolique rue s'étend le long du rivage; c'est une villette à périr d'ennui.

Le lendemain à onze heures nous étions de retour au Cap.

17 *janvier*. — Nous sommes forcés de renoncer à voyager dans l'intérieur, parce qu'il faut acheter ou louer un wagon et se pro-

curer seize à vingt bœufs pour le faire cheminer, puis emporter avec soi toute sa nourriture; nous nous contenterons, en fait de Hottentots, de voir ceux que l'on peut rencontrer au Cap. Ils sont en bien petit nombre dans leur pays; race qui s'en va; on a raison de parler de leur laideur, ils sont de la couleur des mulâtres foncés, nez épatés et grosses lèvres. Les Malais abondent dans les rues, car ils remplissent dans toutes les maisons l'office de serviteurs : ce sont, en général, de bons domestiques. J'ai été fort étonné de la manière dont les nègres répondent aux ordres qu'on leur donne, j'étais prêt à leur adresser quelques observations, oubliant que l'esclavage est aboli au Cap et que j'avais à faire à des hommes libres. C'est en 1835 que cet immense changement s'est opéré dans la position des hommes noirs à l'égard des blancs. Il y avait dans la colonie 32,000 esclaves, mais peu après leur affranchissement il en est mort un très-grand nombre; tous se sont hâtés de quitter leurs maîtres, même ceux qui en étaient bien traités; n'ayant pas d'argent et aucun moyen de subsistance, ils sont tombés malades : ils ont succombé. On les trouvait parfois morts dans les fossés ou sur le bord des routes; les propriétaires d'esclaves ont subi de grandes pertes, on n'a jamais pu les indemniser en entier; mais comment de pareilles secousses sociales peuvent-elles s'opérer sans amener des résultats semblables? Je me garderai d'entamer ici la question; elle est mille fois gagnée pour les esclaves dans le cœur de tout Suisse et de tout chrétien. Le nombre des églises et des chapelles est très-considérable au Cap; chaque communion peut suivre son culte; nous avons préféré l'église écossaise; il n'y a pas de service protestant en français.

Avant d'entreprendre une promenade d'histoire naturelle méditée en revenant de Simon's-town, nous avons laissé passer un redoublement du terrible *docteur du Cap :* il est aisé de juger de la marche ascendante de ce vent à l'aide d'un nuage blanc qui va en augmentant jusqu'à ce qu'il ait couvert tout le sommet de la Table; c'est ce qu'on appelle la *nappe* de la montagne, *Cloth-mountain;* elle flotte au sommet, mais l'étranger est convaincu que ce nuage descend considérablement sur les flancs de la montagne; c'est une erreur et un effet d'optique que je ne t'expliquerai pas. Il m'a semblé voir des cascades se former là-haut dans les airs; chacun peut se figurer ce qu'il veut d'après les habitudes de son imagination. Lorsque le vent vient à souffler sous l'apparition

de ce fameux nuage on peut être convaincu qu'il ne sera pas de longue durée. — Un omnibus nous ramena à Wydenburg, situé sur la route de Simon's-town. Notre ami C. courut aux insectes et moi aux fleurs. Je fis une superbe récolte; celle de mon compagnon ne fut pas aussi heureuse, mais il ne s'en amusa pas moins très-passablement; en dépit de la poussière et de la dose habituelle de vent, je me mis à dessiner : nègres, hottentots et malais d'accourir pour admirer mon esquisse : ils m'entourèrent de telle sorte qu'il me devint impossible de voir autre chose que leurs étranges figures; j'entrepris donc le portrait de l'un d'eux; aussitôt qu'ils s'en aperçurent, chacun se moqua de lui, et pas un ne se hasarda à m'intercepter la vue. — La chasse aux oiseaux est bien plus difficile ici qu'au Brésil : la raison en est simple; le pays est beaucoup plus habité, il n'y a pas de forêt, et c'est maintenant à grand'peine que l'on se rend maître des superbes volatiles africains. A l'égard des quadrupèdes, mêmes difficultés. Le temps où M. Le Vaillant pouvait tuer des hyènes dans les rues du Cap est à jamais passé; il faut aller à cent milles, à deux-cents milles, pour rencontrer des hyènes, des panthères, des lions, éléphans, rhinocéros, etc. Nous avons vu au Cap deux jolis lions chez un monsieur de notre connaissance; il avait aussi une superbe autruche, balançant avec fierté ses belles plumes blanches.

L'une de nos courses nous conduisit dans une plaine semée de plusieurs petits lacs salés; il nous fallut entrer dans l'eau jusqu'à la ceinture pour n'attraper que trois ou quatre mauvais petits oiseaux; ils feront pourtant figure à Lausanne, parce qu'ils auront l'honneur de venir de si loin. Harassés de notre chasse, nous vîmes paraître une immense troupe de pélicans. Nos forces se ranimèrent, nous rentrâmes dans l'eau, mais à peine dressions-nous nos batteries que tous ces grands pêcheurs s'enfuirent. Je rentrai au logis couvert de boue, n'ayant plus de souliers et avec un seul bas pour toute chaussure.

28 *janvier*. — Me voici de retour de mon excursion la plus importante, l'ascension de *Table-mountain*. C'est le Righi de ces parages. Qui voudrait ne pas gravir cette hauteur historique, avant-garde de l'ancien continent? Sa formation est évidemment diluvienne, ainsi que celle de la péninsule; elle est composée d'immenses couches superposées les unes aux autres. Je n'avais point l'intention de grimper aujourd'hui sur cette hauteur célèbre, j'y suis parvenu par aventure, et voici comment. Muni

d'une liasse de papier gris, destinée à recevoir mes plantes, et de l'instrument qui sert à les déraciner, je m'acheminai à onze heures, et je me trouvai à midi au pied de la partie la plus rapide de la montagne; la tentation de poursuivre devint en moi si prononcée que je me décidai à gagner le sommet, sans me flatter d'atteindre le prix de cette course, une vue resplendissante et sans bornes. La *table-cloth* étalait ses pans humides sur la noire sommité; le soi-disant sentier est couvert de pierres roulantes; des débris de rochers arrêtèrent plus d'une fois ma course haletante et pénible, mais elle fut interrompue bien plus souvent encore par les charmantes fleurs qui décorent la montagne; les immortelles de toutes couleurs et de toutes nuances fourmillent de toutes parts; elles augmentaient progressivement en nombre et en beauté : c'était un coup d'œil unique et qui me consolait de voir tomber autour de moi, jusqu'à vingt pieds de distance seulement, le rideau blanc qui m'enveloppait de ses flottantes draperies. J'étais, à la lettre, perdu dans les nuages, égaré sur des hauteurs à moi totalement inconnues, et vraiment, lorsque j'y songe de sang-froid, je ne puis que m'étonner de ma sécurité en des lieux si extraordinaires. Je n'avais nullement songé à me lancer ainsi sans guide et sans amis au sommet du cap de Bonne Espérance; on fait de l'ascension de la Table le but d'une journée entière : on part en société, on se munit de provisions, et, je le suppose, de bâtons de montagne; c'est infiniment plus raisonnable que d'entreprendre, ainsi que je l'ai fait, en guise de promenade du matin, une course aussi périlleuse.

Ma témérité n'a pas été punie, et je suis bien aise maintenant d'avoir tenté une aventure qui me laissera un beau souvenir. Pendant la dernière heure, j'ai suivi le fond d'une gorge qui se rétrécit jusqu'au sommet de telle sorte que c'est à peine si deux hommes peuvent y passer de front. Enfoncé dans ces noirs rochers, je ne voyais que les nuages et quelques percées vers le ciel. Enfin j'atteignis le plateau, large à peu près d'un mille et long de deux; c'est bien une *table*, semée de blocs de rochers entassés et séparés les uns des autres par de petites prairies émaillées de fleurs; toujours les immortelles, dont je cueillis une quinzaine d'espèces; on peut en récolter une cinquantaine lorsqu'on passe une année au Cap. La plus belle des miennes est d'un rouge superbe, le feuillage parfaitement blanc et des plus cotonneux. Je me désaltérai en buvant l'eau que renferment

quelques creux de rochers; aucun fruit sauvage ne s'offrit à mes yeux. Mais la vue de là haut? me diras-tu : qu'as-tu donc vu en planant ainsi sur l'Afrique et les mers immenses qui baignent son cap fameux? — Eh bien, j'ai contemplé, du côté de l'intérieur des terres, une succession de montagnes plus riches en verdure que celles qui forment l'extrémité de la péninsule; de magnifiques baies se dessinent le long des côtes; mais, de la ville, on n'en voit presque rien; on est trop élevé, on surplombe trop les contrées que je venais de quitter; c'est l'immensité qui produit la beauté de cet ensemble; nullement les détails, comme dans les panoramas de la Suisse où tout se réunit pour plonger l'âme dans un ravissement complet. Je voulus descendre par le revers méridional; un sentier tournant me fit zigzaguer au-dessus de la plaine, et c'est alors que je compris toute la hauteur à laquelle j'étais parvenu; de mes 3,582 pieds, je voyais toutes choses réduites à d'imperceptibles proportions; c'était bien le cas de répéter ces vers anglais :

How fearful and dizzy it is to cast our eyes so low!
The fisherman that walks upon the beach
Appears like miee and yon tall anchoring barck
Diminished to her cock.....

« De quel effroi et de quel éblouissement l'homme est saisi, en plongeant son regard à une telle profondeur! Le pècheur qui chemine sur la grève n'est qu'un point mobile, et le navire à l'ancre est réduit à la proportion du coq qui surmonte son mât le plus élevé. »

Je mis deux heures à descendre, non sans faire plusieurs chutes qui me forcèrent à me reposer. A cinq heures j'entrais dans notre demeure; on ne voulait pas me croire lorsque j'assurai que, depuis onze heures seulement, j'étais parvenu au sommet du Cap. Notre ami regretta fort de n'avoir pas été de la partie; j'essayai de le consoler en lui racontant que je n'avais vu qu'un petit serpent et quelques crapauds, en guise de festin servi aux naturalistes. J'aurais aimé à rencontrer d'innombrables papillons autour des immortelles; ces fleurs éclatantes ne les attirent pas.

Nous avons fait emplette d'insectes chinois, renfermés dans des boîtes de bois de camphre; nous en avons aussi du pays des Caffres, que nous ne visiterons pas; les moyens de retour au Brésil sont trop difficiles pour risquer de manquer celui qui pourra bientôt s'offrir à nous; nous allons commencer nos recherches dans ce but, après nous être contentés de la vie des touristes à

Cap-town. Voyager en Afrique, de quelque côté que l'on veuille entamer ce pays, n'est pas chose aisée, à moins toutefois que l'on ne se promène au centre de la colonie dont la France s'est enrichie.

Vous parlerai-je de l'air du temps, de ce que l'on boit, de ce que l'on mange? — A l'égard du climat, voici une note que je crois exacte. Temps moyen: 67 $^1/_3$ Farenheit; — température du mois le plus froid: 57; celle du mois le plus chaud: 79; la moindre chaleur durant l'été: 63.

Le vin de Constance est l'un des plus recherchés parmi ceux dont les gourmets font usage. Il en est comme de celui de Johannisberg, on ne peut s'en procurer de véritable que par faveur. Le vignoble qui le produit se compose de trois propriétés seulement; il est situé au pied de *Table-mountain*, à une douzaine de milles de la ville, et couvre un petit promontoire. On en débite beaucoup de contrefait et de falsifié ; le vin du Cap proprement dit ressemble à celui de Madère de médiocre qualité. Nous avons dû débourser une somme assez considérable pour acheter quelques caisses de ce fameux vin de Constance, instamment demandé par nos amis de Rio : j'ignore jusqu'à quel point nous avons réussi à satisfaire leur fantaisie gastronomique.

Les fruits nous ont causé plus de plaisir que les vins africains ; parmi les premiers, nous avons retrouvé presque tous ceux d'Europe; nos pieds ont été souvent embarrassés dans d'épais buissons, chargés de la baie noire que nous appelons *meurons ;* les souvenirs d'enfance et de patrie se sont réveillés à l'aspect de ce fruit, délice des enfans et des écoliers.

On nous a servi des pêches plus belles que celles de Rio, mais inférieures aux produits de nos espaliers, des reines-claudes, pommes et poires, coings, nèfles, noisettes et noix, fraises et mûres, melons et cocomeros, oranges exquises, mêlées aux bananes, guianas et autres fruits du pays ; il ne nous a manqué que des framboises et des cerises, qui, nous assure-t-on, croissent au Cap aussi bien qu'ailleurs.

Nous allons partir : j'espère te parler prochainement de Sainte-Hélène.

(La fin à un prochain numéro).

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

MARS.

Même en la considérant comme un fait accompli, et si facile qu'il paraisse, si fréquent qu'il soit, une révolution est un événement trop grave dans la vie d'un peuple pour qu'on puisse le raconter dans le moment, comme un jour l'histoire le fera. La *Revue Suisse* n'est point un journal politique et, par conséquent, elle n'a aucune mission pour discuter à présent des choses que tout le monde sait, mais dont l'issue échappe encore à ceux-là même qui les font. On peut pressentir, on ne peut pas juger. La révolution n'est plus sur la place publique, mais elle est toujours en marche, elle va vite et loin : attendons son dernier mot avant de dire que nous la connaissons. Le peuple vaudois nous apprendra lui-même ce qu'il entend par les droits de la liberté, de la justice, de la vérité et de la conscience.

— La grande nouvelle littéraire de ces derniers jours a été la réception, à l'Académie française, de M. Sainte-Beuve. Cette solennité, retardée depuis près d'un an, était attendue avec une impatience extrême, qu'un si long intervalle n'avait pas lassée. Voici ce qu'écrivait Mme Emile de Girardin dans un de ses *cour-*

riers de Paris, à la veille du grand jour; amie particulière de M. Victor Hugo, elle semblait d'avance, par le ton de son épigramme qui voulait être injurieuse et qui n'était que flatteuse pour M. Sainte-Beuve, indiquer que le tournoi ne se passerait peut-être pas jusqu'au bout en toute courtoisie :

« On se dispute, on se bat pour aller jeudi à l'Académie. La réunion sera des plus complètes, il y aura là toutes les admiratrices de M. Victor Hugo ; il y aura là toutes les protectrices de M. Sainte-Beuve, c'est-à-dire toutes les *lettrées* du parti classique. Qui nous expliquera ce mystère ? Comment se fait-il que M. Sainte-Beuve, dont nous apprécions le talent incontestable, mais que tout le monde a connu jadis républicain et romantique forcené, soit aujourd'hui le favori de tous les salons ultra-monarchiques et *classiquissimes*, et de toutes les spirituelles femmes qui règnent dans ces salons ? On répond à cela : Il a abjuré. Belle raison ! Est-ce que les femmes doivent jamais venir en aide à ceux qui abjurent ? La véritable mission des femmes, au contraire, est de secourir ceux qui luttent seuls et désespérément; leur devoir est d'assister les héroïsmes en détresse ; il ne leur est permis de courir qu'après les persécutés ; qu'elles jettent leurs plus doux regards, leurs rubans, leurs bouquets, au chevalier blessé dans l'arène, mais qu'elles refusent même un applaudissement au vainqueur félon qui doit son triomphe à la ruse. Oh ! le présage est funeste ! Ceci n'a l'air de rien, eh bien ! c'est très-grave ; tout est perdu, tout est fini dans un pays où les renégats sont protégés par les femmes ; car il n'y a au monde que les femmes qui puissent encore maintenir dans le cœur des hommes, éprouvé par toutes les tentations de l'égoïsme, cette sublime démence qu'on appelle le courage, cette divine niaiserie qu'on nomme la loyauté.

VICOMTE CHARLES DE LAUNAY. »

Ceci devenait vif comme l'on voit, et peut du moins donner idée de la curiosité publique. Tout s'est passé dignement et avec une parfaite convenance, qui n'a pas nui à la vivacité du jeu. Il s'agissait pour M. Sainte-Beuve de célébrer Casimir Delavigne devant Victor Hugo et, comme il le disait en souriant à l'un de nos compatriotes, de *louer Racine devant Corneille*. Il n'est pas un seul instant sorti de son sujet et a su marquer au passage son opinion tout en satisfaisant aux conditions académiques et en parant aux dangers de son *vis-à-vis*. On peut dire que si sa louange a été extérieure, sa critique a été intestine. Casimir a été proprement le poète de la classe moyenne, il lui allait en tout; elle ne laissa jamais rien échapper de ses mérites, car rien chez lui ne la dépasse, tandis que Béranger, le poète du peuple ou des malins, et Lamartine, le poète des âmes d'élite, échappent aux classes

moyennes à chaque coup d'aile. Eh bien! cette qualité *moyenne* de Casimir Delavigne est marquée adroitement dans tout le discours de M. Sainte-Beuve et y règne comme une veine continue; en même temps que les qualités morales et affectueuses du poète y sont rendues avec relief, avec émotion. Il en résulte un ensemble fidèle, quelque chose de ressemblant même à travers les couleurs flatteuses. La seconde partie de la carrière de Casimir Delavigne, dans laquelle le poète n'avait cessé de transiger, est franchement séparée de la première, où du moins il était un disciple original des maîtres. Dans cette seconde moitié, Casimir Delavigne s'attache à servir les goûts du public plutôt que les siens propres; il cotoie et suit, il ne précède pas; c'est le poète obséquieux. On lit cela à travers les éloges de M. Sainte-Beuve, qui a maintenu ainsi son rôle de critique en le voilant. — Le débit du nouvel académicien a, nous dit-on, un peu surpris là-bas par sa facilité et son aisance. Ces discours académiques inspirent toujours un grand effroi, même aux hommes habitués à paraître ailleurs en public; la quantité de femmes et de *chapeaux roses* qui émaillent l'auditoire, ne nuit pas à ce genre d'émotion. Pour nous, qui savons que M. Sainte-Beuve s'est aguerri parmi nous et dans son cours de Lausanne, nous ne sommes pas si étonnés qu'il n'ait pas tremblé devant son public de Paris; notre public, après tout, en vaut bien un autre.

M. Victor Hugo a eu de très-belles parties dans son discours, qu'il a débité trop pompeusement; sa peinture de la gloire de Casimir Delavigne contrastant avec cet amour de l'obscurité a eu du charme, ce qui ne lui arrive pas toujours, et, quand il a caractérisé M. Sainte-Beuve poète, il a montré de la délicatesse. Le morceau sur Port-Royal a réussi, quoiqu'un peu fastueux, mais il fallait bien traduire cette fois Port-Royal à l'usage de l'Académie et du monde: *ad usum sæculi.* Au lieu de la reliure janséniste noire et sombre, nous avons ici un *Port-Royal* en maroquin rouge splendide et doré sur toutes les tranches : qu'importe? pourvu que cela excite un plus grand nombre à le connaître et à le lire. M. Royer-Collard, nous dit-on, a paru content; c'est l'oracle en ces matières. M. Royer-Collard savait certes bien ce qui manquait au fond de cette peinture, mais il l'a jugée suffisante et allant au but. Uneallusion heureuse de M. Victor Hugo, qui dit que les doctrines de Port-Royal sont encore aujourd'hui la *lumière intérieure de quelques grands esprits*, a dû achever de bien disposer le vieux

maître. Le morceau final sur les *Messéniennes* et sur le lendemain de Waterloo a été applaudi, tout en paraissant un peu exagéré. En un mot chacun des deux orateurs a eu son succès ce jour-là, et l'Académie française n'avait pas offert, depuis bien longtemps, une fête si goûtée du public, si brillante et si remplie; les femmes s'étaient logées jusque derrière le fauteuil de M. Victor Hugo : et si l'on voyait dans une tribune réservée les personnes de la famille royale, on se disait qu'au cœur de l'assemblée était George Sand. M. Villemain enfin, rendu aux lettres et applaudi par trois fois à son entrée, siégeait à côté de M. Victor Hugo.

L'espace nous manque pour donner, par des citations assez longues, une vue d'ensemble de chacun des deux discours; nous voulons du moins ajouter ici quelques-uns des passages les plus remarquables et les plus goûtés, ceux surtout auxquels nous avons fait allusion en essayant de les apprécier de notre point de vue un peu lointain, mais plus libre et plus dégagé.

«Une qualité générale, a dit M. Sainte-Beuve, frappe au premier coup d'œil, en parcourant l'ensemble de cette vie bien courte et pourtant si remplie; quand je dis que cette qualité *frappe*, j'ai tort, il serait plus juste de dire qu'elle repose et satisfait: sa destinée a tout à fait l'*harmonie;* et je n'en veux pour preuve que le sentiment universel qu'elle inspire, cette sorte d'admiration affectueuse et douce dont il est l'objet. Casimir Delavigne, poète, sut être toujours à l'unisson, au niveau du sentiment public; il partagea les goûts, les émotions, les enthousiasmes du grand nombre en ce qu'il y eut d'honnête, de légitime, de généreux; il en fut l'organe clair, ingénieux, élégant, sensible. Qu'il chante ouvertement ou sous voile d'allusion les douleurs et les oppressions de la patrie, qu'il se reporte aux calamités, aux espérances ou aux plaintes de l'Italie et de la Grèce, qu'il raille aux théâtres certains préjugés, qu'il flétrisse certaines tyrannies, il est toujours aisément d'accord avec ce que sont tentés de penser et de sentir sur ces sujets la plupart des natures droites et saines, des jeunes ames écloses au milieu de notre société et formées par notre éducation libérale. Il exprime ses pensées, ses émotions, qui sont volontiers les leurs, du mieux qu'elles-mêmes le pourraient désirer, et avec les couleurs qu'il leur plairait le plus de choisir. C'est ainsi qu'en un temps où d'autres talens élevés poursuivaient et atteignaient, ou manquaient la gloire, en d'autres régions plus orageuses de la sphère et sur d'autres confins, lui, il suivait sa belle et large voie, populaire d'une popularité légitime, heureux d'un bonheur possible: en un mot, il réalisait dans toute sa vie une sorte d'idéal tempéré et continu, sans aucune tache.

Même dans cette seconde moitié de sa carrière, où il eut affaire à un

milieu de société décidément modifié, à certains goûts littéraires que nous connaissons très-bien, moins réguliers, moins simples ou moins traditionnels, et, comme on dit, plus exigeans; là encore, il sut trouver je ne sais quel point agréable ou tolérable dans le mélange: il étendit ses ressources sans trop sortir de ses données habituelles; il put paraître quelquefois sur la défensive, il réussit toujours à garder ses avantages, il ne fut jamais vaincu.

...Je ne puis qu'effleurer (et j'en ai regret) les circonstances intéressantes de sa vie à ses débuts. Il eut d'abord une modique place dans l'administration de ce bienveillant et universel patron, Français de Nantes, qui, l'ayant aperçu un jour dans ses bureaux, lui demanda: « Que venez-vous faire ici? » — Lorsqu'il commença ses *Messéniennes*, vers 1816, il était plus sérieusement employé dans un travail pour la liquidation des dettes étrangères sous M. Mounier. Il composait en même temps son *Epître à Messieurs de l'Académie Française* sur l'étude, pour ce brillant concours de 1817, d'où sortirent tant de jeunes noms. Il résultait parfois de ce partage d'occupations quelques erreurs de chiffres dans sa tâche habituelle: on cite tel cheval dont le chiffre fut porté, par mégarde, à la colonne des 10,000, au lieu de celle des 1,000. M. Mounier, avec une douce gronderie, telle qu'on la peut supposer de sa part, ne put s'empêcher de le lui faire remarquer: « Voyez donc, comment cela se fait-il? » — « Comment? répondit le poète étonné; que vous dirai-je, monsieur? il fallait que ce fût un bien beau cheval! » La France, qui faillit payer ce cheval un peu trop cher, allait retrouver son compte aux *Messéniennes*.

...Casimir Delavigne avait trente ans: il était arrivé à la maturité de la jeunesse, à la possession de la célébrité la plus flatteuse et la plus pure; les générations de son âge et celles qui s'étaient élevées depuis, ou qui grandissaient, l'avaient pour première idole. Toutes les opinions s'inclinaient devant son talent.... Le poète eut là de pleines et belles années. Si quelque chose pouvait ajouter à leur éclat, c'était la manière dont il le portait: aimable, naïf, rougissant, on aurait cru voir une jeune fille plutôt qu'un des héros de la popularité. Le monde, qui eût été empressé de l'attirer, ne le tentait pas: on peut dire de lui, selon une expression heureuse, que le monde ne l'a pas vu et ne ne l'a pas connu, il ne l'a qu'entendu. Casimir Delavigne semblait comprendre de loin que ce monde si aimable, si flatteur et tout à fait engageant, s'il aguerrit l'homme, intimide parfois le talent. Lui, il avait choisi de vivre en famille. Pur homme de lettres, sérieusement occupé de la conception de ses ouvrages, les méditant longuement à l'avance, les composant et les retenant même (circonstance singulière!) presque tout entiers de mémoire avant de les écrire, il avait besoin de temps, de recueillement. Son organisation délicate, et même frêle, n'avait pas trop de tout son souffle pour des compositions d'aussi longue haleine. La famille comprenait tout cela, on lui ménageait des loisirs, on faisait silence autour de lui; il pouvait être rêveur et distrait à ses momens. Un frère, un

aîné, homme d'esprit et de talent, s'oubliait avec bonheur en ce frère préféré qui devenait le chef des siens. D'excellens amis, juges avisés, suivaient en détail, assistaient de leurs conseils les œuvres naissantes qui faisaient leur orgueil. En tout, c'était là, je ne dirai pas un spectacle touchant (il n'y avait pas spectacle), mais une touchante manière de jouir de sa gloire et de la mériter d'autant mieux, en s'y dérobant.

... L'analyse intérieure de son procédé, de sa tactique savante en cette seconde phase (depuis 1830), serait curieuse à suivre de près: nous nous tenons aux simples aspects. Cette conciliation qu'il tentait sur un terrain glisanst, et qui réussissait chaque fois, était chaque fois à recommencer: il se montrait infatigable. Aussi point de distraction, point de partage: les fonctions publiques, les devoirs ou les honneurs politiques, tous les genres de soins et souvent les amertumes qu'ils entraînent, l'eussent jeté trop loin de ses travaux chéris; et, afin d'être mieux en mesure contre toute tentation, il s'arrangea, je crois, en vérité, pour ne pas être même éligible....... »

— « Succéder à un poète que tout une nation regrette, a répondu M. Victor Hugo, quand cette nation s'appelle la France et quand ce poète s'appelle Casimir Delavigne, c'est plus qu'un honneur qu'on accepte, c'est un engagement qu'on prend. Grave engagement envers la littérature, envers la renommée, envers le pays! Cependant, monsieur, j'ai hâte de rassurer votre modestie. L'Académie peut le proclamer hautement, et je suis heureux de le dire en son nom, et le sentiment de tous sera ici pleinement d'accord avec elle: en vous appelant dans son sein, elle a fait un utile et excellent choix. Peu d'hommes ont donné plus de gages que vous aux lettres et aux graves labeurs de l'intelligence. Poète, dans ce siècle où la poésie est si haute, si puissante et si féconde, entre la messénienne épique et l'élégie lyrique, entre Casimir Delavigne, qui est si noble, et Lamartine, qui est si grand, vous avez su dans le demi-jour découvrir un sentier qui est le vôtre et créer une élégie qui est vous-même. Vous avez donné à certains épanchemens de l'ame un accent nouveau. Votre vers, presque toujours douloureux, souvent profond, va chercher tous ceux qui souffrent, quels qu'ils soient, honorés ou déchus, bons ou méchans. Pour arriver jusqu'à eux, votre pensée se voile, car vous ne voulez pas troubler l'ombre où vous allez les trouver. Vous savez, vous poète, que ceux qui souffrent se retirent et se cachent avec je ne sais quel sentiment farouche et inquiet qui est de la honte dans les ames tombées et de la pudeur dans les ames pures. Vous le savez, et pour être un des leurs, vous vous enveloppez comme eux. De là, une poésie pénétrante et timide à la fois, qui touche discrètement les fibres mystérieuses du cœur. Comme biographe, vous avez, dans vos *Portraits de femmes*, mêlé le charme à l'érudition, et laissé entrevoir un moraliste qui égale parfois la délicatesse de Vauvenargues et ne rappelle jamais la cruauté de la Rochefoucauld. Comme romancier, vous avez sondé des côtés inconnus de la vie possible, et dans vos analyses patientes et neuves on

sent toujours cette force secrète qui se cache dans la grace de votre talent. Comme philosophe, vous avez confronté tous les systèmes; comme critique, vous avez étudié toutes les littératures. Un jour vous compléterez et vous couronnerez ces derniers travaux, qu'on ne peut juger aujourd'hui, parce que, dans votre esprit même, ils sont encore inachevés; vous constaterez, du même coup d'œil, comme conclusion définitive, que s'il y a toujours, au fond de tous les systèmes philosophiques, quelque chose d'humain, c'est-à-dire de vague et d'indécis, en même temps il y a toujours dans l'art, quel que soit le siècle, quelle que soit la forme, quelque chose de divin, c'est-à-dire de certain et d'absolu; de sorte que, tandis que l'étude de toutes les philosophies mène au doute, l'étude de toutes les poésies conduit à l'enthousiasme.

Par vos recherches sur la langue, par la souplesse et la variété de votre esprit, par la vivacité de vos idées toujours fines, souvent fécondes, par ce mélange d'érudition et d'imagination qui fait qu'en vous le poëte ne disparait jamais tout à fait sous le critique et le critique ne dépouille jamais entièrement le poëte, vous rappelez à l'Académie un de ses membres les plus chers, les plus regrettés, ce bon et charmant Nodier, qui était si supérieur et si doux. Vous lui ressemblez par le côté ingénieux, comme lui-même ressemblait à d'autres grands esprits par le côté insouciant. Nodier nous rendait quelque chose de La Fontaine; vous nous rendrez quelque chose de Nodier.

... C'est un digne sujet de méditation et d'étude que cette grave famille de solitaires qui a traversé le dix-septième siècle, persécutée et honorée, admirée et haïe, recherchée par les grands et poursuivie par les puissans, trouvant moyen d'extraire de sa faiblesse et de son isolement même je ne sais quelle imposante et inexplicable autorité, et faisant servir les grandeurs de l'intelligence à l'agrandissement de la foi! Nicole, Lancelot, Lemaistre de Sacy, Tillemont, les Arnauld, Pascal, gloires tranquilles, noms vénérables, parmi lesquels brillent chastement trois femmes, anges austères, qui ont dans la sainteté cette majesté que les femmes romaines avaient dans l'héroïsme! Belle et savante école qui substituait, comme maître et docteur de l'intelligence, saint Augustin à Aristote, qui conquit la duchesse de Longueville, qui forma le président de Harlay, qui convertit Turenne, et qui avait puisé tout ensemble dans saint François de Sales l'extrême douceur et dans l'abbé de saint Cyran une extrême sévérité.

A vrai dire, et qui le sait mieux que vous, monsieur? (car dans tous ce que je dis en ce moment, j'ai votre livre présent à l'esprit) l'œuvre de Port-Royal ne fut littéraire que par occasion, et de côté, pour ainsi parler; le véritable but de ces penseurs attristés et rigides était purement religieux. Resserrer le lien de l'église au dedans et à l'extérieur par plus de discipline chez le prêtre et plus de croyance chez le fidèle; réformer Rome en lui obéissant; faire à l'intérieur et avec amour ce que Luther avait tenté au dehors et avec colère; créer en France, entre le peuple souffrant et ignorant et la noblesse voluptueuse et corrompue,

une classe intermédiaire, saine, stoïque et forte, une haute bourgeoisie intelligente et chrétienne; fonder une église modèle dans l'église, une nation modèle dans la nation, telle était l'ambition secrète, tel était le rêve profond de ces hommes qui étaient illustres alors par la tentative religieuse, et qui sont illustres aujourd'hui par le résultat littéraire! Et pour arriver à ce but, pour fonder la société selon la foi, entre les vérités nécessaires, la plus nécessaire à leurs yeux, la plus lumineuse, la plus efficace, celle que leur démontraient le plus invinciblement leur croyance et leur raison, c'était l'infirmité de l'homme prouvée par la tache originelle, la nécessité d'un Dieu rédempteur, la divinité du Christ. Tous leurs efforts se tournaient de ce côté comme s'ils devinaient que là était le péril. Ils entassaient livres sur livres, preuves sur preuves, démonstrations sur démonstrations. Merveilleux instinct de prescience qui n'appartient qu'aux sérieux esprits! Comment ne pas insister sur ce point! Ils bâtissaient cette grande forteresse à la hâte, comme s'ils pressentaient une attaque. On eût dit que ces hommes du dix-septième siècle prévoyaient les hommes du dix-huitième. On eût dit que, penchés sur l'avenir, inquiets et attentifs, sentant à je ne sais quel ébranlement sinistre qu'une légion inconnue était en marche dans les ténèbres, ils entendaient de loin venir dans l'ombre la sombre et tumultueuse armée de l'Encyclopédie, et qu'au milieu de cette rumeur obscure ils distinguaient déjà confusément la parole triste et fatale de Jean-Jacques et l'effrayant éclat de rire de Voltaire!

On les persécutait, mais ils y songeaient à peine. Ils étaient plus occupés des périls de leur foi dans l'avenir que des douleurs de leur communauté dans le présent. Ils ne demandaient rien, ils ne voulaient rien, ils n'ambitionnaient rien, ils travaillaient et ils contemplaient; ils vivaient dans l'ombre du monde et dans la clarté de l'esprit. Spectacle admirable et qui émeut l'ame en frappant la pensée! Tandis que Louis XIV domptait l'Europe, que Versailles émerveillait Paris, que la cour applaudissait Racine, que la ville applaudissait Molière; tandis que le siècle retentissait d'un bruit de fête et de victoire; tandis que tous les yeux admiraient le grand roi et tous les esprits le grand règne, eux, ces rêveurs, ces solitaires, promis à l'exil, à la captivité, à la mort obscure et lointaine, enfermés dans un cloître dévoué à la ruine, et dont la charrue devait effacer les derniers vestiges, perdus dans un désert à quelques pas de ce Versailles, de ce Paris, de ce grand règne, de ce grand roi, laboureurs et penseurs, cultivant la terre, étudiant les textes, ignorant ce que faisaient la France et l'Europe, cherchant dans l'Ecriture-Sainte les preuves de la divinité de Jésus, cherchant dans la création la glorification du Créateur, l'œil fixé uniquement sur Dieu, méditaient les livres sacrés et la nature éternelle, la Bible ouverte dans leur église, et le soleil épanoui dans les cieux. »

— Tous les journaux parlent de cette remarquable séance, qui mettait aux prises, sur un théâtre si à part, ou plutôt au tribunal

même de la littérature, des noms si éminens et si divers. Pour achever d'en montrer l'aspect sous une de ses faces les plus exceptionnelles, nous citerons encore un article de George Sand, article publié dans *la Réforme*, journal radical peu connu de nos lecteurs. Ecrit à la hâte et non sans quelques longueurs qui nous permettent de l'abréger, ce morceau a son genre très-particulier d'intérêt : c'est un peu le discours de l'auteur, s'il pouvait être de l'Académie. Mais comme il n'en sera jamais, il en parle avec d'autant plus de liberté ; il promène sans façon sur l'illustre assemblée une lorgnette curieuse et maligne : celle-ci, il est vrai, grossit les objets, les défauts surtout plus que les mérites ; mais elle les présente aussi sous un jour assez neuf et assez amusant, que le dernier trait résume soudain, et comme sans embarras, avec une naïve finesse.

... « D'où vient cet abîme qui sépare l'ignorance de l'art, la gloire du néant intellectuel ? Pourquoi ce sanctuaire dont le peuple ignore jusqu'à l'existence, lui, qui ne connaît les royautés que par le mal qu'elles lui font, et qui ne connaît pas l'Académie vu qu'elle ne lui fait pas de bien ? Demandez au cocher de louage, voire à votre cocher si vous en avez un à vous, ce que c'est que cet édifice où il vous mène. C'est, vous dira-t-il, un endroit où il y a des livres. Il ne sait pas seulement s'il y a là des hommes.

Pourtant, nommez-lui quelques-uns de ces hommes, il les connaît ; car ces hommes ont écrit des pièces qu'il a vu jouer, des livres qu'il a peut-être lus, des vers dont le refrain a frappé son oreille. Ce ne sont pas les travaux individuels des lettrés qui sont étrangers et indifférens au peuple ; c'est le sens, le but et l'effet de cette constitution de la *république des lettres*, qui sont pour lui des énigmes, et que vous ne pourrez jamais lui expliquer sans qu'il vous réponde, dans son rude bon sens : « A quoi cela nous sert-il ? »

Et en effet, a quoi cela est-il bon ? Est-ce une récompense pour le talent ? Toute récompense sociale devrait être utile à qui la donne autant qu'à celui qui la reçoit. Autrement, c'est une aumône, un hospice ouvert par la charité publique.

Et pourtant, ce ne sont pas des invalides qui se présentent, ce sont des hommes dont le talent fait l'honneur de la France. D'où vient que leur réunion ne produit rien de grave, et que, de la fusion de ces intelligences ne résultent que de stériles travaux sur la langue, laquelle va son train, se moque des dictionnaires et progresse ou se pervertit quand même, sûre de les entraîner un jour ou l'autre ?

C'est qu'apparemment il n'y a point d'idée mère qui relie chacun de ces talens à tous les autres. C'est que la littérature, considérée seulement comme la forme de la pensée, ne peut pas être une étude qui passionne des hommes intelligens. C'est que la vie n'est pas dans cette institution.

C'est que ses statuts même sont inféconds et se ressentent trop du passé. Une époque vivante et croyante saurait les rajeunir. Une foi politique et religieuse serait l'ame d'une assemblée d'hommes supérieurs. Elle y attirerait tous ceux qui le sont, elle en repousserait tous ceux qui ne le sont pas. Elle réagirait, par le sentiment et les idées, sur ces formes académiques, dont la qualification proverbiale est le synonyme d'inutile et de compassé. Elle rendrait les discussions sincères, animées, instructives, profitables, et ce serait là l'enseignement de tous les artistes, de tous les poètes, de tous les écrivains, du public par contre-coup, c'est-à-dire du peuple, et le peuple apprendrait la langue française, du moment que la langue représenterait autre chose que le culte des mots.

En attendant, on peut s'écrier, à la lecture ou à l'audition de la plupart de tous ces beaux discours : *words, words, words!*

M. Sainte-Beuve a fait un tour de force en prononçant un discours plein de charme et d'intérêt. Il fallait entendre surtout sa manière naturelle, son ton de causerie, accentué sans déclamation et animé sans emphase, un laisser-aller modeste et de bon goût, qui sauvait ce que son style a parfois d'obscur à force d'être délié. Ce style, plein d'idées et de nuances délicates, a pourtant un défaut très-rare, indice d'un esprit qui approfondit peut-être trop son sujet et d'un doute intérieur consciencieux, mais excessif. Nous voulons dire le défaut de laisser du vague dans la pensée et de souffrir diverses interprétations de la même sentence. Tout l'éloge biographique de Casimir Dalavigne a été charmant. On ne pouvait rendre plus aimable et plus touchante la jeunesse de ce caractère de poète exclusivement poète, incapable de faire des chiffres, se trompant de 9,000 francs sur le prix d'un cheval et répondant avec naïveté aux observations : Ce devait être un bien beau cheval! En accusant le peu d'aptitude du poète à se mêler aux travaux de l'Académie, et en s'engageant à le remplacer, sur ce point seulement, sans trop de désavantage, M. Sainte-Beuve a communiqué à l'auditoire un rire de sympathique et malicieuse bonhomie.

Le récipiendaire touchait, en parlant de la première manière de Casimir Delavigne, à une question jadis brûlante, aujourd'hui bien refroidie, la querelle des classiques et des romantiques. Il a sauvé avec une rare habileté tout ce que l'appréciation impartiale eût pu réveiller de ressentimens assoupis. Il y avait pourtant un courage caché sous quelques réflexions personnelles qui méritent d'être citées.

« Nous autres critiques qui, à défaut d'ouvrages, nous faisons souvent des questions (car c'est notre devoir comme aussi notre plaisir), » nous nous demandons, ou, pour parler plus simplement, messieurs, » je me suis demandé quelquefois: que serait-il arrivé si un poète dramatique éminent, de cette école que vous m'accorderez la permission de ne pas définir, mais que jappellerai franchement l'*école classique*, si, au moment du plus grand assaut contraire, et jusqu'au plus fort d'un entraînement qu'on jugera comme on le voudra,

» mais qui certainement a eu lieu ; si, dis-je, ce poète dramatique, en » possession jusque-là de la faveur publique, avait résisté plutôt que » cédé, s'il n'en avait tiré occasion et motif que pour remonter davan- » tage à ses sources, à lui, et redoubler de netteté dans la couleur, » de simplicité dans les moyens, d'unité dans l'action, attentif à creuser » de plus en plus, pour nous les rendre grandioses, ennoblies et dans » l'austère attitude tragique, les passions vraies de la nature humaine : » si ce poète n'avait usé du changement d'alentour que pour se modi- » fier, lui, en ce sens-là, en ce sens unique, de plus en plus classique » (dans la franche acception du mot) ; je me le suis demandé souvent, » que serait-il arrivé ?

» Certes, il aurait pu y avoir quelques mauvais jours à passer, quel- » ques luttes pénibles à soutenir contre le flot. Mais il me semble, et ne » vous semble-t-il pas également, messieurs ? qu'après quelques années » peut-être, après des orages bien moindres sans doute que n'en eu- » rent à supporter les vaillans adversaires, et durant lesquels se serait » achevée cette lente épuration idéale, telle que je la conçois, le poète » tragique, perfectionné et persistant, aurait retrouvé un public re- » connaissant et fidèle, un public grossi, et bien mieux qu'un niveau » paisible, je veux dire un flot remontant qui l'aurait pris et porté plus » haut. Car c'a été le caractère manifeste du public en ses derniers » retours, après tant d'épreuves éclatantes et contradictoires, de se » montrer ouvert, accueillant, de puiser l'émotion où il la trouve, de » reconnaître la beauté si elle se rencontre, et de subordonner en tout » les questions des genres à celles du talent. »

Quoi de plus élevé que ce jugement, et de plus digne d'un artiste que ce regret ?....

.....Mais qu'il y ait toujours lumière et vérité dans la prudence ou la lassitude, c'est un point très-controversable, et qu'il nous est permis de ne pas adopter, nous qui regardons Socrate et Jésus-Christ, avec tout leur cortége de martyrs et de révolutionnaires, comme de très-bons esprits, bien que leur libéralisme fût très-peu mitigé et ne gardât nullement le milieu du pavé.

Nous ne ferons pas plus longue guerre à M. Sainte-Beuve. Il n'est point, lui, un de ces esprits frivoles et superbes qui se raillent avec plaisir des douloureuses et sincères aspirations. Il est lui-même un douteur sincère et mélancolique, et nous ne le flétrirons pas du nom de sceptique. Le sceptique par nature est froid et dédaigneux. Il ne peut pas croire, parce qu'il ne peut pas aimer, parce qu'il ne peut pas comprendre. Il est vain et borné ; mais il est d'autres natures élevées et tendres qui arrivent à la négation par la souffrance, au dégoût par la facilité à l'enthousiasme, à la fatigue par l'excès du travail et de la réflexion. Leur incertitude est une maladie, dont ils peuvent guérir un jour, puisqu'ils ont eu la foi ; et s'ils n'en guérissaient pas, on devrait les respecter encore et les regarder comme une sorte de martyrs de la pensée. M. Sainte-Beuve tient à ce type-là, et si sa chagrine gaîté prend

parfois le ton de l'autre, ceux qui le connaissent, au lieu de rire de sa malice, le plaignent de ce qu'il lui a fallu souffrir dans le secret de ses rêveries pour avoir tant d'esprit à propos de choses si sérieuses et si tristes.

Les esprits forts de notre temps aiment à répéter fièrement le *que sais-je?* de Montaigne. Je ne crois pas que Montaigne eut cette fierté-là quand il l'écrivit.

La sécurité du triomphe de M. Victor Hugo sur les résistances de l'Académie, et la sérénité de son front, nous laissent moins de scrupule, et nous ne craindrons pas de réveiller en lui le moindre regret en parlant de ses opinions présentes. M. Victor Hugo n'est ni un sceptique par impuissance, ni un sceptique par déception; ce n'est même pas un sceptique du tout, puisqu'il croit à la puissance de la phrase, à la régénération sociale par la métaphore, et à l'avenir de l'humanité par l'antithèse; puisqu'enfin il lui plait d'appeler ces choses-là du génie, et qu'il nous promet depuis longtemps à tous la lumière de la pensée, à la condition que nous croirons à l'importance première et absolue de la forme.

Nous ne sommes pas de ceux que la métaphore indigne et que l'antithèse révolte. M. Hugo s'en s'ert si bien, que, de très-bonne foi, nous admirons sa manière sans conseiller à personne de l'imiter. On perd toujours le peu qu'on a en soi en voulant copier les maîtres, on ne prend que leurs défauts, et si nous allions tous parler par antithèse nous serions fort maussades. Mais je demande qu'on laisse tranquillement M. Hugo parler comme il lui plait, puisqu'avec sa tendance naturelle, ou son système arrêté, il parle admirablement. Loin de nous donc la pensée de contester son talent littéraire. Assez l'ont fait par jalousie. Il a eu parfois le droit de le constater et de traiter d'ennemis tous ceux qui ne l'admiraient pas sans réserve. Tout grand artiste a ses originalités qu'il faut savoir admettre, parce qu'en tant que grand artiste, il fait une qualité de ce qui serait défaut chez tout autre. Le bon esprit de la critique consisterait peut-être à dire, en pareil cas: Laissez à cet homme ses théories si elles sont exclusives. Elles l'ont élevé très-haut, mais elles vous feraient tomber très-bas.

Nous ne voudrions donc pas qu'on le dérangeât si souvent dans sa gloire de poète; mais nous voudrions fort qu'on lui demandât ce qu'il entend par le génie, et qu'il daignât prendre un jour la peine de s'expliquer sur ce pouvoir mystérieux devant lequel, selon lui, l'humanité, consolée de tous ses maux, doit s'agenouiller en silence. Dans son discours à M. Saint-Marc-Girardin, il avait déjà promis au récipiendaire monts et merveilles de son contact avec les intelligences académiques, des vues saines, des horizons immenses, une sérénité d'ame à toute épreuve, enfin tant de lumières et de consolations que le catéchumène en serait lui-même *étonné*. Si nous osions demander à M. Saint-Marc-Girardin comment il se trouve à cette heure, peut-être nous apprendrait-il des choses étranges, des résultats miraculeux de son initiation.

Car enfin cela serait bon à savoir, dans ces jours où l'on souffre tant, où la misère est si grande, les mœurs publiques si corrompues, l'honneur national si compromis. S'il ne s'agissait que de prendre d'assaut le palais de l'Institut et de s'asseoir sur les banquettes (on dit fauteuils) du docte corps, le peuple ferait une révolution, je le parie, pour sentir dans son ame, ne fût-ce qu'un instant, ces ineffables voluptés de la quiétude intellectuelle, et cette foi au génie des gens de lettres, qui doit régénérer l'espèce humaine.

Quant à moi, pauvret, je me suis demandé naïvement, en écoutant ces belles promesses, quels effets produiraient sur moi le philtre académique? Y a-t-il donc là-dedans une doctrine, une révélation, ou quelque chose comme le sommeil d'Epiménide? Voyons, me disais-je, une fois que je me serai bien persuadé que Rousseau et Voltaire n'étaient bons qu'à faire le mal, que toute opinion hardie, tout désir de réforme sociale est une maladie enragée, que nous avons été bien vexés de voir le jardin des Tuileries mangé par les chevaux cosaques, mais qu'à force de courbettes devant l'étranger, on peut et on doit, à coup sûr, se préserver du retour d'un pareil malheur; que nous vivons, Dieu merci, sous un prince... (Voir aux éloges de rigueur décernés par tous les discours de réception); qu'enfin l'Académie est dieu, et que tout écrivain passe à l'état de dieu en s'y incorporant; quand, en un mot, je me serai bien convaincu que pour avoir été imprimé, je suis un *penseur*, une puissance, un génie, que m'arrivera-t-il et quel plaisir trouverai-je à cela? Je n'ai jamais pu me le figurer, je l'avoue. Il s'élevait en moi des contradictions comme celles qu'on nous présente quand on nous demande, ce que nous autres rêveurs, nous ferons, dans l'humanité future, des vices du temps présent. A quoi nous sommes toujours embarrassés de répondre, puisqu'il nous faut supposer la disparution de ces vices, et que ceux qui les ont y tiennent trop pour souffrir qu'on parle de les extirper. Je ne pouvais donc venir à bout de me dépouiller du sentiment de ma simplicité, j'y tenais, je le confesse, et je ne me représentais en aucune façon l'état de l'ame d'un *génie*. Mais quoi, me disais-je, quand j'aurai le génie, j'aurai, par cela même, la bonté, la commisération, le dévoûment à l'humanité, l'abnégation de toute personnalité; je ferai très-peu de cas de mon génie. Les autres le verront, mais je ne l'apercevrai pas moi-même, tant je serai occupé affectueusement et douloureusement de tous les pauvres d'esprit qui sont dans l'univers. Toujours penché, les mains étendues, vers l'ignorance, la faiblesse, et le mal engendré chez mes semblables par l'erreur, je n'aurai d'autre souci que de les consoler, de les éclairer, de les redresser. Il faudra d'abord que je les relève à leurs propres yeux, tous ces mortels délaissés et avilis; il faudra que je leur enseigne l'amour de l'égalité, et, pour ce faire, il faudra, de toute force, que je commence par m'annihiler moi-même devant ma doctrine. Car si j'allais débuter par leur dire: Respectez-moi, adorez-moi, prosternez-vous devant le membre de l'Académie et devant l'Aca-

démie en masse, ils me riraient au nez et me demanderaient où je prends la liberté, l'égalité, la philosophie, la pensée, l'esprit de Dieu, toute ma prétendue puissance, toute ma prétendue inspiration.

Là, je fus arrêté court au milieu de mon rêve, par des applaudissemens enthousiastes, je demandai ce que l'orateur venait de dire, et sa phrase me fut répétée. Elle était belle et je l'ai retenue.

« Qui que vous soyez, voulez-vous avoir de grandes idées et faire de grandes choses? croyez, ayez foi. Ayez une foi religieuse, une foi patriotique, une foi littéraire. Croyez à l'humanité, au genie, à l'avenir, à vous-même ! »

Et je me demandais, en relisant cette belle sentence, si ce n'était pas un peu vague et s'il y avait autant d'ordre dans l'enchaînement des pensées que dans celui des mots : foi religieuse — croire à l'humanité? Bien, vous nous parlerez de Dieu sans doute un autre jour. — Foi patriotique — croire au génie? Génie de qui? A celui de la nation, ou à celui du roi? à celui des chambres, ou peut-être à celui de l'Académie? — Foi littéraire — croire en soi-même? Pardon! cela n'est pas donné à tout le monde. Il faut pour cela passer académicien. Si c'est aux académiciens seulement que vous parlez, soit! mais nous autres, si par malheur nous ne croyons point en vous, que nous arrivera-t-il?

Comme je rêvais encore, on applaudit encore, et M. Victor Hugo prononçait sa dernière sentence, que j'applaudis, comme faisaient les autres. « Heureux, disait-il, le fils dont on peut dire: il a consolé sa mère. Heureux le poète dont on peut dire : il a consolé sa patrie ! »

Oui, sans doute; cela est beau, et si c'est encore une antithèse, tant mieux! elle est heureuse. Mais en m'en allant, je me demandais si la mission du poète se borne toujours et dans tous les temps à *consoler*; et si parfois il n'aurait pas mieux à faire qu'à prêcher la résignation à ceux qui souffrent, la sérénité à ceux qui ne souffrent pas; si, en face des iniquités d'une époque comme la nôtre, il n'y aurait pas quelque part un fouet et une verge à ramasser, surtout quand on sait si bien s'en servir pour confondre des ennemis personnels.... Bref, je m'en allais, répétant cette parole peu académique :

Bienheureux les pauvres d'esprit.....

George Sand. »

— L'histoire du *Consulat* de M. Thiers doit paraître chaque matin; les deux premiers volumes ont déjà paru en Amérique. On s'était arrangé avec un libraire des Etats-Unis pour lui envoyer les bonnes feuilles et lui permettre de publier la traduction là-bas en même temps que l'ouvrage paraîtrait en France. Il a abusé de cette confiance et a publié à la fois texte et traduction. Voilà un joli procédé bien américain.

— M. de Charpentier, notre célèbre géologue, vient d'être nommé membre honoraire de la société royale des sciences d'Edimbourg : il a été choisi à l'unanimité sur 35 candidats.

— Les *Paysans* de M. de Balzac, dont nous avons rendu compte dans un de nos derniers numéros, ont excité l'indignation et la verve (*facit indignatio versum*) d'un de nos poëtes campagnards, M. François Oyex, auteur de plusieurs petites pièces et chansons rustiques, trop peu soignées, mais où il y a de la naïveté et du trait ; elles ont été publiées à Vevey, il y a deux ou trois ans. Le morceau qu'il nous adresse est intitulé : *Les Paysans, réponse à M. de Balzac :* à ce dernier, il dit entre autres :

« Où prends-tu ces tableaux et ces couleurs si vives
Qui peignent du hameau les mœurs douces, naïves?
Est-ce dans la chaumière, ou sous le vieux tilleul,
Où, le soir, la famille entoure son aïeul?
C'est dans un bouge infect de ta célèbre ville
Que tu choisis, Balzac, la race la plus vile,
Pour nous y comparer... Oui, l'humble fils des champs
Du fils de la débauche a les sales penchans!
Ne comptes-tu pour rien la fête de famille?...
Ton œil parisien n'a pas vu la charmille
Où le repas du soir, après un gai labour,
Est clos par des chansons, des paroles d'amour.
D'autres talents plus beaux ne l'ont pas méprisée... »

— Un grand intérêt où domine beaucoup de curiosité s'attache à la personne, à l'histoire et aux opinions de Jean Ronge, ce prêtre catholique de Breslau qui a soulevé tant de bruit en Allemagne par sa fameuse protestation contre la sainte robe, exposée à Trèves. Les *Archives du christianisme* ont publié une lettre sur lui où se trouvent un grand nombre de détails et de faits propres à le faire connaître. Il s'annonce maintenant, dit cette lettre, comme un réformateur chrétien, catholique allemand et non romain. Il veut un culte conforme à l'Evangile, célébré dans la langue maternelle des peuples, affranchi du joug inquisitorial de la confession auriculaire. En même temps que sa *Justification* il vient de publier un énergique *Appel au bas clergé*, pour l'exhorter à secouer le joug de l'hypocrisie. Mais en parlant de liberté morale, de dignité humaine etc., même en les posant par leur côté religieux, il ne paraît pas se souvenir assez que le christianisme prend l'ame par une autre base plus profonde, la foi, la repentance et le salut. La réforme de M. Ronge est jusqu'ici toute négative ; c'est le cri sincère d'un cœur honnête et indigné, ce n'est pas la vie nouvelle puisée à la source divine, ce ne sont point les terribles combats intérieurs d'un Luther dans le couvent d'Erfurth.

Toutefois l'immense sensation de son premier écrit dure encore et émeut toute l'Allemagne. On formerait une bibliothèque de toutes les brochures et des milliers d'articles qui ont suivi cette énergique protestation. Le mouvement anti-papiste se poursuit dans l'église catholique allemande d'une manière indépendante de l'action de M. Ronge, quoique simultanée : des paroisses entières, à l'exemple de celle de Schneidemühl, se séparent ouvertement de Rome et du pape, prennent le titre d'églises chrétiennes catholiques non-romaines, publient leur profession de foi et demandent aux gouvernemens de les reconnaître comme telles. Les prêtres s'offrent à ces paroisses; d'autres paroisses en demandent de l'école de Ronge. Celui-ci reçoit de toutes part des adhésions. Que résultera-t-il de tout ce mouvement? Il est permis de ne pas s'en promettre tout le bien qu'on voudrait oser espérer, car, s'il est toujours facile de détruire, même en religion, il n'est pas si aisé de reconstruire quelque chose qui ait chance de durée et d'avenir. — M. Ronge est devenu pasteur de l'église nouvelle de Breslau. Il s'en est formé d'autres à Berlin, à Leipsick, à Magdebourg, à Elberfeld, à Offenbach, etc. etc.

— On nous écrit de Zurich : « Ici, comme dans toute la Suisse, la note de M. Guizot a fait grande sensation. Conservateurs et radicaux se réunissent dans un sentiment d'indignation. — Nous avons la diète très-probablement pour longtemps. Quelques-uns même disent que la diète extraordinaire est capable de se prolonger assez pour venir s'ajouter à la diète ordinaire. Plusieurs, et des plus influens, font tactique de traîner en longueur. »

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LA LIBERTÉ! Sermon, sur Jean VIII, 36, prêché à Begnins, le 2 mars 1845. Offert à mes concitoyens comme témoignage de mon patriotisme et de ma foi. Par L. DURAND, ministre du Saint Evangile. Lausanne, librairie de G. Bridel, éditeur.

« C'est un heureux développement chez un peuple s'il apprend à considérer la liberté comme le premier des biens et s'il sait s'imposer de grands sacrifices pour en rechercher ou en conserver la possession... La vouloir pour soi, ou l'aimer pour elle-même et la vouloir pour tous, c'est deux choses bien différentes... Pour l'homme, la liberté ne peut pas consister à faire tout ce qu'il veut. Il rencontre des limites à ses passions et à son égoïsme dans la société, à ses désirs et à ses forces dans la nature, à sa volonté dans la volonté de Dieu. Il peut sans doute donner à la société la forme qui laisse à tous et à chacun la plus grande liberté possible : ici la raison éclairée et sage peut être satisfaite; les passions désordonnées, l'égoïsme

cependant ne le seront jamais, quoi qu'on fasse; ils ne porteront jamais le frein qu'en frémissant... *Où est l'esprit de Dieu, là est la liberté.* Dieu seul est libre, dans le sens absolu du mot. Nous ne le devenons véritablement qu'en nous unissant à lui par Jésus-Christ.... et qu'en devenant participans de cet esprit, qui, nous délivrant de la servitude de notre volonté propre et de la corruption, nous élève à la liberté glorieuse des enfans de Dieu. » Telle est l'incomplète analyse, faite par des citations, d'un discours aussi chrétien que véritablement patriotique. Nous espérons pour lui le succès le meilleur, le plus étendu et le mieux mérité.

ETUDES SUR LA SUISSE au moment de la convocation de la Diète extraordinaire (février 1845). Par H^tte^ JUDICIS DE MIRANDOL. Genève, imprimerie de Robert et comp^e^, rue des Allemands-dessous, 51. Lausanne, librairie de G. Bridel.

L'auteur de cette brochure prend la politique actuelle surtout au point de vue de la philosophie sociale du siècle. Il veut que la Suisse se régénère dans une unité plus forte et plus féconde. D'une part il exclut les jésuites; de l'autre, il condamne les corps-francs. Mais, malgré le mérite réel et vigoureux de sa pensée et de son argumentation, nous lui retournerions volontiers le reproche qu'il fait à la Suisse de ne pas s'élever assez loin au delà du débat actuel des intérêts compromis. Il est un principe général de nationalité grande et naturelle, il est vrai; mais il n'est pas plus contenu dans les idées sociales d'un temps que dans les limites d'un pays. Nous ne saurions admettre comme juste un système qui, classant les cantons suivant leurs lumières, place Argovie, Schaffhouse, Bâle-Campagne, Tessin et Soleure avant Bâle-Ville et Neuchâtel. Il y a là une erreur fondamentale, qui renverse tout l'édifice philosophique de l'auteur et lui substitue une simple théorie purement politique. Quant au style et à la manière, on ne peut que les louer, et la plume, pseudonyme ou non, de M. de Mirandol déploie de rares qualités de vigueur, de méthode, de concision, d'élégance et de parfaite clarté.

LES RÉFORMATEURS AVANT LA RÉFORME, XVIe siècle, Jean Huss et le concile de Constance, par EMILE DE BONNECHOSE. Paris et Genève, Ab. Cherbuliez, 1845. Lausanne, G. Bridel.

C'est principalement à la Suisse protestante qu'il appartient d'accueillir cet ouvrage. L'anarchie est grande, en France, au point de vue religieux, et l'indifférence universelle dans le monde littéraire. L'auteur doit donc espérer plutôt le succès par les sympathies du dehors, aidées sans doute de celles qu'il ne peut manquer d'obtenir dans le noyau fidèle du public protestant français. La traduction paraîtra en Angleterre et aux Etats-Unis en même temps que l'original. C'est un livre qui fait grand honneur à celui qui l'a écrit, car sa publication pourrait bien allumer, dans la bibliothèque du roi à Saint-Cloud, un fagot dont la fumée ferait sortir le bibliothécaire, savoir M. de Bonnechose lui-même, bien qu'il soit digne de toute espèce d'égards et d'estime. Il est neveu de cet abbé de Bonnechose, disciple de M. Bautain, dont nous avons entendu des prédications ou conférences dans l'église catholique de Lausanne. L'auteur des *Réformateurs avant la Réforme* s'est placé à une hauteur morale qui gagnera des lecteurs nombreux et divers, ainsi qu'une approbation méritée, à ce nouveau et précieux plaidoyer en faveur de la liberté de conscience.

LES TROIS RÉVEILS. Discours par A. VINET, 1845. Paris, librairie Delay. Lausanne, G. Bridel. Prix : 3 1/2 batz.

Ajouté à la 4me édition des *Discours* que nous avons annoncés, cet éloquent sermon a été tiré à part et se vend soit comme un complément au volume des trois premières éditions, soit comme une brochure. C'est un puissant appel, un avertissement énergique à ceux qui rêvent au lieu de vivre, et qui se réveilleront un jour dans la mort s'ils ne secouent le sommeil de ce monde pendant que le temps d'aujourd'hui dure encore. Réveils de la mort, du désespoir et de la foi : voilà notre avenir, et de ces trois l'un au moins est inévitable. Dans la peinture des états par lesquels l'ame y arrive, l'orateur chrétien a trouvé une vérité frappante et pénétrante, qui saisit d'autant mieux que la diction et tous les mouvemens du style sont de la plus belle simplicité.

MÉDITATIONS PRATIQUES SUR LA VIE DU PROPHÈTE ELISÉE. Traduit de l'anglais. Lausanne, librairie de G. Bridel, éditeur. Paris, chez Delay. 1845.

L'histoire d'Elisée fournit à l'auteur une suite variée de réflexions pieuses et surtout des applications utiles aux diverses circonstances de la vie. Depuis le moment où le prophète voit le chariot d'Elie monter dans les cieux jusqu'à ce qu'il soit recueilli lui-même devant la face de l'Eternel, il nous donne des leçons de toute espèce, leçons de foi, de courage, de patience, de prière, de charité. Le commentateur est fort ingénieux à les tirer du texte même, où elles sont contenues en substance : il les déroule avec une grande actualité. La guérison de Naaman le Syrien, la faute de Guéhazi, la résurrection du fils de la Sunamite et la conduite de celle-ci, lui fournissent des traits qu'il dirige habilement contre la conscience des chrétiens, pour la troubler, l'avertir et l'épurer.

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA RÉFORMATION, par le Révérend JOHN MORISSON. Traduit de l'anglais, par L. BURNIER. 1845, Prix : 3 fr. 75 cent. Paris, chez Delay. Lausanne, librairie Bridel.

Les qualités de M. Burnier, comme traducteur, sont si bien connues qu'elles nous dispensent de tout éloge à ce sujet. Quant à l'ouvrage lui-même, c'est un résumé, bien fait, de l'ensemble du mouvement religieux et social qu'on appelle la réformation. Il considère le christianisme comme représenté dans l'histoire de l'Eglise à peu près uniquement par cette grande ligne de martyrs ou de réformateurs qui se marque par les Vaudois, Wiclef, Jean Huss, Luther, Calvin et leurs contemporains ; c'est le seul point de vue où il pourrait prêter à l'accusation d'un parti pris exclusif. Les erreurs humaines, ou religieuses, ou ecclésiastiques des hommes éminens du protestantisme ne trouvent ici ni sympathie ni indulgence déplacée. « On ne saurait, dit-il, justifier la conduite de Calvin envers Servet, Castellion et Bolzec, sans justifier également le sang que Rome a répandu. » — « Tout en admirant ce qu'il y avait d'excellent et de beau dans Luther, tel que la grâce de Dieu l'avait formé, l'on ne saurait se dissimuler les défauts de son caractère et les infirmités de sa foi. Comme il arrive souvent aux hommes d'un esprit original, il avait une impétuosité qui l'entraînait à se servir, dans la controverse, de termes durs et peu civils. » C'est un trait, fort judicieux et louable, d'un ouvrage qui expose les faits entièrement dans l'esprit de la réforme, que cette équité dépourvue de partialité

même envers ses chefs spirituels. Cela fortifierait, plutôt que de l'affaiblir, le principe tout à fait protestant qui est à la base du livre. Comme une clef, qui le montre tout entier, nous citerons encore cette phrase : « L'objet principal de l'ouvrage dont nous essayons un résumé, est de mettre en scène les hommes dont la Providence s'est servie pour infliger à la papauté la plaie mortelle qu'elle traîne avec elle depuis trois siècles. »

EMIGRATIONS SUISSES et question générale. **DISCOURS** fait à la réunion de la Société d'utilité publique fédérale à Zurich, le 18 septembre 1844. Réimprimé avec développemens. Par M. JOHN HUBER SALADIN, lieutenant-colonel fédéral. Lausanne, chez G. Bridel, libraire. 1845.

Même dans ce moment de crise où la Suisse, menacée dans ses libertés confessionnelles et politiques, subit un accès de fièvre dont les suites sont incalculables ; même en présence des grands intérêts compromis, la question traitée par M. Huber Saladin conserve toute son actualité, toute son importance. Il ne s'agit plus, en effet, seulement de constater et de protéger au besoin cette émigration capricieuse et, pour ainsi dire, individuelle qui fut toujours, à côté du *heimweh*, un des traits du caractère helvétique. Par des symptômes et des faits que M. Huber étudie avec un patriotisme éclairé et généreux, l'émigration devient pour la Suisse une question sociale et nationale. C'est ce côté général surtout qui rattache un tel sujet aux difficultés du moment présent : on y entrevoit comme une des ancres de salut de l'avenir. Quoi qu'il en soit, les renseignemens, les vues et les idées de cette brochure sont de nature à attacher vivement. Elle atteindra son but, nous n'en doutons pas, en obtenant dans le public le même intérêt et le même succès qu'au sein de la Société d'utilité publique fédérale, où ce discours a déterminé l'enquête dont nous allons parler.

EMIGRATIONS SUISSES. Publication de la Société d'utilité publique fédérale.

ENQUÊTE auprès de MM. les consuls de la Confédération en Europe, dans le nord de l'Afrique, l'Amérique du nord, l'Amérique centrale et du sud, suivie des observations de la Commission des émigrations nommée par la Société d'utilité publique fédérale, dans sa réunion, à Zurich, le 18 septembre 1844. Genève, librairie Cherbuliez. Lausanne, chez MM. Michod et Bridel, libraires, 1845.

En réunissant, pour les publier, les réponses qu'elle a reçues des divers points du globe vers lesquels se dirige l'émigration, la Société fédérale d'utilité publique rend service à la fois au pays et aux émigrans. C'est un fanal au bord d'un océan bien obscur. Ce premier document, précieux et presque officiel, servira d'exemple et d'encouragement à tout ce qui pourrait apporter quelque lumière utile dans un sujet aussi grave qu'obscur encore, quoiqu'il touche au sort de l'humanité et à l'existence immédiate d'un grand nombre de familles. Il faudrait avoir le cœur froid, l'esprit indifférent, égoïste et vide de toute commisération généreuse ou patriotique, pour échapper à l'intérêt puissant qu'excitent de pareilles matières et des faits si profondément importans.

SIMPLE ET VRAI, ou le caractère de Dieu mis à la portée des enfans. Par JOHN TODD, pasteur de la première église congrégationnelle de Philadelphie. Traduit

de l'anglais par le traducteur du *Jeune Chrétien*. 1845. Paris, librairie Delay. Prix : 75 cent. Lausanne, librairie Bridel.

Par des récits, des exemples, et des suppositions très-ingénieuses, mises au service d'une logique très-simple et d'une méthode tout à fait appropriée à l'intelligence et à la tournure d'esprit des enfans, l'auteur a réussi à faire un ouvrage amusant d'un traité de théologie sur le caractère de Dieu. Une citation fera, mieux que nos paroles, comprendre son but et sa manière : « Vous sortez et vous suivez la rue la plus fréquentée de la ville ; Dieu y est, au milieu de la foule ; il y est près de vous. Vous rentrez, vous fermez la porte ; mais il entre avec vous. Vous allumez la lampe ; il y est ; vous l'éteignez, il y est encore. Vous faites le mal peut-être dans les ténèbres... mais il y a toujours un œil ouvert sur vous... Vous avez entendu parler de Lafayette qui fut l'ami de Washington. Ce grand homme a raconté qu'il fut un jour renfermé dans un sombre cachot. La porte de son étroite cellule était percée d'un petit trou ; le soldat qui le gardait avait jour et nuit l'œil à ce trou. Tout ce que Lafayette pouvait apercevoir du soldat, c'était son œil ; mais cet œil était toujours là ! Jour et nuit, à quelque moment qu'il regardât, il voyait toujours cet œil. Il dit que c'était horrible, insupportable. Il n'y avait pas moyen de se cacher ; qu'il se couchât ou qu'il se levât, cet œil était toujours ouvert sur lui. Combien sera terrible pour le pécheur l'œil de Dieu qui sera toujours ouvert sur lui pendant l'éternité ! Qui voudrait être ce pécheur-là ? Pas un de vous, j'espère. »

LE PETIT MESSAGER DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES. Dédié à la jeunesse. Vol. 1. Première année. 1844. Delay. Prix : 2 fr. Lausanne, librairie Bridel.

Depuis les temps apostoliques, l'Eglise chrétienne, poussée par son divin chef à la conquête des Gentils, n'a cessé son œuvre missionnaire au milieu des payens que lorsqu'elle cessait elle-même de sentir cette vie débordante de la charité, qui a besoin de tout ranger sous la loi du saint amour. Loin donc de considérer les missions, ainsi qu'on le fait trop souvent, comme le caractère et le signe de telle ou telle doctrine particulière ou excessive, souvenons-nous que c'est par elles que nous, avec notre pays, avec nos pères, avons été attirés dans la chrétienté. C'est donc un intérêt, pour ainsi dire, national, général, que les missions réclament à juste titre. Pour remplir ce devoir, sachons donc tous abandonner d'indignes préjugés. Apprenons à bien connaître ce qui se fait et, puisque nous avons tardé nous-mêmes, instruisons nos enfans, à cet égard, comme des chrétiens le doivent. Voici un ouvrage fait exprès pour leur raconter la situation, les progrès, les besoins et les périls de cette œuvre excellente. Quelle connaissance meilleure, quels récits plus attachans pourraient servir notre sollicitude, et nous aider à nourrir d'alimens sains, réels et solides l'âme de nos enfans ?

GUIDE DU JEUNE HOMME, à son entrée dans la vie civile, par M. BRUN, directeur de l'école-modèle de Dieu-le-Fit. 1844. Paris, chez Delay. Prix : 1 fr. 25 cent. Lausanne, librairie Bridel.

C'est un maître respecté qui, durant le cours d'une longue et utile carrière, donne des conseils pratiques, religieux et moraux, aux élèves qui lui en demandent. La correspondance de M. Brun avec divers jeunes gens sortis des établissemens qu'il fonda ou dirigea, renferme donc des enseignemens individuels plutôt qu'un

corps de doctrines politiques, sociales, industrielles ou agricoles. Dans tous les chemins de la vie privée et publique, il suit ses élèves avec affection, avec un sage discernement; il leur donne des avis précis, des directions précieuses; surtout il les retient dans les voies chrétiennes, et ramène sans cesse, au travers de toutes les autres leçons particulières, cette leçon générale qui rappelle la seule chose nécessaire. Le but qu'on a eu, en réunissant ces lettres pour le public, est précisément d'étendre à toute une classe de jeunes gens le bien qu'elles ont fait aux individus qui les ont d'abord reçues.

LE DÉSERTEUR, histoire authentique irlandaise, par CHARLOTTE ELISABETH. Traduit de l'anglais sur la troisième édition. 1845. Paris, chez Delay. Prix : 1 fr. 25 cent. Lausanne, librairie Bridel.

Le christianisme, mis pour ainsi dire aux prises avec la vie militaire, avec ses habitudes, ses tentations et ses aventures, tel est le difficile sujet développé dans l'histoire du déserteur. L'individualité, tout irlandaise, du personnage principal, est peinte avec beaucoup de justesse et de bonheur. La série de ses fautes et de ses malheurs excite l'intérêt et attache l'attention aux contours nécessairement un peu uniformes du récit. Il y a même des scènes de mœurs prises sur le fait avec un talent plein d'aisance et de vérité. Si l'auteur, comme il le paraît, n'a pas inventé les événemens de sa narration, il a du moins, ce qui est beaucoup plus difficile, donné du naturel, de la physionomie, et quelque chose de vivant, aux figures qu'il montre et aux choses qu'il décrit.

ANECDOTES SUR LES INDIENS DE L'AMÉRIQUE DU NORD, leurs mœurs et leurs habitudes. 1845. Paris, librairie Delay. Prix : 2 fr. Lausanne, chez G. Bridel.

Le jeune public auquel s'adressent ces anecdotes ne connaît pas les ouvrages de Cooper; mais si, plus tard, il les lit, il lui semblera retrouver l'original dont autrefois il avait eu la traduction. En effet, dans la compilation d'historiettes, pour la plupart fort tragiques, que nous venons de parcourir, nous avons rencontré tout le fonds mis en œuvre par l'auteur américain. Surprises faites par les sauvages; enlèvement des femmes et des enfans; fuites, chasses, guerres, cruautés, traditions, habitudes indiennes, tout se donne rendez-vous et se peint en abrégé dans ce petit volume. Il est fort attachant et souvent curieux. Toutefois, l'intérêt même nous en paraît un peu fort, un peu sanglant, un peu humainement sérieux pour des adolescens. N'est-ce pas risquer d'initier trop tôt la grâce flexible des âges printanniers aux émotions violentes? Cette critique faite, on ne peut que louer le naturel, la vivacité et l'entraînement des récits.

LA VOIX DU COLPORTEUR BIBLIQUE, par G. DE FÉLICE. 1844. Paris, chez Delay. Prix 75 cent. Lausanne, librairie de G. Bridel.

Ce petit livre, pour répondre à son but, devait « offrir le résumé de ce que dirait un colporteur pieux et intelligent, soit pour faire acheter la Bible, soit pour la faire lire avec les dispositions convenables, soit enfin pour engager ceux auxquels il s'adresse à la répandre autour d'eux. » Tel était le programme d'un concours où l'ouvrage que nous annonçons a remporté le prix : il s'agissait surtout d'édification à la portée des classes populaires. En insistant sur la lecture de la Bible, sur tous les moyens de la lire avec fruit, en illuminant, pour ainsi dire, cette sainte étude qui

peut amener, à elle seule, le pécheur le plus ignorant et le plus grossier au premier rang des ames chrétiennes et des esprits civilisés, M. de Félice a rempli sa mission pieuse. Ses enseignemens simples, vifs et variés, sont agréablement semés d'une foule de petits récits et d'exemples; manière très-judicieuse de soutenir l'attention et d'exciter l'intérêt dans un livre destiné à devenir populaire.

ADRESSE D'UN VRAI CATHOLIQUE à ses frères des bords de la Loire et des contrées environnantes, en réponse à une brochure intitulée : *Notice sur Notre-Dame des Ardilliers de Saumur*. 1844. Paris, chez Delay ; Lausanne, chez G. Bridel.

» N'allez pas à la fontaine des Ardilliers, mes chers frères, ni à aucune autre fontaine pour y gagner le pardon de vos péchés! Jésus dit : « Venez à moi. » Ne donnez pas non plus votre argent pour des usages superstitieux. » Tel est le conseil chrétien par lequel se conclut cette brochure simple et claire, qui raconte et combat une des tentatives par lesquelles on essaie de ranimer le zèle aveugle et généreux qui poussait autrefois le peuple aux offrandes et à certains pèlerinages.

LA SAINTE ROBE DE TRÈVES, notice historique, suivie de la protestation du prêtre catholique Jean Ronge. 1845. Paris, libraire Delay. Prix : 10 centimes. Lausanne, chez G. Bridel.

C'est, en effet, un curieux épisode de l'histoire de notre temps que celui de la sainte robe de Trèves et de la protestation du prêtre catholique Ronge. Peu de traités ont autant d'intérêt actuel et durable que celui-là.

PORTEFEUILLE DE PORTRAITS NEUCHATELOIS. Publié par H. NICOLET, lithographe à Neuchâtel. 1845.

Puisque les circonstances dans lesquelles notre pays se trouve ne permettent pas de songer à étendre ailleurs l'association qui favorise et honore à Neuchâtel le développement des beaux-arts, accueillons du moins, avec un plaisir sincère, tout ce qui se fait chez nos voisins sous l'influence de cet esprit de générosité patriotique dont ils ont donné tant de preuves. Un artiste bien connu, M. Nicolet, publie par livraisons in-folio une belle galerie de portraits à la fois nationaux et historiques. Chaque livraison contient deux planches exécutées avec une perfection de finesse et de trait bien remarquable : une courte notice biographique les accompagne. Le portefeuille s'ouvre par M. de Chaillet, naturaliste distingué du siècle dernier, et par Léopold Robert. On ne pouvait choisir un plus heureux patronage.

ELÉMENS DE GÉOMÉTRIE à l'usage des écoles primaires du canton de Vaud, par A. VORUZ, ministre et maître de mathématiques aux Ecoles Normales. Ouvrage approuvé par le Conseil de l'Instruction publique. Lausanne, 1845. Imprimerie Bonamici.

Les tablettes de la bibliothèque de famille qui doivent pourvoir aux besoins nouveaux de l'éducation publique, se remplissent peu à peu. Voici maintenant un ouvrage à acheter de confiance et sur le nom de l'auteur ; il traite un des sujets les plus difficiles et les plus spécieux de l'instruction nécessaire dans notre temps. Ce livre élémentaire où pour mieux dire, ce manuel de géométrie, prend la science à son point de départ dans les jeunes têtes qui en ignorent encore complétement le but et les moyens : de là, il passe par des définitions et des démonstrations

claires, mais rapides, dans le véritable courant de la science. Des figures explicatives accompagnent le texte et en facilitent l'intelligence, ou plutôt le gravent à la fois dans l'esprit et dans le coup d'œil.

LE LIVRE DU JEUNE CITOYEN, ou notions élémentaires d'instruction civique, à l'usage de la jeunesse vaudoise, par L.-F.-F. GAUTHEY, directeur des Ecoles Normales du canton de Vaud. Ouvrage composé en suite du vœu exprimé par M. le général de la Harpe, et demandé à l'auteur par ses exécuteurs testamentaires et par la Société vaudoise d'utilité publique, 1845. Lausanne, chez J. Chantrens, libraire, Cité-Devant, et chez G. Bridel, place de la Palud. Prix : 50 rappes.

C'est assurément un excellent et utile ouvrage que celui-ci, un manuel d'éducation politique bien nécessaire au peuple, à la jeunesse en particulier et même au grand nombre de citoyens de toutes les classes qui exercent des droits qu'ils connaissent mal. C'est surtout dans une république où chacun peut agir continuellement pour ou contre les intérêts de la société commune, dans les circonstances les plus importantes, qu'il est indispensable de répandre des idées justes et saines sur l'étendue des droits et des devoirs du citoyen. Le livre de M. Gauthey contient tout ce qu'il faut pour cela : définitions claires ; explications méthodiques et historiques, tant générales que sur les points de détail ; conseils et notions pratiques sur tous les cas qui peuvent se présenter dans la vie publique, et surtout cet esprit juste, ce cœur droit et pieux qui montre le bien, qui l'enseigne avec amour, avec intelligence, et qui y conduit à la fois l'âme et l'esprit.

LE VÉRITABLE AMI DES ENFANS ET DES JEUNES GENS. Par CÉSAR MALAN, ministre de Dieu. T. IV, 1845. Paris, chez Delay. Prix : 2 fr. 50 cent. Lausanne, librairie Bridel.

Les premiers volumes de ce recueil l'ont déjà fait connaître, et celui-ci n'obtiendra sûrement pas un moindre accueil que ses devanciers. Il contient des récits très-divers, de voyages, d'histoire, de morts édifiantes, de mœurs privées, etc., tels que sait les faire M. Malan avec son imagination facile et animée. On comprend aussi que la même teinte de foi et de doctrine se retrouve dans ces pages où le dialogue, la narration, la forme épistolaire s'entrelacent, suivant les sujets. Parmi ceux-ci, nous avons remarqué, comme un des plus ingénieusement traités et des plus attachans, l'aventure d'un couteau d'argent perdu, qui exerce les facultés inventives de toute une famille ; l'aventure se conclut par la découverte d'un larcin domestique, avec la morale évangélique qu'on peut appliquer à des cas pareils.

LES PETITS ENFANS EN VOYAGE. 1845. Paris, librairie Delay. Prix : 1 fr. 60 cent. Lausanne, chez G. Bridel.

Les observations, les questions, les surprises et les impressions d'une famille qui parcourt, en bateau à vapeur, une partie du midi de la France, pour arriver par Lyon à Genève, voilà le fil conducteur de ce joli volume. Vif, naturel, agréable, varié, il saute, sans prétention et surtout sans longueurs, de l'anecdote à de courtes leçons morales ou religieuses, jetées en passant. C'est une agréable lecture à mettre entre les mains de ces jeunes lecteurs difficiles qui sont souvent déjà distraits et exigeans comme s'ils avaient d'avance jugé et connu tous les livres.

(La suite du Bulletin au prochain numéro.)

VOYAGES.

De Rio Janeiro au Cap et à Sainte-Hélène. [1]

(FIN.)

5 *Février* 1843. — Nous venons d'arrêter nos places sur le brick anglais *Harmony* : le prix de la traversée jusqu'à Rio est de trente livres sterlings : c'est plus cher que les navires des autres nations : la proportion britannique est en argent partout la même.

Il est presque amusant pour des Suisses de comparer les traitemens des employés de cette nation puissante à ceux que nos cantons offrent aux leurs : mais si nous faisons à cet égard si petite figure, n'avons-nous pas à nous réjouir de n'être point écrasés par une dette publique ? nos économies nationales m'ont rendu fier, elles me semblent valoir mieux que le roulis de centaines et de milliers de livres sterlings payés aux moindres agens civils ou militaires, tandis que de colossales misères et des embarras quasi impossibles à surmonter entravent, en Angleterre, la marche des affaires.

8 *Février*. — Nous allons nous embarquer, après avoir passé une charmante journée chez M. Hamilton, qui nous a conduits à sa maison de campagne, nommée *Sans-Souci*, comme le fameux petit

[1] Voyez la livraison de mars, p. 162 de ce volume.

palais du roi de Prusse. Le pauvre H. est triste de notre départ ; il ne sait avec qui se lier ; les Anglais le trouvent par trop turbulent pour rendre justice à ses bonnes qualités. Il nous promet une visite à Rio dès qu'il lui sera possible de quitter le Cap pendant quelque mois.

22 *Avril.* — Ce n'est plus en Afrique ni en pleine mer que je reprends mon journal, cher ami ; je puis dater ces lignes de Sainte-Hélène, où nous sommes descendus le 20 de ce mois après nous être embarqués le 8 : ainsi voilà douze jours de traversée sans épisodes dignes d'être racontés. Aucune des descriptions qui peignent cette île, jeune en gloire, ne peut exagérer l'aridité de ses côtes. Le Cap devient verdoyant dès qu'on songe à le comparer au rocher empreint du grand souvenir de Napoléon. Oh ! jamais prison, jetée en pleine mer, ne saurait être plus sévère. — L'Empereur n'aurait pu s'en plaindre avec trop d'amertume : peut-être a-t-il senti que son malheur n'était pas sans harmonie avec les lieux, théâtre de sa longue agonie. Tout est d'accord à Sainte-Hélène ; l'âme et les yeux sont saisis par des pensées et des impressions qu'il serait difficile de séparer les unes des autres. — Jamais cadre ne fut mieux adapté au tableau qu'il a renfermé.

Je viens de visiter la tombe vide, toujours lieu de pèlerinage malgré l'enlèvement des cendres. *Il a dormi là*, dirait Béranger s'il saluait le caveau désert. Les saules pleureurs, respectés avant le départ du cercueil, sont réduits à un seul tronc : le prince de Joinville a fait enlever tous les autres. Un invalide anglais garde le lieu consacré ; il nous a fait descendre dans le caveau, laissé entièrement ouvert ; il ne manque pas d'accompagner ses services de plusieurs longues histoires comme en faisait le premier gardien du Lion de Lucerne. On est obligé d'inscrire son nom sur un immense registre qui, dès qu'il est rempli, est envoyé à Londres : il faut payer trois schellings et demi à une vieille dame anglaise nommée Torbett, propriétaire du terrain, et dont la maisonnette est située dans l'oasis choisie par Napoléon pour dernière demeure. Il entrait souvent chez elle, lui demandait un verre, et s'en allait à la source boire l'eau que le gouvernement anglais ne lui fournissait pas ; elle le désaltérait mieux que toute autre boisson. C'est aussi parce que l'emplacement de sa tombe appartenait à cette insignifiante dame que l'Empereur a voulu que ses restes y fussent déposés ; le lieu était d'ailleurs bien calculé pour le tenter ; on ne saurait imaginer une retraite mieux préparée à ce

noble usage ; d'affreux rochers s'élèvent autour de la verte prairie et de la source limpide : le contraste est saisissant.

Après la vive émotion que l'on éprouve en visitant *Napoleon's tomb*, on se livre à la surprise que fait naître la multiplicité des canons et des fortifications de cette pauvre île, habitée par 5,000 âmes, dont 500 de garnison. A quoi bon cet appareil formidable, ces bouches à feu braquées de tout côté ? une seule fortification de peu d'importance fut ajoutée aux autres en l'honneur du grand prisonnier.

La maison qu'habita le général Bertrand est voisine de l'enceinte funéraire ; le vieux guerrier retrouva la main de l'Empereur dans la position où il l'avait laissée pour y déposer un dernier baiser. Tout fut merveilleux dans cet homme : les avides regards tombés sur sa poussière ont encore vu quelque chose d'extraordinaire : ce dernier trait grandiose et poétique a couronné cette existence exceptionnelle et qui le deviendra toujours davantage.

Nous avons été comblés des soins de la plus aimable hospitalité par M. et Mme Cooke, chez lesquels une lettre de M. Hamilton nous *introduisit* ; c'est une belle invention que la chaîne des recommandations : ces anneaux se rattachaient pour nous à l'ami H. Nous lui avons dû une journée fort agréable, pendant laquelle j'ai eu la satisfaction de faire danser les jeunes personnes de la maison au son des valses de Strauss. Mme Cooke a eu l'obligeance de nous offrir de faire avec nous le tour de l'île, proposition tout à fait à notre gré !

Notre petite société chevaucha pendant quatre heures à peu près : nous commençâmes par gagner le centre de l'île, après avoir quitté la ville du côté du nord : rien de plus varié que les sites ornés de verdure et semés au milieu des lieux arides ; ce sont de véritables oasis; quelques-unes nous ont rappelé sur une petite échelle certaines contrées de la Suisse : les Anglais s'emparent de tous les lieux fertiles pour y construire de jolis cottages : leur élégante civilisation sème les *conforts* et les embellissemens sur les roches pelées. Nous avons traversé le parc du gouverneur, salué Longwood que nous n'avions pu voir la veille, et dit adieu à l'enclos consacré.

M. et Mme Cooke nous ont encore offert une collation très-bienvenue, puis nous les avons quittés reconnaissans de leurs bontés réitérées. — Le quart d'heure de Rabelais nous attendait à l'hôtel

de M. Salomon, agent consulaire français qui, à l'instar de certains magistrats de la Suisse allemande, tient le meilleur hôtel du lieu. Nulle part les étrangers ne sont plus maltraités qu'à Sainte-Hélène; on y vend au poids de l'or les souvenirs du grand homme, en butte à bien d'autres vexations dans cette île escarpée. En se permettant un mauvais jeu de mot on peut dire que Sainte-Hélène demeurera longtemps encore *la tombe des napoléons*. Nous avons trouvé assez plaisant qu'un employé civil de la France exploitât si largement l'infortune de l'Empereur, et nous avons écrit quelques notes pour conserver l'échelle des prix de M. Salomon.

7 *mars*. — Nous voyageons depuis le 24 par un temps favorable et des nuits magnifiques; le clair de lune est resplendissant; nous sommes en pleins tropiques; aussi la chaleur va-t-elle en augmentant à mesure que nous approchons de Pernambouc, où nous devons faire halte. Il est midi; on vient de faire l'observation; nous nous trouvons par 31°,34 de longitude ouest et par 8°,48 de latitude sud. Nous lisons, nous écrivons, nous arpentons l'espace livré aux promeneurs et, pour couper la journée, nous faisons cinq repas grands et petits, au moyen desquels on ne peut se plaindre de la probité des fournisseurs. Vingt à trente moutons ont été embarqués avec nous et se mangent en route; nous avons des fruits presque en abondance, point de coups de vent ni de pluie, mais de légères brises; nous faisons, en un mot, une vraie traversée de dames.

Hier au soir nous étions entourés de dauphins qui se poursuivaient en sautant autour du bâtiment comme pour nous faire fête. A cette gentillesse nous avons eu la malice de répondre en essayant d'en harponner un, mais l'instrument s'est cassé par la moitié et l'animal s'est échappé; les dorades ont été moins habiles; nous avons eu le plaisir d'en offrir au cuisinier. — Je lis avec un grand intérêt les voyages de Cook, excellent choix en pareille occurrence; plus d'une fois ce navigateur célèbre a sillonné les mers que nous parcourons.

Parmi les passagers nous avons un officier anglais, parti de Rio le même jour que nous pour amener au Cap un navire négrier que son commandant avait pris peu de jours avant notre départ; plus de six cents nègres ont été reconduits chez eux sous sa direction. C'est là une belle capture; on est aussi heureux de la faire que de ne pas la conserver. Ces pauvres gens ont traversé la mer en jouissant de l'air et de la liberté: quelle différence! Nous

avions aussi, et comme pour faire la contre-partie de cet officier, un capitaine brésilien commandant un navire négrier; il a subi là prison au Bengale. A son tour on le ramenait chez lui; le Thunder-bolt, *le coup de tonnerre* qui a pris cet honnête personnage, a eu le bonheur de saisir encore dans la même nuit deux autres bâtimens d'esclaves; il y avait 1200 de ces infortunés à bord des trois navires; l'entrepont de l'une de ces horribles prisons, dont les esclaves ne sortent jamais, n'avait qu'un pied et demi de hauteur!!

10 *mars*. — Nous sommes entrés hier à midi dans la ville de Pernambouc, après avoir salué la terre de très-grand matin; à dix heures déjà un pilote était nécessaire; il est impossible de s'en passer; des rochers à fleur d'eau menacent de tous côtés les marins qui voudraient se confier à leur propre habileté; deux bâtimens peuvent à peine entrer dans le port, fermé par un long banc de sable; il protége les navires contre la haute mer; aucun bâtiment n'entre de nuit, même avec un pilote.

Nous savions qu'à Pernambouc nous trouverions non-seulement des Suisses mais des Lausannois; aussi notre empressement à les rejoindre fut-il grand.

M. P. nous reçut dans sa jolie maison de campagne, à laquelle on arrive en passant sous des cocotiers dans leur plus beau développement. Il est inutile, entre Suisses, de parler du plaisir que nous avons à nous rencontrer en terre étrangère; c'est un trait national qui ne tend pas à s'effacer.

Passons à la capitale de la province. Les rues de Pernambouc sont beaucoup plus larges que celles de Rio; les maisons, à deux ou trois étages, fort élevées; la plus grande saleté menace le passant qui s'y aventure dans la soirée; chacun fait un égoût de la voie publique. Cet état de demi-barbarie cédera aux efforts du président de la province, M. Boa-Vista, qui travaille à la civilisation de son pays en habile européen plutôt qu'en brésilien retardataire. Il a fait bâtir une nouvelle douane, établi une chambre commerciale et fait construire un aqueduc qui doit amener l'eau jusque dans la ville; au dehors il crée des routes: c'est un homme comme il en faudrait beaucoup dans cet empire si mal administré et si riche par la puissance de la nature.

Pernambouc renferme 70,000 âmes. Nous avons eu la joie de lire plusieurs journaux suisses en attendant les lettres qui sans doute se sont accumulées à Rio. Parmi les nouvelles de l'Europe

il y en avait une triste pour nous : la perte du navire sur lequel nous avions embarqué, peu de jours avant notre départ, le pasteur allemand qui retournait à Hambourg. Un ouragan a fait sombrer ce bâtiment à l'embouchure même de l'Elbe ; — tout a péri ! — Combien nous avons été plus heureux !

M. P. nous proposa une partie très-originale ; il s'agissait d'aller à Olléida, en canot fort étroit, creusé dans un tronc d'arbre et que l'on fait avancer avec une longue perche. Un nègre était chargé de cette besogne ; nous cheminions dans une petite vallée remplie par la marée montante et séparée de la mer par un long banc de sable.

Arrivés aux trois quarts du trajet à parcourir, nous fûmes forcés de mettre pied à terre, le nègre ayant échoué faute d'eau ; il devait attendre, sur le banc où nous descendîmes, que la marée le remît à flot.

Nous ne lui laissâmes pas le soin d'un panier contenant notre déjeûner, et nous voici bientôt au pied de la vieille ville, d'origine portugaise, qui pendant longtemps a appartenu aux Hollandais. On y voit une multitude d'églises et de couvens, mais ces édifices sont déserts. Olléida est presque abandonnée aux deux ou trois cents étudians qui fréquentent la Faculté de Droit établie dans ce trou, lieu si parfaitement à l'abri de toute distraction et choisi en vertu de cet avantage.

Le Jardin Botanique est aussi abandonné que les habitations ; on ne s'en sert que pour y faire des repas champêtres ; le nôtre eut lieu à l'ombre d'un superbe manguier ; autour de nous se balançaient des cocotiers, des mangabiers, sapontilloirs, jaquiers, l'arbre à pain, l'arbre à cire, etc. etc. Après notre repas nous grimpâmes au sommet d'une colline sur laquelle s'étale un vaste couvent. Tandis que nous admirions une vue magnifique, un fils tuait son père tout à côté de l'endroit où nous étions plongés dans la contemplation des œuvres du Créateur. La chose se passa si tranquillement que nous ne l'apprîmes qu'en entrant dans la misérable maisonnette où le crime s'était commis ; nous espérions pouvoir secourir le blessé ; baigné dans son sang, étendu sur le plancher, il ne donnait aucun signe de vie. Le bâton avec lequel son fils l'avait assommé, gîsait près de lui, rompu par la moitié. On avait laissé le parricide s'enfuir avec sa femme et ses enfans. C'était un blanc ; pour ceux-là, impunité presque absolue : ils peuvent voler, piller, assassiner, peu importe ; avec de l'argent ou

quelque protection on se tire de tout; les nègres ou les mulâtres sont à peu près sûrs d'être punis et pendus s'ils ont commis quelque assassinat.

A Rio on assassine de temps à temps, comme dans toutes les grandes villes; mais à Pernambouo cela arrive à chaque instant: il y a cinq ou six jours que trois personnes sont entrées dans une maison et qu'elles ont tué deux hommes, par vengeance tout simplement.

Après cette triste scène nous redescendîmes la ville et retrouvâmes le nègre et le canot; la marée nous aida à regagner Pernambouc en moins d'une heure; l'eau est partout bordée de petits mangliers qui croissent dans la vase; un assez grand nombre d'esclaves étaient occupés à prendre des crabes, habitans du lieu. Le lendemain 18 mars, nos amis eurent encore l'obligeance de nous promener à cheval autour de leur capitale; après avoir suivi pendant une heure une route très-passable, nous vîmes les piles d'un pont suspendu qui n'attend que le tablier; il est probable que dans six mois l'ouvrage sera terminé. Les Brésiliens qui ne savent ce que c'est n'y ajoutent point foi et prétendent qu'un pont ne peut se tenir en l'air; ils ignorent que les ponts naturels jetés dans leurs forêts sont les premiers modèles de ce genre de construction. Nous visitâmes en suite la source que l'on cherche à faire arriver à Pernambouc; elle coule à trois lieues de la ville.

On fait venir des tuyaux en fer d'Angleterre; ils ont plus d'une palme de diamètre; un ingénieur français assure que la combinaison manquera, la source n'étant élevée au dessus de Pernambouc que de douze ou treize palmes; on pourrait établir une machine à vapeur à la source afin d'élever l'eau, mais le gouvernement repousse ce moyen, parce qu'il ne veut pas, lorsqu'il deviendra possesseur de ces établissemens, avoir à supporter l'entretien d'une machine! Certes, jamais nation ne s'est montrée plus défiante envers les étrangers qui travaillent à son bien et moins éclairée à l'endroit de ses vrais intérêts. — Après la source nous avons visité un joli pavillon en ruine et un cottage abandonné, construits dans une situation délicieuse: c'était la demeure d'un pasteur anglais.

Nous vîmes paraître le bateau à vapeur qui arrive de Para et se rend à Rio; il s'arrête quarante-huit heures à Pernambouc; c'est lui qui nous emmènera.

On nous a comblés de politesses chez les amis de nos amis; il

aurait fallu pouvoir dîner deux fois par jour pour répondre à leurs invitations obligeantes.

Notre projet est de nous embarquer le 18 pour arriver à Rio le 30. Je n'ai que le temps de fermer cette interminable lettre; un bâtiment anglais va partir pour l'Europe; je veux en profiter pour t'adresser ce récit, que tu conserveras, s'il te plaît, dans tes archives d'amitié: ce sera une partie de mon journal confiée à tes soins. Tu sais de combien de tendres vœux je l'accompagne. Il me semble toujours rêver en songeant à la distance qui nous sépare. Adieu donc, je sens qu'une longue lettre de toi m'attend dans la capitale brésilienne.

G. P.

RECHERCHES HISTORIQUES.

Anciens Tribunaux Vaudois. — La Rue de Bourg.

La *Rue de Bourg* est un des établissemens les plus anciens du Pays de Vaud; appelée *Borgo*, elle formait, déjà avant le XIme siècle et avant la fondation de Lausanne, une bourgade renommée par sa position, ayant son administration particulière et certains priviléges dont on ne connaît pas exactement l'origine. Plus tard, Bourg, la Cité et Saint-Laurent devinrent trois quartiers distincts régis par des coutumes différentes. La Cité était la ville épiscopale, le quartier de Bourg la ville impériale et séculière, et Saint-Laurent, avec ses annexes du Pont et de la Palud, la ville municipale.

Au XIVme siècle, le *plaict-général* vint confondre ces diverses coutumes : c'est là que l'on trouve pour la première fois les priviléges de la Rue de Bourg clairement exprimés. — A cette époque, ces priviléges se bornaient à la libération du droit de mutation et à la faculté d'exposer les marchandises en vente sur des bancs placés devant les maisons, avantages en compensation desquels les habitants de la Rue de Bourg étaient tenus de se rendre au palais du seigneur-évêque, chaque fois qu'on les mandait, pour exercer les fonctions de juges. D'autres priviléges, tels que le droit de pendre enseigne d'auberge et de tenir des foires, appartenaient aussi à la Rue de Bourg, par des motifs tirés de sa position particulière au centre des grandes routes; mais la libération de payer les lauds, correspondant à l'obligation de siéger comme

juges, constituait essentiellement la part exceptionnelle faite aux habitans des rues de Bourg et de Saint-Pierre, qui ne formaient sous ce rapport qu'un seul quartier. C'est dans ce sens que les priviléges furent confirmés en 1434 par l'empereur Sigismond, en 1469 par l'empereur Frédéric, et inscrits de nouveau dans le plaict-général de 1613. — L'exemption du droit de mutation constituait une faveur réelle; mais il faut convenir que cet avantage était largement compensé par les devoirs qui s'y rattachaient, et que le droit de juger, loin de créer un nouveau privilége, était une véritable charge. A cet égard il suffit de lire l'ancien plaict, où l'on voit que les citoyens de la Rue de Bourg devaient « se rendre à la cour du seigneur-évêque, quand ils y » étaient mandés, sans que rien dût les empêcher: quand même » les dits citoyens seraient prêts à se mettre à table, qu'ils se » laveraient les mains pour dîner; quand ils seraient assis ou » qu'ils auraient un étranger chez eux; quand même ils auraient » de l'étoffe et qu'ils voudraient la ployer, rien ne doit les arrê» ter, parce qu'ils sont tenus de tout quitter pour aller auprès » du seigneur-évêque dans sa cour. »

Le plaict-nouveau reproduisit en grande partie ces dispositions et, plus tard, on y ajouta, pour chaque juge absent, une amende de 25 florins, dont le produit appartenait aux membres présens. — Ainsi, les exigences de cette charge étaient nombreuses, et la position indépendante qui honore le juge aurait pu seule les faire supporter; mais il faut le dire: cette dernière satisfaction n'était pas même donnée au tribunal de la Rue de Bourg, car, dès la fin du xvime siècle, le très-puissant conseil de la ville de Lausanne rendit une série d'ordonnances sous prétexte de mieux fixer les compétences, mais, en réalité, dans le but de diriger les jugemens criminels. — C'est ainsi qu'en 1701 le tribunal de la Rue de Bourg reçut l'ordre *de juger d'après la procédure sans pouvoir gloser ni trouver à redire sur la manière dont elle était instruite.* Plus tard, il dut consentir à se rendre à la salle de la maison de ville avant chaque jugement, pour y prendre les avis et les ordres du Conseil sur la sentence à prononcer. Enfin, en 1703, le Conseil rendit une ordonnance qui défendait aux juges de la Rue de Bourg de libérer les prévenus, leur enjoignant, quand ils ne voulaient pas condamner à des peines exemplaires, de renvoyer le jugement de l'affaire au Conseil. Certes, c'était pousser l'exigence

à son comble, et l'on a vu peu d'exemples d'un pouvoir judiciaire absorbé aussi ostensiblement par le pouvoir administratif.

Sous ce rapport les anciens procès-verbaux des séances du tribunal de la Rue de Bourg présentent beaucoup d'intérêt. — Ce tribunal, composé de tous les propriétaires des rues de Bourg et de Saint-Pierre et présidé par le plus notable d'entre eux, avait pour secrétaire celui de la cour de justice, le procureur-fiscal pour formuler les conclusions, et le grand-sautier pour défendre les prévenus. Quelquefois réuni au château sous le nom de cour criminelle mixte, il jugeait les délits qui se commettaient dans la juridiction du baillif; mais pour les causes criminelles ordinaires instruites dans la juridiction de Lausanne, le tribunal de la Rue de Bourg était convoqué à l'évêché et jugeait en dernier ressort. Le Conseil y assistait avec voix consultative et, dans une seconde séance, on confirmait la sentence et on en faisait lecture à l'accusé. On retrouve le détail d'un assez grand nombre de causes criminelles, et l'on y voit figurer avec un sentiment douloureux les diverses épreuves de la torture, qui était appliquée par la commission du Conseil chargée de l'enquête. Ordinairement on suspendait le prévenu par les bras retirés en arrière, avec un poids de 50 à 100 livres attaché aux pieds: dans des cas plus graves, on brûlait de l'eau-de-vie sur le crâne du prévenu, après l'avoir rasé. Néanmoins il est à remarquer que de si cruelles souffrances atteignaient rarement leur but et n'arrachaient que très-peu d'aveux.

En général le tribunal de la Rue de Bourg était d'une grande indulgence malgré les peines sévères du plaict-général, qui prescrivait la roue, le feu et la submersion. Quelquefois les sentences libératoires étaient accompagnées de dispositions accessoires fort curieuses. C'est ainsi qu'en 1703 le complice prévenu d'un assassinat, libéré faute de preuves suffisantes, reçut néanmoins la défense de sortir à l'avenir, de nuit, de sa maison. Dans une autre occasion, deux prévenus libérés furent immédiatement envoyés au pasteur de la paroisse pour leur donner une instruction religieuse. — Mais il paraît que le point de vue essentiel était de ne pas libérer les prévenus sans dépens, et, à cet égard, l'on pourrait citer plusieurs exemples où le délit n'étant pas prouvé, l'affaire se renvoyait néanmoins au Conseil, qui s'assurait des dépens en prononçant lui-même quelque peine, telle que le collier ou la fustigation. Les années 1703 et 1704 fournissent plusieurs cas de l'application de cette singulière jurisprudence.

Le tribunal de la Rue de Bourg était assez nombreux. On y voit figurer, en 1670, les citoyens Rosset, Rossier, Paris, Bailly, Cotonet, Gantin, de Saussure, Saint-Jean, Jaquet, Challet, Tissot, Miliquet, Piavo, Dapaz, de Polier, de Crousaz, Girard, Raccaud, Blanc, Corbaz, Guichard, Picard, Carron, Vullyamoz, Masson, de Loys, Curlat, Metrey, Regnaut, de Praz-Roman, Reiser, Roulay, Liardet, Brot, Floret, Obringuer, Michoud, Coster, De la Foye et Mercier. Cette nomenclature prouve que les nobles n'y figuraient qu'en très-petit nombre, et que ce fameux tribunal de la Rue de Bourg, au lieu d'être un privilége de la noblesse, n'était, en réalité, qu'un jury composé de toutes les classes de la société, dont les jugemens, loin d'être entachés d'arbitraire ou d'esprit de parti, se distinguaient au contraire par beaucoup de sagesse et de modération. Cependant, il faut le dire, ce n'est point ainsi qu'on a représenté les anciens priviléges de la Rue de Bourg, et la tradition les regarde encore aujourd'hui comme une série de droits lucratifs et arbitraires attribués jadis à une seule classe de citoyens. Bien plus, en confondant les choses d'autrefois avec les personnes d'aujourd'hui, on a puisé dans cette erreur des griefs contre quelques familles qui, pour la plupart, ne figuraient pas même au nombre des habitans de la Rue de Bourg. Nous espérons donc que les détails que l'on vient de lire feront cesser cette erreur, et jetteront quelque jour sur un intéressant épisode de notre histoire lausannoise.

La dernière sentence criminelle fut rendue en 1797, contre un italien prévenu de fratricide, et, en 1798, le tribunal de la Rue de Bourg cessa d'exister avec la domination bernoise.

* *

MALESSERT.

X.[1]

Ce jour là — le grand jour — Sylvestre Malessert s'était éveillé de fort grand matin contre sa coutume. Agité et préoccupé, il fit de vains efforts pour se rendormir. Il se trouvait tout d'un coup brouillé avec le sommeil, lui qui avait un caractère fait exprès pour se maintenir dans ses bonnes grâces. Jamais il n'avait eu tant d'envie de se lever, de s'habiller, de se promener, de courir et de sauter au soleil levant. C'était une de ces matinées de premier printemps dont la fraîcheur, encore un peu rude et piquante, a quelque chose de particulièrement élastique, d'aiguillonnant et de gai.

— Bon! dit-il, je peux bien me mettre un moment à la fenêtre: il n'y a personne de levé dans le quartier; si je vois qu'on remue, je me recoucherai.

Il s'habilla donc, ouvrit la croisée et se laissa peu à peu aller à suivre, avec une curiosité enfantine, le mouvement d'éveil, le progrès, la grâce et toutes les coquetteries du matin. Comme nous ne doutons pas que chacun de nos lecteurs n'ait fait de même au moins une fois en sa vie, nous nous garderons bien d'essayer une description dont il se tirerait beaucoup mieux que nous, s'il voulait s'en charger. Nous aurions même de la peine à dire au juste combien de temps Sylvestre était resté dans cette position, s'y oubliant

[1] Voyez la livraison de mars, p. 141 de ce volume.

peu à peu et, avec lui, comme il disait, « sa sotte destinée ; » mais, de la chambre voisine, sa grand'mère l'entendit une fois s'écrier : « Elle est belle comme le jour, le jour magnifique, et ils sont là qui m'invitent, qui m'attendent, elle et cette matinée de printemps ; et il faut que je les fuie tous les deux ! » Un moment après cette exclamation passionnée, ayant cru voir du mouvement derrière certains rideaux, il se rejeta brusquement dans sa chambre en disant avec un grand soupir : « Allons, remettons-nous au lit, puisque je ne peux faire mieux ; mais en vérité, comme le soutient ma grand'mère, je ne suis pas plus malade qu'un pinson. »

On l'appela pour déjeûner. Il laissa croire qu'il dormait encore et ne répondit point. Enfin, entre neuf et dix heures, il entendit du bruit à sa porte et la voix de la dosmestique qui semblait donner des explications. — Faites entrer ! cria-t-il du fond de son lit, en tendant la main sous la couverture à son ami, car il ne doutait pas que ce ne fût Fernand. Il avait la tête tournée contre la muraille ; triste comme il l'était, et un peu dolent, il ne la détourna pas même, et se mit à dire d'un air abattu :

— Eh bien ! tu le vois, mon pauvre ami, je ne puis réussir à rien, pas même à me rendre malade : voilà deux jours que j'y travaille, et jamais je ne me suis senti mieux portant ; sans compter que j'ai une faim de loup.....

— Alors, qui vous empêche de venir dîner chez moi aujourd'hui ? répondit gravement le bon chevalier qui, la canne à la main, venait d'entrer dans la chambre.

Sylvestre s'était élancé à moitié hors de son lit. Il demeura un instant immobile sous le regard fixe et malin du vieux généalogiste. Enfin, encouragé ou plutôt excité par l'air de bonté railleuse de ce dernier, non-seulement il se remit, mais après quelques secondes d'un diabolique silence, il sourit de l'air de quelqu'un qui prend bravement son parti, se renfonça tranquillement sous la couverture, comme s'il ne se fût rien passé, et se retourna du côté de la paroi.

— Et voilà donc votre maladie, poursuivit son interlocuteur.

— Hélas oui ! mon pauvre Fernand, puisqu'aussi bien tu as surpris mon secret ; malade ! malade....

— A en mourir ?

— Tout le contraire, Fernand.

— Voyons ! le pouls ? excellent : seulement un peu sauvage. Le

regard? bon: seulement un peu effarouché. La poitrine? oppressée: mais une couple de soupirs, même en l'air, la soulagera.

— Le cœur! tu oublies le cœur, mon bon Fernand.

— Le cœur? brûlant: mais le cœur est de sa nature incombustible; il n'y a pas de danger.

— Mais les jambes, Fernand, les jambes? il me semble toujours que je vais tomber.

— Les jambes? en parfait état, sans la moindre fêlure ni cassure, malgré certain accident; on n'y connaît rien.

— Mais tu oublies encore une chose, Fernand, une chose importante, que tous les médecins n'oublient jamais de regarder: la langue, la langue, Fernand? car enfin il faudra parler.

— La langue? mais il me semble qu'elle ne va pas si mal. D'ailleurs, ni Fernand ni personne n'a l'intention de garder le silence; pour moi j'avoue que je n'y suis pas habitué.

— Qui? toi, Fernand?

— Oui, moi Fernand.

— Alors, alors, que faut-il faire? conseille-moi, mon ami.

— Se lever et s'habiller au plus vite, car le chevalier de Montalègre a pour principe qu'on ne doit pas faire attendre le dîner.

— Ce chevalier, il est donc bien terrible, Fernand?

— Il ne s'en laisse pas imposer, il sait le court et le long, l'origine et la suite de bien des sottises, voilà tout.

— Il est fort instruit, n'est-ce pas, Fernand?

— Il ne sait qu'une seule chose, mais il la sait (le bon chevalier eut un léger étranglement dans la voix) il la sait... assez bien.

— Fernand, Fernand, comment dois-je m'y prendre pour ne pas lui déplaire?

— Son seul défaut est de faire toutes les volontés d'une petite folle (il fut sur le point d'ajouter: sans laquelle il ne serait pas ici).

— Mais je l'aime déjà, ce bon chevalier, s'écria Sylvestre dans un accès d'enthousiasme qui lui fit oublier son rôle et le laissa tomber tout d'un coup dans la distraction sur le bord de laquelle il errait depuis un moment. — Oui! je l'aime de l'aimer! répéta-t-il, comme se parlant à lui-même; puis il ajouta à haute voix, tout d'un trait: — Et toi qui me disais qu'il était si ennuyeux, Fern...

Le chevalier partit d'un grand éclat de rire. — Ainsi, je compte sur vous, dit-il, et il s'éloigna. — Il n'avait nullement l'air piqué.

Mais Sylvestre, par son heureuse distraction qu'il se reprochait innocemment, avait, sans le savoir, commencé de rétablir l'équilibre en sa faveur dans les inclinations du tuteur de Madeline. Car celui-ci marchait encore plus lestement et le corps plus droit que d'habitude, appuyant sa canne sur le pavé sonore et se parlant à demi-voix, selon sa coutume de se faire avant tout part à lui-même de ses propres réflexions. — Ennuyeux! certainement le mot est trop fort, disait-il : je crois pouvoir le déclarer en conscience ; non, Messieurs, le mot n'est pas assez mesuré ! S'il avait dit « bizarre et quinteux, » passe encore ; j'aurais pu, j'aurais dû me soumettre : mais je suis sûr que petite folle elle-même ne m'a jamais trouvé ennuyeux. Eh bien! va pour le Sylvestre! qu'il s'élève et que le don Fernand baisse d'autant! Madeline est capable de s'amuser si bien à les tenir en échec l'un par l'autre, qu'elle attendra peut-être qu'un troisième vienne la décider contre tous les deux. Moi, je suis neutre, impartial : c'est mon rôle. Que Fernand fasse donc ses affaires tout seul! il peut compter, puisque cela l'ennuie, que je ne m'en mêlerai plus : — à moins toutefois, ajouta-t-il, que, dans sa diplomatie féminine et pour maintenir l'équilibre entre ses états, elle ne me force encore à venir en aide à l'une des puissances belligérantes; mais je suis le maître, et nous verrons bien si personne que petite-folle saura m'imposer autre chose que ce que je veux!

On le voit : le bon chevalier n'était point fâché contre Fernand ; il agissait seulement en conséquence, et prenait philosophiquement son parti.

XI.

Un moment après, Fernand entrait chez Sylvestre.

— Comment? debout!

— Hélas oui! je vais; je ne puis plus faire autrement.

Et il lui conta ce qui venait d'avoir lieu, omettant toutefois, pour ne pas faire de la peine à son ami, la manière un peu brusque et joviale dont s'était terminée la conversation. Il lui fâchait de taire cette circonstance qui, malgré lui, l'amusait; mais, outre qu'il n'en savait pas toute l'importance, il pensait que cela se réparerait de soi-même, puisque le chevalier en avait ri de si bon cœur. D'ailleurs notre héros ne pouvait plus songer en ce moment qu'à ce qui le remplissait à la fois de joie et de terreur, savoir la nécessité où il se trouvait maintenant de passer quelques heures

avec une personne qu'il avait risqué de jeter par terre, qu'il adorait et qui sans doute, elle, se moquait de lui.

Après quelques explications sur de menus détails que Fernand lui donna d'un ton d'humeur, Sylvestre, ne s'apercevant de rien, laissa entendre clairement qu'il comptait sur son ami pour faire son entrée et pour y éviter les faux pas en se glissant après lui.

Fernand refusa, disant que Malessert, après ce qu'il lui avait fait déclarer de sa prétendue maladie, aurait l'air d'être mené de force ou bien, tous les deux, celui de se pousser l'un l'autre; que rien n'était si ridicule; que, dans le monde, puisque le sauvage Sylvestre se résignait enfin si aisément à y faire son apparition, il faudrait désormais éviter de se traiter trop intimement, comme deux jumeaux inséparables, etc., etc. Puis il partit, ajoutant qu'il lui restait à peine le temps nécessaire pour s'habiller.

Sylvestre n'y comprenait rien; mais il pensa que c'était sa faute, et il se soumit.

XII.

Fernand s'en allait donc un peu inquiet; mais de faire sa toilette le remit. Il se dit, en s'arrangeant devant la glace, qu'il était bien sot de s'imaginer avoir quelque chose à craindre de ce côté; que Sylvestre n'était qu'un original ingénu, sans tournure et sans esprit; qu'au fond lui, Fernand, avait donné un conseil d'ami; que ce n'était pas sa faute si, au lieu d'en profiter, on aimait mieux courir à sa perte. Et Fernand prononça même ces derniers mots, *courir à sa perte*, d'un ton qui le fit se sourire à lui-même dans la glace en guise de petit compliment.

Les choses n'allaient pourtant pas si mal pour Sylvestre. Il pensait ne jamais venir à bout même de sa toilette; mais sa grand-mère y avait si bien pourvu; tout était si propre, si convenable et si bien fait, lui enfin si simple et si peu recherché, que le grand œuvre s'accomplissait de soi-même et qu'il se trouva habillé sans y penser. Sans y penser davantage, ou plutôt comme entraîné toujours plus rapidement par l'approche de la crise, il descendit, franchit la ruelle, se trouva devant la porte de la maison où il était invité, et ce fut seulement quand il eut sonné, qu'il inventa de tirer sa montre et de regarder l'heure qu'il était. O terreur! il se trouvait en avance d'une heure bien comptée. Il fut sur le point de s'enfuir, et rien ne prouve qu'il eût victorieusement

résisté à cette tentation ; mais la porte, roulant majestueusement sur ses gonds, s'ouvrit soudain toute grande devant lui.

Il entra sans rien voir, comme dans une caverne où l'on n'ose plus reculer : vers le milieu de l'allée, il se trouva en présence d'un grand personnage en habit moitié bourgeois, moitié militaire, qui le regarda familièrement de haut en bas, sans insolence, comme aussi sans grand intérêt ni curiosité, enfin avec un air de haut contentement qui semblait dire : « Je suis de la maison, et cette maison-ci n'a pas sa pareille dans tout l'univers. »

C'était un ancien soldat, commensal et serviteur de M. de Mézières ; après la mort de ce dernier, il avait suivi sa fille chez M. de Montalègre où il occupait, dans la direction du ménage et des affaires, un rôle estimé par lui l'équivalent du grade qu'il avait eu à l'armée, savoir le grade de sergent-major : quant au chevalier, qui essayait vainement de le convertir, au moins en principe, à une hiérarchie mieux ordonnée, il lui reconnaissait volontiers le rang de capitaine, mais à Mlle Madeline seulement, celui de colonel. Sa personne n'avait rien de remarquable, sinon quelque chose en même temps d'ébauché et d'allongé, comme si la nature, en le formant, avait été moins avare à son égard de matière que de temps et de travail. Ce sentiment d'orgueil et de complaisance, non pour lui, qui n'existait pour ainsi dire presque pas comme simple individu, mais pour la communauté dont il se regardait d'ailleurs comme un membre essentiel; cet air de satisfaction intime et peu personnelle qui faisait certainement le fond de ses opinions et de son caractère, se lisait dans tout son être et nous ne dirons pas dans ses moindres gestes (il en était fort sobre ainsi que de paroles), mais dans ses moindres mouvemens : dans sa figure digne et blême, dans ses traits prononcés, mais immobiles, dans son attitude passive, mais franche, dans son regard attentif et ses lèvres closes, dans sa démarche à la fois lourde et sans bruit, peu précise et pourtant assurée, enfin dans sa manière de se tenir, le dos légèrement courbé, mais très raide et comme un peu cassé vers le milieu de sa longueur. Nous avons dû rapporter cette dernière circonstance, parce qu'elle n'était pas sans intérêt pour le chevalier, dont la petite taille était au contraire parfaitement droite et bien prise : sans cela, disait-il en riant, sans cette espèce de solution de continuité, sa stature, à lui, aurait pu faire l'effet d'être l'échelle seulement de celle de son domestique; et le bon petit chevalier connaissait assez les hommes et lui-même pour savoir

qu'il eût été capable de ne pas en prendre si aisément son parti.

Tel était le nouveau personnage que nous avions à présenter au lecteur comme ayant joué un rôle assez essentiel dans cette histoire : il s'appelait Josué; Josué... fils de Nun, ne manquait jamais d'ajouter son maître, par distraction généalogique ou par malice. — Non; fils de Pierre-Louis, répondait en lui-même, et quelquefois tout haut, le vieux domestique: c'était son seul acte d'indépendance et de volonté propre, son dernier vestige d'individualité, sa seule velléité d'humeur et de contradiction envers son maître.

Sylvestre était si troublé qu'avant de reconnaître le vieux Josué sous son costume de parade, il lui fit d'abord une profonde révérence comme si ce fût le maître de la maison: Josué, touché d'une politesse qui, pour être rare, lui semblait cependant toute naturelle, la rendit au jeune homme très-majestueusement et parut fort bien disposé en sa faveur. Ce bon accueil remit un peu Sylvestre et lui donna la force d'adresser la question d'usage, que Josué, d'ailleurs, fidèle aux coutumes sacrées, attendait imperturbablement. Mais Sylvestre eut beau faire : soit un reste d'embarras, soit son extrême préoccupation, sa langue, au lieu de parler toute seule et de dire : M. de Montalègre, voulut en toute sincérité exprimer sa pensée, et dit impudemment : Mlle de Mézières. Encore Sylvestre s'estima-t-il heureux, lorsqu'il y repensa par la suite, de ce qu'il n'avait pas dit: la belle Madeline, tout simplement.

— Mlle de Mézières? Telle fut donc la question qu'au risque d'étouffer et avec une voix palpitante notre héros fit résonner sous les voûtes.

Josué, qui attendait toujours le commandement sans jamais le prévenir, mais qui l'exécutait aussitôt sans perdre une seule minute en paroles, Josué, disons-nous, fit à l'instant volte-face; attirant, comme par un charme magique, Sylvestre après lui, il lui fit traverser le long corridor, puis un vestibule, puis une cour intérieure, ouvrit une dernière porte, où notre héros qui ne s'obéissait plus assez pour essayer de revenir en arrière se vit contraint de poursuivre sa destinée, et il lui dit en se retirant : Mademoiselle est ici, vous la trouverez là-bas dans le petit pavillon au fond du jardin.

XIII.

Sylvestre, resté seul, avait fait machinalement quelques pas. Arrivé au tiers de l'allée, il s'arrêta interdit, et se mit à souhaiter du fond de l'âme que la terre voulût bien s'entr'ouvrir sous ses pas. Comme elle restait inébranlable, il s'avança encore un peu, et alors Madeline l'aperçut à travers le pêcher en fleurs qui garnissait le treillis.

— C'est lui! se dit-elle en s'arrangeant pour mieux l'observer: S'il est malade, je le suis aussi. Mais quelle audace de venir une heure trop tôt! et moi qui ai encore à faire ma toilette pour le dîner. J'ai bien envie de me fâcher: mais non je ne me fâcherai point; il n'est pas facile à prendre, gardons-nous de l'effaroucher.

Sylvestre ne pouvait l'apercevoir, mais il la savait, il la voyait là. Arrivé à l'allée transversale du jardin, lequel était beaucoup plus long que large, décidément il faiblit et, inclinant à gauche, il commençait à s'éloigner du pavillon.

— Bon! pensa Madeline, à force de me regarder et de me suivre en silence il m'aura donné envie de lui parler, de le voir d'un peu près, et il va encore se sauver à présent! Non! il ne sera pas dit que je ne puisse jamais l'avoir en ma puissance, ce bel oiseau plus sauvage que les bois, qui pourtant m'aime et qui me fuit.

Déjà il arrivait à l'autre allée longitudinale, d'où il pouvait en effet revenir en arrière en se coulant derrière une haie de lilas et de rosiers, ou même sauter par dessus le mur chez le voisin, lorsqu'il entendit partir soudain du pavillon un cri poussé par une jolie petite voix effrayée. Ce cri fut même suivi d'un bruit positif, comme d'une personne qui a peur et qui se défend.

Sylvestre accourut. Il trouva la charmante fille aux prises ou faisant mine de se débattre avec un de ces gros bourdons, d'un brun noir velouté, qui sont plus rageurs que méchans. L'insecte traçait de grands cercles grondans autour de la tête de notre héroïne, sonnant toujours la charge sans en venir jamais au combat; mais véritablement il tempêtait de son mieux.

Comme il passait à l'entrée du pavillon, Sylvestre lui donna un coup du revers de la main, et le bourdon courut se reposer de ses fatigues dans une fleur de pêcher d'où il était sorti.

— Méchant bourdon! dit Madeline en riant, c'est qu'il y mettait de l'entêtement à la fin!

— Méchant bourdon! dit Sylvestre, qui involontairement fit écho à cette voix harmonieuse; mais pour retomber à l'instant dans l'impossibilité d'articuler un seul mot.

— Oui, sans vous, reprit la jeune fille, j'étais piquée: aussi devrais-je vous prendre pour mon chevalier; mais un si vaillant paladin a sans doute déjà choisi la dame de ses pensées. Ne pourrais-je pourtant rien faire, au moins pour mon sauveur? Voyons, aidez-moi: lui permettre de porter en guise d'abeilles, un essaim de bourdons sur sa bannière? ou bien, supposé qu'il y eût dans sa vie quelque faute secrète, peut-être même quelque faute envers moi, la lui pardonner? par exemple, s'il avait eu la hardiesse, pour me faire peur sans doute, de m'attendre dans quelque endroit sombre, difficile, et de se laisser brusquement choir à mes pieds, oublier ce manque de respect; l'oublier? bien plus, n'en faire que rire; oui, c'est cela: devenir son amie, et je crois bien, ne pensez-vous pas? qu'en signe de reconnaissance, je peux le relever et lui tendre la main.

Et réellement Sylvestre vit tout à coup Madeline qui avait les bras nus et les tenait croisés sur sa poitrine, lui tendre une main ronde, fine et rosée. Comment il s'y prit pour la recevoir, c'est ce que nous ne saurions dire; mais il n'est pas douteux qu'il la tint un moment dans la sienne, et qu'il ne sut jamais dire lui-même comment cela c'était fait, encore moins, comment il avait pu s'en dessaisir. Il ne l'avait tenue en sa puissance qu'une seconde, et bien doucement, mais il s'était senti une volonté et une force infinie de la posséder toujours.

L'agitation passionnée que le seul contact de cette petite main porta dans tout son être, au lieu de lui inspirer quelques jolis mots dans le goût de l'époque, comme ceux-ci, qui seraient si aisément venus à Fernand :

— Méchant bourdon! dites-vous, mademoiselle! oh! je serais plutôt tenté de l'appeler autrement: ou—J'espère pourtant qu'il ne vous a pas piquée, et qu'il n'y a que mon cœur qui le soit; hélas! si ce n'était qu'une piqûre, mais c'est une blessure profonde, éternelle, etc. etc.; ou mieux encore: — Ah! mademoiselle, si un autre petit monstre ailé de ma connaissance n'était pas plus à craindre que celui qui vous a effrayée; si du moins il n'était pas invisible, ou si seulement il s'annonçait en bourdonnant... ah! mademoiselle! — Mais il ne lui vint rien de pareil à l'esprit; toute son exaltation n'aboutit au dehors qu'à une justification bienveillante,

mais en apparence désintéressée du pauvre insecte auquel la jeune fille venait de faire le procès.

Elle n'en parut point fâchée, ni tenir beaucoup à la répétition des belles et galantes phrases ci-dessus, qu'elle savait sans doute par cœur. Elle maintint seulement son dire: C'était la victoire qui rendait M. Malessert généreux; mais le bourdon allait certainement la piquer, puisqu'il avait déjà choisi la place où elle sentait encore en frissonnant le rude frôlement de ses ailes.

— Tenez! dit-elle, ici, sur mon bras. Et le dégageant, elle montra la place par un mouvement plein de grace et de naïveté.

Peut-être y mettait-elle bien un peu de malice. D'abord, elle ne pouvait jamais entièrement s'en défendre contre personne. Ensuite Sylvestre, qu'elle connaissait comme on connaît tout le monde dans une petite ville, y prêtait par la bonhomie de son caractère. De plus, une petite malice avec lui, si bon et si confiant, prenait aisément quelque chose de sérieux, qui ne la laissait plus complétement innocente : attrait bien grand! nous sommes sûrs que plus d'une lectrice comprendra.

Enfin, quels que fussent les motifs du mouvement que fit Madeline pour découvrir toute la forme élégante de son bras, encore peu potelé, mais d'une rondeur parfaite, il faut bien croire qu'elle avait quelque chose à se reprocher dans ce mouvement d'ailleurs si preste et si mignon, puisqu'à l'instant elle en fut punie. Le bourdon, qui veillait dans sa corolle rose, crut que c'était un signal que la guerre allait recommencer. Il sortit plus furieux que jamais et s'élançant, tournant et sonnant avec une ardeur nouvelle, enlaçant nos deux amans de cercles pressés que voulut en vain rompre Sylvestre, il finit par aller donner lourdement contre la tête de la jeune fille, et s'abattit dans les nombreuses boucles de ses cheveux comme dans un filet d'or et de soie, où il resta pris sans parvenir à se dégager. Elle poussa un cri — cette fois un cri de terreur véritable, et, cédant à un mouvement instinctif, elle tendit sa belle tête inclinée au jeune homme, en le suppliant de la débarrasser de son impitoyable ennemi.

Sylvestre, eût-il été diplomate, était trop ému, trop inquiet pour ne pas s'oublier en ce moment et pour songer à autre chose qu'à exécuter fidèlement et rapidement ce qu'on lui ordonnait. Mais son émotion même, le tremblement de ses mains en feu, les signes d'effroi que donnait Madeline à chaque mouvement de l'insecte, les caprices, les aventures de celui-ci dans sa chute

et jusqu'à l'épaisseur de cette forêt dorée où il les poursuivait, tout cela prolongea nécessairement un peu la durée de la campagne. Enfin Sylvestre parvint à saisir au passage le malencontreux animal, au moment où, par une dernière cascade, il allait rouler jusque sur la nuque, et, le tenant entre ses doigts, il le lança fortement dans la hauteur des airs, où, cette fois, le malheureux bourdon disparut.

XIV.

Cette exécution d'un nouveau genre, donna le temps à Madeline de se remettre de sa peur et d'un peu de confusion qui l'avait suivie. Sortant alors du pavillon, et souriant à Sylvestre sans lui rien dire, elle l'emmena dans le jardin. Elle lui en fit voir les différentes places, les œillets, les rosiers, les jasmins, enfin son jardin à elle, car son tuteur, dit-elle à Sylvestre, n'aimait de fleurs que celles des champs et, dans cet autre coin vers l'entrée, ne faisait cultiver pour sa part que des laitues et des choux.

Son amant la suivait, avec bonheur, avec délice, admirant tout, mais ne sachant pas ce qu'il admirait, écoutant plus le doux son de sa voix que ce qu'elle lui disait; aussi lui aurait-il souvent répondu tout de travers s'il lui avait répondu. Mais, quoique les petites scènes qui s'étaient passées et cette promenade même dans le jardin, l'eussent mis un peu plus à l'aise, la conversation n'en allait guère mieux de son côté. Ou plutôt il était si heureux, il se sentait si bien vivre avec Madeline, qu'il lui semblait tout à fait inutile de parler. Elle, à la bonne heure; car elle avait un doux son de voix qui l'enchantait. N'était-elle pas là, et lui avec elle! Que vouloir, que dire de plus! C'était un songe peut-être: nouvelle raison de ne pas risquer, par un mot, de s'en éveiller. La seule pensée un peu particulière qui lui vint, fut celle-ci: — Vraiment, si ma bonne grand'mère était une fée comme je le lui dis quelquefois en riant, je croirais que c'est elle qui a envoyé aujourd'hui ce bourdon à mon secours. — Mais il garda naturellement cette réflexion pour lui.

Un peu étonnée d'un silence si prolongé, qui pourtant, elle le voyait bien, n'était plus du malaise et qui finit, sans précisément lui déplaire, par exciter positivement sa curiosité, Madeline se mit à dire follement.

— En vérité, M. Sylvestre (M. Sylvestre!), il faut que vos grands

faits de chevalerie contre le dragon ailé qui me menaçait, vous aient bien fatigué, aient été bien terribles, car ils vous ont rendu muet.

Ainsi tiré de force de son bienheureux silence et si directement, Sylvestre, puisqu'il fallait absolument parler, ne sut pas dire autre chose que ce qu'il pensait; et, sans se douter le moins du monde qu'il fît ce qu'on appelle en langage consacré une déclaration, il s'écria:

— Hélas! mademoiselle, vous devez bien savoir que c'est parce que je vous aime que je ne vous dis rien.

L'explosion fut à la fois si brusque et si juste, si entière et si précise, que Madeline, qui avait cru pouvoir badiner aussi longtemps que cela conviendrait à sa malice, à sa coquetterie, à sa curiosité, ou même à un sentiment plus sérieux, resta un moment, non pas sans comprendre, mais sous le coup, à se dire qu'il n'y avait pas moyen de n'avoir pas compris. Une fois qu'elle en fut bien persuadée, un frisson de rougeur parcourut sa figure et, dans son embarras de jeune fille surprise à son propre piége, elle allait prendre une mine beaucoup trop fâchée ou beaucoup trop contente, et véritablement elle hésitait encore entre les deux lorsque la porte du jardin s'ouvrit.

XV.

Non! pensait Fernand en achevant de s'habiller et attachant à son jabot une fort belle épingle que Sylvestre lui avait donnée un peu en dépit de sa grand'mère, — non! peut-on être si indécis et ne jamais savoir à ce point ce qu'on veut! Et il appelle cela être amoureux! Le bel amour qui ne sait pas même être constant envers soi et ses propres résolutions! Enfin, nous verrons comment il s'en tirera, puisqu'il veut se conduire à sa tête. A rigueur, comme je ne crains pas d'arriver un peu tard, je pourrais encore passer chez lui pour le prendre; mais ce serait par trop généreux! il faut d'ailleurs que je le prévienne pour tâcher de raccommoder la fausse nouvelle qu'il m'a fait donner et préparer son entrée; car enfin il est mon ami, mon protégé, c'est à cause de moi qu'on l'invite, et je n'entends pas qu'on se moque de lui.

Comme il achevait ces réflexions ou d'autres pareilles que le lecteur a aussi la liberté d'imaginer, d'étendre ou de restreindre à son gré, il se trouva devant la porte de la ruelle, et,

dans la crainte que Sylvestre ne l'aperçût ou ne vînt à descendre, il sonna avec une sorte d'impatience et de précipitation qui semblait dire : Allons, vite ! ouvrez-moi ! Le ton impérieux et peu mesuré que la sonnette avait pris, ne fut nullement du goût de Josué ; d'abord il avait un goût naturel pour le silence ; ensuite sa gravité, son importance et son rôle dans la maison, profitaient plus qu'ils ne souffraient des excentricités du bon chevalier et des caprices de Madeline. Cette manière de sonner lui parut donc si éloignée du ton convenable, c'est-à-dire, suivant lui, du piano et si peu harmonieuse ; ses oreilles en furent si désagréablement affectées, qu'il ne put s'empêcher de s'enfoncer un peu plus dans l'intérieur des terres, au lieu de se diriger du côté de la frontière où venait de résonner un appel qui ressemblait presque à un défi. Quand il eut remis en ordre une douzaine d'objets qui y étaient déjà, et comme il crut entendre un nouveau bruit, mais que le grand éloignement rendait beaucoup plus doux, alors il s'achemina aussi lentement que ses longues jambes purent le lui permettre, et, sans descendre encore, ouvrit une petite fenêtre située à une assez grande hauteur, juste au dessus du perron où Fernand demeurait invinciblement arrêté. Forcé, pour se faire reconnaître, de lever la tête au point de se démettre le cou, Fernand, montrant un visage rouge et courroucé, s'écria pendant qu'on descendait :

— Eh oui ! c'est moi, malheureux fils de Nun....

— ...De Pierre-Louis, dit Josué, en ouvrant la porte.

— Où diable avais-tu donc tes longues oreilles, continua Fernand : et que sert d'en posséder de semblables si on ne sait pas s'en servir ! Allons ! je dîne aujourd'hui chez le chevalier ; viens m'annoncer.

Josué, sans précisément répondre et tout en marchant, se mit à dire le plus tranquillement du monde : — Ces maudits enfans du Collége se suspendent quelquefois à notre cordon, lorsqu'ils reviennent de l'école ; aussi ne suis-je pas étonné que la sonnette soit toute fêlée et ne vaille plus rien.

Après quelques détours dans les corridors tortueux, Josué, s'en tenant à la lettre de ce qu'on lui avait dit et comme si on lui eût demandé de le mener chez le chevalier lui-même, ouvrit la porte d'une grande chambre antique, à fauteuils raides, à haute cheminée ; il y introduisit Fernand, qui n'y trouva personne.

— Monsieur va rentrer, lui dit-il en se retirant. Vous n'aurez pas longtemps à l'attendre, car il est toujours là cinq minutes avant l'heure du dîner.

Fernand avait eu déjà l'occasion, rare d'ailleurs, de pénétrer dans la chambre du vieux chevalier; elle était, au surplus, toujours exactement la même et fort nue. Fernand s'approcha donc de la fenêtre, pensant que M[lle] de Mézières était encore à sa toilette. Mais quel fut son étonnement, lorsqu'à travers les vitres, il la vit se promener dans le jardin avec un jeune homme qu'il ne reconnut pas d'abord, parce qu'il lui tournait le dos. Lorsqu'il fut bien sûr que c'était elle et que c'était lui, il pensa tomber de son haut. Il frappa du pied avec colère; il aurait eu même bonne envie de tout briser, mais il n'osa pas seulement ouvrir la fenêtre, de crainte de paraître ridicule, et se retira dans le fond de l'apppartement.

Il délibéra un moment s'il n'irait pas rejoindre Madeline et Sylvestre, au risque de s'égarer dans tout ce gothique labyrinthe de voûtes, de passages, d'escaliers, d'allées et de contre-allées qui conduisait de la chambre haute du chevalier jusqu'au jardin; au risque même d'y rencontrer encore la sournoise figure de Josué, lequel était fort capable de le ramener par de nouveaux détours à l'endroit d'où il était parti, en lui disant: M. le chevalier est là dans la minute, il me semble même que je l'entends sonner. Mais sa vanité blessée et son esprit de calcul l'empêchèrent de céder à sa première impression: il trouva que ce serait par trop simple de descendre et ne sut pas, en effet, agir simplement. D'ailleurs, ignorant ce qui s'était passé, il ne s'expliquait pas comment il se faisait qu'ils fussent là seuls ensemble; il se donnerait peut-être le ridicule d'avoir l'air embarrassé et inquiet, d'avoir voulu les surprendre. Et véritablement il se sentait plus que contrarié, presque humilié! Il avait l'impression vague et pénible d'un homme qui fait fausse route sans vouloir encore se l'avouer. Malgré lui, il ne dédaignait plus autant Sylvestre, il ne se voyait plus si sûr de pouvoir l'écarter dès qu'il le jugerait à propos. Je suis son oracle, disait-il, mais je ne sais qui diantre le pousse, il n'en fait pas moins tout le contraire de ce que je veux. Fernand s'y perdait. Esprit froid, positif avec des passions ardentes, il aimait réellement Madeline autant qu'il pouvait aimer; il l'aimait pour sa fortune et pour sa beauté, pour sa gentillesse et sa grâce; il l'aimait par calcul, par passion et par vanité: il ne pouvait aimer davantage et, comme il s'en rendait compte lui-même, jamais il n'avait autant ni si résolument aimé. La perdre, serait non-seulement à ses yeux une grande défaite, mais, il

se l'avouait avec dépit, un chagrin, un malheur ! O Fortune ! s'écriait-il, ne m'abandonne pas dans ce moment suprême de ma destinée : donne-moi Madeline et je te promets de devenir sage, de mériter tes faveurs. Allons ! c'est dit, je me range, ajouta-t-il, en suivant le cours de ses pensées ; je ne vis plus que pour elle, et certainement je la rendrai heureuse... Mais se rappelant tout à coup qu'elle était seule avec Sylvestre au jardin : — Et ce vieil imbécile qui n'est pas là, fit-il tout haut, avant d'avoir réfléchi qu'il pouvait être entendu. Il se mordait encore les lèvres, que le bon chevalier entra brusquement d'un pas vif et mesuré.

— Me voici, me voici, mon cher hôte, dit-il en s'avançant d'un air affable vers Fernand. Celui-ci, d'abord assez confus, se remit aussitôt, quand il vit au chevalier un air si naturel qu'il était impossible de croire qu'il eût saisi le moindre son de l'apostrophe qui lui était destinée. Fernand eut soin, d'ailleurs, de la détourner à tout hasard sur la tête innocente de Josué, en murmurant quelques mots sur l'inadvertance de celui qui l'avait introduit, sans qu'il le demandât, dans un sanctuaire où Madeline avait seule le privilége d'entrer avec une entière liberté.

— Vous êtes exact et je vous en félicite, continua le chevalier sans répondre : c'est une vertu rare dans notre bon petit pays de Vaud ; car il n'est pas la perfection absolue, quelque bien que s'amuse à en dire M. de Voltaire. A propos, et votre ami ? non-seulement il n'est point malade, mais il nous devance tous les deux. Josué vient de m'apprendre qu'il est depuis trois quarts d'heure à nous attendre au jardin.

Tout en disant cela, le bon chevalier attachait sur Fernand ses petits yeux noirs, rians et fixes, et maintenait sa canne dans un équilibre parfait ; acte de vertu presque surnaturel si l'on considère que, malgré ses distractions, il avait l'oreille assez fine, plus surtout pour le mal que pour le bien qu'on disait de lui, et qu'enfin malheureusement dans ce monde on n'est pas toujours distrait à point.

— Mais nous n'avons pas de temps à perdre, ajouta-t-il aussitôt dans un sens peut-être moins simple que celui où Fernand le prenait : voici l'heure de se mettre à table ; allons rejoindre ma petite folle et votre ami le Sylvestre.

Comme on l'a vu, l'arrivée du chevalier et de Fernand suspendit une situation devenue aussi embarrassante, à la fin, du

côté de la ruse que du côté de la simplicité ; mais elle ne la termina pas.

XVI.

Madeline, allant au devant de son tuteur, se mit à lui faire l'histoire du bourdon avec une vivacité qui témoignait encore du danger qu'elle venait de courir, disait-elle, et qui avait aussi l'avantage de répondre à l'animation particulière du teint de la jeune fille; car ses joues n'avaient pas été seules à se colorer, sur la brusque déclaration de Sylvestre; mais le nuage rose gagnant de proche en proche était descendu sur le cou, sur les bras, et plus la neige était blanche, plus elle s'en teignait et le faisait ressortir. Il est inutile de dire que notre héroïne mit dans sa narration tous les ménagemens convenables, et que Sylvestre en fut quitte pour la peur, lorsqu'elle s'écria :

— Enfin, mon cher tuteur et parrain, figurez-vous que le traître est allé se fourrer jusque dans mes cheveux!

La malice lui revenant peu-à-peu, elle avait bonne envie de lever en ce moment les yeux sur Sylvestre; mais elle se sentit rougir de plus belle et, après une méchante petite pause, elle ajouta seulement, comme une chose tout ordinaire : — Mais, par bonheur, il n'y est pas resté longtemps.

Puis elle annonça l'intention d'aller achever sa toilette, pendant qu'on se mettrait à table, où elle ne tarderait pas à rejoindre la compagnie; sa cousine, Mme de Préverenges, voulait bien lui aider à faire les honneurs du dîner.

Fernand s'écria galamment qu'il n'y avait rien à changer à une si charmante toilette, encore moins à y rien ajouter; tout au plus, dit-il, une de ces roses blanches que je vois là-bas, surtout si on me permet d'aller la cueillir.

— Votre ami, reprit Madeline, en regardant tout de bon du côté de Sylvestre, votre ami ne pense pas comme vous et se garde bien de vous approuver; je vois à son silence et à son air grave qu'il trouve que nous vous recevons par trop sans cérémonie.

— Malessert! s'écria Fernand, enchanté d'une réponse qui lui parut d'un bon augure et le remit soudain dans ses habitudes de sans façon avec Sylvestre : je me porte garant pour lui ; tout philosophe qu'il soit, c'est un très-bon convive ; son empressement même le prouve et, puisqu'il a été en avance d'une heure, il est impossible qu'il ne maudisse pas un peu en secret tout ce qui tendrait à retarder le dîner.

Cette impertinence fut dite d'un ton à la faire croire à moitié, en même temps qu'à l'excuser comme une raillerie ou une légèreté d'ami. Mais le bon Sylvestre voulut bien s'y tromper et la prendre tout naturellement au sérieux, comme la seule réponse, un peu étourdie il est vrai, que Fernand eût trouvée pour venir à son secours. La chose, dans tous les cas, lui parut si drôlement inventée, qu'il ne put s'empêcher d'en rire, mais si haut et si clair qu'il n'y avait pas moyen de s'y tromper. Le chevalier, de son propre mouvement, en ayant fait autant de son côté, on ne pouvait songer à en vouloir à Sylvestre : on aurait pu même se demander si c'était l'écho qui riait, ou bien la voix de Madeline, lorsque s'éloignant tout à coup du fond du jardin pour regagner la maison, la jeune fille laissa son tuteur riant encore, l'un de ses amans tout confus et l'autre assez déconcerté.

XVII.

On se mit à table, et comme Madeline n'avait pas eu le temps de faire changer d'intention, sinon d'opinion, à son tuteur, rien ne vint contrarier les droits du principe hiérarchique dans l'arrangement des convives ; il régna sans partage, Madeline n'ayant pas osé proposer devant tout le monde et faire prévaloir des accommodemens. Le haut bout de la table était occupé par un gros arrière-cousin du chevalier, personnage que nous ne mentionnons guère que pour mémoire, car il n'avait d'autre fonction sociale que celle de découper très-correctement un canard ; de plus, mais en son particulier intime, il était grand puriste ; le moindre barbarisme lui faisait dresser les cheveux sur la tête, et il avait une telle peur de commettre une faute de langue que, pour plus de sûreté, il ne disait jamais un seul mot. Vis-à-vis était le chevalier ; sur l'un des côtés, Fernand et Madeline ; sur l'autre, Sylvestre et la parente de celle-ci, une veuve aimable et fine, qui n'était plus absolument jeune, mais qui s'entendait à merveille à conserver et à faire valoir sa beauté par un caractère où il entrait beaucoup d'attention, de volonté, mais assaisonnée de facilité, de grâce et de douceur.

Notre héros, intimidé par ce qui lui parut au premier abord tout un monde inconnu, quoiqu'il se réduisît dans le fait à deux personnes nouvelles, n'osait presque pas s'asseoir ; mais tout en

délibérant sur la manière dont il s'y prendrait, peu s'en fallut qu'il ne se trouvât le premier placé : cette importante manœuvre se termina donc finalement pour lui, comme pour tout le monde, sans grave accident. Il eut même l'air d'y avoir mis de la simplicité et de l'aplomb : ce qui ne laissa pas de faire un certain plaisir à Madeline ; car se sentant moralement obligée de le regarder comme son protégé, puisque sans moi il ne serait pas là, disait-elle, il était bien naturel qu'elle éprouvât une sorte d'envie de le voir réussir, de l'y aider, de le diriger.

Mais ce qui lui plut beaucoup moins, ce fut l'attention scrupuleuse que Sylvestre donnait à tout ce qui lui venait de son voisinage de droite ou de gauche, et le peu de regards qu'il jetait, même à la dérobée, sur l'autre, situé vis-à-vis. Le chevalier entamait-il une dissertation, réellement fort savante, sur Sem, Cham et Japhet, ces trois grands ancêtres des peuples de toute la terre, notre héros, tourné vers lui, semblait suivre la démonstration avec un intérêt croissant, qui aux assertions les plus étranges lui faisait répondre : — C'est clair ! — de l'air le plus convaincu. Ou bien le chevalier, emporté par son sujet favori, s'écriait-il tout à coup : — Comment le monde a-t-il commencé ? — Comment le monde finira-t-il ? — demandait Sylvestre. — Bien, très-bien ! vous y êtes, reprenait le chevalier : il n'y a que ces deux questions-là qui vaillent la peine d'être discutées.

— Mais on n'en peut rien savoir, dit Sylvestre.

— *En*, murmura le gros cousin à part soi : voilà un *en* joliment amphibologique. Pour moi assurément, je ne me le serais pas permis.

— On n'en peut rien savoir, répétait pendant ce temps le vieux chevalier : peut-être, — et il jeta sur le candide jeune homme un regard paternel ; — mais c'est égal, ajouta-t-il après une pause : une question, vous en conviendrez, est toujours une chose excellente, quand même la réponse n'arriverait jamais.

— Vous aimez donc beaucoup la campagne, M. Malessert, disait d'autre part une voix douce et modulée (on aurait pu trouver même qu'il y avait quelque chose d'involontairement caressant dans cette voix) :

— Beaucoup, Madame, et la montagne encore plus, dit Sylvestre, qui avait le tort non-seulement de répondre directement aux questions, mais encore celui de s'y enfoncer à plaisir, sans se mettre en peine de marcher un peu vite vers l'endroit où on voulait se diriger avec lui.

— Oui, reprit Mme de Préverenges, on m'a conté vos exploits : il n'est point de cime qui vous effraie....

— Je n'ai pourtant pas encore été au Mont-Blanc, observa bonnement notre héros, et d'un air de regret.

— *Eté*, répéta entre sesdents le cousin gastronome et puriste.

— Je suis sûre, continua la dame, que vous avez mis cent fois le pied où nous n'oserions jamais le poser, ni Madeline, ni moi, ni Monsieur que voilà, ni Fernand : tout au plus, le chevalier et son fidèle Josué s'y hasarderaient-ils. Mais vous avez beau dire : à votre âge, cela peut distraire la vie, cela ne peut pas la remplir.

— Hélas! non, certainement..., dit Sylvestre avec un soupir et en remplissant son verre, dans l'embarras où il se trouvait de répondre plus pertinemment.

XVIII.

Notre héros, d'ailleurs, il faut l'avouer, ne confirmait point en ce moment le proverbe qui fait faire si maigre chère aux amoureux. Etait-ce distraction, embarras, bonhomie? le fait est qu'il mangeait de son mieux : voyant que Fernand, son guide suprême, était très-attentif à offrir de tous les plats à sa voisine, il s'efforçait de l'imiter auprès de la sienne, mais hélas ! il n'y réussissait d'ordinaire qu'après que lui-même s'était servi. De plus, Josué, qui l'avait pris en amitié depuis leur majestueuse rencontre, lui apportait de tout avec une ponctualité, une fidélité exemplaire, tandis qu'il se fit dire plus d'une fois par le chevalier : — Josué, fils de Nun, vous oubliez M. d'Orny. — J'ai cru que Monsieur m'avait refusé, disait Josué à demi voix ; et Fernand, engagé dans une belle conversation avec Madeline, se voyait obligé de répondre, non sans faire intérieurement la grimace : — Vraiment, M. le chevalier, je n'en veux pas.

Passé le premier moment désagréable du renoncement, il se trouvait d'ailleurs assez payé de ces petits sacrifices par l'attention marquée que Madeline lui accordait évidemment. L'en-train de la conversation, celui même du dîner, mettaient aussi peu-à-peu Sylvestre à son aise. Je ne l'aurais pas cru si savant! se disait-il à propos du vieux chevalier, et il lui faisait quelque demande par laquelle il se montrait réellement désireux et en état de s'instruire. Elle sait aussi bien des choses! pensait-il de son aimable interlocutrice; mais elle n'est pas méchante, et c'est là l'essentiel, comme

dit ma grand'mère. Il entrait alors avec plus d'abandon dans la causerie, il est vrai sans y prendre jamais une part bien grande; mais il souriait d'un air qui semblait dire: Vous me questionnez, eh bien! j'aime assez que l'on me questionne ainsi.

Tout cela causait à Madeline un certain dépit dont Fernand profitait. Sylvestre ne serait-il, lui aussi, qu'un amoureux vulgaire? se demandait-elle, sans lui tenir compte de ce qu'il y avait de respect et d'amour vrai, délicat, retiré au plus profond de l'être, dans cette absence de tout signe d'attention trop marquée pour celle qui en était l'objet. La belle capricieuse se doutait bien de quelque chose de pareil et, quand elle voulait, savait lire au mieux dans le cœur de son amant : mais qu'il pût si bien avoir l'air de ne pas s'occuper d'elle, elle avait peine à le lui pardonner : elle en ressentait une sorte de trouble qui lui faisait tenir compte à Fernand de ce qu'il la laissait plus à l'aise et plus maîtresse d'elle-même en paraissant plus épris. Se voyant mieux accueilli que d'ordinaire, ce dernier était mieux tout ce qu'il pouvait être pour réussir : galant, empressé, adorateur décidé et en titre, sinon bien sensible et soumis. Ses avantages naturels en prenaient aussi du relief; et vraiment on ne pouvait nier qu'il ne fût beau, bien disant et bien mis. Mais ses traits réguliers manquaient pourtant de grandeur et de force : ils avaient même, à côté de Sylvestre, dont la figure était à la fois plus prononcée et plus calme, quelque chose de petit et de sec. Sa toilette était plus recherchée, moins complétement un produit pur de la province, mais elle avait moins d'harmonie; l'habit était de Lausanne, si le gilet était de Paris : un regard exercé aurait reconnu ici du premier coup d'œil le mélange des deux races et leur fusion impossible ; cette toilette, d'ailleurs relevée et riche, avait ainsi une sorte d'existence à part, plus ou moins distincte de celui qui la portait, au lieu que Sylvestre, bien, simplement et provincialement habillé, n'y pensait nullement et ne faisait penser qu'à lui-même, ce qui est un profit net.

Madeline, il faut en convenir, avait déjà fait plus d'une fois cette comparaison; car, ainsi que toutes les femmes, elle tenait peu aux avantages extérieurs, elle se bornait à s'en rendre compte. Mais à présent elle ne se souvenait plus de ses réflexions précédentes et voulait se laisser un peu charmer par Fernand, se croyant toujours sûre de rompre le charme quand il ne l'amuserait plus. Peut-être, il est vrai, le magicien lui-même y demeu-

rerait pris ; mais pourquoi le plaindre? il n'y avait que cela qui pût le servir : un peu d'oubli, un peu de danger pour soi-même, si l'on veut devenir dangereux. Le sentiment du succès vint donner même à Fernand quelque chose de sérieux et d'ému qui, par le contraste avec sa légèreté habituelle, plaidait aussi en sa faveur. Il parlait moins, il se contenait, il disait des choses plus douces, sans être au fond moins hardi, moins léger; par là, il se faisait mieux pardonner ce désir emporté et fougueux, cet air jaloux et de maître dont Madeline était beaucoup plutôt disposée à se moquer qu'à s'attendrir. On voyait bien qu'il disait toujours en lui-même : — Tu seras à moi, je le veux! — Mais ce n'était plus maintenant qu'une sorte de résolution passionnée qui pouvait manquer son but, qui pouvait ne pas plaire, mais qui flattait : il était encore un peu trop certain de son fait, mais on ne lui en savait plus autant mauvais gré.

— Vous me surprenez, lui dit tout à coup Madeline : on jurerait que vous êtes triste, et moi qui vous en croyais incapable. Vous, triste et rêveur ! je suis sûre que vous avez peine vous-même à vous le figurer. Mais jé vois ce que c'est, continua-t-elle en riant d'une façon plus marquée : vous portez envie à M. Malessert, comme moi à ma cousine, qui seule était capable de nous apprivoiser votre ami. Tenez! ils ont fait si bonne connaissance et sont si bien à eux deux, que je gagerais qu'ils n'ont pas même entendu ce que je vous dis.

— Non, certainement! dit la dame avec un léger sourire et comme si elle ne faisait que suivre à sa conversation avec Sylvestre, qui réellement n'avait rien entendu.

— Triste : oui, je le suis, répondait Fernand de son côté : triste et même jaloux.... — Mais au lieu de s'expliquer et de tourner la chose en badinage, audacieusement il se tut.

Madeline resta embarrassée. Jaloux de Sylvestre : il n'avait pu vouloir dire autre chose. Le sens vrai et secret de ces mots perçait trop bien à travers leur sens apparent pour ne pas la mettre mal à l'aise. Et puis ce dernier sens n'avait-il absolument rien de réel? Mme de Préverenges qui, sans fortune avant son mariage, passait pour avoir eu un peu de peine à s'y décider précisément à cause de Fernand, n'était-elle pas toujours assez jolie, assez riante et assez fine pour avoir envie de disputer à sa jeune cousine au moins l'un de ses adorateurs? Puisqu'il n'y en a pas pour tout le monde, dirait-elle, est-il juste que Madeline en ait deux?

et le chevalier lui-même ne saurait trop que répondre à cette proposition de loi agraire et de partage des biens dans le domaine du cœur. Dans tout cela, sans doute, la bonne cousine prétendrait ne vouloir que badiner ; mais Madeline savait bien que tout ce que l'on gagne au jeu, même sur ses amis, on le garde.

Elle n'avait eu besoin que d'un instant de silence pour faire toutes ces réflexions ; d'ailleurs Fernand, après cette pause calculée, reprit nonchalamment sa phrase et, au risque de trop hasarder maintenant, il lui dit en se reculant un peu pour n'être entendu que d'elle seule :

— Oui, jaloux, mais non pas au moins de Sylvestre ; c'est d'un autre ennemi plus heureux et qui, je le gage, a bien mieux senti son bonheur. — Il s'est logé là ; là, dit-il, en se penchant et regardant à demi vers les boucles amoncelées sur le cou de la jeune fille comme des flots d'or qui se joueraient sur un blanc rivage aux premiers rayons du soleil.

Sans doute il dit cela d'un ton de badinage légèrement expressif, et Madeline ayant conté elle-même l'aventure, elle ne pouvait avoir l'air offensé qu'on y fît allusion. Cependant il y avait là plus qu'un simple compliment. Sans bien s'en rendre compte, elle en fut blessée ; elle ne trouvait plus Fernand aussi galamment vulgaire, aussi fade, n'ayant en tête, pour tout stimulant, qu'un mariage éminemment convenable à mener à bonne fin : mais aussi elle sentait confusément qu'il la trouvait plutôt belle qu'il ne l'aimait. Or, en admettant sans trop de façons le premier de ces deux points, elle voulait qu'on y joignît l'autre, et pour le moins dans le même degré. Quant à se voir aimer sans qu'on la trouvât jolie, elle ne s'était jamais posé cette question, le bon Sylvestre lui-même n'en ayant pas l'idée. Malgré cela, il est vrai, ce dernier n'était guère à craindre ; ses hardiesses, beaucoup plus grandes que celles de Fernand, n'étaient que des originalités amusantes qui, pensait-elle, ne pourraient jamais la mener plus loin qu'elle ne voudrait ; celles de Fernand, au contraire, lui laissaient de la défiance ; elle ne restait pas aussi sûre de pouvoir se jouer de lui à distance, comme cela aurait convenu à son instinct de jeune belle, volontaire, sensible, mais capricieuse, qui voudrait tout à la fois aimer et ne pas aimer, c'est-à-dire en bon français, être aimée : tel était, après tout, le point capital à ses yeux. Or, précisément, Sylvestre s'en contentait si humblement, que c'eût été cruauté véritable de ne pas l'y encou-

rager un peu. Fernand prétendait davantage et, à supposer que réellement il aimât, il entendait bien ne pas aimer seul. Par là, il engageait, il intéressait à la guerre; mais aussi, contre lui, on se tenait mieux sur ses gardes, surtout lorsque, ne comprenant pas à qui il avait affaire et cédant à une certaine habitude de conquête, il voulait trop vite avancer. Ce qui plaisait à Madeline en Sylvestre, ou, si l'on veut, ce qu'elle lui pardonnait volontiers, c'était de pouvoir tout oser avec lui sans péril; mais quant à Fernand, elle le voyait ou trop sûr de lui-même ou trop empressé de vaincre, pour pouvoir songer à conserver sa liberté de jeune fille avec lui, et elle en devenait aisément à son égard impitoyable ou gênée.

Fernand, inquiet, ne savait que se demander alors si, sérieusement, il aurait un rival? Il avait peine à le croire: pourtant, comme on l'a vu, cet ennemi vague et lointain, toujours errant autour de lui sans qu'il eût le droit de l'aborder en face, lui donnait de l'humeur. Sylvestre n'était toujours, suivant lui, qu'un original sans conséquence dont le caractère et la docilité avait quelque chose d'attachant peut-être, mais aussi de singulier, qui devait toujours finir par le rendre un rival impossible. Néanmoins Fernand, surtout depuis la scène du jardin, était bien résolu à forcer enfin son ami à ouvrir les yeux sur la folie d'une inclination qui ne pouvait être de sa part qu'une méprise de plus: c'était là le premier moyen qu'il tenait en réserve pour assurer à tout hasard sa position de ce côté. Mais, à cause des petits échecs qu'il avait déjà éprouvés dans cette tentative, il voulut faire entrer indirectement Madeline elle-même dans le complot. Ce qu'elle avait dit de Sylvestre et de Mme de Préverenges lui laissant croire l'instant favorable, il ajouta, en mots couverts, quelques observations plus railleuses encore; elles lui échappèrent d'autant mieux que la longue habitude qu'il avait d'en faire de pareilles et la bonhomie de Sylvestre lui avaient, pour ainsi dire, émoussé le jugement sur tout ce qui avait trait à ce dernier. Il ne vit donc pas qu'il faisait une faute et risquait de gâter son succès; car une femme veut bien se moquer, même cruellement, de qui l'aime un peu trop; mais elle ne laisse pas volontiers prendre ce plaisir à d'autres, et, de plus, il ne faut, dit-on, jamais faire de plaisanteries sur son rival qu'à coup sûr, parce qu'autrement elles ont toutes sortes de désavantages, dont le moindre n'est pas d'éveiller la contradiction ou de piquer la curiosité.

XIX.

De là vint peut-être, quand on se fut levé de table pour faire un tour de promenade, que Madeline s'approcha de Sylvestre, Mme de Préverenges s'étant emparée de Fernand. Le chevalier et le gros cousin, après avoir pris le café, n'avaient pas voulu démarrer d'une partie d'échecs, qui promettait de se prolonger jsquu'au soir.

Notre amoureux gardant un silence qui risquait de devenir trop parlant, Madeline fut obligée à la fin de le rompre si elle ne voulait pas avoir l'air d'y répondre.

— Il me semble, fit-elle, entraînée elle-même par cette ingénuité de Sylvestre tout en voulant la sonder, il me semble que c'est à moi seulement que vous n'avez rien à dire.

— C'est vrai : j'ai peur déjà de ce que j'ai dit.

— J'aurais aussi bien fait, je le vois, de répondre sur-le-champ, et par devant tout le monde, à votre belle confidence de ce matin ; mais ce n'était sans doute, ajouta-t-elle, ne pouvant s'empêcher de sourire, ce n'était qu'une chute d'un moment et dont nous ne parlerons plus.

Sylvestre était trop simple ou trop ému pour essayer de profiter de l'attaque qu'on avait cru pouvoir lui livrer. Il ne vit qu'une chose, c'est qu'on le déclarait coupable, et il répondit en tremblant : — Hélas ! ce que je vous ai dit et dont vous ne faites que rire, est pourtant très sérieux ; je ne sais pas même si un sermon de nouvel an pourrait l'être davantage.

— Il faut avouer que voilà une comparaison bien galante, s'écria Madeline, qui intérieurement s'amusait de cette originalité et aurait voulu pouvoir en quelque sorte folâtrer avec elle à son gré.

— Fernand est bien heureux ! dit Sylvestre, en pensant au talent de son ami pour tourner quelque chose galamment, et ne se doutant pas que ce petit air de jalousie était loin de lui nuire.

— Une comparaison bien flatteuse surtout, reprit la jeune fille, tout en se disant qu'elle avait au moins le mérite d'être plus vraie que tous les madrigaux de Fernand. Mais voyons ! supposons que je sois votre sœur, poursuivit-elle avec sa malicieuse hardiesse ; me nierez-vous que, durant tout le dîner, vous n'ayez eu d'oreilles que pour mon tuteur, d'yeux que pour la dame qui était à côté de vous, et d'attention réfléchie, de petits soins persévérans que pour ce qui était sur votre assiette !

— Hélas! oui, répliqua-t-il, j'en conviens, j'ai écouté de mon mieux M. de Montalègre parce qu'il est votre parrain et qu'il m'a dit combien il vous chérissait; je me suis laissé faire toutes sortes de questions par Mme de Préverenges pour avoir l'air de dire quelque chose et n'être pas trop embarrassé; j'ai presque mangé et bu de bon cœur, pour faire plaisir à ce pauvre Josué qui me servait avec tant de sollicitude, et parce que, malgré toute ma peine de penser que je ne vous reparlerais ni ne vous reverrais peut-être jamais, je ne pouvais pourtant m'empêcher d'avoir du plaisir de me sentir un moment près de vous. Enfin, je crois bien que si j'eusse été à la place de Fernand, je n'aurais pas même aperçu ce monsieur qui n'ouvre la bouche que pour manger, et surtout, que je n'aurais pas suivi en cela son exemple. Mais non; j'aurais encore trouvé moyen de me rendre coupable autrement, et je vois qu'après vous avoir déjà manqué deux fois de respect sans parvenir à réparer ma sottise, je ne puis avoir aucun espoir de vous plaire.....

— Oh! pour cela, en effet, n'y comptez pas, fit-elle par un mouvement de femme et d'espiègle dont elle fut presque pour se repentir. Mais comme elle sentit qu'à l'exemple, il est vrai, du couple qui les précédait, elle donnait le bras à Sylvestre sans être bien sûre qu'il lui eût positivement offert le sien; comme en outre elle ne le retirait pas, elle ne jugea pas non plus nécessaire de retirer ce qu'elle venait de dire, et se contenta seulement d'ajouter, au moment où ils rejoignaient leurs compagnons:

— A présent, s'il est bien vrai que vous m'aimiez encore, je veux croire, pour l'honneur de mon pouvoir souverain, qu'il serait inutile de vous le défendre, et je pense en tout cas que ce n'est pas précisément à moi de vous en empêcher.

XX.

« Ce n'est pas à elle de m'en empêcher! » Alors, je ne vois que ma grand'mère.... Mais, au contraire, elle m'y encourage! se disait Sylvestre le lendemain de cette grande journée, en s'éveillant comme d'un rêve. Son ami Fernand vint le voir comme à l'ordinaire, mais, avec plus d'un motif nouveau ce jour-là, car outre la curiosité qu'il éprouvait de se retrouver seul avec Sylvestre, il était chargé de lui faire une proposition qu'il n'était pas très décidé à lui communiquer.

— Hélas! hélas! mon cher Fernand, lui cria notre héros, dès qu'il l'aperçut.

— Eh bien! Malessert, qu'y a-t-il?

— Je l'aime.

— Je le sais.

— Plus que jamais.

— Je le pense bien.

— Et je le lui ai dit!

— Oui, en songe, ou dans une lettre qui ne sortira jamais de ton bureau.

— Non, de bouche, et dans le jardin.

— Et que t'a-t-elle répondu? demanda Fernand, convaincu à la fin par les explications de son ami.

— Rien.

Fernand pâlit. Mais Sylvestre ayant ajouté avec une entière bonhomie : — Il est vrai qu'à la promenade elle m'a bien déclaré que je ne pouvais pas espérer de lui plaire....

— Alors, qu'attends-tu? lui cria Fernand, avec une explosion de joie mal contenue; cette révélation inattendue lui ayant non-seulement rendu, mais légitimé aux yeux de l'amitié, toutes ses espérances.

— Tu crois donc que c'est fini? lui demanda Sylvestre avec émotion.

— Ma foi! cela ressemble terriblement à un congé, dit Fernand.

— Mais elle a ajouté, reprit notre héros, qu'elle ne pouvait pas me défendre de l'aimer.

— Sans doute : si cela te fait plaisir....

— Si cela me fait plaisir!

Il y eut une pause. A peu près persuadé cette fois que son ami se fourvoyait et qu'il lui rendait service en se faisant le chemin libre à lui-même, Fernand reprit au bout d'un moment :

— J'ai toujours craint que cela ne finît ainsi, je t'avoue, mais je n'avais pas le courage.... de te décourager. Maintenant le charme est rompu, il me semble : on ne veut pas de toi et, si tu as bien entendu, on te le signifie. Sans doute on ne te donne pas un congé positif, parce qu'il entre dans la politique des jeunes filles de ne laisser jamais diminuer mais d'accroître toujours le nombre de leurs adorateurs. Et d'ailleurs quelle femme n'est toujours bien aise d'être aimée, n'importe par qui?

— Crois-tu ? dit Sylvestre, avec un air à demi épanoui.

— Assurément : nous savons cela. On ne te chasse donc pas ; on s'en garde bien ; on sera même fort aise de jouer encore un peu avec toi, tant que la place est libre. Mais si tu m'en crois, cela ne sera pas. Et tiens ! il avait été question que je te menasse avec moi en séjour à Fontaineseulette, la campagne du vieux chevalier, qui y passe avec sa pupille toute la belle saison. Hier encore, on m'a rappelé en riant ma promesse, il est vrai avant la promenade, pendant le dîner. Je viens d'apprendre que M. de Montalègre et Mlle de Mézières partent dans peu de jours. Je les suivrai, moi, je ne puis pas faire autrement. Mais toi, rien ne t'y oblige : et sans dire que tu as positivement refusé, comme je ne puis pas en conscience laisser croire que j'ai oublié de t'en parler, on comprendra ; et si tu fais retraite, tu auras du moins l'honneur d'avoir frappé les derniers coups.

— Mais, à t'entendre, on m'invite positivement, dit Sylvestre, qui, resté accroché à ce passage important, mais un peu embrouillé du discours de son ami, avait laissé passer tout le reste.

— Oui, je puis t'inviter, dit Fernand, d'un ton condescendant et léger.

— Quel joli nom ! Fontaineseulette !

— C'est un vilain trou de campagne, je t'assure ; sur un terrain en pente, étouffé d'ombrages ; et n'était la chasse, que tu ne pratiques pas....

Fernand donna encore quelques coups de pinceau dans ce goût à cette pauvre Fontaineseulette qui ne s'était jamais vue si maltraitée.

Sylvestre, tout entier à prendre son grand courage, comme on dit, l'écoutait à peine. — Allons ! dit-il tout-à-coup, avec un soupir : si une femme est toujours heureuse d'être aimée, elle devra me pardonner. Combien je te remercie, mon ami ! Nous partirons dès que tu le jugeras convenable. Aussi bien, quand même je pourrais prendre sur moi de refuser, jamais ma grand-mère ne me le pardonnerait.

(La suite au prochain numéro).

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

AVRIL.

— La grande nouvelle littéraire, l'unique nouvelle est la publication des trois volumes de l'*Histoire du Consulat* par M. Thiers. Le succès est complet et il a surpassé encore l'attente. L'intérêt du sujet est grand, et l'historien a rempli tout ce sujet par sa lucidité parfaite, par son impartialité élevée, et par l'innombrable quantité de notions précises et nouvelles qu'il a su combiner et conduire. Ce livre est en effet admirablement composé et *conduit ;* on ne se perd pas un seul instant dans les détails, quoiqu'il y en ait beaucoup en chaque branche spéciale, en finances, en administration, en stratégie, mais le tout est ramené à l'ensemble et concourt à la marche générale. Un sentiment élevé d'intelligence et d'impartialité circule à travers l'ouvrage et fait honneur au cœur aussi bien qu'à l'esprit de M. Thiers ; il y a, sans aucune affectation, la dignité convenable à l'histoire. Quelques nobles mouvemens naturels et simples viennent par endroits donner jour aux émotions que fait naître un tel spectacle ; l'historien, sans intervenir trop fréquemment, est loin d'être impassible. Espérons que l'esprit public et patriotique en France en recevra une heureuse influence. Le style est ce qui, dans l'ouvrage, paraît laisser le plus à désirer ; le plus souvent on n'y songe pas, tant ce style est simple, facile et courant. Pourtant de notables négligences s'y décèlent par places, et surtout, après

le premier volume, on s'aperçoit qu'il y a trop d'abondance et de longueur. L'écrivain, qui avait d'abord visé à plus de concision, est revenu à sa facilité extrême, et c'est par ce seul côté peut-être que l'entière dignité de l'histoire n'est point remplie.

Quant au fond des jugemens il satisfait en général, même ceux d'entre les témoins et acteurs survivans qui seraient tentés d'épiloguer le plus : il y a quelques points seulement où la critique porte avec raison. Ainsi l'on trouve que Sieyès est d'abord surfait, et qu'à cette date du 18 brumaire comme dans tout le débat de constitution qui a suivi, il n'avait déjà plus ce crédit que l'historien lui prête. Sieyès, en 1800, était déjà frappé de ridicule ; voilà ce que disent les témoins bien informés de ce temps-là. On trouve aussi que Fouché est jugé un peu favorablement et avec trop d'indulgence ; le portrait de M. de Talleyrand, très-agréable, n'est lui-même qu'ébauché ; l'historien, si bien au fait des secrets les plus honteux, ne peut tout dire ; mais ces portraits sont traités avec infiniment d'art et de goût. On trouve enfin que M. Pitt n'est pas bien compris, et sur ce point on a complétement raison. La gloire de M. Pitt, c'est d'avoir sauvé son pays d'une révolution, et d'avoir en partie sauvé l'Europe. Il a fait comme un homme qui, voyant un violent incendie dévorer la maison voisine, a l'énergie et la présence d'esprit de sauver sa propre maison séparée par un simple mur mitoyen, et qui a de plus le courage d'aller au secours des maisons d'en face elles-mêmes menacées. M. Pitt a compris du premier coup d'œil que Bonaparte avait du *gigantesque* dans l'ambition et qu'on ne pouvait s'en remettre à sa modération pour pacifier le monde. Il a donc luttté, il est mort à la peine, mais l'avenir lui a donné raison, et sa politique a triomphé en définitive à Waterloo. C'est triste pour la France, mais c'est glorieux pour M. Pitt, et M. Thiers, qui a si bien compris et qui a su honorer par ses jugemens impartiaux les autres adversaires de la France, a manqué ici à cette disposition à l'égard du plus grand de ces adversaires. Nous ne saurions au reste mieux faire que de reproduire sur ce point comme sur plusieurs autres les observations pleines de justesse de M. Villemain. Ce dernier, en effet, a donné dans le journal *la Presse*, du 29 mars, un article très-spirituel sur les volumes de M. Thiers. Depuis qu'il est revenu à la santé, M. Villemain redouble, nous dit-on, de vivacité et d'esprit ; il est comme ces coursiers généreux qui, ayant bronché un moment, se redressent et reprennent le galop

avec plus de frémissement et de vigueur. Cet article de *la Presse* est remarquable à plus d'un titre. L'épigramme s'y glisse à côté de l'éloge ; l'éloge y est pour beaucoup de monde, pour M. Thiers, pour M. de Lamartine, pour M. Hugo, pour M. de Chateaubriand, pour M. Pasquier, pour tous en un mot, excepté pour M. Guizot, auquel son ancien ou plutôt son récent collègue garde une rancune qui n'est peut-être pas suffisamment justifiée et qu'il serait plus digne de contenir. Quoi qu'il en soit et quelque jugement qu'on porte de ces indices trop manifestes d'irritation, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur mettant sous les yeux les principales parties de l'article si spirituel et à tant d'égards si judicieux.

« Quelques mois avant 1830, un soir que M. de Talleyrand, dans son salon, causait littérature en attendant mieux, un député conservateur du temps, venu sans doute rue Saint-Florentin pour savoir des nouvelles, s'élevait très-vivement contre l'*Histoire de la Révolution*, de M. Thiers : « Je pense, dit le prince en interrompant l'orateur d'un » air indifférent, que M. Thiers, qui est au fond un esprit très-mo- » narchique, écrirait encore mieux l'histoire de l'empire ; mais je » crains que vous ne lui en laissiez pas le temps. »

Dans cette prophétie, qui n'était, vous le voyez, qu'à moitié littéraire, M. de Talleyrand se trompait à demi, comme il arrive presque toujours aux plus grands politiques. M. Thiers, malgré le manque de loisir qui lui était prédit et dont il a joui, a retrouvé le temps de raconter le consulat, et peut-être l'empire tout entier. Du reste, le jugement éventuel porté par M. de Talleyrand sur ce livre, qu'il n'espérait pas, est parfaitement fondé, et sera confirmé, je crois, par tout intelligent lecteur des trois volumes qui viennent de paraître.

L'*Histoire de la Révolution* était sans doute un très-rare et très-brillant début; elle a surtout ce premier en-train de la jeunesse, cette vivacité, ce bonheur d'exécution qu'il est si difficile de rencontrer deux fois; c'est la campagne d'Italie de M. Thiers. Mais, à part cette verve de récit, qui est beaucoup, j'en conviens, et cette rapidité, cette facilité d'intelligence, attribut éminent de l'auteur, l'*Histoire de la Révolution* est fort loin d'être complète : elle ne voit, elle ne montre qu'un côté; elle n'est pour l'intérieur de la France que le manifeste du vainqueur, ou plutôt des vainqueurs successifs ; et par là, elle a pu être accusée sans trop d'injustice de n'admettre d'autre morale que le succès, et de remplacer la conscience de l'homme et la providence de Dieu par la force et la fatalité.

Pour se corriger de ces défauts, qui tenaient moins encore à un enthousiasme aveugle pour la révolution qu'à l'impatience assez fondée de certains actes de la restauration, suffisait-il d'assister activement à une révolution nouvelle, de passer au pouvoir et d'être tour à tour mi-

nistre influent et chef habile d'une opposition régulière ? Nous n'hésitons pas à le dire, cette éducation historique fort privilégiée n'aurait pas elle-même suffi, si M. Thiers n'avait eu naturellement deux rares qualités qu'il porte au plus haut degré dans son nouvel ouvrage, la justesse de coup d'œil, qui, lorsqu'elle s'applique à des choses trop grandes pour être ornées, les saisit dans leur grandeur en les montrant dans toute leur vérité, et l'étendue d'esprit qui, dans un sujet vaste et compliqué, est la plus nécessaire comme la plus haute des conditions, et donne seule la lumière et l'impartialité.

Peut-être quelque esprit ardent, frappé d'éblouissement par l'empire, demandera-t-il encore davantage dans le peintre de cette grande époque, et voudra t-il, avant tout, un récit magnifique et brillamment coloré, afin que le prestige exercé par le héros se retrouve et se sente sous la plume de l'écrivain ? Nous ne demandons pas mieux ; mais c'est là continuer l'illusion, au lieu de l'expliquer. Trois hommes supérieurs de notre temps, trois poètes[1], dont un grand orateur politique[2], et un autre prêt à le devenir[3], ont admirablement rendu pour l'imagination du contemplateur et de la foule quelques côtés originaux et sublimes de ce vainqueur de l'Europe mort à Sainte-Hélène, de ce conquérant au génie oriental et positif qui rétablit la religion et l'ordre civil.

Un autre écrivain, un homme de génie, dont les débuts dans la gloire datent du même temps que ceux du premier consul, M. de Chateaubriand, le *Tacite* du nouvel empire, a épuisé contre Napoléon l'éloquence d'une haine récente. Ses éloquens pamphlets ont attaché aux excès du pouvoir impérial quelques anathèmes immortels, dont il atténue ou compense la rigueur, dans le calme mélancolique de ses *Mémoires d'outre-tombe*, plus indulgens que ses publications immédiates, comme il convient à un noble cœur.

Enfin, parmi les nombreux historiens qu'a suscités Napoléon, un homme de beaucoup d'ame et de talent, M. Philippe de Ségur, par l'éclat d'imagination pathétique qu'il a jeté sur la désastreuse campagne de 1812, a mérité un immense succès et une célébrité durable.

Tout cela plus ou moins empreint d'enthousiasme poétique et de passion contemporaine laissait à faire la vraie, la complète histoire de Napoléon. Cette histoire d'un homme qui, parmi toutes les pompes de la gloire, eut tant de grandeur réelle, méritait d'être écrite avec simplicité, comme lui-même en a donné l'exemple dans les fragmens de *Mémoires* si sévères et si beaux qu'il a dictés à Sainte-Hélène.

M. Thiers, digne de cette tâche ainsi comprise, l'avait déjà commencée dans son premier ouvrage ; tout le monde connaît son entraînant récit des premières campagnes de Bonaparte : l'*Histoire de la Révolution* est comme interrompue, et tous les regards demeurent tournés vers un seul point, du moment que cet incomparable jeune homme a paru sur

[1] Lamartine, Hugo et Béranger.
[2] Lamartine.
[3] Hugo.

un des champs de bataille de la république qu'il doit illustrer et détruire; et, lorsque vainqueur dans tant de combats et négociateur à Campo-Formio, il revient pour assister aux fêtes du Directoire, on sent déjà que le chef de la révolution est trouvé; l'expédition d'Egypte n'est qu'un ajournement de cette destinée, et un prestige cherché au loin, pour la rendre plus infaillible....

Ce résultat était si logiquement fatal que le succès incomplet de l'expédition, la flotte perdue, les revers devant Saint-Jean-d'Acre, le retour isolé et précipité du général ne changèrent rien à l'impression publique. Il n'avait pas besoin de ramener une armée victorieuse; il revint; c'était assez; c'était lui. Reste à examiner de quelle manière, à son retour, et par quels degrés s'est accomplie cette mission si prévue et si nécessaire; et certes, il ne saurait exister spectacle plus grand et plus curieuse étude politique. C'est une heureuse fortune pour M. Thiers d'avoir à retracer cela maintenant, avec sa vivacité d'admiration et de talent conservée tout entière, et son expérience acquise, sa connaissance pratique des affaires devenue presque égale à son instinctive et admirable sagacité. Par là il retrouve, et pour un intérêt bien grand, l'occasion d'appliquer cet art d'exposition technique et attachante, qu'il porte avec tant d'effet à la tribune, *cette intelligence supérieure de tous les détails et de tous les moyens d'administration, qualité nécessaire dans nos temps modernes pour bien comprendre la politique, et sans laquelle les historiens et même les hommes d'état les plus graves deviennent phraseurs et sentencieux* [1].

Cette connaissance où excelle M. Thiers était indispensable ici par la nature même des faits; il fallait d'abord faire toucher au doigt l'état de confusion, de dilapidation, de ruine où étaient tombées toutes les parties du gouvernement de la France, et montrer en même temps sur chaque point la réforme opérée, la ressource abusive supprimée, le moyen d'ordre introduit, la règle utile prescrite et maintenue. C'était le préliminaire indispensable pour l'intelligence, comme pour l'exécution des grandes choses qu'allait faire le consulat: c'était la charpente du poème. Quelle importance ne prendra pas cet exposé si net des ressorts administratifs et financiers du pays, quand bientôt on en verra le contre-coup au dehors, et la puissance d'organisation intérieure devenue le levier avec lequel la France et son chef ébranleront l'Europe plus profondément que ne l'avait fait toute la violence de la révolution. Ce rétablissement civil de la France dans les premiers temps du consulat, ce régime de justice, d'activité, de modération, de clémence se développant au milieu d'une guerre presque générale et aboutissant à la victoire de Marengo, voilà un des plus magnifiques tableaux que l'histoire puisse offrir. L'auteur l'a supérieurement retracé avec vérité et avec amour.

Je ne regretterai pas que, dans ce récit de tant de travaux, de tant

[1] Epigramme contre M. Guizot.

d'œuvres sensées, populaires, généreuses, réparatrices qui jaillissaient de la pensée toujours active du jeune consul, l'ouvrage de la *Constitution*, qui s'élaborait en même temps, reste un peu dans l'ombre; c'était le résultat du temps et des maux soufferts; le pays alors voulait un homme et non des lois, un homme qui protégeât les vainqueurs et ménageât les vaincus.

C'est en cela que la *Constitution* imaginée par M. Sieyès, pour donner au chef du gouvernement, sous le titre de *grand-électeur*, la moindre quantité possible de pouvoir et d'action, était le plus singulier anachronisme qu'un philosophe ait pu faire.... L'auteur de cette *Constitution*, M. Sieyès, ne nous paraît donc mériter nullement l'admiration d'un esprit aussi pratique et aussi pénétrant que M. Thiers.

Nous savons bien que cette admiration avait été de mode quelque temps: mais il faut apprendre à ceux qui la répètent aujourd'hui le mot de Mirabeau, qui lui-même avait tant loué M. Sieyès! « Ne » voyez-vous pas, disait-il à quelques-uns de ses amis qui s'inquié» taient de la renommée croissante du silencieux abbé, ne voyez-vous » pas que je m'amuse à faire de lui un grand homme? Tout le monde » le croirait, qu'avec son caractère cela serait sans conséquence. » L'événement justifia parfaitement cette confiance. Admiré, prôné, porté à tout, Sieyès ne fut ni une force ni un obstacle. *C'était un esprit sec; et en politique, les esprits secs ne prennent d'importance que lorsqu'ils sont unis à des caractères haineux et passionnés; avantage qui ne se rencontre pas toujours. Alors seulement, ils peuvent dominer quelque temps de la pire manière, en isolant ceux qu'ils dirigent, et en leur donnant des préjugés et des rancunes au lieu de patriotisme et d'idées*[1].

Mais Sieyès à l'abstraction joignait l'insouciance; obstiné dans ses idées, il était sans dévoûment pour les défendre. L'abus de la force le contrariait, sans l'indigner; et il était prêt à échanger très-volontiers un pouvoir qu'il n'exerçait pas pour des richesses, dont la jouissance flattait ses goûts et sa paresse. Franchement, ce n'est point là un antagoniste sérieux du général Bonaparte; et l'auteur, qui fait de M. de Talleyrand un portrait si frappant d'esprit et de vérité, nous paraît avoir démesurément grandi M. Sieyès. Il y a bien plus de justice historique dans l'éloge que fait M. Thiers de l'habileté de Cambacérès, et de son influence profonde et modeste sur le premier consul. Ce jugement, appuyé de piquans détails, est tout à fait conforme à celui qu'offriront un jour les *Mémoires* complets et sincères d'un des premiers esprits politiques de notre siècle, M le chancelier Pasquier.

...Quoique regardant surtout les choses du point de vue de la France et de la révolution, M. Thiers est généralement équitable et modéré dans ses jugemens sur la situation des gouvernemens et la conduite des

[1] Contre M. Guizot; c'est une allusion directe.

hommes; ce n'est pas seulement bienséance politique et sagesse de langage; c'est une suite et comme un don de cet esprit supérieur disposé par la féconde variété de ses vues à reconnaître dans tout intérêt, dans toute opinion, ce qu'il y a de juste et de fondé, et à corriger les exagérations des partis...

Un seul jugement, ou plutôt une seule expression, étonne sous sa plume : il est vrai qu'elle s'applique à un bien important personnage, à celui même que M. Thiers appelle dans son livre le plus grand ministre de l'Angleterre. « C'était, dit-il plus loin, parlant toujours de M. Pitt, » un orateur accompli, comme organe du gouvernement, un chef de » parti habile et puissant, mais un homme d'Etat peu éclairé. » Sheridan a dit cela quelquefois au parlement; mais cela ne peut se maintenir dans l'histoire. M. Thiers ajoute que M. Pitt est « l'Anglais qui a le plus haï la France. » Il serait plus juste peut-être de dire: qui a le plus redouté la France. Et ce n'était pas là le fait d'un *homme d'état peu éclairé,* en présence de la révolution toujours vivante et accrue, de Bonaparte. Que l'auteur de ce jugement sévère relise le grand discours de M. Pitt dans la session de 1800, précisément au sujet de la paix proposée par le nouveau gouvernement de la France; certes, il n'y verra pas l'œuvre d'un homme d'Etat dont la passion éteigne ou offusque les lumières. Le patriotisme anglais n'y exclut pas l'impartialité, du moins pour le génie de celui qu'il redoute; le nouveau maître de la France est décrit, est analysé dans ce discours sans un mot d'amertume ou de colère, et avec le respect visible de tout ce qu'il porte en lui. Mais cet homme, par cela seul que l'orateur l'admire ainsi, il le croit incapable de la paix; et dans deux pages prophétiques, il lui impute la nécessité de la guerre, la passion de la guerre, et presque le droit de la guerre, comme une conséquence de la situation où il est placé, et du besoin qu'il a d'assurer et de compléter sa fortune. Il le regarde avec une prévoyance intrépide et résignée, comme une puissance fatale, poussée toujours devant elle, et qui doit grandir encore, avant de décliner vers sa chute; et il propose à l'Angleterre d'attendre, même à travers les dédéfaites, en résistant toujours.

Nous l'avouons, cette prévoyance, d'une justesse fatale aussi, nous paraît bien supérieure à la confiance de M. Fox, emportant de ses entretiens avec le premier consul, après la paix d'Amiens, l'idée que c'était un jeune homme enivré de sa grande situation, voulant à tout prix rester là, et souhaitant passionnément le maintien de la paix et l'affranchissement des noirs. N'aimons pas la mémoire de M. Pitt; mais ne nions pas son génie, par respect pour nous-mêmes. Ne suffit-il pas pour l'attester de voir que, s'il a succombé à sa tâche, sa pensée, sa tradition, a combattu puissamment après lui? C'est sa gloire d'être mort de douleur en 1805, à la paix de Presbourg, et que cependant, ses successeurs, si au-dessous de lui, en suivant sa politique, aient achevé sa laborieuse entreprise. L'esprit élevé et la réflexion impartiale de M. Thiers en jugeront sans doute ainsi, quand il touchera cette phase du

grand drame qu'il déroule en ce moment sous les yeux de l'Europe avec tant d'intérêt et d'éclat. Nous n'attendrons pas jusque là pour discuter encore quelques parties de son beau travail, avec toute la franchise que mérite son talent, et qu'impose la gravité du sujet. Heureux l'homme public, dont l'inaction est ainsi employée! *Une pareille retraite vaut mieux que certain pouvoir*[1]. »

— Il est un genre de critique que peu de personnes s'aviseront de faire à l'ouvrage de M. Thiers : le courant des idées est si changé en France, et les esprits sont tellement tournés à une admiration presque sans réserve pour la force et pour l'organisation, qu'on remarque à peine la sévérité que montre l'historien contre la résistance politique du Tribunat. La liberté proprement dite a peu de faveur en France depuis quelque temps. Des lecteurs plus fidèles aux souvenirs *libéraux* et moins désabusés sur le compte de ces doctrines, auraient droit de s'étonner pourtant de la facilité avec laquelle l'historien absout le héros. Il y a quelques remarques improbatives sans doute, mais elles ne tiennent pas longtemps devant cette violence glorieuse du César qui brise tout ce qui s'oppose à ses desseins. Napoléon est un homme à la façon de César en effet, et qu'on doit louer comme tel; mais il n'est pas comme Charlemagne, il ne cherche pas à éveiller le genre humain, à le rendre libre, juste, moral dans la belle acception du mot. Le pouvait-il faire dans les circonstances où il est venu? c'est une question qu'il devient même inutile de se poser, puisqu'il ne le pouvait certainement avec sa nature personnelle et avec la forme absolue de son génie. Qu'on ne s'étonne donc point que, même à son moment le plus glorieux, il y ait eu des âmes élevées, des âmes d'élite, amies de la justice et du droit, qui se soient dit entre elles comme Cicéron à Atticus : *Sibi habeat suam fortunam. Unam mehercule tecum apricationem in illo Lucretino tuo sole malim quam omnia istiusmodi regna ; vel potius mori millies quam semel istiusmodi quidquam cogitare.* Ce que Mme de Staël, écrivant à Tracy ou à Cabanis, en 1802, aurait traduit ainsi : « Qu'il ait pour lui sa fortune! mais certes j'aimerais mieux une seule promenade avec toi dans tes bois d'Auteuil que tous ces règnes usurpés; ou plutôt j'aimerais mieux mourir mille fois que de penser une seule fois quelque chose de tel. » — M. Thiers oublie trop qu'il a pu y avoir de ces âmes et qu'il s'en est rencontré en effet dans l'opposition d'alors. Mais tout le monde l'oublie aujourd'hui.

[1] Contre M. Guizot encore.

— Le duc de Raguse vient de publier sous ce titre : *Esprit des Institutions militaires*, un volume plein de feu, d'intérêt, de science et d'agrément; il rend accessible au lecteur une foule de questions qui semblaient du ressort des hommes spéciaux; il fait comprendre la guerre, l'Empereur, Wellington, le génie de la France et de l'Angleterre. C'est un livre à lire.

— La mort frappe coup sur coup au sein de l'Académie et parmi les générations dont le tour ne semblait pas encore venu. M. Etienne, poète comique distingué sous l'Empire et organe spirituel de l'opposition libérale dès le début de la Restauration, pouvait sembler avoir rempli sa tâche; mais M. Soumet, mort ces jours derniers, appartenait, par son talent et par ses succès, à une école qu'on est encore accoutumé d'appeler l'école moderne. M. Patin a parlé à merveille sur sa tombe, bien qu'avec l'extrême indulgence qui est de rigueur en de tels momens. M. Soumet était un poète habile, rompu à l'art des vers, mais pauvre d'idées et infecté de faux goût. Il suppléait trop souvent à cette disette d'idées par des conceptions enflées et étranges au fond desquelles on sentait l'absence de sérieux : c'est le défaut radical de sa *divine Epopée* au sujet de laquelle M. Vinet a dépensé, dans le *Semeur*, tant de bon esprit et de victorieuses raisons sans parvenir à entamer la conviction de l'auteur. M. Soumet, nous dit-on, dans la vie privée, avait de l'esprit, de la grâce, une sorte de courtoisie romanesque qui se conciliait d'une manière assez aimable avec les vanités du poète et de légers ridicules. Sa bibliothèque, nous dit un journal, se composait en tout de six ou sept ouvrages : Homère, Virgile (l'*Enéide)*, la *Jérusalem* du Tasse, les *Lusiades* de Camoens, la *Messiade* de Klopstock, et la *divine Epopée* qu'il ajoutait d'autorité à cette illustre famille : une plume d'*aigle*, présent d'un ami, et avec laquelle il avait écrit cette *divine Epopée* était suspendue comme trophée au dessus de l'œuvre. Sa *Clytemnestre*, moins pompeuse, laissera plus de souvenir; elle a marqué un moment dans les fastes dramatiques de la Rautauration.

Jules de Rességuier, un poète assez agréable et très-maniéré, a fait autrefois, dans une pièce adressée à Soumet, ce vers qui peint en un trait le défaut de celui qu'il croit louer :

Et c'est peu qu'ils soient beaux tes vers, ils sont charmans !

on dira tant qu'on voudra que c'est là le *dulcia sunto* d'Horace.

Ce mot *charmant* qui veut renchérir sur le beau, peint à merveille la mignardise et le faux goût venant gâter des inspirations qui promettaient d'être belles. Ce *charmant* chez Soumet revient tous les trois ou quatre vers, qu'il s'agisse de tragédie ou d'épopée. On pourrait appliquer encore à sa manière pompeuse, sonore et creuse, à son vers spécieux et brillant, le *bellum caput, sed cerebrum non habet* du fabuliste : *belle forme, mais vide d'idées !*

— Il y a eu, le 5 avril, au Théâtre français un succès de tragédie nouvelle: *Virginie* par M. Latour de Saint-Ibar. Mlle Rachel y a été très-belle et créatrice. Il devient très-évident que le public français revient plus que jamais aux Grecs et aux Romains dont on l'avait vu si dégoûté il y a quelques années. Le Tite-Live a remplacé les chroniques du moyen-âge; il est vrai que les dramaturges romantiques en France avaient si mal lu et étudié ces chroniques qu'ils n'en avaient tiré que le grossier et le repoussant. Ce n'est pas ainsi qu'avait fait Manzoni en Italie, dans ses deux beaux échantillons de *Carmagnola* et d'*Adelchi*. — M. J. Janin est bon à entendre sur le nouveau genre de tragédies à la mode, sur le nouveau succès et sur la position de Mlle Rachel.

« Depuis *Lucrèce*, dit-il, pas un essai dramatique n'a mérité, autant que *Virginie*, l'attention publique, avec cette différence cependant qu'en peu de jours *Lucrèce* tombait au rang des tragédies que personne ne songe à revoir, pendant que cette tragédie de *Virginie*, grâce au talent d'une tragédienne toute puissante, aura, j'imagine, une longue durée. C'est là, en effet, un des trois ou quatre rôles de Mlle Rachel; elle y a apporté tous ses soins, toute sa persévérnace, toute cette énergie mêlée de volonté, à laquelle rien ne résiste. Vaincue par la nullité des deux ou trois rôles qu'elle a tenté de créer, exposée à cette sévérité cachée qui fait tant de ravages, et déjà à demi oubliée par un public facile à briser ses illusions et les images de ses mains, Mlle Rachel, dans cette création de Virginie, se relève plus applaudie, plus puissante et plus admirée que jamais. Elle avait compris le danger de sa situation, elle en est sortie à la façon des victorieux et des braves. Si elle eût succombé hier, elle était, sinon perdue, du moins blessée cruellement; triomphante, elle rentre dans ses domaines, et elle foule d'un pied hardi cette terre qui est à elle. — Que le jeune poète prenne sa bonne part de ce triomphe;... il a été habile, il a été heureux; il a superposé, d'une main exercée, sa *Virginie* sur la *Lucrèce*, de façon à ce que maintenant *Lucrèce* tout entière reste couverte par *Virginie;* à vrai dire, *Virginie* et *Lucrèce* nous représentent un élégant château de cartes bâti sur les ruines d'un autre château de cartes, et sur le même plan et avec les mêmes matériaux; la première cité a

disparu, l'autre cité s'élève florissante, jusqu'à ce qu'un troisième bâtisseur arrive qui souffle sur le dernier Capitole, pour en élever un autre sur la même Roche Tarpéienne. Car de *Lucrèce* comme de *Virginie*, voilà le grand malheur, ce sont des œuvres faites avec des morceaux de rapport, des *casse-têtes* chinois, ou, pour mieux dire, des casse-têtes romains, et qui ont été exposées, enveloppées des mêmes bandelettes dans le même bandeau de pourpre, sous l'invocation de Jupiter, très-bon et très-grand, d'Apollon, dieu pythien, et de Junon, reine des dieux.

On applique ainsi au moyen-âge de la république romaine le procédé appliqué naguère au moyen-âge français : — Par Notre Dame ! — Par saint Jacques de Compostelle ! — Messire ! Messeigneurs ! — Ma bonne dague ! — Ma bonne lame de Tolède ! et autres formules de latinistes ou de chroniqueurs de collége, par lesquelles ont été évoqués tant de Romains et tant de Barbares qui ressemblent dans nos drames, à ces personnages des vieilles tapisseries qu'il ne faut voir que de loin.

...La vie et la durée sont choses factices dans un poème où tout est factice, conclut M. J. Janin. Vous avez habillé Tite-Live en petit-maître, votre voisin habille Cicéron en damoiseau : jetez-vous dans les bras l'un de l'autre, vous êtes quittes. Non, toute cette rhétorication, même la plus habile, ne vaudra jamais un bon vers naïvement pensé, naïvement écrit. »

— La place des artistes suisses au salon est très-belle cette année, surtout si l'on peut compter parmi eux M. Gleyre, ce peintre d'origine vaudoise dont nous avons déjà dit un mot à propos de son tableau du *Soir* ou plutôt des *Illusions perdues*, comme on l'appelle avec plus de vérité maintenant [1]. Le tableau que M. Gleyre a exposé cette année, *la Séparation des Apôtres*, se distingue par le plus rare de tous les mérites dans notre temps, une puissance d'effet qui vient de l'âme et qui n'a rien de cherché, rien, semble-t-il, de calculé ni d'arrangé, quoiqu'elle soit sans doute le résultat d'une méditation profonde. C'est une belle scène, simple, animée, pleine d'unité et autour de laquelle, en avant et en arrière, se déroulent pour l'imagination des perspectives aussi infinies que le ciel bleu qui couronne la croix ; car la figure principale, l'unité du tableau, c'est la croix, du pied de laquelle les apôtres, réunis pour la dernière fois, vont partir pour semer l'Evangile dans un monde lointain, effacé dans le vague horizon, mais qu'on y sent dans toute l'étendue de sa plaine aride. Recueillis, courageux, admirables de simple et religieuse expression, les apôtres se séparent, tournés vers tous les points de ce champ du

[1] Voyez la livraison de mai de l'année dernière, p. 330 du t. VII.

monde où on les voit déjà missionnaires et martyrs. Cette belle toile est la seule, parmi les tableaux religieux du salon, dont l'auteur ait compris qu'il est des œuvres où tout ce qui reste mouvement extérieur du corps et de l'esprit devient grimace, et ne peut parler réellement à l'âme qu'en sortant d'un jet des profondeurs les plus sérieuses de notre cœur.

Le tableau de M. Gleyre est un des plus remarqués de l'Exposition et par conséquent un des plus diversement appréciés. Théophile Gauthier dans la *Presse*, tout en lui donnant des éloges, y ajoute les plus singuliers reproches qui se puissent imaginer, celui entre autres de *frapper plus l'esprit que les yeux*, de manquer de brillant et d'effet, etc. Venant d'un homme qui, dans la poésie et les arts, aime trop, il est vrai, ce qui parle aux sens, mais d'un homme pourtant de beaucoup d'imagination et d'esprit, cet échantillon de critique à l'étourdie est curieux.

« M. Gleyre, lui, (dit Théophile Gauthier) est par nature un peintre philosophique.... C'est un talent réfléchi, sérieux quelquefois jusqu'à la froideur et à la tristesse, ne laissant que peu de chose au hasard de l'exécution, et ne prenant de la réalité que ce qu'il lui en faut pour rendre son idée.

L'ordonnance de la composition ne laisse rien à désirer. Les types différens des apôtres sont indiqués d'une manière ingénieuse; *les draperies ont du style, et cependant le tableau vous laisse froid.* — Ces douze hommes, quoi que l'artiste ait fait pour en varier l'uniformité, n'offrent pas les ressources d'une action à laquelle concourraient des femmes, des jeunes filles, des enfans, et puis l'idée, bien qu'élevée et noble, *frappe plus l'esprit que les yeux*. — Une exécution vivace, chaleureuse, palpitante, de grands contrastes d'ombre et de lumière; des effets de clair-obscur, des draperies de nuances brillantes, pourraient dissimuler un peu ce défaut; mais, nous l'avons dit, la peinture de M. Gleyre, à qui nous rendons d'ailleurs la justice qu'il mérite, est d'une sévérité qui ne lui permet pas ces subterfuges. »

« Les draperies, dit aussi de ce tableau le *Constitutionnel*, les draperies sont raides, les figures communes, le dessin lourd, point de couleur et point d'effet. »

Ecoutons maintenant la *Revue de Paris*, qui sait parler d'un tableau sérieux avec moins de légèreté.

« Le sujet, bien choisi, est encore mieux compris... Le but et la pensée évangélique sont aussi clairement que simplement exprimés. Trois apôtres sont déjà en route; ils jettent un regard d'adieu sur le signe du salut, et leurs traits respirent, dans tout son enthousiasme et toute sa poésie, la foi pour laquelle ils sont prêts à mourir. Ce sont les plus belles figures du tableau. Deux autres se donnent le baiser de

paix avant de se quitter et rappellent les pures et touchantes amitiés de ces premiers chrétiens, que le martyre et la mort ne séparaient pas. On ne peut reprocher à ce tableau qu'un léger désaccord entre les draperies et les figures; ces draperies nous ont paru d'un ajustement plus moderne que les personnages. La toile de M. Gleyre est incontestablement une des plus remarquables du salon. »

— A côté, on admire beaucoup un beau paysage de Diday : une vue des Alpes bien tourmentée, accidentée, fraîche de ses cascades écumeuses et de ses grands sapins artistement jetés en avant des montagnes. Calame aussi arrête glorieusement la foule devant un chêne, un grand chêne dans toute sa vie et dans toute sa beauté ; avec une pelouse inégale à ses pieds et des espaces fuyans et poétiques dans le fond de cet ensemble où l'arbre s'avance comme un général d'armée au front de la forêt. — J'en passe, et des meilleurs, mais surtout de bien grands, très-mauvais, pour arriver plus vite à la merveille du jour, à la curiosité du salon, au mahmouth, à la baleine de ces océans de peinture diluvienne sans mesure et sans bords. C'est la *Prise de la Smalah* par Horace Vernet ; 60 pieds de longueur ; toute une paroi du grand salon ; des soldats français qui chargent ; des chevaux, des bœufs effrayés ; les femmes d'Ab-el-Kader qui fuient ; des Arabes qui font le coup de fusil ; des dromadaires, des chariots, des retranchemens, des toiles, des négresses ; que sais-je ? tout un monde le plus matériellement agité possible. Je ne crois pas que ce soit une page d'histoire ; il n'y a là ni pensées pour l'esprit, ni frisson pour le drame : mais il me semble que c'est, admirablement, une grande, habile et vive page de journal.

On nous écrit de Neuchâtel : — « Un auditoire très-nombreux se réunissait le 26 mars pour assister à la séance d'ouverture du cours de M. le professeur Agassiz sur le *Plan de la Création*. C'est toujours avec un plaisir nouveau que notre public vient entendre ce savant, jeune encore et déjà si célèbre, qui, non content de poursuivre dans la retraite ses laborieuses investigations scientifiques, s'est fait une habitude de communiquer presque annuellement, devant un auditoire moins restreint que l'auditoire académique, le résultat général de quelques-uns de ses travaux. Un intérêt tout particulier s'attachait au cours qu'il a ouvert aujourd'hui ; chacun savait que, pour la dernière fois avant d'entreprendre un lointain voyage auquel l'appellent tout ensemble le développement de ses propres études et la confiance d'un souverain aussi éclairé que généreux, M. Agassiz se faisait entendre devant des com-

patriotes qui l'aiment et savent apprécier l'avantage et l'honneur de le posséder au milieu d'eux. Aussi, lorsqu'en commençant l'exposition du plan général de son cours, il a annoncé que c'était en quelque sorte son *testament scientifique* qu'il allait nous faire connaître, l'émotion contenue du professeur a été sentie par son auditoire, et cette circonstance a prêté à la séance d'ouverture de ces études publiques, un intérêt symphatique et affectueux auquel personne sans doute n'a pu rester étranger. On retrouvait d'ailleurs, dans son exposition préliminaire, toutes les qualités auxquelles M. Agassiz a accoutumé ses auditeurs : cette parole abondante et facile qui fait ressembler ses cours à une causerie savante ; cette aisance digne, jointe à la simplicité et, si j'osais même le dire, à la candeur d'un savant qui ne procède pas, comme tant d'autres, par voie d'aphorismes et en rendant des oracles, mais qui fait assister son public à l'élaboration et aux résultats de ses recherches ; cette faculté de généralisation s'appuyant toujours sur l'étude patiente des faits scientifiques, qu'un enseignement déjà long lui permet de présenter avec une clarté remarquable, et dans un langage à peu près à la portée de tous. — Je ne suivrai pas le savant professeur dans la déduction des idées qu'il a exposées, en traçant le plan de son cours : plus tard, sans doute, la *Revue* en pourra présenter une esquisse assez détaillée. Il me suffira de dire que M. Agassiz se propose, non point de s'occuper de la création dans son rapport avec l'ensemble de la terre et les révolutions primitives du globe, — mais bien de montrer dans le développement général du règne animal l'existence d'un plan déterminé, préconçu et successivement réalisé, — en d'autres termes la manifestation d'une pensée supérieure, de la pensée de Dieu. — Cette pensée créatrice sera poursuivie et recherchée sous trois points de vue différens : d'abord dans la liaison qui apparaît, au milieu de la diversité de leur organisation, entre toutes les espèces animales existant aujourd'hui à la surface du globe ; puis, dans leur distribution géographique sur les différentes zones de la terre ; enfin, dans l'examen des êtres organisés, à partir des époques primitives, jusqu'à celle de la constitution définitive et actuelle de notre globe. En recherchant sous ces trois points de vue, dans l'ensemble des phénomènes observés à la surface de la terre, les traces d'un plan unique et déterminé, et la pensée d'un Dieu créateur, l'homme apparaîtra comme le dernier but et le dernier terme de la création, en un mot, comme la véritable *mesure* du monde : et c'est en même temps que l'on obtiendra ce résultat, que l'on parviendra aussi à la possession de la vérité quant à l'idée créatrice, puisque la vérité, selon la belle expression de M. Agassiz, n'est autre chose que le rapport des êtres avec le créateur, et que l'homme, par la position qu'il occupe dans les êtres créés et les conditions mêmes de son organisation, a seul le droit d'y prétendre. — Entrant immédiatement en matière, M. Agassiz a commencé, dès sa première leçon, à rechercher l'unité absolue d'un plan primitif, dans l'examen des analogies que présente la charpente solide des êtres organisés, depuis

les poissons jusqu'à l'homme ; au moyen de quelques observations aussi simples que concluantes, il a établi l'idée essentielle à laquelle, dès son début, il avait voulu rendre son auditoire attentif. Nous n'avons pas besoin de faire remarquer tout ce qu'il y a de fécond et de neuf dans le point de vue où se place M. Agassiz : en même temps qu'il se sépare de cette *philosophie de la nature* qui de nos jours a aspiré à régner seule et en maîtresse dans le domaine de la science, il réussira à concilier de la manière la plus heureuse la liberté, qui est l'atmosphère même hors de laquelle il est impossible que la science puisse vivre, et le respect pour les documens de la cosmogonie sacrée. Aussi ne pouvons-nous que nous féliciter de le voir aborder, avant son départ, un sujet d'une si haute importance. Nous l'accompagnons de tous nos vœux, nous lui souhaitons toute sorte de succès dans la lointaine expédition scientifique à laquelle il se prépare. Mais les adieux qu'il nous adresse par son cours sont bien propres à nous faire désirer de le voir prochainement revenir au milieu de nous, pour y reprendre la suite de ces communications scientifiques auxquelles nous nous sommes habitués et qui devront sans doute un intérêt de plus au voyage qu'il est sur le point d'entreprendre. » B.

— Les *Annales du temps présent* (*Jahrbücher der Gegenwart*), une des meilleures revues de l'Allemagne, donnent dans leur dernier numéro un article remarquable et très-étendu sur la question des Jésuites en Suisse. L'espace nous manquant pour rendre un compte détaillé de ce travail, nous voulons du moins en extraire, sous simple forme de notes, quelques réflexions, quelques faits intéressans en eux-mêmes et qui, de plus, nous montrent l'Allemagne cherchant à s'éclairer sérieusement sur la situation de notre patrie.

« On comprend peu en Europe l'état de la Suisse et les événemens qui s'y passent. Il est très-difficile de suivre tous les fils de la trame.

Il y a plus de fermentation qu'ailleurs, mais cette fermentation suit un cours légal. (L'auteur écrivait au mois de mars.)

Parfois le frottement produit quelques étincelles, quelques tempêtes dans un verre d'eau qui indiquent les vents dominans et prophétisent la direction de l'orage aux grands Etats.

Le parti hiérarchique se montre en France. Il a gagné en Espagne bien du terrain qu'on estimait perdu à toujours pour lui. Il se vante de ses progrès en Angleterre et de son pouvoir sur l'Irlande. Les événemens de Trèves ont procuré une réaction en Allemagne, qui s'étend déjà dans la Pologne russe où elle sera utilisée par le gouvernement. — La Hongrie a décidé de ne point admettre d'ordre religieux nouveau sans l'approbation des Etats ; la paix confessionnelle est assurée. — La Suisse est maintenant à l'extrême pointe de ce mouvement de lutte

religieuse. — Chez elle, de semblables luttes deviennent tout de suite politiques.

Les relations de la meilleure partie de la Suisse avec l'Allemagne et la résidence temporaire ou définitive de nombreux Allemands dans ce pays les obligent à se mêler des affaires suisses. On a tort d'y crier contre les étrangers. Chaque parti s'en est servi.

Quoique les velléités de réunion à la France, chez les cantons français, aient disparu, il y a cependant entre eux et elle d'étroits liens. — De même, pour le Tessin, avec l'Italie.

Les nombreux visiteurs de la Suisse, originaires de tous les pays, s'intéressent aux événemens qui s'y passent; ce qui donne à ceux-ci une grande signification.

Rome a maintenu, contre les dispositions du Concile de Trente, des évêchés immédiats en Suisse; elle tend à disloquer la Suisse catholique afin de la dominer d'autant mieux par la nonciature.

Il n'y a pas égalité de tolérance entre les confessions.

La Diète a le droit de prendre toutes les mesures nécessaires pour la sûreté intérieure: donc, aussi le droit de faire un nouveau pacte à la simple majorité.

Le parti hiérarchique pousse à la démocratie-ultra dans les cantons catholiques, où il possède le peuple par le clergé. Dans les affaires fédérales il est conservateur, parce que la révision du Pacte amènerait le pouvoir aux mains d'une majorité protestante et libérale.

La conférence de Baden en 1834 fut une faute, parce qu'on ne s'était pas suffisamment assuré par avance des dispositions du peuple catholique. Elle fut condamnée par le pape en 1835 et déclarée schismatique. Il s'ensuivit, après quelques mesures, le départ du nonce pour Schwytz. Il y eut des troubles en Argovie. Le gouvernement et Berne firent des concessions. Saint-Gall rejeta le concordat.

La révolution de 1839 à Zurich, fut un abus des conservateurs et favorisa les révolutions subséquentes des autres cantons.

Récit de l'affaire des couvens, et discussion de la décision de la Diète, qui est juste et légale. — Récit de l'affaire des jésuites. — La Diète aurait dû intervenir en 1844. — Révolution vaudoise: d'autant plus remarquable que le peuple se distingue par son sens droit et légal, par ses sentimens pieux.

L'auteur énumère ensuite les antécédens contraires à la souveraineté cantonale. La Suisse est une nation indépendante, reconnue neutre indépendamment de son pacte. Les puissances ne sont jamais intervenues que lorsque l'étranger était intéressé; elles n'ont jamais admis dans ces cas-là la souveraineté cantonale. — La Diète n'a jamais non plus reconnu cette souveraineté lorsque la sûreté de la Suisse était compromise.

On pourrait demander l'expulsion des jésuites comme on a demandé l'expulsion des étrangers.

Si le pacte était temporairement rompu, il y aurait sans doute une intervention diplomatique amicale; mais il n'y aura point d'intervention

armée aussi longtemps que la sûreté des Etats voisins ne sera pas compromise, ce qui n'arriverait guère qu'en cas de guerre européenne. S'il y a des dispositions militaires sur les frontières, elles ne peuvent avoir d'autre signification que des mesures de police. Il n'y aurait d'ailleurs pas rupture de la Confédération par cela seul qu'une minorité résisterait temporairement; la rupture n'aurait lieu que lorsqu'il serait de notoriété que la majorité ne pourrait pas forcer la minorité à venir en Diète et à obéir.

Le pacte permet et ordonne l'expulsion des jésuites.

Pour une paix de quelque durée, il faudrait non-seulement renoncer à l'appel des jésuites à Lucerne, mais accorder une amnistie étendue, donner des garanties contre les missions ultramontaines, procurer partout la liberté d'opinion.

La révision du pacte est indispensable. Il n'y aura de repos en Suisse que lorsque la majorité des votes représentera la majorité de population. La centralisation est nécessaire pour la neutralité efficace. Il y a intérêt pour l'Allemagne à ne pas l'empêcher. »

ÉVÉNEMENS DE LUCERNE.

Les corps-francs. Leur plan de campagne. Leur défaite. – Situation.

De graves et tristes événemens viennent de se passer en Suisse. Ils attirent sur notre patrie l'attention universelle et occupent tous les journaux. Nous présenterons aussi à nos lecteurs les faits essentiels, tels que nous les avons saisis au milieu des versions opposées que font circuler les divers partis [1].

Après que la Diète extraordinaire se fut indéfiniment ajournée sans prendre de décision sur la question des Jésuites, les corps-francs qui s'étaient formés dans les cantons d'Argovie, de Berne, de Bâle-Campagne et de Soleure annoncèrent l'intention d'exécuter désormais par eux-mêmes, ce que l'autorité fédérale n'avait pas pu ou voulu décider. Ils firent ouvertement leurs préparatifs. Le nombre des réfugiés lucernois agglomérés sur la frontière s'accrut subitement et considérablement. L'entrée dans le canton de Lucerne fut indiquée pour le 27 ou le 28 mars dans la plupart des journaux.

[1] Plusieurs journaux français contiennent en particulier des récits empreints d'une exagération et d'une inexactitude évidente. Nous citerons entre autres le *Constitutionnel*, le *National*, et quelquefois le *Journal des Débats*.

Cependant, soit que les notes diplomatiques adressées à la Diète et les représentations venues de divers côtés eussent produit une certaine impression, soit que le nombre des volontaires n'ait pas répondu d'abord à ce qu'on attendait, le mouvement parut un instant se ralentir, et on put même espérer que l'entreprise n'aurait pas lieu. Le 26 et le 27 se passèrent, et peut-être que si, à ce moment, les gouvernemens eussent fait une démonstration vigoureuse, la catastrophe était évitée. Berne et Soleure publièrent bien, à la vérité, l'arrêté de la Diète qui défendait les corps-francs, mais aucune mesure décisive n'accompagna cette publication. Argovie fut encore plus tiède.

Le 28, un appel pressant aux populations de Bâle-Campagne indiqua que le mouvement était résolu. Un comité composé de réfugiés lucernois devint le comité dirigeant. Il fit paraître une proclamation et convoqua pour le 30 tous les corps-francs dans les villes de Zoffingue et de Huttwyl.

On pouvait choisir entre deux plans d'opération. Le premier consistait à procéder méthodiquement, à attaquer les troupes placées en première ligne, pour les refouler, et à n'avancer qu'après avoir déblayé le terrain et assuré sa ligne de retraite. Mais ce plan exigeait plus de temps; or, tout retard exposait les corps-francs, d'un côté, à l'arrivée des troupes auxiliaires des Petits-Cantons, d'un autre côté à l'intervention du Vorort. On s'arrêta donc au second plan, qui consistait à éviter les milices pour marcher droit sur la capitale et s'en emparer, ce qui devait entraîner la chute du gouvernement et la soumission du canton. Ce plan était praticable puisqu'il y avait une route presque libre et que la distance de Lucerne à la frontière n'est que de neuf lieues. Mais il présentait un grand danger, celui de hasarder sa ligne de retraite, danger d'autant plus grand que les dispositions des populations étaient plus douteuses.

Le 31 mars, à 1 heure du matin, les colonnes de Zoffingue et de Huttwyl se mirent en marche, organisées en compagnies et bataillons, pourvues d'artillerie, de munitions et de vivres, et commandées en chef par M. Ochsenbein, capitaine, de Nidau. Leurs forces peuvent être évaluées à 6 ou 8000 hommes [1]. Elle se réunirent, sans avoir rencontré de résistance sérieuse, à Ettiswyl; de là, évitant d'un côté Soursée, de l'autre Willisau, l'un et l'autre occupé par les milices, elles se dirigèrent par Buttisholz et Russwyl sur Hellbuhl, village situé près de la berge gauche de là vallée de l'Emme lucernoise. Un peu au delà, elles se partagèrent et marchèrent de deux côtés vers la rivière. La plus petite colonne prit à gauche, du côté de l'Emmenfeld et du pont de la route de Bâle. La principale colonne descendit un peu à droite, pour passer l'eau sur un pont jeté vis-à-vis de Littau.

[1] Les journaux libéraux, mieux placés pour connaître ce chiffre, indiquaient avant l'action, 8, 10 et même 12,000 hommes. Après la défaite, quelques-uns tombèrent jusqu'à 4,000, chiffre évidemment trop bas d'après le nombre des rentrés, des morts, et des prisonniers. Nous croyons être près de la vérité en portant 6 à 8000.

La colonne de l'Emmenfeld, commandée par M. Billot, devait, il paraît, se borner à une démonstration ; mais, emportée par son ardeur et par l'espérance de forcer le passage, elle engagea une action assez vive qui lui occasionna quelque perte. N'ayant pu percer, elle tirailla encore quelque temps et se retira sur Hellbuhl. Puis, au milieu de la nuit, elle se mit tout à coup en pleine retraite, repoussa sans beaucoup souffrir les attaques de milices et de landstourm qui cherchaient à entraver sa marche, et rentra dans l'après-midi du 1er avril sur le territoire argovien. Cette retraite fut une faute grave, car rien ne pressait pour quitter Hellbuhl, puisqu'on n'y était pas attaqué, et tout commandait de ne pas abandonner la colonne de droite, surtout si, comme cela est probable, on avait appris son mouvement rétrograde.

Le corps principal, après avoir quitté Hellbuhl, était arrivé au pont de Littau assez à temps pour chasser les travailleurs qui commençaient à le rompre. Son artillerie avait fait taire deux pièces ennemies et le passage s'était effectué sans trop de difficultés. Le village de Littau fut occupé. De ce village à Lucerne la route s'élève sur un petit col, puis redescend par des plateaux et une espèce de vallée jusque vers la Reuss à l'entrée du faubourg. A droite s'élèvent les hauteurs du Gutsch qui dominent la ville.

Le commandant Ochsenbein envoya divers détachemens sur les points qui assuraient sa position. 400 hommes attaquèrent le Gutsch et s'en emparèrent. L'artillerie descendit par la route jusque vers le faubourg. Le gros de la troupe dut attendre sur place. L'intention du chef était de bombarder la ville, du Gutsch, pour la forcer à se rendre. Une sommation resta sans résultat.

Mais la nuit vint et, dès ce moment, le plus grand désordre commença à régner. Il était trop tard pour établir des batteries et le commandant crut devoir faire reculer un peu l'artillerie. Pendant ce temps le gros de la troupe s'avança, sans ordre, par le chemin creux jusqu'au faubourg, dans la pensée d'entrer en ville. Un coup de fusil partit d'un poste placé sur une aile, le poste entier fit feu sans voir d'ennemis, puis toute la colonne à son tour se mit à tirer comme si elle était attaquée. Bientôt la fuite commença, devint générale et ne s'arrêta qu'à Littau. Là on apprit que les détachemens avaient tous quitté leur poste, même celui du Gutsch, dans la fausse supposition qu'il était inutile de les garder plus longtemps vu qu'on allait entrer à Lucerne. La troupe fatiguée, souffrant du froid et de la faim, refusait d'obéir ; le commandant se décida à faire retraite avec l'artillerie sur la route de l'Entlibouch. La colonne rencontra quelque résistance à Saint-Jost. Elle fut arrêtée à Malters. Une affaire très-vive s'engagea, à la suite de laquelle le convoi fut pris et la troupe dispersée.

Le Gutsch et les abords de la ville étaient cependant restés occupés par un certain nombre de volontaires. Ils furent attaqués au matin de divers côtés, par le faubourg et par les hauteurs, et souffrirent de grandes pertes. Les débris réussirent à se frayer passage par le pont

de Littau qu'ils rompirent derrière eux. Le reste ne fut plus qu'une fuite.

M. Ochsenbein reproche à une partie des officiers l'abandon honteux de plusieurs postes, à une partie de la troupe son désordre, sa panique, et sa désobéissance dans la nuit du 31 ; ces reproches paraissent fondés. La troupe, à son tour, accuse ses chefs de négligence en ce qui concerne les vivres, et d'abandon au moment décisif. Il y a aussi de la vérité dans ces reproches, car on s'est battu vers Lucerne le 1er avril au matin, alors que le commandant en chef, l'artillerie et le corps principal étaient déjà en retraite vers Malters.

On voit, par ce qui précède, qu'il se livra plusieurs combats partiels, la plupart assez meurtriers. Là où des troupes furent engagées elles firent preuve de bravoure et de fermeté[1]. Il n'y eut que peu ou point de manœuvres, et, comme dans les anciennes batailles suisses, le rôle des chefs paraît avoir été assez secondaire. C'est le peuple qui a agi. Il nous semble que le général Sonnenberg n'échappe point, lui non plus, à la critique. A moins qu'il n'y fût forcé par des considérations politiques ou des ordres supérieurs, ses troupes se sont trouvées trop éparpillées au moment du combat. Sa première ligne a été traversée sans coup férir. Sa ligne de défense vers Lucerne n'était pas assez appuyée à sa gauche, il fallait occuper fortement le plateau de Littau et attacher, au besoin, moins d'importance à la droite et au pont de l'Emme. Il fallait surtout maintenir le Gutsch à tout prix. Il paraît au reste que lorsque les corps-francs arrivèrent devant Lucerne, il y avait peu de troupes en ville, trois ou quatre bataillons au plus. Uri arriva dans la nuit ; Schwytz, le lendemain.

Lucerne dit avoir recueilli 1600 à 2000 prisonniers, et retrouvé 300 morts du côté des volontaires : ce dernier chiffre avait d'abord été considérablement exagéré. Du côté des vainqueurs il est tombé, assure-t-on, une vingtaine d'hommes seulement.

Voilà donc, dans tous les cas, bien des victimes d'une politique passionnée et d'une conception malheureuse ! Si au moins tout ce sang suffisait, et s'il inspirait aux Confédérés le besoin de la paix et de la réconciliation ! Mais l'avenir est encore bien sombre.

Fortifiés par leur victoire et par le sentiment de n'avoir pas dégénéré dans leur vaillance, les Petits-Cantons et Lucerne s'unissent toujours plus étroitement. La conférence des cantons catholiques est consolidée. Toute décision contre les Jésuites sera plus que jamais considérée par elle comme nulle et non avenue ; elle n'obéira qu'à la force et se défendra avec acharnement. Peut-être même prendra-t-elle en quelque

[1] Les troupes de Lucerne combattirent seules à Malters où l'engagement fut long et sanglant. Toutes les milices des Petits-Cantons, sans exception, se sont comportées vaillamment. On dit que lorsque le contingent d'Uri arriva à Lucerne, le 1er au matin, des *brantes* de vin étaient placées dans les rues pour désaltérer les soldats, mais ceux-ci s'écrièrent tous : *L'ennemi d'abord, le vin après.* Pourquoi faut-il que les ennemis aient été des Confédérés !

sorte l'initiative de la rupture en insistant sur l'indemnité de guerre et en revenant sur l'affaire des couvens.

D'un autre côté, les vaincus appartiennent à la majorité, qui se trouve profondément blessée de ce nouvel échec amené par la légalité. Elle accordera difficilement une indemnité, elle refusera péremptoirement toute proposition relative aux couvens, et elle poursuivra avec insistance la question des Jésuites.

La Diète, actuellement assemblée, parviendra-t-elle à combler cet abîme? Nous osons à peine l'espérer. A ne considérer que la marche logique des choses, nous croirions plutôt à une nouvelle et plus grande catastrophe. Puisse la Providence nous en préserver! ***

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

RÉALITÉS DE LA VIE DOMESTIQUE, PRÉSENTÉES AUX JEUNES FEMMES, par l'auteur de *Emma*, ou la prière d'une mère, etc. 1845. 2 vol. in-12. Lausanne, librairie de Georges Bridel. Prix : 2 fr. 80 rap.

Riche d'observations et d'idées sur la société et sur le cœur humain, l'auteur a voulu en faire profiter les personnes qui sont au début de la carrière conjugale. Il nous fait assister à l'établissement et aux destinées de plusieurs jeunes ménages. Des caractères bien dessinés, bien soutenus et habilement groupés s'entremêlent et réagissent mutuellement dans une grande variété de scènes, destinées à mettre en relief les erreurs, les fautes, les difficultés qui, dès les premiers temps de l'union, altèrent le bonheur domestique. Le christianisme vient tout corriger et tout adoucir, mais par une action dont la lenteur laborieuse, née des obstacles qu'elle trouve dans le cœur des époux, n'est point dissimulée par l'auteur. C'est graduellement, à pas comptés, que la vérité regagne le domaine envahi par l'erreur, qui tient bon assez longtemps, et ne se retire qu'à reculons. Ne cherchez donc ici aucun de ces types de perfection dont la vie humaine, même alors que le christiranisme l'a transformée, offre si rarement la réalité, et qu'il est permis, moyennant bien des précautions, de peindre d'après nature, mais que peut-être il n'est pas permis d'inventer. Comme échantillon des portraits dont l'ouvrage est semé, nous allons détacher ceux de M. et de Mme Liénard, à deux époques différentes, d'abord à leur entrée en scène, puis à la fin, non de leur carrière, mais du livre ; car, pour le dire en passant, le but de l'auteur étant uniquement de montrer le bien que fait le christianisme aux personnes mariées au milieu des froissemens inévitables qui résultent de l'association de deux êtres faillibles et pécheurs, le livre a pour dénouement ce qui n'en serait pas un dans la pratique ordinaire ; quand, de part et d'autre, on a fini par s'entendre, que les rapports sont ce qu'ils doivent être, et que l'union conjugale a trouvé une base nouvelle, la félicité domestique de meilleures garanties, l'œuvre atteint son terme naturel, les différens couples n'ont plus, comme au dénouement des comédies, qu'à faire leur révérence au public, et le rideau tombe. — Voici donc M. et Mme Liénard au début :

« Laure n'avait aucune idée des devoirs conjugaux ...... mais les besoins de son cœur se réveillèrent à la perspective du mariage, et son imagination s'exalta d'autant plus que son jugement restait inactif. C'était avec la plus aveugle bonne foi que la pauvre enfant faisait synonymes les mots *mariage* et *amour*, et qu'apportant pour enjeu la vivacité de ses sentimens naissans, elle s'attendait à un échange..... Elle dirigeait principalement ses regards vers son fiancé, rêvait beaucoup au mari que son imagination parait de toutes les qualités sympathiques appelées par son cœur, qui, avide de se donner, volait à la rencontre d'un sentiment profond et passionné.

« M. Liénard n'était pas plus capable de profondeur que susceptible de passions, son cœur étant une de ces surfaces planes sur lesquelles la vie glisse sans tracer aucun sillon..... Aux personnes ainsi faites les événemens quotidiens n'ont qu'une action passagère sur le cœur qu'ils effleurent aussi légèrement que la brise balance de faibles rameaux. Ce doux vivre était le partage de M. Liénard ; il s'accommodait aisément aux exigences d'une journée sans veille ni lendemain, et subissait les circonstances et les individus sans faire aucun effort pour les dominer et pour changer ses propres dispositions. De tels caractères ont quelque chose d'immuable qui les rend étrangers à tout élan et froids en présence de tout appel à la sympathie ; incapables de beaucoup donner, ils attendent fort peu des autres et n'en réclament rien. Ces hommes gravitent autour de leur *moi* dans l'égoïsme passif qui, ne faisant peser aucune exigence sur autrui, passe aux yeux du vulgaire pour du désintéressement, de l'abnégation, de même que la paresse intellectuelle se retranche souvent derrière les apparences de la modestie et de l'humilité. » — Plus tard : « Auguste accompagnait volontiers sa femme (dans le monde), bien qu'il ne prît pas une part très-active au fracas qui l'entourait, traversant calme et froid les fêtes les plus brillantes, les réunions les plus animées ; il était heureux de vivre à l'ombre du mouvement d'autrui. » Et quelques années après : « Avant la fin de l'hiver les espérances de Laure se changèrent en certitude. Son mari ne donna pas, il est vrai, de vives manifestations extérieures ; sa conduite n'ayant jamais été scandaleuse ne subit pas un changement tranché, mais tout dans sa vie montra qu'il n'agissait plus par les mêmes mobiles, et qu'il poursuivait un but déterminé.....Laure, si vive et trop passionnée, dépassait presque toujours, par un excès d'ardeur, le but qu'elle desirait atteindre. Comment aurait-elle compris, de prime abord, une conversion qui ne se manifestait ni par le désespoir du repentir, ni par les transports de joie d'un sentiment de grâce, ni par un changement subit dans les détails de la vie? Il aurait fallu pour cela qu'elle comprît la nature de ces âmes calmes et à l'abri de fortes passions, dans lesquelles la vie coule comme un ruisseau limpide, et non comme un impétueux torrent dont les cascades perpétuelles ne respectent aucune digue. »

Voici le second passage :

« Le médecin jeta les yeux sur Paul, pensant que l'exil serait moins pénible à Laure, s'il ne l'éloignait pas de la France. Là, du moins, elle n'entendrait pas constamment bruire à ses oreilles une langue étrangère lui disant : « Ce n'est pas ici ta patrie. » Ces sons qui s'échappent de toutes les bouches sans vous apporter aucune idée, frappent cruellement le cœur auquel ils crient : tu n'as pas d'amis parmi cette foule, au milieu de laquelle tu circules, sans comprendre ni être compris. Cette solitude animée éveille les plus douloureux sentimens, ulcère le cœur et

exalte la pensée presque autant que les adoucit la vraie solitude; celle où l'âme seule, en présence des œuvres de Dieu, trouve une langue à part pour louer et bénir celui qui s'adresse à elle par le spectacle de ses merveilles et la révélation intime de sa grâce. »

Ces citations peuvent faire pressentir d'une manière générale les diverses péripéties de la vie de ces époux. Fidèle à son titre, l'ouvrage nous donne les réalités de la vie domestique; mais il y a dans l'esprit de l'auteur assez d'idéalité pour donner à ces tableaux tous les caractères et tout l'intérêt que réclame une œuvre d'imagination. Il ne faut pas s'y tromper; dans les scènes variées que présente la vie sociale, c'est à l'idéal que s'attachent tous les esprits élevés; et tout se traduit pour eux, je ne dis pas en roman, mais en poésie. Cette poésie, qu'ils cherchent d'instinct et qu'ils trouvent d'eux-mêmes, il faut dans les fictions, la leur offrir, l'offrir à tout le monde, élever tout le monde de la *réalité*, qui n'est que le support de la vérité, à l'*idée*, qui est la vérité même. L'auteur du livre que nous annonçons n'a pas voulu peut-être faire une œuvre d'art; il ne s'y montre préoccupé que des principes qu'il veut établir et de la classe spéciale à laquelle il s'adresse: du public et de ses jugemens, fort peu, ce me semble. Mais l'art n'en a pas souffert; au contraire; aurait-il même, sans cela, une allure aussi simple et aussi noble, et l'aisance gracieuse qui le caractérise? Nous voulons encore le remercier d'avoir mis dans la bouche des gens du monde les diverses accusations que d'autres dirigent plus timidement, trop timidement peut-être, contre les personnes pieuses. Il vaut mieux qu'elles soient distinctement formulées, et livrées à la plus vive lumière du jour, que balbutiées à demi-voix et avec un embarras qui compromet à la fois ceux qui les font et ceux qui les subissent. De la part des gens du monde, elles sont fort souvent injustes, parce que ceux qui n'ont point combattu ne peuvent savoir ce que coûte le combat, et qu'une victoire incomplète est pourtant une victoire; mais quelquefois aussi elles tombent d'à-plomb, et peuvent alors, mieux que des reproches tout amiables, rendre vigilans ceux qui en sont l'objet, et leur apprendre à se garder des moindres apparences du mal. Il est triste d'avouer que la vigilance de la haine l'emporte en attention, en pénétration même, sur celle de la charité, et que le monde est pour le christianisme le plus utile des censeurs. Cette merveilleuse habileté du monde à démêler ce qui, dans la conduite des chrétiens, est opposé ou inférieur à l'Evangile, atteste qu'il en a saisi les principes, qu'il en apprécie la puissance sanctifiante, et que ce n'est pas, hélas! par ignorance qu'il le repousse. Nous nous permettons de regretter que l'auteur, après avoir traduit en actions les idées qui le préoccupaient, se soit cru obligé de leur donner encore une autre forme, et d'en faire l'objet d'un traité sous le nom de lettre, où elles se présentent, à ce qu'il nous semble, avec moins de force et d'intérêt. X.

VIE D'AUGUSTE-GOTTLIEB SPANGENBERG, évêque de l'Eglise des Frères. Par JÉRÉMIE RISLER. Traduite de l'allemand par LOUIS RICHARD, dit Bressel. Neuchâtel, Imprimerie Attinger, 1835. Se trouve dans les dépôts et instituts moraves; à Lausanne, chez M. Bridel, libraire; à Vevey, chez M. de la Fontaine. Prix : 24 batz.

Spangenberg fut une des plus fermes et des plus rayonnantes colonnes de cette Eglise des Frères, si vénérée pour sa foi, son amour, et ses vertus pratiques, par

tous ceux qui l'approchent sans prévention. Ces colonies chrétiennes qui plantent leur flambeau dans les églises nationales sans froisser ni juger en rien celles-ci, ont, pour bien des âmes, réalisé le problème de la fraternité vraie des croyans, qui attire par sa vérité, qui réchauffe par son ardeur, et qui ne s'entoure d'aucune repoussante barrière d'orgueil ou de discernement humain. La vie de Spangenberg montre dans tout son déploiement l'activité religieuse et extérieure que réclame l'esprit de la communauté morale, trempé dans l'esprit d'abandon volontaire de la communauté chrétienne. Administrateur, écrivain, voyageur, évêque, missionnaire et presque soldat dans les stations américaines menacées par les Indiens, Spangenberg est, mieux que personne cependant, l'homme qui cache en Dieu sa vie et ses travaux. Même en parlant de lui, dans sa nuance modérée et volontairement uniforme, ses frères ne disent rien qui sente l'éloge ou l'enthousiasme au point de vue humain. Ce milieu, tempéré par le devoir de donner de tout gloire à Dieu, avait même si bien travaillé le caractère naturel de Spangenberg qu'on le voit tout autre, sur certains points, à la fin de sa longue vie qu'il ne fut au début. C'était, pour ainsi dire, une nature *séparatiste* et qui en effet dans sa jeunesse se sépara assez violemment des théologiens, orthodoxes pourtant, de Halle. « Les idées mystiques et le séparatisme m'ont fait perdre bien du temps, dit-il plus tard, mais le Seigneur me les a rendus salutaires dans la suite. Je me suis convaincu que les livres mystiques n'ont pas toujours été sans fruit. Dans les pays catholiques où la Bible n'est pas dans les mains de tout le monde, ces livres ont souvent eu leurs avantages. Mais celui qui a la Bible et qui sait s'en servir, a cependant quelque chose de bien meilleur. Quant au séparatisme, il n'est d'aucune utilité et n'est point fondé sur l'exemple de Jésus-Christ; car il fréquenta constamment le temple et les synagogues des Juifs, bien que l'Eglise juive fût alors dans une extrême décadence. » Une personne qui l'allait visiter, vers la fin de sa vie, écrivait: « J'ai vu le célèbre Spangenberg; ce vieillard presque octogénaire n'a pas un seul trait de la morosité ordinaire et de l'humeur chagrine des gens de son âge; il est vif et possède l'avantage des années sans en connaître les maux. Ces paroles de saint Paul: *Je vis, non pas maintenant moi; mais Christ vit en moi*, Spangenberg n'a pas besoin de les dire; son regard seul les exprime. »

ABRÉGÉ DU VÉRITABLE ESPRIT DE SAINT FRANÇOIS DE SALES, par l'abbé DE BAUDRY. 1844. Librairie catholique de Perisse frères, à Lyon et à Paris. 2 volumes in-12.

Beaucoup de protestans connaissent et apprécient *l'Esprit de saint François de Sales*, ouvrage en quatre volumes, par l'évêque de Belley, mis en langage moderne par M. de Baudry, celui-là même qui publie actuellement le livre que nous annonçons. Tiré en partie de ce premier ouvrage, il y joint des choses prises directement dans les écrits de saint François de Sales. Il est clair qu'on trouve là tout ce qui rentre dans les enseignemens de la communion romaine, dévotions à la Vierge, aux Saints etc.; mais dans tous les grands sujets de la foi qui sont comme ce chœur de l'Eglise universelle où tous les vrais chrétiens se rencontrent, ces pages sont admirables de lumière, d'amour et d'enseignement. Une citation que nous prenons presque au hasard, le fera mieux comprendre. « Dieu et le monde sont comme deux poids dans une balance. Quand le monde nous est beaucoup, Dieu

nous est peu ; quand le monde nous est tout, Dieu ne nous est rien ; et réciproquement Dieu nous est tout quand le monde ne nous est rien. » — « Persévérez à vous vaincre vous-même en ces petites contradictions journalières que vous ressentez ; ayez soin que vos principaux désirs soient pour cet objet ; sachez que Dieu ne veut rien de vous que cela, pour maintenant. Ne vous arrêtez donc pas à faire autre chose ; ne semez point vos désirs sur le jardin d'autrui ; cultivez seulement bien le vôtre. Ne désirez point de n'être pas ce que vous êtes, mais désirez fort d'être bien ce que vous êtes ; occupez vos pensées à vous perfectionner en votre état, et à porter les croix, ou petites ou grandes, que vous y rencontrerez. Et croyez-moi, c'est ici le grand mot et le moins entendu de la conduite spirituelle : *Chacun aime selon son goût, peu de gens aiment selon leur devoir, et selon le goût de notre Seigneur.* »

ARCHIVES DU CHRISTIANISME AU XIXe SIÈCLE.

Ce journal qui vient de commencer sa vingt-huitième année est le doyen des écrits périodiques protestans français. Il donne des articles de fond sur les questions religieuses du jour, des articles d'édification et d'instruction, des revues d'ouvrages religieux, des biographies chrétiennes et de nombreuses nouvelles concernant le mouvement religieux en France, hors de France et en Suisse en particulier. La couleur dogmatique en est strictement évangélique et orthodoxe ; les principes ecclésiastiques, larges et catholiques dans le bon sens du mot. — C'est avec le *Semeur* le seul journal protestant français qui prenne complétement la défense de la liberté de religion et de culte. La politique lui est tout à fait étrangère.

Les *Archives du Christianisme* paraissent à Paris le 2e et le 4e samedi de chaque mois par numéros d'une feuille d'impression, soit 8 pages, grand in-4°, non compris des supplémens éventuels. — Prix pour la France et la Suisse, franco jusqu'aux frontières : 6 francs de France par an ; 9 fr. pour l'Angleterre, l'Allemagne et les Pays-Bas, franc de port. — On s'abonne à Paris, au bureau chez M. Delay, libraire, 2, rue Tronchet ; à Lausanne, chez M. G. Bridel ; à Genève, chez Mad. Suz. Guers ; chez MM. les pasteurs et dans tous les bureaux de *Poste* et de *Messageries* de France.

RHODA ou l'excellence de la charité. Traduit de l'anglais par un ancien professeur. 1845. Paris, librairie Delay. Prix : 75 cent. Lausanne, librairie Bridel.

Cette petite histoire, ou plutôt cette peinture d'un intérieur de famille vivifié par la charité, est destinée à développer les caractères et les effets de la vertu chrétienne qui couronne toutes les autres. Mais c'est surtout en vue des enfans que se déroulent les leçons, les exemples et les applications pratiques du récit contenu dans *Rhoda*. Il est assez varié, naturel et amusant pour arriver à son but et pour faire comprendre en même temps, à de jeunes âmes, des enseignemens chrétiens aussi élevés que simples et droits.

LE PETIT GEORGES ET HENRI LE MARAUDEUR. 1844, Paris, chez Delay. Prix : 5 cent. Lausanne, librairie Bridel.

C'est un petit traité, destiné aux enfans, pour les prévenir contre la désobéissance et la gourmandise et leur rappeler comment la Bible nous enseigne à résister aux tentations.

(La suite du Bulletin au prochain numéro.)

MALESSERT.

SECONDE PARTIE.

Fontaineseulette[1].

I.

Fontaineseulette n'était ni un château ni une simple ferme; elle tenait de tous les deux à la fois. Bâtie sur les premières pentes des Alpes du Rhône, dans une gorge toute plantée de cerisiers, de noyers, de châtaigniers et à l'abri du vent du nord, elle tournait vers la plaine sa face principale, droite, haute et triangulaire, avec une saillie en forme de tour rustique pour la porte et pour l'escalier d'un assez vaste logement de maître; de l'autre côté, en revanche, plus large qu'élevée, elle s'abaissait progressivement avec la grange et l'écurie, finissant même, de dépendances en dépendances, par s'accroupir et se perdre vers le sol plus incliné. C'était une aire, et c'était un nid; un faucon s'en serait contenté et le ramier voyageur y reposait ses ailes.

Tout cela, grange et château, de loin s'entrevoyait à peine et paraissait comme enseveli sous une vague de ce torrent de feuillages qui précipitait ses flots verdoyans du haut des montagnes. Mais une fois engagé sous ces dômes, on n'y manquait ni d'air frais et doux, ni, à travers les arcades des vieux noyers, de soudaines échappées sur les cimes qui, laissant tomber leurs ban-

[1] Voyez les livraisons de mars et d'avril, pages 14 et 209 de ce volume.

deaux de nuages au milieu de l'éclat du soir, étaient là comme se souriant à elles-mêmes dans leur majesté pure et inaccessible.

Sylvestre, tout à la grandeur et à la beauté de ce spectacle, se livrait à sa contemplation avec un enchantement qui semblait refléter sur son front blanc, transparent et serein, la paisible illumination des montagnes. Ainsi arrêté dans le sentier qui montait, en serpentant, la prairie penchée au sommet de laquelle était assise Fontaineseulette, il fut soudain tiré de sa rêverie par une voix fraîche et pure comme celle de la source des monts, et qui lui dit sans timidité :

— Eh bien! monsieur, voilà comme vous êtes pressé de nous voir. Il y a bientôt un quart d'heure que M. d'Orny nous a dit que vous arriviez, qu'il vous avait devancé pour vous annoncer et s'annoncer lui-même en personne, lorsque vous n'étiez plus qu'à deux pas de la petite fontaine au-dessous du jardin; mais de la façon dont vous y allez, je ne sais pas si nous aurions pu vous espérer avant demain matin; d'autant plus que vous vous proposez, à ce qu'il paraît, de faire un grand détour par la crête des monts, au lieu de venir tout simplement par le plus court chemin jusqu'à nous.

Elle continua quelque temps sur ce ton, Sylvestre se confondant en excuses, elle, le raillant toujours; mais enfin, quoiqu'il ne fût point pressé de faire taire ces doux reproches et cette charmante voix, il lui dit :

— Grondez-moi autant que vous voudrez, Mademoiselle; mais si je me suis arrêté là-haut si longtemps, c'est que je m'y étais transporté avec vous.

— Comment cela? lui dit-elle.

— Ah! reprit-il, je ne sais en vérité comment cela s'était fait : mais nous étions ensemble dans ces vallons aériens, au contour de ces blanches cimes; vos pieds faisaient légèrement craquer cette neige d'un rose argenté; nous passions là, nous tenant par la main, à demi soulevés par l'éther, et tenez! voyez-vous cette galerie colossale que l'on dirait d'albâtre ou de nacre irisée, et qui tourne et se perd derrière ce rocher; c'est là que nous arrivions tous les deux : qui sait? peut-être à la porte de quelque monde sublime, dont on n'a jamais entendu parler jusqu'ici.

— En vérité, dit-elle, je ne me doutais nullement que je fisse, et avec vous, un si terrible voyage. En attendant, contentez-vous de m'offrir en effet votre bras, mais pour me conduire au salon;

je crois bien que vous n'y auriez jamais fait votre entrée sans moi, s'il fallait absolument quelqu'un pour vous introduire; mon tuteur est occupé en ce moment à résoudre sur sa canne un problème d'équilibre plus difficile que tous ceux que tranche notre héros le grand Frédéric, et votre ami Fernand est en train de belle conversation avec Mme de Préverenges; il me serait difficile de dire qui l'emporte de vous deux auprès d'elle, mais je suis votre amie, et je vous promets de vous tenir au courant.

Comme elle disait ces mots en riant, non pourtant sans une certaine émotion désagréable qui lui vint tout à coup après les avoir prononcés, dans le mouvement qu'elle fit pour reprendre un air naturel et pour mieux voir l'effet de son badinage, elle allait retirer son bras de celui de Sylvestre; mais se trouvant apparemment trop cruelle, elle se hâta de l'y soutenir pendant qu'il y était encore engagé; pour bien faire et se bien raccrocher, il lui fut impossible de ne pas appuyer un peu : alors toujours plus confuse, quoiqu'elle n'eût que repris sa position première, il lui sembla que d'avoir ainsi remis d'elle-même son bras dans celui de son compagnon, c'était presque plus, par exemple, que de lui avoir tendu la main. Notre héros apparemment en jugea de même, car il crut pouvoir mettre fraternellement cette petite main dans la sienne. Madeline, n'ayant pas trop le droit de se fâcher, lui sut gré plutôt d'une audace où son tuteur ne verrait sans doute qu'une variété de la manière anglaise et qui lui faisait oublier à elle sa propre témérité. Cela la remit : reprenant donc son sourire, ce sourire sensible et fin qu'elle avait surtout dans les yeux, elle dégagea sa main, puis son bras, sans mot dire, marchant la première, mais, à tous les caprices du sentier, se retournant à moitié vers Sylvestre avec des regards où se fondait par momens, comme dans une flamme secrète, leur trait habituel de naïve agacerie et de rieuse curiosité.

II.

Ils arrivèrent au jardin, qui s'étendait sur un petit plateau situé au sommet de la pente. Sylvestre, pensif et ému, suivit Madeline dans le salon : plus rêveur qu'embarrassé, il ne s'aperçut pas qu'en entrant, au lieu de s'adresser d'abord à Mme de Préverenges ou au maître de la maison, il faisait une profonde et vénérable et silencieuse révérence à son ami Fernand, arrivé quelques momens avant lui. Tout le monde se mit à rire. Notre héros revint à lui-

même d'assez bonne grâce et assez vite pour en faire autant.
— Que veux-tu ! dit-il à Fernand avec bonhomie, je t'ai pris pour le maître de céans : explication qui, intérieurement, n'amusa pas peu les deux dames. Mme de Préverenges y vit une allusion, une malice profonde et commença de suspecter ce jeune homme d'avoir plus d'esprit qu'il n'en montrait, tandis qu'il en avait tout bonnement plus qu'il ne pensait. Pour Madeline, ce fut une de ces heureuses simplicités qui ne lui déplaisaient pas chez Sylvestre, tant elles déconcertaient net tout l'aplomb, toute l'habileté de son rival; une de ces heureuses rencontres où, s'il tombait, il tombait du moins toujours juste et précisément où il fallait, témoin sa grande mésaventure sur le grand-escalier. Nous ne prétendons pas décider entre ces deux dames: il est certain seulement que Sylvestre, allant de Fernand à M. de Montalègre, lui dit aussitôt avec une égale ingénuité : — Et tout naturellement c'est vous, Monsieur, que je prenais pour mon ami.

— En vérité je le suis, continuez seulement votre distraction ! répondit le vieux chevalier sans broncher, mais en tournant un œil à moitié favorable sur notre héros. Comparée à l'amour, poursuivit-il à part soi, l'amitié est tout à la fois chose plus rare et plus aisée : aussi a-t-elle une généalogie beaucoup moins nombreuse que son frère, et qui depuis Oreste et Pylade, n'est pas bien longue à dresser.

— Mais à nous, Monsieur le rêveur, reprirent les deux dames, quel rôle nous aviez-vous réservé dans votre sublime préoccupation ?

— O ma grand'mère, pensa Sylvestre, si tu ne viens à mon secours je suis perdu !

La grand'mère était une maîtresse-femme, avons-nous dit, qui passait même dans l'esprit de ses valets et de ses servantes pour avoir un démon ou *servant* familier, pour tout savoir et tout voir, quoiqu'elle ne quittât guère son fauteuil, et que les lunettes qui lui pinçaient le bout du nez ne fussent jamais braquées ailleurs que sur sa tapisserie ou sur son tricot toujours sautillant sous ses doigts. Comme, à chaque instant du jour, elle envoyait toute sorte de pensées à son « cher enfant, » l'une d'elles qui avait apparemment carte blanche pour ses instructions, comprit sa maîtresse à merveille, se détourna un instant de sa route et alla se loger dans le cerveau de Fernand. Celui-ci, coupant aussitôt la parole à notre héros, qui n'eut garde de s'y opposer, se mit à répondre pour lui,

assez agréablement, mais sans bien savoir, comme on dit, quelle mouche le piquait.

Partagé donc entre l'embarras que lui causait toujours la simplicité de Sylvestre et la double envie qu'il se sentait de la réparer et d'en profiter: — Eh, Mesdames, s'écria-t-il, ne voyez-vous pas qu'avec M. le chevalier et moi, mon ami se trompait seulement de réalités, mais qu'avec vous il rêvait, il rêvait véritablement!

— Rêver n'est pas peu de chose, dit le chevalier: c'est le commencement généalogique....

— Et peut-être aussi la fin de tout, interrompit Mme de Préverenges qui craignait une dissertation.

— Qu'importe, ajouta Madeline, pourvu que le rêve soit beau!

— Il l'était! fit Sylvestre à part, mais d'une voix presque aussi haute que le soupir dont il accompagna cette réflexion.

— Madame, reprit le chevalier, en s'adressant à Mme de Préverenges, j'aurais mille moyens invincibles de vous démontrer que c'est au commencement et non à la fin des choses que le rêve doit être placé en bonne généalogie. Mais voici notre oracle qui entre, contentons-nous de le consulter. — Josué, fils de Nun, apprends-nous ce que c'est que rêver.

— Monsieur, le souper est servi, dit Josué, qui se retira aussitôt, n'ayant rien entendu.

— Oh! la conclusion vulgaire! s'écria Mme de Préverenges.

— C'est celle de la vie, de la vie du moins où l'on mange et l'on rêve, lui répliqua le chevalier, et je pourrais vous montrer encore, ajouta-t-il, que, pour être fortuite, cette réponse de l'oracle n'en a que plus de profondeur. Combien de choses que l'on méprise en paroles et que l'on savoure en réalité! La langue a beau dire: elle ne peut rien sans les dents, qui la tiennent à leur merci. Nous sommes même forcés de nous manger les uns les autres, il ne s'agirait que de le faire honnêtement. Entre bonnes amies, on se mange, il est vrai, de caresses, mais il ne faut pas trop s'y fier. Peut-être un jour sera-ce la mode, dans tout l'univers, de se manger, non plus de haine et d'envie, mais d'amour et d'amitié. Alors nous serons tous en tous: ce sera la fusion, la transmutation universelle. Manger, se nourrir et nourrir, donner du sien et recevoir de celui des autres, passer d'être en être et faire ainsi le tour de la vie, il y a là-dessous, croyez-moi, un profond mystère.

Mais allons voir si mon cuisinier est digne d'y toucher, même en ce degré inférieur.

Après ce court fragment de généalogie transcendentale, le docte et galant chevalier tendit la main à Mme de Préverenges et la conduisit dans la salle à manger. Madeline passa son bras dans celui de Fernand, mais elle l'y tint si en l'air et si droit que Sylvestre ne regretta point trop de ne l'avoir pas ainsi dans le sien.

III.

Le lecteur s'attend peut-être à souper aussi à Fontaineseulette avec nos deux voyageurs : mais il se trompe ; nous le respectons trop pour le supposer à jeun, et nous lui offrirons seulement, en guise de dessert, cette courte digression, aussi indispensable qu'une digression puisse l'être.

Madeline n'avait nullement l'intention de déplaire à Fernand ; au contraire, elle ne demandait pas mieux que de le faire enrager. Mais, précisément, elle lui en voulait de n'être jamais bien sûre de pouvoir le désoler à son gré, au lieu qu'avec Sylvestre elle se sentait pour cela, non point sans remords il est vrai, mais sans gêne : ce remords, après tout favorable au vaincu, la troublait moins qu'il ne la piquait au jeu ; mais d'y éprouver, avec Fernand, tant d'embarras et de sécurité tout ensemble, l'impatientait. Aussi, quand elle lui eut fait dire quelques mots gracieux, légèrement émus, sur le charme d'un séjour à Fontaineseulette et tout ce qu'il pourrait promettre de bonheur, elle l'écouta, pour sa récompense, d'un regard plus sérieux et plus ferme qu'au juste elle ne l'aurait voulu.

Sans se rendre exactement compte d'une froideur de réception trop capricieuse, d'ailleurs, pour qu'il l'interprétât tout à son désavantage, Fernand en ressentit pourtant une colère secrète et comme un vague desir de vengeance qui pût le relever à ses yeux. Ce flot de passion et d'humeur se reporta naturellement sur Sylvestre, au risque de se convertir, dans le premier moment, en petites noirceurs ; mais Fernand, blessé, était tenté de ne plus voir dans son ami qu'un acolyte et un second ridicule dont il lui était permis cette fois de terminer le rôle par le premier moyen venu, comme un héros classique qui dirait à son confident, Zerbin, je suppose, ou Albin, ou tel autre mannequin de tragédie.

Allez, allez, Zerbin, car j'entends la princesse :
Seul avec elle ici prenez soin qu'on me laisse !

Et sous peine de manquer à tous ses devoirs dramatiques (comme au reste l'auteur a soin de le lui rappeler entre parenthèses), Zerbin, sans se faire prier, à l'instant doit sortir.

IV.

Quand les deux jeunes voyageurs se retirèrent dans l'appartement qui leur était destiné, une grande et belle fille en venait, ayant achevé de le préparer.

— Ma foi! dit Fernand, après qu'ils furent entrés, je n'ai jamais vu si belle créature.

En ce moment on heurta, et elle reparut, comme si elle avait oublié quelque chose dans la chambre où ils se trouvaient. Elle les regarda l'un et l'autre, en passant, d'un air fort aisé, et se mit à ranger les plis des rideaux qu'elle ne semblait jamais pouvoir régulariser à son gré. Elle avait le teint éblouissant, la taille et le cou admirables, de jolis cheveux châtains sur lesquels s'étalait sa large coiffe rustique de soie et de dentelle noires, des lèvres purpurines et sous de longs sourcils bruns, minces et arqués, de charmans yeux d'un bleu clair et vif, brillans et humides comme la fleur des champs dans la rosée du matin.

— Parle-lui donc, dit tout bas Fernand à Sylvestre.

— Mademoiselle, fit celui-ci machinalement, comment vous appelez-vous?

— Lise, répondit la belle grande fille, moins attentive à l'insignifiance actuelle qu'à la haute portée de la question.

— Eh bien, Mademoiselle Lise.... Sylvestre allait ajouter: Bonne nuit! — mais Fernand, l'ayant devancé, continuait ainsi le dialogue.

— Lise, voyons, soyez franche: combien avez-vous d'amoureux?

— Que sait-on? lui répliqua-t-elle aussitôt: peut-être que j'en ai deux.

— Ah! belle Lise! si j'étais vous, je n'en aurais jamais qu'un.

— Oui, si.... mais *si* ne veut pas dire grand'chose, reprit-elle sans le regarder.

— Ah! ma chère Lise.... Il s'approcha du rideau qui, étant retombé, la cachait presque tout entière; mais elle se tira à temps de côté, ne lui laissant entre les bras qu'une énorme colonne cannelée de brocard violet, et sortit tranquillement comme s'il ne fût rien arrivé.

— La traîtresse! s'écriait Fernand, et la peste soit de ses rideaux en peau de chagrin! ils m'ont tout écorché le visage, et je crois, Dieu me pardonne! qu'en les arrangeant elle y avait planté une douzaine d'épingles au moins.

— Ce sont les traits de ton amazone, dit Sylvestre; elle te les a lancés en fuyant: heureusement il ne sont pas restés dans la blessure. Tu as seulement le nez un peu pointillé par le bout, juste comme le dez d'argent de ma grand'mère; mais ce ne sont que légères piqûres, demain matin il n'y paraîtra plus.

Après exacte et minutieuse vérification devant la glace, Fernand, rassuré, revint à son enthousiasme pour la jeune servante, dont il détailla la beauté d'une manière si sentie que le bon Sylvestre, sans se rendre bien compte de son impression, était presque choqué: mais comme son compagnon mettait à sa description et à ses éloges un ton de franchise, de conviction qui lui était assez peu naturel, notre héros se persuada finement qu'il raillait. Aussi, lorsque Fernand, emporté par le sujet ou voulant profiter de la première occasion pour essayer de détourner, de tenter son rival, se fût écrié: — Non! je n'ai jamais vu si belle créature! qu'est-ce que M[lle] de Mézières auprès d'elle! — Sylvestre l'ayant considéré un moment de toute la sereine fixité de ses grands yeux noirs, laissa brusquement s'épanouir ses paupières avec un éclat de rire qu'on entendit rouler au loin dans le long corridor, puis, entrant dans le cabinet attenant qui lui était destiné, il se déshabilla et se mit au lit.

— Tu as beau rire à ébranler la montagne, poursuivait Fernand, piqué; c'est ton ridicule amour qui t'aveugle ou plutôt qui t'empêche d'en convenir: elle est bien plus belle que Madeline; elle est plus grande, aussi bien faite, presque aussi blanche, sa peau est presque aussi fine et, si elle a moins de transparence, elle a un incarnat plus velouté. Le nez est moins correct, un peu fort, un peu relevé, mais quelle beauté de sang et quel magnifique tour d'épaules!

— Et quelles mains! conclut Sylvestre à moitié endormi; avec une seule des siennes on en ferait deux.

V.

Fernand, qui voulait mieux en fait de bonheur que des songes, ne fut pas si prompt à céder au sommeil. Trop frappé lui-même

de l'éclatante beauté de Lise pour repousser les traits enflammés qui en étaient tombés sur lui ; trop audacieux, trop ardent et trop vain pour regretter ce qu'il avait fait, il s'en inquiéta cependant, mais pour voir comment il fallait en tirer parti. Mêler les cartes, rendre Madeline jalouse, envelopper Sylvestre dans une intrigue vulgaire, comiquement et malgré lui, tout cela, avec un peu d'attention, de manége et d'audace, ne pouvait pas beaucoup nuire et pouvait servir. Ainsi concluait Fernand, dont la pensée se porta ensuite avec complaisance sur certaines chances de fortune plus qu'aventurées, mais où il se sentait soutenu par cet instinct qui, en toutes choses, le portait au calcul, même hasardé, et au jeu. Nous les expliquerons plus tard. Pour le moment il suffira de dire à peu près comment il les associait ce soir-là à ses projets et à ses réflexions. — Ah! pensait-il, que la fortune favorise mon droit, qu'elle me rende ce château de mes pères, et j'aurai bien vite la châtelaine, le chevalier pour dresser mes armoiries, Sylvestre pour nous faire rire.... mais par ma foi ! belle Lise, il faudra que vous en soyez aussi.

Fernand donc ne faisait pas, en veillant, moins de songes que son ami, dormant déjà dans la chambre voisine et rêvant sans doute aussi de son côté.

VI.

En ce moment s'élevait dans le salon du rez-de-chaussée une discussion entre les personnes qui y étaient restées après le départ des deux jeunes gens.

— Il est vraiment fort bien, observa Mme de Préverenges.

— Oui, mais vous ne nous dites pas lequel des deux, ajouta l'exact chevalier.

— Maintenant je ne vous le dirai plus, dit la dame, en ayant l'air d'affecter la coquetterie inoffensive plutôt que toujours innocente qui lui était naturelle.

Le malin vieillard fit en silence un de ces mouvemens de tête de bas en haut, ou en avançant le menton, qui lui étaient familiers ; au même instant sa main opérant un quart de conversion, la canne pondératrice passa du glissant index sur les deux doigts réunis, où elle se reposa un instant de ses fatigues dans une immobilité absolue.

— Ils sont fort bien tous les deux, ajouta-t-il, en reprenant

ses évolutions; même le Sylvestre, maintenant qu'il commence à s'apprivoiser. Mais lequel se montrerait le mieux digne de vous, ma belle cousine, ou de Madeline, si on leur permettait d'y songer? c'est ce que je vous défie d'être sûre de m'apprendre aussi bien que je le saurai dans peu. J'ai mon plan, mais comme vous, belle cousine, je préfère garder mon secret.

Les deux dames lui firent là-dessus mille questions auxquelles il ne répondit rien. Madeline, debout sur un tabouret derrière lui et s'appuyant sur son épaule, avait beau vouloir faire pencher la canne d'un côté ou de l'autre : il la remettait imperturbablement en équilibre, jusqu'à ce qu'enfin il ajouta, soulevant une difficulté nouvelle au lieu de rien décider.

— Mais voyez-vous seulement toute la question? Le Sylvestre pût-il mieux vous plaire, Mesdames, et cela n'est pas impossible, car il a pour lui votre esprit de contradiction quand même il serait moins digne de vous aimer; fût-il encore, admettons-le pour un moment par pure hypothèse, fût-il très-amoureux, serait-il aussi très-courageux, comme doit l'être un cavalier accompli et tout homme qui prétendra que je l'appelle cousin ou neveu, quand ce serait à la mode de Bretagne ou au dernier degré généalogique qni se puisse compter?

A ces mots la balance se mit assez visiblement à baisser d'un côté que Madeline estima être celui de Sylvestre : aussi la pétulante beauté, craignant à tout hasard les influences occultes, donna-t-elle sur l'autre bout de la canne diplomatique un grand coup de son petit poing tout formé qui la fit sauter jusqu'au plafond.

Puis, elle embrassa tendrement le vieux chevalier à plusieurs reprises, sans lui laisser le temps ni l'envie de se fâcher, et se retira en chantant, gaie et légère comme un oiseau qui passe d'un arbre à l'autre, en se soulevant et dansant dans les airs avec un cri joyeux.

VII.

Quand le bon chevalier fut seul. — Allons *gradatim*, se dit-il tout haut : mais commençons sans tarder. Demain je les mène à la chasse : nous verrons lequel s'en tirera le mieux. Les honnêtes gens comme nous, qui vivons sans rien faire, doivent savoir chasser. Ensuite il est à prévoir que nous ne manquerons pas d'aventures; or, je suis là pour tout observer et porter sur tout un

jugement net, impartial, même sur le cœur de *petite folle* qui prétend aussi me le cacher : mais nous verrons bien! et je ne dirai mon dernier mot qu'après elle, j'y suis décidé : en sorte que si elle ne veut pas me dire le sien, le mien..., non plus, elle ne le saura jamais.

Le lendemain, il fit appeler les deux amis de bonne heure par Josué. Sylvestre, déjà debout, suivait d'un œil ravi les jets de pourpre qui annonçaient çà et là sur les cimes la présence du soleil encore invisible pour lui. Il descendit aussitôt, pendant que son ami se débattait entre un sommeil acharné et ce caprice d'un vieux chasseur en retraite, comme Fernand appelait le chevalier en se réveillant et se rendormant coup sur coup plusieurs fois. Enfin il fut prêt, et tous trois partirent, le fusil en bandoulière, se dirigeant vers les montagnes voisines.

Ils avaient fait une heure de montée dans les bois sans avoir rien aperçu, lorsque le chevalier, qui marchait d'ordinaire en tête ou sur les flancs de l'expédition, dit tout bas : — Attention! il y a là un faisan : sa tête est cachée dans les feuilles, mais voyez-vous sa longue queue qui pend sous ces branches et son plumage d'un jaune enflammé! Mettons-nous à distance les uns des autres pour être plus sûr de ne pas manquer ce beau coq pendant qu'il se pavane; car vous savez, je pense, que, généalogiquement, un faisan n'est qu'un coq, et il en est ainsi de plusieurs autres êtres empanachés. — Telle fut, avant le combat, la harangue du bon chevalier; mais celui qui en était le sujet, ne la trouvant apparemment pas de son goût, partit aussitôt sans mot dire et, rasant le sol, se dirigea sur la droite vers un abrupte ravin très-feuillé. Le vieux chasseur ne perdit pas la tête : — Tirez! cria-t-il à Sylvestre, sous le feu duquel le faisan était obligé de passer. Notre héros, docile et prompt, le coucha en joue, et véritablement son regard enfilait si bien l'oiseau fugitif, juste au bout de son arme, qu'il ne douta pas de le voir tomber; mais, ô malheur! le coup n'était pas parti, et le faisan disparut. — La peste soit du mauvais fusil! s'écria le chevalier. Il le prit pour l'examiner. C'est singulier, dit-il, je n'ai point vu de fumée et il n'y a pourtant plus d'amorce : l'auriez-vous oubliée? ah! ah! ajouta-t-il après une nouvelle perquisition : et la charge aussi, à ce que je vois! Si le faisan revient, il faudra le lui dire, pour qu'il puisse au moins rire de sa peur. — Le pauvre Sylvestre avoua qu'il n'avait pas autrement pensé à la nécessité de charger

son fusil quand on voulait s'en servir. Après cet aveu, il ne lui restait plus qu'à baisser la tête sous les plaisanteries de ses deux compagnons; il le fit avec d'autant moins de peine qu'il n'écoutait jamais tout entiers les discours de Fernand, et que ce dernier se montra si impitoyable que le bon chevalier jugea bientôt inutile de l'aider.

Nos trois chasseurs, se remettant en marche, continuèrent d'avancer dans la montagne. Mais nous ne les suivrons pas plus loin, et nous nous contenterons de venir les attendre à Fontaine-seulette, où l'on épiait fort leur retour.

Quand le chevalier reparut sur le perron du jardin : — Grâce! s'écria-t-il en s'y arrêtant, son fusil à la main, et se tournant vers Mme de Préverenges, grâce! miséricorde! si je vous les ai enlevés tout le jour, et si je ne vous en ramène qu'un sur les deux! Voilà M. d'Orny qui me suit, mais nous ne savons en vérité ce que le Sylvestre est devenu. Nous nous sommes séparés un moment, il n'aura pas pu nous rejoindre. Pourvu seulement qu'il découvre un hameau ou un chalet pour la nuit!

Il se mit alors à raconter, aidé de Fernand qui arrivait, l'aventure du faisan, et le peu de science meurtrière que possédait notre héros. Madeline n'était nullement d'humeur à s'en égayer : elle interrogeait son tuteur avec inquiétude. — Au fait, pensait-elle, c'est moi qui suis responsable de ce pauvre Sylvestre, et le moins que je puis faire c'est de remplir envers lui les devoirs de l'hospitalité. Voyons! mon cher tuteur et parrain, finit-elle par dire tout haut, vous nous l'avez perdu! eh bien! il nous faut tous aller le chercher. Et déjà elle appelait Josué, Lise, André, tout le monde, lorsque, de la terrasse où l'on s'était rassemblé, on vit notre héros lui-même achevant de descendre les pentes qui ramenaient à la maison. Joyeusement salué, il fit une entrée d'autant plus triomphale qu'il portait, comme on porte un enfant dans ses bras, et soutenant sa proie avec le canon de son fusil.... une large motte du plus fin gazon, toute plantée encore de magnifiques fleurs des montagnes.

L'ayant fait asseoir et se rafraîchir, — Voilà donc de votre gibier, ne put s'empêcher de lui dire le chevalier, qui regretta aussitôt sa parole imprudemment lâchée, en pressentant, mais un millième de seconde trop tard, ce qui allait arriver. En effet Madeline, s'approchant de son tuteur, tournait autour de son sac et mettait déjà la main à l'entrée, tandis que Fernand, renchérissant

sur le chevalier, ajoutait : — Mais voici des plumes blanches qui nous annoncent quelque oiseau rare, une perdrix des montagnes, ou le Dragon blanc du Lac-Vert, dont tu m'as si souvent parlé. — Il tirait en même temps du sac de Sylvestre une poignée de ces petit lys des Alpes, aussi purs, mais plus gracieux peut-être, surtout plus délicats et plus frais que ceux des jardins, d'une blancheur enfin plus virginale et, pour ainsi, dire plus éthérée.

Mais, dit Madeline en achevant son inspection, que dès le premier coup-d'œil elle avait du reste jugée parfaitement inutile, quelques belles fleurs pour nous autres pauvres délaissées, ce n'est pas sans doute une chasse merveilleuse : la vôtre pourtant, mon cher tuteur et parrain, soit dit sans vous manquer de respect, me semble encore d'un degré au-dessous, dans l'ordre généalogique.

— Petite folle! répondit le chevalier pris au piége, mais qui ne voulut pas y rester tout seul; petite folle! ne croyez pas que je descende à répondre sur des matières complétement hors de la portée de l'esprit féminin; mais demandez à Fernand : moins élevé que moi dans la hiérarchie du noble art de la chasse, peut-être pourra-t-il vous révéler quelques-uns de ses mystères.

— Le sac de M. d'Orny a fort bonne mine; s'il pèse autant qu'il est gros.... dit, en le soulevant, Josué présent au débat.

— Josué, fils de Nun! vous savez bien ce que vous dites, mais vous ne dites pas ce que vous savez. Allons, avoue, continua le chevalier, devenu tout à fait impitoyable dans sa défaite, avoue que ce sac ne contient que de la mousse : c'est du gibier postiche de l'invention de Fernand.

— De la mousse, s'écria Madeline en se tournant vers Mme de Préverenges; vous voyez bien que M. d'Orny a pensé à nous; ce sera pour garnir les fleurs de M. Malessert.

VIII.

Passé le premier moment de confusion, cette petite scène ne fit pas trop de chagrin à Fernand. Sa profonde science l'interpréta au gré de son amour-propre, comme un dépit affecté ou réel qui, dans tous les cas, témoignait en sa faveur; tandis que Sylvestre, avec ses herbages, s'était sûrement rendu ridicule. Il fut confirmé dans cette opinion par les détails, éminemment vulgaires se-

lon lui, dans lesquels Sylvestre entra bientôt sur ce qu'il avait fait depuis qu'il s'était trouvé séparé de ses compagnons.

— J'arrivai, dit-il,....

— Par quel chemin ? demanda le chevalier.

— Ah! vraiment, lui répondit Sylvestre, je n'y ai pas fait attention: indication topographique qui parut médiocrement satisfaire son interlocuteur; aussi notre héros put-il continuer son récit à peu près sans interruption de ce côté. — J'arrivai, reprit-il, dans un endroit de la montagne qui me fit grand plaisir. C'était un long pli de terrain qui se prolongeait au bord ou plutôt dans le flanc du ravin lui-même; mais celui-ci n'y perdait rien en escarpement ni en profondeur; au contraire: le petit vallon qui lui servait de rebord était comme un fossé qu'il fallait franchir pour arriver jusqu'à lui. Mais que je vous raconte d'abord pourquoi j'y descendis. Il était tout rempli de pins et de hètres qui, s'élevant fort haut et poussant au loin leurs branches, le faisaient ressembler à un berceau d'enfant protégé de son rideau vert: les uns s'élevaient tranquillement du milieu de son lit; les autres grimpaient sur la pente ou, se dressant sur le précipice, quelquefois se recourbant, se tordant et, en quelque sorte, s'agenouillant sur celui-ci, semblaient tendre les bras à leurs compagnons étagés au-dessous. A mon arrivée, j'entendis un grand frétillement sous leurs voûtes, tellement qu'au premier abord je ne doutai pas d'y trouver réunis mon faisan et toute sa parenté....

— A laquelle il racontait l'aventure, conclut le chevalier.

— A voir leur légèreté, leurs gambades, leurs jeux de branche en branche et d'un arbre à l'autre, c'étaient presque des oiseaux, poursuivit Sylvestre; c'étaient même véritablement de longues queues fauves et empanachées, mais elles appartenaient à des écureuils ou à cette espèce de rat des champs qui leur ressemble pour le caractère et que nos campagnards apellent *dormian* parce que, roulé en boule, il *dort* dans son trou tout l'hiver. Jamais je n'ai tant vu d'écureuils à la fois; sans doute c'était fête chez eux et, comme nous disons, leur jour d'*abbaye*: il y en avait autant que de moineaux dans un champ, et de toutes les espèces: des noirs, des fauves, des gris, et même des blancs, couleur qui est, comme vous savez, celle de leur espèce et non pas seulement leur parure d'hiver. J'avisai un des ces derniers et, ne voulant pas le tuer quand même j'aurais assez cru en mon fusil pour cela, mais pensant d'un autre côté que si je me bornais à l'appeler il ne m'écou-

terait pas, je résolus de monter jusque chez lui et de le prendre vivant pour l'apporter pieds et poings liés à ces dames.

Du fond du vallon un vieil arbre, encore solide et vert, me tendait sa plus grosse branche pour m'aider, et je voyais qu'il en entrelaçait d'autres avec ses voisins, en sorte que je ne manquerais pas de ponts et de jetées pour exécuter ma poursuite. L'écureuil me laissait faire, et ne se pressait point : c'était, comme vous verrez, un malin compère qui savait bien qu'il avait mille moyens de se retourner. Il était blanc comme la neige et voltigeait de branche en branche sans avoir l'air d'y toucher, se retournant même pour voir comment je m'y prenais. Peut-être fit-il avec moi comme le lièvre avec la tortue, voulut-il se *donner des airs* ! ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en arrivant sur un gros pin fourchu et branchu, je mis presque la main sur lui. Il en eut une telle peur qu'il disparut aussitôt dans un trou de l'arbre où nous nous trouvions. Il lui était aussi impossible qu'à moi de sauter plus loin, l'arbre étant isolé et tout au bord du précipice. Pour cette fois je te tiens ! pensé-je en examinant la situation ; j'étais maître de l'entrée de sa caverne. Je voyais même en un coin, dans une espèce de renfoncement qui lui servait de grenier, le reste de son tas de noisettes, toutes égales en grosseur et parfaitement choisies, car on dit que la plus belle trouvaille de noisettes qui se puisse faire est celle de la provision d'hiver d'un écureuil ; mais ce n'est pas moi qui jamais la prendrais. Comme j'avais la main près du trou, transformant ainsi la poursuite et le siége en blocus hermétique et résolu à lutter de patience avec l'ennemi, j'aperçus quelque chose de blanc qui débouchait sous les racines de l'arbre : c'était le joli museau du malin petit sire, qui s'évadait par la poterne sur laquelle, ne pouvant la voir, je n'avais pas compté. Il sortit ainsi par le souterrain du château dont lui seul connaissait le secret et, regardant en l'air avec ses yeux roses, d'un air qui me parut passablement narquois, il s'enfuit tout de bon. Je restais maître de la place, mais comme cela ne me servait à rien et qu'étant minée, paraissait-il, elle n'était pas sûre, j'en descendis. Nous avions fait un tel tapage dans les branches, que tous les écureuils avaient peu à peu disparu. Je me promenai donc solitairement dans le petit vallon, porté peu à peu par lui au-dessus du ravin dans la partie supérieure de la montagne et rêvant sous ses longues voûtes....

L'expression de son regard fit craindre à Madeline qu'il ne

pensât tout haut, ce qui l'obligea de le regarder assez vivement pour le rappeler à lui-même. — .... Rêvant à ma grand' mère, conclut-il; puis il reprit. Je montai encore quelque temps....

— Jusqu'où? demanda de nouveau et non moins inutilement le malheureux chevalier.

— Jusqu'à un endroit, dit Sylyestre, où, après avoir longtemps erré, je vis tout à coup le plus magnifique jardin des Alpes que ceux qui les connaissent puissent se figurer: une petite esplanade toute fleurie, toute verte, tout humide et fraîche au soleil; elle faisait esplanade sur la pente, à une trentaine de pieds du sommet, et il était évidemment plus facile d'y monter par le fond de la vallée que d'y descendre de l'endroit où j'étais; mais le jour était trop avancé pour faire un si long détour. De ma place je pouvais distinguer, dans ce parterre de fées, toutes sortes de fleurs, de gentianes, d'anémones, et ces lys plus blancs que la neige où pas même un chamois n'a passé: j'étais bien sûr qu'une fois descendu près d'elles, ces bonnes petites reines de la montagne ne me tiendraient pas rigueur comme les faisans et les écureuils; mais la pente jusqu'à l'esplanade était une couche d'ardoise fort inclinée, sur laquelle il ne pouvait être question de marcher. Je pris donc une large dalle de pierre, plate et raboteuse, je m'en fis un traîneau, je m'assis dessus, je fermai les yeux et pensant.... à ma grand' mère, je me laissai glisser. Mon traîneau se brisa en route. mais nous ne versâmes point, excepté à notre arrivée sur le gazon, où j'accomplis deux ou trois tours seulement, tandis que la grosse pierre, ma compagne de voyage, plus curieuse ou plus hardie, reprenait son élan, gambadant, faisant la roue....

— Où? comment? dit encore l'exact et minutieux chevalier.

— De la fin de l'esplanade dans le torrent. Quant à moi, reprit Sylvestre, je me contentai, pour me rafraîchir, d'une source aussi pure et profonde que silencieuse, qui, sortant du pied des premiers rochers, s'écoule de là obliquement tout au travers du jardin. C'est elle seule qui l'arrose et le cultive en y traçant mille petites rigoles d'argent. Aussi les fleurs s'entassaient-elles sur ses bords et jusque sur les blocs arrondis ou creusés par le temps qui formaient des îles d'un pied de diamètre au milieu de ses flots. Je choisis les plus belles; un bout de rocher que la source contournait en s'y ramassant, soulevait à fleur d'eau sa tête moussue, toute diaprée d'étoiles roses ou azur. Je le tondis sans pitié, mettant à nu son vieux crâne; j'arrangeai ainsi sa dépouille sur une

feuille d'ardoise pour la mieux conserver, et je vous l'apportai, me disant, au rebours du loup de la fable : « Eh bien ! puisque je ne suis ni loup ni chasseur,

Je veux faire ici l'herboriste,

au risque de fournir trop belle matière à mon ami Fernand ! »

Ainsi parla Sylvestre ; jamais, si ce n'est à lui-même, il n'avait tenu discours si suivi et si long : l'animation de la journée et le plaisir de revoir Madeline l'avaient entraîné; mais le soir, aidé de Fernand, il se promit bien de ne plus recommencer une description si longue et un si insupportable babil.

— Allons! s'écria le chevalier, vous êtes un vrai Sylvestre, mais vous avez du moins quelque chose à conter.

— Avouez, M. d'Orny, disait Madeline, que ces fleurs sont belles et que vous n'en avez jamais vu de pareilles à Lausanne dans vos jardins ni vos serres.

— Certainement, répondit-il avec une aisance gracieuse, et je suis sûr que c'est la première fois qu'il leur arrive de se trouver en si belles mains.

— Voilà pourtant quelque chose, pensa Madeline, que Sylvestre ne m'a jamais dit; et il me semble qu'il aurait bien pu me le dire aussi sans craindre de me fâcher.

IX.

Il se passa quelques jours sans autre aventure. Sylvestre s'enhardissait peu à peu ; il fournissait involontairement au vieux chevalier une foule de problèmes ingénieux à résoudre par son procédé généalogique ; il trouvait moyen d'entretenir, sans mot dire, des relations sympathiques avec Josué, lequel tenait si peu à parler qu'on faisait courir sur son compte la petite histoire suivante, encore aujourd'hui en circulation : vraie ou non, elle peut donner une idée de sa réputation en fait de taciturnité.

Allant un jour en voyage avec un sien ami presque aussi bon ménager de paroles, ils passèrent, en sortant de la ville, devant un carré de choux qu'ils s'arrêtèrent à regarder en connaisseurs et qu'ils admirèrent silencieusement. — « Voilà de beaux choux ! » dit pourtant, à la fin, le moins retenu des deux voyageurs, en se remettant en route. Josué ne répondit rien, l'ami trouva la chose toute naturelle, et ni l'un ni l'autre ne rouvrit la bouche; mais arrivés

au but de leur voyage, à deux lieues de là : — « Ils étaient beaux, ces choux ! » dit Josué à demi-voix, pour ne pas être en reste de politesse et de réflexion avec celui qui l'avait prévenu.

Sylvestre, à qui Madeline avait conté cette histoire, en était tout charmé; il prétendait que, malgré leur silence exemplaire, il ne s'était pas moins établi, entre les deux voyageurs, une conversation très-intéressante et suivie dont les choux avaient été seulement le point de départ, le fil conducteur et la fin. La jeune fille ne pouvait pas nier absolument cette manière de s'entretenir sans rien dire, mais elle trouvait que Sylvestre s'en contentait bien souvent et qu'il lui laissait trop à elle seule le soin de parler moins mystérieusement.

Quant à Fernand, s'il faisait des progrès dans le cœur de quelqu'un, ce n'était assurément pas, comme Sylvestre, dans celui de Josué. Il en eut le sentiment vague ; or, comme il était loin de dédaigner les petits moyens, il crut faire merveille un beau soir et rétablir l'équilibre en jetant dans la balance — c'est-à-dire ici dans la main de Josué — un louis, accompagné de ces mots : « Tiens ! mon vieux Taciturne, voilà de quoi boire à ma santé. » Mais le lendemain (c'était un dimanche), il put voir à l'église, ainsi que toute l'assemblée stupéfaite, lorsque le marguiller passa devant le banc de la famille Montalègre, Josué avancer la main, tenant un beau louis d'or tout brillant entre le pouce et l'index, et le laisser lentement tomber dans la bourse de la paroisse arrêtée devant lui.

— Josué, fils de Nun ! dit le chevalier qui, selon sa coutume, n'avait mis qu'une pièce de cinq batz, ce qui était déjà dépasser la plupart des assistans d'au moins cent coudées, — Josué, fils de Nun ! à qui diable en as-tu ? voilà qui est peu généalogique : au risque de me ruiner, tu aurais dû m'avertir. — Mais il ne put en tirer aucune explication. Sylvestre ne dit rien, et Fernand, qui se défiait des commentaires, prit les devans pour les faire lui-même. Laissant donc entendre qu'il était dans le secret, il conta l'aventure, avec un si léger changement dans la forme que cela n'en altérait que le fond : procédé ingénieux qui consiste en général à ne pas dénaturer les faits, mais à s'arranger seulement pour qu'ils se dénaturent d'eux-mêmes.

Fernand, la première fois qu'il se trouva seul avec Madeline et Mme de Préverenges, s'extasia d'abord sur le caractère et les bizarreries de Josué. « Et vous savez, ajouta-t-il, quel tour il vient de

jouer à une personne (Fernand s'arrêta d'un air d'intelligence), à une personne, reprit-il, dont le témoignage n'est pas suspect. Voulant sans doute s'attirer les bonnes grâces du vieux Taciturne, le remercier ou le prier de quelque petit service (Fernand dit cela d'un ton de badinage et de plaisanterie qui l'excusait à ses propres yeux), cette personne lui met un jour un louis dans la main : c'était un peu trop généreux, mais enfin il n'y avait pas de quoi se fâcher. Eh bien ! notre original.... » et la suite telle que le lecteur la connaît.

On remarquera que, dans le début même de son récit, Fernand s'était montré narrateur fidèle, impartial, ce qui ne veut pas encore dire consciencieux. Comment cela se peut-il? s'écriera le lecteur, et, s'il est embarassant parfois, il est toujours honorable d'avoir un lecteur un peu vif, pourvu, bien entendu, qu'il vous lise. Comment? dites-vous, ô lecteur que trop de vivacité porte à savoir la fin de cette histoire avant que je vous l'aie contée : mais comme font beaucoup de gens de votre connaissance et de la mienne, savoir en ne disant pas tout lorsqu'ils ont l'air d'en trop dire, ou en laissant croire qu'il y a bien davantage lorsqu'ils ont tout épuisé ; en omettant ou suggérant une idée, un mot, un point, une bagatelle qui ne change rien à l'ensemble ni à l'intérêt du récit, mais qui le laisse flotter en l'air, comme un nuage errant, sur quelque tête dévouée, jusqu'à ce que le vent qui court vienne l'y précipiter. Sans doute cela ne se voit pas toujours aussi à découvert ; sans doute encore, Fernand mit dans ce croquis historique plus d'étourderie et de légèreté que de perfidie, et il ne voulait rendre Sylvestre que ridicule ; mais nous, de notre côté, nous avons moins en vue ici les personnes que les choses; nous excusons celles-là, mais notre devoir est de signaler franchement celles-ci, et le lecteur n'entend pas, d'ailleurs, avoir fait le voyage de Fontaineseulette pour n'y rencontrer que ce qu'il rencontre partout au milieu du chemin.

X.

Convenablement racontée, cette petite aventure ne laissa pas d'apporter quelque dépit dans l'âme vive et tendre de notre aimable héroïne. Il faut donc, pensait la petite philosophe, que ce maudit métal se fourre partout, même en amour, même avec un jeune homme qui ne paraissait pas y songer, qui n'en appelait jamais qu'à sa grand'mère et qui lui aussi, ne fût-ce que par gaucherie,

s'aviserait donc, comme tout le monde, de corrompre et d'intriguer! Quand elle fut seule dans sa chambre, Madeline jeta ses gants sur une chaise et son bouquet sur le plancher : ce bouquet, par mille manéges elle avait amené Sylvestre à le lui offrir; et maintenant il était gisant à terre, où elle se hâta, il est vrai, de le ramasser. Mais quoi! s'écria-t-elle, pour lui je me suis fait piquer par un bourdon, je lui ai tendu la main, je ne voudrais point jurer qu'une autre fois il ne l'ait pas prise de lui-même, et voilà tout ce qu'il sait inventer maintenant pour me faire la cour! Mon vieux Josué s'y entend beaucoup mieux : je suis sûre que c'est aussi à cause de moi qu'il n'a pas voulu de cette pièce d'or. Si cela continue, je crois véritablement que c'est lui que je vais me mettre à aimer. Oh! les pauvres sots d'amoureux: présomptueux à vous faire rire ou timides à vous dépiter: il n'y en a que de ces deux espèces, et je doute que toute la science généalogique de mon parrain puisse me dire laquelle vaut le mieux. Lise, viens me déshabiller et mets tremper ce bouquet, là dans ce verre (qui est encore trop bon pour lui), là, te dis-je, à côté de moi, près de mon lit.

Sœur de Josué, la mère de Lise, commandait à toute la ferme de Fontaineseulette. Notre héroïne, qui, depuis son enfance, y faisait un long séjour chaque année, traitait donc Lise moins comme une suivante que comme une rieuse compagne à laquelle on peut tout dire sans lui dire autre chose que ce que l'on veut.

— Lise, poursuivit donc Madeline, en laissant sa tête, toute bouclée encore, s'affaisser doucement sur l'oreiller, comme une belle fleur qui, à mesure qu'elle s'épanouit, se penche d'elle-même et se couche presque sur le gazon : — Lise, c'est singulier, tu n'as pas les mêmes goûts que ton oncle, tu ne te donnes pas le plaisir de faire une aumône de prince quand même tu en trouves l'occasion.

Très-habile à déconcerter les grosses manœuvres de deux ou trois grands garçons aux longs bras, bien dignes de n'embrasser que du vent, Lise l'était beaucoup moins à se tirer d'un petit piége de femme tel que celui-là. Rouge comme si, après s'être vaillamment défendue, on lui avait pris sur les deux joues un baiser à réveiller les échos des montagnes, elle répondit sans défiance, un certain plaisir aidant à son étourderie et à son embarras : — Mais qui a pu dire à mademoiselle?...

— Toi-même, ma chère Lise, et j'espère bien qu'André a un

peu plus de peine à savoir tes secrets. Je gagerais même qu'il n'apprendra jamais celui-ci.

— Pourquoi pas? fit Lise avec naïveté, quand il me verra une belle robe neuve et qu'il saura que je n'ai pas même eu le temps ni l'envie de dire : Bien obligé.

— C'est égal ! Lise, cette robe ne lui plaira pas la moitié autant, je suis sûre, que celle que je t'avais choisie une fois, et dans laquelle il te trouvait si belle qu'il n'osait presque plus te regarder.

— Alors, je vais remettre ce louis à mon oncle, dit Lise, un peu confuse plutôt qu'attristée.

— Non ; ton oncle s'aviserait encore de quelque bizarrerie peut-être plus forte que la première : donne-moi plutôt cet argent, je le joindrai à la petite somme destinée cette année-ci à avancer ton trousseau. Tu auras ta robe, je la choisirai et beaucoup plus jolie que tu n'aurais pu le faire toi-même; ainsi André n'aura rien à dire: comme l'autre, c'est moi encore qui te l'aurai donnée.... Mais voyons! sois franche, que t'a-t-on dit en te faisant ce cadeau?

— Rien que ces mots: Mam'zelle Lise, vous êtes bonne: je compte sur vous.

— Il compte sur toi! quel est donc son projet et à qui en veut-il?

— Que sait-on? fit Lise, dont c'était là le grand mot de coquetterie et d'adresse: rassurée maintenant et joyeuse, elle ne demandait pas mieux que de prolonger la causerie et d'intriguer à son tour sa maîtresse en ne lui cachant rien. Que sait-on? répéta-t-elle : voilà justement ce que je lui ai répondu.

— Et tu prétendais n'avoir eu le temps ni l'envie de lui rien dire, s'écria Madeline.

— Oui, la seconde fois, quand il m'a donné cet argent, mais la première....

— La première?....

— Oui, le soir même de son arrivée.

— Le soir même !....

— Il m'a demandé combien j'avais d'amoureux.

— Et tu lui as répondu?....

— Que sait-on? comme je viens de vous dire, et vraiment en sait-on jamais rien? Mais, ajouta la belle rieuse, je voyais bien ce que parler voulait dire et ce qui allait arriver.

— Et qu'est-il arrivé? dit Madeline, les dents serrées : vraiment je serais bien aise de le savoir.

— Qu'il a voulu m'embrasser, comme le plus grand nigaud de nos garçons.

— Il t'a embrassée!

— Non pas; il a voulu seulement, fit la belle Lise d'un petit air de supériorité.

— Il a voulu bien réellement t'embrasser, lui, Sylv.... M. Malessert?

— M. Malessert? est-ce que nous parlons de lui à présent? répliqua Lise étonnée, qui, attribuant ce changement de nom à une distraction ou peut-être à une nouvelle ruse de sa maîtresse, ne put s'empêcher d'en être un peu piquée, et ajouta rapidement: Non, M. Fernand lui-même, et j'ai trouvé cela d'autant plus laid que tout le monde voit bien qu'il vous fait la cour.

— Il me semble qu'il te la fait encore mieux, ma belle Lise; mais prends garde, si je deviens jalouse, je dirai tout à André.

— J'ai bien vu, reprit Lise charmée et triomphante d'avoir trouvé si juste, au moins croyait-elle, à qui raconter ses exploits; j'ai bien vu qu'il ne voulait que se moquer d'une pauvre fille comme moi: aussi l'ai-je attrappé comme il faut. Il n'a embrassé que les rideaux et un demi-cent d'épingles que j'y avais accroché pour lui tout exprès. J'ai bien ri, le matin, de voir qu'il avait le nez un peu égratigné.

— C'est pour t'adoucir qu'il t'aura ensuite donné cet argent, fit Madeline, ne pouvant s'empêcher de rire à son tour, maintenant qu'elle se sentait en partie réconciliée avec Sylvestre. Mais que faisais-tu là, je te prie? et comment te trouvais-tu seule avec lui, qu'il ait osé t'embrasser.

— Seule! non pas. Il y avait aussi l'autre, le protégé de mon oncle. Et puis, en allant et venant, j'avais entendu M. Fernand lui parler de moi: c'est ce qui m'a fait rester un moment pour voir ce qui allait arriver.

— Ah! M. Malessert était aussi de la partie, reprit Madeline, de nouveau sérieuse.

— Lui, répondit la suivante avec une étourderie dédaigneuse, il m'a d'abord demandé mon nom, mais je ne sais pas même s'il l'a entendu quand je le lui ai dit, ni s'il m'a seulement regardée. Il n'a jamais l'air de voir personne, et plutôt que de vous rien dire,

il se mettrait, je crois, à parler tout seul. C'est sans doute pour cela que mon oncle Josué l'aime tant.

— Et que toi tu ne l'aimes guère, à ce que je vois. Mais que disaient-ils donc de toi ces messieurs.

— Pour cela, je ne sais si j'ose le répéter à mademoiselle. C'est bien là où j'ai vu que M. Fernand voulait se moquer de moi. Il disait que j'étais....

— Bien jolie ?

— Oui, mais quelque chose de plus.

— Très-belle. Mais c'est vrai, et tu le sais encore mieux qu'André, je crois.

— Très-belle! que dirait mon oncle Josué, ou plutôt comment ferait-il pour se taire s'il nous entendait. Mais, à en croire M. Fernand, qui ne savait pas que je l'écoutais, si je ne suis pas belle personne au moins ne le sera, car il soutenait que j'étais même plus belle....

— Que moi. Allons! j'ai deviné. Et me voilà punie de ma curiosité, car je suis bien forcée d'avouer que c'est vrai. Oui, tu es plus belle que moi, chère Lise, dit Madeline en assurant sa voix, malgré elle un peu altérée: il n'y a que mon tuteur et ton oncle qui n'en conviendraient pas, car il ne s'est trouvé là personne, je le vois, pour prendre le parti de ma pauvre petite beauté, pas même M. Malessert.

— Je ne sais pas ce qu'il a répondu, reprit Lise en montrant évidemment qu'elle était au bout de son récit : il s'est mis à rire si fort que j'ai craint qu'on ne montât; je me suis sauvée et n'ai plus rien entendu.

A ces mots, souhaitant une bonne nuit à sa maîtresse, elle sortit. Madeline resta quelque temps rêveuse, la tête appuyée sur son bras que baignait à demi l'or ondoyant de ses cheveux, et dont la pâle clarté de la veilleuse devait redoubler encore la transparente et fine blancheur; mais, comme il n'y avait personne là pour le voir, nous ne pouvons appuyer ce point d'aucun témoignage authentique, c'est une pure conjecture de notre part. Il n'en est pas de même des détails suivans, sur lesquels on comprend que Madeline elle-même ait pu laisser échapper par la suite quelques indications où nous avons deviné tout le reste.

Le bouquet de Sylvestre était toujours à côté d'elle, sur un guéridon où il se délectait dans l'eau claire, au milieu d'une montagne de pelotes, d'épingles, d'agrafes, de petits peignes de toute

forme, de flacons et de rubans de toutes couleurs. Elle le prit et, rangeant bien méthodiquement les fleurs sur le bord de sa couche, elle se mit à leur dire, non point : « *M'aime-t-il, ne m'aime-t-il pas?* mais : *Faut-il l'aimer, ne le faut-il pas?* Il est terriblement naïf, pensa-t-elle, et je ne voudrais pas d'un mari ridicule; mais lui, du moins, il n'a cherché à séduire que le vieux Josué, il n'a point voulu embrasser Lise, et pourtant je ne saurais dire si je serais bien fâchée de lui en vouloir, à lui, comme j'en veux certainement à Fernand, à qui je ne le pardonnerai jamais. — Après cette belle conclusion, la plus contradictoire, mais aussi la plus féminine du monde, elle replaça le bouquet dans le verre d'un air de regret. — Ah ! reprit-elle encore, s'il n'avait pas cherché à me débaucher mon fidèle Josué !... Elle ne put retenir un soupir ; mais on serait mal venu de lui en faire un crime, car toujours un peu soupirant, presque aussitôt elle s'endormit.

XI.

A la manière dont son histoire fut reçue, Fernand sut bien voir qu'elle produisait presque plus d'effet qu'il n'aurait voulu. Aussi, le premier en-train passé, peut-être cet incident lui eût-il laissé de l'inquiétude et du regret, car il avait, au fond, de l'amitié pour Sylvestre, dont l'innocence et la bonhomie exerçaient aussi leur influence sur lui. Une fois sa position assurée, sa vie rangée, il se sentait porté à y réserver tout naturellement une place indispensable à son ami, il en faisait volontiers le fol ou, comme on dit, le bon enfant du logis. Mais il oublia bien vite ses scrupules tardifs et ce qui les causait, lorsque, le lendemain, un exprès venu de Lausanne lui apporta une nouvelle grave, qui exige quelques explications.

Fernand aurait pu être riche, car il avait un oncle, un oncle d'Amérique, mais malheureusement, au rebours des oncles de comédie, celui-ci avait jugé à propos de manger tout son bien, au lieu de le garder précieusement pour son neveu. Cela ne se voit guère dans les romans, mais souvent dans la réalité, dans les histoires vraies : aussi le voit-on dans la nôtre.

Cet oncle, M. d'Orny-Melvil, avait hérité de son père un million bien compté.... mais tout le monde a lu son histoire dans un des romans de Balzac, et il nous suffira de dire que, ce million, le fils l'avait totalement dissipé. Il ne lui restait plus qu'une terre, d'une valeur encore très-considérable, mais toute grevée d'emprunts

sur lesquels, à la fin, il vivait. Abusant même indignement de sa position à l'égard de son neveu, M. d'Orny-Melvil ou, comme prononçaient les narquois paysans ses voisins, M. d'Orny-*Malevie*, avait eu la malice ingénieuse et barbare de mettre son héritier présomptif au nombre de ses créanciers. Fernand, le voyant pressé d'argent et ne le sachant point si obéré, crut bien faire, dans un moment critique, de sauver ainsi une succession qui l'indemniserait largement; elle lui était assurée par un testament sur lequel le bon oncle se montra fort tendrement communicatif. L'oncle mort, le testament se trouva en effet, il n'y eut que l'héritage qui ne se trouva plus. Le testateur s'était arrangé pour partir avec son dernier sou. En vendant tout, il y aurait de quoi payer; mais il fallait que la justice, si elle devait s'en mêler, voulut bien le faire gratis, et elle n'avait pas encore adopté ce mode de procéder dans ce temps-là. Fernand tenait à ce château, qui lui donnerait à lui, en sa qualité de chef de la famille, divers droits, inutiles à un autre; il se retourna donc de toutes les façons pour arriver à un arrangement qui ne le fît pas succéder seulement à la ruine de son oncle, et qui pût satisfaire raisonnablement les créanciers. Mais quelques-uns d'entre eux refusèrent de se relâcher assez de leurs prétentions pour qu'on parvînt à s'entendre. Enfin, comme dernière ressource qui lui laissait au moins la chance du sort, il eut l'idée de mettre la terre de son oncle en loterie; son influence, au double titre de prêteur et d'héritier qui conservait toujours certains droits éventuels, décida pourtant les autres créanciers ses confrères. La famille avait beaucoup d'aboutissans dans le pays et au dehors; les actions se placèrent, en nombre suffisant pour qu'en vendant les terres les plus éloignées il restât un très-beau domaine au futur propriétaire. Ou bien il pouvait se faire que celui-ci préférât garder des terres à sa convenance, et fût bien aise de se débarrasser du château, que vraisemblablement personne alors ne disputerait à Fernand. Non-seulement il entra donc dans l'arrangement, comme les autres, pour tout ce que son oncle lui devait; mais dans le but de lever quelques difficultés dernières et d'exciter le jeu, il y hasarda, pour lui-même, une somme assez forte, prise sur les capitaux qui lui restaient.

Avant de courir cette chance, il avait consulté Sylvestre. — Veux-tu me croire? lui dit celui-ci: fais choisir un de tes billets par ma grand' mère, j'ai dans l'idée que cela te portera bonheur. La grand' mère n'y voulut jamais consentir. Il ne faut pas trom-

per, même le sort, disait-elle, à supposer qu'on le puisse : il n'en reviendra aucun bien à Fernand. Tout ce qu'elle conseilla et permit, ce fut que Sylvestre, outre ses propres billets, en choisirait aussi quelques-uns de ceux de Fernand. Enfin l'arrangement général s'était conclu un peu avant le commencement de cette histoire, mais non sans force combinaisons, démarches, négociations, car les créanciers étaient nombreux, chacun devait faire quelques concessions de détail et tous ne s'y montrèrent pas faciles de prime abord. Fernand avait eu besoin de beaucoup d'activité, de persistance et de suite pour triompher de mille embarras renaissans, dont bien d'autres, à sa place, se seraient lassés; mais sans avoir précisément une véritable énergie, car il avait plus de passion que de force et il savait mieux se retourner que combattre, mieux jouer que lutter, Fernand poussait jusqu'à l'extrême, jusqu'au défaut, sa qualité essentielle : il ne se rebutait point.

Tout semblait arrangé; le tirage de la loterie devait se faire dans peu; Fernand, laissant ses pouvoirs à son homme d'affaires, n'avait pas été fâché de s'éloigner de Lausanne pendant que le sort déciderait. Ce château était un bien de famille; on avait cru pendant longtemps qu'il serait à lui; s'il devait passer à d'autres, et il ne manquait pas de chances pour que cela tournât ainsi, Fernand aimait mieux ne pas en être le témoin.

Mais au moment où il croyait n'avoir plus du moins qu'à se flatter d'un peu d'espoir en attendant l'arrêt du sort, on lui apprenait une difficulté nouvelle. L'un des créanciers, homme accommodant et sûr, lié avec la famille d'Orny et dont on avait la parole, venait de mourir subitement, ne laissant qu'un parent éloigné, qui demeurait à Vevey. Celui-ci se trouvait être un personnage interessé qui élevait des chicanes, voulait être payé jusqu'au dernier sou, voulait même qu'on vendît la terre, offrait de l'acheter ou en faisait semblant, prétendait que c'était une bonne affaire et qu'il y avait là quelque chose à gagner; voilà ce qu'on écrivait à Fernand.

XII.

Sylvestre et lui partirent aussitôt pour Vevey. Ce qu'on leur apprit de l'homme qui menaçait de tout arrêter, inquiéta Fernand au dernier point. On avait déjà parlé à ce nouveau créancier; il ne voulait rien entendre. Avait-il quelque but secret, servait-il d'in-

strument, ou n'était-ce que pur esprit d'avarice et de chicane? On se faisait toutes ces questions et cent autres, les uns par intérêt, ceux-ci par curiosité, ceux-là uniquement pour tuer le temps, comme on s'exprime en langage figuré pour dire que c'est le temps qui nous tue: cette réflexion n'est pas de nous, elle est du savant chevalier.

— Que faut-il faire? demanda Fernand à Sylvestre. Tout recommencer encore une fois, c'est à n'y pas tenir, c'est tout perdre. — D'ailleurs, lui disait-on; Vous ne ramènerez pas votre homme, ce qu'il veut, il le veut. — J'ai bien envie d'aller le trouver, dit Fernand, pour lui reprocher en face son manque de foi et le forcer à tenir la parole d'un mort dont il a hérité.

— C'est une idée, répondit Sylvestre; mais il n'est pas probable qu'il se soucie d'aller rejoindre si vite ce dernier. D'ailleurs nous ne savons pas même au juste qui il est, essayons encore et. pour éviter toute scène inutile, laisse-moi te précéder: je vais reconnaître l'ennemi.

— Comme tu voudras, dit Fernand: mais s'il persiste, assure-le de ma part qu'il est un double coquin et qu'il fera bien de s'attendre à une punition exemplaire.

— Je n'y manquerai pas, dit Sylvestre, qui se mit aussitôt en quête du créancier rébarbatif.

Quand il l'eut trouvé, il reconnut aussitôt un vieux petit homme aux mains longues et au nez en bec d'épervier qu'il avait déjà eu l'occasion de remarquer. C'était dans un lieu public. Des musiciens ambulans se mirent à jouer d'assez beaux airs, et le petit homme parut les écouter avec plaisir. Puis l'un d'eux fit le tour de la compagnie, une sébile à la main: le petit homme se sentit alors pressé du besoin de dormir. Quoique assez âgé, il n'avait pourtant nullement l'air fatigué; son regard était sûr et vif, son œil bien ouvert, sa taille ferme et aisée, un peu pliée seulement du côté droit par la longue habitude de porter de gros sacs d'écus: enfin toutes les apparences de la force et de la santé. Mais, en ce moment, Sylvestre le vit pencher sa tête d'un air dolent sur le dossier du banc où il était assis, puis abaisser peu à peu ses paupières à mesure que la sébile approchait, et, quand elle passa devant lui, on eût dit un juste qui dormait du sommeil le plus pur: ses yeux étaient hermétiquement fermés, sa respiration tranquille et légère, son front serein et paisiblement ombragé d'épaisses touffes de cheveux soyeux et chenus. Sylvestre n'en reve-

nait pas. Il admirait qu'au milieu de la foule on pût si bien, si à son aise et si promptement s'endormir. Mais ce qui le surprit davantage, c'est que le vieux petit homme n'eut besoin que d'un éclair de sommeil pour se rafraîchir : à peine la sébile se fut-elle éloignée qu'il commença d'entr'ouvrir les yeux, assez même pour l'apercevoir encore et la suivre à demi fuyant dans le lointain ; bref, il était déjà tout à fait réveillé quand les musiciens eurent disparu.

Tel était celui vers lequel Sylvestre arrivait en ambassadeur.

— Monsieur, lui dit-il, je vous fais mes excuses : ne vous connaissant point, je m'étais chargé de vous demander s'il vous serait agréable de vous battre en duel.

— Pourquoi pas ? lui répondit le petit homme sans sourciller ; je suis encore vert, j'ai sauté une fois deux étages pour courir plus vite après un voleur ; ainsi, je ne crains pas de faire le coup de pistolet s'il doit être chargé avec une balle d'argent ; car, voyez-vous ! l'argent et moi nous sommes vieux amis, nous nous ménagerons. A cette condition, je me battrais donc volontiers, mais Leurs Excellences ne l'ont-elles pas défendu ?

— Bien ! dit Sylvestre : alors vous tenez cette promesse relative au château d'Orny.

— Je ne tiens rien, répondit le petit homme, que la clef de mon coffre-fort.

— Mais que pouvez-vous risquer ? vous avez un bon titre, toutes les sûretés désirables....

— Il me faut mon argent.

— Mais vous l'aurez ! dit Sylvestre.

— Où est-il ? que je le voie, fit le petit homme d'un air incrédule, mais en s'avançant comme pour être prêt, à tout hasard, à le recevoir.

— Sitôt l'affaire réglée, on vous le remet.

— Qui ?

— Eh ! moi, si vous voulez, dit notre héros impatienté, moi, Sylvestre, fils de feu Jacques Malessert.

— J'ai besoin de mon argent aujourd'hui, dit brusquement le petit homme, mais d'un air toujours attentif et qui ne repoussait point.

— Je n'ai qu'une vingtaine de louis en poche, dit Sylvestre, mais si vous les voulez avec ma signature.... et celle de ma grand'mère, ajouta-t-il sans y penser.

— Votre grand'mère ?...

— Oui ; sa signature vaut encore mieux que la mienne ; la signature de vertueuse et noble dame.... (Sylvestre lui dit tout au long les noms, prénoms et qualités).

— Je ne fais pas d'affaires avec cette maison, dit le petit vieux.

— Mais, Monsieur, il ne s'agit que de trois mille francs.

— Trois mille francs ? dites-vous : en êtes-vous bien sûr, demanda l'autre en regardant fixement Sylvestre, quoiqu'il eût bien vu dès l'abord qu'il n'y avait pas à s'en défier.

— Très sûr : je l'ai pris en note.

— Trois mille francs ; et les intérêts, Monsieur, vous oubliez les intérêts.

— Les intérêts de quatre ans, c'est vrai.

— Le denier, jeune homme, vous oubliez le denier, dit encore le malin petit vieux qui, réussissant à ce qu'il voulait avec Sylvestre, commençait à s'épanouir et jaser. Mais, Monsieur, demandez-le à madame votre grand'mère, le denier, c'est l'esprit, c'est la fleur de l'argent, comment pouvez-vous oublier de faire mention du denier ?

— Le titre porte intérêt au cinq pour cent, dit Sylvestre.

— Mince denier, reprit son interlocuteur : ce n'est pas là ce qui s'appelle faire travailler son argent. Mais le champ ne produisît-il qu'une gerbe, encore faut-il la récolter. Nous disons donc, capital et intérêts, tout compris....

— Ma foi, je n'en sais rien, pensa Sylvestre, que ce petit calcul qu'il n'avait pas songé à faire d'avance, effrayait.

— Nous disons donc, poursuivit son interlocuteur sans attendre la réponse, trois mille six cents francs ; plus, sept actions de cinquante francs chacune, que mon cousin m'a aussi laissées sur ce vieux château et dont je tiens à me débarrasser ; je vous les cède au pair : nous disons donc en tout trois mille neuf cent cinquante francs, que je suis prêt à recevoir ; mais, comme vous ne les avez pas ici, je me contenterai d'un billet signé de vous d'abord et, toute réflexion faite, signé aussi de madame votre grand'mère : moyennant quoi, je me désiste de toutes mes prétentions sur le château d'Orny dont vous pourrez faire ce que bon vous semblera. Voici du papier, écrivez-moi le billet, pendant que j'écris de mon côté le désistement.

Sylvestre n'y comprenait rien, mais il se dit qu'il fallait faire

bonne contenance et ne pas risquer de nuire aux intérêts de Fernand par quelque objection incongrue qui montrerait sa complète ignorance des affaires. Il n'en revenait pas qu'elles allassent ainsi toutes seules. Cela ne m'étonnerait nullement, se disait-il, si c'était ma grand'mère qui les fît, mais peut-être avons-nous cela dans le sang. Enfin, il n'était pas loin de se croire un génie secret pour les finances, (comme ces grands poëtes qui vous disent confidentiellement : Mon vrai talent, à moi, c'est la politique), lorsque le vieux petit homme, ayant reçu son billet, lui remit le sien et lui dit avec cet en-train vif et froid qu'il ne perdait jamais.

— Allons ! je vous remercie de m'avoir dit au juste ce qui m'était dû, car je ne le savais pas, et vous sentez que je n'étais point si sot que de le demander.

— Mais le titre de votre cousin, lui répondit Sylvestre, ne pouvait-il pas vous l'apprendre ?

— Assurément ; mais ce titre est perdu ; je l'ai vainement cherché dans tous les papiers du défunt, qui est capable de l'avoir égaré. Quelle négligence, Monsieur, et envers un héritier ! Le défunt connaissait M. d'Orny, il est vrai ; ils étaient même assez liés, m'a-t-on dit. Mais un titre, Monsieur, un titre qu'il m'aurait fallu produire ! enfin, grâce à vous, maintenant, c'est comme si je l'avais retrouvé ; au reste, je le chercherai encore, mais, dans tous les cas, votre signature me suffit.

— Il y a sans doute une copie de ce titre, et mon ami M. Fernand d'Orny se fera un plaisir de vous la procurer, dit Sylvestre. Je ne manquerai pas de lui dire de vous l'envoyer.

— Comme il vous plaira, mais si lui ou le futur possesseur du château ne l'avaient pas non plus retrouvée ?.... Ah ! Monsieur, on ne sait jamais ce qui peut arriver.

Sylvestre, parcourant lentement du regard le petit homme, réfléchit un moment, puis, reprenant l'entretien :

— Vous avez sauté, dites-vous, pour rattraper votre argent...

— Deux étages au moins.

— Contez-moi cela, je vous prie.

— Comment ! vous ne le savez pas ? dit son interlocuteur, évidemment charmé, car c'était un de ses exploits dont il était le plus fier. Eh bien ! je vais vous l'apprendre.

XIII.

« Pendant la belle saison, dit le petit homme, il y a beaucoup d'étrangers à Vevey ; il leur faut de l'or pour voyager. De l'or : j'en vends ; c'est mon métier. Un jour le garçon de notre premier hôtel vient me dire qu'un voyageur a besoin de cent louis, que l'argent est prêt et que je peux venir avec lui le chercher. Je compte mes cents louis, je les mets en rouleau, et je m'achemine. Quand nous sommes dans l'hôtel, — Donnez, dit le garçon, en me faisant entrer dans le vestibule ; je vais vous apporter votre argent. Moi, sans soupçon, je lui remets les rouleaux. Il monte un étage, puis un second, l'esprit me revient, la peur me prend, je m'élance à sa poursuite et je le vois qui enfile un long corridor. Je l'y suis, il m'entend, il avait disparu. Mais la fenêtre du fond était ouverte. J'y cours. Que vois-je? mon coquin, au pied d'une échelle qu'il pousse hors de ma portée, et cherchant à se démêler au plus vite d'un grand tas de paille et de foin qui se trouvait là dans une cour de derrière. Je ne fais ni un ni deux comme on dit, et vlan ! je tombe juste à califourchon sur mon voleur.... comme un milan sur un merle. Alors, Monsieur, dit le petit homme en s'animant, quand je le sens dans mes serres, — Mon argent! traître! lui dis-je, mon argent ! — Il l'avait encore dans les mains ; je le lui arrache, et, le laissant là tout étourdi enfoncé dans le foin, je ne fais qu'un saut de la cour de ce maudit hôtel sur la terrasse qui est au devant. Il y a là un arbre et un banc que vous pouvez voir encore. Je me jette à genoux (et le petit homme, tout bouillonnant encore au récit de son exploit, se mit presque à genoux devant Sylvestre dans sa pantomime expressive), je me jette à genoux....

— De reconnaissance et de joie de vous en être tiré sain et sauf? fit Sylvestre.

— A genoux pour compter mon or sur le banc, continua le vaillant petit homme sans prendre garde à cette interruption ; et il se mit à dire tout haut, serrant les doigts, mais appuyant fortement le bout de son pouce sur la table, à mesure qu'il comptait : — Un ! deux ? trois ! quatre ! cinq !.... Monsieur, ils y étaient tous, pas un seul ne manquait. »

— Je ne sauterais pas par la fenêtre pour cent louis, dit Sylvestre ; mais si vous aviez été moins courageux et moins leste, c'étaient pourtant cent louis de perdus.

— Cent louis.... et l'agio ! observa le petit homme avec son même air sérieux, vif et naturel.

Cette réflexion, quand Sylvestre raconta son histoire, transporta d'admiration le bon chevalier. — C'est du sublime ! s'écria-t-il.

— Où diantre le sublime va-t-il se nicher ? dit Sylvestre.

— Du sublime tout pur, j'en demande pardon à Longin et à Boileau, reprit l'obstiné chevalier. Mais je vois qui est votre homme, ajouta-t-il : à ce que vous m'en dites je le reconnais, ce ne peut-être que lui. Il est comique de la bonne manière, c'est-à-dire sans s'en douter. Il mériterait presque de venir à Fontaine-seulette, ou dans le château espagnol de Fernand. Tâchez de me l'amener, que je puisse le voir et l'entendre à mon aise : c'est un nouveau genre à classer. Est-ce là proprement un avare ? non, c'est seulement un amoureux de l'argent : sa passion, jusque dans sa lésine et ses ruses, a quelque chose d'héroïque, de franc et d'emporté qui amuse et qui fait tableau. Si Molière l'avait connu, n'aurait-il pas tiré parti de cet autre trait de lui que l'on m'a raconté ? Un jour, un campagnard entre dans sa boutique, demandant à changer quelques vieilles pièces d'or et ne se doutant pas qu'elles se vendent. Naturellement le petit homme ne lui donne que juste ce qu'il voulait. Mais comme le paysan se disposait à sortir, entre un marchand savoyard, mieux au fait, qui, lui, demande à acheter quelques louis, et combien on les paie ce jour-là. Le vieux changeur alors se précipite vers le nouveau-venu, lui met la main sur la bouche et, le tirant à l'écart, « Parlez bas, lui dit-il, parlez bas ! nous avons un malade dans la maison. »

Voyez-vous la tendre sollicitude ! et je vous laisse à penser si le paysan novice eût été bien flatté de savoir de quel mal il souffrait.

— Ah ! si l'on aimait ce qui est bien, dit Sylvestre, comme ce petit homme aime son argent !

Cette réflexion plut assez à Madeline ; mais elle était toujours un peu fâchée contre lui de ce qu'il s'y était pris si gauchement avec Josué, et elle ne répondit rien.

— J'aurais bien ri pourtant, reprit le chevalier, s'il n'avait pu rattraper son titre et si notre bon Malessert n'avait pas pris la peine de le lui faire retrouver. Mais, j'y pense ! son parent n'était-il pas un ami de votre oncle ?

— Oui, et le mien aussi, ma famille lui avait rendu des services, dit Fernand d'un ton composé.

— Hem ! et sans doute il avait pris des actions à son compte : que sont-elles devenues ? Si c'est aussi le petit homme qui les a, il est bien capable de gagner ! Le sort aime à faire de ces coups baroques.

Fernand se frappa le front. — C'est vrai ! dit-il, je l'avais oublié. A présent ce diable d'homme me fait peur. Je n'aime pas à lui sentir ces billets.

— Les voilà, dit Sylvestre, il a voulu aussi en être débarrassé.

— Alors, il va sans dire que c'est moi qui les paie, dit Fernand soulagé, mais d'un air toujours un peu froid.

— Non ; c'est trop peu de chose, lui répondit son ami : éparpillons plutôt le sort, je te prie ; s'il favorise un de nous il nous favorisera tous ; que ces dames me donnent seulement la permission de le distribuer. Il doit y avoir des billets pour nous tous. Un pour M. le chevalier, un pour Mme de Préverenges, un pour Mlle de Mézières, un pour toi et un pour moi ; voyons, que ferons-nous des deux autres ? bon ! j'y suis : un pour Mlle Lise... — Madeline parut contrariée, et un pour le fidèle Josué. — Madeline ne put s'empêcher de montrer de l'humeur.

Cependant elle n'osa refuser, et les autres, acceptant de bonne grâce, jurèrent un traité d'alliance offensive et défensive, par lequel ils s'engageaient à ne former des vœux que pour l'un des contractans s'il leur arrivait de n'en pouvoir former avant tout pour eux-mêmes, et de pardonner à celui qui gagnerait, ou du moins d'en faire semblant.

(*La suite au prochain numéro*).

LE MAJOR DAVEL.

C'est ici le dernier travail d'un de nos collaborateurs et d'un ami bien cher, Adolphe Lèbre, qui nous a été enlevé l'année dernière[1]. La partie purement narrative est tirée, souvent à peu près textuellement, du recueil publié par celui qui écrit ces lignes sous le titre d'*Etudes d'histoire nationale* (Lausanne, 1842); mais l'ensemble et la composition du tableau, les grandes vues qui l'éclairent, les nobles idées qui l'animent, tout cela est d'Adolphe Lèbre: on y reconnaîtra sa manière à la fois ingénue et ingénieuse, son talent si élevé, si pur et, pour ainsi dire, mûri dans sa fleur. Notre ami eut à peine le temps de revoir ce morceau, car il tomba subitement malade comme il venait de l'achever; il l'avait entrepris en vue de son pays auquel il se faisait fête de l'offrir, mais en face d'un autre public: néanmoins il n'y a rien, croyons-nous, d'essentiel à modifier dans cette belle étude biographique et morale. Dans tous les cas, nous en avons religieusement respecté la pensée, les moindres détails, les moindres paroles, comme un souvenir suprême. Avec la même réserve pieuse nous laissons aussi au lecteur le soin de saisir les leçons, les contrastes, dans cette histoire de Davel, dont l'image héroïque vient saluer ainsi de la tombe, et dans quel moment solennel! le pays bien aimé pour lequel il mourut en martyr.

Les bords du lac de Genève sont célèbres par leur beauté et consacrés par le génie. C'est à l'ombre des vergers de Clarens que

[1] Voyez *Revue Suisse*, avril 1844, T. VII, p. 262.

Rousseau rêva d'éloquentes amours. Byron crut, dans ce doux Elysée, sentir quelque apaisemeut. Obermann gravissait les Alpes voisines pour interroger la nature sur les vastes ennuis de son âme. Voltaire et Mme deStaël cherchèrent loisir ou refuge sur cette terre libre et fortunée. Gibbon vint s'y recueillir pour sa grande œuvre, et l'on y voit le jardin où il se promena seul, dans la nuit, comme il venait d'écrire la dernière page de son histoire.

Ces rivages classiques gardent aussi le souvenir d'un homme dont la gloire est bien différente de celles que nous venons de rappeler. Le major Davel ne fut grand que par le dévouement. Les étrangers ne le connaissent pas; les gens du pays vénèrent en lui le martyr et le patron de leur liberté, et ils ont élevé entre Lausanne et Vevey, à Cully où il habitait, un modeste monument. Davel se leva pour délivrer du joug de Berne ses concitoyens opprimés; l'entreprise fut étouffée, et il tomba victime d'un effort malheureux. Cette histoire ne paraît guère digne d'attention. Il importe peu qu'un coin de la Suisse ait été, quelques jours, en émoi, et l'on ne s'étonne pas que Davel soit demeuré obscur. Il n'est pas de petit peuple si déshérité qui n'ait son héros, comme il n'est pas de paysage qui ne soit riche de quelque beauté ; cela ne suffit pas pour attirer l'attention. Mais en dépit de tout ce que les circonstances ont eu d'insignifiant, Davel montra une vertu si sublime, si exceptionnelle, qu'il ne doit pas être oublié, et mérite une place parmi ces hommes que tous les peuples adoptent dans une commune admiration. Il ne ressemble d'ailleurs à aucun de ceux qui tentèrent comme lui d'affranchir leur patrie; il s'écarta de ses devanciers, ou plutôt il n'en eut point, il est unique. Son dessein fut aussi étrange que généreux, et toute la suite des siècles n'en offre pas un second exemple. Pour tout cela, nous avons cru qu'il ne serait pas sans intérêt de le faire connaître; peut-être ne regrettera-t-on pas de lui avoir donné quelques instans : l'étude d'un beau caractère est toujours un noble plaisir.

Voici plus d'un siècle que Davel est mort et il n'était, jusqu'à ces dernières années, connu, même dans son pays, le canton de Vaud, que par tradition. Berne tenait cachés les documens de son entreprise, pour éteindre un souvenir qui la menaçait. Elle y réussit d'autant mieux, que l'âme chrétienne de Davel ne pouvait guère être comprise au temps des encyclopédistes. Aujourd'hui Berne n'a plus lieu de craindre, et a ouvert ses archives. M. Olivier, payant une dette patriotique, nous a rendu la figure

de Davel que le temps avait à demi effacée. Le biographe d'un homme aussi à part et aussi élevé, devait avoir la finesse d'observation et cette émotion pieuse sans laquelle on ne conprend pas les grandes actions; il lui fallait être à la fois réservé et sympathique. M. Olivier, grâces à ces qualités, a vaincu son sujet; nous ne pouvons mieux faire que de le prendre pour guide dans notre récit.

Davel naquit en 1667. Son père était pasteur de village et appartenait à une famille de vignerons, petits propriétaires qui cultivaient leur bien de leurs mains. Davel montra, dès ses premières années, quelque chose de peu ordinaire et de précoce. Tout enfant on le conduisait à l'église, et l'on fut plus d'une fois émerveillé de l'intelligence avec laquelle il avait écouté les sermons de son père, de la justesse et de la liberté de ses réflexions. Son éducation fut pourtant moins relevée qu'on n'aurait pu l'attendre du fils d'un ministre, en revanche elle fut plus pratique et plus populaire. Davel vivait de la vie des campagnards, et apprit à les connaître à fond; il se familiarisa avec leurs travaux, et parlait leur patois roman.

Ses parens augurant bien de lui, décidèrent qu'il entrerait au service. Il avait vingt ans et était sur le point de partir, lorsqu'une aventure extraordinaire détermina en lui une crise profonde. Davel et sa mère étaient allés à Cully faire leurs vendanges. Il vint chez eux, sous la figure et l'habit d'une vendangeuse, une fille de très-beau visage, qui n'était connue de personne. Elle gagna les bonnes grâces de madame Davel, par son adresse et son empressement à la servir dans le ménage. Puis elle lui dit que son fils devait mourir dans trois jours, et l'exhorta beaucoup à l'en avertir, quelque peine qu'elle en eût, afin qu'il se préparât sérieusement à la mort. Madame Davel le déclara donc à son fils, sans lui cacher qu'elle en était singulièrement attristée et frappée. Il reçut cette nouvelle tranquillement, et travailla à se préparer par la lecture, par la prière, et par tout ce que doit faire un homme qui est près d'aller rendre compte à Dieu de ses actions.

Comme il était en prière dans sa chambre, l'Inconnue entra, loua sa piété, et l'exhorta à prier Dieu plutôt par méditation du fond de son cœur qu'en prononçant un formulaire. Elle lui dit aussi de changer de linge et de n'être point trop négligé dans son ajustement quand il se présenterait devant Dieu. Elle lui conseilla encore de prendre un peu l'air et de se promener de temps

à autre dans quelque endroit solitaire. Du reste, Davel ne se borna point, en cet étrange état, à fortifier son âme, il soutint aussi son corps par des alimens.

Trois jours se passèrent dans les actes de la dévotion la plus vive, et la nuit vint où il devait mourir. Il se coucha dans une profonde élévation de son cœur à Dieu : puis il se sentit effectivement tomber dans une espèce de mort. Tout à coup, comme il était dans son lit bien fermé, ses yeux furent frappés d'une lumière merveilleuse, et il vit, avec un ravissement ineffable, deux anges qui se tenaient, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche.

En ce moment on heurta, sans entrer, à la porte de sa chambre, et on l'appela par son nom, *Daniel*. C'était sa mère qui, obéissant à l'Inconnue, venait lui demander ce qu'il faisait. Il ne répondit rien, étant au fort de son élévation. Pensant qu'il pouvait être mort, elle retourna fort inquiète vers l'Inconnue, restée en bas auprès du feu. Quelques momens après, celle-ci lui dit : « Retournez! je crois qu'il vous répondra; mais n'entrez pas. » La bonne dame revint donc, heurta, appela; et cette fois elle l'entendit qui lui disait : « Hé! ma mère! je suis bien; laissez-» moi, je vous prie, dans ma tranquillité. » Là dessus, elle redescendit à la cuisine, et apprit à l'Inconnue le succès de son message. « Puisqu'il vous a répondu, lui dit le guide mystérieux, il » ne mourra pas; Dieu le réserve pour de grandes actions. Mais » il faut lui porter quelque chose à manger : » et elle se mit à faire une rôtie. Bientôt ces deux femmes entrèrent dans sa chambre; et l'Inconnue lui apporta vers son lit ce mets, qui paraissait être une tranche de pain carrée, le lui présenta, et lui demanda ce qu'il voyait. Il lui montra les deux anges qui étaient encore au même endroit, prit la rôtie, la trouva d'un goût exquis, et voulut en faire juger sa mère, à qui cela ne fut pas permis : l'Inconnue s'y opposa. Pour lui, il se trouva si bien qu'il dit à cette dernière de se retirer; et elle répondit d'une manière douce : « A présent, vous ne mourrez pas. »

Elle resta encore trois jours dans la maison ; il y en avait autant qu'elle était arrivée. Avant de partir, elle vint à Davel, lui prit la main comme font les diseuses de bonne aventure, et voulut lui prédire sa destinée. Davel répugnait à tout ce qui sentait la sorcellerie ; il allégua son manque de foi, et retira sa main. L'Inconnue lui dit alors certaines pensées qu'il n'avait confiées à personne. Ce signe le persuada, et elle se mit à lui annoncer les

principaux événemens de sa vie, surtout, et avec grand détail, l'action qui la terminerait. Ces prophétiques paroles entrèrent dans le cœur de Davel. Il crut qu'il était destiné à délivrer sa patrie, et que le bon plaisir de l'Eternel reposait sur lui pour cette œuvre ; dès ce moment cette pensée le posséda, ne le quitta plus un seul jour, et devint toute sa vie.

Nous avons, avec M. Olivier, raconté ce fait, dans sa simplicité, d'après le témoignage de Davel. Il y a au début de cette histoire, un événement mystérieux qu'on ne peut taire, sans la dénaturer. La sincérité de Davel, pour qui le connaît, est hors de doute; il était convaincu de la réalité de cette aventure. On ne sait que rejeter et que croire. Ce récit embarrasse, le pied ne trouve plus de terrain ferme. Il paraît d'abord évident que Davel fut sous l'empire de quelque illusion. Cette supposition, presque toujours légitime en cas pareil, n'est pourtant pas ici sans offrir des difficultés. Davel était très-sobre d'imagination, et passait pour être fort peu crédule au merveilleux ; on l'estimait homme de solide raison et de sens rassis. Davel avait d'ailleurs la plus ferme domination sur lui-même. Il était entré dans une vie nouvelle, sans qu'il eût en apparence changé ; il ne laissa point soupçonner son secret ; pendant trente-cinq ans, il garda le silence sur ce qui ne cessait de l'occuper, sembla tout entier aux modestes devoirs de chaque jour, et sut vivre comme si de rien n'était. Un homme aussi calme, aussi fort, devait être maître de ses impressions, résister à leur entraînement, ou revenir aisément d'une première surprise. Il n'est guère concevable qu'il soit demeuré toute sa vie sous le coup d'une hallucination. Les faits dont il s'agit, d'ailleurs, ne sont pas de ceux à l'égard desquels il soit très-facile de se faire illusion. Tout cela rend mal aisé de se prononcer.

Il y a chez Davel deux hommes contraires : l'un froid, positif; l'autre exalté, visionnaire. Chose remarquable, ils sont pourtant toujours en harmonie. Le premier obéit au second et paraît ne suivre que ses propres mouvemens. C'est que ces deux hommes diffèrent moins qu'il ne le semble d'abord ; ils ont l'un et l'autre la conscience pour souveraine. Elle règne sur les ravissemens de Davel. Ce ne sont point de mystiques rêveries, ni de stériles contemplations. Nous avons un spectacle plus austère et plus touchant, celui d'un cœur qui s'apprête au sacrifice. Les voix intérieures que Davel entendait, les messagers célestes qui le visitaient l'appelaient au devoir. Ses extases étaient en même temps des

transports d'active charité. On le voit dans l'apparition de l'Inconnue. Davel se crut à la veille de quitter la terre. Les trois jours de recueillement solennel qu'il traversa ne furent point inutiles. Il en sortit détaché de lui-même, consacré à Dieu et à la patrie. Son parti fut pris sans retour ; ni les passions de la jeunesse, ni la longueur de l'attente, rien n'ébranla Davel, rien ne le fit vaciller. Voilà ce qu'à ses yeux, cette aventure eut d'important, et ce qu'elle a de certain pour tous, quelque jugement qu'on porte d'ailleurs sur les circonstances qui entourèrent une sainte résolution. Qu'on parle même de folie, si on le veut ; que seulement on n'oublie pas que chacun a sa folie, et que le délire de Davel ne se traduisit que par le plus pur dévouement. « Enthousiaste, disait Gibbon en parlant de lui, mais enthousiaste pour le bien public. » Si beaucoup étaient frappés d'une telle démence, le monde, vivant de justice et d'amour, serait ordonné selon la raison divine. Au lieu de cela, on suit ses passions, on sert l'égoïsme, et cette sagesse vulgaire laisse tout choir dans le désordre et la douleur.

Davel passa vingt-cinq ans au service étranger. Il s'y fit une réputation d'intrépidité et d'audace; il imposait à ses compagnons d'armes par la sévérité de ses mœurs, du reste avenant, cordial, et bon camarade. De retour au pays, il eut bientôt occasion de se distinguer. La guerre religieuse éclata en Suisse. Berne, à la tête des protestans, remporta à Willmergen une victoire décisive, qu'elle dut aux milices vaudoises. Davel contribua beaucoup au succès de la journée. Une autre fois, à la tête de soixante hommes, il arrêta un moment, sur le pont de Sins, six mille catholiques, et se fraya un passage à la bayonnette. Il paraît aussi qu'il eut, dans cette campagne, une sorte de direction secrète, un emploi de confiance supérieur à son grade, enfin une place à part, et quoiqu'il ne fût pas de noble famille, on le nomma, pour les services signalés qu'il avait rendus, major ou commandant d'un des quatre arrondissemens militaires du pays de Vaud.

Rentré dans ses foyers, Davel s'occupa de son domaine et de sa place ; mais ses pensées secrètes ne le quittaient point ; il se tenait prêt à obéir au premier signe de Dieu. Il attendit ainsi dix années encore. Du reste on n'a guère de détails. Ce silence est une beauté de plus : Davel s'oubliait trop pour aimer à se raconter, il voulait sauver ses concitoyens et non pas les occuper de soi.

Davel ne se maria pas : l'austère Inconnue demeurait présente à son âme comme au premier jour ; il oublia les autres femmes.

Il vivait, dans sa maison de Cully, avec ses nièces et ses domestiques, bon parent, maître équitable et doux. Les pauvres le trouvaient toujours secourable; il pénétrait dans la demeure des petits, visitait les malades, défendait les opprimés et censurait fort librement ce qu'il croyait digne de blâme. Quelqu'un était-il fâché contre lui, il avait pour maxime de l'aller trouver et de lui dire: « Il faut que j'aie tort et que je me sois oublié en quelque » chose, puisque vous croyez avoir le droit de vous plaindre de » moi. Dites-moi, je vous prie, en quoi j'ai eu le malheur de vous » déplaire, et vous verrez aussitôt le cas que je fais de votre amitié.» Rustique, mais sans grossièreté, il évitait avec soin les juremens, et reprenait avec bonté ceux qu'il entendait jurer. Il avait à cœur aussi de terminer les procès si fréquens entre campagnards, et s'y employait avec plaisir quand il en trouvait l'occasion.

Davel marchait ainsi devant Dieu tous les jours de sa vie. Sa piété, très-éclairée, était fort peu théologique. Davel n'avait réellement pas de doctrine; sa foi n'en était que plus pure. La théologie est toujours plus ou moins infidèle à l'esprit de l'Evangile. Jésus-Christ est venu nous faire aimer Dieu et le prochain; il n'a pas apporté aux hommes un système. Le seul code qu'ait laissé le divin législateur, est sa vie; la seule erreur qu'il condamne, est de mal faire.

Outre ce culte en esprit et en vérité, Davel attachait un grand prix aux pratiques de la dévotion. Il assistait régulièrement au service divin, bien qu'il y trouvât d'ordinaire les ministres fort au-dessous de leur tâche. Il lisait assidument la Bible. Il avait fait venir auprès de lui un de ses neveux qui entendait un peu la musique, et ils chantaient ensemble les louanges de Dieu. Davel aimait beaucoup ce religieux exercice, et regardait les Psaumes de David comme un des plus excellens morceaux de l'Ecriture Sainte. L'infiniment haute idée qu'il se faisait de la Majesté Eternelle, lui avait donné sur la manière de se présenter devant Dieu des scrupules qui ont leur grandeur. Il ne croyait point convenable de faire sa prière du matin et du soir en négligé. Il prit l'habitude de ne s'acquitter de ce devoir que lorsqu'il était entièrement vêtu, et sa toilette au complet, jusqu'à l'épée, suivant la mode de ce temps-là.

Davel était très-considéré, mais peu approché. On aimait sa bravoure; on le savait un homme de tête et de cœur. Sa popularité était complète et sans bruit. Il avait de nombreuses relations,

mais on ne lui en connaît pas d'étroite. Davel, affable, compatissant, et non sans cette gaieté digne, sourire des consciences sereines, avait à la fois une réserve naturelle qu'augmentait encore le devoir de cacher sa constante pensée. Quelque chose l'isolait; on le sentait, mais sans s'en rendre bien compte, et l'on fut loin de soupçonner cet enthousiasme qu'il possédait si bien, l'étonnant secret qui était l'âme de cet homme simple, intègre, ingénu même et pourtant si couvert.

Davel vivait donc au milieu de ses concitoyens sans en être véritablement connu. Il avait, à leur insu, une sorte de magistrature divine sur eux. Que ses visions fussent ou non une chimère, il exerçait en son cœur un sacerdoce patriotique, toujours à genoux pour son peuple, prêt à se donner pour lui, ému de ses misères, le voulant rendre à Dieu et à la liberté, et de la plus profonde humilité dans cet auguste office.

Le pays de Vaud, si florissant aujourd'hui, offrait alors un triste spectacle. Berne l'avait conquis deux siècles auparavant, et elle avait juré d'en respecter les franchises, mais elle oublia bientôt ses promesses. Les communes perdirent leurs droits; la terre était surchargée d'impôts; le laboureur ne pouvait, de toute l'année, faire un bon repas du fruit de son travail. La misère devint telle que des villages entiers se livrèrent au brigandage. Tout empirait. Le commerce était entravé; la justice, vénale; la noblesse, humiliée par le patriciat bernois; le clergé, persécuté; les routes étaient mal entretenues; les temples tombaient en ruines, sans qu'on les réparât. Le pays était en un mot odieusement pressuré; et pour comble de mal, au milieu de ces désordres et de ces malversations, la moralité publique allait s'affaissant. Le mécontentement était général; mais le courage manquait; Berne faisait peur. Davel seul ne s'intimida point; il voyait la faiblesse réelle de ces maîtres que l'on croyait si forts. Depuis Willmergen, les cantons catholiques étaient bien plus disposés à se liguer contre Berne qu'à la défendre. Les protestans la jalousaient et auraient été peu zélés à la secourir. Berne ne pouvait compter sur ses confédérés; elle avait trop maltraité ses sujets allemands pour en être sûre; elle se voyait, au cas d'une insurrection, réduite à ses seules forces, et les milices vaudoises s'étaient montrées récemment plus braves et mieux disciplinées que les siennes.

Le temps sembla donc venu à Davel. Il ne se défend point d'avoir calculé ces chances; mais il veut s'être décidé avant tout

sur l'appel de ses voix intérieures. A la veille d'agir, il s'examina sévèrement, se demandant encore si quelque illusion ne l'égarait pas. Ce n'était point inquiétude sur lui; il ne s'alarmait qu'à la pensée de mal faire et de nuire à sa patrie. Il épancha son trouble devant Dieu dans cette prière imposante et sentie qu'il écrivit, et qu'il porta dès lors sur lui, comme une arme contre ses doutes : « Eternel, grand Dieu tout puissant, créateur du ciel et de la » terre, qui gouvernes toutes choses par ta divine Providence, qui » disposes des événemens, suivant que tu le trouves expédient » pour ta gloire et le bien de tes enfans! Je me prosterne dans » la plus profonde humilité pour t'adorer de toutes les forces et » capacités de mon esprit, et me ranger aux décrets de ta divine » volonté, que tu m'as manifestée par le ministère de tes servi- » teurs saints. Fortifie-moi, ô mon Dieu! dans toutes les fonctions » de ma vocation, afin que je m'en acquitte avec zèle, fermeté, » courage, et persévérance entière. Que ta gloire reluise dans » toute ma conduite, que mon prochain soit édifié, consolé et » établi dans la pureté de ta Parole, et que tous ensemble magni- » fiions ton saint nom par dessus toutes choses, de tout notre cœur, » force et entendement! Nous nous remettons entre les bras de » ta divine Providence avec une ferme foi et entière confiance. » Préserve-nous de toute illusion et tentation du Malin, et fais que » nous embrassions et pratiquions la pure vérité de tes ordres » sacrés. »

Une fois décidé, Davel se mit résolument à l'œuvre. Il arrêta son plan dans tous ses détails, le médita seul dans son cabinet, avec beaucoup d'attention, prépara son manifeste, et écrivit son discours de début parce qu'il n'était pas naturellement orateur. Pendant les trois mois qui précédèrent son entreprise, il redoubla de saints exercices. Sobre de tout temps, il s'abstint entièrement de vin: il jeûnait, il veillait, il priait avec persévérance. Ses nièces et ses domestiques racontèrent l'avoir vu pleurer dans sa solitude; mais c'étaient des larmes de joie à la pensée de la grâce que Dieu lui avait faite en le choisissant pour le glorifier d'une façon particulière ; il n'était pas toujours en son pouvoir de modérer ses transports et son ravissement.

Davel choisit, pour éclater, le moment où les baillis avaient tous quitté le pays et se trouvaient à Berne aux nouvelles élections, Il lui fallait des troupes; il ordonna la levée de trois compagnies. On ne fut pas sans être étonné, et sans faire quelques dif-

ficultés. Davel se tira de tout avec adresse, fermeté et promptitude. Le 23 avril 1723, il réunit à Cully cinq cents hommes d'élite, bien équipés, et leur annonce qu'il marche sur Lausanne où il leur communiquera le but de l'expédition. Il s'avance à cheval, à la tête de sa troupe, les fifres et les tambours réglant la marche. Comme il sortait de Cully, il rencontra non plus la belle Inconnue, comme aux jours de sa jeunesse, mais une vieille femme qui, surprise de cet appareil de guerre, lui dit familièrement : « Eh! Monsieur le major, où traînez-vous votre lien? — Madelon, lui répondit-il, je fais tout pour le bien, » et il continua, le cœur joyeux. Il espérait tout. Le jour qu'il attendait depuis trente-cinq ans, luisait enfin, et sa patrie allait être heureuse et délivrée. Vers midi, il arrive aux portes de Lausanne; elles n'étaient pas gardées, il entre sans coup férir, et défile, enseignes déployées, par les rues étroites et escarpées. La ville fut toute en émoi : on ne savait ce que signifiait cette brusque prise d'armes. Le major de Crousaz, collègue de Davel, s'approche et l'interroge. Ne vous inquiétez pas, dit Davel de l'air gracieux qui lui était ordinaire, c'est une petite revue, je vous instruirai de tout dans un moment. Arrivé sur la terrasse de la Cité il fit bataillonner sa troupe au pied de la cathédrale. De Crousaz l'avait suivi avec une foule de curieux. Davel le pria de l'accompagner à l'hôtel-de-ville où il allait demander audience à Messieurs de Lausanne. Avant de se présenter au Conseil, il s'ouvre à son collègue, et lui apprend son projet de soulèvement. De Crousaz l'écoute avec complaisance, pour ne pas lui donner l'éveil; mais ce premier homme que Davel rencontre, cet ancien compagnon d'armes auquel il se fie, était un traître. De Crousaz entre dans la salle du Conseil, annonce qu'il a de graves nouvelles à communiquer, que le secret est nécessaire, et qu'il faut d'abord renouveler le serment de fidélité au Souverain. Tous jurèrent la main levée. De Crousaz leur apprit ensuite ce qu'il venait d'entendre. Il n'y avait que deux partis possibles : suivre d'enthousiasme Davel, ou bien si l'on n'osait pas, pour écarter de soi le péril, pour se laver de toute complicité, le livrer à Berne, mais promptement, sans hésitation. Unanimement et d'emblée il fut résolu : « Qu'on écouterait ce malheureux afin de lui faire expliquer sa » pensée; qu'on agirait avec un peu de prudence pour ne pas » l'effaroucher et pour éviter d'ailleurs quelque coup de main de » ses gens armés; enfin qu'on enverrait à Berne, porteur d'une

» lettre pour Leurs Excellences, Henri de Charrière, seigneur de
» Séverу, qui devait prendre une route détournée. »

Davel attendait dans la salle voisine. Il fut introduit devant ces hommes que la couardise rendait bassement perfides. Pour la première fois, il peut enfin s'ouvrir à ses concitoyens. Dans une allocution où respire son âme patriotique, il les appelle à la liberté. Que Lausanne consente, le reste du pays est entraîné, et le succès est certain; Berne, abandonnée de ses confédérés, réduite à elle même, est incapable de résister. Dans ce premier moment d'expansion, il cède à son allégresse, et s'écrie dans sa généreuse confiance. « Hélas! qu'est d'abord devenue cette puissance souveraine et redoutable de Leurs Excellences! Je la cherche et ne la trouve plus. Elle est déchue dès ce moment et sans retour, la domination de ce Berne puissant! »

Davel lut ensuite son manifeste. Il a un ton de réalité qui transporte en plein dans l'événement. L'éloquence en est simple, forte, contenue, tout armée de justes accusations. Davel dénombre un à un les torts de Berne, prononce la déchéance d'un pouvoir coupable. Ni haine, ni passion; mais un ton austère, calme, souverain; Davel juge et tance avec l'autorité de la conscience; et l'âme du peuple tressaille dans ses paroles.

Ce cri vengeur trouva sourds des hommes pusillanimes. Ils ne songeaient qu'à leur sécurité personnelle menacée. Ils pressèrent Davel de questions, et on vit qu'il n'avait rien oublié. Il réfutait habilement toutes les objections, montrant que Berne serait aux abois si le pays de Vaud se levait en masse, et que le pays suivrait si Lausanne donnait le signal. Puis pour rassurer ces cœurs timides, il répétait, dans son héroïque naïveté, que le secret étant l'âme de cette entreprise, il ne l'avait jusqu'à cette heure confiée à personne absolument.

Le Conseil lui fit de belles promesses et prit toutes les mesures contre lui. On éparpilla ses soldats le plus possible, on logea les sous-officiers dans les faubourgs; quarante hommes montèrent sans bruit au château pour le défendre contre un coup de main, et toutes les milices des environs furent secrètement convoquées. Davel était lui-même, sous prétexte d'honneur, entouré de plusieurs magistrats qui ne le quittèrent pas un instant, et le major de Crousaz, pour être plus sûr de sa victime, le pria d'accepter l'hospitalité dans sa maison. On offrit à Davel un souper, au nom de la ville. Les convives furent fort gais, Davel excepté; suivant

sa coutume, il parla peu, mangea et but fort modiquement, et à dix heures il se retira chez son hôte.

De Crousaz s'enferme alors avec lui, et l'interroge de nouveau, sous le voile de l'amitié. Davel entre dans les moindres détails, et lui montre les lettres qu'il a préparées pour Genève et Fribourg; ses discours témoignent d'une haute sagacité politique, d'une sollicitude qui n'a rien négligé. Ce noble cœur ne se faisait pourtant pas illusion; il savait ce qui mène le gros des hommes, et comptait les entraîner aussi par l'intérêt. Il proclamerait l'abolition des censes et des dixmes, et le peuple ne manquerait pas de soutenir une aussi équitable et bienfaisante révolution. A minuit ils se séparèrent. De Crousaz alla écrire à Berne l'entretien qu'il venait d'avoir, et Davel s'endormit paisiblement, pendant que le messager du Conseil de Lausanne courait le dénoncer, que son hôte livrait ses aveux, que les troupes s'avançaient dans le silence de la nuit pour le surprendre, et que la trahison le cernait de toutes parts.

Le matin, Davel se disposait à monter à cheval, lorsque le capitaine Descombes, l'abordant à la tête d'une compagnie, l'arrêta prisonnier. — « Vous n'êtes pas au fait, Monsieur! » dit Davel, croyant que c'était une méprise. Mais comprenant déjà, il prononça froidement ces seuls mots: « Je vois bien que je serai la » victime de cette affaire; mais n'importe! il en reviendra quelque » avantage à ma patrie. »

Il remit son épée et on le conduisit au château. Sa tranquillité était parfaite; nulle émotion; on le chargea de reproches furieux et de grosses épithètes, il se contenta de répondre qu'il avait eu des raisons pour faire ce qu'il avait fait; on lui fit quitter ses habits, qui étaient fort propres, pour d'autres qu'on venait d'acheter à une friperie; il les quitta sans regret, disant qu'il voyait bien que cet équipage ne convenait pas à un prisonnier. En cet état il fut mis dans une chambre grillée, les fers aux quatre membres, gardé à vue par quatres hommes, l'épée à la main, et par quatre autres à la porte.

Les troupes de Davel furent renvoyées. Elles n'avaient rien su du projet du major, et ne firent pas de résistance. On l'apprit avec étonnement: Davel leur avait défendu de prendre des provisions de guerre, et même, en venant, il avait obligé un soldat à décharger son fusil et répandre sa poudre.

Tout ceci étonne. Que pensait donc Davel? On admire la con-

stance avec laquelle il voit crouler autour de lui son plus cher espoir : mais, il faut le dire, il semble avoir tout fait pour précipiter son malheur. On dirait qu'il se perd à plaisir, tant il se tient peu sur ses gardes et se met à la merci de la trahison. Au premier piége, il devait être pris. Qu'on ne se hâte cependant pas trop de le juger.

Il fut habile à choisir le moment, à préparer l'entreprise; son manifeste, ses allocutions, ses lettres annoncent une haute intelligence des affaires; jusqu'à son entrée à Lausanne, il fit preuve d'un talent supérieur. Puis, tout à coup, il se montre un autre homme; les précautions les plus simples, les plus nécessaires, que chacun eût su prendre, il les néglige. Il fallait garder les portes de la ville, occuper le château, s'emparer du trésor, tenir réuni le gros de la troupe. Pourquoi ne le fit-il pas? Davel, vieux soldat, n'ignorait point ces règles de la guerre. On ne peut non plus le soupçonner d'imprévoyance dans l'œuvre qu'il concertait depuis trente-cinq ans. Ce fut donc à dessein qu'il agit ainsi : quelle arrière-pensée cachait cette conduite de si étrange apparence? Il nous l'a appris. Il voulait assumer sur lui tous les périls, ne laisser aux autres que les avantages. Il devait alors s'insurger seul, et pourtant se lever avec assez d'éclat pour électriser le peuple, avec assez d'énergie pour lui inspirer confiance, se présenter appuyé de compagnons nombreux, dont aucun ne fût son complice, disposer tout pour le succès, offrir la liberté à ses concitoyens, puis attendre leur décision. Il aurait pu sans peine tenter de sourdes pratiques; une fois déclaré, entraîner par son ascendant et son audace une partie du peuple; et s'il devait tomber, retarder sa chute, se ménager des moyens d'évasion; mais il aurait encore fait des victimes; à tout prix il voulait l'éviter. Il mit le soin le plus religieux à épargner des vies, à ne pas forcer des volontés qui ne lui appartenaient pas, à n'exposer que lui. Il ne se sentait pas libre de faire autrement, et c'est là ce qui le distingue. Il prit ses mesures pour qu'inévitablement l'issue fût favorable à ses concitoyens. Ou il les affranchissait, ou il donnait, en mourant, un salutaire exemple qui inciterait au patriotisme, et avertirait Berne du danger d'être trop injuste. Quoi qu'il arrivât, il se voyait assuré de faire quelque bien; il ne risquait que sa personne; et ainsi il ne lui resta plus d'inquiétude.

Il y a dans ce tendre zèle du bien public, dans cette touchante

abnégation, dans ce sévère oubli de soi, plus que du patriotisme et de la générosité. Avec ces nobles instincts seulement, Davel n'y eût pas regardé de si près, il aurait mieux ressemblé aux conspirateurs ordinaires. Appelons sa vertu de son vrai nom ; ce fut de la charité. On cherche en vain chez Davel quelque trace de l'égoïsme qui fait le fond de notre nature. Dans ce que nous savons de lui, il n'en est pas ombre. Cette âme est de la plus pure lumière; on la dirait déjà glorifiée. Davel est plus qu'un grand citoyen; l'auréole des saints brille sur sa tête; Dieu le possédait.

Ce plan était-il aussi sage que beau? On dira sans doute qu'avec une moins scrupuleuse vertu, Davel aurait eu meilleure chance. Il le paraît d'abord. S'est-il cependant privé de quelque ressource réelle? Ce qu'il fit, suffisait, le peuple étant mûr pour l'indépendance; sinon, de toute manière, un succès durable était impossible; la fin devait être tragique. L'unique souci qui pressât alors un noble cœur, était d'attirer sur soi tout l'orage, et l'on ne peut y mettre plus d'ingénieuse sollicitude que Davel. Davel ne se trompa que sur un point. Les circonstances étaient prêtes, il pensa que les hommes le seraient aussi; il ne fut pas sans illusion sur ses compatriotes. Certains mots de son discours au Conseil de Lausanne paraissent indiquer qu'il se croyait en quelque sorte attendu. Mais enfin s'il eût connu la triste réalité, eût-il agi autrement? Nous en doutons. Que restait-il à faire? Sommeiller comme la foule, ou jeter un cri de réveil, et si le pays demeurait sourd, laisser du moins un glorieux souvenir qui valait bien une vie inutile. Davel n'aurait pas hésité.

L'alarme fut grande à Berne quand on apprit la tentative de Davel. On crut à une insurrection générale, et l'on se sentait avec effroi pris au dépourvu. Les patriciens n'étaient occupés qu'à se partager les places de la république, douce besogne fâcheusement interrompue. On craignit tout au premier moment. Des émissaires allèrent, en hâte, par les sentiers des montagnes, observer les petits cantons et le Valais, qui donnaient des inquiétudes. Les lettres de de Crousaz vinrent rassurer, et l'on ne songea plus qu'à punir le coupable. Le trésorier de Wattenwyl fut envoyé, dans le pays de Vaud, comme haut-commandant, avec des pleins pouvoirs. Le 2 avril il était à Lausanne. Aux portes, à la maison-de-ville, au château, il trouva des troupes qui l'accueillirent avec tous les honneurs militaires. Le lendemain, il reçut les complimens

du Conseil, et remit en échange, de la part de Berne, une lettre de louanges sur le zèle et la fidélité de la magistrature lausannoise. Le reste du pays vint à la file faire amende honorable; de toutes parts arrivaient des députations qui rivalisaient d'abjecte servilité, et protestaient contre *la faute énorme*, *la noire ingratitude*, l'odieux attentat de Davel.

Davel avait déjà subi, le 1er avril, un interrogatoire où il assura n'avoir aucun complice. Le 3, examiné de nouveau, en présence du haut-commandant, il confirma ce qu'il avait déjà dit. On le menaça de la torture, et on lui donna jusqu'au surlendemain, lundi, pour réfléchir. « On peut dès aujourd'hui me mettre à la » question, répondit-il sans être aucunement ému; quand on me » ferait plat comme du papier, je n'en dirais pas davantage. »

Le dimanche, les tribunaux de Lausanne, l'académie, un nombre considérable de vassaux, vinrent parader devant de Wattenwyll, qui répondit toujours d'une manière fort gracieuse, et Davel entendit, de sa prison, le bruit de ces tristes fêtes.

Le lundi, eut lieu l'interrogatoire le plus remarquable. Davel raconta l'aventure de sa jeunesse, apprit qu'il n'avait agi qu'entraîné par un ordre céleste. Jusque là il n'avait rien dit de ses visions, et n'avait parlé qu'en zélateur du bien et de l'avantage de sa patrie. On lui serra les doigts; mais l'on ne fut pas capable de lui arracher aucune plainte, ni d'altérer sa sérénité. Un des examinateurs lui demanda s'il ne souffrait donc pas. « Oui, Mon» sieur, et même de grandes douleurs. » Ses juges furent si touchés qu'ils n'eurent pas la force de faire serrer davantage.

Le vendredi 9, la procédure reprit et redoubla son horrible appareil. Ce n'était plus de Davel qu'on s'inquiétait, il allait disparaître; mais ne laissait-il personne après lui? Telle était la question. On n'épargna rien pour l'approfondir. Il vint de Berne des lettres souveraines ordonnant de chercher à amener le prisonnier à un aveu rond. On voulait absolument lui trouver des complices. Il répétait toujours qu'il n'en avait aucun sous la voûte des cieux. On l'éleva de terre près de deux pieds. Il persista dans ses dénégations. Le lendemain on le mit à la question extraordinaire. Tout fut inutile. Il montrait, dans ses tortures, une grande joie de glorifier Dieu, en témoignant la vérité. On lui présenta des cordiaux qu'il refusa. Ses juges l'interrogèrent de nouveau sur ses souffrances, il ne dit que cette parole : « Ceci est doulou» reux, assurément, mais je suis persuadé que vous souffrez au» tant que moi. »

Depuis sa détention jusqu'à la fin, Davel fut d'un calme d'innocence qui parlait bien éloquemment. Il était continuellement observé; jour et nuit ses gardes le surveillaient; et on le vit demeurer toujours le même, mangeant de bon appétit, mais sobrement; ayant le sommeil doux et tranquille, les manières aisées, raillant, badinant avec ceux qui allaient le voir, faisant les honneurs de sa prison, comme il aurait fait chez lui. Jamais on ne l'y a vu se plaindre, ni murmurer de quoi que ce soit. Les étudians, ses gardes, s'entretenaient souvent avec lui; il aimait leur conversation, et n'essaya pas un instant de jeter des semences de rebellion dans leur esprit.

Il eut beaucoup de visiteurs: on le questionnait curieusement sur ses visions. S'il trouvait un peu mauvais qu'on le voulût forcer à n'y pas croire, il comprenait parfaitement les doutes des autres: « Vous n'avez pas reçu les signes, leur disait-il, il est » raisonnable que vous ne soyez pas persuadés; mais ceux que » j'ai, sont suffisans pour m'assurer de ma vocation à travers » toutes les épreuves. » — On lui cita le fameux passage de saint Paul sur la soumission aux puissances. Mais rétorquant ingénument par des faits empruntés à la Bible les argumens bibliques qu'on lui opposait: « Dieu, disait-il, qui avait fait des lois géné- » rales, pouvait en dispenser quelques personnes dans certains » cas où sa sagesse le trouvait nécessaire. Abraham fit-il diffi- » culté d'offrir son fils en sacrifice sous prétexte que Dieu défend » l'homicide en général? Si le patriarche eût raisonné sur ce » sujet comme on voudrait que j'eusse fait à l'égard de ma voca- » tion, il n'aurait pas manqué de conclure qu'il y avait de l'illusion » dans l'ordre qu'il reçut du ciel. Ce n'est pas à la créature à » contester avec le Créateur. » D'ailleurs sa patrie, ancienne égale de Berne, était aussi bien qu'elle, une puissance établie de Dieu. Puis faisant appel à la conscience de ses auditeurs, il étalait avec force les désordres de la société, le peu de fruit de la prédication ordinaire. « Croyez-vous, demandait-il, que Dieu doive et veuille » laisser les choses éternellement dans un état si déplorable? Vous » paraît-il impossible qu'il suscite quelqu'un dans nos jours pour » y remédier? Est-il contraire aux lois de sa sagesse et de sa » bonté de procurer un avancement extraordinaire qui étonne et » qui réveille le Souverain, le Peuple et le Clergé? A qui appar- » tient-il de reprendre les puissances, si ce n'est à cette puis- » sance suprême qui se sert, quand elle le trouve à propos, des

» moyens les plus faibles pour abattre celle qu'il lui plaît de ren-
» verser? Pour moi, je sais certainement que j'ai été un instrument
» d'élite en la main de Dieu, pour faire un coup d'éclat qui frappât
» la ville de Berne et tout le pays, et qui fît rentrer en eux-mêmes
» ce nombre prodigieux de gens de tout ordre qui semblent avoir
» oublié que Dieu doit juger un jour le monde. Si j'avais résisté
» à ma vocation, j'aurais été bourrelé tout le temps de ma vie, au
» lieu de la tranquillité dont je jouis présentement. Qui sait même
» si Dieu, pour punir ma désobéissance, ne m'aurait pas fait périr
» par une mort subite et n'aurait pas envoyé mon âme dans les
» enfers? »

On demanda aussi à Davel s'il lui avait été prédit que son entreprise échouerait. « L'événement m'en était inconnu et caché,
» dit-il, je savais seulement qu'il n'y aurait point d'effusion de
» sang, et que l'issue serait un redressement dans les affaires. »
— « Votre emprisonnement ne vous a donc pas été annoncé, »
lui répliqua quelqu'un. — « Pardonnez-moi, il m'a été annoncé
» que j'aurais une grande épreuve à soutenir, mais que Dieu me
» fortifierait par son puissant secours. » — Il est évident toutefois que Davel avait espéré le succès. Une ruine soudaine l'enveloppe; mais il demeure inébranlable; il ne sent aucun trouble; il n'accuse ni ses lâches compatriotes, ni Dieu qui semble l'avoir trahi. Sa foi triomphe de toutes les apparences. Il disait dans sa simplicité sublime : « La Providence qui sait tirer la lumière des
» ténèbres saura bien amener cette œuvre aux fins qu'elle s'est
» proposées. J'ai suivi ma vocation; il ne me reste qu'à la sceller
» de mon sang. » Et il eut raison de ne pas douter. Dieu ne le trompa point. Davel accomplit sa mission; elle n'était point, il est vrai, ce qu'il crut d'abord; il ne devait pas affranchir son peuple; Dieu l'appelait à en être l'idéal et le modèle; et pour que ses vertus brillassent de tout leur éclat, le martyre était nécessaire. Si Davel eût réussi, sa belle âme aurait lui d'une moins vive lumière.

C'est devant ses juges et dans sa prison qu'il en montra toute la beauté. Cette douceur de vierge et cet auguste courage, cette mansuétude et cette force, ce zèle de la justice et cette plénitude de charité, cette humilité unie à tant d'autorité, ce calme majestueux enfin que donnent les pensées éternelles, tout cela est à la semblance de Jésus-Christ, et nul homme, plus que cet étrange révolutionnaire, ne fut animé de l'esprit de paix, d'obéissance et de pardon.

Les concitoyens de Davel, à la vue d'une si divine vertu, furent touchés d'admiration et de pitié, et tout le pays se mit en prières pour lui. Davel l'apprit avec bonheur; il savait qu'il serait condamné; et oubliant ce qui le pouvait distraire des saintes méditations, il repassait ses péchés, il se recueillait devant Dieu, dans les plus vifs sentimens d'humilité, de pénitence et de foi.

Davel fut condamné à avoir la tête tranchée. Deux pasteurs allèrent lui annoncer la mort. Il semble qu'on ait voulu le soumettre à toutes sortes d'expériences morales. On tarda près d'une demi-heure à lui faire connaître le genre de son supplice. L'un des pasteurs lui dit à la fin qu'il ne souffrirait pas beaucoup puisqu'il serait simplement décapité. « Voilà une mort bien douce, j'ai sujet d'en louer Dieu : » ce fut toute sa réponse. Il se montrait joyeux de mourir pour une bonne cause; mais il rejetait toute ostentation, toute gloire et toute force humaines; rapportant tout à la grâce de Dieu; et comme on lui parlait de sa magnanimité : « Je ne suis pas payen, dit-il, pour me parler d'héroïsme. » Son bien était confisqué : il ne voulut pas faire tort à Berne de la moindre chose, pour en favoriser ses nièces qu'il avait toujours regardées comme ses héritières. La probité parfaite, remarque M. Olivier, est, comme toute vertu, chose si rare que ces petits détails ne laissent pas d'ajouter leur trait au tableau.

L'exécution eut lieu le lendemain dans une plaine marécageuse, encadrée de haut peupliers, au bord du lac. Le matin, en se réveillant, Davel s'aperçut que la nuit avait été froide, et pensant toujours à son peuple : « Voilà, dit-il à ses jeunes gardes, une » nuit qui aura fait du mal à nos pauvres vignerons de La Vaux. »

Il fut remis entre les mains du bourreau. Deux ministres l'accompagnaient; jamais il ne leur avait paru plus serein. Une foule immense était accourue de tous les bouts du pays. Hommes, femmes, vieillards, enfans, campagnards, citadins, piétons, cavaliers, se pressaient pour assister au triste spectacle. La curiosité, la compassion, la honte, le remords les agitaient. Ils suivaient, à son supplice, le tendre ami qu'ils avaient délaissé et trahi. Ainsi que son divin Maître, il était venu parmi les siens, et les siens ne l'avaient pas reconnu. Seul, dans cette multitude, celui qui marchait à la mort était heureux, car seul il avait fait son devoir; il espérait filialement en Dieu un meilleur avenir pour le peuple qu'il avait voulu sauver; et lui! quelques instans encore, et il entrait dans les félicités éternelles. Il traversa la ville, le visage

joyeux, comme s'il fût allé à une fête. « Vous voyez, disait-il, en marchant, vous voyez le triomphe du chrétien. » Il parla peu pendant le trajet; on croit qu'il priait.

Au pied de l'échafaud, le lieutenant-baillival le conjura, en la présence de Dieu, de déclarer ingénument, ce qui en était de ses complices. « Devant Dieu, je n'en ai point, dit-il une dernière fois, » j'ai le cœur vide à cet égard. » Ensuite, il s'avança au bord de l'échafaud, pour faire ses adieux à ses concitoyens. Il avait promis de ne rien dire sur le compte de Berne qui pût faire fâcheuse impression sur le peuple. Il tint religieusement parole. S'adressant à tous, aux particuliers, aux communes, aux ministres et aux jeunes gens: « C'est ici le plus beau jour de ma vie! s'écria-t-il; » jour heureux où je puis vous parler à cœur ouvert, sans avoir » plus de tourmens à craindre, étant prêt à remettre mon âme » entre les mains de mon Créateur, et d'en faire un sacrifice à sa » gloire! » Puis il passa en revue tout ce qu'il reprochait à sa patrie : « l'esprit de chicane et les procès dont ce pays est infecté » plus qu'aucun autre; les fourberies cruelles des gens de loi; » la misère des paysans, à qui l'on enlève les gerbes de blé dans » la grange ou dans le champ même et, quelquefois, à qui l'on » saisit jusqu'à leurs vêtemens, leurs draps et leurs couvertures : » pauvres misérables qui n'ont que le seul baptême pour marque » de leur christianisme et sont traités en toute autre chose comme » des bêtes et des animaux sans raison. Il n'y a plus de charité » dans le monde! » Il dit, en regard, le luxe, les festins somptueux des puissans et des riches, la crasse ignorance du peuple, celle d'un grand nombre de pasteurs, la vie déréglée et scandaleuse des étudians. « Enfin vous tous qui m'écoutez, dit-il en » terminant, tâchez de vous acquitter mieux de votre devoir, afin » que, quand vous serez à l'article de la mort, comme j'y suis maintenant, votre conscience ne vous reproche pas tous vos désor» dres et que vous ne soyez pas réduits à la craindre. — Pour ce » qui regarde ma détention, les souffrances que j'ai endurées jus» qu'à présent, et la mort que je vais recevoir, je ne me plains de » personne. C'est pour moi un jour de triomphe qui couronne et » surpasse tout ce qui a pu m'arriver jusqu'ici de plus brillant. Je » donne peu de chose pour parvenir à un si grand bonheur. » Quelques années que j'avais peut être encore à vivre, ne » sont point à comparer avec la félicité dont je vais jouir. Je » sens au dedans de moi l'amour de Dieu, et son secours, qui me

» soutient dans ces derniers momens, après m'avoir conduit et
» protégé pendant tout le cours de ma vie. Je prie Dieu que ma
» mort vous soit utile et salutaire pour le redressement de tous les
» abus que je viens de vous reprocher en face ».

Davel fut écouté avec une religieuse émotion. L'un des pasteurs de Lausanne prononça ensuite le sermon d'usage. Il eut le courage de faire une apologie indirecte de Davel. Puis il implora avec tout le peuple les grâces de Dieu sur Davel, qui était à genoux, les yeux levés au ciel. Davel réitéra encore ses exhortations. Sommé de demander pardon de son crime à Dieu et à l'autorité, il déclara n'avoir sur ce sujet aucun repentir. Puis il alla s'asseoir sur la sellette. Quelqu'un regarda fixement ses manchettes; elles ne firent pas le moindre mouvement, ce qui serait arrivé, pour peu qu'il eût été ébranlé. L'exécuteur lui lia les mains, couvrit ses yeux d'un bonnet, et d'un coup d'épée fit tomber sa tête. Le peuple se dispersa tristement. Sa servitude dura près d'un siècle encore; mais il conquit enfin sa liberté; le jour dont Davel avait été le précurseur parut; son attente ne fut point trompée.

Parmi ses héros l'antiquité n'en a point qui ressemble à Davel. Son civisme était baptisé de l'esprit chrétien. Il y eut en Suisse, vers la fin du quinzième siècle, un autre homme de pareille vertu, un pâtre des Alpes, Nicolas de Flue. Dès son enfance, il parut que Dieu se l'était reservé; on le voyait souvent fuir les yeux de ses camarades pour méditer à l'écart et s'agenouiller. Il fit la guerre avec courage; de retour dans sa vallée, il éleva sa nombreuse famille et remplit des charges publiques. Puis, quand le vénérable patriarche fut blanchi par l'âge, il dit adieu à sa femme et à ses enfans, quitta la maison natale, gravit seul la montagne et se retira dans la solitude, vivant là jusquà la fin de silence, de jeûne et de prière. Mais le pieux anachorète n'oubliait pas sa patrie; il ne cessait d'intercéder pour elle; il avertissait les magistrats *de combattre chevaleresquement le mal*, et, par son exemple, il rappelait Dieu à ses concitoyens. La Suisse lui doit de subsister encore. Déchirée par les discordes, elle allait périr; elle regarda au rocher où priait le saint; c'était la seule place où fût demeuré l'esprit de justice et d'union. Nicolas de Flue n'eut pas même besoin de paraître; il envoya quelques paroles d'équité et de charité, et elles apaisèrent magiquement de farouches disputes.

Davel fait aussi souvenir de l'héroïque vierge qui sauva miraculeusement la France. Comme Jeanne paysan et patriotique vision-

naire, l'humble vigneron du Léman, dit M. Olivier, eût été son digne chevalier. Le grand roi qui jugeait sous le chêne de Vincennes, qui se récréait des fatigues du trône dans les douces larmes de l'oraison, qui alla chercher le martyre sur la terre infidèle, ce prince dont la sainteté fait presque oublier la valeur et le génie, est également leur frère. Ils étaient tous inspirés du même esprit. Ils vécurent pour Dieu; ils furent animés d'un patriotisme qui ne cherchait que sa volonté, et, dans leur simplicité, ils ne connurent pour le monde de loi que l'Evangile. Ce furent des enthousiastes; mais leur exaltation avait un sublime bon sens: elle n'était que la ferveur du dévouement le plus pur, et c'est lui qui est la vérité; il a le secret de la providence; il révèle ce qu'il y a de mieux à faire en tout temps; le génie lui-même est un conseiller moins sûr; il peut se laisser égarer par l'égoïsme et fait alors œuvre de néant.

A. Lebre.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

MAI.

La grande affaire de ces derniers jours a été la discussion de la chambre des députés des 2 et 3 mai sur les Jésuites. Ce cartel était donné d'avance, et l'on se préparait comme pour un grand combat. Il n'y a pas eu de combat, attendu que le ministère a trouvé un moyen, depuis quelque temps, pour s'assurer de la majorité, c'est d'adhérer à toutes les mesures que propose l'opposition; il résulte de là que le ministère, au lieu de la majorité, a tout simplement l'unanimité. La plaidoirie a été d'ailleurs fort éloquente et fort belle; M. Thiers y a fait preuve d'une modération dans les formes qui sent évidemment l'homme d'état disposé à redevenir ministre dans un temps qui n'est pas très-éloigné. M. Dupin y a eu sa vigueur logique et son bon sens, un peu vulgaire, mais franc et incisif. M. Berryer est le seul orateur qui ait ouvertement plaidé pour la liberté des congrégations religieuses; il l'a fait avec éclat, avec cette ampleur d'éloquence que lui seul possède et qui le fait écouter et presque applaudir dans les questions même où ses opinions ont le moins de faveur. Quant à M. de Lamartine, il n'a pu, un seul instant, maîtriser l'inattention de la chambre; il en souffrait, il le laissait voir, mais il ne parvenait point à fléchir cet auditoire impatient et irrité. Sous la magnificence que gardait encore sa parole jusque dans ce désarroi, on se demandait en vain ses raisons et ce qu'il voulait dire, et l'on n'a pu s'en rendre compte, pas plus que lui-même il

ne le savait bien peut-être. — Nous ne prétendons dans tout ceci, comme on le voit, que noter l'effet oratoire et, en quelque sorte, littéraire de ces deux séances.

— Un événement politique qui touche de près à la littérature est l'élévation de M. Victor Hugo à la pairie. Nous n'y voulons voir qu'un fait, c'est qu'en France on arrive désormais à tout par son esprit et par son talent, même quand ce talent n'a été appliqué qu'aux choses d'imagination pure et de poésie. — Un autre fait que nous nous permettrons de rapprocher du précédent, c'est que le poète-coiffeur d'Agen, l'aimable Jasmin vient, dit-on, de recevoir la croix de la légion d'honneur : autre preuve qu'avec de l'esprit et même par la poésie seule, on triomphe aujourd'hui de toutes les difficultés et de tous les préjugés, qu'on se classe à son rang, et qu'on se fait finalement reconnaître et honorer des puissances sociales officielles. Un ministre croit s'honorer lui-même en acceptant et en ratifiant le choix du public. Ces croix d'ailleurs, en France, sont tellement prodiguées qu'elles ont perdu leur prix et leur vrai sens de distinction ; nous ne remarquons cette marque d'honneur pour Jasmin qu'à cause du contraste que cela fait avec sa profession ; cette nouvelle sera bien accueillie dans le midi de la France qui voit en lui son poète populaire.

— Le succès de la tragédie de *Virginie* se soutient au Théâtre Français ; c'est le succès de mademoiselle Rachel plus encore que celui de l'œuvre elle-même. Virginie n'est qu'une sœur, et une sœur cadette de la *Lucrèce* de Ponsard. La pièce est bien, elle est conduite conformément à l'histoire et raisonnablement, il y a d'assez beaux vers et il n'en est pas qui choquent ; la couleur locale, les apostrophes aux dieux Lares, les allusions aux coutumes romaines, la *farine* et le *miel*, *l'orge* et le *sel*, tout cela est assez à point employé ; mais ce qui donne le caractère dramatique, c'est l'accent de M[lle] Rachel en deux ou trois momens, c'est son attitude simple, noble, virginale, dans toute la pièce ; elle est belle comme certaines figures des vases antiques. — Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que toute cette couleur d'*André Chénier* romain, où la scène se retrempe et rajeunit tant bien que mal sa teinte en ce moment, a été pour la première fois essayée et appliquée par un poète peu connu, M Jules de Saint Félix, dans un recueil intitulé : *Poésies romaines*. Ce recueil a été peu remarqué à l'époque de son apparition, et il aurait droit pourtant, en ce qui est du procédé, à revendiquer la priorité d'invention, si invention il y a.

Le succès même de ces deux dernières tragédies, *Virginie* et *Lucrèce*, peut servir à mieux mesurer la décadence et la déchéance des hautes pensées et des espérances ambitieuses qu'on avait d'abord conçues dans cette carrière dramatique, telle qu'elle se rouvrait, il y a vingt-cinq ans. Alors, en effet, on se plaisait à concevoir une sorte de drame à la fois réel et idéal, qui reproduirait avec étude et fidélité les mœurs et les personnages de l'histoire, y associerait les passions éternelles de la nature humaine, et ferait parler le tout d'un ton plus simple et plus sincèrement poétique à la fois qu'on n'avait osé jusqu'ici. Les deux seuls beaux échantillons parfaits qu'on ait eus dans ce système dramatique moderne, tel qu'il était conçu alors par l'élite des esprits délicats, sérieux et élevés, c'a été les deux pièces de Manzoni, *Carmagnola* et *Adelchi*. En France, la *Marie Stuart* de M. Lebrun s'acheminait dans le même sens, mais avec timidité et avec entrave; les *Vêpres Siciliennes* de Casimir Delavigne ne faisaient pas un mouvement, pas un geste de ce côté. Dans les années qui suivirent *Marie Stuart*, on essaya encore, mais sans succès auprès du public; le *Cid d'Andalousie*, du même auteur, n'obtenait point grâce. On attribuait ces difficultés alors à des gênes extérieures, à la *censure* qui interdisait certaines représentations historiques sur la scène et qui n'aurait point toléré certaines familiarités avec les grands personnages royaux ou ecclésiastiques. Les bons esprits, parmi les novateurs, se rejetaient dans les drames écrits, dans les essais développés en volume ou les chaudes esquisses dialoguées; on eut les *Etats de Blois*, les *Barricades* de Vitet; on eut le *théâtre de Clara Gazul* de Mérimée. On se disait : « Patience! quand la scène sera libre, nous verrons bien! » Au commencement de 1830, *Hernani* vint apporter du mouvement et comme un éveil de prochain espoir; c'était étrange, c'était peu historique, c'était plus qu'humain et assez surnaturel, mais enfin il y avait éclat, poésie, nouveauté, audace. La critique, pendant tout ce temps-là (je parle de la critique qui compte), faisait son office avec zèle et courage; elle s'attachait à réfuter les sottes querelles des adversaires, à démontrer qu'il y avait quelque chose de possible en dehors de l'ancien système, que le siècle devait avoir son drame à la scène comme il l'avait eu dans l'histoire. Je ne puis mieux comparer la critique d'alors qu'à ces ingénieurs et à ces officiers du *génie* qu'on envoie d'avance pour frayer le chemin, établir une chaussée à une armée qui les suit et qui fait une halte forcée. Les ingénieurs étaient donc à l'œuvre; on essayait de

tracer à la moderne bande des novateurs dramatiques une route qui tournât les temples de Racine et de Corneille et qui n'en fût pas écrasée ; car les vieux critiques, logés dans ces temples, en faisaient des espèces de forteresses d'où ils tiraient sur les nouveaux venus et croyaient leur barrer le passage. De là, plus d'un combat. Il arriva même, je pense, que pour élargir un peu cette route disputée, il y eut quelques jeunes critiques plus osés qui n'hésitèrent pas à faire sauter (surtout du côté de Racine) quelque portion du marbre sacré, quelque coin des degrés de ces temples augustes. Bref, le chemin semblait tracé, il était clairement indiqué du moins, et il ne s'agissait plus pour les poètes, surtout après juillet 1830, et la pleine liberté de la scène étant conquise, que d'y marcher et d'y faire leurs preuves. Or, qu'a-t-on vu? oh! nous sommes très-certains que plus d'un, parmi les critiques *ingénieurs* dont nous parlions tout à l'heure, a été honteux de voir pour qui il avait travaillé. Le faux historique, l'absence d'étude dans les sujets, le gigantesque et le forcené dans les sentimens et les passions, voilà ce qui a éclaté et débordé; on avait cru frayer le chemin et ouvrir le passage à une armée chevaleresque, audacieuse mais civilisée, et ce fut une invasion de barbares. Après douze ou quinze ans d'excès et de catastrophes de tous genres, le public en est venu à ne plus aspirer qu'à quelque chose d'un peu noble, d'un peu raisonnable, et de suffisamment poétique : toutes les pensées suivies et les vues projetées, il y a vingt-cinq ans, ont été interrompues, et la tradition n'en a pas été recueillie par les générations mal guidées, survenues pêle-mêle, et sans aucun lien qui les rattachât à leurs aînées. Voilà comment deux pièces estimables, dont l'une *(Lucrèce)* est très-supérieure à l'autre, mais dont aucune ne réalise le moins du monde l'idéal moderne qu'on avait, à un moment, entrevu, voilà comment ces deux pièces qui ne sont que de très-nobles essais de poètes qui sembleraient à peine encore émancipés de la plus excellente des rhétoriques, ont été presque un événement; il y a vingt-cinq ans, à une époque qui comptait parmi les juges de la tentative dramatique, non-seulement les jeunes esprits sérieux de la France, mais des témoins attentifs et des juges *européens*, tels que Goethe, Walter Scott et Manzoni, en eût-il été de la sorte? il n'est pas même besoin de faire la réponse.

— Nous lisons dans un journal: L'Académie française, dans sa séance particulière du jeudi 8 mai, a procédé au remplacement de MM. Etienne et Soumet. Le nombre des membres présens

était de 34; M. Guizot y assistait assez près de M. Villemain, et M. Thiers non loin de M. de Lamartine. Il n'y a pas eu de combat bien vif à l'Académie ce jour-là, malgré la présence de tous ces grands rivaux; on paraissait s'être entendu pour porter d'abord M. Alfred de Vigny, qui a passé au premier tour de scrutin, dédommagement bien dû après une si longue attente. M. Vitet a été nommé ensuite presque aussi aisément. La poésie et les arts ont en eux deux représentans de plus; décidément c'est l'heure de ce qu'on a longtemps appelé les jeunes générations; elles arrivent, elles se casent, elles s'asseoient. On aimerait à les voir suivies d'autres générations empressées et ardentes. Mais jusqu'à présent on cherche en vain, et l'espace se fait plus vaste chaque jour et plus vide. Il ne serait pas très-beau que cela durât ainsi, et qu'on ne pût absolument plus dire des générations successives:

Et quasi cursores vitaï lampada tradunt.

Le fait est que, depuis bien du temps, il n'y a pas beaucoup de vie et qu'on ne court pas. S'il y a foule et presse, c'est comme dans une rue; il n'y a ni émulation, ni mouvement, comme dans une arène.

— On sait aussi que l'Académie vient de décerner à *Lucrèce* le prix destiné au meilleur ouvrage dramatique, tragédie ou comédie, qui ait paru depuis dix ans. Ce choix est piquant, en face de Victor Hugo, de Scribe et du Théâtre Français, qui n'a pas joué la pièce de M. Ponsard.

— Dans un charmant petit volume de poésies, par M. Auguste Desplaces, publié sous ce titre: *La couronne d'Ophélie*, nous choisissons un morceau presque au hasard: nos lecteurs seront ainsi placés très-agréablement dans le rôle de la critique; ils pourront apprécier eux-mêmes le coloris frais et savant, l'ingénuité, l'art et le charme de ce jeune talent, tout entier à la muse dans un siècle qui veut être à tant de choses à la fois.

A AMAURY [1].

EN RÉPONSE AU SONNET :

J'étais un arbre en fleurs où chantait ma jeunesse.

Non, l'arbre au glorieux feuillage
De tes jours encore au midi,
Malgré les tempêtes de l'âge
Ou quelque matin refroidi;

Cet arbre, lyre au vent bercée,
D'où s'échappe un soupir divin,
Comme en jetait l'âme blessée
De Novalis ou d'Augustin;

[1] Sans doute l'*Amaury* de *Volupté*, roman de M. Sainte-Beuve.

Cet arbre, rayonnant et sombre
Que tout cœur aborde attendri,
Pour avoir étendu son ombre
Sur le front pâle d'Amaury;

Non, cet arbre, quoi que tu dises,
Ne veut pas se découronner,
Et les coups furieux des bises
Ne feront que l'enraciner.

Non, la corneille blanche et noire
Ne s'y posera de longtemps;
Mais la mésange y viendra boire
L'eau sur les feuilles au printemps.

L'abeille encore y viendra faire
Un miel impossible à trouver,
Et toujours l'ame solitaire
A son ombre viendra rêver.

— On annonce comme devant prochainement paraître un poëme en vingt-quatre chants, intitulé : *Les Bretons*, par M. Brizeux, auteur de charmantes idylles qui ont paru il y a une douzaine d'années sous le titre de *Marie*, et qui ont eu depuis plusieurs éditions.

— On vient tout dernièrement de réimprimer, à Paris, le chef-d'œuvre de madame de Charrière : *Caliste ou Lettres écrites de Lausanne* [1]. Le prix littéraire de ce volume est doublé par son intérêt biographique et par le soin et le goût qui en ont fait à la fois quelque chose d'exquis et de complet. Il siérait mal à la *Revue Suisse*, qui a l'honneur de figurer par des citations [2] dans ces pages, de les louer comme elle le voudrait et comme ce serait justice. Nous dirons seulement qu'au roman de madame de Charrière on a ajouté son histoire, des parties charmantes de sa correspondance, celle de Benjamin Constant qui lui est adressée, et quelques lettres de Mme de Staël. Ces trois personnes sont, à elles seules, un drame réel dont l'idée, sentie et reproduite par celui qui a su composer ainsi ce volume, y ajoute un intérêt délicat, plein de vie et d'unité. Une notice de M. Sainte-Beuve qui fut la première lueur de gloire et de justice sur madame de Charrière, sert d'introduction à l'ouvrage, dont voici, en quelque sorte, la dédicace générale dans ces lignes de l'avant-propos : « En offrant au public ce choix et cet *esprit* de Madame de Charrière, on a surtout songé (pourquoi n'en conviendrait-on pas ?) aux gens de goût et aux natures délicates ; car, même dans cette grande mêlée à laquelle nous assistons, rien ne pourra jamais nous décider à croire qu'il n'en existe plus. »

---

[1] *Caliste ou Lettres écrites de Lausanne*, roman par Madame de Charrière, nouvelle édition, avec une notice de M. Sainte-Beuve. Paris, 1845, un vol. in-12, chez Jules Labitte, Quai Voltaire, 5. — Lausanne, G. Bridel.

[2] Les lettres inédites de madame de Charrière, publiées pour la première fois dans cette *Revue* et l'article *Leone Leoni*, *Caliste et Manon Lescaut*. — Voir les livraisons d'avril et décembre 1844, t. VII, p. 245 et 708.

Le canton de Vaud vient de perdre un homme qui était venu à bout de le doter, en grande partie à ses frais, d'un musée de peinture : œuvre difficile dans un pays où il n'y a rien moins que de l'enthousiasme pour les arts! Mais M. Arlaud avait fait de cela le but de sa vie, et il est parvenu à l'atteindre grâce à beaucoup de persévérance et d'efforts.

M. Arlaud naquit en 1773, à Orbe, d'une famille honorable, mais peu aisée. Il montra de bonne heure un goût très-vif pour le dessin. A Yverdon, où il essaya des portraits au crayon qui annonçaient déjà son talent pour saisir les ressemblances, on se plut à favoriser le jeune artiste, et il revint dans sa ville natale la bourse pleine d'écus. Sa famille lui permit alors d'aller à Genève chez ses cousins Arlaud, peintres tous les deux et dont l'un lui apprit à travailler [1]. Voyant les progrès de leur jeune parent, ce fut, chez les deux cousins, à qui l'aurait pour élève. Bientôt il se rend à Paris : là, il entre chez David, dont il saisit la manière sérieuse et grande, basée sur l'étude de l'antique. David, frappé aussi de la bonne mine du jeune Suisse, de son profil bien dessiné, de la beauté surtout de son buste et de ses bras, le fit poser, dans le tableau des *Sabines*, pour le personnage de Tatius. Arlaud n'est pas un compositeur abondant, mais il a un goût natif qui sait choisir le beau côté d'un sujet, soigner le groupe, ordonner avec noblesse une couleur belle pour accompagner le dessin; il a ce sens particulier qui sait faire des détails un tout harmonieux et sage; en un mot, il a le style, qui est le contraire du lâche et du trivial et qui se marque jusque dans la façon de saisir un simple portrait. *Un jeune garçon monté sur un bouc*, charmant tableau qu'il a donné au musée et l'un de ses meilleurs morceaux, nous le fera comprendre.

M. Arlaud était accessible à ces émotions intérieures qui font les grands artistes. Etant en Hollande, nous dit-on, une copie en plâtre de la tête d'une de ces deux magnifiques statues colossales qui décorent la fontaine du mont Quirinal à Rome, lui tomba par hazard sous les yeux. La vue de ce fragment si fortement empreint de cette grandeur simple qui caractérise le génie antique fit sur lui une si vive impression qu'il ne rêva qu'à cet objet pendant plusieurs jours, qu'il réforma ses idées sur l'art et que dès lors il changea complétement sa manière. C'est à la direction qui fut imprimée à son talent par cette circonstance, que l'on doit ce tableau dont nous venons de parler et qui serait encore à sa place dans de plus riches galeries que la nôtre.

Seul et dénué de ressources, Arlaud se trouva souvent à Paris dans des momens difficiles. Mme Condorcet, avec laquelle il était lié, prit soin de lui et releva un peu ses affaires. Il entra, chez elle, en relations assez intimes avec plusieurs hommes célèbres, avec Cabanis, avec Fauriel, qui lui donna le manuscrit annoté de sa traduction de la *Parthénéide*

[1] Arlaud était de la même famille que le peintre du même nom qui se rendit célèbre dans la miniature à l'époque de la Régence.

de Baggesen ; Arlaud conservait un souvenir très-vif et très-reconnaissant de cette époque de sa vie. Le prince Berthier lui commanda un tableau, mais il ne put pas l'achever. Il fut exilé par Napoléon, sur le régime duquel il s'était exprimé trop librement.

Fixé à Lausanne, il y fit un grand nombre de portraits, dispersés maintenant dans tout le pays, et qui témoignent d'un talent incontestable. Ses derniers ouvrages ont quelque chose de trop mou et une teinte rosée. C'est depuis l'âge de quarante ans, avec le seul produit de ses portraits et à force de patience et d'économies, qu'il est parvenu à réunir la somme nécessaire à la fondation de notre petit musée, enrichi en outre par lui de plusieurs dons. Cela ne l'empêcha point de songer à sa famille à laquelle il laisse, dit-on, une somme à peu près égale à celle dont il avait disposé en faveur de son pays.

Parlerons-nous de son caractère ? C'est une tâche délicate de juger un homme, de le taxer, pour ainsi dire, alors même qu'il a achevé de se montrer, qu'il a vécu. Cœur généreux, d'une humeur vive et passionnée, Arlaud n'aimait ni ne haïssait à demi ; ses défauts tiennent beaucoup aux circonstances, au manque d'éducation première, à l'esprit du dix-huitième siècle qui était resté le sien : celui de notre temps lui eût fait envisager d'un point de vue plus sérieux et plus juste certaines idées ; mais, du moins, il n'y avait en lui rien de joué, et il ne croyait pas que tout fût misérablement borné à la terre. Dans une épitaphe qu'il se fit à lui-même, peu de temps avant de mourir, épitaphe d'ailleurs épigrammatique selon le caractère du genre et où il se moque des médecins, il dit en terminant :

Mes os reposent dans ces lieux,
Mon âme est retournée aux cieux.

Comme citoyen, il mérite la reconnaissance pour sa pensée généreuse et la constance qu'il mit à l'accomplir. On ne le soupçonnera pas de n'avoir songé qu'au soin de fixer sa mémoire dans le souvenir de ses concitoyens, car, si le Musée porte son nom, ce n'est point lui, ni même un de ses amis qui en fit la proposition au Grand Conseil. Quoi qu'il en soit, le fruit de son long dévouement subsiste, il nous est acquis, nous en jouissons, et, certes, on pouvait s'attendre à ce que les restes mortels du fondateur du Musée ne passeraient pas solitaires lorsque, tout près de cet édifice, s'est acheminé le convoi de parens et d'amis qui allait les déposer dans leur dernière demeure. Le public et l'autorité en ont jugé autrement. L'ingratitude des républiques est si bien passée en proverbe qu'un de ces matins on en fera peut-être un précepte, une vertu ; mais l'avenir, plus simple et plus juste, n'en prendra pas si aisément son parti.

— La Suisse continue de préoccuper les journaux et les publicistes étrangers. Dans notre dernière livraison, nous avons donné, fort en raccourci, mais de manière pourtant à leur attirer une attention légitime, les idées émises sur notre situation par l'une des principales revues

de l'Allemagne, les *Annales du temps présent* [1]. Il va sans dire, d'ailleurs, que nous ne prétendions pas, par ce simple extrait, adopter toutes les assertions de l'écrivain allemand, dont le travail nous paraît plus remarquable par la connaissance historique des faits que par la manière dont il les apprécie. En France, un de nos compatriotes, M. Charles Didier, de Genève, vient de publier également sur la *Question suisse* une brochure qui a l'avantage aussi d'en résumer le côté historique, à peu près complétement inconnu du public français; car on ne saurait se figurer à quel point on ignore généralement au dehors notre vie intérieure et les ressorts compliqués qui la font mouvoir. Il est étrange, par exemple, mais il est seulement vrai de dire qu'à cette heure, pour beaucoup de gens, en France, notre révolution vaudoise et les événemens de Lucerne se confondent peu à peu en un point indivisible et un seul événement. M. Didier rend donc service à son ancienne patrie en contribuant à la faire connaître dans l'histoire et l'esprit de ses institutions. Il conclut par la réforme du pacte fédéral, réforme sur la nécessité de laquelle il a été, de tout temps, malheureusement plus facile d'avancer de bons argumens que de montrer la possibilité et les moyens de l'entreprendre.

On sait le rachat des prisonniers des corps-francs et comment la lutte s'est ainsi momentanément terminée. Espérons pourtant que ce sera mieux qu'une trêve! Quant aux événemens militaires, le rapport détaillé du général de Sonnenberg a paru et, quoiqu'un peu chargé peut-être, il a été lu avec une vive curiosité. Nos lecteurs auront pu apprécier l'exactitude et l'impartialité du précis que la *Revue Suisse* leur avait donné des combats du 31 mars et du 1er avril, avant même la publication de cet important document. Un de nos journaux de Lausanne, le *Courrier Suisse*, nous a reproché d'avoir dit, que « la diète » extraordinaire s'était indéfiniment ajournée *sans prendre de décision* » sur la question des Jésuites. » L'expression critiquée, celle que nous soulignons, est non-seulement exacte, mais de plus usitée. En matière fédérale, il n'y pas de *décision* aussi longtemps qu'il n'y a pas douze voix. On n'admet en aucune façon le raisonnement du correspondant du *Courrier* qui estime que lorsqu'il n'y a pas majorité en faveur d'une proposition, elle est *ipso facto* rejetée. Une proposition qui n'est pas adoptée et qui n'est pas purement temporaire, tombe au recès, à moins d'une décision formelle contraire; on la considère comme étant à résoudre plus tard. C'est le cas d'une foule de propositions qui figurent chaque année dans les *tractanda*, et notamment des propositions relatives à la révision du pacte, à la liberté du commerce à l'intérieur etc. etc. C'a été le cas de l'affaire des couvens pendant plusieurs années. C'est le cas de la question des Jésuites, et la meilleure preuve qu'il n'y a pas eu de décision, c'est que la diète extraordinaire a arrêté de reprendre cette question dans la session ordinaire. A quoi bon s'abuser en se persuadant que tout est fini? Si on tient à condamner les corps-francs, n'est-il pas

[1] Elles paraissent chez Fues, à Tübingue.

tout aussi simple de les accuser de n'avoir pas attendu une décision, que de les accuser d'avoir violé une décision?

— Deux journaux viennent de naître à Lausanne, protestations nouvelles et qui d'ailleurs ne se ressemblent point, contre la situation à la fois . inconnue et forcée où se trouve le canton de Vaud. L'*Indépendant*, feuille politique, d'opinion libérale et non radicale, paraît tous les samedis; il promet un spirituel antagoniste aux théories sociales et gouvernementales dont on nous menace de faire l'expérience sur nous, *in anima vili*. La manière dont l'*Indépendant* défend les principes de droit naturel, de justice et de liberté pour tous, sans lesquels il n'y a ni ordre public ni sécurité dans une nation, l'accueil que reçoit ce journal, sa création même, sont déjà un pas vers un état plus sain et plus normal de l'esprit public. L'*Anti-Jésuite* est un journal religieux qui s'annonce comme voulant poursuivre le jésuitisme partout où il est, jusque chez les jésuites sans doute, mais il aura bien à faire chez nous, auparavant : il entre dans une route où il aura de la peine à se démêler de tous ces chemins de traverse qui la croisent en tout sens. En attendant, il s'occupe, avec force et talent, de ces questions de liberté de conscience et de culte qu'on pouvait croire depuis longtemps résolues dans notre heureux pays, et qui sont si honteusement remises à l'ordre du jour par les faits les plus avérés, les plus frappans de notre histoire, à dater du 14 février; c'est-à-dire non pas pendant vingt-quatre heures, mais trois mois durant! Et encore... est-ce fini? Qui pourrait, qui oserait le dire? Quelqu'un sait-il où nous allons? même celui qui se fâcherait le plus haut à ma question inconvenante. Non; nul ne sait rien de la patrie ni de son avenir, pas même ceux qui le feront et à qui nos enfans, la Suisse, la civilisation en demanderont compte. Quelle que soit l'opinion à laquelle on appartienne, pour les esprits droits, pour les cœurs bien faits, la menace injuste qui pèse sur quelqu'un est un malheur et une oppression sur tous : les plus belles paroles d'émancipation sont des mensonges devant des actes despotiques; et chaque fraction du peuple souverain finit par s'apercevoir qu'il joue le rôle de Sancho, gouverneur de l'île de Barataria, assis devant une table magnifiquement chargée de mets succulens, mais pourvu d'un médecin trop expert pour lui permettre de toucher à ces dangereuses richesses. Depuis que nous avons renversé un gouvernement tyrannique nous n'osons plus respirer; depuis que nous faisons des économies nous sommes ruinés; depuis que nous sommes citoyens du monde, nous ne possédons plus notre domicile; depuis que nous parlons toute la journée des grandes destinées de l'humanité, de la liberté, de l'égalité et de la régénération universelle, nous avons autour de nous des concitoyens, des égaux, des frères qui n'ont plus la liberté de prier.

MOEURS AMÉRICAINES.

FRAGMENS

DU

JOURNAL D'UN VOYAGEUR SUISSE AUX ÉTATS-UNIS. — 1845.

Washington. Les Sénateurs et les Représentans. Le Capitole. Le président Polk et le paysan. — Les Alleghanis. Forêts vierges. Les *stages* américains. — Cincinnati. Les marchands de cochons au théâtre. — Les steamers, tours de Babel. Différence de places. — Les maris américains en voiture. — *Go a head!* — A bord d'un steamer. Salon. Chambre des dames. Mêlée gastronomique. Les beautés américaines. — Nouvelle-Vevey. Caire. Navigation sur l'Ohio. Le Mississipi. — Traîneaux attelés de vingt chevaux. — Les noirs. — Petit voyage de noce de 1600 lieues. — Natchez. — Nouvelle-Orléans. Le marché aux esclaves.

L'enthousiasme pour l'Amérique a fait place à une vue plus réelle et ordinairement assez sévère de l'état de ce pays : le contraste qu'il présente avec la vieille Europe est d'autant plus frappant, choque d'autant plus les idées de celle-ci qu'il n'en reste pas moins pour elle comme un type ou un point avancé dont, bon gré mal gré, elle sent qu'elle se rapproche par plus d'un côté. L'Amérique, en effet, est toujours une terre de découvertes, non plus géographiques, mais politiques et sociales dans laquelle la civili-

sation moderne essaie ou emprunte toutes sortes d'innovations. Aussi, les nombreux récits qui nous en reviennent sont-ils presque toujours sûrs d'exciter de l'intérêt, et même un intérêt plus piquant, depuis que l'admiration a cessé d'en faire tous les frais; mais ils n'excitent pas moins de défiance, surtout ceux des touristes qui se rendent aux Etats-Unis dans le but précis d'en rapporter leurs impressions de voyage et ordinairement avec un parti pris d'avance. Les simples notes qu'on va lire ont au moins le mérite de venir d'un homme qui ne manque, il est vrai, comme on le verra, ni d'originalité, ni d'esprit d'observation, mais qui ne songeait nullement à publier ses remarques; quoiqu'il séjourne depuis assez longtemps aux Etats-Unis, il n'y est allé que dans l'âge mûr et pour ses propres affaires; enfin sa qualité de Suisse et de libéral prononcé donne à ses descriptions, à ses jugemens, une couleur et une valeur particulières.

« J'ai fait hier une course à Washington et assisté, sans la permission de personne, aux séances des deux chambres: elle commencent par une prière faite par le chapelain, ce qui n'empêche pas de se disputer après, et parfois d'en venir aux mains. — Au Sénat, c'était une séance solennelle au sujet de l'annexation du Texas. Là, le corps délibérant est peu nombreux; ce sont des anciens, en grande partie, dont les opinions se produisent avec calme et dignité. J'ai entendu pendant deux heures M. Rivet, un des premiers orateurs, qui a été ambassadeur en Europe. Il m'a paru éloquent, clair et énergique. On m'a signalé quelques figures peu historiques, et entre autres, un immense sénateur de l'Alabama, faisant collation sur sa chaise curule, ce qui m'a paru peu romain. — Aux Représentans, il n'y avait rien de sérieux; ils étaient même, en grand nombre, comme spectateurs au Sénat. Je pensais trouver là quelque figure demi-sauvage, comme les Etats qu'elles représentent, et aussi comme les scènes qui s'y passent parfois, mais j'ai vu, quant à l'extérieur, des gentlemens! Probablement, dans un jour de discussion irritante, ce vernis de civilisation laisse voir le fond. Chaque membre a son bureau et parle de sa place, mais debout.

Les salles, ou temples, sont magnifiques; elles forment un dôme avec colonnades, etc. Le Capitole, qui les renferme, est situé sur un mamelon de trois à quatre cents pieds d'élévation, parfaitement isolé et dominant les environs. Figurez-vous le château de Nyon, du côté de Rive, prenant la pente un peu plus douce jusqu'au bas et la même de tous les côtés. Cette pente est divisée en belles allées, plantées d'arbres qui ne masquent rien. L'édifice produit l'effet le plus imposant, il est

peut-être d'un tiers moins étendu que le château de Versailles, et du même ordre d'architecture. Le front principal est flanqué par deux ailes un peu en arrière de la ligne et orné d'une superbe ligne de colonnes cannelées. Les deux façades sont les mêmes. Les côtés sont sans colonnades. Le haut de l'édifice présente trois dômes, dont celui du centre plus grand et plus élevé. On entre, sous celui-là, dans une immense salle d'attente, parquetée en mosaïque et ornée de grands tableaux historiques sur des sujets anciens (c'est-à-dire anciens relativement à l'Amérique), depuis celui de l'arrivée des pèlerins, jusqu'à ceux des batailles livrées dans la guerre de l'indépendance. Cette rotonde, éclairée par le haut, est d'un très-bel effet, et sépare les deux chambres du Congrès, placées sous les deux dômes des extrémités.

Washington, la ville, est peu de chose : une immense avenue plantée d'arbres, qui n'est pas même pavée ; quelques hôtels passables ; le palais du président, et le reste, de petites maisons en briques. Toutes les rues convergent diagonalement dans l'avenue, de manière à former un éventail qui s'ouvre vers le Capitole ; mais c'est un cadre, elles ne sont pas bâties.

M. Polk, le nouveau président, qui entre en charge le 4 mars, vient d'arriver, et voici un des épisodes de son voyage aux environs. Un bon paysan est entré tout crotté dans son salon et, allant droit à lui, lui a dit sans autre : — « Colonel, je suis bien aise de vous voir et de vous donner une poignée de main. Je suis un bon démocrate et j'ai vingt-six enfans. Nous avons tous voté pour vous et le Texas. » — Le colonel président a répondu : — « Mon camarade, je suis charmé de faire votre connaissance, non pas seulement parce que vous avez voté pour moi, mais aussi parce que vous avez élevé vingt-six citoyens pour la république. » — Ici cette masse de travailleurs est une richesse.

Cincinnati (*Ohio*). — *Le 22 février*. Il s'agissait pour moi maintenant de franchir les Alleghanis en *stage*, et c'était là la partie la plus fatigante, si ce n'est la plus effrayante de mon voyage. Le temps est devenu magnifique comme nos plus belles journées de mai, en Suisse (comparaison malheureuse en 1848). Dans des positions abritées, les saules nous ont déjà montré leurs feuilles nouvelles, et dans d'autres, plus agrestes, de superbes cèdres à feuilles fines et mousseuses défilaient devant nos yeux sans que je pusse descendre pour cueillir des graines, car ces routes soi-disant nationales ne sont encore que des bourbiers et des précipices.

Après quarante mortelles heures pour faire quarante-cinq lieues, nous sommes arrivés à Weeling en Virginie sur l'Ohio. Le *stage* améri-

cain est encore le même véhicule qui servait en Europe il y a un demi-siècle: une assez mauvaise voiture, où on pourrait quatre à l'aise, six très-serrés, et il faut s'y empiler neuf personnes! Ajoutez à l'agrément de la position les secousses, les cahots dans toutes les directions possibles. Des forêts vierges, vous en verrez, mais je vous conseille de vous en tenir aux descriptions romantiques de Cooper. Là, la fiction vaut mieux, infiniment mieux que la réalité. Vous pouvez nous envoyer tous les maraudeurs, pillards, destructeurs de bois du pays. Ici, sans faire tort à personne, ils pourraient couper et tailler tout à l'aise. On les payerait même pour mettre le feu, pour faire de la place et de la cendre! Envoyez, il y a de l'ouvrage, et rien à craindre des forestiers! — Je suis pourtant arrivé en assez bon état, ainsi que de petites dames américaines devant lesquelles je ne pouvais me plaindre, pour l'honneur du sexe.

Un steamer (bateau à vapeur) qui n'a pas sauté, m'a amené en trente heures dans la métropole de l'Etat de l'Ohio. C'est jour de fête: on célèbre le jour de naissance de Washington; la milice parade, et fait des feux de peloton qui ne vont pas trop mal; l'artillerie s'en mêle aussi. Cela ne vaut pas la vieille garde, mais cela suffit au pays, et c'est peu coûteux.

Cincinnati est bâti sur un grand modèle et on y prodigue le terrain: les rues sont des places. Je suis monté à l'observatoire de mon hôte pour voir le panorama de la ville, bâtie dans un demi-cercle formé par l'Ohio. Mon *landlord* (aubergiste) m'a dit: — Il y aura en mai quarante ans que je suis arrivé à Cincinnati: alors il y avait quelques maisons sur le bord de la rivière, et la grande rue à nos pieds était marquée, le tout contenait 700 habitans. Aujourd'hui la population est de 75,000 âmes.

Cincinnati est le pays aux cochons! on en tue environ 200,000 dans le district, et 400,000 dans l'Etat de l'Ohio. Les graisses et salaisons sont le principal commerce. Arrivez, messieurs les Autrichiens, et faites-vous républicains pour manger gras, sans compter les autres priviléges des citoyens libres. Il est vrai que, pour boire, cela ne va plus si bien. De l'eau, toujours de l'eau, et il n'en manque pas dans l'Ohio; elle est bonne, mais enfin ce n'est que de l'eau et le président Polk ne boit que cela. Si je venais à être président des Etats-Unis, il faudrait nécessairement qu'en vertu d'une consultation de mon médecin vaudois je fusse autorisé à boire du vin, ou je refuserais. Nos Suisses ont essayé de cultiver la vigne ici, mais on me dit qu'elle dégénère au bout de quelques années.

Ma narration a été interrompue par le souper ou thé; j'y ai trouvé une centaine de personnes, et quand l'hôtel est plein, dans la belle saison, il y en a deux cents et plus. Mon hôte, qui sait que les *Frenchmen* ne sont pas des ours à table, a été aux petits soins pour moi; je lui ai promis, en revanche, de lui faire les honneurs de la cathédrale de Lausanne et des promenades, si jamais il y vient; ce qui ne me compromet guère. J'ai été ensuite au spectacle; c'est à la fois pour moi une étude de la langue et des mœurs. Décidément la population de Cincinnati n'est ni belle, ni élégante; ce n'est plus le beau sang anglo-saxon de Baltimore, de Philadelphie et de Boston: c'est le pauvre Irlandais, l'Allemand, etc. J'étais là à côté des marchands de cochons, bouchers, ouvriers, plus ou moins barbouillés, et plus riches que moi sans nul doute: ils lancent sans la moindre hésitation leur demi-dollar à la porte pour entendre le *Marchand de Venise* de Shakespeare.

Demain, à bord du steamer, ma société sera moins mêlée; l'aristocratie financière séjourne à l'un des bouts du bateau, près de la chambre des *ladies;* à l'autre extrémité est la démocratie. Sans compliment, et sans heurter mes principes d'égalité, j'ai pris place au sénat: il y a plus de ressources, surtout il y a moyen de quêter la bienveillance d'une de ces sauvages; ensuite c'est, en cas d'accident, le côté le moins exposé. Vous voyez que l'égalité des droits ne prévaut pas, même ici, sur l'inégalité des dollars; bien qu'à ce compte, je ne sois qu'un intrus. — Je vais me coucher; il est minuit. Une maison brûle à côté de moi, mais c'est une bagatelle!

Louisville, 23 *février*. Me voici, après dix heures de navigation et ayant fait cinquante lieues sans fatigue, dans la métropole du Kentuky. — En quittant Cincinnati j'avais quelque regret de n'avoir pas profité de l'un des deux grands steamers partis directement pour la Nouvelle-Orléans, le jour de mon arrivée; mais ces steamers étaient surchargés de marchandises, gens et bêtes; ils ne flottaient pas quatre pouces au-dessus de l'eau, et mon œil n'était pas encore habitué à de pareilles tours de Babel; sans être effrayé, j'ai préféré attendre le bateau-poste, qui ne prend que des passagers. Cependant, je regrettais la société d'une jolie sauvage que j'avais rencontrée à Cumberland, avec son mari s'entend, et qui m'avait gracieusement invité à continuer de les accompagner jusqu'à la Nouvelle-Orléans, et même au Texas. Je devais cette faveur à ma docilité, plus ou moins volontaire, à lui céder ma place dans le *stage*; plus heureux encore que son pauvre mari, qui devait lui servir d'oreiller dans les diverses positions, plus ou moins grotesques, qu'il lui convenait de

prendre. La femme anglo-américaine, si réservée, si chatouilleuse en fait d'expressions, de manières, présente une anomalie que, pour être poli, j'appellerai seulement plaisante, dans son laisser-aller, même en public, avec son mari.

Je reviens à mon embarquement à bord du *Benjamin Franklin;* c'est un des beaux spécimens de l'espèce, dans les bateaux à vapeur d'Amérique. Voyez la modeste barque posée sur les eaux bleues de notre beau lac, mais agrandissez le cadre, et faites un bâtiment, toujours plat, de 200 pieds de long, arrondi d'une manière égale aux deux extrémités, d'une largeur de 40 à 50 pieds se maintenant sur presque toute la longueur. La cale a de 6 à 9 pieds de profondeur jusqu'au premier pont, et cela constitue le bateau proprement dit. Point de mâts, et pas de voiles par conséquent, mais deux grandes cheminées parallèles d'où s'échappe la fumée, et une autre, plus en arrière, d'où sort la vapeur à chaque coup de piston, car tous ces steamers sont à haute pression. Ce n'est pas le plus prudent; mais ce peuple-ci est un « Go a head » *(marche-en-avant)*, et arrive ce qu'il pourra! La cale, dans les bâtimens qui prennent du frêt, sert à loger les marchandises lourdes, tabacs, salaisons, etc. Sur le pont, à l'avant, sont les chaudières entièrement à découvert, de manière que, de nuit, leurs feux simulent un petit Etna flottant. En arrière des chaudières, les autres pièces de la machine occupent presque toute la longueur centrale du bateau. Les balanciers n'agissent pas de haut en bas, mais horizontalement. La place qui reste libre, sur la largeur de ce premier pont, reçoit des marchandises moins lourdes, farines, fruits, fourrages, etc., puis les bœufs, les vaches, les moutons, les mulets, etc., etc., puis le bois et le charbon, qu'on brûle concurremment. Tout cela forme un pêle-mêle autour des machines, qui effraie à la première vue, mais l'œil s'y habitue, le bateau marche, et l'on n'y pense plus!

Au-dessus du premier pont, à 10 pieds d'élévation environ, s'élève le second étage du bateau soutenu sur des rangées de colonnes. C'est un vaste carré long de 150 à 180 pieds, large de 14 à 16, haut de 8 à 9 avec un plafond légèrement arqué, le tout en boiseries élégantes et bien peintes, tapis d'un bout à l'autre, lustres, etc. Voilà notre salon, salle à manger, salle de bal au besoin. Elle est superbe, je vous assure, au milieu d'un beau fleuve, bordé de forêts imposantes, qui commencent à verdir, et par un temps magnifique. Sur les côtés de ce salon sont des cabinets, chacun avec deux lits très-propres: ils s'ouvrent sur le salon et aussi, à l'opposite, sur un tillac de 4 à 5 pieds de large, qui sert de promenade. A l'une des extrémités

se trouve un poêle à charbon pour ceux qui veulent se cuire, et à l'autre une cheminée à bois. Ce côté-ci est celui de l'aristocratie : là est l'élite de la société, la garde avancée, je ne dis pas du sanctuaire, mais de la chambre des ladies; celle-ci est séparée du grand salon par des portes vitrées, ornées de cristaux figurés, qui ne permettent pas de rien voir, mais les dames les laissent ouvertes par momens pour être vues et pour voir, car elles aussi sont curieuses! Elles sont de plus gardées par des servantes de couleur qui sont à leur commandement; toutefois, si vous avez le bonheur de connaître une d'elles, ou un des maris, qui naturellement ont leurs entrées quand elles ont fait toilette, alors vous êtes introduit, présenté, et de la coterie. Il ne faut que cela : mais, sans cela, vous ne trouvez que des sauvages qui à peine vous remercieront de leur offrir à table un plat qu'elles désirent, qui ne vous feront pas la moindre petite inclination quand vous vous dérangerez pour leur faire place, considérant, d'après leurs principes d'éducation, que toutes ces choses constituent une obligation positive de votre part, pour laquelle elles ne vous doivent rien.

La salle reçoit une table qui en occupe toute la longueur et s'enlève immédiatement après chacun des trois repas. Le dessus, ou toit, forme une plateforme recouverte en plomb, qui sert de promenade, quand la fumée et les étincelles des cheminées n'y mettent pas obstacle.

Tous les plats sont mis à la fois sur la table, excepté le dessert, qui est fort peu de chose. Dans ce moment solennel, le capitaine va, chapeau bas, prévenir les dames qu'elles peuvent paraître, pendant que les gentlemens se placent debout près de leur chaise, laissant le bout aristocratique de la table entièrement libre. Les portes du salon des dames s'ouvrent, et elles défilent au bras de leurs cavaliers, heureux ou malheureux maris qui les conduisent à leurs places avec un sérieux, une raideur dignes d'un caporal autrichien commandant son escouade. Quand la dernière dame s'est assise, on sonne un coup de cloche, et alors les soi-disant gentlemens s'asseient aussi. La mêlée commence. Nous n'étions que soixante convives : jugez ce que ce doit être quand il y en a deux cents. Chacun tombe sur ce qui lui convient le mieux, sans s'inquiéter du voisin, sans rien offrir à personne. C'est un pillage! Point de conversation, aucune prévenance. Ces gens-là ne mangent pas, ils dévorent! En dix à quinze minutes tout est fini, tout est expédié, et on se lève, chacun quand il lui plaît. Pour des êtres ainsi faits, manger est un besoin qu'ils satisfont comme la brute,

sans y rien apporter qui puisse l'ennoblir, ni faire d'un repas un moment de repos, celui d'un échange de procédés bienveillans, d'une conversation amicale. Voilà l'Américain à table, et pour un étranger c'est son mauvais côté le plus apparent, le plus choquant. Ils ne sont pas plus ogres pour cela, et d'ailleurs ce ne sont pas les vivres qui manquent. C'est un reste d'habitudes sauvages, et voilà tout. — A l'église, en revanche, l'Américain est un vrai gentleman. — Puis cette activité, ce mouvement prodigieux, ces villages de hier transformés comme par enchantement en grandes villes florissantes, voilà des monumens de puissance et de vie qui, pour n'être pas aussi fastueux, valent bien ceux d'un Louis XIV et qui profitent à tous.

Dans le nombre de nos jeunes dames il s'en trouvait une de Louisville qui m'a paru un type de cette population de la région moyenne des riches Etats de la Virginie et du Kentuky, qui ont fourni à l'Union ses plus grands citoyens et, à en juger par celle-là, ses plus belles citoyennes. Grande, très-blonde, l'ensemble de ses traits formait une de ces figures expressives, caractéristiques, sans rien perdre en douceur ni en modestie, qui réunissent le beau et le joli, et font bien augurer des qualités de l'âme.

Ces dames voyageuses ne paraissent à table qu'en grande toilette: là, comme à la promenade, l'Américaine se pare plus richement que pour aller au bal. Dans le premier cas, c'est une lady qui cherche à briller. Au bal, c'est une jeune miss qui veut conquérir un mari; elle pense que la simplicité suffit et relève même des agrémens naturels dont aucune femme, pas plus en Amérique qu'en Europe, ne pense manquer.

Je me trouvais à table à côté d'un gentleman plus causeur que ne le sont d'ordinaire les Américains. C'était en effet un natif du canton de Neuchâtel, d'où il est parti en 1817, à l'âge de six ans, pour la Nouvelle-Vevey. Quoique arrivé sans ressources il paraît être maintenant dans une bonne position. Il est marié à une femme suisse et déjà père de six enfans. Il m'a invité à aller voir nos compatriotes et leur établissement, mais probablement je devrai m'en tenir à ses informations: — Nouvelle-Vevey, sur la rive droite de l'Ohio, à trente lieues de Cincinnati, est une petite ville de 7 à 800 habitans, assez jolie; elle est dominée par un petit coteau, encore boisé en partie, qui deviendra peut-être plus tard un vignoble de Lavaux. La communauté est prospère. La vigne n'a pas bien réussi et n'est plus cultivée que par deux propriétaires: toutefois il paraît que cela a tenu essentiellement à la cherté de la main-d'œuvre et qu'avec une diminution de frais elle pourra s'étendre

plus tard. Les pères, fondateurs de la colonie, sont déjà morts en grande partie et les enfans sont américains; cependant il reste encore des vieux colons, entre autres des Dufour assez nombreux.

Après nous dinent les officiers du navire avec quelques passagers de second ordre; ensuite les domestiques. Ne croyez pas que les restes d'une table servent pour une autre! les domestiques même ont leurs pièces entières, volaille, roasts, etc. Après tout ce monde sont venus se placer tout seuls, à un bout de table, deux hommes mis parfaitement et élégamment, de manières distinguées, des prédicateurs ou missionaires, je suppose. Ces hommes n'avaient pu prendre place à aucune des tables, et pourquoi? c'étaient des noirs! Voilà le préjugé. Voilà l'égalité républicaine!

Dans tous les sens et toute l'année les eaux de l'Ohio et du Mississipi sont sillonnées par 550 steamers. Chaque jour il en part cinq ou six de Cincinnati et Louisville pour la Nouvelle-Orléans. Ils chargent et déchargent sur tous les principaux points en rivière, ce qui, avec le temps qu'il faut pour renouveler les provisions de bois, charbon, etc., allonge beaucoup le voyage: cependant il se fait en vingt ou vingt-cinq jours, allée et retour, dans les bonnes eaux. De Cincinnati on remonte encore l'Ohio jusqu'à Pittsbourg en Pensylvanie: cela fait en tout plus de 700 lieues de rivière navigable. Les bateaux à vapeur ne représentent qu'une portion du matériel commercial sur les deux grands fleuves. Il y a outre cela une masse de bateaux plats qui descendent avec toute espèce de produits, mais ne remontent pas; bateaux et cargaison se vendent à la Nouvelle-Orléans.

Que ne puis-je esquisser seulement le riche aspect de ces fertiles terres, de cette végétation gigantesque! Vous m'avez vu désappointé avec les forêts vierges de la Virginie: là un sol rocailleux ne permet pas aux végétaux d'acquérir ces formes colossales décrites par M. de Humboldt: mais ces Etats de l'Ohio, du Kentucky, Indiana, Illinois, sont formés de terre d'alluvion très-profondes, sur lesquelles s'élèvent des colosses.

Caire, 26 février. Cette ville est immense, bien plus grande que son homonyme d'Egypte, mais seulement *sur le papier*. Dans un siècle, peut-être, le cadre sera rempli. Pour le moment ce n'est que quelques maisons; mais elle est au confluent de l'Ohio et du Mississipi, et j'entre dans le grand fleuve. L'Ohio, son tributaire, est presque plus puissant, les eaux de l'autre, maintenant, étant basses; réunis, ils forment un courant d'un grand quart de lieue de large. C'est donc à juste titre que le nom indien du Mississipi signifie le père des eaux. Son lit est peu encaissé. L'an dernier, en juin, une crue extraordinaire l'a élevé à une

trentaine de pieds au-dessus de son niveau actuel ; il a inondé plus de terrain que n'en comporte la surface des cantons suisses. J'ai encore vu les restes de forêts entières déracinées, entraînées, des arbres énormes couchés dans son onde et qui forment des écueils dangereux. Il coule dans des terres d'alluvion, où le courant, sans être rapide, creuse un lit profond, qui en beaucoup d'endroits n'a pu être sondé.

Me voici sur un steamer qui contient toutes les espèces de gens, bêtes, marchandises dont j'ai parlé, et de plus un superbe taureau de race, dont je n'ai pas vu de plus beau en Suisse, et que nous conduisons au Tennessée. Cet animal est doux comme un mouton. C'est une chose remarquable que tous les animaux domestiques dans ce pays sont d'une douceur extrême. Il semble qu'ils veuillent offrir au voyageur un contraste avec la rudesse de leurs maîtres. — A New-York, avant mon départ, la masse des neiges permettait la promenade en traîneau, dont les américaines sont folles ; elles passent leurs nuits à courir les environs ! Eh bien ! j'ai vu dans la plus grande rue un seul conducteur conduisant un de ces traîneaux avec vingt chevaux, tous de la même couleur, attelés deux à deux et allant au trot. On en voit jusqu'à trente à ces omnibus d'un nouveau genre. Pour six sous le peuple-roi se promène ainsi une grande heure. Il faut assurément des chevaux d'un bon caractère pour de pareilles expéditions. Au reste, les culbutes ne manquent pas ; on y compte, et même on les provoque. Il suffit qu'on tombe dans une position convenable. Vous voyez que vos rois d'Europe avec leurs six chevaux ne seraient ici que des péquins.

Notre steamer est surchargé. La première nuit j'ai observé qu'on embarquait encore des marchandises et j'en ai manifesté mon étonnement à un gentleman, qui était là. C'était le propriétaire du steamer, qui m'a dit : » J'en pourrais encore prendre bien davantage. Depuis deux ans je navigue sur le Mississipi sans accident, et je n'ai pas un cent d'assuré. Si je perdais mon bateau, je serais ruiné. J'ai plus d'intérêt à veiller que vous. Allez tranquillement vous coucher. » C'est ce que j'ai fait. Tout cela n'empêche pas de nombreux accidens par abordages, la nuit, par les machines qui sautent, etc. Des centaines de personnes sont englouties annuellement ; mais sur la masse cela disparaît inaperçu et ne produit d'autre effet qu'un article de journal. Les jeunes ladies n'y pensent pas même.

Ce que j'ai dit des Américains s'applique à la grande majorité, mais il y a des exceptions honorables et ma bonne étoile m'a servi en m'en faisant rencontrer plusieurs. Au premier rang je place un colonel virginien, grand propriétaire, même d'esclaves, distingué par ses connais-

sances, amateur autant que moi de la vie champêtre et enthousiaste de son pays, où il voulait absolument me fixer. Je lui dois beaucoup de renseignemens et, de nos débats sur la grande question de l'esclavage, il est résulté seulement pour moi la conviction que, dans peu d'années, l'esclavage aura disparu dans toute la région moyenne sud, pour être relégué dans les états tout à fait méridionaux de l'Alabama, Mississipi, Louisiane et Texas, où le blanc ne paraît pas pouvoir supporter les travaux agricoles, plus particulièrement dans les plantations à sucre. Quant à savoir comment ces derniers états se libèreront de cette plaie, c'est une question sur laquelle je suis tout à fait incompétent.

Nous avions à bord deux de ces esclaves, venant du Maryland, où ils avaient été vendus pour la Louisiane. Pendant que nous nous trouvions en regard des États libres de l'Ohio, Indiana, ils sont demeurés enchaînés avec une chaîne au moins aussi lourde que celle de nos chars à bœufs! Cela m'a fait horreur. Ces esclaves m'ont dit qu'on les avait séparés de leurs femmes et enfans, restés dans le Maryland: ordinairement pareille cruauté ne se commet pas; m'ont-ils dit la vérité? je ne sais. J'en ai manifesté mon indignation; j'ai dit à un américain que c'était une tache dans les institutions dont ils se glorifient tant: — Pas de doute à cela, m'a-t-il répondu, et il s'est mis à rire. Triste, triste!

Quand je m'étonnais de voir cette masse de voyageurs sur les fleuves: — C'est notre grande route entre le nord et le sud, me répondait le colonel. Dans ce moment c'est l'époque des affaires au sud et l'on s'y rend, vous et beaucoup d'autres. Dans quelques mois le flot sera du côté du nord, et on fuira les fièvres du sud. Nous sommes outre cela un peuple remuant, qui forme des projets, puis en change. Il y a beaucoup de gens riches qui passent d'un climat à l'autre pour leur santé. C'est commode et pas cher. — Mais ces jeunes dames? demandai-je. — Elles accompagnent leurs maris. Quelques-uns de ces couples font leur voyage de noce: c'est ordinairement celui-ci qu'on choisit. Petite course de 1600 lieues pour aller et venir.

On voit des plantations à coton sur les bords du fleuve. Ce sont de vastes terrains sur lesquels on a détruit les bois par le feu; il reste des arbres debout, à demi brûlés, et de nuit on aperçoit encore de ces incendies. La maison du planteur est ordinairement placée dans la partie la plus élevée et la plus centrale. Les cases à nègres, petites *capites* en bois, comme on dirait chez nous, sont disposées en lignes non loin des principaux bâtimens. Tout cela paraît assez soigné, assez propre. — « Les noirs, confortablement logés et nourris, ne travaillant pas trop,

ne sont-ils pas plus heureux que vos paysans d'Europe, que vos ouvriers de manufactures? me demanda mon compagnon de voyage. — Oui, colonel, matériellement parlant, mais nos ouvriers sont libres. — Libres de mourir de faim: belle liberté! — Mais le côté moral, colonel.... — Ce côté moral n'existe pas chez le nègre; il n'en a pas d'idée: sauf de rares exceptions. La règle est que le noir ne sent que ce qui est matériel comme la brute. — Du moment que la question ne sera envisagée que matériellement, je vous donne gain de cause. Vous faites soigner vos nègres malades comme vos enfans, dites-vous: mais est-ce par affection? Nous aussi, en Suisse, nous faisons soigner nos bœufs et nos vaches par l'intérêt que nous y avons». — Voilà un échantillon de nos conversations sur ce grave sujet.

Natchez, 1 mars. Ici les bords du fleuve présentent des ondulations, de petits monts, et la capitale du Mississipi est bâtie sur une de ces plateformes. Elle paraît jolie, animée, mais nous ne nous y arrêtons pas. Le temps, magnifique jusqu'à présent, devient nébuleux, ce qui oblige à sonder pour assurer notre route, et nous retarde. Nous voici dans la région des cannes à sucre. La végétation est toujours plus avancée. Les saules et peupliers ont leurs feuilles entièrement développées. Les autres essences moins hâtives sont chargées d'une longue mousse blanchâtre qui pend en festons des arbres. Vous diriez d'immenses toiles d'araignées. Cette mousse est recueillie pour faire des matelas grossiers et on en expédie même en Europe.

Nouvelle-Orléans, 3 mars. J'arrive par un temps sombre et pluvieux, mais tellement chaud que j'ai sué à grosses gouttes pour me rendre à l'hôtel. J'ai coupé, dans un jardin, en débarquant, un rameau de mûrier dont les fruits étaient déjà rougeâtres. Le port est magnifique, vaste et imposant, sur ce large fleuve qui y décrit un demi-cercle; mais la ville, quoique belle, est humide, basse et malsaine; elle est de 8 à 15 pieds au-dessous du niveau du fleuve, contre lequel elle est défendue par une levée. C'est bien là la terre classique de la fièvre jaune: un marais, dont déjà les exhalaisons me montent au nez, par ces chaleurs extraordinaires même dans le pays.

J'ai vu les monumens, les marchés, celui aux esclaves même! Le marchand a fait défiler devant moi sa marchandise, pour m'engager à acheter. Celui-là, celle-ci, à 500, 600, 700. Cette jeune fille presque blanche, aussi! Dégoût! horreur! Vous vous habituerez à tout cela, me dit-on. J'espère que non, et, de peur, je n'en prendrai pas le temps.»

MALESSERT.

XIV. [1]

La soirée, ce jour-là, fut si belle et si douce qu'on la passa tout entière sur la terrasse; on se sépara même plus tard que de coutume. Ce n'est pas que l'entretien plut beaucoup à Madeline. Ce parti pris, chez Fernand, de devenir riche et la hardiesse qu'il y mettait, fût-ce pour elle, lui répugnait. Quant à Sylvestre, l'intérêt qu'il prenait à cette affaire était généreux; mais précisément, qu'avait-il besoin de faire de la générosité, pensait la jeune fille, qui aurait plutôt compris qu'il l'aidât à démonter, par quelques bons tours, l'assurance de Fernand? car elle n'imaginait pas qu'il fût dans une aussi complète ignorance sur les intentions de ce dernier, ni que l'on pût aimer si profondément que l'on se crût en quelque sorte seul à aimer.

L'habileté financière de Sylvestre et sa rencontre avec le petit homme d'argent, l'avait divertie; elle en avait ri, mais intérieurement, et, pour le punir, ne s'en était point moquée. Il résulta de là qu'elle et notre héros, chacun au bout d'un banc dont le chevalier puis Fernand occupaient le milieu, ne se dirent rien, n'écoutèrent pas mieux, et se regardèrent à peine. Leurs deux compagnons, au contraire, s'animant dans leurs calculs, parlaient

[1] Voir les livraisons de mars, d'avril et de mai, p. 14, 209 et 261 de ce volume.

politique, guerre, finances. D'un simple balancement de sa canne, le bon chevalier changeait l'axe social et créait un nouveau monde en moins de temps qu'il n'en fallait à l'étoile pour gravir d'une cime à l'autre à mesure qu'elle montait au-dessus de l'horizon.

Mme de Préverenges s'était retirée dans sa chambre. Madeline avait été plus d'une fois sur le point d'en faire autant; mais, comme il arrive souvent, moins on disait ce qu'elle voulait, plus elle aurait voulu le faire dire, et plus ainsi, malgré elle, se prolongeait la conversation. Se levant enfin, elle passa derrière le banc, tout proche de Sylvestre, car le voyant si rêveur qu'il en devenait immobile, elle se demandait s'il serait bien capable de s'être endormi: pour s'en assurer, elle se pencha un peu, en passant, et laissa presque tomber son gant sur lui. Sans sortir tout à fait de sa rêverie, il se baissa pourtant, ramassa le gant d'un air très-respectueux, le considéra même un instant de manière à faire craindre à la jeune fille qu'il ne le portât à ses lèvres, puis, repris sans doute par sa distraction, il le mit tranquillement dans sa poche et croisa par dessus, très-soigneusement, les revers de son habit. Ce trait, dont personne ne s'était aperçu, rendit une partie de sa bonne humeur à notre héroïne, qui s'éloigna en toute hâte pour rire à son aise, autant que pour se tirer d'embarras.

XV.

Depuis longtemps on projetait de se rendre tous ensemble dans la montagne. Pour éviter de nouvelles tergiversations, il avait été décidé qu'au premier beau lever de soleil annonçant un beau jour, Josué, ou le chevalier, plus matineux encore, éveillerait tout le monde et que l'on partirait. Or, il fit une de ces nuits, si claires et si belles, que c'est comme une profanation de se mettre vulgairement au lit, et qu'on s'endort à regret; ce qui ne veut pas dire que l'on dorme moins bien, car, pour faire ainsi le dédaigneux avec le sommeil, il faut être bien sûr de ses bonnes grâces. Tel était précisément le cas de Sylvestre qui, une fois décidé, ne faisait qu'une traite et ne perdait pas un pavot jusque vers le matin. Madeline, comme on l'a vu précédemment, était assez dans les mêmes dispositions, et si l'on nous objecte que voilà des jeunes gens bien peu enfiévrés, nous répondrons qu'il ne s'agit pas de savoir s'ils avaient la fièvre, mais s'ils s'aimaient: or, nous ne pouvons en jurer que pour l'un des deux. Vers la fin de la nuit, cependant, Madeline crut entendre du bruit sous ses fenêtres;

se figurant que c'était le signal, elle s'habilla prestement et descendit pour voir où on en était du départ et des préparatifs. Elle ne trouva personne au jardin. C'était la petite pointe du jour, mais comme la lune venait de se coucher, que les étoiles défilaient une à une et que le soleil était encore loin, on aurait pu croire que la véritable nuit allait commencer, sans cette fraîcheur matinale, ce joyeux souffle de l'aube qui épure les ténèbres sans les illuminer encore, et dans lequel on respire déjà le jour si on ne le voit pas blanchir.

Elle allait pourtant remonter, pensant s'être trompée, lorsqu'à une autre extrémité de la terrasse, d'où l'on embrassait mieux tout le cirque des montagnes, elle ouït la voix de Josué, que dans l'obscurité elle n'avait pas aperçu d'abord. Comme il n'est point de mérite parfait, le vénérable Taciturne ne faisait qu'une infraction à sa règle du silence, mais il en faisait une; c'était lorsqu'il s'agissait de pluie ou de beau temps: alors il dissertait. Madeline, si elle ressemblait à beaucoup de jeunes filles en ce qu'elle se trouvait toujours tout entendre, différait essentiellement de la plupart d'entr'elles en ce qu'elle n'avait pas l'intention d'écouter; elle entendit donc Josué se répandre en prédictions sinistres sur un certain nuage de la couleur et de la forme d'une toile d'araignée, que les lointains rayons du soleil, en le touchant de leurs pointes enflammées, semblaient vouloir changer peu à peu en un crêpe pourpré.

— Mais c'est le seul nuage qu'il y ait dans tout l'horizon, disait Sylvestre: je vous assure qu'il faut aller éveiller ces messieurs et ces dames, et partir au plus tôt.

— Je vous dis que ce nuage ne nous annonce rien de bon pour la journée, répliqua Josué qui ajouta, entraîné par son sujet favori: — Méfiez-vous de lui comme de M. Fernand.

— Que dites-vous là, mon bon Josué? il est mon ami.

— Hum! fit le Taciturne, il le dit; et c'est mauvais signe, comme en général de parler.

— Pourquoi cela? reprit Sylvestre: expliquez-vous; nous autres silencieux, nous pouvons bien, comme les oiseaux, jaser un peu avant le lever du soleil.

— Pourquoi? Parce que plus on parle moins on pense à ce qu'on dit. L'amitié véritable attend, écoute et agit, elle ne réplique jamais. Est-ce que je n'aime pas le capitaine et le colonel, et sans me vanter, est-ce qu'ils ne m'aiment pas aussi? Vous voyez pour-

tant s'il se perd beaucoup de paroles entre nous. La langue est une triste chose, M. Sylvestre, mais il est inutile de le dire, surtout à ma sœur et à ma nièce Lise; quant à votre ami Fernaud, il en a une plus mauvaise à lui seul, que celle de toute une *tablée* de commères à un *goûter* de baptême où il n'y a de charitable et de sage que le petit enfant.

— Fernand m'a pourtant rendu un bien grand service en se disant mon ami, Josué. Sans cela je ne serais point ici.

— Dites plutôt : sans le petit colonel. Personne ici, pas même monsieur le chevalier, ne peut rien sans lui. Mais ce louis d'or, est-ce un beau trait?

— J'avoue que Fernand s'est mépris, mais aussi vous le lui avez bien rendu.

— Je ne lui en veux pas : cela m'a même fait un certain plaisir. Etant enfant, j'avais toujours eu l'envie d'entendre le bruit que pourrait bien faire un écu en tombant dans le tronc où mon *crutz* à moi descendait si doucement, que j'avais peine à me persuader qu'il y fût. Mais un écu ! je me le figurais là comme un coq chantant mieux à lui seul que toute une couvée de poussins. Il me semblait à tout moment devoir ouïr sa voix forte et claire ; je regardais à droite et à gauche ; j'épiais nos plus gros messieurs : j'ai de bonnes oreilles, Dieu merci, M. Sylvestre; eh bien ! croiriez-vous que je n'ai jamais rien entendu ! Cette curiosité d'enfant m'était restée, et j'ai l'obligation à votre M. Fernand d'avoir pu la satisfaire avant de mourir. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit: je voulais seulement dire, que M. d'Orny sait très-bien ce qu'il fait, et ne se montre guère votre ami en vous attribuant l'aventure, comme si c'était de vous que je tenais cet argent.

— De moi ? il le dit ! s'écria Sylvestre, plus étonné que fâché... Alors, ajouta-t-il après une pause et comme entraîné par une conviction profonde, vous avez raison, Josué : Fernand ne dit pas la vérité sur ce point, mais c'est qu'il ne la sait pas. Il est très-vrai que je lui remis l'autre jour quelques louis, dont il me dit avoir affaire, mais en réalité, ce n'est point moi qui les lui prêtais, c'est ma grand'mère qui, à mon départ de Lausanne, m'en a farci les poches de mon gilet, je ne sais trop pourquoi.

A ce dénouement imprévu, Madeline, protégée par un bouquet d'arbres et par le peu de jour, ne put retenir un éclat de rire qui mit en fuite le fidèle Josué, et Sylvestre lui-même allait peut-être

prendre le même parti peu héroïque, si Madeline, s'avançant et toujours riant, ne lui eût dit :

— Que faut-il que je vous donne, Sylvestre, pour m'avoir fait rire de si bon cœur? L'une de mes petites mains à baiser? mais vous avez déjà un des mes gants que vous m'avez pris hier au soir : c'est la même chose, et moi, d'ailleurs, je ne suis pas assez leste pour me tirer, comme Lise, des embûches des méchans.

L'entendant parler ainsi, notre amoureux s'était jeté à ses pieds sans mot dire, et baisait le bord d'un épais et court manteau de soie noire qu'elle avait jeté à la hâte sur ses épaules en s'habillant. Ce mouvement passionné en dérangea un peu l'équilibre, et les premiers rayons de l'aube saisirent juste ce moment pour éclairer d'une légère lueur vermeille le charmant visage de Madeline, en sorte que l'aurore elle-même semblait prendre plaisir à écarter de ces joues de lys, de ce cou plus blanc que la neige, le manteau serré qui les protégeait un peu trop rigoureusement. Sylvestre, toujours à genoux, la regardait d'un air où se mêlaient tant d'amour, d'admiration et de respect, que l'espiègle et volontaire jeune fille ne riait plus. Lui prenant la main, elle lui dit presque avec tendresse :

— Allons, je vois bien qu'il faudra que je vous aime, Sylvestre.... mais elle ne put s'empêcher d'ajouter, moitié jeu, moitié franchise et naïve coquetterie : — c'est-à-dire, entendons-nous bien, que je vous aime... pour aujourd'hui. Car, suivant le proverbe, quoique nous autres femmes nous y fassions plus d'exceptions que vous autres hommes, il ne faut jamais compter sur le lendemain. Mais, pour aujourd'hui, vraiment vous m'avez si bien fait rire et je vous vois si sage et si soumis, que je suis résolue à vous prendre pour seigneur et maître pendant toute cette journée. Et pour commencer, relevez-vous bien vite, allez éveiller tout le monde, même Josué qui, je suis sûre, est allé se recoucher de peur et fait semblant de dormir ; allez, allez, mon cher seigneur, dites que le jour sera magnifique, que c'est moi qui l'ai décidé, que je le veux, que nous partons même sans eux, si personne ne veut nous accompagner.

— Personne ne voudra, si j'en juge par Josué, dit Sylvestre....

— Non, non, répliqua-t-elle sur le même ton : ayons du moins ce procédé ; alors, s'ils nous refusent, tant pis pour eux !

XVI.

C'était l'époque de l'année où le printemps de la montagne vient compléter et assurer celui de la plaine, éveillée la première comme une belle esclave couchant aux pieds de sa maîtresse encore plus belle, et chargée de lui annoncer le moment de s'arracher au sommeil. Le flot de verdure, montant peu à peu, gravissant les pentes, comblant les vallons, gagnait déjà les plus jeunes cimes qui, de leurs longs voiles d'hiver, ne gardaient que quelques bandelettes de neige entremêlées à leur chevelure en fleur. Les grands bois de sapins toujours verts semblaient eux-mêmes avoir rajeuni. Comme la barbe d'un robuste vieillard qui se sent encore vivre et s'égaie, leur feuillage paraissait plus fourni et plus frais. Les eaux, de tous côtés, descendaient des montagnes, les unes à pas légers, comme en dansant, et avec une voix claire et douce, les autres, dans leurs bonds pesans et vastes, faisant trembler la terre, mais souriant encore à force de blanche écume au milieu de leurs éclats mugissans. Le fond des bois était plein d'oiseaux : on les entendait se répondre au loin sur les pentes, et jusque dans le creux des ravins, avec ce chant plus sauvage, plus accentué, plus mordant et plus fier qu'ils doivent à la montagne, comme les fleurs lui doivent des couleurs plus vives et des parfums plus pénétrans.

— Oiseau, que chantes-tu là-bas sur ton sapin? se mit à penser Sylvestre, qui ne manqua pas de le dire tout haut.

Le chevalier fut le seul qui ne fit pas attention à cette étrange et brusque exclamation, occupé qu'il était à discuter en lui-même la généalogie des roches calcaires et granitiques. Fernand haussa les épaules, Mme de Préverenges se mit à rire; mais Madeline répondit :

— Eh quoi! vous ne le savez pas, Sylvestre? Elle l'appelait ainsi familièrement, soit à cause de la liberté de la montagne, soit à titre d'ami de la maison, soit plus encore en vertu de sa toute-puissance et de sa toute volonté; elle en agissait de même avec Fernand.

— Quoi! vous ne savez pas! répéta-t-elle à demi voix, ne voulant pas reculer une fois engagée; mais sans l'animation de la marche qui allait amoncelant les roses jusque sur son front, on aurait pu voir qu'elle rougissait d'avoir si bien et si étourdiment répondu. Elle s'assit, fatiguée, sur un petit tertre moussu : une

source d'eau vive sortait du rocher tout auprès; elle y trempa ses mains pour se rafraîchir. L'eau traversait ensuite le sentier et se perdait en innombrables cascatelles, après avoir côtoyé d'épaisses forêts naines de myrtiles et de framboisiers. Sylvestre descendit comme pour y cueillir un bouquet, mais elle le vit fort bien se baisser en même temps vers cette onde qui avait un moment couru et badiné sous ses doigts. Fernand, le voyant de son côté en porter quelques gouttes à ses lèvres, n'y trouva rien que de très-naturel, car le soleil s'élevait et il commençait à faire assez chaud; mais il préféra, pour son compte, suivre le précepte de Josué, savoir de ne pas boire ainsi de l'eau pure, de l'eau de roche, dans la montagne et à jeun. Josué, pendant ce temps, étalait les provisions que portaient les valets: un jambon par ci, une poularde par là, avec de grosses pierres pour plateaux, ou les fûts tronqués de vieux arbres, autrefois les colonnes de la forêt; quant aux bouteilles, elles étaient au frais dans un creux du ruisseau, qui servait ainsi de buffet. Chacun, nous devons le dire, mangea et but de grand appétit. Comme l'on n'était point pressé, que le site était agréable et reposant, on se groupa en cercle autour de Madeline, qui se mit à harceler tout le monde: son tuteur sur le gisement des roches, lui contestant qu'on pût jamais rien savoir de leur généalogie, si ce n'est, comme il en avait déjà convenu, que les montagnes avaient plus d'une fois engendré des souris; Fernand, sur le plaisir qu'il avait à les voir face à face, lui soutenant qu'au contraire il en avait peur; Mme de Prévcrenges sur sa toilette, à laquelle avant la fin de la journée elle prédisait un complet désarroi; Josué et Lise sur leurs majestueux pas de montagnards et la lenteur avec laquelle ils attaquaient les pentes, pour le frivole avantage d'y arriver toujours les premiers; Sylvestre enfin sur sa passion malheureuse pour les oiseaux, qu'il ne savait ni attraper ni comprendre, lui reprochant encore, avec toute sa malicieuse aisance bientôt retrouvée, la question indiscrète qu'il avait adressée tout à l'heure à l'un d'eux, perché là bas, sans penser à mal, sur la pointe d'un sapin.

— C'est, répondit Sylvestre, que je me suis rappelé une vieille chanson où un passant parle ainsi avec un oiseau; une chanson de ma grand'mère....

— Voyons la chanson de la grand'mère, dirent en même temps Madeline et le chevalier.

— Oiseau, dis-nous, que rêves-tu là-haut,
Sur ce rocher, sur cette pointe verte,

Battant de l'aile et la tenant ouverte,
Puis la laissant se refermer bientôt ?
Oiseau, dis-nous, que rêves-tu là-haut?

— Eh! que rêver, eh! que rêver là-haut?
Je vois le monde et je l'ai sous mon aile.
Mais à quoi bon? ce monde qui m'appelle,
Ce vaste monde est un vaste tombeau.
Eh! que rêver, eh! que rêver là-haut?

— Pleures-tu donc, pleures-tu donc là-haut?
— Pourquoi pleurer? de ce torrent qui fume
Là, sous mes pieds, pourquoi grossir l'écume?
Si tu le sais, dis-moi ce que ça vaut.
Pourquoi pleurer, pourquoi pleurer là-haut?

— Que fais-tu donc, que fais-tu donc là-haut?
— Ce que tu fais, et ce que fait la nue
Qui vient et passe, à la cime chenue
Dort un moment, et repart aussitôt.
Ainsi je fais, ainsi je fais là-haut.

— Où vas-tu donc, où vas-tu donc là-haut?
— Où tu t'en vas toi-même avec la nue,
Tous engagés dans l'immense étendue
Qui toujours s'ouvre et jamais ne se clôt.
Ainsi je vais, ainsi je vais là-haut!

— Quoi! toujours seul, toujours tout seul là-haut?...

A cette nouvelle question, Madeline soupçonnant quelque tour de la grand'mère, quitta l'attitude rêveuse et penchée qu'elle avait prise involontairement pendant les premiers couplets, releva la tête vers Sylvestre avec ce mélange de doute, de tendresse et de curiosité qu'elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver pour lui, et, de ses beaux yeux rians, de son sourire presque ému et craintif, elle semblait lui dire tout à la fois : « Prenez garde! » et « Voyons Monsieur, comment vous vous en tirerez! » — Ah! dit Sylvestre en se reprenant, il ne faut pas que j'aille vous estropier ce couplet; car ma grand'mère prétend que c'est un chef-d'œuvre en son genre, le trait capital du morceau : ainsi je crains bien de vous le gâter.

— Non, non; dites toujours, s'écria la volontaire jeune fille intriguée. — Il reprit donc ainsi, s'affermissant et, à son tour, souriant peu à peu :

— Quoi! toujours seul, toujours tout seul là-haut?....

— Triste passant, que ta voix m'importune !
Va, si tu veux, interroger la lune,
Vous jaserez à vous deux comme il faut.
Mais laisse-moi, laisse-moi seul là-haut.

Il chanta ce dernier couplet d'un ton sensible et naïf qui, sans compromettre Madeline, donnait aux paroles tout le sens qu'elle leur voulait : en sorte qu'elle ne fut pas trop désappointée, quoique peut-être, le péril passé, il ne lui eût pas déplu d'avoir risqué davantage.

XVII.

On se remit en marche. Fernand prit un peu les devans avec le chevalier et lui dit :

— Concevez-vous rien à cette chanson de l'autre monde ? comme c'est galant ! En vérité, ce pauvre Sylvestre....

— De l'autre monde tant que vous voudrez ! lui repartit son interlocuteur : cette vieille chanson, qui peut-être remonte au temps du *hendinn* ou roi bourguignon Gunthahar, n'en a pas moins un sens très-profond, mais je vois bien qu'il faut que je vous l'explique. L'oiseau c'est la vie, qui n'est qu'une perpétuelle fuite ou, plus exactement, qu'une perpétuelle descendance et ascendance des êtres, en d'autres termes, qui n'est qu'une généalogie infinie ; mais l'oiseau, c'est la vie qui se connaît et qui se voit elle-même du haut du sapin, c'est-à-dire du haut de l'arbre généalogique, tandis que le passant, c'est la vie qui ne se voit pas, qui s'ignore, qui ne sait ce qu'elle est, comme, je suppose, vous, Fernand, pour prendre un exemple sensible et dans la situation présente, car ces sortes de chansons vagues et populaires ont précisément l'avantage de pouvoir toujours, outre leur sens général, recevoir une application particulière : vous, dis-je, Fernand, vous n'êtes encore qu'à l'état de passant dans cette vie éminemment fugitive ; mais moi, reprit le chevalier d'un air de componction comique qui n'était pourtant pas sans quelque satisfaction intime, je dois à mon âge le triste privilége d'être monté en grade ; je suis oiseau, quelque chose comme corbeau, hibou, n'importe ! ce qui veut seulement dire que je suis depuis plus longtemps en voyage, ou que vous êtes jeune et que je suis vieux.

— Alors, la chanson vous était donc adressée, dit Fernand qui, n'y comprenant rien et voyant au chevalier un air de conviction, crut entrer à merveille dans sa pensée.

— Sans aucun doute, répondit le chevalier, auquel cette conclusion vulgaire ôta complétement l'espèce d'envie qu'il avait eue un moment, de faire sur cette chanson un savant commentaire, en partie sérieux : précisément, pensait-il, parce qu'on n'y voit qu'une chanson et que ce sont les petites choses qui ont besoin de commentaire, mais non pas les grandes. Il tourna donc tout à fait à la plaisanterie et répéta du plus grand sang-foid :

— Sans aucun doute elle m'est adressée, et à vous aussi, Fernand.

A ces mots, ce dernier ne sut plus que penser : il n'avait vu dans cette chanson qu'une nouvelle bizarrerie de Sylvestre, et maintenant, s'il fallait en croire le chevalier, elle contenait même quelque sotte allusion à lui Fernand. Décidément il s'y perdait.

— Mais, objecta-t-il encore, en ayant toujours l'air de se moquer, ce couplet final, cette lune....

— Comment! vous ne comprenez pas? dit le chevalier.

— Non, en vérité; je ne suis pas très-fort sur ce genre de littérature, ajouta Fernand d'un ton dédaigneux.

— Eh! mon ami, cette lune... rien n'est plus simple, c'est.... mais je suis sûr qu'à présent vous avez deviné.

— Non, je l'avoue; c'est?...

— La lune! eh! parbleu, c'est Josué.

— Josué! s'écria Fernand, qui n'y était plus.

— Plaît-il? répondit Josué en personne, croyant qu'on l'appelait. Il se retourna, prolongea un lent regard sur les groupes de la caravane échelonnée derrière lui, puis, croyant s'être trompé, il reprit la montée d'un pas digne et silencieux.

— Oui, répéta le chevalier, que cette boutade avait mis en belle humeur, Josué, c'est la lune, avec qui l'on peut jaser, en effet, « jaser comme il faut, » car, ainsi que lui, elle ne répond jamais.

— Ecoutez! disait pendant ce temps Madeline à Sylvestre, je me suis rappelé peu à peu votre chanson, que j'ai sue autrefois, et j'en ai même retrouvé un autre couplet.

— Je n'ai jamais su que ceux-là, dit Sylvestre.

— C'est égal! mon couplet n'est pas si bon que les vôtres, mais, dût votre grand'mère le déclarer fort inférieur aux premiers, vous le retiendrez bien pour l'amour de moi, n'est-ce pas? Attendez, il me revient et je l'aurai bientôt tout entier, poursuivit la jeune fille. Ma cousine, ajouta-t-elle en se tournant vers

madame de Préverenges qui était là avec eux, votre fraise est tout de travers; je suis bonne, je vous en avertis.

Madame de Préverenges se hâta d'appeler Lise pour rétablir toute chose en son lieu. Nos deux jeunes gens, l'ayant ainsi dépassée, se trouvèrent seuls un moment, juste à l'endroit où le sentier tournait et débouchait, par une verte pelouse, dans l'intérieur de montagne où l'on se rendait. Alors Madeline, prenant le bras de Sylvestre, lui chanta vite, mais bien doucement :

— Oiseau pensif, oiseau rêveur là-haut,
J'ai grand'pitié de vous voir solitaire
Mais je ne suis qu'une simple bergère,
Et ce n'est pas bergère qu'il vous faut,
Oiseau pensif, oiseau rêveur là-haut?

Puis elle se mit à courir, en folâtrant, sur un épais gazon tout étincelant de rosée et de soleil.

XVIII.

Nous n'avons point l'intention de décrire chacune des évolutions alpestres de nos voyageurs, car ceci est une histoire et non point une excursion de touristes. Nos voyageurs donc se trouvaient dans une belle enceinte de montagnes, point trop débonnaires, point trop farouches. Un petit *seeland*, ou pays des lacs, s'étendait au pied : lacs d'un quart ou d'une demi-lieue de tour, mais profonds, silencieux, longeant parfois les rochers à pic et reflétant quelque haute cime blanche dans leur miroir sombre et pur. L'un d'eux, en revanche, placé à peu près au milieu des autres, n'est guère qu'un grand bassin circulaire du plus beau gazon, aux bords très-évasés, le long desquels l'eau monte rapidement avec la fonte des neiges, envahissant l'herbe naissante et les fleurs encore en bouton qui achèvent ainsi de s'épanouir dans les flots. Rien de plus charmant, de plus simple et de plus doux, rien, si on ose dire, qui aille plus au cœur que ce lac desséché en automne, mais pour renaître tout plein de fleurs et, en quelque sorte, fleur lui-même, au printemps! Shakespeare, s'il l'eût vu, l'aurait choisi pour la scène d'un de ses drames arcadiens; Sylvestre, se comparant intérieurement au misanthrope Jacques, restait en contemplation sur la rive pendant que Rosalinde faisait la chasse aux petites gentianes bleues et aux grands papillons blancs, que Fernand l'y aidait, que Lise et madame de Préverenges se reposaient à l'ombre d'un bouquet de melèzes, qu'enfin Josué et

son maître entreprenaient vaillamment une expédition pour savoir combien de pas le lac avait de circuit. Ils étaient partis en sens inverse, après s'être mis exactement dos à dos, et on les entendait compter à haute voix sur le bord : Un, deux, trois, quatre, jusqu'à ce que leurs voix se perdissent peu à peu dans l'éloignement. Sylvestre devait leur servir de colonne milliaire ; ils lui avaient recommandé de les attendre exactement au point du rivage où ils l'avaient laissé. S'asseyant donc sur l'herbe, il se mit à repasser en lui-même les petits événemens de la journée ainsi que tout son séjour à Fontaineseulette, et ce qu'il devait en conclure, ce qu'il pouvait espérer.

— Elle m'aime, disait-il, ma grand'mère en jurerait, mais ce n'est jamais que pour un moment, elle a soin de m'en avertir. Cet amour capricieux, qui vient et qui s'en va sur l'heure, qui la laisse toujours libre et gaie, est-ce bien là de l'amour ? et Fernand n'a-t-il pas raison d'en douter? Elle t'aime, me dit-il, comme elle aimerait son oiseau ou son chat, quelqu'un qui l'amuserait et la ferait rire, enfin, dit-il encore, hélas ! je le crains avec trop de vérité, comme on aime quelqu'un qui vous aime et que l'on est bien sûr de ne jamais trop aimer. Amitié sans péril, amitié riante et douce ! ajoute-t-il pour me consoler. Mais ce n'est pas là cet amour dont me parlait ma grand'mère comme de la plus belle chose du temps passé. Cependant, lorsque j'ai baisé le bord de sa robe, lorsque j'ai touché de mes lèvres cette onde qui venait de courir au travers de ses doigts, j'ai senti dans tout mon être un bonheur, une joie que j'aurais voulu emporter avec elle au sommet des montagnes ou cacher sur un lit de fleurs au plus profond des ravins. Ah! si elle m'aimait comme je l'aime, en ce moment ne m'eût-elle pas dit : Viens! partons, je te suis; quittons ce monde, soyons heureux. Mais non ! je suis insensé! je suis ridicule! Elle est bonne, elle est aimable, elle me pardonne mes continuelles mésaventures, elle n'en fait que rire, tandis qu'une autre s'en moquerait à plaisir ; elle me souffre auprès d'elle, comme son bouffon, dit Fernand, mais n'importe ! elle me fait des amitiés, des caresses comme à un frère, et je me plains! je prétends l'aimer, et je ne sais pas me contenter de ce qu'elle peut m'offrir!

A ces pensées, le pauvre Sylvestre ne put retenir ses larmes ; se voyant seul, il se jeta contre terre dans l'herbe, seul témoin de ses pleurs ; l'herbe les recueillit fidèlement, mais, hélas ! pour s'en faire un sourire comme de toute autre rosée.

XIX.

Sylvestre resta ainsi quelque temps en proie à un tumulte du cœur et à un ébranlement de tout l'être dans lequel l'espérance même n'était qu'un nouveau sujet de trouble, et les échappées de jour lointain qu'une illusion, qu'un vague de plus. Il lui semblait n'avoir jamais autant aimé Madeline, ou plutôt ne l'avoir jamais véritablement aimée jusqu'à ce moment. Auparavant, sans doute, il ne pouvait s'en empêcher, mais il avait presque peur de l'aimer; il se le reprochait comme une chose impossible, ou comme un tort qu'il avait envers elle: il n'osait pas, maintenant il osait; et par cela seul son amour lui apparaissait tout changé. Mais il n'en était, pensait-il, que plus chimérique. Maintenant, se disait-il, je la veux, je suis prêt à tout faire pour elle; mais je n'en serai que plus ridicule et, ne me contentant plus d'être ami, je me ferai congédier comme amant. Ah! Fernand, Fernand, toi qui vois si parfaitement le péril et la perplexité où je suis, que ne peux-tu tout aussi bien m'en sortir! Car pour moi je n'y vois de remède, s'il me faut renoncer à elle, que de me jeter dans ce lac; mais ma grand'mère me le pardonnerait-elle jamais?

A ces mots, relevant la tête, il dirigea vaguement ses regards vers le lac, à la surface duquel se faisait entendre un léger bruit, qui marquait plutôt qu'il n'interrompait le profond silence de cette solitude. Et vraiment il crut voir lui apparaître, comme pour répondre à ses pensées et lui apprendre son sort, le fameux dragon blanc et la fée blanche qui, suivant les récits des bergers, faisaient autrefois leur demeure dans le Lac-Vert. Mais le dragon n'était qu'un grand cygne éblouissant, qui, s'élevant tout à coup du sein des flots où il se reposait du voyage, fendit les airs avec majesté et se perdit bientôt à une grande hauteur au tournant des montagnes. Sylvestre l'eût vu les raser un instant dans son vol et rivaliser là de blancheur avec la neige d'été, si la fée, qui s'avançait fort bien sans dragon sur le lac, n'eût détourné notre amoureux de toute autre contemplation, car la fée, la blanche fée n'était autre que Madeline.

Elle s'avançait toute seule dans un frêle esquif, la merveille de ces montagnes où il n'en existait pas d'autre que celui-là. Les pâtres s'étaient amusés à le construire durant les loisirs de l'alpage: il était plat, évasé, d'une forme toute primitive, on eût dit plutôt une grande corbeille qu'un bateau; un amas de plantes

aquatiques, de renoncules des marais, dont notre héroïne avait fait une abondante moisson, pendaient des deux côtés de l'esquif, où leurs longues tiges fleuries traînaient encore à moitié dans les flots. Debout, et n'ayant, pour courir à son gré sur les eaux peu profondes, qu'à toucher d'une rame légère leur lit tapissé de gazon, la jeune fille semblait portée sur le lac par la brise qui soulevait autour de ses épaules son écharpe d'argent. Elle venait ainsi comme un rêve, et Sylvestre, vers qui elle se dirigeait, était pour se croire au pays des fées, lorsqu'elle sauta légèrement devant lui sur le bord.

— Enfin vous voilà réveillé, lui dit-elle, monsieur le dormeur! Quand j'ai vu là-bas ce beau cygne, je suis accourue et j'ai cru que vous alliez me conduire vers lui; mais vous dormiez dans l'herbe aussi paisiblement qu'un agneau; j'ai vu le moment qu'une vache allait se mettre à brouter votre pan d'habit, et vous n'avez pas sourcillé. Si pourtant vous aviez pu faire trêve à vos songes, qui sait si nous ne serions pas parvenus à prendre le beau cygne à nous deux!

— Mes songes, reprit tristement Sylvestre, hélas! oui ce sont aussi de beaux oiseaux blancs, mais ils se sont envolés plus vite encore que celui-là.

— Ah! dit-elle, piquée, c'est sans doute aussi comme le cygne, lorsqu'ils m'ont vu venir à eux. — Mais reprenant bien vite son air d'insouciance et son sourire: — Adieu donc, ajouta-t-elle, adieu, monsieur le dormeur!

Elle s'éloignait; mais Sylvestre éperdu, se mettant en devoir de la suivre, et le jugeant bien capable, dans l'état où elle le voyait, de se jeter tout au travers de la prairie à ses pieds, elle s'arrêta et lui dit:

— J'oubliais qu'aujourd'hui c'est à moi d'être bonne et de vous obéir. Voyons donc, reprit-elle après un moment de silence qui suffit pour lui rendre toute son espièglerie, voyons, monseigneur, commandez, j'obéis.

Le pauvre Sylvestre était si ému, que cette gaîté, qu'il ne pouvait cependant s'empêcher de chérir comme tout ce qui était de Madeline, lui perçait le cœur. Ses yeux se remplirent de larmes; il avait peine à les retenir. La folâtre s'en aperçut. — Allons, s'écria-t-elle d'un ton toujours gai, mais plus doux, je vois bien qu'il faut que je vous vienne encore en aide, et que je me commande à moi-même ce que je dois faire pour vous. Voilà que vous avez le

visage tout mouillé à force d'avoir dormi le nez dans le gazon : on jurerait que vous avez pleuré, et la médisance ne manquerait pas de s'en prendre à moi ; ce ne sont que des pleurs de rosée, mais il n'en faut pas moins que je les essuie ; je veux bien me l'ordonner en votre nom.

A ces mots, elle prit à ses pieds, et à moitié dans les ondes, une touffe de ne-m'oubliez-pas dont toute la rive du lac était bordée, puis, la lui passant sur les yeux en riant, elle s'enfuit cette fois tout de bon. O riens infinis et charmans dont l'amour se trouble et s'apaise ! oh ! quel beau jour peut valoir un jour d'orage au printemps !

XX.

Sylvestre emportait dans son cœur un océan de délices qu'il se hâta d'aller cacher et savourer dans les bois.

Il ne put donc entendre ni le chevalier ni Josué, qui, revenant à lui, comptaient toujours leurs pas d'une voix tonnante et n'étaient attentifs qu'à ne pas s'écarter de la rive du lac. Ils ne se voyaient ni ne s'entendaient pas même l'un l'autre, et ils faillirent presque se renverser en se rencontrant tout à coup face à face, le chevalier criant d'une voix ferme et perçante :

— Onze-mille onze-cent quatre-vingt-dix-sept ;

Josué, d'une voix calme, mais non moins forte :

— Soixante-trois.

Comment ! soixante-trois ! Tu n'y penses pas, fils de Nun ! s'écria en colère le maître de ce dernier. Soixante-trois pas, à peine deux minutes de tour. Onze-mille onze-cent...... — La réflexion lui étant aussi revenue sur son propre calcul, le bon chevalier stupéfait n'osa pas achever. Mais, sentant s'écrouler son système, il n'en attaqua que plus vivement celui de son adversaire. — Soixante-trois ! soixante-trois ! répétait-il en frappant de sa canne sur le gazon, et sans que Josué se souciât de répondre.

— Onze-mille, et je ne sais plus combien de cent-quatre-vingt-dix-sept pas de circuit, ce joli vase à fleurs de quelque bon vieux géant des montagnes ! dit Madeline qui, les ayant rejoints, s'était mise au fait des débats de nos deux calculateurs.

— Allons ! la *petite folle !* il ne manquait plus qu'elle ici pour tout embrouiller.

— Je vais tout vous expliquer, au contraire. Quand Josué a

passé près de moi comme je venais ici prendre le bateau, — « soixante-deux, soixante-deux, » répétait-il consciencieusement plusieurs fois de suite de peur de manquer ou d'oublier ce nombre sacré. Il a fait pourtant un effort d'imagination, et au bout d'un instant, il disait : — « soixante-trois, soixante-trois; » mais apparemment cet effort a été le dernier, car aussi loin que j'ai pu l'entendre, — « soixante-trois, soixante-trois, » répétait-il avec componction à l'écho de la rive, qui se serait lassé plus vite que Josué de le répéter. Et vous, mon cher tuteur et parrain, vous lui aurez fait faire au rebours de belles enjambées. Il n'en peut plus, je suis sûre, il aura désormais la voix toute cassée : avec cela, dit-elle en voyant Fernand arriver de son côté, qu'il lui a fallu répondre au moins vingt fois de suite « Parapharagaramus » à Fernand qui le lui demandait à haute et intelligible voix, de la part de madame de Préverenges et de Lise, toutes charmées de le faire si bien et si spirituellement jaser. Puis, j'y pense, ajouta-t-elle encore : quand je suis allée vers le cygne et qu'il s'est envolé, avouez, mon parrain, que vous vous êtes arrêté, que vous avez même levé....

— Hem ! fit le chevalier, tout attention.

— Levé les yeux en l'air, et suivi du regard le beau cygne ?

— C'est vrai, je m'en souviens, mais, répliqua-t-il vivement, cela ne m'a nullement distrait, je n'ai pas cessé de compter.

Il n'eut que le temps de partir d'un éclat de rire pour ne pas se laisser devancer par Madeline et par Fernand : cette révélation subite fit baisser la tête à Josué, en signe d'assentiment intime ; il se le permit d'autant plus facilement que cette manière d'exprimer sa satisfaction aurait été chez un autre celle de la dissimuler.

— C'est cela ! reprit Madeline : vous n'avez cessé de compter, et voilà comment vous avez si fabuleusement étendu à votre gré le circuit de ce pauvre petit lac : à moins peut-être que vous n'en ayez fait trois ou quatre fois le tour sans vous en douter.

— En effet, repartit le chevalier, charmé de la diversion, je ne vois plus notre dieu terme, je ne vois plus le Sylvestre.

— Il s'était endormi, dit Madeline ; à son réveil il vous aura oubliés.

— Mais il ne fait donc que rêver, dit le chevalier.

— On rêve aussi, lui répondit sa pupille, et l'on va même très-loin avec des chiffres. Onze-mille onze-cent quatre-vingt-

dix-sept.... — Mais craignant d'en avoir trop dit, elle se hâta d'ajouter, tout étonnée elle-même du sérieux qu'elle mit à cette petite réflexion et de sa sagesse : — Allons! notre ami le rêveur a perdu son temps puisqu'il n'en a fait que des songes; mais vous, Messieurs, vous avez aussi perdu vos pas et vos peines : il ne vous reste donc plus qu'à vous entendre et vous pardonner.

XXI.

Comme on l'a vu, le bon chevalier n'avait pas été le dernier à rire de l'aventure. Fernand s'en était, au fond, beaucoup moins amusé, quoiqu'il n'y fût pas directement compromis. Les plaisanteries de Madeline sur ses délicates fonctions de truchement entre sa Hautesse l'Echo et madame de Préverenges, ne piquaient pas seulement son amour-propre, mais lui donnaient une inquiétude réelle. Il était obligé de se faire à lui-même ce désagréable aveu, que, si on avait l'air quelquefois de le trouver aimable, il n'avait décidément point de preuves qu'il fût aimé : à bien voir, il en avait plutôt du contraire; et surtout, ce qu'il aurait cru à jamais impossible, il n'était point sûr maintenant que Sylvestre ne fût pas plus avancé. Que s'était-il donc passé de particulièrement significatif à l'égard de ce dernier? Fernand aurait été embarrassé de le dire, malgré quelques confidences de son ami, toujours assez vagues et qui lui paraissaient d'ailleurs reposer sur des faits et des sentimens exagérés. Mais enfin il sentait se faire dans sa situation comme un nouveau jour inattendu et pénible, sans qu'il pût bien voir encore le danger que ce jour lui montrait. C'est le moment d'en finir, se dit-il, et de me délivrer d'un rival avec lequel il est presque ridicule de lutter. Je ne croirai jamais qu'elle l'épouse, mais, que ce soit pour me faire enrager ou pour une autre cause, elle est bien capable d'avoir pour lui un caprice, et cela, dans tous les cas, l'accoutume à d'autres idées. Il n'y a qu'un moyen, mais il est sûr : marier Sylvestre pour m'en débarrasser! oui, l'engager, le compromettre dans quelque autre lien positif : il est assez nigaud pour s'y laisser prendre et ne savoir plus s'en tirer. S'il avait des yeux, aussi bien qu'il a de l'argent, il prendrait cette adorable et fière Lise qui me rendrait fou, moi, quand je serais assez riche pour me permettre d'être amoureux à mon gré. Ce n'est qu'une campagnarde, mais ses parens, après tout, sont d'aussi bons bourgeois de père en fils que Sylvestre. Il n'en a rien voulu : nous verrons s'il ne sera pas forcé

de vouloir madame de Préverenges. Elle et moi nous y mettrons tous nos soins. Elle est encore assez belle pour plaire, et assez bonne pour le désirer. Son veuvage lui pèse, elle n'a qu'une fortune médiocre, elle aime assez dans la coquetterie un peu de sensibilité, juste la dose, comme de l'opium : assez pour rêver, mais pour faire mourir? oh non! Enfin Sylvestre l'amuse, l'intéresse, elle a donc tout ce qu'il faut pour l'attraper et le rendre heureux après, s'il le veut. N'est-ce pas ainsi que se marient toutes les femmes belles et habiles qui commencent à se douter qu'elles n'ont plus vingt-cinq ans? D'ailleurs, s'il n'est pas heureux avec elle, ce sera sa faute : pourquoi veut-il à toute force se jeter dans mon chemin?

Telles étaient les pensées de Fernand, autant du moins que nous pouvons nous les représenter d'après son caractère et d'après la tactique qu'il mit dorénavant dans ses discours et dans ses actions. Il avait vu de loin Sylvestre et Madeline se parler vivement l'un à l'autre, celle-ci se baisser comme pour cueillir une fleur; qu'en avait-elle fait? car il n'avait pu la découvrir ni dans ses mains, ni dans ses cheveux, ni quelque part dans l'herbe. Et que devint-il quand, s'étant mis à la recherche de Sylvestre et l'ayant rencontré dans le bois, il le vit venir à lui une petite fleur bleue à la main, se jeter dans ses bras, l'appeler son ami et, sans lui laisser le temps de faire des questions, s'élancer et disparaître au milieu de la forêt. Tous ses soupçons furent confirmés. Aussi Fernand se hâta-t-il de rejoindre madame de Préverenges.

Mais il se rappela qu'il l'avait quittée pour venir chercher le batelet et le lui amener. Il le prit donc et le dirigea vers l'endroit où il l'avait laissée. Elle y était toujours avec Lise; car une fois arrivé dans la montagne, chacun s'était, comme on l'a vu, arrêté ou promené à son gré. Vers cette partie de la rive, où il formait un petit golfe très-peu profond, le lac était semé de blocs de rochers soulevant au-dessus des eaux leurs têtes empanachées de rhododendrons de l'amarante le plus vif. Madame de Préverenges en faisait l'éloge avec admiration et d'un air qui disait : Ne pourrais-je en avoir? Fernand se fit fort de lui en procurer. — Mais vous allez vous mouiller, lui dit-elle. — Pas le moins du monde! ne craignez rien pour moi, répondit Fernand. — Il arracha une assez longue branche à l'arbre le plus voisin, il y laissa un crochet, et, comme l'un des blocs n'était qu'à quelques pieds du rivage, il crut avoir aussi bon marché de leur couronne de fleurs qu'un

peuple capricieux l'a de celle d'un roi. — Je vais l'amener à vos pieds, cria-t-il à la dame. Mais ce fut bien plutôt lui qui y tomba. Les rosiers résistèrent, plièrent, la branche lâcha prise, et peu s'en fallut que Fernand ne roulât sur le gazon. Madame de Préverenges lui fit compliment sur sa manière de combattre de loin, et Lise éclata de rire, évidemment pour son propre plaisir et non point seulement pour montrer ses jolies dents. Piqué au jeu, Fernand était allé chercher le petit bateau, avec lequel il revenait maintenant, l'esprit rempli d'inquiétude et de perfides projets, mais d'un air triomphant.

XXII.

Lise ne riait plus, mais elle avait un petit air humble et moqueur qui en disait plus qu'un gros rire. Comme si rien ne se fût passé, elle était tranquillement assise et à demi-couchée sur le gazon, aidant madame de Préverenges à mettre en ordre toute une gerbe de ces rosages fleuris à la conquête desquels Fernand venait trop tard.

— Mais comment avez vous pu ?.. s'écria ce dernier, stupéfait.

— Demandez à Lise.

— Quoi ! c'est elle ! mais je ne vois point de cailloux pour enjamber jusque là. Ici, peut-être, sur cette touffe d'herbe ? mais gageons que vous aurez eu vos souliers tout pleins d'eau, belle Lise....

— Pas le moins du monde, ne craignez rien pour moi ! dit la malicieuse jeune fille, riant et rougissant à la fois.

— Mais vraiment....

— Vraiment, reprit madame de Préverenges à demi-voix, vous ne savez pas ce que vous avez perdu, l'un des plus charmans tableaux que j'aie vus de ma vie : la folâtre Lise, debout sur l'un de ces blocs de rocher, ses pieds nus dans les fleurs et brillant elle-même comme une rose au-dessus des ondes, mais en mesure de vite reprendre terre, et de se moquer de vous aussitôt que vous avez reparu dans le lointain. Quant à moi, je suis trop frileuse pour ce genre d'expédition, et quoique l'eau n'ait guère ici qu'un demi-pied de profondeur, elle est trop pure et trop bleue pour ne pas tenir encore un peu du glacier. Même du bout du pied, pour rien au monde je n'aurais voulu en tâter ; mais voilà ce que j'ai vu : qu'en pensez-vous, mon pauvre Fernand ?

— Que je suis toujours malheureux, dit-il en jetant sur la belle Lise un regard dont elle ne parut pas fort touchée, car elle ne tarda pas à s'éloigner; mais, ajouta-t-il en s'asseyant et se penchant vers madame de Préverenges, il n'y a que ce nigaud de Sylvestre à qui tout réussisse, et encore malgré lui. Madeline l'aime, j'en suis certain.

— Une idée d'amoureux! répondit la dame d'un ton, pourtant, qui n'était pas celui d'une entière incrédulité.

— Mais c'est une folie à elle d'y songer! poursuivit Fernand.

— Pourquoi donc, je vous prie, lui dit-elle? il n'est point si mal, je vous assure. Nous aimons assez, nous autres femmes, qu'on nous aime un peu tendrement, un peu follement.

— D'autant plus que vous en êtes quittes, n'est-ce pas? pour ne point faire de même.

— Voulez-vous dire que Madeline, même en aimant un peu Sylvestre, à supposer que cela soit vrai, n'a d'autre but que de s'en faire toujours plus aimer?

— Peut-être; et vous avez exprimé si exactement la chose qu'il est impossible que cela ne corresponde pas à quelque vérité. Mais elle en sera pour ses frais de sensibilité, je le crains.

— Elle? lui? voulez-vous dire.

— Non; Madeline.

— J'entends. Son tuteur ne consentira jamais...

— Non; Sylvestre.

— Comment? prétendriez-vous me faire croire, ou plutôt m'amener à dire par bonté d'âme avec vous, mais sans en croire un seul mot, que Sylvestre n'est plus aussi amoureux de ma cousine, et qu'il ne serait point ravi de l'épouser à toutes les conditions possibles, même celle de mourir de jalousie au bout de cinq ou six mois.

— Oh! fit-il, voyez donc la perspicacité féminine! Elle va bien plus loin que la nôtre. Mais son défaut, c'est, une fois lancée, de ne savoir pas s'arrêter en si beau chemin. Ce qu'il y a seulement, et je m'étonne que vous ne l'ayez pas remarqué, c'est que Sylvestre, avec ses idées sauvages et poétiques, n'a pas le mariage en bien grande affection ni estime; je parierais même qu'il en a peur, le pauvre garçon!

— Ciel! tant de prudence à cet âge! mais c'est une horreur! s'écria madame de Préverenges en riant.

— Voilà encore que vous devinez trop, mesdames, lui répondit

Fernand. Il ne s'agit point de cette peur-là. Sylvestre est bien capable de n'en avoir pas même l'idée...

— Mais c'est très-beau, cela, dit la dame, très-intéressant. Voilà au moins un homme, et même un jeune homme, qui nous rend justice et qui ne pense pas de nous, comme vous tous, en être léger, en tyran.

— Très-beau, très-intéressant, et j'ajoute même très-tentatif, reprit Fernand.

— Mais qu'est-ce donc qui l'effraie? continua-t-elle sans répondre à cette dernière réflexion.

— Je vous l'ai dit : le mariage en lui-même, dans son intérieur, et nullement dans ses affaires extérieures. S'occuper toujours d'une femme, être toujours avec elle, la voir à chaque instant du jour, la conduire au bal, à la promenade, lui dire vulgairement : *Ma chère* et *ma bonne amie!* enfin, que sais-je? être le maître, quand même il ne le serait pas : tout cela, tout ce qui enchanterait un autre à sa place, lui déplaît, choque ses instincts bizarres, lui répugne ; ce qui ne veut pas dire qu'il n'épousera point; au contraire, vous le comprenez déjà : il n'en épousera que mieux. Mais il y a une autre difficulté.

— Une autre! il me semble que c'est bien assez comme cela. Pour cette fois, je m'y perds.

— Je comprends, dit-il, que cela vous étonne, mais, ajouta-il d'un air expressif, j'étais bien sûr néanmoins que vous vous en doutiez : seulement je ne le croyais pas si avancé. Eh bien ! oui : voilà où il en est, le pauvre garçon! Qu'il n'aime plus Madeline, ce serait trop dire, ce serait (et Fernand pesa avec intention sur les mots) ce serait se faire une grande illusion. Il ne l'a jamais davantage, je ne dis pas mieux aimée. Mais qu'il n'aime plus qu'elle? voilà la question. Je le répète : c'est un garçon si.... si étonnant; il se fait de l'amour une idée si pure et si vague qu'il n'y met, pour ainsi dire, point de bornes et qu'il ne demande qu'à aimer pour peu qu'on l'y encourage ou seulement qu'on lui en donne la permission.

— Ah! mon Dieu; vous allez m'effrayer, dit la dame avec une étourderie affectée : mais je plains surtout Lise, ajouta-t-elle aussitôt; elle avait déjà bien assez à faire avec vous; avec Sylvestre, que va-t-elle devenir?

— Qui sait ce qui serait arrivé s'il avait été ici tout à l'heure? le moins qu'il eût fait, je gage, c'aurait été de vous donner le

spectacle d'un plongeon dans le lac. Mais il était dans le bois, où je l'ai trouvé conversant, selon sa coutume, avec les oiseaux et leur apprenant un nom.... un très-joli nom que je voudrais bien avoir le droit de répéter ainsi tout haut comme lui. Mais je puis bien vous le dire tout bas, si vous me le commandez.

— Dites, fit-elle, réellement intriguée.

— Eh bien, *Emma*, avouez que vous avez été coquette pour lui.

A ces mots, tous deux, comme d'un commun accord, se levèrent. Madame de Préverenges ne pouvait croire à une révélation si singulière; mais (et Fernand qui la connaissait de longue date y avait bien compté) c'eût été demander trop d'une femme encore jeune, très-jolie, très-avenante et très-gracieuse, peut-être même de toute femme, c'eût été demander trop, disons-nous, qu'une incrédulité absolue en ce cas et une complète résistance à la tentation. Quand ils eurent fait quelques tours par le pré, — Ecoutez! dit-elle : je ne crois pas un mot de ce que vous venez de me dire; cependant je veux bien m'amuser à vous faire le plaisir de vous en démontrer la fausseté à vous-même; mais si j'échoue, je ne vous en aurai pas moins rendu un service qui vous mettra pour toujours en mon pouvoir, beau séducteur effronté, et j'aurai ainsi délivré mon sexe de vos machinations. — Elle dit tout cela en raillant, mais en insistant aussi sur les mots d'une manière enjouée. Fernand, tout entier à la trame qu'il venait d'ourdir, ne donna d'autre sens à ces paroles que celui d'un compliment flatteur pour son amour-propre et, comme il s'éloignait pour rejoindre Madeline, il ne vit pas madame de Préverenges le menacer du doigt d'un air badin, mais décidé.

XXIII.

Avant de redescendre à Fontaineseulette, située, comme on l'a vu, au pied, mais d'ailleurs assez près de l'intérieur des montagnes, on voulut pourtant terminer l'expédition par quelque trait héroïque dont il fût parlé à trois lieues à la ronde pendant trois jours : c'est beaucoup dans un pays où l'on se pique si fort de parler juste que la plupart du temps on ne dit mot. On se figure peut-être que c'est nous qui faisons cette réflexion. Pas le moins du monde : elle était de Sylvestre; encore eut-il soin d'ajouter après l'avoir faite : Au moins ma grand'mère le dit! et il s'excusa même de n'avoir encore sur ce point si grave que cette seule opinion.

— Mieux vaut, s'écria le chevalier de Montalègre en se retournant sur la pente, aussi ferme et droit que sa canne de houx, et regardant notre héros d'un air approbateur, mieux vaut avoir l'opinion de sa grand'mère que de n'en point avoir.

— Ou même que d'en avoir deux, fit Madeline, en voyant la canne de son tuteur se poser machinalement sur son pivot et profiter de la halte pour essayer de résoudre son problème d'un équilibre insoluble.

Cette attaque détournée fit faire au bon chevalier un haut-le-corps dont la précieuse canne se ressentit à l'instant; elle se mit à rouler en zig-zag comme si elle était prise du vertige (une canne si sage!), et qui sait ce qu'elle fût devenue, — peut-être fût-elle allée, reine des grenouilles, tenir et entendre des discours constitutionnels dans le lac; — mais Sylvestre et Madeline se précipitèrent, en riant, à sa poursuite, et arrivèrent à temps pour la sauver d'un destin si peu mérité.

— Savez-vous ce que Fernand peut tant avoir à dire à madame de Préverenges qu'il est toujours avec elle? demandait Madeline à Sylvestre, en remontant avec lui.

— Ah! répondit-il, il est bien plus agréable d'être à deux!

— Oui, mais ma curiosité, la comptez-vous pour rien, Monsieur? Décidément je croirai que vous ne m'aimez pas, si vous n'aimez pas aussi un peu ma curiosité. Ma curiosité veut qu'on l'aime, je vous en avertis. Chargez-vous de ma cousine; moi, je me charge de votre ami. Elle se fatigue à monter ces longues pentes; aidez-lui, et, pour votre peine, je m'engage à les descendre avec vous. Nous feindrons de ne pouvoir pas nous retenir, et nous les laisserons en arrière; ils ne nous perdront pas de vue, ainsi il n'y aura rien à dire; mais ils ne pourront pas nous entendre, et, s'il vous prend fantaisie de vous jeter à mes pieds comme ce matin, on croira que vous avez glissé, voilà tout, et je n'aurai qu'à rire bien fort pour qu'on ne se doute de rien et qu'on se moque de vous.

O malice! pensait Sylvestre en s'éloignant de la jeune fille et se rapprochant de madame de Préverenges, ô malice! il est donc vrai que tu es femme, comme le prétend ma grand'mère, qui doit bien le savoir. Mais que dire à cette jolie madame de Préverenges, et qu'est-ce que Madeline veut apprendre? voilà que j'ai oublié de le lui demander : il est vrai que peut-être elle ne me l'aurait pas dit.

XXIV.

Mais la malice ne réussit pas toujours aux jeunes filles, et tous les amoureux ne sont point des Sylvestres; c'est même pour cela qu'il y a si peu de vrais amoureux, comme nous en avertissons charitablement toutes les personnes que cela intéresse, s'il en est encore aujourd'hui. Maintenant que nous sommes en règle de ce côté, retournons à un amoureux d'une autre espèce, retournons à Fernand. Voyant son ami se diriger vers madame de Préverenges, il s'arrangea pour les laisser seuls et fit mine de vouloir se rapprocher, lui, de la belle Lise et de Josué. Il devait passer pour cela devant Madeline, restée un peu à l'écart, mais c'était justement ce qu'il cherchait. Comme il allait la dépasser sans intention trop marquée, mais pourtant d'un pas dégagé : — Bonjour, Fernand, lui dit-elle avec sa bonne grâce riante : je crois vraiment que nous ne nous sommes pas encore dit bonjour aujourd'hui. Et qui plus est, ajouta-t-elle, Fernand s'arrêtant sans répondre, je crois que vous avez de nos montagnes par dessus la tête; je vous soupçonne même de vouloir vous sauver à la première occasion.

— Ah! dit-il enfin, ce ne serait que prudence.

— Bon! voulez-vous faire l'infortuné à présent? vous savez bien que cela ne vous va pas. Ce serait plutôt à moi de me plaindre.

— A vous? et de qui, je vous prie?

— Mais, de ma charmante cousine, ce me semble, qui me laisse absolument sans soutiens pour gravir cette longue pente : vous, Josué, Sylvestre, elle me les prend tous l'un après l'autre; je ne sais trop si je pourrais même compter à présent sur la canne de mon parrain.

— J'entends, répondit Fernand d'un ton froid : vous vous plaignez de madame de Préverenges comme moi de Sylvestre, qui me réduit aussi à cheminer seul de mon côté. Voyez! à peine vous a-t-il eu quittée qu'il a retrouvé bien vîte à qui parler. Vraiment! il s'acquitte de son rôle à merveille! C'est ce que je faisais aussi remarquer à madame de Préverenges il n'y a qu'un instant. Malessert est l'être le plus sympathique, le plus aimant que je connaisse, lui disais-je; il ne peut pas se défendre d'aimer. Elle s'est moquée de mon idée : je voudrais bien savoir ce qu'elle en pense à présent. D'ailleurs, Sylvestre aussi l'amuse et lui plaît; comme ancienne amie, elle me l'a avoué.

On est toujours sûre d'être jalouse, ne fût-on pas encore sûre d'aimer. Aussi Madeline avait beau se défier de Fernand ; elle repoussait les insinuations, elle ne pouvait s'empêcher d'admettre les possibilités. Il lui fallut un peu d'effort pour rendre à la conversation un ton léger.

— Ainsi, reprit-elle, à vous en croire, vous voilà dans la plus triste position, perdu au fond des montagnes et ne sachant où vous réfugier.

— Vraiment, dit-il, souriant à son tour, je ne vois que la belle Lise.... si j'ose, comme tout le monde, l'appeler par son nom.

— Mais vous osez très-bien, ce me semble! lui dit Madeline en reprenant un ton de raillerie où Fernand voulut voir un secret dépit, ne se doutant pas qu'il était secrètement joué lui-même, dans ses combinaisons, par la passion qui l'y aveuglait.

— Allons, s'écria-t-il, comme ils rejoignaient le chevalier, puisqu'on me laisse libre j'en veux profiter du moins pour être le premier là haut à jouir du spectacle qu'on nous y promet : ainsi, il ne faut pas que je perde de vue le fidèle Josué, ajouta-t-il en saluant Madeline d'un ton de badinage étourdi, mais qu'elle trouva plus sérieux que peut-être il ne l'aurait désiré.

(*La suite au prochain numéro*).

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

JUIN.

— Voilà les journaux quotidiens qui s'agrandissent encore : ils étaient trop étroits apparemment pour l'annonce industrielle qui les envahit de plus en plus. Le feuilleton en sera quitte pour s'allonger et se distendre d'autant, comme la grenouille de la fable qui fit si bien qu'elle creva. L'effet de cette immense production et consommation quotidienne commence à se faire sentir d'une manière fâcheuse sur la librairie. On n'achète guère de livres quand on lit tant les journaux ; les yeux et l'esprit ont leur ration chaque matin, et s'en tiennent là. Les journaux ne vantent d'ailleurs que les livres et les auteurs qu'eux-mêmes ils éditent. La librairie sérieuse en souffre, et les gens de province qui se cotisent pour lire trois ou quatre feuilletons se croient au fait de tout. — Le prince héréditaire de Saxe-Weimar était dernièrement à Paris; comme il causait avec M. Emile de Girardin, celui-ci lui dit : « Voyez-vous, on levait autrefois un régiment à ses frais, aujourd'hui on crée un journal. Tout homme qui compte ou qui veut compter a son journal à lui. »

— M. de Rémusat vient de publier le volume premier d'un ouvrage sur *Abélard et sa philosophie*. M. de Rémusat avait, il y a quelques années, composé sur Abélard une suite de scènes dramatiques dont il avait fait lecture dans quelques salons et qui

avaient obtenu le plus vif succès. Mais ayant voulu étudier plus à fond la philosophie et les ouvrages d'Abélard, il a laissé son drame de côté et l'a condamné à l'oubli; c'est aujourd'hui un ouvrage tout à fait historique, un ouvrage sérieux et profond, qu'il publie. Le premier livre contient la vie d'Abélard, les livres suivans sont consacrés à l'analyse et à l'examen de sa philosophie, et deviennent indispensables à l'étude de la scholastique, dont ils donnent la clef. Ces derniers livres sont d'une lecture difficile, toute spéciale, toute destinée aux gens de métier; la France n'a plus rien à envier aux travaux des Allemands en ce genre. Mais ce que tous les esprits sérieux liront avec intérêt, c'est le livre qui retrace la vie et le caractère d'Abélard. M. de Rémusat a pénétré celui-ci dans toutes ses profondeurs, dans toutes ses subtilités et toutes ses contradictions. Il le montre bel esprit, éloquent et profond, talent supérieur, caractère faible, et d'une sensibilité inquiète et maladive qui devance certaines tristesses toutes modernes. Il y a un peu de René, un peu de Jean-Jacques et de Lamennais dans l'auteur du *Sic et Non* et dans l'amant d'Héloïse. M. de Rémusat le définit à merveille *téméraire et triste, entreprenant et plaintif*. Héloïse y est proclamée et démontrée bien supérieure à lui de caractère et de cœur, et au moins son égale pour l'esprit, — peut-être la *première des femmes*. Ces deux cent cinquante pages qui composent la vie d'Abélard suffisent pour classer l'ouvrage de M. de Rémusat, quand même le reste serait aussi difficile à étudier qu'un traité de géométrie ou d'algèbre, et que la scholastique elle-même.

Voici la conclusion de ce livre :

« L'influence d'Abélard est dès longtemps évanouie. De ses titres à l'admiration du monde, plusieurs ne pouvaient résister au temps. Dans ses écrits, dans ses opinions, nous ne saurions distinguer avec justesse tout ce qu'il y eut d'original, et nous sommes exposés à n'y plus apprécier des nouveautés que les siècles ont vieillies. Mais pourtant il est impossible d'y méconnaître les caractères éminens de cette indépendance intellectuelle, signe et gage de la raison philosophique. Chargé des préjugés de son temps, comprimé par l'autorité, inquiet, soumis, persécuté, Abélard est un des nobles ancêtres des libérateurs de l'esprit humain.

» Ce ne fut pourtant pas un grand homme ; ce ne fut pas même un grand philosophe ; mais un esprit supérieur, d'une subtilité ingénieuse, un raisonneur inventif, un critique pénétrant, qui comprenait et exposait merveilleusement. Parmi les élus de l'histoire et de l'humanité, il

n'égale pas, tant s'en faut, celle que désola et immortalisa son amour. Héloïse est, je crois, la première des femmes [1].

» Faible et superbe, téméraire et craintif, opiniâtre sans persévérance, Abélard fut, par son caractère, au-dessous de son esprit; sa mission surpassa ses forces, et l'homme fit plus d'une fois défaut au philosophe. Ses contemporains, qui n'étaient pas certes de grands observateurs, n'ont pas laissé d'apercevoir cet orgueil imprudent, disons mieux, cette vanité d'homme de lettres, par laquelle aussi il semble qu'il ait devancé son siècle. Les infirmités de son âme se firent sentir dans toute sa conduite, même dans ses doctrines, même dans sa passion. Cherchez en lui le chrétien, le penseur, le novateur, l'amant enfin; vous trouverez toujours qu'il lui manque une grande chose, la fermeté du dévouement. Aussi pourrait-on, s'il n'eût autant souffert, si des malheurs aussi tragiques ne protégeaient sa mémoire, conclure enfin à un jugement sévère contre lui. Que sa vie cependant, que sa triste vie ne nous le fasse pas trop plaindre: il vécut dans l'angoisse et mourut dans l'humiliation, mais il eut de la gloire et il fut aimé. »

— On vient de publier un volume de lettres adressées par Louis XVIII au comte de Saint-Priest, qui fut ministre du prétendant pendant l'émigration. M. de Barante a mis en tête du livre une notice qui est un chapitre intéressant d'histoire. Le comte de Saint-Priest qui fut ambassadeur à Constantinople, puis ministre de Louis XVI en 89, puis ministre et confident de Louis XVIII pendant l'exil, prêtait par sa longue carrière à une sorte de résumé historique et de coup d'œil rétrospectif sur toute cette époque de la révolution. M. de Barante s'est acquitté de cette tâche avec tact, avec goût, avec justesse. L'impression qui résulte de ces pages écrites par un esprit si modéré est bien défavorable d'ailleurs et à l'ancien régime et aux personnes royales qui y figurent. Louis XVI est représenté, tel qu'il fut, et sans son auréole de roi-martyr, faible, inerte, disgracieux, maussade: *sa bonté même n'était qu'une forme de sa faiblesse.* Louis XVIII, exilé, y apparaît confit dans la conscience béate de son droit divin, y puisant quelques sentimens de dignité sans doute, mais surtout un contentement superbe qui était fait pour affliger les gens sensés de son parti. Les illusions de cette petite cour sont singulières; elles étonnent de la part d'un esprit sensé, comme l'était après tout celui de Louis XVIII; on n'a qu'à lire les instructions qu'il don-

[1] Mès ge ne croi mie, par m'ame,
C'onques puis fust une tel fame;
Roman de la Rose.

nait à M. de Saint-Priest auprès de M. de Thugut et de la cour de Vienne, à la veille de Marengo. Au reste, tous les exilés en sont là, et, dès qu'on émigre, on ne voit plus les choses du dedans qu'avec une lorgnette toute particulière.

On peut croire d'ailleurs que dans les jugemens qu'il exprime sur les choses et sur les hommes, M. de Barante ne fait que se régler sur les opinions qu'il a trouvées exprimées dans les papiers et les notes de M. de Saint-Priest. Ces opinions sévères étaient au fond celles des quelques hommes sensés et modérés de ce parti : mais ils se contentaient de les dire à l'oreille; c'est pour la première fois qu'elles se produisent aussi nettement.

On demandait un jour à un homme considérable qui avait beaucoup connu Louis XVIII, si vers la fin, lorsqu'il accepta et subit les ultra-royalistes et le parti du comte d'Artois, il avait bien toute sa tête; cet homme considérable, et que nous pourrions nommer, répondit : « Il avait un peu baissé; vers la fin il n'y avait plus en lui que ce qu'il était tout d'abord, le bel-esprit, le petit esprit du dix-huitième siècle; tout ce que l'expérience lui avait donné d'acquis dans l'intervalle s'en était allé. » — Ainsi cela arrive souvent en vieillissant; on perd ce qui n'était qu'acquisition et emprunt; on retombe au point de départ. Eh bien! Louis XVIII, dans cette correspondance avec M. de Saint-Priest, en est encore à ce point de départ, avant l'expérience acquise.

— Parmi les livres de goût et d'élite rendus plus accessibles par le format-Charpentier, nous remarquons une nouvelle édition, revue avec soin, des *Portraits littéraires* de M. Sainte-Beuve. Ces portraits sont une véritable galerie historique, attachante et choisie, où se succèdent toutes sortes de pénétrantes figures. Elles n'y sont pas disposées dans un ordre et un jour monotones, mais dans les perspectives les plus diverses, où chacune trouve le cadre et comme l'angle d'observation qui lui convient : tantôt vous les avez sur le premier plan, formant en quelque sorte colonnade et le corps principal de l'édifice; vous pouvez les aborder, les étudier en tous sens; tantôt elles apparaissent, elles vous attirent, dans les prolongemens les mieux ménagés, mais les plus inattendus; ici, la lumière qui les montre est sombre et couverte, mais forte et, s'il le faut pour les faire bien ressortir, presque dure, tandis que là-bas, tout au fond, sous de rians arceaux, elles se dessinent avec une grâce légère, puis s'échappent soudain

après vous avoir salué du regard un instant ; ou bien encore, vous rencontrant à l'improviste sous les voûtes, elles vous font signe, vous tirent à l'écart et vous disent à demi mot, si vous savez les entendre, de curieux et d'aimables secrets. — Cette collection, unique dans son genre, s'est accrue depuis quelques années avec une merveilleuse rapidité. Les deux grands articles sur *Fauriel*, publiés tout récemment dans la *Revue des Deux Mondes*, sont particulièrement remarquables par cette multitude de renseignemens et de jours, d'échappées naturelles sur tout le champ de la littérature contemporaine, à laquelle Fauriel fut si profondément mêlé par son influence et si honorablement par ses écrits. Le second de ces articles contient entre autres une étude épisodique, mais neuve et précise, sur Manzoni, le grand poète italien. Nous voulons en détacher pour nos lecteurs quelques traits, ceux surtout où M. Sainte-Beuve nous le montre réalisant, lui seul, dans le drame, l'idéal de l'école historique française ; on l'y verra, jusque dans les questions de style, s'inspirant, se révélant, pour ainsi dire, à lui-même, dans ses entretiens avec Fauriel, dont l'immense savoir littéraire ne faisait que fortifier le goût poétique tout moderne, profondément ami du naturel et du vrai.

« Sa tendre amitié, dit M. Sainte-Beuve, et son admiration sincère pour Manzoni lui suggérèrent l'idée de le faire connaître à la France. C'est là un épisode trop essentiel et trop aimable dans la vie de Fauriel, un épisode trop honorable à la littérature française elle-même, pour que nous n'y insistions pas ici comme nous devons. Parler de Manzoni un peu en détail à propos de Fauriel, ce n'est pas m'écarter de ce dernier, c'est être fidèle à tous deux.

» Je dirai plus et sans excéder en rien la plus exacte vérité : Manzoni ne se peut bien connaître à fond que par Fauriel ; celui-ci est l'introducteur direct, secret et presque nécessaire, à l'étude de l'excellent poète. Manzoni, jeune, tenait à honneur de se dire, non-seulement son plus tendre ami, mais son disciple. Un tel mot, de poète à critique, glorifie assez celui qui le profère pour qu'on ne craigne pas de le redire à la louange des deux. Fauriel le rendait bien d'ailleurs à son ami, moins encore par la manière dont il le louait que par celle dont il le sentait : lui, si ennemi des formes apprises et convenues, de tout ce qui avait une teinte de rhétorique ou d'académie, il n'en était que plus sensible à la poésie, à une certaine poésie pathétique et simple ; or, il y avait deux lectures en ce genre qui ne lui donnaient pas seulement l'émotion morale, mais qui avaient le pouvoir d'accélérer son pouls, de le faire battre plus vite : c'étaient certains chœurs d'Euripide et les chœurs de Manzoni.

» ...Combien de fois... les deux amis allaient discourant entre eux du but suprême de toute poésie, des fausses images qu'il importait avant tout de dépouiller, et du bel art simple qu'il s'agissait de faire revivre ! Non, Descartes ne prescrivit jamais plus instamment à son philosophe de se débarrasser des idées apprises et des préjugés de l'éducation, que Fauriel ne recommandait au poète de s'affranchir de ces fausses images qui ne sont réputées poétiques qu'en vertu de l'habitude. Cela se passait sous le règne de Delille et en pleine période impériale. « *Il faut que la poésie soit tirée du fond du cœur, il faut sentir et savoir exprimer ses sentimens avec sincérité,* » c'était là le premier article de cette réforme poétique, méditée entre Fauriel et Manzoni. Celui-ci pourtant éprouvait des regrets pénibles au milieu de ses espérances: en même temps qu'il sentait que la poésie n'est réellement conforme à ses origines et à son but que lorsqu'elle se rattache à la vie vraie d'une société et d'un peuple, il comprenait que, pour toutes sortes de causes, l'Italie restait un peu en dehors de cette destinée naturelle: l'extrême division des états, l'absence d'un grand centre, la paresse et l'ignorance, ou les prétentions locales, avaient établi de profondes différences entre la langue, ou plutôt les langues parlées, et la langue écrite. Celle-ci, toute de propos délibéré et de choix, était devenue une *langue morte,* ne pouvait saisir ni exercer, sur les populations diverses, une action directe, immédiate, universelle; de sorte que, par une contradiction singulière, la première condition, là-bas, d'une langue poétique pure, ferme et simple, était de reposer sur quelque chose d'artificiel. Manzoni sentit de bonne heure et peut-être il s'exagérait aussi un peu cet inconvénient; le fait est qu'il ne voyait jamais, sans un plaisir mêlé d'envie, le public de Paris applaudir en masse aux comédies de Molière; cette communication immédiate et intelligente de tout un peuple avec les productions du génie, et qui, seule, peut attester à celui-ci sa vie réelle, lui semblait refusée à une nation trop partagée et comme cantonnée par dialectes; lui qui devait réunir un jour toutes les intelligences élevées de son pays dans un sentiment unanime d'admiration, il ne croyait pas assez cette unanimité possible, et en tout cas il regrettait que la masse du public n'en fît pas le fonds....

» ...Un voyage que Manzoni fit à Paris sur la fin de 1819, et qui se prolongea durant une moitié de 1820, dans le temps même où paraissait son *Carmagnola*, le remettait en communication active, habituelle, avec l'ami dont il était séparé depuis des années. On se retrempa dans des entretiens à fond sur tous les sujets sérieux et délicats qui occupaient alors l'élite des esprits. MM. Augustin Thierry et Cousin prenaient une vive part à ces discussions, M. Cousin surtout, qui fit le voyage d'Italie et y rejoignit Manzoni un ou deux mois après, comme pour y continuer avec feu la conversation de la veille. A défaut de tant d'éloquens discours et des jeunes paroles *aux ailes légères* qu'on ne peut ressaisir, la traduction que Fauriel publia, en 1823, de *Carmagnola,* d'*Adelghis* et de quelques morceaux critiques qui s'y rapportent,

offre du moins un témoignage subsistant de ce moment littéraire si animé et si plein d'intérêt....

» Manzoni, on le sait, travaillait lentement ses tragédies; cette lenteur, qui peut tenir à diverses causes, à la délicatesse et à la fantaisie même d'une organisation nerveuse, aux irrégularités de la *machine* physique, qui ne suit pas toujours le train de l'esprit, n'est pas chose à louer absolument en elle-même : ce qui mérite d'être loué à coup sûr et proposé en exemple, c'est la conscience qu'il a mise à préparer les matériaux et à étudier les sujets de ses compositions. Ainsi, pour son *Adelchi* ou *Adelghis*, lorsqu'il commença sérieusement à s'en occuper après son retour de Paris à Milan, dans les derniers mois de 1820, que fit le poète ? Il se mit à étudier en historien, en digne émule des hommes qu'il venait de visiter, tout ce qu'il put trouver dans les chroniques sur les circonstances de la domination et de l'état des Lombards en Italie; il ne lut pas superficiellement, à la légère, et pour se donner le plaisir d'ajouter une bordure tant soit peu locale et une teinte quelconque de moyen-âge à une œuvre de fantaisie : non, il aborda le fond même, il s'enfonça dans la collection *Rerum italicarum* de Muratori; il hanta même, comme il le disait en souriant, *quelques-uns des dix-neuf gros complices* de M. Augustin Thierry [1]. Les rapports immédiats de l'histoire de Charlemagne avec celle des Lombards ne l'intéressaient pas uniquement; il cherchait à se bien fixer sur les conditions générales de l'établissement de tous les conquérans barbares, sur les différences en particulier qu'il pouvait y avoir entre les habitudes des Franks et celles des Lombards mêmes; il aurait voulu pouvoir découvrir quelque chose de l'état de la population indigène sous ces derniers, deviner ce qui en était de ces peuples subjugés et *possédés* sur le compte desquels rien ne transpire, que taisent les chroniques, que les historiens modernes ne soupçonnent pas, et dont un de ses chœurs nous rend le sourd et profond gémissement....

» C'est par de telles préparations que le poète, sévère pour lui-même et de moins en moins satisfait en avançant de son personnage *romanesque* d'Adelghis, qu'il avait imaginé sur des données historiques moins sûres et avant ses dernières études, prenait sa revanche tout à côté, et qu'il se rendait digne de ressaisir, de retracer dans ses vrais linéamens *la figure non colossale, mais grande encore*, de Charlemagne [2].

» Et qu'on ne dise pas que l'idéal ait souffert au milieu de cette application patiente; le personnage d'Hermangarde a toute sa pureté et son exaltation tendre, les chœurs ont leur pathétique ou leur éclat. Il résulte seulement de cette combinaison de soins que l'esprit de l'histoire vit sincèrement dans un sujet de tragédie d'ailleurs populaire, et que Gœthe, par exemple, ou Fauriel, étaient satisfaits en même temps

[1] La collection de dom Bouquet et de ses continuateurs.

[2] Préface de la traduction de Fauriel, p. XI.

que l'eût été la foule, si elle avait pu y applaudir. Quand je songe à ces deux pièces isolées qui se tiennent debout là-bas comme deux belles colonnes, et qui semblaient nous prêter d'avance le portique de l'édifice, à charge pour nous de le poursuivre, j'ai peine à ne pas rougir de ce que, sous nos yeux, ce rêve de théâtre est devenu.

» Je continue et veux ici rassembler tout ce qui tient à un épisode attachant pour lequel il n'est pas besoin d'excuse. Est-ce donc là m'écarter le moins du monde de mon sujet? Je fais ressortir à quel degré Manzoni, lié à la France par Fauriel, a été, en Italie, un représentant et un frère de l'école historique française. Je fais toucher du doigt le lien et le nœud. Cette école n'ayant point produit son poète dramatique chez nous, elle l'a eu dans Manzoni.

» Fauriel, à cette époque, nourrissait certain vague projet de composer un roman historique, dont il aurait sans doute placé la scène dans le midi de la France, en un de ces âges qu'il savait si bien. Après avoir terminé *Adelchi*,.... Manzoni commença de son côté à songer à son roman des *Promessi Sposi*....

» N'exagérons rien, nous ne serons que vrai en affirmant que la publication en France des tragédies traduites par Fauriel, et les jugemens dont il les accompagna, eurent à l'instant leur contre-coup en Italie ; les éloges de Gœthe que le critique avait enregistrés, ceux qu'il avait ajoutés lui-même, ces glorieux ou graves suffrages, venant du dehors, *posaient*, comme on dit, Manzoni chez les siens et préparaient les voies au succès prodigieux de son roman.... Le livre fit fureur ; on ne parlait que de cela dans tout Milan, et dans les antichambres même on se cotisait pour l'acheter. Les témoignages empressés, les lettres de félicitations arrivaient de tous les bords et de tous les rangs. C'était, en un mot, partie gagnée et pour le poète et pour la cause.

» ...C'est peut-être tandis que Manzoni s'occupait d'écrire son roman des *Promessi Sposi*, que ces questions fines, qui touchent à la forme du langage et comme à l'étoffe même de la prose italienne, revenaient plus habituellement entre lui et Fauriel. De tels détails qui font entrer dans la confidence du talent, ont un prix si vrai, si pur, si désintéressé, qu'on nous pardonnera, que Manzoni lui-même nous pardonnera, nous l'espérons, d'essayer de les fixer ici dans sa bouche avec quelque précision et avec quelque suite, sur la foi d'un témoin ami qui croit avoir fidèlement retenu. Les conditions du bon style en italien sont, il ne faut pas l'oublier, très-particulières et très-différentes de ce qui a lieu chez nous.

« Lorsqu'un Français cherche à rendre ses idées de son mieux, disait Manzoni à Fauriel un jour qu'il ressentait plus vivement ces difficultés et ces scrupules qui sont la conscience de l'écrivain, voyez quelle abondance et quelle variété de tours, de *modi*, il trouve dans cette langue qu'il a toujours parlée, dans cette langue qui se fait depuis si longtemps et tous les jours dans tant de livres, dans tant de conversations, dans tant de débats de tous les genres. Avec cela, il a une règle pour le choix de ses expressions, et cette règle, il la trouve dans ses souvenirs, dans ses

habitudes, qui lui donnent un sentiment presque sûr de la conformité de son style avec l'esprit général de la langue ; il n'a pas de dictionnaire à consulter pour savoir si un mot choquera ou s'il passera : il se demande si c'est français ou non, et il est à peu près sûr de sa réponse. Cette richesse de tours et cette habitude de les employer lui donnent encore le moyen d'en inventer à son usage avec une certaine assurance, car l'analogie est un champ vaste et fertile en proportion du positif de la langue : ainsi il peut rendre ce qu'il y a d'original et de nouveau dans ses idées par des formules encore très-rapprochées de l'usage commun, et il peut marquer presque avec précision la limite entre la hardiesse et l'extravagance. Imaginez-vous au lieu de cela un Italien qui écrit, s'il n'est pas Toscan, dans une langue qu'il n'a presque jamais parlée, et qui (si même il est né dans le pays privilégié) écrit dans une langue qui est parlée par un petit nombre d'habitans de l'Italie ; une langue dans laquelle on ne discute pas verbalement de grandes questions ; une langue dans laquelle les ouvrages relatifs aux sciences morales sont très-rares et à distance ; une langue qui (si l'on en croit ceux qui en parlent davantage) a été corrompue et défigurée justement par les écrivains qui ont traité les matières les plus importantes dans les derniers temps ; de sorte que, pour les bonnes idées modernes, il n'y aurait pas un type général d'expression dans ce qu'on a fait jusqu'à ce jour en Italie. Il manque complétement à ce pauvre écrivain ce sentiment, pour ainsi dire, de communion avec son lecteur, cette certitude de manier un instrument également connu de tous les deux. Qu'il se demande si la phrase qu'il vient d'écrire est italienne ; comment pourra-t-il faire une réponse assurée à une question qui n'est pas précise? Car, que signifie *italien* dans ce sens? Selon quelques-uns, ce qui est consigné dans la *Crusca;* selon quelques autres, ce qui est compris dans toute l'Italie ou par les classes cultivées : la plupart n'appliquent à ce mot aucune idée déterminée. Je vous exprime ici d'une manière bien vague et bien incomplète un sentiment réel et pénible. La connaissance que vous avez de notre langue vous suggérera tout de suite ce qui manque à mes idées ; mais j'ai bien peur qu'elle ne vous amène pas à en contester le fonds. Dans la rigueur farouche et pédantesque de nos *puristi*, il y a, à mon avis, un sentiment général fort raisonnable, c'est le besoin d'une certaine fixité, d'une langue convenue entre ceux qui écrivent et ceux qui lisent. Je crois seulement qu'ils ont tort de croire que toute une langue est dans la *Crusca* et dans les écrivains classiques, et quand elle y serait, ils auraient encore tort de prétendre qu'on l'y cherchât, qu'on l'apprît, qu'on s'en servît. Car il est absolument impossible que des souvenirs d'une lecture il résulte une connaissance sûre, vaste, applicable à chaque instant, de tout le matériel d'une langue. Dites-moi à présent ce que doit faire un Italien qui, ne sachant faire autre chose, veut écrire. Pour moi, dans le désespoir de trouver une règle constante et spéciale pour bien faire ce métier, je crois cependant qu'il y a aussi pour nous une perfection approximative de style, et que, pour y atteindre le plus possible dans ses écrits, il faut penser beaucoup à ce qu'on va dire, avoir beaucoup lu les Italiens dits classiques et les écrivains des autres langues, les Français surtout, avoir parlé de matières importantes avec ses concitoyens, et que, moyennant cette combinaison de soins, on peut acquérir une certaine promptitude à trouver, dans la langue qu'on appelle bonne, ce qu'elle contient d'applicable à nos besoins actuels, une certaine aptitude à l'étendre par l'ana-

logie, et un certain tact pour tirer de la langue française ce qui peut en passer dans la nôtre, sans choquer par une forte dissonance, et sans y apporter de l'obscurité. Ainsi, avec un travail plus pénible et plus opiniâtre, on fera le moins mal possible ce que chez vous l'on fait presque bien avec facilité. Je pense avec vous que bien écrire un roman en italien est une des choses les plus difficiles; mais je trouve cette difficulté dans d'autres sujets, quoiqu'à un moindre degré, et avec la connaissance non pas complète, mais très-sûre, que j'ai des imperfections de l'ouvrier, je sens aussi d'une manière presque aussi sûre qu'il y en a beaucoup dans la matière. »

Nous sommes assez accoutumés à l'exactitude de M. Sainte-Beuve, pour penser qu'il n'a point hasardé de telles opinions et que, s'il les attribue à Manzoni en des termes si explicites et si formels, c'est qu'il a eu entre les mains des témoignages aussi authentiques qu'on le peut désirer. Ceci admis, rien de plus intéressant que de saisir Manzoni nous livrant ainsi le secret de ses scrupules et de ses anxiétés d'écrivain. Nous lui accordons volontiers ce qu'il dit sur la difficulté et les inconvéniens qu'on éprouve en voulant écrire de longs ouvrages en bonne prose italienne sur certains sujets. Mais en ce qui est de la poésie, nous avons peine à ne pas voir plutôt un avantage dans cette espèce de langue, non pas artificielle, mais supérieure à la langue usuelle et d'un ordre plus élevé, d'un ordre à part, qu'il est permis et même imposé à tout poète sérieux de ressaisir et de s'approprier. Après tout, la belle poésie latine était-elle autre chose? et croit-on que Virgile et Horace parlassent en vers la même langue que le commun peuple de Rome? on pourrait, je crois, en dire presque autant de la belle langue *attique* chez les Grecs, laquelle était certainement quelque chose d'un peu artificiel, bien que se rapportant de préférence au ton et au goût du peuple d'Athènes, tout comme en Italie la belle langue aime à se réclamer du peuple de Florence. En français nous n'avons rien de tel, et d'autres inconvéniens se sont fait sentir dans la poésie. Celle-ci a eu la prétention de parler comme la prose, d'en différer aussi peu que possible. Malherbe s'est tout d'abord vanté, on s'en souvient, d'aller prendre les mots de son vocabulaire parmi les porte-faix du *port au foin* et dans le peuple des halles. Or, il n'en est pas résulté que les gens du peuple en France aient su par cœur les vers de Malherbe et les aient pu comprendre. La poésie s'est donc imposé ces conditions un peu appauvries de la prose gratuitement et en pure perte, puisqu'en restant claire et courante elle n'en est pas devenue plus populaire pour cela. Voltaire a donné sa fameuse recette pour voir si des vers français étaient bons ou mauvais: *mettez-les en prose!* La poésie

en France a suivi cette voie depuis Malherbe jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Au lieu d'avoir comme ailleurs ce qu'on appelait *les sacrés balcons*, elle n'a eu, si l'on peut ainsi parler, qu'un *trottoir* très-habilement construit, mais très-peu élevé au-dessus de la prose. De nos jours on a essayé de rendre à la poésie sa langue propre, son style, ses images, ses priviléges, mais l'entreprise a pu paraître bien artificielle, parce qu'il a fallu aller chercher ses exemples dans le passé par delà Malherbe, et encore des exemples très-incomplets et sans autorité éclatante. Il y a bien longtemps que Fénelon, dans sa *lettre à l'Académie française* semble avoir reconnu cette infériorité de la poésie française, en comparaison de la poésie des anciens. Or en italien, grâce à Dante et à la faculté qu'a tout poète moderne de se rapporter à ces hauts exemples et de s'élever au-dessus du niveau du jour, la poésie a gardé son rang suprême, ou du moins elle le recouvre toutes les fois qu'un vrai poète se rencontre. Voilà ce qu'on pourrait répondre à Manzoni, à l'auteur des chœurs de *Carmagnola* et des *Inni sacri*.

Dans tout ce que nous venons de dire de la poésie française nous désirons être bien compris; nous ne prétendons en rien diminuer le mérite des poètes français dont quelques-uns sont si évidemment supérieurs, nous ne parlons que de la langue même dans laquelle ils ont écrit et des conditions qu'elle leur a fait subir. Les poètes anciens (et peut-être en est-il ainsi dans quelques langues modernes autres que la française) ont eu à manier une étoffe bien plus disposée pour la poésie, ils ont trouvé plus aisément sous leurs doigts ce *tissu des saintes mélodies* que déployait Homère pour parler avec André Chénier. Ils étaient naturellement portés par un grand courant et par un fleuve sonore comme la lyre d'Orphée par le fleuve de Thrace. En un mot, jamais il ne serait venu à l'idée de personne pour louer leurs vers de dire ce que M. de Buffon disait des beaux vers français: *Cela est beau comme de la belle prose.*

— Lord Brougham vient de publier *en français*, écrit par lui-même, un volume sur *Voltaire et Jean-Jacques Rousseau*: c'est un hommage à la France. — Guillaume de Schlegel, qui vient de mourir, lui avait rendu souvent ce genre d'hommage, même lorsqu'il était le plus sévère contre les admirations exclusives si ordinaires au goût et à l'esprit français. Il écrivait sur la *Phèdre* de Racine en français. — Nous trouvons dans ce même article *Fauriel*

que nous venons de citer un jugement libre et élevé sur Schlegel, et quelques détails curieux qui ont même leur côté original et caractéristique, sur les relations de cet écrivain, l'une des gloires du grand siècle de l'Allemagne, avec le savant français.

« Dans cette même année 1821, où il écoutait avec tant d'intérêt les confidences historiques d'Augustin Thierry, Fauriel, dit M. Sainte-Beuve, se trouvait dépositaire non moins fervent et non moins essentiel des confidences sur l'Inde et des doctes projets asiatiques de Guillaume de Schlegel... Cet éminent esprit qu'on n'osa jamais louer en France sans y ajouter quelque restriction, mais que nous nous risquerons toutefois à définir (son jugement sur Molière excepté) *un critique qui a eu l'œil à toutes les grandes choses littéraires, s'il n'a pas toujours rendu justice aux moyennes*, Schlegel, dans un voyage à Paris, s'était chargé pour le compte du gouvernement prussien, et par zèle pour les études orientales, de faire graver et fondre des caractères indiens *devanagari*... Bien des essais étaient nécessaires. Or, il arriva qu'obligé de repartir avant ces opérations d'essai, Schlegel ne vit rien de mieux que de se donner Fauriel pour remplaçant, ou, comme il le lui disait en style brahmanique : « C'est dans votre sein que je compte verser cette fonte divine dont l'ambroisie ne pourra couler qu'après mon départ. » — « Conformément à votre permission, lui écrivait-il le 10 juin, je vous ai adressé le fondeur, M. Lion. Cela vous coûtera quelques quarts-d'heure dont Vichnou vous récompensera par des années divines. » — Et quelques jours après : « Voici encore du plomb, mon cher pandita, que j'ai soustrait à l'usage meurtrier que les mlecchas en font dans leurs guerres et consacré au culte pacifique de Brahma. »

» A peine retourné à Bonn, Schlegel se hâta d'écrire à Fauriel pour constituer la correspondance qui, pendant les mois suivans, fut en effet très-active entre eux. Quelques extraits des lettres de Schlegel donneront idée du tour de plaisanterie qu'affectionnait l'illustre savant quand il avait bu des eaux du Gange, et du genre de services dont il se reconnaissait redevable à Fauriel, aussi bien que du cas infini qu'il faisait de lui ; M. de Schlegel, on le sait, ne prodiguait pas de tels témoignages.

« (Bonn, 21 septembre 1821.) Vous êtes adorable, mon très-cher initié et deux fois né, et je ne vous échangerais pas contre quatre membres de l'Académie des quarante. Je suis tenté de vous envoyer des bonbons moulés en forme de lettres devanagari. Sérieusement, vous me rendez un service immense, et je ne sais pas comment, sans vous, la chose aurait marché..... »

» (Bonn, 5 novembre.) J'ai vos deux lettres, cher président de la typographie asiatique, et souverain intellectuel des contrées entre l'Inde et le Gange, et je ne saurais assez vous exprimer ma reconnaissance de tous les soins que vous avez pris de mon affaire..... Vous avez donc été réduit comme moi à faire le métier de compositeur : Vichnou vous en récompensera, cela vous vaut un million d'années de béatitude pour le moins..... »

« (Bonn, 20 avril 1822.) Très-cher ami et généreux protecteur de mes études, il y a un temps infini que je ne vous ai pas écrit ; mais j'ai fait mieux, j'ai composé un livre ou du moins une brochure pour vous. Pour qui écrirait-on des choses pareilles, si ce n'est pour des lecteurs comme vous, qui embrassent toute la sphère de la pensée, et qui sont en même temps savans, patiens, laborieux..... (Et revenant à ses caractères, après quelques détails relatifs à leur perfectionnement :) Je suis vraiment confus de vous entretenir de telles minuties ; mais songez que, lorsque Brahma créa le monde, il soigna jusqu'aux antennes des fourmis. Et moi qui ne suis qu'un humble mortel, n'en ferai-je pas autant pour les caractères de cette belle langue révélée ? »

Nous avons oublié de dire tout à l'heure que les *œuvres posthumes* que laisse Schlegel sont également en français.

— Allemagne. L'hiver littéraire a été froid, et, ce qui est plus fâcheux encore, il n'a pas été suivi d'un printemps. En Allemagne, comme en France et ailleurs, les grandes muses sont en vacances, ou épuisées, ou mortes, et la poésie, qui, après tout, ne meurt ni ne s'épuise, est en vacances aussi. Mais la littérature ou, pour mieux dire, la librairie, oh! pour celle-là elle ne chôme point. Les catalogues du dernier semestre ne donnent pas moins de 5,750 titres, ce qui prouve que les Allemands n'ont pas encore perdu leur native *Schreibseligkeit* (sentiment de béatitude qu'on éprouve en écrivant). Cela prouve également que, pour l'heure, les gouvernemens n'ont pas lieu de craindre que les innocentes rêveries de leurs sujets *aspirent à descendre* du cabinet dans la rue.

Cinq mille sept cent cinquante livres en six mois! mais aussi toutes les questions du jour y sont ventilées, pétries et repétries de mille façons. Robe de Trèves devenue si embarrassante pour ses fripiers, constitutionalisme, paupérisme, socialisme, communisme, rongisme, et cent autres *isme* sont au premier plan, et, cette fois, il n'y a qu'un plan, le terre-à-terre de la vie, sans aucune de ces vaporeuses montagnes qui rappelaient le ciel. C'est ainsi qu'à l'heure qu'il est tout devient empirisme et que l'abstraction pure, autrefois si chère aux Allemands, a sensiblement baissé à la foire de Leipsig, ce marché général de la littérature en Allemagne. L'esthétique, la poésie même dérivent vers l'*empirie;* la lyrique surtout. Que dites-vous, la lyrique? Connaîtriez-vous encore une lyrique? Quant à nous, nous ne la trouvons plus ; nous ne voyons partout, à sa place, que le genre politique mis en branle par Herwegh, Hoffmann de Fallersleben, Salet, Freiligrath, genre né d'elle, mais qui n'est plus elle, et pour lequel la langue du pays n'a pas encore trouvé de nom propre dans son vocabulaire d'ailleurs si fécond. En attendant, le genre nouveau monte comme la marée, couvrant mousse et fleurs ; et, cette fois, Laube, dans ses *Trois villes de roi,* ni König, dans son *Excursion à Ostende,* n'y ont échappé.

Cinq mille sept cent cinquante œuvres littéraires : il serait fastidieux de les indiquer toutes. Cependant, parmi ces œuvres, il en est une qui a le droit d'être remarquée par les peuples de la langue d'oui. C'est le *Type du Tartufe,* comédie en cinq actes et en prose, par Gutzkow,

trop célèbre en France par son pèlerinage à Paris. Gutzkow, il faut en convenir, a été juste cette fois; nous voulons dire qu'il a été juste à demi, ce qui certes est beaucoup pour le temps et pour lui. S'il violente l'histoire quant au président Lamoignon, dont il fait un Tartufe prototype, il rend pleine justice à notre Molière, dans la bouche duquel il met une critique mordante, mais franche et élevée, nous ne dirons pas des ridicules, car il n'y en a plus, mais des vices du temps.

Au point de vue traditionnel de l'art, la pièce de Gutzkow n'est pas une comédie: c'est une série d'anecdotes, de tableaux historiques; c'est une farce, une satire, une gazette dialoguée; c'est tout ce que vous voudrez. L'action proprement dite ne commence qu'au troisième acte et finit au quatrième: monstruosité, dit la critique; mais, en somme, la pièce intéresse, entraîne, captive, et, dans toutes les villes où on la donne, elle *fait,* comme disent les Allemands, *pleine maison.*

A part cette œuvre et celles de H. Heine [1], de Freiligrath [2], de König [3], de Laube [4], il n'en est pas, à notre su, qui mérite d'être spécialement nommée dans cet exposé fait au vol.

Au demeurant, si la littérature périclite, les littérateurs ne font pas trop mal leurs affaires. Récemment, les 27, 28 et 29 avril, aux fins, fort louables d'ailleurs, de se créer rang et considération dans la société, de concentrer les forces et les efforts, de combattre la censure, de régler les droits respectifs des auteurs et des éditeurs, etc., etc., ils se sont réunis, à Leipzig, au nombre de cent, sans compter, nous ne dirons pas les femmes et les enfans, mais cent cinquante dilettanti et éditeurs. Toute opinion était représentée, toute nuance littéraire ou hiérarchique avait son drapeau. Depuis le conservatisme arthritique, méfiant et quelquefois rancunier, jusqu'au radicalisme aventureux, suant à grosses gouttes dans ses bottes de sept lieues et poursuivi par l'ogre de l'impatience; depuis le romantisme pâmé de mélancolie, jusqu'aux dissertations essoufflées sur les chemins de fer, l'échelle avait tous ses échelons. En 64 articles, ces cent têtes blondes ou chenues ont fixé les droits de la paternité littéraire et des éditeurs; en 3, ils ont établi une espèce de jury d'arbitrage pour les conflits qui pourraient surgir; puis désigné Stuttgard pour siége de la diète prochaine, automne 1846. Et tout cela avec un aplomb, un sang-froid, une pratique mercantile que nous admirerions de bon cœur dans un congrès d'agronomes ou d'agens de loi. Mais chez les apôtres de l'imagination!... Autrefois ceux-ci avaient le privilége de l'ignorance en arithmétique, des folles rêveries, de l'excentricité, de l'individualité. Aujourd'hui qu'ils sont experts en formes algébriques, qu'ils calculent comme des brocanteurs juifs, la conserveront-ils cette précieuse individualité, compagne de toute grande chose? Question plus grave qu'il n'y paraît et dont la solution appartient à

[1] *Neue Gedichte*, Hamburg, 1844. — [2] *Glaubensbekenntniss*, Maynz, 1844.
[3] *Fahrt nach Ostende,* Frankfurt, 1845. — [4] *Drei Königsstädte*, Leipzig, 1844.

l'avenir. Autre symptôme. Au banquet général, qui suivit la sixième et dernière séance du troisième et dernier jour, la bière classique ne parut point. Or, la bière, n'était-ce pas le nectar de l'antique Olympe allemand? N'est-ce pas à cette coupe que Klopstock, Gessner, Hoffmann, et tant d'autres, se sont désaltérés? Mais, nous l'avons dit, la poésie ne meurt ni ne saurait mourir, et moins peut-être en Allemagne qu'ailleurs. Privée de la source qui l'abreuvait, elle s'en crée de nouvelles. Selon le temps et les lieux elle varie ses symboles, ainsi que ses inspirations. Exilée des discussions techniques dont nous parlions tout à l'heure, elle reparut au banquet, encore qu'il n'y eût pas de bière. Laube, major de table, était visiblement inspiré par elle lorsque, ouvrant les feux de fête de l'improvisation, il porta son toast chaleureux à l'*Allemagne une et entière*. De même, en applaudissant avec enthousiasme le poète Kœnig, qui répondait aux abstractions hors de propos d'un philosophe de Kœnigsberg, l'assemblée prouve que, de longtemps encore, la spéculation métaphysique ne desséchera la source du *Gemüth*[1] dans les cœurs d'outre-Rhin. G. A.

— Il est fort possible qu'on ait trop espéré de la nouvelle église catholique allemande. S'il faut en croire des rapports qui viennent de divers côtés, il lui manquerait la condition essentielle qui peut lui assurer un grand succès et un succès durable, la profondeur des convictions religieuses. Voici ce que la *Gazette évangélique* de Berlin raconte d'une assemblée de ce culte tenue à Dresde:

« Le discours du prêtre Kerbler (il ne mérite pas le nom de sermon) respire le rationalisme le plus pauvre et le plus superficiel. Pas d'explication de l'Ecriture, rien qui trahisse la moindre connaissance des vérités du salut, rien que des phrases aussi vides que pompeuses. On ne peut que trouver ridicules les déclamations auxquelles se livre cet homme parfaitement ignorant des questions qu'il s'enhardit à traiter, les allocutions qu'il adresse à l'Allemagne, et l'aplomb avec lequel il exhorte ses frères protestans à se joindre aux catholiques allemands. — Ronge prononça ce qu'on appelle le sermon de communion; rien n'y manquait quant à la forme, mais on y cherchait en vain l'idée mère (essentielle) de l'Eucharistie, la communion qu'elle établit entre le Sauveur et ses rachetés; tout revenait à dire que la participation au sacrement doit exciter à l'amour fraternel. De là, sans transition motivée, le prédicateur passait aux parties de son sujet qui s'y rattachaient le moins immédiatement et qui en formaient comme l'enceinte extérieure, exhortant ses auditeurs à s'intéresser au sort des pauvres et des plus humbles du peuple, à subvenir à leur ignorance et à leurs maux physiques. Ronge ne s'est point encore placé au centre de l'Evangile, qui est le seul point où il aurait pu saisir l'idée essentielle du sacrement; on est d'autant moins fondé à l'excuser qu'il n'ignore pas quel soin on

[1] Vie du cœur par opposition à celle de l'esprit.

prend dans la vieille église catholique de laisser le peuple dans l'ignorance sur la nature du sacrement, et de le lui faire prendre comme une simple nourriture, d'où il ne retire aucun fruit ni pour le cœur ni pour la vie. »

Aussi, ce qu'on pouvait facilement prévoir, ce que plusieurs prévoyaient, est arrivé. Les catholiques allemands se sont bientôt séparés en deux camps. Une partie de la nouvelle communauté de Berlin s'est déclarée mécontente de la confession de foi de Leipsick, et s'est constituée aussitôt en communauté indépendante, sur le fondement de la confession de foi apostolique. On peut hardiment avancer que la nouvelle église allemande n'a de l'avenir qu'autant qu'elle pourra se rallier autour d'un drapeau vraiment évangélique, et que le latitudinarisme rationaliste et superficiellement philosophique dont sont atteints bon nombre de ses membres, est le plus grand danger qui menace son berceau. M.

—M. Trivier, ce prêtre de Dijon qui s'est déclaré protestant, est un homme déjà avancé en âge, qui a l'air très modeste, très simple, très sérieux et joyeux en même temps; il fait l'impression d'un homme de bon aloi qui n'a cédé qu'à la vérité. L'insertion de sa lettre dans les *Débats* a été un grand soufflet pour le clergé et on en a été furieux au ministère.

— La mort de M. le doyen Bridel, arrivée à Montreux le 20 mai dernier, laisse aux amis de la littérature nationale une tâche qu'ils rempliront sans doute: celle de recueillir et de rassembler toutes les traces éparses qu'a laissées, de sa vie et de ses travaux, l'honorable vieillard. En attendant cet hommage si légitime, qu'imposent au pays tant de travaux accomplis pour lui par M. Bridel, nous renvoyons nos lecteurs à une page charmante qui acquitte d'avance, par la main de notre plus grand écrivain, la dette de la *Revue Suisse* envers le patriarche du mouvement intellectuel dans le canton de Vaud [1].

JEANNE D'ARC.

DRAME EN QUATRE ACTES, EN VERS; IMITÉ EN PARTIE DE SCHILLER;

PAR J. HALDY, du canton de Vaud, instituteur à Bâle. 1843.

La *Jeanne d'Arc* de M. Haldy est un ouvrage inédit, qui avait été reçu à l'Odéon par M. Lireux, directeur de ce théâtre. On sait que M. Lireux vient de se retirer. En attendant une représentation qui semble de plus en plus ajournée, M. Haldy a bien voulu nous confier une copie de son manuscrit et nous autoriser à en faire usage. Pour mettre le lecteur bien à même de juger cette production d'un de nos compatriotes, ce louable effort dramatique d'un homme appartenant à un

[1] Voir la livraison de novembre 1844, t. VII, p. 680.

pays qui n'a pas de théâtre, le plus simple et le mieux serait sans doute de la publier tout entière, ou du moins les scènes principales; mais le défaut de place nous contraint de nous borner à une analyse et à quelques extraits.

Ce sont surtout les premiers actes qui sont imités de Schiller: aussi nous en citerons peu de chose. Voici quelques strophes d'un chant d'adieu de Jeanne, dont le mouvement mélancolique et harmonieux a de l'expression et du charme :

Adieu, coteaux amis, adieu, douces prairies;
Solitaires vallons à qui, loin des humains,
Je venais confier mes saintes rêveries,
Adieu, je vais fouler de plus rudes chemins.

Arbres que j'ai plantés, murmurantes fontaines;
Tendre écho dont la voix répétait mes accens;
Beaux lieux où mon printemps s'est envolé sans peines,
Pour jamais je m'arrache à vos liens puissans.

Agneaux qui de ma main receviez la pâture,
Qui, bêlant, tout joyeux, accouriez me lécher,
Vous irez désormais, errans à l'aventure,
Par les champs tout le jour, vainement me chercher.

Pour un autre troupeau, pour d'autres pâturages,
L'esprit saint me saisit de son doigt souverain;
Il faut partir malgré les sinistres orages
Qui grondent, menaçans, à l'horizon lointain.

Il faut partir; celui qui dans la flamme ardente
A Moïse en Horeb montra sa volonté;
Celui qui daigna prendre Isaïe en sa tente
Pour aller de Sion dire l'impiété;

Celui-là m'a parlé, sa voix impérieuse,
Dans la feuille des bois que froissent les autans,
Plus d'une fois m'a dit, langue mystérieuse:
« Qu'attends-tu? lève-toi, marche, marche, il est temps! »

. . . .

Oui, Seigneur, oui, j'irai, moi simple et pauvre fille;
Je vois déjà mon roi délivré par ma main;
Amenez ce coursier dont le regard scintille;
Jeanne entend retentir le belliqueux airain.

Dans le second acte où le roi Charles, ruiné, abandonné, mais ne s'occupant encore sérieusement que des chanteurs qu'il ne peut payer et de sa maîtresse, ne sait comment se tirer d'une situation désespérée, Agnès Sorel apporte ses bijoux pour solder les troupes écossaises mutinées et conseille au roi de se mettre à la tête de son armée :

Donnez la cour au camp, à vos mignons des armes;
Alors le peuple en foule accourra se ranger
Sous vos drapeaux; je sais que pour l'encourager
Il suffit de montrer votre auguste personne;
La raison la plus forte est l'exemple qu'on donne.

En ce moment surviennent encore à Charles des nouvelles de plu-

sieurs désastres : le duc de Bourgogne a non-seulement résisté à ses avances, mais il a dédaigneusement refusé son cartel ; le parlement déclare le roi déchu à jamais du trône. « L'enfant de l'étranger, (le jeune roi d'Angleterre Henri VI), raconte La Hire,

De Saint-Louis occupe en riant le fauteuil ,

et la reine-mère, Isabeau de Bavière, s'est aidée à l'y asseoir :

Comme le trône est fait pour des pas assurés,
L'enfant n'escaladait ses trop rares degrés
Qu'en chancelant ; la foule, en tout pays maligne,
Souriait en disant que c'était mauvais signe.
Une femme, un démon, la mère de Valois,
Etouffant la nature et ses plus saintes lois,
Prend l'Anglais dans ses bras et l'assied à ta place,
Sur ton trône, entends-tu ! Comme la populace
Et même les soldats avaient la honte au front :
« Bien loin de mériter, dit-elle, cet affront,
Vous devez me bénir ; qu'une tige nouvelle
Remplace le vieux tronc de vos rois sans cervelle !
Français, n'oubliez pas que le Dauphin est né
D'un père qui vécut et mourut forcené. »

Dunois s'éloigne, car le roi ne veut prendre aucun parti, hormis celui de se retirer avec Agnès dans quelque heureuse retraite. On vient alors leur annoncer une victoire et l'archevêque de Reims qui ramène Dunois. Cette victoire est la première apparition guerrière de Jeanne d'Arc. Admise devant le roi, qui fait asseoir Dunois à sa place pour l'éprouver, elle va droit à Charles et lui donne encore une preuve de sa mission en lui redisant la prière qu'il fait seul, chaque nuit. Interrogée par l'archevêque, elle raconte son enfance ; les récits de son père, vieil ennemi des Anglais ; la sainte Vierge elle-même lui ordonnant de délivrer le peuple et de sacrer le dauphin. Le parti du roi retrouve alors son courage. On reprend les armes et l'on va attaquer les Anglais.

Complétement défaits, ceux-ci fuient éperdus devant Jeanne dont ils s'effraient comme d'un pouvoir surnaturel ; et le troisième acte montre leurs chefs se querellant avec violence et s'accusant l'un l'autre d'avoir reculé. Philippe de Bourgogne parle même de s'accommoder avec le dauphin ; mais Isabeau de Bavière vient les réconcilier. A peine y a-t-elle réussi que, leur proposant de marcher avec eux à l'ennemi, elle reçoit de leur part de sanglantes réponses et de cruelles railleries :

.... bien que fille ou femme
Soit, à ce qu'il parait, un bon épouvantail.
Nous n'en userons pas.

Telle est la réplique de l'un d'eux. — Je défends votre cause ! dit-elle au duc de Bourgogne. — Et j'abhorre la vôtre ! s'écrie celui-ci.

Jeanne attaque le camp des Anglais. Les soldats s'échappent de tous côtés, sans vouloir se battre contre le démon qui les poursuit sous les

traits de cette jeune fille. Talbot essaie vainement de les arrêter. Un soldat se précipite sur la scène en lui disant :

Fuyez, mon général, la voilà sur mes pas.
TALBOT (le transperçant.)
Va-t'en dire aux enfers que je ne la crains pas.

Un jeune capitaine, Montgoméry, a une longue scène avec Jeanne, qui ne peut l'épargner malgré la pitié qu'elle éprouve. Quand il est tombé sous ses coups, elle s'écrie :

O France! tu le veux, et toi, Marie, aussi!
Plus il était craintif, plus je tremblais moi-même.

A ce moment-là arrive Philippe de Bourgogne. Il attaque Jeanne. Dunois survient et, après un entretien très-violent du côté du duc, qui accuse l'héroïne de sortilége et de maléfices, il finit par se laisser fléchir par elle et ramener sous les drapeaux français.

L'acte quatrième se passe dans la prison de Jeanne. Philippe de Bourgogne, par inconstance ou par trahison, a bien vite rompu la paix qu'il avait promise, et c'est lui qui a livré l'héroïne aux Anglais.

Pour sonder la vertu Dieu fit l'ingratitude,

répond-elle à ses sœurs, qui la visitent et la questionnent. Bientôt elle est examinée. Cauchon, évêque de Beauvais, s'adresse à Jeanne en ces termes :

De quel droit, au mépris de notre sainte église
Qui veut voir toute femme et modeste et soumise,
T'es-tu, fière amazone, en habit de guerrier,
De tes frères chrétiens faite le meurtrier?

JEANNE.

Eh! ne voyez-vous pas à l'œuvre que j'ai faite,
Que le doigt du Très-Haut marqua votre défaite!
Il me prit, moi, chétive en ses puissantes mains,
Pour se rendre visible à d'aveugles humains.
Une fille ignorante, une pauvre bergère
Qui dans le bourg voisin est en terre étrangère,
Quitter seule son père et marcher devant soi
Jusqu'à ce qu'elle arrive à la tente d'un roi....
Savoir rendre attentifs à son jeune langage
Des chefs qui dans la guerre ont consumé leur âge,
Et, les pieds sur leur front, les mener aux combats
Comme aux champs les agneaux attachés à ses pas :
Ah! méconnaissez-vous dans ce merveilleux signe
La volonté du ciel et son pouvoir insigne?

ESTIVET (écrivant).

Convient que, sans avoir l'aveu d'aucun parent,
Moine, religieux, ni prêtre d'aucun rang,
Elle a, pour contenter son humeur vagabonde,
Déguisée en soldat, divagué par le monde.

L'interrogatoire se poursuit de cette façon, Estivet écrivant des choses dérisoirement contraires aux réponses de l'héroïne. Houppe-

ville, l'un des juges, qui veut la défendre, est saisi et emmené. L'évêque demande compte à Jeanne de son obstination à garder des habits d'homme. Elle répond qu'elle y est forcée par la licence et la brutalité de ses gardes; puisque c'est l'Eglise qui la juge, elle demande que l'église lui ouvre sa « sainte prison, » alors elle quittera cette cuirasse qu'elle tient de la Vierge elle-même.

ESTIVET (écrivant).

S'obstine à mépriser nos ordres souverains,
Et ne veut pas changer sa diabolique armure
Contre un habit décent.

On la condamne à une prison perpétuelle, en habits de femme, et à la condition qu'elle ne les quittera plus, malgré la vue continuelle de son armure suspendue vis-à-vis d'elle. Mais pendant qu'elle est dans sa cellule pour déposer sa cuirasse, quelques juges, émus de compassion, veulent revenir de ce jugement, dont le chef anglais, Bedfort, accuse violemment l'indulgence. Durant ce débat, Jeanne reparaît, dans ses vêtemens d'homme: on lui a enlevé les autres furtivement. Mais elle ne peut pas même parler. Des cris s'élèvent contre elle, et l'évêque prononce le jugement qui la condamne au bûcher. Pendant qu'on le prépare, Jeanne adresse à ses juges un discours qui les émeut. Loiseleur lui-même qui s'était montré un des plus féroces, veut se précipiter à ses genoux; les gardes le repoussent. On entend le tintement des cloches.

Resté seul avec ses remords, Loiseleur se tue. On amène, enchaînés, les sœurs de Jeanne et son ancien fiancé qui ont voulu la délivrer. La Hire a attaqué Rouen pour sauver l'héroïne; on le croit un instant vainqueur; mais bientôt le père de Jeanne arrive, prisonnier lui-même, et apprend à ses filles que tout est fini. Lui-même, il l'espère, ne tardera pas à rejoindre Jeanne; car, dit-il,

L'innocent meurt bientôt où règne le méchant.

Telle est cette tragédie; elle contient, comme on a pu en juger, des vers et des situations heureuses si, dans l'ensemble, elle vient témoigner encore des difficultés inhérentes à un beau, mais presque inabordable sujet.

CHEMINS DE FER.

Les projets de chemins de fer font quelque peu diversion à la politique. Les journaux de la Suisse française ont déjà fait connaître, d'après ceux de la Suisse allemande, le projet conçu à Zurich. Des hommes considérables se sont mis à la tête de l'entreprise; elle est devenue une affaire de cœur pour le conseil d'état nouvellement refondu; elle est certainement l'article principal du programme mis en avant par le parti qui domine maintenant et qui avait promis le chemin de fer pour le moment où il reviendrait au pouvoir. Tout le monde semble d'ailleurs porté de bonne volonté, en sorte qu'on peut grandement espérer d'obtenir un résultat.

D'après le projet formé à Zurich, le chemin de fer suivrait la rive gauche de la Limmat jusqu'au-dessous de Baden-les-Bains. Là, il passerait la rivière, côtoierait la Limmat, puis l'Aar, sur la rive droite, atteindrait enfin, à Waldshut et au delà du Rhin, le chemin projeté par le grand duché de Baden entre Bâle et Constance. Afin d'obtenir le concours des autorités argoviennes, on ferait un embranchement sur Arau qui pourrait se continuer vers la Suisse occidentale.

Tel est le projet zurichois. Les Bâlois expriment des vœux qui n'y sont pas entièrement conformes. M. Mérian, ingénieur des ponts et chaussées, vient de faire paraître une brochure remarquable. Il propose de construire le chemin projeté, en deçà du Rhin, et de ne point lui laisser quitter la Suisse; ce qui offre un avantage incontestable: nul doute en effet qu'un trajet sur un territoire étranger ne gênât singulièrement les relations des deux villes suisses, Bâle et Zurich, en soumettant les passagers et les marchandises aux mesures de police et aux investigations douanières pratiquées chez nos voisins.

M. Mérian a encore plusieurs autres raisons qui lui font préférer son projet au projet zurichois; mais, pour les apprécier, il faut se tranporter au point de vue élevé de notre auteur qui ne se préoccupe pas des intérêts de quelques villes seulement, mais des intérêts divers de toute la patrie suisse, qui s'efforce de les concilier, qui même les rattache aux grands intérêts européens dont ils ne se laissent point séparer.

Voici en substance les idées qu'expose M. Mérian dans sa brochure:

En construisant des chemins de fer en Suisse, on ne doit pas seulement viser à unir les villes entre elles; car nous n'avons pas de grandes villes, mais ce qui vaut mieux, un pays généralement bien peuplé et bien cultivé, de grands et riches villages qui jouissent de droits égaux, qu'ils s'appellent bourgs ou villes. Il faut donc former de grandes lignes destinées à rallier entre elles nos diverses et importantes contrées, et à leur donner toute facilité d'écouler au loin leurs produits. Il faut former de grandes lignes qui traversent le pays d'un bout à l'autre, qui aillent recruter sur nos frontières les voyageurs qu'y amènent et qu'y amèneront, en nombre toujours plus grand, les nouvelles voies de transport créées par nos voisins. Il faut former de grandes lignes, parce qu'elles seules peuvent attirer et perpétuer un grand mouvement de transit par notre territoire. Nos chemins de fer suisses ne doivent pas s'arrêter à nos frontières, ils doivent entrer comme membre organique dans le vaste système des chemins de fer européens, comme anneau dans cette immense chaîne qui enserrera bientôt tout notre continent. De toutes les parties de l'Europe des lignes de chemins de fer s'étendent vers la Suisse: du Pas-de-Calais et de Paris, de la Belgique, de la Hollande, de Hambourg, vers Bâle; de Berlin et de Leipsig vers le lac de Constance; de Venise, de Florence et de Gênes vers le lac de Côme et le lac Majeur; bientôt aussi, sans doute, de Lyon et de Turin vers Genève.

Ces diverses routes veulent être continuées à travers la Suisse qui, par sa position centrale, offre la ligne de passage la plus courte; mais

comme la longueur du trajet peut se racheter par la célérité, ces grandes routes de nos voisins chercheraient à contourner la Suisse, si l'imperfection de nos moyens de transport les empêchaient de suivre leur direction naturelle.

Or, voici les lignes de chemins de fer suisses qui se rattacheraient aux grandes lignes continentales : 1° de Bâle à Genève ; — 2° de Bâle au lac Majeur ; — 3° du lac de Constance au lac de Côme ; — 4° du lac de Constance à Genève ; — 5° de Bâle au lac de Constance.

L'auteur cherche ensuite quel serait le centre de ce système de chemins de fer suisses, à l'exception de la ligne entre Constance et Côme, laquelle est une ligne frontière, qui, du reste, ne souffre un chemin de fer qu'entre Rorschach et Coire. Il trouve ce centre à Olten, dans le canton de Soleure.

Une première voie partirait d'Olten, se dirigerait sur Bienne ; de là, les bateaux à vapeur conduiraient à Yverdon, d'où le chemin de fer projeté par M. Fraisse [1] viendrait aboutir à Ouchy ou à Morges sur le lac Léman.

Une deuxième voie, partant d'Olten, passerait par Aarau, Baden, Zurich, Winterthour, Frauenfeld et aboutirait au lac de Constance.

Une troisième, partant d'Olten, reprendrait la route de Zurich, suivrait le lac de Wallenstadt, passerait le Splügen et continuerait jusqu'à Côme.

Une quatrième enfin, partant toujours d'Olten, se dirigerait sur Lucerne ; les bateaux à vapeur conduiraient à Fluelen ; de là on prendrait la route du Gothard qui conduirait au lac Majeur ou à Côme.

Toutes ces lignes, suivant d'ordinaire le cours des fleuves et le pied des montagnes, ne rencontreraient aucune difficulté majeure de construction. On profiterait aussi de la navigation à vapeur partout où on le pourrait ; les grands passages de montagnes où il ne peut être question d'établir de telles voies de communication, offrent déjà d'avance des routes ordinaires excellentes.

Un seul point présenterait un obstacle sérieux, c'est le Hauenstein inférieur que devrait traverser la ligne à construire entre Olten et Bâle. Il serait nécessaire de percer un tunnel d'environ 600 mètres, soit 1800 pieds de longueur. Ce travail est praticable, au dire des gens de l'art ; il est rendu nécessaire par l'importance de la place, car la ligne qn'il ouvrirait conduirait de Bâle à Genève, à Lucerne et à Zurich.

C'est après s'être occupé de ces questions générales que l'habile ingénieur en vient à traiter la question spéciale d'un chemin de fer entre Zurich et Bâle, et à discuter les deux projets que nous avons indiqués, projets qui ont tout l'intérêt de l'actualité.

Si l'on ne veut que joindre Zurich et Bâle, on le fera sans doute plus facilement en suivant l'Aar et le Rhin, mais le tracé par Olten, bien qu'il ne puisse toujours suivre le cours des rivières et devienne par là même d'une exécution plus difficile, présente des avantages qui

[1] Voir la *Revue Suisse* de décembre 1844, t. VII, p. 755.

rachètent richement cet inconvénient. Bâle y trouverait le premier rayon de sa route de Genève, de Lucerne, de Zurich; Zurich, de son côté, y gagnerait d'entrer en communication immédiate avec la capitale et la partie la plus industrieuse de l'Argovie, comme aussi de se rapprocher considérablement de la Suisse occidentale, tout en se ralliant à Bâle où il rencontre les chemins de fer français et badois. La Suisse entière est intéressée à la voie par Olten qui, entrant dans le système de ses grandes lignes de chemins de fer, serait déjà un premier pas fait dans l'exécution. Si l'on persistait à suivre le Rhin, on ne réussirait point d'ailleurs à remplacer la route par le Hauenstein; elle devrait se faire tôt ou tard parce qu'elle est nécessaire aux cantons de Bâle-Campagne, de Lucerne, d'Argovie, de Soleure en partie, et de la Suisse occidentale. Enfin le trajet par Coblenz et Waldshut serait à peu près aussi long que par Olten.

A toutes ces raisons les Zuricois ne laissent pas de répliquer que la déconfiture de leurs premiers projets de chemins de fer de Bâle à Zurich leur a inspiré une défiance bien naturelle, que la crainte de nouvelles déceptions doit les rendre avisés, qu'il leur importe grandement d'avoir le plus promptement possible un chemin de fer, que leur projet actuel étant d'exécution facile et conforme à la modicité de leurs ressources, ils s'en tiennent pour le moment à ce projet.

« Si la ligne par Olten, disent-ils aux Bâlois et non sans quelque raison, vous est si précieuse (et nous comprenons qu'elle le soit pour vous d'après le grand programme que vous nous faites connaître et où l'on lit entre autres: Bâle à Genève, Bâle au lac Majeur, Bâle au lac de Constance), eh bien! mettez-vous à l'œuvre, percez le Hauenstein, vous avez de l'argent plus que nous pour exécuter un travail qui vous profitera plus encore qu'à nous, et quand nous aurons conduit notre chemin de fer jusqu'à Baden, nous serons charmés d'apprendre que nous pourrons vous aller tendre la main à Olten sans compromettre notre entreprise. »

Heureusement, on le voit, les intérêts ne sont pas opposés, et il y a moyen de s'entendre pour le plus grand avantage des deux parties et de tout le monde; le différend, du reste, ne sera pas vidé de sitôt; il ne doit l'être nécessairement qu'après l'achèvement de la ligne de Zurich à Baden, à laquelle on travaillera, dit-on, déjà dès cette année. Nous avons cru toutefois qu'il serait intéressant de faire connaître aux lecteurs de la *Revue* une question qui préoccupe fortement les esprits dans la Suisse orientale. M.

Le Petit Mot de l'un des 32,000 pétitionnaires, par Rodolphe Milaine. — Une brochure qui ne peut être bien comprise que dans le pays auquel elle est destinée, dans un pays de moins de deux cent mille âmes, et qui, en un mois, s'y écoule à dix mille exemplaires, voilà, certes, un phénomène dans notre littérature nationale. Ce qui fait le mérite et le succès de cette brochure, c'est son caractère éminem-

ment populaire, mais en même temps dépourvu de toute déclamation et de toute grossièreté. Depuis Jean-Jacques Cart, l'un de nos tribuns du temps de la République Helvétique, nous ne croyons pas qu'il se soit rien fait chez nous de mieux en ce genre que le *Petit Mot*[1]. Jean-Jacques Cart est plus incisif, plus mordant, plus spirituel, si l'on veut; mais il est bien moins bonhomme et partant moins malin. Il n'est pas si tranquille et si ferme, il ne va pas si droit au fait. Il attaque, il se moque, il fait rire; Rodolphe Milaine se borne philosophiquement à dire ce qui est, laissant à chacun le soin de se prononcer sur ses assertions. — La réponse (*Réponse de Pierre Milaine à son frère Rodolphe*) est adroite, bien écrite et la meilleure, ce nous semble, qu'on pût faire; mais elle a d'abord le désavantage de toutes les réfutations : l'auteur est obligé d'accepter le terrain de son adversaire, on voit qu'il s'y sent mal à l'aise, que la défense lui convient moins que l'attaque; aussi se hâte-t-il d'en revenir à cette dernière, mais alors, nouvel inconvénient, ses coups se partagent; parfois même ils s'égarent dans des insinuations personnelles qui peuvent être habiles, mais qui ne prouvent rien sur le fond.

— *Les Propos en l'air, à propos des événemens du jour* s'adressent à un public plus restreint, plus instruit, parmi lequel ils paraissent aussi avoir eu du succès, puisque l'édition est presque épuisée et que le second numéro, dit-on, va paraître: c'est une suite de pensées détachées sur notre situation : il y en a de politiques, de morales, et même de littéraires, celle-ci, entre autres, qui donnera bien l'idée de cette publication dont la suite ne peut manquer de piquer aussi vivement la curiosité.

« Il y a des hommes de lettres qui se pressent aux avenues de la célébrité, et qui réussissent à se faire un nom en politique en préférant au vrai le singulier, l'original, le nouveau. Il faut faire école à tout prix; peu importe ce qu'il en peut résulter pour la société : l'important c'est qu'on fasse du bruit. Ces hommes de lettres riraient bien dans leur barbe, s'ils savaient qu'on les prend au sérieux quelque part.

» C'est sans doute dans un pays où les populations malheureuses et gémissantes cherchent à leurs maux un remède énergique, après avoir épuisé jusqu'ici tous les moyens connus.

» Point du tout. Dans un pays heureux, modeste, étranger à toutes les grandes causes de souffrance qui pèsent si cruellement sur les grands centres de la civilisation moderne, il se trouve des gens heureux, bons pères de famille, vivant entre voisins et égaux, aux champs, sur un fonds qui leur appartient et point trop grevé, qui, prenant au bond ces théories hasardées, se sont imaginé de les vouloir appliquer autour d'eux, sans s'aviser le moins du monde qu'ils font erreur, et qu'ils vont empoisonner un homme robuste et sain, en lui appliquant une substance délétère, invention du charlatanisme.

» Cela serait niais, si ce n'était pas dangereux. »

— *La Médecine et la Chirurgie populaires, en rapport avec l'état actuel de ces sciences et de la civilisation*, par Matthias Mayor[2]. — Que l'on ne s'étonne pas de

1 On trouvera quelques détails sur Jean-Jaques Cart et des échantillons de ses pamphlets dans l'ouvrage intitulé : *Histoire de la révolution helvétique dans le canton de Vaud*, par J. Olivier. (Lausanne, 1842), p. 23, 38, 173, 198, 223.

2 Lausanne, 1845, librairie Bridel; prix : 7 bats.

voir M. Mayor parler politique, législation, philosophie, éducation, et de toutes choses non pas un peu, mais beaucoup. A propos de médecine et de chirurgie, M. Mayor a tellement simplifié les méthodes et les appareils, qu'il lui reste de l'espace pour loger partout ce qu'il possède, à la place des appareils compliqués, c'est-à-dire de l'esprit. Je crois ses conseils fort utiles aux malades; mais ses digressions le seront pour le moins autant aux convalescens, à la façon d'une promenade capricieuse en rase campagne. Nous avons beau entrevoir de toutes parts à l'horizon, et même tout près de nous, des lieux bien connus et qui rappellent des choses réelles : soyez tranquilles ! l'*expérience*, contre laquelle, on le sait, M. Mayor est en hostilité permanente, nous fera signe de tourner la tête d'un autre côté, et nous voyagerons en plein pays de fantaisie, avec le spirituel docteur. Nous rirons, nous dirons des bons mots, et si nous n'avons pas pris ce jour-là précisément pour être exclusivement raisonnable, nous aurons bientôt chassé, par la diversion, le mal de tête national qui nous tient tous plus ou moins et pour lequel nous entendons reprocher à M. Mayor d'être un peu trop complaisant.

— *Le Valais de* 1840 *à* 1844 [1], par M. Rilliet de Constant. — Outre l'intérêt réel d'une narration détaillée et piquante, l'ouvrage de M. Rilliet contient le développement, peut-être beaucoup plus concluant qu'il ne s'en doutait lui-même, d'une expérience complète des erremens du radicalisme et de la manière dont celui-ci entend le progrès, c'est-à-dire de la manière dont il le renverse. Avec des hommes honorables, distingués, courageux et habiles, tels enfin que MM. Barman, Joris, etc., le radicalisme néanmoins, grâce surtout à un mauvais journal et à la société de la *Jeune Suisse*, a réussi à perdre, en Valais, la cause de la liberté. Après la révolution libérale de 1839-40, il fut, dit M. Rilliet, en parlant de la belle position du gouvernement nouveau, qui n'avait, semblait-il, qu'à marcher sans aucun obstacle, entouré d'estime et de confiance par la presque totalité du pays, « il fut plus aisé de s'entendre avec les vaincus que de compter avec les vainqueurs. » Toute l'histoire de la lutte en Valais est ainsi résumée, et les détails confirment amplement cette vérité profonde. Il y a même dans l'ouvrage certaines pages, et ce sont les plus vives, où la preuve est criante au point d'arracher à l'auteur des réflexions telles que celles-ci : elles montreront d'ailleurs, mieux que toute observation critique, la manière aisée et animée, la plume agréable et lucide de M. Rilliet.

« La destruction sauvage de la *Gazette du Simplon* avait enlevé au parti ultramontain et réactionnaire son seul organe. Privés de ce précieux fanal, qui pouvait seul les guider dans les ténèbres dont ils étaient entourés, les libéraux, comme ces enfans mutins, qui se persuadent qu'en déchirant le livre d'étude, la leçon qui les ennuie ne recommencera pas; les libéraux, disons-nous, qui semblaient avoir fait trève à leurs querelles intestines, pendant quelque temps, pour diriger leurs efforts contre l'ennemi commun, convaincus probablement que cet ennemi était mort, parce qu'il ne parlait plus, recommencèrent à faire feu les uns sur les autres pour la plus grande édification du pays, et la plus grande joie de leurs adversaires.

» Qu'importait, en effet, à l'*Echo des Alpes*, que M. Kalbermatten, traversant

1 Suite à *Une année de l'histoire du Valais*. Lausanne, 1843, chez Georges Bridel. Prix : 28 batz.

depuis Evian le Piémont et les Alpes, se trouvât à Sierre, où il travaillait avec d'autres, activement et en vérité loyalement, à préparer l'invasion du chef-lieu et des dixains occidentaux? Il y avait une chose bien plus essentielle, bien plus urgente, bien plus utile à la patrie, c'était de déverser chaque jour l'injure et le blâme sur les hommes les plus honorables du pays, de les mettre en état de suspicion aux yeux de leurs concitoyens, de les représenter comme des gens sans bonne foi, sans courage politique, sans vues d'avenir, comme des égoïstes et des ambitieux, de récriminer sans cesse contre le gouvernement de 1840.

» L'*Echo des Alpes* ne trouva que des phrases longuement approbatives pour justifier ces excès. C'est, selon nous, un des symptômes les plus fâcheux pour un parti, que de prétendre organiser froidement, légalement et logiquement l'anarchie. »

— *Recueil diplomatique du canton de Fribourg*, par M. R. Werro[1]. Cette collection de pièces historiques officielles sur l'histoire du canton de Fribourg et des contrées avoisinantes, a pris aussitôt le rang le plus honorable en Suisse parmi les recueils de ce genre, grâce à l'activité, à la patience, aux soins et à l'érudition qu'y apporte son auteur. Ce nouveau volume (le 4e) contient 76 documens répartis entre les années 1364 à 1385; ils donnent une foule de renseignemens précis, importans ou curieux sur la situation de Fribourg et les mœurs de la Suisse en ce temps-là: alliances, traités, politique, guerre, péages; administration communale; vente du pain, du sel; comment était payé et honorablement traité le médecin juif de la ville de Fribourg, maître *Jocetus*, lequel y était venu exercer sa science *solorgique* (astrologique?), *ad exercendum meam scientiam solorgicam*, dit-il lui-même; rien, enfin, de ce qui peut nous rendre l'histoire et la physionomie de Fribourg au XIVe siècle n'est négligé dans le *Recueil diplomatique* de M. Werro. Il nous apprend encore, faut-il l'avouer? ce qu'il en coûtait aux femmes pour se battre à Fribourg, pour déchirer par malice la robe d'une voisine (soixante sous lausannois, sans merci), même pour l'attaquer avec des armes, si l'envie en prenait, et il paraît bien que l'envie en prenait quelquefois, oui, à ces belles Fribourgeoises, d'une figure si calme et si fraîche; écoutez plutôt là-dessus ce que dit textuellement le recueil : *li quei feme de nostre vila, quale que ce soit, bat lautre ou ly desyre robe... à malice, ou liquele qui lautre navre* (blesse) *à main armaye*... Mais l'un de nos amateurs d'antiquités nationales, M. Pellis, n'a-t-il pas publié, il y a quelque temps, dans le *Journal de Jurisprudence*, une pièce qui nous montre dans quel équipage et avec quelles formalités les femmes se battaient à Lausanne à la même époque, et ne lit-on pas, dans une chronique bernoise, qu'il y eut un jour un duel à Berne entre un homme et une femme, mais que ce fut la femme qui eut le dessus, *sed mulier prævaluit?* Ainsi, en fait même d'héroïques aïeules, nos belles dames de Fribourg, de Lausanne et de Berne, n'ont rien à s'envier, ni les premières rien à reprocher à M. Werro. Quant aux savans, bien plus difficiles à contenter que les dames, ils se sont déjà déclarés satisfaits.

1 Fribourg en Suisse, 1844, chez J.-L. Piller, 4e vol.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

GRAMMAIRE ALLEMANDE, particulièrement à l'usage des écoles supérieures de jeunes filles et des écoles moyennes industrielles. Par M. WEHRLI, professeur de langue allemande à l'école supérieure de jeunes filles et à l'école moyenne-industrielle de Lausanne. — Lausanne, 1845, librairie de Georges Bridel, éditeur. Prix : 21 batz.

L'appareil scientifique de la langue allemande effraie souvent, comme un bagage inutile, ceux qui l'apprennent dans un but pratique et pour l'appliquer dans la vie usuelle plutôt que dans le domaine des livres et des idées. D'un autre côté, l'allemand, par sa nature même, se prête fort peu à un enseignement superficiel et empirique : il y a de graves inconvéniens à prendre cette route plus facile et détournée qui, évitant les principes abstraits et fondamentaux, condamnerait les élèves à recommencer tout le chemin, s'ils voulaient jamais aller plus loin. Entre ces deux inconvéniens réels, dont le premier surtout est évident dans la plupart des grammaires, M. Wehrli a vu la place d'un ouvrage éminemment utile, et il l'a fait. A la fois *pratique et scientifique*, son livre remplit d'autant mieux le but que c'est la langue française qui sert de point de départ, pour l'étude des règles, et non la langue allemande, comme c'est presque toujours le cas. Les rapprochemens que l'anglais peut offrir aussi avec l'allemand, soit quant aux termes, soit dans les tours, est indiqué brièvement, dans un but d'étude générale du rapport des langues qui développe, outre leur vraie connaissance, le goût et le sens intellectuel.

Cet excellent et consciencieux travail rendra de grands services. M. Wehrli, en combinant, pour ses élèves et pour le vaste public qui apprend l'allemand, la syntaxe avec la lexicologie, a donc réussi à résoudre le problème qui s'offre dès l'abord, quant à l'étude de cette langue, aux gens qui ne sachant pas encore jusqu'où ils veulent aller, ne veulent cependant pas faire fausse route. Rendre l'instruction plus abordable et plus facile, sans lui rien ôter de son caractère essentiel, c'est bien mériter de tout le monde, aussi bien que de la jeunesse. La tâche de faciliter consciencieusement les choses pour autrui, est peut-être la moins facile de toutes, une de celles qui exigent le plus de savoir, le plus de méthode et le plus d'art.

L'UNITÉ DE L'ESPRIT conservée par le lien de la paix; et LE CULTE DE NOS PÈRES, mais en esprit et en vérité. Deux sermons à propos des questions religieuses du jour, adressés au peuple de nos paroisses, par L. DURAND, ministre du Saint-Evangile. — 1845. Lausanne, librairie de Georges Bridel, éditeur. Prix : 2 batz.

La tolérance, exercée dans un esprit d'amour, d'union et de paix ; telle est le sujet développé dans le premier sermon. Un sens direct et pratique, une droiture évangélique, une application continuelle aux besoins du jour, en même temps qu'aux intérêts de l'éternité, telles sont les qualités de cette prédication. Elle est un développement continuel de ce passage qu'elle rappelle : *Ne poursuivez plus ces gens-là, mais laissez-les en repos; car si ce dessein est un ouvrage des hommes, il se détruira de lui-même; mais s'il vient de Dieu vous ne pouvez le détruire, et prenez garde qu'il ne se trouve que vous ayez fait la guerre à Dieu.* — Le second discours n'est pas moins utile, ni moins solidement chrétien. L'église nationale s'y montre d'autant plus avantageusement, appuyée entr'autres de cette tradition biblique qui dit par la bouche de Jésus-Christ que *le salut vient des Juifs* (c'est-à-dire vient par les choses anciennes aux choses nouvelles), que l'on songe moins à défendre cette église. C'est plutôt en se servant de la position qu'elle donne, en acceptant l'héritage du culte de nos pères, en admettant des formes consacrées que M. Durand combat victorieusement le formalisme lui-même.

(*La suite du Bulletin au prochain numéro.*)

MALESSERT.

XXV[1].

La conversation n'était jamais aussi embarrassante avec Sylvestre qu'il se le figurait. Ses réponses, une fois qu'il osait en faire, étaient toujours si naïves et si justes dans leur singularité, qu'elles mettaient en belle humeur et les autres et lui-même.

Il s'approcha de madame de Préverenges d'un air assez embarrassé; mais, comme elle lui prit aussitôt le bras, se plaignant d'être fatiguée, cela le mit à l'aise, et il lui dit : — Ma foi, Madame, vous avez bien fait de le prendre, car je voulais, mais je n'aurais jamais osé vous l'offrir.

— Quelle idée! et pourquoi donc? lui dit-elle.

— Ah! répondit-il sans trop songer, une dame, c'est si effrayant! ma grand' mère elle-même est de mon avis.

— Bon! s'écria-t-elle, voilà, par exemple, un défaut dont je crois bien pouvoir dire au moins que nous ne nous doutons pas! Quel dommage que le chevalier de Montalègre ne soit pas là pour vous entendre, et pour classer ce nouveau caractère du genre féminin! mais c'est vous qui aurez la gloire de l'avoir découvert. Effrayante! ainsi je suis effrayante, moi! et Madeline, et Lise aussi! effrayantes!

Quoique l'on montât très-lentement, en se jouant, pour ainsi

[1] Voir les livraisons de mars, d'avril, de mai et de juin, p. 141, 209, 261 et 337 de ce volume.

dire, et avec des haltes qui eussent désespéré un véritable amateur, ce petit exercice donnait à la figure de madame de Prévérenges un charme que rendait encore plus piquant le contraste de ses traits fins et gracieux, mais d'ordinaire un peu pâles: sa beauté en était comme réveillée de l'espèce de sommeil ou, si l'on veut, d'inoccupation dans laquelle elle se trouvait depuis quelque temps.

Notre héros la regardait, comme il eût fait d'une belle fleur renaissante, mais avec une si évidente admiration que ce n'est pas trop hasarder de dire que toute femme aurait trouvé du plaisir et n'aurait pu résister à se méprendre, en se voyant regarder ainsi.

— Effrayante! répétait-elle en se tournant vers lui, et faisant jouer, dans sa main dégantée et très-belle, une longue boucle légèrement humide, mais qui n'en ondoyait que mieux et, roulant de côté et d'autre, semblait hésiter sur la place où elle choisirait son nid. — Effrayante!....

— Entendons-nous, répondit Sylvestre avec sa bonne foi ordinaire, je n'ai pas dit, ma grand'mère m'en garde! je n'ai pas dit: effrayante à voir.

— C'est bien heureux! fit-elle en continuant sur ce ton où elle voyait que, même avec un Sylvestre, il n'était pas impossible de minauder assez agréablement. Elle commençait à se dire: Fernand serait-il capable de n'avoir pas menti tout à fait? Elle s'en laissa presque persuader lorsque son compagnon reprit tout à coup de lui-même:

— Oui, vous êtes bien heureuses, mesdames, heureuses d'être belles, et ma grand'mère prétend que vous n'estimez guère que ce bonheur; pourtant je vous en trouve un autre encore, dont vous ne vous doutez pas, mais qui serait encore le plus de mon goût.

— Et lequel, je vous prie? je suis fort curieuse en effet de le savoir.

— Celui d'être aimées, peut-être même d'aimer sans être obligées de le dire, et de le dire en beaux mots. Ah! madame, un discours quand on aime! une déclaration en forme de l'état de son cœur; un état, un programme de ses sentimens! Je ne sais pas à qui on la doit; mais avouez que voilà une diabolique invention. J'aimerais mieux faire un discours d'académie.

— J'entends, lui dit-elle: vous avez peur de ce qui lie. Quel raffinement de perversité! Mais, au fond, vous êtes tous comme cela, si vous seul en faites l'aveu.

Il la regarda d'un air surpris; mais, croyant comprendre: — Pourquoi pas? lui dit-il; plus il y a de liberté, plus on aime et pour toute la vie. L'amour est-il donc si mesquin et si frêle qu'il faille absolument lui mettre des lisières, et l'enchaîner n'est-ce pas le borner? Comme il se suffit à lui-même, ne doit-il pas aussi tout prétendre et tout embrasser? Mais, ajouta-t-il tranquillement, d'une voix plus basse qui contrastait avec l'animation de ses paroles précédentes et pouvait, en conséquence, avoir l'air troublée, je soutenais seulement, et j'y ai bien pensé, que plus on aime moins on le dit.

— Croyez-vous? lui répondait-elle, en le regardant à son tour d'un œil assez doux, lorsqu'ils entendirent soudain un bruit confus au-dessus d'eux et le chevalier qui criait: — Hâte-toi! hâte-toi, et non pas lentement comme César-Auguste, hâte-toi promptement, fils de Nun, cours, vole, déroule toute la longueur de tes longues jambes, mon fidèle Josué!

XXVI.

Sylvestre et madame de Préverenges ne pouvaient rien voir, car ils étaient alors dans une de ces traînées de brouillard qui, se levant on ne sait d'où, apparaissent et se promènent tout à coup sur les pentes vers le milieu du jour. Il les enveloppait comme d'un voile gris, mais subtil et folâtre, que la brise et le soleil secouaient, soulevaient à l'envi, sans parvenir encore à le déchirer. Il suffisait pour empêcher de distinguer nettement les objets à quelques pas de distance, parfois même à la longueur de la canne du chevalier. Cependant il commençait à s'éclaircir, à s'amincir comme une lame brillante, et madame de Préverenges ne vit pas sans un certain embarras se dévoiler, à une place où ils n'avaient pu arriver sans passer assez près d'elle pour entendre sa conversation avec Sylvestre, le chevalier de Montalègre et sa pupille; ils apparaissaient peu à peu comme des ombres dans le brouillard qui s'évaporait. Madeline, debout sur un petit monticule qui dominait les autres replis du terrain, se montrait et disparaissait tour à tour dans le nuage transparent et perlé. Tantôt se dessinaient, sur un coin du ciel subitement découvert, son profil pur et harmonieux, dont la grâce piquante faisait oublier la régularité, sa tête animée et qui, dans l'immobilité même, avait toujours je ne sais quoi de la vivacité d'un oiseau; tantôt sa taille de jeune fille et d'enfant, sa robe, sa ceinture en fleur et son écharpe d'un

blanc argenté. Parfois l'on eût dit qu'elle allait s'envoler avec le brouillard, planer et se jouer comme lui sur les cimes; ou bien qu'elle lui commandait de s'éloigner et qu'il se retirait avec respect. Puis, comme un amant jaloux, il revenait soudain vers elle avec violence, l'enveloppant d'un seul pli de son vaste manteau, et, belle et faible captive, résignée à son sort, il semblait alors l'emporter avec lui dans sa forteresse nuageuse pour l'y cacher à tous les regards. Mais, l'instant d'après, il était de nouveau à ses pieds, qu'il baisait, humble esclave, et d'où il ne pouvait s'arracher qu'à regret.

Quand il fut tout à fait dissipé, madame de Préverenges et Sylvestre, arrivant au sommet de la pente, commencèrent alors à comprendre ce qui avait amené la brusque interpellation du bon chevalier. Mais un narrateur impartial ne doit laisser trop longtemps dans l'ombre aucun de ses personnages; mettons-nous donc tout de suite à la recherche de Fernand et sachons ce qu'il était devenu.

XXVII.

Lorsque le brouillard, s'élevant d'abord par petits pelotons du fond des vallées, eut peu à peu rassemblé son armée et l'eut développée en gros bataillons sur les pentes, Lise et Fernand se trouvaient seuls en tête de la caravane. Se laissant guider par la jeune fille, Fernand profita de l'occasion pour lui tenir plus à l'aise de ces propos légers dont elle se moquait bien suffisamment, mais dont elle ne s'indignait pas assez, ou qui lui faisaient éprouver, pour tout dire, un plaisir malicieux, mais enfin un plaisir. Ils achevèrent ainsi de monter et se trouvèrent sur le col qui joignait les premières hauteurs aux cimes; Lise était arrivée là sans y songer, car elle aurait pu se reconnaître; son compagnon, sans s'en douter. Ils firent une petite halte, et, ne voyant ni n'entendant personne autour d'eux, — Voilà, dit le jeune homme, en parlant du brouillard, voilà un rideau qui en vaut bien un autre, belle Lise, et où il n'y a pas d'épingles pour vous défendre, vous me trouveriez bien sot de ne pas en profiter. Là dessus il lui prit les mains et, lui disant ce qu'elle savait de reste, savoir qu'elle avait des joues plus fraîches que les tapis serrés de petites fleurs roses où Fernand éprouvait parfois une jouissance secrète et brutale à plonger ses pieds, il ajouta : — Mais il en est de votre cœur comme de celui de la montagne qui, malgré les fleurs dont elle se

pare, n'en est pas moins tout de rocher ; — et, sans autre préambule, il voulut lui prouver la sincérité de son admiration par un baiser aussi brusque qu'effronté. Plus choquée qu'effrayée, fort étonnée surtout de voir que les messieurs ne savaient pas mieux s'y prendre et se montraient en amour tout aussi rustres que les villageois, Lise se dégagea lestement et, recommençant à gravir une montée nouvelle partant du petit col, elle eut bientôt mis quelques pas de distance entre elle et son poursuivant. Elle fut sur le point d'en mettre davantage encore et, pour sa punition, de le laisser se tirer d'affaire tout seul au milieu de l'obscurité; mais, craignant qu'il ne lui arrivât quelque accident, et sa propre curiosité la ramenant à un jeu où elle se voyait sûre de remporter la victoire, elle laissa peu à peu Fernand regagner le terrain qu'il avait perdu. Ils étaient toujours dans les plis du nuage ; la montée devenait très-rapide ; mais la brume était si épaisse qu'à droite comme à gauche, vers le bas comme vers le sommet, elle les empêchait de rien distinguer. Fernand, excité par le dépit, aveuglé par la passion, ne songeait à rien dans ce moment qu'à reprendre ses avantages; sa vanité et la coquetterie de Lise lui disaient que tout n'était pas perdu. Jeune encore, sensuel et blasé, il s'animait par la gloire de mener de front deux conquêtes et multipliait le péril pour mieux se le dissimuler. Il sentait bien, d'ailleurs, que s'étant, à l'étourdie et dans une première surprise des sens, compromis avec Lise, il fallait maintenant triompher, s'assurer d'elle à tout prix.

Il éprouvait donc pour la jeune fille une passion qu'il subordonnait sans doute à ses autres projets, mais qui n'en était pas moins très-réelle. Aussi, au bout d'un moment de silence, quand ils se furent remis tous les deux, en apparence, dans une situation ordinaire, il lui dit avec un accent de franchise qui n'était qu'en partie joué :

— Vous êtes bien cruelle, trop chère et trop belle Lise, car enfin je vous aime, je vous l'ai assez dit; et vrai ! si j'étais le maître de mon sort, vous seriez à moi, je vous épouserais.

— C'est à savoir si je voudrais ! fit-elle en se reculant de nouveau, mais pourtant étonnée et secrètement flattée, sans oser le croire en tout point, de voir que décidément il l'aimait.

—Allons ! se dit-elle, quel grand mal, après tout, si moi, pauvre fille, je m'amuse un peu d'un si beau monsieur qui me trouve jolie et qui veut me tromper. — Elle le laissa donc se rapprocher

tout près d'elle, et le regarda même de cet air innocent, quoique tendre, où les femmes savent si habilement mesurer un intérêt qu'elles éprouvent réellement, mais dans lequel, faut-il le dire? elles ne s'oublient ni ne s'abandonnent jamais. Les femmes (pour expliquer notre pensée et la situation d'un seul mot) les femmes ont le cœur artiste, c'est-à-dire aisément ému, mais en même temps toujours maître de son émotion et la voyant, la tenant, pour ainsi dire, à distance, comme le poëte son œuvre, alors même qu'il en est le plus transporté : ce n'est pas en cela peut-être que consiste précisément leur mérite, mais c'est là proprement ce qui fait leur supériorité. Lise la possédait comme une autre ; on pourrait même dire qu'au village les qualités primitives du sexe ne se soutiennent et ne s'emploient que mieux.

Au bout d'un quart d'heure, Fernand qui, en amour, ne savait que le gros du métier, crut donc avoir réparé avec usure tous ses échecs. Il prit le bras de la belle Lise; elle le laissa faire, puis le lui retira doucement, et Fernand, plus retenu pour ne pas compromettre son triomphe, mais aussi plus enivré, Fernand, lui disait:— O la plus belle et la plus aimée! non, vous ne voudriez pas, vous ne pourriez pas me refuser! et qu'importe, ajoutait-il, que je sois ou non votre époux, pourvu, comme je le veux et je le jure, que je sois toujours ton amant! — et en même temps, se jetant à ses pieds: — Oh! que je les baise, s'écriait-il, ces pieds qui se sont si bien moqués de moi tout à l'heure, que j'appuie, que j'enchaîne ma tête à vos genoux, que je la courbe sous ces beaux bras en esclave soumis!

Lise, quoique fine et coquette, était trop naïve encore, trop innocente, pour comprendre la proposition déshonnête que Fernand avait essayé de lui faire sous le voile de ces discours passionnés : elle prenait tout cela pour de belles phrases, et n'y voyait qu'une chose claire, qui l'amusait, mais qui n'était nullement de son goût, l'extrême envie que Fernand avait de l'embrasser. Comme elle n'avait aucune envie d'y céder, elle le laissait dire, se fiant à sa légèreté de chamois pour se tirer d'embarras si cela devenait nécessaire, et à ses bonnes jambes pour mettre en sûreté ses «beaux bras,» comme elle disait elle-même dans sa pudeur rustique un peu franche, mais que l'on trouvera, j'espère, de meilleur aloi que si elle y eût mis trop de délicatesse et de raffinement.

Notre belle avait, d'ailleurs, un auxiliaire dont elle ne se doutait pas. Ce n'était ni André, resté à ses travaux, ni même la

grand'mère de Sylvestre, comme on se le figure peut-être : pourtant je ne répondrais pas que cette dernière ne fût d'accord avec l'auxiliaire inattendu, qu'elle ne l'eût envoyé promener un peu ses caprices de ce côté et voir ce qui s'y passait. C'était donc le seul et discret témoin de toute la scène que nous venons de décrire, c'était le brouillard dans lequel le jeune homme et la jeune fille étaient enveloppés. En effet, comme Fernand achevait sa tirade et que, toujours à genoux, il tendait les bras vers la belle Lise qui, se détournant, méditait cette fois une retraite définitive, Fernand, tout à coup, fut sur le point d'embrasser...... l'abîme, l'abîme tout nu, se révélant soudain et grandissant affreusement devant lui à la place du brouillard qui s'enfuyait. D'un air moqueur, en effet, à l'aide d'un caprice du vent, le brouillard eut vidé le précipice en un clin-d'œil.

XXVIII.

Dans le premier moment, l'instinct fit pousser à Fernand un cri de terreur, et il fut sur le point d'appeler au secours. Cependant, revenant aussitôt à lui-même, il se tut; mais, dominé par le vertige, il lui fut impossible de quitter la place, ni même de se remettre debout; deux ou trois fois il voulut l'essayer, mais le précipice lui faisait alors l'effet de se lever et de grandir avec lui; il restait donc à genoux et comme en suppliant sur le bord de l'abîme, qui semblait réclamer sa proie, bien décidé à ne pas la lâcher. Lise, tout au comique du dénouement, en oubliait la réalité du péril; elle s'était laissée tomber dans l'herbe avec un fou rire qu'il lui fut impossible aussi de maîtriser sur-le-champ mais que peut-être elle se plut bien à prolonger un peu. La situatoin était faite cependant pour émouvoir les rochers, si les rochers avaient un cœur, et, à en juger par la nature du nôtre, je n'y vois pas trop d'impossibilité; aussi le rocher que Fernand étreignait de son mieux, ne s'attendrissait-il ni plus ni moins que tel d'entre nous. Parmi toutes ces têtes dures et chauves, il y en eut une, une pourtant qui s'émut : ce fut celle de Josué qui, debout parmi les rocailles où le brouillard s'enfuyait, était planté là comme un de ces pitons fantastiques dans lequel les pâtres croient retrouver les traits de quelque vieux géant pétrifié. Plus calme encore que de coutume au milieu de ce monde imperturbable et silencieux des cimes chenues, il leva la tête, ayant cru entendre du bruit, et vit droit au-dessus de lui Fernand penché sur le précipice, les

yeux fermés. La roche était à pic jusqu'aux trois quarts de sa hauteur, et, là même, elle ne s'écartait de la perpendiculaire que par forme de politesse et pour avoir l'air de faire une concession. Le sommet formait un plateau très-étroit, herbeux, légèrement incliné, où Fernand, voyant à qui il avait affaire, se cramponnait de son mieux. Fasciné par l'abîme qui avait l'air de le guetter sans mot dire, il ne pouvait prendre sur lui ni de se détourner ni de reculer. Comme, pourtant, il n'était pas à l'extrême bord, et qu'après tout il n'avait qu'à se tenir à sa place et ne point bouger, la belle Lise, en vraie chevrette des montagnes, se croyait bien permis de rire un peu de son beau compagnon. Qui sait cependant ce qui serait arrivé si Josué, plus humain qu'une jeune fille (ce qui n'est pas beaucoup dire) et, d'en bas, jugeant mieux aussi la réalité du péril, ne se fût mis promptement à contourner la base du rocher. Après quelques lentes, mais longues enjambées qui répondaient à merveille à la recommandation du chevalier, il se trouva sur le flanc opposé de la cime, le seul qui fût accessible, et bientôt au sommet. Prenant alors Fernand par le bras, il le conduisit à l'autre bord du plateau, celui par lequel Fernand lui-même était monté sans rien craindre parce qu'il n'avait rien pu voir. La belle Lise se donna même le plaisir, la mauvaise! de mettre la main à l'œuvre et d'aider son oncle à placer Fernand en lieu sûr, en tirant ce dernier par le pan de son habit. A l'autre extrémité du petit plateau, la pente était moins raide, mais elle y plongeait encore plus profondément sur une houleuse mer de pâturages et de bois qui semblaient danser et se perdre de ravins en ravins. Si cette image paraît trop forte à l'esprit du lecteur, elle ne le sera point pour quiconque a éprouvé la fantastique et dangereuse impression du vertige, en se voyant tout à coup, pour la première fois, au bord d'un précipice, comme c'était le cas de Fernand. Les montagnes, l'horizon, le ciel, le rocher surtout dont il avait si imprudemment conquis le sommet, tout lui semblait manquer par la base et devoir, d'un instant à l'autre, se détacher, se heurter, s'écrouler et tournoyer dans l'espace avec lui. Comme à tout le monde dans la même position, il lui paraissait être sur la pointe d'une aiguille, prêt à se précipiter à droite ou à gauche, deçà delà, et fatalement destiné à tomber, à tomber encore, à tomber toujours. Dans cette hallucination du vertige, il n'osait mettre un pas devant l'autre, ou il ne le faisait qu'en hésitant. Il maudissait le poids de son

corps et les moindres mouvemens de ses compagnons ; car alors le rocher sur lequel ils étaient assis lui semblait se pencher, s'ébranler et s'affaisser sous lui. Il cherchait à se ramasser sur lui-même, à se faire petit, léger; il aurait voulu ne pas même courber sous ses pas les plus fines pointes du gazon; il aurait voulu être en l'air, il aurait voulu être oiseau! Aussi, quand la belle Lise, se faisant bonne à la fin et pensant par là lui remettre l'esprit, lui dit : — Mais il n'y a rien à craindre! voyez, on danserait fort bien ici! et se mit à prêcher d'exemple, avec l'intention évidente, maintenant que son oncle était là, de se laisser prendre la main par Fernand; quand il la vit ainsi, disons-nous, chantant et tournant sur la cime fleurie, alors il n'y tint plus et, de colère, s'écria : — Au diable les femmes et leurs caprices! je donnerais la moitié de ma fortune, même le château de mon oncle, pour me sentir hors d'ici!

— C'est dommage, observa Josué flegmatiquement, que nous n'ayons pas avec nous un notaire muni de son écritoire et de papier timbré : la dot de Lise s'en ressentirait.

Cette réflexion fit pourtant rire Fernand, en qui la volonté et le sang-froid commençaient à reprendre le dessus, mais à la condition que ni lui, ni personne, ni rien autour de lui, ne bougeât, pas même le vent qui, en agitant parfois un peu violemment la pointe des herbes, semblait devoir l'emporter avec lui.

—Mais, reprit Josué, puisque vous aviez si peur de redescendre, quoique cela soit pourtant bien facile....

— Ne m'en parlez pas! dit Fernand.

— Pourquoi diantre alors avez-vous grimpé jusqu'ici, au lieu de nous attendre là-bas sur le col? Mais, ajouta-t-il, ce sera cette étourdie de Lise qui vous y aura conduit, sans vous avertir que, dans les voyages de montagnes comme dans celui de la vie, le plus difficile n'est pas de s'élever.

— Voilà comme vous me donnez toujours tort, répartit la jeune fille; demandez à M. Fern..., à M. d'Orny si ce n'est pas lui qui l'a voulu?

— *Hom!* fit l'oncle qui, dans les occasions importantes, donnait cet accent dorique et plus large au hem! plus attique du chevalier. Hom! homm! je crois donc que ce que nous avons de mieux à faire, c'est de redescendre à présent.

La première, Lise s'élança légèrement sur la pente ardue et glissante, pour donner l'exemple à son compagnon et lui montrer

comment on s'y prenait; elle le regardait de temps en temps avec un regard doux et moqueur, qui, joint à l'arrivée de Sylvestre apportant la nouvelle que Madeline serait montée elle-même si son tuteur ne l'en avait empêchée, acheva de décider Fernand. Il prit donc sa résolution et, roidissant tout son être, l'âme, le corps, la pensée et le regard, appuyant fortement ses pas pour bien sentir le sol, il se laissa tout à la fois glisser et traîner, au bras de Josué, jusque sur le petit col, où il arriva bientôt complétement maître de lui, et se disant qu'après tout il s'en était tiré bravement.

— Mais, que vous est-il donc arrivé, que vous soyez resté si longtemps, lui dirent les deux dames avec inquiétude et curiosité?

— Rien, dit-il avec son aplomb ordinaire, rien; toutes ces belles horreurs m'ont charmé et, je vous l'avouerai même, un peu ému. C'est vraiment un spectacle grandiose que celui qui se découvre là-haut; je regrette, mesdames, que vous et monsieur le chevalier n'en ayez pas joui. Mais c'est une entreprise au-dessus de vos forces; je ne vous conseille pas de la tenter.

— J'ai pourtant bien envie d'essayer, dit Madeline, et si ces messieurs veulent venir avec moi...

— Allons, dit Sylvestre.

— Je tiendrai compagnie à madame de Préverenges, allez, dit Fernand.

— Eh quoi! tu nous quittes, tu désertes au moment du danger, s'écria tout à coup le chevalier de Montalègre en voyant Josué s'apprêter en effet à descendre. Je ne serais pourtant pas fâché, moi aussi, de savoir si cette cime est réellement plus haute que celle-là. Mais nous irons bien sans toi, va! Voilà monsieur d'Orny qui doit savoir le chemin et la manière de s'y prendre pour se hisser là-haut.

— Oui, et la manière de descendre, répondit sournoisement Josué. Aussi, vais-je faire provision de cordes et d'échelles, et, ajouta-t-il en regardant le ciel, je crois que je ferais bien aussi d'apporter les manteaux. Nous allons avoir une averse; il nous reste à peine le temps de regagner les chalets.

XXIX.

A ces mots, chacun d'un commun accord se mit à regagner la pente par où l'on était arrivé; les dames, moitié peureuses, moitié riantes, et déclarant aux messieurs, en les retenant auprès d'elles, que s'ils les devançaient d'un seul pas, elles les soupçon-

neraient de vouloir les abandonner. Madame de Préverenges ajouta qu'il lui fallait au moins deux appuis, un à chaque bras, et qu'elle aimait mieux être mouillée en détail par la pluie que de risquer de rouler tout d'un saut dans le lac. En conséquence, elle prit le bras du chevalier et celui de Josué! — Si ce ne sont pas les plus forts, dit-elle, ce sont les plus prudens. — Madeline avait l'air suffisamment rassurée avec celui de Sylvestre, et si parfois elle s'y appuyait en tremblant, nous ne savons trop si c'était par peur bien réelle, ou pour le plaisir de faire une peur assez tendre à son naïf compagnon. Mais le bon Sylvestre ne s'effrayait ni ne se plaignait pour si peu; il supportait tout avec une entière patience, et chaque fois que le petit pied de Madeline s'échappait trop rapidement sur l'élastique gazon, alors, ferme et souple à la fois comme un jeune arbre que lutine un gai caprice du vent, notre héros cédait avec grâce; mais se maintenant aussitôt et serrant un peu le bras léger qui s'appuyait sur le sien, il ne se laissait jamais entraîner à la moindre imprudence et s'arrêtait toujours juste à temps. Seulement, quand ils furent au bas, — La maudite pente, s'écria-t-il; je ne sais ce qui lui est arrivé! elle me semblait autrefois si longue, si longue! je suis sûr que depuis deux ans que je ne l'ai vue, elle s'est raccourcie au moins de la moitié.

— Ne vous flattez pourtant pas que je veuille la recommencer, lui dit sa compagne, j'aurais trop peur de faire comme Lise et Fernand qui ne descendent plus, mais qui volent; regardez! ils m'ont tout l'air de ne pouvoir plus s'arrêter. Mais comme Lise est jolie et comme elle s'élance légèrement! Ah! voilà son chapeau qui tombe et ses cheveux qui se sont dénoués. Bon! elle lâche le bras de Fernand qui ne peut plus se retenir. Je crois même qu'elle l'a un peu poussé. Prenez garde! il fond sur vous comme une avalanche; tirez-vous de côté.

Lise arrivait dans ce moment, rajustant son petit chapeau de paysanne coquettement posé sur l'oreille, suivant la mode du pays; Fernand la suivit de près sans accident bien marqué. Madame de Préverenges ne se fit pas trop attendre, et, toujours un peu batifolant sur le pâturage incliné, on n'eut que le temps de se précipiter sous le toit avancé du chalet, à l'instant où de larges gouttes de pluie tombaient çà et là sur la pelouse et où l'orage, déjà maître des hauteurs, se donnait le signal de descendre, en grondant sur les cimes.

XXX.

La perspective, assez peu réjouissante, d'une nuit à passer peut-être au chalet, où il n'y avait qu'une petite chambre borgne à un lit, le fenil et le foyer des pâtres avec leur cuisine tout alpestre, fit oublier dans le moment les derniers incidens de la journée. Il n'y eut que les bergers qui les méditèrent; et de ce que Lise leur laissa peu à peu entrevoir de la vérité, comme de ce qu'ils en devinèrent, il sortit par la suite une légende conservée jusqu'à ce jour et qui a valu à l'un des pics ou *crets* de la vallée le nom de *Cret-Fernand*. Ce nom, du reste, ne fait allusion qu'à la scène de terreur dont la petite cime avait été le témoin; Lise garda le silence sur les autres détails de l'aventure. Fernand donc, ne se doutant pas de la gloire alpestre qui lui était réservée, se tranquillisa complétement sur ce qu'il n'appelait déjà plus en lui-même qu'un moment de faiblesse et ce qu'il finit par raconter à Lausanne comme un de ces exploits qu'on peut bien tenter une fois, disait-il, mais non pas deux.

Ainsi rassuré et fort aise d'en être quitte à si bon marché, il reprit ses projets de plus belle, résolu de pousser sa triple intrigue, puisque moitié par passion, moitié par tactique, il s'y trouvait lancé. Compromettre Sylvestre avec madame de Préverenges et la lui faire épouser, inquiéter, exciter Madeline et l'amener ainsi peut-être à se déclarer par dépit en sa faveur, enfin, pour lui et comme récompense intime de la peine qu'il se donnait, se faire aimer de Lise, qu'il trouvait bien plus à son gré que Madeline et dont nous avons vu qu'il était réellement quoique grossièrement amoureux, tel était donc son plan: la nécessité, la passion et les circonstances l'y avaient tour à tour entraîné, et il le poursuivait, on le voit, avec ce caractère ardent et sec, cette bonne opinion de lui-même et cette sorte d'effronterie à ne pas se décourager qui était dans sa nature, mais qu'une vie mêlée de succès dans le monde et de difficultés secrètes avait beaucoup développée. Il combattait parce qu'il le voulait et qu'il le fallait, froidement, petitement, mais avec obstination, et d'autant plus sûr de vaincre qu'il était fort décidé à ne jamais s'avouer vaincu. D'ailleurs il n'avait pas, continuait-il à penser, de bien redoutables adversaires. Mme de Préverenges, la seule qu'il pût craindre, était là toute prête pour servir à ses fins; le vieux chevalier ne voyait que son bâton de philosophe; Madeline était une vraie pe-

tite folle dont il referait l'éducation lorsqu'il serait devenu son mari; Lise, une sotte, belle comme le jour, mais qui ne songeait qu'à sa figure et dont l'amour d'un gentilhomme satisferait amplement le cœur et la vanité; enfin, Sylvestre, malgré son bonheur acharné, toujours le même rêveur, donnant prise à mille sortes de piéges, parmi lesquels il finirait bien par s'en trouver un dont toutes les grand'-mères du monde ne parviendraient pas à le tirer.

XXXI.

Comme ils entraient dans la cuisine du chalet, ils y virent assis, près de l'âtre creux, un homme qui avait le malheur de ne pouvoir se montrer nulle part sans qu'aussitôt tous les regards se portassent sur lui. Il avait cela de commun avec les personnages célèbres, quoiqu'il ne le fût nullement et qu'il ne pût même lui venir à l'idée de regretter de ne pas l'être. Ce n'était, en effet, qu'un villageois aisé, ne se mêlant de rien, qui jamais n'envisageait personne et n'aurait pas mieux demandé que l'on agît de même à son égard. Mais (et lui-même le savait trop bien !), c'était chose presqu'impossible que de ne pas arrêter au moins un moment ses yeux sur lui. Il devait ce triste avantage, s'il faut le dire, à un nez extraordinaire, si long, mais si long, qu'il n'en finissait pas, et que l'on était tenté de croire, en le voyant, au conte de la femme au nez de boudin: joignez à cela qu'il faisait deux ou trois cascades dans sa chute et semblait toujours prêt à recommencer; bref, il n'y eut jamais de plus malheureux nez, de nez plus mal né sous le soleil. Longtemps son propriétaire avait espéré que ce nez déplorable ne lui serait pas à tout jamais imposé, qu'il changerait avec l'âge, que du moins il s'arrêterait, car il n'avait terminé toutes ses évolutions qu'assez tard; mais vain espoir ! la nature avait juré de se montrer impitoyablement prodigue avec lui sur ce point. Force lui fut donc d'en prendre son parti, et il portait son nez avec résignation, comme un fardeau qu'il ne pouvait ni jeter par terre ni remettre à d'autres; mais il n'était pas toujours sûr d'aimer mieux l'avoir tel que de n'en point avoir. D'ailleurs, il était grand et fort, bien fait, avait de beaux yeux un peu tristes, sans défi, sans sourire, noirs, mais n'étincelant jamais.

Lorsque nos voyageurs entrèrent, bien que le pauvre homme se retirât dans le coin le plus obscur de la cuisine, comme pour

leur céder le foyer, et qu'il portât un chapeau à larges bords, il devint aussitôt (c'était sa destinée) l'objet d'une curiosité générale, de chuchottemens, de clins-d'œil et de quolibets à voix basse, au moins de la part de Fernand. Madeline, le bon chevalier lui-même avaient beau faire : ils n'étaient pas toujours maîtres de leurs regards. Sylvestre, lui seul, eut assez de force d'âme ou d'heureuse distraction pour ne rien voir. En vain son ami lui faisait signe, le poussait du coude : — Oui, dit-il, voilà les cuillers de bois aussi larges qu'une assiette, et voici la profonde chaudière ; je suis sûr qu'elle pourrait contenir une tonne de lait ! — et il regardait d'un autre côté. Sa gravité acheva de donner le fou rire à Madeline ; prenant alors un de ces curieux siéges de bois qui n'ont qu'une seule jambe et dont se servent les vachers, il l'offrit si cérémonieusement à madame de Préverenges que Madeline eut ainsi une raison naturelle de rire en toute liberté. — Bien ! bien ! se disait le chevalier, revenu à lui-même : si le Sylvestre n'a ni une bonne langue, ni de bons yeux, il a un bon cœur et il est plus sage que nous. — Josué aussi, rompant son vœu habituel de silence, se mit à parler avec une lenteur majestueuse et suivie qui servit pareillement à détourner l'attention. — Eh bien ! monsieur d'Orny, disait-il, vous voyez bien que vous voilà descendu... hom ! — Cette mystérieuse apostrophe ayant donné l'éveil à Madeline, Fernand ne fut plus occupé que d'éviter ce sujet de conversation ; mais Josué, ferme comme un roc, ne se laissait ébranler ni à droite ni à gauche, et de temps en temps il répétait : — Je vous disais bien que ce n'était pas si difficile, hom ! — ou : — Si pourtant ma nièce et moi nous vous avions pris au mot, houm ! — Il allait même ajouter : — Ma foi, monsieur d'Orny, vous avez eu une belle peur ! — lorsque, s'apercevant que le pauvre homme au long nez avait profité de la diversion pour sortir du chalet, il se tut.

Sylvestre avait suivi ce dernier. Il le trouva qui descendait la galerie et se disposait à partir.

— Quoi ! vous vous en allez, lui cria notre héros.

— Oui, l'orage est passé.

— Mais il pleut toujours !

— Je ne crains pas la pluie.

— Où demeurez-vous ? je veux aller vous voir, reprit Sylvestre, en s'approchant de lui et lui tendant la main.

— Dans ce village là-bas. Venez, ça me fera plaisir, lui répondit le villageois en lui rendant sa poignée de main.

— Qui est cet homme? demandait pendant ce temps le chevalier à l'un des pâtres.

— C'est un bon enfant.

— Quoi! il n'est pas méchant?

— Non.

— Il ne voit pas tout en noir ?

— Pourquoi?

— Avec un nez qui met ainsi tout à l'ombre autour de lui?

— Monsieur veut rire, mais lui ne rit jamais.

— Alors il pleure?

— Pas davantage.

— Il ne se plaint pas?

— De quoi?

— Il ne s'en prend point à d'autres de ce qu'il est?

— Pas que je sache.

— Il n'en veut pas à tout le genre humain de ce qu'il a un si long nez?

— Il n'en veut à personne.

— Le voyez-vous souvent?

— Quelquefois. Ce chalet qu'il me loue lui appartient.

— Nous sommes donc chez lui.

— A peu près.

— Eh bien! eût-il le nez aussi long que ma canne, dites-lui que, si on lui proposait les plus beaux nez du monde à la condition d'être comme la plupart des hommes, mécontent, envieux, haineux et tyran, à sa place je ne changerais pas.

XXXII.

La cuisine étant encombrée et enfumée, on se réfugia dans la grange où, du moins, on était à l'aise et où l'on pouvait s'asseoir sur le foin. Il faisait averse sur averse. De proche en proche et quelques bergers de la connaissance de Lise s'étant peu à peu risqués dans ce salon improvisé, on se trouva, sans y songer, faire de petits jeux rustiques pour tuer le temps. Fernand gagna; il s'approcha de la belle Lise, qui lui tendit d'un air moqueur et sans le regarder, le velours légèrement bruni de sa joue vermeille; les lys rosés de celle de Madeline étaient le choix et le but secrets d'un grand pâtre, aux formes athlétiques, aux regards mal assurés; mais, le hasard l'ayant couronné, il n'osa jamais sortir de son coin; il se tenait là, tout grand debout, et blotti comme une

colonne à moitié prise dans le mur : il fallut que notre héroïne elle-même allât l'y chercher. Quand le sort tomba sur Sylvestre qui, de sa vie, n'avait embrassé que sa grand'mère, il se leva en soupirant et, ne songeant à rien autre qu'à un bon baiser d'amitié, il s'approcha de madame de Préverenges, un peu étourdie de tant d'assurance, lui passa le bras autour du cou comme si ce fût sa grand'mère, et l'embrassa sur les deux joues avec un plein succès et un long retentissement.

— Ah! quelle embrassade! dit Fernand, au milieu des rires universels que ce gros baiser à la vieille mode avait excités. — Puis, se penchant vers madame de Préverenges, j'ai vu l'instant que vous alliez rougir, lui dit-il à demi-voix : pourquoi vous en défendre? vous ne fûtes jamais si belle assurément.

— Que ces hommes sont fades, répondit-elle en se remettant : ils ne savent pas seulement varier leurs fadaises : ce que vous me dites-là, voilà au moins trois heures que notre ami Sylvestre me l'a déjà dit. Vous êtes arriéré, mon pauvre Fernand.

— Eh bien! je répète, mais je varie : Vous ne fûtes jamais si belle . . . . ni si aise; car, quand on n'est plus une petite fille, on ne fait pas ainsi aux gens l'honneur de rougir pour rien.

— N'allez-vous pas, dit-elle en cherchant à rentrer dans le ton du badinage, dont une secrète émotion qu'elle avait peine à maîtriser la poussait à sortir, n'allez-vous pas m'envier ce petit triomphe? car c'en est un, j'espère, d'avoir ainsi apprivoisé votre sauvage ami.

— Non, certes : je n'envie que Sylvestre. Qui aurait cru qu'il savait aussi bien s'y prendre? Au reste, je l'ai toujours soupçonné d'être plus fin et plus adroit qu'on ne pense.

Tout cela était dit d'un air léger et moqueur, mais qui avait quelque chose d'intime et d'intentionné dont Madeline, placée tout près d'eux, se sentit mal à l'aise et resta inquiétée. Un vague dépit la gagnait : elle éprouvait comme un besoin singulier et jaloux de faire de pénibles découvertes. Ses beaux yeux se voilèrent d'une flamme rêveuse. Elle devint silencieuse, et sa franchise et sa vivacité n'aboutirent qu'à laisser voir à tout le monde qu'elle avait de l'humeur.

XXXIII.

Josué parla donc de départ et annonça que le temps semblait vouloir se raccommoder; la pluie avait cessé; on pouvait tout au

moins gagner, à une lieue de là, une maison où l'on trouverait meilleur gîte s'il était impossible de pousser jusqu'à Fontaineseulette.

On se remit en marche. Le sentier, reposant presque partout sur le roc, était sec et solide; mais on n'était pas encore arrivé aux premières habitations que le temps redevint menaçant. La petite caravane longeait le bord d'un torrent peu profond, mais assez large et surtout très-rapide. De l'autre côté, à une courte distance et droit en face des voyageurs, se montrait une jolie maison neuve, isolée dans une belle prairie où serpentait un sentier qui conduisait vers le torrent.

— Il doit y avoir un pont, une planche, cria Josué.

Le pont était deux longues tiges de jeunes sapins; mais ils avaient été entraînés par l'orage : il ne restait plus que les grosses pierres qui, de distance en distance, servaient à les soutenir. Sylvestre sauta aisément de l'une à l'autre et, en un clin-d'œil, fut sur le bord opposé. Lise, non moins lestement, le suivit. Madeline, entraînée par sa vivacité naturelle et pensant par là décider toute la bande, se mit à en faire autant. Elle était déjà sur la troisième ou quatrième pierre; il lui en restait encore autant à franchir. Sylvestre était venu à sa rencontre; mais à l'endroit où ils se trouvaient, le torrent était plus profond, plus rapide, l'onde plus grondante, les arches naturelles du petit pont plus recouvertes d'écume et, en apparence, plus chancelantes. Madeline hésita. L'émotion qu'elle avait ressentie de la scène du chalet n'était point passée encore et lui ôtait une partie de son entrain ordinaire. Elle regarda fixement, profondément, Sylvestre qui, de la pierre voisine, lui tendait la main et se penchait vers elle pour l'aider. Tout à coup elle ferma les yeux, il la vit pâlir. — O ma grand'-mère! s'écria-t-il : — et, sans le vouloir ni ne le vouloir pas, elle se trouva ou se jeta dans les bras de Sylvestre qui, dans l'eau jusqu'aux genoux, emportait son précieux fardeau tout à travers le torrent. Mais, tournant à gauche, il sembla un moment vouloir le descendre.

— Tout droit! tout droit! lui criait, dans son inquiétude, le fidèle Josué : tout droit! le sentier débouche plus haut. — Pourvu qu'il n'aille pas perdre la tête, ajoutait le chevalier.

— Oh! que ne puis-je t'emporter ainsi jusqu'à la mer! s'écriait Sylvestre avec passion, au milieu de l'onde qui couvrait sa voix. Il n'osait serrer sur son cœur la jeune fille évanouie, mais il la

portait dans ses bras comme on porte un trésor de beauté et d'amour, avec respect, avec enchantement, avec délice. Une des mains de Madeline s'appuyait doucement à son épaule, tandis que l'autre se penchait comme un lys des montagnes vers l'eau du torrent. Les longues boucles d'or de ses beaux cheveux se déroulaient à moitié sous le bras de Sylvestre, et parfois un jet de blanche écume cherchait à les baiser en se jouant. Enfin, au bout de quelques pas, Madeline avait repris connaissance, et soit curiosité, soit crainte du péril, elle rouvrit les yeux; mais que ce fût pour encourager Sylvestre, ou pour le retenir, elle les tint arrêtés sur lui. Déjà même, entièrement rassurée, elle recommençait à sourire, lorsqu'il la déposa sur le bord, près de Lise, à l'endroit où le sentier, quittant les taillis de la rive, tournait directement par la prairie vers la petite maison; ils s'y rendirent à l'instant. Madame de Préverenges répéta qu'elle aimait mieux être trempée jusqu'aux os par la pluie que de risquer d'être noyée tout de bon:
— Passe encore pour le bras de Sylvestre, disait-elle; mais je ne me fie pas du tout à celui de Fernand.

XXXIV.

Lorsqu'après un détour d'une petite demi-lieue, madame de Préverenges et ses compagnons eurent rejoint ceux qui les avaient si témérairement devancés, les premières paroles du bon chevalier furent celles-ci, qu'il prononça en frappant de sa canne sur le foyer et d'un ton animé où il entrait pourtant moins de colère que de reconnaissance:

— Que diantre! mon cher Sylvestre, vous avez bien fait de sauver ma pupille, et je vous aurais brûlé la cervelle si vous me l'aviez laissée tomber dans l'eau; mais vous auriez mieux fait surtout, vous et cette étourdie de Lise, de ne pas lui donner l'exemple. Puis, expliquez-moi donc pourquoi diantre encore, au lieu de prendre le plus court, vous vous êtes mis à descendre le torrent comme si ce fût un fleuve généalogique: j'ai cru voir le moment où vous risquiez aussi d'aller vous perdre dans la mer. Nous y arriverons tous tôt ou tard; mais pour ma *petite folle* je ne trouve pas que ce soit si pressé: passe encore pour moi! du moins c'eût été dans l'ordre généalogique.

— Je craignais, dit le bon Sylvestre, de ne pouvoir lutter contre le courant.

— Ma foi! il n'y a rien à répondre à cela, fit le malin chevalier:

qu'en dites-vous, Fernand, vous qui m'assuriez, pendant tout le trajet, que votre ami avait perdu la tête et ne savait plus ce qu'il faisait?

— Tenez, monsieur le chevalier, reprit timidement notre héros....

— Eh bien, mon garçon.

— Vous me tueriez...

— Certainement.

— Qu'il me serait impossible de me repentir de ce que j'ai fait.

— Comment? s'écria de toute la force de sa voix le sentencieux chevalier, dont la canne, aussitôt revenue à son occupation favorite, inclinait imperceptiblement du côté de Sylvestre : comment ? vous ne vous repentez pas?

— Non.

— Vous ne sentez aucun remords, aucun trouble?

— Non.

— Votre conscience ne vous reproche rien?

— Non.

— En ce cas.... je vous pardonne, et priez votre grand'mère que la *petite folle* vous pardonne aussi.

XXXV.

En ce moment une porte s'ouvrit, et il sortit de la chambre voisine une jeune paysanne qui venait offrir des rafraîchissemens aux voyageurs. Elle avait une ample et courte jupe de gros drap bleu, bordée d'un liseré rouge qui semblait prendre plaisir à marquer le bas de la robe un peu au-dessus de la naissance du pied; un corset habillé qui dessinait la taille à merveille sans la fausser ni l'étouffer; une coiffe de velours noir, avec une large blonde de la même couleur retombant comme un demi-voile coquet sur un front blanc et de grands yeux modestement baissés; enfin le petit chapeau rond, décoré exceptionnellement d'une touffe de gentiane du plus bel azur : il était posé de côté, d'un air gaillard, et attaché, par derrière, avec un ruban dont le nœud dentelé se mêlait, sur le cou de la jeune paysanne, timide et penchée, à sa chevelure relevée à moitié. Ses bras nus étaient moins développés que ceux de Lise, mais plus délicats et mieux proportionnés. Ils soutenaient légèrement, gracieusement, un grand plat d'étain reluisant, tout chargé de friandises rustiques,

de beignets, de gaufres et de ces espèces de crêpes qu'on appelle *merveilles* dans le pays. La jeune paysanne en offrit d'abord au bon chevalier; il lui tournait le dos, et peu s'en fallut que, tout occupé de sa conversation avec Sylvestre ou de son monologue philosophique avec le pommeau de son bâton, il ne se servît sans se retourner. La politesse pourtant reprit le dessus dans l'âme honnête du vieux chevalier: il salua profondément la jeune fille et, s'étant relevé: — Ma belle enfant, lui dit-il... Eh! c'est ma *petite folle*, s'écria-t-il à l'instant, au milieu du silence d'admiration que l'entrée de Madeline avait d'abord causé.

C'était elle en effet; ses habits ayant un peu souffert de la pluie, elle avait prié la maîtresse de la maison de lui en prêter des siens. Ce costume lui allait à ravir; il donnait à sa piquante beauté quelque chose de naïf qui en faisait valoir tout l'attrait, attrait mêlé d'innocence et d'amour, d'agacerie et de candeur, qui entraînait tout le monde et auquel Madeline elle-même obéissait. Chacun était étonné de la voir si parfaitement, si nouvellement belle; il n'y avait que Sylvestre qui, ne songeant qu'à l'aimer, ne fût pas surpris. Lise, sous un costume analogue, ne paraissait plus qu'une jolie femme auprès d'elle. — C'est Lise maintenant qui est la dame, dit tout bas Sylvestre à Fernand. — Celui-ci était confondu, mais non pas mieux épris. Quant à madame de Préverenges, la sûreté de son coup-d'œil la détourna bien vite d'essayer d'un costume qui flattait avec trop de vivacité pour n'être pas dangereux; elle se contenta donc de quelques menues réparations dans sa toilette, et prit son parti de n'être que jolie comme elle l'était indubitablement.

Tout en faisant à part soi mille réflexions sur les usages et les coutumes des peuples, sur l'extravagance des costumes et des goûts, le chevalier ne pouvait s'empêcher de regarder du coin de l'œil Madeline, et, sous prétexte de se servir de ses gaufres, de l'arrêter de temps en temps et de l'embrasser. Pour Josué, il se frottait les mains avec une satisfaction visible et sans rien dire à personne; mais quand Madeline s'approcha de lui à son tour, il refusa absolument de se servir, ce qui fut cause qu'elle le servit elle-même, lui choisit ce qu'il y avait de meilleur, lui tendit un verre et mit tout cela, de sa petite main blanche, dans la large main ridée du vieux serviteur; mais de longtemps il n'osa rien porter à sa bouche, et on le voyait se contenter de sourire à son verre dans un coin, sans pouvoir prendre sur lui de le vider.

XXXVI.

Cette petite scène rendit à tout le monde de la vivacité et de la belle humeur. L'orage avait beau redoubler de violence, on en était à couvert ; on avait bon feu, bon gîte, et les maîtres de la maison, tout empressés, tout troublés, allaient et venaient, préparant le souper et les lits. Le souper fut fort gai. La table avait été dressée dans la cuisine, propre et spacieuse, aux murs comme au plafond de mélèze rougeâtre et bruni. Une petite lampe rustique était suspendue à un lustre tout primitif, composé de deux bâtons glissant l'un contre l'autre et s'arrêtant à la hauteur qu'on voulait, par le moyen d'entailles où s'engrenait un anneau ; enfin, pour compléter l'illumination, un bon feu montagnard, que rendait agréable l'air piquant de la nuit, et, fichées dans les fentes de l'âtre, de petites bûchettes d'un certain bois résineux qui brûle tout seul comme une bougie avec une flamme douce et aromatique. Quand les bûchettes et le feu s'éteignaient, on voyait peu à peu pâlir les figures des convives ; celle de Josué, placé au bas de la table, allait presque se perdant dans l'ombre ; puis, à l'autre extrémité, celles de Madeline ou de Lise s'illuminaient de temps en temps d'une vive auréole ; ou bien c'était le profil du méditatif chevalier qui, sur le fond noir de l'âtre, se dessinait tout à coup comme une silhouette rose, aux soudains éclairs du foyer.

(*La suite au prochain numéro.*)

POÉSIE.

LA BELLE,

PASSANT.

Ils disent, quand je passe,
Quand je passe près d'eux,
Sans que rien m'embarrasse,
Mais sans lever les yeux,
Mais sans lever les yeux...
        Où va la belle?
        Où s'en va-t-elle?
Mais sans lever les yeux,
Sinon sur qui je veux.

Ils disent : « La plus belle
» (C'est assez disputé!)
» C'est elle, oui, c'est elle,
» La perle de beauté,
» La perle de beauté....
        Où va la belle?
        Où s'en va-t-elle?
» La perle de beauté. »
On me l'a répété.

« Voyez sa tresse blonde,
» Ses bras (malheur à nous!)
» Sa taille souple et ronde,
» Voyez ses yeux si doux!
» Voyez ses yeux si doux!. .
Où va la belle?
Où s'en va-t-elle?
» Voyez ses yeux si doux,
» Et c'en est fait de vous! »

Ils disaient: et honteuse
D'avoir si bien saisi
Leur parole menteuse,
Je me sauvais ici,
Je me sauvais ici....
Où va la belle?
Où s'en va-t-elle?
Je me sauvais ici,
Et retournais aussi.

Ah! dans ce temps de rève,
Mais plus vite expiré
Qu'un beau jour qui s'achève,
Qu'ai-je donc désiré,
Qu'ai-je donc désiré?...
Où va la belle?
Où s'en va-t-elle?
Qu'ai-je donc désiré,
Tant que j'en ai pleuré?

Désiré d'être reine,
D'être reine à mon tour;
D'avoir, à la fontaine,
D'avoir aussi ma cour,
D'avoir aussi ma cour....
Où va la belle?
Où s'en va-t-elle?
D'avoir aussi ma cour
Et d'être aimée un jour.

Un jour, c'est peu de chose ;
Mais un jour je le fus...
Il vint à la nuit close ;
Il me dit... je le crus.
Il me dit... je le crus....
Où va la belle?
Où s'en va-t-elle?
Il me dit... je le crus,
Et puis il ne vint plus.

Je m'en souviens à peine.
Il était triste et beau.
Il me dit : « Sois ma reine! »
Et voilà son anneau,
Et voilà son anneau....
Où va la belle?
Où s'en va-t-elle?
Et voilà son anneau,
Que j'emporte au tombeau.

Son anneau, que j'emporte.
Il ne m'a pas quitté.
Je voudrais être morte,
Ou bien l'avoir été,
Ou bien l'avoir été....
Où va la belle?
Où s'en va-t-elle?
Ou bien l'avoir été...
L'anneau seul m'est resté.

Mais l'anneau .... quel caprice!
Il était trop étroit,
Et maintenant il glisse,
Il glisse de mon doigt,
Il glisse de mon doigt....
Où va la belle?
Où s'en va-t-elle?
Il glisse de mon doigt,
Maigre, livide et froid.

Donnez-moi, tante Rose,
Mon œillet tacheté;
Donnez, que je l'arrose,
Comme au dernier été,
Comme au dernier été...
    Où va la belle?
    Où s'en va-t-elle?
Comme au dernier été,
Lorsque j'ai tant chanté.

De quoi l'arroserais-je?...
Seule, les seaux du puits,
Comment les lèverais-je,
Seule comme je suis,
Seule comme je suis...
    Où va la belle;
    Où s'en va-t-elle?
Seule comme je suis,
Avec mes bras détruits?

L'eau peut dormir tranquille
Au puits silencieux.
Moi, pour ma fleur débile,
A présent j'ai bien mieux,
A présent j'ai bien mieux...
    Où va la belle?
    Où s'en va-t-elle?
A présent j'ai bien mieux:
Un ruisseau dans mes yeux.

Venez voir, tante Rose,
Mon œillet, tout mouillé
Sous l'eau dont je l'arrose!..
Mon œillet réveillé,
Mon œillet réveillé...
    Où va la belle?
    Où s'en va-t-elle?
Mon œillet, réveillé,
Soudain s'est effeuillé.

Et puis que chanterais-je?
Serait-ce : « Oh bien, dis-moi,
» Belle, plus que la neige
» Plus blanche, par ma foi!
» Plus blanche, par ma foi!..
Où va la belle?
Où s'en va-t-elle?
» Plus blanche, par ma foi!...
» On se moque de toi. »

Ou bien : « Il en est une
» Qui me rend amoureux.
» Allons faire à la lune
» Une complainte ou deux,
» Une complainte ou deux....
Où va la belle?
Où s'en va-t-elle?
» Une complainte ou deux
» Pour apaiser mes feux. »

Ou bien encor : « La fraise
» Est mûre au bois, dit-on.... »
La chanson est mauvaise,
La voix n'a point de son,
La voix n'a point de son...
Où va la belle?
Où s'en va-t-elle?
La voix n'a point de son,
Mauvaise est la chanson.

La chanson est mauvaise,
Mauvaise est la chanson.
Quel chant peut mettre à l'aise
Un cœur dans sa prison,
Un cœur dans sa prison...
Où va la belle?
Où s'en va-t-elle?
Un cœur dans sa prison,
Quand il meurt tout de bon!

O baisez-moi, ma mère!
Mais non pas sur les yeux :
Leur blessure est légère;
Ni sur mes longs cheveux,
Ni sur mes longs cheveux...
Où va la belle?
Où s'en va-t-elle?
Ni sur mes longs cheveux,
Qui n'enchaînent pas mieux.

Ni sur ma joue éteinte,
Ni sur ma bouche, hélas!
Qui murmure sa plainte,
Ni sur mes pauvres bras,
Ni sur mes pauvres bras...
Où va la belle?
Où s'en va-t-elle?
Ni sur mes pauvres bras,
Non, ne me baisez pas!

Mais baisez-moi, ma mère,
Quand d'autres danseront
Et qu'hélas! dans ma bière
Vos mains m'arrangeront,
Vos mains m'arrangeront...
Où va la belle?
Où s'en va-t-elle?
Vos mains m'arrangeront,
Baisez-moi sur le front.

Mère! mère! que vois-je?
Qui m'appelle en chantant?
Faut-il aller? le dois-je?
Il me presse, il m'attend,
Il me presse, il m'attend...
Où va la belle?
Où s'en va-t-elle?
Il me presse, il m'attend:
Il sera si content.

Nous danserons ensemble,
Ensemble au bord de l'eau.
Mettez-moi (ma main tremble)
Mon collier, mon chapeau,
Mon collier, mon chapeau...
Où va la belle?
Où s'en va-t-elle?
Mon collier, mon chapeau,
Ce que j'ai de plus beau.

D'ici, je vois leur ronde,
De mon lit soupirant,
Là-bas, au bout du monde,
Où les prés, en mourant,
Où les prés, en mourant....
Où va la belle?
Où s'en va-t-elle?
Où les prés, en mourant,
Descendent au torrent.

Venez, venez, ma mère!
Montons sur le coteau.
Là, parmi la bruyère,
Que voit-on de nouveau?
Que voit-on de nouveau?
Où va la belle?
Où s'en va-t-elle?
Que voit-on de nouveau?
Hélas! rien qu'un tombeau.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

JUILLET.

— « La mission de M. Rossi à Rome a eu, dit-on, un succès complet. La congrégation des Jésuites cessera d'exister en France; ses établissemens seront dissous. Le négociateur s'est montré habile! La Suisse ne peut oublier que si elle-même elle devait M. Rossi à l'Italie, elle l'a formé et éprouvé durant de longues années, et l'a donné à la France très-aiguisé et très-mûr. »

— Les dimensions des grands journaux se sont agrandies; le système des annonces-Duveyrier se déploie en long et en large; les feuilletons nagent au milieu de tout cela comme de minces vaisseaux à travers un océan, et l'œil du lecteur ne sait plus où se poser.

Voilà les journaux français aussi vastes que les journaux anglais et américains. Peut-être l'estomac du lecteur français se distendra à l'avenant.

— Il y a eu ces jours-ci une autre révolution moins visible, mais non moins importante. La *Revue des deux Mondes* a eu sa crise intérieure. Cette Revue et celle de *Paris* étaient depuis quelques années aux mains des mêmes propriétaires, MM. Buloz et Bonnaire. La dernière transformation de la *Revue de Paris*, qui visait à devenir un journal quotidien, n'ayant réussi qu'imparfaitement, il en est résulté entre les propriétaires un désaccord à la

suite duquel la *Revue de Paris* a suspendu ses publications [1]. Quant à la *Revue des deux Mondes*, M. Buloz, qui l'a créée et qui la dirige depuis quatorze ans, en est devenu l'unique acquéreur et propriétaire : il s'occupe à lui donner de nouveaux développemens, à perfectionner les branches existantes, à les varier, et à assurer à ce recueil la supériorité qu'il s'est acquise déjà entre les meilleures Revues d'Europe. — On dit qu'une société d'actionnaires composée de personnes considérables dans la littérature et la politique, et formée par les soins de M. Buloz, donnera désormais à la *Revue des deux Mondes* un fonds plus consistant, et prêtera un point d'appui plus solide et plus fixe à l'activité de l'habile directeur.

— Le 4e volume de *l'Histoire du Consulat* de M. Thiers est en retard et n'a pas encore paru. — Un travail étendu de M. de Vielcastel sur Pitt, publié dans la *Revue des deux Mondes*, est venu compléter et rectifier le jugement un peu léger de M. Thiers sur le grand ministre anglais. — On a aussi fort remarqué, dans le même recueil, le morceau neuf et brillant de M. de Saint-Priest, la *Perte de l'Inde sous Louis XV*. Justice enfin a été rendue au prédécesseur des Clives et des Hastings, à Dupleix, cet homme étonnant, dont le génie avait déjà commencé de donner l'Inde à la France, par le même plan de conquête qui réussit à l'Angleterre lorsque la France eut indignement sacrifié celui qui le premier l'avait conçu. La grande figure de Dupleix se montre pour la première fois tout entière dans le travail de M. de Saint-Priest. Celui de M. de Vielcastel ne pouvait pas être si saisissant, si rapide; mais il est très-instructif, et certaines parties sont d'un haut et puissant intérêt. Ce sont là des morceaux d'histoire qui vont de pair avec les grands morceaux de M. Macaulay et d'autres écrivains anglais, dans la *Revue d'Edimbourg*. Cela constitue en France un genre nouveau de littérature : *l'Essai* historique dans tout son sérieux et son développement.

— Que Shakespeare est étonnant, et combien on le comprend peu si on se le représente seulement comme un génie naïf et brut, qui, d'instinct, a trouvé de sublimes beautés, mais sans avoir bien

[1] La *Revue de Paris*, par suite d'un arrangement ultérieur, va se confondre avec un journal d'art et de littérature, intitulé *l'Artiste*, qui aura désormais le droit d'ajouter à son titre celui de *Revue de Paris*. *L'Artiste* est dirigé par M. Arsène Houssaye.

conscience de son œuvre ni pouvoir lui donner l'ensemble et la perfection qu'elle comportait! Son œuvre, au contraire, nous paraît, dans son genre, aussi achevée et soutenue que son génie poétique est profond, complet, universel. Son système dramatique même n'a point la barbarie que plusieurs lui attribuent : il existait avant lui et il a trouvé avec lui tout son développement et toutes ses ressources, toute sa perfection ; il est très-cohérent, très-conséquent à lui-même, et ce n'est nullement chose impossible de l'analyser, d'en tirer, en quelque sorte, une rhétorique raisonnée et logique. Voilà pour la forme. Quant au fond, Shakespeare, poëte et observateur, a tout embrassé dans ses nombreux et vastes chefs-d'œuvre, la nature, l'homme et l'humanité : non-seulement l'homme individu, ses passions, ses ridicules, ses petitesses, sa grandeur, sa folie et jusqu'à ses aspirations mystérieuses vers un monde inconnu, mais encore l'homme social, les grandes crises de l'histoire, les luttes parlementaires, la politique, la guerre et les révolutions. Je ne veux pour preuve de ce dernier point que certaines scènes de *Coriolan* et de *Jules César*, scènes admirables, dont la vérité est de tous les lieux et de tous les temps, scènes non pas historiques, dans le sens vulgaire du mot, mais qui vous transportent, pour ainsi dire, au cœur de l'histoire, dans sa source et sa vie intime, et qui sont mieux que l'histoire pure et simple, qui sont la philosophie de l'histoire mise en action. Dans ce même ordre d'observations, nous citerons encore les scènes entre Caliban et les matelots ivres, dans la *Tempête*, et celles-ci enfin qui nous frappent singulièrement : ce sont les scènes où un aventurier, Jack Cade, lequel se donne pour sir John Mortimer l'héritier, légitime du trône, excite un soulèvement populaire en faisant appel aux instincts brutaux, aux appétits grossiers. — Nous l'empruntons à une traduction récente, de M. Benjamin Laroche, qui a cherché à rendre plus complétement et plus littéralement le mâle génie de l'Homère anglais. L'exagération théâtrale et comique ne fait que rendre plus vive la vérité des détails et celle de l'action, du mouvement des faits. Ce curieux tableau d'agitations populaires dont Shakespeare avait pu observer l'esprit dans son siècle, puisque ce siècle fut celui, entr'autres, des Anabaptistes et de la Ligue, se trouve, d'ailleurs, dans une des œuvres secondaires du poëte, dans la seconde partie d'*Henri VI*.

(Acte IV, scènes 2 et suivantes) :

Scène ii.

Bruit de tambours. Arrivent CADE, le boucher RICHARD, le tisserand SMITH, suivis d'une foule de peuple.

CADE. Nous, John Cade, ainsi nommé de notre père putatif, —

RICHARD, *à part*. Ou plutôt pour avoir volé une caque de harengs.

CADE. Ayant reçu du ciel la mission de jeter bas les rois et les princes, nous ordonnons qu'on fasse silence.

RICHARD. Silence !

CADE. Mon père était un Mortimer.

RICHARD, *à part*. C'était un honnête homme, et un excellent maçon.

CADE. Ma mère une Plantagenet.

RICHARD, *à part*. Je l'ai parfaitement connue ; elle était sage-femme.

CADE. Ma femme descendait des Lacys.

RICHARD, *à part*. En effet, elle était fille d'un colporteur, et vendait beaucoup de lacets.

SMITH, *à part*. Mais depuis quelque temps, n'étant plus en état de voyager avec sa balle, elle fait la lessive dans son village.

CADE. Ainsi, vous voyez que je suis d'une honorable maison.

RICHARD, *à part*. Rien de plus honorable qu'une maison en plein air, avec le ciel pour abri ; c'est là qu'il est né, sous une haie ; car son père n'a jamais eu d'autre domicile que la prison.

CADE. Je suis vaillant.

SMITH, *à part*. Cela va sans dire ; ceux qui n'ont rien sont vaillans.

CADE. Je suis dur à la peine.

RICHARD, *à part*. Je n'en doute pas ; je l'ai vu fouetter trois jours de marché consécutifs.

CADE. Je ne crains ni le fer ni le feu.

SMITH, *à part*. Il ne doit pas craindre le fer ; car il porte un habit à l'épreuve, et qui n'a rien à craindre.

RICHARD, *à part*. Il me semble pourtant qu'il doit craindre le feu ; car il a eu la main marquée d'un fer chaud pour avoir volé du bétail.

CADE. Soyez donc vaillans, car votre général est vaillant, et il est résolu d'effectuer des réformes radicales dans le pays. Je veux que désormais en Angleterre sept petits pains d'un sou soient vendus pour un sou ; la pinte aura trois demi-setiers, et ce sera un crime de félonie que de boire de la petite bière : tout le royaume sera possédé en commun ; je ferai paître mon palefroi dans Cheapside [1] ; et quand je serai roi, car je le serai, —

TOUS. Dieu conserve votre majesté !

CADE. Je vous remercie, braves gens. — Il n'y aura plus d'argent :

[1] Une des rues principales de la cité de Londres.

tout le monde boira et mangera à mes frais, et tous mes sujets porteront la même livrée, afin qu'ils vivent en frères, et m'honorent comme leur seigneur et maître.

RICHARD. Que la première chose que nous ferons soit de tuer tous les gens de loi.

CADE. C'est bien mon intention. N'est-il pas déplorable que de la peau d'un innocent agneau on fasse du parchemin, et que ce parchemin, sur lequel on aura griffonné quelque chose, suffise pour consommer la ruine d'un homme? Il y en a qui disent que l'abeille pique, et moi je dis que c'est la cire de l'abeille. Pour mon compte, je n'ai jamais qu'une seule fois en ma vie attaché un sceau à un acte, et depuis cette époque je ne me suis plus appartenu. Eh bien qu'y a-t-il? Quel est cet homme?

Arrive une troupe de gens du peuple, conduisant LE MAITRE D'ÉCOLE de Chatam.

SMITH. C'est le maître d'école de Chatam : il sait lire, écrire, et compter.

CADE. Quelle abomination !

SMITH. Nous l'avons surpris écrivant des modèles pour les enfans.

CADE. En voilà un scélérat !

SMITH. Il a dans sa poche un livre dans lequel il y a des lettres rouges.

CADE. C'est, à coup sûr, un sorcier.

RICHARD. Il sait faire des contrats et écrire par abréviation.

CADE. J'en suis fâché pour lui : il m'a l'air d'un honnête homme, sur ma parole. A moins que je ne le trouve coupable, il ne mourra pas. Approche, mon ami, je veux t'interroger. Quel est ton nom?

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. Emmanuel.

RICHARD. Il a coutume de l'écrire au bas des lettres. — Tes affaires vont mal.

CADE. Qu'on me laisse lui parler. Est-ce que tu écris ton nom? ou bien as-tu ta marque particulière, comme doit l'avoir tout homme honnête et loyal ?

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. Je remercie Dieu d'avoir été assez bien élevé pour savoir écrire mon nom.

TOUS. Il a avoué; qu'on l'expédie ! c'est un scélérat, un traître.

CADE. Qu'on l'emmène, et qu'il soit pendu avec sa plume et son écritoire au cou.

Quelques-uns des gens du peuple emmènent le Maître d'école.

. . . .

CADE. Et vous, qui aimez le peuple, suivez-moi. Montrez maintenant que vous êtes des hommes; c'est pour la liberté. Ne laissons pas vivant un seul noble, un seul gentilhomme; n'épargnons personne, hormis ceux qui ont des souliers ferrés; car ceux-là sont d'honnêtes gens qui, s'ils l'osaient, feraient cause commune avec nous.

RICHARD. Les voilà rangés en bon ordre, et ils marchent contre nous.

CADE. Le meilleur ordre pour nous, c'est le désordre. Allons, marchons.

Ils s'éloignent.

SCÈNE III.

Blackheath.

Bruit de trompettes. Combat. Les deux partis en viennent aux mains.

CADE. Où est Richard, le boucher d'Ashford?

RICHARD. Me voilà.

CADE. Ils sont tombés devant toi comme des bœufs et des moutons, et tu as travaillé comme si tu avais été dans ton abattoir. En conséquence, voici la récompense que je t'accorde: le carême sera une fois plus long qu'il ne l'est à présent, et pendant toute sa durée tu auras seul, et à l'exclusion de tous autres, le privilége de tuer.

RICHARD. Je n'en désire pas davantage.

CADE. Et, à dire vrai, tu le mérites. (*Il ramasse l'épée de Stafford*). Je veux porter ce monument de notre victoire, je traînerai ces deux cadavres, attachés à la queue de mon cheval, jusqu'à ce que j'arrive à Londres, où je veux que l'épée du lord maire soit portée devant moi.

RICHARD. Si nous voulons prospérer et bien faire, il nous faut ouvrir les prisons et mettre en liberté les prisonniers.

CADE. Nous le ferons, sois tranquille. Allons, marchons sur Londres.

SCÈNE VI.

Londres. — Canon-Street.

Arrivent JACK CADE et ses partisans. Il frappe de son bâton de commandement sur la borne milliaire de Londres.

CADE. Mortimer est maintenant le seul souverain de cette ville. Ici même, sur la borne milliaire de Londres, j'entends et j'ordonne qu'aux frais de la ville, il ne coule des fontaines que du vin de Bordeaux, pendant toute cette année, la première de mon règne; et à l'avenir, ce sera un crime de haute trahison que de m'appeler autrement que lord Mortimer.

UN SOLDAT arrive en courant.

LE SOLDAT. Jack Cade! Jack Cade!

CADE. Qu'on l'assomme!

Le soldat est massacré.

SMITH. Si ce drôle est sage, il ne vous appellera plus Jack Cade: il vient de recevoir un avertissement salutaire.

RICHARD. Mylord, une armée se rassemble à Smithfield.

CADE. Eh bien, marchons, et allons la combattre. Mais commencez d'abord par mettre le feu au pont de Londres, et si vous pouvez, brûlez aussi la Tour jusqu'en ses fondemens. Allons, partons!

SCÈNE VII.

Même ville. — Smithfield.

CADE. Fort bien, messieurs! Maintenant que quelques-uns se détachent et aillent tout détruire au quartier de Savoie; que d'autres se rendent aux colléges de droit, et qu'on jette tout à bas.... Je veux qu'à l'avenir tous les biens soient en commun.

Arrive LORD SAY (un des prisonniers).

SAY. Homme de Kent, —

RICHARD. Que dis-tu de Kent?

SAY. J'en dis seulement ceci : *Bona terra. mala gens.*

CADE. Qu'on l'expédie, qu'on l'expédie! il parle latin.

SAY. Écoutez-moi; puis vous ferez de moi ce que vous voudrez. César, dans ses Commentaires, désigne le pays de Kent comme le plus policé de notre île. Ses campagnes sont belles et fertiles; ses habitans généreux, vaillans, laborieux et riches : ce qui me fait espérer que vous n'êtes pas dénués de pitié. . . . . Vous ai-je jamais accablés d'impôts pour subvenir aux dépenses du comté, du roi et du royaume? J'ai répandu de grandes largesses sur les hommes de savoir, parce que c'était à ma science que j'avais dû la faveur du roi; et comme l'ignorance est la malédiction de Dieu, la science l'aile propice avec laquelle nous prenons notre essor vers les cieux, à moins que vous ne soyez possédés d'une perversité infernale, je ne puis concevoir que ce soit pour vous un motif pour m'assassiner. Ma bouche a traité de vos intérêts avec les monarques étrangers.

CADE. Bah! t'a-t-on jamais vu frapper un seul coup sur le champ de bataille?

SAY. L'homme supérieur a le bras long; il m'est souvent arrivé de frapper un ennemi que je ne voyais pas, et je l'ai étendu mort.

GEORGES. O monstre de lâcheté! Quoi! frapper les gens par derrière.

SAY. Les veilles que je vous ai consacrées ont pâli mon visage.

CADE. Qu'on lui applique un vigoureux soufflet; cela lui donnera des couleurs.

SAY. Les longues séances que j'ai passées à juger les causes des pauvres gens m'ont valu des souffrances et des infirmités.

CADE. On va t'administrer une potion de chanvre, et une saignée pratiquée à la hache.

RICHARD. Est-ce que tu trembles?

SAY. Oui; mais c'est de paralysie, et non de peur.

CADE. Il hoche la tête en nous regardant, comme s'il voulait nous dire : « Je prendrai ma revanche sur vous. » Nous allons voir si sa tête sera plus stable au bout d'une pique. Emmenez-le, et tranchez-lui la tête....

CADE, *continuant*. Le pair le plus fier du royaume ne gardera pas sa tête sur ses épaules, s'il ne me paye tribut;... les hommes me payeront la capitation; et j'entends et j'ordonne que les femmes soient aussi libérales de leur personne que le cœur peut le souhaiter ou la langue l'exprimer.

SCÈNE VIII.

Southwark.

Bruit de trompettes. Arrivent CADE et sa bande.

CADE. Remontez Fish-Street! longez l'angle de Saint-Magnus! Tuez-moi ces coquins-là! Assommez-les! jetez-les à la Tamise! (*On entend*

sonner la chamade, puis la retraite). Qu'est-ce que j'entends? Qui est assez hardi pour sonner la chamade ou la retraite, quand je commande le carnage?

Arrivent BUCKINGHAM et CLIFFORD, suivis de leurs troupes.

BUCKINGHAM. C'est nous qui avons cette hardiesse, et qui venons t'importuner de notre présence; Cade, apprends que nous sommes députés par le roi auprès du peuple que tu as égaré; nous proclamons ici amnistie pleine et entière pour tous ceux qui se sépareront de toi et retourneront paisiblement chez eux.

CLIFFORD. Qu'en dites-vous, mes concitoyens? Voulez-vous rentrer dans le devoir, et accepter le pardon qui vous est offert, ou permettre qu'une poignée de misérables vous conduisent à la mort? Que ceux qui aiment le roi et veulent profiter de sa clémence jettent leur bonnet en l'air et crient: « Dieu garde sa majesté! » Que ceux qui le haïssent et n'honorent pas son père Henri V, qui fit trembler la France, brandissent leurs armes contre nous, et passent de ce côté.

TOUS. Vive le roi! vive le roi!

CADE. Eh quoi! Buckingham et Clifford, où prenez-vous tant d'assurance? — Et vous, manans stupides, est-ce que vous croyez ce qu'il vous dit? Voulez-vous être pendus avec votre grâce attachée au cou? Mon épée ne m'a-t-elle ouvert les portes de Londres que pour que vous m'abandonniez au Cerf-Blanc, au beau milieu de Southwark? Je pensais que vous ne déposeriez les armes qu'après avoir recouvré vos vieilles franchises; mais vous n'êtes que des misérables et des lâches, et vous courbez la tête avec joie sous le joug des nobles. Qu'ils vous écrasent de fardeaux, s'emparent de vos maisons, violent sous vos yeux vos femmes et vos filles. Pour moi, — je saurai me tirer d'affaire; et que la malédiction de Dieu descende sur vous tous!

TOUS. Nous suivrons Cade, nous suivrons Cade!

CLIFFORD. Cade est-il donc le fils de Henri V, que vous vous écriez que vous voulez le suivre? Vous conduira-t-il au cœur de la France? Fera-t-il des derniers d'entre vous des ducs et des comtes? Hélas! il n'a ni foyer, ni asile; il ne peut vivre que de rapine, qu'en volant vos amis et nous. Pendant que vous êtes ainsi divisés, ne serait-ce pas une honte pour vous que de voir les Français tant de fois vaincus par vous, passer les mers et venir vous donner des lois? A la faveur de nos discordes civiles, il me semble déjà les voir, se pavanant en maîtres dans les rues de Londres et criant: « *Villageois!* » à tous ceux qu'ils rencontrent. Ah! périssent dix mille misérables comme Cade, plutôt que vous vous abaissiez à demander grâce à des Français! En France! en France! et regagnez ce que vous avez perdu; épargnez l'Angleterre, c'est votre pays natal. Henri a de l'argent; vous êtes forts et braves; Dieu est pour nous; ne doutez pas de la victoire.

TOUS. Vive Clifford! Nous suivrons le roi et Clifford.

CADE. Multitude inconstante, plume légère, qui cède au moindre souffle! Le nom de Henri V les pousse à mille résolutions fatales; et me

voilà seul et sans appui; je les vois qui se consultent pour s'emparer de moi. En dépit des démons et de l'enfer, je me frayerai un chemin au milieu de vous! Et je prends le ciel et l'honneur à témoin que ce n'est pas le manque de résolution, mais la honteuse et lâche trahison des miens qui m'oblige à tourner les talons. »

(Il s'enfuit.)

Le lecteur aura sans doute remarqué la vérité avec laquelle le poète fait changer de langage à Cade, selon que sa fortune s'élève ou s'abaisse, et comment il revient au mot de liberté quand il n'est plus sûr de régner. La réponse de lord Say, chose curieuse! est exactement celle de Bailly au bourreau : — « Tu trembles, Bailly! » — « Oui, mais de froid et non de peur. » — Cette célèbre réponse, Shakespeare l'avait donc en quelque sorte devinée dans l'idée qu'il s'était faite d'un homme juste, d'un homme de cœur, victime de la haine aveugle des révolutions. Ainsi encore, à l'époque de Shakespeare, comme dans toutes celles où la société est profondément remuée, on poussait aussi le cri : « A bas les lettrés! » « A bas les gens de loi! » « A bas la propriété! » *Sub sole nil novi*. Mais voilà du latin qui pourrait bien me faire pendre avec mon écritoire au cou, comme le maître d'école de Chatam; je me hâte donc de le traduire et de déclarer que cela veut dire tout bonnement : *Rien de nouveau sous le soleil*.

— Le poëme de M. Brizeux, intitulé les *Bretons* et composé de vingt-quatre chants, vient de paraître. Il serait prématuré de juger du premier coup une œuvre sérieuse que nous avons pu à peine parcourir. Le poëte a évidemment voulu peindre avant tout le pays et les mœurs; la fable (si fable il y a), l'action romanesque qu'il a jetée à travers, n'est qu'un prétexte et tient peu de place, trop peu sans doute. Des paysages francs, naturels, des scènes prises sur le fait, une grande vérité de traits et un grand art d'expression dédommagent de l'action un peu absente, et recommandent, à première vue, cette étude, qui est, du moins, une haute et noble tentative. — Voici un passage du chant second ; le poëte, qui vient de décrire la défense d'un troupeau de bœufs contre un loup, s'écrie tout d'un coup, exprimant cet amour un peu sauvage et forcené pour sa Bretagne qui fait l'inspiration de son poëme :

O landes! ô forêts, pierres sombres et hautes,
Bois qui couvrez nos champs, mers qui battez nos côtes,
Villages où les morts errent avec les vents,
Bretagne, d'où te vient l'amour de tes enfants?

Des villes d'Italie où j'osai, jeune et svelte,
Parmi ces hommes bruns montrer l'œil bleu d'un Celte,
J'arrivais, plein des feux de leur volcan sacré,
Mûri par leur soleil, de leurs arts enivré;
Mais, dès que je sentis, ô ma terre natale,
L'odeur qui des genêts et des landes s'exhale,
Lorsque je vis le flux, le reflux de la mer,
Et les tristes sapins se balancer dans l'air,
Adieu les orangers, les marbres de Carrare,
Mon instinct l'emporta, je redevins barbare,
Et j'oubliai les noms des antiques héros,
Pour chanter les combats des loups et des taureaux!

— On vient de recueillir dans la bibliothèque Charpentier les œuvres de Théophile Gautier; son volume de vers, qui en contient un assez grand nombre d'inédits, aura un certain succès auprès de ceux à qui la grâce de la fantaisie et la vivacité de la couleur suffisent. On peut citer comme une élégie d'un paganisme très-nu, mais très-gracieux (le genre admis), son *premier rayon de mai*. D'autres petites pièces ont bien du relief et de la tournure. Quel dommage qu'une prétention presque continue gâte tout cela, et que la sensibilité simple et vraie manque sous ces vernis si souvent flatteurs. — M. Gautier est parti pour l'Afrique, où il va enrichir sa palette de nouvelles couleurs locales.

Voici une des jolies pièces, une de celles qui se peuvent citer (car toutes à beaucoup près ne sont pas dans ce cas, et encore, sans la nécessité de donner une idée du genre, ne hasarderions-nous pas celle-ci tout entière). Le poëte, qui l'a intitulée *Fatuité*, ne fait qu'y exprimer bien sincèrement sa manière d'être la plus habituelle, sa façon de vivre, de porter la tête et de respirer; on y sent déborder à chaque mot l'orgueil de la vie.

Je suis jeune: le pourpre en mes veines abonde;
Mes cheveux sont de jais et mes regards de feu,
Et, sans gravier ni toux, ma poitrine profonde
Aspire à pleins poumons l'air du ciel, l'air de Dieu.

Aux vents capricieux qui soufflent de Bohême,
Sans les compter je jette et mes nuits et mes jours,
Et, parmi les flacons, souvent l'aube au teint blême
M'a surpris dénouant un masque de velours.

Plus d'une m'a remis la clef d'or de son âme;
Plus d'une m'a nommé son maître et son vainqueur;
J'aime, et parfois un ange avec un corps de femme
Le soir descend du ciel pour dormir sur mon cœur.

On sait mon nom, ma vie est heureuse et facile;
J'ai plusieurs ennemis et quelques envieux;
Mais l'amitié chez moi toujours trouve un asile,
Et le bonheur d'autrui n'offense pas mes yeux.

L'orgueil de la vie, disons-nous, l'enivrement de la jeunesse et des sens, c'est là trop souvent l'inspiration unique de la poésie moderne, et il vient un moment où, poussée trop loin, prolongée au delà des termes, cette inspiration sans partage devient imprudence fatale, tourbillon et ruine.

— Dans un tout récent article de la *Revue des deux Mondes* sur Désaugiers, nous trouvons un parallèle entre lui et Béranger qui prête à plus d'un genre de curiosité, et qui met parfaitement en relief la différence de talent et de caractère des deux célèbres chansonniers. Nos lecteurs seront bien aises de le voir dans notre petite collection historique et littéraire. Le voici, avec quelques explications que nous pouvons y ajouter :

« Il faut bien aborder la comparaison de Désaugiers et de Béranger, puisqu'elle est inévitable en tel sujet et qu'on aurait l'air, si on l'omettait, de la fuir. Est-il besoin de rappeler avant tout que Béranger est un esprit d'un tout autre ordre, un talent hors de pair, qui a créé son domaine et qui a ouvert, ne fût-ce que pour lui seul, des voies nouvelles! L'ami de Chateaubriand et de La Mennais a su rendre la chanson digne de la familiarité et du tous-les-jours de ces hautes imaginations, de ces nobles intelligences. Un tel éloge en dit beaucoup. Comme poëte, Béranger n'a, de nos jours, nulle comparaison à craindre. Mais sur un seul point, en ce qui est de la chanson proprement dite (et j'ai bien le droit de glisser ici la réserve puisque je proclame assez franchement la gloire), sur un seul point Désaugiers garde l'avantage, c'est sur le chapitre de la gaîté franche. Béranger, jeune, avant toute célébrité, regardant passer Désaugiers, qu'il connaissait de vue sans être connu de lui, murmurait tout bas : « Va! j'en ferais aussi bien que toi, des chansons, si je voulais! » — Il disait vrai et il l'a bientôt prouvé; il en a fait d'aussi jolies, même avant d'en faire de très-belles et de sublimes; il en a fait d'aussi jolies et presque d'aussi gaies, mais il les a faites parce qu'il l'a *voulu*. Or en cela seulement, mais pourtant en cela, il est moindre que Désaugiers.

» Celui-ci était chansonnier comme La Fontaine était *fablier;* il y avait dans le talent qui le poussait à la chanson, ou, pour mieux dire, dans la sève qui poussait des chansons en lui, quelque chose d'irrésistible, quelque chose qui le pose assez bien entre Chapelle et La Fontaine.

» Béranger a de la sensibilité, de la malice, de l'élévation; je ne veux certes pas prétendre qu'il n'ait pas aussi de la gaîté; mais, cette gaîté, il songe vite à s'en servir, à s'en couvrir, à s'en faire un cadre, un véhicule et un auxiliaire pour aller à mieux et viser plus haut, tandis qu'elle était à la fois la forme et le fonds, la source et le fleuve

même chez Désaugiers. Désaugiers, si plein de traits, n'a pas fait une épigramme en sa vie; il n'a pas blessé un ennemi, il n'en a pas eu. A qui aurait prononcé devant lui le mot de vengeance, il aurait dit plaisamment comme dans Regnard :

Que feriez-vous, monsieur, du nez d'un marguillier ?

Son hilarité était pure: *sal merum*. Je l'ai comparé à Chapelle; il en avait la franchise et la rondeur, mais sans la crapule. Il avait aussi de la saillie et du sel à poignée de Santeuil, tout cela innocemment. Il y a beaucoup d'art dans le talent de Béranger, il y entre même quelque ruse. Avec Désaugiers, le naturel est tout grand ouvert; on rit rien que pour rire; on sent une sécurité complète résultant de l'entière cordialité.

« Le propre du talent de Désaugiers, c'est, je l'ai dit, qu'il est chansonnier sans aucune *arrière-pensée*. Béranger a des arrière-pensées; il en est tapissé, et bien lui en prend ainsi qu'à nous, puisque c'est de là qu'il tire ses points de vue supérieurs et qu'il démasque au besoin ses horizons. Pascal a dit hardiment: « Il faut avoir une porte de derrière et juger de tout par là, en parlant cependant comme le peuple. » Béranger a eu cette *porte de derrière* dans la chanson: il a su y introduire toute une armée par la poterne, toute une race de héros et de vainqueurs, comme dans une Ilion. Tant de glorieux sujets, tant de vaillans chefs y sont bien parfois un peu à l'étroit et un peu pressés comme dans le cheval de bois; mais ils en sortent de même plus imprévus et plus impétueux, avec grandeur, avec éclairs. — Quoi qu'il en soit, c'est cette absence bien reconnue d'arrière-pensée qui fait passer chez Désaugiers certaines plaisanteries de rencontre, sur la création dans *le Nouveau-Monde*, sur Adam et la pomme dans *Verse encor*, sur les diables et les damnés dans *Il faut rire*, sans qu'il ait été le moins du monde soupçonné d'impiété. Béranger ne pouvait impunément en dire autant sous les Bourbons, et, s'il touchait du bout du doigt au sacré, il *sentait* tout aussitôt *le roussi*, à titre de philosophe. Mais Désaugiers était de l'ancienne race, de cette malice du bon vieux temps et d'avant Voltaire; on lui pardonnait de rire comme dans les vieux noëls, sans que cela tirât à conséquence. Le curé de Saint-Roch ne le chicana en rien à l'article de la mort, et le digne ecclésiastique oublia ou ignora parfaitement qu'en racontant autrefois le refus de prières qui signala l'enterrement de M[lle] Raucourt, *Cadet Buteux* avait chansonné sur l'air: *Faut d'la vertu, pas trop n'en faut...*

» Béranger à ses débuts, et dans sa période du *Roi d'Yvetot*, avait été fort lié avec Désaugiers; l'aimable président du Caveau avait accueilli à bras ouverts le nouveau-venu qui s'annonçait si bien; il fut le premier à lui donner l'accolade. Il chantait partout ses louanges, et, qui mieux est, ses chansons pour les faire valoir. Béranger le lui a rendu par ces couplets sémillans qui se sentent si bien de leur sujet :

Bon Désaugiers, mon camarade,
Mets dans tes poches deux flacons;

Puis rassemble, en versant rasade,
Nos auteurs piquans et féconds.
Ramène-les dans l'humble asile
Où renaît le joyeux refrain.
Eh! va ton train,
Gai boute-en-train!
Mets-nous en train, bien en train, tous en train,
Et rends enfin au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.

On a dit que, bien peu après, les opinions politiques avaient séparé ces deux hommes, rivaux un seul moment; qu'il en était même résulté d'un côté... Mais chut! j'aime mieux croire en tout à la louange manifeste qu'à l'allusion cachée. »

L'auteur de cet article, M. Sainte-Beuve, a voulu sans doute faire allusion à la chanson très-injuste de Béranger intitulée *Paillasse* (1816), qu'on a dit être dirigée contre Désaugiers: celui-ci, s'il y a répondu, n'y aurait répondu qu'avec bien peu de fiel par la chanson intitulée le *Commis indépendant*, qui semblait faire allusion elle-même à la fausse position de Béranger, alors employé dans les bureaux de l'Instruction publique. Les deux chansonniers ont pu désavouer ensuite toute intention de se blesser directement, mais leurs amis et leurs ennemis firent l'application dans le moment, et c'est tout ce qu'il fallait.

M. Sainte-Beuve n'a pu vouloir, au reste, dans ce parallèle, que poser la limite du talent de Béranger; il l'a apprécié et loué ailleurs, et il ne prétend rien retrancher sans doute de ses premiers jugemens; mais, cette fois, il aura tenu à faire sa restriction sur le seul point où Béranger prête le flanc. Béranger a, dans la vie privée et dans toute sa conduite, bien du calcul et de l'arrangement; il tient, par exemple, à amener les autres à lui, en se flattant de n'aller jamais à eux; il croit peut-être avoir pris Chateaubriand et La Mennais, les avoir convertis et conquis, mais il oublie que de tels hommes ne se hantent pas impunément et qu'on ne saurait les voir beaucoup sans se modifier soi-même. Tout le profit ou le préjudice de ce commerce ne saurait être de leur côté; ils ont agi à leur tour sur leur très-malin et très-spirituel ami; le célèbre chansonnier a donc perdu un peu en gaîté, il a gagné en religiosité, en tendances sérieuses et sociales; il est sorti peu à peu de son premier cadre et s'est agrandi. Mais nous sommes placé trop loin pour suivre, comme il faudrait, ces influences croisées. Ce qui reste fondamental et essentiel chez Béranger à travers toutes ses petites combinaisons que nous n'avons fait qu'entrevoir au-

trefois, c'est la haute probité, la hauteur de l'âme, le caractère plébéïen indélébile; voilà ce qui rachèterait au besoin bien des petitesses et des raffinemens. Il faut toujours compter, quand on le juge, sa vertu, sa force morale, ce sentiment qui lui a fait jouer un grand rôle dans les crises politiques et dominer parfois les hommes les plus violens au seul nom de la patrie. Ces hommes violens eux-mêmes s'honoraient en reconnaissant à de certaines heures son autorité et son dévouement. M. Sainte-Beuve n'a pas craint, en un endroit, d'appliquer au talent de Béranger l'expression de *sublime*; un tel mot entraîne bien des réparations et bien du respect.

— La *Revue du Midi* annonce la publication de toute la correspondance de Mme d'Albany, cette célèbre veuve du dernier des Stuarts, qu'on retrouve jusque dans les lettres de Paul-Louis Courrier, et qui fut liée avec tous les grands esprits de son époque. En attendant, ce journal a donné déjà deux lettres de Mme de Staël, adressées à Mme d'Albany, et, dans un récent numéro, elle en publie une autre, de M. de Sismondi, sur *Corinne* et son auteur. En voici les principaux passages:

« Je me hâte de vous envoyer *Corinne;* c'était à vous que l'auteur voulait que son livre parvînt avant tout autre, en Italie.....

« Sans doute, Madame, moi aussi j'aurais ardemment désiré que Mme de Staël eût assez de fermeté dans le caractère pour renoncer complétement à Paris et ne faire plus aucune démarche pour s'en approcher; mais elle était attirée vers cette ville, qui est sa patrie, par des liens bien plus forts que ceux de la société. Ses amis, quelques personnes chères à son cœur et qui seules peuvent l'entendre tout entier, y sont irrévocablement fixés. Il ne lui reste que peu d'attachemens intimes sur la terre, et hors de Paris, elle se trouve exilée de ce qui remplace pour elle sa famille aussi bien que de son pays. C'est beaucoup, sensible comme elle l'est, passionnée pour ce qui lui est refusé, faible et craintive comme elle s'est montrée souvent, que d'avoir conservé un courage négatif qui ne s'est jamais démenti. Elle a consenti à se taire, à attendre, à souffrir pour retourner au milieu de tout ce qui lui est cher; mais elle a refusé toute action, toute parole qui fût un hommage à la puissance. Encore à présent, comme on la renvoyait de Paris et de la terre qu'elle avait achetée, le Ministre de la police lui fit dire que, si elle voulait insérer dans *Corinne* un éloge, une flatterie, tous les obstacles seraient aplanis et tous ses désirs satisfaits. Elle répondit qu'elle était prête à ôter tout ce qui pouvait donner offense; mais qu'elle n'ajouterait rien à son livre pour faire sa cour. Vous le verrez, Madame; il est pur de flatterie, et dans nos temps de honte et de bassesse, c'est un mérite bien rare.....

— » J'ai eu aujourd'hui même des nouvelles de Bonstetten et je ne sais cependant pas mieux que vous, Madame, pas mieux que lui, s'il restera à Rome, s'il reviendra à Florence, si nous le verrons. Il est vrai qu'il est étrangement jeune encore; il retrouve toutes les émotions douces et tendres d'un cœur de vingt ans, et, de plus, pour le chagrin, il n'y est pas accessible. Je souffre à présent plus pour lui qu'il ne souffre peut-être lui-même....

» Recevez mes remerciemens, Madame, et croyez-moi, avec le plus profond respect,

Votre très-humble serviteur,
J.-Ch.-L. SISMONDE SISMONDI. »

— Nos lecteurs connaissent l'intérêt et l'agrément des récits de M. Desor. Son nouveau volume d'excursions [1], qui ne le cède point à l'ancien dans ses mérites pittoresques et de curiosité, s'en distingue seulement par plus de conclusions scientifiques. Il est tout simple qu'un observateur aussi capable et aussi hardi finisse par prendre sur le fait un nombre toujours plus grand de ces secrets que la nature avait cachés si haut. Laissant l'appréciation des découvertes faites à des juges plus compétens pour les louer, nous saisissons au passage une de ces pages épisodiques qui ont leur intérêt à part. Il s'agit, dans une excursion sur le revers des Alpes piémontaises, de la rencontre singulière d'une peuplade allemande.

« Ces alpes d'Ager appartiennent à une colonie allemande qui est établie dans ces montagnes depuis un temps immémorial, mais dont aucun historien n'a encore, que je sache, étudié les archives. Ces gens parlent un idiome allemand assez pur, un peu sifflant, comme celui de la vallée de Binnen, mais bien moins difficile à comprendre pour l'étranger que l'allemand bernois ou tout autre dialecte guttural. Les habitations d'été de la commune sont éparses sur toute la montagne, partout où il y a des pâturages; l'église et le village d'Ager (Agaro en italien), qui est assez grand, se voyaient dans le fond de la vallée à notre droite.

[1] *Nouvelles excursions et séjours dans les glaciers et les hautes régions des Alpes*, de M. Agassiz et de ses compagnons de voyage; par *E. Desor*. Accompagnées d'une notice sur les glaciers de l'Allée-Blanche et du Val-Ferret, par M. Agassiz, et d'un aperçu sur la structure géologique des Alpes, par M. Studer. Avec une carte des glaciers de l'Oberland bernois, une carte géologique de ces mêmes contrées, et une coupe idéale du système alpin. 1845. Neuchâtel, chez J.-J. Kissling, libraire. Paris, chez L. Maison, Quai des Augustins, 29. Lausanne, librairie de Georges Bridel.

La vallée elle-même débouche dans le val Devera, au-dessus de Croveo. Nous aurions bien désiré recueillir de plus amples détails sur l'histoire de cette colonie, mais l'heure était avancée et nous n'avions pas une minute à perdre. Je me borne donc à signaler l'existence de cette commune allemande, que je n'ai vue jusqu'ici mentionnée nulle part. Dans ce moment, où l'attention des savans est dirigée d'une manière toute particulière vers les limites linguistiques des différentes races, peut-être se trouvera-t-il parmi les voyageurs dans les Alpes quelque historien qui voudra bien en faire l'objet d'une étude suivie.

» Nous traversâmes au milieu de la pluie, du brouillard et de la grêle, un second col qui nous conduisit à l'origine du val Premie. . . . . Enfin, nous aperçûmes de nouveau des maisons, c'était le hameau d'été de Saleccio. Nous frappâmes à la porte du premier chalet, demandant du feu pour nous sécher, ce dont nous avions grand besoin, car depuis plusieurs heures nous avions essuyé tour à tour toutes les calamités auxquelles l'on est exposé dans les Alpes : la pluie, le vent, la neige, la grêle, la faim et le froid. Les habitans de ce village sont aussi d'origine allemande, et leur village s'appelle en allemand Saley. Le pâtre qui nous reçut parut heureux de notre visite, lorsqu'il nous entendit parler sa langue. Il y a bien longtemps, nous disait-il, qu'il n'est pas venu d'étrangers par ici, et ceux qu'on rencontre quelquefois sont des Welsches (italiens). Il n'avait jamais vu des messieurs allemands, et voulut savoir au juste d'où nous venions, qui nous étions et quel motif nous amenait dans ces lieux retirés. A son allure, on ne l'aurait pas pris pour un Allemand. Il avait le teint brun, de forts sourcils noirs, l'œil vif et une expression de figure toute méridionale. J'aurais mieux aimé qu'il eût les cheveux blonds, les yeux bleus et la barbe rousse. Nous apprîmes de lui que toute la population du village était d'origine allemande, et il paraît qu'elle met un soin particulier à conserver la langue de ses pères. C'est l'allemand qu'on parle dans les familles, quoique l'école se tienne en italien. Les curés aussi, depuis qu'on s'en souvient, ont toujours été des Welsches, et il paraît qu'ils ne sont nullement disposés à favoriser l'allemand. L'idiome est aussi ici d'une pureté remarquable. Les deux enfans du pâtre, un petit garçon et une jeune fille, nous comprenaient parfaitement et prenaient part à la conversation sans aucune difficulté. Je cherchai en vain à recueillir quelques faits sur l'ancienneté de ces colonies. Les indigènes que nous vîmes, ne purent nous donner aucun renseignement à cet égard. Ils pensent bien que leurs ancêtres sont venus de l'autre côté de la montagne, il y a longtemps de cela, mais quant à l'époque précise, ils n'en savent rien. Peut-être cependant qu'en s'adressant aux curés et aux plus intelligens de la commune, on pourrait en obtenir quelques renseignemens plus précis. Le village de Saleccio est situé un peu au-dessous de la limite de la végétation des arbres, sur le versant occidental de la vallée de Formazza. »

— Un jeune poëte, maître d'école dans un village près de Vevey, M. François Oyex, dont nous avons déjà cité quelques vers, va en publier un recueil sous ce titre : *Petites Fleurs des bois, poésies vaudoises.* Il sera sûrement bien accueilli par ceux qui s'intéressent à notre littérature nationale. Nous y remarquons les strophes suivantes qui ont de la grâce et de la sensibilité.

Quand du septentrion le fils dur et sévère,
L'hiver aux cheveux blancs, rentre dans sa tanière,
Petites fleurs des bois, on vous voit reverdir.
Quel est votre destin? c'est de vivre ignorées :
D'arbustes orgueilleux vous êtes entourées...
O nature! ton œil seul les verra grandir.

Peu de doigts effilés, mes fleurs, vous ont cueillies;
Mais l'enfant du hameau vous trouve si jolies;
Vous avez son amour... n'enviez pas vos sœurs :
Dans ces vases où l'or se mélange au porphyre
Ont-elles cet air pur, ce gracieux zéphire,
Qui sèment vos parfums, vous donnent vos couleurs?

Vous croissez à l'abri d'un cytise ou d'un hêtre;
Un doux soleil d'avril en un jour vous fait naître,
Mais, votre vie, hélàs! n'est que de peu d'instans :
Du fils que j'ai perdu n'êtes vous pas l'emblême?
Petites fleurs des bois, oh! combien je vous aime!
Que je me réjouis de revoir le printemps!

Quand, parfois, sous mon front la pensée abattue
Par un air vicié qui chaque jour me tue,
Demande à respirer les parfums d'un beau jour;
— Sans oubli du devoir — que j'aime entendre l'heure,
L'heure où je puis rentrer dans mon humble demeure :
J'y retrouve Marie et l'accueil du retour.

Quand j'ai rasséréné mon front vers ma compagne,
D'un pas léger je cours à travers la campagne :
Et tel qu'un papillon échappé d'un filet,
Je vais de fleur en fleur, du bois à la prairie,
Pareil au jeune enfant... je choisis pour Marie,
Parmi vous, ô mes fleurs! un modeste bouquet.....

— Comme tous les hommes d'un talent vrai et original, *Rodolphe Milaine,* l'auteur du *Petit mot de l'un des* 32,000 *pétitionnaires* (voir notre dernier numéro), a produit une foule d'imitateurs plus ou moins heureux, mais qui tous ont le défaut d'être des imitateurs. C'est la *Réponse de Pierre Milaine* dont nous avons déjà parlé; c'est la lettre de *Suzette Milaine* à son frère Pierre; enfin c'est toute la famille Mi-

laine avec ses tenans et aboutissans jusqu'à celle de *Jacob Griselle*, dont la parenté est encore plus éloignée, toute cette famille, disons-nous, qui se lève, qui parle, qui répète, qui dit, redit ou contredit ce qu'a dit le frère ou le cousin Rodolphe, chacun s'accrochant à lui de son mieux et, de manière ou d'autre, voulant avoir part à son héritage. — *Et moi aussi je suis Milaine*, s'écrient-ils tous à qui mieux mieux, comme le Corrège disait : *Et moi aussi je suis peintre*, en voyant un tableau de Raphaël. Mais nous craignons que le public ne leur réponde : — « Allez! allez! c'est bon! vous êtes Milaine et demi, et tenez-vous tranquilles si » vous pouvez! Imitez au moins la sagesse de votre parent Rodolphe si vous ne » pouvez imiter son esprit. Voyez! il ne vous répond pas même. Faites comme » lui! jouissez, dans l'ombre et le silence, de la gloire qu'il vient d'acquérir à » toute votre maison. Tandis que vous vous débattez pour ou contre autour de son » *petit mot*, nous ne serions pas étonnés d'apprendre qu'il fume tranquillement sa » pipe sous un vieux sapin du Jorat. »

— Nous apprenons avec plaisir que l'ouvrage de M. Mayor (*la Médecine et la Chirurgie populaires*) va être traduit en allemand. Il est même fort amusant, nous l'avons déjà dit, et pour preuve nous en citerons un passage; mais on pourrait nous reprocher de méconnaître son utilité pratique si nous n'ajoutions pas qu'on y trouve des conseils très-judicieux, des indications salutaires, des moyens aussi simples qu'ingénieux pour subvenir aux nécessités d'un traitement, et des explications très-claires sur les divers modes de médication. Un journal français cite dans son entier le chapitre : *Considérations très-générales sur le régime, dans l'état de santé et dans le début d'une indisposition ou d'une maladie*. Nous en donnerons aussi quelques paragraphes :

« 1° Tant que vous vous porterez bien, gardez-vous de vous délicatiser et dorloter; n'altérez pas votre belle constitution, par des ménagemens et des soins ridicules et puérils.

» Tout à coup, cependant, vous éprouvez quelque altération dans votre état habituel. Eh bien! si même elle n'est que légère, mais *réelle*, vous auriez tort de vous conduire exactement comme lorsque vous étiez parfaitement bien.

» Dans l'incertitude donc, surtout si vous avez de la fièvre, il faudra :

2° Chercher à calmer cet état d'agitation générale, par le repos du corps et par la tranquillité de l'esprit.

3° S'abstenir, en conséquence, des alimens et des boissons qui, par leur qualité ou quantité, peuvent porter le trouble vers l'estomac et dans la circulation du sang.

4° Observer surtout ce précepte, qui est admis généralement comme règle : de ne RIEN MANGER DU TOUT, tant que la fièvre ne baisse pas et, à plus forte raison, quand elle s'allume de plus en plus.

5° Se bien persuader : que cette DIÈTE ABSOLUE ne nuit jamais, pendant les premiers jours, et qu'elle peut arrêter et diminuer, notablement, un mal que décèle ce premier *accès*.

6° User, plus abondamment, de boissons légères et de bonne eau fraîche surtout......

» ...Voici, du reste, un petit dialogue qui rend assez bien la suffisance avec laquelle on traite les médecins et leurs prescriptions, en face de certains arcanes. Je

l'ai recueilli, un soir, et au coin d'une de nos rues. — « Et comment ça vous va-t-il, ma chère? » — Hélas! j'ai toujours plus mal; aussi je viens de chez le Docteur Mayor. » — « Que vous a-t-il dit? » — « Après m'avoir longuement examinée et interrogée, il m'a dit que j'avais des crampes d'estomac, et puis il m'a prescrit un régime et des poudres de magnésie avec de la *pissemutte* (Bysmuth). » — « Bah! bah! laissez-moi tout ça et prenez plutôt le remède Leroi. » — « Mais, croyez-vous? » — « Je vous en réponds! » — « Ma foi, je crois que vous avez raison. » L'ordonnance fut aussitôt mise en pièces; et l'on se sépara, les deux commères fort contentes l'une de l'autre et moi tout à fait édifié. »

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

HISTOIRE DE LA SUISSE racontée aux enfans et aux jeunes gens. Manuel des écoles, par **S. DESCOMBAZ**, pasteur, auteur des *Soirées du village*, ouvrage adopté pour les écoles. 1845. Lausanne, librairie de Georges Bridel, éditeur. Prix : 12 batz.

Ceci n'est point un travail qui doive être jugé au point de vue rigoureux de la critique et de l'érudition : c'est un manuel d'école dans lequel, comme le titre a soin de le dire, l'histoire de la Suisse est « racontée aux enfans et aux jeunes gens. » Il ne faut pas y chercher non plus un résumé approfondi de l'état actuel des connaissances historiques en ce qui concerne la Suisse : tel n'est point son but, quoique l'auteur ait profité de quelques-unes des études et des découvertes dont notre histoire a fourni le sujet dans ces derniers temps. Ces réserves faites, il y a beaucoup d'éloges à donner à ce petit livre dont le besoin était vivement senti. Il embrasse toutes les époques de nos annales depuis les premiers âges jusqu'aux plus rapprochés de nous. Les divisions en sont claires, faciles, le style simple, le récit impartial, comme on peut le voir entre autres dans le jugement porté par l'auteur sur la réformation du Pays de Vaud. Nous aurions voulu quelquefois un peu plus de détails ; par exemple, il nous paraît dur de devoir nous contenter d'une seule ligne, et de l'indication purement chronologique du fait, pour un événement aussi héroïque et aussi important dans les destinées de la Suisse et de l'Europe que la bataille de Marignan. Mais l'auteur a été souvent arrêté par le cadre étroit qui seul lui était permis. L'ouvrage contient aussi une table alphabétique des noms propres et un *tableau synoptique des principaux événemens de l'histoire de la Suisse par ordre chronologique et par siècles*, qui peuvent être l'un et l'autre d'une grande utilité aux maîtres et aux élèves.

LA FAMILLE DE BEAUMONT, ou une année de séjour à la campagne, par Mme **BONIFAS-GUIZOT**. T. II, 1845. Paris, chez Delay; Prix : 2 fr. 50 cent. Lausanne, librairie Georges Bridel.

Les profitables entretiens de la famille Beaumont continuent à se dérouler avec la même diversité de sujets et la même unité de sentimens que dans le premier volume. La mère donne à sa fille d'excellentes leçons sur les lectures offertes en si grand nombre maintenant aux jeunes personnes, romans, journaux, etc. Puis la vie active recommençant avec la belle saison, on s'occupe des abeilles, des poussins, des vers à soie, de la moisson, avec intérêt et activité. On se promène

en étudiant les insectes. On voyage même pour voir la mer et s'y baigner, ce qui amène tout naturellement l'explication des procédés par lesquels le sel s'obtient, et la description des étangs où la mer le dépose. La pêche, les poissons et les mollusques viennent à leur tour fournir des tableaux animés et des connaissances nouvelles; puis, après la description d'Aigues-Mortes et de la tour de Constance qui servit de prison à des femmes protestantes qui refusaient d'abjurer, le volume se termine par un chapitre sur la première communion. C'est une espèce de conclusion qui recueille ainsi toutes les bonnes leçons prises dans l'étude des objets extérieurs.

CONSEILS AUX MÈRES sur l'éducation de leurs enfans, par **JOHN TODD**. Traduit de l'anglais par le traducteur du *Jeune chrétien*. 1845, Paris, chez Delay; Prix: 30 cent. Lausanne, libairie Bridel.

« Il y a un don qu'une mère peut accorder à son enfant, le don le plus riche de l'univers. Elle ne peut lui donner les distinctions terrestres... Mais elle peut faire quelque chose de bien plus grand... Mère! quand les peines de cette vie auront fini, si, debout sur la montagne de Sion, entourée de vos enfans, vous pouvez dire: Me voici, Père, moi et les enfans que tu m'as donnés.... voudriez-vous échanger cette heure-là pour tout ce qu'a jamais souhaité le cœur d'un homme! Prenez donc ces enfans, et élevez-les dans la connaissance et la crainte de Dieu; et ce bonheur, et mille autres bonheurs, seront votre partage à jamais. »

ESSAIS SUR LE PENTATEUQUE, ou éclaircissemens sur les principales difficultés que présente la lecture des livres de Moïse. Par J. H. **GRANDPIERRE**, Directeur de l'Institut des missions évangéliques, et pasteur de l'Eglise réformée de Batignolles. 1844. Paris, librairie Delay, 2, rue Tronchet. Lausanne, chez G. Bridel. Prix: 6 francs de France.

Un tel sujet, délicat, utile et hardi, était difficile à aborder en face, surtout dans un livre destiné, non pas à une classe particulière et savante, mais au public. M. Grandpierre n'a point éludé les exigences de sa tâche, ni par conséquent trompé l'intérêt puissant qui s'attache à des points si graves et où des explications sont si nécessaires. Ainsi on trouve à leur place, entr'autres choses particulièrement ardues à développer, les chapitres sur la moralité des patriarches, sur l'enlèvement des vases d'Egypte par les Hébreux, sur l'extermination des Cananéens par les Israélites, sur la loi cérémonielle, etc. Ces matières pleines d'une obscurité si sévère, sont traitées, comme les autres, avec une franchise, un naturel et une variété pleine d'érudition. Avec les notions actuelles de l'histoire, de la géologie, de la linguistique même et des thèmes théologiques, M. Grandpierre suit pas à pas les choses étonnantes ou miraculeuses du Pentateuque, et fait ainsi une espèce de commentaire historique sur les récits contenus dans ce livre sublime et redoutable de l'Ancien Testament. Le rôle d'une annonce est trop modeste pour qu'elle puisse se permettre des éloges qui ressembleraient à un jugement qui n'appartient ici qu'à des théologiens experts; nous dirons seulement que la manière, le style et les idées de ce livre nous ont paru mériter le meilleur accueil de la part du public. Parmi ses qualités, il faut compter dans un rang essentiel celle d'être d'une lecture très-agréable, parfaitement accessible et toute française.

(*La suite du Bulletin au prochain numéro.*)

A NOS LECTEURS.

La *Revue Suisse*, transférée à Neuchâtel dès le mois de juillet passé, doit à ses lecteurs quelques mots explicatifs sur ce changement dans les conditions extérieures de sa publication. Nous ne saurions entrer, à cette heure, dans le récit des circonstances particulières qui ont amené ce résultat, récit sans intérêt pour les lecteurs de la Revue: il nous suffira de toucher rapidement ici quelques points sur lesquels ils sont en droit de nous demander des éclaircissemens.

Hâtons-nous avant tout de le dire: en changeant de lieu d'impression, la *Revue Suisse* reste ce qu'elle a été dès son origine, et tout particulièrement ce qu'elle est devenue sous la direction de M. le professeur Olivier. Elle continuera donc à être, comme par le passé, un organe de la vie intellectuelle dans notre pays, un centre de publicité littéraire, et un moyen de communication avec les pays voisins, destiné à nous initier, tout en demeurant fidèle à notre

point de vue national, à ce qu'il y a de plus saillant au dehors dans les productions du jour, et dans le mouvement des esprits. Ceux qui ont suivi avec quelque attention la Chronique de la *Revue Suisse*, savent comment elle a réalisé cette dernière partie de son programme, relativement à la France, en livrant sur ce pays, sur ses mœurs et sa vie littéraire des renseignemens précieux puisés ailleurs encore que dans les journaux et les recueils connus. En apprenant à nos lecteurs que la Chronique de la Revue continuera d'être rédigée par M. Olivier, nous leur donnons la meilleure garantie que rien ne sera changé dans le caractère essentiel du journal. Seulement, nous chercherons à faire pour l'Allemagne, — mais dans des proportions naturellement moins étendues, — ce que la Chronique a fait jusqu'ici pour la France, et nous espérons avoir, sous ce rapport, l'assentiment de nos lecteurs.

Dans une publication telle que celle-ci, qui s'adresse avant tout à la Suisse, ce serait méconnaître une part de notre mission que de ne pas chercher à établir, entre la Suisse allemande et la Suisse française, de fréquentes communications intellectuelles, en les initiant tour-à-tour aux principaux résultats de l'activité littéraire et scientifique de chacune d'elles; ce sera contribuer peut-être à resserrer les liens qui unissent des cantons de langues différentes, que de s'occuper de leurs intérêts littéraires, et étudier les écrivains et les livres dont s'honore la patrie tout entière.

La partie scientifique, jusqu'à présent fort restreinte dans la Revue, y prendra désormais quelques développemens. La tâche de notre recueil sera ici de tenir le lecteur au courant de ces progrès de la science, auxquels, de nos jours, il n'est permis à personne de demeurer étranger. Nous avons, pour nous encourager dans l'accomplissement de cette œuvre de popularisation relative de la science, la promesse d'une collaboration active de la part d'hommes dont le nom seul est déjà une garantie de succès. MM. AGASSIZ, DUBOIS DE MONTPERREUX, E. DESOR, H. HOLLARD, GUYOT, LESQUEREUX, etc., nous ont donné l'assurance de leur concours. L'absence du premier d'entre eux, qui, comme le savent nos lecteurs,

se prépare dans ce moment même à un lointain voyage scientifique, sera même pour la Revue l'occasion de publications assez fréquentes, par lesquelles nous jouirons de l'avantage de voir ce savant distingué rester en communication suivie avec son pays.

Toutefois, la plus grande place sera toujours réservée, dans la Revue, aux compositions littéraires et historiques, aux travaux de critique et d'imagination, à l'examen des questions intellectuelles et morales qui, jusqu'ici, ont formé tout particulièrement son champ d'activité. Ici, comme par le passé, ses tendances littéraires seront toujours relevées et impartiales, et elle continuera à offrir un organe indépendant et digne à la fois aux littérateurs de la Suisse française, pour laquelle particulièrement elle a été fondée. Elle publiera successivement des articles de MM. J. OLIVIER, A. VINET, CH. BERTHOUD, CH. PRINCE, F. DE ROUGEMONT, GIRARD-BLUMER, FÉLIX CHAVANNES, CH. AUTIGNY, FRÉD. CHAVANNES, AIMÉ HUMBERT, J. PETIT-SENN, DAGUET, AUDEMARS, etc.

La politique proprement dite, jusqu'ici à-peu-près étrangère à la Revue, y tiendra, s'il se peut, moins de place encore à l'avenir. Elle se bornera à donner, de temps à autre, un narré fidèle des principaux événemens qui surviennent en Suisse, et qui sont dans une relation étroite avec les destinées de la patrie tout entière. Abordant les questions de ce genre d'une manière générale, et seulement dans leur rapport avec les idées et les mœurs, elle restera complètement étrangère à la polémique du jour.

Voilà les points essentiels sur lesquels la *Revue Suisse* avait à s'expliquer. Comme on le voit, rien n'est modifié au fond même de cette publication littéraire; son but, ses ressources, son champ d'action n'ont pas changé. Seulement, à mesure que nous entrons dans une période nouvelle, nous éprouvons le besoin de solliciter encore, de la part de tous ceux dont la bienveillance nous est acquise, une coopération et un intérêt plus actifs. Les difficultés de notre tâche, son importance et son utilité chaque jour mieux comprises, semblent nous donner quelques droits à ce concours, et nous font espérer, de la part du public éclairé, un indulgent

intérêt. Nous ferons de notre part tout ce qui nous sera possible pour nous en montrer de plus en plus dignes.

Tout ce qui concerne l'administration et la rédaction de ce journal, doit être adressé désormais au Bureau de la *Revue Suisse*, à Neuchâtel.

H. WOLFRATH, éditeur.

Conformément à ce qui est dit ci-dessus, la *Revue Suisse* vient de passer entre les mains d'un nouvel éditeur, M. Wolfrath, et se publiera désormais à Neuchâtel. Le rédacteur précédent continuera, par des articles de fonds et par la Chronique littéraire, de prendre une part active dans la collaboration de ce recueil.

J. OLIVIER.

Lausanne, 25 juillet 1845.

SCIENCES NATURELLES.

ESSAI SUR LA GÉOGRAPHIE DES ANIMAUX.

(Extrait des leçons données à l'Académie de Neuchâtel par M. le professeur Agassiz).

« Tous les êtres organisés, les plantes aussi bien que les animaux, ont une patrie. L'homme seul est répandu sur la surface entière de la terre. » Telle est la proposition que M. Agassiz a choisie pour programme de son Cours sur la géographie des animaux. Au premier abord une proposition pareille semble quelque peu paradoxale, surtout lorsqu'on la juge du point de vue social et politique. Et pourtant rien n'est plus vrai lorsqu'on se place au point de vue de la création tout entière. La terre a été créée en vue de l'homme; les droits qu'il a sur elle lui sont acquis par son intelligence et sa perfectibilité, c'est pourquoi il est chez lui partout où il réussit à maîtriser les forces de la nature. Les animaux au contraire, quelle que soit leur agilité ou leur force, sont comme parqués dans des régions déterminées dont il ne leur est pas loisible de franchir les limites, ou vers lesquelles ils sont toujours ramenés, lorsqu'ils s'en écartent momentanément.

La démonstration de cette vérité est due principalement aux travaux des naturalistes modernes. On savait sans doute depuis longtemps que certains animaux habitaient exclusivement certaines régions et ne se trouvaient pas dans d'autres ; mais on ne voyait dans ce fait qu'une conséquence du climat, et à ce titre on trouvait tout naturel que le chameau, l'éléphant, le lion, l'autruche, etc., ne vécussent pas dans les régions froides, tandis que les animaux à

épaisse fourrure, tels que les zibelines, les martes et les oiseaux au plumage touffu, les eiders, les harles, etc., recherchaient ces mêmes régions.

Telle n'est cependant pas la véritable cause de la répartition des animaux. Il existe une liaison plus intime entre les êtres vivans et le coin de terre qui les a vus naître. Cette liaison est indépendante à la fois et de l'instinct et de l'organisation, puisque l'homme et les animaux domestiques qu'il s'est associés s'y soustraisent; elle n'est pas non plus la conséquence des facultés locomotives, car s'il en était ainsi, les animaux qui se déplacent lentement et difficilement devraient avoir la patrie la plus limitée, et c'est précisément ce qui n'a pas lieu. Il est tel animal très-agile, le chamois de nos Alpes, par exemple, dont le rayon est bien plus borné que celui du limaçon ou de tel autre mollusque. On peut même affirmer que la faculté de se mouvoir librement, dont les animaux sont doués, est le moyen le plus actif que la nature emploie pour les maintenir dans les limites primitives de leur distribution géographique.

La géographie des plantes a devancé de beaucoup celle des animaux, et depuis les immortels travaux de M. Alex. de Humboldt, l'étude de la répartition des végétaux à la surface du globe est devenue une science aussi exacte que peuvent l'être les sciences d'observation. Pour peu qu'on y réfléchisse, ce résultat n'a rien que de très-naturel. Ce sont les plantes qui donnent à la terre son caractère physique le plus saillant, et la liaison intime qui existe entre le climat et la végétation fait qu'il est bien plus facile de tracer les limites des zônes végétales, que de distinguer les limites des différentes faunes. Ainsi, en allant des régions tropicales vers les pôles, ou en s'élevant des plaines sur les plus hautes montagnes, on voit toute une grande famille de plantes, les palmiers, par exemple, disparaître peu-à-peu pour faire place à nos forêts de chênes, de hêtres et de sapins. Plus loin celles-ci disparaissent à leur tour, la végétation en arbre dépérit, et le sol ne se recouvre plus que d'herbes, de mousses et de lichens.

Pourquoi la géographie des animaux n'a-t-elle pas fait les mêmes progrès que la géographie des plantes? On peut indiquer deux causes de cette infériorité de nos connaissances zoologiques. La première, c'est que la majeure partie des animaux habitent au sein des eaux où ils se soustraisent facilement à nos recherches. Le rapport est inverse à cet égard entre les animaux et les plantes. Celles-ci sont

essentiellement terrestres (les plantes marines sont relativement peu nombreuses); tandis que l'Océan est la véritable patrie, le sol du règne animal. Il suffit, pour s'en convaincre, de rappeler la quantité innombrable de poissons, de crustacés, de vers, de mollusques, de polypes qui y font leur séjour, et par dessus tout, ces myriades d'êtres microscopiques qui ont joué de tout temps un rôle si important dans l'histoire de notre globe ; il suffit de rappeler ce beau résultat des travaux d'Ehrenberg, savoir, que la plupart des couches qui composent l'écorce de notre globe, contiennent des infusoires et des foraminifères, et que plusieurs d'entre elles sont presque entièrement formées de leurs débris. Enfin les polypes eux-mêmes, qui ont formé des massifs si étendus de nos roches stratifiées, et qui bâtissent encore des îles entières, sont aussi des animaux marins, pour la plupart d'une petitesse extrême, quand on les considère isolément.

Malgré l'apparente uniformité de l'élément liquide, les animaux n'y sont pas répandus au hasard. Chaque espèce a son rayon qu'elle ne quitte pas, et au delà duquel on ne la retrouve plus. C'est ainsi que les poissons de la Méditerrannée, que Rondelet a décrits et figurés avec tant de soins, il y a trois siècles, s'y retrouvent tous de nos jours. De même, ceux que Marcgraf a recueillis au Brésil, se pêchent encore de nos jours dans les mêmes localités. La navigation n'a apporté aucun changement important dans la distribution des espèces.

Une seconde cause de l'imperfection de nos connaissances en géographie zoologique, c'est la difficulté de bien déterminer les espèces marines, dont nous possédons en général des collections moins complètes dans nos Musées que des espèces terrestres. Une statistique exacte des animaux marins n'est même possible que depuis que l'on a commencé à étudier monographiquement les différentes familles, et que l'on a ainsi appris à en distinguer toutes les espèces, en comparant les analogues de différens parages et en recueillant soigneusement les données relatives à leur habitation.

La faculté de se déplacer, avons-nous dit, n'est pas une condition essentielle de la localisation ou de la dispersion des animaux. Il faut bien que cela soit, puisque les huitres et tant d'autres mollusques qui restent toute leur vie attachés au sol, sont malgré cela répandus sur des espaces considérables. On pourrait même prétendre qu'à certains égards la fixité facilite la diffusion, par la raison que

si les huitres, par exemple, sont fixes, elles sont par là-même dans l'impossibilité de chercher un emplacement convenable pour y déposer leurs œufs, qui sont ainsi entraînés par les courans loin du lieu de leur origine, semblables à ces graines de plantes qui deviennent le jouet des vents. Les poissons au contraire, qui sont doués pour la plupart d'une facilité de locomotion très-grande, en déposant leur frai à l'abri des courants et des vents, les soustraisent ainsi à une dispersion indéfinie.

Le climat, non plus que la locomotion, ne peut être la cause essentielle de la localisation des animaux ; son influence est même bien moins grande ici que dans la distribution géographique des plantes. Ce n'est pas à dire que les animaux soient complètement indépendans des conditions climatériques ; ce serait se refuser à l'évidence que de l'affirmer; seulement, pour être au second rang, ces influences, n'en sont pas moins sensibles, et elles se manifestent d'une manière directe, dans les différens groupes, suivant leur organisation. Ainsi, dans une même classe, les animaux carnivores auront un rayon bien plus étendu que les herbivores, parce que leur nourriture sera à-peu-près partout la même. Ceci nous explique, par exemple, pourquoi l'on a vu des tigres du Bengale faire des excursions jusqu'aux confins de la Sibérie. Les herbivores, au contraire, par cela même qu'ils se nourrissent de plantes, sont restreints à des espaces plus limités, en rapport avec les zônes de végétation. Les éléphans fossiles trouvés en Sibérie sont beaucoup plus importans pour l'histoire des révolutions du globe que ne le seraient des ossemens de grands carnassiers, par la raison qu'ils supposent une végétation bien autrement vigoureuse que ne l'est de nos jours la végétation des bords de la Lena. On peut faire la même observation à l'égard des oiseaux. Dans cette classe comme dans celle des mammifères, les oiseaux de proie tels que les aigles, les vautours, etc., ont un rayon bien plus grand que les granivores et les gallinacés (les tétras, les faisans, etc.) Cependant, malgré la grande facilité qu'ils ont à se déplacer, les oiseaux, même les plus errans, reconnaissent des limites qu'ils ne franchissent pas. Le condor, par exemple, qui habite les Cordillières, ne remonte pas dans les régions boréales de l'Amérique, et cependant ce n'est pas le froid de ces régions qu'il craint, puisqu'on le voit souvent s'élever à tire d'aile jusqu'au dessus des plus hautes cîmes des Andes, et disparaître aux regards

dans des régions où certainement la température est bien plus froide que dans le nord de l'Amérique, en même temps que l'air y est singulièrement raréfié.

Enfin une dernière preuve que la diversité des animaux, selon les stations qu'ils habitent, ne dépend pas directement des circonstances extérieures, c'est la différence qui existe sous ce rapport entre les localités situées sous les mêmes latitudes, et ayant à-peu-près le même climat : ainsi les animaux d'Europe ne sont pas les mêmes que ceux des côtes orientales de l'Asie tempérée, ni ceux-ci les mêmes que ceux de l'Amérique du Nord. Bien plus, les différences sont à certains égards aussi tranchées qu'elles pourraient l'être entre les régions tropicales et polaires d'un même continent. C'est ce dont les trois presqu'îles de l'hémisphère austral, l'extrémité des continens américain, africain et australien, nous offrent un exemple frappant. Il suffit pour s'en convaincre de rappeler la singulière organisation des mammifères de la Nouvelle-Hollande, dont Cuvier a fait son ordre des *Marsupiaux,* qui mettent bas leurs petits dans un état de débilité extraordinaire, et les reçoivent ensuite dans une poche placée sous le ventre, où ils subissent en quelque sorte une seconde gestation. Puis l'Amérique nous offre un type non moins exclusif dans ses mammifères dépourvus de dents incisives et que l'on appelle pour cette raison *Edentés,* tels que les tatous, les paresseux, les fourmiliers, etc.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter la valeur de ces divisions; c'est un sujet sur lequel nous aurons l'occasion de revenir. Ce qu'il nous importe de savoir dès à-présent, c'est que ces différences, qui correspondent à des régions plus ou moins nettement circonscrites, sont assez significatives pour qu'on ait cru devoir en faire la base des grandes divisions du règne animal.

Enfin l'Afrique possède aussi une quantité d'animaux qui lui sont propres, entre autres divers genres de Pachydermes. Nous citerons surtout comme exemple, les rhinoceros si nombreux près du cap de Bonne-Espérance.

Il serait bien difficile d'indiquer la cause de ces différences profondes et de dire pourquoi il n'y a pas de marsupiaux en Afrique, ni d'édentés en Australie. Peut-être la science n'arrivera-t-elle jamais à résoudre cette question. Aussi bien faudrait-il pour cela remonter à la pensée même du Créateur. Or notre horison scientifique est encore trop borné pour pénétrer jusqu'à cette source

première de toutes choses. Qu'il nous suffise donc de reconnaître que c'est là qu'il faut chercher la solution définitive de tous ces phénomènes, et sachons nous borner, pour le présent, à étudier les conditions physiques du monde extérieur tel qu'il se présente à nos regards, sans nous égarer dans un dédale d'hypothèses.

Déjà nous avons pu inférer de l'étude des fossiles enfouis partout dans les couches de la terre, que la répartition des animaux dans deux des continens que nous venons de mentionner, est antérieure à l'état de choses actuel, et ne dépend pas par conséquent des combinaisons physiques et climatériques de notre époque. C'est un fait aujourd'hui acquis à la science que les mammifères fossiles tertiaires d'Amérique sont pour la plupart des édentés, tandis que d'un autre côté les fossiles de la Nouvelle-Hollande qu'on a signalés jusqu'à présent, sont à-peu-près tous des marsupiaux. Ce fait est d'une haute importance, et pourra servir de point de départ pour remonter toujours plus haut vers l'origine des êtres créés.

Parmi les nombreuses considérations philosophiques qu'on peut rattacher à ce fait, nous n'en mentionnerons qu'une, c'est que les animaux n'ont pas été adaptés à des conditions d'existence données à la surface du globe, mais que notre terre a été modifiée en vue des êtres qui devaient l'habiter.

Il est une autre différence dont on ne saurait pas davantage contester la haute importance, c'est celle qui existe entre les animaux d'une même famille suivant la nature des climats qu'ils habitent. Les espèces des tropiques sont non seulement supérieures à celles des régions froides et tempérées, mais il y a des genres et des familles entières qui leur sont propres, et ce sont d'ordinaire les plus parfaites. C'est ainsi que les singes, qui sont les plus développés des mammifères, appartiennent exclusivement aux régions chaudes, tandis que les cétacés qui sont au bas de l'échelle de cette classe, appartiennent presque tous aux régions froides. Les grands pachydermes des régions tropicales semblent faire exception à cette règle; mais pour comprendre les lois de leur distribution actuelle, il faut se rappeler que les mammifères les plus anciens appartiennent pour la plupart à cette famille, et c'est un fait général que les analogues actuels des premiers types de toutes les classes se retrouvent dans les pays chauds, rappelant ainsi la température plus élevée des époques antérieures à la nôtre.

Les oiseaux nous offrent quelque chose de semblable, en ce que

les autruches et en général les oiseaux coureurs qui rappellent un peu les mammifères par leur démarche, habitent les régions les plus chaudes du globe. Les perroquets, qui représentent à bien des égards les singes parmi les oiseaux, ne dépassent guère non plus la zône tropicale; tandis que les oies, les canards, les goëlands, les pingouins, les manchots et toute cette troupe d'oiseaux stupides, sont propres aux contrées froides.

Dans la classe des reptiles les grandes tortues sont presque toutes tropicales, ainsi que la famille des crocodilles, la seule qui, par ses dents implantées dans des alvéoles, rappelle la dentition des grands reptiles de l'époque secondaire et même celle des mammifères ; tandis que les salamandres sont propres à la zône tempérée.

La classe des poissons est tout aussi différenciée suivant les zônes; des familles entières, celles des orbes épineux, des balistes et des coffres, appartiennent exclusivement aux mers tropicales, tandis que d'autres, les vrais saumons, par exemple, sont des poissons des régions tempérées froides. De plus, les poissons sont en général revêtus de couleurs beaucoup plus brillantes dans les contrées tropicales que vers le nord.

On peut signaler des rapports tout-à-fait semblables entre les animaux des classes inférieures. Qui ne sait que les insectes des tropiques sont en général de plus grande taille et parés de teintes plus brillantes que les types correspondans du Nord? Il suffit de rappeler les grands papillons du Brésil, les gigantesques sauterelles et les grands scarabées des régions voisines de l'équateur. Quant aux crustacés, je renvoie aux observations pleines d'intérêt et de vues nouvelles de M. Milne-Edwards sur leur distribution géographique.

Parmi les mollusques nous voyons les plus développés de cette classe, les seiches et les calmars, se restreindre, pour la plupart, aux mers des régions chaudes.

Enfin les polypes à polypiers sont presque exclusivement propres aux mers inter-tropicales.

Il résulte des exemples qui viennent d'être cités, qu'il existe une supériorité en faveur des régions chaudes; mais cette supériorité ne porte ni sur le nombre ni sur la taille des animaux : c'est une supériorité immatérielle, on pourrait presque dire intellectuelle; comme si la nature avait voulu que les mêmes régions qu'elle parait de ses plus riches flores, fussent aussi les plus variées sous le

rapport de la vie animale. Il n'y a que l'homme qui fasse exception à cette règle, et ceci est à nos yeux une autre preuve que sa vocation n'a rien de commun avec celle des animaux, et doit être jugée d'un point de vue différent.

Mais de ce que les types sont supérieurs et les espèces plus nombreuses dans les régions chaudes, il ne faudrait pas en conclure que les régions froides soient moins peuplées. Sans doute il y a moins d'espèces, mais cette infériorité se trouve en quelque sorte compensée par le nombre des individus. Qui ne se rappelle les nuées d'oiseaux aquatiques qui nichent sur les côtes des îles et des continens septentrionaux? Qui ne songerait à ces myriades de poissons qui, à une époque fixe de l'année, descendent des régions polaires vers les régions tempérées, où ils offrent un appât toujours nouveau à un trafic très-important?

Il est vrai que la compensation s'établit surtout par les animaux marins, et c'est précisément parce qu'on n'en tient pas assez compte d'ordinaire, qu'on s'imagine assez généralement que les régions polaires sont privées de vie. A cet égard on ne saurait trop insister sur l'influence des deux milieux dans lesquels les animaux peuvent se développer. Des îles entières qui n'ont que peu ou point d'animaux terrestres, et sur lesquelles toute végétation disparaît ou dépérit, ont leurs côtes habitées par de nombreux animaux marins, des troupeaux de phoques, de dauphins, des nuées de saumons, des myriades de méduses, des vers, des coquilles, etc., et ceci confirme ce que nous avons dit plus haut des conditions d'existence en général, savoir que l'océan et non la terre est le siége principal de la vie animale.

Des faunes.

On donne le nom de *faune* à l'ensemble des animaux d'une contrée, quel que soit du reste l'élément qu'ils habitent, qu'ils soient terrestres, fluviatiles ou marins. Parmi les animaux qui composent une faune, il y en a qui appartiennent à des types que l'on retrouve ailleurs avec la même profusion; d'autres qui n'ont qu'un petit nombre de représentans étrangers à la faune qu'ils caractérisent en général; d'autres enfin qui sont exclusivement propres à une seule contrée, tels sont, par exemple, les ornithorhynques dans la Nouvelle-Hollande, les paresseux en Amé-

rique, la giraffe en Afrique, le morse dans le Nord. Une faune sera par conséquent d'autant plus facile à caractériser qu'elle possédera un plus grand nombre d'animaux qui lui soient propres, et que les autres auront moins d'analogie avec ceux des régions voisines. Suivant que les espèces caractéristiques seront des animaux de terre ou de mer, on appellera la faune *terrestre* ou *maritime ;* c'est ainsi que les îles de coraux de la Polynésie, qui nourrissent très-peu de mammifères et d'oiseaux, ont une faune *essentiellement maritime.*

Les habitans des eaux douces fournissent aussi d'excellens caractères pour la circonscription des faunes. Les poissons et les autres animaux fluviatiles des différens grands bassins hydrographiques ne diffèrent pas moins entre eux que les mammifères, les oiseaux, les reptiles et les insectes des terres que ces fleuves arrosent. Quelques auteurs ont cependant voulu séparer les animaux d'eau douce des animaux terrestres et marins, et en faire des catégories à part, sous le nom de faunes *fluviatiles.* Mais la population des rivières et des lacs est trop intimément liée à celle des rivages, pour que cette distinction puisse être rigoureuse. D'ailleurs les rivières elles-mêmes n'établissent jamais une séparation entre les faunes terrestres. Par la même raison les faunes méditerranéennes ne sauraient être complètement isolées des faunes terrestres, et nous verrons plus tard que les animaux d'Europe ne cessent pas avec la Méditerranée, mais qu'ils se retrouvent sur la rive méridionale de cette mer, jusqu'à l'Atlas. Nous distinguerons par conséquent nos régions zoologiques d'après l'ensemble des espèces qu'elles renferment, plutôt que d'après l'élément dans lequel les animaux sont appelés à vivre.

Si les grandes divisions de la géographie des animaux sont primordiales et indépendantes du climat, on ne saurait en dire autant des subdivisions ultérieures ou des *provinces zoologiques.* Celles-ci sont au contraire intimément liées aux conditions de température, de sol et de végétation, et c'est en particulier le cas des faunes terrestres. L'hémisphère boréal présente même, à cet égard, un phénomène de distribution géographique des espèces animales très-remarquable, dans l'uniformité de sa faune arctique, qui compte un grand nombre d'espèces identiques dans les trois continents qui convergent vers le pôle Nord, comparée à la diversité des faunes tempérées et tropicales. La faune arctique s'étend aussi loin que

dure l'uniformité des régions froides et nues du Nord. Mais du moment qu'apparaissent les forêts et qu'un sol plus propice permet un plus grand développement de la vie animale et de la végétation, nous voyons non seulement les faunes se diversifier d'après les continents, mais nous observons en outre des différences tranchées entre les diverses parties d'un même continent; c'est ainsi que dans l'ancien monde les animaux ne varient pas seulement du cercle polaire à l'équateur, mais aussi dans la direction opposée, si bien que les animaux de la côte occidentale d'Europe ne sont pas les mêmes que ceux du bassin de la mer Caspienne, ou que ceux de la côte orientale d'Asie, ni ceux de la côte orientale d'Amérique les mêmes que ceux de la côte occidentale. En poursuivant cet ordre de faits, on peut ainsi distinguer une vingtaine de faunes que nous allons passer successivement en revue, en commençant par les faunes terrestres.

Des faunes terrestres.

La première faune dont il importe de bien connaître les limites, est la *faune arctique;* elle offre, comme nous venons de le voir, le même aspect dans les trois parties du monde qui convergent vers le pôle Nord. L'ubiquité des animaux qui l'habitent, sur tous les points de son étendue, en forme le caractère essentiel, et il résulte de là, pour cette faune, une uniformité que l'on ne retrouve dans aucune autre région. Les espèces continentales y sont sans doute peu nombreuses, mais les individus s'y trouvent en revanche en très-grande abondance. Il y a ici une opposition bien remarquable entre le règne animal et le règne végétal : tandis que les plantes se rabougrissent ou disparaissent à-peu-près complètement, dans le Nord, les animaux persistent, avec une étonnante profusion, au sein de l'élément liquide. Rien ne serait par conséquent plus faux que de vouloir appliquer aux animaux de ces régions la même mesure qu'aux plantes; car s'il y a une infériorité chez eux, comparativement aux animaux des climats chauds, cette infériorité est d'une tout autre nature. Nous ne voyons point, en effet, comme dans le règne végétal, des classes entières disparaître devant la rigueur du climat; bien au contraire, toutes les classes du règne animal, à la seule exception des reptiles, ont des représentans plus ou moins nombreux dans la faune arctique. La taille des animaux

n'en souffre pas non plus d'une manière générale; car si les ressortissans arctiques de certaines classes, particulièrement des insectes, sont de plus petite taille que leurs analogues des tropiques, il ne faut pas oublier d'un autre côté, que les baleines et les grands cétacés en général, habitent de préférence les régions froides et compensent ainsi, à bien des égards, l'infériorité des autres classes, quant à la taille. Enfin, si les animaux du Nord frappent moins par leur parure, si leurs couleurs sont moins brillantes, ce n'est pas à dire qu'ils soient pour cela plus uniformes. Leurs teintes sont à la vérité plus modestes, mais non moins variées dans leur distribution et dans leur arrangement.

Les limites de la faune arctique sont faciles à tracer; il faut y comprendre tous les animaux vivant au delà de la limite où finissent les forêts, et qui habitent par conséquent des contrées nues. Ceux qui se nourrissent de chair chassent aux poissons, aux coquilles et au Lemming, petit rongeur de la taille du rat; ceux qui vivent de substances végétales sont en moins grand nombre et recherchent les mousses et les lichens. Quelques graminées servent de pâture aux ruminans, et les graines du *Polygonum viviparum* deviennent la nourriture des petits oiseaux granivores, tels que les linottes et les bruants. Les espèces qui vivent sur les bords de la mer, se nourrissent d'animaux marins, qui eux-mêmes se mangent les uns les autres.

Les plus grands mammifères qui peuplent cette zône sont: l'ours blanc, le morse, le renne, l'élan, de nombreuses espèces de phoques, le narwal, le cachalot et des baleines en abondance.

Les oiseaux ne sont pas moins caractéristiques; on y trouve quelques aigles maritimes et des échassiers, en petit nombre. Mais ce sont surtout les oiseaux aquatiques de la famille des Palmipèdes qui dominent. Les côtes des continens et une foule d'îles sont peuplées par des nuées de Fous de Bassan, de cormorans, de pingouins, de pétrels, de canards, d'oies, de harles, de mouettes, de stercoraires et de goëlands aussi grands que des aigles et vivant comme ceux-ci de rapine.

On ne connaît aucun reptile dans cette zône. Les poissons y sont en revanche très-nombreux, ainsi que divers types appartenant aux classes inférieures des vers, des crustacés, des mollusques, des échinodermes et des méduses.

Quoique la faune arctique soit essentiellement comprise dans le

cercle arctique, la limite organique de cette faune ne correspond cependant pas rigoureusement à cette ligne, mais bien plutôt à l'isotherme de zéro, dont les contours présentent de nombreuses sinuosités. Cette limite est encore plus naturelle quand on la fait coïncider avec celle de la disparition des arbres; elle circonscrit alors ces immenses plaines du Nord que les Samoyèdes appellent *Tundras* et les Anglo-Américains *baren Land.*

A la zône glaciale, qui renferme la faune arctique, succède la *zône tempérée*, comprise entre les isothermes de 0 et celles de 21 à 22°, caractérisée par ses forêts de sapin, ses Amenthacées et ses arbres fruitiers, et au sein de laquelle s'élèvent, comme des ilots, les hautes régions des Alpes dont la végétation rappelle, à bien des égards, la zône glaciale. Cette zône forme au point de vue de la géographie des animaux un tout bien caractérisé. C'est la patrie des ours, des belettes, des martes, des loutres, des loups, des renards, du cheval, de l'âne, d'une grande quantité de cerfs, de chevreuils, de chèvres, de brebis, de bœufs, de lièvres, de rats, etc. Le sanglier est un de ses animaux les plus caractéristiques, car il est répandu depuis l'Atlas jusqu'en Norwège et depuis les Pyrénées jusqu'en Chine. Mais avant d'étudier les caractères organiques de cette zône, nous devons jeter un coup d'œil sur sa constitution physique. Ce sera le sujet d'un prochain article.

MALESSERT.

XXXVII [1].

Cependant la fatigue recommençait à se faire sentir, et, malgré sa courtoisie, qu'il avait la pédanterie ou la prétention, comme on voudra, de pousser jusqu'à ne pas être impoli dans ses pensées et ses suppositions à l'égard d'autrui, le ponctuel chevalier trouvait qu'on lui faisait notablement dépasser l'heure habituelle de son coucher, qu'on mettait une lenteur par trop respectueuse à remplir le plus important devoir de l'hospitalité.

— Que diantre peuvent-ils avoir tant à combiner et arranger? disait-il à madame de Préverenges, placée à côté de lui. Il est vrai que nous sommes sept. Mais c'est une maison bien montée : nous avons, au rapport de Josué, deux chambres et quatre lits à notre disposition. Aussi, en se serrant un peu, il y aura place pour tous : une chambre et deux lits à partager entre vous, Lise et ma petite folle; l'autre chambre et les deux autres lits pour Josué, Fernand, Sylvestre et moi. Nous vous laissons la part du lion, mais c'est juste, et nous ne songeons point à réclamer. Nous ne tenons pas même à une hiérarchie bien rigoureuse dans l'ordre des couvertures et des matelas. Quatre bottes de foin suffiront : va, Josué, va le leur expliquer....

[1] Voir les livraisons de mars, d'avril, de mai, de juin et de juillet, p. 141, 209, 261, 337 et 389 de ce volume.

Mais, en ce moment, la maîtresse de la maison vint dire que tout était prêt, qu'on voulût bien se donner la peine de monter. Elle prit la lampe, et tous de la suivre à la fois, personne ne sachant au juste qui elle avait appelé les premiers, et chacun étant bien aise de voir où les autres seraient cantonnés. Tous se trouvèrent ainsi, à la suite de leur guide, dans une grande chambre haute, où nos voyageurs commençaient à se regarder d'un air d'incertitude et d'embarras, lorsque l'hôtesse leur tint ce petit discours : il n'étonnera point ceux qui connaissent les habitudes des montagnards, leur monde souvent tout le rebours du nôtre, mais au fond ni plus ni moins naturel, enfin les imaginations étonnantes, mais cordiales, qui peuvent leur venir à l'esprit en fait de politesse. — « Voilà ! leur dit donc la maîtresse du logis, d'un air où, à travers sa timidité naturelle, perçaient la certitude et la satisfaction d'avoir causé une surprise agréable à ses hôtes :—Voilà ! nous avons pensé avec mon mari qu'il vous ennuierait d'être les uns dans une chambre, les autres dans une autre ; et, comme celle-ci est assez grande, nous y avons transporté les lits de la seconde, qui est beaucoup plus petite : c'est ce qui a retardé ; avec ça que l'un des lits est un peu dur à démonter et à remonter. Mais à présent c'est fait ; et vous serez bien mieux ainsi tous en famille : si vous êtes comme moi qui ne dors guère quand je découche, vous pourrez au moins causer pendant la nuit pour vous désennuyer »

Cela dit tout d'une haleine et sans la moindre idée d'une objection quelconque, elle posa la lampe sur un grand poële de grès, situé au milieu de la salle, et s'en alla. On n'entendait plus le bruit de ses pas dans la galerie attenante et sur les marches de bois de l'étroit escalier, que chacun était encore dans la stupéfaction silencieuse où ce trait singulier d'hospitalité montagnarde avait plongé les belles voyageuses et même les voyageurs.

XXXVIII.

Que faire ? Rappeler la candide hôtesse ? mais on ne savait trop où la prendre, dans le dédale d'un manoir rustique dont elle avait abandonné à ses hôtes la partie la plus distinguée, par conséquent la moins accessible. Et puis démonter et retransporter tous ces lits? le reste de la nuit y passerait. Il fallut bien prendre le parti de rire et de se résigner : ce furent madame de Préverenges et Sylvestre

qui en donnèrent le signal. Celui-ci était trop véritablement amoureux pour faire de sottes railleries, ou des récriminations inutiles sur un incident fortuit qui n'était point si désagréable après tout, pensait-il : seulement je voudrais bien savoir ce qu'en dira ma grand'mère, ajoutait-il en lui-même ; mais son bon sens le gardait aussitôt d'y voir autre chose qu'un trait de mœurs qui ne l'étonnait point, et qui l'amusait. Quant à madame de Préverenges, elle était trop femme, et trop femme d'esprit, pour ne pas voir qu'avec un peu d'art et de naturel il était aisé de rendre la situation piquante, d'embarrassante qu'elle pouvait paraître d'abord. En revanche, pour la première fois de sa vie, Fernand se sentait muet et gêné : il essayait quelques plaisanteries, pour se remettre à l'aise ; mais il ne les faisait qu'à lui-même, car il ne parvenait jamais à les dire que très-bas, et personne ne les entendait. Lise, fort curieuse et même assez inquiète de ce qui pouvait arriver, s'efforçait de retenir derrière ses lèvres le rire folâtre qui s'y débattait, comme un papillon blanc dans une fleur vermeille, et qui menaçait à chaque instant de leur échapper. Le chevalier, plongé dans une méditation profonde, tenait la main étendue dans une attitude de commandement ; le bout de sa canne reposait sur le duvet de l'un des lits, véritable montagne de plume où elle faisait un creux, et allait se perdant à mesure que s'approfondissait la méditation du bon chevalier. Josué, attentif à ce geste qui semblait être un signe de possession, arrangeait déjà l'un des oreillers, relevait une des couvertures....

— Halte-là ! mon fidèle, lui cria son maître : halte-là ! Que personne ne bouge avant le commandement ! Il y a ici, comme vous voyez, deux différentes sortes de lits, et deux de chaque espèce, car c'est toute une généalogie ; mais les espèces sont séparées, et cela ne saurait être autrement. Il y a le lit ordinaire, le grand lit à rideaux, exhaussé sur quatre jambes plus ou moins alongées, et il y a le petit lit, ou *sous-lit,* comme l'appellent nos paysans, le lit à roulettes, *truckle-bed,* comme l'appellent les Anglais, ainsi que nous l'apprend leur grand poète Shakespeare, qui nous dit positivement que, dans la chambre du fameux héros sir John Falstaff, il y avait un de ces lits [1]. Du reste, remarquez que cette sorte de lits

[1] Le lecteur défiant n'a qu'à ouvrir les *Joyeuses Commères de Windsor* de Shakespeare, acte IV, sc. 5 : il se convaincra, par cet exemple, qu'il est impossible de prendre en défaut l'exactitude et la haute érudition du bon chevalier.

n'est qu'une variété de la grande espèce, car ils ont, comme les autres, une enveloppe ou carcasse, composée de quatre planches plus ou moins solidement jointes, et d'un fond plus ou moins solide aussi. Quant à l'intérieur, c'est une suite de stratifications et de couches, de terrains somnifères, sur lesquels il y a différens systèmes, mais moi je suis pour celui de Josué. Enfin, quant aux jambes de l'animal, dans le sous-lit ou la petite espèce, elles sont réduites, il est vrai, à l'état de pattes et cachées sous la carapace, mais pourtant elles existent, et, comme vous voyez, dit le chevalier en tirant l'un de ces lits, l'animal n'en marche pas moins, bien qu'on ne puisse apercevoir même le bout de ses pieds.

Le petit lit, en effet, se déroulant comme une allonge de dessous le grand, où pendant le jour il était logé, prit tout d'un trait, jusque vers le milieu de la salle, la place qui lui était assignée pendant la nuit.

— Hem ! fit le prudent chevalier : il n'y aura pas un grand espace neutre entre les camps ennemis, et je crois vraiment qu'ils se toucheraient si le second petit lit, qui sera le nôtre, courait directement dans le sens du premier. Mais ma canne est là pour défendre la frontière. Malheur à qui la franchira, ne fût-ce que d'un travers de main et en étendant un peu les bras pour bâiller ! il recevra sur les doigts, Fernand, je vous en avertis. Ainsi, mesdames, ne vous promettez point d'avoir peur. Vous serez bien tranquilles, là dans ce coin de la salle et, grâce à nos fatigues d'aujourd'hui, vous y dormirez mieux que chez vous, quoique tout habillées. Lise et Madeline auront le sous-lit qui, s'il n'est pas plus haut, est plus large en revanche qu'un canapé; vous, belle cousine, le grand, où vous serez fort à l'aise. De même, Josué et moi nous occuperons ici le lit principal; Fernand et Sylvestre le petit, situé à nos pieds. Ce dernier m'offrirait, je crois bien, une position meilleure, plus centrale, et d'où je pourrais plus rapidement me porter sur le point menaçant ou menacé; mais, en revanche, je dominerais moins aisément d'un coup-d'œil tout l'ensemble du terrain, et je n'aurais pas, généalogiquement, une place en rapport avec mon rang et avec mes états de service, c'est-à-dire soixante ans d'âge, passés au service de moi-même, car pour le service des autres, il est inutile d'en parler.

Après cette militaire harangue, dont le bon chevalier fut d'autant plus satisfait que, sans risquer d'être pris au mot par personne, il

s'y était un peu calomnié: —Attention ! dit-il, attention au commandement et à l'appel ! Vous, mesdames, là-bas ! nous, ici ! Toi, Josué, fais pour de bonnes raisons ce qu'on fait sans cause, mets-moi tout sens devant derrière, la charrue avant les bœufs, dans le lit qui nous est destiné : fais de la tête les pieds et des pieds la tête, pour que j'aie la mienne ici, près de nos jeunes gens, et mes pieds vers la paroi. Vous, messieurs, au contraire, dites-vous bien, et dès cet instant même, que vous ne devez avoir que nos deux bonnets, à Josué et à moi, pour point de mire et pour toute perspective ;

Du vieux bourgeois attiré par le bruit
Le bonnet blanc commence d'apparaître;
L'étudiant le voit, à la fenêtre,
Pyramider au milieu de la nuit.

Vous, Sylvestre, enfin, racontez-nous une histoire de votre façon, ou de celle de votre grand'mère, pendant que ces dames arrangent leurs coiffures et s'ajustent de leur mieux.

XXXIX.

— Ah ! dit Sylvestre, il est presque plus facile d'avoir des aventures que de les raconter. En voici une, pourtant, dont j'espère pouvoir me tirer en deux mots. Ce n'est rien, je vois même à présent que j'aurai de la peine à vous dire au juste ce que j'ai vu ou plutôt entendu. Cependant l'impression que j'en ai conservée est si forte qu'il me semble encore que j'y suis. C'était au commencement...

— Bien ! interrompit le chevalier : je vois que vous allez nous dire la date. Vous vous formez, Malessert ! Continuez, mon garçon. Vous nous disiez donc que c'était en l'année....

— Hélas ! non, je ne m'en souviens pas, répondit assez piteusement Sylvestre.

— Dites toujours ! inventez ! c'est reçu, mon garçon ! et, dans tous les cas, cela vaut mieux que de suer sang et eau, comme certains narrateurs, pour retrouver la date d'une aventure qui n'en est pas une, date qu'ils vous donnent enfin pour exacte, mais avec un remords secret qui les trouble et vous les rend suspects durant tout le cours de leur récit.

— Je me rappelle seulement la saison, poursuivit bonnement notre héros : c'était à la fin de juin ou au commencement de juillet. Je me trouvais tout seul dans des montagnes reculées ; j'étais arrivé là je ne sais d'où, sans y songer.

— Comment ? vous ne songiez à rien ? s'écria de nouveau le chevalier, peu satisfait.

— A rien dans ce temps-là, répondit tranquillement Sylvestre. La saison de l'alpage allait commencer, mais le paturage était encore désert, les chalets, vides et silencieux : personne dans les sentiers ; aucun troupeau sur les pentes vertes, et pas le moindre son de clochette pour vous saluer tout-à-coup au tournant des rochers ; rien que le silence et la paix habitant seuls la vallée en fleur. Un petit oiseau noir et blanc...

— Son nom ? demanda encore le chevalier.

— Je l'ignore, et je parie que lui-même n'en sait rien, dit Sylvestre : mais il est plus petit qu'une hirondelle, gracieux, léger, effilé ; son plumage, de deux seules couleurs bien tranchées, est d'un noir et blanc velouté ; je ne saurais mieux le comparer, pour cela, qu'à une fleur de fève qui aurait des ailes.

— Et voilà toute votre science ornithologique ! dit le chevalier : mais je n'ai jamais vu cet oiseau.

— Oui bien moi, dit Sylvestre, et j'aurais même pu le prendre si j'avais voulu. Evidemment, j'étais le premier être humain qu'il eût rencontré de sa vie. Aussi, loin de fuir, il vint se poser à mes pieds sur un caillou bien propre et bien uni. Nous nous regardâmes longtemps, nous fîmes très-bonne connaissance, je vous jure, et nous nous quittâmes fort bons amis.

— Il s'en alla ? dit le chevalier.

— Oui, en me saluant d'un petit cri d'amitié.

— Et où se dirigeait-il ?

— Ah ! il ne me l'a pas dit et je ne lui ai pas demandé....

— Eh bien ! j'aime cela, j'aime qu'on ne soit pas curieux avec ses amis, même quand on ne peut leur parler, dit sentencieusement le bon chevalier.

— Seulement, reprit Sylvestre, m'étant remis en marche après qu'il m'eut quitté, je le suivis quelque temps des yeux et me trouvai, plus tard, assis à la porte d'un chalet. J'éprouvais un plaisir singulier à me sentir libre et seul dans la montagne. Je n'ai jamais été si joyeux ! L'air était élastique et pur à vous enlever, à vous

donner des ailes. On ne le respirait pas simplement, on le savourait: et nul bruit, nul soupir humain qui troublât cet air embaumé ! Je n'ai jamais plus vécu dans ce temps-là, ni moins senti que je vivais. Il n'y a, en vérité, que deux bonnes manières de vivre....

— Voyons ! dit le chevalier, curieux de cette nouvelle généalogie des divers modes d'existence à l'usage d'un Sylvestre.

— Celle-là, ou bien....

— Dites ; n'ayez pas peur, Malessert.

— Demandez à ces dames, M. le chevalier.

— Mesdames, vous entendez ?

— Je ne comprends pas, dit madame de Préverenges.

— Ni moi, répéta Madeline, en marquant bien qu'elle ne faisait que répéter.

— Et moi, je comprends comment vous ne comprenez pas, conclut le chevalier. Continuez, Malessert.

— Comme je venais de m'asseoir, ainsi perdu dans la seule douceur de vivre et de respirer, reprit Sylvestre, j'entendis soudain, au milieu du silence de cette solitude fleurie, partir de l'intérieur du chalet un cri, mais un cri de désolation tel que je n'en ai entendu de ma vie. Sans que j'eusse pu m'en douter le moins du monde, ce chalet était habité. La souffrance et le désespoir étaient là, dans ce calme odorant, dans ces hautes retraites. Ah ! monsieur le chevalier, que ce cri, ce seul cri de lamentation vous eût ému ! Il ne troubla qu'un moment la paix du désert ; puis, s'étouffant de lui-même, comme le bruit que fait une pierre en tombant dans les ondes, ce cri terrible et prolongé cessa tout-à-coup. Le désert reprit son silence, et la solitude sa sérénité. Il me semblait à tout instant que chalet, montagne et rocher, devaient éclater de nouveau en lamentation déchirante ; mais non, tout resta morne et muet, plus muet qu'auparavant, mais avec quelle éloquence ! J'appliquai mon oreille contre la porte et, l'ouïe se transformant, pour ainsi dire, en vue, j'eus la double sensation de voir et d'entendre tomber des larmes, mais sans soupir et sans bruit, comme ces sources amères que, dans l'obscurité d'une grotte, on entend sourdement distiller de la voûte sans se presser ni s'épuiser jamais. J'eus en même temps la conviction intime qu'il y avait là encore une autre douleur plus forte qui ne pleurait pas même et ne songeait plus à s'exprimer ni à se soulager. Je ne voyais pas, je n'entendais pas, mais je sentais souffrir, à en être aussi certain que de ma

propre existence, plus certain que du bonheur que j'avais goûté l'instant d'auparavant dans ce vallon retiré. Je n'aurais eu peut-être qu'à pousser la porte pour pénétrer dans l'intérieur du chalet. Je le voulus ; je ne le pus pas. Quelque chose en moi s'y opposait invinciblement et me disait de me retirer. Je fus bientôt sous le poids d'une telle oppression morale que je finis par quitter, plein d'effroi, ce lieu de désolation. Je revis de loin le petit oiseau, mais il me semblait maintenant être en deuil. Ainsi, pensai-je en m'éloignant, ainsi de ce beau vallon, ainsi de la vie ! le noir est partout à côté du blanc ; mais plume noire et plume blanche, tout cela fait une aile.— Quelques mois après j'eus l'occasion de repasser devant ce même chalet ; mais je n'y trouvai que des vachers insoucians dont je ne pus rien tirer sur ce qui m'intéressait.

— Et tu n'es donc pas entré ! dit Fernand.

— Je ne suis pas entré, répondit, toujours du même ton simple, le bon Sylvestre.

— Comment ! tu n'as pas su faire causer ces gens-là !

— Mais je n'ai vu personne !

— Alors tu n'as rien entendu !

— J'ai fait plus que d'entendre, j'en suis sûr.

— Bah ! dit Fernand, c'était sans doute quelque femme qui pleurait.

— Qui pleurait son mari : qu'en pensez-vous, belle cousine, dit le chevalier.

— Peut-être une mère et son fils, dit Sylvestre.

— Son fils infortuné, traité méchamment par quelque jeune fille impitoyable comme Lise et moi, dit Madeline, et que sa vieille mère consolait : qu'en pensez-vous, Fernand ?

— Et tu n'as rien pu voir, et vraiment tu n'es pas entré! reprit ce dernier. Est-ce que tu aurais eu peur, par hasard ?

—Peur ! de quoi ? ma grand'mère m'a toujours dit que je n'avais aucune raison d'avoir peur. Mais je ne suis pas entré, je sentais qu'il y avait là quelque chose de sacré que je troublerais, répéta Sylvestre, tout en s'arrangeant pour dormir.

—.En vérité, voilà une timidité qui ressemble terriblement à de la peur, dit Fernand. Il restait accoudé sur le bord du lit, et avait bonne envie de tourner la tête pour voir au moins comment les dames avaient pris possession de leur lot ; mais un petit œil gris et perçant le guettait du haut de l'étage supérieur, et un coup sec qui

lui tomba soudain sur le bras vint l'avertir qu'il n'avait rien de mieux à faire que de s'étendre vulgairement tout de son long. Il obéit.

XL.

Les deux jeunes filles, arrangeant soigneusement les plis de leurs robes et la couverture autour de leurs pieds fatigués, étaient déjà blotties sur leur sofa montagnard, Lise au bord, et Madeline derrière Lise, plus près de la paroi; car leur petit lit et celui où madame de Préverenges, grâce à d'épais rideaux, pouvait mettre un peu plus de confortable dans son établissement nocturne, longeaient le mur, au lieu de s'en éloigner perpendiculairement comme les deux autres. Cette disposition faisait que Fernand, en jetant les bras en arrière, atteignait presque à la moitié de l'espace neutre, suivant l'expression du chevalier : il aurait donc pu saisir la main de la belle Lise; mais, malgré quelques vagues essais de Fernand, essais d'ailleurs aussitôt réprimés que conçus et dans lesquels les bras de ce dernier semblaient ramenés à ses côtés comme par un pouvoir invisible, la belle Lise ne paraissait nullement songer à faire la moitié du chemin. Elle se contentait de rire et de chuchoter tout bas à l'oreille de sa maîtresse qui ne lui répondait point. Celle-ci avait relevé sa blonde tête une seule fois, tout en mettant la dernière main à ses petits arrangemens pour la nuit; et, jetant alors à son tuteur un sourire adorable de sentiment filial et de grâce, elle lui avait ainsi dit bonsoir, et s'était recouchée aussitôt.

Tout était tranquille; personne ne remuait : le chevalier seul continuait à veiller du haut de sa forteresse emplumée. De temps en temps il brandissait encore sa lance par un mouvement machinal, mais il n'aperçevait plus aucun signe de danger. Fernand lui-même, de guerre lasse, était bien et duement endormi. La lampe jetait une de ces lueurs perpétuellement mourantes, qui semblent vous verser goutte à goutte un sommeil de plomb et qui finissent par charger la paupière, par l'appesantir beaucoup mieux que la plus complète obscurité. N'étant plus soutenu par le soin vaillant de faire en tout sens bonne garde, le chevalier, lui aussi, à la fin succomba; sa tête plongea décidément dans les moëlleux abîmes du profond oreiller, et la canne vengeresse se reposant de ses fatigues, ne resta pas plus immobile que son maître, dormant à côté d'elle d'un sommeil vainqueur et bien mérité.

XLI.

Lentement, lentement, mais ensemble et comme d'un mystérieux accord, deux têtes alors se relevèrent: c'étaient celles de Madeline et de Sylvestre. Avaient-ils feint de dormir, veillaient-ils ou s'éveillaient-ils réellement? qui le sait? ils ne le savaient pas eux-mêmes. Toute la situation ne devait-elle pas leur faire l'effet d'un songe? Peu à peu, cependant, ils s'y remirent avec plus de réalité, et voyant que tout le monde dormait, ils se regardèrent, mais sans faire le moindre mouvement, sans presque oser se sourire. Le sourire vint pourtant à la longue, avec l'évidente sécurité.

—Bonsoir! dit Madeline, moins pour parler à Sylvestre que pour essayer en quelque sorte le silence avec sa plus légère et sa plus douce voix. — Bonsoir! fit-il de même, presque plus bas encore, mais non moins bien entendu.—M'aimez-vous?—Si je vous aime! (on eût dit un écho, imperceptible pour qui l'ignorait, mais, pour qui en savait l'existence, fidèle et sûr).—Et Fernand? — Il dort.— Profondément? — Comme ma grand'mère. — Ah! s'il s'éveillait! — Pourquoi le craindre?—Quelquefois j'ai peur de lui, Sylvestre. — Peur! — Oui! — De Fernand? — De Fernand. — Que pouvez-vous lui avoir fait? — Jadis, il me plaisait assez. — Eh bien!....— Et maintenant.... — Maintenant...— Je crois que c'est fini. — Mais je n'en suis pas trop fâché. — Bien vrai? — Bien vrai. — Mais pourtant prenons garde. — A qui? — Je vous l'ai dit: à Fernand. — Il dort.—Quelque chose en lui veille.—Et madame de Préverenges? — Elle aussi.... — Elle est si bonne, qui ne l'aimerait? — Je ne l'aime plus.

Ainsi jetés à distance et d'une voix très-attentivement retenue, les mots avaient en quelque sorte plus de force intime et de sens: ils pénétraient plus vivement jusqu'à l'âme et l'agitaient plus profondément. Madeline, dont l'attachement pour Sylvestre devenait d'autant plus vif qu'elle y cédait ou résistait en se jouant, Madeline était émue et sérieuse. Sylvestre crut même voir se mouiller ses beaux yeux.... Il se trouva debout, ou plutôt à genoux au bord du petit lit, sans y avoir songé. Madeline lui tendit sa main par dessus Lise qui dormait. Il la prit dans la sienne et, y portant humblement les lèvres, il sentit que quelques larmes y avaient roulé.—Aimez-moi

bien ! lui dit-elle avec son ingénuité et sa retenue ordinaires ; aimez-moi bien, Sylvestre. Tâchez de savoir ce que mon tuteur penserait ... et, ajouta-t-elle en reprenant son sourire et faisant signe au jeune homme de s'éloigner.... et peut-être parviendrai-je à découvrir alors ce que moi-même je dois penser de mon côté.

XLII.

Sylvestre, ayant regagné heureusement sa place, y resta plongé dans un monde de pensées qu'il n'avait aucune envie d'oublier; elles lui faisaient de l'insomnie un délice; aussi ne songea-t-il nullement à se rendormir jusqu'au jour. Comme la nuit était près de finir, il entendit un léger bruit de rideaux, et tourna machinalement les yeux de ce côté. La belle et fine tête de madame de Préverenges, éveillée depuis un moment, et qui s'impatientait, apparut alors dans les interstices de la draperie rustique dont une de ses mains resserrait doucement les plis. Voyant notre héros assis plutôt que couché sur son lit, où il avait l'air aussi d'attendre le jour : — A quoi pensez-vous ? lui dit-elle à demi-voix, de l'air le plus aisé et le plus naturel. Mais, quoiqu'elle eût parlé moins bas que Madeline, elle ne fut pas si bien entendue, et Sylvestre crut qu'elle lui disait : — Dormez-vous? Aussi lui répondit-il fort naturellement à son tour : — Et vous, madame ? mais trompée par sa propre question et par un enjouement naturel plus fort qu'une défiance d'acquis, au lieu de *Et vous*, c'est *A vous*, qu'elle entendit. — *A quoi pensez-vous?* — *A vous, madame*. Cela ne se répondait-il pas merveilleusement? Elle se le tint pour dit. La réponse était un peu vulgaire et, à force de franchise, d'une galanterie un peu fade : mais n'était-il pas bien permis à un sauvage comme notre héros d'être plus sensible que galant ? Jugeant donc l'occasion propice pour savoir au juste ce qu'elle devait croire des insinuations de Fernand (et l'on ne pouvait pas demander à une jolie femme d'en avoir une défiance sans limite), elle croisa les rideaux de serge verte et n'y laissa qu'une petite lucarne qui lui encadrait la tête et le cou fort gracieusement : de là, avec un mélange de curiosité et de coquetterie, elle se mit à diriger sur Sylvestre un de ces regards doux et fins qu'elle savait ne pas être trop décourageans. — Il doit être bientôt jour ; quel temps fait-il? demanda-t-elle au bout d'un moment, voyant Sylvestre rester immobile. La

question parut, au fait, si naturelle à notre héros qu'il se leva pour aller consulter le temps. Mais la fenêtre était tout près de madame de Préverenges et mêlait ses rideaux avec ceux du lit. — Voyons, lui dit la dame à voix basse, en se penchant sur une de ses belles mains qui retenait, comme un fermoir d'albâtre, les plis grossiers de la portière entr'ouverte : Voyons, soyez franc, Sylvestre! est-ce que réellement vous pensiez à moi par hasard? — Mais j'y pense très-souvent, je vous assure, et jamais par hasard, lui dit avec simplicité notre héros, dont malheureusement pour lui la grand'mère dormait à cette heure avancée de la nuit. — Bien vrai? lui dit-elle. — Si du moins vous le permettez, reprit-il, craignant toujours de commettre quelque gaucherie : — Ah! c'est suivant la manière de penser, répondit la dame avec une inflexion de voix plus émue. — Est-ce qu'il y a, lui dit-il d'un ton de cordiale franchise et de tendre bonhomie, est-ce qu'il y a deux manières de penser à ce qui est aimable et sait aussitôt se faire aimer?.. Il allait ajouter : même par un sot comme moi, lorsqu'il fut interrompu par ces mots : — «Eh! Sylvestre, où es-tu?» vigoureusement poussés à voix haute par Fernand, éveillé depuis une ou deux minutes.

Tout le monde, à l'exception de Josué, eut ouvert les yeux avant que notre héros pût songer à se donner le ridicule de vouloir reprendre sa place. Fernand, cette fois, se sentait libre de plaisanter. Le chevalier cherchait sa canne et ne pouvait parvenir à la dépêtrer des plis de la couverture où elle s'était blottie. Lise paraissait étonnée, Madeline confondue. — Quel temps fait-il donc? se hâta de demander madame de Préverenges ; cette fenêtre, ajouta-t-elle, est d'une construction si singulière : j'étouffais; j'ai prié M. Malessert de l'ouvrir. — Il fait un temps magnifique, dit tranquillement Sylvestre, en soulevant la fenêtre, qui s'ouvrait ainsi de bas en haut, selon l'usage des montagnards.

Juste en ce moment la grand'mère de notre amoureux s'éveillait et cherchait ses lunettes; elle qui les mettait toujours avant l'aube, en sorte que les premiers rayons du soleil, rasant et dépassant la montagne, venaient presque en même temps se réfléchir sur leurs cercles d'argent, une seule fois en sa vie, mais dans une occasion décisive, elle se trouvait en retard. Pauvre grand'mère! pauvre Sylvestre! comment va-t-elle tirer de là notre héros? Quant à moi, le moment est venu de le dire, je crains bien qu'il ne faille le tenir, cette fois, pour complètement perdu.

XLIII.

Le déjeûner fut fort triste : il n'y eut que Fernand qui montrât de la gaîté et de l'appétit. Comme on faisait ses adieux au couple hospitalier, et que les premiers de la bande traversaient déjà la prairie, l'hôte arrêta Fernand par le bras, et le menant à part, il lui dit de l'air à la fois le plus embarrassé et le plus ému :

— Ah ! monsieur, je vous dois la vie. Je n'osais pas vous remercier, parce que cela vous prouvera que nous vous avons écouté cette nuit : mais, dans nos maisons de bois, qu'on le veuille ou non, tout s'entend ; et d'ailleurs la femme m'a dit qu'il valait mieux avouer une petite curiosité que de se conduire en ingrat. Enfin, pour ne pas vous retenir, je vous dirai tout de suite que c'est nous qui étions dans ce chalet dont vous avez parlé avant de vous endormir. Nous étions bien malheureux, en effet, et sans vous et la Providence qui vous avait amené là, nous pouvions bien dire de nous : C'est fini !.. Ah ! monsieur, le proverbe a raison : partout les pierres sont dures, même à nous autres montagnards qui devrions y être habitués ; et qu'on soit grand ou petit, n'importe ! partout le monde est fort triste. Mais on devrait ajouter qu'il y a des braves gens partout : partout le bon Dieu en a mis, s'il a mis aussi partout des pierres, sans doute pour nous apprendre à marcher. Nous étions ruinés, monsieur, cela ne vous semble pas grand'chose, mais c'est tout pour de pauvres gens qui ne trouvent moyen qu'à grand'peine seulement de vivre et de subsister. Pour le petit monde, sans comparaison le plus nombreux, c'est déjà, voyez-vous, une grande difficulté que de vivre, d'avoir de quoi se vêtir et de quoi manger. On ne s'en doute pas chez les riches ; mais les riches ont aussi leurs épreuves, et Dieu me garde de leur rien envier ! Nous étions donc sans ressources : un voisin guettait mon petit héritage, et je voyais déjà sa main qui s'avançait pour s'en emparer. Toutes sortes de malheurs et de catastrophes nous avaient menés là en peu de jours, et enfin ma plus belle vache, qui valait bien une dizaine de louis, venait de s'enfuir dans la montagne, où elle s'était égarée et tuée en tombant d'un rocher. Ma femme, quoiqu'elle fût enceinte, avait voulu m'accompagner à la recherche de la bête ; elle m'attendait au chalet, lorsque je re-

vins avec la nouvelle du dernier coup qui nous mettait complètement à bas. Je n'eus pas la force de le lui cacher. J'étais fort triste encore de la mort de ma bonne vieille mère, que Dieu, dans sa bonté, venait de retirer à lui au milieu de tous nos chagrins. Pauvre mère! moi qui lui disais tout autrefois, qui ne faisais rien sans la consulter; car c'était une maîtresse-femme, et que tout le monde aimait et respectait; j'avais voulu lui cacher notre situation; depuis quelque temps je ne lui disais plus rien; mais elle savait tout, elle avait tout compris et tout vu, et cela ne retardait pas sa fin. Sentant qu'elle allait passer, elle me regarda doucement, et me dit: « Bon courage! et puis, ajouta-t-elle, il faut mourir, tu sais » bien! » C'était son mot d'habitude et sa grande réflexion, quand elle entendait raconter quelque mauvaise nouvelle dont on parlait le soir entre voisin. Dans notre bon temps, nous nous moquions même un peu d'elle et de ce mot qui faisait toute sa sagesse et toute sa consolation. Voilà pourquoi, me posant la main sur son cœur, qui ne battait presque plus, elle me dit encore une dernière fois: « Il faut mourir, tu sais bien! » Hélas! non, il fallait vivre, et je ne savais plus comment je vivrais. Dans quelques jours la saison de l'alpage allait commencer. Ce chalet, c'était ma femme qui me l'avait apporté en dot; c'était là que je lui avais fait la cour, que nous avions passé les premiers temps de notre mariage. Bientôt, demain peut-être, il ne serait plus à nous. Nous nous croyions seuls dans la montagne: quand j'eus tout dit, que je lui eus représenté toute notre situation, elle tomba par terre en pleurant si fort, que je ne pus me retenir, et je poussai alors avec elle, sur la vie et la terre maudites, ce grand cri de désolation que vous avez entendu. Je maudis en mon cœur l'existence, je maudis l'enfant qui allait la partager avec moi; j'aurais maudit ma mère de me l'avoir donnée, si ma mère avait été là. Quand je revins à moi, quel ne fut pas mon étonnement de voir la bourse que vous aviez glissée sous la porte et tout ce qui était dedans! Ah! monsieur! nous vous devons tout ce que nous possédons: tout est à vous, nous-mêmes, notre bien, nos cœurs et nos vies. Car non-seulement vous nous avez sauvés, mais vous nous avez porté bonheur. Dès-lors tout nous a réussi. Avec votre argent, je payai le voisin qui aurait eu notre petit pâturage pour le quart de sa valeur. D'autres, moins durs que lui, prirent patience. Je fis de bons marchés; et en quelques années mes affaires prospérèrent si bien

que je me vis enfin au-dessus de la gêne. Je bâtis cette petite maison : ah! si ma mère la voyait! Mais ma femme étant accouchée peu de temps après la scène du chalet, nous perdîmes notre enfant, et je crois que nous n'en aurons jamais. Ma femme en est restée un peu triste, comme vous avez vu, et moi aussi; mais nous bénissons Dieu. Sans lui, et sans vous qu'il nous envoyait, que serions-nous devenus!

Tel fut le récit du pieux montagnard qui, voyant à Fernand un air plus libre et plus maître, et de plus riches habits, ne douta pas que ce ne fût lui qui avait raconté l'aventure. Fernand, surpris d'abord, mais conservant sa présence d'esprit ordinaire, l'avait laissé dire sans l'interrompre; quand il eut fini : — Bien! bien! lui répondit-il : c'est une bagatelle, il ne vaut pas la peine d'en parler. Et quittant l'hôte sans lui laisser le temps de recommencer son histoire et ses remerciemens, il se hâta de rejoindre le reste de la troupe qui allait disparaître au bout de la prairie avec le sentier. Il faut lui rendre cette justice, Fernand trouvait l'action de son ami toute simple et facile, car, disait-il, sa grand'mère lui donne tant d'argent, et il est si imbécile qu'il ne sait jamais comment le dépenser. Assurément donc il n'avait aucune intention de s'approprier la bonne œuvre de Sylvestre. Seulement, il lui sembla, comme à bien des gens en cas pareil, qu'il n'était pas nécessaire d'en parler : A moins, se dit-il, pour tranquilliser sa conscience, qu'il ne s'en présente une occasion naturelle; mais nous ne savons comment il se fit qu'elle ne se présenta jamais.

XLIV.

Comme on approchait de Fontaineseulette, Madeline se laissa peu à peu rejoindre par Sylvestre qui arrivait seul et le dernier.

— Enfin je suis décidée, lui dit-elle, d'un ton bref et saccadé. N'est-ce pas que je ferai bien d'aimer Fernand et que vous me le conseillez?

Sylvestre, espérant que la capricieuse voulait seulement continuer de le tourmenter, répondit en tâchant de sourire, mais pâle et troublé. — Hélas! tout va donc de mal en pis. Vous ne pouvez vous résoudre à m'aimer, et voilà que vous pensez à en aimer un autre qui ne vous aime pas, du moins il ne me l'a jamais dit.

— Il ne vous l'a jamais dit, s'écria-t-elle, sans pouvoir mieux dissimuler son étonnement que le profond courroux qui l'agitait.

— Jamais, en vérité.

— Eh bien! il ne m'en plaît que mieux, et nous verrons bien, ajouta-t-elle d'un ton cruellement moqueur, si votre ami vous dit tout ce qu'il pense, et si lui aussi ne sait pas aimer.

Ils arrivaient sur la terrasse. Sans rien dire de plus à Sylvestre, sans même se retourner vers lui, elle entra brusquement dans le salon.

(La suite au prochain numéro).

POÉSIE.

LE LYS.

Apologue.

Fuyant la volupté, qui jette en son calice
Les remords, comme lie, et pour nectar, le vice;
Las de sentir son cœur, autrefois innocent,
L'entraîner du péché jusqu'au crime, en glissant,
Un mondain, revenu de ses erreurs passées,
Par un repentir vrai les croyait effacées.
Confiant, généreux, l'astuce et le malheur
Puisèrent dans sa bourse ouverte par son cœur;
Jamais, bien que tombé du char de la fortune,
La voix de l'indigent ne lui fut importune;
Riche pour obliger, pauvre pour ses besoins,
C'est l'argent qu'il donnait qu'il regrettait le moins:
Il achevait le cours d'une triste carrière
Dans les douleurs, l'oubli, l'étude et la prière.

L'été, comme l'hiver, il dirigeait ses pas
Autour des prés en fleur ou blanchis de frimas;
Par dessus toute chose il aimait la nature;
Elle seule égayait son existence obscure;

Pour lui c'était ce livre ouvert en chaque lieu,
Guide du voyageur qui le mène à son Dieu ;
C'était comme une amie et consolante et tendre,
Qui consolait sa peine et semblait la comprendre,
En lui montrant les cieux, terme de son chemin,
Où ses maux d'aujourd'hui seraient finis demain,
En l'entourant de fleurs, de parfums, de feuillage,
Et sur son front pensif en jetant de l'ombrage.
Ah ! quel infortuné n'est consolé parfois
Par les feux du soleil ou la fraîcheur des bois ?

Un matin que rêvant dans une forêt sombre,
Des jours de sa retraite il admirait le nombre,
Et que, fier de les voir croître et s'accumuler,
Son esprit insensé cherchait à s'aduler,
« A quoi me sert, hélas ! disait-il en lui-même,
» Ce vice que je hais, cette vertu que j'aime,
» Et ma vie innocente et mes pensers pieux ?
» Ma sagesse voilée échappe à tous les yeux :
» Ceux qui m'ont vu pécheur peuvent me croire encore
» L'esclave de penchans que maintenant j'abhorre,
» Par les uns méconnu, par d'autres oublié,
» Des sentimens de tous je suis humilié. »

C'est ainsi que l'orgueil de l'obscur solitaire
En l'arrachant au ciel le clouait à la terre,
Et que dans sa retraite il désirait unir
L'homme pour l'estimer à Dieu pour le bénir.
L'estime des mortels ! jouet de nos caprices,
Qu'on refuse aux vertus, que l'on accorde aux vices,
Offrande dédaigneuse et que nous sommes prêts
A jeter à qui sert nos moindres intérêts.

Elégamment bercé sur sa tige ondoyante
Un lys majestueux au rêveur se présente ;
Alors, de ses pensers continuant le cours,
En admirant la plante il lui tint ce discours :
« Que sert-il à ta fleur d'être pure et sans tache ?
» La nature marâtre en ces buissons te cache,

» Toi, fait pour l'ornement de superbes jardins,
» Des insectes rampans tu subis les dédains!
» Toi, que le roi des Francs porte sur la bannière
» Qui dans le champ d'honneur s'avance la première,
» Emblême éblouissant de grâce et de candeur,
» Tu n'obtins pas un sort digne de ta splendeur;
» Est-ce pour parfumer cette agreste ramée
» Que tu reçus du ciel ta blancheur embaumée!

A ce pompeux éloge opposant du bon sens,
Notre modeste fleur fit ouïr ces accens:

J'ignore si ma destinée
De plus d'honneur environnée
Eût trouvé comme ici la paix,
Mais sur ce petit [illegible] de terre
L'orage éparg[illegible]litaire
Protégé par c[illegible]is épais.

A la place que Dieu me donne
Tu le vois, ma blanche couronne
De plaire a gardé le secret,
Ma fleur ne s'est point éventée,
Bien que des humains écartée,
Elle échappe à l'œil indiscret.

C'est à l'Eternel que s'envole
L'encens qu'exhale ma corole
Dans les fraîches heures du soir,
Et parfois les brises légères
Portent son parfum aux bergères
Qui me devinent sans me voir.

Des doux trésors de la nature
J'obtiens ma part avec usure,
Du soleil je suis visité,
Et ma feuille brille arrosée
De gouttelettes de rosée
Que me versent les nuits d'été.

Plein d'amour pour le divin maître
Qui dans un taillis m'a fait naître,
Je sais m'y trouver à mon gré ;
J'aime mieux, passant ma carrière
Entre la ronce et la bruyère,
Etre heureux que vivre admiré.

Le pénitent confus alors baissa la tête;
Des flots de son orgueil se calma la tempête :
« Oh ! nature, dit-il, au pied de ces buissons,
» Une plante à ton fils peut donner des leçons!
» Lorsque sa vanité le séduit et l'égare
» Tu brilles à ses yeux comme un céleste phare;
» Puisse la solitude être tout mon plaisir,
» Et l'ombre de mes jours s'accroître et s'épaissir !
» Bienheureux le pécheur que la grâce profonde
» Ramène vers le ciel en le voilant au monde,
» Et qui, devant Dieu seul fier de se convertir,
» Se pare des vertus, filles du repentir.

J. Petit-Senn.

VARIÉTÉS.

SCÈNE DE MŒURS VILLAGEOISES.

Avec un peu moins de bonne foi naturelle, la *Revue Suisse* se vanterait d'avoir retrouvé un ancien petit poème patois, un de ces chefs-d'œuvre rustiques de la même lignée que le *Conte du Craizu* [1] et, comme lui, antique par la langue, par la peinture des vieilles mœurs nationales et le parfum du toît des aïeux, mais contemporain par la vérité de la nature humaine prise sur le fait. Comment, en effet, croire que dans notre âge où l'on *francise* tout, le bonnet noir de la paysanne et les idées de son enfant, où se crée une espèce de civilisation champêtre et bâtarde qui a quitté les choses anciennes et ne sait les autres que de très-loin ; comment se figurer, disons-nous, qu'un observateur aussi vrai que spirituel aura voulu saisir au passage, dans une langue très-difficile et qui s'en va, des scènes et des traits de mœurs qui y tiennent de si près et qui s'en iront aussi ! Cela est ainsi pourtant. Il n'y a qu'une grande distinction qui apprenne à sentir le mérite et le prix de tout : ap-

[1] *Le Conte du Craizu* ou *de la Lampe*. Il a été réimprimé en 1841, dans le *Recueil de morceaux patois* ; Lausanne, au Dépôt Bibliographique, à la Cité, n° 30.

précier le patois est d'un esprit rare; le savoir, est du patriotisme et presque une vertu littéraire. La naïveté apparente et la malice, la réalité originale, dans tout son jet, dans toute sa bonhomie, voilà ce qui frappera tout connaisseur du dialecte et des mœurs populaires de la Suisse romane, dans ce petit tableau de genre où le ton, la manière, le langage et l'esprit national sont aussi franchement qu'artistement reproduits.

DIALOGUE
ENTRE
ZABET ET LA SUZON.

Histoire véritable qu'on entend tous les jours.

(Patois des environs de Lausanne.)

ZABET (à Suzon, qui pleure amèrement).

Qu'ai-vo, poura Suzon, por vo tant desola?

SUZON.

Eh! ditè-vai, Zabet, n'ai ple dè dje, y'ai tant pliora.
Y'ai tot perdu, ne mè resté ple rin.

ZABET.

Que voz an-t-e roba? gli a tant de crouye dzin.

SUZON.

Eh! vo ne saide pas, l'è bin on' autr' affére,
Et ne sai, ma fion! pas cin que me fudra fére.

ZABEAU (Isabelle, Isabeau): Qu'avez-vous, pauvre Suzon, pour vous tant désoler?

SUZON. Eh! dites donc, Zabeau, je n'ai plus d'yeux, j'ai tant pleuré. J'ai tout perdu, il ne me reste plus rien.

ZABEAU. Que vous ont-ils dérobé? il y a tant de mauvaises gens.

SUZON. Eh! vous ne savez pas: c'est bien une autre affaire! Et je ne sais ma foi! pas ce qu'il me faudra faire.

ZABET.

Ma qu'é-te cin?
Vo ne dité rin:
Lo gardaroba n'étai pas kbliau.
An-t-e prai lez aillon, lo lard, o lo saindau?

SUZON.

Caisi-vo ancor on yâdzo, n'è pas cin.
Quand vo diò! y'ai perdu mon soutien.

ZABET.

Ma lé dzin n'an pas dē que voutr' home fût mo't.
Lo bon Dieu l'a-t-e prai, ci pouro cretenod?

SUZON.

Le viglio!! ne fa rin que mè grava,
Bère, medzi, e bordona.
Vo diò! y'ai perdu mon soutien,
E din ci mondo ne mè resté ple rin.

ZABET.

Ce n'è pas voutra fëllie, car l'ai vusse hier à né
Que buyandâ ver lo borné.
Car de vo vère disse vo lapida,
On pau craire que gli a on gran malheu.

SUZON.

Cura que voz idé! avoué voutron malheu!
Lé dzin que ne fan pas faute
Restan adé por incoublia les autre.
La Jeannette sara
Benirausa de s'inalla.

ZABEAU. Mais qu'est-ce? Vous ne dites rien : le garde-robe (l'armoire) n'était pas clos. Ont-ils pris les habits, le lard ou le sain-doux?

SUZON. Taisez-vous encore une fois, ce n'est pas cela. Quand je vous dis! j'ai perdu mon soutien.

ZABEAU. Mais les gens n'ont pas dit que votre homme fût mort! Le bon Dieu l'a-t-il pris, ce pauvre simple?

SUZON. Le vieux!! Il ne fait rien que m'embarrasser, boire, manger et bourdonner. Je vous dis! j'ai perdu mon soutien, et dans ce monde il ne me reste plus rien.

ZABEAU. Ce n'est pas votre fille, car je l'ai vue hier au soir qui lavait vers la fontaine. De vous voir ainsi vous lapider, on peut croire qu'il y a un grand malheur.

SUZON. Nigaude que vous êtes, avec votre malheur! Les gens qui ne font pas besoin restent toujours assez pour embarrasser les autres. La Jeannette

Eh! ma poura bîté dau bon Dieu que baillive dau lassé tant bon,
Ti lé dzo, dau pussein seillon.
Lo caffé ne vudra ple rin.
Quan vo diò! l'étai mon soutien.

ZABET.

Ah! nion ne m'avai dĕ que voz usse ouna vatze.

SUZON.

Mè fote bin de voutra vatze!!
(pleurant).
Eh! ma poura Caton!

ZABET.

Quau étai-t-eille, kblia Caton?

SUZON.

Saide-vo pas? ma poura tchîvra!

ZABET.

Voz ai bin faute de vo carsina por ouna tzaravouta de tchîvra.

SUZON.

Caisi-vo, miserablia! y'ai perdu mon soutien.
Tadan que ti lez autros fusse lyin.

serait bienheureuse de s'en aller. Eh! ma pauvre bête du bon Dieu qui donnait du lait si bon, tous les jours deux énormes seaux. Le café ne vaudra plus rien. Quand je vous dis! c'était mon soutien.

Zabeau. Ah! nul ne m'avait dit que vous eussiez une vache.

Suzon. Je me moque bien de votre vache! *(pleurant)* eh! ma pauvre Caton!

Zabeau. Qui était-elle, cette Caton?

Suzon. Savez-vous pas? ma pauvre chèvre!

Zabeau. Vous avez bien besoin de vous calciner, pour une sorcière de chèvre.

Suzon. Taisez-vous, misérable! J'ai perdu mon soutien. Qu'ainsi seulement tous les autres fussent loin (fussent morts)!

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

—

AOUT.

On peut, suivant les principes ou les goûts, disputer sur le mérite intrinsèque et purement littéraire de la littérature française; on ne le peut pas sur son action sociale et son influence : aussi n'est-elle pas seulement de la littérature, mais de l'histoire et, à de certains momens même, une partie essentielle de l'histoire centrale, de l'histoire importante. Sa première originalité, c'est sa puissance. Elle l'a exercée, au XVIIe siècle, sur le goût et les mœurs; au XVIIIe, sur les principes et les croyances; dans le nôtre, elle pousse à l'action positive et à la réalisation. En fait de génie elle n'a pas aujourd'hui de Voltaire; mais elle a bien plus, sinon mieux, en fait de public et peut-être de popularité. Voltaire a-t-il jamais été lu de tous comme un feuilleton du *Constitutionnel* ou de la *Presse*, chanté comme Béranger par les ouvriers et les paysans, impatiemment attendu jusque dans le fond des hameaux comme les *Mystères de Paris* et le *Juif errant* d'Eugène Sue? C'est un fait, par exemple, un fait singulier, mais dont tout le monde convient et qui devra être enregistré par l'histoire, que ce dernier roman a eu dans la Suisse française, sur le mouvement populaire contre les

Jésuites, une action directe, immédiate et très-grande. L'envoi d'une montre de prix fait à l'auteur par les habitans du Val-Saint-Imier, la lettre qu'ils lui ont écrite et celle qu'ils ont reçue de lui à cette occasion, ne sont que la manifestation particulière d'une impression générale et profonde. Reproduit par les contrefaçons et par la presse locale, le *Juif errant* est lu dans les moindres ateliers, dans les plus pauvres chaumières, goûté, dévoré, commenté et, bien mieux souvent que les articles du journal qui le colporte, traduit sur-le-champ en opinions et en faits. Il est non-seulement pris au sérieux par des imaginations simples et des esprits ignorans, mais, dans cette classe de lecteurs, plus d'un y a cru, y croira longtemps encore, y croira toujours, comme à une histoire véritable : ils n'y voient pas seulement ce dont les Jésuites, au dire du romancier, sont capables, mais ce qu'ils sont et ce qu'ils font réellement ; d'Aigrigny, Rodin, Dagobert, Mlle de Cardoville sont, pour plusieurs, des personnages réels. On peut rire de cela à Paris, mais cela est ainsi néanmoins.

C'est une popularité d'une autre nature que les Jésuites ont value à MM. Michelet et Quinet ; mais dans un public différent, plus réfléchi et lettré, elle n'a peut-être été ni moins vive ni moins grande que celle de leur rival de gloire dans cette guerre combinée. On nous assure qu'en France du moins, la popularité des deux professeurs s'est aussi élevée par là à un point extraordinaire, qui égale presque tout ce que l'histoire littéraire raconte de plus fort en ce genre. Le gouvernement lui-même semble l'avoir reconnu en demandant, en quelque sorte pour pendant à sa victoire sur les Jésuites et comme satisfaction due à leurs partisans, une enquête ou explication officielle sur les cours des professeurs qui les avaient attaqués.

La révolution française est aussi un de ces faits populaires en eux-mêmes et que des ouvrages récens, les uns par la magie du récit, les autres par la seule éloquence des faits, ont appris à connaître en détail et mis à la portée d'un grand nombre. La volumineuse *Histoire parlementaire* de MM. Buchez et Roux se trouve en Suisse dans plus d'une bibliothèque publique et particulière, où chacun peut aisément se convaincre, par la lecture de cet ouvrage et d'autres pareils, que Robespierre voulait le règne de la vertu ; mais chacun ne fait pas cette réflexion bien simple que Robespierre

a prouvé tout au moins que la vertu ne s'imposait pas et que la terreur développait seulement, à la place, l'anarchie sauvage et celle des qualités humaines qu'on appelle la peur.

Au milieu des innombrables écrits que la littérature française a déjà produits de nos jours, il en est sans doute, et de plus d'un genre, qui à cet intérêt populaire joignent, dans les conditions de l'époque, la perfection du style et du goût : ouvrages sérieux et dignes, vraiment humains, ils survivront à la vogue d'un jour; mais, relativement à la masse grandissante et confuse qui les entoure et qui menace parfois de les engloutir, ils sont rares. Si l'on ne tient compte que de l'ensemble et de l'aspect général de la littérature française en ce moment, il nous semble qu'au point de vue dont nous l'envisageons ici, on peut y signaler les tendances ou les dispositions suivantes :

D'abord, ce caractère éminemment populaire et pratique qui domine tous les autres, et qui s'est rendu, même en Suisse, sensible et frappant par des faits.

Ensuite, l'amoindrissement des qualités littéraires proprement dites, le sentiment moins vif de la beauté pure et simple, la décadence du goût. Cela tient à deux causes générales. La première est la rapidité obligée du travail pour fournir sans cesse des alimens à une consommation dévorante, l'esprit mercantile que cet état de choses suscite et excite de plus en plus. J'avais autrefois un parent, bon marcheur, et qui vivait dans le temps où un piéton n'était point encore devenu un être à demi fabuleux. Il demeurait à cinq lieues de Genève, et m'a souvent assuré qu'en ayant soin de ne pas se laisser mener par la courbe des contours de la route, mais de les couper en diagonale au plus court, il gagnait ainsi une demi-heure sur ses cinq lieues. Nos auteurs à la mode font tout le contraire aujourd'hui; non-seulement ils ne font grâce, ni à eux, ni à nous, du moindre contour et le décrivent tout entier dans leur marche, mais, s'ils peuvent, ils l'allongent, et ils enfilent même tous les sentiers qui se présentent : l'important, pour eux, n'est pas d'arriver vite au but; loin de ménager leurs pas comme mon parent le marcheur, ils les comptent bien exactement, ils en augmentent le nombre, parce que chacun de leurs pas est payé. — La seconde cause de cet affaiblissement des qualités littéraires vient de la nécessité de frapper fort, plutôt que finement, pour ébranler la mul-

titude. Les auteurs sont sur un théâtre immense; comme moyen plus expéditif d'être entendu et de faire de l'effet, ils prennent un masque qui grossit les traits et la voix. Pour satisfaire la foule, il n'est pas besoin de choses très-fines, ou seulement très-finies, ni très-belles : à défaut de style et d'art, un certain grandiose informe dans les conceptions lui suffit, comme le prouvèrent, dans un autre temps, ces drames gigantesques, mais grossiers, appelés *Mystères*, qui tenaient en suspens, durant tout un mois, les populations alors passionnées de ce genre de spectacles. De même, dans les édifices, ce qui frappe le peuple avant tout, c'est plus la grandeur et la multiplicité des masses que l'exécution. Au moral comme au physique, le goût du peuple est moins pour les mets délicats que pour les mets abondans et pour les liqueurs fortes.

Un autre caractère encore de la littérature française, telle qu'elle se montre actuellement dans son esprit le plus général, c'est de viser au *sérieux* ou à ce qu'on appelle de ce nom. Oui, chose singulière! la littérature française s'est faite sérieuse, le sérieux est maintenant son arme bien plus que le ridicule, et nous ne savons trop si ce n'est pas là une arme plus puissante, après tout, que celle qui semblait être essentiellement la sienne jusqu'ici. Le ridicule ne tue guère plus personne aujourd'hui : chacun se sent si bien capable de se moquer de soi-même et de son voisin! On ne fait que rire de ce qui est risible et on n'en parle plus. Le siècle d'Horace est passé, nous sommes à celui de Juvénal. Il faut au peuple plus que de l'ironie, et, au lieu que Voltaire et ses alliés s'adressaient aux classes élevées, d'où ils sont descendus ensuite dans les classes inférieures, c'est au peuple qu'on en appelle aujourd'hui. Il faut lui parler son langage; il faut le frapper de grands coups. L'ironie est un joli poignard bien tranchant, bien aigu; mais qu'est-ce que cela pour s'ouvrir un chemin dans la foule? on est bien plus sûr de son fait avec le canon et la hache. *Candide*, malgré tout son esprit, n'a pas eu l'influence et la portée sociale de l'*Emile* ou de la *Nouvelle-Héloïse*. Le siècle est sérieux, positif; il veut les grandes idées ou du moins les grands mots; il ne veut plus démolir grain à grain, mais en masse. La littérature française s'est donc faite positive et sérieuse. Je ne parle pas seulement de la presse politique; j'ai surtout en vue ici la littérature proprement dite, la littérature d'amusement et d'imagination. Voyez encore les roman-

ciers : Balzac, George Sand, Eugène Sue ! Eux aussi ont fait, de leurs siéges de conteurs, une tribune, et mis les questions judiciaires, politiques et sociales en romans. Je n'examine pas ce que leur talent y a gagné ou perdu; je dis qu'ils l'ont fait, et qu'en cela ils n'ont pas suivi seulement leur goût particulier, la pente de leur talent, mais le goût du public. Leur succès, quel que soit le jugement qu'on en porte, est là pour apprendre s'ils se sont trompés sur l'esprit de leur temps.

Ceci nous amène, dans cet aperçu des tendances de la littérature française, à une dernière observation qu'il vaut la peine d'indiquer à part. Cette observation, la voici. Même à la considérer dans ses plus grands noms, Béranger, Lamartine, Hugo, LaMennais, Balzac, Eugène Sue, George Sand, cette littérature exprime, flatte, prêche ou exploite les idées qu'on est convenu d'appeler socialistes, c'est-à-dire les idées qui embrassent l'état et l'avenir de la société tout entière, et non plus seulement de quelques-unes de ses institutions. La littérature française au dix-huitième siècle poussait, qu'elle le voulût ou non, à une grande révolution politique ; dans le nôtre, elle pousserait donc à une révolution plus générale encore, à une révolution sociale. A-t-elle la puissance et la vie de celle qui l'a précédée? Aura-t-elle un pareil avenir? Les idées qu'elle met en œuvre et en mouvement sont-elles aussi bien susceptibles de réalisation? On peut répondre sans doute que si elle a des hommes de génie, cette littérature n'a pourtant pas encore son Rousseau, son Voltaire, pour atteindre si loin et si haut : mais aussi le siècle ne fait que de commencer, il en est seulement à ses premiers pas.

— Le 4e volume de l'*Histoire du Consulat* a paru. Il comprend la conclusion de la paix de Lunéville et le remaniement du corps germanique; la rupture de la paix d'Amiens; la médiation de la Suisse; la conspiration de George Cadoudal et la mort du duc d'Enghien.

L'ouvrage de M. Thiers se développe dans de grandes proportions; il y a une véritable science de composition et de conduite, mais on remarque que dans le détail le style ne répond point toujours à la grandeur première du dessein. C'est d'une lecture très-intéressante pour les personnes sérieuses, et qui ne craignent pas d'aborder les portions spéciales et les ressorts que jusqu'à présent

l'histoire générale ne présentait pas aussi curieusement. Pourtant bien des esprits moins appliqués et plus portés à la connaissance générale des choses qu'à leur étude précise et presque technique se rebutent et restent en chemin. Il se fait ainsi une sorte de réaction contre le premier mouvement de succès, et tout porte à croire que cet ouvrage, qui placera très-haut M. Thiers comme historien, n'atteindra pas à la popularité qu'a obtenue son *Histoire de la Révolution* et que le premier attrait du sujet semblait promettre.

— M. Mignet vient de recueillir en un volume des articles intéressans qu'il a publiés dans le *Journal des Savans*, sur la correspondance d'Antonio Perès, secrétaire de Philippe II; cette publication jette de vives lumières sur l'histoire et les intrigues politiques en Espagne et en France au XVI[e] siècle.

— Les Chambres sont closes; le monde quitte Paris. Les belles dames se demandent dans la vie de château ce qu'on peut lire de nouveau et d'un peu amusant, et quand on a cité *Antonio Perès*, on ne sait plus que demander. Les jeunes générations ne produisent pas, ou bien celles qui ne se dissipent pas dans le futile donnent décidément dans l'extrême sérieux. Ainsi M. Jules Simon vient de donner son second volume de l'*Histoire de l'école philosophique d'Alexandrie*. M. Cousin publie avec corrections ses anciens cours de philosophie. Le second volume de l'*Abélard* de M. de Rémusat a paru. M. Magnin vient de publier le théâtre de Hrotsvitha, religieuse allemande du X[e] siècle (texte et traduction).

— Depuis l'agrandissement des journaux, les illustres romanciers-feuilletonistes se sont mis à l'enchère, et l'on en cite qui ne veulent plus écrire à moins de mille francs par feuilleton.

— Il vient de paraître à Lausanne une histoire de la dernière révolution du canton de Vaud, sous ce titre : *Le 14 février, ou simple récit de la révolution du canton de Vaud en 1845*, avec ces deux épigraphes : *Ce qui est violent ne dure pas. — Prenez-vous un bâton pour une constitution?* (*) Ce remarquable opuscule se distingue

(*) Lausanne, librairie de G. Bridel, in-8°, 53 pages.

de tous ceux qui ont paru sur le même sujet, par son caractère historique et précis, son ton essentiellement narratif, sa méthode d'exposition rigoureuse et sévère. Ce n'est plus le langage de la polémique, c'est déjà celui de l'histoire: quelle que soit la plume d'où il est sorti, chacun y reconnaîtra celle d'un historien; son travail fera sûrement autorité dans l'avenir, alors même que des révélations nouvelles viendraient le rectifier ou le compléter en quelques points. Il est écrit avec une singulière retenue de pensée et de style pour ne laisser parler que les faits. La lecture en est entraînante; le langage, populaire, quoique peut-être non sans quelque effort çà et là, effort louable d'ailleurs et qui souvent réussit. Les situations générales y sont résumées, les personnalités s'y dessinent en quelques mots avec finesse et vivacité. On a particulièrement remarqué le début; en voici les principaux passages:

« Le pays était heureux. Ses voisins le nommaient souvent le canton modèle. Ils copiaient ses lois et enviaient sa prospérité. Nous nous enorgueillissions d'entendre citer notre coin de terre, à l'étranger et en Suisse, comme un exemple de ce que peuvent l'ordre et la liberté réunis. Les fortunes particulières s'accroissaient avec la fortune publique, ainsi que le témoignait le haut prix des terres et de la main-d'œuvre. Chemins, postes, militaire, justice, instruction, administration publique, tout était en progrès. La constitution passait pour la plus libérale qui fût au monde...... Tous les pouvoirs étaient balancés. Le moyen de corriger la constitution par des voies régulières était écrit dans la loi que le peuple s'était donnée. Voilà ce qu'était le canton de Vaud à la fin de l'année 1844. Aucune plainte grave. Partout les apparences du bonheur.

» Cependant tous les habitans du canton ne voyaient pas du même œil sa prospérité. Il est en tout pays des hommes que leur position, quelle qu'elle soit, ne satisfait pas; qui veulent arriver haut, et promptement; à qui tous les moyens paraissent bons pourvu qu'ils conduisent à leur but. Ces hommes n'ont nulle part plus de chances de réussir que dans les pays démocratiques, parce que la nature des institutions leur laisse les chemins ouverts. A combien de gens il leur est aisé de faire partager leurs espérances! Combien d'ouvriers envient le sort de leur chef de métier! Combien de journaliers, celui du propriétaire dont ils cultivent le champ! Combien de pauvres cultivateurs voient avec jalousie le bien du voisin plus grand que le leur! Combien de campagnards croient le bonheur dans la ville! Combien d'instituteurs dont les vœux s'élancent hors des murs de leur école! Tel magistrat de cercle ou de district s'estime né pour gouverner l'Etat, et tel homme qui siége dans les Conseils de l'Etat est loin de posséder l'influence à laquelle il se croit le droit de prétendre. Autant d'auxiliaires pour les hommes qui songent à un bouleversement social et qui n'attendent que des circonstances favorables pour chercher à s'emparer des rênes du gouvernement. »

L'auteur, sans doute, ne voit pas dans cette situation, si bien saisie et si bien rendue, la cause unique ni même la cause essentielle de la révolution vaudoise. Il sait qu'elle en a une autre, plus sensiblement dominante sinon plus profonde, savoir un de ces états singuliers de surexcitation et de fièvre qui se montrent parfois dans la vie des peuples, que les voisins du canton de Vaud comprennent mal, que ses partisans politiques dans les autres cantons jugent eux-mêmes sévèrement, et que tous doivent souhaiter de ne pas apprendre à mieux connaître un jour par leur propre expérience. — L'auteur paraît attribuer le défaut ou l'erreur d'action du gouvernement vaudois, essentiellement à la division qui existait entre ses membres. Il dit, page 11 : « Le gouvernement, affaibli par la » division qui régnait dans son sein, ne put déployer cette vigueur » que, dans des momens non moins graves, montrèrent les Pidou, » les Monod, les Muret, les hommes qui, en 1803, ont fondé, et, en » 1814, ont sauvé notre indépendance. » Pour nous, nous croyons que le manque absolu d'union du parti conservateur, son caractère essentiellement théorique, individualiste et frondeur est ce qui l'a perdu avant tout, et le gouvernement avec lui. De plus, il ne faut pas l'oublier : en 1814, le danger, pour le canton de Vaud, n'était pas au dedans, mais au dehors, et tel, par conséquent, qu'il réunissait autour des magistrats toute la volonté nationale ; enfin, le gouvernement vaudois, dans ce temps-là, était fort, vigoureusement organisé, au lieu qu'en 1830 il fut systématiquement affaibli. La constitution de 1831 tendait à annuler le Conseil d'Etat pour élever le Grand-Conseil; l'œuvre de 1845 tend à annuler le Grand-Conseil devant le peuple : l'avenir dira si elle aura élevé ce dernier. Ce n'est pas à nous de juger, mais voilà la progression que le canton de Vaud a suivie : il est sur le point d'en atteindre le terme, et, comme le dit l'auteur, en terminant par ces solennelles paroles, « les suffrages qui vont être recueillis (sur la nouvelle constitution) » décideront, non-seulement du présent, mais de tout l'avenir du » canton de Vaud. »

— Les *Causeries politiques par M. Oscar Hurt-Binet*, sont un écrit d'un caractère bien différent, mais qui mérite aussi une mention à part. C'est vraiment une causerie (et M. Binet nous promet de la continuer), mais une causerie spirituelle, vive, piquante et leste; le

lecteur en jugera par les passages suivans que nous nous permettons de rapprocher pour mieux faire ressortir, dans une courte citation, la manière et l'esprit de l'auteur:

« Les assemblées populaires ne sont point des lieux de discussion, ce sont de simples manifestations, l'expression d'une volonté. On n'y éclaire pas l'opinion publique, mais une partie de l'opinion publique s'y groupe, s'y compte et vient avec sa leçon faite. Vous parleriez comme Cicéron, comme Démosthènes, comme Mirabeau; si vous contrariez les idées de la masse, si vous sortez du programme convenu, vous avez la chance de voir votre éloquence rafraichie dans la fontaine la plus voisine; heureux si vous vous en tirez sans horions!

» Les hommes d'esprit, qui dirigent ces réunions, trouvent plus commode de n'avoir point de contradicteurs.. A leur place nous en ferions autant......

» Leur influence, quelle est-elle? Il faudrait d'abord s'entendre et sur le nombre des membres réels qui les composent et sur la dose de lumières de ceux-ci, et enfin sur la somme d'action obtenue par chacun d'eux sur ses alentours. Car si elles ne réunissent pas cette condition matérielle aux deux dernières conditions morales, on peut les accuser de viser à l'intimidation par une fantasmagorie semblable à celle des théâtres où l'on fait incessamment passer devant les spectateurs, pour figurer une armée, la même douzaine de comparses habillés en guerriers.

» ..... Dans tout *meeting*, en tout pays, il y a un grand nombre d'individus toujours du parti de ceux qui boivent; aussi les deux opinions devraient-elles faire abstraction de cette catégorie de consommateurs. Les uns, piliers de tavernes ou tabourets de café selon leur position sociale, incendiaires de cigarres ou culotteurs de pipe selon leurs moyens. Ces oisifs par tempérament, patriotes de profession, appuyent les idées nouvelles, surtout l'organisation du travail; aimant à ne rien faire et devant être occupés selon leur goût et leur capacité, on les emploierait dans des ateliers de fainéans ouverts par l'État sous le nom de *cabarets nationaux*. Ils seraient rétribués selon leur mérite; maintenant reste à savoir qui l'apprécierait...... Eh! parbleu, le jury!!!! Voilà comment nous l'appliquerons en matière civile.

» A ces personnages qui ne font qu'user de leur droit de citoyen incontestable, inaliénable et imprescriptible, se joignent avec avantage les curieux des deux sexes, puis les bonnes d'enfans, voire même des amoureux; car rien n'isole comme la foule pour deux cœurs épris; une cohue est un désert, on s'y trouve seul avec l'objet aimé. Puis les tambours, la musique et la nuée de polissons obligée. Ici l'on admire le bataillon sacré de MM. les communistes allemands, maniant également bien le tranchet de saint Crépin et le niveau de Saint-Simon, cordonniers philanthropes, tailleurs socialistes, selliers humanitaires offrant de se charger de reconstruire la société aussi bien que de remonter une paire de bottes, rafoncer un pantalon, ou raccommoder une selle. Vient enfin la classe la plus animée et la plus recommandable..... à la police, les réfugiés de tous les pays, mendians vagabonds, déserteurs échappés aux *razzias* des justices voisines; nomades ayant tout à gagner au désordre et rien à perdre.

» L'admission, dans la Constitution, du principe de l'initiative du peuple est la fin de tout gouvernement régulier ; c'est l'anarchie écrite dans la loi, c'est la révolution devenue l'état normal. Le vote a eu un aspect singulier : à l'exception de quelques hommes énergiques, protestant contre la pression honteuse et occulte dont ils sont entourés, tous ont voté avec l'enthousiasme du désespoir, avec l'élan du sentiment de leur conservation.

» Il faut en convenir, le peuple s'entend en souveraineté : vive Dieu ! mes maîtres, l'autocrate de toutes les Russies, le grand sultan, le pacha d'Egypte devraient venir prendre de vos leçons, vous savez vous faire obéir, et tout de suite....... L'empereur de la Chine, lui-même, serait jaloux de vos façons d'agir.

» Comme il était en verve ce jour là, le Grand-Conseil n'a pas voulu rester en si beau chemin ; il a donné les droits politiques à tout confédéré, quel qu'il fût, établi depuis un an dans le canton, sans autre garantie que sa qualité d'enfant de Guillaume Tell. — Voilà de la confiance entre voisins ! Il est vraiment galant de leur accorder ce qu'on refuse aux siens...... Ah çà ! mais vous n'avez pas l'air de me comprendre, vous autres, je vais vous expliquer la chose....... Vous agriculteur, syndic de votre commune, cultivant le champ de vos aïeux, vous négociant, considéré depuis vingt ans pour votre probité, vous magistrat estimé de tous, vous professeur savant, vous tous que nous connaissons depuis l'enfance, dont nous avons vu mourir les pères et naître les enfans, comprenez-moi. Vous voyez là-bas sur la frontière ce malfaiteur, ce filou échappé des mains de la gendarmerie ; hé bien ! figurez-vous qu'une fois arrivé dans le canton, où il vivra pendant un an de mendicité et d'escroqueries, il sera au bout de ce temps votre égal politiquement parlant, il aura les mêmes droits que vous. Il n'entendra pas la langue, ne saura aucun des besoins du pays, ne connaîtra personne, n'importe, il vous vaut bien, il a tous vos droits, soyez fier maintenant de votre nationalité. Après tout, quel mal y a-t-il........ entre Européens ! ! !......... Voilà les 8000 pétitionnaires trouvés........ le tour est fait !

» Nous proposons à notre tour un projet de décret sur des bases encore plus *larges* que celles adoptées par le Grand-Conseil, le voici :

» A l'avenir, pour être citoyen vaudois, électeur et éligible à tous les emplois, — il faudra :

1° Être parfaitement étranger et nullement protestant.

2° Prouver qu'on est sans aveu ou au moins sans papiers.

3° Ignorer complètement la langue française.

» Mais comme il faut des garanties de moralité et d'indépendance, le candidat devra être muni d'un âge quelconque et d'un certificat de vaccine. »

Le second numéro des *Causeries politiques* vient de paraître, et n'a pas été moins bien accueilli que le premier.

— Dimanche, 13 juillet, a eu lieu l'installation de M. Monnard dans la paroisse de Montreux On sait que cette église l'avait demandé pour pasteur, et rien ne semblait plus convenable, en effet, que

de le voir remplacer M. Bridel dans cette belle retraite, qui s'ouvre ainsi deux fois de suite à des hommes éminens dans notre histoire littéraire et nationale. M. Monnard, avec son activité infatigable, patriotique, courageuse, trouvera dans sa nouvelle carrière un moyen d'être utile, plus haut encore que tous les autres : tout en le regrettant au centre de la vie publique où son action politique et littéraire a été si prononcée, ceux qui savent l'aprécier ne peuvent songer à l'y retenir par leurs vœux, dans un temps tel que celui-ci. — C'est M. Vinet, on le sait, qui remplace M. Monnard comme professeur de littérature française à l'académie de Lausanne, à laquelle M. Vinet reste ainsi attaché.

— Lausanne, 12 avril 1845. L'acceptation du nouvel acte constitutionnel vient d'avoir lieu dans le canton de Vaud, à une assez forte majorité. L'ordre n'a pas été troublé. Le journal du gouvernement porte à 16,000 environ le nombre des acceptants connus jusqu'ici, à 9,000 celui des rejetants. Un nombre de voix à-peu-près égal s'est prononcé pour le maintien du Grand-Conseil. On voudrait pouvoir accueillir ce fait d'une portée si grave, comme une promesse de paix et de réconciliation. Quoi qu'il en soit, nous enregistrons les paroles par lesquelles le journal quasi officiel semble annoncer pour l'avenir une politique de modération.

— L'exposition de Genève est ouverte depuis le 4 août. Nous espérons plus tard en parler avec quelques détails à nos lecteurs; il nous suffit de dire aujourd'hui que la première impression paraît avoir été, à Genève, tout-à-fait favorable. Les paysages dominent, et les amis de M. Töpfer seront heureux d'apprendre qu'il reparaît cette année avec plusieurs ouvrages. Calame, Diday, Guigon, sont représentés. M. Hornung semble entrer avec son *Bonnivard* dans une voie nouvelle; on est charmé de le voir chercher plus de largeur et de pensée. Le *Booz et Ruth* de Lugardon est diversement jugé. On admire une de ces reproductions si remarquables par lesquelles s'est fait au loin connaître M. Constantin. Cette fois, c'est la *Galathée* qu'il a choisie, cette œuvre dont Raphaël disait qu'il n'était jamais ailleurs arrivé si près de la vérité. — Somme toute, Genève paraît, cette année, devoir maintenir dans l'art la place élevée qu'elle y a conquise.

EMMANUEL DE FELLENBERG [1].

Notice biographique.

Est-ce aux malheureuses agitations politiques de la fin de l'année dernière et du commencement de celle-ci, qu'il faut attribuer le silence assez général qui s'est fait autour de la tombe de l'homme remarquable sur lequel nous entreprenons ici de livrer une esquisse rapide, ou bien cette sorte de popularité européenne qui a entouré si longtemps sa renommée, avait-elle déjà fléchi sous l'influence de ce désenchantement si prompt à s'attacher, dans notre siècle ingrat, aux nobles entreprises et aux initiatives utiles? Que ce soit à l'une ou à l'autre de ces causes qu'il faille rapporter le fait dont nous parlons, il y a là, pour les hommes sérieux, matière à réflexion: dans le tumulte des passions excitées, quand c'est aux mains violentes de la force matérielle qu'est remise la solution des questions les plus graves, il ne faut pas s'étonner qu'un homme, dont la vie tout entière a été vouée à la pensée d'agir sur la société au moyen de l'influence progressive et morale de l'éducation, disparaisse de l'arène sans que sa perte semble bien vivement sentie; et d'un autre côté, peut-être est-il juste de dire que tout n'est pas absolument immérité dans ces retours de la faveur publique, dont notre époque nous offre tant d'exemples. Des illusions généreuses accompagnent d'ordinaire les tentatives des hommes qui se sentent appelés à travailler à la régénération morale de la société, et ces illusions sont, de leur nature, plus communicatives que durables; les nobles pédagogues de l'humanité peuvent rester fidèles à la pensée de leur jeunesse, — mais s'étonnera-t-on de les voir mourir dans une sorte d'isolement et dans un abandon au moins relatif? A voir se heurter et se croiser sans cesse les idées et les opinions, à voir quels fruits se développent trop souvent sur l'arbre des systèmes, tout fleuri de promesses et d'espérances, ne comprend-on pas que la popularité ne se soit pas attachée jusqu'au bout à l'œuvre de ces infatigables promoteurs de réformes dans l'éducation de l'homme, qu'ils s'appellent Rousseau ou Basedow, Pestalozzi ou Fellenberg? Et quelque chose au fond de la conscience publique ne dit-il pas plus ou moins tard à tous, que la mission d'établir sur ses véritables bases l'éducation humaine, n'appartient ni à celui-ci ni à celui-là, pas plus à l'homme de la spéculation qu'à celui de la pratique, non pas même aux plus nobles, aux plus purs et aux plus généreux d'entre les philanthropes, mais qu'elle est l'œuvre collective de la

[1] L'auteur de cette esquisse a fidèlement suivi, pour les détails biographiques, l'intéressante brochure intitulée: *Emanuel Fellenberg's Leben und Wirken. Zur Erinnerung für seine Freunde, Schüler et Verehrer. Bern.* 1845.

société tout entière, préparée sous l'œil de Dieu, et progressivement réalisée dans le développement des temps?

C'est pénétré de ce qu'il y a de vrai dans cette réflexion, que nous venons d'assister par la pensée aux faits principaux qui ont marqué la vie longue et si pleine de M. de Fellenberg : mais nous nous hâtons de le dire, l'impression que doit laisser dans l'âme la vue de cette existence courageuse et dévouée n'en a point souffert, et nous n'avons pas dû craindre de la communiquer à nos lecteurs, avant de leur donner sur le créateur de Hofwyl quelques-uns de ces détails qui nous semblent singulièrement à leur place dans un recueil destiné, comme celui-ci, à enregistrer ce qui touche au développement intellectuel et moral de nos concitoyens. Quelle que soit l'opinion que l'on puisse avoir d'avance sur M. de Fellenberg et sur ses diverses tentatives, personne ne lui contestera la place qui lui revient de droit, à cette heure, dans un recueil tel que le nôtre.

Né en 1771 à Berne, d'une famille patricienne fort distinguée, M. de Fellenberg semble avoir été entouré, dès son enfance, de circonstances très-propres à le préparer à la carrière dans laquelle plus tard nous le verrons entrer avec un entier dévoûment. On sait combien la fin du dix-huitième siècle a été féconde en projets de réforme de l'humanité en général, et tout particulièrement par le moyen de l'éducation ; on se rappelle combien, sous l'influence de la parole éloquente et enthousiaste de Jean-Jacques, qui devait trouver tant d'échos au sein d'une société livrée aux raffinements d'une civilisation vieillie, le besoin de revenir à la nature fit chercher dans des méthodes toutes nouvelles d'éducation de la jeunesse, le remède aux maux sentis de toutes parts. Les tendances généreuses mais aventurées de l'époque ont dû certainement agir de très-bonne heure sur l'âme de Fellenberg, ouverte à toutes les impressions grandes et vives. Sa mère, petite-fille de l'amiral hollandais Cornelius, et arrière petite-fille de l'illustre Tromp, nourrit sa jeune imagination des récits héroïques de l'histoire de sa famille. A peine âgé de huit ans, il l'aperçoit un jour, au château de Wildenstein, appuyée à une fenêtre et versant des larmes : la noble femme se refuse d'abord à répondre aux interrogations curieuses de son enfant, lui disant qu'il ne la comprendrait pas ; puis, vaincue par ses prières, elle lui apprend qu'elle pleurait parce que les républicains de l'Amérique du nord étaient dans une grande détresse, après une bataille perdue contre les Anglais ; elle lui explique ce que c'était que cette guerre de l'indépendance dont tout le monde s'entretenait alors, et fait jaillir dans son âme les premières étincelles de cet enthousiasme de liberté qui ne devait plus s'éteindre. Quelques années plus tard, assis sous un tilleul sur la terrasse du château, le jeune Fellenberg voit s'approcher un homme

à l'aspect bisarre, aux vêtemens négligés, les cheveux flottans et la barbe longue; une de ses parentes assise auprès de lui se dispose à faire l'aumône à cet étrange visiteur, quand tout-à-coup le père de Fellenberg s'avançe à la rencontre de l'étranger, l'embrasse avec cordialité et présente à sa famille l'ami des hommes, le bienfaiteur de ses semblables, Pestalozzi. Pauvre alors, et réduit, comme il le fut si souvent, du reste, dans sa longue et active carrière, à reçourir à la générosité de ses amis, Pestalozzi visitait souvent le baillif de Wildenstein, et ce fut à l'occasion d'une circonstance où se manifesta d'une manière touchante la délicatesse craintive et timide du pédagogue, que le père de Fellenberg excita son fils à marcher sur ses traces, à l'imiter dans son désintéressement et son amour de l'humanité. Tels furent les débuts de l'amitié qui devait lier ces deux hommes, et certes on comprend quelle put être l'influence d'un caractère semblable à celui de Pestalozzi, sur l'âme ardente et jeune de Fellenberg. Celui qui écrit ces lignes compte au nombre des souvenirs les plus vivans de son enfance, le souvenir de quelques instans passés sur les genoux de l'octogénaire Pestalozzi, et il lui serait bien impossible d'oublier jamais les questions précipitées du vieillard, son langage bisarre moitié allemand et moitié français, et surtout la vivacité singulière de son regard qui le faisait ressembler, qu'on nous pardonne cette expression, à un illuminé de la pédagogie, à un mystique de cette religion nouvelle de l'éducation, dont il a tout au moins, dans un certain sens, été le martyr. Que devait-ce donc être, au début de sa carrière, dans ce dix-huitième siècle si crédule, au milieu de son universelle incrédulité, aux promesses d'une régénération universelle, et faut-il s'étonner que de très-bonne heure la pensée de Fellenberg ait été tournée vers l'éducation et le dévoùment à ses semblables? Sa mère visite avec lui l'établissement d'aliénés du cloître de Kōnigsfelden, et le voyant frappé à la vue de tant de misères, elle lui fait prononcer le vœu d'être toute sa vie l'appui des infortunés; puis, tombant à genoux, elle demande à Dieu avec ferveur d'accorder à son enfant la force d'être fidèle à sa promesse, et cette circonstance agit si puissamment sur lui, que même dans sa vieillesse, il ne pouvait la rappeler sans une visible émotion. Les leçons du bienveillant Rengger (qui fut plus tard ministre du culte, sous la république helvétique) ne firent sans doute que mùrir ces dispositions si heureusement cultivées par l'éducation maternelle, et lorsque, âgé de quinze ans, le jeune Fellenberg entendit à Olten, en mai 1786, son père, alors président de la Société helvétique, prononcer un discours sur la nécessité d'apporter des améliorations dans l'éducation nationale, sa vocation se trouva décidée, et ce fut vers le but auquel sa vie tout entière a été consa-

crée, qu'il tourna désormais toutes ses études et tous ses efforts. Nous le voyons dès-lors vivre dans la retraite, loin de l'existence dissipée et immorale de la jeunesse patricienne de cette époque, que nous ont fait connaître, sous des couleurs si vives, les spirituels écrits de M. de Bonstetten. Fortifier son corps par des habitudes simples et frugales, en même temps qu'il se préparait par un travail obstiné à devenir digne de la carrière qu'il entrevoyait dans l'avenir, telle fut désormais la seule pensée de Fellenberg, et ni les railleries des jeunes gens de sa caste qui trouvaient plus facile de décrier que de suivre un semblable exemple, ni même le malaise physique que lui procurèrent des études suivies avec trop d'ardeur, ne purent le faire dévier de sa route. Ce fut par ces travaux opiniâtres, interrompus seulement par des voyages pédestres entrepris pour connaître à fond la Suisse et son peuple, qu'il se prépara à visiter les universités de l'Allemagne : l'étude du droit, tel qu'on l'enseignait alors, ne pouvait satisfaire longtemps son âme ardente; d'après les conseils du célèbre Hofacker, il la quitta d'assez bonne heure pour se livrer aux sciences politiques et philosophiques. Il s'occupa de Kant avec passion, et certes il n'est pas difficile de retrouver dans la carrière de Fellenberg les traces de l'influence du philosophe de Königsberg : l'impératif catégorique semble avoir été le mot d'ordre de sa vie tout entière; travailler sans cesse en vue d'un ordre moral où règne dans sa froide et absolue omnipotence le sentiment du devoir, voilà le principe de l'activité de Fellenberg, la pensée qui le fit marcher vers son but avec un persévérant courage, dédaigner les attaques ou l'indifférence, et vaincre tous les obstacles. Cette religion du devoir, inaugurée par Kant alors que le Christianisme positif semblait devoir fléchir sous les audacieux efforts de la philosophie du dernier siècle, a été le refuge de quelques-unes des âmes les plus fortes et des intelligences les plus sympathiques de cette époque : au moment où Gœthe élevait cette grande voix, comme on l'a dit tout à la fois harmonieuse, immorale et indifférente, ce sont les inspirations les plus pures de cette religion du devoir qui font vibrer, ainsi qu'une noble protestation des éternels besoins de l'âme humaine, la parole plus émue de Schiller. Mais il faut le dire, si l'on peut rattacher à l'influence de cette philosophie, les projets de régénération de la société par le moyen de l'éducation, auxquels se consacra l'homme qui nous occupe, c'est aussi à elle qu'il faut rapporter peut-être ce qu'il y a eu d'exclusif et de froid dans quelques-unes de ses vues et de ses tendances. Si la pensée de Dieu pouvait être comprise toute entière dans celle d'une organisation morale du monde, et si l'homme à son tour pouvait, par la nature même de ses besoins et de sa constitution morale, se dévouer tout entier à l'idée abstraite du devoir, nous

comprendrions les espérances, nous allions dire les illusions de ceux qui croient que tout sera gagné lorsque les générations nouvelles auront été formées, par une discipline tout ensemble intelligente et sévère, en vue d'un monde qui n'a d'autre législation que celle des idées du bon, du beau et du vrai. Mais ce n'est pas à ce prix, nous le savons, que peut s'obtenir la rédemption de l'humanité : la réalisation de l'idée du devoir est bien le dernier terme de la vie humaine, mais ce n'est pas dans l'isolement de ses forces morales que l'homme y pourra parvenir. Il lui faut un Dieu plus personnel et plus vivant que le législateur moral de la philosophie kantienne ; la religion, et sans doute plus tard Fellenberg a su le reconnaître, la religion avec ses réalités les plus intimes peut seule offrir des ressources suffisantes pour élever l'homme à sa destination terrestre et éternelle ; ce n'est que sur le sol du christianisme que la plante délicate de l'éducation humaine pourra développer ses fleurs et ses fruits les plus savoureux.

Dix ans d'études solitaires et de voyages suivirent le séjour de Fellenberg à l'université. Toujours fidèle à son but d'apprendre à connaître le véritable état du peuple, il parcourut à pied la Suisse et l'Allemagne, vivant de peu, portant son sac de voyage sur ses épaules, et renonçant à toutes les commodités que lui eussent procurées les avantages de sa naissance et de sa fortune. On le vit pendant des semaines et des mois entiers partager la table, la couche et les rudes travaux des gens de la campagne vers lesquels le ramenait toujours une secrète préférence, et toujours se convaincre davantage que la réforme de l'éducation du peuple pouvait à elle seule procurer le bonheur du toit domestique, en même temps que la prospérité de l'état. Cependant la révolution française avait éclaté, et se montrait déjà menaçante pour l'indépendance de la Suisse, comme pour celle des contrées voisines. Les dangers de la patrie engagèrent Fellenberg à se rendre à Paris, où il arriva tôt après le 9 thermidor (1794). Là, en même temps qu'il suivait ses études de prédilection, il se préoccupait vivement du salut de son pays ; Sieyes, Lacanal et Grégoire devinrent ses amis : les discours de ce dernier dans le comité de l'instruction publique, excitèrent en lui un vif enthousiasme. Mais les intrigues dont il eut l'occasion d'être témoin, et qui firent présager à sa pénétrante intelligence de prochains malheurs pour la Suisse, l'engagèrent à hâter son retour afin de prémunir ses concitoyens contre les dangers qui se préparaient pour eux. Fellenberg aurait voulu alors que, pour travailler avec plus de force et de succès à la défense du pays, le patriciat sût se résoudre au sacrifice d'une portion de ses priviléges ; il pensait que dans la lutte pour la liberté, le peuple serait d'autant plus fort qu'on l'aurait puissamment intéressé au salut du plus précieux de

ses biens. Sa voix ne fut point entendue; les craintes qu'il exprimait pour l'indépendance helvétique furent envisagées par les uns comme des chimères; il fut décrié par les autres comme un révolutionnaire, et il entra dès-lors dans cette position d'isolement politique dont il ne devait guère sortir. Enfant, il avait vu souvent son père revenir tout soucieux du sénat et se plaindre de voir ses efforts pour le bien public échouer devant l'opposition de ses collègues: dès-lors peut-être avait déjà commencé à se développer dans son âme une sourde antipathie contre ce patriciat puissant dans lequel la providence l'avait fait naître, mais dont ses tendances et ses instincts le séparaient toujours plus. En un mot, Fellenberg put être compté bientôt au nombre de ces transfuges qui n'ont jamais manqué aux aristocraties, mais qui apparaissent surtout dans leur époque de décadence.

Mais lorsque son pays, menacé par les armées de la république française, eut besoin du secours de tous ses enfants, Fellenberg ne resta pas inactif. Officier des milices bernoises, il parcourut l'Emmenthal et l'Entlibuch, haranguant ses compatriotes de village en village, et électrisant par ses paroles brûlantes les robustes enfans des montagnes pour la cause sacrée de l'indépendance du pays. Déjà des foules de paysans armés se rassemblaient autour de lui lorsque ses ennemis réussirent à le rendre suspect à ses compatriotes qui, par un de ces retours soudains, si fréquents dans cette malheureuse époque, se tournèrent contre lui et le retinrent emprisonné au milieu de mauvais traitements et de menaces de mort. Quelques hommes bien disposés le rendirent à la liberté, mais dans l'intervalle la cause nationale avait été perdue, et le sang courageusement répandu à Fraubrunnen et à Grauholz, n'avait pu racheter l'indépendance du pays. Un des premiers actes du commissaire Mingaud fut de mettre à prix la tête de Fellenberg; ce ne fut qu'après des peines et des dangers inouis, qu'il parvint à trouver un refuge en Allemagne. Il se disposait à passer en Amérique pour s'y établir, lorsqu'il apprit que ses amis et sa famille avaient réussi à faire lever l'arrêt de proscription suspendu sur sa tête. Tôt après son retour dans sa patrie, il fut envoyé à Paris pour y porter les plaintes de Berne contre le système d'opression et de *rapine* des agents de la France, et réussit, après plusieurs entrevues fort vives avec le directeur Rewbel, à obtenir l'éloignement de plusieurs d'entre eux. Mais fatigué bientôt de l'existence diplomatique pour laquelle il ne se sentait point fait, et après avoir inutilement cherché, comme membre du conseil de l'instruction publique, à appliquer dans l'éducation nationale quelques-unes des idées qui lui étaient chères, il se décida à réaliser à ses risques et périls la pensée de sa vie, et à fonder un établissement modèle qui

pût faire apprécier les bienfaits de l'éducation telle qu'il l'avait comprise. Au prix de 200,000 L. de Berne, il acheta en 1799, de la famille d'Erlach, la terre assez négligée de Wylhof, qui échangea bientôt son premier nom pour le nom européen de *Hofwyl*.

Nous n'avons pas à raconter ici les créations de M. de Fellenberg : elles sont connues de l'Europe entière ; elles ont été décrites sous toutes les formes par les innombrables pèlerins de Hofwyl, et il existe assurément peu d'institutions sur lesquelles on ait autant écrit, et qui aient été l'objet d'une curiosité aussi vive de la part de tous les hommes préoccupés du développement des intérêts sociaux. C'est aux nombreux documents qui existent sur l'œuvre du fondateur d'Hofwyl que nous renvoyons ceux de nos lecteurs qui auraient à s'éclairer sur l'ensemble et les détails de son activité. Nous ne saurions ici faire autre chose qu'indiquer rapidement les principaux points auxquels on peut rattacher les différentes tentatives de cet homme infatigable.

M. de Fellenberg employa les premières années de son séjour à Hofwyl à perfectionner et étendre ses connaissances en agriculture ; assez hostile d'abord à la théorie de cet art, il lui rendit bientôt, à ce qu'il paraît, plus de justice, et ses travaux de cette époque ont droit à intéresser les hommes spéciaux, aux yeux desquels il comptera toujours au nombre des agronomes les plus distingués. Ses inventions en agriculture sont connues ; le peuple des campagnes, aussi défiant à l'endroit des innovations dans les méthodes et les instruments aratoires qu'il est curieux d'innovations politiques, ne tarda pas à les adopter, et donna même un nom expressif à quelques-unes d'entre elles. Fellenberg avait du reste tout ce qu'il fallait pour gagner sa confiance. De manières simples et unies, d'une figure imposante et caractérisée, doué de cette force physique qui est toujours aux yeux des agriculteurs un titre de recommandation, on le voyait sans cesse mêlé aux travailleurs, les encourageant de sa voix sonore, partageant comme le dernier d'entre eux, leurs fatigues et leurs peines, heureux et fier de vivre de cette vie laborieuse du cultivateur, qui était à ses yeux le plus noble emploi des forces de l'homme. Plus d'un illustre visiteur, venu à Hofwyl pour y voir Fellenberg, le rencontra aux champs, dans le costume du campagnard, et l'on cite tel d'entre eux auquel, sans se faire connaître, il servit lui-même de guide vers sa demeure, et qui ne fut pas peu surpris, en voyant reparaître devant lui quelques instants après, dans le costume et les manières d'un homme du monde, celui que tout à l'heure il avait pris pour un simple ouvrier. Ingénieuse surprise, où ne se trahit nullement pour ceux qui connaissent le véritable caractère de Fellenberg, le goût et la recherche de l'effet, mais qui renfermait dans tous les cas un

exemple, et peut-être une leçon. — Du reste, si Fellenberg mettait à un si haut prix l'existence agricole, c'est qu'il y voyait avant tout un moyen de culture pour l'humanité, rattaché par lui à l'ensemble de ses vues sur la réforme de l'éducation, et qui devait en être le point de départ. Cette pensée dont le germe doit être cherché dans les doctrines économiques des plus généreux esprits du dix-huitième siècle, écloses au milieu de ce besoin de retour à la nature bien caractéristique dans une époque où l'on s'en était si fort éloigné, — cette pensée où se retrouvent sans doute quelques-unes des inspirations chères à la jeunesse de Fellenberg, fut bientôt réalisée par lui dans un établissement admirable et qui nous semble encore son plus beau titre de gloire : ce fut *l'école des pauvres*, fondée en 1804. L'initiative d'un établissement semblable, paraît lui appartenir tout entière. Son dernier biographe nous apprend bien que Pestalozzi avait songé à quelque chose de pareil, en fondant son établissement du Neuhof; — mais, comme il le remarque avec justesse, il manquait à ce dernier un sentiment bien clair et bien arrêté du but qu'il se proposait, non moins que ce sens pratique et cet esprit organisateur qui caractérisent au contraire, à un si haut degré, son disciple et son ami. Arracher à la détresse physique et à la dépravation morale des enfants malheureux et abandonnés, les élever dans la forte et saine discipline d'un travail agricole proportionné à leur âge et à leurs forces, chercher dans leurs occupations manuelles le point de jonction d'enseignements simples, destinés à former tout à la fois leur cœur et leur intelligence, leur volonté et leur réflexion, faire marcher parallélement le travail et l'instruction, de sorte que celle-ci parût à ces jeunes êtres une récréation douce et facile, — voilà ce qu'ici se proposa Fellenberg, et le but vers lequel il tendit sans cesse, au milieu de commencements ingrats et difficiles. Le nom de Wehrli, qui pendant vingt-quatre années a dirigé au prix d'incessants efforts et de continuels sacrifices, cet établissement nouveau, est indissolublement lié à celui de Fellenberg : son amour de l'enfance, la justesse de ses vues, l'habileté avec laquelle il sut proportionner à son but les moyens employés par lui, enfin son infatigable persévérance, tout cela fait de Wehrli une sorte de modèle de l'instituteur du peuple. Avec l'aide de cet homme si distingué et qui apporta, dans la direction de la petite république qui lui était confiée, une sorte de passion sainte, Fellenberg fut le premier à montrer à notre siècle attentif, par quels moyens devait être combattu le fléau redoutable du paupérisme, et prévenir les suites incalculables de la dépravation des classes souffrantes de la société. Au nombre des élèves primitifs de son école des pauvres, Fellenberg n'avait pas craint d'admettre de jeunes délinquants, et c'est encore

à lui qu'appartient l'initiative dans la noble pensée de neutraliser de bonne heure les suites des premières fautes et la contagion des premiers vices. C'est ainsi à Fellenberg qu'on doit rapporter la première pensée des institutions salutaires que notre siècle a la mission d'établir, en les fondant sur des bases toujours plus larges, et en vue d'un développement toujours plus général de la société, — et il ne faut pas s'étonner si, comme on l'a dit, Hofwyl, avec son école des pauvres, devint un lieu de pélerinage, où accoururent de toute part les délégués des gouvernements et les hommes préoccupés des intérêts de l'humanité, pour y voir de leurs yeux cette espèce de miracle, l'étudier et en rapporter les bienfaits dans les pas qui ne les connaissaient pas encore. Bientôt, dans presque toutes les contrées de l'Europe, furent fondés des établissements analogues, — et l'on vit pénétrer jusqu'aux Indes orientales et même à la Nouvelle-Hollande, le noble exemple donné par Fellenberg. Ce furent là sans doute, bien plus que dans les distinctions honorifiques qui ne lui manquèrent pas de la part des souverains les plus distingués de l'Europe, des récompenses selon son cœur, — et le magnifique monument que les comtes Mazins firent élever à la gloire de Fellenberg dans leurs terres de Silésie, en dit moins pour sa renommée, que cette école de pauvres, fondée par l'Union américaine, d'après les principes de Hofwyl, pour honorer la mémoire de Washington.

Cette première institution, base du grand édifice pédagogique de Hofwyl, s'entonra bientôt d'établissements nouveaux, destinés à compléter le vaste organisme dont la pensée préoccupait sans cesse Fellenberg. En 1807, il fonda l'institut d'agriculture qui subsista jusqu'en 1820, et auquel on peut rattacher à-peu près tous les établissements du même genre qui, dès-lors, se sont formés en Europe. L'année suivante fut érigé, en vue des classes opulentes de la société, l'établissement supérieur d'éducation où affluèrent bientôt des élèves de toutes les contrées de l'Europe et même des régions les plus lointaines : la sollicitude de Fellenberg après s'être tournée d'abord vers les pauvres et les malheureux, s'adressait ici aux riches et aux heureux du siècle, dans le but de leur apprendre à devenir dignes des prérogatives de la fortune, à se préparer par un apprentissage sérieux de la vie à occuper une place utile dans la société, à racheter, pour ainsi dire, par le privilége de la culture intellectuelle et morale, le privilége fortuit de la richesse. Il pensait que, placé en regard de l'école des pauvres, cet établissement donnerait naissance à une noble rivalité, et que le sentiment douloureux ou corrupteur de l'inégalité sociale, fléchirait au milieu des efforts excités par une émulation généreuse, réglée sous la loi d'une impartialité scrupuleuse et sévère. On reconnaît ici, pour nous ser-

vir des expressions d'un écrivain célèbre parlant de M. de Fellenberg[1], on reconnaît ici la pensée de ces institutions pédagogiques conçues tout à la fois sur une vaste échelle, et dans le point de vue de l'ensemble des intérêts sociaux, tellement que chacune de ces institutions soit une image complète du monde et une école de la vie. Mais cette vue généreuse était-elle bien réalisable, et le coup d'œil pratique et sûr de Fellenberg, a-t-il pu rester inattentif aux inconvénients de cette juxta-position de deux mondes si différents? Ce n'est pas, ainsi qu'on l'a reproché au système de Hofwyl, parce que les influences bienfaisantes de la vie de famille y sont forcément écartées de l'ensemble des éléments de l'éducation, que nous concevons des doutes relativement à cette portion de l'œuvre de son fondateur; ce n'est pas non plus, bien que ce reproche nous touche davantage, parce que dans le rapprochement de tant de nationalités diverses, le sentiment sacré de l'attachement à la terre natale risquait de céder assez promptement la place à un cosmopolitisme précoce, dont peut-être Fellenberg favorisait un peu trop le développement. Mais le plus grand avantage de l'éducation publique, telle qu'elle est donnée par l'état, n'est-il pas précisément dans l'égalité parfaite qu'elle consacre, et ce résultat pouvait-il être aussi heureusement obtenu en plaçant comme cela eut lieu à Hofwyl, en vue de la sphère des pauvres, la sphère nécessairement privilégiée des riches, et en les séparant tout au plus, ainsi que Fellenberg le fit plus tard, par l'école moyenne ou réale, destinée, semble-t-il, à représenter le tiers-état dans cette république pédadogique? Nous avouons qu'il nous est impossible de le penser, et n'y a-t-il pas un fonds de vérité dans l'ironique jugement de ce spirituel critique bien connu en Allemagne, qui comparait devant nous Hofwyl à un microcosme où les petits travailleurs de Wehrli figuraient les paysans bernois, — l'école moyenne, la bourgeoisie des petites villes, — et l'école des riches enfin, tout au haut de l'édifice, ce patriciat dont il ne voulait pas croire que Fellenberg eût oublié l'esprit et les traditions?

Quoiqu'il en soit, grâce aux soins de toute espèce dont il fut l'objet, cet établissement devint l'un des plus prospères d'Hofwyl; le nombre des professeurs distingués qui s'y formèrent ou en sortirent, est considérable, et parmi les dix-sept descendans de familles princières, et les innombrables jeunes gens riches qui y reçurent leur éducation, nous sommes persuadé que beaucoup ont fait honneur à la pensée de Fellenberg, et sont devenus dans le monde, de fidèles propagateurs de ses vues et de ses idées. — Cependant, il continuait à augmenter le nombre de ces créations pé-

(1) M. A. Vinet, *Revue Suisse*, Tome VI, p. 745

dagogiques dont Hofwyl devait offrir un si complet exemple. Tandis que l'excellente épouse qui, pendant quarante-trois années, a été son auxiliaire fidèle, fondait pour les jeunes filles un établissement d'éducation qui a long-temps prospéré, il établissait en 1816 avec l'aide d'Escher, cette colonie de la Linth qui subsiste encore aujourd'hui, et qui devait étendre à d'autres contrées les bienfaits de son école des pauvres. Dans la même année, afin de montrer combien il était facile de fonder sur des bases économiques et simples l'éducation de ces enfans pauvres, vers lesquels le ramenait toujours la plus vive sollicitude, il réunissait la colonie enfantine de Maykirch, qui, en 1823, se trouva déjà dans l'état le plus prospère. Achats de fonds de terre, constructions de fermes, exploitation rurale, tout cela fut opéré peu à peu par ces petits colons qui furent assez vite en état de rembourser les avances peu considérables qu'on leur avait faites. Avec quel vif intérêt ne suit-on pas cette première tentative, germe heureux que fécondera sans doute l'avenir, et n'est-on pas en droit d'espérer de grands résultats de la réalisation, sur une échelle plus vaste, des plans féconds de ce colonisateur pacifique? On peut sourire en se rappelant Capodistria allant surprendre, avec le don magnifique d'une vache, les petits colons de Maykirch, ou Bonafous leur amenant deux cochons; mais ces circonstances n'empruntent-elles pas du but auguste que se proposait Fellenberg, l'intérêt le plus puissant, et n'ont-elles pas au fond quelque chose de plus touchant que la présence de l'impératrice de Russie et de tant d'autres personnages distingués, aux splendides fêtes populaires de Hofwyl? — Nous passons rapidement sur les travaux entrepris par Fellenberg, au prix des sacrifices les plus désintéressés, pour agir par le moyen de l'instruction normale des régens du pays sur l'éducation publique tout entière. Nous touchons là à des questions difficiles que nous ne pourrions faire que soulever sans les résoudre; mais il est impossible de ne pas admirer la généreuse persévérance avec laquelle ici encore, il travailla à la réalisation du but de sa vie. La fondation de l'école réale, en 1830, eut lieu en vue des classes moyennes de la société. Je ne sais si, comme on l'a prétendu, cet établissement fut fondé le dernier, parce que les classes moyennes étaient encore, dans la pensée de Fellenberg, celles qui ont le moins besoin d'une régénération totale par le moyen de l'éducation : il y a là peut-être une illusion qu'explique, dans notre siècle, l'avènement de ces classes à la considération et au pouvoir. Mais quoi qu'il en soit, cet établissement devint bien vite l'un des plus prospères de Hofwyl, et se trouve aujourd'hui encore dans la situation la plus heureuse. Enfin, revenant à son point de départ, et à mesure que s'avançait la vieillesse, toujours plus préoccupé de

l'enfance, il fonda encore, dans les dernières années de sa vie, une école enfantine destinée à compléter l'ensemble organique de ces institutions dont le but, pour nous servir de l'expression d'un écrivain déjà cité, était de mettre en rapport tous les âges, toutes les classes et toutes les fortunes, en les coordonnant dans l'esprit même de la Providence, et en fondant ainsi, dans l'intérêt des générations prochaines, un séminaire non de régents, ni d'ecclésiastiques, mais d'hommes. Et ce fut au milieu de plans vastes et divers, que cet homme infatigable fut enlevé dans sa 74me année, le 21 novembre 1844, par une mort douce et sans souffrances, laissant aux mains d'une famille digne de la continuer, l'œuvre de toute sa vie, et à l'avenir le soin de poursuivre et d'étendre toutes les pensées dont nous l'avons vu prendre l'honorable et courageuse initiative.

Le dévouement a été l'âme de la vie de cet homme. Seul il explique sa persévérance et cette espèce d'héroïsme stoïque avec lequel il renversa les obstacles, et s'exposa aux jugemens les plus divers et souvent les plus immérités, quand il s'agissait d'atteindre le noble but auquel il avait tout sacrifié. Son désintéressement qu'autrefois l'on a mis en doute, ressort de la manière la plus éclatante, du spectacle de sa vie. Dans trois occasions diverses et sous des régimes politiques différens, il tenta de remettre à l'Etat, ou à la Société suisse d'utilité publique, les établissements fondés par lui, et cela à des conditions d'après lesquelles il en eût retiré à peine la moitié de la valeur véritable. Son activité passa toute idée : sans parler d'une correspondance immense avec la plupart des hommes les plus distingués de l'Europe, depuis Lavater et Gœthe, jusqu'à l'archiduc Jean et au père Mathew, il écrivit beaucoup sur l'éducation, fut membre actif des conseils de la république, en occupa même la première dignité, sans jamais pour tout cela, abandonner un jour la direction de ses vastes établissemens et la poursuite de ses nombreux projets. Nous n'avons pas à le juger ici comme homme politique : l'ardeur passionnée de son caractère s'accordait mal peut-être avec le poste éminent auquel l'appelèrent ses concitoyens ; sa position fut assez généralement isolée et son influence sur l'Etat ne fut pas aussi grande dans la sphère politique que dans la sphère sociale. Orateur, il était abondant et énergique, mais parfois embarrassé et diffus ; écrivain, son style est difficile et dur, mais plein d'idées. Dans la vie privée il était simple et froid, maître absolu de lui-même, homme de la réflexion et de la volonté. Sa bienfaisance devra faire long-temps bénir son nom dans la contrée de Hofwyl, mais il avait connu l'ingratitude pendant sa vie, et peut-être elle n'épargnera pas sa mémoire. Né pour l'organisation, il laisse dans ses établissements pédagogiques, le véritable

monument de sa vie. Mais nous n'en croyons pas moins que son œuvre ne pouvait être une œuvre individuelle, et que c'est au point de vue de l'état que ses pensées ont toute leur valeur et tout leur intérêt. L'éducation nationale nous semble devoir, dans l'avenir, se pénétrer de plus en plus de cette vue qui a été la sienne, que la culture de l'homme ne peut porter tous ses fruits, qu'en préparant en lui, non pas l'individu isolé, mais le membre solidaire d'un organisme vivant : or, l'état seul a la capacité, et dans un certain sens, le droit d'accomplir cette tâche. Alors seulement pourront être prévenues, ainsi que l'espérait Fellenberg, par une grande révolution morale, les révolutions extérieures qui, comme on l'a dit, ne changeant que les situations, ne changent rien. En répandant çà et là dans le monde, par le moyen des disciples formés par lui, une semblable pensée, cet homme distingué aura déjà fait beaucoup pour l'humanité. Dans l'application de ses vues, il a pu errer sans doute; mais l'avenir n'oubliera pas que le germe de quelques-unes de ses institutions les plus belles et les plus utiles, de celles qui sont créées en vue des classes pauvres, deshéritées et souffrantes (et c'est là qu'est la question vitale de notre époque), a été déposé par Fellenberg dans le sol du dix-neuvième siècle.

**

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LES FRÈRES DE PLYMOUTH ET **JOHN DARBY**, leur doctrine et leur histoire, en particulier dans le canton de Vaud. Par J. J. Herzog, professeur à l'académie de Lausanne. 1845. Lausanne, librairie de G. Bridel, éditeur. Prix : 1 fr.

La Gazette évangélique de Berlin avait demandé à M. Herzog la série d'articles qui, réunis et traduits, forme cet ouvrage. Il est plein du plus sérieux et du plus vivant intérêt. Les principes, les tendances, la conduite et l'influence des *Frères de Plymouth* y sont appréciés et analysés avec courage, science et simplicité. Sans la grande bonhomie, la bienveillance chrétienne, l'évidente utilité du récit, on pourrait même s'étonner de voir pousser aussi loin la franchise. Tout y est nommé par son nom, hommes et choses. C'est de l'histoire, non de la controverse. L'instruction n'en ressort que mieux, pour être presque tout entière dans les faits. L'état général du monde religieux dans le canton de Vaud, surtout de celui qui s'est mis en avant par des églises nouvelles, est reproduit dans tout son ensemble, à propos de l'attaque que M. Darby et son système sont venus lui livrer. A vue de pays, et si l'on veut bien nous permettre cette comparaison, les Plymouthistes se dessinent comme étant les communistes de la société religieuse, dont les dissidens sont les radicaux. Aussi avons-nous vu, dans le canton de Vaud, la persécution abandonner et les uns et les autres pour se porter contre le véritable adversaire, contre l'église nationale. C'est du reste ce que M. Herzog rappelle dans son avant-propos, en adressant son livre aux pasteurs et ministres de cette Eglise nationale, assiégée au dedans et au dehors par des ennemis si divers. *(La suite du Bulletin au prochain n°).*

MALESSERT.

TROISIÈME PARTIE.

La Petite Femme des Iles.

I [1].

La grand'mère de Sylvestre achevait sa prière et sa lecture du matin. Elle avait mis sur ses genoux son tambour à faire de la dentelle, et ses lunettes sur son nez ; mais une mouche vint se camper sur ses lunettes ; elle la chassa, la mouche revint, ne voulant jamais bien déguerpir. — Bon ! dit la grand'mère, je ne sais quelle mouche me pique : s'il était permis d'avoir de l'humeur à mon âge et lorsqu'on a compris le jeu détourné de la vie, je crois vraiment que j'en aurais. — Là-dessus la bonne dame, interrompant son travail à peine commencé, croisa les bras sur son métier, et réfléchit profondément. — Allons ! dit-elle après un moment, à quoi bon se soucier et pleurer ! il vaut mieux faire de la dentelle et tourner les fuseaux. — Elle se remit donc à les faire tourner et rouler sous ses doigts : aussi ne fut-elle pas trop étonnée, au bout d'un quart d'heure, de voir que la mouche qui l'avait piquée était allée se prendre l'aile dans les fils, et ne pouvait plus se dégager. — Bon ! se dit encore la grand'mère : espérons pour Sylvestre, dont j'allais m'inquiéter ; mais puisque je ne me suis pas découragée, pensons

[1] Voir les livraisons de mars, d'avril, de mai, de juin, de juillet et d'août, p. 141, 209, 261, 337, 389 et 453 de ce volume.

que son bon ange ne se découragera pas non plus. — Son bon ange ! elle n'entendait point par là Madeline, car elle ajouta aussitôt : — Si la petite fille, après tout, ne sait pas le prendre pour mari, elle ne sera qu'une sotte, et nous verrons si elle en trouvera jamais un qu'elle puisse aussi bien aimer et aussi bien tourmenter que celui-là.

La bonne dame alla donc travaillant et marmottant ainsi toute seule du matin jusqu'au soir : alors elle fit sa *patience*, la plus grande de toutes celles qu'elle savait et que l'on pût imaginer : cette patience lui prenait ordinairement sept quarts d'heure ; ce soir-là, elle lui en prit dix ; elle fut trois fois sur le point de manquer, pourtant à la fin elle réussit.

II.

Pendant ce temps, le chevalier de Montalègre était debout au milieu de son salon de Fontaineseulette, où l'on s'était trouvé de retour sans encombre pour le dîner. Le reste de la journée s'était traîné assez languissamment,.et, le soir, chacun avait prétexté la fatigue pour se retirer de bonne heure, Sylvestre attristé et se reprochant de n'avoir jamais pu prendre sur lui de s'expliquer au moins avec le chevalier, Fernand reprenant de l'espoir.

— Tes affaires vont mal, dit ce dernier, lorsqu'il fut seul avec son ami : elle est fâchée, tu te seras trop avancé.

— Que faire ? dit notre héros, tout tremblant, et ne pouvant plus se dissimuler son malheur.

— A ta place, je retournerais quelque temps à Lausanne ; on te regretterait.

— Eh bien ! dit le pauvre Sylvestre, emmène-moi si tu veux, car je n'aurais jamais le courage de m'en aller seul, et tu me feras bien l'amitié de m'accompagner.

Fernand ne répondant rien, la conversation en resta là, et les deux amis se couchèrent silencieusement.

Quant au vieux chevalier, il était donc debout dans son salon, non plus méditant comme à son ordinaire, pesant, équilibrant toutes les idées qui lui venaient on ne sait d'où et assiégeaient en foule son cerveau, mais gravement préoccupé et, contre sa coutume, tenant ses mains et sa canne pendante derrière son dos. Madeline, pour tâcher de sourire et de faire sourire son tuteur,

s'en vint tirer doucement cette canne maintenant si déchue, et qui semblait tombée pour jamais de sa haute position : elle avait tout-à-fait la mine d'un chien de chasse inflexiblement maintenu par son maître à l'arrière-garde, d'où il dévore en vain du regard le libre espace ouvert devant lui.

— Pauvre canne ! dit Madeline : tu vois ce que c'est de la philosophie, et combien elle est utile quand on en a réellement besoin. Pauvre canne, qui tenais en tout un si juste milieu, une si exacte balance, qui te penchais, te relevais, distinguais et argumentais si bien ! pauvre bâton philosophique, à quoi tout cela te sert-il aujourd'hui ? Tu es tout sec et tout droit comme un beau raisonnement; mais la vie n'est pas ainsi faite ; elle prend à gauche, à droite, elle se courbe, elle se brise... — Et la jeune fille fit un moment jouer la canne vacillante entre ses doigts rosés, puis elle dit tout-à-coup : — Ni Fernand, ni Sylvestre ! et se jeta dans les bras de son tuteur en pleurant.

Ils étaient seuls, et s'aimaient trop véritablement pour faire entre eux de petites façons quand ils avaient du chagrin : le vieux chevalier serrait Madeline sur son cœur ; elle l'embrassa tendrement, avec effusion.

III.

En ce moment, madame de Préverenges rentra dans le salon : elle revenait, dit-elle, chercher un livre qu'elle avait oublié.

Le bon chevalier, tout ému, mais prenant d'autant mieux son parti, s'avança vers elle à l'instant : — Belle cousine, lui dit-il, — et la canne se retrouva comme par enchantement à son poste, exerçant ses augustes fonctions : — Ou Sylvestre, ou Fernand ! belle cousine, c'est à vous maintenant de choisir et de faire pencher la balance.

— Allons ! dit-elle d'un air assez triomphant, mais sans malveillance : je serai plus franche que Madeline, qui n'a jamais pu se décider, et qui ne devrait pas m'en vouloir....

— Moi ? dit l'impétueuse jeune fille; mais sa cousine ne lui laissa pas le temps d'éclater.

— M'en vouloir, reprit aussitôt cette dernière, parce que je lui enlève un de ses amoureux : une autre à ma place, pour se venger, aurait tâché de les lui prendre tous deux. Voyons, chevalier, rendez-moi justice : N'aimé-je pas notre petite folle, et ne vous ai-je pas dit cent fois qu'il fallait la marier ?...

— C'est vrai, répondit le chevalier.

— Que n'étant plus une petite fille, elle ne pouvait pas ainsi vivre à sa fantaisie sans avoir un mari ?

— C'est encore vrai, et c'est moi qui ai eu tort, dit le chevalier.

— Maintenant, à qui allons-nous la donner ? je dis nous, car je l'aime, quoiqu'en ce moment elle me fasse des yeux terribles...

Madeline se retourna brusquement, et regarda d'un autre côté.

— Mais je suis bonne, continua la dame sans s'émouvoir, et Dieu merci ! ajouta-t-elle, je ne suis pas encore assez laide pour devenir méchante et faire de la peine par plaisir. A qui allons-nous la donner ? A Sylvestre ? mon cousin, ce n'était pas encore votre avis, et pourtant ne vous l'ai-je pas conseillé ?

— C'est encore vrai ; et voilà trois vérités coup sur coup, plus que je n'en ai entendu ces trois ans passés.

— Eh bien ! je vous le conseillerais encore, et je vous répéterais : Sylvestre est le mari qu'il lui faut, si.... si j'étais sûre...

— Trois vérités, dit le chevalier. Jusqu'à trois : c'est bon, disent nos montagnards.

— Vous en voulez donc quatre, reprit-elle, eh bien ! je serai franche jusqu'au bout, vous les aurez :.... Si.... si j'étais sûre.... qu'il aimât toujours uniquement Madeline, et... qu'il ne m'aimât pas aussi un peu par dessus le marché.

— Mais comment le savez-vous ? dit le chevalier en tâchant de rester impassible, quoique sa canne eût depuis longtemps roulé sur le parquet.

— Comment sait-on ces choses-là, je vous prie : demandez à Madeline, répondit madame de Préverenges qui, toute bonne qu'elle était ou voulait l'être, ne put s'empêcher de redevenir femme un instant.

Madeline se leva brusquement pour sortir.

— Si vous vous en allez, s'écria la dame, je m'en vais aussi.

Madeline se rassit, et, regardant sa cousine avec une innocente fierté : — Oui, dit-elle, il m'a dit qu'il m'aimait.

— Et vous, de même, vous lui avez avoué...

— Jamais !

— Alors vous avez eu tort, ma toute belle, de ne pas lui dire au moins la moitié de ce que vous pensiez. Il faut bien tourmenter les hommes, mais il ne faut pas les décourager. Eux, voyez-vous ! ils se donnent ordinairement tout entiers, parce qu'ils sont plus

libres que nous de se reprendre : nous devons donc, nous autres femmes, nous garder quelque chose ; mais la moitié pour le tout, trouvez-vous que ce soit trop ?

— Quoi ! il vous l'aurait dit aussi ma cousine, interrompit le chevalier, forcé d'avoir une perspicacité que toute sa philosophie à elle seule ne lui aurait pas donnée.

— Il me l'a dit, répondit-elle, affectant un air grave.

— Vous ne le lui avez point fait dire ? continua le chevalier qui, une fois qu'il abordait une chose nouvelle, grâce à sa science généalogique, y devenait vite très-savant.

— Non ; mais je ne répondrais pas que je n'aie dû l'y aider.

Le chevalier, souffrant et courroucé, allait et venait impétueusement par le salon. Madeline était pâle et tremblante ; ses yeux lançaient d'humides éclairs.

— Ecoutez ! reprit madame de Préverenges, de son même air coquet souriant et posé. Ecoutez ! ne vous fâchez point. Il m'a dit, il m'a réellement dit toutes sortes de belles choses, et je ne les lui ai point trop fait dire en vérité ; mais...

— Mais ? ah ! voilà un *mais* bien placé, et qui fait qu'on respire, dit le chevalier.

— Mais.... il faut donc tout vous dire, chevalier ! oh ! quels regards scrutateurs ! allons ! je confesserai tout : j'y suis résignée. Après cela, si vous ne m'aimez pas presque autant que votre petite folle, si vous ne m'obéissez pas comme à elle, et si vous ne me mettez pas au sommet de votre arbre généalogique, vous serez un ingrat.

— Un ingrat ! rien n'est malheureusement plus facile. Mais si je le suis, je consens à être roulé du sommet des montagnes dans un tonneau.

— Eh bien ! Sylvestre m'a donc avoué qu'il m'aimait, et ce matin....

— Ce matin ! s'écria involontairement Madeline.

— Ce matin même il était en train de me raconter qu'il n'avait fait que penser à moi toute la nuit ; mais..... mais je suis encore à me demander s'il savait bien ce qu'il disait.

Pour cette fois, tout indignée qu'elle fût, Madeline ne put s'empêcher de sourire de la réflexion, dont mieux que personne elle pouvait comprendre la vérité.

— D'ailleurs, poursuivit madame de Préverenges, je me défie un peu en tout ceci de Fernand.

— Ah ! Fernand ! dit encore tout bas Madeline, trop ingénue et trop vive pour faire longtemps semblant de ne pas s'intéresser à la conversation.

— Fernand qui, au fait, doit bien connaître son ami, prétend qu'il nous aime toutes les deux, et peut-être même un peu Lise; cela nous humilie, Madeline, mais enfin Lise est bien belle, et voilà ce qu'assure Fernand.

— Oh ! pour Lise, il ment, je le sais ! s'écria Madeline, maintenant résolue à tout éclaircir.

— Vous en êtes sûre ? reprit sa cousine : j'en suis bien aise, nous pourrons mieux nous entendre à nous deux. Fernand soutient donc que Sylvestre n'est pas un amant, mais un amoureux : comprenez-vous, mon cousin ?

— Ma foi non ! dit le bon chevalier.

— Mais à quoi donc sert la philosophie, la généalogie des idées, si cette différence lui échappe. Cela veut dire que Sylvestre est amoureux d'amour, de tout le monde... féminin, s'entend, et pourvu qu'il lui plaise; mais qu'il n'aime personne assez pour ne pas en aimer une autre tout aussi bien ; qu'il est amoureux de toutes les jolies femmes, et qu'il n'est l'amant d'aucune d'elles en particulier ; pour tout dire enfin, que c'est un amoureux en l'air et non pas en réalité. Fernand ne nie donc point que Sylvestre n'aime encore Madeline ; mais il assure qu'il nous aime également toutes deux, et qu'il en aimerait trois ou quatre de même sans s'effrayer.

— Mais c'est un petit monstre que ce sauvage, s'écria le chevalier ; et moi qui ne lui reprochais plus que son manque de courage, et qui commençais à l'aimer.

— Mais, dit la jolie dame en riant, à nous voir ainsi tous les trois réduits à la défensive, vous, moi, et même notre chère petite folle, il me semble que, pour un sauvage, l'audace ne lui a pas trop manqué.

— Il est capable de s'être jeté à vos pieds ! dit le chevalier de Montalègre, avec un regard soupçonneux et comiquement sombre, qui mit une sorte de clair-obscur dans ses petits yeux gris gais, gaillards et perçans.

— A mes pieds, non, je dois l'avouer, dit la dame ; mais peut-être que Madeline a été plus heureuse.

— Il est capable, s'écria encore le chevalier, de vous avoir pris la main et, que sais-je ? de vous l'avoir baisée.

— Non ; dit encore la dame, mais peut-être que Madeline....

Madeline ne répondait rien, n'écoutait plus et ne savait que penser. Profondément frappée de ce qu'il y avait de plausible dans la révélation de Fernand sur le caractère de son ami, elle se sentait irritée, émue, humiliée, et ne pouvait cependant se résoudre à condamner Sylvestre.... Il lui a dit qu'il l'aimait ! fit-elle tout haut se parlant à elle-même.

— Comme à vous, ma chère, lui répondit sa cousine ; et, ajouta-t-elle, il me l'a dit, je vous jure, fort résolument. Mais, comme je n'ai eu garde de lui répondre, nous sommes encore à temps de nous venger. Voulez-vous que nous voyions, à nous trois, s'il nous trompe, s'il aura bien l'audace de me prendre la main comme à vous, car je gagerais maintenant qu'il l'a prise, et l'audace de me jurer comme à vous... ; car je dois reconnaître mon infériorité, je suis la dernière venue ; je n'en ai pas peut-être plus mauvaise chance pour cela, mais il est juste que ce soit moi qui me sacrifie et, si vous le voulez, je tenterai l'aventure. Demain, arrangez-vous pour tout voir et pour nous laisser seuls ici un moment.

— J'y consens : aussi bien il faut que tout cela finisse, dit le chevalier ; et Madeline, résolue aussi à tout éclaircir, mais pleine d'inquiétude sur le résultat d'un stratagème aussi périlleux, aussi définitif, se retira en soupirant.

IV.

Le lendemain matin après déjeûner, pendant que le chevalier était en train de perdre une partie d'échecs contre Sylvestre, Madeline, prenant Lise avec elle, emmena Fernand au jardin et, de là, dans la prairie en pente qui entourait Fontaineseulette. Elle voulait, dit-elle, faire pour son parrain un gros bouquet de mûres sauvages, qu'il préférait à toutes les groseilles du jardin. Ils passèrent près de la petite source où, Madeline étant venue au devant de Sylvestre, il lui avait dit en regardant les vals neigeux drapés autour des cîmes : — Oh ! être là, à nous deux, et disparaître au tournant de ces blancs vallons aériens qui se perdent en haut dans l'azur ! — Ils avaient vu de près ce monde sublime ; mais hélas ! comme tout ce qui enlève l'âme et la charme, il faisait tout paraître ennuyeux, suffoquant, insipide, après qu'on était descendu.

Ils descendirent ensuite le long du taillis qui bordait le ravin, et

commencèrent à y faire leur bouquet. Mais au bout d'un instant, Madeline, feignant d'avoir oublié de donner quelques ordres à Josué, dit à Lise et Fernand de l'attendre, qu'elle allait revenir, et remonta rapidement le sentier. Elle trouva déjà son tuteur établi dans une petite pièce qui s'ouvrait à part sur le jardin, et d'où l'on pouvait entendre tout ce qui se disait dans le salon.

V.

Madame de Préverenges était entrée pendant que Sylvestre achevait de battre rapidement le bon chevalier qui, pour la première fois de sa vie, prit sa défaite en patience, en se disant par manière de consolation, ce qui n'était pourtant vrai qu'à moitié, qu'au fait il ne s'était pas défendu. Elle eut donc tout le temps de préparer l'attaque et de se mettre sous les armes. Elle était dans un élégant déshabillé du matin, les cheveux négligemment rassemblés sur le front, le col nu, et les bras perdus dans de longues manches qui avaient l'avantage de pouvoir les cacher jusqu'au bout des doigts, mais aussi de les laisser voir tout-à-fait. Accoudée sur un sofa, elle était vraiment belle, de cette dernière beauté de la femme, peut-être la plus complète et la plus touchante; cette pose faisait encore mieux valoir la blancheur et la perfection de ses mains, les contours de sa taille et mille grâces de détail que le bon Sylvestre n'était pas assez savant pour analyser, mais que, dans un moment de distraction, il était capable de remarquer.

Le voyant pensif et silencieux : — Vous êtes bien rêveur aujourd'hui, monsieur le sauvage, lui dit-elle, vous repentez-vous de votre journée de hier?

— Hélas! répondit-il avec un accent de tristesse, elle m'avait rendu bien heureux au contraire : mais ma grand'mère a raison de dire qu'il ne faut se réjouir de rien.

— Mais, reprit-elle, que vous est-il donc arrivé? confiez-le moi, je vous aiderai si je puis; — et voyant qu'il hésitait, elle ajouta : — Il me semble pourtant qu'ici tout le monde vous aime....

— Tout le monde! vous seule peut-être, répliqua-t-il de ce même air de tristesse profonde et distraite.

— Moi seule! ah! il paraît donc que ce ne serait pas assez.

Il la regarda sans comprendre, ou ne voyant là qu'un de ces jeux de conversation auxquels il se sentait toujours plus impropre et où il enviait le secret de Fernand.

— Oui, fit-il, sans répondre directement, oui, vous êtes si bonne...

— Si bonne ! En vérité, vous êtes le premier qui me l'ait dit.

— Comment cela est-il possible ? s'écria-t-il avec un sincère et naïf étonnement.

— Je ne sais ; car c'est vrai : malgré tous mes défauts, je ne suis pas méchante, vraiment ! mais on trouvait peut-être à me dire quelque chose de mieux.

— Que peut-on dire de mieux à quelqu'un ?

— Voyons ! cherchez bien.

Que diantre faut-il donc que je lui dise, pensait le bon Sylvestre : qu'elle est belle ? mais il me semble qu'elle le sait fort bien. Pourtant, ne voulant pas risquer d'être impoli, il reprit, en invoquant sa grand'mère et maudissant les galantes conversations :

— Vous êtes bien aimable et bien belle, mais ce n'est pas moi qui vous l'apprends, et ma grand'mère prétend que c'est encore quelque chose de meilleur d'être bon.

— Oui ; mais nous autres femmes, voyez-vous, nous voulons avant tout être belles, et qu'on nous le dise, quand même nous le savons. Et puis, enfin, on peut se tromper, et l'on n'est pas fâchée de savoir toujours exactement à quoi s'en tenir. Vous surtout, Sylvestre, qui êtes franc, parlez-moi comme un frère à sa sœur ; voyons ! me trouvez-vous vraiment belle ? je serais bien aise de m'assurer complétement de la vérité sur ce point important.

— Puisque cela vous amuse de me le faire dire, je vous trouve très-belle en vérité ! répondit-il simplement.

— Comme Madeline ?

Il rougit ; mais ne voulant ni blesser son interlocutrice, ni cependant accepter tout-à-fait la comparaison, il répondit sans trop d'embarras : — Vous êtes belle autrement.

Pour le coup Fernand a raison, et je ne sais trop ce que nous allons devenir, pensait madame de Préverenges. Elle reprit :

— Allons ! je suis belle, c'est dit, et je vous en crois mieux que bien d'autres ; mais, ajouta-t-elle en le regardant d'un air tendre, procédons, comme le chevalier, par ordre généalogique : je suis bonne, je suis belle ; n'y a-t-il pas encore autre chose à me dire, et même ne me semble-t-il pas me souvenir que vous me l'avez déjà dit ?

— Je vous aime beaucoup, répondit Sylvestre ; tout de suite je

me suis senti attiré vers vous. — Et en même temps mal à l'aise, sans savoir pourquoi, d'une conversation où il n'exprimait pourtant que des sentimens vrais, il se levait pour s'en aller.

Madame de Préverenges, trop fine pour y rien comprendre, crut qu'il allait se jeter à ses pieds. — Ma foi! pensait-elle, je joue franc jeu, et si le sort veut absolument que je gagne, je ne puis pas l'empêcher.

— Beaucoup? là, bien réellement, mon ami, dit-elle tout haut, en lui tendant la main.

Notre héros, touché de ce qu'il prit pour un mouvement d'amitié, allait ouvrir son cœur sur le compte de Madeline, et prier madame de Préverenges de parler au chevalier pour lui. Prenant donc la belle main qu'on lui abandonnait et la tenant dans les siennes, il allait répondre: — Oh! je serais bien heureux d'être votre ami! — lorsque madame de Préverenges, retombant sur le sofa, poussa un cri de douleur, qui fit accourir au salon le chevalier, Madeline et bientôt même Josué, quoiqu'il se trouvât en ce moment à une assez grande distance, dans les profondeurs reculées du logis.

VI.

— Qu'est-il arrivé? qu'avez-vous? demandait le chevalier.

— Oh! la main de fer! disait madame de Préverenges, presque évanouie, et ne pouvant s'empêcher de murmurer tout bas.— J'aimerais mieux avoir un véritable sauvage pour mari.

— Oh! pardonnez-moi, s'écriait Sylvestre de son côté: j'ai cédé, sans y penser, à ma détestable manière de serrer ainsi brutalement la main de mes amis. Fernand lui-même s'en plaint, et ne me donne jamais la sienne. C'est ma grand'mère qui m'a laissé prendre cette maudite habitude, en ne me disant jamais de ménager ses vieux doigts. Quand vous m'avez tendu la main, madame, vous voyant si bonne avec moi, je me suis cru avec ma grand'mère et, sans y prendre garde, j'aurai serré de trop forte amitié! oh! pardonnez-le moi, répétait le bon Sylvestre, on ne peut pas plus confus.

— L'horrible main! disait la jolie veuve, toujours furieuse, mais recommençant à sourire et repoussant Sylvestre d'un air d'effroi: L'horrible main! elle vaut, à elle seule, celle de trois ou quatre maris.

— Voyons, dit le chevalier, dont les petits yeux gris avaient repris toute leur malice et leur vive clarté: mais ajouta-t-il, se ravi-

sant par une inspiration subite, voyez plutôt, vous, petite folle!

— Je m'en tiens à ce que je sais, dit Madeline, pour qui ce mot avait plus d'un sens. — Et elle fit le geste de cacher ses mains sous sa mantille.

La canne, de nouveau perchée sur son pivot, inclinait si fort son pommeau à tête de philosophe, que le chevalier fut obligé de la prendre entre le pouce et l'index pour éviter tout fâcheux augure et l'empêcher de tomber.

— Vous voyez, mon cher sauvage, dit-il à Sylvestre, qu'avec votre manière de serrer la main vous faites peur aux dames, même à notre petite folle qui n'a peur de rien. Aussi me verrai-je obligé par la suite, si vous ne vous corrigez pas, et quoique cela fût assez peu généalogique, de vous permettre de l'embrasser.

Là dessus il prit le bras de madame de Préverenges, et ils sortirent du salon où ils laissèrent seuls nos deux amans.

VII.

Madeline retrouvant aussitôt l'agacerie innocente que des nuages accumulés avaient un instant troublée, se mit à chanter :

Fût-il timide à ne pas oser prendre
Même la main qu'on est prêt à lui tendre....

Elle n'eut pas le temps ou pas besoin d'achever. Cette main était pourtant pendante, aussi bas que possible, le long d'un petit tablier du matin ; mais, la jeune fille baissant les yeux, elle avait l'air de la regarder. Notre héros la prit, la souleva doucement dans la sienne et l'appuya sur son cœur. De l'autre, Madeline tenait le bouquet commencé. — Voyez, dit-elle à Sylvestre, voyez le beau bouquet de mûres, je l'ai cueilli pour mon parrain, mais si vous le voulez, je vous le donnerai. — Comme il tendait la main pour le recevoir, — Prenez garde! ajouta-t-elle, vous allez vous piquer. — Et détachant une grosse mûre d'un noir violet, elle la tint quelque temps entre ses deux doigts, à la hauteur du visage de Sylvestre. Il était si ému, si heureux, qu'il tremblait. — Bon! s'écria tout-à-coup la malicieuse fille, monsieur le maladroit, que dira mon tuteur? voilà maintenant mes petits doigts tout tachés. Mais je me vengerai! et lui passant la mûre sur les lèvres : — J'aime les moustaches, lui dit-elle en s'enfuyant, et, pour cette fois, vous

voilà bien emmoustaché. Puis, se ravisant, elle revint à lui : — Mais j'y pense ! dit-elle, pourquoi ne m'avez-vous pas serré la main bien fort comme à ma cousine ? M'aimeriez-vous moins qu'elle, moins que votre grand'mère ?

— Je vous répondrai, dit Sylvestre, comme à madame de Préverenges : je vous aime autrement.

— Autrement ! comment est-ce autrement ? fit-elle avec un de ces petits marivaudages auxquels l'amour se plaît mieux qu'on ne croit, tant il est subtil, et jaloux des moindres détails.

— Autrement : c'est, dit Sylvestre, maintenant exercé à ce genre de réparties, c'est comme je voudrais être aimé.

Elle baissait les yeux. — Eh bien ! reprit-elle en essayant, mais en vain, de les relever, faut-il vous dire que je vous aime autrement, mon bon Sylvestre ? Oui, car j'ai été si sotte hier, que je serais plus sotte encore aujourd'hui de ne pas vous faire cet aveu. Mais cette fenêtre, continua-t-elle aussitôt, ne pouvait donc pas s'ouvrir toute seule, vous me l'assurez.

— Elle était plus close que la bouche de Josué.

— Et ma cousine vous avait dit de l'ouvrir ?

— Elle voulait savoir quel temps il faisait.

— Oh oui ! elle est si curieuse ! et vous n'aimez pas tout le monde... autrement ?

— J'aimerai tout le monde si vous m'aimez.

— Bien ! je vous le permets ainsi ; mais ne dites rien encore à Fernand : vous pouvez seulement parler à mon tuteur, c'est-à-dire, mon seigneur et maître ! si vous le voulez.

Prenant alors le bras de Sylvestre, sur lequel elle s'appuyait silencieuse et riante, elle le conduisit dans la prairie à la recherche de Lise et de Fernand. Ils n'y trouvèrent que celui-ci, Lise, leur dit-il, étant retournée à la maison avec un paquet de mûres sauvages de quoi remplir un panier. — Et sans me vanter, ajouta-t-il, je me suis joliment piqué les doigts pour ma part.

Ah ! tant mieux ! s'écria Madeline : c'était le moins que vous méritiez.

— Pourquoi donc ! demanda Fernand, qui eut peine à dissimuler une sorte d'embarras.

— Mais pour nous avoir abandonnés si longtemps, je pense : n'est-ce rien que cela, ou bien y aurait-il autre chose ! dit la malicieuse, d'un air négligé dont Fernand ne fut pas dupe, mais sans mieux savoir pour cela que penser.

VIII.

— Elle lui en a fait des moustaches, et on les voit encore, c'est pour cela qu'elle me l'a conté, disait le bon chevalier à madame de Préverenges, tout en butinant, après le dîner, son bouquet de mûres et savourant leur douceur aigrelette et fondante en amateur consommé. Mais, ajouta-t-il, notre Sylvestre serait-il digne de porter des moustaches véritables s'il en avait, et, pour être sauvage à faire peur, est-il incapable d'avoir peur de son côté? Voilà, mesdames, ne vous en déplaise, n'en déplaise même à ma petite folle, ce qu'il reste à éclaircir, mais je vous l'ai dit : j'ai mon plan, et Fernand, qui est homme à ne rien craindre, y trouvera du moins l'occasion de se relever à vos yeux.

— Oui, je vous conseille de les mettre aux prises, dit la dame, comme s'ils ne l'étaient pas déjà bien assez ! Tel que je le connais, Fernand, s'il voit qu'il n'a décidément rien de mieux à faire, sera charmé de se battre, et quant à Sylvestre, il a le bras trop fort, conclut-elle en riant, pour ne pas l'avoir courageux.

— Voilà, voilà les femmes ! s'écria vivement le paradoxal chevalier : elles trouvent tout simple qu'on se tue pour elles... ou du moins qu'on en fasse semblant, ce qui est déjà suffisamment fou, selon moi. Mourez, mourez seulement, messieurs, disent-elles, et vous verrez si, dans la tombe, nous ne savons pas encore mieux vous aimer ! Illusion flatteuse, mais dont c'est à moi de vous garantir mes jeunes amis ! Non, point de duel ! Est-ce qu'on se bat d'ailleurs, à Fontaineseulette ? tout au plus est-il permis de s'y bouder. Puis, Fernand n'est pas un Saint-Georges, et Sylvestre, à coup sûr, tirerait imperturbablement en l'air, en sorte que ce serait toujours à recommencer. Non ; je prétends simplement conduire nos deux fous (car ils le sont tous deux, chacun à sa manière) les conduire, dis-je, dans l'autre monde, et nous verrons lequel s'en tirera le mieux, ou Sylvestre qui semble parfois en revenir, ou Fernand qui n'y songe guère, et qui ne demanderait pas mieux, je crois, que de ne jamais y aller.

— Mais c'est bien loin, l'autre monde, dit madame de Préverenges, ne sachant trop où le chevalier en voulait venir.

— Loin ! au contraire, rien n'est si près : c'est à deux pas d'ici.

— Où donc, je vous prie? je ne serais pas fâchée de le savoir, quoique je ne compte pas non plus m'y rendre de sitôt.

— Où? mais là, et là, et partout, répondit le chevalier, en étendant le bras et l'index en tous sens et de tous les côtés : sous nos pieds, sur nos têtes, poursuivit-il, contre nos yeux, et si près que c'est pour cela que nous ne le voyons pas. Mais l'autre monde tire à bout portant sur le nôtre, par conséquent à coup sûr, tandis que le nôtre tire souvent au hasard sur lui. Oui, madame, ils sont tout près, bout à bout, face à face, j'aurais dit : nez à nez, si ce n'était pas leur manquer de respect. Ou plutôt, le premier, aussi subtil que le second est opaque et grossier, pénètre celui-ci de part en part mieux que l'air, mieux que la flamme, et ne le laisse pas respirer. L'autre monde, croyez-le bien, madame, c'est tout ce qui nous entoure et nous presse sans se montrer ; ce qu'on ne peut ni toucher, ni voir, ni entendre, mais ce qui pourtant nous attire, nous enlève parfois à nous-mêmes (trop rarement!), le plus souvent nous fait peur ou nous ennuie et, dans tous les cas, est parfaitement sûr de nous posséder un jour.

— Ecoutez, mon cousin, dit la dame : si vous n'avez voulu faire que de la généalogie transcendentale, c'est au mieux ; mais, je vous le répète : si vous méditez encore quelque chose contre ce pauvre Sylvestre, qui me semble bien assez éprouvé....

— Pour moi je ne médite plus rien dit Madeline d'un ton sage et posé, sans lever les yeux de dessus la broderie à laquelle elle travaillait dans un coin du salon ; mais si mon tuteur et parrain le veut...., ajouta-t-elle d'un air hypocrite.

— Ma toute belle, continua madame de Préverenges, vous avez tort, je vous en avertis!

— Et pourquoi? dit le chevalier.

— A force de vouloir l'apprivoiser, vous finirez par l'effaroucher tout-à-fait. D'ailleurs, il suffirait du moindre incident pour tout recommencer.

— Et vous y donneriez les mains, belle cousine, je parie...

— Mon cousin, vous êtes injuste, et vous allez me fâcher.

— C'est vrai; j'ai tort, car vous avez crié à merveille.

— Eh bien oui! si j'avais pu me taire, qui sait ce qui serait arrivé?

— Rien! dit à demi voix Madeline.

— Hem! nous aurions encore bien du fil à devider, observa le chevalier.

—Voilà un hem! qui me décide, reprit tout haut sa pupille. Moi,

je suis sûre du courage de Sylvestre, vous pouvez tenter contre lui tout ce que vous voudrez.

— D'ailleurs il ne s'agit que d'une plaisanterie, dit M. de Montalègre, d'une plaisanterie qui nous amusera, vous et moi qui serons au fait; et au pis aller, nos jeunes gens en seront quittes pour la peur. Nous deux qui ne sommes pas amoureux, ma cousine...

— Hem ! fit Madeline à son tour.

— Hem! répéta gaîment madame de Préverenges, sans se fâcher.

— Moi, du moins je ne le suis pas, reprit le chevalier qui s'animant et haranguant peu à peu, finit par s'écrier en pesant sur les mots : Je... ne... suis... point amoureux vous dis-je, je ne le suis pas, je ne veux pas l'être, je ne veux pas même l'avoir été : non, messieurs, je vous déclare que je ne le suis pas, et, si par hasard je l'étais...

— De votre canne, de la haute généalogie, dirent les deux dames.

— Je déclare, poursuivit le chevalier sans entendre cette interruption, je déclare ici solennellement que, si par hasard je suis amoureux...., eh bien ! conclut-il du ton le plus froid et le plus positif, eh bien ! messieurs, je déclare que c'est entièrement à mon insu et formellement contre mon gré. J'ai dit. — Moi donc, reprit-il d'une voix plus radoucie, Josué et tous ceux qui, comme nous, ne sont point amoureux, nous avons besoin, pour passer le temps, de tramer sans cesse quelque chose contre notre prochain, et c'est ce qui m'a fait imaginer le petit complot que voici.

IX.

Comme le chevalier était en train d'expliquer son plan, on lui apporta un billet supérieurement plié et cacheté, mais qui ne contenait que quelques lignes, sans la moindre faute ni la moindre rature il est vrai, et sévèrement ponctué tous les deux ou trois mots : — « Mon cher cousin, disait cette grammaticale épître,

« Mon cher cousin,

« Parti de Châteauvide, il y a huit jours, je suis arrivé à Vevey,
» sans encombre; m'y voilà depuis deux fois vingt-quatre heures ;
» mais je vais en partir, et je compte aller, cher cousin, vous voir,
» à Fontaineseulette. Je voyage, tout seul, à petites journées, de châ-
» teau en château, et, pour ainsi dire, d'amis en amis. Je serai, j'es-

» père, chez vous, demain soir, un peu après le gros du jour, et
» pourrai vous dire, alors, à vous, mon très-cher cousin, ainsi qu'à
» mes deux très-belles cousines, les sentimens d'estime, de res-
» pect, et de constante affection, avec lesquels je suis, on ne peut
» plus sincèrement, et je reste à jamais,

» Votre
» (et leur)
» dévoué cousin, et ami,
» MAXIMILIEN-PRUDENCE OCHS, DE CHATEAUVIDE. »

X.

— Justement, voilà mon affaire! dit le chevalier, après avoir lu la lettre. Les grammairiens ne croient à rien, et le nôtre est le meilleur enfant du monde, un gros innocent incapable de faire du mal à personne, bref, un agneau de cent livres et de cinquante ans: seulement vous savez qu'il ne faut jamais l'appler M. Ochs tout court; il déteste ce nom allemand; aussi, moi ne l'appelé-je jamais que Prudence. Prudence, dis-je ne fera nulle difficulté de jouer un rôle surnaturel dans la scène où je prétends soumettre à une épreuve décisive le courage de nos deux prétendans; — d'autant plus, ajouta le chevalier, en achevant d'expliquer le complot, d'autant plus que c'est un rôle invisible et presque muet. Mon cousin ne sera qu'une *voix* dans le drame, la voix de la *Petite Femme des Iles*.

— Et qu'est-ce que cette femme et que cette voix? demanda madame de Préverenges intriguée.

— Vous voyez le Rhône qui coule là-bas dans ces longs bois d'aulnes et de saules d'un vert olivâtre : ils sont coupés de prairies, de clairières, d'immenses champs de roseaux, et partagés en îles plates et sinueuses par les bras mêmes du fleuve, par les canaux qui en sortent, ou par les torrens qui vont s'y jeter. C'est un petit monde à part, un fouillis de verdure et d'eau qu'il vaut la peine de visiter. Or, on y entend parfois, surtout à la chute du jour, des sons mystérieux, des cris étranges, bruissemens, beuglemens, vagissemens, soupirs et murmures qui semblent s'élever des eaux dormantes, et se répondre tout-à-coup, sous les longues voûtes de feuillage où se perdent et s'enfoncent d'étroits sentiers. Vous me direz qu'il n'y a rien là que d'assez naturel, que c'est le vent, les roseaux, la brise, quelque oiseau de passage effarouché, ou quelque chèvre, quel-

que génisse égarée. Je le crois comme vous, mais le peuple, plus malin, ne le croit pas. C'est pour lui la voix de la *Petite Femme des Iles*. Quant à la *Petite-Femme,* je ne l'ai jamais vue ; le peuple, pas davantage, mais par la très-bonne raison que, ne doutant point de son existence, il regarde comme un mauvàis signe d'en être vu et de l'envisager. Quant à la *voix*, je ne puis dire que ce soit un conte, et vous l'avouerai-je? ce n'a jamais été sans une certaine émotion qu'au milieu d'un silence qui semble vous avertir de prendre garde, j'entendais soudain ce cri vague, mais étrange, retentir lugubrement dans ces lieux déserts. Mais je m'aperçois que je fais de la description, et qu'ainsi je vais chassant sur les terres de notre ami Sylvestre. Lui-même, au reste, y a été devancé par un ancien voyageur que j'ai retrouvé ce matin, tout poudreux, dans ma bibliothèque. Voulez-vous l'entendre? son style n'est pas parfaitement pur, mais comme j'en puis dire autant du mien, je n'insiste pas sur l'observation.

« Là dorment au soleil de nonchalantes rives sablonneuses et ombreuses, coupées de marais et de canaux aux ondes presque stagnantes, sur lesquelles de petits ponts continuent la trace verdâtre ou grise des sentiers. Ceux-ci, parfois encombrés d'une poussière argentée, s'enfoncent aussi sous de longues voûtes, dont la lumière pénètre à peine le dôme vert et frais. Çà et là des clairières fantastiques ; de vieux troncs de saules bizarrement noués, plus bizarrement couronnés, tantôt de lianes, tantôt de jeunes arbrisseaux qui ont escaladé leurs cîmes, tantôt de leurs propres branches contournées et pliées ; des chênes immenses, aimés par les couples voyageurs du ramier sauvage, qui émeut la solitude de ses roucoulemens plaintifs ; de jeunes aulnes, innombrables et serrés, de telle sorte que les génisses se fraient à grand'peine des passages entre leurs troncs lisses et pareils ; en un mot, une forêt qu'entrecoupent des marécages, des sables, de jaunâtres prairies, où l'eau roule son murmure, le désert sa solennité, l'infini son mystère, l'inconnu son prestige : voilà ce que sont ces bords du Rhône, qu'on appelle des îles, mieux, semble-t-il, à cause de leur caractère d'isolement que de leur situation. Parfois d'étranges bruissemens franchissent les chalets inhabités, la plaine de joncs, et viennent épouvanter le passant jusque dans les champs voisins : c'est la voix de la Petite Femme des Iles qui mugit, tantôt comme la bise dans les arbres, tantôt comme les veaux du pâturage, et semble courir sur l'eau ri-

dée du fossé. Si la clameur s'approche, le pêcheur ramasse sa ligne, en détournant la tête ; car il sait que lorsqu'on a vu venir à soi, sous une forme quelconque, l'être fantastique qui hurle ainsi dans les bois sombres, on n'a pas grand'chose à attendre de la vie. »

XI.

Cependant, continua le savant chevalier, quand il eut fini sa citation, la Petite Femme des Iles, comme une autre petite dame de ma connaissance, pourrait bien avoir ses caprices, non seulement ne pas se montrer, mais ne rien dire du tout; et cela, uniquement parce qu'elle est aussi femme, à ce qu'il paraît, et que cela me contrarierait. Or, vous conviendrez que mon cousin Ochs, en français Lebeuf, — pardon! je me trompe! — que mon cousin Prudence, veux-je dire, avec cette voix de Stentor dont il est doué, mais dont il n'use jamais, est merveilleusement fait pour bramer, pour beugler un moment; vous le lui demanderez comme une idée qui vous vient de nous effrayer et de vous divertir, à nos dépens. Il se placera, pour cela, dans le poste que vous et Josué lui assignerez d'après mes indications; mais il aura soin de se tenir toujours caché dans le bois. L'une de vous, au contraire, ou Lise, si elle n'a pas peur, quand vous nous entendrez venir de votre côté, se fera légèrement apercevoir le long de la forêt, et disparaîtra non moins légèrement dans le sentier. C'est là que j'attends Fernand et Sylvestre : nous verrons lequel des deux, en vaillant chevalier, sera le plus prompt à vous suivre, ou peut-être, qui sait? à m'abandonner.

Madeline accueillit vivement ce projet, et il fut convenu que, si le temps était beau, on l'exécuterait le soir même.

— Mais, dit-elle, pourquoi s'en remettre à notre cousin Ochs, en français Lebeuf, je veux dire Prudence, pourquoi s'en remettre à lui du soin de bramer, de bêler comme il faut, et ne pas mener tout bonnement avec nous une vache ou un agneau dans le bois?

— Ce serait trop naturel, personne n'y ferait attention répondit le chevalier.

Tout étant convenu, et Madeline ayant assuré qu'elle se chargeait pour sa part du complot, elle alla tout faire préparer en secret, même un souper tel que le gros cousin ne pût résister à l'envie de le gagner.

XII.

Vers le soir donc, le chevalier emmena Sylvestre et Fernand pour une promenade un peu longue : mon cousin, dit-il, et ces dames viendront plus tard au devant nous.

Chemin faisant, le chevalier tâchait de préparer ses deux compagnons à des impressions superstitieuses, par ces sortes d'histoires qui vous font seulement peur, mais auxquelles du reste on ne croit pas; il en avait même recueilli un grand nombre pour son traité de la *Généalogie des Morts et des Ombres,* auquel le bon chevalier travaillait depuis trente ans. Sylvestre l'écoutait avec une curiosité profonde, Fernand d'un air distrait. Enfin, il n'oublia pas la Petite Femme des Iles, sa voix sinistre ou gémissante, le danger qu'il y avait à la voir apparaître tout-à-coup sous les aulnes, ou à l'autre bout du pont désert par lequel on était obligé de passer. Après beaucoup de détours, comme ils arrivaient dans un endroit particulièrement solitaire, à la fois perdu et enfermé dans les bois, mais surtout d'une tranquillité si saisissante qu'il semblait qu'il y eût quelque chose de caché derrière ce silence, — Chut! dit le chevalier au milieu de ses récits, chut! je crois que je l'entends....

Mais pas le moindre bruit: ni cri, ni mugissement, ni soupir; le même complet silence, que cette interpellation inutile vint rendre encore plus frappant. Le chevalier en eut lui-même, le premier, une sorte de frisson. L'affrontant pour le vaincre, au lieu de s'éloigner il s'arrêta brusquement, s'attendant d'un moment à l'autre à recevoir par les airs des nouvelles de ses alliés et de la diversion concertée. Mais rien : pas le moindre houhou! poussé d'une voix glapissante.— Ochs n'aura pas voulu donner de la voix, se dit-il, et pourtant il n'avait pas à craindre de faire ici quelques fautes de français. Allons! il faudra retourner comme nous sommes venus, et apprêter à rire à la petite folle, qui n'aura jamais rencontré mieux. Cette réflexion le fit rester encore; il s'assit et, changeant d'entretien, il entama une discussion avec les deux jeunes gens sur la manière de se conduire en ce monde et sur le vrai moyen d'y réussir. Mais, remontant aux principes selon sa coutume, il commença abruptement par ces mots :

— D'où vient que les gens vertueux ont en général peu d'esprit, et surtout moins d'esprit que ceux qui ne se piquent pas de vertu?

Par exemple... mais il est inutile de citer des exemples, puisqu'aussi bien personne ne nous entend.

— C'est, dit Fernand, que les gens trop vertueux sont fiers et cagots, et qu'ils ne comprennent ni n'estiment l'esprit.

— Dis plutôt que la vertu n'en a que faire, observa Sylvestre.

— Mais, répliqua le chevalier, il y a pourtant de la naïveté, de la grâce, et il peut même y avoir de la charité dans un bon mot.

— Certainement, dit Fernand : il faut du liant dans le caractère ; la société ne subsisterait pas sans cela.

— Bien ! reprit le chevalier : il ne s'agit donc plus que de savoir comment il faut s'y prendre pour avoir de l'esprit, à supposer qu'on en soit mal fourni.

— Il y a un moyen commode et vulgaire d'en avoir tant et plus, dit Sylvestre.

— Et lequel, je vous prie, demanda le chevalier de Montalègre avec curiosité ?

— C'est de n'avoir pas peur de mentir.

— Ne ment pas qui veut, dit Fernand.

— Il a raison dit le chevalier : c'est tout un art que de mentir, mais je vois qu'on y vient encore assez aisément.

Il se tut un moment.— Mais, reprit-il, je suppose qu'on soit méconnu, ignoré, trop peu ou trop mal apprécié, et qu'on ne veuille pas user du moyen indiqué par Sylvestre, comment faire pour se mettre à sa place, dans un monde qui est au complet depuis longtemps ?

— Il n'y a qu'un moyen, celui de prendre la place d'un autre, dit Fernand.

— Oui, mais l'autre ? demanda le chevalier.

— Eh bien ! l'autre est libre d'en faire autant de son côté.

— Ma grand'mère prétend, dit Sylvestre, qu'il y a toujours un moyen sûr d'être apprécié ce qu'on vaut.

— Et c'est ? demanda encore le chevalier de Montalègre avec un redoublement de curiosité.

— C'est d'être mort, répondit Sylvestre, qui ne mit à ce mot ni malice ni tristesse, et le dit en toute simplicité.

— Ma foi, je ne sais trop ce qu'on pourrait répondre à ceci, s'écria le chevalier, car il est certain qu'on vous porte volontiers aux nues une fois qu'on est parfaitement sûr que vous y êtes monté.— « Ah ! dit-on, quel homme ? Ah ! si nous l'avions encore ! » mais

s'il revenait, il serait bien attrapé, qu'en pensez-vous, Fernand ?

— La mort est un sommeil, répondit ce dernier d'un ton légèrement sentencieux.

— Qui dit sommeil, dit réveil, observa le chevalier.

— Quand on est mort, on est mort, dit Fernand.

— Ne vous y fiez pas, mon ami, ne vous y fiez pas! Les morts ouvriront de grandes oreilles, on leur dira, on leur dira !....

— Quoi ? demanda Fernand.

— Des choses telles, qu'auprès de celles-là ils croiront n'avoir jamais rien entendu. Mais, reprit l'exact chevalier, nous ne sommes pas philosophes, par conséquent concluons : Ainsi, pour réussir en ce monde....— Des voleurs ! qu'est-ce que cela ? s'écria le chevalier interrompu par un coup de sifflet.

Au même instant, un homme armé et de mauvaise mine, le chapeau rabattu sur les yeux, parut le long de la forêt.

XIII.

Quoiqu'on ne fût plus au temps où il y avait des villages de voleurs dans le Pays de Vaud, lesquels joignaient à leurs occupations rustiques celle d'aller *attendre* le soir les passans, leur souvenir n'était point tellement effacé que le chevalier n'eût pu se procurer encore bien des renseignemens sur leur compte ; il en avait composé même un très-curieux mémoire historique, qui, malheureusement, n'est pas parvenu jusqu'à nous. Il était donc véritablement alarmé.

— Partons, dit Fernand, qui s'en aperçut.

— Et ces dames, qui doivent venir au devant de nous! s'écria Sylvestre. Je vais parler à cet homme ; il faudra ne pas le perdre de vue, suivant le chemin qu'il prendra.

En même temps il se dirigea vers l'inconnu. Comme il en approchait, ce dernier fit mine de vouloir s'éloigner, et Sylvestre s'avançant toujours, trois autres hommes, également armés, sortirent derrière lui de la forêt et se mirent à le suivre.

— Malessert est insupportable ! dit Fernand : il faut toujours qu'il tombe dans toutes les aventures. Quelle imprudence ! mais maintenant nous ne pouvons pas l'y laisser.

Lui et le chevalier se dirigèrent donc du même côté. A peine avaient-ils fait quelques pas qu'ils virent les quatre hommes se jeter vivement sur Sylvestre ; avant d'avoir pu songer à se défendre, il

eut les mains liées derrière le dos. L'un d'eux lui appuya le bout d'un canon de pistolet sur la poitrine, et les trois autres coururent sur Fernand et son compagnon. Ceux-ci virent alors que ces hommes étaient masqués, et le chevalier ne douta plus qu'ils n'eussent affaire à quelques paysans du voisinage, car il avait ouï dire qu'autrefois c'était assez la coutume de se masquer, de se barbouiller le visage pour ces sortes d'expéditions.

— Nous sommes pincés, dit-il à Fernand. Espérons que notre bourse paiera et fera bonne contenance pour nous.

Prenant donc son parti, le chevalier s'avança vers les voleurs:
— Messieurs, leur dit-il, je sais ce que vous demandez, il est inutile de le déclarer plus amplement, et à ce qu'il me paraît d'ailleurs, vous avez cela de bon que, si vous n'employez pas votre temps de manière à édifier votre prochain, comme sans doute votre pasteur vous le recommande, vous ne le perdez pas en paroles, ce qu'à ma honte j'avoue faire quelquefois. Mais Dieu me garde de le faire dans ce moment-ci! Tenez donc! voilà ma bourse et tout ce que j'ai sur moi: je vous prie seulement de vouloir bien me laisser cette canne qui fait toute ma consolation, et qui, malgré les apparences du contraire, n'avait aucun mauvais dessein contre vous. J'ai dit.

Les voleurs parurent un peu étonnés de la harangue du bon chevalier; mais, comme on peut croire, elle ne les désarma nullement. Ils lui lièrent les mains sans mot dire, ainsi qu'à Fernand, malgré la vive résistance de ce dernier. Puis, les prenant fortement par le bras, ils les entraînèrent dans le taillis, à la suite de Sylvestre et de celui qui paraissait être leur chef, grand personnage à tournure athlétique, revêtu d'une espèce d'uniforme et de manteau court, bizarrement drapé. A peine eurent-ils fait une trentaine de pas qu'ils se trouvèrent sur la rive d'un des bras, ou canaux, entre lesquels le Rhône se divise parmi ces bois marécageux. Un bateau y était amarré, avec deux paysans, la main sur les rames, et aussi masqués. Sans donner aux captifs le temps de se reconnaître, leurs guides se jetèrent de nouveau sur eux, les portèrent dans le bateau et, avant de démarrer, leur bandèrent fortement les yeux pour les empêcher de voir la direction qu'ils allaient prendre.

Au lieu de la fougue torrentueuse qui caractérise le corps principal du fleuve, ses bras au contraire, promènent en de longs détours une eau dormante, limpide, mais d'un vert pâle et triste, et qui semble douée d'immobilité. Le chevalier eut donc beau faire usage de

toute sa finesse d'ouïe, il lui fut impossible de recueillir le moindre indice qui pût lui apprendre s'ils remontaient ou s'ils descendaient le cours de ces ondes engourdies, où ils glissaient rapidement sans résistance et sans bruit.

XIV.

En ce moment Madeline, inquiète de ne pas les voir arriver vers l'endroit convenu, disait à ceux qui l'y avaient accompagnée : — C'est singulier ! on ne les aperçoit point; mon cousin, mugissez donc un peu ! s'ils se sont égarés, vous les ramènerez ainsi au bercail.

— Messieurs les voleurs, disait de son côté le chevalier, votre intention est sans doute de nous prendre notre argent, et peut-être quelque chose de pis ; mais irait-elle peut-être jusqu'à vouloir nous empêcher de parler ? alors, messieurs, je vous préviens que je n'y saurais consentir : je suis Vaudois, messieurs, et un Vaudois peut bien ne pas agir, laisser ses bras en repos ; mais sa langue, impossible ! Le droit de parler, messieurs, c'est son droit : il ne l'abandonnera jamais.

Toutefois, à l'instant même il se tut, car une voix lugubre le fit soudain tressaillir. Elle semblait partir du sein de la nuit, et se prolonger lamentablement entre les deux rives, au milieu du silence et de l'obscurité.

— C'est la *Petite Femme,* dit Sylvestre.

— Allons donc ! lui répondit son ami : il s'agit bien de la *Petite Femme* à présent.

La voix s'abaissa peu à peu et parut se perdre dans le souffle du vent.

Quand on eut navigué encore quelque temps, les voleurs, jugeant leurs captifs assez dépaysés, leur rendirent l'usage de la vue. Mais l'obscurité allait redoublant avec les épais branchages qui se penchaient mélancoliquement sur ses flots. Immobiles et alignés comme de froids soldats sur chacune des deux rives, ils en marquaient seulement les vagues contours où, fuyant avec la perspective, ils semblaient prendre plaisir à prolonger au loin le doute, l'inquiétude et la nuit. Çà et là le tronc blanc d'un vieux saule venait rompre leur ligne monotone, et paraissait de loin s'avancer comme un pâle fantôme, étendant son bras sinistre vers les voyageurs.

— J'aimerais autant voguer sur le Styx, dit le chevalier, et je redouterais moins Caron en personne que ce grand drôle que je vois là à l'arrière du bateau.

Quoiqu'il ne fût pas sans doute très-fort sur la mythologie, cette réflexion ne parut point du goût de celui qu'elle désignait, car il rabaissa aussitôt le bandeau sur les yeux du chevalier et de ses compagnons. Puis il donna trois coups de sifflets, auxquels un cri prolongé répondit. Ce cri inarticulé avait à peine quelque chose d'humain, tant il était fort et vibrant : toute la forêt en parut ébranlée. Quand il eut cessé, on entendit un bruit de voix et de pas, et l'embarcation s'étant arrêtée, les voleurs firent monter leurs prisonniers sur la rive.

XV.

— Ecoutez ! leur dit une voix d'un ton dur, mais très-bas, comme si elle parlait dans une espèce de cornet, sans doute à tout hasard, pour ne pas être reconnue.

Le chevalier, avec Sylvestre à sa droite et Fernand à sa gauche, avaient toujours les yeux bandés, attendant leur sentence.

— Ecoutez ! tenez-vous à vos vies?

— Mais oui, passablement, comme tout le monde, dit le chevalier. Et puis il y a par le monde une petite folle qui, j'espère, y tient pour moi.

— Eh bien ! dix mille francs !

— Hum ! fit le chevalier.

— C'est une atrocité, dit Fernand. La *Petite Femme* nous coûtera cher.

— Je réponds de ma grand'mère, dit Sylvestre.

— Dans les vingt-quatre heures, dix mille francs ! reprit la même voix. Deux de vous iront les chercher. Le troisième restera pour otage :

— Fernand, Sylvestre, courez les chercher, s'écria le chevalier: le bonheur veut que je les aie justement dans mon secrétaire : la troisième rangée de droite, le troisième tiroir à partir d'en haut, le quatrième à partir d'en bas ; le tiroir a un double fond et une clé ; la clé, ah ! la clé.... Maudite *Femme des Iles* !....

— Silence ! dit la voix : Silence et respect à la *Petite Femme !* c'est notre bonne mère à nous autres enfans de la forêt : elle nous rend bien des petits services de temps en temps. La clé ?...

— La clé ! eh bien ! la clé.... je ne me rappelle plus où je l'ai mise, avoua piteusement le chevalier.

— En ce cas, allez vous-même, et emmenez avec vous celui des

deux autres que vous voudrez. Quoique le plus petit, comme vous êtes le plus âgé, c'est à vous de choisir. Mais dépêchons ; nous sommes pressés.

— Choisir ! comment choisir ? on n'y voit pas plus que dans un four. Au moins si j'avais ma canne pour m'aider.... Ma canne s'écria le chevalier, ne se possédant plus ; ma canne, brigands !

Les voleurs, cette fois éclatant de rire, la lui mirent dans les mains pour se moquer.

XVI.

Le pommeau de la canne était une tête de philosophe en ivoire. Dès qu'il l'eut senti et reconnu sous ses doigts : — Bien ! dit le chevalier, reprenant aussitôt son calme et sa fixité. C'est que, voyez-vous ! cette canne est fée, ajouta-t-il en la faisant jouer avec assurance sur son doigt. Je n'y vois pas, elle y verra pour moi. Elle découvre les pensées, comme la baguette de coudrier les sources cachées, dit-il encore en s'adressant aux voleurs. Observez bien de quel côté son pommeau penchera : nous saurons ainsi lequel de mes deux compagnons doit rester. Attention ! je commence : Fernand, Sylvestre, mes amis, pardonnez-moi !

La canne parut long-temps indécise, passant plusieurs fois de la droite à la gauche, et de la gauche à la droite, sur le doigt parfaitement immobile, au moins en apparence, du malin chevalier; mais tout-à-coup le chef des voleurs s'écria :

— C'est le blond ! vite, vous autres, partez !

Fernand frappa du pied avec humeur.

— Fernand, dit Sylvestre, je resterai avec toi. Mais courez, ajouta-t-il, hâtez-vous, monsieur le chevalier ; mademoiselle de Mézières pourrait être inquiète de notre retard. — Il n'osa pas dire plus ouvertement ce qu'il craignait.

— Oui ! oui, répondit le chevalier d'un ton à lui montrer qu'il l'avait compris. Mais quel dénouement de la folie où je vous ai engagés.

— Dites plutôt des cordons de notre bourse, interrompit Fernand.

— Si seulement c'était le dénouement de nos mains ! dit Sylvestre, qui, un peu rassuré sur le compte de Madeline, trouva pour la première fois de sa vie un jeu de mots.— Au même instant il sentit qu'on les déliait. Les portant vivement à ses yeux : — O ciel !... s'écria-t-il...

Il ne put en dire davantage. Une main douce et fine pressait fortement ses lèvres et l'empêchait de parler.

Sylvestre! mon enfant! qu'y a-t-il? s'écria le chevalier, en essayant d'aller vers lui.

Sylvestre ne répondait rien. Il était tombé à genoux ; lui-même à présent maintenait la petite main sur ses lèvres, et ne voulait plus la quitter. Enfin, se remettant et d'un ton ému, mais avec un sourire d'intelligence tout-à-fait du goût de celle qui le regardait : — Il y a, dit-il gravement, que je suis à genoux, monsieur le chevalier.

— A genoux! s'écria celui-ci : les brigands voudraient-ils nous tuer ?

— A genoux... devant la *Petite Femme des Iles*. Je vous conseille de vous y mettre au plus vite avec moi et d'implorer sa pitié!

Le chevalier, à qui on venait de rendre l'usage de la vue, ainsi qu'à Fernand, tombait effectivement à genoux, ne sachant plus ce qu'il faisait. Mais se relevant aussitôt : — La petite folle! s'écria-t-il, que le.... que son bon ange la bénisse! mais décidément il lui faut un mari, dit-il en se reprenant, et faisant le tour de l'assemblée, frappant le gazon de sa canne, tempêtant, riant et grondant tout à la fois. Puis, se souvenant d'avoir vu Fernand prêt à fléchir le genou devant un gros brigand en habit chamarré qui se tenait là, impassible, armé d'une trompe d'écorce de bouleau : — Ochs! s'écria-t-il ; non Lebeuf ; non, je veux dire Prudence ; non, Châteauvide! et il se mit franchement à éclater tout de bon et à faire chorus dans le rire universel. Mais s'arrêtant tout-à-coup : — Fils de Nun ! dit-il d'un ton majestueux, où est-tu, fils de Nun ?

— Non ; fils de Pierre-Louis, c'est-à-dire Caron, répondit le chef des voleurs en se démasquant.

— Et où diable un vieux fou comme toi a-t-il pris ce drôle de manteau ?

— Capitaine, c'est la mantille du colonel.

— Eh bien ! s'il veut que je lui pardonne, que le colonel vienne vite m'embrasser.

XVII.

Le colonel avait une couronne de liserons sauvages, dont le feuillage délicat, d'un vert pâle, se perdait dans ses beaux cheveux, tandis que leurs clochettes blanches retombaient en couronne lé-

gère sur son front non moins blanc, et faisaient encore ressortir l'éclat éblouissant de ses yeux pétillans d'une aimable gaîté.

— Oui, Sylvestre a raison, c'est bien la Petite Femme des Iles, dit en la regardant, d'un œil ému, le bon chevalier.

La lune s'était levée. Josué, les garçons de ferme qui l'avaient aidé à faire sa capture, venaient d'allumer des flambeaux, et une musique champêtre se fit bientôt entendre dans les bois. Lise et de jeunes couples des villages voisins arrivèrent de divers côtés. On servit des rafraîchissemens. La table était dressée entre des saules dont le tronc caverneux, soigneusement nettoyé, servait de buffet. Les lianes, le lierre, la clématite dont le parfum, avec quelque chose de plus rustique et de plus pénétrant, ressemble à celui de la fleur d'oranger ; toute sorte de plantes grimpantes et de fleurs des marais, s'entrelaçant, se soutenant jusqu'au sommet des vieux arbres et retombant jusqu'à terre comme des fusées, achevaient de former dans ce lieu une salle de verdure improvisée, dont la nature avait fait tous les frais.

On se mit bientôt à danser. Madeline était là, sa couronne de fleur des bois sur la tête, et attendant malicieusement Sylvestre qui se contentait de regarder.

— Je n'oserai jamais, lui dit-il, et pourtant je crois bien que, si j'étais seul, je m'en tirerais.

— Ah! vous aimeriez mieux être seul lui répondit-elle: bien ! je vais m'en aller.

Sylvestre, effrayé, la retint pour cette fois très-résolument par le bras.— Je ferai, dit-il, tout ce que vous voudrez.

— Quoi! vous danseriez ?

— J'essaierai du moins, mais avec qui ?

— Avec Lise, ou madame de Préverenges, ou si vous l'aimez mieux, avec... avec le gros cousin, ou le fidèle Josué, conclut-elle en riant.

— Fernand est bien heureux, reprit-il à demi voix.

— Pourquoi ? parce qu'il danse avec Lise ? Mais je ne vois pas André, dit-elle aussitôt, comme se rappelant quelque chose: serait-il toujours fâché ? Au fait il vaut peut-être mieux qu'il ne voie pas ma coquette Lise danser de si bonne grâce avec le seigneur don Fernand. Vous le trouvez donc bien heureux, reprit-elle d'un ton de reproche, mais qui n'avait pas l'air fort irrité.

— Oui, car je ne doute pas que, dans un moment, il ne vienne vous offrir la main. Et moi...

— Et vous ?....

— Moi je ne pourrai que me mettre en colère, trop tard, de ne vous l'avoir pas offerte le premier. Et vous ? ajouta Sylvestre à son tour, d'un ton de regret....

— Et moi, monsieur, je lui répondrai que je suis engagé, et si vous ne voulez pas que ce soit avec vous, ce sera avec mon tuteur, ou avec Josué, ou mieux encore, ce ne sera avec personne, non je ne danserai pas, puisque vous le voulez, dit-elle d'un air de vivacité tendre et soumis qui n'avait rien de joué. Mais elle achevait à peine de lui faire cette déclaration, qu'elle était déjà au milieu du bal avec lui. Sylvestre la voyant, comme un oiseau, s'élancer malgré elle, n'avait pu s'empêcher de la suivre, et une fois qu'il eut fait le premier pas, il dansa le mieux du monde sans y songer. De temps en temps seulement il jetait les yeux sur Madeline qui lui indiquait les figures et le suivait du regard avec une douce approbation. Madame de Préverenges, Lise elle-même s'en mêlèrent et, avant la fin du bal, le chevalier, consulté par sa pupille sur la manière dont notre héros s'en tirait, déclara que, de son temps, c'eût été à peine passable, mais qu'aujourd'hui c'était fort satisfaisant.

Quand on se fut remis en route pour Fontaineseulette, Madeline prit le bras de Sylvestre et, marchant quelque temps seul avec lui dans l'ombreux sentier : — Mon ami, lui dit-elle d'un air de confiance et de douce intimité, il faut maintenant parler à mon tuteur. Peut-être est-ce inutile, qu'en pensez-vous ? ajouta-t-elle en riant, et ne pouvant s'empêcher de donner encore à ses paroles une sorte de double sens : Mais vous savez combien il tient aux formes et aux usages hiérarchiques. Ainsi, parlez-lui dès demain, et faites votre demande dans toutes les règles, n'est-ce pas ?

— Mais je ne sais comment on si prend, dit Sylvestre, et ce serait bien long d'aller à Lausanne consulter ma grand'mère.

— Eh ! n'avez-vous pas Fernand ? il est passé maître en ces sortes d'affaires, répartit Madeline, s'amusant de cette idée qui lui vint tout-à-coup. Puisqu'il n'a jamais rien dit à Sylvestre, pensa-t-elle, il ne lui en dira pas davantage à présent ; il nous a fait assez de petites perfidies pour mériter cette légère correction. — Madeline mit à cela plus d'étourderie que de cruauté féminine ; mais elle ne tarda pas à être peinée d'avoir cédé encore, malgré le sérieux de ses sentimens, à ce mouvement irréfléchi de coquetterie et de curiosité de jeune fille. *(La fin au prochain numéro.)*

UNE FILLE DU GRAND HALLER[1].

Ce fut en 1758 que Haller accepta la place de directeur des salines de Bex. Cette administration convenait à merveille à ses goûts scientifiques, à son besoin d'agir pour le bien de la société, et à son amour pour la contemplation de la nature et pour la paix et la retraite. Il arriva au château de Roche, habitation du directeur, avec sa famille, diminuée par l'établissement de plusieurs de ses enfans.

Pendant un séjour de six ans dans un lieu aussi reculé, les plus jeunes enfans jouirent d'une liberté singulièrement propre au développement de leurs dispositions particulières. M. et Mme de Haller ne s'alarmèrent point en les voyant grandir comme les buissons vigoureux qui s'élevaient entre les fentes des hauts rochers, voisins de leur nouvelle demeure. Chacun d'eux était doué de facultés remarquables, auxquelles leur éducation par trop libérale, en un certain sens, laissa le champ libre, sans autre direction positive que l'exemple de leurs parens.

[1] La *Revue Suisse* a déjà apprécié, lors de sa publication en 1840, l'excellente biographie d'*Albert de Haller*. L'auteur prépare en ce moment une seconde édition de cet ouvrage, qu'il a considérablement augmenté par des matériaux inédits. Il a bien voulu détacher pour nous de son travail les pages suivantes, qui forment une esquisse biographique assez complète d'une fille chérie de Haller, restée jusqu'ici à-peu-près inconnue. — *Albert de Haller* paraitra incessamment chez Delay, libraire à Paris.

Haller promena bien vite son regard scrutateur sur les habitans de la contrée, qu'il pouvait explorer à l'aise, tout comme dans l'intérieur des salines commises à sa surveillance. Une sorte de juridiction, assez semblable aux attributions des baillis, se rattachait à la direction des salines; Haller avait donc à faire aux hommes et les connaissait aussi bien que les sciences naturelles. Il s'occupa d'agriculture, du desséchement des marais, de la marche des vents, en un mot, de tous les sujets propres à captiver son incessant esprit d'observation. Il écrivit un grand nombre de mémoires, et fut heureux du loisir que lui donna son séjour à la campagne. — Dans l'un de ses nombreux volumes, on trouve un morceau intéressant sur le vent dit *de Roche;* il fut écrit en latin, ainsi que tant d'autres mémoires de l'auteur, qui se servait également bien de plusieurs langues, et se plaisait sans doute à varier ainsi ses travaux prodigieux......

Pendant dix-huit mois, Haller prit la peine de poursuivre le vent de Roche, dont il raconte les fluctuations dans une suite de tabelles dressées avec l'exactitude qu'il mettait à toutes ses investigations scientifiques. Nous ne le suivrons pas dans cette infiniment petite portion de ses travaux, et nous n'en parlons ici que pour ceux de nos lecteurs qui se plaisent à rattacher son souvenir aux abruptes parois de rochers qui dominent le château, si bien nommé, de Roche. Cette demeure a changé d'aspect depuis quelques années : le toit élevé, les hautes murailles, les jets d'eau à l'ancienne mode, les charmilles et les allées droites qui lui donnaient un caractère d'ancienneté, si ce n'est de féodalité, ont disparu. La modeste église, bâtie à peu de distance du château, a aussi changé d'aspect : une école remplace la cure du pasteur; à l'époque du séjour de Haller à Roche, elle était habitée par M. Décoppet, homme d'un mérite assez distingué pour qu'il devînt l'ami de l'illustre et pieux savant avec lequel il demeura en correspondance, — lettres perdues, ou qu'il est fort difficile de retrouver.

Les grilles modernes remplacent les murs qui se dressaient le long de la grande route; on voit au travers beaucoup de fleurs et de jolis sentiers. Le château est égayé, embelli si l'on veut; mais, tout en se plaisant à sa rénovation, on peut le regretter tel qu'il était *du temps de Haller :* le caractère de dignité a disparu.

Son propriétaire actuel, M. Frédéric Veillon, a respecté l'appartement préféré par le grand Albert : deux petites pièces dont l'une est voûtée et à demi meublée; c'était sûrement le cabinet d'étude, obscur réduit, illustré par tant de travaux utiles et de nobles pensées; des tiroirs et des layettes vides sont encore en place, débris éloquens en un pareil lieu; de la fenêtre de ce cabinet on voyait la demeure du pasteur, la porte voûtée de la grande cour, un groupe de maronniers, et les rochers s'élançant à deux pas du château, et se profilant contre le ciel à une hauteur effrayante. — Disons enfin quelle douce figure errait chaque jour dans le sanctuaire de la science autour de son possesseur.....

Sophie-Charlotte, fille cadette de Haller, était née à Gottingue en 1748; elle n'avait que dix ans lorsque son père obtint la place de directeur des salines qui comptait parmi les bailliages, et qu'il a remplie pendant six ans. S'il nous était permis de raconter avec détail la jeunesse et toute la vie de cette femme distinguée, nous intéresserions vivement nos lecteurs. Que d'exemples à suivre, quel touchant et noble caractère, quel rare développement des vertus féminines, et combien cette existence, inconnue à ceux qui n'en ont pas été les témoins, est belle à connaître! Malgré la réserve qui nous est imposée, nous oserons soulever à demi le voile qui couvre cette aimable et pieuse figure.

Charlotte, encore plus heureusement douée que ses frères et ses sœurs, quoique chacun d'eux possédât quelqu'une des qualités éminentes de leur père, fit son éducation elle-même; écoutant Haller, feuilletant à son gré ses livres et ses dictionnaires, se promenant avec lui et recueillant une foule de notions variées en suivant en silence les conversations diverses dont elle était témoin. Le directeur des salines devait, chaque automne, visiter ces établissemens; sa fille l'accompagnait, et ne parlait qu'avec enthousiasme du bonheur qu'elle avait goûté pendant toutes les excursions auxquelles elle était admise. Elle eut l'insigne honneur de dicter à son père et de lui servir parfois de secrétaire; il lui enseigna, comme Milton à ses filles, la prononciation du latin; cette étude superficielle ne pouvait suffire à ce jeune esprit passionné d'étude; Charlotte parvint à apprendre la langue classique elle-même : plus tard, l'italien et l'anglais furent aussi étudiés sans maîtres. — Haller la laissait faire, et ne s'inquiéta nullement de la confusion

que tant d'élémens divers auraient pu établir dans une tête moins bien organisée : tout se classa à souhait; l'instruction conquise par la seule volonté de celle qui s'enrichissait de la sorte, porta d'excellens fruits.

La jeune fille escaladait les rochers, parcourait les bois et les bords du Rhône, faisait de la botanique en se promenant, puis se mettait à son rouet pendant la soirée, et filait près de sa mère. Mme de Haller ne la contrariait pas plus que son père dans les travaux solitaires, qui jamais ne nuisirent à l'accomplissement de ses devoirs domestiques.

L'une de ses plus grandes joies était de s'occuper des pauvres enfans du village; elle se plaisait à les rassembler autour d'elle; elle les faisait lire, elle essayait et devinait les écoles du dimanche; avant que le soleil éclairât la vallée, longtemps privée de ses rayons à cause de la hauteur des montagnes qui l'enserrent, Charlotte parcourait souvent les chaumières voisines pour aider les pauvres mères à laver et à habiller ses petits écoliers. — Ce dernier trait nous semble si remarquable, que nous ne résistons pas au plaisir de le citer. Il y avait daus cette riche nature une puissance active et méditative singulièrement remarquable; l'amour de Dieu et celui du devoir domina sans cesse l'adolescente livrée à ses heureux penchans, comme il guida plus tard la mère de famille et la veuve, qui dut traverser sans appui les crises politiques que Berne eut à subir.

Haller, en se plaisant aux progrès intellectuels de sa fille chérie, ne redouta jamais l'abus qu'elle aurait pu en faire. M. de Saussure pensa comme lui en s'occupant de l'éducation de Mme Necker : on peut appliquer indistinctement à ces deux grands naturalistes et à leurs filles certains passages de l'intéressante Notice qui orne la nouvelle édition de l'*Education Progressive* :

« M. de Saussure ne regardait pas seulement les œuvres de la nature d'un œil attentif et pénétrant; il était aussi profondément sensible à la magnificence et à l'harmonie de l'ensemble, et tous les phénomènes qu'il avait comptés, pesés, mesurés, gardaient pour lui leur admirable prestige. Ses ouvrages témoignent de cette sensibilité délicate et intelligente qui survit à un examen détaillé; il va pesant l'air à toutes les hauteurs, cherchant les lois sous lesquelles tombe la neige et grondent les vents; il semble n'apporter

là qu'une curiosité sage, et pourtant il s'émeut de toute cette sauvage grandeur des montagnes; il sait que ces solitudes recèlent plus de secrets que n'en atteindra jamais la science humaine. Une connaissance supérieure des lois du monde physique n'avait pas produit sur lui l'effet qu'en éprouvent beaucoup de savans; il ne cessait point de sentir la nature pour l'avoir étudiée plus sérieusement qu'un autre; car quelques mots de plus déchiffrés dans ce livre mystérieux, ne le doivent point rendre moins éblouissant pour des yeux mortels.

» Il laissait grandir librement l'esprit de ses jeunes disciples, regardant venir à eux par tous les chemins les connaissances et la vérité... Sa fille ne tarda pas à s'associer à ses travaux; son intelligence prompte et forte suivait avec une tendre admiration une pensée plus puissante, et la vivacité de son affection donnait des ailes à son esprit. Elle grandissait au milieu des plaisirs tranquilles d'une vie heureuse, et vécut jusqu'à son mariage sans empressement pour le monde et comme à l'ombre de son père. Elle étudiait et se plaisait à rêver sur ses études, qui s'étendaient progressivement; elle aimait la littérature, et elle en connut bien tous les grands écrivains; elle remonta plus haut : la langue latine lui devint assez familière pour sentir vivement le charme de l'antiquité. Elle put aussi lire dans leurs langues Shakespeare et Klopstock; tout le cercle de l'horison littéraire se développait sous ses yeux; en même temps les sciences naturelles n'avaient garde d'être oubliées : la minéralogie, la botanique, chaque branche de l'histoire naturelle ont été pour elle une source d'intérêt dans tout le cours de sa vie, et personne ne sut mieux qu'elle gouverner sa pensée avec méthode et avec ardeur à travers cette variété d'occupations. »

Le mérite de Charlotte de Haller était si prononcé, qu'il attira l'attention de plusieurs hommes distingués; son père lui permit de soutenir quelques correspondances littéraires et religieuses dont l'influence fut heureuse. Le plus intime des amis lettrés de la jeune personne fut Henri Meister, zuricois, qui prouva, ainsi que Charles-Victor de Bonstetten, que les Suisses des cantons allemands peuvent écrire la langue française avec élégance et facilité.

Ses relations d'amitié avec la fille de Haller ne furent interrompues que par la mort de celle-ci, enlevée à sa famille en 1805;

leur correspondance doit être pleine d'intérêt, mais c'est un trésor de famille.

La jeune fille avait fait la connaissance de M. Meister pendant un séjour de dix-huit mois chez sa sœur, Mme Haller, dont le mari était baillif ou préfet de Wildistein en Argovie. Elle entrait dans sa seizième année, et se plut fort à l'échange de lettres que Haller fit cesser, ne le jugeant pas convenable à cause de l'âge de sa fille, bien plus que par toute autre raison. Le littérateur zuricois avait offert à sa nouvelle amie des dictionnaires anglais et italiens; il la guida dans la première étude qu'elle fit de ces deux langues, et fut heureux de contribuer à son développement intellectuel. Une lettre de Charlotte nous initie au ton général de cette correspondance.

« L'hiver est arrivé avec tout son triste cortége, dit-elle : nous sommes confinés dans notre demeure. Voulez-vous savoir comment je m'amuse? — Vous faites signe que oui : eh bien! je vous le dirai..... Vous ririez sûrement de me voir assise dans un grand fauteuil, environnée des quatre enfans de ma sœur, moi un livre d'images sur les genoux, les fables d'Esope ou quelque livre pareil; j'explique les images aux enfans, je leur conte la fable et j'en tire une morale proportionnée à leur âge; dès que je m'aperçois que cela commence à les ennuyer, je cesse, je me lève, je les prends par la main et nous dansons jusqu'à ce que nous soyons tous hors d'haleine; alors sonne l'heure qui les rappelle vers leur précepteur, et moi, je monte dans ma chambre où je me donne une leçon d'italien..... »

« ..... Pourquoi croyez-vous que vous serez malheureux dans ce monde? Ecartez ces idées tristes de votre esprit. Vous serez heureux parce que vous ferez le bien; voilà toute ma philosophie; aussi longtemps que j'aurai un ami au dedans de moi-même, je ne crains rien des coups de la fortune. Vous dites que vos passions vous empêcheront de faire le bien comme vous le devriez; il y aurait là de quoi décourager un philosophe, mais non pas un chrétien. Sûre que l'Etre suprême regarde plutôt à la volonté et à l'intention qu'à l'effet, je ne me décourage point en voyant le peu que je gagne sur mes passions; mais travaillant sincèrement et sans relâche à les modérer, je suis persuadée que j'y parviendrai par son aide. »

« ..... Tâchez de prendre votre route par mon ermitage; il n'est pas aussi joli que celui de Shussnacht, mais il a pourtant aussi ses

mérites. Ma chambre est charmante : il y a des livres français, anglais, italiens, allemands, il y a aussi un rouet, une écritoire bien fournie ; que faut-il de plus pour le bonheur de ma vie? Pendant que vous êtes le Timon de Shussnacht, moi je suis assise auprès d'un bon poêle bien chaud, et je m'occupe très spirituellement à filer. »

« ..... Mon père est toujours fortement sollicité par la cour de Hanovre de se rendre à Gottingue; je ne sais pas le parti qu'il prendra; il n'est pas décidé. S'il part, je quitterai pour toujours une patrie ingrate qui n'a pas reconnu le mérite d'un homme, j'ose bien le dire quoique cet homme soit mon père, qui lui fait honneur. »

« Je suis encore dans mon ermitage; comment avez-vous pu quitter la campagne? J'y voudrais passer ma vie. Certainement le spectacle de la nature est plus brillant et plus varié que ceux auxquels vous assistez à Paris ; vous ne seriez pas de mon sentiment, mais j'espère que votre illusion cessera. Lassé des plaisirs brillans et tumultueux, vous reviendrez goûter avec transport les plaisirs tranquilles de la nature. Quand, après avoir passé le jour à remplir mes devoirs aussi bien qu'il m'a été possible, je quitte mon ouvrage pour aller jouir d'une belle soirée, mon plaisir surpasse tous ceux que vous pouvez goûter là où vous êtes. La sérénité de l'air se répand sur mon âme, tout est tranquille autour de moi, il n'y a que le chant des oiseaux qui interrompe le silence où la nature paraît plongée. La joie qui inonde mon cœur l'invite à la reconnaissance envers l'auteur de tant de merveilles; je suis plus riche, plus contente alors qu'une reine qui voit un peuple nombreux prosterné à ses pieds, toute la nature est à moi, j'en jouis entièrement. Ah! Monsieur, peut-être mon enthousiasme vous paraît-il ridicule, mais je ne le changerais pas contre la froide insensibilité d'un stoïcien, qui traiterait mes transports de rêveries, parce que son âme ne serait pas assez sensible pour en jouir. »

Nous empruntons au portrait en vers, que Meister publia sous le nom de Chloé, quelques traits qui peignent avec fidélité, selon lui, la fille de Haller, alors qu'il apprit à la connaître : « J'ai vu peu de blondes aussi belles que Chloé : ses traits sont pleins de douceur et de noblesse; son teint délicat et coloré ; son regard vif et pénétrant; son maintien à la fois noble et d'une gracieuse indolence; elle a toute l'innocence et la franchise de l'enfance, la viva-

cité de la jeunesse et la solidité de l'âge mûr; fleurs et fruits prospèrent ensemble dans cette plante si heureusement cultivée.

« Quoique élevée dans la solitude, Chloé possède l'aplomb et l'élégance que l'on acquiert dans le grand monde; sa gaîté est soutenue par le contentement de son âme. Il lui en coûterait peu pour devenir savante; le savoir est pour elle sans danger : elle n'en ferait aucun étalage, il n'enlèverait rien au naturel parfait qui la distingue. Chloé est très-sensible à l'amitié : elle en recherche avec ardeur les plaisirs simples et vrais; en un mot, Chloé possède toutes les qualités qui rendent une femme digne d'amour et d'estime. — Qui a pu la voir sans l'aimer?... »

Henri Meister était si souvent occupé du mérite de son amie, qu'il en parla à Mme de Staël; on peut croire même qu'il se permit de lui montrer quelques-unes des lettres qu'il en recevait. Mme de Staël, frappée de ses récits, rendit hommage à Charlotte de Haller, alors mariée à M. Zeerleder, banquier bernois qui jouissait d'une grande considération, en la faisant figurer dans son roman de *Delphine* sous le nom bien peu altéré de Mme de Cerlèbe.

C'est à ce personnage, tracé d'après nature, qu'elle confia le soin d'entourer la malheureuse héroïne d'une amitié charitable et prévoyante. Mme Zeerleder elle-même aurait eu sans doute grande pitié de la triste religieuse parisienne réfugiée à l'abbaye du Paradis, dans les environs de Zurich, mais elle lui aurait parlé avec plus de sincérité chrétienne que par la plume éloquente de Mme de Staël. Il n'est pas moins intéressant de voir ce grand auteur s'emparer d'une réalité si belle, et rendre ainsi à la vertu positive toute la justice que les romanciers n'accordent guère qu'à des personnages imaginaires dans le bien comme dans le mal. Un double attrait portait Mme de Staël à mettre en scène Mme Zeerleder, comme elle fille d'un homme célèbre, et comme elle devant à son père une grande partie de son développement intellectuel. — Haller était mort depuis longtemps lorsque *Delphine* parut; il n'a survécu que de six ou sept ans au mariage de sa fille, et n'a pu, par conséquent, la diriger dans l'éducation de ses enfans. Le rapprochement à faire ici ne doit pas être poussé trop loin. — Mme de Staël, suivant sa propre impulsion, suppose Mme de Cerlèbe plus profondément attachée à son père qu'à son mari. — Mme Zeerleder aima si tendrement le compagnon de sa vie, qu'à sa mort elle tomba ma-

lade, et ne recouvra plus sa santé, un moment améliorée par l'influence des eaux de Pfeffers.

Elle fut appelée à remplir les devoirs d'une veuve, chargée d'une nombreuse famille, au milieu de la crise politique qui renversa la classe patricienne; les connaissances agricoles recueillies durant ses promenades à Roche lui servirent à diriger l'exploitation de deux terres, ainsi qu'à rétablir la fortune de ses enfans. Nous ne citerons qu'un mot d'elle, adressé à son fils aîné que les troubles de l'époque avaient poussé en Amérique :

« Nous sommes bien malheureux comparativement à notre état » précédent; mais il reste de l'ouvrage aux laborieux, du pain à » l'honnête homme, des amis aux bons, et toujours la protection » divine aux infortunés. » On comprend qu'une femme qui s'exprime de la sorte, et qui sut agir d'après ces paroles, a noblement accompli sa carrière. Depuis son veuvage, Mme Zeerleder vécut chez elle où ses amis étaient heureux de venir la chercher : elle avait autant de dignité que de grâce dans les manières, et sut multiplier l'emploi de son temps à un degré qui paraît aussi extraordinaire dans les humbles devoirs de la vie domestique, que l'activité scientifique de son père, auquel elle ressemblait aussi par le sérieux du caractère. Un journal laissé par elle rappelle celui que nous avons fait connaître. Elle sut inspirer à chacun de ses enfans la plus entière confiance : ses fils venaient souvent près d'elle à une heure avancée de la nuit, lui raconter leurs chagrins et leurs espérances. Livrée à elle-même pendant son enfance et sa jeunesse, elle voulut remplir dans toute leur étendue les devoirs d'une mère tendre et vigilante; les esprits bien faits offrent toujours des réactions de cette nature.

Mme Zeerleder lisait très-fréquemment la Parole de Dieu; l'Apocalypse répondit particulièrement à la profondeur de ses pensées pendant la dernière période de sa carrière, abrégée par le chagrin que lui causa la mort de son mari et par l'extrême activité de sa vie; des maux aigus l'enlevèrent aux siens le 7 septembre 1805, âgée de cinquante-sept ans; ses funérailles attestèrent la générosité avec laquelle elle avait continué à s'occuper des pauvres : ce fut un convoi public et surtout volontaire.

SCIENCES NATURELLES.

ESSAI SUR LA GÉOGRAPHIE DES ANIMAUX [1].

(Extrait des leçons données à l'Académie de Neuchâtel par M. le professeur AGASSIZ*).*

De la zône tempérée.

Le caractère le plus marqué de la zône tempérée consiste dans l'inégalité des quatre saisons, qui donnent à la terre un aspect particulier à différentes époques de l'année, et dans les passages graduels, mais plus ou moins rapides de ces saisons les unes aux autres. La végétation surtout subit des modifications très-sensibles : complètement arrêtée ou seulement suspendue, pour un temps plus ou moins long, à mesure que l'on se rapproche de la zône arctique ou de la zône tropicale, elle nous offre tour à tour le spectacle d'une léthargie prolongée et d'un développement énergique et soutenu. Mais à cet égard il existe un contraste assez sensible entre la partie froide et la partie chaude de la zône tempérée. Quoique caractérisées l'une et l'autre par la prédominence des mêmes familles végétales, et en particulier par la présence de nombreuses espèces de conifères et d'amentacées, cependant la première subit ce sommeil périodique qui prive nos contrées de leur verdure pendant l'hiver, plus complètement que la seconde, qui s'enrichit déjà de quelques formes plus méridionales et où une partie des arbres ne cessent pas d'être verts toute l'année.

La succession des saisons amène des changemens trop considérables dans l'état climatérique, pour que tous les animaux puissent les supporter également. De là vient qu'un grand nombre d'entre eux, surtout les oiseaux, émigrent d'une extrémité de la zône à

[1] Voyez la livraison précédente, page 441.

l'autre. Tout le monde sait que les oiseaux du nord de l'Europe se rendent en hiver sur les bords de la Méditerranée, dont les rivages, même ceux des côtes africaines, font partie de la zone tempérée. Des migrations analogues ont lieu dans le nord de l'Asie et de l'Amérique ; là comme chez nous, bon nombre d'espèces de la région froide vont passer l'hiver dans la région chaude.

Mais cette faune des régions tempérées n'est plus, comme la faune arctique, la même dans les trois continens ; elle ne forme pas comme celle-ci une zône continue autour du globe. Non-seulement l'animalité change d'un hémisphère à l'autre, mais encore les différences s'étendent aux diverses régions d'un seul et même hémisphère. Les espèces des contrées occidentâles de l'ancien monde ne sont pas identiques avec celles des contrées orientales. Il est vrai que souvent elles sont très-semblables, et ceci nous explique pourquoi on les a si longtemps confondues. Il était réservé à la zoologie moderne de nous apprendre à les distinguer.

Au point où la science est parvenue de nos jours, on peut admettre les divisions suivantes qui sont comme autant de provinces zoologiques dans la zône tempérée.

1° Sur le continent européen une *faune centrale* et une *faune méditerranéenne.*

La *faune européenne centrale* correspond, quant à ses limites, à cette partie de la zone tempérée où les arbres perdent annuellement leurs feuilles ; la *faune méditerranéenne* au contraire comprend cette région où les arbres conservent leur feuillage. Cette différence dans l'économie végétale des deux régions détermine des migrations nombreuses d'une province dans l'autre. Les oiseaux insectivores de la faune centrale se transportent durant la mauvaise saison au sud des Alpes et sur les bords de la Méditerranée où ils trouvent une nourriture abondante, que ne leur fournissent plus les régions où la végétation est interrompue. Les granivores, et les oiseaux qui se nourrissent de baies, peuvent au contraire passer l'hiver jusque dans la partie septentrionale de la zône. Quant aux insectes, ils s'hivernent soit à l'état d'œuf ou de chrysalide, soit dans un état de torpeur.

Quelques grands carnassiers sont répandus dans toute l'étendue de la zone tempérée, entr'autres l'ours brun qui remplace l'ours blanc de la faune arctique. La genette est commune à la France méridionale et au nord de l'Afrique. Les deux régions renferment

une multitude d'oiseaux granivores et insectivores à couleurs peu variées. Un seul représentant de l'ordre des grimpeurs, le grimpereau de muraille, rappelle les colibris de la zone tropicale.

Les reptiles sont peu nombreux; les couleuvres, les grenouilles, les crapauds et les salamandres y comptent un nombre plus ou moins considérable d'espèces. On y rencontre aussi deux tortues, l'une dans le cours du Danube, et l'autre dans la Méditerranée.

Parmi les poissons d'eau douce, les cyprins (poissons blancs) dominent partout dans cette faune, accompagnés de truites, de palées et d'ombres. Les barbeaux et les ables sont propres au midi, tandis que les brochets caractérisent plus particulièrement l'Europe centrale. Leurs analogues d'Amérique n'offrent que de légères différences. Nous reviendrons plus bas sur ceux de la Méditerrannée.

2° Dans la *région tempérée asiatique* nous comptons au moins trois faunes.

La *faune sibérienne* qui s'étend jusqu'à l'Altaï. Les animaux caractéristiques appartiennent aux mêmes genres que ceux de la faune européenne, mais ils sont d'espèce différente. Ce sont des belettes, des martres, des cerfs, des chevreuils. Une espèce d'écureuil y remplace celui d'Europe. Le chamois de nos Alpes y est représenté par les antilopes alpestres de l'Altaï. On y trouve aussi des chèvres sauvages et des bouquetins.

La région *des grands lacs salés*, dans laquelle il faut faire rentrer les steppes de la mer Caspienne, a aussi sa faune à part. On n'y rencontre ni martres, ni ours, ni aucun animal de forêts quelconque; en revanche une quantité de rats, tels que rats-sauteurs et rats-taupes, et généralement beaucoup de rongeurs. Une espèce de gazelle s'y trouve également. Les poissons de la Caspienne sont analogues à ceux de la Méditerranée. On y rencontre un esturgeon et un hareng, d'espèces particulières [1].

La troisième faune est celle du *nord de la Chine* et du *Japon*, qui a été si bien étudiée par M. de Siebold. C'est plutôt une faune maritime qu'une faune terrestre; il existe surtout une grande analogie entre les animaux de la partie méridionale du Japon et ceux

[1] Le plateau de l'Iran et le Cobi sont trop peu connus pour qu'on puisse caractériser leur faune. Cependant ils rentrent indubitablement dans la zône tempérée, à en juger par leurs antilopes, leurs brebis sauvages et les chèvres de l'Hymalaïa.

du midi de l'Europe. On y retrouve entr'autres une espèce de magot analogue au magot de Gibraltar, et une foule d'oiseaux très-voisins des nôtres.

3° Quant à la *partie tempérée du continent américain septentrional*, elle ne peut encore être subdivisée d'une manière rigoureuse, à cause du peu de renseignemens que nous possédons sur les animaux qui habitent les contrées occidentales de cette zône. Nous savons cependant que sa faune est analogue à celle d'Europe, mais il est permis de croire que lorsqu'on l'aura étudiée sous le point de vue de la répartition des espèces, on parviendra à y reconnaître plusieurs provinces zoologiques distinctes. Comme en Asie, il faudra probablement y distinguer trois régions, savoir la *région montagneuse*, essentiellement caractérisée par des brebis et des chèvres sauvages, la *région des plaines* et la région *alléghanienne*, et peut-être les subdiviser en cantons septentrionaux et méridionaux.

De la zône torride.

Des différences analogues à celles que nous venons de signaler entre les régions de la zône tempérée, mais plus tranchées, se remarquent entre les différentes régions de la zône tropicale. Si l'on en excepte la Nouvelle-Hollande, qui a un caractère exclusif, on reconnaîtra, dans l'ensemble de leur population, quelques traits communs qui sont encore relevés par une végétation analogue. Ainsi les palmiers qui manquent à-peu-près complètement aux autres zônes, prédominent dans toute l'étendue de la zône torride, et ce sont eux qui constituent partout le caractère saillant des flores tropicales. Essayons d'esquisser les différentes provinces zoologiques qu'on distingue dans cette vaste zône.

L'*Amérique tropicale* est la partie des terres équatoriales qui a été le mieux étudiée jusqu'ici au point de vue de la géographie des animaux. On y a reconnu deux régions ou provinces zoologiques bien distinctes, la *région des Antilles* et *celle des Amazones*. La première est surtout caractérisée par des animaux marins; la seconde par son aspect continental; celle-ci est la patrie des singes à queue prenante, des édentés, du tapir et de quelques autres pachydermes propres à l'Amérique. Peut-être distinguera-t-on par la suite une troisième région, celle des *Andes du Pérou*. Le plateau du Mexique se lie étroitement à la région montagneuse de l'Amérique du Nord.

L'*Afrique*, à partir de l'Atlas nous offre une faune très-uniforme : les antilopes se retrouvent dans toute l'étendue de ce vaste continent, mais elles abondent surtout au bord du désert ; la giraffe est répandue dans toute la Haute-Egypte et au nord du-Cap. L'hippopotame habite les bassins du Nil et du Niger. Les éléphans et les rhinocéros sont d'espèces particulières et différens de ceux de l'Inde. Il y a cependant quelques régions qui semblent s'écarter davantage du type africain proprement dit. Ainsi, la *côte de Mosambique* se rapproche par sa faune de *celle de Madagascar*, qui est surtout caractérisée par ses makis. La *région du Sénégal* et *de la Guinée* formeront probablement aussi un jour une province zoologique à part. C'est là que se trouve l'orang-noir, ou le chimpansé, celui de tous les animaux qui se rapproche le plus de l'homme par la configuration de ses traits et par son intelligence ; on y rencontre aussi le galogo qui est une espèce de maki. Les autres singes de l'Afrique sont ou des guenons ou des cynocéphales ; mais aucun des singes de ce continent n'a la queue prenante. Enfin le Nil, par ses poissons, fait aussi partie de la faune africaine tropicale, du moins ne renferme-t-il aucun des types de la faune méditerannéenne. Il en est de même de l'Arabie, dont la faune se rattache à celle de la partie orientale de l'Afrique ; ce pays porte d'ailleurs, par sa constitution physique, des caractères plutôt africains qu'asiatiques.

L'*Asie tropicale* a une faune très-particulière : l'Inde et l'Indo-Chine, avec les grandes îles qui en dépendent (Célèbes, Sumatra, Java et Bornéo, la patrie de l'orang-outang,) se distinguent surtout par leurs gibbons, ces singes sans queue et à bras d'une longueur démesurée, qui vivent surtout dans les collines sub-hymalaïennes. On y trouve aussi des pachydermes du genre des tapirs, et des rhinocéros.

Enfin la *Polynésie*, à l'exclusion de la Nouvelle-Hollande, a aussi sa faune à part, qui est différente de celle de l'Inde et surtout caractérisée par la présence de nombreuses roussettes et du maki volant, ce singulier quadrumane qu'on rencontre si fréquemment dans les îles de l'Océan pacifique, tandis que les vrais makis sont limités à l'île de Madagascar et à la côte orientale de l'Afrique méridionale.

Des terres qui convergent vers le pôle sud.

Après cette rapide énumération des provinces zoologiques de la zone tempérée et de la zone torride dans les trois continens, il nous

reste encore à examiner les trois pointes de terre qui s'avancent vers le pôle austral. Ce qui les caractérise surtout, c'est la différence complète qui existe entre les animaux qui les habitent. Cette différence forme le contraste le plus remarquable avec l'uniformité des animaux qui peuplent les terres qui convergent vers le pôle Nord.

La pointe sud de l'Amérique méridionale, avec son climat âpre et froid, rappelle seule les régions arctiques. On y trouve des phoques et des oiseaux aquatiques analogues à ceux des mers du Nord, mais d'espèces différentes. Les coquilles de ce pays diffèrent également de celles qui habitent les régions septentrionales.

Dans le *midi de l'Afrique*, les promérops sont propres à l'extrémité sud de ce continent; ils sont accompagnés de loups, de renards, de martres, de gloutons, de hyènes; on y trouve aussi des grands chats, des sangliers qui rappellent la faune tempérée, et une quantité de gazelles et d'antilopes. Hamilton Smith y compte plusieurs espèces de rhinocéros. Cette faune participe donc encore du caractère africain proprement dit. L'éléphant manque cependant à cette contrée; comme l'hippopotame, il n'appartient qu'à la région tropicale. On a fait au sujet de cet animal une remarque curieuse, c'est que partout où il manque, dans les régions tropicales, il est remplacé par le tapir.

La *Nouvelle-Hollande* est empreinte d'un cachet tout particulier qui se reproduit à la fois dans sa faune et dans sa flore. Ses animaux n'ont rien de commun avec ceux des continens voisins, et ce qui mérite surtout d'être remarqué, c'est que l'assemblage d'êtres bizarres qui constituent la faune de la Nouvelle-Hollande, se retrouve avec les mêmes caractères sous les climats les plus divers, depuis l'équateur jusqu'au 40° de latitude australe. Nous avons rappelé que le trait le plus saillant de la faune australienne consistait dans la prépondérance de ses marsupiaux. Or ce groupe d'animaux compte à la fois des carnivores, des herbivores, des rongeurs et des ruminans, et chose curieuse, cette association d'animaux divers, liés par un caractère commum, ne date pas seulement de notre époque; elle s'est retrouvée la même dans les époques antérieures, puisque les divers mammifères fossiles que l'on a découverts dans cette partie du monde sont pour la plupart des marsupiaux; ce sont des kangourous, des dasyures etc. Il est vrai qu'à côté de ces marsupiaux fossiles, nous trouvons aussi dans les terrains tertiaires de ce continent des ossemens d'éléphans, et ce fait a d'autant plus lieu

d'étonner, que les pachydermes ainsi que les ruminans sont aujourd'hui complètement étrangers à la Nouvelle-Hollande. Il règne à cet égard une singulière opposition entre l'Europe et l'Australie. L'Europe, qui aujourd'hui ne connaît aucun animal de la famille des marsupiaux, en nourrissait à l'époque tertiaire, témoin la sarigue fossile des environs de Paris; et la Nouvelle-Hollande, qui n'a pas de pachydermes dans tout son vaste domaine, en comptait de très-grands à la même époque.

Des bassins hydrographiques des terres fermes.

Jetons maintenant un coup-d'œil sur les habitans des eaux, et voyons d'abord ceux des fleuves et des rivières, que nous croyons devoir rattacher aux faunes terrestres. Nous passerons ensuite aux faunes maritimes.

Dans cet aperçu je m'attacherai surtout à la classe des poissons, qui nous fournit des termes de comparaison plus fixes que les autres classes d'animaux aquatiques, dont l'habitation n'a pas été étudiée avec autant de soin que celle des poissons.

Les grands fleuves, et les lacs auxquels ils donnent naissance dans leur cours, présentent souvent dans une même zone des différences frappantes quant à leur population, alors même qu'il existe une grande analogie entre les bassins qui les renferment. C'est ainsi que dans leur ensemble les espèces du Rhin ne sont pas les mêmes que celles du Danube, ni celles-ci les mêmes que celles du Rhône ou de la Seine, bien que plusieurs espèces soient communes à tous ces bassins.

Les *fleuves et les lacs d'Europe* sont essentiellement habités par des cyprins, tels que les carpes, les barbeaux, les goujons, les loches, les ablettes, les platelles, les brêmes, les ronzons, les vengerons, les nases etc. Il n'y a pas de cours d'eau, si petit qu'il soit, qui ne renferme quelques espèces de cette famille. Les cyprins remontent même assez haut dans nos Alpes; car on rencontre des blavins jusqu'à 4 et 5000′ au dessus du niveau de la mer.

Une autre famille de poissons également propre aux lacs et aux rivières de la zone tempérée, est celle des truites qui se distinguent entre tous les poissons d'eau douce par leurs formes élégantes et les belles proportions de leur corps. Quoique bien moins nombreuses en espèces que la famille des Cyprins, elles n'en sont cependant pas

moins caractéristiques au point de vue géographique. Les truites en effet sont complètement étrangères à la zone tropicale ; quelques espèces seulement, le saumon par exemple, vont à une certaine époque de l'année se mêler aux poissons de la faune arctique. Les truites des lacs et des ruisseaux n'entreprennent pas d'aussi grands voyages ; quelques-unes sont même tout-à-fait stationnaires.

Les brochets sont aussi essentiellement propres à la zone tempérée, et ne se retrouvent pas dans la zone arctique. Les lottes, les perches et les chassots existent dans tous les fleuves de l'Europe centrale. Les esturgeons habitent également la zone tempérée et plus particulièrement la mer Noire et ses affluens.

Si nous comparons maintenant les habitans des *fleuves de l'Asie et de l'Amérique tempérées* à ceux d'Europe, dans la même zone nous trouverons que les esturgeons des Etats-Unis sont à la vérité analogues à ceux d'Europe, mais cependant d'espèces différentes. Les cyprins y sont également très-nombreux et forment même les trois-quarts de la population des eaux douces, mais ils appartiennent à des genres différens, qui comptent pour la plupart un plus grand nombre d'espèces que leurs analogues d'Europe. Il y a aussi des perches d'espèces variées, des brochets en plus grand nombre qu'en Europe, bien que les espèces soient très-voisines. On y trouve également des chassots et des anguilles, mais ces dernières n'ont pas fourni jusqu'ici des caractères propres à les faire distinguer dans les différentes faunes. En revanche, les vraies carpes manquent complètement en Amérique. Plusieurs sortes de harengs remontent les fleuves, entr'autres les aloses. Les fleuves américains qui se déversent dans l'Océan pacifique, n'ont pas encore été suffisamment étudiés, pour que nous puissions comparer leurs habitans à ceux de nos bassins.

L'*Asie tempérée* nous offre dans ses poissons d'eau douce la plus grande analogie avec l'Europe. Des esturgeons d'espèces diverses caractérisent la faune de la Caspienne, les côtes de la Chine et celles du Japon. On y retrouve également des chassots et des cyprins d'espèces particulières. Notre carpe, par exemple, est remplacée en Chine par la carpe dorée. Enfin les fleuves qui versent leurs eaux dans l'océan indien sont habités dans la partie supérieure de leur cours par des poissons semblables à ceux que l'on retrouve partout dans la zone tempérée ; cependant ils ont des caractères génériques et spécifiques particuliers.

Les *fleuves de l'Amérique du sud* et ceux *du continent africain*, comme ceux de l'*Asie tropicale* dans la partie inférieure de leur cours, ne nourrissent pas un seul poisson commun aux fleuves de la zone tempérée. Ils offrent en outre des différences profondes selon les faunes. Les poissons *du Nil*, par exemple, sont tout-à-fait différens de ceux d'Espagne, de l'Italie et de la Grèce, différens même des poissons d'eau douce d'Algérie, où les cyprins prédominent encore. En revanche, leur analogie est si frappante avec ceux *du Sénégal*, qu'il faut en avoir fait une étude comparative suivie pour ne pas les confondre. Notre silure peut nous donner une idée de ces poissons des tropiques, aux formes aussi variées que bizarres, qui pullulent dans la zone torride, comme les cyprins dans la zone tempérée. Ils ont pour compagnons en Asie, en Afrique et en Amérique la famille des characins, que l'on rangeait jadis parmi les truites, mais qu'on a reconnu depuis appartenir à une famille à part, dont les espèces n'entreprennent pas de grandes migrations.

Un troisième type également caractéristique des régions tropicales est celui des chromides. Ces poissons remplacent sous les tropiques les cyprins de nos régions, dont ils se distinguent par la présence de deux dorsales réunies, composées, l'une de rayons épineux, l'autre de rayons mous. L'appareil dentaire situé au fond de l'avaloir des cyprins, est remplacé par une série de plaques ésophagiennes propres à broyer les alimens. Ce sont, comme les characins, des poissons de petite et moyenne taille, qui n'ont guère qu'un pied ou un pied et demi de long. Les silures sont les plus grands poissons de la zone tropicale, les forbans des eaux douces.

Les poissons d'eau douce de la Nouvelle-Hollande ne sont encore qu'imparfaitement connus. Il en est de même de ceux du cap de Bonne-Espérance, et de la pointe sud de l'Amérique.

Ainsi, suivant les longitudes et les latitudes, les poissons sont différens dans les différens bassins hydrographiques, non-seulement d'un continent à l'autre, mais dans un seul et même continent. Il importerait, pour compléter ces données, de s'assurer par une étude approfondie, quelles espèces se retrouvent à la fois dans plusieurs bassins et quelles sont celles qui sont exclusivement propres à tel ou tel bassin. Ainsi dans le Rhône nous trouvons la perche commune et l'apron; dans le Rhin, la perche commune et la gremille; dans le Danube, la gremille et six espèces de perches, différentes à la fois de la gremille, de l'apron et de la perche commune. Les

mêmes rapports existent à-peu-près à l'égard des silures des différens bassins hydrographiques de la zone tropicale.

Mais les poissons de ces différens bassins sont complètement isolés les uns des autres, puisque la terre ferme d'une part et la mer de l'autre leur offre des barrières également infranchissables. Comment donc s'expliquer l'ubiquité de certaines espèces et l'isolement des autres? C'est là en effet une grande difficulté pour ceux qui prétendent que toutes les espèces animales descendent d'une seule paire primitive et se sont réparties d'un seul point sur toute la surface du globe. Mais si, faisant abstraction de toute idée préconçue, on examine les faits tels qu'ils se présentent, on est naturellement conduit à ce résultat: *que la distribution géographique des espèces dans chaque bassin est un fait primitif, et que les poissons sont autochthones des lieux qu'ils habitent.* Je n'essaierai pas de combattre l'opinion de ceux qui, pour expliquer l'ubiquité de certaines espèces, supposent que la propagation s'est faite au moyen d'œufs de poissons qui se seraient fixés aux pattes des canards. Une pareille interprétation est au moins insuffisante, lorsqu'il s'agit de rendre compte d'une distribution soumise à des lois aussi constantes; elle ne nous expliquerait surtout pas pourquoi il existe encore des différences entre nos différens bassins hydrographiques.

Des faunes maritimes.

Une première difficulté que l'on rencontre en abordant les faunes maritimes, est le vague qui règne dans les ouvrages d'histoire naturelle sur l'habitat des animaux marins, et l'habitude qu'ont la plupart des auteurs de désigner sous un nom général des étendues qui embrassent souvent des faunes très-différentes. Une autre difficulté a sa source dans l'imperfection de nos méthodes naturelles. Il est évident que lorsque les baleines étaient encore envisagées comme des poissons, les caractères que l'on assignait à cette classe devaient être beaucoup moins précis. De même lorsqu'on rangeait dans la famille des salmones, les truites, les characins et les scopélines, cette famille se trouvait pour ainsi dire répandue sur toute la surface du globe, depuis la zone arctique jusqu'à la zone tropicale. M. J. Müller n'eut pas plutôt démembré les salmones en plusieurs familles, d'après des caractères zoologiques et anatomiques précis, que chacune de ces familles se trouva nettement circons-

crite dans sa distribution géographique. Il est démontré maintenant que les truites proprement dites sont limitées à la zône tempérée, quoiqu'elles s'avancent à des époques fixes de l'année dans la zone arctique; que les characins, qui sont également des poissons d'eau douce, habitent exclusivement la zone tropicale, et que les scopélines, qui sont des poissons essentiellement marins, appartiennent à la partie chaude de la zone tempérée et à la partie tempérée de la zone tropicale.

Les divers océans, aussi bien que les continens et les bassins d'eau douce sont tous peuplés d'animaux qui leurs sont propres; cependant l'habitation des coquilles, des méduses, des coraux, etc., étant moins bien connue que celle des poissons, nous ne nous arrêterons pas à discuter dans cette esquisse le mode de répartition de leurs espèces. L'étude spéciale que nous avons faite des poissons est d'ailleurs un motif suffisant pour nous engager à limiter nos observations à cette classe d'animaux. On a prétendu, il est vrai, que les courans étaient un obstacle à la localisation des poissons, que leurs œufs étaient facilement entraînés loin des lieux où ils avaient été pondus, et que les poissons devenaient eux-mêmes fréquemment le jouet des eaux. Rien n'est plus erroné que cette supposition. Loin de se laisser entraîner, les poissons luttent constamment contre les courans; et c'est pour cela qu'on les voit habituellement nager en sens opposé au courant. Quant aux œufs, qui semblent en effet devoir facilement être entraînés, il nous paraît douteux que du frai, livré ainsi au gré des courans, puisse se développer convenablement. Mais cela fût-il, qu'encore il n'en résulterait aucune perturbation dans les lois de la distribution des espèces, par la raison bien simple que l'éclosion arriverait trop tôt pour que des œufs, venant par exemple des parages d'Amérique, eussent le temps d'atteindre la côte d'Afrique ou celle d'Europe. D'ailleurs, comme nous l'avons déjà dit, les poissons ont soin de déposer leurs œufs dans des lieux abrités où les courants n'ont pas d'accès. Il ne faut pas non plus perdre de vue que les poissons, ainsi que la plupart des animaux marins, évitent ordinairement la haute mer. Leur résidence habituelle est sur les côtes, et par côtes, il ne faut pas entendre seulement les contours des terres émergées, des continens et des îles, mais aussi les reliefs sous-marins ou les bas-fonds. Alors même qu'ils entreprennent des migrations, ils n'ont garde de s'éloigner des côtes; c'est ainsi que les harengs

descendent du nord le long des côtes de Norvège, d'Angleterre et de France jusqu'à la Garonne. Jamais on ne rencontre de ces essaims de poissons voyageurs en haute mer. La pression de l'eau à de grandes profondeurs est sans doute aussi un obstacle insurmontable pour beaucoup d'espèces à franchir de grandes étendues d'eau, surtout pour celles dont la tendance naturelle est de se tenir aussi près du sol que possible. Leurs membres locomoteurs ne seraient d'ailleurs pas assez robustes pour soutenir une natation de plusieurs semaines ; enfin, comme ils ne rencontreraient pas en pleine mer la nourriture qui leur convient, il est évident que leur instinct les porte à rester près des côtes. On sait du reste maintenant que les espèces réellement pélagiques sont peu nombreuses.

Il résulte de ces considérations que la circonscription des provinces maritimes ne doit pas être moins précise que celle des faunes terrestres. Seulement, comme le domaine des mers est plus vaste que celui de la terre ferme, il n'est pas étonnant que ses différentes provinces aient une plus grande étendue. D'après les données assez imparfaites qu'on possède jusqu'ici, il paraît que les espèces sont les mêmes sur les côtes africaines et européennes de la Méditerrannée, et pareillement sur une certaine étendue des côtes américaines et européennes de la partie septentrionale de l'océan atlantique. La faune ichthyologique est également la même sur toute la côte d'Amérique, depuis Rio de Janeiro jusqu'aux environs de New-York, malgré la différence des climats qui s'étagent sur cette longue ligne. En revanche, les parages situés au nord du cap Cod nourrissent des espèces tout-à-fait différentes : autre preuve que le climat n'est pas la cause essentielle de la délimitation des faunes.

Parmi les différentes faunes maritimes, on peut distinguer les suivantes :

1° La *faune maritime arctique*. Elle a ceci de remarquable, que la plupart des poissons qui l'habitent, quittent à une époque donnée la mer glaciale, pour remonter les fleuves et pénétrer dans la zone tempérée, où ils vont déposer leur frai. Mais ces migrations ne sauraient servir de base à la circonscription de la faune arctique. Il nous paraît plus naturel de la limiter aux parages où les poissons anadromes séjournent avant l'époque du frai. Nous aurions ainsi pour limite au midi les îles Féroë, l'Islande et le Groënland. La baie d'Hudson fait naturellement partie de la faune arctique.

La circonscription de la *faune atlantique tempérée* est assez bizarre; elle s'étend aux deux continens, car elle comprend à la fois les côtes d'Ecosse et celles de Terre-Neuve; les Canaries en font également partie, et la Méditerrannée s'en rapproche trop par la nature de ses habitans, pour pouvoir en être séparée dans l'état actuel de nos connaisssances. Nous la diviserons cependant en deux régions, l'une comprenant la *partie froide de l'Océan atlantique* en deçà de la zône arctique, qui est caractérisée par la famille des gadoïdes ou morues, à laquelle appartient aussi notre lotte; et l'autre la *partie chaude de la zône tempérée maritime*, qui nourrit principalement la grande famille des scombéroïdes (maquereaux, thons, etc.), la torpille électrique, les poissons volans du genre exocète et les dactyloptères de la famille des joues cuirassées. La famille des spares ou perches marines y abonde, tandis qu'elle ne compte qu'un très-petit nombre d'espèces dans les autres parages, encore celles-ci constituent-elles un groupe à part, caractérisé par des dents arrondies et en pavé propres à broyer, comme en ont les chrysophrys. Il règne quelque incertitude sur la position à assigner aux Açores; ces parages me paraissent cependant appartenir aussi à la faune tempérée chaude.

Les poissons des *côtes du Sénégal*, *de Guinée* et d'*Angola* sont tous différens de ceux d'Europe et de la côte opposée d'Amérique. Il faut sans doute chercher la cause de cette différence dans la profondeur des eaux qui, comme nous venons de le voir, est pour les poissons une barrière tout aussi infranchissable que le sont, pour des animaux terrestres, les chaînes de montagnes. Cependant la limite nord de cette faune n'est pas encore nettement tracée.

Comme nous l'avons déjà vu, la *faune atlantique américaine* embrasse une très-vaste étendue de côtes, depuis les environs de Rio de Janeiro jusqu'aux Etats-Unis, y compris la mer des Caraïbes et le golfe du Mexique.

Quant à l'Océan pacifique, il est divisé par le grand courant en trois faunes marines distinctes. La *faune pacifique tropicale*, qui s'étend des côtes du Chili et des îles Galapagos jusqu'à la Nouvelle-Guinée. Cette région embrasse de nombreuses îles et bas-fonds, peuplés d'espèces analogues sur tous les points. La famille de poissons qu'on désigne sous le nom de bandouillère (chétodontes ou squammipennes) y abonde, avec de nombreux poissons volans tels que les ptérois de la famille des scorpènes.

La *faune pacifique tempérée* s'étend du 25° de latitude nord au détroit de Béhring. Elle correspond à la faune tempérée atlantique et est caractérisée par des types analogues, mais d'espèces différentes. Il en est de même de la *faune zélandaise* qui lui correspond vers le sud.

La *faune maritime des Indes*, qui embrasse aussi les Philippines, est intimément liée à la faune continentale. Les poissons de la famille des *teuthies* y prédominent sur les autres; on y trouve aussi un grand nombre de diadons ou orbes épineux, et surtout cette singulière famille de poissons à branchies labyrinthiformes qui, grâce à la structure de leur appareil respiratoire, peuvent séjourner très-longtemps hors de l'eau. Les appendices épineux et mobiles qu'ils ont sur la tête et dans leurs nageoires, leur permettent de ramper sur la grève et même de grimper sur les palmiers.

La *faune maritime du cap de Bonne-Espérance* est sans doute aussi distincte de celles que nous venons de passer en revue. Cependant les données que nous possédons jusqu'ici sont trop incomplètes pour qu'on puisse la caractériser convenablement.

La *faune maritime de l'Amérique du sud* doit également présenter de notables différences, car c'est elle qui déjà nous a offert dans ses mammifères des caractères si tranchés. Jusqu'ici cependant les poissons qui habitent ses côtes nous sont restés complètement inconnus. Mais les belles recherches de M. Alcide d'Orbigny sur les animaux marins d'un ordre inférieur, en particulier sur les coquilles, font pressentir une faune ichthyologique particulière sur les deux côtes de ce continent.

La *Nouvelle-Hollande* n'est guère mieux connue sous le rapport de sa faune maritime; le seul fait saillant qui nous soit acquis, c'est la présence, au port Jackson, d'une espèce de poisson de la famille des cestraciontes, le *Cestracion Philippii*, l'unique représentant de ce groupe dans la création actuelle, qui se trouve là comme une réminiscence d'une famille jadis nombreuse à une époque antérieure à la nôtre, et dont on retrouve les débris fossiles sur le continent européen, surtout dans les terrains secondaires.

Il reste également quelques doutes sur la question de savoir s'il faut séparer la faune de Madagascar et des Séchelles de celle des Indes orientales, et y comprendre la mer Rouge et le golfe persique. Il est probable qu'on en fera une faune à part, lorsqu'on connaîtra mieux les animaux marins de ces parages.

Si maintenant nous jetons un coup-d'œil sur l'ensemble de ces différentes faunes, tant terrestres que maritimes, nous découvrirons une grande variété dans leur physionomie générale. Les unes nous présentent un tableau bigarré de toutes sortes d'êtres de formes et d'organisation très-variées. Les autres sont plus homogènes, plus uniformes, l'animalité y prend un caractère moins riche, moins brillant. Le contraste est frappant sous ce rapport entre les faunes des tropiques et celles des régions froides; les premières se distinguent surtout par un bien plus grand nombre d'espèces que les dernières. Mais celles-ci, d'un autre côté, sont caractérisées par l'innombrable quantité d'individus d'une même espèce; de telle sorte que probablement, si l'on pouvait supputer le chiffre de ces deux domaines, l'on arriverait à un nombre à-peu-près égal d'êtres vivans.

Les faunes des régions tempérées participent en quelque sorte aux prérogatives de la zone tropicale, aussi bien qu'à celles de la zone arctique. Les espèces y sont plus nombreuses qu'aux pôles, mais moins qu'à l'équateur, et les individus, plus abondans qu'à l'équateur, le sont cependant moins que dans les régions froides. Sous ce rapport, les faunes tempérées pourront servir à apprécier le nombre approximatif des espèces qui peuplent la surface entière de la terre.

Enfin nous rappellerons qu'il existe une liaison intime entre les différentes faunes d'une même région. De même que les faunes atmosphériques sont intimément liées aux faunes terrestres, de même aussi les faunes maritimes ont avec celles des pays riverains des rapports nombreux. Ainsi la Méditerranée ne forme qu'un tout avec les côtes qui la circonscrivent; la faune européenne s'étend bien au delà des limites de notre continent; les faunes japonaise et chinoise se combinent dans leurs archipels, pour n'en plus former qu'une seule, qui, au point de vue maritime, s'étend jusqu'à la côte de Californie.

Il nous reste maintenant à dire un mot d'une série de faits empruntés à un tout autre domaine que celui que nous venons de parcourir. Rappelons cependant d'abord que nous avons distingué environ une vingtaine de provinces zoologiques toutes caractérisées par un nombre plus ou moins considérable d'animaux qui leur sont propres; que nous nous sommes assurés en outre que les climats

ne sont pas la cause essentielle de la délimitation des faunes; que leur influence n'a pas prévalu davantage dans les époques géologiques antérieures, si l'on en juge par l'analogie des fossiles; mais que chaque faune est empreinte d'un cachet particulier, et en quelque sorte l'expression du développement d'un plan dont la liaison avec les causes physiques nous échappe encore.

Les mêmes lois primordiales de répartition géographique qui règlent la distribution des animaux et des plantes à la surface du globe, sont-elles applicables aux races humaines? — Sans entrer dans le domaine de la controverse, mais en s'attachant strictement aux faits que la science a recueillis, on peut dès-maintenant, sinon résoudre cette importante question, du moins jeter quelque jour sur les élémens les plus importans du problème.

C'est un fait aujourd'hui démontré que partout où les provinces zoologiques ont pu être rigoureusement circonscrites, les limites naturelles des différentes races coïncident plus ou moins avec la répartition des animaux. Il est certaines régions où cette coïncidence est des plus frappantes. C'est ainsi que la race pôlaire du Nord, qui s'étend sur les trois continens, comprenant les Samoyèdes en Asie, les Lapons en Europe et les Esquimaux en Amérique, correspond exactement, par sa distribution, à la faune arctique qui, comme l'on sait, est identique sur les trois continens. La limite méridionale de ces différentes peuplades commence par de là la région boisée, là où commence aussi la patrie des animaux les plus caractéristiques de la faune boréale, tels que le renne, l'ours blanc, le renard bleu du Nord. Cette délimitation correspond, comme nous l'avons vu plus haut, aux grandes limites de la végétation; elle a par conséquent dû entraîner à sa suite des usages et un genre de vie particuliers qui contribuent encore à rehausser les différences primitives. Les peuples boréaux sont, comme leurs carnassiers et leurs oiseaux de proie, à-peu-près tous ichthyophages [1].

Des coïncidences non moins curieuses existent entre la distribu-

[1] Il ne résulte cependant pas de là qu'on doive conclure de ces rapports entre la nature des pays boréaux et leurs habitans, un isolement complet des peuples arctiques. Il existe, au contraire, des passages de la race du nord à celle de la zône tempérée. Les Esquimaux passent insensiblement aux Indiens des prairies, et les Samoyèdes par les Kamtschadales aux Mongoles. Il en est de même pour plusieurs autres races sur différens points où elles sont en contact.

tion des races humaines et celle des faunes terrestres dans l'hémisphère austral. Les différences de race sont surtout nettes et tranchées dans la Polynésie. Les naturalistes ont distingué trois races dans les îles de l'Océan pacifique, savoir: deux races jaunes, l'une comprenant les Malais qui habitent les îles de la Sonde et les côtés des continens; une seconde race jaune est celle des polynésiens qui occupent les îles Mariannes, les îles Sandwich, celles des Amis, et tout l'archipel des petites îles à l'est de la Nouvelle-Hollande, jusqu'en Amérique. La Nouvelle-Zélande paraît aussi lui appartenir. Enfin la race papoue, la plus laide et la plus ignoble de toutes, reconnaissable à ses membres grêles, sa grande bouche, son front bas et son air stupide, occupe la Nouvelle-Guinée et toutes les îles qui entourent immédiatement la Nouvelle-Hollande à l'est, jusqu'à la Nouvelle-Zélande, qu'elle n'atteint cependant pas. Chacune de ces circonscriptions correspond à une faune particulière qui est caractérisée par quelques animaux qui lui sont propres. C'est ainsi que les orangs accompagnent la race malaise proprement dite. Le galéopithèque, ou maki volant, se trouve dans les régions habitées par les polynésiens jaunes, et la Nouvelle-Guinée qui est le principal siége de la race papoue, a aussi ses animaux propres, entre autres des phalangers.

Quant aux caractères qui doivent servir de base à la délimitation des races humaines, il faut, en Polynésie plus que partout ailleurs, en éliminer avec soin la couleur, puisque d'après les recherches de M. Quoy, on voit les polynésiens jaunes passer par toutes les nuances de brun jusqu'au noir, sans perdre aucun de leurs caractères essentiels et sans que la beauté et l'harmonie de leurs formes en souffrent en aucune façon. D'un autre côté, nous voyons aussi les papous perdre dans certaines localités leurs teintes foncées et s'approcher par la couleur des vrais polynésiens; mais ils n'en sont pas moins pour cela les plus laids des hommes.

Si nous passons à l'Afrique, nous y trouverons quelque chose de tout-à-fait semblable. L'extrémité méridionale de ce continent, habitée aujourd'hui par des Européens, était autrefois le siége d'une race à part, différente de la race nègre. Or, il est démontré par les recherches récentes des voyageurs, que la faune de cette région est complètement différente de celle du centre du continent, et il paraît bien que cette limite correspond aux limites de la race Hottentote. Le nord de l'Afrique nous offre un exemple encore plus

frappant de cette coïncidence des races et des faunes. Le Sahara n'est pas seulement la limite de la race nègre, il est aussi celle de la faune africaine proprement dite, et de même que les habitans du nord de l'Afrique, sur les deux versans de l'Atlas, sont de race caucasienne, de même aussi la faune de cette région est identique avec celle de l'Europe méridionale.

En Amérique, la concordance des races avec les faunes est plus difficile à établir. Non pas que la race rouge qui l'habite soit moins caractérisée, mais parce que la délimitation des provinces zoologiques n'a pas encore pu être faite avec la même précision que dans les autres continens. Il est même à remarquer que la forme du continent américain donne à ses faunes du nord au sud, sur une plus grande étendue, une plus grande uniformité que dans les autres parties du monde; et cette uniformité se retrouve dans la ressemblance qu'ont les Indiens de l'Amérique septentrionale avec avec ceux de la partie méridionale de ce vaste continent.

Il existe donc une différence réelle entre les peuplades des divers continens, et la coïncidence remarquable que nous venons de signaler entre leur répartition primitive et la circonscription des faunes dans ces mêmes continens, nous dit assez que leur diversité remonte à la même cause primordiale. Mais cette diversité qui a la même origine, a-t-elle la même signification chez l'homme que chez les animaux? Evidemment non. Et ici se révèle de nouveau la supériorité du genre humain et son indépendance plus grande dans la nature. Tandis que les animaux sont d'espèces distinctes dans les différentes provinces zoologiques auxquelles ils appartiennent, l'homme, malgré la diversité de ses races, constitue une seule et même espèce sur toute la surface du globe. A cet égard, comme à tant d'autres, l'homme nous apparaît comme un être exceptionnel dans cette création, dont il est à la fois le but et le terme.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

SEPTEMBRE.

— Quand nous disions le mois passé que la littérature française, toujours obéissante à l'esprit de l'époque alors même qu'elle ne la domine pas, se faisait sérieuse aujourd'hui jusque dans les œuvres d'imagination et d'amusement, on a bien compris le point de vue où cela reste vrai : nous n'avons point prétendu par là qu'il faille nécessairement la prendre ni qu'elle se prenne elle-même au sérieux ; nous avons seulement constaté un fait, c'est qu'elle vise aux choses graves, au ton grave, qu'elle parle à voix haute et sentencieuse, comme il le faut quand on s'adresse à la foule, qui n'entend guère à demi voix ni à demi mot. Nous n'avons point voulu dire non plus que cette littérature, pour faire moins usage de l'ironie et du ridicule, s'interdise absolument la plaisanterie, qu'elle n'ait dans son arsenal que des armes de gros calibre, et que rien n'y remplace la fine pointe attique ou le naïf trait gaulois. Non ; elle entend bien aussi faire rire les masses, et non pas seulement les émouvoir. Il y a, en effet, une plaisanterie populaire, d'un effet très-redoutable et très-sûr. Elle peut ne manquer ni de justesse, ni même de finesse et d'un certain goût, comme dans ces mots du peuple pleins de sens et de sel. D'autres fois, elle est pittoresque, hyperbolique et hardie ; c'est presque toujours son caractère, par exemple, dans les discours du grand agitateur irlandais. Mais le plus souvent, il lui suffit, pour réussir, d'avoir affaire à un homme

ou à un sujet bien impopulaire et, sans beaucoup de frais, de s'en moquer alors à outrance, dédaigneusement, longuement, durement. La multitude aime cette raillerie impitoyable, ces aboiemens redoublés, sans trève ni relâche, ces supplices prolongés : de bons coups de dents, de larges morsures, lui vont mieux que de fins coups de bec adroitement distribués en passant. C'est un tourment de ce genre qu'Eugène Sue s'est mis en tête d'infliger à un de ses adversaires. Celui-ci l'avait provoqué, il est vrai, et n'avait fait rien moins que de l'excommunier. Mais le romancier populaire ne s'attaque pas à un petit personnage, puisque c'est au plus grand prélat du royaume, à l'archevêque de Lyon en personne, au primat des Gaules. Or, voici comment il le traite dans le feuilleton du *Constitutionnel* du 6 août : — « Ces faits de charité fraternelle et » tant d'autres qui se passent de nos jours, montrent combien sont » vaines et intéressées les prétentions effrontées de certains ultra- » montains. » Puis, en note, il ajoute :

« Voir à ce propos un inconcevable mandement de M. de Bonald, cardinal, archevêque de Lyon, primat des Gaules, etc., cité par l'*Univers*; dans cette homélie comico-dévotieuse, M. de Bonald plaisante très-drôlement les œuvres de celui qui écrit ces lignes. (L'auteur du *Juif errant* a eu l'inconvénient d'être excommunié par M. de Bonald et plusieurs autres de ses compères de *Langres*, de *Châlons*, de *Chartres*, etc., etc.) Ces joyeusetés nous ont fort diverti, et nous en accordons, de grand cœur, la rémission et l'absolution au vénérable et facétieux primat des Gaules, si ces béates gaudrioles ont quelque peu égayé ses ouailles; la gaîté est chose si rare et si douce! Mais une bourde d'une autre sorte, et archibouffonne, est d'oser soutenir, du haut du trône archi-épiscopal, que le sentiment de charité, de fraternité humaine, est comme qui dirait la propriété exclusive des ultramontains, et qu'en dehors du parti-prêtre ou de ses adhérens, il n'y a qu'égoïsme et dureté. Nous prions le facétieux et vénérable cardinal-archevêque de Lyon, primat des Gaules, de se rassurer; pour donner plus de poids au fait que nous allons lui citer, à l'appui de notre opinion, nous le choisirons dans l'une des classes les plus déshéritées de toute croyance religieuse : chez..... les *lorettes*, par exemple. Eh bien! nous offrons à M. le primat des Gaules de gager vingt-cinq louis, pour les indigens, que la somme des bonnes œuvres de plusieurs de ces pauvres filles, en secours de toute sorte donnés à des femmes et à des enfans dans la misère, est égale aux aumônes répandues par un même nombre de chanoines choisis dans le chapitre du facétieux et vénérable primat des Gaules, même en y com-

prenant le vilain chanoine qui nous a très-platement et très-furieusement injurié, dans une manière de pieux pamphlet. A ces bêtises forcenées nous préférons de beaucoup les drôleries séniles, les vénérables risettes du cher et facétieux primat des Gaules, à notre endroit, car nous sommes de l'avis d'Anacréon : — *Une douce gaîté sied aux vieillards; il est agréable de voir la rose, aux fraîches couleurs, se mêler à l'éclat argenté des cheveux blancs.* »

Est-il rien de plus fort, de plus incroyablement irrespectueux? Que sont les plus fines épigrammes, les plus jolies malices du monde auprès de cette raillerie ouverte, imperturbable, et qui prolonge à plaisir l'insulte comme un refrain léger? Que sont même toutes les plaisanteries de Voltaire sur le clergé et les moines auprès de celles-là? On dit que le catholicisme se relève, qu'il recommence la conquête du monde; mais voilà un simple écrivain qui se pose en face du premier dignitaire de l'église de France, qui lui porte un défi goguenard, et personne ne s'est indigné. Les lecteurs d'Eugène Sue l'auront remarqué sans doute, et l'auteur, qui connaît son public, aura porté le coup qu'il voulait; mais personne n'a relevé un fait si caractéristique; les uns n'y auront vu qu'une chose assez drôle, les autres ne s'en sont pas même aperçus. Une telle audace de moquerie d'une part, une telle indifférence de l'autre, n'est-ce pas un syptôme de plus que le catholicisme s'en va, que, loin de prendre de nouvelles racines, il en a toujours moins, au contraire, et devient toujours plus étranger à la généralité des esprits?

— Alexandre Dumas disait dernièrement : « Je suis arrivé à faire » maintenant un volume en quatre jours. » Puis, se reprenant : « Ah! par exemple, s'écria-t-il, c'est quand j'ai un sujet; mais » quand je n'en ai pas, oh! alors il me faut cinq jours! »

Ce mot vaut à lui seul et dépasse de cent coudées tout ce qu'on raconte de l'inconcevable fécondité de cet écrivain, les calculs qu'on en fait, les explications qu'on en donne. Il y a pourtant de curieux détails sur ce point. Voici, par exemple, ceux qu'on lit dans l'*Univers* :

« On sait que depuis les développemens pris par le roman-feuilleton, M. Alexandre Dumas, le roi du genre, quoi qu'en puissent penser MM. Soulié, Sue et de Balzac, produit, bon an mal an, de trente à quarante volumes. Comment s'y prend-il? C'est un mystère. On dit qu'il a de nombreux collaborateurs; il répond que

tous les manuscrits qu'il livre sont écrits de sa main. Se bornerait-il au rôle de copiste? C'est inadmissible. On objecte encore qu'il a un fils dont l'écriture ressemble à la sienne d'une manière extraordinaire; mais ne sont-ce pas là des histoires d'envieux? Admettons donc, bien que cela paraisse matériellement impossible, que M. Alexandre Dumas écrit et compose ce qu'il signe. Un fait certain, c'est que l'abondance presque miraculeuse de ses produits n'en a point diminué la valeur commerciale. Son nom, bien qu'il figure tous les jours au bas de trois ou quatre feuilletons, est toujours demandé. C'est un succès bien plus grand, au fond, que celui de M. Sue; car M. Sue a été obligé de se faire pamphlétaire de bas étage, et M. Alexandre Dumas est resté homme de lettres ou à-peu-près. Puis M. Sue ne fait que dix volumes par an. Définitivement il n'est point de force.

» M. Alexandre Dumas vient de prendre, du reste, un grand parti; son nom ne servira plus d'enseigne à tous les journaux qui vivent ou essayent de vivre par le feuilleton; on ne le verra plus qu'au bas des colonnes de la *Presse* et du *Constitutionnel*. Puis, comme ces journaux ne pourraient, sans courir quelques risques, publier par an chacun vingt volumes de M. Dumas, cet écrivain s'est engagé, par un traité passé par devant notaire, à ne jamais écrire dans une année plus de *dix-hüit volumes*, que la *Presse* et le *Constitutionnel* se partageront par moitié. Cet engagement est pour cinq ans. »

Le journal auquel nous empruntons ces détails cite les pièces officielles, puis la *Presse*, qui déclare positivement, qu'à part les romans déjà commencés par M. Alexandre Dumas dans le *Siècle*, le *Journal des Débats* et la *Démocratie pacifique*, « aucun autre ouvrage de M. Alexandre Dumas ne pourra plus paraître ailleurs que dans le *Constitutionnel* ou dans la *Presse*. » Mais voilà la *Patrie* qui, là dessus, annonce péremptoirement de son côté, qu'elle publiera la fin de la *Guerre des Femmes*, par Alexandre Dumas, plus un second roman en deux volumes, de M. Alexandre Dumas: ouvrages qui lui sont assurés par un traité du 2 novembre 1844 et pour lesquels, ajoute la *Patrie*, « nous nous sommes, ce jour-là même, à-peu-près *libérés du prix*. » On croit être au bout? nullement. Un journal de Madrid a commencé depuis un mois et continue régulièrement la publication, en espagnol, d'*Agénor de Mauléon, surnommé la* Main de Fer, *nouvelle inédite*, *expressément écrite pour l'Espagnol*, PAR M. ALEXANDRE DUMAS. Décidément Alexandre Dumas est sorcier, magicien, nécromant, car il se montre à la fois sur tous les points du globe. Le *Constitutionnel* et la *Presse* croyaient

le tenir bien lié d'une double chaîne d'argent, et le voilà qui apparaît tout-à-coup de l'autre côté des Pyrénées. Quel bon tour il joue à son rival, à Eugène Sue! Il ne lui prend pas son héros, il fait bien mieux, il devient ce héros lui-même, il est le vrai Juif errant.

— On sait ce que valent à Alexandre Dumas ces quatre ou cinq jours qu'il réclame pour la composition d'un volume de roman; quand on écrit ainsi à la journée et qu'on est aussi expéditif, il est juste de se faire bien payer. La Bruyère mettait un peu plus de temps et de façon à l'ouvrage, mais aussi l'ouvrage ne lui rapportait pas tant. Qu'on en juge par cette jolie anecdote que M. de Walckenaër, le patient érudit, a découverte dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, où personne ne s'était avisé d'aller la chercher.

« M. de La Bruyère venait presque journellement s'asseoir chez un libraire nommé Michallet, où il feuilletait les nouveautés et s'amusait avec un enfant fort gentil, fille du libraire, qu'il avait prise en amitié. Un jour il tire un manuscrit de sa poche et dit à Michallet. « Voulez-vous imprimer ceci? (c'étaient les *Caractères*). Je » ne sais si vous y trouverez votre compte, mais en cas de succès » le produit sera pour ma petite amie. » Le libraire, plus incertain de la réussite que l'auteur, entreprit l'édition; mais à peine l'eut-il exposée en vente, qu'elle fut enlevée, et qu'il fut obligé de réimprimer plusieurs fois ce livre, qui lui valut deux ou trois cent mille francs. Telle fut la dot imprévue de sa fille, qui fit dans la suite le mariage le plus avantageux. »

Ainsi les *Caractères*, ce livre misanthropique et amer, ont été la dot d'une jeune fille. Singulier contraste! Nous nous étonnons que personne ne l'ait relevé, ni M. de Walckenaër lui-même, ni M. de Sacy qui, dans les *Débats*, rend compte du travail de ce dernier. M. de Walckenaër a donné une nouvelle édition de La Bruyère [1], et, chose curieuse! c'est non-seulement la meilleure, mais la seule bonne et même la première édition complète de ce livre classique tant lu et tant médité. Effectivement, « en ajoutant, dit M. de Sacy, un grand nombre de caractères aux diverses éditions qui parurent sous ses yeux, La Bruyère, par des raisons dont il a emporté

[1] *Les Caractères de Théophraste*, traduits du grec; *avec les Caractères ou Mœurs de ce siècle*, par La Bruyère; 1re édition complète, précédée d'une Étude sur La Bruyère et sur son livre, par M. le baron de Walckenaër. 1 vol. in-8°, chez Firmin Didot.

avec lui le secret, en retrancha aussi quelques-uns. Ces caractères étaient perdus. M. de Walckenaër les a retrouvés par une patiente collation des neuf éditions originales. J'avoue qu'ils ne sont pas nombreux ni d'une bien grande importance. A la rigueur la postérité aurait pu s'en passer.» Mais, comme l'observe le même critique, les amateurs tiennent par dessus tout à compléter leur collection, et la pièce qui leur manque, tant qu'ils ne l'ont pas trouvée, leur tient plus au cœur, fût-elle médiocre, que toutes celles qu'ils possèdent. M. de Walckenaër a aussi reproduit les *clefs* de La Bruyère, maladroitement supprimées dans quelques éditions modernes. « La preuve, dit encore M. de Sacy, que les contemporains ont deviné juste, c'est que toutes ces clefs écrites à la main, en marge des vieux exemplaires, par des gens qui ne s'étaient pas donné le mot sans doute, se rencontrent parfaitement... M. de Walckenaër les a éclaircies par de nombreux passages empruntés aux mémoires du temps. »

M. de Walckenaër vient aussi de publier le 3me volume des Mémoires sur Mme de Sévigné.

— Il paraît depuis quelque temps beaucoup de ces travaux historiques et bibliographiques sur les auteurs du siècle de Louis XIV; on est en train, en France, de faire la philologie du grand siècle plus que de le continuer. Mais ce dernier lui-même gagnerait-il à cela en tout point? A force de l'étudier savamment, on le sort de l'usage commun, on le recule, on le relègue insensiblement dans le passé, on risque de le rendre si vénérable, en un mot, que le grand nombre ne se croira plus permis de l'approcher. A l'heure qu'il est, le dix-septième siècle, naguère encore si moderne, si présent pour tous, ne touche-t-il pas davantage au passé, ne fait-il pas déjà un peu partie de notre antiquité littéraire, comme le seizième? Et puis, il faut en convenir, ce n'est que dans ses œuvres de premier rang, qu'il est vraiment toujours jeune, vraiment immortel; on vante sans cesse sa langue, on la donne pour l'idéal, pour la perfection absolue, on la propose pour modèle, tout en déclarant ce modèle désormais inaccessible : eh bien! sa langue, celle du moins de tous les jours, ne nous accommoderait guère, pas plus que son régime politique; nous ne pourrions pas nous en servir, nous ne la supporterions pas. Elle a de la simplicité, du naturel, mais sa majesté l'entraîne à tant de longueurs, que personne actuellement ne voudrait être majestueux à ce prix. Qu'on lise les dépêches de

Louis XIV: vraiment les phrases du grand roi n'en finissent pas. Le tous-les-jours de Bossuet est encore grand, mais, oserons-nous le dire? on le sentirait mieux s'il était moins long. Il a fallu que la plume vive et preste de Voltaire coupât ces phrases allongées, et si nettement, que ce fût fini, qu'elles ne se rejoignissent plus. Le fait est qu'il y a deux langues françaises modernes, celle du dix-septième siècle, celle du dix-huitième et du nôtre, toutes deux généralement comprises, mais la dernière seule possible désormais. A ces deux langues correspondent en réalité deux littératures toutes différentes, comme il y a eu aussi deux latinités, celle de Tacite après celle de Cicéron. Tacite est moins pur, moins facile que ce dernier, plus coupé, plus heurté, moins nombreux; mais il est aussi plus creusé, plus profond: est-il moins grand? Il est vrai, dira-t-on, que Tacite nous manque: mais ce n'est pas la faute de la langue ni la faute du temps.

Malheureusement, il faut l'avouer: les travaux sérieux autres que ceux de science et d'érudition, sont très-rares et semblent diminuer d'année en année. Il n'y a rien! disons-nous souvent dans cette *Chronique*, et ce mois-ci encore, nous sommes obligés de répéter ce refrain. Nous rejetons tant que nous pouvons cette pénurie sur le moment, sur l'époque de l'année; nous disons: c'est la faute de la saison; mais la saison change et ne nous amène pas la moisson. En attendant, les générations passent et s'épuisent sans être remplacées par une génération nouvelle. A quoi tient cela? A deux causes, qu'il nous suffira d'indiquer: à l'esprit même des jeunes gens et à celui du régime sous lequel se trouve la France. Les jeunes gens sont ambitieux, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas jeunes: ils n'ont ni l'essor ni l'insouciance de leur âge; au lieu de se mettre gaiment en ligne et d'avancer à leur tour, ils se tiennent froidement à l'écart, attendant, pensent-ils, leur moment: ils sont hommes faits à vingt ans et, déjà alors, ne prétendent à rien moins qu'à être un jour ambassadeurs ou ministres. Plusieurs des hommes politiques de la France actuelle, ont commencé par se faire un nom dans la carrière littéraire, qui, ce semble, ne les a pas menés si mal; pour quelques-uns d'entre eux on a même pu regretter qu'ils ne lui aient pas été fidèles jusqu'au bout: eh bien! leurs successeurs, ceux qui se flattent de l'être, dédaignent de s'occuper de littérature, même avant d'être en âge et en état d'échanger le sceptre des lettres contre celui du pouvoir. Ils sont nés pour

être ministres, ils ne veulent pas qu'il soit dit qu'ils aient été autre chose un jour. — Quant à l'action qui pourrait être exercée d'en haut, par les mains qui gouvernent, action toujours si grande en France, elle n'est pas de nature à renouveler, à exciter, même dans de sages limites, le mouvement des esprits : elle tend bien plutôt à l'arrêter et à l'amortir. La révolution de juillet avait donné de l'élan, mais elle créait des difficultés, des périls. On ne s'est appliqué qu'à éviter ceux-ci, qu'à éluder la situation ; enfin à partir de 1836, on en a été maître, mais au lieu de l'élever en la contenant, on n'a voulu que la posséder et l'on s'y est accroupi. La situation ainsi maîtrisée, le champ conquis, il y avait pourtant quelque chose à faire pour le féconder et pour l'agrandir, mais ce quelque chose n'a pas été fait. Dans le domaine intellectuel, du moins, on a vu la vie se fausser ou s'éteindre, la dissolution, l'atonie faire des progrès ; on l'a vu sans s'en inquiéter, avec indifférence, peut-être on s'en est applaudi. A moins d'une crise, toujours redoutable, alors même qu'elle vous tirerait d'un engourdissement qu'il serait donc plus sage de ne pas laisser se transformer en violent malaise, un tel état de choses peut durer de longues années encore : alors, les générations précédentes s'effaçant peu-à-peu et les nouvelles ne produisant rien, il se ferait une lacune fâcheuse, irréparable, dans le travail de la France, et la postérité distinguerait parfaitement, à l'herbe foulée, écrasée dans sa fleur, qu'à un certain endroit du champ on a long-temps et largement sommeillé.

— Il s'en faut bien que la connaissance de l'antiquité soit répandue en France comme elle l'est en Allemagne : cependant, il y a dans ce pays de véritables philologues, des philologues allemands ou dignes de l'être ; mais ils y sont aussi, d'ordinaire, trop exclusivement savans ; chez la plupart le sentiment littéraire n'est pas assez à la hauteur de leur érudition. Il y aurait pourtant à renouveler littérairement l'antiquité grecque et latine, à nous en rendre l'esprit, la poésie et non pas seulement les mots ; à tenter plus à fond, et appuyé sur la science moderne, ce qu'on a fait au dix-septième siècle d'un point de vue moins large et moins dégagé, et pour quelques auteurs seulement ; à faire enfin pour l'antiquité, dans le domaine de l'imagination et du goût, ce qu'on a fait de nos jours, sur ce même sujet, dans celui de la critique, de l'histoire et de la philosophie. Cette mine curieuse, cette étude féconde et aimable, quelques esprits distingués, mais occupés ailleurs, la si-

gnalent du moins de temps en temps, et de manière à donner à d'autres l'envie de l'aborder une bonne fois. C'est ce que vient d'entreprendre M. Charles Labitte, dans son agréable et savante étude des *Satires ménippées* de Varron, du vieux Varron, du père de l'érudition romaine, comme on l'appelait, du prodigieux polygraphe qui fut aussi édile, consul, lieutenant de Pompée, battu par César en personne, ami de Cicéron, proscrit par Antoine, chargé par Auguste de former le plan d'une bibliothèque publique, et qui, au milieu d'une vie si traversée, trouva moyen de composer des traités, des poèmes, des satires et des sentences, de rassembler une infinité de livres, et d'écrire quatre cent quatre-vingt-dix ouvrages pour sa part. Le temps (ô vanité des choses humaines, parmi lesquelles les livres ne sont pas au moindre rang de cette vanité, si toutefois il peut être question de rang dans ce qui a pour commune destinée de se confondre tôt ou tard dans une même poussière !), le temps, disons-nous, de ces quatre cent quatre-vingt-dix ouvrages de Varron, n'en a conservé que deux; mais ils prouvent du moins la diversité de ses connaissances, puisque l'un est un traité d'agriculture, et l'autre un traité de grammaire (sur la *langue latine*). M. Labitte nous fait pénétrer ingénieusement dans le caractère et la vie de Varron, dans l'esprit de ses travaux, et il nous rend la saveur primitive et fraîche de quelques-unes de ses romaines sentences. — C'est encore un travail de ce genre, mais qui prêtait à des développemens plus poétiques et d'un intérêt plus général, que celui de M. Sainte-Beuve sur la Médée de l'*Argonautique* et la Didon de l'*Enéide*. L'Argonautique d'Apollonius de Rhodes est un poème de cette époque alexandrine qui ne fut pas si stérile en poésie qu'on le pense, puisqu'elle peut revendiquer Théocrite, et que Virgile n'a pas dédaigné de s'inspirer d'Apollonius. Il lui prend sans façon des comparaisons, des images, des traits de sentiment, connus, admirés de tous et que l'on croit de Virgile, mais qui, en réalité, appartiennent à son devancier. Sans doute il se les approprie en poète, comme faisait Shakespeare ou Molière, et, pour le dire en passant, ce n'est donc pas chose nouvelle que de *reprendre son bien;* sans doute il leur communique la grâce et l'harmonie virgiliennes : mais, dans ces emprunts pourtant, il n'est pas toujours supérieur à l'original, et même, chose curieuse, qui s'explique par ce qu'il y a, au fond, d'inférieur dans l'imitation, relativement à l'inspiration libre, il est, dans quelques-uns de ces passages, moins naturel et moins simple que le poète alexandrin ; enfin, au nombre des détails qu'il lui laisse, il en est qu'on s'étonne qu'il ait pu négliger. M. Sainte-Beuve qui, depuis plusieurs années, s'applique avec amour à l'étude du grec, porte là comme ailleurs le sentiment poétique et la finesse d'aperçus qu'il unit à un si rare degré :

aussi a-t-il tiré un parti charmant de cette comparaison, qui est aussi un portrait, un parallèle, de ce rapprochement, très-naturel, on le voit, entre deux poètes dont l'un n'est guère lu de personne, tandis que l'autre est lu et relu de tous, et si justement célébré. C'est qu'il n'y a que les poètes pour bien comprendre les poètes; mais c'est un bonheur qu'ils obtiennent rarement : on conçoit qu'en général on aime mieux faire oublier ses devanciers en les surpassant, comme Virgile, que de les expliquer et de les faire valoir, comme l'auteur des *Consolations*, qui, certes, aurait bien le droit de suivre la manière commune, et vient néanmoins de juger Apollonius, avec autant d'esprit, de tact, de goût que d'érudition.

— Grand événement pour les lecteurs de la *Revue des deux Mondes!* Gustave Planche, le redouté critique, vient d'y faire sa rentrée et de reprendre cette plume guerroyante qu'il avait laissé dormir si longtemps. Elle ne paraît point s'être rouillée dans l'oisiveté. Il en frappe d'estoc et de taille avec autant de vigueur que jamais, et se montre au retour exactement pareil à ce qu'il était au départ : avec une expérience encore plus mûrie, de nouvelles connaissances qu'il a, dit-on, fort augmentées par des études spéciales, de nouveaux points de comparaison, surtout pour les arts, car il a passé ce long temps de retraite en Italie, c'est toujours le même juge exact, précis, rigoureux, ne ménageant rien, mettant une œuvre à nu sans pitié, et rédigeant son arrêt dans toutes les formes sans s'émouvoir. M. Marochetti peut en dire quelque chose, car c'est à ses dépens que Gustave Planche vient de remonter sur le théâtre de ses anciens succès. M. Marochetti a été chargé de faire une statue du duc d'Orléans. Elle est placée au milieu de la cour du Louvre. Le critique l'examine sous tous les aspects; il en fait le tour, ou plutôt le siége; il l'attaque, à la lettre, par les quatre points cardinaux. « J'ai d'abord, dit-il, regardé de face la statue équestre du duc d'Orléans, et qu'ai-je vu? Un cheval coiffé d'un chapeau militaire. Ceci n'est point une plaisanterie,.... (de ce côté-là) il est littéralement impossible d'apercevoir la tête du cavalier. » En se plaçant à droite de la statue, continue Gustave Planche, « nous ne sommes pas plus heureux... A peine pouvons-nous apercevoir un profil perdu; le seul dédommagement qui nous soit offert, c'est de nous assurer que le prince n'est pas solidement assis sur son cheval, que le corps est beaucoup trop en arrière, et qu'un brusque mouvement pourrait le désarçonner. » Passant ensuite derrière la statue, « la queue du cheval, observe le critique, est attachée de telle façon et se combine si étrangement avec l'attitude du cavalier, qu'on ne sait d'où elle sort. » A gauche : « Enfin nous apercevons le visage du prince, et nous pouvons étudier à loisir l'expression que M. Marochetti a

voulu lui donner. Mais quelle singulière coiffure, quelle maladresse dans la manière de placer le chapeau militaire! En regardant la statue de face, nous ne pouvions distinguer le visage du cavalier; maintenant le cavalier nous semble coiffé d'une casquette. » Poussant plus outre encore son impitoyable analyse, Gustave Planche examine ensuite à part le prince et le cheval qui le porte, et, dans le prince d'abord, le corps et l'habit. « Il n'y a, dans la physionomie du prince, ni l'ardeur ni la vie qui conviennent à un homme de son âge... Le ventre du prince est trop gros et manque de jeunesse... Le feutre du chapeau et la chair du visage sont exécutés de la même manière; il y a dans ces deux morceaux une telle uniformité de travail, qu'ils semblent faits de la même matière, c'est-à-dire, en deux mots, que le bronze n'a su représenter ni le feutre ni la chair. » Enfin, demande le critique, « le cheval vaut-il mieux que le cavalier? Avons-nous devant les yeux un vrai cheval de bataille? La tête, le corps et les membres appartiennent-ils à la même race? Ont-ils le même âge? ».... Et le critique de répondre : « En modelant la tête, M. Marochetti pensait aux courses de Chantilly; en modelant les cuisses, il copiait un cheval de brasseur, etc. Puis, pour conclusion générale : « L'auteur a fait avec l'ébauchoir ce que fait Victor Adam avec son crayon, il a fait tout au plus un croquis en bronze. »

On le voit, et dans ces citations nous avions moins en vue le fait particulier que le fait général : c'est donc toujours le même procédé, qu'il s'applique à une statue ou à un ouvrage littéraire. M. Marochetti est disséqué à fond, comme le fut une fois Victor Hugo, ce qui fit éclore certains vers dans lesquels, si nous nous en souvenons bien, le poète se compare à un chêne avec un champignon vénéneux à ses pieds. Comment, à son tour, se vengera le statuaire? Fera-t-il de Gustave Planche une figurine grotesque où il le représenterait brandissant une immense flamberge à deux mains et faisant tout voler en éclats devant lui? Assurément, cette flamberge taille et pourfend à merveille; mais n'en fait-elle pas un peu trop? pour avoir raison de son adversaire. est-il donc indispensable de le hâcher en morceaux, et ne vaudrait-il pas mieux lui mesurer sa défaite de telle sorte, qu'il pût encore faire honneur à celui qui l'a terrassé?

— M. Thiers vient de partir pour l'Espagne, où il va étudier les champs de bataille, et s'inspirer sur les lieux mêmes pour son volume suivant.

— Mme Sand est actuellement en Berry, où elle travaille et se prépare pour l'hiver; mais la fièvre typhoïde règne dans ce pays, et Mme Sand s'occupe aussi des malades, les visite, les soigne; Lélia s'est faite sœur de charité. La passion, les systèmes, la vie

littéraire surtout, avec ses provocations, ses nécessités, ses mille traverses, ont pu mener Lélia dans bien des chemins précipiteux; mais c'est au fond une généreuse nature que Lélia, un poète qui a du cœur, de la bonté pratique, et non pas seulement de l'imagination et de l'esprit; elle le prouve dans ce moment.

— *Fourier magicien:* c'est ainsi que M. Ferrari, dans la *Revue des Deux Mondes*, caractérise Fourier. Il montre le célèbre socialiste comme une sorte de thaumaturge qui, faisant la critique de tous les systèmes, les battant en brèche les uns par les autres, ne fonde le sien, en définitive, que sur le nombre, le rhythme, comme Pythagore, sur des calculs arithmétiquement justes, mais qui n'ont d'autre base que la fantaisie de sa propre autorité. Nous allons rapprocher les idées et citer les passages les plus saillans.

Après avoir démontré que le phalanstère ne se justifie ni par sa construction, ni par l'association, ni par la critique de la société, ni par l'apologie de la nature, quel est donc, se demande M. Ferrari, la preuve directe et définitive du phalanstère. « Le phalanstère, répond-il, ne se fonde que sur la théorie des nombres. Le nombre est neutre, impersonnel; il pénètre à travers les trois règnes de la nature, et il reste toujours le même; il mesure tout ce qui tombe dans l'espace et dans le temps, il saisit, il rapproche tout: la figure des minéraux, les formes des végétaux, celles de la vie, les phases de l'année, la marche des astres. L'ordre et la symétrie se laissent entrevoir partout; partout il y a les traces de je ne sais quel rhythme mystérieux qui se répète de loin en loin dans la création. Or, le nombre fixe les rhythmes, les assonances, il note les multiples et les diviseurs qui se répètent dans la nature. On dirait qu'il touche à l'essence intime des choses... Le nombre est donc un premier principe, se dit Fourier, comme Dieu et la matière... Le nombre *groupe* tous les êtres d'après ses lois symboliques; il développe par série tous les groupes; la *série distribue les harmonies* dans l'univers; la création se résout dans une grande loi sériaire dont les enchaînemens indéfinis frappent sans cesse nos yeux. Or, la série, d'après Fourier, est parfaite dans la nature entière; il n'en doute pas un instant: la série est vivante, les astres vivent comme les animaux; Fourier en est encore parfaitement certain.....

... » Tout l'effort de Fourier consiste à noter les nombres les plus solennels qui se répètent dans la création pour identifier le rhythme de la création et les harmonies de la musique. Cette opération achevée, on ne sait comment, il veut que la nouvelle commune soit organisée d'après un nombre donné par la musique et correspondant à l'ordre universel. Il reprend donc ici sa psychologie, ses douze passions: il les traduit dans les sept notes et les cinq demi-tons de l'octave; il traduit successivement les caractères en autant d'accords formés par la réunion de plusieurs notes ou passions. Dès-lors l'homme, les sentimens disparaissent, il ne reste plus que des notes; Fourier compte les accords de la musique, il dresse l'échelle de toutes les harmonies, et comme le nombre 810 lui donne une série complète d'accords correspondans à une foule d'assonances cabalistiques, il en conclut qu'il doit y avoir tuotes les harmonies instinctives dans les 810 personnes ou caractères, les-

quels, doublés par les deux sexes, forment l'association phalanstérienne de 1620 personnes. C'est là le petit tourbillon harmonique dans lequel les hommes se groupent, se séparent, s'attirent ou s'éloignent les uns des autres, d'après les lois de la musique *mondiale*; transformés en accords vivants, ils soulèvent 30,000 antipathies ou discords pleins, 1,200,000 demi-discords, et mille autres modulations, sans sortir jamais du nombre sacré, qui représente l'attrait universel.

» Tout le système de Fourier présente la symétrie d'un rhythme symbolique: les 32 chœurs de la phalange répondent aux 32 dents de l'homme, les 810 caractères aux 810 muscles du corps humain; les 400 travaux, les 400 familles de la phalange, les 4,000,000 de phalanstères sortent de la tétrade; la septénaire des couleurs et des tons constitue le groupe, etc... En contemplant la nature, Fourier a entendu le dernier retentissement de la lyre d'Orphée; la magie musicale de Saraswati a troublé sa raison; dans son égarement, il a vu la nouvelle Jérusalem du phalanstère dessinée à grands traits dans la création....

» La donnée du phalanstère une fois posée, le bonheur se propage par explosion, la civilisation est renversée... Fourier suppute avec un aplomb admirable la baisse des prix, l'abondance naturelle; mais l'agencement de toutes les possibilités économiques repose toujours sur l'attrait, et le nombre reproduit son rhythme dans l'évaluation des bénéfices. Par un jeu de la décade, un sou vaudra *dix* francs, une paire de bottes durera *dix* ans.

» Après les possibilités morales, économiques, Fourier découvre dans l'éducation une nouvelle série de possibilités... Ici encore la puissance du nombre distribue les grands hommes. Dans le petit tourbillon de la commune sociétaire, le génie se distribue par trois, autant de fois qu'il y a de sciences, d'arts et de travaux. Les 15,000 phalanstères de la France réorganisée contiendraient donc 45,000 Napoléons, 45,000 Newtons, 45,000 Talmas, et ainsi de suite. Ces hommes aujourd'hui sont perdus, l'harmonie sociétaire les produirait au grand jour.

» Vaincu dans la civilisation, le génie du mal n'est pas encore terrassé. Il doit se révolter de nouveau et opposer à Fourier les glaces des pôles, les feux de l'équateur, l'obscurité de la nuit, les maladies, la mort. Ici tout semble perdu; mais Fourier s'élève de nouveau aux régions de la musique mondiale, et l'enchantement redouble... Fourier entre dans le règne aromal, le règne des fluides impondérables, innombrables, inconnus. D'après lui, c'est dans ce royaume invisible que se préparent tous les enchantemens du monde visible... L'œil de l'homme ne saisit que des effets, il ne voit que des arbres, des fleurs, des animaux qui naissent et vivent par enchantement; il ne voit pas que Vénus crée la chèvre, Mercure la pêche, que toutes les productions de la terre viennent des influences sidérales qui imposent des myriades de formes à la vie occulte du globe. L'humanité a résisté jusqu'à présent à la musique universelle, elle va céder..... La civilisation est horrible, donc elle répand une influence pestilentielle dans le firmament; elle place notre roi, le soleil, dans l'impuissance de régner, et l'influence malfaisante se répand du soleil dans les voûtes du firmament pour le malheur d'une myriade d'existences. L'univers est en retard, il souffre, et c'est la faute de l'homme qui a bouleversé les aromes terrestres. En transformant la terre, Fourier changera la

condition des aromes, et rétablira l'harmonie dans le royaume des fluides impondérables ; il agira sur le soleil, de là sur les astres, il commandera ainsi aux forces cosmiques, et l'univers reprendra sa marche ascendante : tout ce que le bonheur de l'homme peut demander, il l'aura.... Donc, les 810 caractères du phalanstère promettent 81,000 ans de durée à la terre ; le septénaire promet 70,000 ans d'harmonie ; la civilisation, l'histoire, n'a été que la *dentition* de l'humanité condamnée à se construire le phalanstère. Les harmoniens atteignent à la hauteur de 84 pouces, parcourent des carrières amoureuses de 120 ans, vivent 144 ans. La mort n'existe pas ; la mort, c'est la vie, la vie aromale, deux fois plus longue et cent fois plus heureuse : l'homme passe ainsi d'une vie à l'autre pendant 400 *métempsycoses bicomposées*. Le monde se *contre-moule*, les animaux féroces ou malfaisans se transforment pour l'usage de l'homme : les lions font le service de la poste aux lettres. Des aurores boréales réchauffent les pôles, l'atmosphère devient lucide à la surface comme un miroir, l'eau de la mer s'adoucit, quatre lunes éclairent la nuit ; bref, la terre se renouvelle vingt-huit fois jusqu'à ce que la grande âme de notre planète, exténuée, fatiguée, passe dans une autre planète avec toutes les âmes humaines, qui conserveront un souvenir abrégé de la vie antérieure. Le soleil, délivré des miasmes de la civilisation, aura fixé une comète pour en faire notre nouvelle demeure ; de là, on passera dans Mercure, où l'on apprendra la langue unitaire de l'univers qui doit nous mettre en communication avec les autres habitans de notre système planétaire. Nous les joindrons dans le soleil, où les forces de l'homme seront quadruples. Du soleil, on passe à d'autres soleils, de l'univers aux binivers, aux trinivers, etc., et de demeure en demeure le progrès redouble par octaves qui se suivent en se dédoublant. C'est un crescendo effrayant qui augmente toujours, qui envahit la création, qui épuise la vitalité de tous les mondes jusqu'à l'époque d'un recul *cosmogonique*, qui doit nous faire descendre, par les mêmes lois prises au rebours, jusqu'à notre point de départ, pour recommencer le cercle éternel de la vie.

» Ce système n'est-il pas une dernière apparition de la mystagogie orientale?..... Fourier est le dernier magicien.... Seulement, la magie a cette fois multiplié ses forces ; Fourier joue avec Dieu, il joue à une martingale effrayante, il gagne des myriades de mondes, et il double toujours.— ....Le phalanstère, pour Fourier, était une véritable hallucination, il le voyait partout, dans la civilisation, dans la nature. Jamais il ne manquait une parade militaire ; la manœuvre lui présentait le jeu tout-puissant du groupe et de la série intervertis pour une œuvre de destruction. Dans ses livres, on reconnait à toutes les pages le génie de la folie : Fourier de démontre pas, il commande, il raille, il éclate de rire, son style est d'une netteté étonnante, tout cède à sa parole magique. Il s'empare de la société par l'égoïsme, de l'homme par l'animal, et il les pousse avec une force satanique contre la civilisation qu'il déteste. Si on l'étudie attentivement, il magnétise, et le lecteur est poursuivi de mille visions burlesques, de mille tableaux comiques..... —Le magicien devenu journaliste (en 1832, dans la *Réforme industrielle*) écrivait à côté des siens ; les discipes l'appelaient le *révélateur*, le *démiourgos du monde sociétaire*, *l'architecte du bonheur sur la terre*. Jamais pourtant un mot de sympathie, d'éloge, d'encouragement du maitre aux disciples ; il les fascine, et il garde le

secret de la fascination. Quelquefois les adeptes se laissent gagner au sens commun; alors le magicien les réprimande, les appelle *les disciples aventureux* les met dans l'alternative de rejeter ou d'accepter tout son système. Les fouriéristes donnent un faux air raisonnable au fouriérisme. Le magicien marche isolé, il a le don des miracles, il ne prend la parole que pour opérer des enchantemens.... Que les journalistes propagent son système, ils deviendront les médiateurs des peuples et des rois, et toutes les phalanges du globe se réuniront pour leur assurer 500,000 francs de revenu.... Si Napoléon l'avait écouté, il aurait sauvé cent trentre millions de victimes; si la restauration l'avait écouté, Charles X régnerait encore; si la France de juillet l'écoutait, en quinze jours elle partagerait avec la Chine le protectorat du globe.... « Il y a perfidie, » disait-il, chez les philosophes qui veulent empêcher l'examen et l'essai de » ma théorie avec un torrent de calomnies et un fatras d'absurdités dont je » n'ai jamais écrit une ligne. » Voyez la calomnie; on dit qu'il donne à l'homme une queue de trente-deux pieds; cette queue ne sera que le privilége exclusif des solariens, et qu'on le sache, elle donnera « garantie de chute, arme » puissante, ornement superbe, force gigantesque, d'extérité infinie, concours » à tous les mouvemens du corps. » Un journal lui a fait transformer l'eau de la mer en limonade. Non, jamais il n'a écrit pareille chose, mais Jupiter, en s'approchant de la terre, donnera à la mer *un goût mitoyen entre l'aigre de cèdre et l'eau de seltz*. Fourier croyait fermement à tous ces prodiges; on criait à l'impossible, les savans passaient outre, et le magicien de se comparer à un homme qui se serait présenté à Auguste avec les découvertes du monde moderne...—Tout s'écroulait autour de Fourier, le phalanstère, l'école, le journal même; par un suprême effort, le magicien concentra toute sa puissance sur le dernier numéro de la *Réforme industrielle*, et Fourier remporta sa dernière victoire en éblouissant le public avec l'immense féerie de la *Fausse Industrie*. Dans ces pages, qui sont comme le testament de Fourier, éclate le paroxisme de sa fureur apocalyptique. Le célèbre *puff* américain des découvertes de Herschell sur le monde de la lune avait fait espérer à Fourier la vision directe du phalanstère dans les planètes: un moment le magicien se crut sauvé; quand le *puff* fut démasqué, les civilisés éclatèrent de rire comme d'habitude: il y avait là une méprise à décontenancer Bouddha et ses douze apôtres.... Chaque page de la *Fausse Industrie* indique la même exaltation cérébrale, le même renversement de toutes les idées, la même folie lucide, détaillée, précise, arithmétique; c'est un travail de condensation qui épouvante: on est saisi de terreur devant cette hideuse identification du génie et de la folie. »

— Il a paru dans les *Débats* (du 8 juillet et du 6 août) deux articles de M. G. de Molènes sur Mme de Charrière et Benjamin Constant, au sujet de la réimpression de *Caliste* et des *Lettres écrites de Lausanne* [1]. Ils n'ont point fait événement que je sache, et il n'y a pas lieu à réclamer contre aucune injustice du public: si nous relevons ces articles c'est uniquement parce qu'il n'est pas inutile de regarder d'un peu près le procédé de certains critiques de Paris.

[1] Voir la livraison de mai, p. 320 de ce volume.

Donc, le jour où M. de Molènes lut *Caliste*, il se trouva trop jeune pour comprendre le roman, précisément comme un matin, je m'imagine, il se sera levé trop tard pour sentir la poésie. La vie de jeune homme est pleine d'elle-même; tant pis pour les importuns! le secret, d'ailleurs, d'une très-haute indifférence est souvent dans une très-haute fatuité. Mmes Valmore[1], Tastu, Emile de Girardin y ont passé, qui se trouvaient là mal à propos (les femmes ont, en ces cas-là, le privilége d'exciter la verve cavalière) : pourquoi *Caliste* aurait-elle échappé? Et même, sans monomanie dédaigneuse envers les dames, tout critique n'a-t-il pas ses momens d'humeur, bien naturels?

Je ne sais pourquoi je ne peux pas me figurer M. de Molènes autrement que devant sa glace, mettant sa cravate tout en faisant ses articles. La phrase va bien; le nœud ne va pas; il s'impatiente, un pli injurieux se forme.... Dans cet instant de crise, une figure de l'autre monde, ombre mélancolique, pâle, sévère ou gracieuse, se dresse derrière la tête de l'écrivain, et se penche humblement vers lui. Le regard de celui-ci, forcément distrait, glisse sur la malencontreuse apparition; le nœud de cravate, plus manqué que jamais, s'échappe; l'article reste, l'article est fait.

Vous pensez que je plaisante, que j'exagère; mais, sincèrement, n'est-il pas des gens, surtout des gens de beaucoup d'esprit, qui font toujours l'effet aux autres de se prendre pour la règle éternelle du beau, en chair et en os, qui s'adjugent le droit d'appliquer toutes les fantaisies de leur *moi* en guise de loi infaillible, qui se croient enfin eux-mêmes sur parole. Ils ne doutent de rien dès qu'ils ont prononcé, et ils prononcent sans hésiter, sans écouter jamais, sans savoir le moins du monde étudier l'art lent et patient des chefs-d'œuvres, cet art qui les crée ou, dans la critique, qui les devine, les illumine et les aime. C'est que, dans la critique comme dans l'art, il est deux manières, deux écoles perpétuellement renaissantes et rivales, sous toutes les formes : l'une, modestement sévère, désintéressée, nourrie aux sources mêmes, avide de toute perfection et qui l'apprécie, qui en connaît surtout les conditions et la difficulté, mais dont toute l'ambition est de ramener et de maintenir le goût; l'autre, méthode tout individuelle. Celle-ci a plus de fracas, et surtout plus de tranchant; elle puise ses autorités dans son écritoire, dans ses traits de plume, dans ses bons mots; elle grossit les contours des objets, quelquefois jusqu'à la charge; elle n'a ni le temps ni l'envie d'examiner rien à fond; elle ne songe qu'à ce public qui passe outre et devant lequel le critique pose, durant un quart d'heure, dans l'attitude d'un sul-

[1] Voir la réponse de Mme Valmore à M. de Molènes, *Revue Suisse* de 1843, livraison de février, p. 178 du tome VI.

tan de mélodrame. — Mme de Charrière! A quoi bon? Ne voyez-vous pas que « toute la grâce, tout l'abandon de Mme de Charrière ne purent la soustraire entièrement à la roideur genevoise.» L'auteur de *Caliste*, des *Trois-Femmes*, de *Sainte-Anne*, roide! Nous n'aurions pas inventé cela, nous tous: rassurons-nous pourtant; M. de Molènes est ailleurs de notre avis: « Ce qui soutint Mme de Charrière, ce fut cette philosophie tant calomniée qu'on respirait dans l'air du dix-huitième siècle... Oui, l'esprit du siècle dernier fut franchement accepté par elle.» Est-ce que, par hasard, la philosophie du dix-huitième siècle serait encore trop roide et trop genevoise pour le nôtre? nous n'en félicitons pas celui-ci. — Et Cécile? la sensible et courageuse enfant, l'héroïne charmante des *Lettres de Lausanne?*.... fi donc! ne voyez-vous pas qu'elle « a des dispositions au goître.» — Quant à Caliste elle-même, à la sœur de Juliette et de Manon Lescaut y songez-vous! « Elle s'est formée de la vertu une idée fort enflée et fort chimérique. Ce pauvre William en pâtit. Si on a trop accordé à son prédécesseur, on ne lui accorde vraiment pas assez.» Que reste-t-il, je vous prie, de Caliste, après ces mots! Mais aussi, vaut-il la peine de faire de la critique et d'écrire, pour prouver à ce point qu'on n'a ou qu'on ne veut avoir aucune intelligence de la vérité humaine, non plus que de la vérité littéraire? Il s'agit en effet de peu de chose, seulement d'enlever la délicatesse et l'amour. L'homme qui a eu cette pensée sur Caliste, peut être récusé; il n'a rien saisi de ce drame profond et touchant. Et tout cela jeté avec une froideur moqueuse; et tout le roman raconté comme avec humeur, avec dédain; et la seule chose qu'on trouve à vanter, choisie précisément là où le commun des mortels aurait envie de détourner les yeux pour ne pas remarquer une légère tache!

« Tout l'intérêt de cette œuvre, conclut M. de Molènes, est pour nous dans le jour qu'elle répand sur Mme de Charrière.» Ceci posé, remontons au début de l'article, au moment où, je vous l'ai conté, l'ombre malencontreuse se montre derrière le jeune homme à sa toilette: « Un nom de plus ou de moins qui se conserve, voilà une chose bien importante!... Si donc aujourd'hui, parmi les noms bruyans et brillans dont nous aimons à soutenir d'habitude l'intérêt d'une œuvre toute militante, il se glisse un nom de femme doux et obscur, ce n'est point que notre critique ait changé de route; nous ne voulons point nous parer d'une sorte de piété sentimentale qui nous est tout-à-fait étrangère. Mme de Charrière connut Benjamin Constant; elle eut même avec lui une liaison dont nous parlerons bientôt; et Benjamin Constant, le plus romanesque des hommes politiques, sera pour nous un sujet d'études, surtout dans cette partie de sa vie qu'il se plut toujours à livrer aux émotions du roman.»

Donc, Caliste à propos de Mme de Charrière, Mme de Charrière à propos de Benjamin Constant, et celui-ci (un peu moins cavalièrement éconduit du premier plan, il est vrai), à propos de qui, je vous prie? Eh! à propos de M. de Molènes qui daigne le prendre pour sujet d'études, lui tendre la main, passer avec lui en revue le rôle de *l'élément féminin*, et causer familièrement de Mme de Staël, de l'amour et des passions, le tout sans quitter le poste de sultan que vous savez. Si vous ne comprenez pas comment et pourquoi on traite ainsi les grands hommes d'égal à égal, tant pis pour vous: vous ne comprendrez jamais rien; surtout vous ne comprendrez pas M. de Molènes.

Ce n'est pas la première fois que M. de Molènes semble piqué contre certains noms, et qu'il proteste, avec le souci d'un jeune homme qui craint, à voir ainsi prendre la gloire, qu'on ne lui en laisse pas assez. Un autre champion, moins préoccupé et moins outrecuidant, s'est dévoué en revanche, avec courage, au rôle assez ingrat de réhabiliter la mémoire de Benjamin Constant, précisément par les endroits faibles. Ce n'est rien moins que l'auteur, déjà très-écouté, de la *Galerie des contemporains illustres, par un homme de rien*; M. de Loménie.

Ces biographies ont des mérites consciencieux; elles sont riches de faits, modérées, bienveillantes et piquantes, bien renseignées, et généralement impartiales. Cependant les sujets et les choses politiques y sont mieux compris, que ce qui exige la finesse et la culture du sens littéraire : le style, fidèle et facile, laisse pourtant beaucoup à désirer; il a des tours et des mots où, sans en avoir bien conscience, on sent aussitôt une certaine vulgarité de plume qui rabaisse au terre-à-terre une prose à laquelle on voudrait, par estime même, des qualités plus élevées. Nous n'en parlons du reste qu'en passant.

Dans les livraisons sur Benjamin Constant (qui ouvrent le 8me volume) nous avons été surtout frappé de voir combien la publication de ses lettres, avec les notes de M. Sainte-Beuve, a porté coup. L'opinion publique, déjà secrètement conforme, s'y est appuyée tellement, que M. de Loménie ne voit plus d'autre moyen, pour justifier Benjamin Constant, que de se prendre aux conclusions du pénétrant critique, et d'essayer de les renverser en les accusant de trop de sévérité. Il fait donc tout un plaidoyer, il a donc tout un monde de raisons aussi chaleureuses que mal fondées, et, de biographe, il a passé à l'état de défenseur officieux, sauvant son client quand même, envers et contre tout. Mais en même temps, cependant, il dit la vérité quant aux faits, tout en argumentant dans un autre sens; il embellit peut-être la source des actions, il ne dénature point celles-ci. Il en résulte souvent qu'il prouve ce qu'il vient de nier. — Quant à Mme de Charrière

elle était, on le conçoit, sacrifiée d'avance avec un tel parti pris et avec un tel juge, si juste qu'il soit d'ailleurs. Aussi devient-elle « une douairière spirituelle et paradoxale, une personne passablement sceptique, et plus spirituelle que sensible. » Vous qui avez lu ses lettres à Benjamin Constant, la reconnaissez-vous?

Mais tout étrange que soit cette assertion, on n'y sent pas la surprise hautaine d'un homme choqué de se déranger pour des provinciaux et des morts. Il est possible que, malgré *la Galerie des Contemporains illustres*, la mémoire de Benjamin Constant reste chargée d'inconstance, d'ironie appliquée à tout, de sécheresse de cœur et d'égoïsme, dans une mesure plus forte que ne le voudrait son biographe. Le grand argument de celui-ci, en faveur du bon naturel d'un homme dont on ne conteste point la puissance d'esprit et de passion, revient à dire, qu'on n'est pas un égoïste dès l'instant qu'on fait beaucoup de sottises qui ne profitent pas; comme si l'égoïsme, conduit par une imagination pleine de mobilité et de fantaisie, réussissait toujours. De la même façon, Benjamin Constant est, pour son avocat, un « singulier roué! » parce qu'il a de la vivacité d'action ou de tête; mais ne sait-on pas que sa fougue avait déjà, en lui, un témoin ricaneur, au moment même où elle se produisait! De bonne foi, son enthousiasme est-il de la nature de ceux qui se respectent trop pour jouer la comédie d'abord, et la parodie ensuite? Voici, du reste, des conclusions plus admissibles : « Benjamin Constant, au cas où il aurait voulu se peindre dans *Adolphe*, se serait un peu enlaidi. Qu'après cela il fût un être mobile, inquiet, malheureux, incapable de se résister à lui-même, lui qui savait parfois si bien résister aux autres.... qu'en un mot Benjamin Constant foncièrement bon, etc., etc., n'eût pas le mérite si rare d'être un homme complètement grand, aussi ferme que bon, aussi tenace que courageux, aussi sévère pour lui-même que dévoué au besoin pour les autres, aussi puissant par la volonté que par l'intelligence; c'est là un fait qu'on ne peut contester. »

M. de Loménie n'omet, ni n'excuse, au surplus, les choses qui ont marqué leur empreinte fatale sur la vie et sur le caractère de Benjamin Constant; seulement il les explique, et n'en tire guère les inductions morales les plus naturelles : ainsi, ses divorces, ses nombreux liens d'amour, cette passion pour le jeu qui ruina ses dernières années, sa conduite aux cent jours et en 1830. Notre intention n'est pas d'insister. Nous finirons, au contraire, plus agréablement, par le sauf-conduit général que donne à son protégé le trop indulgent biographe : « Il est certain, dit-il, que, de nos jours surtout, il n'y a malheureusement plus guère que les sots qui apparaissent toujours et au premier aspect tels qu'ils sont; les autres hommes, et particulièrement les hommes célèbres, posent tous plus ou moins, avec cette différence que, si le plus grand nombre

pose en beau, il en est, et ceux-là ne sont pas toujours les plus mauvais, qui, soit aversion de l'hypocrisie en beau chez les autres, soit vanité mal entendue, crainte de paraître dupes ou comédiens en se livrant à leurs impressions, se plaisent à poser en laid, et cachent leurs bonnes qualités sous le voile d'une ironie habituelle qui va parfois jusqu'à l'amertume. Il est certain que sur ses vieux jours Benjamin Constant était devenu en quelque sorte le type de ces railleurs systématiques d'eux-mêmes et des autres; il est certain que chez lui l'homme privé prenait souvent un triste plaisir à désenchanter par ses propos de l'homme public; et comme la masse est toujours fort disposée à prendre au sérieux quiconque veut bien avoir la bonté de se calomnier, comme d'ailleurs la vie privée de Benjamin Constant n'était pas exempte de faiblesses ou de passions qui chez d'autres eussent passé inaperçues, il s'ensuit qu'il s'est créé lui-même à grand effort d'esprit une réputation d'égoïsme, de rouerie, de scepticisme, qui forme autour de son nom comme un nuage incessamment grossi par la calomnie, à travers lequel on a quelque peine à démêler sa vraie nature, le bon et le mauvais côté de son caractère. »

— L'Exposition de Genève vient de se clore. S'il faut définir l'impression qui nous en reste, nous dirons qu'elle a été ce qu'elle devait être, mais rien de plus. Les progrès de la peinture en paysage se propagent sans doute, et sur le nombre considérable de toiles exposées, la plupart se recommandent par une exécution habile, soignée; plusieurs par une bonne composition. Cependant elles se touchent en général par un air de famille; on sent l'école. C'est l'école de Genève, celle du paysage alpestre : sommets dorés par les premiers rayons du jour et par les feux du couchant, rocs égarés dans le brouillard, glaciers, nuages, torrens écumeux, sapins et chalets, tout cela a été illustre déjà, et se reproduit encore avec plus ou moins de bonheur. C'est un thème bien connu qu'on varie sans cesse par une nouvelle combinaison de ses élémens. — Pour nos paysagistes, c'est une fortune d'avoir des maîtres comme Calame et Diday; c'est un malheur aussi : car en ouvrant la carrière, ceux-ci y ont fait naturellement les pas les plus rapides et les découvertes les plus précieuses. A moins de les dépasser, ce qui est difficile, il faut bien se résoudre à les suivre et se contenter du second rang. Le sentier de la montagne est étroit. « C'est déjà beaucoup d'y être deux de front, » pense peut-être M. Calame, et comme certains voyageurs, ambitieux d'arriver le premier sur la cime, il gravit et gagne les devans sans regarder en arrière, et laissant aux autres le chemin qu'il a parcouru. A lui les scènes les plus grandes et les plus nouvelles, à lui les aspects sublimes. *Le soir dans les hautes Alpes* et *le grand Eiger* sont de belles et hardies conceptions. Dans le premier de ces tableaux, connu déjà

par l'exposition de Neuchâtel et reproduit par l'auteur, nous admirons de rechef cet azur du ciel si intense et si profond, sans être nullement lourd, la beauté du ton des neiges lointaines, au premier plan celle des gazons et des eaux. La mélancolie du jour qui décline, rendue plus sensible par la grande et nette répartition des lumières et des ombres, par leur contraste largement accusé, devient d'une austérité profonde dans ces hautes régions solitaires. — La vue du Grand Eiger est au contraire une vue du matin. La montagne, noyée dans la lumière du soleil qui se lève au delà et mord un de ses flancs, devient presque transparente dans cette vapeur cristalline. Deux rocs chenus, isolés, se dressent au premier plan; un aigle se penche sur l'un d'eux et regarde dans l'abîme ouvert au-dessous. Ce sujet très-hardi est d'une exécution savante, et depuis le tableau de la Handeck où l'on remarquait quelque crudité de ton dans le ciel et les arbres, le pinceau de Calame est devenu presque irréprochable. Cependant, disons-le, ces brillans et heureux essais du génie demeureront surtout à ce titre, et ne doivent pas trop se répéter. Dans l'un, une trop grande nudité de lignes, dans l'autre un effet presque fantastique, les sortent en cela du domaine de l'art. Car, qu'on ne s'y trompe pas, le sublime lui-même n'est pas toujours pittoresque; nous reviendrons un jour sur ce point. — La montagne a-t-elle livré pour l'instant son dernier mot? l'artiste veut-il regagner quelque temps un monde plus tempéré? On le croirait, si l'on en juge par ses dessins et son magnifique tableau connu sous le simple titre de *Paysage*. Il serait inutile de reproduire les détails de cette scène paisible et féconde, que colore la lumière chaude et sereine à la fois d'un couchant des plus beaux jours. Nous eussions aimé pour la perfection de l'ouvrage un peu moins d'uniformité dans la nuance céleste. Une dégradation plus variée du firmament en eût accru la perspective, sans que l'harmonie y perdît rien. Cette partie, la plus délicate, la plus difficile du paysage, demande une étude constante, une observation assidue, intelligente, et c'est par là surtout que Claude Lorrain a conservé jusqu'à nos jours le haut bout parmi les paysagistes.

M. Diday, qui avait emporté la palme dans la précédente exposition, semble cette fois la vouloir céder à son rival. Ces messieurs s'entendent, dirait-on, pour la mériter tour-à-tour. Le site du *Grimsel* ressemble à je ne sais quels autres, il n'a rien de particulier, l'effet du soleil est triste et lourd; on y sent que la montagne a aussi son *spleen*. Quand au grand tableau *du matin au bord du lac*, nous l'avions dit, lors de l'exposition de Berne, les qualités bien réelles de cette œuvre, la limpidité de l'eau, celle de l'air, de belles études d'arbres, n'en autorisent cependant pas la dimension colossale; il est une proportion que le goût nous paraît indiquer, et qui doit être en rapport avec le sujet lui-même. Les compositions vastes, riches et complètes du Poussin ne sont peut-être pas traitées sur une échelle semblable, pourtant nous doutons que M. Diday ait eu l'espoir de le surpasser pour la beauté de l'ordonnance, la grandeur et la perfection des motifs. — Le même reproche s'adresse à la *vue du Rhône* de M Guigon, composée à peine de

deux ou trois plans, et dont la conception est d'une belle simplicité. L'effet général en est quelque peu diminué par le manque de vigueur dans la partie droite du tableau qui touche à la ligne de terre. Cette faute est facile à réparer, en répétant les glacis. — Procédant par rang de taille, une troisième toile nous frappe par sa stature imposante, c'est la *marine* de M. Morel-Fatio : le vaisseau négrier, son gréement, les figures de ses forbans sont bien d'action et d'effet, mais les barques qui l'entourent et l'attaquent n'y répondent pas; la mer paraît inachevée, et cependant l'ensemble manque de fraîcheur, le cadre compris. Que dirons-nous des animaux de M. Humbert, et des charmantes scènes d'hiver de M. Tœpffer, d'un fini, d'une douceur toutes flamandes? Que dirons-nous des ouvrages de MM. Dunant, George, Dubois, Prévost, Coindet, Tourte, Mottu, etc., dont la plupart sont d'un mérite incontestable et mériteraient bon examen? Une visite trop rapide nous ôte le droit de les juger. Pourquoi aussi s'annoncer modestement sur une dimension ordinaire, et ne pas s'attirer les premiers regards par des toiles qui dépassent celles même de MM. Diday et Guigon? Encore un effort, nous aurions des paysages de grandeur naturelle! — Les noms d'Hornung et de Lugardon pour les tableaux de figures font pendant à ceux de Calame et Diday pour le paysage, et comme eux sont dans la bouche de tout bon Genevois. Ce n'est point leur faire tort de dire que cette fois ils sont restés au dessous de leurs confrères, peut-être au dessous d'eux-mêmes. — Le tableau de *Ruth et de Boos* par Lugardon est d'un bon style, simple et sévère, mais il pèche par le peu d'élégance des figures et leurs mouvemens empruntés. Le moissonneur qui s'avance vers Boos tire la jambe, et celui-ci est mal assis. La tête de Ruth est beaucoup trop forte pour le corps. — Le *prisonnier de Chillon* de M. Hornung est d'un bel effet; la tête est noble, mélancolique, et nous sympathisons avec l'infortune du reclus; mais en trouvant dans *la toilette du matin*, le même petit Savoyard *plus heureux qu'un roi*, riant à gorge déployée d'être seul aujourd'hui, comme il riait alors d'être à deux, nous nous sentons peu gagnés par la bonne humeur de ce visage stéréotype. M. Hornung pense-t-il qu'il n'y ait d'autre moyen d'exprimer l'insouciance du lazzarone, et la facile satisfaction du pauvre, que par une grosse jovialité? Qu'il consulte Murillo, dont il cherche le genre: il verra que les types de ses figures sont divers et bien choisis, que l'expression n'en est jamais forcée, et qu'il n'a pas commandé ses muscles chez un tourneur en bois. — Sans chercher si loin, un groupe charmant de M. Dietler, et bien connu à Berne, les enfans d'Iseltvald nous reviennent en mémoire et nous feraient comprendre. Remarquons à ce propos les aquarelles trop peu nombreuses de cet artiste : l'on verra combien chacune de ses figures est bien trouvée et nous intéresse, sinon par une beauté régulière, du moins par une grâce originale et un caractère local. Bergères rêveuses ou coquettes, petits pâtres nonchalans, assis au bord du sentier et rencontrés par un peintre, sans lui vous passiez sur cette terre, plus inconnus que la fleur de vos montagnes....

Outre la *Bacchante* de M. V. Muyden, dont nous avons fait mention l'année dernière, citons encore les petits tableaux de M. de Regny qui excelle à jeter des groupes de petites figures, à les parsemer, et à les toucher sans effort d'un pinceau facile et léger. L'aspect de l'horizon du ciel est clair, brillant et singulièrement agréable ; — une *jeune Italienne* de M. Scheffer, à qui l'on doit le conseil de modeler davantage ses têtes ; elle croise les bras et regarde de travers, les yeux brillans de dépit ; on y revient plus d'une fois, car elle est gentille, avouons-le, avec son air passionné ; — une scène enfantine de M. Langlois, d'une grande fraicheur, où l'on voit la douloureuse surprise d'une pauvre fillette devant son château de cartes qui s'écroule, renversé par le souffle d'un frère polisson ; — les chasses de M. Lacombe, dont l'exécution est de beaucoup supérieure à l'idée ; — un trait de l'histoire suisse, illustré par M. Hébert ; — et quelques autres pièces de plus en plus médiocres, que nous laissons ; notre critique, malgré nous, tournant au pessimisme.

Parmi les portraits, plusieurs sont exécutés avec talent. On retrouve ceux de M. Hornung, mais avec leurs défauts. Ses figures sont fatiguées par la même recherche de l'effet de détail ; il est surprenant que ce maître n'ait pas encore appris à traiter la barbe et les cheveux autrement qu'un brin après l'autre. L'attitude en est souvent roide et sans grâce, ce qu'on sentira en les comparant aux pastels de Mme Munier, qui sait, elle, mettre les gens à l'aise, et comprend qu'il faut les surprendre chez eux, même un peu perdus dans leurs pensées, plutôt que les cristalliser pour l'exposition. Restent les émaux, les tableaux de fleurs, gravures, etc., dont nous ne savons que dire. On pourra reprocher à ce compte-rendu d'être incomplet et passablement brusque. Qu'on le pardonne ; nous avons quelques raisons, nous autres, de ne pas être en belle humeur.

Lausanne, 11 septembre 1845. H. E.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

COUP-D'ŒIL SUR LA POSITION DE L'ÉGLISE DU CANTON DE VAUD, EN 1845. — Lausanne, librairie de G. Bridel, éditeur. Prix : 25 rappes.

Les adversaires secrets ou déclarés de l'église nationale contesteront sans doute la justesse de ce coup-d'œil, mais avec la plus mauvaise volonté possible ils ne sauraient en méconnaître la bienveillance universelle, l'humilité chrétienne, et surtout la profonde charité. Un esprit vivant, un esprit de paix, de vérité et de courage anime ces pages évangéliques, où sont abordés avec franchise tous les aspects du sujet. L'église nationale, vis-à-vis de l'état, des systèmes séparatistes, des dissidens, et de ses ennemis avoués, telle est la position qu'examine l'auteur, toujours avec la pieuse intention d'en rechercher les devoirs et de les bien établir. Nous recommandons à tout le monde cette lecture instructive, facile, et dont on ne peut retirer que d'excellentes impressions.

Les Saints inconnus. Lettre d'un Parisien à un sien ami de Provins. 1845. — Paris, librairie Delay. Lausanne, chez G. Bridel.

Des petits livres comme celui-ci, il ne s'en fait pas un par jour, ni par année; c'est dommage, car je vous aurais dit : Donnez-le, chaque matin, au plus grand ennemi d'une controverse quelconque, et vous verrez s'il ne passe pas la soirée à lire les *Provinciales*. Il vous soutiendra, au bout de huit jours, que l'atticisme, le naturel, la science, l'esprit français dans sa fine et juste pointe, la charité même, se sont réfugiés dans la polémique, pauvres bannis qu'ils étaient de la littérature. Il est impossible de mieux assaisonner qu'on ne le fait dans cette brochure la démonstration du néant des *Saints inconnus*, constatée par le savant et catholique Mabillon lui-même, ni d'accabler avec plus de politesse et d'urbanité, par l'évidence des faits, les partisans et les fauteurs d'une croyance erronée.

Le chasseur est pris. Ballade sur les événemens survenus en août 1844, sur les bords du lac de Morat. Suivi de *Une promenade par un soir d'hiver*. Par Ch. J. — 1845. Payerne, chez L. P. Aigroz, imprimeur-éditeur. Prix : 3 bz.

Nos petites républiques, où ne manquent ni le talent, ni l'esprit, ni l'originalité, ont cependant le défaut d'en juger un peu trop sur parole, et sans se donner aucune peine pour cela. Il en résulte que nous avons des chefs-d'œuvre qui ne peuvent passer la frontière et qui font dire à tout étranger, quand on leur propose de les admirer : Je ne suis pas de la paroisse. Quant à nous qui croyons à la possibilité d'une vie intellectuelle nationale, nous sommes, par amour, aussi sévères pour elle que l'est, par bon goût, le monde littéraire. Aussi ne pouvons-nous être du nombre des amis complaisans qui tournent la chaleur d'âme, l'inexpérience, le vague élan d'un jeune homme contre lui, en lui conseillant la poésie. Dans la brochure que nous avons sous les yeux, et qui est un spécimen curieux en son genre, plusieurs choses nous ont sincèrement intéressés : l'auteur d'abord, ensuite la publication elle-même, dans sa bizarrerie. Voici, du reste, quelques vers, pris çà et là, qui donneront une idée de la manière un peu rustique, mais naïve, du jeune auteur :

Déjà la nuit descend sur nos belles campagnes,
Et d'un long voile noir se couvrent nos montagnes;
Le lac va s'endormir, les vents vont s'apaiser,
Et les sylphes joyeux vont donner le baiser,
Le doux baiser du soir, à la brise embaumée
Qui remonte, la nuit, du vallon parfumée...
. . . .
Le ciel était bien noir, bien noire était la terre,
Et, sur le grand noyer, la fauvette légère
Avait perdu sa voix, n'avait plus de chanson
Pour répondre, à son tour, au gai petit pinson.
Sous son drap de cristal ne chantait plus, muette,
L'onde du bleu ruisseau, qu'en mai, parmi l'herbette,
L'on entend gazouiller un chant aimable et doux,
Qui n'est que pour l'écho, mais qui s'en va vers tous.....

Exercices de piété pour la communion. Nouvelle édition. 1845. Librairie de G. Bridel, à Lausanne. Prix : 2 batz. — Le même ouvrage, augmenté de trente-six courtes méditations sur quelques passages de l'Ecriture-Sainte, et de quelques cantiques. Prix : 3 batz.

Il ne s'agit pas ici d'un livre nouveau, à propos duquel des explications et des détails soient nécessaires. L'ouvrage réimprimé par M. Bridel en est à ne plus compter les éditions; il est, si l'on me passe l'expression, devenu classique dans la place qu'il occupe; on oublie même le nom de son auteur : grande et évangélique consécration d'un livre religieux!

HISTOIRE DE LA RENTRÉE DES VAUDOIS DANS LEURS VALLÉES DU PIÉMONT, par H. Arnaud, pasteur et colonel des Vaudois. — Neuchâtel, 1845. in-12°. Chez les principaux libraires de la Suisse française.

Ce livre captive dès l'abord l'intérêt, comme tout ce qui tient à cette église persécutée, mais courageuse des Vaudois. On sait qu'on donne ce nom aux habitans de quelques vallées retirées du Piémont, hommes aux mœurs simples, qui ont de temps immémorial conservé la pureté de l'Evangile. C'est une des belles pages de l'Histoire ecclésiastique que celle de cette Eglise pauvre et ignorée, de ses travaux, de sa fidélité invincible, de ses luttes et de son courage au milieu des persécutions qui ne lui furent épargnées dans aucun temps. Toujours fidèle, elle traversa les ténèbres du moyen-âge comme un témoin vivant de la vérité contre les superstitions et les inventions d'homme, dont les Papes voilaient le christianisme primitif. Lorsque la réformation éclata, après s'être enquis de ce grand mouvement dont ils entendaient parler jusque dans leurs montagnes, les Vaudois saluèrent avec joie cette aurore d'un plus beau jour pour le christianisme, et tendirent la main aux réformés comme à des frères. Rome ne ménagea ni les uns ni les autres ; elle employa contre eux la violence, son moyen ordinaire de persuasion ; surtout elle voulait faire disparaitre cette Eglise du témoignage qui blessait ses yeux, et suscita contre les Vaudois mainte persécution, sans parvenir toutefois à les ébranler. Enfin Louis XIV, à qui l'on avait soufflé qu'il fallait forcer les réformés à rentrer dans le sein de l'Eglise romaine, révoque l'édit de Nantes. Non content de poursuivre les protestans de France, il invite le duc de Savoie à anéantir les Vaudois. Trois mille de ces malheureux vinrent chercher un refuge dans les pays voisins, et principalement en Suisse. C'était en 1687. Après trois ans et demi d'exil, ils parvinrent, sous la conduite de leur pasteur Arnaud, à rentrer dans leurs vallées, et à forcer leur prince à la paix. C'est l'histoire de cette expédition que nous raconte le livre dont nous nous occupons. L'auteur écrit sans art, sans la moindre prétention littéraire ; c'est un simple narré des faits ; il ne veut que dire ce qui est arrivé, et il le fait avec un ton de vérité qui captive toute confiance. « Cette histoire, dit-il dans sa dédicace à la reine Anne d'Angleterre, a roulé par les précipices, et couru d'un vallon à l'autre ; elle sera donc rude et âpre, mais elle n'en sera pas moins véritable ; si elle n'a pas le langage poli qu'on cherche dans ce siècle, on y remarquera un air de sincérité et la vérité toute pure. » On pourra admirer la confiance en Dieu de ces fidèles, la foi avec laquelle ils poursuivent leur entreprise, malgré les privations et les difficultés de tout genre, et leurs victoires extraordinaires contre des ennemis nombreux. La lecture de ce livre nous fera apprécier la paix et la liberté dont jouissent nos églises ; elle pourra aussi faire naître une réflexion toute naturelle : c'est, sans être intolérans, de nous tenir pourtant en garde contre l'esprit entreprenant et envahisseur de Rome.

— La réunion annuelle de la Société helvétique des Sciences naturelles a eu lieu, comme l'on sait, à Genève, les 11, 12 et 13 du mois dernier ; le grand nombre de savans suisses et étrangers accourus à cette réunion, l'importance des mémoires présentés et des communications faites dans les différentes sections, l'éclat de la fête et la brillante réception préparée à la Société par la ville de Genève, tout méritait dans ce Recueil une mention détaillée. Le désir seul d'en donner un exposé complet à nos lecteurs, et surtout de rendre compte des principaux résultats des séances, tant générales que de sections, nous engage à renvoyer ce travail au prochain numéro.

H. WOLFRATH, ÉDITEUR.

MALESSERT.

XVIII [1].

C'était le temps où l'on chantait encore; on revint en chantant. Sylvestre savait toutes sortes de chansons singulières, qu'il improvisait à moitié : des chansons de sauvage, disait Fernand, mais que Madeline aimait, qui prêtaient à la curiosité de madame de Préverenges et aux savans commentaires du bon chevalier. Nul ne fut donc étonné d'entendre tout-à-coup s'élever dans la nuit, et se prolonger sous les voûtes de la forêt, cette espèce de refrain, dont il n'y a malheureusement que les paroles qui soient parvenues jusqu'à nous :

Dans les bois, dans les bois
On entend une voix.
Est-ce l'oiseau qui chante,
Ou l'onde qui serpente
Dans les bois, dans les bois?

Dans les bois, dans les bois
On entend une voix.
Est-ce la jeune fille,
Ou le faon qui sautille
Dans les bois, dans les bois?

— Attendez! lui dit Madeline, comme il s'arrêtait pour chercher les autres couplets : attendez! je vous aiderai peut-être à trouver

[1] Voir les livraisons de mars, d'avril, de mai, de juin, de juillet, d'août et de septembre, p. 141, 209, 261, 337, 389, 453 et 501 de ce volume.

ce qu'on entend ***dans les bois, dans les bois!*** — Et se penchant sur le bras de Sylvestre, la charmante enfant se mit aussi à chanter, mais de manière à ce que leurs compagnons n'eussent guère que la musique, réservant à-peu-près les paroles pour eux seuls : elle lui chanta l'***Oiseau de mai,*** chanson alors à la mode, du moins parmi les amans, mais qui ne le serait plus aujourd'hui.

Je chante et je babille;
Tout me semble si gai:
Jeune oiseau, jeune fille,
Je suis l'Oiseau de mai.
Vous avez beau le dire:
Je soupire, c'est vrai;
Mais comme l'eau soupire,
Comme l'Oiseau de mai.

Dans les prés, sur la rive,
Venez! nous serons deux;
Je ne suis point craintive,
Venez! car je le veux.
Au bord du bois sévère,
Pour mes boucles de jai,
Voyez la primevère....
Je suis l'Oiseau de mai.

— ***Pour mes boucles de jai!*** répéta-t-elle, en s'interrompant : ***de jai!*** ce n'est donc pas de moi qu'il s'agit, et mon tuteur n'aurait rien à dire, puisque mes cheveux sont blonds. Je suis sûre que vous aimez mieux les cheveux noirs, Sylvestre?.. — Mais, sans lui laisser le temps de répondre, elle acheva ainsi la chanson :

Si pourtant, quand on aime,
On est tranquille, heureux;
Si l'on reste le même,
Toujours bien amoureux;
Si jamais, froid et sombre,
On ne dit: Je m'en vai;
Si l'on s'aime dans l'ombre....
Je suis l'Oiseau de mai.

— Mais je suis sûre que vous aimez mieux les cheveux noirs, Sylvestre? — Et en même temps la folâtre chanteuse releva les siens d'un mouvement de main si joli, si mutin et si preste, que

quelques-unes de leurs longues boucles, de la couleur du soleil couchant, allèrent effleurer la joue de notre amoureux; mais il ne se fâcha point de ce manque de respect, quoiqu'il y fit bien attention, et que ce petit coup de vent l'eût trop ému pour qu'il pût le mettre entièrement sur le compte de la brise du soir.

Notre héroïne, dont nous ne chercherons jamais à dissimuler les défauts, avait un besoin d'agacerie trop naturel et trop vif, pour qu'on pût l'accuser d'avoir mis la moindre préméditation dans ce petit incident. Mais n'y avait-elle mis aucune volonté? ce qui est bien différent. Quoi qu'il en soit, il faut lui rendre cette justice, qu'elle chercha aussitôt à le faire oublier en changeant de conversation; mais, tombant d'un défaut dans un autre, elle revint tout droit à ce qui, malgré elle, la piquait encore au jeu ou, du moins, excitait fortement sa curiosité: nous voulons dire, le silence de Fernand et l'ignorance complète où Sylvestre paraissait être sur les intentions de son ami. Quelle est la femme pour qui la curiosité ne soit pas toujours un peu plus que de la curiosité? Madeline ne put donc résister à la tentation de sonder encore ce mystère, et se mit à questionner indirectement Sylvestre avec une sorte de résolution émue qui elle-même la troublait.

— Une chose m'étonne pourtant, lui dit-elle, c'est que vous n'avez pas l'air le moins du monde jaloux de Fernand.

— Jaloux? est-on jaloux quand on aime? lui répondit Sylvestre.

— Comment? vous n'êtes pas jaloux, monsieur? vous ne seriez point jaloux? Et qu'auriez-vous dit, monsieur, quand Fernand me plaisait, m'amusait, si je m'étais mis dans la tête de lui faire avouer que je ne lui déplaisais pas non plus? et que savez-vous s'il ne me l'a pas dit?

Il la regarda d'un air à la fois si étonné et si triste, qu'elle n'eut plus aucune envie de badiner avec ce cœur qui était si bien à elle et quelle retrouvait toujours si simple et si vrai.

— Ecoutez! reprit-il, je ne sais qu'une seule chose: c'est que je vous aime.

— Rien que cela? vous ne savez rien de plus? lui dit-elle, en le regardant de manière à lui faire oublier que ce qu'elle lui reprochait d'ignorer tout à l'heure, avait trait à Fernand.

XIX.

Un peu avant de regagner, à l'autre bord de la forêt, les longues prairies qui ramèneraient à Fontaineseulette, on fit une dernière halte dans une belle clairière, tout éclairée par la lune, et de laquelle partaient en tous sens de nombreux sentiers. Josué alla reconnaître celui qui les ferait parvenir le plus sûrement hors du bois et ne les conduirait pas, sous une apparence trompeuse, à quelque fossé sans pont, ou à quelque magnifique champ de roseaux, barrant fièrement le passage, les rangs serrés, la tête empanachée. Pendant ce temps, Lise et Sylvestre se mirent à chanter la ballade de la *Belle au bois*, non pas *dormant*, mais *rêvant* et *cherchant*. Comme elle est peu connue, nous croyons faire plaisir à quelques lecteurs de la transcrire. C'est un petit drame en trois tableaux, que l'on peut bien s'accorder en guise d'ombres chinoises, lorsqu'on vit à la campagne et qu'à la fin d'une promenade assez longue, on s'assied une dernière fois, en compagnie des vieux chênes, au rond-point d'une antique forêt.

Où va la belle,
Toujours au bois rêvant?
Qui cherche-t-elle?
Son chien noir court devant.
Où va la belle,
Toujours au bois rêvant?

1er TABLEAU.

Vêtu de soie,
Passe un riche seigneur.
Le chien l'aboie,
L'aboie et de grand cœur.
Vêtu de soie,
Passe un riche seigneur.

Le casque en tête,
Passe un fier chevalier.

Le chien l'arrête,
Et mord son destrier.
Le casque en tête,
Passe un fier chevalier.

En scapulaire,
Passe un moine savant.
Le chien le flaire,
Et passe comme avant.
En scapulaire,
Passe un moine savant.

Portant couronne,
Passe le fils du roi.
Le chien s'étonne;
La belle est sans effroi.
Portant couronne,
Passe le fils du roi.

Plus loin la belle
Au bois s'en va rêvant.
Qui cherche-t-elle?
Son chien noir court devant.
Plus loin la belle
Au bois s'en va rêvant.

— O simplicité des premiers âges! ô antiquité! ô généalogie! disait le tuteur de Madeline, enthousiasmé. Moines et chevaliers! J'aurais été un moine savant. Qui sait si je n'ai pas déjà vécu, atôme généalogique, dans le cerveau et sous le capuchon d'Albert-le-Grand?

2me TABLEAU.

Passe une dame,
Belle et d'un port altier,
Qui, dans son âme,
Se met à l'envier.
Passe une dame,
Belle et d'un port altier.

Passe une reine,
Que tous vont adorer,
Et, souveraine,
Qui ne fait que pleurer.

Passe une reine,
Que tous vont adorer.

Passe une fée,
Qui marmotte tout bas:
«Je t'ai coiffée
«De rose et de lilas.»
Passe une fée,
Qui marmotte tous bas.

Passe une abeille,
Qui seule lui fait peur.
Lèvre vermeille,
C'est bien mieux qu'une fleur.
Passe une abeille,
Qui seule lui fait peur.

Plus loin la belle
Au bois s'en va rêvant.
Qui cherche-t-elle?
Son chien noir court devant.
Plus loin la belle
Au bois s'en va rêvant.

— *Passe une dame*.... Enviez ! enviez ! belle cousine, disait le chevalier : c'est si doux d'envier : *Passe une abeille*.... Enviez ! enviez ! Fernand. — Oui, mais André ! que ferait notre pauvre André? disait tout bas Madeline à Lise, qui reprit d'un ton plus ému :

3me TABLEAU.

Passe un nuage,
Qui la voit et s'enfuit.
Son blanc visage
Eclaircirait la nuit.
Passe un nuage,
Qui la voit et s'enfuit.

Passe, invisible,
La Mort, toujours fauchant.
L'arme terrible
Laisse une fleur au champ.
Passe, invisible,
La Mort, toujours fauchant.

Passe, bien tendre,
Un chant doux et léger.
On croit entendre
La flûte d'un berger.
Passe, bien tendre,
Un chant doux et léger.

Passe, dans l'ombre,....
Personne... aucun témoin!
Et, comme une Ombre,
La belle passe au loin.
Passe, dans l'ombre,....
Personne... aucun témoin!

Passe un poète,
Qui fit cette chanson,
Tournant la tête,
En vain, comme un oison.
Passe un poète,
Qui fit cette chanson.

Le dirons-nous? oui, quoi qu'il nous en coûte. La jolie voix de Lise, devenue pensive au souvenir d'André, avait soutenu l'attention, sinon toujours l'intelligence, de Fernand; mais le gros cousin, qui avait bien corné, bien mangé et bien bu, hélas! le gros cousin s'était peu à peu endormi. Il était évident qu'il allait s'étendre tout de son long dans l'herbe, et y corner, cette fois, au naturel, si notre héros, se levant avec tout le monde, ne l'eût rappelé à lui-même en reprenant son refrain:

Dans les bois, dans les bois
On entend une voix:
Un soupir de colombe,
Ou de feuille qui tombe
Dans les bois, dans les bois?

Dans les bois, dans les bois,
On entend une voix.
Est-ce une Ombre éveillée,
Errant sous la feuillée,
Dans les bois, dans les bois?

Dans les bois, dans les bois,
On n'entend plus de voix.

D'arbre en arbre s'avance,
Seul, tout seul... le silence...
Dans les bois, dans les bois.

XX.

La nuit était assez avancée lorsqu'on fut de retour à Fontaineseulette : on se sépara donc, aussitôt arrivé, avec force recommandations réciproques de bien dormir : — Après la peur qu'ont eue ces messieurs, dirent les dames. — Peur! qui a eu peur? s'écria le chevalier : ma canne en est témoin, ce n'est pas moi. — Ni moi, dit Fernand. — Ni moi, murmura Josué. — Pour moi, je ne demande pas mieux que d'avoir toujours peur de la même façon, dit Sylvestre, à qui Madeline répondit par un regard souriant.

Il avait le cœur si plein et si bouillonnant, qu'il aurait voulu le verser sur l'heure dans celui d'un ami, mais qu'en même temps il craignait de le profaner en l'ouvrant à un autre, surtout (il se reprochait cette pensée), surtout à l'ironique Fernand. Il lui était si nouveau et si doux de se sentir comme tout inondé de joie, qu'il aurait voulu rester immobile sous ce bienheureux flot, sous ce rayon céleste, s'y cacher et s'y perdre tout entier ; car il lui semblait que le moindre mouvement de sa pensée risquerait de l'en faire sortir. Sylvestre se contenta donc de dire à Fernand, le soir même, que demain, avant qu'on se réunît, il voulait lui parler d'un sujet important. Son ami n'en put tirer autre chose, et n'eut d'autre ressource que de méditer sur cette vague ouverture fort avant dans la nuit.

— Eh bien? lui dit-il le lendemain, en prolongeant avec intention son premier bâillement du réveil.

— Eh bien!.... allons nous promener : répondit Sylvestre, décidé à consulter son ami, mais se trouvant pour cela un froid, une hésitation cent fois plus grande que la veille. Tout ce qui s'était passé depuis la scène avec madame de Préverenges, était-il bien vrai? n'était-ce point un rève? n'en avait-il rien exagéré? Et que lui avait dit Madeline, après tout? qu'elle avait été sotte avec lui (ce qui signifiait sans doute : froide et sévère, pour une amie); qu'elle l'aimait autrement : mais était-ce autrement, comme il l'entendait? qu'il fallait parler à M. de Montalègre : mais ce n'était probablement que pour lui demander la permission d'aimer Madeline;

il ne s'y opposerait pas, puisqu'enfin il ne pouvait pas s'y opposer, concluait le bon Sylvestre; mais l'épouser? oh! pour cela, sans doute, le chevalier n'y consentirait jamais.

Pauvre Sylvestre !... Aussi sa grand'mère eut-elle, dans ce moment même, un mouvement d'impatience qui faillit renverser son tabouret et la tasse de café qu'elle tenait d'une main, tandis que de l'autre elle continuait à mêler et remêler ses fils de dentelle sous ses vieux doigts décharnés.

Quand les deux amis furent hors de portée d'être entendus : — Il y a, dit Sylvestre, non sans quelque étranglement dans la voix, qu'il me faut aujourd'hui faire à monsieur le chevalier l'aveu que j'aime sa pupille, et je ne sais comment on s'y prend dans ces sortes de cas.

— Mais l'aveu est assez inutile, dit Fernand, déjà rassuré.

— Sans doute, mais il le faut, reprit Sylvestre.

— Eh bien! dit Fernand : — «Monsieur le chevalier, j'aime mademoiselle Madeline....»

— Après? demanda Sylvestre.

— Après? eh bien! — « Mon cher sauvage, j'en suis désolé: car vous sentez que la généalogie....»

— C'est vrai! observa tristement notre héros. Mais je pense pourtant, ajouta-t-il, que je dois lui dire autre chose.

— Eh quoi? demanda Fernand.

— Que sais-je? il faut peut-être lui avouer qu'elle m'aime ou, du moins, qu'elle me l'a dit: est-ce reçu, en cas pareil, de s'ouvrir à ce point? conseille-moi, Fernand.

— Elle t'a dit qu'elle t'aimait? s'écria ce dernier, stupéfait.

— Garde-moi ce secret, car je vois bien que je n'oserai jamais l'apprendre à personne qu'à toi, mon cher Fernand.

— Elle te l'a dit! répéta celui-ci.

— Elle me l'a dit : répéta Sylvestre.

— Qu'elle t'aimait, là, véritablement?

— Véritablement? je ne sais; mais elle m'a dit qu'elle m'aimait autrement.

— Autrement que?....

— Autrement que je n'aime ma grand'mère, ou toi, ou madame de Préverenges.

— Elle ne t'a donc pas dit qu'elle t'aimait d'amour ?...

— Non, c'est vrai, répondit Sylvestre; ce terrible mot n'a pas été prononcé.

— Alors, comme toujours, elle se moquait.

— Oh ! pour cela non, elle ne se moquait point, j'en suis sûr ! s'écria vivement notre amoureux.

— Autrement !... quelle plaisanterie! reprit Fernand au supplice. En effet, les jeunes filles vous aiment toujours autrement qu'on ne voudrait. Je te conseille de t'y fier.

— Le ciel me garde de lui faire injure ! Je me fie à tout ce qui vient d'elle, même à sa malice, puisque tu dis qu'elle en a. C'est seulement de moi que je me défie : voilà pourquoi j'hésite encore.

— Mais enfin que veux-tu que je te conseille ? si elle ne t'a dit que cela ?....

— Elle m'a dit autre chose encore, interrompit Sylvestre.

— Autre chose! Que diable, cette fois, peut-elle lui avoir dit ? a-t-on jamais vu un fou d'amoureux et un petit démon de coquette comme ceux-là? pensait Fernand qui, à bout de questions, attendait que son ami s'expliquât mieux.

— Elle m'a dit de te consulter, ajouta donc Sylvestre, voyant que Fernand ne l'interrogeait plus.

— De me consulter ? sur quoi ?

— Sur la manière de m'y prendre pour parler au chevalier.

— Elle t'a dit cela ! s'écria Fernand, les dents serrées.

— Elle a même ajouté que tu devais être expert en ces sortes d'affaires.

Fernand, alors, comprit tout, autant qu'il pouvait comprendre. — Vengeance de femme! se dit-il, furieux, mais cherchant encore à reprendre de l'espoir et à consoler son amour-propre. Vengeance de femme ! C'est à cause de cette petite niaise de Lise. Mais j'aurai néanmoins celle-ci, qui me le paiera ainsi de son côté, et si l'autre est assez folle de dépit pour me préférer réellement Sylvestre, moi aussi je me vengerai !

XXI.

Fernand tenait les yeux fixés à terre, pendant que Sylvestre complétait ses explications par quelques détails qu'il lui répugnait trop de donner pour les rendre bien clairs. Son ami l'écoutait, tour à tour rouge et blême, avec une froide rage, mais attentif encore à se contenir, à se persuader qu'il y avait dans tout cela beaucoup d'enfantillage et de caprice, de jalousie, de colère passionnée, et tâchant de voir même une sorte d'avertissement et de défi dans

cette idée, bien cruellement féminine, pensait-il, d'ordonner à Sylvestre de demander conseil à celui qu'elle seule savait être son rival. L'étourdie et volontaire espiègle aura voulu pousser l'amusement jusqu'à voir ce qui en arriverait. Elle aura cru être certaine de tenir jusqu'au bout tous les fils; car par là, elle le ramenait, lui, Fernand; et Sylvestre, en parlant au chevalier, découvrait enfin l'illusion où la perfide malicieuse l'avait entretenu. Tout n'était donc pas perdu, en agissant d'un bras ferme; il y avait même là l'occasion d'un coup de maître qui pouvait tout reconquérir. Ainsi calculait le rival de Sylvestre. La confiance de ce dernier prouvait aussi à Fernand que son influence sur son ami n'était point ébranlée, et qu'il avait ainsi conservé sa meilleure ressource contre lui. D'ailleurs, Sylvestre, ne cherchant pas à être plus heureux que son bonheur et dans sa répugnance à en parler, n'avait pas articulé positivement le mot de mariage. Fernand, par un reste d'espoir et un surcroît de froide et sèche volonté, se persuada donc que, s'il parvenait à gagner du temps, tout pouvait encore se réparer. Mais il fallait se hâter et, principalement, éloigner Sylvestre à tout prix. Le moment était venu d'employer un moyen extrême que Fernand tenait en réserve, qu'il avait médité, qui lui était pénible, il est vrai, qui humiliait son amour-propre, mais qui lui rendait tout d'un coup trop de chances pour qu'il fît la sottise de ne pas s'y résoudre en temps convenable. La longue habitude qu'il avait du caractère de son ami lui faisait juger ce moyen infaillible, surtout en l'absence de cette grand'mère, que Fernand avait à peine entrevue et qu'il détestait. Toutes ces réflexions se pressaient, s'appuyaient dans son esprit, à mesure que Sylvestre avançait dans sa confidence; quand il l'eut terminée, Fernand lui dit avec une sorte d'émotion que rendit effrayante pour Sylvestre son accent glacé :

— Eh bien! sois heureux, tu l'emportes, sans t'être jamais aperçu que ton bonheur se composait du mien, que tu as brisé! Mais voilà la vie, comme dit ta grand'mère. Moi aussi, j'aime, j'aimais Madeline : c'est ma dernière consolation de le dire, et tu peux bien me le permettre, puisque, malgré mille indices que mon amitié pour toi et mon respect pour elle m'empêchaient de rendre plus clairs, tu n'as jamais su t'en apercevoir.

— Toi! tu l'aimes! s'écria Sylvestre hors de lui, et ne pouvant douter, à l'accent de Fernand, de la réalité de cette passion se-

crète qui faisait tout-à-coup explosion. Tu l'aimes ! et tu ne m'en as rien dit ! Elle, il est vrai... mais non, ajouta-t-il, en se reprenant, sans faire attention qu'il en disait beaucoup plus, — elle m'a dit seulement qu'une fois tu lui plaisais assez.

— Tu le vois ! reprit Fernand avec une exclamation sinistre ; mais presque tenté de rire intérieurement d'une révélation qu'il se hâta de mettre doublement à profit pour la réussite de son plan et pour la consolation de sa vanité : — Je lui plaisais ! sans toi, elle m'aurait aimé ! ou plutôt, oui, moi aussi, elle m'a aimé autrement que tout le monde, comme toi, mieux que toi peut-être, puisque la coquette m'a aimé le premier. Je ne pouvais pas te le dire, n'étant, non plus que toi, sûr de rien : j'attendais ; j'espérais ; je me suis même occupé de Lise et de Mme de Préverenges, pour n'avoir pas l'air trop ridiculement empressé, pour essayer aussi de me délivrer de ce malheureux amour et voir si je ne réussirais pas à m'attacher ailleurs, enfin que te dirai-je ? pour la forcer à se décider : et qui sait si je n'y ai pas réussi trop bien ? si, en te donnant cet ordre cruel, elle n'a pas voulu nous congédier l'un par l'autre, et se rire de nous deux ? voilà où ton aveugle entêtement nous a conduits ! Tu as voulu venir à Fontaineseulette, malgré tout ce que j'ai essayé de te faire entendre pour t'en détourner. Cela ne pouvait te rendre heureux ; car le chevalier, vois-tu ! je le connais de longue date et il m'a déjà lâché certains mots.., le chevalier ne consentira jamais : mais, à moi, cela pouvait me nuire ; ton malheur pouvait entraîner le mien. Cependant je m'y suis soumis. Et toi, après n'avoir su te douter de rien, après n'avoir rien vu, rien compris, voilà que tu ne sais pas même me rien cacher. Je croyais au moins avoir un ami, je n'en ai plus. Il ne me reste qu'à fuir, qu'à m'aller jeter là-bas dans le torrent ; car toi-même, je t'en fais juge : quand on l'a aimée, comment supporter de la savoir à un autre ? comment vivre en ne pouvant plus l'aimer ?

XXII.

Fernand avait réussi, et ce n'était pas lui, c'était le pauvre Sylvestre qui fuyait. Il avait quitté brusquement son ami, se frappant le front et marchant à grands pas ; enfin il disparut dans les premiers taillis, remonta le lit du torrent, et courut tout le reste du jour par vaux et par monts. O ma grand'mère, ô ma grand'mère !

c'en est fait cette fois! répétait-il tout seul, allant à l'aventure, gravissant les pentes et les cimes, appelant les rochers ses amis, et donnant le nom de frère aux oiseaux. Ah ! si du moins, pensait-il, je pouvais monter, monter toujours de montagne en montagne, et ne redescendre jamais!

Mais, ici-bas, les montagnes même ont un bout, et souvent aussi il vaudrait mieux ne pas voir en quoi il consiste, comment se terminent leurs cimes. Mais l'homme a une curiosité frénétique, qui le porte à chercher la fin de tout et souvent cette fin, ce rien, ce néant, ce vide, il le trouve.

A force d'errer sans but, lassé, mais non calmé, Sylvestre se trouva, vers le soir, au coin d'un bois où il vit tout-à-coup devant lui, assis sous un arbre, et appuyé sur sa cognée, un jeune bûcheron qui pleurait.

— Toi qui pleures, lui dit Sylvestre, ému de pitié, veux-tu que je sois ton frère et ton ami! emmène-moi dans la montagne, et je pleurerai avec toi.

Le jeune bûcheron releva la tête; mais à peine eut-il envisagé celui qui l'appelait ainsi, que, sautant sur ses pieds et prenant sa hache, il courut à lui. Il était grand et fort. Mais Sylvestre, lui saisissant le bras, finit par le désarmer et, jetant la cognée à travers la forêt : — Que t'ai-je fait ? lui dit-il : tiens ! si tu veux ma bourse, prends-la ; mais il n'est pas besoin de m'assassiner.

Le jeune bûcheron, laissant la bourse dans l'herbe sans même la regarder, fixait sur Sylvestre des regards farouches. — Je suis André, lui dit-il : comprenez-vous maintenant ? Vous m'avez pris Lise, Lise qui m'aimait. Mais nous nous reverrons : je saurai bien vous retrouver ! — Et il s'élança dans la forêt, laissant notre héros confondu de ce nouvel événement.

Je ne fais que des malheureux! disait Sylvestre. Voilà maintenant cet André qui m'accuse, fort à tort il est vrai ; mais enfin il voit en moi la cause de son malheur, comme Fernand. O ma grand'-mère, qui me disiez que j'étais né pour être aussi heureux qu'on peut l'être en ce monde, je ne le suis au contraire que pour faire participer les autres à mon esprit de mésaventure et pour gâter mon bonheur. Mais puisque ma destinée est de n'être qu'un vrai sauvage, soyons-le tout-à-fait! O ma bonne grand'mère! vous, du moins, vous pouvez m'aimer sans crainte, et je n'aurais jamais dû vous quitter.

XXIII.

Tout en se parlant ainsi à lui-même dans le délire de la passion et de la fièvre, Sylvestre, à la nuit tombante, se trouva devant une maison écartée, à la porte de laquelle un homme était assis tout seul et pensif, sur un banc. C'était l'homme au mélancolique regard et au long nez trois fois déplorable. Reconnaissant dans Sylvestre le jeune étranger qui lui avait tendu si cordialement la main au chalet, et lui voyant un air égaré, il s'approcha de lui et, d'un air affectueux, il lui demanda s'il pouvait lui être utile, s'il avait peut-être perdu son chemin.

— J'ai tout perdu! s'écria Sylvestre, qui fit mine de vouloir s'éloigner; mais, au même instant, il tomba, épuisé, sur le gazon. Celui qui était venu au devant de lui, le prit à moitié dans ses bras, et l'introduisit dans une chambre très-propre, quoique rustiquement meublée; là, il le fit asseoir sur un petit lit, recouvert de serge verte, afin de servir en même temps de canapé pendant le jour, selon l'usage des campagnards aisés.

— Faites-moi l'amitié de vous reposer, lui dit le propriétaire de la maison : je vais chercher de quoi vous rafraîchir.

— Non, non, lui dit Sylvestre qui, déjà touché au fond de ces témoignages d'intérêt, ajouta : Restez, vous, vous plutôt! vous êtes homme, et vous paraissez triste, c'est vous plus que toute autre chose qu'il me faut.

Le campagnard sortit néanmoins. Il rentra bientôt, tenant d'une main une bouteille de vin vieux, de l'autre une carafe d'eau fraîche et, allant et venant, arrangeant la table lui-même, il y plaça tout ce qu'il fallait pour un champêtre souper. Mais Sylvestre ne voulut rien prendre, quoique son hôte, pour tâcher de le décider par la politesse et l'exemple, se fût mis à table et eût commencé de manger. Au bout d'un instant, Sylvestre se versa seulement coup sur coup quelques verres d'un vin capiteux, qui l'excita toujours plus, mais sans le moins du monde le troubler. Puis ses yeux s'étant portés par hasard sur un assez joli bureau de bois de cerisier qui était dans la chambre, il l'ouvrit, y trouva tout ce qu'il cherchait et, de cette écriture ferme et longue, dont Madeline lui avait dit un jour que les jambages ressemblaient à la canne du chevalier, il traça rapidement ces mots :

« Adieu ! Fernand vous aime ; il vous plaisait et il vous aimait avant moi. Il vous rendra plus heureuse. Lui aussi ne pourrait supporter la vie sans vous : c'est à moi de mourir, et c'est ce que je serai bientôt, s'il plaît à Dieu ! Ne vous reprochez point ma mort ; pardonnez-la moi, au contraire ; car c'est de moi seul, et dites-le bien à M. le chevalier, que, généalogiquement, tout le mal est venu. Mais comment se fait-il que ce ne soit pas moi qui vous ai aimée le premier, puisqu'il me semble que je vous ai toujours aimée ? Enfin, le sort l'a voulu ainsi. Adieu ! adieu ! consolez ma grand'mème.

« Votre pauvre sauvage. »

Il cacheta ce billet, y mit l'adresse de Madeline et, sur l'enveloppe, celle du chevalier ; le maître de la maison appela l'un de ses jeunes garçons de ferme ; Sylvestre lui dit de porter sur-le-champ cette lettre à Fontaineseulette, où l'on pouvait se rendre en une heure de descente par les sentiers ; puis il se rassit vers la table, et appuya son front brûlant dans ses mains.

Son hôte le regardait tristement en silence. — Vous ne me dites rien ? lui dit tout-à-coup Sylvestre, sans se relever.

— Je ne sais rien de vous ; je ne pourrais que vous parler de moi, et ça n'en vaut pas la peine, répondit le campagnard mélancolique.

— Je vous aimerais pourtant, vous, si je pouvais encore aimer.

— Oh ! non ; je ne puis pas être aimé, moi ;... je suis si triste.

— Oui, c'est bien ça ! dit Sylvestre, répondant à ses propres pensées ; oui, il n'y que cela, il faut être triste ; on ne peut être que triste. Nous sommes tristes, nous deux.

— Vous avez tout perdu, continua son interlocuteur, et moi je n'ai rien à perdre : ni famille, ni enfans ; quelle femme voudrait de moi ? ce serait ce petit domaine et non pas moi qu'on épouserait. Une pourtant.... (il y a déjà bien des années, car je commence à vieillir). Elle venait tous les jours se promener en automne le long de ce petit bois. Nous avions fini par nous parler et par faire connaissance. Je l'accompagnais jusqu'au bout du sentier. Un soir.... (ah ! qu'elle était belle ! blanche et pâle comme la neige, un couchant d'hiver) un soir, elle me prit la main et m'appela son ami. Mais le lendemain elle ne revint pas. Elle était partie pour toujours.

— Elle n'était pas de ce pays? dit Sylvestre.

— Ni de ce pays, ni de cette terre non plus. On l'avait envoyée ici pour changer d'air ; mais il lui fallait l'air du ciel. Pourtant elle regrettait cette vie. Elle me l'a dit! ajouta le solitaire, perdu à son tour dans ses souvenirs.

Sylvestre, se levant, le serra dans ses bras. — Adieu! lui dit-il : j'ai besoin de marcher, de courir. Je ne puis tenir en place, même ici.

— Laissez-moi aller avec vous, lui dit son hôte dont le regard, humide et plus animé, révélait une profonde émotion, mais moins pénible à voir que l'air de tristesse habituelle qu'elle vint remplacer un moment.

— Non; adieu ! Si je ne meurs pas bientôt, je reviendrai, lui dit Sylvestre. — Et, rentrant dans la prairie qui entourait la maison, il se remit à errer dans la nuit.

Son hôte le suivit quelque temps; mais, sentant qu'il serait inutile de vouloir l'arrêter, il se contenta de gagner un petit monticule, d'où, à la clarté de la lune, il vit encore quelque temps Sylvestre errer dans les prés, puis enfin disparaître au tournant des forêts.

— C'eût été un ami! dit le pauvre mélancolique, en regagnant tout seul sa maison, dont il referma la porte sur lui.

XXIV.

On ne savait que penser de l'absence de Malessert à Fontaineseulette. Fernand, sans autre explication, avait remarqué qu'il était ainsi fait, que souvent il partait, sans mot dire, pour deux ou trois jours. On attendit jusqu'au soir, et on allait envoyer à sa recherche, lorsqu'arriva le messager. Il fit de Sylvestre une description fantastique, dans laquelle il le dépeignait allant à travers champs et se frappant la poitrine, comme M. le ministre, dit-il, quand il apprend son sermon le long du sentier. Madeline lisait et relisait le billet. Enfin, elle le déchira avec un mouvement de colère, ses beaux yeux se remplirent de larmes et, frappant du pied, jetant la canne de son tuteur par la fenêtre, elle se retira dans sa chambre, fit appeler Josué et lui dit: — Je ne me fie qu'à toi: toi seul peux me sauver. Sylvestre est par la montagne; il veut se tuer, pour ne pas faire, dit-il, le malheur de son ami Fernand : toi, tu sais ce qui en

es. Fais courir à sa recherche, ramène-le moi, ramène-moi mon Sylvestre; dis-lui tout, Josué, tout ce que tu m'as appris; envoie des gens de tous les côtés, et cours, cours toi-même autant que tes vieilles jambes te le permettent, cours bien vite, toi qui es fidèle, toi qui agis et qui ne parles ni ne te vantes jamais! — Elle se jeta au cou du vieux serviteur, l'embrassa, puis, le poussant hors de sa chambre, elle s'y enferma à double tour, et se mit à écrire à Sylvestre, l'appelant perfide, ingrat, odieux, mais déchirant à mesure tout ce qu'elle écrivait.

Pendant ce temps, Josué expédiait dans toutes les directions tous les gens de la ferme pour avoir des nouvelles du fugitif. Il envoya même jusque chez ce montagnard qui les avait hébergés au retour de la montagne, pensant que Sylvestre, qui seul, au gré de Josué, avait bien apprécié la singulière, mais cordiale hospitalité de leurs hôtes, se serait peut-être retiré chez eux. Josué lui-même, et le vieux chevalier, et madame de Préverenges, allaient à tout instant à l'un des bouts de la prairie, pour voir s'il n'arrivait point de bonnes nouvelles, si l'on n'apercevait rien. Fernand parfois les accompagnait. — On a tort de s'inquiéter, disait-il: vous le verrez, comme le jour de la chasse au faisan, reparaître au moment qu'on n'y pensera plus. — On y pensait très-bien, monsieur! lui dit Madeline, comme il répétait son propos dans le salon, où elle était rentrée un moment. — Avouez, dit madame de Préverenges à Fernand, quand l'impétueuse jeune fille fut ressortie, avouez que vous espérez de toute votre âme que nous ne le reverrons pas de longtemps! Et de ce même air fin et déterminé qu'elle avait pris une fois avec lui, elle le menaça gracieusement de la main, comme sur le bord du petit lac.

XXV.

Cependant il était près de minuit que personne n'avait rencontré Sylvestre, si ce n'est, effectivement, le pieux montagnard qui, sur le message de Josué, descendait en toute hâte à Fontaineseulette, une grande lanterne à la main. Il reconnut notre héros, en le croisant dans un sentier. Or, comme Josué, à qui il s'était ouvert avant de parler à Fernand, lui avait écrit avec son laconisme ordinaire: « C'est votre sauveur! aidez-nous à le chercher, on ne sait ce qu'il est devenu! » il dit à Sylvestre en le reconnaissant dans l'obscurité: — Vous cherchez aussi votre ami: mais il n'est pas de ce côté.

— Quel ami? dit Sylvestre.— Celui qui était avec vous l'autre jour. — Qui? Fernand?— Oui, répondit le montagnard, voyant que c'était le nom de celui auquel il avait fait son récit. — Ah! mon Dieu, que lui est-il arrivé? demanda Sylvestre.— Quoi! vous ne le savez pas? Vous ne venez donc pas de Fontaineseulette. Il lui est arrivé un malheur; on ne sait ce qu'il est devenu. — Et le montagnard poursuivit rapidement son chemin.

Ces mots jetèrent un nouveau trouble dans l'âme ébranlée et malade de Sylvestre. Il se persuada toujours plus qu'il était né pour désespérer tout le monde et lui-même, et qu'il avait fait le malheur de Fernand, en voulant se sacrifier pour lui. Le calme frais de la nuit, la sereine clarté des étoiles et le mouvement d'une marche sans but lui rendaient seuls un peu supportable l'orage ardent qu'il portait dans son sein. Se laissant donc guider par les mille sentiers qui s'entrecroisent sur la pente fleurie des monts, tantôt s'éloignant, tantôt, sans s'en apercevoir, revenant sur ses pas, il continua d'errer ainsi aux alentours de Fontaineseulette jusque vers le matin.

XXVI.

Comme on le cherchait plus avant dans les montagnes, on ne le trouva pas. Les messagers revinrent un à un sans nouvelles. Tout le monde était allé se coucher. Josué seul veillait encore. Ayant cru entendre quelque bruit, il descendit au jardin et, se glissant derrière la charmille, il vit Sylvestre assis sur un banc, profondément absorbé et la tête appuyée dans ses mains.

Quoique Josué eût depuis long-temps acquis l'habitude de ne plus rien dire mal à-propos, attendu qu'il ne disait presque plus rien, il eut peine à se contenir, à ne pas faire au moins claquer ses doigts de surprise et de satisfaction, avec un houm! qui eût risqué d'éveiller les légers échos de la nuit. Il y parvint cependant et, penchant sa tête grise, serrant les lèvres, rabaissant sa haute taille encore plus que de coutume, il se retira à pas de loup et à reculons, comme le chasseur qui a vu sa proie se retire devant elle, mais pour mieux revenir. Il monta vite dans la chambre du chevalier, qui s'était jeté tout habillé sur son lit, et lui dit à l'oreille :

— Pour cette fois, nous le tenons.

— Qui donc? Le sauvage?

— Monsieur Sylvestre.

— Eh bien ! fais-le monter, et souhaite-lui une bonne nuit ; car, pour moi, je n'en puis plus. Il nous racontera son aventure demain matin.

— Le colonel ne l'entend pas ainsi.

— Et que veut-elle encore, cette petite folle, puisque le Sylvestre est retrouvé ?

— Il est revenu au gîte, mais cela ne veut pas dire qu'il soit pris. Si l'on n'y va pas avec précaution, il s'effrayera, et nous le manquerons. Laissez-moi faire ! J'ai mon plan. Allez seulement prévenir mademoiselle ; descendez avec elle par derrière, et allez tous deux faire sentinelle à l'entrée de la terrasse, sous le mur, pour que monsieur Sylvestre ne s'échappe pas avant que j'aie tout disposé. Dites au colonel que je réponds de tout.

Le bon chevalier n'y comprenait rien ; mais, dans son système de la généalogie des discours et harangues combinées avec les plans de bataille, il y avait un petit article, écrit en grandes lettres, plus grandes encore que celles de Sylvestre, et qui disait : QUAND CE N'EST PAS LE MOMENT, NE PAS FAIRE D'OBJECTIONS. Il se hâta donc d'aller prévenir sa pupille. Madeline, jetant sa mante sur ses épaules, le suivit dans l'ombre en silence ; plus belle et plus pâle que l'étoile, quand elle semble glisser, entraînée par un petit nuage bizarre, et se cacher avec lui derrière la montagne, aux premières lueurs du matin.

XXVII.

Josué, pendant ce temps, avait couru éveiller sa nièce.

— Lise, lui dit-il, tu es une brave fille, mais tu aimes trop à badiner avec ce beau séducteur de Fernand. Ce soir même il t'a embrassée, comme vous descendiez le petit bois en revenant de voir sur la hauteur si l'on n'apercevait pas M. Sylvestre. Vous marchiez au tout petit pas, si bien que M. le chevalier et madame de Préverenges vous avaient devancés. J'étais là, derrière un rocher, à cueillir une herbe pour ta mère malade. Quand vous avez été près de moi, je n'ai pas eu de peine à me cacher, et à vous laisser croire que la lune seule vous regardait. Il t'a embrassée : est-ce vrai ?

— C'est vrai ! dit-elle aussitôt ; il m'a surprise comme je me baissais pour détacher une épine qui s'était accrochée à ma robe ; mais c'est la première et l'unique fois...

— Au moins à ma connaissance, dit Josué, quoique j'aie eu souvent l'œil sur vous, et l'oreille aussi, sans que vous vous en doutiez.

— Quand je me suis relevée, poursuivit-elle, j'ai eu bonne envie de le pousser dans le torrent.

— Je ne me rappelle pas l'y avoir vu tomber, dit l'oncle, ni même que vous lui ayez fait un bien grand prêche, mademoiselle, à ce beau monsieur.

— A quoi bon prêcher, puisque le mal était fait? ne m'avez-vous pas dit cent fois, mon oncle, que c'était augmenter le mal et gâter le bien que d'en parler?

— Oui, mais, après t'avoir embrassée, il t'a dit ces propres paroles, qui m'auraient empêché de fermer l'œil, M. Sylvestre fût-il revenu : en les remémorant un peu, je les ai aisément retenues; tu vas voir, je t'en fais juge. « C'est si agréable, n'est-ce pas ? de se » promener par une belle nuit! Voulez-vous que nous retour- » nions voir là-haut comme la lune est belle, et si ce pauvre Syl- » vestre ne revient pas? Quel grand mal y aurait-il à refaire en- » semble cette petite promenade? personne n'en saura rien: on » n'est occupé que de Sylvestre, et, quand on l'aura attendu toute » la nuit, on ne fera qu'un somme jusqu'au matin. Une heure après » que tout le monde se sera retiré, je vous attendrai sous la char- » mille: aurez-vous bien encore cette cruauté de m'y laisser seul » périr de froid et d'ennui? » —Tu vois, poursuivit l'oncle, que ce n'est pas une si grande affaire de savoir en conter aux jeunes filles; cela s'apprend par cœur, mon enfant, et il me semble que, pour une cervelle aussi racornie que la mienne, je n'ai pas trop mal récité ma leçon : mon vieux régent lui-même, Simon Chatagne, en aurait été content.

— Vous savez tout, mon oncle, dit la belle Lise, d'un air qui n'avait d'ailleurs rien d'embarrassé; et, ajouta-t-elle, si vous ne parlez pas, vous écoutez bien.

Josué se fit une grimace d'approbation à lui-même, après quoi il reprit:

— Et tu comptes sans doute aller à ce rendez-vous, puisque, malgré mes bonnes oreilles, que tu trouves trop longues, je n'ai pas pu entendre que tu aies dit: non. Il est vrai que vous vous êtes éloignés.

— A quoi bon le dire, puisque j'étais bien décidée à ne pas y aller? vous voyez que je dormais.

— Mais il ira, lui, s'il n'y est déjà, car voici le moment: il est deux heures du matin, et il y a précisément une heure qu'excepté

moi, qui avais éteint ma chandelle pour mieux veiller dans mon coin, tout le monde est couché.

— J'espère bien qu'il n'y manquera pas, dit-elle d'un petit air de reine de village, sûre de son fait : il fera une belle promenade pendant la nuit ; cela le rafraîchira.

— Lise, reprit l'oncle, tu es une brave fille ; mais il faut aller à ce rendez-vous, c'est moi qui le veux.

— Oh ! s'écria-t-elle, vous êtes fou, mon oncle ! laissez-moi dormir.

— Il faut y aller, te dis-je : je serai là, ne crains rien.

— Mais enfin que prétendez-vous, mon oncle, et que dira André, qui m'en veut déjà à cause de lui ? — c'est-à-dire à cause de M. Sylvestre, à qui il attribue, je ne sais pourquoi, tout ce que m'a dit, ou voulu dire, M. Fernand ; car, pour M. Sylvestre, M. le chevalier a bien raison de l'appeler un sauvage : il n'a jamais osé me dire le moindre petit mot, le pauvre garçon !

— André sera content, et vous aurez tout mon bien ; après ma mort, s'entend. Mais il faut d'abord que je sache ce que te voulait ce Fernand, et quels sont ses projets : je me défie de lui ; il pourrait nous nuire, il est bon d'avoir de quoi le tenir en respect au besoin. Ainsi, viens, ma fille, dépêche-toi. Je resterai à portée de vous entendre : tu m'appelleras, s'il devient insolent. Mais tâche de lui faire dire un peu ce qu'il prétend.

— Quelque chose de beau, fit-elle en rougissant. Je sais aussi toutes ses phrases par cœur. Mais j'irai, puisque vous le voulez, ajouta-t-elle, en ayant l'air d'obéir, mais cédant, au fond, à un sentiment de curiosité et d'intrigue qu'elle n'était pas fâchée de contenter, puisqu'elle pouvait le faire, non seulement sans risque (elle se chargeait de ce point), mais en tout bien tout honneur.

Elle s'ajusta donc à la hâte, pendant que son oncle observait tout par les fentes des volets, mit sa coiffe et son petit chapeau, acheva de se faire jolie en un tour de main, et se rendit sous la charmille, où elle arrivait à peine qu'elle entendit les pas de Fernand.

XXVIII.

— Ah ! ma belle, ah ! ma reine ! lui dit-il, en lui prenant la main avec une expression enflammée : ma toute belle et chère Lise, qui veux enfin être à moi ! mon cœur me le disait bien.

— J'ai peur, lui dit-elle : et si l'on savait....

— On ne saura rien. Viens ! viens ! tout est sombre ; et je t'aime, je t'aime d'amour.

— Oui, vous dites tous comme cela, et messieurs et paysans : laissez-moi ; allez-vous-en ! je suis venue vous dire de vous en aller. Est-ce qu'un beau monsieur comme vous pourrait aimer une pauvre fille comme moi ?

— T'aimer ! mais je t'aime à la folie, je n'ai personne aimé comme toi. — Et lui passant le bras autour de la taille, il voulut l'embrasser.

Elle le retint ; mais, entendant comme un pas léger qui frôlait l'herbe de la prairie adjacente : — C'est mon oncle, pensa-t-elle : ma foi ! c'est à lui de me protéger. — Se rapprochant donc de Fernand, elle s'appuya presque sur lui, riant dans l'ombre, attendant ce qui allait arriver.

— Je t'aime ! répétait-il : ne veux-tu pas m'aimer ?

— Mais c'est vous qui allez épouser mademoiselle, puisque M. Sylvestre est parti, et je ne serai qu'une pauvre fille abusée....

— Tu es bien plus belle que ta maîtresse, et tu sais nos conventions. C'est toi qui seras la vraie maîtresse, elle, la servante, dit-il effrontément, en voulant l'entraîner. D'ailleurs, l'épouser, ajouta-t-il, ce n'est pas encore fait.

— Non ! ce n'est pas encore fait ! répéta une voix.

— Oh ! mon oncle ! fit Lise ; et elle s'enfuit.

— Par ma grand'mère ! ce monde est un vilain monde, et ce qu'il appelle de l'amour le rend encore plus laid ! s'écriait au même instant Sylvestre, en s'élançant dans la charmille : — Viens ici, Fernand !

Mais Fernand était aux prises avec un vigoureux jeune homme qui, arrivant par la prairie comme Sylvestre par le jardin, s'était aussi élancé de son côté.

— Vous me rendrez raison, beau Sylvestre, criait le dernier venu, qui n'était autre qu'André. Vous me rendrez raison ! — Et il saisit brutalement au collet Fernand, qui essayait en vain de se dégager.

Josué, élevant en l'air un grand flambeau résineux, arrivait aussi sur le lieu de la scène, se contentant, sans mot dire, de l'éclairer.

Madeline, attirée par le bruit, ne tarda pas non plus à se montrer, escortée du chevalier en équipage de nuit.

— Oh ! pardonnez-moi ! s'écria Sylvestre, en se jetant à ses pieds. J'étais un insensé; mais je croyais aussi à l'amitié. Fernand est devenu indigne de vous, et moi je n'en ai jamais été digne, je ne le serai jamais.

Elle ne lui en laissa pas dire davantage, et se jeta si impétueusement dans ses bras, qu'elle fit sauter dans les airs la canne modératrice, qui y fit plus de cabrioles qu'un jeune poulain mis en liberté.

— Ce n'est pas lui! dit André, furieux, en voyant le visage de Fernand.

— Si ! c'est bien lui, mon garçon, mais voilà comme il ne faut pas croire tout ce qu'on chante, ni les apparences, lui dit Josué, qui ajouta : — Lise est une brave fille et qui aura un beau bien : je réponds de tout, mon garçon, et, dès que tu le voudras, vous serez mariés. Mais lâche-moi ce beau monsieur, tu vas lui déchirer ses habits.

— Malessert ! tu me rendras raison de ceci, dit Fernand.

— Certainement ! lui répondit notre héros, quoique ce soit folie de rendre raison à un fou.

— Un fou ! sans aucun doute, puisqu'il est amoureux, observa tranquillement le joyeux chevalier. Mais, à ce compte, vous l'êtes aussi, mon cher sauvage, et la petite folle entend bien que vous le soyez toujours. Puis, Fernand, il vous faut d'abord rendre raison à cet autre fou d'André, car tout le monde s'en mêle, à ce que je vois, et il n'y a ici que moi de sage; messieurs, je vous en prends à témoin, il n'y a ici de sage que moi! c'est pour cela que je suis en bonnet de nuit : ce qui n'empêche pas, ajouta le chevalier d'un ton grave, que je ne vous rende aussi raison, Fernand, si vous le voulez.

— C'est un guet-à-pens ! s'écria encore ce dernier.

— Oui, mais à corsaire corsaire et demi, et tel est pris qui croyait prendre, lui répondit le sentencieux chevalier. Ma foi, mon pauvre Fernand, c'est fini de votre vie de garçon! vous ne serez jamais philosophe, il ne vous reste plus qu'à vous marier.

Fernand s'éloigna sans rien répliquer. On était au petit jour. Madeline tenait les mains de Sylvestre dans les siennes comme si elle eût peur de le perdre encore une fois, et, riant et pleurant, lui reprochant d'être si pâle et si défait, elle lui demandait s'il voulait encore la quitter.

— Il ne vous quittera pas plus que ma canne, lui dit le chevalier, qui avait couru après celle-ci et la serrait dans son poing : mais allons nous coucher, ou plutôt déjeûner, car voilà une belle nuit de perdue, au moins pour moi qui n'ai pas même eu le temps de résoudre en songe deux problèmes, et de creuser un peu les abîmes de mon oreiller.

XXVIII.

Il était, en effet, le petit jour, et l'aurore commençait à égayer le front du rustique manoir, lorsque arrivé au bas de la pente, Fernand, malgré lui, se retourna pour voir Fontaineseulette une dernière fois. — A quoi sert d'avoir de l'esprit? dit-il en regardant : les simples auront toujours le dessus.

Cette réflexion commença de le relever à ses propres yeux, et d'un pas plus vif il reprit le sentier. Arrivé au détour de la montagne, il s'assit. Il réfléchissait aux divers événemens de sa vie : — Je tiens bien le jeu, pensait-il : mais je n'ai pas la chance pour moi. Je n'ai pas même une grand'mère, comme ce nigaud de Sylvestre. Mais je puis faire encore une fin convenable : je vivrai plus petitement, mais je saurai bien me moquer d'eux.

— Eh! mon cher monsieur, lui dit tout-à-coup un passant, qu'il reconnut pour leur hôte montagnard. Que faites-vous là? on vous cherche partout ; et Josué m'a chargé de vous dire de revenir bien vite, en ajoutant (ce sont ses propres termes), que *vous vous trompiez, que vous n'aviez qu'à revenir, qu'on ne vous en voudrait pas.*

Telle était, en effet, la teneur, plus ou mois énigmatique, des instructions que Josué avait jugé prudent de donner à ses messagers.

— Venez donc! vous avez l'air malade, lui dit le montagnard ; qui craignait que le jeune homme n'eût plus sa tête à lui, et qui prit un air fin en tournant ainsi son idée. Venez donc! ajouta-t-il : je vous reconduirai.

Fernand, étonné, mais voyant bien que le montagnard parlait sérieusement, n'y comprenait rien. Le dépit, la colère ne faisaient que rendre sa préoccupation plus profonde. Il ne répondit pas et, perdu dans ses réflexions, cessa même de regarder le montagnard. Celui-ci demeurait toujours là, impassible, guettant le jeune homme du coin de l'œil, avec un mélange de cu-

riosité, de défiance et de désir de lui être utile. Un petit vieillard ferme et vert, au nez crochu, à la tête argentée, descendit de voiture sur la grande route voisine, et s'avança par le sentier. Quand il fut près d'eux, il leur demanda si ce n'était pas là le chemin qui conduisait à Fontaineseulette, et s'il n'y trouverait pas un M. Malessert : un bon jeune homme, dit-il, un de mes amis, avec lequel je suis en affaires; je viens tout exprès pour le voir. Sur la réponse séchement affirmative de Fernand, le petit vieillard se dirigea aussitôt vers la pente, qu'il se mit à gravir d'un pas de vingt ans.

Une réflexion subite traversa l'esprit de Fernand. — C'est lui, pensa-t-il, c'est ce vieil avare, c'est le petit homme d'argent! Mais que peut-il vouloir à Sylvestre? Ils ne se sont jamais entretenus d'affaires qu'une seule fois, et encore dieu sait comment! Le château serait-il adjugé? (J'avais tout oublié à Fontaineseulette.) Mort et passion! ce serait donc à Sylvestre, puisque ce vieux limier qui flaire la fortune partout où elle fait son gîte, court vers lui de si grand matin.

Fernand se remit donc à questionner le bon montagnard, lequel eut toujours soin de se tenir sur la défensive dans ses réponses. Après l'avoir fait causer un moment, Fernand, voulant croire à un moyen de réconciliation qu'il n'était pas dans son caractère froid et calculateur de refuser : — Qui quitte la partie la perd, — dit-il avec un dernier effort de résolution, et il se détermina à reprendre le chemin de Fontaineseulette.

XXIX.

Le petit homme d'argent y était déjà arrivé. Demandant aussitôt M. Malessert, on le lui montra dans la cour, où Sylvestre, en effet, tenait par la main l'homme triste, son hôte de la veille, qui s'était aussi acheminé de son côté pour avoir des nouvelles.

— Venez avec moi, lui disait Sylvestre : venez! je suis heureux, à présent. Venez vers elle; je lui ai déjà parlé de vous; elle vous aime aussi.

— Non, lui répondit le mélancolique; mais vous viendrez tous deux chez moi, n'est-ce pas? surtout quand vous aurez du chagrin. — Et serrant la main de Sylvestre, malgré tout ce que put essayer encore ce dernier pour le retenir, il s'éloigna de son pas triste et lent.

XXX.

Dès qu'il fut seul avec notre héros, — Monsieur, lui dit le petit homme d'argent, entrant aussitôt en matière, monsieur! je me fais vieux, je veux me retirer des affaires: je vous dirai même en confidence que je songe à me marier, si je trouve une femme qui me plaise. Je sais qu'à mon âge je ne puis pas prétendre à la fortune: aussi, pourvu qu'on soit économe, sage et encore fraîche et jolie, hé! hé! j'adore la beauté, il y aura moyen de s'entendre. J'ai donc fait mes réflexions, et, comme vous m'avez paru franc et loyal l'autre jour, je vous avouerai que je regrette un peu de m'être dessaisi de ces billets. Ce château me conviendrait bien pour retraite sur mes vieux jours. Il n'est pas dans le goût moderne, et un jeune ménage du grand monde, comme le vôtre, je suppose, serait obligé d'y mettre en réparations des sommes considérables, probablement plus que sa valeur, sans parvenir à en faire quelque chose de commode et de beau; au lieu que moi je suis vieux comme ce vieux château, et personne ne s'étonnera de ne m'y voir rien changer. Enfin, que voulez-vous? c'est un caprice qui m'a pris tout-à-coup. J'ai aussi des caprices, tel que vous me voyez; et, à mon âge, il faut se dépêcher. Quelques billets, ce n'est pas une grande chance, je le sais; mais enfin elle me suffit; mon caprice ne va pas plus loin; je ne veux pas y mettre davantage. J'ai, d'ailleurs, dans l'idée que vous me porterez bonheur d'avoir eu quelque temps mes billets entre les mains. Je viens donc vous demander, comme un service d'ami, de me les rétrocéder. L'affaire est trop petite pour que vous et madame votre grand'mère mettiez beaucoup d'intérêt à cette bagatelle. Si, cependant, par honneur, vous tenez à ne pas avoir opéré pour rien, c'est juste, tout travail mérite son salaire, et le grand principe est de faire toujours travailler son argent, parce que, — c'est clair! j'en tombe d'accord! — plus l'argent travaille, plus il sue, et si peu que ce soit, il sue toujours quelque chose, quand on sait s'y prendre de manière à ce qu'il ne chôme jamais. Cependant, quelquefois, entre amis.... Ou bien, si peut-être votre grand'mère vous tient un peu serré et que vous ayez besoin de quelque argent de poche....

— Vous me voyez désolé, je n'ai plus ces billets, dit bonnement Sylvestre, sans faire attention à ces derniers mots que le petit homme avait lancés à tout hasard.

— Vous les avez vendus ? à qui ? à quel bénéfice ?

— Non, je les ai donnés.

Le petit vieillard ne mit pas en doute que ce ne fût une défaite, et crut s'être trompé en faisant appel à la bonhomie et à la générosité de Sylvestre, duquel, maintenant, il commençait à se défier. Il résolut donc de traiter la chose comme une affaire, et de l'attaquer par les vrais, les grands moyens. Très-certain de n'avoir pas été prévenu par la nouvelle de l'adjudication, mais sachant qu'il n'y avait pas de temps à perdre, — Allons, s'écria-t-il hardiment, cela me contrarie : la faible chance d'avoir ce château me tient toujours plus au cœur depuis que vous me refusez. Mais je suis assez riche pour faire une folie à la fin de mes jours. Je vous rachète ces maudits billets pour le double de leur valeur. Je suis raisonnable, vous voyez ! ou plutôt je suis fou ! Mais quoi ! il faut bien que je me passe cette fantaisie avant de mourir. Je suis à-peu-près sûr de tout perdre, et vous, vous êtes sûr de gagner.

— Mais je vous répète que je n'ai plus ces billets, dit Sylvestre : j'en ai disposé.

— Monsieur ! monsieur ! vous êtes intraitable ; mais il ne sera pas dit que vous m'ayez tout refusé. Fixez vous-même votre bénéfice : dix mille francs ? quand même je serais sûr de gagner, c'est tout ce que vaut en vérité, déduction faite des frais et des réparations, cette antiquaille qui me plaît. Et, vous savez ! les réparations, c'est une corde sans fin qui vous tire, tire, et finit par vous prendre par le cou. Nous pourrions, d'ailleurs, nous entendre sur une substitution que je vous ferais à tout hasard, et par laquelle ce château vous reviendrait après mon décès, dans le cas, plus que probable, ajouta le petit vieillard en riant, où je mourrais sans postérité.

Sylvestre examinait curieusement le petit homme, et recommençait à s'en amuser. L'esprit des vieux Malessert se réveillant en lui, il eut un éclair de génie commercial qui lui fit presque soupçonner la vérité. C'est donc avec intention et une agaçante froideur que cette fois il lui dit :

— Monsieur, ces billets ne sont plus en mes mains, c'est la pure vérité.

— Ne peut-on les ravoir ?

— Moi, je ne le puis pas ; car j'ai prié quelques dames de ma connaissance de les accepter. Mais vous peut-être... Seulement, ne me trahissez pas.

— Des dames! je comprends : dit le petit homme en ricanant.

— Nous avons voulu nous divertir à voir laquelle gagnerait.

— Et ces dames, pourrais-je avoir l'avantage de faire leur connaissance?

— A l'instant même : elles sont ici.

— Des dames? dites-vous : des dames mariées?

— Non; elles ne le sont pas.

— Alors, elles voudraient l'être?

— C'est possible.

— Sont-elles?...

— Jolies? Vous les verrez.

— Non. Riches?

— Pour l'une d'elles, je n'en sais rien; quant aux autres, je ne crois pas.

— Eh bien! j'épouse, j'épouse une de celles-ci. Je suis assez riche pour elle et pour moi. Et j'aurai toujours la femme, si je n'ai pas le château.

— C'est une bonne idée. Je vais vous conduire vers ces dames, si vous voulez.... Mais vous ne pouvez pas les épouser toutes à la fois. Il vous faut d'avance vous décider. Vous n'avez pour cela qu'à choisir le numéro d'un de nos billets. Ils portaient, je crois, les chiffres 99, 17... voyons! monsieur, aidez-moi à m'en souvenir.

— 99, 17, 55, 6, 77, 73, et 37, j'en avais pris note, je ne crois pas me tromper.

— C'est cela : et vous choisissez?...

— Allons! au hasard : 77. On dit que le nombre 7 est un nombre heureux.

— Mais il y a d'autres 7 encore : 17, 47...

— 37; ce doit être 37! Mais j'ai dit d'abord 77; en fait de loterie, le premier chiffre qui vous vient à l'esprit est toujours le meilleur.

— C'est donc au numéro 77, quelle que soit la dame qui le possède, que vous présenterez votre hommage.

— Oui, fût-elle la moins jolie de la bande, va pour le 77! ou un autre pourtant, si vous aimez mieux...

— Non, 77. Attendez-moi un instant, je vais venir vous chercher.

XXXI.

Sylvestre courut à M[me] de Préverenges et, la prenant à part, il la mit au fait, sans lui apprendre pourtant ce qu'il soupçonnait. — Nous allons nous divertir, lui dit-il, et M. le chevalier trouvera ample matière à faire des observations sur le cœur humain. Mais pour avoir plus de chance de voir le petit vieux tomber à vos pieds, tenez! prenez à tout hasard mon numéro; c'est le 77; je vous le donne, il est à vous; nous allons bien nous amuser; je suis si content! Promettez-moi seulement deux choses. D'abord, que vous épouserez, quoi qu'il arrive, non pas le petit homme d'argent, je n'ai pas besoin de vous le défendre, mais Fernand, s'il le veut, et il le voudra! il vous aime, il vous a aimée, il vous plaît, et il n'y a que vous qui puissiez le rendre sage et heureux. La seconde chose que je vous demande, c'est de changer un moment de billet avec Lise, et de lui donner le mien, puisque c'est au numéro 77, je crois, le seul au reste dont je me rappelle bien le chiffre, que le vieux petit avare veut faire la cour. Nous ne serons pas fâchés non plus de voir comment la coquette Lise s'en tirera.

Madame de Préverenges, tout à l'idée de ce curieux divertissement, ne fit aucune objection, et ne songea qu'à bien jouer son rôle

— Il faudrait de plus, ajouta Sylvestre, que Lise fit semblant de vouloir épouser le petit homme; mais, dans tous les cas, elle devra vous rendre le billet.

— Oui, je comprends, dit la dame: pour qu'il y ait plus de péripéties dans le dénouement.

XXXII.

Elle rentra au salon, avertit tout le monde, et finissait à peine de distribuer les rôles, lorsque Sylvestre introduisit le petit homme, qui se mit aussitôt à l'aise avec son aplomb ordinaire, observant tout d'un coup-d'œil, surtout l'ameublement du salon, la toilette des dames, et amusant déjà le chevalier par la vivacité dramatique de son geste et de son élocution. Mais il cessa tout-à-coup d'être l'objet de l'attention générale, lorsque, d'un pas assez ferme, Fernand arriva, suivi de son guide, qui le présenta en disant:

— Le voilà! il est enfin retrouvé! mais ce n'est pas sans peine.

Il est bien juste que ce soit moi qui vous le ramène, car il m'a sauvé plus que la vie dans le chalet. — Puis, il ajouta, en se retirant vers les derniers groupes et se penchant à l'oreille de Josué : — Je crains pour sa tête : mais voilà! il faut peut-être avoir la tête faible pour avoir le cœur bon.

Chacun se regardait, et le quiproquo ne s'expliqua que plus tard.

—Venez donc ici, Fernand, se hâta de dire Madame de Préverenges, en arrangeant à ce dernier une place à côté d'elle, et lui faisant de sa belle main dégantée son joli geste de menace et de domination: venez! c'est moi qui vous défendrai. On vous accuse, et vous avez réellement tout l'air d'un coupable; mais, ajouta-t-elle en se tournant vers Madeline et Sylvestre, il était amoureux, cela répond à tout, je pense, et puisque le voilà repentant....

— Hem! fit le chevalier : la généalogie philosophique de l'amour est la plus belle, mais la plus difficile de toutes, et l'on peut aisément s'y tromper.

— Enfin! dit Sylvestre, tendant une main à Fernand. Je lui pardonne, mais pour ma grand'mère, ce ne sera pas si facile, je l'en avertis. Mais, ajouta-t-il aussitôt, — voulant détourner l'attention et mettre à l'aise son ami, décidément embarrassé et confus, — n'oublions pas notre grande affaire. Monsieur (montrant le petit homme d'argent), monsieur est pressé de conclure un projet que d'autres n'exécutent pas sans longueurs et sans peines; mais ces peines, du moins, il est résolu sagement à les éviter.

— Sagement? dit Madeline.

— Il est vrai qu'elles sont douces quand elles sont passées, dit Sylvestre, qui reprit: — Mais monsieur est un homme raisonnable et avisé qui va droit au fait et qui, dit-il, n'a pas de temps à perdre, car il travaille sans cesse à faire travailler son argent, et le soin de sa fortune ne lui laisse pas un moment de tranquillité. Il est riche...

— Nous ne sommes que trois négocians à Vevey, dit le petit homme : le reste usurpe ce beau titre, ce ne sont que des marchands.

— Monsieur est très-riche, continua Sylvestre; sans famille, et en âge de se marier. Il pense à l'une de vous, mesdames,..

— Ne pouvant penser à toutes les trois, dit le petit homme, qui était un vieux vert-galant.

— Et comme il veut aussi, poursuivit Sylvestre, entrer dans notre association pour le château d'Orny, il ne demande d'autre

dot que l'un de nos billets, en retour duquel il fera un beau douaire à celle qui voudra le lui octroyer avec son cœur et sa main. Monsieur! ai-je bien rendu vos intentions?

— Mieux qu'un notaire, répondit le petit homme, en faisant le geste de baiser le bout de ses doigts, rassemblés en bouquet comme ceux de l'enfant condamné, «suivant l'usage antique et solennel,» à y recevoir une *châtaigne:* c'est-à-dire un coup de règle bien appliqué.

XXXIII.

— Maintenant, procédons par ordre, reprit Sylvestre. Madame de Préverenges, c'est vous que je soupçonne d'avoir le billet sur lequel monsieur a jeté son dévolu, car je dois ajouter que monsieur s'est réservé de choisir le numéro.

Madame de Préverenges était assise à côté de Lise. Le petit homme s'élança vers elle et, tirant de sa poche une longue bourse de cuir, il versa un véritable ruisseau de pistoles sur les genoux de la dame, mouvement dramatique qui, en tout pays, même sur les cœurs féminins, ne laisse pas de produire son effet. Il y avait bien là quelques milliers d'écus.

— Remettez-vous, chère cousine, dit le chevalier, et regardez ce beau vieillard (ce n'est pas moi que je veux dire, «on pourrait aisément s'y tromper»): voyons! quel numéro avez-vous?

Madame de Préverenges joua quelques moments avec les pièces d'or, les faisant glisser dans ses doigts, dont le petit homme, en vieux connaisseur, ne pouvait s'empêcher d'admirer la délicate blancheur et la rondeur effilée, tout en surveillant attentivement ses pièces d'or et ne se fiant pas même à la main de Diane sur cela. Enfin, madame de Préverenges dit négligemment: — J'ai le numéro 17. — Le petit homme se courba d'un saut jusqu'à terre et, d'un seul tour de main, comme d'un coup de rateau, il ramassa sa couvée sans qu'il y manquât rien, puis il la jeta dans le tablier de la belle Lise placée tout à côté.

Pendant ce temps, le gros cousin, tirant à part le chevalier dans une embrasure de la fenêtre: — Notre cousine, madame de Préverenges, lui dit-il, est veuve, comme vous savez.

— Oui, répondit le chevalier: son mari, notre cousin, est mort, nous avons assisté à son enterrement, comme vous savez.

— Elle est donc libre . et, comme vous savez...

— Libre! oh! pour cela, je n'en sais rien. Mais, au fait, si! elle est libre, et le sera toujours, comme vous savez, ou plutôt comme vous ne savez pas, Prudence!

— Je voulais seulement dire, reprit le gros cousin, qu'il y a douze ans que je l'aime, déjà avant son mariage, comme vous savez.

— Du diable si j'en savais rien, ni même ma canne, fit avec une exclamation de surprise le vieux chevalier.

— Elle est toujours bien jolie, ce me semble, reprit le cousin, son gros visage légèrement épanoui.

— Cela me semble aussi, lui répondit M. de Montalègre.

— N'est-ce pas? je suis bien aise que vous soyez de mon avis. Je l'ai toujours trouvée bien jolie, comme vous savez, et je la crois plus sage qu'elle n'en a l'air. Ne pensez-vous pas qu'elle me conviendrait?

— Ah! Prudence! lui dit le chevalier, stupéfait: Prudence, ah! Vous ne savez ce que vous savez. — Et il le ramena dans le milieu du salon, répétant encore tout bas: — Ah! Prudence!

XXXIV.

— J'ai plusieurs billets, disait Lise, mon oncle m'a donné le sien: d'abord, le numéro 37...

Le petit homme allait faire le même mouvement qu'avec madame de Préverenges.

— Le numéro 77, continua Lise.

Le petit homme se jeta à ses pieds. — C'est vous! c'est vous! s'écriait-il. Vous serez ma femme, vous la serez! Je ne veux que vous, c'est vous qu'il me faut! Vous n'êtes qu'une paysanne: tant mieux! je vous enrichirai; vous serez une grande dame comme d'autres. C'est vous! c'est vous! répétait-il d'une voix forcenée.

— Ma foi! Lise, à votre place, j'aurais de la peine à ne pas accepter, disait le chevalier, riant à gorge déployée.

— Oui, mais André! dirent Madeline et Sylvestre: que ferons-nous d'André? Il vous tuera, Lise, c'est sûr, et monsieur par dessus le marché.

— Qui est cet André? s'écria le petit avare amoureux, toujours à genoux: quel homme est-ce? tous les hommes sont à vendre. Où est-il cet André, que je l'achète, et que je l'envoie promener?

— Mais enfin, dit le chevalier, vous restez avec nous, et vous donnerez bien à mademoiselle quelques instans, la journée au moins, pour se décider.

— Pas une minute! reprit le petit homme, ne voulant pas en démordre et toujours aux genoux de la belle Lise: pas une minute! pas une seconde! à l'instant! à l'instant! Je suis comme cela, moi! A l'instant, ou jamais!

Heureusement un domestique vint faire diversion. — Une lettre pour M. Malessert, une lettre pressée, dit-il en la remettant.

Sylvestre se mit donc à la lire. Un sourire de satisfaction, plus encore que de surprise, se peignait sur ses traits. — C'est une lettre de ma grand'mère, dit-il: elle m'annonce quel numéro a gagné.

Le petit homme, redoublant d'acharnement, embrassait les genoux de la belle Lise, de manière à donner de la jalousie à Fernand, si ce dernier, tout à une seule pensée, avait pu y faire attention. — Ma femme! ma femme! répétait le petit vieux passionné! Je vous prends à témoin qu'elle est ma femme! je vous en prends à témoin!

— C'est, dit tranquillement Sylvestre, le numéro 77 qui a gagné.

— Malédiction! dit Fernand, qui fût reparti, s'il l'avait osé!

— Ma femme! ma femme! répétait le petit homme: Lise, belle Lise! vous l'avez promis, vous le serez, vous l'êtes à jamais.

— Vérifions! interrompit gravement l'exact chevalier. Ma chère Lise, montrez-nous vos billets.

Lise, suivant ses instructions à la lettre et croyant que l'on continuait à jouer la comédie, tira ses propres billets de sa poche, les déplia....; prenant alors un air piteux: — 37, dit-elle, celui de mon oncle, et le mien .... 99, je m'étais trompée!

Le petit homme avait déjà remis son or dans sa bourse, et Lise, riant à son tour, n'avait pas même eu le temps d'aider son vieux prétendant à se relever.

— 77, s'écria madame de Préverenges: je n'avais pas bien vu; vous dites 77! alors, c'est moi qui ai gagné. C'est-à-dire, ajouta-t-elle aussitôt, en éclatant de rire, et se renversant sur le dossier de son fauteuil, que c'est à vous, Sylvestre, que monsieur offrait avec tant de tendresse son cœur et sa main.

— Non, c'est au numéro 77, et ce numéro est à vous, vous savez.

— Du tout, c'est le vôtre, et si cette lettre n'est pas encore un jeu, je ne garderai pas ce billet une minute de plus, j'ai trop peur de la tentation.

— Comment! dit Sylvestre : ne l'avez-vous pas accepté? Vous me feriez mourir de confusion de m'en reparler jamais.

— Allons! reprit-elle : ce n'était qu'une plaisanterie : je suis une étourdie, et me voilà bien attrapée à mon tour; mais nous ne voulions que nous amuser.

— Nous ferons mieux : nous serons heureux, dit Sylvestre. Voyons! voulez-vous me gâter mon bonheur? que dirait ma grand'-mère?

— Non; je ne puis, en vérité.

— Fernand, viens à mon aide, fais-lui garder ce billet, ou je le brûle à l'instant.

— A quoi bon le brûler, monsieur? dit le petit homme, sans s'émouvoir : Vendez-le moi; je tiens toujours mon offre. Dix mille francs! Cette antiquaille ne vaut pas ce qu'on dit : il ne faut pas en croire la loterie, qu'on a fait mousser. Il y a beaucoup de réparations indispensables, des terres délabrées à remettre en valeur, des murs qui vont tomber, et les réparations, vous savez, ça s'enfile comme des perles, mais ça ne rapporte pas autant. Dix mille francs en sus des billets pour lesquels vous vous étiez associés : c'est toujours autant que vous gagnez à coup sûr, ou les pauvres, si vous le voulez.

Sylvestre, prenant les mains de Fernand et de madame de Préverenges, les mit l'une dans l'autre : — Voyons! ne voulez-vous donc pas m'aimer? leur dit-il avec effusion.

Madeline lui sauta au cou, pendant que le chevalier frappait de sa canne en cadence sur le plancher. — Une belle terre pourtant! disait-il : quoique Fernand s'en soit fait un peu accroire, je le pense aussi, avec ses billets. Mais qu'est-ce que cela, en comparaison de Fontaineseulette? qu'est-ce que ce vieux manoir? A Fontaineseulette, avec les bois et les monts derrière soi, on se moque bien d'un château, fût-il l'un de ces sept châteaux du roi de Bohème dont tout le monde parle, mais où personne n'est allé.

— Puisque vous le voulez absolument, dit madame de Préverenges, et si Fernand (elle le menaça du doigt), si Fernand le veut aussi, et si Madeline, mon cher cousin Sylvestre, me permet de vous embrasser, — et elle les embrassa tendrement tous les deux — je garde donc ce billet : mais c'est à la condition que le château sera à nous cinq, que vous y viendrez tous les ans, que Madeline et moi y régneront conjointement, que le chevalier y fera sculpter

sur un seul écusson nos cinq armoiries, et qu'on ne saura jamais à qui il est pour ne pas se le disputer.

— Une terre en commun! mais c'est de l'anabaptisme, dit le chevalier : il est vrai que vous l'avez gagnée à la loterie, et que vous ne me demandez pas, pour Fontaineseulette, d'en faire autant.

— Reste maintenant le mariage de Lise, ajouta-t-il. Monsieur est trop galant homme, et tout à l'heure il paraissait trop épris, pour tenir à un chiffre plutôt qu'à un autre, à un chiffon de papier.

Le petit homme prit le chevalier à part : — Monsieur, lui dit-il, cette jeune paysanne a réellement de beaux bras, j'adore les beaux bras; n'a-t-elle absolument que cela? point de fortune? point d'héritage en perspective? J'ai un mauvais sujet de neveu....

— A qui vous la donneriez volontiers?

— Que je prétends faire enrager, pour lui apprendre à se dire mon héritier.

— Avec le bien de son oncle, et ce que je lui donnerai, elle aura bien deux mille louis, répondit le chevalier.

— C'est dit! je l'épouse. Belle Lise.... — Et il allait de nouveau se jeter à ses pieds.

— Attendez un peu; vous êtes trop prompt, lui dit le chevalier en le retenant par le pan de son habit. Restez avec nous quelques jours : vous aurez ainsi plus de chances de la décider.

Le gros cousin prit aussi le chevalier à part, comme on se retirait. — Vous m'avez fait manquer un mariage, lui dit-il d'un ton de reproche, mais sans pouvoir prendre un air bien courroucé : un mariage qui me convenait, comme vous savez.

— Ah! Prudence! lui répondit le chevalier : Prudence, ah!.... Ne suis-je pas votre ami, comme vous savez?

XXXV.

Le lendemain, au déjeûner, on apprit que Fernand était parti en char-à-banc, avec l'un des garçons de ferme, mais sans dire où il allait.

— Il n'aura pu se tenir d'aller visiter son château, observa le chevalier.

— Et Sylvestre a sans doute pris la fuite avec lui, ajouta madame de Préverenges, car je ne le vois pas non plus, ni ne sais où il est : je doute même que Madeline, à laquelle il dit tous ses petits secrets, en sache davantage....

— Comment ! lui aussi ! *tu quoque, Sylvester!* encore envolé ! Allons ! ma chère cousine, tâchons de prendre gaîment ce nouveau trait de sauvagerie : il est incorrigible, à ce qu'il paraît.

— Dites plutôt de volagerie : au moins, ajouta-t-elle, cela ne s'explique qu'ainsi pour Fernand.

— Voyons ce que dit Josué, interrompit le chevalier.

Il sonna. Josué apparut.

— Fils de Nun, lui dit son maître, qui savait qu'il fallait aller droit au but avec lui et sauter tout exorde à pieds joints, comme si ce fût la chose la plus inutile du monde qu'un exorde et qu'il n'eût pas, entre autres avantages, celui d'arriver à la question par des chemins détournés, celui même, au besoin, de n'y arriver pas du tout. — Fils de Nun, que t'a dit M. d'Orny, en partant?

— Il m'a dit : « Vieil original ! »

— C'est là un grand éloge qu'il a fait de toi, mon fidèle Josué : car, d'une part, tout le monde aime encore mieux vieillir que mourir (belle cousine, je suis sûr que vous-même finirez par être de mon avis), et de l'autre, l'originalité ne vieillit jamais. Ainsi ces deux termes s'excluent ; ensorte que M. Fernand t'a dit quelque chose et ne t'a rien dit. Ne t'en étonne pas, fils de Nun ! c'est là le fonds généalogique de beaucoup de discours, mon ami, et par conséquent tu fais bien de retenir ta langue, tant que tu peux. Suis toujours en cela mon précepte, quand même je ne te donnerais pas l'exemple ; tu t'en trouveras bien. Et tu ne sais pas si, quand, de quel côté ni par quelle voie, comme dirait mon cousin Prudence, je ne veux pas dire Lebeuf, tu ne sais pas, te demandé-je, comment, de quel côté, si, ni quand les fugitifs reviendront : tu ne le sais pas?

— Non ; ils ont seulement dit, en partant, qu'ils reviendraient pour dîner.

— Mais alors tu le sais, malheureux fils de Nun ! A ton âge, et après avoir gardé le silence un bon demi siècle, voudrais-tu te mettre à la mode et parler pour mentir à présent? On peut bien hurler avec les loups, dit le proverbe ; mais parler avec les fous, autant vaudrait l'être soi-même, comme je me suis dit quelquefois que je l'étais. Ainsi, le sauvage et le volage, comme les appelle ma belle cousine, en d'autres termes, l'oiseau des bois et le papillon reviendront pour dîner.

— Ils l'ont dit : c'est sûr ! mais je ne sais pas s'ils reviendront.

— O sainte exactitude ! s'écria le chevalier : tu as tellement peur d'altérer la vérité, que tu n'oses pas y toucher. — Et ton neveu ? où est-il ? ajouta le chevalier : dis-lui donc de venir un peu nous divertir.

— Quel neveu ? demanda Josué, étonné.

— Ton vieux neveu, car il l'est plus que toi et que moi ; le vieux futur de ta nièce, le petit crochu aux doigts d'or.

— Parti.

— Comment ? parti ! lui aussi : à pied ? tout seul ?

— Non ; en char-à-banc, avec nos deux jeunes messieurs.

— Et il ne t'a rien dit, non plus ?

— Oui bien à moi, interrompit Lise, qui venait d'entrer. Il m'a dit, en roulant de grands yeux : — « Ne craignez rien, mon adorable, je reviendrai. » — Puis il est allé vers la cuisinière, qui me l'a raconté, et, tirant de sa poche une vieille pièce .... de cinq batz, tout effacée,....

— Il la lui a donnée ? fit le chevalier, toujours impatient de conclure un récit.

— Il l'a remise dans sa poche, en disant tout haut : — Mais ce sera toujours à temps ! je ne m'en vais pas encore, faites-nous seulement un bon dîner.

— C'est égal, Lise ! je vois que tu ne serais pas fâchée de devenir une grande dame. Gare à la tentation, mon enfant ! Et puis André....

— André était dans la cour, dit la belle rieuse, quand le petit vieux est monté dans le char. Voyant qu'André restait là planté sur son passage et lui faisait de mauvais yeux, il lui a dit, en s'écartant : — Bonjour, jeune homme, je ne vous connais pas !

— Tu ris, ma chère Lise, tu ris ! mais je ne m'y fie point. Les femmes ! les femmes ! — Ah ! Prudence, vous voilà ! bonjour mon ami ! — Ah ! les femmes ! Prudence.... Prudence, les femmes !... comme vous savez !

XXXVI.

— Ils reviennent, c'est sûr, et j'en aurais juré pour M. Sylvestre si vous me l'aviez demandé, vint dire, au bout de quelques heures d'attente, l'imperturbable Josué. Les voilà qui montent le sentier.

Bientôt Fernand, souriant et plus à l'aise que jamais, entra dans

le salon, suivi de Sylvestre et du petit homme, celui-ci fantastiquement habillé des choses les plus vieilles et les plus belles du monde : chapeau galonné, habit à boutons d'or, grosse épingle de diamants, et magnifique point de dentelle que les dames ne purent s'empêcher de convoiter. Un jeune garçon les accompagnait, portant une vaste corbeille remplie de toute sorte d'objets, de rubans, de pompons, de soieries, de somptueux chiffons pour les dames, et de beaux livres pour le chevalier. Fernand, pour rassembler toutes ces richesses, avait mis à contribution les meilleurs magasins de Vevey, où séjournaient alors beaucoup d'étrangers.

Madame de Préverenges et Madeline se récrièrent, car Fernand avait, en vérité, fait les choses on ne peut plus galamment. Le chevalier mit la main sur une magnifique édition de Rousseau. L'ouvrant respectueusement, sa canne sous le bras : — *Le Contrat social!* s'écria-t-il. Entre les loups! un contrat! J'aime mieux Rousseau quand il dit qu'il faut vivre dans les bois : encore est-il bon d'y avoir l'épée au côté.

— Mais qu'est-ce que ceci? fit Madeline, en fouillant curieusement tous les recoins du panier.

— Ceci est pour les pauvres, qui vous diront, à Sylvestre et à vous, de me pardonner tous les ennuis que je vous ai causés, répondit Fernand; mais il me faut un ange pour le leur donner.

— Et, à ce que je devine, l'ange n'est pas moi, dit madame de Préverenges : mais c'est égal, je vous approuve, Fernand.

— La jolie bourse! dit Madeline, en l'admirant. Mais vous, monsieur, ajouta-t-elle en se tournant vers Sylvestre, voyons! que m'avez-vous apporté?

— Excusez-le! se hâta de dire Fernand. Je suis témoin qu'il a couru tous les magasins de Vevey. Je croyais qu'il allait vous entasser des montagnes. Mais pas une épingle! Il est toujours le même : il sait mieux donner son argent que le dépenser.

— Les anneaux de la bourse! les anneaux! s'écria madame de Préverenges, qui avait pris la bourse et qui l'examinait.

— Les anneaux? ah! je devine. Malessert m'a aidé à arranger les paquets; c'est lui, je me le rappelle, qui a placé la bourse, et qui l'a tenue le dernier, dit Fernand.

Les anneaux étaient deux petites bagues d'or, l'une avec une belle émeraude, l'autre avec un beau diamant.

— Ce sont des bagues de ma grand'mère, dit Sylvestre. Il prit

celle d'émeraude, et la tendit à Fernand. Puis, il s'approcha de Madeline avec l'autre...

— Vous voyez bien, lui dit-elle à voix basse, que vous êtes très-gentil, mon Sylvestre; mais je ne vous en aimerais pas moins, quand vous ne seriez que bon. Pourvu que vous ne m'aimiez que mieux, plus je serai méchante, ajouta-t-elle en riant, et lui abandonnant gracieusement un de ses doigts dont notre héros n'aurait pu dire au juste s'il était blanc ou s'il était rose, quoiqu'il mît un temps convenable à l'emprisonner dans son joli collier scintillant.

XXXVII.

— Maintenant, à mon tour! dit le petit homme. Quoique l'affaire ne soit plus aussi bonne, je maintiens mes propositions. — Et s'avançant vers la belle Lisé, il versa, cette fois, cent louis d'or ni plus ni moins, sur les genoux de la jeune fille, dont le tablier s'affaissa un peu sous le poids. — Il y a là cent louis, dit-il: pour épingles seulement.

— Parlez-vous sérieusement? demanda le chevalier.

— Très sérieusement. Mademoiselle Lise me plaît; c'est la plus belle fille que j'aie vue depuis longtemps. Je suis riche. Je l'épouse.

Lise était émue. Elle voulait rire et, la joue en feu, ne savait que rougir de plus en plus.

— Qu'on appelle ma mère! dit-elle à la fin: c'est à elle de décider pour moi.

La mère fit dire, par Josué, qu'elle était occupée, et que c'était, au contraire, à sa fille à se décider: qu'elle était assez grande pour cela; qu'on prenait un mari pour soi et non pour les autres; qu'à elle on lui avait donné le sien, et qu'elle ne s'en était pas bien trouvée.

— Je veux voir André! où est André? dit Lise, si tremblante qu'elle ne put se lever.

Le petit homme étendit aussitôt ses deux serres sur le tablier; mais, au même instant et dans le même lieu, le pommeau de la canne du chevalier lui tombait sur les doigts.

— Halte-là! dit celui-ci: cet argent est à cette jeune fille, je ne souffrirai pas qu'on le lui enlève, c'est la nièce de mon vieux serviteur, je dois la protéger.

— Trahison! trahison! criait le petit homme: puisque je n'é-

pouse pas, mon or reste à moi. Avec mon or, j'aurai plus de femmes que je n'en voudrai.

— Et vous l'aurez : reprit tranquillement son antagoniste; mais en beaux et bons écus seulement. Je puis bien donner à ma chère Lise cette petite somme pour cadeau de noce: messieurs, je pense bien que je le puis. Je ne pense pas du moins que personne, messieurs, puisse me dire pourquoi je ne le pourrais pas.

— Oui-dà! dit le petit homme : et mon agio?

— Votre agio : je compte bien vous le payer.

— Parfaitement. Mais je vous préviens que, dans ce moment, l'or est fort cher.

— C'est au mieux. Il m'est rentré même, il y a quelque temps, une somme assez ronde, et nous aurons besoin de bien garnir nos bourses pour le voyage de noce.

— Je suis là! dit le petit homme qui, fouillant dans une de ses poches, en tira tout un sac de pistoles, qu'il jeta sur la table, mais sans le lâcher.

— Venez dans ma chambre, nous ferons notre compte, lui dit le chevalier.

Ils sortirent. L'échange fait, le petit homme partait, un gros sac d'écus à chaque bras.

— Mais vous ne pourrez jamais porter tout cela, lui dit le chevalier. Dinez avec nous. Ce soir, je vous ferai reconduire.

— Volontiers, répondit le petit homme, qui rentra lestement, but et mangea comme quatre, de façon à en avoir pour deux jours, et fut très-divertissant.

XXXVIII.

Vers le soir, comme on les avait laissés seuls, Madeline offrit à Sylvestre de lui faire voir, en grand secret, la chambre de son parrain et toutes ses curiosités.

— Oh! le méchant! le cruel! lui dit-elle en entrant, et le faisant asseoir à ses côtés, le méchant qui n'a jamais su voir que tout de suite je l'avais aimé; que j'avais beau m'en défendre, que je ne pouvais aimer que lui seul; que toutes mes grandes malices, que toutes mes petites méchancetés, étaient seulement pour lui dire que je l'aimais! Oh! le méchant, qui s'est sauvé, qui a passé la nuit dans les bois, qui va peut-être en tomber malade à présent!

Et lui passant la main sur le front, de manière à se rassurer sur

l'état de la santé de Sylvestre, elle l'y appuya un moment d'un air de possession, de tendresse et de ravissement.

— Bien ! bien ! ajouta-t-elle ; mais ne me regardez pas ainsi ! Redites-moi seulement que vous m'aimez, que vous m'aimez bien, et, méchant ! que vous ne me ferez plus de la peine ! que vous ne me quitterez plus ! Mais, pour plus de sûreté, il faut que je vous attache, mon beau chamois. Vous m'avez mis un anneau ; moi je vais vous mettre une chaîne, une chaîne entendez-vous ! pour que je vous aie toujours là près de moi. — Et avec sa grâce vive elle lui passa un instant une de ses longues tresses blondes autour du cou. — Une chaîne, répétait-elle dans son pudique abandon, une chaîne, mon beau chamois effarouché, pour que vous ne vous échappiez plus !

— Une chaîne d'or, dit Sylvestre.

— Voilà qui vaut mieux que tous ces compliments de Fernand dont vous étiez si jaloux, car vous étiez jaloux, mon ami, je veux que vous l'ayez été ; oui, jaloux, pour me faire plaisir, n'est-ce pas ?

— Une douce chaîne, reprit-il, mais que je mordrais pourtant bien, si j'osais.

— Ah ! le perfide chamois toujours prêt à s'enfuir, dit-elle, en retirant la chaîne soyeuse et dorée, le front couvert d'une souriante rougeur.

— Non ! non ! s'écria-t-il à son tour : c'est vous qui ne m'échapperez plus. Venez ! que je vous emporte au sommet des montagnes ! venez, venez ! mes amours ! Sauvons-nous dans les bois !

Et la soulevant à moitié, la serrant sur son cœur, il allait l'emporter comme un jeune berger, grand et fort, porte son chevreau favori aux mauvais endroits du sentier.

— Oui, répondait-elle, oui ; car je suis votre compagne, n'est-ce pas ? votre épouse, n'est-ce pas ? votre *petite-folle*, n'est-ce pas ? disait-elle encore, en se laissant à moitié soulever dans ses bras.

— Mais je ne vois point ici de torrent à passer ! dit tout-à-coup le chevalier qui venait d'entrer derrière eux, par un des mille recoins dérobés de la chambre fantastique qu'il s'était disposée selon ses goûts.

— Bon ! dit-elle, je l'avais un peu oublié, mais pourtant je vous attendais. Asseyez-vous, mon parrain. Bon ! voilà le rivage (là, sur les genoux de mon parrain et tuteur), le rocailleux rivage, Sylvestre, où il faut me déposer.

Il l'y assit aussitôt d'un air obéissant.

— Bien, reprit-elle. Maintenant mettez-vous à genoux, Sylvestre. Bien! Et vous, prenez votre canne, mon bon, mon cher parrain! Bien! Donnez-en un grand coup à Sylvestre. Bien! Et à votre petite-folle, donnez-lui-en au moins deux. Bien! Et à vous, mon cher tuteur et parrain, au moins trois. Bien! A présent, Sylvestre, faites votre demande : voilà le moment, le dernier moment qui vous reste pour cela.... Mais vous ne dites rien? Bien! je m'y attendais. J'étais sûre que je serais obligée de la faire pour vous. Et vous direz encore qu'après cela je ne vous aime pas! Attention! répétez exactement mes paroles. — Monsieur le chevalier...

— Monsieur le chevalier! dit Sylvestre, tout-à-fait à son aise cette fois.

— J'ai une demande à vous faire....

— J'ai une demande à vous faire....

— Je n'aime pas beaucoup mademoiselle Madeline....

— Je n'aime pas beaucoup mademoiselle Madeline?.... répéta Sylvestre en changeant seulement l'intonation.

— J'aime, pour ainsi dire, toutes les dames....

— Pour ainsi dire, monsieur le chevalier.

— Mais quant à mademoiselle Madeline, je voudrais seulement l'épouser.

— Seulement l'épouser, et vous avec elle, ô le meilleur.... ô monsieur le chevalier!

A ces mots, le chevalier se pencha tellement vers Sylvestre, qu'il en oublia sa canne qui tomba entre eux deux, et que sa vieille tête vint s'appuyer sur celle du jeune homme, sans qu'il pût bien voir si celle de Madeline, toujours sur ses genoux, ne s'y appuyait pas un peu de l'autre côté. Le bon chevalier pleurait, et nos deux amoureux avec lui, mais de si douces larmes, qu'ils se tinrent ainsi longtemps enlacés.

— Rendez-la-moi bien heureuse, dit enfin le chevalier. Heureuse, répéta-t-il, autant que, même à Fontaineseulette, on peut l'être ici-bas. Quoique ce soit une petite folle, elle a bon cœur, et, à tout prendre, elle n'est pas si folle que nous. Quant à moi, ajouta-t-il, en se relevant et reprenant sa canne, bien que je ne sois point amoureux, — non, messieurs, je ne veux pas l'être, je ne le suis pas, je veux même ne jamais l'avoir été, — quoique je ne sois pas amoureux, dis-je, j'entends et je prétends savoir aussi aimer.

XXXIX.

Quelque temps après, un long cortége rose et blanc descendait, de la cathédrale, par le grand escalier de Lausanne. Arrivé à un certain degré, l'un des premiers de la troupe mit fermement un genou en terre et baisa tendrement la petite main qu'on lui tendait. Celui des membres du cortége qui venait immédiatement après lui, ayant mis le pied sur la même marche, fit un faux pas, et faillit tomber jusqu'à terre. Mais une main blanche le soutint. — Voyons, Fernand, prenez garde! lui dit la dame, encore jeune, belle et pimpante qui l'avait empêché de tomber. Lise sera mariée cet automne; Fernand, ne vous distraisez pas! et croyez-moi : désormais soyons sages, nous en serons plus heureux.

Pendant ce temps, la grand'mère de Sylvestre, trop âgée pour aller à la noce, était à sa fenêtre, toujours occupée à faire de la dentelle, car c'était une bonne vieille infatigable qui ne perdait pas un instant. Elle agitait et mêlait ses fuseaux, sa vieille tête et ses vieilles lunettes, aux larges cercles d'argent, bien attentivement penchée sur son tabouret. Comme la noce passait, elle venait justement de faire deux beaux nœuds de dentelle, l'un gris et rose, l'autre noir et jaune, mais aucun des deux ne cassa.

CHARLES AUTIGNY.

POÉSIE.

A ***

En regagnant seul ma retraite,
Le cœur triste et plein de désir,
Ces mots écrits par un poète
Revenaient à mon souvenir :

« Vous partez, brillante et parée,
» Pour ce bal où je n'irai pas....
» Bientôt, belle, heureuse, admirée,
» A moi penserez-vous, hélas ? »

J'avais beau fuir cette pensée :
Elle remontait dans mon cœur,
Importune, sombre et glacée,
Comme un lutin triste et moqueur.

Revenu dans ma solitude,
J'y retrouve le pâle ennui :
Lecture, rêverie, étude,
Rien ne me console aujourd'hui.

Livres aimés de ma jeunesse,
Vous échappez tous à ma main :
O poésie! Enchanteresse!
Où donc est ton philtre divin?

Une voix importune et sombre
Redit à mon cœur attristé :
Bel espoir, adieu! voici l'ombre....
O solitude! ô pauvreté!

* *
*

Cependant, à cette heure même,
Vous tendiez la main aux heureux!
Oubliant celui qui vous aime,
A leurs propos doux et joyeux.

La danse en son cercle rapide
Vous emportait, le cœur ravi,
Et plus d'un regard, hier timide,
Sur vous s'arrêtait enhardi.

Ces propos qu'on noue et qu'on brise,
Ces sourires en se croisant,
Ces aveux d'une ame surprise,
Ces éclairs d'un front rougissant;

Tout ce tumulte d'une fête,
Tout ce bruit qui feint le plaisir,
Qui laisse notre ame inquiète,
Et qui finit par un soupir;

J'en retrouvais, dans mes pensées,
Le souvenir amer et doux,
Et songeant aux peines passées,
Maria, je tremblais pour vous;

Et je tremblais pour moi, sans doute,
Et sans espoir, je me disais :
Tous deux nous suivons notre route,
Pour ne nous rencontrer jamais !...

* * *

Bel ange des nuits solitaires,
A mon foyer descends t'asseoir ;
Murmure ici tes chants austères,
Pour endormir mon cœur ce soir ;

Et puis, dans la fête étoilée,
Passe près d'elle, et dis tout bas :
Son ame est obscure et voilée,
Il souffre, — et vous ne souffrez pas !

XX.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

OCTOBRE.

M. Royer-Collard est mort le mois passé, âgé de 83 ans et entouré de la vénération universelle. La place tout à part qu'il occupait dans la société, dans la politique et dans les lettres, tenait peut-être plus encore à son caractère qu'à son talent, quoique celui-ci fût assurément d'une nature supérieure, et qu'on ne pût pas dire de lui ce qu'il disait un jour d'un écrivain, pourtant connu et justement apprécié : *Il ne hante pas les hautes régions*. Esprit plus lumineux encore que brillant, un peu solennel, un peu doctrinaire, mais avec le goût et le sens des grandes choses, M. Royer-Collard jouissait en France, et surtout à Paris, d'une suprématie intellectuelle immense et incontestée, quoique cela parût peu à l'étranger. M. Cousin était en prosternation devant lui, et, dans son bel article sur le *Mysticisme,* il lui rend à plusieurs reprises un éclatant hommage, il se plaît à s'en étayer, comme d'un appui sûr, à citer de lui quelques paroles souveraines, par exemple celle-ci : « La raison ne rend pas compte de l'évidence ; l'y » condamner, c'est l'anéantir, car elle-même a besoin d'une évidence » qui lui soit propre ; » et encore : « La science de l'esprit humain aura » été portée au plus haut degré de perfection qu'elle puisse atteindre, » quand elle saura dériver l'ignorance de sa source la plus élevée [1]. » Du reste, M. Royer-Collard a moins écrit, moins agi au premier rang, que donné l'impulsion. C'était un de ces esprits austères et sains, froids et mordans qui sont éminemment faits pour porter des sentences ; une sorte de magistrat de l'opinion, de Boileau politique et philosophique, dont les jugemens portaient coup aussitôt et étaient par-

[1] *OEuvres de Reid*, tome III, page 450. Voir l'article de M. Cousin, *Du Mysticisme*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, tome XI, page 471.

tout répétés. Il trouvait aisément des formules, où le vrai, un peu gonflé peut-être, se burinait dans un trait; sa parole incisive achevait de leur donner le tranchant. Ainsi : « Qui ne connaît pas Port-Royal ne » connaît pas l'humanité ! » c'est une de ses plus belles pensées. Il y a de lui en circulation (peut-être on les recueillera un jour) beaucoup de ces mots décisifs qui deviennent proverbes, de ces mots d'autorité et de sens qui jugent un homme et une position sans miséricorde : arrêts plus redoutables encore que s'ils étaient seulement et surtout spirituels. Il fallait même que l'âge aidât à les lui faire pardonner : lui seul, assurément, avait un tel franc-parler; on ne l'eût passé à nul autre, et il est peu probable qu'il laisse à personne la survivance de cette tribune sévère, à moitié cachée dans l'ombre, mais dont l'écho était aussi par là rendu plus profond. Ces mots, ces arrêts secrets de franc-juge, lui suffisaient, dans les dernières années de sa vie, pour tenir en éveil les plus grands personnages à son sujet. M. Guizot, qu'il ne voyait plus, saisit avec empressement l'occasion d'une perte de famille pour se présenter chez lui : il fut reçu; la visite n'eut d'ailleurs aucun caractère politique; mais on dit que M. Guizot regarda néanmoins comme un jour heureux dans sa vie celui où s'était opéré ce rapprochement, sinon cette réconciliation; et il est très-probable que l'article du *Messager* du 14 septembre sur M. Royer-Collard est de M. Guizot, car il contient certains détails qui ne pouvaient guère être connus que de ce dernier.

M. Royer-Collard avait débuté, comme avocat, avant la révolution française. Tout le monde s'occupait de politique, et M. Royer-Collard, exposant ses idées, fut vivement pressé de les soutenir en public. Il fut nommé membre de la commune de Paris, dont il fit partie jusqu'au 10 août, resta royaliste, fut du club de Clichy et se trouva pourtant, après la mort du roi, encore libre et inattaqué. Ce fut après cela que le parti royaliste imagina d'en faire le correspondant des princes. Loui XVIII lui écrivit dans ce but. « Je ne me dissimulais pas, disait M. Royer-Collard à l'un de nos compatriotes, le docteur R...., qui a eu l'honneur de le voir quelquefois l'hiver dernier, je ne me dissimulais » pas *qu'il y allait de la plaine de Grenelle*, comme on disait alors. » Madame Royer-Collard a porté deux ans cette lettre cachée dans ses » vêtemens. Je demandai du temps et partis pour la Suisse, afin de » voir les gens et les choses dont il s'agissait. Enfin, je me décidai, et » cela (conclut-il en étendant le bras vers celui de qui nous tenons ces » détails) par un motif..... qui vous eût décidé, vous aussi, la curio» sité ! » On peut penser s'il négligea de la satisfaire.

Sous la Restauration, où il fut professeur de philosophie, M. Royer-Collard devint le maître, quant aux idées, de toute la génération philosophique-doctrinaire qui est aux affaires aujourd'hui, et l'un des principaux membres de l'Opposition. Sous l'Empire, il avait rendu à l'Académie française l'indépendance d'un premier choix libre. Il dé-

clara qu'il ne ferait point de visites, sa candidature n'avait rien de politique, et il fut nommé!

Il est mort après une très-courte maladie. L'autre jour encore il était à l'Académie, quand on discutait sur des prix destinés à divers ouvrages « utiles aux mœurs ». Il s'agissait d'un livre, fort peu académique d'ailleurs, sur la distinction des juridictions ecclésiatiques et civiles. M. Royer-Collard fit alors un de ses plus éloquens discours.— « Un livre utile aux mœurs! y en a-t-il, Messieurs? Je ne le crois pas. Ce » qui est utile aux mœurs, poursuivit M. Royer-Collard, ce sont les » actions, et surtout les actions publiques: ainsi, celle de Robert Peel, » dotant Maynooth, émancipant peu à peu l'Irlande, contre les intérêts » et les idées de son propre parti. Mais puisque livres il y a, parlons, » non pas de celui-ci, que je n'ai pas lu, mais de son sujet. Savez-» vous, Messieurs, ce dont il s'agit là dedans, ce dont il s'agissait à » certain moment où on discutait les libertés de l'église gallicane. Il y » allait pour la France d'être athée ou chrétienne. Si elle est encore » chrétienne, c'est au gallicanisme qu'elle le doit. »

Avec sa vigueur de corps et d'âme, M. Royer-Collard avait voulu long-temps douter de la diminution de ses forces : il fit même un jour, dans un petit trajet, une chute assez grave, pour n'avoir pas consenti à se laisser accompagner. « Allez! disait-il à ceux qui s'empressaient de lui offrir leur bras, allez! passez! répétait-il avec sa ferme vivacité: « je suis fils d'un paysan, je saurai bien marcher seul. » — « Ne vieillissez pas!» disait-il aussi un jour à l'un de ses visiteurs, et ce dernier ayant voulu répondre qu'il y a des esprits qui ne vieillissent jamais: —« Ne vieillissez pas, interrompit M. Royer-Collard, je vous dis, monsieur, ne vieillissez pas ! » répétait-il en étendant le bras d'un air solennel. Pendant sa maladie, il demanda une nuit quelques soins aux deux jeunes médecins qui le veillaient. Quand ils l'eurent arrangé dans son lit à peu près comment il l'entendait : — « Bien! leur dit-il : appelez maintenant Madame Royer-Collard; cela lui fera plaisir.» — Madame Royer-Collard vint, mit la dernière main aux arrangemens, et put croire que c'était elle qui avait tout fait. Ingénieuse attention, dont M. Royer-Collard avait exprimé l'idée de son ton brusque et impératif, qui faisait encore mieux ressortir ce qu'elle avait de touchant dans un caractère en apparence si froid.

L'article du *Messager* dont nous avons parlé ci-dessus, contient des détails et, à notre gré, surtout des jugemens, des appréciations qui, venant de la source que nous avons dite, méritent d'être pesées. Voici les principaux passages; le lecteur remarquera aussi ceux que nous avons soulignés. Il y en a où l'on serait presque tenté de voir comme une allusion, une application involontaires.

« La France vient de perdre, dans M. Royer-Collard, un grand citoyen, un illustre orateur, un écrivain austère, un penseur profond, et, par dessus tout, un honnête homme.....

» *L'accord de l'ordre et de la liberté*, des droits et des devoirs, l'établissement de la monarchie constitutionnelle sur les débris de l'ancien régime, à égale distance du despotisme royal et de l'anarchie populaire; tels furent, à toutes les époques, dans toutes les situations, au sein des succès comme des mécomptes, le vœu, le but, la passion publique de cette âme ferme et convaincue. Il avait pour toute faction l'horreur d'un bon citoyen, et pour tout excès le mépris d'un sage. Il défendit les libertés du pays après avoir travaillé long-temps à relever le trône; il combattit un fanatisme intrigant avec la même énergie qu'il avait fait voir en soutenant les droits de la religion. Toutes les tyrannies l'eurent pour adversaire. C'est pour cela que la restauration ingrate le frappa, comme le directoire l'avait frappé. Il se vit tour à tour exposé à des hostilités bien diverses; méconnu, insulté le lendemain par ceux que, la veille, il avait protégés et secourus; mais toujours inébranlable, toujours d'accord avec lui-même, toujours armé de sa modération, de ses principes.

» Une éducation forte et chrétienne avait préparé M. Royer-Collard pour toutes les situations. On en eut la preuve lorsque M. de Fontanes, chargé en 1811 d'organiser l'Université, l'appela du fond de sa retraite, où il se livrait, dans le silence, à de paisibles études, et le nomma doyen de la faculté des lettres de Paris et professeur de philosophie à cette faculté, dont l'Ecole Normale suivait les cours... Ses deux années de professorat ouvrirent une ère nouvelle. M. Royer-Collard, avec la double autorité de la conscience et de la raison, commença la résistance aux systèmes sensualistes du dernier siècle: c'est de lui que date la rénovation qui s'accomplit plus tard, avec tant d'éclat, sous un autre maître. Quelques parties de ce cours ont été publiées: on croirait, à cette parole large, sévère, admirable de profondeur et de clarté, entendre, dans ces belles leçons, un écho à peine affaibli des solitudes de Port-Royal. Par sa fermeté d'âme, par ses études, par sa foi religieuse et ses vertus privées, M. Royer-Collard était de cette école et de ce temps.

» Mais c'est surtout comme homme politique et dans les luttes parlementaires de cette époque (la Restauration) que M. Royer-Collard assura à son nom un éclat durable et une puissance chaque jour renouvelée et agrandie. On sait comment, pendant quinze années, séparant avec respect la Couronne des complicités d'une faction, et s'attachant au sanctuaire des libertés publiques avec la ferveur d'un apostolat, il contribua par l'influence de sa parole dominatrice à l'affermissement du régime constitutionnel, à la propagation des vraies doctrines libérales, à la défense des intérêts nouveaux de l'ordre et de la civilisation. Il fut, pendant cette longue période, un des plus rigides interprètes de la conscience publique, comme il en était l'organe le plus éloquent. Chacun de ses discours en hâtait les progrès et en dirigeait l'ardeur. M. Royer-Collard combattit l'élection à deux degrés, le droit d'aînesse, la loi du sacrilége, les lois violatrices de la liberté de la presse. C'est ainsi que, *sans jamais encourir une popularité subalterne*, il se fit une si large place dans l'opinion du pays. Ce sentiment s'exprima de la manière la plus éclatante, le jour où sept colléges à la fois lui décernèrent un mandat presque exceptionnel, auquel la présidence même de la Chambre sembla ne pouvoir rien ajouter.

» Il portait à la tribune toute la gravité de son esprit, toute la vigueur de son caractère. *Il aimait à élever les questions politiques*,

le plus souvent secondaires et transitoires, *jusqu'à ces régions de philosophie et de morale* auxquelles son intelligence était habituée; il en recevait l'inspiration. Nul orateur n'a eu une plus haute idée de la dignité qui convient au langage de l'homme public dans un pays libre. Il savait quels enseignemens, quels résultats doivent en sortir tôt ou tard: aussi semblait-il souvent, confiant dans l'avenir, se préoccuper beaucoup plus encore de convaincre que de triompher.

» Lorsque la révolution de juillet éclata, M. Royer-Collard dut reconnaître dans ce solennel avénement la *consommation* et la victoire de quarante ans de sacrifices et d'efforts faits par le pays. M. Royer-Collard avait sa part dans cette victoire, et son esprit profond l'avait pressentie. Il continua de siéger à la chambre, et prêta un serment consciencieux à la dynastie nouvelle et à cette révolution, dont l'adresse des 221 avait été le glorieux drapeau. Si les infirmités de l'âge lui permirent, dès lors, plus rarement d'occuper la tribune, il n'en fut pas moins dévoué à ses principes; il les manifesta dans toutes les occasions importantes....

» Vers ces derniers temps, il avait le pressentiment et, pour ainsi dire, la conviction de sa fin très-prochaine. Il en parlait à M. Guizot, il y a moins d'un mois, avec le calme et la résolution qu'il savait mettre à tout. C'était un dernier adieu !.... »

— Une triste cérémonie réunissait l'autre jour l'élite des littérateurs et des critiques parisiens. On distinguait dans la foule MM. Cousin, Villemain, Saint-Beuve, Gustave Planche, Patin, Philarète Chasles, Libri, Mérimée. Ils suivaient le cercueil d'un homme enlevé subitement à la fleur de l'âge, M. Charles Labitte, dont nous avons souvent mentionné, dans cette *Chronique*, les piquans et utiles travaux. Tout dernièrement encore, à propos de son article sur Varron (voir notre livraison de septembre), nous relevions la voie nouvelle qu'il venait de s'ouvrir et d'indiquer à ceux qu'un sincère amour des lettres animerait comme lui. Un second travail du même genre, sur Lucilius, le devancier d'Horace dans la satire latine, devait suivre celui-là et a paru en effet, mais comme œuvre posthume, dans le dernier numéro de la *Revue des Deux Mondes*. Quoique malade depuis deux ou trois jours, l'auteur avait pu en revoir les épreuves. Ni lui, ni ses amis, ni les médecins ne se doutaient de l'imminence du danger. Il se trouvait mieux. Ses amis l'avaient laissé assez bien, faible, abattu, mais souriant. Quelque temps après, un des médecins arrive. Il entre. On lui avait dit qu'il dormait. Il le voit, en effet, reposant paisiblement dans son lit. Il ne fait point de bruit. Il croit qu'il sommeille. C'était à la nuit tombante. A la fin, cependant, il s'inquiète; il s'approche: dès l'entrée ce n'était qu'un cadavre qu'il avait eu sous les yeux. On pense que quelque épanchement subit, ou la dernière crise d'un long épuisement nerveux, aura tout-à-coup déterminé la mort; ou bien encore, qu'une fièvre d'une nature très-maligne aura secrètement remporté la victoire sur un corps en apparence plein de vie et de force, sans se déclarer assez ouvertement pour être combattue en temps opportun. Telle a été la fin de Char-

les Labitte, mort douce et sans agonie, mais désespérante pour ses nombreux amis.

Peu d'écrivains étaient aussi aimés et estimés. Il le devait à un caractère aimable et sûr, à un entrain bienveillant que sa légèreté même animait, à une activité généreuse, exempte d'envie; qui faisait de lui un lien, une sorte de centre inapparent et inoffensif dans un monde où, d'ordinaire, chacun vit, travaille et lutte uniquement pour soi. Ce rôle, qu'il remplissait d'ailleurs plutôt qu'il ne songeait à le prendre, lui était facilité encore par la diversité de ses connaissances, de son talent de critique qui allait mûrissant, et par une érudition bien étonnante si l'on songe qu'il n'avait pas trente ans. A dix-huit ans, lui et l'un de ses amis qu'il s'était associé dans ce but, avaient lu et extrait, en vue d'un grand travail sur ce sujet si obscur et si important, tous les *Sermonnaires* français et latins du moyen-âge, de cette époque où les prédicateurs étaient des tribuns, et des tribuns qui ont fait entre autres les Croisades. Tout ce qu'il lisait, il le lisait la plume à la main. Il s'était ainsi amassé, de tous les côtés, des notes précieuses sur ce qui pouvait se rapporter, de près ou de loin, à ces études, pour lui sérieuses et non pas seulement aimables ou utiles, auxquelles il s'était dévoué si complètement: et tout cela casé, étiqueté; bien mieux: tout cela à la disposition de ses amis, auxquels il épargnait ainsi bien des travaux au prix de ses propres efforts. Quand on avait besoin d'un renseignement, on allait à lui; on était à-peu-près sûr qu'il pourrait le donner. Il était également d'une grande fertilité de ressources pratiques pour aider, pour exciter à la réussite d'un projet où la cause de la littérature et du goût lui paraissait interressée. C'est lui, par exemple, qui suggéra au libraire son homonyme l'idée de la réimpression des *Lettres de Lausanne*, qui sans lui, tout chef-d'œuvre qu'elles soient, n'en seraient pas moins vraisemblablement restées à leur ancienne et obscure édition, possédée des seuls amateurs. Aussi, avec de telles qualités, la perte qu'on a faite en Charles Labitte, devait être et a été bien sentie. M. Villemain, qui avait pour lui une sincère affection, ne voulait pas croire, lui non plus, à la nouvelle de sa mort, et en a été accablé. M. Tissot, dont Labitte occupait la chaire, comme professeur suppléant de littérature latine, au collége de France; M. Sainte-Beuve après lui, d'une façon encore plus intime, ont exprimé sur sa tombe le sentiment universel de douleur et d'étonnement que sa mort a causé.

Nous ne sommes pas les seuls, non plus, à qui une fin si regrettable et si prématurée en ait rappelé une du même genre, celle d'Adolphe Lèbre, dont nous avons plus que d'autres le droit de rappeler en cette occasion le triste et cher souvenir. Comme Labitte, en effet, Lèbre avait une place essentielle, moins fréquemment en vue mais plus élevée, dans cette carrière où tous les deux n'ont apparu qu'un instant. C'est ce qu'exprimait le directeur même de la *Revue des Deux Mondes*, M. Buloz, en disant avec une tristesse mordante: *Lèbre et Labitte qui meu-*

*rent, et ** qui vit!* Plus d'une fois M. Buloz a reconnu le vide que la mort de Lèbre avait fait dans sa *Revue*, qui de l'aveu général, occupe le premier rang parmi les recueils de ce genre. Telle est l'opinion d'un juge assurément compétent à son point de vue, d'un homme tout pratique, qui n'est point littérateur, mais qui possède à un haut degré le sentiment de la situation, qui est le centre actif, sinon la vie, de la *Revue des Deux Mondes* et sans lequel, à coup sûr, elle ne serait pas devenue ce qu'elle est. Enfin, M. Cousin, dont on peut ne pas partager toutes les idées, mais à qui nul ne refusera la hauteur et la vivacité du coup-d'œil, M. Cousin a dit de Lèbre ces propres paroles : « Labitte ne pouvait que » gagner, et il avait tout ce qu'il fallait pour gagner beaucoup... Mais Lè- » bre! *La philosophie française n'a pas fait de plus grande perte » depuis Jouffroy.*» Et développant son opinion, bien nette et bien assise, on le voit, il a ajouté : «Lèbre pouvait manquer encore de bien des » choses, qu'il aurait acquises par la suite; mais il avait ce qui ne s'ac- » quiert pas: *il avait le feu sacré.*» Voilà l'impression que M. Cousin avait reçue des travaux et de la conversation de notre ami. Noble et douloureux souvenir! nous devions l'enregistrer ici, dans ce recueil auquel Adolphe Lèbre appartenait à tant de titres, et surtout par l'amour qu'il avait conservé si ardent et si pur à son pays. Nous y devions aussi une place au jeune critique qui, sur un théâtre plus connu et plus vaste que le nôtre, poursuivait le même but que nous, la culture des lettres pour elles-mêmes, pour ce qu'elles ont de vrai, de beau, d'humain, d'immortel, et non pas dans un but de gloire passagère, de fortune et d'ambition tout individuelle.

— Comme quelques esprits plus clairvoyans ou plus attentifs, M. Cousin est aussi péniblement frappé, en général, du vide qui semble vouloir se faire, avec la nouvelle génération, dans le travail intellectuel de la France, et sur lequel nous avons attiré les regards de nos lecteurs dans notre précédent numéro. Oui, le feu sacré s'éteint! point d'enthousiasme, par conséquent rien de fécond, de grand, rien qui élève et domine! seulement une froide ambition. M. Cousin se promenait un jour dans Paris avec un philosophe étranger; ils étaient sur les quais : « Voyez-vous! disait M. Cousin, en 89 il y avait là, et il montrait une maison, puis une autre, — à cet étage, à celui-là, à celui-ci encore, s'écriait-il avec sa verve de pensée et d'élocution, il y avait là des idées! » Ce qui sans doute signifiait : Maintenant il y a tout autre chose, ou il n'y a plus rien. Un humoriste pourrait demander si c'est la philosophie ou une philosophie seulement qui s'en va. Mais on ne saurait contester le fait. Il y a plus : ce fait se manifeste partout. L'Allemagne elle-même, la dernière venue dans l'arène, paraît à bout de son grand siècle philosophique et littéraire. Après les géans, elle ne produit plus, dans ce champ-là, que des générations d'enfans téméraires ou rêveurs. Mais pourrait demander encore le même humoriste :

Est-ce d'idées que le siècle a besoin? n'en est-il pas saturé au contraire, à tel point que les idées, comme les poisons sur ceux qui s'y sont habitués, ne peuvent plus avoir prise sur lui? n'est-ce pas maintenant de l'action, du dévoûment qu'il lui faut? et qu'auraient pu faire toutes les idées de 89, livrées à elles seules, si elles n'avaient pas été secrètement quelque chose de plus, une sorte de religion et de foi! C'est la foi qui nous manque, et la foi, est-ce l'idée toute seule qui nous la rendra? Qui sait, enfin, si cet engourdissement, cette torpeur ou cette froideur intellectuelle, n'est pas le signe avant-coureur de quelque orage, d'un de ces grands bouleversemens où domine en apparence une force toute brutale, mais par lesquels la Providence retourne et sème le sol apauvri, punit les hommes de leur inertie morale, réveille les nations, et secoue sur elles, au souffle de la tempête, le flambeau de la vie et de la foi!

Quant à M. Cousin, en particulier, on ne peut pas du moins l'accuser de s'endormir. C'est toujours la même intelligence et la même activité, la même verve de feu. Et il sent aussi le besoin de l'action, la nécessité de donner, même à la philosophie, un but et des résultats pratiques. « Si j'étais jeune, disait-il encore à notre philosophe étranger, je donnerais une autre direction à mes travaux (leur influence, pourtant, il faut le reconnaître, a été immense): j'écrirais, je parle-
» rais davantage pour être entendu de tous et immédiatement compris.
» Comme d'autres, j'ai eu l'ambition de ne pas écrire pour le grand
» nombre, mais j'en suis bien revenu. » M. Cousin revoit maintenant ses cours, qu'il serait homme à reprendre, sans croire déroger, s'il en voyait le besoin. Ces deux grands morceaux sur le *Mysticisme* et le *Beau* qu'a publiés la *Revue des Deux Mondes*, sont des fragmens de ses anciens cours, mais retravaillés avec éloquence, et dans lesquels les parties purement métaphysiques ont été retranchées, ou éclairées de manière à devenir accessibles à tous. « Eh bien! ajoutait M. Cousin,
» non-seulement ces morceaux ont été plus goûtés et plus lus, mais,
» philosophiquement même, ils sont plus vrais, ils disent mieux ce
» qu'il y avait à dire, ils font pénétrer davantage dans les idées que je
» voulais éclaircir. »

Ces deux morceaux contiennent de magnifiques pages, les plus belles qu'on ait écrites depuis longtemps, par exemple celles-ci.

« C'est en effet l'être infini que nous aimons en croyant aimer les choses finies, et même en aimant la vérité, la beauté, la vertu. C'est si bien l'infini qui nous attire et qui nous charme, que ses manifestations les plus élevées ne nous satisfont point, tant que nous ne les avons pas rapportées à leur source éternelle. L'homme de génie est bien loin d'être content à la vue de ses chefs-d'œuvre: il leur découvre mille imperfections; il rêve une beauté qu'il n'a point vue, et que tout son art ne peut atteindre. Le cœur est insatiable, parce qu'il aspire à l'infini. Ce sentiment, ce besoin de l'infini, est au fond des grandes passions et des plus légers désirs. Un soupir de l'âme en présence du

ciel étoilé, la mélancolie attachée à la passion de la gloire et de la science, à l'ambition, à tous les grands mouvemens de l'âme, l'expriment mieux sans doute, mais ne l'expriment pas davantage que le caprice et la mobilité de ces amours vulgaires, errant d'objets en objets, dans un cercle perpétuel d'ardens désirs, de poignantes inquiétudes, de désenchantemens douloureux.

» La seule différence qu'il y ait dans toutes les démarches du cœur, c'est que tantôt il cherche l'infini sans savoir qu'il le cherche, et que tantôt il se rend compte de la fin dernière du besoin d'aimer qui le tourmente. Quand la réflexion s'ajoute à l'amour, si elle trouve que l'objet aimé est digne en effet de l'être, loin d'affaiblir l'amour, elle le fortifie; loin de couper ses ailes divines, elle les développe, elle les nourrit, comme dit Platon; mais si l'objet de l'amour n'est qu'un simulacre de la beauté véritable, capable seulement d'exciter l'ardeur de l'âme sans pouvoir la satisfaire, la réflexion rompt le charme qui tenait le cœur attaché, dissipe la chimère qui l'enchantait. Il faut être bien sûr de ses attachemens pour oser les mettre à l'épreuve de la réflexion. O Psyché, Psyché! respecte ton bonheur: n'en sonde pas trop le mystère! Garde-toi d'approcher la redoutable lumière de l'invisible amant qui possède ton cœur! Au premier rayon de la lampe fatale, l'amour s'éveille et s'envole. Image charmante de ce qui se passe dans l'âme, lorsqu'à la sereine et insouciante confiance du cœur succède la réflexion avec son triste cortége. Tel est sans doute aussi le sens du mythe sacré de l'arbre de la science. Avant la science et la réflexion sont l'innocence et la foi. La science et la réflexion engendrent d'abord le doute, l'inquiétude, le dégoût de ce qu'on possède, la poursuite agitée de ce qu'on ignore, les troubles de l'esprit et de l'âme, le dur travail de la pensée, et dans la vie bien des fautes jusqu'à ce que l'innocence, à jamais perdue, soit remplacée par la vertu, la foi naïve par la vraie science, et qu'à travers tant d'illusions évanouies l'amour soit enfin parvenu à son véritable objet. »

Et cette autre page, peut-être plus belle encore (dans le second morceau, celui sur le *Beau et l'Art*):

« La forme ne peut être une forme toute seule; elle doit être la forme de quelque chose. La beauté physique est donc le signe d'une beauté intérieure, qui est la beauté spirituelle et morale, et c'est là qu'est le fond, le principe, l'unité du beau.

» Toutes les beautés que nous venons d'énumérer et de réduire composent ce qu'on appelle le beau réel; mais au dessus de la beauté réelle, l'esprit conçoit une beauté d'un autre ordre, la beauté idéale. L'idéal ne réside ni dans un individu, ni dans une collection d'individus. Sans doute la nature ou l'expérience nous fournit l'occasion de le concevoir, mais il en est essentiellement distinct. Pour qui l'a conçu une fois, toutes les figures naturelles, si belles qu'elles puissent être, ne sont que des simulacres d'une beauté supérieure qu'elles ne réalisent point. Donnez-moi une belle action, j'en imaginerai une encore plus belle. L'Apollon lui-même admet plus d'une critique. L'idéal recule sans cesse à mesure qu'on en approche davantage. Son dernier terme est dans l'infini, c'est-à-dire en Dieu, ou, pour mieux parler, le vrai et absolu idéal n'est autre que Dieu lui-même.

» Dieu étant le principe de toutes choses, doit être à ce titre celui

de la beauté parfaite et de toutes les beautés naturelles qui l'expriment plus ou moins imparfaitement ; il est le principe de la beauté, et comme auteur du monde physique et comme père du monde intellectuel et du monde moral.

» Dieu est le beau par excellence, car quel objet satisfait mieux à toutes nos facultés, à la raison, à l'imagination, au cœur ? Il offre à la raison l'idée la plus haute au delà de laquelle elle n'a plus rien à chercher, à l'imagination la contemplation la plus ravissante, au cœur un objet souverainement aimable. Il est donc parfaitement beau ; mais n'est-il pas sublime aussi par d'autres endroits ? S'il étend l'horizon de la pensée, c'est pour la confondre dans l'abîme de sa grandeur. Si l'âme s'épanouit au spectacle de sa bonté, n'a-t-elle pas de quoi s'effrayer à l'idée de sa justice, qui ne lui est pas moins présente ? Dieu est à la fois doux et terrible. En même temps qu'il est la vie, la lumière, le mouvement, la grâce ineffable de la nature visible et finie, il s'appelle aussi l'Eternel, l'invisible, l'infini, l'immense, l'absolue unité et l'être des êtres. Ces attributs redoutables, aussi certains que les premiers, ne produisent-ils pas au plus haut degré dans l'imagination et dans l'âme cette émotion mélancolique excitée par le sublime ? Oui, l'être infini est pour nous le type et la source des deux grandes formes de la beauté, parce qu'il est à la fois pour nous une énigme impénétrable, et le mot le plus clair encore que nous puissions trouver à toutes les énigmes. Etres bornés que nous sommes, nous ne comprenons rien à ce qui est sans limites, et nous ne pouvons rien expliquer sans cela même qui est sans limites. Par l'être que nous possédons, nous avons quelque idée de l'être infini de Dieu ; par le néant qui est en nous, nous nous perdons dans l'être de Dieu ; et ainsi toujours forcés de recourir à lui pour expliquer quelque chose, et toujours rejetés en nous-mêmes sous le poids de son infinitude, nous éprouvons tour à tour ou plutôt en même temps, pour ce Dieu qui nous élève et qui nous accable, un sentiment d'attrait irrésistible et d'étonnement, pour ne pas dire de terreur insurmontable, que lui seul peut causer et apaiser, parce que lui seul il est l'unité du sublime et du beau.

» Ainsi l'être absolu, qui est tout ensemble l'absolue unité et l'infinie variété, Dieu, est nécessairement la dernière raison, le dernier fondement, l'accompli idéal de toute beauté. »

Enfin, cette dernière page encore, sur la poésie comparée aux autres arts.

« L'art par excellence, celui qui surpasse tous les autres parce qu'il est incomparablement le plus expressif, c'est la poésie.

» La parole est l'instrument de la poésie ; la poésie la façonne à son usage et l'idéalise pour lui faire exprimer la beauté idéale ; elle lui donne le charme et la puissance de la mesure ; elle en fait quelque chose d'intermédiaire entre la voix ordinaire et la musique, quelque chose à la fois de matériel et d'immatériel, de fini, de clair et de précis, comme les contours et les formes les plus arrêtées, de vivant et d'animé comme la couleur, de pathétique et d'infini comme le son. Le mot naturel en lui-même, surtout le mot choisi et transfiguré par la poésie, est le symbole le plus énergique et le plus universel. Armée de ce talisman, qu'elle a fait pour elle, la poésie réfléchit toutes les

images du monde sensible, comme la sculpture et la peinture; elle réfléchit le sentiment comme la peinture et la musique, avec toutes ses variétés que la musique n'atteint pas, et dans leur succession rapide que ne peut suivre la peinture, à jamais arrêtée et immobile comme la sculpture; et elle n'exprime pas seulement tout cela, elle exprime ce qui est à-peu-près inaccessible à tout autre art, je veux dire la pensée entièrement séparée des sens, la pensée qui n'a pas de forme, la pensée qui n'a pas de couleur, la pensée qui ne laisse échapper aucun son, qui ne se manifeste dans aucun regard, la pensée dans son vol le plus sublime, dans son abstraction la plus raffinée!

Songez-y. Quel monde d'images, de sentimens, de pensées à la fois distinctes et confuses, suscite en vous ce seul mot: la patrie! et cet autre mot, bref et immense: Dieu! Quoi de plus clair, et tout ensemble de plus profond et de plus vaste!

» Dites à l'architecte, au sculpteur, au peintre, au musicien même, d'évoquer ainsi d'un seul coup toutes les puissances de la nature et de l'âme. Ils ne le peuvent, et par là ils reconnaissent la supériorité de la parole et de la poésie. »

O Psyché, Psyché! respecte ton bonheur: n'en sonde pas trop le mystère!... Ceci n'est pas peut-être à toute la hauteur romaine de la prosopopée de Fabricius et ne devait pas l'être. C'est moins sonore et moins plein. Les grammairiens y pourront même relever une faute de français *(davantage que)*: mais qu'importe si l'on n'en peut pas relever d'autres! Quelle force, quel éclat, quel mouvement, quelle largeur simple et vive! Ce sont là des pages à mettre dans un recueil classique, à apprendre par cœur. Plusieurs sans doute les auront notées comme nous: mais ont-elles frappé tout le monde, ont-elles saisi l'admiration de tous, autant qu'elles le méritent et comme elles l'eussent fait à coup sûr en des temps moins blasés? nous ne le voyons pas. On les lit, on les goûte, puis on passe et on oublie.

— Madame Louise Colet a publié, dans la *Revue des Deux Mondes*, un travail biographique sur une femme bien célèbre par elle-même, par ses travaux d'une nature toute virile et par sa relation avec Voltaire, madame la marquise du Châtelet. Madame Louise Colet a pu mettre à profit des lettres inédites, très-curieuses et très-belles, qui montrent combien il y eut de passion, d'amertume et d'orage dans le sentiment que madame du Châtelet éprouva pour celui dont le nom acheva d'illustrer le sien. Mais d'autres lettres, citées aussi par le même biographe, prouvent également qu'elle n'eut pas une passion moins forte, qu'elle en eut peut-être une plus définitive, plus irrévocable et plus tendre pour Saint-Lambert, l'auteur des *Saisons*. Saint-Lambert, en effet, a eu la destinée singulière de succéder, dans le cœur de madame du Châtelet, à Voltaire attiédi ou lassé, puis de prendre les devans sur Rousseau, dans celui de madame d'Houdetot; il fut ainsi, malgré une grande infériorité de talent, le rival heureux des deux plus hautes renommées du dix-huitième siècle. Madame Louise Colet ne

pouvait pas éviter cette fâcheuse conclusion d'un drame où elle tâche pourtant de donner, autant qu'elle peut, le beau rôle à la *docte Emilie*. Le biographe se souvient qu'il est femme pour taire ou diminuer certaines choses, cependant caractéristiques ; c'est au mieux : mais devait-il s'en souvenir aussi pour faire trop ressortir d'autres choses plus à son gré et qui s'exagèrent déjà bien suffisamment par l'absence des premières ? Le défaut de son travail, curieux et instructif d'ailleurs, est précisément, ce nous semble, d'avoir trop vu, dans la célèbre amie d'un grand homme, une héroïne telle que madame Louise Colet la voudrait. Elle en fait presque uniquement une femme lettrée et sensible ; elle oublie trop la femme du dix-huitième siècle et même de la Régence, ce que fut aussi Mme du Châtelet. Fort savante, il est vrai, au point que M. Ampère, l'illustre mathématicien, la déclare *un génie en géométrie*, elle n'en était pas moins, en même temps, une grande dame, et tout à fait une grande dame à la mode de son siècle. Sans doute l'auteur de la notice a dû rappeler certains traits qui le prouvent, certaines anecdotes déjà connues, mais il n'y insiste pas assez et ne les met pas dans leur jour ; les écrits et les mémoires du temps nous en parlent beaucoup mieux. Ainsi Mme du Châtelet était du nombre de ces dames qui avaient la fantaisie singulière de mener quelquefois la vie de garçon. « Vive, enjouée, passionnée, même pour des distractions, elle réunissait souvent ses amies, la duchesse de Boufflers, les marquises de Mailly, de Gouvernet, du Deffant, et Mme de la Popelinière ; parfois ces dames se donnaient des soupers dont les hommes étaient exclus. Un jour d'été, Mme du Châtelet les conduisit à Chaillot, dans un cabaret nommé *la Maison rouge*. Les six amies s'assirent autour d'une table couverte de fleurs, de vins exquis, et des mets les plus recherchés. Un seul laquais faisait le service ; au dessert, il fut éloigné. Ces dames restèrent réunies jusqu'à cinq heures du matin, riant, chantant et devisant sur toutes choses. Que d'esprit il dut se dépenser là ! » conclut Mme Colet. Cette réflexion suffit-elle pour nous faire apprécier cette sorte d'émancipation anticipée du beau sexe, que n'avaient pas seulement rêvée, mais réalisée, Mme du Châtelet et ses amies ? fallait-il seulement avoir de l'esprit pour mener une telle vie, et ne fallait-il pas plutôt, qu'on nous passe l'expression, avoir le diable au corps ? Mais citons encore quelques traits.

Depuis sa liaison avec Saint-Lambert, Mme du Châtelet « s'aperçut que, par suite de l'entraînement de son amour, elle serait bientôt mère » (c'est de cette façon, assez peu entraînante, que le biographe raconte ce qui amena la fin prématurée de la marquise). Comment sauver les apparences ? comment tromper le mari et le monde, le monde surtout, qui aurait été enchanté d'avoir l'occasion de se scandaliser ? « Depuis vingt ans, elle n'avait pas eu d'enfant, et elle vivait depuis longtemps séparée de son mari. Elle portait un grand nom, elle paraissait chaque année à la cour de Versailles ; sa vie était une de

celles qui ne peuvent se cacher.... Comment dérober à tout le monde un événement qui à son âge surtout la déshonorait? C'était, il est vrai, l'époque des maris trompés ou complaisans, des galanteries ouvertement tolérées; mais encore fallait-il dans certaines circonstances que l'honneur d'une grande maison fût en apparence respecté. L'orgueil du nom était le dernier orgueil de cette aristocratie déchue. On ne procédait pas alors en amour par fuite et par enlèvement, comme de nos jours, ce qui donne, il faut en convenir, une sorte de satisfaction superbe à la passion; on ne disait pas bravement à son mari, à la face de tous : Je ne vous aime pas, et je vous quitte. On se contentait de le mystifier. Pour jouer un pareil rôle, il fallut à Mme du Châtelet un grand courage. Certaine scène humiliante et burlesque, digne de la plume de Boccace, et que nous ne saurions rapporter ici, dut singulièrement coûter à cet esprit fier, à ce cœur sincère. Voltaire nous apparaît tout entier dans cette étrange comédie. Sa conduite fut certainement celle d'un ami loyal et généreux; mais aussi, il faut le dire, son esprit léger et moqueur prit un malin plaisir à conduire cette mystification : c'était un *conte* à mettre en action, il y employa toute sa verve. Il manda d'abord Saint-Lambert à Cirey pour se concerter avec lui, puis le mari fut appelé; on convoqua, pour fêter son arrivée, tous les voisins de campagne; il y eut des divertissemens au château; on y fit grande chère, on remaria les deux époux, et M. du Châtelet accepta la grossesse de sa femme; Voltaire finit par rire de l'aventure comme il riait de tout. » Mme Colet n'entre pas dans plus de détails, et en voilà, certes, bien assez pour se convaincre que Mme du Châtelet était encore autre chose qu'une femme aimante et instruite : mais ce n'est pas le biographe, c'est le lecteur qui le dit. En accusant mieux des ombres aussi choquantes, en s'avouant franchement tout ce qu'elles indiquent de repoussant dans ses héros, Mme Colet aurait acquis le droit de compléter la vérité sur leur caractère, peut-être même l'aurait-elle fait mieux comprendre et mieux accepter. Elle aurait pu alors, elle aurait dû sans doute croire que le récit de telles actions était plus difficile à subir, pour ses lecteurs, que d'autres détails, d'autres mots, hardiment caractéristiques, et qu'elle ne rapporte pas. Elle semble ne penser enfin qu'à bien garder le contour de ses draperies, un peu empesées, sans s'apercevoir que, ses personnages étant gens trop vifs pour ne pas les déchirer par-ci par-là, il en résulte un certain défaut d'ensemble et, quelquefois, de vérité. Le biographe ne dit pas même comment Voltaire, le grand organisateur de toute cette duperie, se trouva aussi mystifié par Mme du Châtelet, après sa mort.

A la fatale nouvelle, et passé les premiers momens de douleur, Voltaire, en effet, se rappelle que la marquise portait au doigt un anneau, dans lequel était caché son portrait. Il en avertit secrètement une personne sûre, qui pouvait le lui rendre. Mais on lui répond qu'on a déjà pris les devans, que l'anneau a été retiré, et qu'il contenait.... le por-

trait du successeur, le portrait de Saint-Lambert. Au fond, c'était juste! mais ce trait est unique : quelle raison de l'omettre ou de le négliger? A force de vouloir trop relever et grandir un personnage, il peut se faire qu'il en demeure faussé et alourdi. Ce voile de sérieux dont nous avons dit que M[me] Colet veut à toute force entourer la figure de son héroïne, finit même par retomber sur celle de Voltaire, à qui il ne fait faire qu'une grimace de plus. « Ferme et digne, dit-elle, M[me] du Châtelet faisait des observations avec franchise et vivacité, et ne cédait point aux colères qu'elle suscitait parfois. De là des querelles fréquentes, mais soudain apaisées, que le public appelait de graves dissentimens. M[me] du Châtelet manquait peut-être de douceur, mais elle avait la bonté, la droiture et le dévouement. » Il y avait là encore quelque chose à dire d'un ton moins retenu ou moins reposé. On pouvait être moins avare de détails, et tout simplement nous initier à quelques-unes de ces querelles, à celle-ci entre autres :

Voltaire se mit un soir de fort mauvaise humeur, parce que la marquise, enfermée avec Clairault le géomètre, retardait indéfiniment, oubliait même l'heure du souper. Il fit une grande scène de vivacité, enfonça la porte, et renvoya Clairault si déconcerté qu'on ne savait pas s'il voudrait revenir. Là-dessus brouillerie complète entre Voltaire et son amie. Cela dura bien deux jours. Enfin, un matin elle se rend chez Voltaire (ils demeuraient ensemble); elle venait avec des intentions de raccommodement et, pour mieux faire son entrée, elle portait à la main, si notre mémoire nous sert bien, le déjeûner du grand homme tout préparé dans un riche vase de porcelaine auquel Voltaire savait qu'elle tenait beaucoup. Mais il ne voit rien, se fâche de plus belle, éclate en reproches amers. La marquise s'emporte de son côté; bref, le vase en pâtit, et M[me] du Châtelet sort, furieuse. C'est alors au tour de Voltaire de la rappeler, de la supplier, de faire courir après elle. Il envoie un laquais chercher au Palais-Royal un vase pareil. Mais Voltaire, qui s'entendait très-bien à compter, comme on sait; qui, chez le roi de Prusse, si l'on en croit Thiébeaud, avait soin d'empoigner le soir un grand flambeau de cire pour se reconduire lui-même dans son appartement, et qui se fournissait ainsi de bougie à peu de frais, Voltaire n'avait pas donné assez d'argent au laquais chargé de remplacer la porcelaine brisée. Enfin il donne ce qu'il faut, le vase se trouve, il l'envoie, et on se réconcilie : *mais cela m'a pourtant coûté dix louis!* disait-il entre ses dents.

Quand Voltaire eut remarqué la présence assidue de Saint-Lambert chez la marquise, il sembla d'abord, et on pouvait s'y attendre, que ce serait bien pis que pour Clairault. En effet, il manifesta très-haut sa surprise. Saint-Lambert répondit fièrement. Mais la marquise engagea le plus jeune à faire des avances. Elle avait déjà fait comprendre au plus âgé, par des argumens personnels et par des raisons dignes de la morale du dix-huitième siècle, combien il avait tort de se fâcher. Saint-Lambert

se rend donc chez Voltaire. Celui-ci, qui avait eu le temps de réfléchir et de prendre son parti, le reçoit à merveille, admirablement, paternellement, et, sans même le laisser s'expliquer sur sa vivacité: — « Bien! bien! s'écrie-t-il dès qu'il le voit; tout est arrangé; c'est bien, mon enfant! c'est très-bien! asseyez-vous là, et n'en parlons plus! » — Et dès lors il fut son ami: on a vu même à quel point il le fut. Il n'en continua pas moins d'avoir une sincère affection pour Mme du Châtelet. Quand elle mourut (quatre jours après ses couches, dans une faiblesse que l'on prit d'abord pour un évanouissement), « Voltaire et M. du Châtelet qu'on se hâta de prévenir, se précipitèrent dans la chambre.... Voltaire et Saint-Lambert, continue Mme Colet, passèrent une partie de la nuit auprès de ce corps inanimé; on ne pouvait les arracher à ce funèbre spectacle. Voltaire surtout était profondément ému; quand il sortit de cette chambre, égaré, hors de lui, il gagna la porte du château et alla se heurter contre l'escalier extérieur. Sa tête frappa sur le pavé. Un domestique et Saint-Lambert vinrent à lui; en reconnaissant ce dernier, il lui dit en sanglotant: *Ah! c'est vous qui me l'avez tuée.* » Ce mot est célèbre, mais le commentaire énergique que Voltaire en donna lui-même en se relevant, ne l'est pas moins. Si l'on veut citer le mot de Voltaire en cette circonstance, il faut absolument se résigner à dire tout ce qu'il a dit. Autrement, on ne voit plus Voltaire tel qu'il était, on n'est plus dans le vrai; et Voltaire, c'est une justice à lui rendre, était singulièrement vrai dans tous ses mouvemens, même les plus opposés. Il se fâchait, se réconciliait, aimait, haïssait avec vérité: plus dramatique lui-même, plus vraiment humain que ses ouvrages, il montrait toujours en lui l'homme tout entier. Il faut surtout se garder de le représenter uniquement sensible et pleurant, sanglotant. Il pleurait, il versait de véritables larmes; mais, un instant après, il riait, et souvent en même temps.

Il est peut-être curieux, après cela, d'ajouter que Saint-Lambert, le héros de cette tragédie, a vécu jusque dans notre siècle. Lui et Mme d'Houdetot, traversèrent la révolution en y restant ignorés, et coulèrent encore de longs et paisibles jours: ils restèrent fidèles à ces idées de bergerie et de nature qui, dans l'esprit et les goûts naïfs de Mme d'Houdetot s'alliaient nécessairement selon elle à l'amour, et que Saint-Lambert a chantées avec assez de vie et d'éclat; fidèles aussi aux opinions de leur temps puisque le dernier ouvrage de Saint-Lambert a été un catéchisme fort cru, et pour lui fort sérieux, de matérialisme. Ils vivaient ensemble, et M. d'Houdetot avec eux faisait le trio. Mais c'était un trio et des bergers en bonnets de coton: bonnets qu'on ne quittait jamais; aux grands jours, on y mettait seulement des rubans et des fleurs. M. d'Houdetot était le plus sage de ces trois bergers octogénaires, redevenus à la fin presque enfans, à ce que l'on conte, surtout Saint-Lambert: il y avait parfois des querelles entre sa femme et ce dernier: quand il s'élevait ainsi des nuages entre Philémon et Baucis, c'est M. d'Houdetot

qui intervenait pour les dissiper. C'est encore à M. d'Houdetot que Saint-Lambert s'adressait quand il avait des remords et qu'il voulait se décharger, en les racontant, du poids de ses galanteries : — « C'est bon ! c'est bon, mon cher ! » lui disait le mari en l'interrompant.

— Avec Mme du Châtelet, nous avons vu l'une des existences féminines les plus exceptionnelles et les plus agitées du dix-huitième siècle. Le nôtre a aussi ses héroïnes, non moins passionnées, quoique autrement, surtout non moins malheureuses. L'occasion se présente de dire quelques mots de l'une des plus célèbres et des plus extraordinaires.

Byron n'est pas le seul, dans le patriciat anglais, qui se soit révolté contre sa caste et dont l'orgueil ait eu le besoin de s'élever plus haut que celui même de cette dernière. Comme lui, lady Esther Stanhope, la nièce de Pitt, se réfugia en elle-même et, par une individualité excentrique, voulut dominer, étonner encore, irriter ce monde qu'elle avait vu à ses pieds, et sur lequel, depuis la mort de son oncle, la supériorité de son esprit ni la hauteur de son caractère ne suffisaient plus à la faire régner. Comme Harold, elle quitta l'Angleterre, en lui disant anathème, et se fit de l'Orient, non pas seulement une patrie poétique, la patrie de son génie, mais une retraite véritable, une retraite de colère et de gloire, de singularité et de mystère, d'où, bravant son pays natal, elle prétendait bien encore l'occuper. Comme lui, enfin, elle fut moins forte que sa caste, qui la laissa faire sans trop s'émouvoir. Retirée dans le Liban, elle s'entourait là d'une sorte de merveilleux pour frapper l'imagination des indigènes et pour les dominer. Mais elle était encore plus exploitée par eux, et si, par cette existence fantastique et hautaine, elle envoyait d'elle encore à l'Europe quelque bruit, elle n'était au fond, pour les voyageurs, pour M. de Lamartine lui-même, qu'une des curiosités de l'Orient, qu'une singularité de plus. Elle est morte misérablement, obligée d'avoir recours aux derniers expédiens pour soutenir son rôle de reine mystérieuse, on serait presque tenté de dire : son rôle de *vieille de la montagne*, et n'ayant plus que des haillons, des schalls troués, pour s'y draper jusqu'au bout. Les mémoires de son médecin ont fourni sur tout cela, à un critique érudit, à M. Philarète Chasles, le sujet d'un curieux article, dont nous allons extraire quelques détails :

Dans la guerre amenée par l'insurrection des Druses, insurrection dont elle fut un des principaux agens, « elle gagnait des partisans, dit M. Philarète Chasles, payait des espions, entravait l'ennemi, inventait des stratagèmes, tout cela sans but, pour satisfaire son orgueil et sa passion d'agir, tromper l'ennemi sur le mont Liban, et rester la digne nièce de Pitt. Ce mot répondait à tout : *Je suis une Pitt!* Folle ou sensée, elle avait compris l'Orient; pour se moquer des consulats et constituer dans le Liban une puissance indépendante, il ne lui manqua rien que de l'argent ; avec ses douze cents livres sterling de rente, qui furent dévorées par sa royauté éphémère, que pouvait-elle faire de plus

que de vivre sur sa montagne, pendant que la guerre couvrait de sang le pays ?... On ne peut toutefois s'empêcher d'admirer les ressources qu'elle découvrit dans une situation pareille, et l'ardeur de pouvoir qui la rongeait trouvait ainsi une meilleure issue que lorsqu'elle battait ses serviteurs, sonnait ses servantes deux cents fois pendant la nuit, faisait apporter et étaler devant elle, sur le plancher, toute son argenterie et les débris de ses tasses et de ses cruches pour en faire l'inventaire, menaçait les consuls, et brandissait, pour effrayer ses nègres, la masse d'armes cachée sous son chevet.

« Cependant sa santé dépérissait avec sa fortune. Elle ne pouvait plus dormir; sa langue se couvrait d'aphtes, et ses ongles se brisaient. Ses os perçaient sa peau desséchée; une souffrance continuelle l'épuisait; la fatale tache rouge se montrait sur ses joues. Des spasmes épouvantables la torturaient. L'image de ses anciens amis et de cette civilisation qu'elle avait abjurée lui apparaissait comme un fantome; accablant d'invectives son médecin et tout ce qui l'entourait, passant de l'abattement à la colère, et de la colère à la prophétie, ce Prométhée féminin, enchaîné sur son roc, se laissait dévorer par le vautour de son orgueil. On entendait sortir de la chambre de la Sibylle des hurlemens épouvantables, et quand le docteur entrait, il voyait la malheureuse vieille étendue par terre, couchée sur son lit ou à genoux devant son divan, la couverture du lit brûlée par les cendres de la pipe, sa tête nue dépouillée du turban, et des larmes coulant de ses yeux éteins. « Ah! docteur, que je souffre! » disait-elle. En effet, elle avait soutenu la lutte des pensées intérieures, des doutes et des inquiétudes sur le monde, sur Dieu et sur l'âme, et le poids de ses souvenirs et le fardeau de l'isolement l'écrasaient. Le médecin ne paraît pas croire que ses convulsions, dont lui-même ne parle qu'avec une horreur et un effroi extrêmes, eussent aucun rapport avec les affections épileptiques ou histériques. Elle se remettait par degrés, reprenait sa dignité et son aplomb, parlait de Pitt et de Chatham, développait ses théories, et retrouvait un peu de calme et de raison. Cette parlerie éternelle, dont le docteur était le but et la victime, contribuait à lui rendre un peu de tranquillité et de bien-être; c'était un remède plutôt qu'un travers. Un soir que le tonnerre avait grondé sur le Liban : « Ah! docteur, lui dit-elle, quand il entra, que ce tonnerre m'a fait de bien! » Puis, comme il essayait d'expliquer scientifiquement le dégagement d'électricité qui avait pu s'opérer : « Pédant, reprit-elle, je vous ai toujours pris pour un excellent homme, mais pour une intelligence bien bornée. » L'extase et l'inspiration recommençaient, la chambre s'emplissait d'un nuage de fumée, et la fureur de la reine de Tadmor contre l'Europe se faisait jour en torrens d'éloquence frénétique : « Les pensées, disait-elle, me viennent à l'esprit comme les bouffées de vent dans les cèdres. Quand cet ouragan a soufflé, je respire et je me sens heureuse. »

« Les voyageurs européens, qui tous voulaient arriver jusqu'à elle, ne lui apportaient aucune joie, mais seulement une fatigue, tant elle disposait d'avance et avec peine les draperies et les prestiges sous lesquels il lui plaisait de se montrer. La plupart n'étaient pas reçus, et les Anglais surtout se formalisaient de ce qui leur semblait une dureté impardonnable; elle admettait ceux dont la réputation, la plume ou le crédit pouvaient influer sur sa position personnelle et répandre en Europe le bruit de sa grandeur. Dans la mise en scène de l'introduc-

tion qui leur était réservée, elle remplaçait par le mystère et l'attente ce qui lui manquait du côté du luxe, et se posait comme Napoléon. Elle se montra polie et prévenante pour M. de Marcellus, qu'elle pénétra d'enthousiasme, pour le prince Pukler-Muskau, qu'elle jugea « frivole de pensées comme de style, » et pour M. de Lamartine, à qui elle ne pardonnna pas d'avoir caressé sa levrette en lui parlant, et d'avoir frappé sur sa botte avec sa cravache pendant l'entretien qu'ils eurent ensemble. Tout le monde a lu les belles et trop indulgentes pages que M. de Lamartine lui a consacrées; mais personne ne savait quel sentiment de profonde irritation les manières sans façon et aisées du gentilhomme français laissèrent chez l'orgueilleuse reine de Tadmor. Crime irrémissible, il l'avait traitée comme son égale. Elle le ménagea pourtant; elle savait qu'il parlerait d'elle, et que sa voix aurait du retentissement en Europe. Ennuyée un jour des questions allemandes que lui adressait le prince Puckler: « Prince, lui dit-elle, je crois que votre intelligence est dans les ténèbres. »

La notice de M. Philarète Chasles contient, on le voit, de curieux et dramatiques renseignemens sur cette vie si singulière, dans laquelle lady Stanhope a dépensé tant de ressources d'imagination et d'action, tant d'originalité de caractère, tant de vigueur d'âme et de hauteur d'esprit pour une fin si mesquine, après tout, et si digne de pitié. Le critique français fait bien ressortir tout ce qu'il y avait, au fond, de bizarrerie plutôt que de grandeur, de force mal employée, de vanité et de petitesse même dans cette résolution poursuivie d'ailleurs si courageusement. Mais la conclusion qu'il en tire nous a fort surpris. Que dit-il en effet? et quel conseil aurait-il donné à lady Stanhope? Un conseil presque aussi bizarre, dans son genre, que le parti qu'elle avait pris: celui d'écrire ses mémoires, de faire connaltre ce monde qu'elle avait vu de si près et que personne ne pouvait faire connaltre comme elle, ni si bien juger.

« Pauvre femme! s'écrie à la fin M. Philarète Chasles, si vous eussiez pu soutenir ce qui pèse tant aux âmes fières, l'humiliation et l'isolement, la calomnie des habiles et le sourire des sots; si vous aviez été assez forte pour calmer votre âme, apaiser votre orgueil, et regarder avec indifférence, après la mort de votre oncle Pitt, ce monde que vous aviez vu à vos pieds et qui vous délaissait; si, profitant des ressources peu communes d'une intelligence sagace et profonde, vous aviez forcé les acteurs et les intrigues, observés de si près dans votre jeunesse, à revenir jouer leur rôle dans un livre véridique, vous vous fussiez épargné vingt ans de supplice. Certes, lady Stanhope, dans sa retraite, eût écrit des mémoires intéressans et utiles sur la politique de Pitt, sur ses amis et ses adversaires. A cette œuvre elle aurait dû livrer les loisirs de sa solitude; quels portraits elle aurait tracés! et quelles lacunes de l'histoire elle aurait pu remplir!... On doit regretter d'autant plus que lady Stanhope n'ait pas consacré sa retraite à cet ouvrage, qu'il ne reste de traces de la société extraordinaire où elle a vécu, que dans les dernières lettres de Walpole, la correspondance de Burke, le journal de Knighton, celui de Mme Darblay, et les mémoires de Wraxall. Les uns ne vivaient pas dans le

monde supérieur, les autres ignoraient les choses politiques; ceux-ci étaient des fats, ceux-là des aveugles, et personne n'était placé comme lady Esther pour saisir au passage ces caractères et ces personnages.»

Ainsi, au lieu de cette aire que lady Stanhope s'était bâtie près dès cèdres du Liban, M. Philarète Chasles eût mieux aimé se la représenter tout simplement dans son cabinet, avec une plume, une plume d'aigle sans doute, à la main : c'aurait été au fond la même chose, et cela lui aurait moins coûté. Ah! monsieur Philarète Chasles, serait-on tenté de dire à ce dernier : à côté de cette aile orgueilleuse de Lady Ester, que vous nous avez si bien dévoilée, n'est-ce pas, à son tour, le bout de la plume du critique qui se montre ici, du critique d'ailleurs si au courant de tout et si bien renseigné? La belle consolation, pour une âme de cette trempe, que de se mettre à écrivailler! et croyez-vous que de parler des autres, au lieu de faire encore parler d'elle, ce dont elle se souciait évidemment beaucoup plus, eût réellement apaisé son rongement d'esprit? Non; la seule conclusion, si l'on n'en veut pas une plus haute, est celle-ci : c'est que forts ou faibles, célèbres ou obscurs, avec ou sans espoir, nous sommes nous-mêmes, nous voulons être nous-mêmes, et nous mourons tous opiniâtrement nous-mêmes jusqu'au bout.

— Le conseil que M. Philarète Chasles eût donné à lady Esther Stanhope, on pourrait le donner plus naturellement à Alexandre Dumas. A entendre du moins ce qu'on raconte de son mode de vie, il n'aurait pas besoin de mettre beaucoup d'*impressions de voyage* dans ses mémoires intimes pour en composer un de ses plus aventureux romans. Le trait suivant, bien connu à Paris, suffirait à lui seul pour faire naître cette réflexion. C'est chez M. Alexandre Dumas que M. Dujarrier passait la soirée, la veille de sa mort. M. Dujarrier, sans fortune et presque sans famille, avait commencé par être employé en sous-ordre dans une entreprise d'omnibus : il vérifiait le nombre des places dans l'une des stations. Il avait de la capacité, de la persévérance, de l'audace, il finit par amasser quelques fonds, il les fit travailler avec succès. Il devint l'un des entrepreneurs de la *Presse*, et c'est lui qui, lors du fameux programme de ce journal à sa dernière transformation, fut en correspondance, pour les *Mémoires d'Outre-tombe*, avec M. de Chateaubriand. Un soir donc il était chez Alexandre Dumas. On jouait. M. Dujarrier gagna, lui, *dix-neuf cents louis*. C'est ce qui lui attira, dit-on, la querelle et le duel où il fut blessé mortellement. Voilà une scène réelle qu'Alexandre Dumas aurait pu transporter toute faite dans le premier venu de ses drames ou de ses romans. Mais s'il pourrait donc souvent se passer d'inventer, se contenter de regarder ce qui se passe autour de lui et chez lui, il faut convenir aussi que son imagination lui suffit amplement, et qu'il n'a pas besoin, pour y suppléer, d'avoir recours à ce moyen. C'est tou-

jours la même fécondité prodigieuse, qu'on ne sait trop comment expliquer. Sans doute il a des faiseurs, des producteurs en sous-ordre; on lui apporte des matériaux, qu'il arrange, qu'il combine et qu'il vivifie : il est comme un centre de production et de fabrication qui attire à soi sans effort tout ce qui rentre dans sa sphère, auquel, en un mot, tout arrive et tout revient. Mais quelle fertilité, quelle souplesse ne faut-il pas déjà pour entrer ainsi dans l'esprit des autres et pour leur communiquer en même temps le sien! Et puis, faut-il l'avouer? ce genre de composition paraît être celui qui convient le mieux au talent et à l'organisation d'Alexandre Dumas; peut-être n'a-t-il jamais été plus naturel et plus vif qu'à présent, dans le *Comte de Monte-Cristo*, par exemple : des juges, d'ailleurs sévères pour le roman-feuilleton, se le demandent du moins tout bas. Lui-même, au surplus, a si bien pris son parti de cette manière d'écrire au galop sans se lasser jamais, qu'il en parle comme d'une chose toute simple, reconnue, admise, et du ton le plus dégagé! On cite de lui, à ce sujet, des mots incroyables. Nous en avons rapporté un l'autre jour; en voici un autre qui ne l'est pas moins. Un directeur de théâtre vint lui demander une pièce. Alexandre Dumas se rejeta d'abord sur ses romans et ses autres ouvrages, puis il ajouta enfin avec un mouvement de vivacité : — « Une pièce! mais, mon cher directeur, vous n'y pensez pas! Une pièce! à la bonne heure si vous m'en demandiez quatre ou cinq : alors je pourrais voir.»

— *L'Epoque*, ce journal-monstre qui aspire à dévorer tous les autres, a enfin paru. Il a, pour le distribuer, des porteurs en livrée; on les voit passer dans les rues, en grand chapeau galonné, en grandes guêtres, et en habit gris, avec une énorme boîte sur le dos. Ce sont des affiches ambulantes. Que feront les confrères de l'*Epoque* pour s'élever encore plus haut?

— *La Revue des Deux Mondes* tenait en réserve, pour cette fin d'automne, une nouvelle de Mérimée, *Carmen*, qui, en effet, a paru dans le dernier numéro. *Carmen* aura-t-il le même succès que *Colomba*, et fera-t-il oublier l'émoi causé naguère par *Arsène Guillot?* on sait le sujet de ce dernier ouvrage. Une grande dame rencontre, à l'église, une pauvre fille, au moment où celle-ci vient y *faire un cierge*, c'est-à-dire, selon le langage des malheureuses créatures de cette espèce, y demander un homme, un amant : la dame entreprend de la convertir; mais en même temps il se trouve qu'elle lui enlève son amant, qu'elle épouse, tandis que la pauvre fille meurt. Il faut avouer que voilà une idée par trop satanique et de nature à soulever bien des murmures dans les salons dont M. Mérimée fait l'ornement, à altérer les plus douces voix, à rendre refrognés même les fronts les plus gracieux autour du conteur impitoyable. Aussi que n'a-t-on pas dit, que ne raconte pas la chronique sur ce qui a précédé et suivi l'apparition

d'*Arsène Guillot*? L'auteur avait eu cependant la précaution de faire des lectures de sa nouvelle, encore manuscrite, de se ménager, par là, d'importans suffrages, et il les avait obtenus. La nouvelle paraît. Alors, grande victoire pour ceux qui n'avaient pas assisté aux lectures, tandis que ceux qui avaient eu cet avantage soutenaient n'avoir pas bien entendu. Et tout cela juste au moment où M. Mérimée était reçu de l'Académie; car, nommé le 14, c'est le 15 qu'il envoyait cette singulière carte de visite de nouvel académicien. Vous pouvez juger du tumulte. M. Mérimée répondait que ceux qui blamaient *Arsène Guillot* n'avaient donc pas lu ses ouvrages, dans lesquels, en effet, on retrouve toujours ce même peintre *exquis et dur*, comme l'a si bien caractérisé M. Vinet dans cette *Revue*. Dans *Carmen*, s'il faut le dire, l'auteur nous paraît s'être montré plus *exquis* encore, au moins dans certaines descriptions, certains mots, certains effets de style, mais non pas moins *dur* toutefois; au contraire, le sujet et le ton général y sont encore plus crus. Parce qu'il s'agit ici d'une bohémienne espagnole au lieu d'une bohémienne de Paris, lui passera-t-on mieux *Carmen* qu'*Arsène Guillot*? *Carmen*, pourtant, est non seulement une fille perdue, mais une voleuse et une *assassine* de grand chemin. M. Mérimée ne prétend pas sans doute qu'elle nous charme, quoiqu'elle ait de l'audace, de la tête, et des bas adroitement troués: il prétend seulement nous dire avec toute sa froideur rapide, sobrement, mais cruement, ce qu'elle était; et l'épigraphe grecque qu'il a mise à sa nouvelle, achève sa pensée. Mais tout cela, au fond, est-il vraisemblable, est-il même vrai? à une première lecture, nous en doutons pour notre part. On peut tromper, voler ses amans, mais on n'a pas toujours nécessairement envie de les assassiner. Quoiqu'il en soit, M. Mérimée semble prendre de plus en plus le parti de n'être et de ne vouloir être absolument que pittoresque et impossible. Dès qu'on l'aborde, il vous prend, j'allais presque dire : il vous empoigne, et il vous tient bien. Impossible de lui faire lâcher prise! C'est un ressort magique qui vous entraîne sans vous laisser la force de reculer ni de respirer; c'est la main de la statue du commandeur; si vous y mettez la vôtre, vous ne pourrez plus l'en retirer: mais cette main reste de pierre, et, si puissante qu'elle soit, elle le serait davantage encore si elle savait s'amollir. M. Mérimée vous saisit, vous secoue, comme d'une commotion électrique, il vous frappe, mais avec toute la froideur de l'acier, et l'on croit recevoir un coup de poignard: il vous transperce, mais il ne vous émeut pas, il ne vous gagne pas. Et puis, disons-le, on voit fort bien qu'il le veut ainsi, qu'il le fait exprès et de dessein prémédité, en sorte que c'est lui que l'on sent toujours là (défaut qui pourrait devenir grave), lui, l'auteur, plus encore que ses personnages. *Arsène Guillot* avait été un échec : *Carmen* sera-t-il mieux qu'un demi-succès?

— Dans un intéressant travail de M. Mazade sur Niccolini, le poëte tragique italien, nous trouvons les détails et la citation suivante, qui ont droit à nous intéresser.

« Niccolini a rassemblé dans son drame *(Arnaud de Brescia)* les personnages caractéristiques du temps, le pape Adrien IV, Frédéric Barberousse, des cardinaux et des sénateurs, des nobles et le peuple, les féroces soldats de l'empereur et les Suisses, que, selon Jean de Müller, Arnaldo avait emmenés avec lui à Rome, en rentrant de son exil. Puis de toutes parts éclatent les lamentations des villes détruites par le fer et par le feu, de Tortona, d'Asti, de Chieri, de Trecate, à travers lesquelles Frédéric s'est frayé un chemin jusqu'à la cité éternelle. Dès-lors, on conçoit l'animation de cette grande tragédie, qui finit par la défaite de Rome révoltée contre le pape, par le martyre d'Arnaldo de Brescia livré aux flammes, et par la rentrée triomphale d'Adrien et de Frédéric, faisant alliance pour mieux assurer leur empire et donner au pouvoir « cette unité qui le fait ressembler à Dieu. » .... Les chœurs sont aussi une beauté d'*Arnaldo da Brescia*. Les Suisses et les Romains unissent leurs chants; les premiers invoquent la liberté de leurs montagnes :

« Les Suisses. — Soyons frères; notre fer dira aux barbares que nous sommes citoyens de Rome....

Arnaldo. — Soleil qui brilles sur notre hémisphère et qui renouvelles tout parmi nous, que la lumière de la vérité ait des rayons encore plus ardens que les tiens! Que la flamme de l'esprit nouveau brûle toujours dans le cœur du guerrier! Embrassez-vous; ils sont plus que frères, ceux qu'unit une même pensée.

Un Suisse a un Romain. — Sauras-tu contenir le choc des armes?

Le Romain. — Immobile et fier, tu me verras sur le champ de bataille, et la seule pensée de la fuite ne pénétrera pas dans mon cœur.

Un Suisse. — Et si le peuple cède aux chances du combat?

Le Romain. — Le Tibre est là près de nous; nous mourrons tous, et celui qui succombera sera frappé au front; il aura la poitrine percée par la lance ou par le glaive, en mourant pour la liberté.

Arnaldo. — Ah! si une valeur égale ne répond pas à ces paroles altières, les étrangers pourront dire : Brutus est pour toujours endormi. »

— Le 5me volume de M. Thiers a paru. Il contient essentiellement l'installation de l'Empire et le sacre, dont l'historien fait un tableau charmant. C'est toujours la même facilité et le même entrain, le même style courant et clair, mais aussi trop abandonné et trop peu contenu pour donner à une œuvre aussi capitale le fini qu'on était en droit d'exiger d'un tel sujet et d'un tel historien, le caractère grave et sévère de tout ce qui aspire à devenir monument. Un défaut plus sérieux, qui touche au fond même du récit, mais auquel ce manque de forme et de soin n'est peut-être pas étranger, se fait sentir toujours plus dans ce 5me volume, et déjà peut-être irréparablement. Napoléon est expliqué, il n'est pas jugé. Nous ne parlons pas ici d'un jugement en forme,

d'un portrait, d'une sentence définitive et catégorique, qui nous donne l'opinion même de l'historien sur son héros ; mais d'un jugement général qui soit porté par les faits, qui se trouve implicitement pour le lecteur dans les faits. C'est là ce qui ne se trouve pas, jusqu'ici, dans l'œuvre de M. Thiers. Napoléon y est montré successivement, par parties ; on le voit très-bien en détail, et dans chaque circonstance de sa vie ; on ne le voit pas dans l'ensemble et en masse ; on tourne autour de la statue, on apprend à la connaître le mieux possible, à mesure qu'elle se présente sous un nouveau jour ; on ne l'embrasse pas d'un coup d'œil. C'est qu'elle est celle d'un géant, dira-t-on, et comment saisir d'un seul regard le colosse? Néanmoins, l'esprit reste en suspens et n'est pas satisfait. Il ne lui suffit pas de voir se dérouler une à une les faces principales d'une si prodigieuse individualité, les grandes scènes d'une vie si exceptionnelle : il en voudrait la clef et le nœud, le mot qui l'éclaire et la juge dans tous les momens essentiels. Sans doute les grands hommes sont aussi de simples mortels : ils obéissent beaucoup aux circonstances, et c'est souvent pour les avoir devinées et comprises, pour leur avoir obéi au moment opportun, qu'ils sont grands ; en sorte qu'il peut être difficile de dire ce qu'ils ont été le plus en définitive : ou aventureux, ou clairvoyants. Bossuet remarque de Cromwell qu'il ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par sa prévoyance, et M. Guizot, s'il nous en souvient bien, remarque le contraire, savoir que personne ne fut plus habilement hasardeux que Cromwell. Mais, hardiesse pleine de prudence, ou prudence pleine de hardiesse, quelque chose a dû pourtant dominer tout cela : l'individualité propre, le caractère, le génie, une pensée directrice, qui ne se montre pas seulement à la fin, mais qui, dans de tels hommes a dû percer plus tôt, peut-être dès le commencement. Or, c'est là ce qu'à ce 5me volume, après le Dix-huit Brumaire, au début de l'Empire, c'est, disons-nous, ce qui devait se montrer déjà dans Napoléon, et ce qu'on ne voit pas dans le récit de M. Thiers.

— M. Botta, ce consul français à Mossoul, qui a fait faire des fouilles sur l'emplacement de l'antique Ninive, est maintenant à Paris. Les fouilles ont eu les plus heureux résultats ; elles occupent l'Académie des Inscriptions, où l'on est en voie de mettre au jour cette importante découverte, l'une des plus curieuses qui se soient faites depuis longtemps. Comme les indigènes n'imaginent pas d'autre but à ces fouilles des Européens que la découverte de trésors imaginaires, et comme aussi il n'y a pas de pierres dans ce pays-là, déjà beaucoup de ruines ont été détruites ; M. Botta s'est même vu obligé de mettre des gardiens en plusieurs endroits ; mais enfin on a une foule d'inscriptions et, en les comparant avec celles de Persépolis, où il y a des cartouches et des traductions comme sur les monumens de l'Egypte, on aura ainsi le moyen de déchiffrer au moins les noms des rois et des conquérans,

des Sésostris de la Mésopotamie; ce monde assyrien, si important pour l'histoire sacrée et profane, a fait jusqu'ici le désespoir des historiens et des chronologistes; on ne désespère pas maintenant de pénétrer enfin dans ces vieux débris d'une civilisation qui termina celle du primitif Orient et d'où la nôtre est sortie.

Mais voici une découverte plus inattendue encore, et qui n'occupe pas moins l'Académie des Inscriptions; elle a même, soit dans le simple fait, soit dans l'aspect sous lequel il se présente et dans les résultats piquans qu'il promet, quelque chose de plus surprenant, de plus fantastique encore que les découvertes de Ninive : ce n'est rien moins, en effet, que celles de la ville de la reine Saba; on sait même maintenant le nom de cette reine. C'est tout au sud de l'Arabie, au fond le plus reculé de la presqu'île, dans une des parties les plus désertes et occupée aujourd'hui par les tribus les plus sauvages de ce sauvage pays, qu'était situé cet empire autrefois florissant. Il était parvenu à cet état avancé, grâce à un système d'irrigations et de digues, dont la destruction amena sa ruine. Un Français (du midi), ancien pharmacien qui, en se donnant pour médecin, avait pu pénétrer jusque là, en parla à M. Frenel, consul français en Arabie. Ce dernier l'engagea à retourner sur les lieux et à en explorer les ruines: ce qu'il fit avec des peines inouies. On a son récit, d'un style tout brut ou plutôt sans style, mais, à ce qu'il paraît, très-circonstancié et très-curieux. Tout cela, dit-on, va se publier. La ville découverte par le voyageur est entourée d'une muraille, sur laquelle se trouve une inscription circulaire et continue, dont il aurait pris des *fac-simile*. Cette inscription est dans une langue fort éloignée de l'arabe, mais que l'on espère déchiffrer. Ainsi s'ouvrirait à la fois, sur deux points aussi obscurs jusqu'ici qu'importans, ce vaste monde de l'Asie occidentale, intermédiaire entre celui du vieil Orient et le nôtre, et dont la voix éloignée n'était parvenue jusqu'à nous que par le canal détourné de l'histoire et des oracles du peuple juif.

Les autres civilisations orientales, celles de la Chine même, semblent vouloir aussi révéler leurs mystères. Il n'est pas jusqu'à l'Amérique dans les forêts de laquelle on ne découvre des ruines de temples gigantesques et de mystérieuses cités. Aussi, de toutes parts, dirons-nous encore, les horizons de l'histoire se reculent et s'agrandissent, de manière à présenter bientôt le fond le plus imposant. Il en est de même, au reste, de toute l'histoire littéraire, de toute la critique, des systèmes philosophiques et religieux, des sciences physiques elles-mêmes, qui, sans qu'il y paraisse encore au dehors, ont été renouvelées de fond en comble depuis vingt ans. Tout cela est à l'état de faits épars, d'observations, d'histoire, de critique, plutôt qu'à l'état de système et d'ensemble; mais avec quelques grands esprits qui résumeront et vivifieront tous ces faits, l'ensemble viendra un jour, et l'on sera étonné du chemin parcouru. Ce serait déjà un travail du plus haut intérêt que de dresser simplement, à cette heure, le bilan scientifique du siècle. On

y verrait sans doute combien l'histoire, le fait domine partout, et que par conséquent, pour arriver là, il a fallu beaucoup de scepticisme, beaucoup faire de ruines et ne pas seulement en trouver. L'esprit, comme le corps, peut être travaillé par des maux si profonds qu'il est obligé d'avoir recours au poison pour essayer de se guérir: mais après le doute, espérons-le, viendront la certitude et la vérité.

— Le château de Lasarraz a vu se réunir de nouveau, le 10 septembre dernier, les membres d'une société vouée à l'étude et aux patientes recherches, et dont les travaux, publiés sous le titre de *Mémoires et Documents,* forment déjà une collection précieuse. *La Société d'histoire de la Suisse romane* est bien connue des lecteurs de la *Revue Suisse,* qui, dans ses précédents volumes, a souvent rendu compte de ses réunions, et qui s'empresse aujourd'hui d'enregistrer les principaux travaux soumis à sa dernière assemblée.

Au nombre des publications nouvelles annoncées à la Société, dont plusieurs sont en voie d'impression, nous citerons le *Miroir (Mireour) du monde*, ouvrage précieux découvert par M. Félix Chavannes, et qui a déjà fait le sujet d'un article étendu dans notre Recueil [1]. Ce beau monument littéraire est maintenant sous presse; il sera précédé d'une préface et accompagné de notes dues à la plume érudite de M. Chavannes. Un autre manuscrit d'un grand prix, légué par l'auteur à la Société, est le *Dictionnaire du patois roman* par feu le doyen Bridel, ouvrage qui sera publié sous les auspices de la Société, avec une notice autobiographique de l'auteur.

Parmi les mémoires lus dans la réunion qui nous occupe, on remarque un fragment de l'*Histoire de l'instruction publique dans le canton de Vaud,* par M. le professeur Gindroz; — une *biographie* de Léopold Robert, des plus remarquables, par M. E. Gaullieur, qui en a puisé les principaux détails et dans la correspondance de ce grand artiste, et dans ses propres souvenirs; — un fragment de l'*histoire du canton de Fribourg,* par M. le Dr Berchtold, ouvrage dont le premier volume est connu et apprécié depuis plusieurs années; — une remarquable *Introduction aux plaids, coutumes et franchises* du canton de Vaud, par M. Forel, etc. etc.

Après une séance de quatre heures, remplie de la manière la plus agréable, la Société fut invitée à faire honneur à la collation offerte par M. F. de Gingins, dans la grande salle de son manoir. Vanter la noble cordialité, le bon goût et la simplicité antique de pareilles réceptions, c'est ne rien apprendre à ceux qui les connaissent. On s'y est senti, dans la plus vraie acception du mot, *gens de la patrie de Vaud,* pays toujours aimé, et dont l'histoire a besoin, pour être bien com-

[1] *Revue Suisse*, année 1844, page 646.

prise, d'hommes qui ne recherchent que la vérité, loin du champ si mobile des discussions de la politique. A cet égard, la Société dont nous racontons les travaux s'est placée sur le terrain paisible de la modération et de l'impartialité. Aussi M. Wachsmuth[1], savant historien allemand qui a reçu pendant la séance le brevet de membre honoraire de la Société, a-t-il bien su prouver, par un toast porté au maître de la maison et aux membres de l'assemblée, qu'il comprenait la portée de leurs efforts, ajoutant que s'il était arrivé étranger au milieu d'eux, il s'en retournait identifié de cœur avec la Suisse et les hommes véritablement dévoués à son bonheur.

Le prieur de Romainmotier, toujours un peu à la remorque du mouvement social, s'est cru obligé d'adresser encore aux convives une lettre où il décrit certaines terreurs et mystifications éprouvées par le le père clavandier, du monastère, dans un voyage à Lausanne, à l'endroit d'étrangers qu'on appelait en 1445 *communisques*. Il propose à son tour une autre espèce de communisme plus réalisable sur cette terre, celui du cœur et de la pensée, qui rapproche toujours mieux le riche du pauvre, et procure par là une plus grande somme de bonheur *parmy la gent humaine*. La *Revue Suisse* est charmée de compléter ce trop rapide compte-rendu, en reproduisant cette seconde lettre du vénérable prieur. (Voir pour la première lettre le volume de 1840, p. 435.)

Romanmoustier, 20 juilliet 1445.

A nostre chier fils

Frédérich de Gingins-La-Serra, en son castel au dict La-Serra.

Avez bien remembrance, chier fils, de la leitre que vos escripvis, en l'an de grâce 1440, en vostre castel où s'estoit congréguée une compaignie de certains personnaiges scavans es chronicques d'hystoire, espéciaument des ligues Souisses.

La cure paternele que je ay de vos en mon cuer se monstroit a vos, en celle epistre, par certaines benignes castigacions seur les dangiers, por la mantenance de la pais et seurté publicque, de ces sciences et practiques que vos pertractez avecque ces amys; et je vos tesmoignois bonnement, et en grant douchour de langaige mon desirier tres ardant que vos fuissiez discret et prudent en l'usaige de ces nouviautez ung petit soûspectes.

Je vouldroie bien, tres acertes, vos faire a ce jor d'hui congratulacions méritées seur le pourfict de vos euvres por le pays, et vostre soing por l'observance de mes predicts admonestemens. Hé las! chier fils, trop est notoyre qu'avez besoing de nouviaus enhortemens! Escoutez-les en simplesse de cuer, et por vostre advantaige temporel et esperituel.

Je doibs vos amonester, a ceste heure, por certains projects bien dommageables que la fame commence a jecter sus vostre compte, et,

[1] Historien de la Révolution française, voyez *Revue Suisse*, tome VI, page 256.

qu'il me convient vos dire por la preservacion de vostre honneur et vie, peut-estre.

Er soir, estant assis en ma chayre tout joignant la fenestre de ma celle d'audience, la lune luysant d'une magniere playsante par le vitrail, je pourpensois benignement en moy mesme de certaines reformacions idoynes et desirables, por le bien et bonne reputacion de nostre moustier, especiaument seur le despens por le boyre qui porroit estre ung tantet amoyndri sans dangier.

Tot joignant la fenestre, mes reverends frères s'embattoyent bonnement sus le préau, au clar de lune, apres boyre. Tot subbitement, veci que je oys grant bruict et résonnement de fascherie parmy la trouppe; et soubdain, je ouvris le vitrail por miex entendre que c'estoyt, ains sans que il me veissent.

Je entendis que le frère Clavandier, qui avait heu mission de moy de aller à Lausanne por certaines affaires, estoit retorné céans en grant haste, esmoy et cholere, tant que sa povre mule estoit pantoise et molt desconfite devant l'huis de l'estrable, ou elle n'avait mie plus force d'entrer por se soulacier. Il clamait comme ung maniacque, hochant le chief, rollant les yex et battant l'aer de ses bras, tant que il faisoyt paour a veoir.

— Ho la! cryoit-il, freres, compaings, tout chiet avau l'eaue! Dictes vos patrenostres et le miserere! Ja sommes tres tous desfaicts, anientis, mors de la tres plus lamentable mort que il soict en terre, la fam et la soyf! Harou, harou sus les larrons qui nos vont venir sus! Tôt faut sonner la grant cloche au branle, por susciter de leurs licts tos ces couars de manans du borg qui resvent de fourment et de vendange, quant la famine cy va venir. Faut accomoder prestement les arbalaitres et fauconniaux, por faire rude desfense en l'onneur de tres touz les sains et la commenauté..! Sus, dehait, compaings! harou sus les mescreans! —

Et tos les autres avoyent le visaige enflambé de cholere, et vituperoyent ensemblement a grans crys, ains sans bien scavoir encontre quoy.

Sur ce, je passay mon chief par le vitrail et leur dy a voix assez forte: — Frères, qu'est ce tumulte horrible que faictes ceans? Venez-cy, en la saalle du chapistre, por arraisonner de ces novelles que le frère Clavandier dist la. N'est du tout saige de jecter ces crys par nuyct, por faire scandalle parmy la gent debonnaire du lieu. Venez don cy hastivement. —

Quant il furent tos convenus et en leurs places, — Frère Clavandier, avez la parolle. Dictes bien por l'onneur de saincte Eglyse et de la commenauté — (di-je, selonc la coustume de la deliberacion.).

— Or donc, reverends peres, dist celluy-cy, quant j'eus parfaict le messaige que mon reverend Prieur m'avait baillé por Monsigneur l'Evesque, m'en vins a passer par devant l'huis du Conseil des prudhoms ou se debattoyent certaines choses graves et ardues de politicque. La temptacion me print de veoir ceste cort de prudhoms, estant baillé congié au populaire di avoir entrée. Mercy de mon ame, queles choses je ay la entendues! O munde pervers et du tout afollé que le nostre! Oyez la mervaille de méchanceté qui arrive de nos jors!

«Il apert, par certaines choses descovertes, que le pays est tot plain d'une male et pestilanciele gent, tres deshontee, qui encerche la ruvine du munde, et veut mettre le pays en troble et desarroy totalment.

Sachiez, mes frères, que moult de gent d'Allemaigne, ouvreurs de chausses, hocquetons, souliers a la poulaine et aultres acoustremens du siecle, font par le pays practiques occultes et habominables pour rober aux riches leur preu, et establir un estat commun de la possession des biens terriens et nummeraires, pour ce, dient-ilz, que il n'ont mie assez por vyvre a aysance, et mengier et boyre d'autant.

«Il dient que le munde est plain de parecheux qui bayent au solail, quant li aultres povres gent labeurent a grant annui et sueur, por paistre les riches malvais. Que touz ceus qui chantent messe et dient patrenostres sunt des couars et robeurs, et que les convient traire hors leurs moustiers comme bestes, por les aparieller au buef qui maine la carrue aux champs. Il dient, en certains livres espoventables, que le munde est ung lieu de torment, et que il convient destruire le Pere Eternel et tos ses Sains; après, jecter bas toute loy et ordenance umaine, por bien mettre la man en l'escarcelle d'altrui; et apres que tout ara esté bestourné et desjecté ce dessus dessoubs, convendra restablir tout en nouviau, pour parfaire ung munde habitable et raysonnable, por le contentement de ung chascung.

«Mercy de moy, mes frères! Je cuidoys estre en songe ou en pamoyson mortele.

«Les prud'homs parlarent tres disertement seur ces horribles inventions. Des ceux qui scavoyent bien mener la parolle distrent: «Que il n'estoyt mie faute de s'esmervailler et conturber l'esperit por cela; que c'estoyent songes de paour que on avait, et que il ni avait rien a criendre de ces gens d'Allemaigne qui n'estoyent mie si goujats et mescréans que on cuidoyt, et que on les esloingnerait assez tost du pays, se il volaient mal faire vertablement». —

«J'ai bien veu que li uns du conseil avoyent croyance en ceulx qui disoyent ces parolles por appaysier la noyse, ains que li aultres ni avoyent pas tant fiance dans le cuer. Comme il me fallait retorner icy en heure congreue, j'issis du conseil, bien embesoigné dans mon esperit seur touz ces dicts extrahordinayres, et je veis bien par les ruelles et places des hommes de visaiges maulvais et de vesture de chaitifve aparence, qui sembloyent aller d'ung lieu en l'autre, por agencier quelque mechante practique. Voire, il en estait assez plousiours dedans la loge où se tenoyt le populayre, au dict conseil, qui sembloyent espier les parolles que on disoyt encontre ces Allemangs que on apeloit *Comunisques*. Voire à l'hostière ou nostre mule Ysabeau s'estoyt confortée, le garchon de l'escuyerie qui avoit l'œil ung petit malvoulant et gabeur dist, en acoustrant le bast a la mule — Malepeste, biau moyne, la belle beste a porter fainiant! Se ne la voulez vendre a ceste heure, ung bon compaignon vous la veut bien tollir ung certain jor, por vos donner soulas de vos painer a son norrissement. Elle iroit moult bien por mener moy et ma familie en une bone carrosse, por nos aler resbaudir a la foyre, quant je seray ung messire; je cuide que sera bientost! Dieu gard de mal la bele mule et fasse pais au gros moyne! —

«A ce ne respondant rien, par umilite crestiane, je me departys bien ireus en moy-meisme, et entendant assez que il y avoit de maulvaises idées parmy le pays.

«Mais ce n'estoit mie le tout, chiers frères. Quant je fui pervenu, au finement du jor, au borg de La-Serra, je entrai ung petit de tems en l'hostiere de la mayson de ville, por bailler repos et refection a la povre Ysabeau qui avait trocté moult dilijaument, et a moy mesme qui en

avois faute. Les gens du lieu devisoyent en grant eschauffement seur les noveles presentes, et tempestoyent encontre les communisques, pour ce que ilz en avoyent recehu aussi cognoissance. Ains quant ilz me veirent entrer en la saalle, je veis bien que ilz regardoyent mon abit sournoysement. — Hé, bon moyne de Romanmoustier, gros père mon amy, que fais-tu céans, par nuict? Seroit-ce pas mellour aller boyre au Nozon? Hé, bon compaing, tant avez bon vin en vos celliers du sainct monastère, avec oultraige de bon pan de fourment et viandes playsantes et norrissables, que nos cuydons bien aller tantost vos aydier à demener la mascheoire, en joyeuseté et bonne confrairie. — Oï da! dist ung aultre, ains ne voulons faire avec vos partagement de chanter messe! Ne la scavons dire, ains seullement oyr, par foys, quant n'est trop longue. — Oi da! ajousta ung aultre, nos volons bien estre communisques avec les bons moynes, ains non mie avec ces truands d'Allemaigne qui n'ont que l'aer et la plouye du ciel pour partagier, et qui cuydent nos tollir nostre fourment et nostre bestiau. — Ha, ha! que ils viegnent en nos mestaieries querre leur part! Nos leur oyndrons tres bien les espaules d'ung bon oignement de fourches fières et d'escourgées, avec carriaux d'arbalaitres, por leur faire rentrer le sens en l'esperit. Ains, por les bons moynes, par Mahom! nos voulons avec eulx toutes choses communes, comme dans le benoyt tems des primiers Cristians en Jhérosalind. Ha, ha, biau moyne! nostre redoubté Sire pourpense a vos aler faire une belle visitacion avec ses plus braves de la Baronie, por nos aler bien rigouler ches vous. Faictes seullement couire les sallaisons et bons potaiges, et aprester les gros hanaps de feste! avons tres tous bon couraige, ce verrez tantost! —

«Et ilz disoyent tels pourpos, que mes genoils se battoyent l'ung l'autre, et que ma langue estoit assèchiée, tant que ne peus transgloutir une seule goutte d'un hanap, por moy sostenir en ce perilleux turbellon de trufes narquoises et manaciantes. Je m'enfouys vistement, por me despartyr de ceste caverne de Sarrazins; mais les enfançons bramoyent après moy — Ho, ho! veez-ci le gros moyne qui ha tant fam et soyf, que il ne puet marchier seur pieds. Ho! les bonnes miches de Romanmoustiers! nos sommes tres tous communisques por les bones miches de pan blanc de fourment! Harou, harou au moyne!...... —

«Enfin, me veci, pourtant, chiers frères!.. ne peus mie plus rien dyre. Dictes que pensez de telles choses si horribles. —

Ayant oy ceste narracion dolante, tot le chapistre demoura féru d'ung tres grant esbayssement. L'ung poussait de parfunds souspirs, levant les yex el ciel, avec un regart morant. Un altre battoyt de la man dessus son habdomen, comme dysant: Las! plus rien n'entrera, mie de bon icy! — Frère Rollant qui ha esté tres bon soudard es batalles de Burgongne, et qui ha prins l'abit claustrier por la salvacion de son ame, pourmenoit sa man parmy sa barbe, tornant les yex comme beste faulve; et ainsy des aultres, chascung en sa magniere d'yre et de mautalent.

Lors Grégoire, clavandier, dist résoluement:

— Pere Prieur, vos pri por la parolle —

— L'avez, frere; dictes bien, por l'onneur de saincte Eglyse et de la commenauté. —

— Or sus, feist-il, m'est advis que devant que ces mescréans d'Allemaigne viegnent céans por nous tollir toute nostre chevance, nos beuvions et mengions tout, tonnes et victuailles mengeables. Par ainsy,

ne treuveront plus rien en la mengeoire, ces vilains oisiaux robeurs.—
Plousieurs sembloyent jugier cela tres bon et apourpos.

Lors, le Soubs-Prieur Estienne, home prudent et d'umeur atemprée dist:

— Pere Prieur, vos pri por la porolle. —

— L'avez, frere; dictes bien, por l'onneur de saincte Eglyse et de la commenauté.

— N'est pas idoyne l'advis de frere Gregoire. Fol serait jecter tot a ces mauldits et bareteurs. Tant au moingς fauldroit soustirer des celliers trois quarts du vin qui y est, et mestre eaue du Nozon en la place. Seroit bevrage anodin por ces eschauffés larrons; le remanant seroit discretement céelé en ung lieu asseuré des soubstereins qui cognoissent nos seuls. Pareillement seroit a faire des pourvisions mangeables. Se on ostoit tout de leur veue, ne vouldroyent mie croyre que ne mangions et beuvions rien, et demoureroyent long tems a cerchier par tout provende parmy le moustier; et ne serait prudent les laissier faire cela. Ains n'est mie la chose primiere icy. M'est advis que on fasse mander les chapuis, por les envoyer abbattre bons chênes et merins es forets proximes, et iceux boys amener tôt icy, por les ouvrer tout vistement en bons ouvraiges desfensifs, es lieux dangiereux et opugnables. Frere Rollant sara por les fauconniaux. Faudra dire a tos ceux du borg que ces gens d'Allemaigne robent les vilains aussy de tous leurs biens, et les femmes, et mengient les petits enfans. Par ainsy, par la paour que ilz aront, saront tres touz por nos, et ne feront mie ligue avecque les comunisques encontre nos. Se ne se faict ainsy, porrions bien demorer solets por nostre desfence. Ay tot dict. —

Cest advis feut jugié le melleur par le venerable Chapistre, tant que les plus vaillans sallirent de leur chayre hastivement, por courre a la besongne. Ce voyant, les retings en la saalle, por ce que n'estoit prudent d'aler faire une emprise de légier, et sans bien pourpenser à toz les engins manuels et politicques de la chose.

— Freres, leur di-je, oyez doncque mon advis, paravant de gaster, par hastiveté de jonesce, une affaire tres ardue et soutile. Vous veul bien confesser que, ja ci-devant, ay receu cognoissance par leitres privées de mes tres fidelles et reverens Peres les Evesques de Basle, Genefve, Lausanne, item, de ceus de la ville de Neufchâstel, voire même encore de Bensançun, seur les diverses practiques de ces dicts Allemangs. En l'expectacion d'avis nouviaus, je mantenais l'œil appert, n'aiez soucy. Adonc que la chose est ores si espandue par la fame publicque dans le pays, vais vos dire tout mon advis, sans bestournement.

«Je ay la pensée que ces gens d'Allemaigne sunt de povres fols décheus dedens une fallacieuse engaine de Satanas qui ha enchanté l'esperit de quelques homes fiebles de teste et enfans d'orguel qui va devant l'escrasement et la rovine.

«Il s'eslieve parfoys, parmy le cors sociable de l'umaine engence, des fiebvres malignes de l'esperit, tout ainsy que dedens le cors d'ung home singulier, et, en apres, dans les homs generablement d'ung borg o d'une ville. Je croy que l'orguel et dame avarice ont eslevé ce vent malvais de convoytise par le munde, por ung tems, affin de fayre vergongne a iceus qui mainent bone vie, por leur ingratitude, et, porroist-estre, affin de faire regarder les homs ung pou miex en haut, et non mie tant en bas, por la satisfaction des besoings corporeus.

«Iceux qui font le sonjement de parfaire la comeneauté des biens et rentes en ceste terre ont mis en obli ceste parole tant perfunde et phylosofique de nostre Syre Jhucrist, ce grant amy des povres: Vos arez tos jors des povres parmy vos, ains ne m'arez mie tos jors. —

«Entendes bien cecy, mes freres. Je entre en idée que deman, au levier du solail, ung enchanteur, Merlin o Festus, se vos voulez, baille un cop de sa virge sus le munde, et que, tout ensuyvant, chascung hom' voye cheoir du ciel en sa man 50 biaux besans tout nuefs; ayez asseurance qu'au finement d'une sepmayne, li uns qui sunt viguereus, échars en despens, soubtils d'entendement au négoce des mercheandyses aront creu en bien et chevance, quant li aultres qui sunt fiebles de cors, yvrongnes, ribauts et couars aront décreu et desvoyé contrarement. Faudroit dont repartir en nouviau, por refaire tot le munde parigal. Ne puet estre ainsy. Par apres, cuydez vos que nos homs des champs se lairront tollir l'ung sa poultre, l'autre son buef o son vedel, celuy-cy son clausel, celuy la sa vegne de «cel bon vin qui resbaudist «le cuer del home, avecque l'oille qui raluist par son visaige»? Nenny da! le scavez bien.

«Au regart de ce que les gens du borg de La-Serra ont dict au frere Clavandier en l'hostiere, je ay doubtance que n'estoit rien que trufes et bourdes pour rire. Les cognois bien; sont ung poc vifs de la teste, mais bons compaignons quant sont a froit sanc. Nostre chier filz et voysin, Syre de La-Serra, est trop debonnayre et courtois et craignant Dieu, por venir avec hommes d'armes nos despoiller en nostre povre moustier. N'ayez donc cure de cela, et pensez bien que cels de La-Serra ont bien veu que le chief ung poc enloumine de nostre honeste Clavandier bailloit accoison d'entrée a croyances estranges et imaginayres. Toutes voies, por vostre pais et soulaciement d'esperit, comme aussy par rayson de prudence au tems fascheus ou sommes huy, je veul bien que on ensuyve l'advis de nostre Soubs Prieur. J'ajousteray aussy certaines practicques par le dehors, por la desfense du pays a l'entor du moustier. Davantaige, vais escripre leitres a nostre chier amy de La-Serra por li bailler cognoissance du tout, en senefiance que n'avons mie cregneur alcune de li ne de ses gens, ains seullement des Allemangs, se ilz veulent venir a l'huis de nostre tanniere. Ains je croy bien que il seront jugies bientost en bannissement du pays. Deman est Diemenche; on dyra bonne messe por la preservacion des Comunisques. Lundy on mestra vifvement la man aux ouvraiges desfensifs.

Ores, allez tres tous au lyct en paiz. Frère Clavandier n'ara deman que demy miral de vin, avec la quarte part d'eaue, pour ce que il n'ha este a ce jor d'huy moderablement en boyre.

Voyla l'hystoire veridicque, chier filz, que vos ay escripte en la nuict, por que scachiez que vos convient fayre.

Bien pensez que ne doibt on avoir tant paour de ces comunisques felons et crueux en nostre pays, et que la milleure communiance que li homs doibvent faire en cestui povre munde, est icelle de l'esperit et du cuer, affin que le scavant ayde l'ignorant de sa clergie: le riche hom' ayde le povre habundamment de son escarelle, et que le chaitif ne soict trop convoicteus des thresors du riche que il ne sauroit detenir ne conduirre a pourfict.

Seullement, ne debvrait-on mie tant escripre comme on seult faire huy, dempuis la perverse machyne de l'emprimerie; non plus tant peschier parmy le maraicaige emboé de l'hystoire ou a tant d'anguilles

soubs roches, dures a couire en la pouële de verite, quant les faut transglourre par foy.

Salluez molt por moy vostre dame que ne convient laissier prendre aux Comunisques; scavez bien por quoy. Salluez tres bien aussy vos compaings de science hystoricque, et les amonestez a estre discrets et veridicques quant ilz font narracions seur gens d'Eglyse qui sunt tos jors bien venerables aux yex du benin people, ainçoit que il soyent povres creatoures carneles et pecheresses.

Vos sallue tres cordiablement

S, ABBAS.

PS. *Lundy* 21 Jullet. Cinq heures apres vespres.

Les chappuis ont faict leur besongne tres bien. Frere Rollant a baille cure aux ouvraiges qui sunt bien agencies et dangereus por l'anemy, a l'entor de moustier. Il sunt octante deus homs de bon bras et voloir de Romanmoustier qui sunt tout aprestes a faire garnyson parmy nous, au primier bruict. Le vieil chefvrier qui ha encores tres bone veue et oye, fait la gaite en ung lieu esleve qui regarde loing au pays, avecque sa trompe et bon boys por faire signaus d'alarme. Jceus de Croye, Bresthonieres, Bofflends, Agiez, Arnex sunt prets por la desfense seur la voye de Cossonex en ça; et ceuls de Primier, Vau-Lyon, Vallourba sunt por recepvoir les fuitifs o bien iceus de ces Allemangs qui vendroyent par Burgongne. Iceus d'Orba n'ont faute d'incitacions; sunt vieux reitres qui n'ament tant les novelletez domageables.

Vos veez bien qu'avons el cuer l'oneur de saincte Eglyse avant tot, et que scaurons assez deviser avecque ces Allemangs trop vantars.

Derechief, a Dieu; et desfendez-vos bien devers La-Serra, se on vos vient agredir felonnement.

Quelques souvenirs de la Réunion de la Société helvétique des sciences naturelles à Genève, les 11, 12 *et* 13 *août* 1845.

Ces trois belles journées, belles en dépit des nuages qui essayèrent souvent de les assombrir, ces journées, trop rapides éclaircies au milieu des orages qui grondent sur nos cantons, ont obtenu dans les feuilles politiques une place que semblaient leur céder à regret les tristes débats du jour. La *Revue* leur devait un souvenir plus recueilli, et vient s'acquitter, quoique un peu tard, d'une dette qu'elle n'a eu garde d'oublier.

La fête savante commença avec la soirée du 10 août. Les bateaux à vapeur et les voitures publiques avaient déjà amené à Genève un grand nombre de confédérés et plusieurs étrangers qu'attendait une généreuse hospitalité. La section genevoise les attendait au jardin botanique. Là, tantôt dans les allées illuminées de ce beau parterre, tantôt autour des tables richement servies, que la munificence du gouvernement avait fait dresser dans les serres, les amis, les collègues se rencontraient, se serraient la main, et mêlaient aux jouissances du revoir celle d'un premier échange de communications scientifiques.

La session fut ouverte le lendemain par une séance générale dans la salle du conseil représentatif. La réunion était nombreuse : quoique essentiellement suisse, on pouvait la dire européenne, à un double titre, par l'illustration de plusieurs des assistans, aussi bien que par les représentans qu'y comptaient toutes les grandes nations de l'Europe. Au bureau le président, M. le professeur de la Rive, dans la salle MM. Léopold de Buch, de Charpentier, Agassiz, Dubois de Montperreux, Persoz et bien d'autres.

Le discours d'ouverture de M. de la Rive eut le premier honneur de la séance, et fut écouté avec le plus vif intérêt. Nous aimons à revenir sur le souvenir de sa parole facile, animée, se jouant avec les difficultés d'un sujet très-spécial, et captivant pendant trois quarts d'heure un auditoire composé des élémens les plus divers.

Commençant par rappeler que Genève fut le berceau de la Société : « Trente années se sont écoulées, dit l'orateur, depuis ce jour où quelques amis de la science et de leur pays fondaient la Société que Genève a l'honneur de recevoir aujourd'hui dans ses murs. C'est non loin d'ici, sur cette montagne de Salève dont le nom se rattache si puissamment à celui des naturalistes qui ont illustré Genève, aux noms des de Saussure, des Deluc, qu'un de ces hommes au cœur chaud et aux idées généreuses réunissait dans son modeste ermitage les fondateurs de notre Société. Là, en présence de cette magnifique nature qui se déroulait sous leurs yeux, sous l'impression des espérances d'avenir qui remplissaient alors les cœurs, M. Gosse et les amis des sciences qui avaient répondu à son appel, instituaient sous la protection divine la Société helvétique des Sciences naturelles. Deux fois depuis cette époque Genève a eu l'honneur d'être choisie pour le lieu de réunion de cette Société. » Après quelques paroles de regret données à la mémoire des savans illustres que Genève a perdus depuis ces deux précédentes sessions de 1820 et de 1832, des Pictet, de Candolle, de Saussure, de la Rive, Boissier et Vaucher, M. le président fait ressortir tout ce qu'ont de précieux les Sociétés savantes. Jadis elles suppléaient à la difficulté des communications ; aujourd'hui elles fournissent à l'homme spécial qui veut creuser son sillon, l'occasion de généraliser ses connaissances sans perdre un temps précieux réclamé par les branches qu'il cultive ; ce sont des écoles d'enseignement mutuel d'autant plus nécessaires, que le travail est plus divisé, que chacun, pour suffire à sa tâche particulière, doit s'y consacrer plus exclusivement. Puis, si la division du travail est une condition aussi bien qu'une conséquence du progrès des connaissances humaines, il ne faut pas oublier que cette division réclamée par notre intelligence, n'est pas dans la nature, que la nature est une, que tout s'y trouve dans un lien étroit de dépendance, d'action et de réaction, et qu'en conséquence il n'est pas une des classes de faits ou d'êtres dont les naturalistes se partagent l'étude, qui puisse se détacher des autres ; pas une branche de la science qui ne réclame le secours des autres, et qui à son tour ne leur vienne en aide. A ce propos M. de la Rive, pour appuyer ces vues d'un exemple frappant, introduit ses auditeurs sur le domaine qu'il cultive avec tant de bonheur. Là, avec une admirable clarté d'exposition, avec un rare mélange de vues générales et de savoir pratique, l'orateur trace à grands traits d'abord, puis avec détail l'histoire de l'électricité, nous dit ses humbles débuts, ses conquêtes successives, et sa gloire actuelle.

« Bornée dans ses résultats, nulle dans ses applications, objet d'une pure curiosité scientifique, l'électricité a été longtemps envisagée comme la partie la plus spéciale de la physique. Il y a un siècle, en 1745, elle n'était même qu'un chapitre bien modeste des traités de physique. Qu'il y a des corps susceptibles de devenir par le frottement capables d'attirer de petits corps légers et de donner naissance à des étincelles ; qu'il y a des substances conductrices et d'autres non conductrices de l'électricité ; qu'il y a dans l'électricité deux principes différens ; voilà à quoi se bornaient sur ce sujet les connaissances des physiciens avant la découverte de la bouteille de Leyde qui eut lieu en 1746. Qui aurait cru alors que la météorologie irait chercher dans l'électricité la cause des grands phénomènes de l'atmosphère ; que la chaleur lui emprunterait ses instrumens les plus parfaits et les moyens de mettre

en évidence les lois les plus importantes; que la physique moléculaire s'en servirait pour pénétrer dans la constitution intime des corps; que la chimie lui demanderait ses théories les plus satisfaisantes et ses procédés d'analyse les plus puissans; que la minéralogie et la géologie y trouveraient en grande partie l'origine de la formation de leurs cristaux et de leurs couches; que la physiologie y puiserait la connaissance plus intime des forces qui régissent la matière organique et le secret d'agir sur cette matière presque comme la vie; que la médecine y rencontrerait des ressources contre des maux jugés jusqu'alors incurables, et que les arts métallurgiques lui devraient des procédés nombreux pour extraire, préparer et appliquer les métaux; qu'enfin elle fournirait à la mécanique une force qui, rapide comme la pensée, indépendante du temps comme de l'espace, semble permettre à l'intelligence de sortir de son enveloppe limitée, pour s'élancer, au gré de ses désirs, dans les régions les plus lointaines?

Un fait en apparence bien minutieux, la constitution intime des nageoires des poissons et spécialement des rayons qui les soutiennent, a fourni, dans la même séance, à M. Agassiz, l'objet d'une communication du plus grand intérêt scientifique, intérêt qui a été très-bien apprécié par l'assemblée. Les meilleurs dessins ont jusqu'à présent représenté les rayons des nageoires d'une manière tout-à-fait uniforme et inexacte. M. Agassiz, en étudiant ceux-ci avec attention, leur a trouvé des formes à la fois très-diverses et très-constantes, au point qu'il y trouve un excellent moyen de reconnaître les familles naturelles des poissons. Ceci est d'un immense intérêt en paléontologie, car à l'aide d'un simple débris de rayon de nageoire on pourra désormais reconnaître un groupe fossile, aussi bien qu'on le faisait déjà au moyen d'une écaille ou d'une portion de squelette.

Un mémoire de M. le docteur Lébert de Lavey, sur la structure des tissus et des organes des animaux inférieurs, sujet que la physiologie prend plus que jamais en sérieuse considération; un travail de M. le docteur Mayor de Genève, sur les établissemens créés par le gouvernement pour éviter les accidens de submersion, enfin une notice de M. Alphonse de Candolle sur le jardin botanique, ont dignement achevé de remplir cette première séance. La dernière de ces communications préludait avec bonheur à une cérémonie qui devait la suivre de près, l'inauguration du buste de de Candolle, dans ce même jardin botanique.

Dans une seconde séance générale, la société entendit la lecture de plusieurs mémoires d'un intérêt varié et quelques rapports, entr'autres celui d'une commission qui proposa une statistique générale du crétinisme dans la confédération, en y comprenant toutes les observations qui peuvent mettre sur la voie des conditions de développement de cette déplorable affection. Mais cette année, comme toujours, c'est dans les séances particulières des sections qu'ont eu lieu les communications et les discussions les plus intéressantes. Là, chaque spécialité se sent plus à l'aise, plus libre de se produire avec son vrai caractère, elle est devant son public, et complètement chez elle.

Entre toutes les sections, celle de géologie s'est distinguée depuis quelques années par l'intérêt des travaux et des questions qui s'y sont produites. Cette fois je ne sais si la section de chimie et physique n'a pas partagé les honneurs de la session; les autres, celles de botanique, de zoologie et de médecine ont plus modestement fait leur œuvre. Dans la section de géologie, on a entendu M. Léopold de Buch sur les *Ammonites de la craie* et les formes singulières de plusieurs d'entre elles; M. le professeur Guyot sur ses belles et nouvelles études du terrain erratique, qu'il a poursuivies cette année dans

le bassin du Rhin, et qui ont continué à lui montrer une distribution régulière de ce terrain, bien différente de celle qu'offriraient des moyens de transports violens ou cataclystiques; M. le docteur Martins de Paris sur le terrain erratique de la vallée de Chamounix; M. le professeur Favre sur celui de la vallée de l'Arve, dont il a tracé la distribution sur deux cartes; M. Agassiz sur diverses familles de l'ordre des Crinoïdes, ordre qui joue un si grand rôle en paléontologie; M. Blanchet sur des animaux fossiles d'Aix, placés sur une couche de gypse, et dont il attribue la mort à des émanations de gaz hydrogène sulfuré, analogues à celles qui de nos jours ont empoisonné et fait disparaître tous les poissons du port de Marseille; M. Studer sur les terrains qui entourent le lac de Genève. La grande question des glaciers, qui n'a figuré qu'imparfaitement cette année dans la section de géologie, s'est produite en échange dans celle de physique et de chimie, où la nature des études récentes, dont elle a été l'objet, l'appelait plus naturellement à figurer. Ici M. Agassiz a donné un résumé des travaux qu'il poursuit sur le glacier de l'Aar, en vue de déterminer la structure des glaciers en général, leurs mouvemens, l'influence qu'ils exercent sur le sol et leur dépendance des agens atmosphériques. Cette communication a fourni le sujet d'une intéressante discussion.

M. le professeur Pictet a vivement intéressé la section de zoologie, en lui présentant de superbes échantillons de névroptères fossiles, enfermés et parfaitement conservés dans des fragmens d'ambre jaune; grâce à la transparence de la matière, on peut les étudier sous leur enveloppe avec la plus grande facilité. Un résultat important, obtenu par M. Prévôt de ses études sur les insectes fossiles de l'ambre, c'est que sur 45 espèces de névroptères bien conservés, il ne s'en est trouvé aucune qui fût identique avec les espèces actuellement vivantes, et M. Behrendt de Berlin a fait la même observation pour les autres ordres d'insectes trouvés dans la même substance; ensorte que nous trouvons là une nouvelle confirmation d'une loi à laquelle on a trop légèrement voulu trouver des exceptions: c'est que chaque formation géologique renferme ses espèces fossiles particulières.

Après les travaux, chaque jour ramenait une fête. C'étaient d'abord des dîners charmans, où des Suisses de tous les cantons venaient attester, par leurs accens sympathiques, le sentiment qui dominait dans tous les cœurs, l'amour de la patrie commune. Là on oubliait un moment, on était heureux d'oublier les impressions pénibles avec lesquelles on avait quitté le canton voisin. Des toats nombreux se succédaient avec tout le piquant de l'imprévu et de l'à-propos, les uns sérieux, d'un sérieux réel, véritable inspiration du cœur, les autres d'une gaîté communicative et toujours de bon goût. Les vers ne manquèrent pas, l'apologue, les couplets; il y en eut pour les trois jours, et chaque jour de très-dignes d'être applaudis. M. Petit-Senn, que la maladie retenait chez lui, se fit représenter par une charmante petite fable, *Le papillon et la fleur;* on applaudit beaucoup et cordialement les couplets de M. le pasteur Bouvier, ceux de M. le docteur Fayod, de Lausanne, et bien d'autres encore. Nous voudrions citer tout ce qui mériterait de l'être; mais nous devons nous borner, et nous choisirons seulement deux des couplets de M. Bouvier.

Honneur à vous, prêtres de la science!
Pour elle il n'est qu'un temple, qu'un pays;
Seule elle sait rapprocher la distance,
Seule elle fait d'émule des amis.

Heureux qui vit en sa noble culture,
Cueille ses fruits, respire son parfum !
A ton banquet, admirable nature,
Oh ! qu'il est doux de s'asseoir en commun !

Heureux surtout, fils des Alpes sublimes !
Les rocs glacés, naguère sans accès,
Hospitaliers vous ont livré leurs cimes,
Les eaux leur source, et les temps leurs secrets.
A la nature empruntez votre gloire,
Gloire paisible et pure en ses débats,
Qui donne aussi ses palmes de victoire,
Qui compte aussi ses illustres soldats.

D'autres fêtes attendaient la Société au sortir des banquets : de brillantes réceptions dans les salons et les jardins de M. le professeur de la Rive, à la belle villa de M. Favre, puis une charmante course en bateau à vapeur offerte par la ville de Genève : l'Aigle nous conduisit à Malagny, superbe terre appartenant à M. le professeur Marcet, et dont les savans propriétaires nous firent les honneurs avec la plus aimable hospitalité ; ici encore, comme la veille et l'avant-veille, chez MM. de la Rive et Favre, les dames prêtèrent à la fête leur brillant et gracieux concours. Le retour à Genève se fit au bruit des boîtes et à la lueur des feux d'artifice allumés sur divers points du rivage. Le lendemain, ceux des membres de la Société qui n'avaient pas encore quitté Genève, se réunirent une dernière fois à Mornay, au berceau même de la Société, chez M. le Dr Gosse, qui les avait conviés à célébrer dans son charmant ermitage l'anniversaire du jour où son père y recevait, il y a trente ans, quelques amis de la nature. Quelle est splendide et éloquente, cette nature, dans cette belle contrée de Salève, en face des grandes Alpes de la Savoie ; jamais berceau fut-il mieux choisi, pour une Société des sciences naturelles, que ce petit pavillon à jour où fut offerte la collation, sous les ombrages hospitaliers de l'aimable docteur.

— L'histoire naturelle de la Suisse vient de s'enrichir d'une publication nouvelle : *Die essbaren, verdæchtigen und giftigen Schwæmme der Schweitz* (les champignons comestibles, suspects et vénéneux de la Suisse), dessinés, coloriés d'après nature par J. Berguer et décrits par J. G. Trog, père. L'ouvrage paraît à Berne par livraisons de douze pages de texte in-folio et de six planches de figures. Le but de l'auteur est plus encore pratique que scientifique. Il combat le préjugé répandu en Suisse que tous les champignons sont vénéneux, et attire l'attention sur la quantité de principes nutritifs qu'ils renferment, ressource précieuse, surtout dans les années humides, d'ordinaire les moins fertiles. Le texte est tel qu'on devait l'attendre de M. Trog qui, depuis un demi-siècle, s'est voué à l'étude des cryptogames, et s'est appliqué à cette étude avec une grande netteté et une rare fermeté d'esprit. Les figures sont très-bien sous le rapport de l'ensemble et du dessin. L'artiste est un peintre habile, mais il n'est pas botaniste, et laisse parfois, dans le dessin d'organes détachés, des lamelles et des agarics, par exemple, quelque chose à désirer sous le rapport de la clarté et de l'exactitude.

Bluettes et boutades [1].

Un pédant tient plus à nous instruire de ce qu'il sait que de ce que nous ignorons.

—

Il est aussi difficile pour une jeune femme de savoir qu'elle est laide que d'ignorer qu'elle est jolie.

—

L'imprudent dit ce qu'il sait, le sage sait ce qu'il dit.

—

On est mieux considéré pour ce qu'on a que pour ce qu'on est.

—

Les amitiés politiques sont trop souvent des haines en commun.

—

L'amour est comme les corps-francs, la légalité le tue.

—

Je conçois que les égoïstes puissent trouver le monde fort laid; ils n'y voient qu'eux.

—

On connaît le prix véritable de la fortune quand on l'a gagnée, et celui d'un ami alors qu'on l'a perdu.

PETIT-SENN.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

PENSÉES DE FRÉDÉRIC-GUILLAUME III, roi de Prusse, sur des sujets religieux. Neuchâtel, Chez J -P. Michaud. 1845.

Le traducteur de la *Vie du feu roi de Prusse*, qui doit paraître assez prochainement à Neuchâtel, a détaché de son travail, sous le titre qui précède, quelques-unes des réflexions religieuses de ce pieux monarque, recueillies dans ses entretiens intimes avec M. Eylert, cet ecclésiastique distingué auquel nous devons sa biographie. On y sent à chaque ligne l'empreinte d'une foi individuelle, qui s'est assimilé les vérités évangéliques, et pour laquelle le christianisme n'est pas tant un ensemble de doctrines savamment lié, que bien plutôt un principe de vie et d'activité morale, la source jaillissante et féconde qui a imprégné de sa saveur divine non-seulement les idées, mais les sentimens et les penchans, le caractère autant que l'intelligence. On aime d'ailleurs à voir cette âme si austèrement chrétienne et si contenue, s'ouvrir dans ses épanchemens intimes et livrer quelques-uns de ses secrets: voyez le pieux roi faire un retour sur l'ingratitude de ceux qu'il a aimés, s'affliger de ce que les passions humaines se mêlent aux intérêts sacrés de la religion, déplorer les maux qu'entraîne après elle cette maladie morale, si commune de nos jours, cette *haine théologique* que font peser sur leurs frères, les hommes qui, selon son expression, s'efforcent d'être plus chrétiens que le Seigneur lui-même, — et dites si ces quelques lignes ne vous ont pas mieux initiés à la connaissance du noble caractère de ce souverain,

[1] Il sortira des presses de Lacrampe, à Paris, dans le courant de novembre prochain, un Recueil édité par MM. Michel Levy, frères, et dû au talent si souple et si gracieux de M. Petit-Senn. Les quelques boutades ci-dessus ont été extraites de son volume pour la *Revue*, par le poète genevois.

que de longs récits de sa vie et des événemens de son règne. — Le fragment que vient de publier le traducteur d'Eylert, nous fait désirer vivement de voir bientôt paraître son ouvrage tout entier, et le recommande d'avance aux lecteurs sérieux.

DANIEL SOUS L'EDIT DE DARIUS, Sermon sur les devoirs des membres soit ecclésiastiques, soit laïques, de l'église réformée du canton de Vaud, dans la situation actuelle de cette église. Prêché à la dernière visite d'église de l'une des paroisses du canton, par le pasteur de cette paroisse. Publié au profit d'une œuvre de bienfaisance. — Lausanne, librairie de Georges Bridel, éditeur, 1845. Prix : 20 rappes.

Administrateur d'un rang très-élevé dans les états de Darius, qui songeait à l'honorer d'une confiance encore plus grande, le prophète Daniel est en butte à la jalousie des satrapes et des gouverneurs. Ils obtiennent du roi un édit portant que nul ne devait être prié que lui, sur la terre et dans le ciel, pendant trente jours. Daniel s'enferme dans sa chambre et, les fenêtres ouvertes du côté de Jérusalem, il prie et célèbre son Dieu, trois fois par jour, comme auparavant. Tel est l'exemple présenté aux pasteurs et au peuple, avec une fermeté simple et pénétrante. Les leçons qu'on y trouve sont nombreuses et bien appliquées. Ce petit livre est plein d'excellentes choses à la portée de tout le monde, et nous espérons que tout le monde en profitera.

EIDGENOSSISCHE MONATSSCHRIFT, herausgegeben von mehreren schweizerischen Schriftstellern. — Fortsetzung der Neuen Helvetia. — Zurich. Verlag von Meyer und Zeller, 1845.

La transformation qui vient de s'opérer dans le recueil intitulé « die Neue Helvetia, » promet à la Suisse allemande une revue mensuelle, dont nous saluons l'apparition avec une satisfaction véritable. L'incontestable talent avec lequel est rédigé le numéro que nous venons de parcourir, place cette publication nouvelle à un rang fort distingué dans la presse nationale. Le caractère historique et politique semble devoir y prédominer, mais point à l'exclusion de l'élément poétique et littéraire, auquel, dans une ville telle que Zurich, on saura toujours faire une juste part. On retrouve dans la revue zuricoise cette élévation de vues, et ce sens politique habile, que depuis long-temps on est habitué à rencontrer chez quelques-uns des hommes éminens de cette portion de la Suisse. Le cahier que nous avons sous les yeux s'ouvre par un remarquable article sur les cantons primitifs, où nous avons cru reconnaître la plume d'un publiciste renommé, naguère encore membre influent du gouvernement de son pays: il se clot par une revue politique de l'état de la Suisse, tracée avec une fermeté, une intelligence et une impartialité rares. Après les élucubrations hâtives et passionnées de la plupart de nos journaux, on éprouve une vive jouissance à voir les questions actuelles traitées avec ce calme, qui n'appartient qu'aux esprits supérieurs, et ce sentiment profond de ce que réclament à la fois les conditions historiques du passé et les besoins du présent. — L'intervalle entre ces deux morceaux est rempli par une nouvelle où semble se trahir la main de l'ingénieux écrivain populaire qui se cache sous le pseudonyme de Jérémias Gothelf; — par des poésies et des jugemens assez étendus sur des publications suisses les plus importantes : chaque numéro est accompagné du portrait de quelque contemporain distingué, — et c'est celui du poète A. E. Frölich, qui ouvre pacifiquement cette galerie nationale. — Nous ne croyons pas nous tromper en prédisant à l'entreprise nouvelle tout le succès auquel un aussi heureux début semble lui donner droit.

H. WOLFRATH, ÉDITEUR.

ÉCRIVAINS DE LA SUISSE ALLEMANDE.

I.

C. R. HAGENBACH.

Si les intentions de l'auteur de cet article ne sont pas entravées par les circonstances, les pages qui vont suivre commencent une série d'études embrassant l'ensemble de la vie littéraire de la Suisse allemande. Dans cette supposition, quelques mots d'introduction sur nos motifs et sur notre plan ne paraîtront pas superflus, même aux personnes qui se débarrassent volontiers de l'ennui de lire les préfaces.

La raison principale qui nous engage à étudier les productions littéraires de la Suisse allemande, est la meilleure recommandation que notre travail puisse avoir auprès des lecteurs de la *Revue Suisse*, car nous sommes guidé par un besoin né de l'amour de la patrie. Au milieu de nos discordes politiques et de nos perpétuels essais de régénération, qui, selon la spirituelle expression d'un littérateur de la Suisse française, font consumer le temps de la vie à savoir comme on vivra, il se manifeste de nos jours dans notre patrie un mouvement de concentration dans la science, qui nous dédommage de l'importation un peu violente de théories exotiques sur la centralisation et l'organisation politique et sociale des vieux cantons helvétiques. Nous voyons un vrai patriotisme, un patriotisme de bon aloi, dans la publication réitérée d'ouvrages historiques embrassant la patrie entière, dans les biographies étendues de compatriotes de la Suisse allemande, dans les traductions d'œuvres scientifiques ou esthétiques, dans l'existence de Revues nationales, dans celle de toutes ces sociétés nées de notre époque, sociétés d'histoire, sociétés des sciences naturelles, sociétés religieuses et autres réunions qui rapprochent des frères de langue différente au point de vue des intérêts communs de l'âme et de la pensée,

qui sont comme une protestation contre l'absorption trop universelle de tous les intérêts dans les seuls intérêts politiques. C'est donc au nom et en faveur de l'union de la patrie que nous voudrions, nous, faible ouvrier perdu dans un champ immense, apporter un peu de terre pour aider à recouvrir ces cailloux ingrats au moyen desquels on se lapide, et sur lesquels on bronche à chaque pas. S'il croît un brin d'herbe sur le produit de notre travail, nous en serons récompensé au-delà de nos espérances.

Un mot encore sur notre *plan*. Si quelque homme de lettres de la Suisse allemande vient à nous lire, il voudra bien réfléchir qu'en écrivant pour des lecteurs français sur des ouvrages allemands, nous devons nous soumettre à ce que demande le point de vue où nous nous plaçons. Nous n'écrivons ni pour l'Allemagne, ni pour cette minorité de gens de lettres de la Suisse française qui, par ses études, est déjà au courant de ce que nous étudions nous-même; nous nous adressons à la généralité des lecteurs de la Suisse romande: puissions-nous comprendre notre mission et la réaliser selon nos forces! Ainsi nous ne voulons, ni ne pourrions d'ailleurs, entrer dans une critique de détail d'ouvrages de toute nature que nos lecteurs n'auront pas lus et ne liront peut-être jamais; cette critique serait dangereuse pour nous, car nous aurions souvent tort; elle serait sans objet pour nos lecteurs, qui nous laisseraient en route, tandis que nous désirons cheminer amicalement de compagnie. Nous nous attacherons donc à leur faire connaître l'homme, son individualité, ses œuvres prises en général, et nous ne craindrons pas de colorer notre tableau par quelques citations; car nous comprenons encore mieux le génie de l'homme par une copie que par une description de ses œuvres.

Le nom de M. Hagenbach doit être familier déjà à l'oreille d'un grand nombre de nos lecteurs. Ceux qui ne connaîtraient la Suisse allemande que par cette *Revue*, pourront se souvenir que nous avons déjà cité ce savant théologien dans un abrégé de l'histoire de l'université de Bâle, et dans une autre occasion où nous passions en revue le mouvement des lettres bâloises pendant l'année 1841. Quelques lecteurs plus âgés ou plus familiarisés avec les sciences naturelles ou médicales, se seront peut-être immédiatement rappelé le vénérable M. Hagenbach, père du théologien dont nous voulons parler, savant distingué, que sa famille et la ville de Bâle ont le bonheur de posséder encore, et qui est considéré à juste titre par les professeurs de la faculté de médecine et par les nombreux médecins de sa ville natale, comme leur doyen et leur maître. On aime à entourer de son respect ces illustrations toujours

plus rares d'une période de la vie helvétique que beaucoup ne connaissent déjà plus que par l'histoire.

Les fils devancent souvent leurs pères dans le champ du repos : cette réflexion aura été faite avant nous par ceux qui auraient connu un autre fils du savant botaniste que nous venons de mentionner, et dont le *Nécrologue allemand* a publié récemment la biographie : c'est assez dire que ce médecin, d'un talent reconnu et qui marchait dignement sur les traces de son père, a succombé, il n'y a pas fort longtemps, à une maladie qui ne pardonne guère.

Nos lecteurs peuvent voir par ce qui précède, que le nom de Hagenbach est de ceux qui accompagnent volontiers le talent, et que nous avons pleinement le droit de lui appliquer les paroles de Cuvier dans son Eloge de Lemonnier : « Cette espèce d'illustration, » dont si peu de familles ont joui, est du nombre de celles qu'on » peut citer dans l'éloge d'un homme de lettres. Quelle que soit la » constitution de l'état, on peut toujours avouer une noblesse qui » ne passe aux enfants qu'autant qu'ils la méritent par les mêmes » travaux que leurs pères. » Cette citation est d'autant plus à sa place que pour Lemonnier comme pour M. Hagenbach, il s'agissait aussi d'un père et d'un frère qui s'étaient distingués dans la science. Aussi ferons-nous comme Cuvier, et ne remonterons-nous pas plus haut : en fouillant dans le vaste mausolée de l'*Athenæ rauricæ*, nous trouverions sans doute une généalogie qui vaudrait bien quelqu'une de celles du vénérable Moréri, (jadis imprimé à Bâle, pour le dire en passant à l'honneur des gigantesques presses bâloises du siècle passé) ; mais si nous commencions un travail *à la Nodier*, nous craindrions d'arriver si-haut, que nous ne saurions que faire du sire de Hagenbach, bailli de Ferrette, si tristement célèbre au 15e siècle pour avoir été, par ses exactions tyranniques, une des principales causes de la guerre de Bourgogne. Ce serait encore, il est vrai, rattacher une célébrité suisse du 19e siècle à l'un des plus beaux fleurons de la couronne de gloire helvétique ; mais nous doutons fort que notre théologien admît avec plaisir cette filiation, que, de notre côté, nous ne recommandons en aucune façon comme authentique.

Essayons maintenant de donner une idée des différentes faces du talent de notre auteur.

M. Hagenbach est selon nous un homme insaisissable, un véritable protée, non quant au caractère, ce serait débuter par une

manifeste hérésie, mais quant aux qualités diverses qui constituent le talent. Ainsi, vous assistez à une de ses leçons sur l'histoire ecclésiastique : à la clarté de ses aperçus, à l'ordre systématique et bien entendu qui règne dans l'exposition de matières parfois ardues, qu'il sait toujours rendre intéressantes, vous vous dites : la spécialité de ce savant est l'enseignement public adressé à des étudiants ; il est né professeur.

Quelques jours après vous apprenez qu'il doit fonctionner dans une église de la ville ; vous vous y rendez avec la certitude d'entendre prêcher un professeur de théologie, ce qui signifie que vous comptez d'avance sur un discours bien coordonné, bien approfondi, mais en même temps un peu raide : vous vous attendez à une sorte de thèse. — Vous écoutez, et vous entendez un prédicateur qui a de l'ordre et de la profondeur sans doute, mais qui, avant tout, a l'expérience de la vie et de votre vie, qui creuse dans votre âme, qui vous y fait découvrir des nuances à vous-même inconnues, qui parle à tous, pour tous, pour les plus humbles de ses auditeurs comme pour les plus instruits, de sorte qu'à la fin du discours vous ne vous déclarez pas seulement satisfait, mais, ce qui vaut mieux, vous vous sentez édifié. Vous vous dites sans aucun doute : cet homme a la spécialité du prédicateur, de l'homme qui a charge d'âmes, et qui passe sa vie à étudier les mystères du cœur humain.

Il s'écoule quelque temps : vous vous trouvez invité à un repas académique, à un souper donné par un nouveau docteur à ses collègues, et vous vous promettez d'y satisfaire votre curiosité en jouissant de tout ce qui se présentera. Au milieu du repas on entend le bruit sonore d'un verre heurté par un couteau. Chacun fait silence, et vous, l'oreille aux aguets, l'œil attentif, vous reconnaissez M. Hagenbach qui vient de se lever. Il commence la lecture d'une pièce de vers sur la cérémonie du jour ; ce sera, si vous voulez, la personne du nouveau docteur. Voici venir un déluge de charmants jeux de mots et de calembours entassés les uns sur les autres ; rien de blessant, rien d'inconvenant, tout à propos, inattendu, bien qu'on s'attendît à tout : on rit, on se contient à peine pour écouter encore, on éclate enfin, et quand il a fini, toute cette grave assemblée, y compris le nouveau docteur, reste bien une ou deux minutes sous l'empire d'une situation qui deviendrait dangereuse, si elle se prolongeait. Vous vous dites infailliblement, quand vous êtes

un peu de sang-froid : cet homme qui joue avec la poésie d'une manière si naturelle, qui lui fait dire ce qu'il veut, rien de plus, rien de moins, qui frise l'épigramme et la retient juste à point pour ne pas vous blesser, cet homme dont l'esprit se lance dans une carrière épineuse sans toucher aux épines, est un poète, mais avant tout un poète de société.

Rentré chez vous, vous demandez à un ami quelques volumes, au nombre desquels s'en trouve un qui a pour titre *Weinachtsgabe* (Etrennes de Noël). Quelques poésies de M. Hagenbach attirent votre attention; vous êtes tombé par hasard sur les *Chants de la passion* (Passionslieder). L'harmonie des vers vous frappe; ce sont de graves pensées, mais poétiquement exprimées, sans effort, sans remplissage : dans votre opinion, M. Hagenbach n'est plus seulement un poète de circonstance; c'est un vrai fils des Muses, qui chante sur tous les tons et qui a toujours à son instrument des cordes sonores.

De ce moment-là vous ne poursuivez plus vos expériences; rien désormais ne vous étonnera; M. Hagenbach est pour vous un homme qui se plie à tous les genres et qui les maîtrise tous. Vous lisez son journal ecclésiastique et vous trouvez tout naturel que M. Hagenbach soit journaliste; vous passez de son poème sur Luther à sa grande *Histoire de la réformation et du protestantisme,* sans éprouver la plus légère surprise; vous abordez son *Encyclopédie et méthodologie des sciences théologiques,* ou son *Histoire de la première confession bâloise,* ou son *Histoire du dogme,* sans vous étonner le moins du monde de la fécondité de cet écrivain; bien plus, quand vous aurez lu ses six volumes de *Sermons*, dont le 5[e] et le 6[e] viennent de paraître, si vous éprouvez quelque regret, c'est qu'il n'y en ait pas douze. Patience!

En relisant le portrait que nous venons de tracer (si l'on peut *relire* un *portrait!)*, nous éprouvons une crainte: c'est que le costume que nous lui avons donné comme malgré nous, ne nuise à l'effet de sa physionomie auprès de telle ou telle personne, qui serait frappée de voir une si belle figure de théologien ornée par intervalles de la tunique d'Apollon, ou, puisque la mythologie sent son vieux temps, de voir un théologien se livrer à la poésie, et même à la poésie de circonstance. Cher lecteur! vous nous donneriez par là l'occasion la plus belle de faire une dissertation; mais, si telle était votre opinion, il est probable que nous ne parviendrions pas

à vous convaincre. Permettez-moi seulement de vous dire, que ce qui vous choquerait serait justement ce qui augmente, si possible, non pas notre admiration, mais notre respect pour l'écrivain dont nous vous parlons. Oui, nous aimons à voir parfois ce laisser-aller toujours aimable et toujours inoffensif, chez un homme dont toute la vie est grave et occupée des intérêts les plus relevés de l'âme; d'un homme dont le talent a produit tant d'ouvrages théologiques distingués; d'un homme dont la foi est sincère, dont le caractère est noble et sérieux : pourquoi comprimerait-il ce demi-sourire qui se joue sur ses lèvres, ou éteindrait-il le feu poétique qui rayonne dans ses yeux? Assez là-dessus : en dire davantage, ce serait faire croire qu'on puisse sérieusement admettre l'objection; ce serait offenser la foule de chrétiens pieux qui se presse à ses prédications; ce serait méconnaître la dignité de caractère d'un des théologiens les plus respectés de l'Allemagne[1].

M. Hagenbach est donc poète, pour l'honneur de la Suisse qui n'en fait pas métier. Blesserions-nous peut-être quelque susceptibilité littéraire, en disant que nous le croyons le meilleur poète actuel de la Suisse allemande? Si une étude plus approfondie d'autres écrivains nous donne plus tard la conviction que nous avons été

[1] Si nous avons osé nous élever contre une telle objection, c'est parce qu'une délicate susceptibilité de l'auteur la lui a dictée dans la dédicace de son poème sur Luther. Voici pour preuve, à l'usage des personnes qui connaissent l'allemand, deux strophes dans lesquelles se trouve en même temps la révélation du penchant intérieur de l'auteur pour la poésie.

Allein du kennst den Trieb, den uns gegeben
Ein güt'ger Gott : der zwinget dich und mich
Und Tausende, was sie erfasst im Leben
Lebendig darzustellen æusserlich.
Den Trieb zu folgen, ihm zu widerstreben,
Was besser sei? ja, darum fragt es sich:
Was Einem frommt, dem Andern wird es Sünde,
Weh mir, wenn ich als Sünder nur bestünde.

Nun acht' ich zwar verloren nicht die Stunden,
Die ich an dieses Liederspiel gesetzt;
Denn was zuvor ich dunkel nur empfunden
Erkenn' ich klarer, fühl' ich tiefer jetzt;
Auch hab' ich nicht, wozu ich bin verbunden,
Des Amtes Pflicht, leichtsinnig drob verletzt;
Wo steht es denn, dass nur das Trockne, Todte
Geboten sei im strengen Pflichtgebote?

dans l'erreur sur ce point, nous l'avouerons sans peine et sans crainte de blesser le poète qui nous occupe, si toutefois il nous lit jamais.

Mais il convient d'ajouter quelque chose à ce que nous avons déjà dit de son mérite poétique; cette face de son talent, qui n'est pour lui qu'accessoire, prend pour nous des proportions plus considérables.

Ce qui nous frappe avant tout chez lui, c'est le naturel qui domine dans toutes ses poésies. Sa muse ne fait jamais de grimaces, de contorsions; elle ne vise pas au sublime pour tomber dans le grotesque: elle ne recherche pas les formules sentencieuses, les termes bizarres, ampoulés qu'affectionnent beaucoup de poètes allemands, qui font de leurs poésies une étude fructueuse de lexicologie. On croirait au premier abord en le lisant, que rien n'est plus facile que d'imiter sa manière; mais la réflexion nous montre bien vite que ce naturel n'est donné qu'aux individualités vraiment poétiques, et qu'il serait le comble de l'art, s'il n'était pas inné.

Si nous sommes aussi frappé de la variété de tons qu'affectent les productions poétiques de M. Hagenbach, nous devons cependant convenir qu'il est certaines cordes qu'il touche de préférence, et dont le son est plus net et plus pur. Le naturel étant la base de son talent, il reste volontiers dans les sujets qui sont du domaine de la réflexion, du sentiment ou de l'esprit; le domaine de l'imagination n'est pas exploré dans toutes ses parties, surtout pas dans les régions supérieures: il cherche à contenir son inspiration dans de justes bornes. On sent que le culte des muses est pour lui un délassement qu'il s'accorde après avoir consacré presque tout son temps à un culte plus sérieux; mais on est convaincu que si sa pensée n'était pas habituellement absorbée par de sévères études et des productions théologiques de longue haleine, sa verve poétique, plus habituellement exercée, se prêterait avec souplesse à tous les tons que comporte la poésie lyrique.

Le genre dans lequel nous le trouvons particulièrement inimitable, c'est celui des poésies de circonstance. Nous doutons fort qu'aucun poète allemand moderne pût y mettre plus d'esprit, plus d'à-propos, plus de variété. Mais par-là même que dans ce genre il est essentiellement original, même pour les Allemands, il serait impossible d'en donner une idée par la traduction, ou même par une lecture de l'original faite à froid et sans une connaissance exacte de tous les rapports auxquels ces poésies font allusion.

Les poésies de M. Hagenbach sont jusqu'ici pour la plupart éparses dans divers recueils de la Suisse et de l'Allemagne. Il s'en trouve un assez grand nombre dans les *Roses des Alpes* [1], publication annuelle qu'il a poursuivie plusieurs années, de concert avec MM. Wackernagel, de Bâle, et Frœhlich, d'Arau; — dans le *Weihnachtsgabe,* déjà cité plus haut; c'est un recueil publié par des poètes suisses en faveur des victimes des inondations de l'année 1839 : — dans l'*Almanach des Muses,* un des annuaires les plus répandus de l'Allemagne: — dans le *Morgenblatt*, — dans les *Délassements* (Erheiterungen) de Zschokke, — dans le recueil publié à Bâle en 1840 lors de la fête séculaire de l'imprimerie, etc.

Le seul recueil poétique que M. Hagenbach ait jusqu'ici publié à part rentre pleinement dans le cercle de ses études favorites, puisqu'il a pour titre : *Luther et son époque* (Luther und seine Zeit). A ce double point de vue il nous convient de nous étendre quelque peu sur ce petit volume, qui a paru à Zurich en 1839, et qui est dédié à son ami M. Wackernagel.

LUTHER ! quel admirable sujet pour un poète protestant, pour un théologien ! Non-seulement ce gigantesque nom remplit tout le 16me siècle, mais il rappelle une physionomie qui en elle-même est poétique au plus haut degré sous quelques reflets divers qu'elle se présente. Calvin ne le cède à Luther ni en renom, ni en science, ni en influence, ni en génie; mais essayez de faire un poème sur Calvin ! Au milieu de l'admiration que nous inspire le réformateur de Genève, nous cherchons en vain cette sympathie, cet élan du cœur qui nous attire vers Luther et vers tout homme d'une trempe quelque peu analogue à la sienne. Calvin, toujours sérieux, toujours maître de lui, appliquant les principes de la réforme aux plus petits détails de mœurs, d'institutions, de coutumes, de genre de vie, ne nous attire que par la communauté de foi. Luther au contraire nous paraît grand comme réformateur, et il se fait aimer comme homme. Cet attrait n'est pas celui que présente la douce physionomie de Mélanchton; il provient de ce que Luther se montre au monde étonné, tel qu'il est, avec les grandes vertus de son âme, et les quelques défauts de sa nature ardente, brusque, enthousiaste; Luther pense et parle comme par bonds et

[1] Voir un article sur les *Taschenbücher* de l'Allemagne, que nous avons publié dans la *Revue Suisse*, année 1840.

par saccades ; il est imprévu, parfois sublime, parfois grotesque ; mais au milieu de ses excentricités apparaît constamment ce vaste génie qui fait trembler le pape Léon X, et qui communique au dôme de Saint-Pierre un premier ébranlement, répété matériellement de nos jours comme le symbole d'une nouvelle réforme dans la patrie du grand réformateur. N'avez-vous pas en effet été frappé de lire dans le même journal les progrès extraordinaires du catholicisme allemand, et l'annonce de la chute possible de cette immense voûte du dôme pour la construction duquel les papes promulguèrent sans pudeur des indulgences, et par les indulgences amenèrent la réformation de Luther ? N'est-ce pas là un signe des temps, qui peut étonner des hommes plus superstitieux que nous ? Le dôme de Saint-Pierre, œuvre du monde entier, tombe, malgré ses colonnes monstrueuses, ses voûtes, ses cintres de fer ; et l'œuvre de Luther non-seulement vit, mais recommence et s'étend de nouveau avec la rapidité de la pensée, parce que cette œuvre était et reste l'œuvre de Dieu.

A l'époque où M. Hagenbach écrivit son recueil de poésies sur Luther, il devait surtout être attiré par ce qu'il y a de poétique dans le réformateur allemand, car il était au milieu de son beau travail sur l'histoire de la réformation et du protestantisme, dont nous entretiendrons plus tard nos lecteurs. Nous aimons à nous le représenter consacrant ses matinées et la plus grande partie de ses journées à des recherches studieuses sur les progrès de la réformation au travers des siècles ; puis, le soir, se délassant des travaux du jour par une poésie sur l'objet même de ses études. C'est ainsi qu'à notre avis la science et la poésie devraient toujours se tenir par la main ; mais il faudrait pour cela que le savant fût toujours poète, et le poète toujours savant.

Le poème sur *Luther et son époque* n'est pas une épopée, puisqu'il se compose de soixante-sept morceaux détachés, sans liaison immédiate, et composés sur des rhythmes et dans des tons divers. D'ailleurs l'auteur semble s'y être proposé pour loi de rester aussi sobre que possible ; il lutte contre l'entraînement poétique et ne s'y livre qu'autant qu'il ne peut faire autrement. Il a voulu, ce nous semble, méditer sur les différentes phases de la vie du réformateur allemand, en se tenant collé à la lettre des faits et même des phrases et des mots devenus célèbres dans cette biographie actuellement si populaire. Il en résulte peut-être une sorte d'infério-

rité poétique, quand on compare ce poème avec d'autres poésies du même auteur ; cependant cette sobriété a son charme, parce qu'on s'aperçoit qu'elle ne provient pas d'impuissance, mais d'une volonté arrêtée, comme le serait celle d'un poète qui voudrait mettre en vers des passages de la Bible, en conservant autant que possible la lettre du texte sacré.

Pour n'en prendre qu'un exemple, citons cette fameuse réponse de Luther au sein de la diète de Worms, lorsqu'il est conjuré de se rétracter, et qu'il se borne à dire dans le sentiment de son devoir : *J'y persiste, je ne puis autrement, que Dieu me soit en aide, Amen !* [1] Traduisons librement la dernière strophe pour donner une idée, bien imparfaite, de la manière de l'auteur, quand il veut faire ressortir le texte même des paroles de Luther.

Persiste donc ! Il te donne sa force
Celui *qui peut et qui veut autrement*
Que ces prélats desséchés sous l'écorce
D'un zèle, hélas ! qui n'est que faux-semblant.
Au nom de Dieu, persiste en ta croyance,
Persiste au nom du Saint, du Merveilleux,
Et que Dieu t'aide, et te donne constance,
Amen. — Amen ! répètèrent les cieux.

Le recueil sur Luther est divisé en quatre chefs, sous lesquels se rangent un nombre inégal de poésies : la première partie comprend sa jeunesse ; la seconde, *Guerre et victoire*, embrasse la lutte de Luther avec lui-même et avec le catholicisme romain ; la troisième se compose de poésies sur sa vie domestique et sur sa mort ; la quatrième décrit quelques figures ou événements contemporains, entre autres le repas fait en commun à Cappel par des soldats des deux camps confédérés, la mort d'Ecolampade, Charles-Quint sur le tombeau de Luther, etc.

Nous avons promis quelques citations, et dans cette promesse

[1] *Hier steh' ich ; ich kann nicht anders, Gott helfe mir, Amen.* — Peut-être étendons-nous un peu le sens de *hier steh' ich* en le traduisant par *j'y persiste ;* mais il nous semble que M. Merle d'Aubigné, dans son admirable Histoire de la réformation, donne à cette expression une traduction trop faible en disant : *me voici.* Luther semble avoir plutôt en vue le sens figuré *je m'y tiens,* c'est-à-dire *je tiens à ce que j'ai annoncé comme vrai ; je ne puis autrement*, etc.

nous avons plus en vue pour l'avenir la prose que les vers, car il nous faut une véritable humilité pour oser nous servir d'un instrument qui nous est si peu familier. Ce qui nous décide à donner ici deux échantillons de la manière de M. Hagenbach, c'est la pensée qu'un Suisse écrivant dans un journal suisse sur un poète suisse se trouve au sein d'une grande famille; d'ailleurs comment parler de poésie sans se sentir un peu inspiré?

Nous choisissons d'abord le huitième fragment, compris dans la première partie de l'ouvrage. L'auteur veut rappeler l'époque de la vie de Luther où il se rend à Rome pour y réchauffer, au foyer du catholicisme, sa foi déjà chancelante; il n'y trouve pas ce qu'il y cherchait, et en revient plus découragé que jamais.

VOYAGE A ROME.

1510.

I.

A Rome va le pèlerin;
C'est un lointain pèlerinage!
Mais au cœur du monde chrétien
Il va réjouir son jeune âge;
Il va contempler la splendeur
Qui rayonne sur le visage
Du saint apôtre du Seigneur.

A Rome va le pélerin.
Son cœur tressaille d'allégresse
En voyant les temples au loin
Où du Très-Haut luit la sagesse.
Devant ses yeux est la cité
Où le monde à grands flots se presse
Pour voir de Dieu la majesté.

A Rome va le pèlerin.
Lui dont le cœur est sans malice
A tressailli lorsque soudain
Des méchants il voit l'artifice.
Un nuage a couvert le ciel
Dont l'azur faisait son délice....
Le Saint-Père n'est qu'un mortel!

II.

De Rome vient le pèlerin,
De Rome qui faisait sa joie.
Son cœur est brisé de chagrin,
Son œil dans les larmes se noie
Au souvenir des faussetés
De prélats au manteau de soie
Couvrant de sâles nudités.

De Rome vient le pèlerin.
Il a vu là maint prêtre immonde,
La lèvre empreinte de dédain
Se railler du salut du monde.
Il gémit dans le sein de Dieu
Sur le mal que son ame sonde,
Sur les ulcères du saint lieu.

De Rome vient le pèlerin.
Il apporte dans sa patrie
Un regard qui n'est plus serein.
Le Saxon maudit l'Italie;
Il nourrit un noble courroux
En repassant la triste vie
D'un peuple dont il fut jaloux.

L'autre échantillon pourrait paraître une façon de conte, si tout, jusque dans les moindres détails, n'y était pas de la plus scrupuleuse fidélité historique. Si nous l'avons choisi malgré sa longueur, c'est parce que nous croyons cet épisode peu connu dans la Suisse française. A l'époque où Luther venait de quitter le château de Wartbourg pour se rendre à Wittemberg, il s'arrêta dans une auberge d'Iéna où arrivèrent par hasard deux étudiants, qui venaient de l'université de Bâle et allaient à la ville que Luther désirait lui-même si vivement revoir. C'était un moment décisif dans la vie du réformateur ; il voyageait incognito et déguisé sous un costume de cavalier, assez semblable à celui que pouvait porter alors le célèbre Ulrich de Hutten. Ces deux étudiants étaient Saint-Gallois, et se nommaient, l'un Kessler et l'autre Spengler. Le premier a donné de leur aventure un récit très-circonstancié, que nous avons trouvé reproduit dans le second volume de l'*Histoire de la réformation* de M. Hagenbach, pages 38-42. Comme l'épisode était un peu long,

l'auteur l'a débarrassé d'un incident produit par l'arrivée de deux marchands. On comprend l'intérêt que M. Hagenbach a mis à reproduire en vers une rencontre de deux étudiants suisses avec le grand réformateur; on comprendra sans doute aussi que nous l'ayons choisi pour le même motif. Le style poétique de l'original est ici particulièrement simple, dégagé, sans façon, comme il convient à un récit de cette nature. Nous avons cherché à reproduire de loin ce mérite.

LE CAVALIER ÉTRANGER.

(Épisode.)

C'était encore en hiver, en carême :
Il neigeait fort, le froid était extrême.
Devant Iéna, deux jeunes cavaliers,
Avec les lieux point du tout familiers,
Cherchaient un gîte où, pour modique somme,
Ils eussent table et logis et bon somme.
On sait assez que maint étudiant
Est bien plus riche en beaux mots qu'en argent.

Tous deux venaient du pays helvétique,
De cette école ayant l'honneur unique
De posséder Erasme dans son sein —
Le grand Erasme à l'esprit superfin.
Ils connaissaient de Luther la faconde,
Par ses écrits, par le dire du monde;
Aussi la Saxe était pour eux Luther;
Et pour le voir, ils vont à Wittemberg.
Mieux vaut toujours juger par ses lunettes :
Si l'on se trompe, on en a les mains nettes.

Ils erraient donc en tout sens, au hasard,
Mouillés, transis — il était déjà tard —
Lorsque à leurs yeux un homme se présente,
Dont les conseils font cesser leur attente :
« Venez, dit-il, je vous mène à l'*Ours noir*,
Tout près d'ici; vous allez tôt le voir. »

L'avis leur plaît, et vers l'hôtellerie,
Suivant leur homme, ils vont de compagnie.

L'hôte leur fait un gracieux accueil,
Il leur sourit, les caresse de l'œil,
Les fait asseoir sur un banc près du poile
Masqué pour lors par un rideau de toile.

Un peu remis, notre couple écolier
Voit dans un coin un riche cavalier.
Sur le pommeau d'une pesante épée
Sa large main est à l'aise appuyée :
Sa toque à plume est d'un rouge velours;
Un livre ouvert, qu'il consulte toujours,
Semble jurer avec tel équipage,
Bien moins celui d'un savant que d'un page.

— « D'où venez-vous? dit-il aux jeunes gens
D'un air ouvert. Approchez, mes enfans. » —
Un tel accueil ranime leur courage.
L'un d'eux répond comme il sied à son âge : —
« Bâle est le lieu qui nous a vus partir.
Mais contentez, maître, notre désir :
Que fait Luther dont on dit des merveilles?
Est-il ici? dites, à nos oreilles
A retenti de partout son renom.
Mais suffit-il de répéter un nom?
Il faut voir l'homme, il faut pouvoir l'entendre;
C'est notre vœu, qui ne doit point surprendre. » —

— « Dans Wittemberg, dit l'autre gravement,
Maître Luther n'est pas pour le moment;
J'en puis donner la parfaite assurance.
Mais permettez qu'en toute confidence
Je vous demande à mon tour si Luther
A quelques-uns dans vos climats est cher? »

— « Selon, messire : autrement on le prise
Dans chaque endroit : celui-ci le méprise,
Contre lui glose et discute à loisir;
En lui tel autre a mis tout son désir,
Et bénit Dieu de l'œuvre grande et sainte
Qu'il accomplit sans relâche et sans crainte.
Plusieurs en lui n'ont vu qu'un imposteur,
Un mécréant, un sorcier, un menteur. »
L'étranger rit. — « C'est la jalouse rage
Des faux dévôts qui dicte un tel langage. »

Sur maint sujet s'agite l'entretien :
L'homme à la toque, au cavalier maintien,
Comme un docteur parle, discute, explique,
Si bien qu'ils sont chaque fois sans réplique.
Autre sujet pour eux d'étonnement !
Le livre saint qu'il lisait couramment
Est de l'hébreu, qu'eux déchiffrent à peine.
Auprès de lui que leur science est vaine !
Il parle en maître et grec et bon latin
Comme s'il fût Spartiate ou Romain.

A pas comptés l'hôte auprès d'eux s'avance.
Des bruits du jour un hôte a la science ;
En tous pays il aime à se mêler
De ce qu'on dit dans sa salle à manger.

— « Oui, mes amis, dit-il avec finesse,
Oui, le désir que votre âme caresse
Deux jours plus tôt eût été satisfait.
Maître Luther tout contre ce buffet
Etait assis à la place où messire
Pour vous parler vient de cesser de lire.

— « Comment ! vraiment ! disent nos voyageurs
Tout disposés à répandre des pleurs.
Luther ici ! Luther à cette place !
Maudits chemins où la boue et la glace
Dans le trajet ont arrêté nos pas
En prolongeant en outre nos repas. » —

L'hôte sourit et doucement exhorte
Un écolier à le suivre à la porte,
En lui disant qu'il voudrait lui parler.
Tout aussitôt le suit notre écolier.
— « Que me veut l'hôte ? a-t-il dit en lui-même,
En pâlissant dans sa frayeur extrême.
Ai-je brisé quand je voulais m'asseoir
Un vase, un banc, hélas ! sans le vouloir ? »

Quand le disciple au fond du vestibule
Fut parvenu, l'hôte sans préambule :
— « Que donnez-vous, dit-il d'un ton discret,
Si pour vous plaire on vous dit un secret ?
Or donc sachez, mon jeune gentilhomme,
Qu'il n'est besoin de courir jusqu'à Rome

Pour voir Luther; que depuis ce matin
Il est mon hôte, oui lui, maître Martin,
Et qu'avec lui, croyez-en ma parole,
Vous venez d'être à bonne et sage école.
Mais chut au moins! De ceci pas un mot.
Trahir Luther! je ne suis pas si sot. » —

L'étudiant croit que l'hôte se moque,
Et tout d'abord un tel propos le choque;
Mais l'hôtelier si chaudement dit non
Que force est bien d'y croire tout de bon.

Un tel secret à l'étudiant pèse :
S'il le révèle, il en est plus à l'aise;
Mais comment faire après avoir promis?...
Tel qu'un jésuite il fait un compromis :
A son ami le souffler à l'oreille,
Ce n'est pas là divulguer la merveille!

Le camarade écoute fort surpris
Et croit que l'autre a de travers compris.
— « De ce pays entends-tu l'idiôme?
N'as-tu pas pris *atôme* pour *arôme*?
L'hôte aura dit *Hutten* le chevalier.
Oui pour Hutten je tiens le cavalier.
Sois-en bien sûr : c'est Hutten qu'il se nomme;
Ulrich Hutten est un fort savant homme [1].

Le doute, hélas! est fort contagieux:
Nos deux amis l'éprouvèrent au mieux.
Malgré leur hôte et sa ferme assurance,
C'est bien Hutten qu'ils ont en leur présence.

Le moment vient de dresser le repas,
Devoir auquel l'hôte ne manque pas.
Hutten-Luther les deux amis invite :
Eux sans façon acceptent tout de suite.
— Quand on a faim, nul parti n'est meilleur. —
Disons pourtant (ce qui leur fait honneur)
Qu'ils ont trop soif de l'austère science
De l'étranger, de sa rare éloquence,

[1] Les jeunes étudiants ignoraient que dans ce même moment où ils allaient à Wittemberg, Hutten se rendait à Bâle. S'ils l'avaient su, ils auraient ajouté foi à leur hôte.

De la clarté qu'il met en ses discours,
Pour n'être pas au potage un peu sourds.
L'hôte s'efforce en vain de les distraire
En leur montrant tel plat qui doit leur plaire,
Tel mets exquis, tel excellent ragoût,
Dont le fumet doit réveiller le goût.
Il parle au mur : nos amis n'ont d'oreille
Que pour celui qui sait charmer leur veille.

Le temps s'écoule : enfin notre étranger
Dont l'estomac n'était pas ménager,
Termine ainsi : Laissez-là cette bière
Qui pour la forme a rempli votre verre :
Avec du vin vous me ferez raison;
Un palais suisse aime cette boisson.
— « Hôte ! du vin ! » — L'hôte en est tout alègre. —
« Eh bien ! amis, voici qui n'est pas aigre :
Buvons ! choquons ! Vive Hutten ! — A Luther
Pensez un peu ! puis, quand de Wittemberg
Vous aurez bien arpenté chaque rue,
Chez Mélanchton, que de cœur je salue,
Rendez-vous vite, et chez tous les chrétiens
Qui de la foi sont les fermes soutiens. — »

Un tel discours a de quoi les confondre,
Et tout d'abord ils ne savent répondre ;
Mais, l'un d'entre eux enfin se ravisant :
— « Maître, pardon ! dites-nous maintenant
De quelle part leur viendra la nouvelle ? » —

Du cavalier la réponse est cruelle :
« — *C'est de celui qui vient pour les revoir.*
Ils comprendront. — Mais je m'en vais, — bonsoir. »

Comme on le voit, cet épisode est d'une certaine étendue; s'il a pu paraître trop long à quelques lecteurs, nous les prions d'en rejeter la faute sur nous et non sur l'auteur; car, encore une fois, une traduction d'une poésie allemande en français est en soi chose si difficile, que M. Hagenbach devrait désirer pour interprête une plume poétique plus exercée que la nôtre.

Au reste il est peu de morceaux qui aient une étendue pareille; le seul qui puisse lui servir de pendant est la célèbre histoire de l'oie de la Saint-Martin, fête patronale de Luther. Qu'on se rassure

toutefois : nous laisserons aux lecteurs de la *Revue* le plaisir de la lire en allemand, si notre article en engage quelques-uns à faire une connaissance plus intime avec M. Hagenbach ; nous leur conseillons toutefois d'attendre quelque temps encore pour cela ; peut-être notre second article leur donnera-t-il la clef de ce singulier conseil.

Ce récit de l'oie de la Saint-Martin coupe heureusement le sérieux d'autres morceaux, car il est raconté d'une façon très récréative. Il s'agit d'un marchand de Hambourg qui accompagne son fils chez Luther, à qui il veut le confier pour lui donner une teinture de toutes les sciences. Il n'est pas question d'en faire un savant, car il sera riche plus tard et n'aura pas besoin de plus de science qu'il n'en faut à un homme dont la carrière est toute tracée par la fortune de son père. Il veut pour lui un peu de droit, un peu de théologie, un peu de connaissance des arts, et voilà tout. Luther a invité le marchand et son fils à prendre part au festin de la Saint-Martin ; ses hôtes sont Mélanchton, peut-être le docteur Schurf et autres savants de l'entourage du réformateur. L'entretien est animé ; le bon marchand, émerveillé, écoute de toutes ses oreilles ; mais le fils, dont l'appétit est plus ouvert que le désir d'apprendre, convoite une oie magnifique étalée devant lui. Il la couve long-temps des yeux sans oser y toucher ; enfin, impatienté de la longueur de l'entretien, il approche en tremblant sa fourchette et détache une petite portion de cette croûte dorée si appétissante. Ce succès l'enhardit ; il fait plus ample connaissance avec l'animal, jusqu'à ce qu'enfin, perdant toute retenue, il l'attaque sans crainte et le dépouille sans pitié de tout ce qui recouvre la chair. — Luther et Mélanchton voyaient tout depuis long-temps et ne disaient mot. Enfin, comme il était justement question du jeune homme et de son avenir, Luther dit au marchand : « Savez-vous quel est le métier qui convient à votre fils ? — Lequel donc ? — Celui de corroyeur. — Que dites-vous ? reprend le marchand indigné : mon fils corroyeur ! lui qui peut aspirer à tout, lui dont les vaisseaux sillonnent toutes les mers, lui qui est destiné aux plus hauts emplois. Mais d'où vous est venue cette étrange idée ? —

« Voyez, dit Luther en lui montrant l'oie artistement dégarnie de cette peau succulente qu'affectionnent les amateurs de la volaille en question, un tanneur, oui, un tanneur s'y serait-il mieux pris que votre fils ? Et tandis que nous parlions de son avenir, n'a-t-il pas montré quelle est sa véritable vocation ? »

Le marchand tout confus fait une réprimande à son fils et offre à Luther deux ducats pour son oie. Comme on le comprend bien, Luther refuse l'argent; mais il apprend finement au négociant que, fût-on fils de prince, comte ou millionnaire, il convient de savoir vivre.

L'aventure se termina par un toast porté avec du vin de Hongrie, que Luther avait fait acheter dans l'intervalle au moyen des deux ducats; puis on se sépara bons amis. Le jeune homme resta chez Luther qui parvint à *tanner* ce caractère un peu indocile.

Nous n'avons pas fait de citation des autres poésies de M. Hagenbach, parce qu'elles sont encore éparses, et que la *Revue Suisse* pourra y revenir tôt ou tard. Le poète dont nous nous sommes occupé est jeune encore; la corde poétique vibre toujours plus sonore dans son âme: le temps viendra donc où un supplément d'article sera nécessaire.

D'ailleurs il nous reste une tâche sérieuse avant de le quitter; c'est celle d'apprécier le théologien, et quelques-uns des importants ouvrages qu'il a composés en cette qualité. Cette matière fera l'objet d'un second article.

C. F. GIRARD.

POÉSIE.

LE PRISONNIER DE CHILLON.

Mon cœur peut battre encor de peine, mais de joie....
Jamais, oh! jamais plus!
A. Tastu.

I.

Ce n'est point des frimas qu'apportent les années
Que l'on voit aujourd'hui mes tempes couronnées.
L'aube ne trouva pas un jour, à son réveil,
Ce vestige effrayant d'une nuit sans sommeil.
Si j'ai les membres lourds, et qu'ainsi je me traîne,
C'est que j'ai trop long-temps sous le poids d'une chaîne
Gémi... las de moi-même et las d'oisiveté;
Mes bras se sont rouillés dans la captivité.
Mais je trouvais au fond de mon triste repaire
Le prix de mon amour pour le Dieu de mon père,
Pour mon père, à la roue attaché sans pitié;
Des douleurs de sa mort je prenais la moitié.
De ses six fils chéris, un seul encor respire.
Les six fils de mon père ont subi le martyre!...
L'aîné sur le bûcher. Deux autres à la mort
Ont couru sur un champ de bataille; et le sort,

Jaloux des compagnons chers à mon esclavage,
M'a pris les deux derniers ! Si bien qu'en ce naufrage
Où furent submergés tant d'innocens proscrits,
Hélas ! je suis le seul, et le dernier débris !...

II.

Les cachots de Chillon, sombre manoir antique,
Renferment sept piliers de structure gothique.
Un faible jour, douteuse et captive lueur,
Seul de ces murs glacés révèle la couleur.
Le rayon de soleil qui, parfois, les colore,
Y rampe comme un triste et pâle météore.
Sept piliers; sept anneaux dans la pierre scellés.
Puis la chaîne, par qui nous furent révélés
Tant de supplices lents et du corps et de l'ame!
Elle a rongé mes bras avec sa dent infâme,
Dont la trace profonde y restera toujours,
Jusqu'à ce que le ciel me trouve assez de jours,
Assez de ces soleils que mon œil faible évite,
Moi qui n'en ai point vu se lever sur mon gîte,
Dois-je dire d'un siècle ou d'une éternité?
Mon dernier frère mort, je n'ai plus rien compté.

III.

Unis, mais séparés par de trop courtes chaînes,
Oh ! nous avons compris qu'aux tendresses humaines
Il faut les doux regards, les serremens de mains;
Que le baiser du soir est doux au lendemain.
Si je n'avais trouvé tous leurs traits dans mon ame
Au fond du souvenir gravés en traits de flamme,
Leurs visages, éteints dans notre obscurité,

Ne me souriant plus, ne m'auraient qu'attristé.
Et pourtant, sous nos fers, qu'il était doux d'entendre
La voix d'un frère, alors plus vibrante et plus tendre !
Sans les élémens purs de la terre et des cieux,
Que je trouvais encor de mots insoucieux,
De récits d'autrefois, de désirs, d'espérances!
Comme nos chants parfois endormaient nos souffrances!
Mais le temps refroidit ces élans passagers ;
Nos cœurs étaient trop lourds, et nos chants trop légers ;
L'air devint plus humide et notre front plus pâle,
Et notre voix pour nous prit les accens du râle.

IV.

J'étais l'aîné des trois : il fallait consoler,
Prêcher la patience, et ne pas exhaler
En regrets superflus une douleur profonde.
Et puis dire pourtant, qu'avec sa tête blonde
Et sa douce gaîté, charme d'un meilleur temps,
Et ses beaux yeux d'azur, que mon père aimait tant
Parce qu'ils ressemblaient à ceux de notre mère,
Le dernier né, le fils bien-aimé de mon père
Sans air et sans soleil, sans fleurs autour de lui,
N'avait d'heur que ma voix, qu'un pilier pour appui!

V.

Comme lui, comme eux tous, l'autre avait l'ame pure ;
Mais Dieu l'avait créé pour dompter la nature.
Né pour la guerre, ainsi qu'on naît aigle ou lion,
Il eût bravé lui seul toute une nation.
Quel nid pour cet oiseau formé pour la tempête!

. . . .

Je le vis s'allanguir, et puis baisser la tête.

Je ne sais quelle honte au seul bruit des verroux
Brisa ce montagnard et ce chasseur de loups.

VI.

Vous savez le grand lac, dont l'eau bleue et profonde
Ceint Chillon du rempart mobile de son onde.
Peut-être savez-vous que ses affreux cachots
Sont creusés dans le roc et plus bas que les flots?
Oh! qu'il m'est arrivé de fois, durant l'orage,
D'écouter de ces flots se fatiguer la rage
A défier le roc incessamment frappé!
De l'écume parfois j'avais le front trempé;
Et, tandis que le vent, impétueux et libre,
De ces remparts émus menaçant l'équilibre,
Par l'étroit soupirail arrivait jusqu'à moi,
J'éprouvais dans mon cœur je ne sais quel émoi :
Je doutais... j'espérais... je me sentais revivre,
Et je disais tout bas : « Mort! viens... et nous délivre!
« Viens! tu rendras légers et nos corps et nos fers,
« Vils débris, désormais de l'onde recouverts! »

VII.

Ainsi, l'aîné, le fort, le plus fier de mes frères,
Celui qui prolongeait ses courses téméraires
Sur les traces des loups, des daims et des chamois,
Silencieux, languit encore quelques mois.
Le pain trempé de pleurs, l'eau d'une fosse impure
Remplaçaient notre saine et rude nourriture,
Le lait trait de la veille et le pain des chalets :
Puis il se fût trouvé pauvre dans un palais,
Tant son ame souffrait loin des sommets superbes
Dont l'air pur se parfume en volant sur les herbes

Et d'où l'oreille entend l'avalanche crouler,
La foudre lui répondre, et les torrens couler.
Mais pourquoi redouté-je encore de le dire?
Il mourut: je le vis, et ce fut un martyre;
Car sa tête tombait sur son sein décharné,
Et j'étais à ma place, écumant, enchaîné.
Je voulais tout briser pour courir à son aide,
Mais en vain: il gémit, son corps devint tout roide,
On vint le détacher, puis on l'ensevelit;
Mais on ne voulut pas lui donner d'autre lit.
Quand j'implorai pour lui quelque fosse plus grande
Sous le ciel, à l'air libre, on rit de ma demande.
Ils ne comprirent pas, eux, qu'il faut du gazon
Sur la tombe d'un mort, s'il est mort en prison.

VIII.

Mais lui, le favori, la fleur d'une famille,
Cet enfant frêle et doux comme une jeune fille,
Le dernier qu'en mourant mon père avait nommé,
Lui pour qui je vivais, pour qui j'avais aimé
Jusqu'à ma triste vie, en veillant sur la sienne!

. . . .

Vous tous dont le cœur aime, oh! qu'il vous en souvienne,
De courage à l'avance armez-vous, armez-vous,
Pour voir venir la mort, et supporter ses coups!
Oh! quand la bouche a dit sa dernière parole,
Que l'œil demeure fixe, et que l'ame s'envole;
De quel saisissement sont glacés nos esprits,
De quel intime effroi le plus brave est surpris!
Pour moi, j'ai vu mourir, sur l'arène brûlante,
Des guerriers qui mordaient cette couche sanglante,

Des naufragés crier un moment au secours,
Et pâles, affaiblis, s'engloutir pour toujours.
Sur leur couche défaite ou régnait l'insomnie,
J'ai vu rugir encor des fous à l'agonie;
J'ai vu des criminels, rongés par le remord,
Appeler et maudire et conjurer la mort.
Mais lui, comme une fleur qui se fane et qui tombe,
Je le vis lentement se pencher vers la tombe,
Et murmurant mon nom jusques en trépassant,
Comme un riant flambeau s'éteindre en pâlissant.
De plus rares soupirs soulevaient sa poitrine.
Son teint avait perdu là couleur purpurine
Dont la fièvre entretient longtemps l'éclat trompeur.
Du rêve de la vie il s'éveillait sans peur!....
D'un bond impétueux j'avais brisé ma chaîne.
J'étais auprès de lui; de sa dépouille humaine
L'ame avait pris son vol, et ce que j'embrassais,
Ce qu'avec tant d'amour enfin je caressais,
N'était que ce qu'il reste et que le sol recueille
D'une fleur dont la brise a pris feuille après feuille !

IX.

Ce qui m'advint alors, je ne le sais pas bien,
Je ne l'ai jamais su! Pourtant je me souvien
D'avoir perdu le jour et perdu la pensée.
Une durée ainsi sans doute s'est passée,
Où, ne sentant plus rien, j'étais comme un rocher
Que de ternes brouillards ne cessent de lécher.
Ce n'était ni la nuit, ni le jour; mais le vide!
Un espace immobile, une couleur livide;
Ni terre, ni clarté, ni vertu, ni devoir;
Un silence qu'à l'œil de l'ame on pouvait voir,

Une mer de repos, mer stagnante, aplanie,
Silencieuse au sein d'une mort infinie.

X.

Une lueur soudaine éclaira mon cerveau :
J'entendais près de moi gazouiller un oiseau.
Il se tut, et reprit. Sa voix compâtissante
Toucha du prisonnier l'ame reconnaissante.
Instant doux et serein! était-ce le dernier?
Je ne me sentais plus souffrant ni prisonnier.
Mais cet instant fut court! De seconde en seconde
Renaissaient près de moi les choses de ce monde.
Je revoyais ces murs refermés sur mon corps,
Qui n'avaient pu crouler sur moi ni sur mes morts,
Immobiles, dormant dans leur obscure teinte,
Puisque le jour n'osait éclairer leur enceinte!

Mais aussi je voyais, au bord du soupirail,
Des ailes par momens s'ouvrir en éventail;
Un bel oiseau d'azur qui chantait des merveilles.
Jamais pareille voix ne frappa mes oreilles!
Et ce que j'entendis (j'en eus du moins la foi)
Etait un chant d'amour, un chant créé pour moi!
On eût dit que, tout seul sur cette pauvre terre,
Il était un peu triste, et cherchait, solitaire,
Un ami pour son cœur, un écho pour sa voix.
Peut-être qu'égaré, voltigeant vers les bois,
Sortant après dix ans d'un cruel esclavage,
Il s'était, imprudent! abattu sur ma cage!
Mais pour venir ainsi justement où j'étais,
Chanter ainsi pour moi qui jamais ne chantais,

C'était... oh ! que le ciel me pardonne de dire
Un mot qui fait ensemble et pleurer et sourire :
C'était peut-être aussi mon frère bien-aimé,
Revenant à son frère, en oiseau transformé.
Mais quand il s'envola, je compris ma folie.
Lui, ne m'eût pas laissé boire jusqu'à la lie
L'amertume du deuil et de l'isolement.
Il ne se serait pas contenté d'un moment.
Cadavre abandonné sous mon drap mortuaire,
M'eût-il si peu donné d'amour et de prière?

A moins que chez les morts nos plus vives douleurs
N'agitent plus de bras, ne coûtent plus de pleurs.

XI.

Un peu de charité dans ces geôliers de glace
De leur indifférence a pris enfin la place.
De ma chaîne brisée ils ont vu les morceaux
Et n'en ont point encor reforgé les anneaux.
Je suis libre d'errer et d'arpenter ma cage.
Un vieux clou, le mur blanc, et j'écris une page,
Ou plus souvent mon nom, mon triste nom tout seul.
Que de mots dans un mot! de morts dans un linceul!
Près de mes frères morts faisant fidèle garde,
S'il m'arrive une fois, en marchant, par mégarde,
De passer sur leur corps, de fouler de mes pas
La terre qui servit de couche à leur trépas,
Un flot de sang au cœur me remonte et m'oppresse,
Je me sens défaillir ; et, cédant à l'ivresse
D'un souvenir amer, je tombe jusqu'au soir
Dans un abattement qui tient du désespoir.

Mettre fin à mes jours, serait si peu de chose!
Mais vivre est un devoir, et c'est Dieu qui l'impose.

XII.

Je me mis à creuser des marches dans le mur,
Ce n'était pas pour fuir; mon cachot était sûr.
Oh! j'étais bien gardé! D'ailleurs, sur cette terre,
J'eusse été, sans les miens, encore solitaire.
En changeant d'air, de pain, d'habits et d'horizon
Hélas! j'aurais changé seulement de prison.
A Genève, là-bas, s'ouvrait encor peut-être
Sur le Rhône d'azur ma riante fenêtre!...
Puis je comptai : parens, amis, vous n'étiez plus;
Où donc seraient allés mes pas irrésolus?
Oh! qu'il doit être amer de reparaître au monde
Quand on n'y connaît plus de voix qui vous réponde!
« C'est bien! me dis-je alors, ici vaut mieux mourir
« Avec une espérance, avec un souvenir!
« Restons, offrons à Dieu la fin du sacrifice,
« Et jusque dans la mort que mon cœur le bénisse!»

Mais je voulais encore à travers les barreaux
Voir les Alpes debout se mirer dans les eaux,
Et respirer cet air limpide et diaphane
Où tout chante, aime, vit, l'air où rien ne se fane,
L'air de la liberté, l'air pur et parfumé,
Et promener partout un long regard charmé.

XIII.

Je les revis enfin; elles étaient les mêmes.
Le jour les inondait de ses beautés suprêmes.

Je vis sur leurs sommets la neige étinceler,
Et plus bas, vers le lac, les torrens ruisseler;
Le Léman sillonné de ses voiles latines.
Un bruit doux et lointain de cloches argentines
Se mêlait en riant aux murmures des flots,
Au chant de l'hirondelle, aux voix des matelots.
C'était, sous le bleu ciel, une royale fête;
Et mon regard surpris me fit lever la tête.
Une barque rasait les murs du vieux manoir,
Quelqu'un de mon côté regardait sans me voir :
Une femme, chantant d'une voix fraîche et pure.
Oh! qu'une femme est belle au sein de la nature!
Un être libre, ô Dieu! cet aspect me ravit,
Et mon regard longtemps, bien longtemps la suivit.
Elle ne savait pas qu'un autre que les anges
Recueillait chaque note. Une ame, de ses langes
De douleur et de deuil, comme aux jours d'autrefois
Lazare, se levant au timbre de sa voix!
Je vis aussi, planant sans remuer les ailes,
Un aigle se suspendre aux voûtes éternelles
Et soudain disparaître, emporté par le vent.
. . . .
Et les yeux pleins de pleurs, je descendis rêvant.

J'étais dans mon tombeau derechef, et la vie
Avec ses horizons m'était encor ravie.
Qu'il était noir!... pourtant l'ombre est douce à mes yeux
Privés un si long temps de la clarté des cieux.

XIV.

Il s'écoula des jours, des mois, des ans... que sais-je?
Etranger désormais à ce fatal cortége

D'illusions, de maux, de regrets surperflus,
Que m'importaient ses pas, moi qui n'avançais plus ?
Moi qui n'espérais plus te revoir, ô lumière !
Des faveurs de la vie attendant la dernière,
J'implorais le trépas ! Le ciel voulut encor
De biens inespérés me r'ouvrir le trésor.
Il voulut que le jour reparût sur ma tête,
Qu'un vent tiède pour moi balayât la tempête !

XV.

Un jour, quelqu'un mit fin à ma captivité.
Je regardais ces murs qui m'avaient abrité,
Ces muets confidens de mon long sacrifice !...
Le bourreau me parut manquer à son office.
Oh ! c'était bien à moi qu'était cette prison :
Mes frères y dormaient ; c'était notre maison.
Là venaient des souris jouer au clair de lune,
Un triste oiseau de nuit cacher son infortune ;
L'araignée en silence y suspendait ses rets ;
Ces pierres, de mon cœur savaient tous les secrets.
Je les pleurai ! Telle est notre faiblesse humaine.
Je pleurai ma prison, et jusques à ma chaîne.
Puis la grille s'ouvrit, et, quand je m'éloignai,
Ce n'est qu'en soupirant que je me résignai !

O. H.

18 mai 1845.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

NOVEMBRE.

— Deux esprits, deux génies bien différens caractérisent notre époque : le génie mercantile et le génie révolutionnaire. Au milieu de l'obscure attente et du vague orageux dans lequel nous vivons actuellement, on voit cependant ces deux grands courans de la vie moderne s'agiter, bouillonner çà et là, réagir l'un sur l'autre, et, sans qu'il y ait encore positivement de tempête, mettre cependant tout le monde en émoi : c'est ce qui a lieu dans ce moment-ci, et d'une façon assez marquante pour que, même au point de vue purement historique et moral, qui est celui de notre recueil, la chose mérite d'être relevée.

Les entreprises de chemin de fer ont donné aux spéculations sur les fonds publics un mouvement extraordinaire, comme si la vapeur elle-même leur eût communiqué sa force d'impulsion et sa rapidité hasardeuses. Chacun a voulu avoir des actions, et l'on a inventé mille moyens de s'en procurer. Le plus extraordinaire n'a pas été d'en acheter sans argent, de ne faire et de ne recevoir que de simples promesses ; des journaux ont été accusés d'avoir menacé les compagnies de tourner contre elles le feu croisé de leurs colonnes, si on ne le conjurait pas par une honnête distribution de coupons et de primes aux meilleures conditions possibles : le *Siècle*, les *Débats*, le *Constitutionnel* et la *Presse* ont été nommément et publiquement accusés de ce fait ; les trois premiers l'ont formellement nié ; la *Presse* a argumenté, raisonné, et demandé finalement, « si les journalistes n'ont pas, comme les autres, le droit de faire fortune, s'ils sont condamnés à ne vivre que d'abstinence et de macérations : *Pourquoi*, dit-elle,

leur serait-il interdit d'accepter l'offre qui leur serait faite au nom d'une compagnie de les associer à elle dans une certaine mesure, en raison d'un concours qu'en diverses circonstances il pourrait lui prêter? » Bref, aussitôt ce fleuve d'or découvert, chacun y a couru à sa mode et selon ses moyens; mais ce pourrait bien, comme au temps de Law, n'être qu'un fleuve d'eau clair et un nouveau Mississipi pour plusieurs. La haute banque, qui, maîtresse des grands canaux de ce moderne Pactole, comptait en faire la distribution à son gré, s'est pourtant vue entravée dans ses opérations par un tel encombrement, et par la hardiesse des entreprises secondaires qui essayent de rivaliser avec elle. La maison Rotschild elle-même, cette reine de la Bourse où viennent s'humilier tant de rois, s'est ressentie de cette situation. Tant de sociétés se sont formées, tant d'actions ont été émises, tant de chemins de fer sont en projet, tant de fonds, enfin, ont été réunis, même en l'air, rassemblés réellement ou effectivement pour ces nombreuses et gigantesques entreprises, qu'ils ont été, pour ainsi dire, absorbés, immobilisés, retirés de la circulation ordinaire, et qu'au milieu d'immenses capitaux, on a eu beaucoup moins d'argent. Aussi, à la première mauvaise nouvelle, un simple échec des armes françaises en Afrique, y a-t-il eu, après une hausse rapide, une baisse, une panique soudaines, qui continuent encore à l'heure qu'il est. Que serait-ce s'il survenait quelque chose de vraiment grave: la mort du roi Louis-Philippe, par exemple, ou une révolution dans quelqu'un des états importans qui peuvent en être menacés! Les riches et les habiles, pour plus de précaution, ont beau faire incessamment voltiger leurs fonds d'une entreprise et d'un pays à l'autre: l'ébranlement serait si vaste, et toutes les parties de cet immense filet d'argent ont entre elles une telle liaison, que la catastrophe s'étendrait partout comme une commotion électrique, et que bien des gens aussi fins qu'audacieux se verraient subitement pris dans leurs rets.

Les révolutionnaires sourient d'aise, ils s'épanouissent d'une volupté profonde à cette perspective qui fait trembler leurs adversaires, les capitalistes. Ceux-ci l'ont emporté depuis quinze ans; mais on voit que ce sont aussi des rois qui ont bien des épines dans leur couronne, bien des rêves désagréables sous leur oreiller. Les révolutionnaires, à leur tour, payeraient cher leur triomphe, car le monde moderne ne repose pas moins sur le crédit public que sur l'esprit de liberté et de progrès: ce sont ses deux pôles, il va sans cesse de l'un à l'autre; si l'un des deux venait jamais à lui manquer, ce serait son arrêt de mort; il ne ferait plus que tournoyer sur lui-même dans une chute profonde, ou tomber de secousse en secousse dans un informe chaos dont, avec l'ordre, la vie se retirerait. Les deux génies qui le gouvernent, celui de la spéculation et celui des révolutions, continueront-ils à se maintenir à peu près en équilibre pour un long avenir encore?

nul de peut le prévoir, mais on peut bien dire que le premier a ressaisi habilement le sceptre en 1830, et qu'assurément, s'il n'était pas dans sa nature de viser uniquement au solide, s'il ne faisait pas infiniment plus de cas du moindre grand-livre que de tous les Thucydides du monde, il pourrait se vanter des quinze ans qui viennent de s'écouler comme de la période peut-être la plus extraordinaire de son histoire. Mais à présent son adversaire revient à la charge; le génie des révolutions qu'on disait épuisé, semble vouloir retrouver de nouvelles forces; il avance des idées plus hardies; il fait appel à des passions plus violentes; il présage des bouleversemens auprès desquels ceux qui ont précédé ne seraient que des jeux d'enfans; en un mot, il reprend sourdement position d'une manière formidable. Jamais plus immense attente depuis les jours où le monde sentait qu'il allait mourir ou renaître, et dans lesquels, le Christ ayant paru, le monde, en effet, mourut et ressuscita avec lui! La société est en travail : de quoi? personne ne le sait; mais elle s'agite dans un malaise profond, dont chaque jour, chaque pays laissent éclater quelque symptôme. L'autre mois, c'était plus particulièrement la Suisse; dernièrement, l'Italie; actuellement, l'Allemagne.

L'Italie, qui manque d'unité et d'une idée à elle, en est encore à demander la simple liberté politique, liberté qui paraît ne vouloir plus suffire aux nations dont l'Italie envie le bonheur. Il semble aussi que cette dernière n'ait plus d'autre force que celle de sentir son mal, sans avoir celle de s'en débarrasser : elle est comme un malade qui s'agite dans sa faiblesse, soulevant tantôt un membre, tantôt un autre, et qui, après ce vain effort, retombe encore plus épuisé. Comme toutes les autres, l'insurrection de Rimini n'a été qu'un cri isolé, étouffé aussitôt, qui ne fait que signaler un état de souffrance, sans donner aucun espoir prochain de guérison. Déjà tout ce qui reste de cette tentative de révolution, c'est son manifeste, *le manifeste des populations de l'Etat romain aux princes et aux peuples de l'Europe*, document remarquable par les faits qu'il allègue et par son ton modéré; il vaut la peine de le recueillir comme une des pièces justificatives de l'histoire contemporaine; le voici donc en entier :

« Lorsque le souverain pontife Pie VII fut restauré dans les Etats romains, il annonça par son *motu proprio* de 1816, l'intention d'établir un régime analogue à celui du précédent royaume d'Italie et accommodé aux besoins ainsi qu'aux progrès de la civilisation; mais bientôt la publication d'un code civil et criminel dans des principes surannés montra qu'on ne songeait qu'à s'appuyer sur un passé odieux, bien loin de vouloir accomplir les promesses faites et suivre les conseils que le congrès de Vienne avait donnés à la cour de Rome. La classe cléricale était comblée de dignités et de priviléges, et la classe laïque était écartée de tous les emplois de quelque importance.

» Malgré ces déceptions amères, le mécontentement public ne se traduisit pas en actes de violence, même dans les années 1821 et 1822,

lorsque Naples et Turin poussèrent le cri de liberté. Après que les Autrichiens eurent comprimé le mouvement de ces deux provinces italiennes, la cour pontificale, dès qu'elle se vit délivrée de ses terreurs, au lieu de savoir gré à la population de sa tranquille attitude au milieu de l'effervescence des esprits, voulut tirer vengeance des pensées, des sentimens et des vœux secrets par le moyen d'une inquisition politique, qui jeta les semences de ces haines de parti dont on devait plus tard recueillir des fruits sanglans.

Pie VII mourait en 1823, et il était remplacé dans la chaire de saint Pierre par Léon XII, dont le caractère, porté aux moyens extrêmes, fulmina contre les amis de la liberté civile, et envoya pour gouverner la Romagne un Rivarola, qui, tout à la fois accusateur et juge, les fit incarcérer ou exiler, sans égard pour la condition, pour l'âge ni pour les antécédens d'une vie honorable. En même temps que le nouveau pontife persécutait ainsi les opinions, il portait la hache aux racines de la civilisation en rétablissant et amplifiant les priviléges de mainmorte, complétant ce système par l'abolition des tribunaux de district et par la remise en vigueur du tribunal du Saint-Office. Il accordait aux ecclésiastiques la faculté d'instruire et de juger les causes des laïques; il imposait l'usage de la langue latine dans les barreaux et les universités; il mettait sous la gouverne exclusive des prêtres toute l'instruction publique et tous les établissemens civils de bienfaisance. Comme si Rivarola n'avait pas assez comprimé et attristé les provinces romagnoles, il lui donnait pour renfort une commission extraordinaire, composée de prêtres et d'officiers, qui les désola et les ensanglanta pendant plusieurs années de suite, à tel point que le funeste souvenir en est encore vivant aujourd'hui.

A Léon XII succéda Pie VIII, qui, marchant sur les traces de son prédécesseur, ne songea point à calmer les souffrances publiques. Peu avant sa mort éclatait en France la révolution de 1830, suivie de mouvemens semblables dans plusieurs Etats de l'Europe. Pendant la vacance du siége apostolique, les populations de l'Etat romain pensèrent que l'occasion était propice pour améliorer les formes du gouvernement. L'autorité arbitraire fut renversée depuis Bologne jusqu'auprès de la capitale, et elle tomba sans efforts, sans violence de la part des sujets. Le gouvernement n'aurait certainement pas pu se relever sans se modifier, si l'Autriche ne fût accourue aussitôt avec ses troupes pour lui rendre la force. Toutefois, cette puissance, en même temps qu'elle comprimait le mouvement populaire, s'unissait à la France, à l'Angleterre et à la Prusse pour exhorter le nouveau pontife Grégoire XVI à améliorer le régime de l'Etat de façon à en assurer la tranquillité pour l'avenir. Dans ce but, les représentans des quatre puissances présentèrent le 21 mai 1831 une note diplomatique, dans laquelle, entre autres réformes, on proposait : que les laïques fussent admissibles à toutes les dignités et à tous les emplois civils administratifs et judiciaires; que des électeurs nommassent les conseils municipaux, et ceux-ci les conseils provinciaux, lesquels enfin éliraient une cour suprême résidant à Rome, chargée de régler les dépenses civiles et militaires, ainsi que le service de la dette publique.

» A la publication de cet acte important, les sujets pontificaux ouvrirent leur cœur à l'espérance. Le pontife lui-même annonçait que ces améliorations devaient être le commencement d'une ère nouvelle.

Mais bientôt les espérances durent s'évanouir, quand on vit paraître l'édit du 5 juillet, où on ne trouvait aucune mention d'élection municipale, ni de conseil suprême d'Etat, ni d'aucune des institutions propres aux monarchies tempérées ; cependant les Autrichiens étaient encore en Lombardie, la garde des villes et le maintien de l'ordre restaient confiés aux citoyens organisés sous l'approbation du gouvernement, et la tranquillité régnait partout; on jugea utile de faire une démarche légale. Les provinces envoyèrent à Rome des députations composées d'hommes les plus instruits, les plus honorés et les plus recommandables, pour implorer du souverain les institutions promises, qui devaient établir l'harmonie entre les gouvernemens et les gouvernés. Mais la cour, qui détestait le corps des gardes urbaines et tous les novateurs, quelque modérés qu'ils fussent, ne songeait nullement à leur donner satisfaction. Dans le même temps, au contraire, le cardinal Albani rassemblait à Rimini une troupe composée de gens capables de tous les excès, et avec le secours desquels il était chargé d'installer le despotisme dans les provinces. Ce fut alors le règne de ces hommes grossiers et féroces décorés du nom de volontaires pontificaux et prêts à massacrer tout homme désigné comme libéral. Pendant dix ans, ce n'est pas le pontife suprême, ni Rome, ni les cardinaux qui ont gouverné les légations, mais cette faction brute et sanguinaire. Les commissions militaires étaient en permanence, jugeant sans forme de procédure, sans assistance de défenseurs, condamnant une multitude de gens à la prison, à l'exil, à la mort et à la confiscation.

» Faut-il s'étonner qu'on ait réagi contre tant de calamités? On nous reproche de demander des réformes civiles les armes à la main; mais nous supplions tous les souverains de l'Europe et tous les hommes qui siégent dans leurs conseils de considérer que l'impérieuse nécessité nous y contraint; que nous n'avons aucun moyen légal de manifester nos vœux, ne possédant ni représentation publique quelconque, ni même le simple droit de pétition, et réduits à un tel état de servitude que la demande, la plainte sont tenues pour crimes de lèse-majesté. Nos vœux sont purs : ils ont en vue la dignité du trône apostolique aussi bien que les droits de la patrie et de l'humanité.

» Nous vénérons la hiérarchie ecclésiastique et tout le clergé, nous avons l'espoir qu'il reconnaîtra la noble essence de civilisation que renferme le catholicisme. Aussi, pour que nos vœux ne soient pas interprétés d'une manière sinistre par l'Italie et par l'Europe, nous proclamons hautement notre respect pour la souveraineté du pontife comme chef de l'Eglise universelle, sans restriction ni condition; quant à l'obéissance qui lui est due comme souverain temporel, voici les principes que nous lui donnons pour base, et les demandes que nous formulons :

» Qu'il accorde une amnistie à tous les prévenus politiques depuis 1821 jusqu'à ce jour;

» Qu'il donne un code civil et criminel modelé sur ceux des autres peuples de l'Europe, consacrant la publicité des débats, l'institution du jury, l'abolition de la confiscation et celle de la peine de mort pour les délits de lèze-majesté;

» Que le tribunal du Saint-Office n'exerce aucune juridiction sur les laïques, et que ceux-ci ne soient plus soumis à la juridiction des tribunaux ecclésiastiques ;

» Que les causes politiques soient désormais jugées par les tribunaux ordinaires et d'après les formes communes;

» Que les conseils municipaux soient élus librement par les citoyens, et les choix approuvés par le souverain; que ces conseils élisent des conseils provinciaux sur liste triple, présentée par les conseils municipaux, et que le conseil suprême d'Etat soit nommé par le souverain, sur les listes présentées par les conseils provinciaux;

» Que le conseil suprême d'Etat, résidant à Rome, ait la haute surveillance des finances et de la dette publique, qu'il ait voix délibérative sur les recettes et les dépenses de l'Etat, et voix consultative sur les autres objets généraux;

» Que tous les emplois et dignités civils et militaires soient donnés aux séculiers;

» Que l'instruction publique cesse d'être soumise aux évêques et au clergé, l'éducation religieuse leur étant exclusivement réservée;

» Que la censure de la presse soit restreinte au soin de prévenir les injures à la divinité, à la religion catholique, au souverain et à la vie privée des citoyens;

» Que les troupes étrangères soient licenciées;

» Qu'il soit institué une garde urbaine qui sera chargée du maintien de l'ordre public et de l'observation des lois;

» Enfin, que le gouvernement entre dans la voie de toutes les améliorations sociales que réclame l'esprit du siècle, et qui sont pratiquées par les autres gouvernemens de l'Europe. »

L'Allemagne a eu aussi son manifeste, ce mois-ci, dans l'adresse de la municipalité de Berlin. Plusieurs journaux, en citant ce document, ont fait observer qu'il était d'une lecture difficile. Pour nous, s'il faut le dire, nous le trouvons on ne peut pas plus clair, plus parlant; voyez, par exemple, ce passage :

« La science a démontré que beaucoup de formes et d'idées dans lesquelles la conscience religieuse des temps primitifs du christianisme, et plus tard de l'Eglise, s'est exprimée, devaient être écartées, *et la science n'a fait en cela que développer et mettre en lumière ce qui existait déjà dans une forme plus obscure dans l'esprit du peuple*.... Les résultats de la science pénètrent chaque jour davantage dans la conscience du peuple, et donnent, par conséquent, une autre forme à ses convictions religieuses. Si les anciennes idées de l'Eglise, ses dogmes et ses formules, ses vases sacrés dans lesquels la croyance chrétienne des premiers temps du christianisme nous a été livrée, étaient inséparables de son contenu et identiques avec lui, à un tel point que quiconque ne voudrait pas accepter ces idées et les tenir pour vraies, ne pourrait pas comprendre la doctrine et l'esprit de Christ, *nous serions certainement forcés de douter que le christianisme pût devenir une vérité pour nous et pour la plupart de nos contemporains.* » etc., etc.

Le rationalisme ne s'est jamais formulé plus nettement, et si, dans sa rédaction, l'adresse se sent encore du langage de l'école, dont la pensée allemande a tant de peine à se débarrasser, on voit cependant qu'il ne s'agit plus seulement ici des idées, mais de leur application;

en d'autres termes, que ce ne sont plus des philosophes et des théologiens qui argumentent, mais l'opinion publique qui se déclare, un sentiment général qui se fait jour. L'Allemagne est saturée d'idées rationalistes; toutes les classes en sont atteintes; on le savait depuis longtemps, mais maintenant cela commence à faire explosion. Sans doute on a répondu, de divers côtés, les meilleures choses du monde à l'adresse de la municipalité de Berlin, et l'on peut citer la réponse du roi de Prusse comme pleine d'une haute convenance, et conçue dans un véritable esprit de liberté religieuse; on a dit entr'autres que le rationalisme voulait moins la liberté pour lui que la domination sur les autres; eh! qui en doute? n'est-ce pas là l'histoire de tous les partis, de toutes les révolutions? Mais, en vérité, à quoi sert de le dire? quand on aura entassé les meilleures raisons contre une révolution qui s'avance, pense-t-on par là avoir fait grand'chose pour l'arrêter? on n'aura rien fait du tout. Les peuples n'obéissent pas à des raisonnemens, mais à la force qui les maîtrise, ou a celle qu'ils possèdent, qu'ils portent en eux-mêmes, et que, bon gré mal gré, ils doivent mettre au jour. Une idée, bonne ou mauvaise, une fois descendue dans les masses, une fois devenue opinion générale et croyance, est par cela même un fait contre lequel tous les raisonnemens viennent échouer: elle se réalise tôt ou tard, de manière ou d'autre, et la société, les états qui la recèlent, finissent par en subir les conséquences, quelles que soient leurs formes propres et leurs institutions protectrices. *Je ferai venir sur ce peuple le fruit de ses pensées*, disait de la part de Dieu un prophète hébreu à ses concitoyens. Telle est la voie, aussi juste que profonde, par laquelle la Providence élève ou abaisse les nations. Ce qu'un peuple veut faire de sa vie, il le fait! pour s'en réjouir ou s'en repentir par la suite. Le vieil adage est plus vrai qu'on ne pense : voix de bénédiction ou de condamnation sur lui-même, *la voix du peuple* est, en effet, toujours *la voix de Dieu*.

— Par suite du peu de temps que nous avons eu pour réunir le grand nombre de matériaux qui composent notre chronique du mois passé et pour en diriger l'impression, il s'est glissé quelques erreurs et omissions de détail dans l'article sur M. Royer-Collard: notre exactitude ordinaire nous fait un devoir de les relever. Ainsi ce ne fut pas sous la Restauration, mais bien sous l'Empire, dans les dernières années, que M. Royer-Collard professa la philosophie à la Faculté des lettres, et qu'il y fonda l'école écossaise-française, en opposition au condillacisme mitigé de M. La Romiguière. Ce ne fut pas sous l'Empire, mais sous la Restauration seulement, et assez tard, vers 1827, qu'il fut nommé membre de l'Académie française; sa nomination fut toute politique : il fut porté là comme il le fut vers le même temps à la Chambre, par sept collèges électoraux; ce fut une protestation

contre l'esprit servile et ministériel qui prétendait dominer à l'Académie comme ailleurs. L'élection de M. Royer-Collard rompit la série des mauvais choix, des choix de cour; et l'Académie recouvra, à partir de lui, son indépendance. Nous devons faire remarquer aussi que le club royaliste de Clichy se tint postérieurement aux années de la Terreur et sous le Directoire, et non point avant 93, comme on le pourrait inférer d'une phrase de l'article.

— Le *Journal des Débats* du 10 octobre contient un article non moins curieux par la pièce qu'il cite que par le petit préambule critique qui y est joint; voici le tout en entier :

« Le journal *l'Ami de la Religion* publie une rétractation du prince de Talleyrand et une lettre adressée par ce prince au pape Grégoire XVI. Ces deux pièces viennent de paraître pour la première fois dans une vie du Père Loriquet, le célèbre jésuite auteur de cette *Histoire de France* qui a fait tant de bruit. Ce ne serait pas là une garantie très-sûre de leur authenticité; mais *l'Ami de la Religion* atteste que l'original en est déposé dans les archives de l'archevêché de Paris. Ce journal ajoute que ces pièces avaient été écrites par le prince de Talleyrand trois mois avant sa mort, mais qu'il ne consentit à y apposer définitivement sa signature que quelques heures avant d'expirer. C'était le moment qu'il s'était fixé; aucune instance ne put obtenir de lui qu'il le devançât. Lorsque quelques amis et quelques parens le pressaient d'en finir, il leur répondait : « Je ne sais rien faire vite; je ne » suis jamais pressé, *et je suis toujours arrivé à temps.* » C'est encore dans *l'Ami de la Religion* que nous trouvons ces détails. Voici le texte des deux pièces; on remarquera en effet qu'elles ont été écrites le 10 mars 1838 et signées seulement le 17 mai; le 18 mai M. de Talleyrand n'existait plus.

RÉTRACTATION.

« Touché de plus en plus par de graves considérations, conduit à juger de sang-froid les conséquences d'une révolution qui a tout entraîné et qui dure depuis cinquante ans, je suis arrivé au terme d'un grand âge, et, après une longue expérience, à blamer les excès du siècle auquel j'ai appartenu et à condamner franchement les graves erreurs qui, dans cette longue suite d'années, ont troublé et affligé l'Eglise catholique, apostolique et romaine, et auxquelles j'ai eu le malheur de participer.

» S'il plait au respectable ami de ma famille, Mgr. l'archevêque de Paris, qui a bien voulu me faire assurer des dispositions bienveillantes du Souverain Pontife à mon égard, de faire assurer au Saint-Père, comme je le désire, l'hommage de ma respectueuse reconnaissance et de ma soumission entière à la doctrine et à la discipline de l'Eglise, aux décisions et aux jugemens du Saint-Siége sur les matières ecclésiastiques de France, j'ose espérer que Sa Sainteté les accueillera avec bonté.

» Dispensé plus tard par le vénérable Pie VII de l'exercice des fonctions ecclésiastiques, j'ai recherché dans ma longue carrière politique les occasions de rendre à la religion et à beaucoup de membres honorables et distingués

du clergé catholique tous les services qui étaient en mon pouvoir. Jamais je n'ai cessé de me regarder comme un enfant de l'Eglise. Je déplore de nouveau les actes de ma vie qui l'ont contristée, et mes derniers vœux seront pour elle et pour son chef suprême,

» CHARLES-MAURICE, prince DE TALLEYRAND.

» Signé à Paris, le 17 mai 1838.

» Ecrit le 10 mars 1838.

LETTRE A SA SAINTETÉ GRÉGOIRE XVI.

» Très Saint-Père,

» La jeune et pieuse enfant qui entoure ma vieillesse des soins les plus touchans et les plus tendres, vient de me faire connaitre les expressions de bienveillance dont Votre Sainteté a daigné récemment se servir à mon égard, en m'annonçant avec quelle joie elle attend les objets bénits qu'elle a bien voulu lui destiner. J'en suis pénétré comme au jour où Mgr. l'archevêque de Paris me les rapporta pour la première fois.

» Avant d'être affaibli par la maladie grave dont je suis atteint, je désire, Très Saint-Père, vous exprimer toute ma reconnaissance et en même temps mes sentimens. J'ose espérer que non-seulement Votre Sainteté les accueillera favorablement, mais qu'elle daignera apprécier dans sa justice toutes les circonstances qui ont dirigé mes actions. Des Mémoires, achevés depuis longtemps, mais qui, selon mes volontés, ne devront paraître que trente ans après ma mort, expliqueront à la postérité ma conduite pendant la tourmente révolutionnaire. Je me bornerai aujourd'hui, pour ne pas fatiguer le Saint-Père, à appeler son attention sur l'égarement général de l'époque à laquelle j'ai appartenu.

» Le respect que je dois à ceux de qui j'ai reçu le jour ne me défend pas non plus de dire que toute ma jeunesse a été conduite vers une profession pour laquelle je n'étais pas né.

» Au reste, je ne puis mieux faire que de m'en rapporter sur ce point, comme sur tout autre, à l'indulgence et à l'équité de l'Eglise et de son vénérable chef.

» Je suis avec respect, Très Saint-Père, de Votre Sainteté, le très-humble et très-obéissant fils et serviteur.

» CHARLES-MAURICE, prince DE TALLEYRAND.

» Signé à Paris, le 17 mai 1838.

» Fait le 10 mars 1838.

Vous comprenez! ce simple rapprochement de dates montre le cas qu'il faut faire de la rétractation du prince de Talleyrand. Il l'avait rédigée à l'avance, mais il a fermement tenu à ne la signer que lorsqu'il sentirait venir le moment fatal : ce n'était pour lui qu'une manière de mourir décemment, qu'une précaution qu'il prenait pour être enterré sans esclandre. Plusieurs y ont été pris, mais non pas ceux qui auraient pu dire comme le roi Louis-Philippe, un jour qu'un diplomate s'étonnait naïvement devant lui de cette rétractation : « Vous

ne connaissez pas Talleyrand, M. l'ambassadeur! » — Voilà le sel caché de ce petit article des *Débats*, au gré du moins de celui qui l'a rédigé et qui voulait bien dire : M. de Talleyrand est mort comme il a vécu, mais le dire avec une finesse, une retenue ironique et une tranquillité d'âme sur laquelle ce dernier aurait pu lui faire compliment.

— On vient de donner une édition illustrée de *Jérôme Paturot*, dont l'auteur, M. L. Reybaud, a publié aussi divers travaux sur les socialistes. Tout le monde connaît cet ouvrage, qui, pour n'être ni le roman politique, ni le roman social, ni le roman littéraire renouvelé comme le siècle l'entendrait, n'en reste pas moins cependant un livre amusant et qui contient une leçon utile. L'idée est heureuse de personnifier cette fièvre qui pousse les classes laborieuses à la conquête d'une position sociale, par vanité individuelle et non dans un but humain plus généreux. Notre époque doit s'intéresser à des récits où elle se reconnaît, à des mœurs qu'elle crée ou qu'elle subit, à ce personnage de Jérôme Paturot qu'on rencontre à tous les coins de rue, dans beaucoup de magasins et même dans quelques salons, à ce héros sans dignité, si bon enfant et si aisément dupe, gonflé d'ignorance et d'importance, ridicule dans toutes ses ambitions et dans quelques-uns de ses malheurs, mais en général fort heureux, parce que le bonheur est du dernier bien avec la sottise. Cependant, pour être une œuvre originale et piquante par la vérité des détails, ce livre n'est pas une création de génie. Outre le mérite de la forme, dont il manque, et qui ne peut absolument pas être sacrifié par un auteur de premier ordre, il a contre lui l'inconvénient de ne laisser aucun idéal dans l'imagination, pas même celui de l'habileté et de l'aventure, comme dans Gil-Blas. C'est la nature humaine dans toute la faiblesse du bonnet de coton. Non-seulement la boutique est trop basse ou la rue trop haute pour qu'on voie le moindre coin de ciel, mais encore l'étendue, la nature, la vie libre d'une âme qui pense ont disparu de l'horizon.

— Il y a quelques jours qu'à Paris, sur tous les murs où se placardent les affiches, on lit en gros caractères celle-ci : « Vénalité des » journaux. Révélations accompagnées de preuves, par Constant Hil- » bey (ouvrier), auteur d'*Un Courroux de Poète* et d'*Ursus*. Som- » maire : Un article de M. Granier de Cassagnac *pour quatre couverts* » *et six petites cuillers d'argent*. — Combien coûte un éloge dans les » journaux. — La *Patrie*, le *Courrier français*, le *National*, le » *Droit*, la *France*, le *Commerce*, la *Presse*, le *Siècle*, la *Gazette de* » *France*, etc. — Procès contre le vicomte de Moléon. — L'avantage » pour un ouvrier de faire plaider sa cause par un avocat *populaire*. » Réfutation des plaidoiries. — Comment se font les succès au théâtre. » — La commission des auteurs dramatiques. — Comment les auteurs » dramatiques rendent compte de pièces qu'ils n'ont pas vues. — Le

» ministre de l'Intérieur. — La commission des théâtres royaux. — » Comme quoi les théâtres sont des coupe-gorge. — Appel aux jeunes » auteurs, etc., etc., etc.[1] » Une malice, probablement volontaire, avait profité des couleurs éclatantes d'un grand drapeau tricolore que l'*Epoque* ajoute, en guise de vignette, à ses colossales affiches, et qu'on y voit placé entre les mains d'un de ses facteurs-laquais, en avait profité, disons-nous, pour mieux attirer en même temps l'attention sur l'annonce de la brochure; cette annonce, en effet, se trouve justement collée sur les jambes gris de fer de ces porte-étendard, en sorte qu'on pourrait croire que *Vénalité des journaux* est la légende de l'*Epoque*, puis, *Quatre couverts et six petites cuillers d'argent,* le taux même auquel son fondateur estime ses propres articles, car M. Granier de Cassagnac est le père ou, du moins, le meneur principal de ce nouvel enfant de la presse périodique, celui de tous qui a la plus belle stature, avec une ambition égale à sa taille.

Une femme d'esprit, qui ne hait pas le paradoxe, s'amusait même à croire tout de bon que Constant Hilbey était un compère : elle en donnait pour preuve l'excellent effet d'un scandale public pour attirer l'attention sur un journal et sur des hommes qui ont besoin de charlatanisme, et qui savent l'exploiter en grand; elle disait encore que, comme il est matériellement impossible de livrer une feuille de la dimension de l'*Epoque* pour trois sous, sans y perdre, et qu'en admettant tous les profits imaginables d'annonces, de réclames, etc., il reste toujours dans l'audace de cette entreprise un mystère insoluble, les *révélations* et les *preuves* de M. Hilbey n'étaient qu'un moyen de faire arriver une rédaction payante d'auteurs bien renseignés sur la manière de s'y prendre, et prévenus du chiffre des tarifs, avec la façon de s'en servir. Sans adopter cette opinion, nous la reproduisons cependant, pour montrer à quel point en sont, dans l'estime publique, la littérature courante, la presse et les hommes qui l'exploitent, puisqu'on peut avec une certaine apparence, et seulement d'après un instinct éclairé par l'observation, les tenir pour capables de tout, même de se diffamer eux-mêmes, afin de mieux vaincre, à force de cynisme, la torpeur générale qui accompagne et suit tous les excès.

Mais venons-en au pamphlet lui-même, car, si c'est une histoire vraie, comme on ne peut guère en douter, ce n'en est pas moins aussi un pamphlet, et le plus accusateur de tous, puisque ce sont les faits qui se chargent de l'accusation : un pamphlet enlevé par masses chez les libraires, et qui, après une semaine, en est à sa seconde édition; un pamphlet, enfin, dont les journaux ne disent mot, pour bonnes raisons, et que par conséquent la province et l'étranger pourront ignorer, quoiqu'il fasse à Paris un évènement clandestin, beaucoup plus

[1] Paris, 1845, chez tous les libraires. Brochure in-8° de 80 pages.

considérable que les mille petites pauvretés auxquelles on fait faire chaque matin le tour de l'Europe.

Voici comment l'auteur s'annonce lui-même, dans une espèce d'avant-propos.

« Si le jeune homme qui arrive à Paris pour conquérir une renommée de poète pouvait voir se dresser devant ses yeux tout ce qu'il a d'obstacles à surmonter, il tomberait comme frappé de la foudre ! mais heureusement tous ces obstacles ne se montrent à lui qu'un à un ; il croit toujours que celui qu'il va vaincre est le dernier, et, soutenu par l'espérance, il arrive quelquefois au but.

» Mais comment arrive-t-il ? le plus souvent accablé de fatigue et de dégoût, et c'est quand le monde commence à envier sa destinée, qu'il est en effet digne de pitié !

» Si encore les difficultés qui l'ont entravé dans sa marche n'étaient que celles déjà si nombreuses que présente l'art d'écrire, il n'aurait à s'en prendre qu'à lui-même d'avoir embrassé une profession au-dessus de ses forces. Mais il n'en est pas ainsi ; l'étude et la méditation, qui suffiraient pour dévorer la vie d'un homme, sont ce qui a dû le préoccuper le moins, et il a appris que les plus beaux chefs-d'œuvre ne peuvent servir à rien si l'on ne joint à l'art de bien écrire l'art, cent fois plus utile, de bien intriguer.

» Pour moi, qui suis encore loin du but, qui ne l'atteindrai jamais peut-être, je veux au moins protester contre la malveillance et la vénalité de ceux qui se disent en France les juges de la littérature et de l'art, et qui n'en sont que les forbans ! Sans doute, ce n'est pas à un jeune homme qu'il devrait appartenir de les démasquer, c'est aux hommes dont la réputation est faite ; mais, puisque les plus grands reculent devant le péril, il faut bien que quelqu'un, à défaut d'autant de talent, montre plus de courage, et, si je dois mériter un reproche, j'aime mieux être coupable de trop de hardiesse que de trop de lâcheté.

» Pour raconter les faits que je veux mettre au jour, je serai obligé de parler de moi, ces faits m'étant relatifs ; mais je le ferai sans aucun ménagement et comme s'il s'agissait d'un autre. Mon dessein n'est pas de me poser avantageusement devant les yeux du public, mais de dire en tout la vérité, dût-elle me couvrir de honte. Je rendrai mes expressions aussi franches que mes pensées, sans m'embarrasser si mon style sera élégant et de bon ton ; je n'ai pas, d'ailleurs, la prétention de faire de ceci une œuvre littéraire, mais simplement une bonne action. Quand on voit une maison qui brûle, on n'examine pas si l'on criera *au feu* en beau langage : l'important est de crier assez haut pour être entendu et sauver la maison ! »

Ce que l'auteur promet, il le tient. Il va droit au fait, sans ambiguités, sans réticences, sans phrases, laissant tomber les noms propres de sa plume avec une aisance parfaite, et assaisonnant ses récits d'une liberté de dire un peu chagrine, qui va souvent jusqu'à l'esprit. Mais laissons-le raconter, ce qu'aussi bien personne ne pourrait dire avec plus de clarté rapide.

« Il y a sept ans, j'arrivai à Paris avec une comédie en trois actes, intitulée *Adeline*, dix francs et une lettre de recommandation pour toute fortune. C'était peu, mais sur ce peu je fondais de grandes espérances.

» Je me dis : les journaux, qui crient si fort contre le Théâtre Français, parce qu'il ne protège pas le talent, doivent en être les zélés défenseurs; et, plein de cette croyance, je résolus de me faire, en publiant des vers dans les journaux, une réputation avant de présenter ma comédie. Le premier auquel je m'adressai fut la *Revue des Deux-Mondes*. On me dit *qu'il y avait au bureau des vers pour six mois*.

» Je me mis à suivre attentivement tous les journaux, et comme il m'arrivait souvent d'y trouver des vers plus que médiocres, je courais aussitôt en offrir des miens; mais on me répondait que le journal n'insérait jamais de vers, et si je faisais observer qu'il en avait inséré la veille ou le jour même, on me disait que c'était par extraordinaire; j'espérais qu'une bonne fois l'extraordinaire naîtrait aussi pour moi, et, dans cette espérance, je marchai plusieurs mois sans obtenir aucun résultat. M. Chabot de Bouin, à cette époque rédacteur du *Voleur*, fut le premier qui m'accueillit avec bienveillance; il me dit que mes vers montraient beaucoup de talent, et que, certainement, avec du courage et de la persévérance, je réussirais à me faire connaître. Comme la pièce que je lui présentais était adressée à M. Victor Hugo, il me conseilla d'écrire à M. Granier de Cassagnac pour tâcher de la faire paraître en premier lieu dans *La Presse :* dès le jour suivant, j'exécutai ce conseil. M. de Cassagnac n'inséra point mes vers; mais il me répondit par un feuilleton, inséré dans *La Presse* du 31 mars 1839, que je lus et relus vingt fois sans en pouvoir découvrir le véritable but. Je pense tout simplement que M. Granier de Cassagnac voulut profiter d'une circonstance qui lui fournit la matière d'un article, et l'occasion de se donner à mes dépens des éloges, à lui, et à tout ce qui lui était cher. Il commençait par me féliciter d'*avoir rapporté ma première poésie à un grand poète;* puis, il me rendait grâce, pour son propre compte, *de l'opinion que je m'étais faite de son caractère et de la confiance que j'y avais puisée pour lui ouvrir les secrets de mon cœur.* La vérité est que je ne m'étais fait de son *caractère* aucune opinion; quand je lui écrivis, je n'avais jamais lu de lui une seule ligne; je lui ouvrais mon cœur, c'est vrai, mais parce que l'ouvrais à tout le monde, comme je fais encore aujourd'hui; ensuite, il feignait que je lui eusse demandé des *conseils*, et m'en distribuait libéralement pendant six colonnes entières!

» La Providence en laquelle je m'étais confié, ne tarda pas à m'envoyer une somme d'argent suffisante pour faire imprimer un petit recueil de vers. Cette brochure imprimée, je l'envoyai à tous les journaux, et notamment à M. Granier de Cassagnac (j'en portai aussi un exemplaire chez le concierge de M. V. Hugo), aucun n'en rendit compte. Je me trompe, M. Charles Le Tellier, rédacteur en chef du *Cabinet de lecture*, mit dans son journal un petit article, où il disait que *je prendrais, certainement, bientôt place parmi les poètes estimés de l'époque*. Mais, par une fatalité qui voulait me dérober toute espèce de contentement, je n'eus pas alors connaissance de cet article : en-

core une espérance évanouie! Ma brochure n'avait fait aucun bruit : cette fois, je me crus mort ; le désespoir s'empara de mon âme, et je répétais à tout moment, presque malgré moi-même, ces deux vers de Gilbert, qui me pénétraient d'une indicible tristesse :

« Tel est mon sort, bientôt je rejoindrai ma mère
» Et l'ombre de l'oubli va tous deux nous couvrir ! »

» Peu à peu, néanmoins, je recouvrai mon courage, croyant encore à la justice des hommes; je pensai que si les journaux n'avaient pas rendu compte de mon recueil, c'était que mes vers ne le méritaient point. Je tâchai de mieux faire, et composai une pièce de laquelle je fus si content que, malgré les rebuts que j'avais essuyés, je retournai à *La Presse*, pensant qu'il lui serait impossible, cette fois, de me refuser; mais, au lieu de m'adresser à M. de Cassagnac, je me présentai au bureau du journal, et demandai à un employé à quel rédacteur je devais m'adresser pour faire insérer une pièce de vers ; cet homme, qui me connaissait un peu, parce que j'étais déjà allé à *La Presse* pour faire annoncer ma brochure, eut sans doute pitié de moi, car il me savait pauvre, et il me dit : — Ecoutez! Je vais vous parler franchement ; eussiez-vous fait des vers aussi beaux que ceux de Lamartine, on ne vous les insérerait pas pour rien ; le prix des annonces est sur le journal, celui des insertions est secret ; mais il faut ou payer ou être l'ami d'un des rédacteurs : c'est le seul moyen qu'aient les jeunes auteurs pour se faire connaître. — Je m'en allai tout ébahi, et me promettant que le premier argent qui me viendrait serait consacré à cet usage.

» Peut-être dira-t-on que j'aurais dû céder moins facilement à la tentation, et que j'aurais mieux fait de mourir, si je ne pouvais vivre sans renommée, que de chercher à en acquérir par de pareils moyens. Oui, ce sera le langage de beaucoup de monde ; mais outre que cela me répugnait un peu de mourir ainsi, un dessein qui n'était pas sans noblesse, peut-être, était entré dans ma pensée ; je vis qu'il me fallait subir une nécessité honteuse ; mais je jurai de faire connaître un jour tous ces trafics. J'aurais désiré les faire connaître sur-le-champ ; mais si, alors, j'avais publié une brochure, on aurait dit : c'est un mauvais poète qui se plaint, parce que les journaux ne veulent pas insérer ses vers..... Et je me serais rendu ridicule sans profit pour personne, et le public, pour lequel je me serais sacrifié, aurait été le premier à m'accuser. Je compris tout cela, et je compris aussi que ce qu'il fallait pour combattre les journaux, c'était de m'armer de leur autorité contre eux-mêmes, et de me mettre en état de pouvoir leur dire : VOUS ÉCRASEZ LE TALENT ET VOUS TROMPEZ LE PUBLIC ; EN VOICI LA PREUVE.

» .... Au bout de peu de temps, je portai à *La Presse* mes vers et une somme d'argent. Je dédiai ma pièce à M. Granier de Cassagnac. Je trouvai plaisant de lui dédier des vers qui contenaient des idées tout-à-fait opposées aux siennes, et que je faisais paraître en quelque sorte malgré lui, ainsi que de le remercier de ses conseils en lui prouvant que je m'étais bien gardé de les mettre à profit.

» ... La pièce parut dans *La Presse* du 11 septembre 1839, à raison de deux francs la ligne. Voici le reçu qui me fut donné :

» LA PRESSE, RUE SAINT-GEORGES, 16.

» Reçu de M. Hilbey la somme de cent soixante francs, pour insertion » dans le journal.

» Nature de l'insertion, poésie : *A la mère de celle que j'aime.*

» Paris, 7 septembre 1839. *Le caissier*, PRAVAZ. »

» Ce que j'avais prévu et désiré arriva; on attribua à la protection de M. Granier de Cassagnac ce que je ne devais qu'à ma bourse. Ainsi, quelques jours après l'apparition de ma pièce de vers, on lisait dans un journal :

» M. Constant Hilbey, jeune ouvrier, a publié dans *La Presse*, *sous les auspices de M. Granier de Cassagnac*, une pièce de vers, etc. »

» Je demandai à l'*employé de La Presse* si, de la même manière qu'on faisait insérer des vers dans ce journal, on pouvait y faire rendre compte d'un livre. Sur sa réponse affirmative, j'offris cent francs pour faire rendre compte de ma brochure; mais j'exigeai un feuilleton tout entier. Ceci souleva des difficultés. Un des rédacteurs les plus connus de *La Presse* voulait bien s'en charger, mais il ne pouvait me promettre qu'une colonne et demie, parce qu'il craignait que M. Emile de Girardin ne laissât point passer un feuilleton entier sur une si petite brochure. Je tins bon pour le feuilleton, et le marché ne se fit pas. Je fus introduit dans le cabinet d'un autre rédacteur. Ce monsieur me dit qu'il ne pouvait également me donner qu'une colonne et demie, et qu'encore il ne le pouvait faire à moins de cent cinquante francs.

» L'affaire en était restée là, quand un jour je vis entrer chez moi l'*employé :* « Eh bien, lui demandai-je, rendra-t-on compte de ma brochure pour » cent francs? — Bien mieux que cela, M. Granier de Cassagnac en rendra » compte lui-même; mais il ne veut pas d'argent. — Oh! le digne homme! » je cours le remercier. — Un instant.... il ne veut pas d'argent; mais il » vous laisse la liberté de lui faire un cadeau. » Cela me parut un peu bizarre. Je questionnai l'*employé*, qui me rapporta les propres paroles de M. Granier de Cassagnac. « Vous concevez, avait-il dit, que je ne puis pas » recevoir d'argent de ce jeune homme, conseillez-lui[1] de me faire un ca- » deau. »

» Je demandai à l'*employé* s'il savait quelle espèce de cadeau pourrait convenir à M. de Cassagnac. Il me dit qu'une théière en argent serait de son goût. « Combien cela pourra-t-il coûter? — Environ deux cents francs. — » La voulez-vous maintenant? — Non, vous ne la donnerez qu'après avoir » vu... l'article. »

» Peut-être trouvera-t-on que c'était un peu cher... Eh bien, j'avoue que M. de Cassagnac m'aurait demandé le double[2], je n'aurais pas hésité davan-

[1] On voit que M. Granier de Cassagnac a toujours beaucoup tenu à me donner des *conseils*.

[2] Peut-être demandera-t-on où je prenais de l'argent, moi qui étais arrivé à Paris avec dix francs; mais ce serait une histoire entière et ce que je donne ici n'est point ma vie.

tage. On dira qu'il faut que je lui en veuille beaucoup pour lui causer aujourd'hui un pareil regret !...

» M. Granier de Cassagnac ne fut pas prompt à faire son article ; impatienté de ne le point voir paraître, j'allai à *La Presse* commander, en attendant, quelques lignes dans les *nouvelles diverses* ; il me fut répondu de faire l'article moi-même. « Mais, dis-je à celui qui me faisait cette invitation, je ne le » ferai peut-être pas dans votre sens. — Oh ! faites-le comme bon vous sem» blera ; puisque c'est pour vous, il vaut mieux qu'il vous plaise qu'à per» sonne. — Mais je n'oserai jamais me donner d'éloges !... et je ne sais quoi » dire... — Eh bien, dites, par exemple, que la première édition de votre » livre est épuisée ; cela produit ordinairement assez bon effet. — Mais ce » sera mentir.... car ça ne se vend pas beaucoup (j'eus trop d'orgueil pour » dire que ça ne se vendait pas du tout)... — Raison de plus ! si ça se ven» dait bien, vous n'auriez pas besoin de le mettre dans les journaux. »

» Je fus assez surpris d'être ainsi érigé tout à coup en rédacteur de *La Presse*, moi, dont quelque temps auparavant on ne voulait pas insérer un seul vers. Je n'avais jamais écrit une ligne de prose, et j'hésitai un moment. « Ah ! bah ! me dis-je, si c'est mauvais, tant pis pour *La Presse*, ce n'est » pas moi qui signe. » J'écrivis ces quelques lignes, dont je volai la première, que j'avais lue je ne sais où :

« Qu'on dise encore que le siècle n'est pas poétique ! un nouveau *tirage*[1] » des poésies de *notre* jeune ouvrier tailleur, M. Constant Hilbey, vient de » paraître chez l'éditeur Delaunay, au Palais-Royal. » (*Presse*, 4 octobre 1839.)

» Ce petit article fut placé dans le milieu du journal, et me coûta six francs.

» Je fis, à la même époque, rendre compte de mon recueil dans plusieurs petits journaux, à des prix divers. L'article de M. Granier de Cassagnac parut, signé de son nom, dans *La Presse* du 18 novembre, l'*employé* me l'apporta : « Je vais, lui dis-je, acheter la théière. — Non pas ! M. Granier a » changé d'avis ; il préfère des couverts d'argent. — Combien en veut-il ? — » Quatre, et six petites cuillers. » J'achetai l'argenterie, et la remis à l'*employé*, lequel me dit plus tard que M. Granier de Cassagnac avait été fort content du cadeau.

» Si M. de Cassagnac fut content du cadeau, je ne le fus pas moins de son article.

» Il commençait par *verser sur la tête de mes pauvres vers nés dans l'atelier l'eau qui lave les souillures natales* ; puis, il faisait une excursion dans l'histoire romaine, parlait de *Brutus*, de *Cassius*, de *Staberius*, de *Quintus Remius*, de *Quintus Cecilius*, d'*Atticus*, d'Abeilard, du cardinal d'Ossat, de saint Paul, de Jésus, de la Madeleine, de Victor Hugo[2] et de moi, tout cela pour

[1] Il s'en était vendu sept exemplaires. ...

[2] M. Granier de Cassagnac, sachant que j'admirais beaucoup Victor Hugo, mit un fragment de ma brochure en parallèle avec un morceau de *Ruyblas* ; s'il avait cru que

le modique prix que vous connaissez! aussi, inspiré sans doute par la noble action qu'il faisait, il terminait son article par recommander *la sainteté!*

» Quand M. Viollet (l'un des rédacteurs de *la Patrie*) eut appris que je voulais faire parler de mon livre dans beaucoup de journaux, il me proposa de se charger de toute ma publicité. Il fut dit qu'il ferait passer l'article de *la Patrie*, puis qu'il en ferait passer deux autres dans *le Courrier Français* et *le Droit*. Je recommandai à M. Viollet de ne faire paraître aucun article sans citation, afin que le public sût à quoi s'en tenir.

» Comme il fallait à M. Viollet le temps de rédiger les articles, je me mis à agir de mon côté; j'allai trouver au bureau d'annonces, rue Laffitte, un agent de publicité qui m'avait déjà fait insérer, quelques mois avant l'apparition de mon volume, une pièce de vers intitulée *Sur le Duel*, dans le journal *la France* (numéro du 28 octobre 1843), à raison de cinquante francs, et je lui donnai pour cent francs d'insertions... »

» Le premier article que M. Viollet fit paraître fut celui du *Courrier Français*. Il était placé dans le feuilleton (numéro du 27 février 1844), et contenait vingt-sept lignes de prose et une citation de trente-deux vers. Voici un échantillon des louanges qu'on m'y donnait :

« Quoi qu'il en soit, voici venir un jeune homme à l'esprit trop large pour » être vain. Dédaigneux des préjugés et fier courtisan de la gloire, il s'em- » presse d'ajouter à son nom ouvrier, comme s'il voulait ainsi protester contre » l'art en faveur de la nature. Les poésies de Hilbey, malgré leur titre, sont » un chant d'amour d'une suavité et d'une mélodie ravissante, qui puise ses » inspirations dans les influences magnétiques de la beauté resplendissante » des grâces angéliques de l'adolescence, et dans l'immense sympathie d'une » âme vierge qui répond à la sienne. Ces poésies, c'est l'expression vivante de » la jeunesse s'abreuvant aux sources divines de l'amour chaste et profond! »

» Suivait la citation.

« Cet article me coûta cent francs.

» M. Viollet, malgré ma recommandation de ne faire paraître aucun article sans citation, mit pourtant dans *le Droit* six ou sept lignes, où ce journal m'assignait, pour vingt-cinq francs, *une place distinguée parmi nos poètes contemporains*.

» M. Viollet ne me prit rien pour la rédaction de ces articles ni de ceux qui vont suivre; mais il lui était fait une remise par les journaux sur chaque insertion. Cette remise, toutefois, était très-minime, et compensait à peine son temps : aussi n'est-ce pas lui que j'accuse, mais les journalistes, qui in-

j'aimasse mieux Corneille, c'est à Corneille qu'il m'aurait comparé! si toutefois il en eût trouvé digne ce dernier! Cependant, il faut le dire, en choisissant Victor Hugo, il avait un autre but que de me flatter, c'était de flatter Victor Hugo lui-même en parlant de *Ruyblas* une fois de plus dans *la Presse*; mais je doute que cette fois il ait atteint son but, et quelque fort que M. Victor Hugo aime le bruit, j'ai bien des raisons pour croire qu'il aurait préféré que M. Granier de Cassagnac ne parlât pas de lui ce jour-là; mais qu'il me pardonne, je méprise tous ces éloges menteurs, que je devais à mon argent, et dont je me dépouille volontairement!

sèrent pour de l'argent tout ce qu'on leur donne, et font l'éloge qu'on vient de voir d'un livre qu'ils n'ont pas lu ; de sorte qu'on pourrait, avec de l'argent, faire une réputation de poète à un homme qui n'aurait jamais écrit une ligne!

L'article de *la Patrie* parut le 3 mars ; il avait quatre colonnes dans le feuilleton, et finissait ainsi :

« Et maintenant, je le conçois, vous me demandez des détails sur ce » Hilbey, que vous croyez confusément connaître; il a, en effet, renouvelé chez » vous ces suaves et pures émotions que vous avaient fait éprouver les plus dé- » licieuses pages de Bernardin de Saint-Pierre, de Jean-Jacques, de Gold- » smith! Hilbey, c'est la personnification de cet amour pur qui unit la terre » au ciel! Hilbey, c'est une grande, noble, exceptionnelle organisation, qui, » semblable à ces harpes éoliennes sonorisées par les airs, vibre sous le souffle » de la nature. Hilbey, puisque vous voulez le savoir, c'est l'enfant des » champs : pauvre, sans instruction, c'est le prolétaire écrasé par l'humilité » de sa naissance, par l'égoïsme et l'orgueil des riches et des puissans, mais, » marqué au front par le Créateur du sceau du génie. Et pour vous person- » nellement, qui que vous soyez, quand vous aurez lu les poésies de ce jeune » homme candide, simple, sublime, vous ne le jalouserez pas, vous l'ad- » mirerez, Hilbey sera votre ami. »

» M. Viollet me dit que si je voulais consacrer cent francs à une nouvelle insertion dans *la Patrie*, le rédacteur en chef me donnerait volontiers un feuilleton tout entier. J'acceptai, à la condition qu'il insérerait le dialogue qui commence mon volume. Le rédacteur aurait préféré des poésies à *Séraphie*, attendu que dans ce dialogue *j'attaquais la presse* ; mais c'était justement pour cette raison que je lui donnais la préférence, je trouvais plaisant d'amener les journaux à se flétrir eux-mêmes pour quelque argent. Le dialogue parut, précédé de ce préambule.

FEUILLETON DE LA PATRIE DU 11 MARS.

UN COURROUX DE POÈTE,

Par Constant Hilbey (ouvrier).

« Dans un de nos derniers numéros, nous avons rendu compte avec éloges » d'un recueil de poésies publié par M. Hilbey : la situation exceptionnelle de » ce poète qui, simple ouvrier, sans instruction première, s'est élevé par la » richesse de sa nature et les ressources de son imagination à un véritable » talent, *nous a fait donner une attention toute particulière à son œuvre*. Ce » jeune poète, dès son début, a revêtu un caractère que nous croyons définir » exactement, en disant que *c'est le chantre de l'amour spiritualisé*. Les émo- » tions les plus douces, les sentimens les plus tendres respirent dans presque » toutes les pièces dont se compose son volume ; toutefois *nous choisissons* pour » l'en extraire la première pièce qui est aussi la principale. On y remarquera » une manière hardie et vive, mais pleine de verve et d'originalité. »

Un article, *Variétés*, parut dans *le Droit* du 13 mars.

Cet article me coûta cent cinquante francs. Voici le reçu de M. Viollet.

« Je reconnais avoir reçu de M. Hilbey la somme de quatre cent trente-
» cinq francs pour insertions diverses dans les journaux, *le Droit*, *la Pa-*
» *trie*, *le Courrier français*, et divers journaux littéraires, et que je n'ai
» rien à répéter contre lui. ALPH. VIOLLET. »

L'article du *Droit* ainsi que la citation fut reproduit gratuitement par la *Gazette de France* (14 mars) à laquelle j'en sus gré quelques jours; mais j'appris bientôt que la *Gazette* s'imprimant dans la même imprimerie que *le Droit*, avait pris cet article qui se trouvait tout composé, par une simple considération d'économie ! O grandeur de la presse !

Ainsi me voilà donc proclamé le premier poète de l'univers, parce que j'avais hérité de quelques mille francs ! Quoi ! ce *Bernardin de Saint-Pierre ! ce Jean-Jacques ! ce Goldsmith !* Quoi ! *le fier courtisan de la gloire ! le chantre de l'amour spiritualisé ! le phénomène qui a produit des poésies qui semblent être écloses sous le souffle divin qui créa l'amour au premier jour du monde !* en un mot ce dieu ! tel est celui que vous avez pendant cinq années abreuvé de vos rebuts et de vos dédains ! Et vous avez pu croire qu'il vous le pardonnerait ! Mais non, je veux vous parler sérieusement : ce que je vous reproche ce n'est point de m'avoir rebuté, je le méritais, sans doute, mais c'est d'avoir pour quelque argent insulté des morts illustres dans leurs tombes ! et profané leurs noms en me les appliquant !

Rassasié de tant de gloire, et aussi manquant d'argent pour en acheter davantage, je m'endormis pour quelque temps sur mes lauriers ! Je me trompe, moins fier que cela je me remis tout simplement à coudre des habits ou plutôt des petites vestes d'enfant, car j'ai adopté cette spécialité, attendu qu'elle demande moins de soins et d'intelligence, et j'ai bien eu raison, car je reçois assez souvent encore des reproches de mon patron. Un jour il venait de me faire un sermon effroyable pour de l'ouvrage qui se trouvait en retard de quelques heures; mais enfin il venait de sortir, et je commençais à respirer, quand mon concierge m'apporta cet autre sermon !

MONSIEUR CONSTANT HILBEY, *ouvrier*.

« J'ai lu, Monsieur, votre remarquable volume; il y a dans vos beaux vers
» plus que de beaux vers; il y a une âme forte, un cœur élevé, un esprit
» noble et robuste. Dans votre livre il y a un avenir. Continuez; soyez tou-
» jours ce que vous êtes, poète et ouvrier, c'est-à-dire penseur et tra-
» vailleur.

» La belle épître que vous m'adressez me touche profondément : c'est du
» fond du cœur que je vous en remercie; c'est du fond du cœur aussi que je
» vous félicite pour tout ce volume.

» Agréez, Monsieur, je vous prie, l'assurance de mes sentimens distin-
» gués. « VICTOR HUGO. »

9 mai.

« Parbleu ! dis-je, voilà d'excellens conseils qui m'arrivent. J'ai de bonnes raisons pour *rester ouvrier*, et les trois sous que vient de me coûter cette lettre me feront travailler le soir une heure de plus.

« Je savais, cette fois, à quoi m'en tenir sur le compte de nos tendres poètes. J'avais examiné de près leurs actes, et les avais trouvés si indignes de leurs écrits, qu'il en était résulté chez moi une parfaite indifférence pour tout ce qu'ils faisaient et disaient. Et cela me fit pitié de voir un homme qui emplissait les journaux de réclames pour se faire nommer pair de France, oser donner des conseils, quand il aurait eu si grand besoin d'en demander. Sa lettre, dans le fond, n'était pas plus malveillante que celle de M. Lamartine, peut-être au contraire; mais elle était beaucoup moins adroite... et puis il y avait cette différence, que j'avais écrit à M. de Lamartine, et m'étais mis, par conséquent, dans l'obligation de recevoir de lui telle réponse qu'il lui plairait m'envoyer; au lieu que Victor Hugo m'écrivait de lui-même, sans que je lui eusse jamais écrit, pour me donner des conseils que je ne lui demandais point, et dont je n'avais que faire; j'avais assez de ceux de son ami, M. Granier de Cassagnac!.. »

..... « Ensuite il paraît que les conseils coûtent moins à donner que les services à rendre; car de toutes parts je reçois des conseils, et je n'ai jamais reçu un service; si les personnes qui se plaisent tant à me conseiller m'avaient obligé seulement une fois en ma vie, je recevrais leurs avis par reconnaissance... D'ailleurs, dire à un malheureux qui use à travailler sa jeunesse et sa vie : « Restez ouvrier » est une atroce ironie! C'est comme si, quand on voit un homme qui se noie, on lui criait : « Mon bon ami, restez dans l'eau! » M. Victor Hugo! si j'avais quelque talent, cette lettre serait pour vous une honte éternelle! et quoique je n'en aie aucun, elle restera toujours une mauvaise action; car ici il y a autre chose qu'un mauvais poète, il y a un pauvre ouvrier que l'on raille, et savez-vous à quel homme vous dites de rester ouvrier! C'est à un homme qui, pour l'avoir été trop.... a gagné une maladie qui l'emportera au tombeau!

« *C'est-à-dire penseur et travailleur*. Phrase! *La belle épître que vous m'adressez me touche profondément*. Je n'en suis pas surpris, il y avait cinq ans que vous la méditiez, à moins que votre concierge ne ressemble à celui de M. Casimir Delavigne, et ne vous ait pas remis ma brochure.

« Maintenant, monsieur Victor Hugo, que je vous ai dit ce que vous avez eu tort de m'écrire, je vais vous dire ce que vous m'eussiez écrit si vous eussiez voulu être sincère. Vous m'eussiez dit : « Monsieur, si vous voulez être poète, ou plutôt vous faire une réputation de poète, ce qui n'est pas du tout la même chose, voici comment il faut vous y prendre : d'abord, si vous n'avez pas d'argent, n'essayez pas; mais si vous en avez, faites ceci : Vous avez publié un volume, et je vois que vous vous y entendez... mais vous n'avez jamais fait jouer de pièce de théâtre, et, si vous en faisiez représenter une, cela fixerait davantage l'attention sur vous. Les journaux, d'ailleurs, ne peuvent se taire sur une œuvre que le public voit, comme sur un volume qui reste enterré dans la boutique du libraire. Composez donc une pièce, puis faites marché avec un théâtre royal pour la faire représenter. S'il y a dans ce théâtre une actrice célèbre, tâchez de lui faire accepter votre principal rôle; puis, quand elle l'aura appris et répété, retirez-le

lui, et le donnez à une autre, cela fera sensation. Vous pourrez, il est vrai, briser l'avenir de cette actrice; mais, qu'importe! ne regardez que vous! *vos intérêts ne se peuvent balancer avec ceux des autres!* ensuite, le jour de la première représentation, ayez soin de bien graisser le battoir du chef de claque, afin qu'il fonctionne souplement et vous *fasse un succès*. Faites applaudir de la sorte pendant un certain nombre de représentations; et, si vous voyez qu'il ne se mêle aucun coup de sifflet aux applaudissemens de vos *romains*, c'est un signe que vous n'avez pas d'ennemis, et par conséquent que votre pièce n'est pas bonne. Tremblez donc! mais non, au contraire, soyez brave! montez une cabale contre vous-même, faites siffler votre pièce aux endroits les plus beaux, afin que cela ait l'air d'un acte de malveillance. Puis rédigez, ou faites rédiger par un ami, cela revient au même, un article à-peu-près ainsi conçu, et le mettez dans les journaux : »

BULLETIN THÉATRAL.

« Une opposition systématique, injuste et maladroite, importunée du » succès des *Burgraves*, a essayé de le troubler aux deux dernières re» présentations, en interrompant la pièce *aux endroits jusqu'ici toujours le » plus unanimement applaudis*. Nous devons au public impartial, qui *accourt » en foule* avec une curiosité si littéraire au beau drame de M. Victor Hugo, » et dont certaines *coteries* voudraient étouffer *la souveraine juridiction*, de » l'avertir de la violence que l'*intrigue* veut lui faire. *L'espace nous manque* » pour démontrer, en citant les vers attaqués, l'évidente mauvaise foi *des » malveillans* et qu'avec ce parti pris d'interrup ions inintelligentes, aucune » pièce de *Corneille*, de *Molière* ou de *Racine* n'irait jusqu'à la fin. Le pu» blic, averti, n'aura pas grand mal à reconnaître que c'est *une cabale mon» tée*; la généreuse jeunesse des écoles, qu'on cherche à ameuter contre un » grand *nom* littéraire, ne tombera pas dans le *piége qu'on lui tend*; elle » sera la première à *démasquer* les dix ou douze malveillans qui voudraient » faire la loi à toute une salle. Nous le répétons, c'est à la liberté du *public* » qu'on attente : pour juger, il faut entendre. Le *public* ne souffrira pas » qu'on lui supprime ainsi son droit, et qu'on lui dérobe une pièce qui lui » appartient. Le poète a le droit d'être écouté, et le *public* a le droit de » juger. Le *public* sait qu'en faisant respecter le poète, c'est lui-même qu'il » fait respecter. » (*Siècle* du 28 mars 1843.)

« Le public, qui n'*accourait* pas *en foule*, mais dont la curiosité sera piquée par un pareil article, *accour.a* véritablement pour voir, non la pièce, mais le scandale qui s'y fait, et cela donnera pour quelques jours encore la vie à votre ouvrage; et comme cette vie ne sera que factice, si bientôt elle vient à s'éteindre tout-à-fait, on ne dira pas que votre pièce est morte de sa belle mort, mais qu'elle a succombé sous l'effort de la *cabale*, et l'on plaindra le sort du poète opprimé!

» Ce n'est pas tout; si vous rencontrez sur votre route quelque jeune poète, c'est un serpent naissant qu'il vous faut écraser. D'ailleurs, les catastrophes de ce genre que nous causons sont ce qui grandit notre renom-

mée, et, pour être adorés comme des dieux, il nous faut bien aussi des victimes! Quant aux poètes en renom, si vous en voyez qui vous portent trop d'ombrage, déclarez-leur une guerre acharnée; mais n'allez pas être assez sot pour écrire vous-mêmes vos attaques et les signer de votre nom, car on vous taxerait de jalousie, et, tout en remplissant l'office *d'un loup ravissant*, il faut avoir bien soin de vous couvrir *d'une peau de brebis*. Payez donc un écrivain, ou faites avec lui un échange de services, pour qu'il vous prête son poignard et son poison, c'est-à-dire sa plume et son fiel. Mais ne vous arrêtez pas aux poètes vivans, attaquez aussi les morts. Les morts sont nos plus dangereux rivaux et ceux qu'il faut combattre les premiers.

» Voilà, monsieur, comme il faut être doux, juste, sensible et sincère, pour avoir de nos jours la réputation du plus doux, du plus sensible, du plus juste, du plus parfait de tous les hommes! C'est-à-dire la réputation d'un poète! »

» .... Que je voie des écrivains sans talent jaloux, intrigans, malveillans, cela ne me surprend nullement et ne me fait nulle peine; mais que je voie des hommes comme vous, comme M. de Lamartine, se livrer aux mêmes passions, voilà de quoi je suis confondu! On n'est pas étonné de voir la nuit toute noire; mais on est étonné de trouver une tache au soleil! et malheureusement vous êtes des soleils auxquels on en peut découvrir beaucoup!

» Le 5 mai 1844, je reçus la lettre que voici :

Monsieur,

« J'ai inséré avec empressement dans mon recueil des *Beaux arts*, le
» compte rendu de vos charmantes poésies; comme elles ne sauraient être
» trop connues, et que vos vers décèlent le génie du poète, je vous in-
» vite à venir me voir *jeudi*, à 4 heures, ayant à ce sujet une proposition à
» vous faire qui pourra vous être agréable.

» Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée. »

De Moléon.

26, rue de la Paix.

» Je me rendis à l'invitation de M. de Moléon que je ne connaissais point, mais qui avait, par l'entremise de M. Viollet, rendu compte de mon volume dans son recueil des Beaux Arts. Comme il le dit dans sa lettre, ce journal est un de ceux qui figurent dans le reçu de M. Viollet sous le nom de *Journaux littéraires;* il me fut compté à 10 francs. M. de Moléon m'offrit de faire rendre compte de mon livre moyennant 460 fr., dans le feuilleton du journal des *Débats*. Il n'y avait rien là pour moi d'extraordinaire; presque tous les journaux avaient parlé de mon volume aux mêmes conditions. Déjà même on m'avait offert de me faire avoir pour 500 francs, dans les *Débats*, un article d'un écrivain fort connu, trop connu même! et c'est pourquoi je refusai; je ne voulais payer que des gens que je pourrais démasquer plus tard, et je trouvais plus qu'inutile de démasquer ceux qui l'étaient depuis longtemps; d'ailleurs je m'étais dit : tout en

se faisant payer, *il* ferait encore le pédant! Je préfère un écrivain sans prétention, qui agira pour ma réputation sans penser à la sienne. Je fis donc affaire avec M. de Moléon.... »

.... » Je ne tardai pas à renoncer à M. de Moléon lui-même, car au lieu du compte rendu qu'il m'avait promis, il fit paraître dans les *Débats* une *réclame* qui aurait à peine valu cent francs pour quelqu'un qui en aurait eu besoin, et qui pour moi ne valait rien, bien au contraire... Je résolus toutefois de profiter de cette circonstance pour faire un procès qui serait un moyen de publicité comme un autre, et pourrait me servir à dévoiler les trafics dont le secret me pesait chaque jour davantage et m'aurait à coup sûr donné une terrible agonie s'il m'avait fallu mourir sans le révéler... »

» Comme je voulais que ce procès eût du retentissement, je jugeai à propos d'en faire parler par les journaux. C'était, selon moi, le comble du succès, de leur faire annoncer le procès qui devait servir à les flétrir, et de les rendre ainsi, en quelque sorte, l'instrument de leur propre destruction. Je leur fis donc porter un petit article formant trois lignes, que nous rédigeâmes en collaboration, un agent de publicité et moi. Comment, dira-t-on, deux hommes pour rédiger trois lignes! eh! mon Dieu oui, et c'est justement parce que ce n'étaient que trois lignes qu'il fallait deux hommes pour les rédiger. Je m'explique : comme chaque ligne se paie 3 fr. 50 centimes[1], et, par conséquent, chaque lettre six centimes, puis, qu'il y a cinquante-neuf lettres à la ligne; quand, comme moi, l'on est peu riche, on a besoin de calculer... Je voulais donc faire mettre trois lignes juste dans chaque journal; car, si je ne mettais que deux lignes et demie, je perdais une demi ligne, et, si j'en mettais trois et *un mot*, j'en payais quatre, ce qui, sur la totalité des insertions, me faisait une notable différence! Qu'on juge donc quel travail il faut pour faire entendre en trois lignes qu'on est un homme important, sans mettre une lettre de trop ou de trop peu! Mon collaborateur et moi nous avions chacun notre besogne; j'écrivais, et il comptait les lettres : — Ce mot est trop long, remplacez-le par un plus court. — Mais il faudrait en avoir; et, à moins que d'en faire... — Alors changez la construction. — Voyez maintenant? — Maintenant c'est trop court.... et vous perdez sept lettres... — Diable! prenons une autre tournure... Ah! cette fois? — Vous n'y êtes plus du tout. — Alors remettons-le comme il était, et je perdrai sept lettres... Pourtant c'est dommage!...

» Voici comment fut conçu ce petit article, fruit de tant de peine, que je fis paraître en premier lieu dans la *France*, et auquel je fis subir quelques légères variations pour le faire reproduire par les autres journaux :

« Un procès est intenté en ce moment à M. le vicomte de Moléon par

[1] Qu'on remarque bien que toutes les insertions desquelles il est question dans cette brochure ont eu lieu *dans le corps des journaux*, c'est-à-dire dans la partie que le public suppose appartenir à la rédaction; car s'il s'agissait de *réclames*, il n'y aurait rien d'extraordinaire, et tout le monde sait, quoique ce soit déjà une chose assez immorale et assez ridicule, que les réclames se paient.

» M. Constant Hilbey, auteur d'un livre de poésie, intitulé: *Un courroux de* » *poète*, relativement à un compte rendu de cet ouvrage inséré dans les » *Débats*. »

« Quand vous voyez dans un journal des articles concernant quelqu'un au bas desquels se trouve, *Extrait du National*, *Extrait de la Gazette de France*, *Extrait du Bien public*, etc., vous pensez tout simplement que c'est le journal qui les a de lui-même empruntés aux feuilles qu'il cite. Eh bien! vous êtes dans l'erreur, ce sont les personnes intéressées à donner de la publicité à ces articles qui ont eu la précaution de mettre cela! afin qu'on les croie étrangères au bruit qu'elles font faire sur elles!

» Voici un exemple.

» Dans la *Gazette de France*, au lieu de mettre comme dans la *France*, *auteur d'un livre de poésie intitulé* : *Un courroux de poète*, je mis bravement auteur d'*Un courroux de poète*, comme on dit du *Paradis perdu!* Puis cela étant plus court, je fis entrer dans la fin de la troisième ligne le nom du journal la *France*, qui avait le premier inséré l'article; si au lieu de faire entrer le mot *France* dans la troisième ligne, je l'avais placé au-dessous, il aurait compté pour une ligne entière et m'aurait coûté 3 francs 50 centimes! aussi je ne le fis point mettre dans les autres journaux où mes *trois lignes* se trouvaient pleines! parce que c'est un luxe que mes moyens ne me permettaient pas!

» Voici le reçu pour toutes ces insertions qui eurent lieu dans les *nouvelles diverses*; il pourra servir aux personnes qui voudront mettre leurs procès ou leurs voyages dans les journaux.

DOIT M. CONSTANT HILBEY

Pour faits divers (Un procès.)

Gazette de France,	17 septembre	3 lignes	9 fr.	75
Courrier Français,	16 sept.	3 lignes	9	75
National,	17 sept.	3 lignes	9	75
France,	15 sept.	3 lignes	4	50
		Total	33 fr.	75

Pour acquit, SULOT.

« Le *Siècle* ayant refusé votre *fait divers*, je me borne aux quatre jour- » naux que je vous envoie avec six francs 25 centimes; lorsque vous » aurez besoin de mes services, vous n'aurez qu'à me faire prévenir, je » serai à votre disposition. Tout à vous. »

« ED. CHOLLET. »

» O vous, grands auteurs! c'est-à-dire auteurs riches! qui souriez de pitié en contemplant ma misère, en me voyant acheter ainsi la gloire au litre, vous qui l'achetez au tonneau! vous qui, au lieu de payer à la ligne prenez des *actions* dans les journaux, ou les subventionnez à l'année! il faut être plus charitables; il ne faut pas vous moquer des malheureux!

» Pendant que mon procès dormait au tribunal civil, je pensai qu'il se-

rait bon de joindre aux journaux un théâtre royal, qu'il me serait facile de prendre au même piége; j'allai donc trouver M. Lireux; car ce fut, comme je l'ai dit ailleurs, à l'Odéon que je m'adressai, MA BOURSE NE ME PERMETTANT PAS D'ASPIRER PLUS HAUT. On a su comment j'obtins, moyennant *huit cents francs*, l'obligation de 25 représentations.

» La réception de ma pièce à l'Odéon me donna l'occasion de mettre de nouveaux *faits divers* dans les journaux, et j'en profitai; car je trouvais ce genre de publicité le moins dispendieux et le meilleur de tous. En effet, trois lignes, placées dans les *nouvelles diverses*, et qui ne coûtent que dix francs, sont lues par plus de monde, et produisent plus d'effet qu'un compte-rendu placé dans le feuilleton, et qui coûte des sommes énormes!

» Je rédigeai ces articles de la même manière que j'avais rédigé ceux de mon procès, c'est-à-dire en société de mon agent de publicité. Le premier parut dans *la France*, et forma cinq lignes. Il fit exception à la règle que je m'étais prescrite de ne jamais mettre plus de *trois lignes*; mais je le fis ainsi parce que *la France* coûtant moins cher, il me revenait encore, quoique plus long, à meilleur marché que les autres, comme on va voir par le reçu:

» Le théâtre de l'Odéon, qui *fait tous ses efforts pour attirer à lui les jeunes* » *talents*, répète en ce moment une comédie en vers, intitulée *Ursus*, de » M. Constant Hilbey, déjà connu par un livre de poésie ayant pour titre : » *Un Courroux de poète*. C'est ce jeune auteur qu'un journal, dans sa juste » admiration, a appelé *le fier courtisan de la gloire*. »

» On voit que je ne me donnais pas beaucoup d'éloges encore pour mon argent. Au lieu de mettre déjà *connu*, j'eus envie un instant de mettre *déjà célèbre*; mais je me dis : Il faut être modeste... et ce sera pour la prochaine fois. J'en fis paraître deux autres dans *le National* et *le Courrier français*.

» Voici celui du *National*:

« On répète en ce moment à l'Odéon une comédie en vers, intitulée *Ursus*, » de M. Constant Hilbey, qui a été reçue à l'*unanimité* par le comité de lec- » ture, et sera jouée, d'ici à peu de jours, par *tour de faveur*. »

» L'article du *Courrier français* ne diffère presque en rien de celui qu'on vient de lire.

» *Trois lignes* parurent aussi dans le *Commerce* :

« M. Constant Hilbey, poète ouvrier, dont on connaît déjà de *charmantes* » *poésies*, va faire représenter dans peu de jours à l'Odéon une comédie en » vers, intitulée *Ursus*, dont le succès paraît être assuré. »

» Je prie encore une fois de remarquer que ce ne sont point là des *réclames*, mais des *nouvelles*, insérées dans le corps des journaux :

» *Le Siècle*, qui, comme on l'a vu, avait refusé d'annoncer mon procès, ne refusa pas cette fois, et fit entrer mon article dans son *Bulletin théâtral*; je vais citer presque en entier ce bulletin :

BULLETIN THÉATRAL.

« ... Demain dimanche, au Théâtre Français, *le Tisserand de Ségovie*, re- » tardé par indisposition de mademoiselle Naptal, mademoiselle Denain

» remplira le rôle de Théodora. La reprise de *Christine à Fontainebleau* de » M. Alexandre Dumas, s'est effectuée avec succès au théâtre de l'Odéon; » bien que quelques parties de la pièce aient vieilli, les grands effets du » quatrième et du cinquième acte ont produit la vive impression d'autrefois : » mademoiselle George s'est retrouvée telle qu'elle était, admirable! Made- » moiselle Eugénie Sauvage a déployé beaucoup de grâce et de sentiment dans » le joli rôle de Paula. On doit des éloges à MM. Balande, Chotel, Quélus et » Mauzin; la pièce a été jouée avec ensemble, avec talent. Le comité de lec- » ture de ce théâtre, *dont l'activité et le bon goût ne se démentent pas*, a reçu à » l'unanimité une comédie en vers, intitulée *Ursus*, de M. Constant Hilbey; » elle sera représentée dans peu de jours et par tour de faveur.

» *Siècle du* 14 *décembre* 1844.

» J'ignore si ce qu'on vient de lire sur *Christine* est de M. Alexandre Dumas; mais je puis certifier que le passage qui me concerne a été rédigé par moi. (On a seulement substitué *ce théâtre* au mot l'*Odéon* que j'avais mis.) Oui, c'était moi, bon comité de l'Odéon, qui te donnais de pareils éloges; ne les méritais-tu pas bien! toi qui n'avais jamais voulu lire ma pièce avant que j'eusse donné 800 francs à M. Lireux, et qui l'avais reçue à l'unanimité le jour où ce noble directeur avait daigné te la lire lui-même!...

» Certes, de la manière dont cet article est agencé, personne ne pourrait croire que j'ai payé pour cela; mais par malheur il a *trois lignes*, et je vais vous en donner le reçu.

DOIT M. HILBEY

Insertions ci-après :

Siècle,	14 décembre,	3 lignes	12 francs.	
Courrier Français,	11 déc.	3 lignes	9	75
Commerce,	12 déc.	3 lignes	9	75
National,	11 déc.	3 lignes	9	75
France,	10 déc.	3 lignes	7	50
		Total	48 fr.	75

Pour acquit, pour MM. Sulot et Chollet.

Paris, 18 décembre 1844. Durocher.

» Peut-être dira-t-on : Qu'y a-t-il là de si étrange, qu'on vous ait fait payer pour insérer des faits que vous aviez intérêt à faire connaître? Ce qu'il y a d'étrange! c'est que ces jours-là, il y avait un million de faits plus importants que les miens sur lesquels on a gardé le silence... Quoi! M. Hilbey fait un procès à un industriel pour une réclame, quoi! M. Hilbey fait recevoir par un comité, *soumis* à un directeur *vénal*, une méchante petite comédie, et il faut que l'univers le sache! et si dans le même moment, un homme de génie enfante une œuvre digne de l'admiration des siècles, on n'en dira pas un seul mot, parce que tout à son œuvre il n'aura pu s'initier à ces intrigues ou ne possédera pas 50 francs! Non! personne n'essaiera de justifier de pareils actes, pas même ceux qui les commettent; car du jour où il sera constant (et ce jour n'est pas loin...) qu'un journal, au lieu d'être une tribune, n'est

qu'un bazar où chacun peut venir pour quelques francs étaler sa vanité et ses sottises, de ce jour, il n'y aura plus de public pour les journaux.

» Ainsi, quand on verra dans un journal : « le célèbre auteur *** part pour l'étranger, » qu'on se figure entendre le susdit célèbre crier : Moi, le célèbre auteur ***, je pars pour l'étranger! Quand on verra « Monsieur un tel vient » de faire un acte de charité que nous devons révéler au risque de faire » souffrir sa modestie! » Qu'on se figure entendre M. un tel crier lui-même : « Messieurs, mesdames, je viens de faire un acte de charité que je dois vous » révéler au risque de faire souffrir ma modestie! » ... Pour moi, je pense qu'il serait encore plus modeste de la part de ces messieurs de se mettre dans le milieu du dos un écriteau, sur lequel serait imprimé, selon la circonstance:

« Je suis le grand Victor Hugo! et je viens de faire don à l'église Saint-» Paul de deux superbes bénitiers!...[1]. «

« Je suis l'illustre Lamartine! et, durant mes pérégrinations aux eaux » d'Ischia, on restaure *splendidement* mon hôtel de la rue de l'Université[2]. «

« Je suis le célèbre Alexandre Dumas! et je viens d'être mordu par un gros » chien de Terre-Neuve![3] »

» Un pareil exemple, certes, ne tarderait pas à être suivi par tous les goujats de l'univers, et la civilisation, ô grands hommes, vous devrait ce nouveau progrès!

Le 20 décembre, *Ursus* fut représenté, et réussit complétement, grâces, je n'en doute pas, *à la claque*, qui s'accquitta convenablement de son devoir; aussi je n'étais pas fier de mon succès. Les acteurs étaient surpris de ne pas me voir *enchanté*, et M. Lireux, partageant leur surprise, me dit : « Mais, mon ami, votre pièce réussit parfaitement, et il faut *la faire aller;* » il faut faire une visite aux journaux. — Oh! non, lui répondis-je, je » les connais trop!... — Ah! mon ami, il y faut aller, sans quoi ils vont » vous *éreinter*. — Comme bon leur semblera. — Mais alors il ne fallait pas » faire jouer votre pièce, et, si vous ne faites pas ce que je vous dis, je » vous déclare qu'ils vont la tuer. — Si vous trouvez que ce soit une chose » si utile, il faut bien me résigner. — A la bonne heure, mon ami. J'ai » déjà parlé à Félix Pyat, qui vous fera un bel article dans le *Charivari*. » Allez voir les autres, et tout ira bien. »

Je me gardai de suivre le conseil de M. Lireux, et la promesse que je lui avais faite n'était que pour me soustraire à ses sollicitations. Je savais que cette fois les journaux étaient *forcés* de parler. Comment ne pas rendre compte d'un ouvrage représenté, dont ils avaient annoncé avec tant de pompe la simple réception?... Je savais aussi qu'ils m'*éreinteraient*, comme avait dit M. Lireux; mais cela, loin de m'effrayer, souriait à mes projets...

[1] Voir la *Presse* du 22 mai 1842.
[2] Voir le *Courrier Français* du 14 décembre 1844 et autres journaux du moment.
[3] Voir les journaux de juin 1845.

...Les journaux, qui avaient cité *tous les vers* de mon volume, ne citèrent *pas un vers* de ma pièce. Plusieurs même, et de ceux qui l'avaient annoncée et m'avaient vendu des éloges, gardèrent encore le silence, ne voulant pas se contredire...... et aimant mieux laisser voir leur brigandage que de donner pour rien une ligne d'éloge! Quant à ceux qui parlèrent, ils se montrèrent billeux jusqu'à l'imprudence!

» La *Revue indépendante* fut plus franche; elle m'assomma net! tout *ouvrier* que j'étais! Pour M. Jules Janin, sachant que rien ne fait plus endiabler un auteur que de voir *écorcher* son nom.... il m'appela M. *Hilbers*.

» M. Rolle, lui, jugea à propos de faire, dans le *Constitutionnel*, à l'occasion de ma pièce, un magnifique compte rendu du *Jardin des Plantes!* Cela se conçoit, M. Rolle avait vu le Jardin des Plantes..... Et il n'avait pas vu ma pièce.. .. dont pourtant il donna l'analyse.

» La *Gazette de France*, qui m'avait autrefois appelé *un phénomène*, pour s'éviter des frais de composition, trouva que ma pièce *ne méritait ni analyse ni critique:* traiter de la sorte un phénomène!

» *Le Charivari*, dont le rédacteur en chef, M. Altaroche, m'avait dit, il y a six ans, que je ne serais jamais poète, dit en terminant son compte-rendu d'*Ursus: D'ailleurs M. Hilbey a déjà fait ses preuves comme poète*; c'était *comme héritier* qu'il fallait dire, et cela est si vrai que, sans mon héritage *le Charivari*, ce jour-là même, ne m'aurait pas si bien traité, puisque l'article avait été fait par M. Félix Pyat, auquel j'avais été recommandé par M. Lireux, lequel avait touché mes *huit cents francs*. Suivez donc, à travers tous ces flots, l'impulsion de cette goutte d'eau jaune qu'on appelle de l'or!.... ... Et il est résulté bien clairement pour moi, que si j'avais été assez riche, on aurait joué ma pièce comme et quand j'aurais voulu : j'aurais d'abord abandonné mes droits d'auteurs, puis j'aurais donné 40 ou 50 francs par représentation; puis il m'aurait fallu en venir à donner 100 francs! mais à ce prix on l'aurait jouée tout l'hiver et tout l'été!

» Malheureusement, mes moyens ne me permettaient pas un pareil sacrifice, que j'aurais voulu pouvoir faire pour vous dire après : « Voilà le se» cret de mon immense succès et de tous ceux qui vous passent sous les » yeux!» J'aurais voulu pouvoir dire ceci surtout pour les jeunes auteurs, qu'on rebute de toutes parts! et qui n'ont pas assez de toutes les amertumes de la misère et de l'obsurité! sans qu'il leur faille encore recevoir les injures de leurs parens et de leurs amis qui leur disent : Si l'on ne joue pas votre pièce, c'est qu'elle n'a aucun mérite, car on en joue d'assez mauvaises, et les théâtres vous payeraient cher... un bon ouvrage! Et ceux qui disent cela ne savent pas qu'on les joue, ces pièces, justement parce qu'elles sont mauvaises, et qu'un directeur qui touche 10 ou 20,000 francs avant la représentation, s'occupe peu de la recette !... et d'ailleurs la recette est-elle moins bonne parce que la pièce est mauvaise! non, au contraire, l'auteur qui paie pour se faire représenter, paie aussi pour se faire *vanter*, et le public va plus volontiers à une pièce médiocre que l'on prône, qu'il n'irait à un chef-d'œuvre persifflé. Le temps seul, qui fait fleurir les véritables gloires

et flétrit les succès menteurs, remet tout à sa place; malheureusement si l'on étouffe le talent dans son germe, au profit de la médiocrité, le temps ne laisse d'une époque qui aurait pu sortir de ses mains grande et illustre, qu'une ruine sans nom et sans souvenir !

...» Si les journaux de Paris gardèrent le silence sur ce procès, en revanche, il fut reproduit par un grand nombre de journaux des départemens, qui, sans doute, avaient la conscience plus nette. Quelques petits journaux de Paris, mais seulement de ceux avec lesquels je n'avais fait aucun commerce, me tombèrent sur les os, et m'accusèrent de tromper impudemment le public. Ainsi moi qui, depuis six ans, conspire contre le charlatanisme, me voilà l'exemple et le modèle des charlatans; et parce que je suis seul à abhorrer le crime, je suis réputé le seul criminel.

» .... Ainsi, ô jeunes auteurs ! veillez pendant trois années pour composer une pièce de théâtre, puis veillez pendant dix ans encore pour amasser une somme d'argent et la portez à un théâtre royal ! mais non, ne vous dérangez pas, il viendra bien la chercher chez vous; les théâtres royaux aujourd'hui se rendent à domicile ! puis faites marché pour un certain nombre de représentations, et quand vous en aurez obtenu le tiers ne réclamez plus rien, car vous ne trouverez personne pour vous répondre, ou, si vous ne voulez être ainsi dépouillés, puisque le théâtre est un coupe-gorge, ne le tentez pas, prenez une autre voie ! Si vous avez une vocation pour la littérature dramatique, tâchez de la ployer à l'élégie, et publiez vos œuvres en volume; les journaux sont les nobles défenseurs du talent, ils ne vous repousseront pas eux ! ils vous accueilleront au contraire, et vous appelleront des *phénomènes* à raison de trois francs la ligne !

» Mais non, jeunes gens, il n'en sera pas ainsi si vous avez du courage; unissez vos efforts, je vous ai donné des armes, détrônez tous ces trafiquans qui font de la plus sainte des choses une ignoble marchandise ! l'avenir de l'art peut être sauvé par vous !

Ces pages signalent au doigt et à l'œil une plaie en effet hideuse, et qui n'a pu s'établir que sur un corps atteint de profonde corruption. Il nous paraît impossible de nier ou d'éluder des vérités si tristes et si décourageantes sur l'état de la littérature, et nous ne pensons pas que l'humeur évidente de Constant Hilbey, quelques préventions injustes, l'aigreur enfin d'un homme apauvri, malheureux et malade, qui a acheté du chagrin et de l'amertume pour son argent, infirment la valeur des choses morales, ou plutôt immorales, qu'il déroule. Si l'on pouvait espérer que les trafiquans littéraires y gagneront quelque pudeur et quelque retenue, que leur public, moins oison, leur enlèvera enfin une position mal acquise et nuisible à tous les intérêts de l'art et de la morale publique, ce serait à merveille. Mais nous avons la crainte contraire. Un grand homme, un génie, un chef-d'œuvre pourraient seuls rendre une vie plus saine à la république des lettres; mais les gens habiles qui la gouvernent le savent bien, et

s'arrangeront toujours mieux pour n'en pas avoir, pour continuer à faire, des idées et des écrits, ce qu'on fait de beaucoup d'autres choses dans ce siècle d'argent : un véritable trafic. Qui sait si nous ne verrons pas un jour une idée intellectuelle, une œuvre littéraire, une réputation en projet, cotée à la Bourse comme une valeur agiotable, parmi les actions des canaux et des chemins de fer?

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

CHOIX DE FABLES suivies de quelques autres poésies pour l'enfance, par MM. NAVILLE et HAAS. 1845. — Genève, librairie allemande de J. Kessmann. Lausanne, librairie de Georges Bridel.

Si l'on voulait prendre cet aveu avec une certaine bonhomie, je confesserais qu'en ouvrant ce volume, si joli, si bien imprimé, et précisément à cause de cela, il m'est venu dans l'esprit la fameuse épigramme, trop souvent applicable par le temps qui court :

Tout en est *bon*, images, caractères...

Hormis les vers, dit le poète ; moi je propose une autre leçon, et je dirais : *même les vers* ! Je dirais d'autant plus ainsi que ce qu'on trouve à apprécier surtout dans le recueil, ce n'est pas, dès l'abord, la poésie ; c'est après l'élégance de la forme, qui fait honneur aux presses de M. Bonamici de Lausanne, la solidité morale, le soin et l'ordre du choix. Un plan raisonné, qui gradue les difficultés d'intelligence, qui groupe les enseignemens, qui rend l'ouvrage d'un usage aussi facile qu'utile, tel est, à nos yeux, son mérite essentiel. Ce volume est spécialement adressé aux enfans de sept à neuf ans, et sera suivi d'autres encore, destinés aux âges suivans. Comme évidemment la poésie n'est pas là surtout pour elle-même, ni pour faire faire aux enfans une étude spéciale dans le but de développer le goût, mais qu'elle sert de moyen pour exercer la mémoire, pour faire l'éducation du sens moral, il serait injuste de reprocher au recueil l'inégalité littéraire des pièces, toutes intéressantes d'ailleurs, qui y sont rassemblées. Cette inégalité, pour ne rien dire de plus, est d'ailleurs un défaut si commun dans les livres qu'on destine à la jeunesse, qu'il faut presque s'y résigner d'avance, et croire que cela est inévitable. Cependant, s'il est des cas où les incorrigibles partisans de la beauté absolue en poésie sentent renaître leurs regrets inutiles, c'est surtout à propos d'un ouvrage tel que celui-ci, si bien fait, si éminemment propre à atteindre son but, et qui mérite si justement l'estime et l'accueil du public.

(La suite du Bulletin au prochain n°.)

H. WOLFRATH, ÉDITEUR.

ÉCRIVAINS DE LA SUISSE ALLEMANDE.

I.

C. R. HAGENBACH.

(Suite.)

Les lecteurs de la première partie de notre travail se seront peut-être attendus à y trouver quelques mots de la biographie du théologien dont nous nous occupons. Mais ils voudront bien nous accorder que la courte notice qui va suivre est à sa vraie place, puisqu'elle doit servir d'introduction à ce que nous croirons utile de dire aux lecteurs de la *Revue* sur les services que M. Hagenbach a rendus à la théologie. La poésie n'est en effet pour un jeune homme qu'une noble distraction ; elle n'est en particulier pour aucun Suisse le but de ses études : ce but est une carrière sérieuse ; c'est le champ commun dans lequel doivent travailler à l'envi tous les citoyens, pour qu'il y croisse des plantes vigoureuses et surtout des fruits savoureux destinés à nourrir les générations plus jeunes. Si ce champ produit en outre quelques fleurs brillantes et richement nuancées, cultivées aux heures de loisir, quand l'œuvre sérieuse de chaque jour est achevée, la reconnaissance publique les admire, les cueille ensuite pour les sauver de l'oubli, et les dépose avec respect dans le vaste herbier national, où se conservent du moins les formes et les couleurs, alors que la sève s'en est tarie.

M. Charles Rodolphe Hagenbach est né à Bâle, le 4 mars 1801 [1].

[1] Voir le *Conversations Lexicon der neuesten Zeit*.

Il est donc, à l'heure où nous écrivons, dans toute la force de l'âge et du talent; car si les littérateurs de nos jours, qui trop souvent se hâtent de produire à l'époque où ils devraient amasser, ont l'esprit usé et le cœur refroidi avant même que le corps soit parvenu à sa virilité, il n'en est pas de même des hommes qui suivent avec sagesse la lenteur du développement que nous dictent les lois de la nature. Beaucoup s'empressent de produire, comme s'ils devaient mourir à vingt ans, et se préparent à la mort, comme s'il pouvait leur être donné de dépasser le siècle. Pour le dire en passant, n'est-ce pas l'inverse qui devrait toujours avoir lieu?

De fort bonne heure M. Hagenbach se sentit un penchant décidé pour la théologie et plus particulièrement pour la prédication de l'Evangile. Le directeur d'une institution privée dans laquelle il reçut sa première éducation, M. Schmeller, l'encouragea vivement à suivre cette vocation : il prévoyait qu'elle pourrait mieux que toute autre donner une impulsion puissante aux talents variés de son élève. A cette époque on dirigeait un jeune homme vers les études théologiques plus encore par la considération des talents qu'il possédait, que par celle d'une vocation intérieure qu'on présupposait toujours, parce qu'on la regardait comme accessoire. De nos jours on peut redouter un autre écueil, moins dangereux toutefois que le premier : on peut craindre que la vocation intérieure ne soit regardée comme suffisante pour faire entrer dans la carrière théologique des jeunes gens auxquels manque peut-être cette harmonie des dons du cœur et de l'esprit, si nécessaire au prédicateur. La foi est le fondement, mais elle n'est pas tout l'édifice : plus ce fondement est solide, plus on regrette que l'édifice qu'il soutient ne soit parfois qu'un échafaudage étriqué, où les traces d'une construction hâtive et mal assurée se découvrent bientôt à des yeux exercés.

L'université de Bâle ne possédait pas alors une faculté de théologie aussi bien composée qu'elle l'est maintenant; MM. de Wette, Hagenbach, Hoffmann, sans parler de leurs collègues, la mettent à une hauteur digne des plus brillantes périodes de son histoire. Aussi M. Hagenbach fit-il ses premières études à l'école des philosophes et des théologiens les plus distingués de l'ancienne école allemande. Herder et Fichte étaient sa lecture favorite; puis venait le vénérable Jérusalem, homme de cœur et de caractère, penseur profond et modeste, dont le fils, par sa mort tragique et tristement

célèbre, inspira à Gœthe l'idée de son Werther. — Il lisait aussi avec fruit les sermons remarquables du nonagénaire Spalding (1714-1804), dont les utiles travaux n'avaient pas, comme on le voit, altéré la robuste constitution. Il devait se sentir aussi entraîné, quoique à un moindre degré, vers le Saint-Gallois Zollikofer (1730-1783). Bien que la théologie de ce célèbre prédicateur, dont la vie fut si digne et si noblement remplie, ne soit pas celle dont M. Hagenbach a fait plus tard ouvertement profession, bien que la prédication de Zollikofer s'écartât trop de l'éternel fondement du christianisme en faveur des applications même les plus minutieuses à la vie pratique, cependant il y avait en lui une si grande élévation morale que l'étude de ce théologien ne pouvait être que fructueuse à une époque où le dogme était moins mis en relief que de nos jours.

Mais le moment vint bientôt pour M. Hagenbach d'aller en Allemagne s'inspirer aux sources de la théologie moderne. Il choisit pour son premier centre d'études l'université de Bonn, qui avait été fondée peu de temps auparavant. Là professaient entre autres deux des théologiens les plus remarquables de la terre classique de la théologie; nous voulons parler de Lucke et de Gieseler. Lucke et Gieseler, frères d'armes en Christ, nés tous deux la même année (1792), étaient jeunes à cette époque et poursuivaient un but commun avec toute l'ardeur que donnent la science, la foi et l'émulation. Unis en outre par les liens d'une étroite amitié, ils publiaient en commun un journal périodique adressé aux chrétiens évangéliques des classes cultivées. Le premier transporta au bout de neuf ans sa sphère d'activité à Gœttingue; le second l'y suivit de près. Tous deux exercèrent une grande influence sur M. Hagenbach, qui s'attacha à eux par les liens qu'un jeune étudiant peut avoir avec des professeurs qui ont reconnu ses heureuses qualités.

Le jeune théologien quitta Bonn pour Berlin, où il étudia sous Schleiermacher et Néandre; ce sont là des maîtres dont il suffit d'indiquer les noms. En 1823 il revint à Bâle. Dans l'intervalle, le célèbre de Wette y avait été appelé pour y professer l'exégèse : il exerça naturellement à son tour une influence marquée sur les idées et les tendances de M. Hagenbach, qui n'avait alors que vingt-deux ans. Cinq ans après il fut appelé à occuper la chaire d'histoire ecclésiastique, dans laquelle il a fait entendre, d'année en année, une voix toujours plus inspirée des éternelles vérités de l'Evangile. Sa vie est dès lors marquée par de nombreuses productions.

Notre but n'est pas et ne peut être de nous étendre sur toutes les publications théologiques de notre compatriote; la nature même du journal où nous écrivons nous ferait une loi d'être sobre de certains détails, si notre plan ne nous le prescrivait avant tout. — Nous nous bornerons donc à indiquer son *Aperçu de l'histoire du dogme jusqu'à la réformation*, qu'il publia à Bâle en 1828; son *Histoire de l'établissement, des destinées et de la doctrine de la première confession bâloise*, qui parut en 1827, et qui devait être le premier volume d'une série de recherches sur l'histoire ecclésiastique de Bâle depuis la réformation. Nous nous tairons aussi sur son *Encyclopédie et méthodologie des sciences théologiques*, qui fut publiée en 1833 à Leipsig, et dont il vient de paraître une nouvelle édition : cet ouvrage est d'une grande utilité pour les personnes qui font de la théologie leur étude spéciale; à ce titre nous pouvons le recommander particulièrement aux étudiants de la Suisse française.

Nous ne croyons pas non plus devoir examiner en détail les six volumes de *Sermons* que M. Hagenbach a publiés jusqu'ici. Ce que nous avons déjà dit sur ce sujet dans notre premier article, et ce que nous avons encore à ajouter dans celui-ci, suffira pour faire comprendre la large moisson d'idées, d'observations et de méditations chrétiennes que leur lecture peut faire cueillir. Disons seulement que si tous ces sermons portent le cachet de l'individualité si variée et si complète de leur auteur, les derniers volumes sont toujours plus basés sur la connaissance de la seule chose nécessaire. Rien en effet ne peut mieux que des sermons publiés à des intervalles éloignés, donner une idée de la vie chrétienne de leur auteur, des expériences de tout genre qu'il a faites, de ses progrès dans la foi, dans la connaissance de son cœur et du cœur d'autrui. Volontairement ou involontairement le prédicateur, en sondant nos sentiments, nous dévoile les siens jusque dans les replis les plus secrets de son âme; il voudrait ne nous parler que de nous, qu'il nous parlerait sans cesse de lui : s'il nous est permis d'ainsi dire, il nous fait voir notre image dans son miroir.

M. Hagenbach n'est pas ce que nous appelons en France orateur: pour l'être, il faut nécessairement improviser, et pour improviser, il faut avoir cette longue habitude de la chaire, qu'un pasteur seul peut acquérir, ou bien encore posséder le don si rare de se sentir électrisé en présence d'une foule attentive, qui renvoie à celui qui

lui parle une portion de son enthousiasme. Nous ne doutons pas que M. Hagenbach ne pût improviser, s'il le voulait; mais nous pensons qu'il ne le veut pas, ou qu'il le veut rarement. Le dirons-nous au risque d'être accusé *d'être de notre pays :* nous ne croyons pas que la langue allemande puisse au même degré que la langue française se prêter à l'improvisation; et nous sommes persuadé que si Fénelon, qui la recommande, fût né à Berlin, il aurait écrit un plus grand nombre de sermons. Chaque langue a son mérite propre: un idiôme souple, quand il s'agit de creuser dans le champ de la philosophie, peut fort bien manquer de souplesse pour rendre à l'instant, sans gêne, sous toutes les formes, les rapides conceptions de l'orateur. Aussi l'Allemagne n'a rien à comparer dans ce genre à la riche galerie d'orateurs distingués dont la France s'énorgueillit depuis plusieurs siècles : entre Etienne Pasquier et M. Berryer, il n'y a pas seulement Mirabeau; il y a plus d'un orateur de la chaire entre Bossuet et les Vinet ou les Adolphe Monod; que d'hommes éloquents le barreau ne compte-t-il pas, depuis l'élégant Patru et le foudroyant Gaultier, jusqu'aux habiles praticiens que les étrangers eux-mêmes ne peuvent se lasser d'écouter dans les salles du palais de justice!

Au point de vue de leur reproduction par la presse, serait-il au reste avantageux que les sermons de M. Hagenbach eussent été improvisés? Nous ne le pensons pas. A fort peu d'exceptions près, les discours improvisés, alors que s'est éteinte cette chaîne d'étincelles électriques, qui se communiquent directement de l'âme de l'orateur à celle de l'auditoire, présentent facilement des côtés faibles, que l'analyse découvre aussitôt. Ce qui n'était que chaleur paraît exagération; ce qui semblait fort d'enchaînement devient parfois décousu; ce qui édifiait laisse froid : on s'en étonne, et rien, cependant, n'est plus naturel. Chaque faculté de l'homme doit se développer dans son vrai milieu, hors duquel elle est déplacée : à l'orateur, la foule attentive, captivée, sous le charme et la puissante impression du moment : à l'homme de cabinet, le lecteur qui de sang-froid médite avec recueillement ce que le recueillement a produit. Quelles que soient donc les qualités réelles et distinguées de M. Hagenbach pour la prédication, nous croyons que la méthode qu'il a adoptée laisse à ses sermons imprimés le degré d'intérêt et surtout d'édification qu'ils ont pour ses nombreux auditeurs

Le caractère théologique de ces sermons, et en général de toute la vie chrétienne de M. Hagenbach, nous semble être celui d'une orthodoxie sage, modérée et largement nourrie de l'amour du prochain. On sent qu'il a longuement médité sur toutes les phases et toutes les crises de l'histoire de l'église; et qu'au souvenir de tous les systèmes, de toutes les erreurs de bonne foi sur des points importants du dogme, de toutes les vues diverses de chrétiens également pénétrés de l'amour de Dieu et de son Fils, il se sent porté avant tout à considérer dans l'homme l'intention chrétienne, les sentiments du cœur, la foi réelle, intérieure, plus encore que les subtiles confessions de foi dont on s'arme souvent pour anathématiser ceux dont on n'est séparé peut-être que par quelques divergences de formes. M. Hagenbach professe personnellement la foi d'Ecolampade et de Zwingli : mais si nous avons bien saisi l'ensemble de sa doctrine, il serait plus disposé à tendre une main fraternelle à un chrétien qui ne partagerait pas toutes ses convictions, pourvu que la religion fût réellement dans son cœur, qu'à un orthodoxe orgueilleux de son orthodoxie, et ne reconnaissant pour disciples de Christ que ceux qui, non-seulement penseraient comme lui, mais encore agiraient, prieraient, s'édifieraient comme lui. Tout ceci est fort délicat à dire sans doute, mais nous croyons ne pas nous tromper, et nous pourrions au besoin citer à l'appui de notre assertion, bien des passages tirés de l'auteur qui nous occupe. Qu'il nous suffise d'en traduire un seul, pris dans son *Histoire du développement du protestantisme.* Sur le point d'entretenir ses auditeurs (car cette histoire est une série de cours publics) des théologiens qu'il méditait dans sa jeunesse, c'est-à-dire de Spalding et de Jérusalem, il sent un besoin du cœur de les laver d'injustes accusations, dont ils ont été les objets de la part de nos contemporains :

« Nous pourrions les rapprocher, dit-il,[1] des Mélanchton ou tout au moins des Erasme. Ils étaient sans doute des Mélanchtons du 18e siècle et non du 16e, mais en somme il en fut d'eux comme de lui. Leur condescendance, qui n'était pas tout-à-fait exempte de faiblesse, leur attira de différents côtés soupçons, haine et chagrin, et ils durent payer cher les faux-pas qu'ils firent. Peut-il y avoir pour un homme qui a la conscience de ses intentions religieuses et

[1] Cinquième volume, page 134.

loyales, quelque chose de plus fâcheux que d'être méconnu de ses contemporains et même de la postérité jusqu'à la troisième et à la quatrième génération? que d'être accusé par eux d'hérésie, et condamné avec un zèle aveugle? Tel a été en partie le lot des hommes que nous voulons étudier aujourd'hui de plus près. Comme on est habitué à juger de la foi d'un homme, de sa *religiosité*, de son christianisme, uniquement par la lettre extérieure de la profession de foi, ou même par quelques passages seulement, on a souvent attribué à la conscience de pures erreurs de la raison, des vues étroites dans la manifestation des sentiments religieux, ou même de simples défauts de doctrine; on a tiré de là des conclusions contre le cœur, qui certes était ici plus sain sans doute que chez plusieurs de ces hommes aux yeux desquels le cœur est peu de chose, et qui construisent et jugent les vérités religieuses uniquement par le cerveau. Pour ce qui me concerne du moins, j'éprouve une vive douleur en entendant décrier comme incrédules ou antichrétiens des hommes vénérables qui étaient en leur temps maîtres et chefs dans le domaine de la religion et de la moralité; dans ma conviction ils étaient, par le cœur et les sentiments, plus rapprochés du vrai christianisme que nombre de penseurs spéculatifs de notre époque, qui peuvent avoir mieux saisi par la raison le contenu de la doctrine chrétienne, qui savent mieux employer des phrases et des formules chrétiennes bien sonnantes, mais qui sont loin d'avoir été ennoblis et purifiés par le christianisme comme Spalding et Jérusalem. Je ne veux point dire par-là que la théologie de ces derniers soit la vraie, ni qu'elle dût dominer encore dans l'église: j'y vois sous plusieurs points de vue des défectuosités tenant à leur époque;... je ne voudrais pas non plus recommander leurs écrits comme la nourriture qui convient essentiellement aux chrétiens de nos jours; je crois que dès-lors nous avons fait des progrès dans la connaissance chrétienne, et je m'en réjouis. Mais si jusqu'ici je me suis proposé pour tâche d'apprécier le bien où il est, d'estimer à sa juste valeur la personnalité des catholiques et des protestants, des orthodoxes et des hétérodoxes, des mystiqnes et des piétistes, même au milieu d'erreurs partielles de doctrine, je saurai aujourd'hui encore conserver cette même justice. »

La seconde partie de cette citation montre déjà avec évidence que ce n'est point par une sympathie de conviction religieuse que M. Hagenbach rend justice à ces vénérables théologiens du 18[e] siè-

cle : il s'exprime au reste d'une manière plus sévère à leur égard quelques pages plus loin : « Un christianisme qui n'était que pour les penseurs, pour les hommes cultivés, pour le monde des raisonneurs et des philosophes, n'était pas la joyeuse nouvelle qui doit être annoncée à toute nation. Le brillant et bleu ciel philosophique qui, selon l'expression de Herder, apparaissait de toutes parts à travers la voûte lézardée de l'église, n'était que le ciel glacé de l'abstraction ; et les bénédictions qui, comme une rosée fertilisante devaient en descendre sur les campagnes, étaient bien pauvres en comparaison des effets qu'avaient produits Luther d'abord, et après lui Arnd, Scriver, Spener et les poètes religieux du 16e et du 17e siècle. »

Il est temps de nous arrêter sur ce point : autrement nos réflexions tourneraient plus vers la théologie que nous ne nous le sommes proposé. Nous avons d'ailleurs à examiner maintenant l'œuvre principale de M. Hagenbach ; comme elle se rattache au domaine de l'histoire et de l'esthétique, elle nous intéresse à plus d'un égard : nous voulons parler de son *Histoire de la réformation et du protestantisme,* sur le titre de laquelle nous nous expliquerons tout à l'heure. Disons d'abord que ce beau et grand travail est le fruit de plus de dix années d'études, auxquelles le public de Bâle a été admis à participer au moyen de six cours successifs, qui correspondent à un nombre pareil de volumes.

Les cours ouverts au public de tout âge et des deux sexes sont un caractère très-distinctif de notre époque et surtout de notre Suisse. Non-seulement ils se multiplient dans les trois universités de la Suisse allemande et dans les trois académies de la Suisse française, mais d'autres villes privées des mêmes ressources, renferment des professeurs empressés de communiquer au public qui les entoure les résultats de leurs études ; rarement on fait la sourde oreille à cet appel. Bien que la mode y soit pour quelque chose, il y a là plus que la mode ; c'est un signe des temps qui a son importance. Nous ne vivons plus en effet à l'époque où il n'y avait que des étudiants et des *philistins*, où la science se concentrait dans les salles des universités, comme au moyen-âge dans les cloîtres ; il n'y a plus maintenant d'initiés et de profanes ; tout le monde indistinctement veut prendre place au festin de la science. Ce besoin de notre civilisation moderne rehausse singulièrement l'importance des académies, qui n'exerçaient jadis qu'une

sphère d'action très-limitée, comparée à celle qui s'ouvre à elles depuis une vingtaine d'années. Cette tendance peut servir d'utile contre-poids à la concentration de la science dans les grandes capitales, concentration qui date en France de plusieurs siècles et qui gagne de plus en plus l'Allemagne. Il est peu de branches d'étude, même parmi les plus arides, qui ne trouvent leur public, et pour l'ordinaire un public d'élite. Celle qui est échue en partage à M. Hagenbach est loin d'appartenir à cette dernière catégorie, car il est peu de sujets qui soient plus riches en aperçus divers que celui de l'histoire de la réformation et du protestantisme.

L'ouvrage entier a pour titre : *Cours sur l'essence et l'histoire de la réformation* [1]. Ce titre, dans sa signification restreinte, ne doit être appliqué qu'aux deux premiers volumes, qui embrassent l'histoire de la réformation proprement dite (1517 — 1555). Les quatre suivants, tout en conservant le titre général, ont pour objet spécial *le protestantisme évangélique dans son développement historique* [2]. Les deux derniers volumes forment même une nouvelle subdivision, comprenant *l'histoire des temps modernes*. On comprend que pour un travail de cette portée, publié à des intervalles éloignés, les éditeurs de l'ouvrage de M. Hagenbach aient voulu fournir à chaque lecteur l'occasion de se procurer la portion de l'ouvrage qui serait le plus à sa convenance.

Les six volumes en question composent donc au fond deux ouvrages distincts, ayant chacun leur caractère à part. M. Merle d'Aubigné caractérise en peu de mots cette différence. « L'histoire de la réformation, dit-il, est autre chose que l'histoire du protestantisme. Dans la première tout porte la marque d'une régénération de l'humanité, d'une transformation religieuse et sociale qui émane de Dieu. Dans la seconde on voit trop souvent une dégénération notable des principes primitifs, le jeu des partis, l'esprit de secte, l'empreinte de petites individualités. L'histoire du protestantisme pourrait n'intéresser que les protestants. L'histoire de la réformation est pour tous les chrétiens, ou plutôt pour tous les hommes. »

Nous ne nous arrêterons guère aux deux premiers volumes de l'histoire de M. Hagenbach. La matière est en soi plus ou moins

[1] *Vorlesungen über Wesen und Geschichte der Reformation.*

[2] *Der evangelische Protestantismus in seiner geschichtlichen Entwicklung, in einer Reihe von Vorlesungen dargestellt.*

généralement connue, soit par les travaux d'historiens allemands, tels que Marheinecke, G. Muller, Planck et d'autres, soit pour les Français par l'histoire de Ruchat ou par le vaste ouvrage de M. Merle d'Aubigné, dont nous ne connaissons encore que les trois premiers volumes. Bien qu'il y ait plus d'un rapport entre ce dernier ouvrage et la première partie de celui de M. Hagenbach, cependant l'analogie est plutôt extérieure : les deux auteurs en effet ont exposé, chacun devant un nombreux public, les résultats de leurs recherches; mais comme M. Merle d'Aubigné a cru devoir refondre son travail avant de le publier, ce travail a pris nécessairement une forme plus systématique et a acquis une étendue qu'il n'avait pas sans doute à l'époque où M. Merle développait son sujet devant ses auditeurs genevois.

Une autre analogie extérieure qui s'allie aussi avec une différence essentielle, repose sur le degré d'importance donné dans les deux ouvrages à la réformation en Allemagne. La divergence se trouve en ce que M. Hagenbach n'a voulu s'occuper que de l'établissement de la réforme en Allemagne et en Suisse, tandis que M. Merle a eu dès l'abord l'intention de faire l'histoire générale de la réformation, mais en la subordonnant à celle de Luther. Il regarde la réformation en Allemagne « comme la plus grande planète; les autres tournent plus ou moins autour d'elle comme des satellites entraînés par son mouvement. » — Tout en croyant que M. Merle n'a pas voulu dire autre chose par là que ce que nous pensons nous-même, il nous semble faire ici la part de Calvin plus mesquine que ne l'ont faite les catholiques et les protestants des trois derniers siècles. Bien que Calvin soit postérieur à Luther, nous voyons en lui une planète plutôt qu'un satellite; nous croyons surtout que l'histoire du développement du calvinisme a son caractère propre et indépendant. La noble et énergique manifestation qui vient d'avoir lieu dans un canton voisin de Genève en serait au besoin une preuve. Nous sommes au reste convaincu que dans la partie de son ouvrage que nous ne connaissons pas encore, M. Merle d'Aubigné donne à Calvin la place qui lui revient de droit. La pensée dans son développement progressif trompe quelquefois l'esprit qui l'observe, comme le fait une montagne élevée, pour l'œil qui la contemple de sa base.

Ce qui distingue de tout autre ouvrage du même genre l'histoire de la réformation de M. Hagenbach, c'est d'abord l'espace

qu'il accorde à la Suisse et en particulier à Bâle. S'adressant à des auditeurs bâlois, il ne pouvait garder le même équilibre entre toutes les parties de son sujet, que s'il se fût adressé de prime-abord à tout le public allemand. Il sentait que ses auditeurs devaient surtout s'intéresser au développement de la réforme dans leur patrie; il pouvait d'ailleurs sur ce point donner des renseignements puisés directement aux sources; il y avait profit pour ceux qui l'écoutaient et pour ses lecteurs futurs. Les sentiments patriotiques étaient en outre à cette époque vivement réveillés dans son cœur, comme dans celui de tous les Bâlois. Il élaborait cette portion de son ouvrage à l'époque des funestes et sanglantes divisions qui eurent pour résultat la séparation du canton de Bâle en deux parties. Il passait avec émotion et amertume de l'étude de la grande réforme du 16e siècle à la contemplation de la révolution qui se faisait sous ses yeux; il se sentait involontairement appelé à méditer sur la différence de principe de ces deux révolutions, dont la seconde grandissait à ses yeux par la pensée qu'elle n'était qu'un contre-coup de la révolution de juillet, qui menaçait alors de se reproduire dans tous les états de l'Europe. De là, la tendance plus raisonnée au point de vue politique et philosophique, qui se montre dans ces deux premiers volumes : son but paraît moins être, comme celui de M. Merle, de donner les faits que d'en tirer d'utiles leçons, bien toutefois que la partie narrative ne soit pas trop en sous-ordre; car s'il s'adresse à un public instruit, il sait qu'il se compose en grande majorité de personnes qui ne font pas de la théologie leur étude spéciale.

Son plan annoncé d'avance ne l'appelait pas à s'occuper longuement de la réformation de la Suisse française; aussi prend-elle peu de place dans son livre, car elle est comprise dans la dernière leçon du second volume et dans une portion de l'avant-dernière. Plus tard, quand il passe de l'histoire de la réformation allemande à celle du protestantisme en général, l'étude de la réforme en France se déroule dans de plus vastes proportions. Il y a donc dans l'ouvrage une demi lacune dont l'origine s'explique très-naturellement, et dont l'auteur n'est point responsable, puisqu'il n'a d'abord pas eu en vue de sortir du sujet spécial qu'il s'était tracé, et qu'il ne s'est décidé que plus tard à continuer son histoire en l'étendant à tout le développement du protestantisme.

Les quatre volumes consacrés à cette matière en reçoivent un in-

térêt qui va toujours en augmentant. Ce vaste travail qui aurait effrayé bien des savants, est à notre avis la partie vraiment originale de l'ouvrage de M. Hagenbach. Ici il est essentiellement neuf, non qu'il ait pu découvrir des sources jusqu'alors inconnues, mais parce qu'il s'est approprié un ensemble immense d'idées et de faits empruntés à plusieurs nations, et qu'il a fondu toutes ces données, tous ces points de vue dans un seul tout qui renferme son point de vue à lui, qui porte le sceau de son individualité. L'histoire du protestantisme dans le sens le plus large est l'histoire de la civilisation dans les trois derniers siècles; c'est l'histoire moderne envisagée dans le développement intérieur des idées, plus encore que dans celui des faits. Presque tous les hommes de toutes les confessions, qui ont marqué dans la science, dans la littérature, dans la théologie, dans la morale, ont eu une influence plus ou moins immédiate sur les destinées du protestantisme. La tâche de M. Hagenbach devait donc être, non-seulement d'étudier les faits, mais de connaître ces hommes et d'apprécier leur degré d'influence positive ou négative : croyants, incrédules, sceptiques, philosophes, sectaires, politiques, princes, ministres, guerriers, tous devaient avoir et ont en effet leur place dans ces tableaux successifs où M. Hagenbach a exposé l'une des matières les plus neuves et les plus vitales qui puisse être traitée devant un auditoire protestant.

L'ouvrage nous paraît se dérouler sur des proportions toujours plus larges, lorsque l'auteur s'approche des temps modernes. Nous sommes loin d'en faire un reproche à M. Hagenbach, qui par là nous a donné deux volumes de plus que son calcul primitif ne nous le faisait espérer. De pressantes sollicitations de ses auditeurs l'engageaient à ne pas trop se hâter : l'intérêt augmentait à mesure que le sujet touchait de plus près à notre époque : on éprouvait une sympathie plus vive pour Lavater, Herder, Spener, Wesley, Whitefield, Jung Stilling, que pour les querelles et les guerres de religion du 17e siècle. D'ailleurs on aime dans les cours publics une marche qui ne soit pas uniforme à force d'être méthodique ; quand la foule est là pour écouter, l'imprévu, les détails sont les bien-venus; il faut intéresser la majorité des auditeurs : or toute majorité est nécessairement un peu distraite et a besoin d'être ramenée avec adresse par des détours à la question dont on l'occupe. Voyez plutôt en France avec quel art, peut-être un peu exagéré, les célébrités de la Sorbonne et du Collége de France savent parler

de tout, à propos de leur sujet qu'on finit par perdre de vue, de telle façon qu'on entend une leçon de littérature dans l'amphithéâtre d'un professeur d'histoire, une leçon de philosophie dans celui du littérateur, ou des recherches sur la Chine à propos du moyen-âge français. Qui songe à s'en plaindre? Ajoutons toutefois que M. Hagenbach n'a jamais suivi leur exemple, et que toutes les digressions qu'il a pu se permettre, étaient autorisées par le plan même de son ouvrage.

En traitant de l'histoire du protestantisme, ne devait-il pas en effet entrer fréquemment dans le domaine de l'histoire générale, nous montrer, par exemple, l'influence de Richelieu, de Louis XIV et de la révocation de l'édit de Nantes en France, celle de l'inquisition et de Philippe II en Espagne, celle de la guerre de trente ans en Allemagne? Ne devait-il pas montrer la part qu'ont eue sur le développement général des esprits les philosophes français, allemands ou anglais, Rousseau, Voltaire et les encyclopédistes, Frédéric II, Newton, Bolingbroke, Herder, Jean Paul, Fichte, Schelling? Ne devait-il pas à chaque instant mettre en parallèle avec la nôtre l'église catholique, nous parler de ce que devint la papauté après la réformation, nous faire assister au concile de Trente, s'étendre sur cette phase si remarquable du catholicisme, où l'on vit briller dans l'église de France Bossuet, Pascal, Fénélon, Bourdaloue, Fléchier et les Jansénistes de Port-Royal? Ne devait-il pas entrer dans des considérations générales sur l'influence relative des deux confessions quant à la politique, aux sciences, aux arts, au culte et aux mœurs? Pouvait-il même faire abstraction de la littérature proprement dite, en tant qu'elle se liait, comme cause ou comme effet, à la marche générale des idées de chaque siècle? Cette simple nomenclature, si incomplète, de questions en apparence plus ou moins étrangères à l'histoire du protestantisme dans son sens le plus étroit, peut nous donner une idée de ce que devient l'ouvrage, quand on y ajoute le tableau de l'histoire de toutes les sectes, de toute cette vie religieuse si complexe qui caractérise la réformation depuis son origine jusqu'à nos jours.

Ce tableau, qui dans son ensemble montre avec évidence la puissance et la force du principe du protestantisme, se présente parfois, comme toutes les scènes de l'histoire, sous des couleurs assez sombres. C'est surtout en Allemagne, vers la fin de la guerre de trente ans, que M. Hagenbach nous fait voir combien cette longue

guerre avait confondu toutes les idées religieuses et sociales. Ainsi, dans le Brandebourg, en 1641, après la fin du service divin, on voyait immédiatement paraître dans l'église des comédiens, des maîtres d'armes, des danseurs, des saltimbanques, des conducteurs d'ours et de singes qui donnaient des représentations scèniques, au grand divertissement du public et même des magistrats et du clergé qui ne manquaient guère de rester pour cette seconde partie de l'office!! — Dans les camps, il y avait des soldats qui se vantaient publiquement de dire tous les jours l'a. b. c. en guise de prière, attendu que Dieu pouvait bien prendre la peine de réunir lui-même les lettres!! « On ne dit pas toutefois, ajoute M. Hagenbach, si c'étaient des protestants ou des catholiques. » Ceci rappelle au reste un fait qui se passa en Suisse durant les troubles des Grisons. Lorsque le landammann Michel dut être décapité, il demanda de réciter l'oraison dominicale, ce qui lui fut accordé. Arrivé à la demande : Que ta volonté soit faite, etc., il fut interrompu par un soldat qui s'écria : « Non pas, mais que *notre* volonté soit faite! » et en disant cela, il abattit la tête du vénérable landammann. « Si ce fait se fût passé de nos jours, ajoute M. Hagenbach, beaucoup de personnes ne manqueraient pas de dire que c'est là le fruit de la civilisation moderne. » Une religion formaliste, descendant jusqu'aux plus indifférentes pratiques de la vie, à la réforme desquelles elle semble dépenser toute sa sève, semble au reste caractériser toute une portion du 17e siècle. Le prince Charles-Gustave de Suède se faisait une affaire de conscience de correspondre avec sa mère pour savoir s'il devait se faire un habit de tous les jours, ou s'il devait consacrer à cet usage un de ses habits du dimanche. En 1666, le bourgmestre de Bâle, Jean Wetstein, faisait défendre par un décret d'orner de guirlandes de fleurs le cercueil des jeunes personnes mortes, parce que ce luxe était contraire à la religion. On s'occupait également sous un point de vue théologique de la grave question des perruques. Des synodes délibéraient sur cette partie de la coiffure ; des prédicateurs luthériens la déclaraient une invention du diable : on dissertait pour et contre, en remontant jusqu'à David et Absalom, ou même jusqu'au paradis terrestre. Il en était de même du tabac : les papes en condamnaient l'usage ; les gouvernements protestants de la Suisse en faisaient l'objet d'ordonnances répressives ; des ecclésiastiques disaient du haut de la chaire que lorsqu'ils voyaient une bouche

exhaler la fumée du tabac, il leur semblait voir une cheminée de l'enfer. Le résultat de toutes ces discussions sur des questions si indifférentes au point de vue religieux, fut que le clergé lui-même finit par porter perruque, priser et fumer sans aucun remords.

Tout autre est le tableau de la vie chrétienne du protestantisme au commencement du 18e siècle, qui forme un contraste si remarquable avec la tendance des encyclopédistes français du même siècle. Ici se pressent les noms des piétistes, des inspirés, des séparatistes, des méthodistes wesleyens ou whitefieldiens, des poètes religieux, des apologètes du christianisme. Au fond de ces tendances diverses, il y a de la foi, du zèle, et une puissance d'action remarquable. Bien que nous aimassions à entrer dans beaucoup de détails, à reproduire, par exemple, les développements dans lesquels entre M. Hagenbach sur les méthodistes, nous nous bornerons, puisqu'il faut nous restreindre, à citer ce qu'il dit, en partie d'après Southey, sur la personne de Whitefield.

« L'éloquence de Georges Whitefield semble avoir été plus puissante encore que celle de Wesley. Humes, qui assurément n'était pas méthodiste, le nommait le prédicateur le plus spirituel qu'il eût entendu, et ajoutait qu'il valait la peine de faire vingt milles pour l'écouter. Sa démarche solennelle avait déjà quelque chose d'imposant. Il parlait d'improvisation, et se sentait à son tour inspiré par l'assemblée sur laquelle il produisait tant d'effet. Souvent son discours était interrompu par un torrent de larmes; souvent même cet orateur, si bien maître de sa parole, semblait ne plus se posséder lui-même. Il pleurait, il frappait du pied avec passion; quelquefois il était même si épuisé qu'un crachement de sang suivait son discours, et qu'on craignait pour sa vie. Mais tout cela ne faisait qu'augmenter l'enthousiasme qui débordait sur toute l'assemblée. Là même où le sermon dépassait toutes les limites du goût et tournait au burlesque, il ne manquait pas son effet sur la foule. On ne pouvait être distrait aux sermons de Whitefield; l'attention de chacun était enchaînée du commencement jusqu'à la fin. Un charpentier de vaisseau racontait qu'à l'ordinaire il pouvait construire en pensée tout un navire pendant le sermon qu'il entendait dans sa paroisse; mais qu'aux sermons de M. Whitefield, il ne pourrait pas placer une poutre, quand bien même il s'agirait du salut de son âme. A l'ouie de ses discours la rage était désarmée. Ainsi à Exeter un homme avait une pierre à la main et d'autres dans sa poche,

avec l'intention de lapider ce prédicateur qu'il détestait ; mais dès la première partie du sermon, la pierre tomba de ses mains ; et lorsqu'il fut terminé, il s'approcha de Whitefield en lui disant : Monsieur, je suis venu dans le but de vous briser le crâne, mais en vous écoutant, Dieu a brisé mon cœur. — Sa logique agissait aussi irrésistiblement sur les hommes instruits, sur les esprits calculateurs et froids. Un jour, c'était en Amérique, il prêchait pour obtenir des contributions nécessitées par la construction d'une maison d'orphelins. Franklin était parmi ses auditeurs, mais résolu à ne rien donner, parce qu'il n'approuvait pas le plan dont il s'agissait. Il avait sur lui une poignée de cuivre, trois ou quatre écus d'argent et cinq louis d'or. Plus le sermon se développait, plus sa main s'enfonçait dans sa bourse. Lui qui ne voulait rien donner disposa d'abord en pensée de sa monnaie de cuivre ; la seconde partie du discours lui fit serrer dans la main ses écus ; après la conclusion enfin, il prit toute la bourse et la jeta dans la caisse du collecteur. — A Camburlang, en Ecosse, des sermons de Whitefield produisirent sur la foule une telle impression qu'on dut emmener comme d'un champ de bataille des personnes que la peur et l'angoisse avaient fait tomber en défaillance.

« Pendant les fêtes de la Pentecôte, Whitefield prêchait un jour à Moorfield où se trouvaient une foule de tréteaux, de marionnettes, de ménageries et autres curiosités qui attiraient toute la populace de Londres. Il résolut de dresser sa chaire au milieu de ces fils de Satan, comme il les appelait. Il estimait à près de 30,000 personnes le nombre des assistants. Il choisit pour texte : *Grande est la Diane des Ephésiens*. Aux premiers mots il fut accueilli à coups de pierres et d'œufs pourris. Bientôt il captiva tellement son auditoire que le théâtre d'un charlatan voisin, qui avait foule, se vida insensiblement, de telle sorte qu'en ce jour il gagna 350 nouveaux membres à la société méthodiste. A notre avis, ce trait, comme beaucoup d'autres qui se rencontrent dans l'histoire du méthodisme, tient aussi quelque peu du charlatanisme ; mais nous ne devons pas trop mettre en saillie ces excroissances morbides ; car la racine de la plante, en dépit des rejetons malsains qui y poussaient, était saine et vivace. »

M. Hagenbach distingue trois périodes dans l'histoire du protestantisme proprement dit. La première date de la fin de la réforme jusqu'à la guerre de 30 ans ; elle s'étend ainsi du milieu du

16ᵉ siècle jusqu'à la paix de Westphalie, en 1648. C'est la période des persécutions et des guerres de religion; c'est l'époque où prennent naissance les trois grandes confessions de foi; c'est le temps du concile de Trente et du synode de Dordrecht.

La seconde période est une période de transition aux temps modernes. Elle s'étend depuis le traité de Westphalie jusqu'à cette période du 18ᵉ siècle, où les déistes anglais et les encyclopédistes français commencèrent à exercer leur influence; ou, si l'on veut, jusqu'à l'apparition des communautés de Moraves et du méthodisme, qui coïncide avec le règne de la philosophie de Leibnitz et de Wolf, dont la théologie, comme on sait, reçut un si puissant contre-coup. Ici ce n'est plus la lutte entre le catholicisme et le protestantisme, ni celle entre les Luthériens et les Calvinistes qui agite le monde; mais de nouvelles tendances se manifestent dans chacune de ces grandes confessions: le piétisme chez les Luthériens, le jansénisme chez les catholiques, le puritanisme et l'arminianisme chez les réformés. Il commence à se former une église invisible dont les membres se tendent la main par dessus les barrières des partis; Spener en Allemagne, Fénelon en France, sont, malgré les différences qui les séparent, les prêtres de cette église nouvelle. Toutes les différentes tendances, toutes les sectes si diverses, nées entre autres sous le protectorat de Cromwell, se réunissent en ce point qu'elles considèrent le christianisme comme la religion du salut, comme la seule vraie religion; toutes, même les sociniens si décriés, veulent être chrétiennes, seulement chacune à sa manière.

La troisième période enfin place la discussion sur le terrain de la philosophie humaine. Ce sont les *temps modernes* qui commencent avec les systèmes philosophiques de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne. Comme cette période, dans laquelle nous nous trouvons encore engagés, se laisse difficilement caractériser en quelques mots, nous devons renvoyer le lecteur à ce que dit là-dessus M. Hagenbach au commencement du cinquième volume.

Forcé de nous restreindre plus que nous ne l'avions pensé en commençant ce travail, nous ne pouvons exposer ici plusieurs faces intéressantes de l'ouvrage de M. Hagenbach. Nous aurions désiré de pouvoir montrer que cet ouvrage, conçu dans un esprit de modération chrétienne et exécuté avec le désir de coopérer

d'une manière active au rapprochement des consciences, a réalisé son but autant que cela pouvait être, à une époque où les susceptibilités chrétiennes veulent toutes être respectées, et sont peu disposées à faire des sacrifices en faveur de la paix et de l'union. Nous aurions surtout désiré de faire ressortir le côté esthétique de l'ouvrage, de montrer avec quel art l'auteur entremêle les divers éléments de son sujet, si bien que des développements un peu abstraits sur l'essence et la vie intérieure du protestantisme ou de ses représentants, servent comme de cadre à des tableaux pittoresques et animés, à d'intéressantes biographies, à des scènes historiques, à des jugements esthétiques sur les œuvres qui se rattachaient à son plan; cette disposition si variée, sans que l'unité en souffre, n'a pas peu contribué à l'accueil que le public de Bâle d'abord, et l'Allemagne ensuite ont fait à cet ouvrage.

Nous ne négligerons cependant pas, en terminant ce sujet, de faire ressortir, au moins par une citation, le genre d'utilité que la lecture du livre de M. Hagenbach peut avoir au point de vue littéraire; autrement il y aurait une lacune trop sensible dans l'aperçu que nous en donnons. Nous traduisons en conséquence la dernière page de la partie de son cours où il s'occupe de caractériser Lavater; il s'agit d'ailleurs d'un écrivain national, sur lequel l'attention de la Suisse française a été plus particulièrement dirigée il n'y a pas longtemps, par la publication d'une intéressante monographie.

« Lavater occupe parmi les poètes chrétiens du 18e siècle, une place qui mérite de fixer l'attention. Il tient en quelque sorte le milieu entre les poètes de l'école piétiste, Tersteegen, Freiligshausen, Wolterdorf, Hiller, et les poètes moralistes, comme Gellert. Lavater et Gellert sont aussi du nombre des poètes à qui on passe volontiers les défectuosités de la forme en faveur de l'édification que procure leur profond sentiment religieux. Mais si Gellert aime fréquemment à moraliser, Lavater, à côté des réflexions, déploie aussi son imagination et son cœur, bien que d'une manière peu artistique, plus prosaïque que poétique. Fréquemment on rencontre chez lui le pathos de Cramer et de Klopstock à côté de passages très pâles qui rappellent le sermon plutôt que la poésie lyrique. Son poème principal, *le Messie*, est une faible imitation de Klopstock, une Iliade après Homère; mais son *Livre des deux-cents Cantiques*, ainsi que bien d'autres

poésies ou sentences versifiées qui sortaient comme d'elles-mêmes de sa plume et de sa bouche, a souvent fortifié l'âme contristée et consolé les malades et les mourants. Ces cantiques conserveront sous ce rapport leur valeur pratique, bien que peu d'entre eux puissent convenir aux chants d'église, et pas même toujours ceux qu'il composa et retravailla dans ce but. On a déjà remarqué que Lavater n'a été ni bon prosateur, ni bon poète, que sa prose est trop imagée, trop sautillante, trop illogique, tandis que sa poésie, à côté de passages vraiment poétiques, est traînante, verbeuse, raboteuse et dure; que sa prose s'élève dans les airs, tandis que sa poésie se traîne souvent au niveau du sol. Il y a du vrai dans cette réflexion; toutefois ce que nous avons dit de ses sermons s'applique aussi à ses poésies, qui n'étaient guère que des poésies de circonstance; elles n'étaient ni ne voulaient être des œuvres d'art. Jean Gaspard Lavater a été toujours lui dans toutes les relations de la vie, et il y a peu d'écrivains auxquels comme à lui on puisse appliquer la maxime si connue que le style, c'est l'homme. Quoi que Lavater écrivît, lettres, sermons, poésies, méditations, journal, qu'il s'entretînt avec son Dieu, avec ses amis ou avec lui-même, il se donnait tel qu'il était; et si l'on ne peut entièrement le disculper du reproche de vanité, du moins on ne trouvera pas en lui la recherche et l'afféterie qui accompagnent d'ordinaire la vanité; le naturel, la sincérité, la candeur, la franchise formaient le fond de son caractère; ce sont précisément ces qualités, jointes à sa piété et aux dons rares de son esprit, qui donnent une grande valeur à la remarquable individualité de Lavater. »

Après avoir fait connaître M. Hagenbach comme poète, comme prédicateur et comme historien, il nous reste à dire quelques mots de l'activité qu'il déploie dans deux domaines différents, comme journaliste et comme président de la *Société auxiliaire protestante*.

Le *Journal ecclésiastique* (Kirchenblatt) n'existe que depuis le mois de janvier de l'année qui va finir. M. Hagenbach l'a fondé dans le même moment où le professeur Ebrard de Zurich fondait, de son côté, un recueil périodique différent. Cependant les deux théologiens se sont entendus pour conserver chacun à leur journal une tendance distincte : M. Hagenbach s'occupe plutôt de ce qui intéresse et concerne l'église actuelle, de la vie qui s'y manifeste, des questions qui sont soulevées dans les assemblées religieuses ou ecclésiastiques; et sous tous ces rapports, c'est tout particulière-

ment la Suisse qu'il a en vue. M. Ebrard au contraire a intitulé son journal *L'avenir de l'église* (die Zukunft der Kirche). C'est assez dire que le but en est plus général, plus théologique, moins pratique, qu'il aborde plutôt les questions que les faits. Les deux journaux allemands se complétent ainsi l'un l'autre. Cette double publication répondait à un besoin senti dans la Suisse allemande, car le *Volksbote* de Bâle, qui est à juste titre généralement apprécié, a un but plus religieux qu'ecclésiastique; il vise particulièrement à l'édification et remplit sa mission, surtout dans le moment actuel, avec un talent et un intérêt très-réels.

La *Société auxiliaire protestante de la Suisse,* fondée jusqu'à un certain point sur la Société dite de Gustave-Adolphe, bien qu'elle en soit indépendante, a choisi pour section centrale celle de Bâle, qui est la plus ancienne. Un certain nombre de cantons s'y sont déjà rattachés; parmi les cantons de la Suisse française, celui de Vaud est le seul qui n'ait montré aucune sympathie pour le but qu'elle se propose. Ce but est entre autres, d'établir ou de soutenir en Suisse et à l'étranger un culte chrétien dans des localités qui en sont dépourvues ou qui n'ont pas les moyens d'y subvenir; de contribuer par des dons à la construction de temples ou d'écoles, et en général au développement de toutes les institutions basées sur le christianisme. Toute personne qui fait un don annuel quelconque à la société de son canton est de fait membre de l'association. M. Hagenbach répond dignement à la confiance générale qui l'a placé à la tête de cette société encore nouvelle, mais dont les ramifications s'étendront avec le temps, car elle porte dans son institution même l'empreinte d'une vie durable. Ce qui a été établi au nom du christianisme dans un but d'utilité immédiate et palpable pour toutes les intelligences, ne saurait périr [1].

C. F. Girard.

[1] Nous sommes heureux de pouvoir annoncer qu'il vient de paraître à la librairie Schweighauser de Bâle, un recueil complet des poésies de M. Hagenbach. Si cette publication eût été faite plus tôt, elle eût nécessairement modifié la première partie de notre travail.

DIX JOURS DE SOLEIL EN 1845.

PROMENADE EN SUISSE.

Les malheurs de Tristram Schandy commencèrent neuf mois avant sa naissance: les petits bonheurs du touriste commencent bien des jours avant le départ. Il faut consulter la carte, choisir l'itinéraire, préparer le sac de voyage, retrouver le bâton ferré, compagnon fidèle dans nos Odyssées de montagnes. Et quelle émotion chaque matin, jusqu'à ce qu'on ait reconnu qu'aucun nuage sinistre ne se promène à l'horizon, et que le baromètre, d'accord avec les promesses d'Antoine Souci, poursuit imperturbablement sa marche ascendante!....

Ce n'est pas sans avoir éprouvé toutes ces alternatives, que je suis monté l'autre semaine dans la voiture de Neuchâtel à Berne. L'air était lourd, quelques éclairs traversaient le ciel sombre et, triste présage! une autre diligence, le lugubre corbillard, allait conduire un autre voyageur à sa dernière étape.

Croyez-vous aux pressentimens? Je sais des gens qui y ont une foi entière, j'en sais qui n'y croient pas du tout: d'autres les prennent au rebours de leur sens. S'ils ont rêvé d'une chose, ils comptent positivement sur l'événement contraire. — Pour moi, je pense volontiers qu'il y a du vrai dans ces trois opinions, et suivant le jour, l'heure et le moment, j'incline tantôt vers l'une, tantôt vers l'autre. — Ici, par exemple, je ne pouvais me défendre d'une impression triste: cette pluie menaçante, ce mort qui passait là tout juste pour nous montrer le chemin inévitable, je ne sais enfin quels accès de vague tristesse m'auraient sans doute fait rentrer chez moi, si par bonheur mon guide, mon cicerone, n'avait été dans une disposition tout opposée. Selon lui l'orage devait purifier les cieux et nous assurer le beau temps; ce cercueil était un ami qui nous

disait clairement : Partez, jeunes gens, allez admirer les beautés de la terre, tandis que Dieu vous les prête ; jouissez de la vie et du soleil, jusqu'au jour où vous viendrez me rejoindre dans les sombres demeures.

Le médecin Tant-mieux (mon compagnon de voyage n'était ni plus ni moins qu'un membre de la faculté), a eu raison cette fois. Hélas ! ce n'est pas la coutume.

Mais, ô voyageur inexpérimenté ! savez-vous quel est le meuble le plus utile en voyage, celui qu'il faut choisir avec un soin extrême, retourner cent fois avant de l'accepter ; celui qu'il ne faut prendre qu'avec garantie et après l'avoir soumis aux épreuves du chaud et du froid, de la pluie et du soleil ? — Un paletot ? — Non, pas tout-à-fait. Ce vêtement est important, je l'accorde, et je pourrais vous donner aussi à ce sujet d'excellentes directions. — Du tabac ? Des cure-dents ? — Non. Le meuble essentiel et délicat, c'est le compagnon de route, le camarade de chambre, et quelquefois de lit, l'ombre de votre corps sur le chemin, le reflet de vos pensées, l'écho de vos paroles, comme vous êtes son écho, son ombre et son reflet. C'est l'instrument qui doit être d'accord avec le vôtre : restez plutôt chez vous, je vous en avertis, s'il chante en ré quand vous êtes en sol.

O Madame Herter, acceptez le juste tribut de louange que méritent vos fricandeaux et vos côtelettes. L'abbaye du Singe, je le dis sans malice, doit être le rendez-vous de tous les vrais touristes.

De Berne on va à Thoune, et en allant à Thoune, on s'arrête à Munzingen : c'est classique. Toutes les jolies Bernoises qui sourient en servant la schoppe de bière ne sont pas des Bernoises : celle de Munzingen est Argovienne. Elle connaît plus d'un peintre célèbre à Paris, et un auteur très-grave lui a fait présent de ses œuvres. Cependant Mademoiselle Betty n'aimait pas certain docteur défunt, et elle ne peut en porter le deuil, car il devait être son époux. Elle chantait tristement le joli et mélancolique refrain :

Oui je m'en vais épouser Jean Bauvais,
Mais l'bon Dieu sait qu'c'est pas lui qu'j'voulais.

Peut-être les livres de son ami le philosophe lui auront-ils fourni des consolations pour la circonstance.

Je ne suis pas guerrier, mais j'aime Thoune. On y arrive par une belle route sinueuse, et les environs ne respirent pas le moins du monde la poudre et le canon. — La vue de l'église est célèbre ; allez-y vers le soir. Là, près des tombeaux, la nature vous semblera plus divine, et vous sentirez mieux que votre vie, semblable à ce soleil couchant, retrouvera demain une nouvelle aurore et un nouveau jour.

L'Aar affecte des habitudes assez différentes de celles de ses sœurs les autres rivières : elle semble plus belle, plus large, plus puissante à mesure que l'on remonte son cours. Triste à Arberg, impétueuse à Berne, magnifique à Thoune, et plus grande encore à Untersée, telle je l'ai trouvée pareille à ces existences agitées, bruyantes dans leurs commencemens, nobles et fécondes plus tard, puis laissant enfin couler leurs jours en détours indolens dans leur tranquille vieillesse.

J'indique l'hôtel Bellevue aux voyageurs qui aiment à dîner au bruit harmonieux du langage britannique. Cela change, cela repose après l'allemand bernois, et plus tard on retrouve avec plaisir son accent patriotique sur le bateau à vapeur.

Dans les mœurs actuelles, le facteur est un dieu : c'est lui qui répand sur la terre, avec un front inaltérable, la paix ou la guerre, la tristesse ou la joie. Il y a longtemps que les Grecs à notre place l'auraient mis au rang des divinités de l'Olympe, à côté de Mercure, à la droite de Jupiter.

Je faisais ces réflexions en passant devant le temple du dieu à Thoune, une boutique assez sale, quoiqu'en forme de voûte comme l'Empyrée. J'examinais les tableaux indicatifs des voyages du messager céleste et la tournure malheureuse des ministres de l'autel. Aucun ne semblait se douter de l'importance de ses fonctions. — Tout-à-coup, suspendue à un fil, derrière la vitre, une petite lettre appelle mon regard : elle semble demander protection. La pauvrette est là comme l'oiseau pris aux rêts ; elle voudrait partir, elle voudrait voler,.... mais elle est retenue faute d'affranchissement : tels sont les décrets immortels. — Alors je pensai à la personne qui l'attendait, à celle qui l'avait écrite, — puis je me souvins de Léonard de Vinci, achetant à Florence des oiseaux en cage, pour leur donner la liberté.

« Monsieur, dis-je à un jeune lévite en lunettes, qui prenait son café, combien faut-il payer pour cette lettre ? »

« *Trois baches,* » répondit-il, en emplissant sa bouche.

« Les voilà ! »

Elle est partie, et moi j'ai suivi ma route. Pauvre captive, as-tu été bien reçue ?

Cependant la cloche du bateau à vapeur sonnait son dernier appel; mon compagnon m'y attendait déjà. — Bientôt dépassant l'île riante de Schadau, nous nous trouvâmes en plein lac. — Le ciel était voilé, les sommets des montagnes, perdus dans les nuages, ne nous offraient pas cet imposant spectacle que le soleil emplit de sa magnificence, mais le doux tableau qui s'offrait à nos yeux avait aussi ses beautés ; ce qu'il perdait en éclat et en grandeur, il le retrouvait en tranquillité et en mélancolie. — Les eaux bleues du lac réfléchissant les vertes rives, nous les rendaient plus fraîches et plus charmantes. Des ba-

teaux sillonnaient les ondes, chargés de paille ou de bois. Les uns passaient près de nous, les autres effacés, perdus dans la vapeur du matin, semblaient de hauts navires dans une mer immense.

Tout-à-coup, au détour d'un promontoire escarpé, je ne pus retenir une exclamation de joie, en apercevant une fraiche cascade, la première que je découvrais, et tout à côté l'habitation la plus riante, le plus joli coin de verdure, le plus tranquille hermitage qui se puissent imaginer. C'est la cascade de Saint-Béat, derrière est la grotte célèbre dans les légendes du pays, me dit le capitaine. Salut à toi, Saint-Béat! m'écriai-je aussitôt; heureux cent fois le mortel favorisé, qui peut vivre sous ton saint patronage, avec la compagne de son choix! Il aura réalisé ce rêve impossible : une chaumière et son cœur! — Oui impossible, dit un voyageur en secouant tristement dans le lac les cendres de sa pipe éteinte. Le propriétaire croyait l'avoir trouvée, votre chimère; mais un jour, (Saint-Béat dormait sans doute au fond de sa grotte) le cœur est retourné au ciel, et il n'y a plus dans la chaumière que solitude et tristesse.

Pourquoi, Saint-Béat! avoir si mal protégé leur bonheur?

Voici Untersee, voici Interlaken. Untersee, c'est le village suisse; Interlaken c'est le village étranger. Il a de beaux noyers, des maisons bien carrées et bien peintes, des stations de fiacre et des anglais. Il a son boulevard et ses magasins comme Paris. Le gant blanc y règne dans toute sa gloire, et la Jungfrau ne dédaigne pas de se mirer dans les bottes vernies de ses adorateurs exotiques.

Amis, allez plus loin, l'Oberland n'est pas là.

« C'est une montagne, savez-vous, que la Jungfrau? et une fameuse encore!... Parlez-moi des voyages pour s'instruire. » C'est ainsi qu'un beau trio..... de touristes, s'exclamait en la voyant, cette Jungfrau magnifique. Les heureux!... ils arrivaient de loin sans jamais en avoir entendu parler, et l'innocence de leur jeune âge n'avait point été troublée par les doux songes que fait naître ce mot gracieux : Jungfrau!....

J'ai rencontré là cette variété de touristes qui semblent avoir pour seul but de vérifier Murray et d'inspecter Keller. La carte et le livre toujours ouverts, ils suivent du doigt les lieux, ils en font l'appel pour ainsi dire, et dès que tout y est, ils sont contens, leur rôle est rempli.

De grâce encore une fois, hâtons-nous d'aller plus loin : la Suisse n'est pas là.

Le lac de Thoune est charmant, celui de Brienz l'est davantage; il est à la fois plus mignon et plus grandiose, ses bords montent plus haut et plus droit, et Bœnigen, Iseltwald, Brientz, Oberried, semblent sortir du lac comme la fleur des eaux, tout cachés dans la verdure abondante des bords.

C'est là que sont les belles fermes Oberlandaises, c'est là aussi que florissaient autrefois les belles batelières. On dit qu'il n'y en a plus : c'est qu'on monte en bateau à vapeur. Lorsqu'on voyagera en ballons, il n'y aura plus de montagnes.

Mais faites comme nous, mettez hardiment le sac sur l'épaule, prenez le grand bâton et suivez les sentiers. Voici d'abord Bœnigen : un verger habité, un nid d'hommes dans les arbres. La rue principale n'est pas large ; les plus modestes attelages y seraient mal à l'aise; c'est tout simplement un sentier propre et soigné qui circule sous les rameaux chargés de fruits, le long d'un ruisseau murmurant. — Il est impossible de se défendre du désir de s'arrêter quelques jours dans cet endroit délicieux. Mais nous n'avions pas le secret de ce parisien fameux qui allait toutes les semaines passer quinze jours à la campagne, et le terme irrévocablement fixé pour le retour ne permettait pas le moindre séjour inutile. Nous passions donc tristes sans nous le dire, de la même impression, lorsque mon compagnon, logicien fameux, me présenta le syllogysme suivant : ce pays est beau, la végétation abondante, le sang superbe (en effet, deux jeunes filles gracieuses arrivaient en ce moment à la fontaine), donc le kirch doit être excellent, et nos flacons sont vides.

La conclusion n'était pas rigoureuse, mais elle pouvait être juste. C'était d'ailleurs un agréable motif de halte, et à défaut de quinze jours, nous pouvions être quinze minutes à Bœnigen. C'était un quart d'heure de gagné !

L'orateur de la troupe (ce n'était pas moi, je vous prie), possédait peu d'allemand, mais beaucoup d'habileté pour s'en servir. Il avait au suprême degré le talent de germaniser ses phrases, et j'avoue que ses discours tout composés au fond de mots français, me semblaient aussi allemands que possible. Un diplomate célèbre a dit qu'un honnête homme doit prendre pour base de sa dépense cent mille francs par an, surtout lorsqu'il n'a rien. Mon compagnon paraissait avoir adopté ce principe à l'égard de l'allemand, et n'en sachant guère, il pouvait passer pour en savoir beaucoup. Heureusement ici les ressources de son art furent tout-à-fait superflues. A peine eut-il lancé dans un formidable accent le mot très-welche de Kirschenwasser, qu'une des jeunes filles répartit aussitôt : de l'eau de cerises, monsieur, nous en avons d'excellente ; ma mère vous en cédera volontiers, si vous voulez prendre la peine de nous suivre chez elle. Nous allons en causant; l'hospitalité nous est offerte; le pain et le vin sont servis, et nous voilà de la famille. La confiance, si revêche souvent, parfois aussi s'épanouit au premier mot. Cette famille connaissait notre patrie et même un peu nos amis. Vinrent les longs discours, les récits, presque les confidences. — « Vous dessinez, me disait la plus jeune, oh ! faites mon portrait ; cela *lui* fera tant de plaisir ! et si vous voulez, en échange je vous donnerai cette fleur ; c'est moi qui l'ai cueillie. »

L'aînée souriait de la gaîté de sa sœur, mais son sourire était grave, triste même; elle semblait craindre, en les comprenant, ces élans d'un premier rêve; l'expérience amère avait passé là. — Elle nous l'a dite, son histoire; je ne vous la raconterai pas. Elle est commune et vous la savez sans doute, et vous en ririez, si ma voix émue ne savait pas mouiller vos yeux de pleurs, comme la sienne fit venir des larmes à nos paupières.

Le portrait était terminé; il fallait partir. Nous reprîmes nos bâtons et nous quittâmes ce toit, où nous n'avions séjourné qu'une heure, comme on quitte un seuil familier. Au détour du chemin, nous nous détournâmes encore pour rendre de la main un dernier salut, pour voir encore à travers le feuillage ces deux charmantes figures, qui nous souriaient amicalement.

Ainsi l'on part et tout s'envole. Non, il reste au cœur la fortifiante pensée que la sympathie rapproche toutes les douleurs, et que le sentiment de la solidarité humaine vit et demeure en dehors de toutes les barrières de langage, d'institutions et de mœurs que le temps a mises entre les hommes. Combien de fois sur le chemin, nous avons abordé des passans, interpellé des faneurs, arrêté sur sa porte la fermière qui rentrait avec son enfant! Je vous ai dit ce que nous savions d'allemand; ces paysans ne savaient pas le français; mais nous nous entendions toujours, précisément parce que nous trouvions partout sur leur figure cet air affable, ouvert, amical, qui appelle la confiance, et que sans doute eux lisaient aussi sur nos visages ces signes non trompeurs du vrai socialisme humanitaire, si tristement défiguré par les rêveurs de nos jours.

Les Oberlandaises ont presque toutes un beau caractère de tête, grand, prononcé; les yeux pleins de franchise, la bouche énergique, le front développé, les cheveux abondans et superbes. Souvent dans ces paysannes j'ai retrouvé le type des créations de Raphaël et du Titien... Une gardeuse de chèvres assez mal vêtue, m'a vivement rappelé le portrait de la Fornarina, qui est au musée de Florence. Elle était pâle et semblait souffrante. — Tout auprès nous avons salué une jeune fille bien différente, non moins belle, mais ne respirant que le bonheur et la joie; c'était une fiancée, nous l'avons appris depuis. Elle coupait très-prosaïquement des choux dans son jardin. Un grand chapeau de paille protégeait contre le soleil son cou et ses épaules, et un certain air de coquetterie élégante régnait dans son riche costume national.

Iseltwald est un village épars sur le bord du lac et sur le plus riant côteau. Rien de plus ombragé, de plus vert, de plus frais. Il n'y a là que la pure maison bernoise, aux larges galeries, aux vitres étroites, aux devises bibliques. J'en excepte une campagne bâtie par

un étranger sur un joli promontoire, et qui n'est visible que du côté du lac.

Trois batelières nous conduisirent au Giesbach et à Brientz. Certainement, sans qu'elles fussent jolies, il faisait beau les voir ramer d'un bras vigoureux, en chantant les rondes alpestres. Nous quittions le Giesbach, la nuit tombait, l'air était calme, le ciel pur, et leurs chants si bien faits pour le pays semblaient la voix même du lac et des montagnes. Je ne sais pas l'allemand, hélas! ni la musique, et je n'ai rien pu fixer en moi de ces refrains si doux, mais je n'oublierai pas que :

Jamais le vent du soir et les chants sur les vagues
N'avaient ému mes sens de voluptés si vagues......

O mes gaies batelières! un jour aussi je ferai une chanson pour vous.

Brientz est un village tout-à-fait champêtre. Il paraît fort grand et l'œil ne découvre pas dans ses alentours d'assez riches cultures pour nourrir tous ses habitans. Sans doute, comme dans le reste de la contrée, les hommes vont soigner les troupeaux sur les hauts sommets, laissant leurs foyers à la garde de leurs robustes compagnes. Et certes, ils peuvent le faire en toute tranquillité d'esprit. Chez aucun peuple les femmes ne se sont aussi souvent et aussi bien mêlées de guerres. On trouve des Suissesses sur le champ de presque toutes nos batailles, et souvent seules elles ont livré d'assez rudes combats.

Le passage du Brunig ne présente aucune difficulté, et n'a rien que de très-agréable. Au sortir de Brienz, le sentier se déroule dans une jolie vallée, puis s'élève doucement dans des bois magnifiques. Chaque contour a son point de vue. Comme si nous avions marché entre le passé et l'avenir, tantôt nous pouvions voir Brientz, son lac et ses doux rivages, tantôt Meyringen et sa verte vallée où nous devions revenir. Asseyez-vous sous un vieux hêtre, en face de l'Olschibach, la plus mignonne et la plus gracieuse des cascades. Je me réjouis déjà de la saluer au retour.

Avant de descendre à Lungern, en s'écartant un peu du chemin, l'on découvre, du haut d'un rocher, toute cette première vallée de l'Unterwald, étendue à vos pieds, comme une carte animée et vivante.

Dieu fait bien ce qu'il fait, sans en chercher la preuve,
Au lac de Lungern je la treuve.

A-peu-près au niveau de la vallée, il l'inondait parfois; mais il était gai, riant, et les habitans des ondes hantaient ses eaux. Un travail admirable l'a baissé de 25 pieds; la montagne a été percée l'espace d'une lieue. Plus d'inondations, mais plus de poissons, et ses bords désolés lui donnent l'aspect fâcheux d'un étang mal fermé.

On dit qu'encouragés par cet heureux exemple, les Sarniens ont

aussi le projet de baisser leur lac. Hélas!... Saint-Nicolas de Flue, protégez votre lac! guérissez les aveugles, puisque vous guérissez les boiteux. J'ai fait cette courte prière au tombeau du saint. S'il a daigné m'entendre, les touristes futurs devront aussi un pélerinage à ma tombe. — Les cendres du pieux ermite attirent beaucoup de croyans à Saxelen. Après avoir fait pendant sa vie le plus beau des miracles, celui de sauver sa patrie, il guérit maintenant, à ce qu'on assure, les infirmes et les impotens. Sa chapelle est remplie d'ex-voto. Des faisceaux de béquilles sont suspendus aux murailles.

L'église de Saxelen est remarquable : elle a de superbes colonnes de marbre noir des Alpes, et de bien misérables fresques, représentant la vie de Saint-Nicolas. Les tombeaux qui l'environnent sont couverts de croix dorées, d'ornemens brillans, de peintures. C'est du clinquant de fort mauvais goût et peu digne d'un cimetière. Mais qui s'attendrait à trouver, au fond d'un pauvre village, tout ce luxe un peu équivoque, qui semble annoncer déjà le catholicisme méridional?

La nuit nous surprit à Sarnen. Il fut décidé néanmoins que nous irions coucher à Beckenried. Un petit char, un petit cheval, un petit homme nous y conduisirent. La nuit était sereine et deux belles étoiles semblaient nous suivre et nous protéger. Ainsi nous avons traversé des bois, des prés, des villages. Ainsi nous avons passé Stantz et la maison de Winkelried.

Cette manière de visiter un pays a bien son côté poétique : elle aide à la rêverie, ou permet aux grands souvenirs de saisir plus fortement l'imagination. Je ne jurerais pas, pour ma part, que je n'aie pas rencontré des guerriers tout bardés de fer, la lance au poing et Arnold luimême les conduisant à Sempach. J'ai peur aussi d'avoir entendu les chefs suisses assemblés se quereller à haute voix, et se défier avec amertume, comme aux jours où frère Klaus ramena la concorde dans la diète de Stantz.

Il était minuit lorsque notre cocher nous arrêta devant l'hôtel de Beckenried: mauvaise heure pour arriver. On a trop faim pour dormir, et trop sommeil pour manger. Cependant nous voulûmes faire l'un et l'autre, mais quel souper! et quels lits! Tout sentait déjà le voisinage de l'Italie! L'hôte parlait un jargon français-allemand, avec 'accent Italien, et le vin avait aussi cet accent. Povero ohime!

Avant le jour nous étions sur le bateau qui devait nous conduire à Gersau. Tout était tranquille et pur:

On n'entendait au loin, sur l'onde et dans les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Les flots harmonieux.

C'était une heure délicieuse. L'ombre enveloppait le lac et ses rivages, tandis que le soleil animait déjà de ses clartés les cimes du mont Pilate. Nous glissions lentement sur les ondes, et je laissais aller mes

pensées vers l'infini, comme les vapeurs du matin montent vers l'espace; ou bien je rappelais de mon cœur les doux souvenirs, les saintes affections, afin de les retremper pour ainsi dire aux sources mêmes de l'harmonie et de la beauté.

Voici le bateau à vapeur; il marche comme un paquebot transatlantique; de bonne mine d'ailleurs, propre et magnifique en tous points, c'est la malle-poste de l'Italie.

Parmi les passagers, je découvre avec une vive satisfaction nos trois touristes d'Interlaken; ils continuent leurs profondes études et leurs savantes découvertes géographiques.... Mais laissons-les feuilleter le Guide du voyageur et questionner les matelots. Nous avons mieux à faire. La branche du lac qui conduit de Schwitz à Fluelen est le plus admirable panorama qui se puisse voir. Il fallait un tel théâtre à cette noble histoire. Voici le Grutli; presqu'en face voilà la Chapelle de Tell. Ici fut la pensée, là fut l'action. De tous côtés des pics inaccessibles, des sommets de neige, des pentes abruptes; au pied, dans les anses, de riantes habitations, de vertes prairies. Ce spectacle est magique. Nul n'en rendra jamais l'aspect sublime, si ce n'est le lac lui-même qui le complète et l'embellit. La vague large et profonde, que le bateau ouvrait sur ses flancs, nous représentait un côté de ce tableau de la manière la plus admirable. C'était d'abord le pic dans toute sa hauteur; puis le flot, en s'éloignant, élargissait l'image, sans rien ôter à la beauté des détails, et les montagnes devenaient à nos yeux des plaines infinies où le regard se perdait dans l'immensité.

A Fluelen nous avons pris la diligence du Saint-Gottard. C'est un crime de lèze-pittoresque, mais il porte avec lui sa punition, surtout lorsqu'on est condamné au supplément: c'est un supplice perfectionné. Il faut, pour le supporter, avoir reçu du ciel une constitution énergique et une philosophie à toute épreuve. La voiture, le cocher, les chevaux, tout était maigre, aigu, dur, anguleux.

Une blonde anglaise (je dis blonde par politesse), occupait le fond de la voiture avec sa bonne; sur le devant étaient assis tant bien que mal, mon compagnon et un jeune touriste imberbe; pour moi, j'étais à côté de notre automédon : c'est la place d'honneur des gentilshommes de la Grande-Bretagne. Hélas! je m'en apercevais à la difficulté de s'y maintenir en équilibre. Je n'avais pas trop de toutes mes forces et de toute mon attention pour lutter avec avantage contre les dangers d'une position aussi élevée. A l'intérieur les occupations étaient plus agréables; la blonde insulaire était aimable et causait volontiers; elle dessinait *currente stylo*, même en voiture, tout ce qui s'offrait à ses regards, une araignée, un pont, un roc, un touriste, un cretin. Tout lui était un, et il est juste de dire qu'il en était

à-peu-près de même de ses dessins. Du reste elle avait pratiqué Linneus; mon compagnon, qui se pique aussi de botanique, fut bientôt lancé avec elle dans la plus intéressante conversation. Seulement ils ne pouvaient pas s'entendre. Miss ** ne connaissait que les classes de Linnée; Georges était pour les divisions de M. de Candolle; et les pauvres modestes fleurs se fanaient dans leurs mains, honteuses d'être la cause de si savans débats.

Altorf mériterait certainement les honneurs d'une halte; l'ombre de Guillaume Tell erre encore dans ses rues, et remplit leur solitude. Mais, hélas! j'étais en supplément, je vous l'ai dit: à peine ai-je pu saluer la tour historique. Pardonnez-moi si je ne vous en dis pas davantage, ou plutôt, sachez-m'en gré, car l'occasion serait belle pour aborder le vaste champ des hypothèses à l'endroit du fondateur de l'indépendance helvétique.

La vallée est riante jusqu'à Amstaegg. Là elle se resserre tout-à-coup; ce n'est plus qu'un défilé étroit au fond duquel la Reuss coule en mugissant. La route est belle, facile, bien entretenue; elle passe et repasse sans cesse le torrent, se déployant tantôt à droite, tantôt à gauche. Chacun de ces ponts est une petite merveille, de sorte que lorsqu'on arrive au fameux Teufel's Brücke, le sentiment admiratif est déjà émoussé, et la première impression est moins vive qu'on ne s'y était attendu. Il est cependant jeté entre deux rochers avec une hardiesse incroyable; tout auprès la Reuss se précipite avec fracas et remplit l'espace de bruit et de vapeur. Le vieux pont existe encore: il est plus étonnant lorsqu'on songe à l'époque assez reculée où il fut construit. C'était un trait de génie alors, et le premier qui eut l'idée de passer là était certes un voyageur audacieux. On prétend que ce fut un moine: le nom du pont m'en fait douter.

Quelques rares villages sont échelonnés sur la route. Wasen est le principal. Nous nous y sommes arrêtés, dans le doux espoir de dormir un peu, sur l'herbe tendre, à l'ombre d'un granit. Le lieu était bien choisi. Nous avions devant nous l'église dont les murailles blanches se détachaient sur le fond sombre de la montagne; tout autour, sur les côteaux rapides, des groupes de faneurs. J'admirai l'habileté de tous, et surtout l'adresse et la vigueur de ceux qui portent sur leur tête d'énormes fardeaux de foin. Les chemins les plus dangereux ne les effrayent pas, ou plutôt ils ne suivent aucun chemin. J'en ai vus, ainsi chargés, descendre ou gravir les pentes les plus escarpées. — Les habitans d'Uri ont en général l'air pauvres et misérables, très-peu ont des souliers, quelques-uns des sandales, la plupart marchent nu-pieds. Je n'ai rencontré qu'un seul homme portant le national sarrau de toile. Presque tous sont vêtus comme nos paysans du Jura, c'est-à-dire assez mal, du moins au point de vue artistique.

Au-dessus de Wasen, l'aspect des montagnes devient plus sévère; la végétation cesse; quelques mousses seulement couvrent les fentes des rochers. De rares oiseaux habitent seuls ces régions, et on n'entend que le bruit des torrens qui précipitent, du haut des sommets, leurs flots argentés. Ce spectacle est grand, mais triste. Aussi, après le trou d'Uri, lorsqu'on découvre tout-à-coup la vallée d'Andermatt, la première vue de cette verdure ranime l'esprit; le cœur se dilate; on sent que l'homme peut vivre là, mais ce bien-être est passager, et l'on regrette bientôt les cascades et les rochers. De très-hautes montagnes nues, arides, désolées, entourent ce petit vallon, où ne croissent que quelques arbrisseaux chétifs, et sur les prés, une herbe maigre et jaunâtre, que l'on récolte avec soin pour la nourriture des chèvres. Jadis ces côteaux étaient couverts de forêts; il n'en reste qu'un petit triangle de sapins, au-dessus du village d'Andermatt; c'est son palladium contre les avalanches. Il est entouré d'un mur, et des arrêts sévères en défendent l'entrée aux profanes, c'est-à-dire aux bûcherons.

Les hivers durent huit mois, souvent neuf, dans ces contrées : aussi les habitans ont-ils forcément les habitudes de leurs concitoyennes, les marmottes. Aux premières neiges ils se blottissent au coin de leurs poêles, et s'endorment là jusqu'au retour de l'été.

Nous avons visité à Andermatt le musée d'un savant. Mon honorable ami assure qu'il est fort curieux, riche surtout en oiseaux de passage. Les amateurs d'ornithologie peuvent l'en croire. Ce qui m'en a semblé à moi, frère très-digne de la sainte société des ignorantins, la pièce la plus curieuse, sans contredit, c'est le savant lui-même. Il est grand, bien taillé. Sa chevelure rouge tombe avec un désordre furieux sur ses larges épaules. Sa barbe est longue à la façon antique, ou à la mode actuelle. Pour ses vêtemens, je ne saurais vous les décrire: il en avait assurément, mais toutes mes observations n'ont pu découvrir leur nom, leur forme et leur couleur. Au reste tout ceci n'ôte rien à ses mérites; il est savant comme un autre est savetier, c'est-à-dire pour vivre, et certes c'est là une raison de l'être en conscience. Il vend des nids d'oiseaux et des pierres rares, des simples du pays et des bouquetins, des cornes de chamois et des peaux de marmottes. Messieurs les fournisseurs de musées, vous n'avez qu'à dire. Il ne manque à sa collection qu'une chaise pour les gens fatigués, et j'avoue que cela a beaucoup nui à mon admiration pour toutes ses merveilles.

Hospital devait être notre gite : nom fâcheux pour une étape! Heureusement elle n'en est pas moins excellente. Le jeune hôtelier pourrait-il seulement proscrire de sa cuisine le potage au mouton? Il rendrait service aux palais peu habitués à ce genre de consommés. Je

lui demanderais encore de frire ses ortolans au beurre, si je ne savais trop bien, hélas! que n'a pas qui veut du beurre à mettre dans ses épinards... ou dans ses ortolans....

Un des plus beaux momens du voyage m'a toujours paru celui du coucher. C'est l'heure du repos et celle des souvenirs. Le jour on se fatigue, on sème en courant les germes précieux que la méditation fécondera plus tard : le soir on récolte, on case dans sa mémoire les choses que l'on a vues, on fait sa provision d'hiver, et l'on jouit d'avance du plaisir de la répandre en intimes causeries, au coin du feu. Nous passions gaîment en revue les incidens de la journée, lorsque, vers neuf heures, on frappe à notre porte : «Entrez!»

C'était un grand et joli garçon, que nous avions arrêté pour nous conduire le lendemain au Grimsel par la Fourka : il devait nous fournir un cheval pour porter tour-à-tour l'un de nous et nos effets. — «Je viens safoir, dit-il en entr'ouvrant la porte, à quelle heure ces messieurs ils voudraient partir.» — «A six heures. — Bonsoir;» repartit mon compagnon, en s'enfonçant sous ses couvertures. — «Ah! pon!» — Il ferme la porte à demi, puis revient : — «Ces messieurs ils ont beaucoup de bagache...?» — «Nei, nei, zwei tout petits sacs: que vous importe?» — «Ah! pon!» Il se retourne encore comme pour partir, puis revenant : — «Mein ross il être choliment fatigué.» — «C'est bon, c'est bon, allez vous coucher et laissez-nous dormir, cela reposera votre cheval.» — «Ja! Ja! pon!... ces messieurs ils tiennent apsolument à prendre leurs sacs...?» — A ces mots, dits avec un sang-froid imperturbable, mon camarade n'y tient plus, il se met sur son séant, et du ton le plus concentré : «Saprem....! venez-vous ici pour vous moquer de nous?» — «Oh! nei, repartit tranquillement notre Bernois, mais mon cheval foudra chamais porter deux sacs; chamais ce être son coutume.» — «Mais savez-vous,» dit Georges, en se dressant tout debout sur son lit, «savez-vous que nous ne sommes pas des conscrits?» — Rien ne pouvait troubler le flegme à la fois niais et malicieux de son interlocuteur : toujours prêt à s'en aller, il revenait toujours avec la même objection. Démosthène ne l'aurait pas convaincu: il avait deux chevaux, nous n'en voulions qu'un, l'affaire ne pouvait pas s'arranger. De sa tribune, mon défenseur était bravement descendu sur le plancher, dans ce costume simple et pittoresque, qu'affectionnait, dit-on, M. de Talleyrand pour écrire ses notes diplomatiques. Tout fut inutile; nous étions battus par la tenacité stupide de notre adversaire. Alors, par une tactique admirable, abandonnant tout-à-coup le côté mesquin de la question, George voulut au moins remporter les honneurs de la guerre, à défaut des avantages matériels. — Le Bernois parlait toujours du Sousten. Son cheval, il en était sûr, ne se serait point refusé à porter nos sacs par ce passage. — «Allez, s'écria mon compagnon d'une voix tonnante, et sûr

cette fois-ci de fermer la bouche au Bernois opiniâtre; allez, nous connaissons le Sousten, et la Fourka, et les Alpes mieux que vous. Sachez que nous sommes allés à la Strahleck, et avec Jacob encore, un brave homme, celui-là, qui ne manquait pas à sa parole, et qui ne chicanait pas pour un sac, ni lui, ni son cheval. Allez! Quand vous aurez été à la Strahlek, vous viendrez nous le dire!....»

Cette fois le guide ne répondit rien, et s'en alla décidément. C'est alors que je vis clairement l'effet que les grandes choses produisent sur les hommes, et je me promis de ne pas rentrer au logis sans avoir fait aussi mon ascension.

Ainsi désarçonnés, nous partîmes gaîment le lendemain. Un paysan de Meyringen se chargea de nos deux formidables sacs, et nos jambes, jalouses de nous montrer combien nous avions eu tort de ne pas compter sur elles, se conduisirent vaillamment.

Réalp est le troisième village de la vallée; il est plus triste encore que les deux autres. J'y ai vu une seule maison passable; elle est habitée par un gras et sale capucin, qui du reste vend d'assez bon vin rouge aux passans. De quoi vivent ce capucin et ses ouailles? Que font-ils là? Ce sont des énigmes. Le troupeau a l'air hâve et misérable, le pasteur a la face large et le ventre proéminent. Les gens des montagnes et ceux d'Uri particulièrement ont mille bonnes raisons pour rester secs et maigres; cependant leurs capucins ont presque tous une tendance à l'obésité.

Après Réalp, le sentier tourne à droite, puis à gauche jusqu'au sommet de la Fourka, en suivant toujours la Reuss, dont la source est cachée sous une masse de neige.

La désolation, l'aridité, la tristesse de ce coin du monde passent toute idée; tout est chétif, maigre, mesquin, l'ensemble et les détails. Je ne sais pas de retraite si sauvage et si déserte, qui ne soit belle en comparaison. Pourtant on y rencontre encore des insectes, des papillons, des oiseaux, et même des hommes. Ceux-ci ont pour toute habitation des espèces de huttes, appuyées sur un bloc de granit ou contre la pente de la montagne. L'intérieur y répond parfaitement à l'apparence : il y a harmonie de misère. Une chaudière est près de la porte; au fond un peu de bruyère : c'est le lit de la famille. J'ai parlé à un vieillard d'assez bonne mine, qui préparait le fromage. A côté de lui, dans l'ombre, était assise une jeune fille admirablement belle; elle semblait une statue non-seulement par la régularité de ses grands traits, mais encore par son immobilité. Elle n'a pas semblé nous voir, ni nous entendre.

Un peu plus loin nous fîmes la rencontre d'une caravane très-pittoresque. Des hommes conduisaient des chevaux chargés de fromages; chaque cheval était chargé par poids égal des deux côtés, et chaque homme marchait derrière son cheval, le conduisant par la queue, ainsi

qu'il est d'usage dans les mauvais chemins. Maîtres et chevaux sentaient le voisinage de l'Italie par l'arrangement des harnais et des costumes. Les hommes portaient le grand chapeau de feutre et la veste lombarde, les culottes courtes, des bas ou je ne sais quelle pièce d'étoffe roulée autour des jambes, puis les sandales classiques d'Uri. Leur mine, assez sauvage, s'alliait avec le reste : ils seraient beaux dans un tableau.

Notre guide nous a assuré que du haut de la Fourka on a un fort beau panorama des Alpes bernoises. Ce jour-là, de grands nuages se promenaient sur l'horison, et nous n'eûmes pas à le regretter. J'aime à retrouver par momens, à travers les nuées, ces pics dentelés, dont la base est voilée; j'aime à les suivre, à les perdre, à les deviner dans leurs groupes mobiles, j'aime à les voir poser leurs pieds gigantesques dans les gouffres de la terre et leur tête dans les orages. Le côté merveilleux de ce tableau mouvant plaît à l'imagination; elle se laisse aller volontiers à tous les caprices qu'il inspire, et l'on se trouverait bientôt dans un monde fantastique, s'il ne fallait songer à poursuivre sa route.

De la Fourka on descend au glacier du Rhône. Il est beau, ce glacier; l'aspect en est grandiose et magnifique; il tombe en cascade de glace et s'étend comme un prodigieux éventail dans le fond de l'étroite vallée; moins grand que celui de l'Aar, il paraît peut-être plus pittoresque aux yeux du simple touri ste.

Mayenvand veut dire, je crois, *côteau fleuri :* en effet, on y trouve toutes les plantes des Alpes. J'en ai rempli les feuillets de mon album comme tout voyageur doit le faire. De grâce indiquez-moi le charme de ces collections de cadavres, sans formes, sans couleurs, sans parfums. J'aurai beau dire, j'aurai beau écrire : ceci est la Mayenvand; je n'y reconnaîtrai ni mes touffes éclatantes de rhododendron, ni mes violettes, ni mes renoncules, ni surtout ces petites étoiles bleues si fines, si délicates et si charmantes!

La nature est artiste, elle aime les contrastes. Au-dessus de la Mayenvand, si animée par les marmottes, les oiseaux et les fleurs, se trouve le lac des Morts. A le voir, on devine son nom : rien ne vit sur ses bords, ni dans ses eaux; il est d'une teinte sombre et funèbre. La chronique assure que son nom a une étymologie plus lugubre encore. Des Bernois et des Valaisans se livrèrent tout auprès un terrible combat : les Valaisans battus s'enfuirent, en laissant un grand nombre des leurs sur la place, et les vainqueurs, pour simplifier les funérailles, jetèrent tous les morts dans le lac.

N'y a-t-il donc pas un lieu sur la terre qui n'ait été trempé de sang humain...?

Nous voici au Grimsel. Il y a là aussi un petit lac, mais celui-ci s'associe au dessein charitable qui a fondé l'hospice sur ses bords : il fournit d'excellentes petites truites. Sans doute des moines ont eu les premiers la pensée de fonder sur ces hauteurs un refuge pour les pélerins égarés. Maintenant il appartient au révérend père Zibach, qui en fait, on peut le dire, le plus admirable usage. Sa femme et ses enfans le secondent dans sa pieuse entreprise, sans compter un domestique fort nombreux ; mais c'est toujours lui que le voyageur aperçoit d'abord sur la porte, souriant à tous ceux qui arrivent, grands et petits, riches et pauvres.

Ceux qui connaissent l'hospitalité exquise du Grimsel, n'ont pas besoin que je leur en fasse une longue description, et je dirai à ceux qui n'y ont pas été : Allez-y, je vous prie, et ne manquez pas de faire mes complimens au révérend prieur de l'hospice.

Nos bonnes étoiles, celles sans doute que nous avions vues dans l'Unterwald, nous réservaient au Grimsel la rencontre la plus agréable et la plus inattendue. A peine nous étions entrés, que notre ami D...r arrivait. Je laisse à penser la joie....

Nous avions certainement le projet d'aller voir le glacier de l'Aar et l'hôtel des Neuchâtelois : c'était un devoir patriotique. Mais quelle différence de visiter, solitaires, un royaume désert sans guide et presque sans but, ou de le parcourir en triomphateurs avec son maître, son roi, son conquérant, au bruit des longs échos !

Nous partîmes donc le lendemain toute une caravanne, deux savans, un docteur, et moi indigne, qui représentais le public, cinq guides, un chévrier, des chèvres, des moutons : une civilisation complète, un monde en miniature.

Il ne m'est pas permis de parler du glacier : de plus habiles et de plus savans l'ont trop bien fait connaître. Mais que de fois, dans la vie des cités, je regretterai cette petite république du *Pavillon !* (c'est le nom donné par son fondateur, M. Dolfuss, au nouvel hôtel des Neuchâtelois). L'organisation en est simple, et semble réaliser une heureuse fusion des systèmes anciens et modernes. On y vit comme au temps d'Ulysse, avec la loi de Fourier et la règle de Saint-Simon. Chacun sa besogne, ses devoirs et ses droits.

Les habitans des villes ornent leurs cabinets du tomahawk indien et du manteau de peau des sauvages. Au pavillon, j'ai vu, cloués à la paroi, des sous-pieds et des gants, monumens d'une civilisation inconnue dans ces parages.

Tandis que l'infatigable monarque de ces lieux va continuer au loin ses ingénieuses observations, le docteur se couche au soleil et lit des élégies de Millevoye ; M. H. le savant, cherche de la neige rouge, qu'il ne trouve pas, peut-être parce qu'il la cherche avec des lunettes bleues ; et moi, sous prétexte d'art :

Nonchalamment couché près d'un rocher, qu'y fais-je?
Je suis l'ombre qui tourne autour des monts de neige;
La nuit tombe et le temps de son doigt redouté,
Me marque un jour de plus que je n'ai pas compté.

Oublierai-je cette soirée homérique auprès du foyer qu'alimente le genèvrier odorant? Nous causions de toutes choses comme des héros de l'Odyssée, mêlant à la science le rire insouciant, aux graves sujets, la gaîté, si rare au milieu des agitations de la plaine.

En vain je voulus dormir, je me levai avant le jour; la nuit était belle; une lumière douce et mélancolique éclairait le panorama admirable qui m'entourait. Le glacier à mes pieds semblait un large fleuve aux ondes d'argent, et les moraines paraissaient de grands îles obscures, gardées par les hautes forteresses des pics d'alentour. Peu-à-peu les teintes sombres du ciel prirent un ton violacé assez vif le long des crêtes; c'étaient les premières traces de l'aube matinale. Les rochers se colorèrent d'un ton brun vigoureux, et la neige devint plus matte et plus blanche. Puis à mesure que le ciel s'éclairait, il perdait ses teintes violettes; et lorsque le soleil atteignit les plus hautes cimes, celles-ci jaillirent tout-à-coup dans l'espace comme des crêtes de feu. Neige et granit, tout était rose, et les légères ombres des arêtes se dessinaient sur les pentes en sillons bleuâtres.

Mes compagnons vinrent saluer avec moi ce spectacle admirable. Après avoir entonné à l'aurore un *salve regina*, nous nous mîmes en route pour une excursion alpestre : il n'était pas décidé laquelle. D'abord il avait été question d'une ascension sur un pic quelconque; puis cette idée avait été abandonnée. A peine en marche elle fut reprise, sur les assurances de M. D. que celui qu'il nous indiquait n'offrait pas de dangers; et nous voilà à escalader le premier échelon de la grande échelle.

D... devait nous rejoindre plus tard; nous étions trois, plus un guide. L'un de mes compagnons, qui se souvenait de la Strahleck et craignait les crevasses, ne partait pas de bon cœur. L'autre était animé par l'espoir de trouver de la neige rouge, malgré ses lunettes bleues. — Pour moi, j'étais très-heureux. J'oubliais toute fatigue, en songeant à l'avantage de pouvoir fermer la bouche aux guides récalcitrans par ces paroles terribles : Avez-vous été au Triften-Horn, vous?

Après les excursions fabuleuses de M. Desor et les récits charmans qu'il nous en a donnés, notre ascension assurément ne peut avoir aucun intérêt. Ce n'est qu'une plaisanterie, comme il nous le disait lui-même pour nous encourager. Il m'est impossible, en effet, de dire que nous ayons rencontré de grandes difficultés; la *montée* m'a semblé longue, rapide, fatiguante parfois; voilà tout. Je me préoccupais seulement des périls de la descente, tant il est vrai que l'homme se crée des sujets d'inquiétude, lorsqu'il n'en a pas de véritables.

Le dernier col était seul assez difficile; c'était un couloir étroit et rapide, entre des rocs énormes, effrayans par leur apparence peu solide. — Ce passage eût décidément fait reculer notre aimable compagnon, sans l'espoir qu'il avait toujours de découvrir enfin cette bienheureuse neige rouge.

« Je ne m'y fie pas, disait-il; j'ai peur que ce ne soit un *faux-col.* A supposer que je parvienne jusqu'au haut, jamais je ne pourrai redescendre. »

« Eh bien! lui répondions-nous, vous vous coucherez au sommet, et ce sera un *lit-col.*» [1]

Enfin tant bien que mal, travaillant des pieds, des mains, des genoux, tantôt nous poussant, tantôt nous tirant, nous arrivâmes au but. Et quel spectacle!.....

Ma première impression, je dois l'avouer cependant, fut une impression de désappointement. Je m'attendais à voir toute la Suisse à mes pieds, des plaines, des lacs, des villes, des campagnes: je ne voyais que de la neige et des rochers. Mais à mesure que je considérais davantage cet immense panorama, j'en sentais mieux la grandeur, et j'aurais été bien fâché à la fin de découvrir par delà quelque fourmilière humaine. C'était comme un incommensurable océan gelé dans une tempête, des vagues gigantesques, immobiles. Nulle part trace de végétation et de vie. L'Eternel est grand, l'homme est petit. Il nous avait fallu quatre heures de labeur et de peines pour escalader le plus petit de ces colosses, et nous trouvions sur la neige l'empreinte des pas d'un oiseau....

Nous étions fiers pourtant! Un air plus généreux gonflait nos poitrines, et nos cœurs battaient plus vite. Mais comme il arrive d'ordinaire dans ces momens où l'homme se croit décidément d'une nature tout-à-fait divine, la faim se hâte de venir le tirer par le pan de l'habit, pour le rappeler à son infirmité native: aussi nous nous aperçûmes bientôt que nous n'étions que de simples mortels.

Notre appétit est le seul thermomètre que nous ayons consulté pour

[1] Voltaire a dit :

Le calembourg, enfant gâté
Du mauvais goût et de l'oisiveté....

On pourrait ajouter : et de la lassitude. Nos lecteurs voudront bien faire grâce comme nous à ceux-ci, eu égard au lieu, aux circonstances et au sans-gêne du récit de notre voyageur. Dans la plaine, nous croyons nos touristes de trop bon goût pour céder à une faiblesse qu'on s'étonne de remarquer chez tant d'hommes d'esprit : à dix mille pieds au-dessus de la mer, ils ont pu croire que le mauvais exemple ne serait pas contagieux.

N. de la R.

savoir à quelle hauteur nous étions parvenus : s'il faut l'en croire, elle était prodigieuse.

Nous étions là sur un monstrueux amas de blocs granitiques, tout-à-fait détachés les uns des autres. Nous les sentions trembler sous nos pas, et notre guide n'eut pas de peine à en faire rouler sur la pente d'énormes morceaux. Ceci explique aisément la grandeur des moraines : ainsi toujours, perpétuellement, sans cesse, par une cause ou par une autre, des pierres se détachent, tombent et roulent dans les vallées. Au point où la science en est venue, je crois qu'elle peut affirmer qu'aucune, même la plus petite, ne remonte jamais. Cela ne promet-il pas à nos arrière-petits neveux une plaine générale, comme le progrès leur prépare un bonheur universel ? Plus de précipices, plus de chagrins, plus de crevasses, plus de mécomptes ! Chers petits enfants, que vous serez heureux !...

L'heure de la descente était venue. Nous n'avançâmes d'abord qu'avec les plus grandes précautions, mais bientôt je vis que mes craintes étaient chimériques, et que partout on dégringole plus aisément qu'on ne monte. C'est sur les pentes de neige surtout que la descente est facile : il n'y a qu'à s'asseoir, en un clin d'œil on se trouve au bas. Les guides se laissent glisser debout ; c'est plus économique.

Tout allait donc au mieux ; j'en étais presque fâché ; je n'avais tremblé ni pour mes amis ni pour moi, je n'avais frissonné de crainte nulle part. Il semblait que les Alpes avaient voulu ménager mon inexpérience : c'était humiliant. Mais il ne faut désespérer de rien, car tout-à-coup je me trouvai, sans m'en douter, au bord d'un rocher immense, droit comme un mur. En m'avançant un peu, je voyais sa base se perdre sous le glacier.

— « Tiens ! voilà Melchior qui s'est trompé de chemin : il faut remonter. » — Melchior ne m'entend pas, il continue. — Nous le suivons. Pour cette fois nous étions dans les Alpes ; le moindre faux pas nous conduisait droit dans les profondeurs de l'abîme. Je regrettais un peu mes vœux imprudens ; mais dès que j'eus mis le pied sur le glacier, je repris toute mon assurance, et je mesurai d'un regard ferme cet effrayant rocher. Un chamois, disions-nous, un chamois n'oserait certainement pas suivre le chemin que nous venons de faire ! Un chamois c'est possible, mais un regard sur notre guide Melchior apaisa bientôt cette petite bourrasque d'amour-propre. Il nous avait conduits soutenus, protégés. Sans son secours il est douteux que nous fussions arrivés sans désastre ; et à peine nous avait-il déposés sains et saufs sur le glacier, qu'en un instant il était remonté jusqu'au haut du rocher, pour prêter son aide à M. H. qui était demeuré en arrière.

Certainement Melchior avait alors sur nous une incontestable supériorité. J'ai admiré pendant toute la course son adresse, sa vigueur, son intelligence, en même temps que son dévouement et sa modestie.

Sans avoir l'air de s'en douter le moins du monde, il possède plus de courage, de coup-d'œil et de sang-froid qu'il n'en faut souvent pour s'immortaliser sur le champ de bataille. Sans doute, il est né dans ces montagnes, il en a l'habitude, il les connaît, il les aime; mais notre vaine science, notre valeur intellectuelle dont nous nous targuons, n'est-ce pas aussi l'habitude et l'éducation qui nous les ont données? Et tout cela nous servirait moins sans doute dans un danger pressant que le bras de Melchior et son inébranlable cœur. — De tels hommes assurément sont rares partout, et partout ils honorent une nation.

Décidés à aller coucher au Grimsel, malgré la fatigue de la journée, nous avons dit adieu au Pavillon et à son maître hospitalier, non sans regrets et sans désirer vivement de nous y retrouver tous quelque jour.

Descendre du Grimsel à Meyringen, le sac sur le dos, est un exercice gymnastique excellent contre les affections de cœur et les émotions trop vives. Je le recommande aux esprits romanesques et aux imaginations exaltées. Toutefois il est nécessaire de fixer son but d'avance et d'y marcher résolument. Le cours de l'Aar est si pittoresque, si varié dans sa marche audacieuse et bruyante qu'à chaque pas un point de vue nouveau, un détail piquant invite au repos et à la rêverie. Et la cure que je recommande risque alors d'être bien compromise.

Tout le monde connaît la Handeck, cette chute de l'Aar remarquable entre toutes, dans cette patrie des cascades. Un affluent arrive avec elle au même gouffre; tous deux y courent avec furie : on dirait de nobles coursiers qui prennent leur élan pour un saut prodigieux. C'est un bruit, un fracas, une rage, que rien ne peut dépeindre. Il semble que les eaux vont se perdre dans les abîmes de la terre, ou qu'elles veulent remonter vers les cieux en poudre et en vapeur; et, chose étrange, dans cette vapeur, on retrouve distinctes les deux nuances, des eaux verdâtres et troublées de l'Aar, des eaux pures et neigeuses de son affluent de la Handeck.

Du Grimsel à Meyringen, c'est une suite de vallons tous pittoresques, tous admirables, d'abord rocailleux, nus, dépouillés, puis couverts successivement de sapins, de hêtres, de chênes, de noyers et de fruits. C'est une progression rapide et charmante, une gamme merveilleuse des productions de la nature, depuis les glaces de l'Aar, aux riches vergers d'Im-ground.

Quel est le touriste impertinent qui ose se dispenser de porter sa carte au Reichenbach? Hélas! c'est nous, irrévérencieux que nous sommes. Combien j'ai apprécié par contre la petite rosse et la mauvaise voiture qui nous ont conduits à Brientz! Jamais chevaux anglais, jamais landau moelleux n'ont fait tant de plaisir. Les cahots me semblaient doux; la nature me paraissait embellie. Tout à l'heure, je ne cherchais

des merveilles que pour avoir le droit de me reposer en les admirant ; maintenant tout avait repris de l'intérêt à mes yeux, et ma jolie cascade d'Olschibach me parut plus charmante encore que lorsque je l'admirais sept jours auparavant en montant le Brunig.

A Brienz nous avons repris le chemin déjà parcouru ; il est doux de repasser ainsi sur ses propres traces et d'en renouveler l'empreinte. Si la vie est un voyage comme on l'a dit si souvent, que ne peut-on de même vers sa fin, retrouver avant de s'éloigner pour toujours et les choses et les personnes qui les premières ont pris place dans le souvenir !

Ces dernières journées ont eu leur charme, et même leurs événements ; mais ceux-ci ne nous intéressaient plus. Nous étions, mon camarade et moi, tout pleins des impressions de cette course heureuse ; le ciel nous avait souri ; notre ame débordait ; et avant de rentrer dans les soucis de la vie que nous avions si bien oubliés, je ne sais quel sentiment commun de reconnaissance ou d'effroi fit échapper de nos cœurs tous les douloureux secrets que nous y croyions ensevelis pour toujours. Heures délicieuses où la douleur a des charmes, où l'amitié ranime l'espérance, où l'on se reprend à croire à un facile avenir !

Tel fut mon premier voyage alpestre. Si Dieu me prête vie, j'en ferai d'autres, j'espère, ne fût-ce que pour mieux me convaincre que rien ne vaut après tout la tranquillité d'une vie paisible et la monotonie des studieuses habitudes. La vraie philosophie des voyages, c'est la fable des deux pigeons.

Neuchâtel, août 1845. EMILE DESLOGES.

POÉSIE.

ALBISBRUNN [1].

Fontaines de l'Albis, ruisseaux au frais murmure,
Dont le flot blanchissant sillonne les forêts,
Bois, qui jetez sur eux vos voiles de verdure,
Gazons si veloutés, qu'une lumière pure
A travers le feuillage émaille de ses traits,
Irai-je, m'enfonçant dans vos doux sanctuaires,
Redire à mes amis vos charmes solitaires ?

[1] Etablissement hydrothérapeutique, fondé et dirigé par le Dr W. Brunner, au revers de l'Albis, près du village de Hausen, canton de Zurich. Des eaux abondantes et fraiches, déjà vantées par d'anciennes chroniques, une contrée agreste et riante, riche en promenades variées, une nature empreinte de ce caractère général de douceur propre au bassin du lac de Zug, vers lequel le terrain s'abaisse par degrés, tels sont les avantages qui devaient fixer dans ce lieu un établissement du genre de celui dont il est ici question. De tous les points où l'œil domine la contrée, la vue est non moins intéressante qu'étendue ; elle devient magnifique, à mesure que l'on gagne la crête de l'Albis. En face du bâtiment des bains, s'élèvent au-delà du lac de Zug le Rigi et le Pilate, entre lesquels se développe, sur une ligne fuyante et dans une perspective admirable, le massif des glaciers de l'Oberland bernois,

Ou bien, quand du soleil point le premier rayon,
Le front demi-couvert par l'ombre du portique,
Redirai-je des monts le cercle fantastique,
Dont les sommets brisés montent à l'horizon?
O Pilate, ô Rigi, pyramides sublimes,
Qu'il sied à vos contours ce jour bleu du matin!
Et dans ce ciel profond qui fuit entre vos cimes,
Sur ces pics dont l'argent perce l'azur lointain,
Que j'aime à prolonger mon regard incertain!

Ou dirai-je du soir les teintes flamboyantes?
Comment, sur ces côteaux au couchant projetés,
L'or, le pourpre et l'orange, en lignes ondoyantes,
Retiennent du soleil les mourantes clartés?
Comment des vieux poiriers la ramée éclaircie
Laisse entre les troncs noirs passage à ces lueurs?
Comment sur la pelouse avec l'ombre épaissie
Alternent en longs jets leurs magiques couleurs?

depuis le Finsteraarhorn à la Jungfrau. Les Alpes d'Unterwald, d'Uri, de Glaris, dépassent et couronnent à l'orient les montagnes de Zug et de Schwytz, entre lesquelles l'œil devine, sans les voir, le lac d'Egeri et le défilé de Morgarten. A l'occident, les collines du Freyamt argovien forment un large horizon, particulièrement favorable aux effets du coucher du soleil. De l'autre côté de l'Albis, entre cette montagne et le lac de Zurich, s'étend la vallée sauvage de la Sihl, dans les solitudes de laquelle Gessner a composé ses idylles. A vingt minutes de Hausen, un granit dressé au bord de la route marque la place où Zwingle périt, au combat de Cappel, le 11 octobre 1531; une inscription conserve ses dernières paroles : « Ils peuvent tuer le corps, mais ils ne sauraient tuer l'âme. » Un peu plus loin s'élève, au milieu d'un groupe de bâtiments sans apparence, dans lesquels doivent se trouver comme ensevelis quelques vestiges d'une abbaye de l'ordre de Citeaux, la vieille église de Cappel, remarquable par le style grandiose, élégant et pur, de son architecture gothique, et par les monuments historiques qu'elle renferme, ayant servi de lieu de sépulture à l'ancienne noblesse de la contrée.

Les vers que nous insérons aujourd'hui dans notre recueil, ont été écrits par l'auteur dans l'album de l'établissement d'Albisbrunn. Ils sont l'expression vraie des sentiments qu'il a emportés de cet établissement, et en particulier de l'estime et de l'affection qu'il a conçues pour le Dr Brunner, que son caractère élevé, son amour de l'humanité et de la science, son zèle non moins prudent qu'éclairé, rendent cher à tous ceux qui ont habité sa maison.

Au nord, derrière nous, dans ces vallons sauvages
Que la Sihl écumeuse arrose de ses eaux,
De ta muse, ô Gessner, les suaves images,
Fantômes vaporeux, glissent sous les ombrages,
Et mêlent leurs soupirs à la voix des échos.
Dans ces sombres forêts les créa ton génie :
Mais sans doute nos champs t'ont vu plus d'une fois
Chercher, pour t'inspirer, leur plus douce harmonie.
Hélas, d'un temps plus fier la verve rajeunie
Aujourd'hui de l'idylle étoufferait la voix.
Mais qu'aux jeux des bergers, mais qu'au repos des bois
Notre âge fatigué se reprenne à sourire,
Oh! viens, erre à ton aise, et jouis, et soupire,
Poète aimable et tendre : en vain tu chercherais
Plus de paix au hameau, dans son luxe modeste
La chaumière à l'écart plus pure et plus agreste,
Ou des vergers plus doux, ou des sentiers plus frais.

Mais vers d'autres aspects se pressent mes pensées.
Egeri, Morgarten! mon œil de toutes parts
Assiége les hauteurs sur vos bords entassées,
Mais votre sanctuaire échappe à mes regards.
Et pourtant il est là. Comme un reflet de gloire
Qu'à travers cinq cents ans jette encore la victoire,
Comme un trait lumineux dans la brume des temps,
Planent dans votre ciel vos souvenirs géants.

Et plus près, c'est Cappel. Veuf de son monastère,
Le vieux temple, debout, de toute sa hauteur
Domine les débris des grandeurs de la terre,
Comme un penser du ciel, grave et consolateur.
De nobles chevaliers plus d'une race éteinte
A peuplé les tombeaux qu'enferme son enceinte :
Les siècles par dessus ont passé leur niveau.

Qui mieux que toi, Cappel, au jour où ta muraille
Roulait en mugissant l'écho de la bataille,
Vit le choc d'un vieux monde et d'un monde nouveau ?
Zwingle ici sous le fer exhala sa grande âme.
Ah! quand la nuit s'étend sur le marais désert,
Quand la brume y blanchit en ondoyante trame,
Quand du pâle phosphore y voltige la flamme,
Quel est, où court ce rêve où mon regard se perd?
Des guerriers immolés ne vois-je pas les ombres?
Mon âme les poursuit dans ces espaces sombres,
Le passé, le présent s'agitent confondus,
Mes esprits à leur choc se mêlent éperdus...

Les voilà, les objets, ou tendres ou sublimes,
Qu'en chantant vos beautés je dirai tour-à-tour,
Fontaines de l'Albis! mais pour vous mon amour
Garde encor sur mon luth des échos plus intimes.

A toi, dont l'art savant et fertile en bienfaits,
Aux langueurs des cités opposant la nature,
Fait à guérir nos maux servir cette onde pure,
Et d'un pouvoir ami variant les effets,
Sur nos membres tantôt sait répandre avec elle
L'invisible élément d'une vigueur nouvelle,
Tantôt dans nos cerveaux que le travail flétrit
Fait renaître le calme et réveille l'esprit,
A toi, qui dans ces lieux créas pour la souffrance
L'asile doux et sûr d'un toit hospitalier,
Et qui, d'une main pure accueillant l'opulence,
De l'autre à l'indigent qui se voit convier,
Ouvres compatissant l'accès à l'espérance,
A toi mon juste hommage, à toi, cœur généreux!
Poursuis ton œuvre en paix, poursuis, et sois heureux!

Et vous, qu'à sa recherche une santé ravie
Avec moi pour un temps a conduits dans ces lieux,
Mes compagnons d'un jour aux sentiers de la vie,
Un mot à vous aussi de regrets et d'adieux!
Pour plusieurs d'entre nous peut-être sur la terre
N'est-il plus de rencontre en un même chemin,
Peut-être, legs suprême au départ solitaire,
Dira-t-il : pour toujours! ce salut que demain
Au détour de la route aura jeté la main.
Mais plus d'un souvenir à la teinte rosée
Viendra charmer longtemps un loisir fugitif,
Plus d'une émotion dans le cœur déposée
Jusque dans notre hiver fera sous sa rosée
Naître encore une fleur, mûrir un fruit tardif.
Car pour l'âme elle-même il est dans ces demeures
Parfois une entrevue, où jaillit la clarté
D'une flamme divine, où dans de courtes heures
S'établit un lien qu'attend l'éternité.
Sainte communion des misères humaines,
Sur toi, le front baissé, je recueille mes sens.
Séjour aimable et grave, où, confondant leurs peines,
Nos âmes à l'espoir s'ouvrirent plus sereines,
Je te bénis! à toi mon cœur et mes accents!

C.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

DÉCEMBRE.

— « Eh bien! comment trouvez-vous Paris? » disais-je à l'un de nos compatriotes qui y venait pour la première fois. C'est un homme d'âge mûr et d'expérience, d'esprit concentré, mais encore jeune et naïf, et très-amoureux de nos Alpes, dont il a parcouru les plus belles vallées et escaladé bien des cimes; mais il a aussi vu le monde et habité l'Italie. — « A mon arrivée, et passé le premier moment, où l'on ne peut être qu'étourdi par le tourbillon, qu'assourdi par le bruit, mon impression dominante, répondit-il à ma question banale, fut celle de quelque chose de vaste, de grand.... et de sec. » Il hésitait et cherchait des développemens, des explications; mais ces derniers mots, qui lui avaient échappé comme sans y songer, me parurent si bien rendre le fond de sa pensée et ce qu'il voulait peindre, que je m'empressai de les saisir au passage : c'était là, en effet, l'expression spontanée et de *primsaut* comme la voulait Montaigne. Je l'arrêtai donc et le dissuadai d'en chercher une meilleure. Cela ne nous empêcha point de faire après cela nos petits commentaires; mais, à travers toutes les variations, nous étions incessamment ramenés à ce thème, et nous ne trouvâmes rien de mieux que de répéter en chœur ces deux mots, lorsqu'après un assez long séjour dans la capitale de la civilisation moderne, mon compatriote me dit adieu pour regagner nos chères montagnes. *Grand et sec :* au physique et au moral, n'est-ce pas là Paris en effet? grandeur, largeur, variété, expansion, étendue; mais pourtant, sauf quelques rares oasis, toujours des pierres, toujours des maisons : à voir Paris du haut des tours qui le dominent, on dirait un de ces éboulis de

rochers comme on en voit dans nos Alpes, mais qui, là, ne sont qu'une tache grisâtre au milieu des plus frais gazons. Dans les esprits, même caractère : grandeur d'activité, diversité prodigieuse, universalité, réunion de forces intellectuelles plus complète qu'en aucun lieu du monde, vivacité lumineuse, pointe brillante, éclat sonore, mais dur, et tourbillon incessant, fièvre dévorante, sécheresse surtout, sécheresse sans fond, impitoyable aridité du cœur; enfin, pour couronner la comparaison, toutes les fantasmagories, toutes les illusions, tous les mirages, tous les sables croulans du désert.

De cette sécheresse brûlante, parfois il s'élève des vents de feu qui parcourent et secouent le monde. C'était le cas hier, le sera-ce demain, se prépare-t-il quelque chose de pareil aujourd'hui? A l'étranger, en Angleterre, en Suisse, en Allemagne, les uns le craignent, les autres l'espèrent, tous en sont généralement persuadés. On ne doute pas qu'à la mort du roi tout ne soit de nouveau bouleversé, et d'une manière bien autrement profonde qu'il y a quinze ans. Mil-huit-cent-trente n'a été qu'un premier et léger effort du torrent, la dynastie de juillet, qu'une digue momentanée, bientôt impuissante; Louis-Philippe, conducteur habile et froid, n'aurait fait ainsi que retenir un instant le char suspendu sur l'abîme, où, après lui, il ne peut manquer de se précipiter. Dans le voyage que M. Thiers a fait en Angleterre, lord Aberdeen lui parla de la situation de la France en ce sens; M. Thiers combattit vivement cette opinion pendant une conversation de deux heures, et de manière à laisser quelque impression dans l'esprit du ministre anglais. M. Thiers, dira-t-on, n'est pas suspect, il est de l'opposition : oui, mais de l'opposition qui en veut au ministère, et non à la dynastie, qui par conséquent, loin de menacer celle-ci, est intéressée à son existence, car elle serait emportée par l'orage avec elle, dans le cas d'une nouvelle révolution. Or, une nouvelle révolution, une révolution véritable, est-elle de long-temps possible en France? Voilà la question. M. Thiers, dont l'opinion comme historien et comme homme d'état, doit assurément compter pour beaucoup, ne le pense pas; il est d'accord en cela, il faut le reconnaître, avec la plupart de ceux qui, aux premiers rangs de la presse et du pouvoir, semblent être le mieux à même de bien connaître la France. Mais ne pourrait-on pas leur répondre qu'ils sont tous un peu trop juges et parties pour bien voir? Quoi qu'il en soit, ils fondent leur sécurité sur les considérations suivantes :

D'abord, disent-ils, ce pays est bien profondément blasé en fait de révolutions : il en a tant vu et tant fait depuis cinquante ans, et il a dû tant décompter avec elles, qu'il n'y a plus foi. Il a surtout une extrême peur de la guerre, et une révolution ne manquerait pas de soulever de nouveau l'Europe contre la France; or, la France, si florissante à l'extérieur, est toujours, au fond, très-lasse et très-épuisée, et hors d'état de recommencer ses gigantesques efforts. Lord Wellington

le déclarait assez brutalement il n'y a pas long-temps, lorsqu'il disait : « Que la France y prenne garde! si elle voulait de nouveau remuer, elle serait à l'instant écrasée : » paroles qui, transmises à Paris, ne produisirent pas dans les hautes régions politiques une médiocre sensation. Ensuite, ajoute-t-on, le roi est vieux sans doute et peut très-naturellement mourir d'un jour à l'autre; mais il jouit aussi d'une santé parfaite; le seul signe de décadence que les observateurs aient cru remarquer en lui, c'est qu'il se préoccupe davantage des détails, qu'il voit moins l'ensemble; mais son esprit n'en reste pas moins très-ferme; il apporte toujours le même soin à se conserver et à régner, et, s'il peut mourir demain, il peut aussi vivre encore dix ou douze ans; après tant de précautions, il peut même très-bien se faire qu'on n'ait pas de régence. Puis, le système dont Louis-Philippe tient la clé, est habilement calculé pour esquiver les révolutions; car le pouvoir est, d'un côté, bien décidé à ne pas sortir de la charte, à éviter toute témérité, toute hardiesse, de l'autre, bien décidé aussi, et habitué déjà par mainte lutte, à ne pas ménager les factions. Enfin, l'armée dont on s'occupe avec sollicitude; les fortifications de Paris que le sentiment national et qu'une fraction du parti révolutionnaire lui-même ont adoptées comme garantie contre l'étranger, sont un dernier gage, un gage sans réplique d'ordre et de sécurité.

L'opinion que nous avons signalée est basée, on le voit, sur des faits et des raisons pratiques. Mais ces raisons et ces faits pénètrent-ils le fond de la situation, ou s'arrêtent-ils à la surface? est-ce le peuple, ou seulement une certaine classe, celle dont les intérêts matériels seraient compromis par une crise, qui est si peu en goût de révolution? les masses ont-elles reçu une autre impression des révolutions passées que la curiosité d'en voir de pareilles, de faire la leur à leur tour? en France, comme ailleurs, les ouvriers, les prolétaires, n'éprouvent-ils pas un profond malaise, un désir véhément de voir changer leur sort? n'y sont-ils pas hostiles à la grande industrie, et les paysans, à ce qui reste de la grande propriété? l'ambition ne s'éveillera-t-elle pas avec la fortune dans le cœur des industriels enrichis, et ne pourraient-ils pas s'aveugler sur le sort qu'ils feraient à celle-ci en voulant satisfaire l'autre? Puis, la mort du roi, quelles qu'en soient les conséquences, sera toujours, on l'avoue, un moment difficile à passer. Le duc de Nemours est impopulaire; il déplaît, il a de la froideur, de la morgue, ou on lui en a fait du moins la réputation. Lequel sera le plus embarrassant, d'un roi mineur avec un prince impopulaire pour régent, ou d'un jeune roi majeur qui sera en âge, mais non pas en état de gouverner? Sans doute on est bien averti de se tenir sur ses gardes, et c'est peut-être la meilleure raison pour ne rien craindre; sans doute on a prévu toutes les éventualités, toutes les précautions sont bien prises, on y a maintes fois songé : mais que de fois aussi les meilleures combinaisons échouent, ou deviennent inutiles, tant la

situation s'est subitement transformée! Il y a toujours mille manières d'être pris au dépourvu. On n'oublie rien dans le présent, mais on ne sait pas l'avenir. La Providence cessera-t-elle jamais de se plaire à confondre la raison humaine, à commencer par les causes les plus petites et les plus imprévues les plus grands effets? Et *l'esprit de vertige et d'erreur*..., cet esprit qui a toujours le principal rôle dans de tels momens! la Restauration avait aussi une belle armée : elle n'a pas su la réunir, ou elle l'a vu se tourner contre elle. Elle avait entrepris la conquête d'Alger pour faire passer les ordonnances à la faveur d'une action d'éclat qui flatterait le sentiment national : cette action d'éclat, elle l'a eue, mais elle s'est trop pressée, elle n'a pas su la faire arriver à point et en profiter, comme elle l'avait pourtant calculé. Enfin, les forts, en tirant sur Paris insurgé, en portant la destruction, l'incendie sur ces somptueux édifices, sur ces magasins dorés comme des palais et où tant de richesses sont accumulées, qui menaceront-ils? qui effrayeront-ils en définitive? quelles seront les véritables victimes? la classe aisée, qu'ils sont destinés à protéger, ou cette immense multitude qui n'a rien?

On dit en outre : Ce n'est pas la France, c'est bien plutôt l'Allemagne qui est en voie de révolution. L'Allemagne ne sait pas encore ce qu'il en coûte à ce jeu; elle en veut faire l'apprentissage, elle est jeune, enthousiaste, elle le fera; là, le mouvement est profond, il est dans les masses, il s'en prend à une question immense, électrique, la question religieuse, intimement liée à l'histoire et à la pensée allemandes : l'Allemagne est notre soupape de sûreté. Il est très vrai que la France n'a guère fait ses révolutions en même temps que ses voisins; contrairement à ce qu'on pourrait présumer de la vivacité française, elle fait plutôt ses révolutions après celles des autres, mais pour les compléter, les résumer, parce qu'il est éminemment dans le génie français de perfectionner, d'achever, et qu'à lui appartient de dire le dernier mot. Après les révolutions politiques, des révolutions plus profondes, religieuses, sociales : l'Allemagne semble vouloir les essayer la première; la France les terminera peut-être un jour, mais ce jour ne saurait être encore là. Le génie français est tourné maintenant vers la sphère matérielle; il y fera des prodiges, il s'en emparera subitement, ce génie si léger qui semble tourner à tous vents, mais dont la légèreté même seconde l'ardeur et que rien n'arrête, une fois lancé, dans la direction qu'il a prise : la France en est maintenant à son grand siècle industriel, et elle ne quittera pas ce champ nouveau qu'elle ne l'ait épuisé. Soit : la France n'aura pas la révolution chez elle, mais elle l'aura en Europe, ce qui revient à-peu-près au même, car partout en Europe elle est aussi chez elle, et si la lutte des idées devient sérieuse en Allemagne ou ailleurs, elle sera bien forcée d'y prendre part, quand même la vanité nationale se calmerait et s'oublierait assez pour désirer qu'il en fût

52

autrement. Les règnes de François I, de Louis XIV et de Napoléon, qui mirent la France aux prises avec l'Europe entière, valent bien une révolution. La conquête, toujours plus hasardeuse, de l'Algérie qui dégarnit la France à l'intérieur de cent douze mille hommes, éparpillés à la poursuite de quelques tribus arabes; puis, les chances de guerre entre l'Angleterre et l'Amérique au sujet de l'Orégon, guerre où les neutres même seront si fort intéressés, voilà déjà qui suffit, à l'heure qu'il est, pour tenir la France en éveil, et la lancer peut-être demain dans les complications les plus graves et les plus redoutées.

Enfin, voici le dernier et le plus fort argument de ceux qui ne croient point que la France soit menacée d'une révolution nouvelle. Il n'y a pas de convictions, disent-ils, pas de foi aux idées, pas d'enthousiasme; on n'en trouve pas même chez les jeunes gens, ou plutôt, il y en a moins chez eux qu'il n'en reste chez ceux qui ont pris part à la révolution précédente: — «Vous êtes plus corrompus que nous! disait cruement un de ces derniers à ces jeunes gens si dégagés et si froids: oui, vous êtes plus revenus de tout, plus désabusés; nous, nous croyons encore à quelque chose; malgré la modération que nous ont apportée l'âge et l'expérience, nous n'avons pas renié toutes les idées de notre jeunesse; nous avons un reste de foi politique; vous, vous n'en avez pas, vous n'en avez jamais eu.» — «C'est que c'est vrai! ajoutait, en racontant ce propos, celui qui l'avait tenu. Le seul souci de la génération présente est d'arriver, n'importe comment : entrer, par une porte ou par une autre, c'est tout ce qu'il lui faut.» Cette observation, que nous avons déjà signalée dans notre *Chronique* [1], nous l'avons entendu faire à des hommes de caractère, de position et d'opinion diverses; le fait paraît donc certain : mais est-il bien compris, et la conséquence qu'on en tire en faveur de l'ordre et de la stabilité, est-elle juste? La seule logique en peut faire douter, comme d'un raisonnement dont la conclusion dépasse les prémisses, l'observation pratique également, et nous avons aussi entendu d'autres personnes, peut-être plus rapprochées de la jeunesse et de la foule, en douter en effet. Oui, disent-elles, la jeunesse est ainsi froide et calculatrice; c'est vrai : le siècle est si réel, si pratique, que chacun songe de bonne heure à faire son chemin. La France est devenue sérieuse, au moins dans le sens matériel du mot, mais c'est déjà un grand changement. Elle a bien perdu de sa gaîté, de sa légèreté, de son insouciant abandon d'autrefois; elle n'en est pas plus sage peut-être, mais elle en paraît moins folle, et, le cas échéant, il lui faudra bien soutenir ce nouveau rôle, cet air de gravité et de réflexion. Ce n'est pas ici l'histoire de ce vieux gastronome qui prétendait que les truites étaient bien meilleures de son temps, qui les accusait d'avoir dégénéré, au lieu de s'en prendre à son estomac: non; les jeunes gens sont réelle-

[1] Voir les livraisons de septembre et d'octobre, page 562 et 633 de ce volume.

ment moins jeunes que ne l'ont été leurs devanciers; ils sont moins gais, moins aimables, peut-être moins aimés, moins amoureux et même, on l'assure, moins passionnés, moins avides de plaisir; ce qu'ils cherchent avant tout, ce n'est plus l'amusement, c'est une position. Mais est-ce là, au fond, quelque chose de si rassurant? indifférence sur les moyens, vouloir tenace, ambition, sécheresse, âpreté, dureté précoces, où cela ne peut-il pas mener un jour? Et puis on se trompe si l'on croit qu'il n'y ait réellement chez la jeunesse aucune idée qui fermente. Elle n'a pas de foi, si l'on veut; mais pense-t-on qu'avec l'avenir encore tout entier devant elle, et dans un temps comme le nôtre, elle n'ait pas au moins quelque grande attente qui l'agite sourdement? Elle est plus désabusée que les hommes faits, mais de quoi? c'est ce qu'il faut bien voir: des idées de ces derniers et de la réalisation qu'ils leur ont donnée, parce qu'en effet ces idées n'appartiennent pas à la jeune génération, qu'elles lui sont étrangères, qu'elles lui paraissent déjà du passé, qu'elles sont mortes pour elle, qu'elles ont eu leur jour. A une nouvelle génération il faut une idée nouvelle. Celle-ci est-elle déjà née? on répondra oui ou non suivant ses croyances; mais il y a un fait, un symptôme qui prouve que cette idée au moins se prépare : c'est que l'idée précédente ne suffit plus, que la jeunesse n'y croit plus. Elle en veut donc une autre, elle l'attend, peut-être tranquillement et sans impatience; peut-être elle sent qu'elle vieillira sans l'avoir trouvée; mais que cette idée paraisse, et elle rencontrera un terrain bien profondément déblayé.

Il ne faut pas non plus, sous ce rapport, juger de la jeunesse actuelle exclusivement au point de vue littéraire, et dire: Voyez! elle ne produit rien, elle ne s'intéresse pas même, elle est stérile et indifférente. C'est qu'au fond il n'y a plus de littérature comme chose distincte et à part : il n'y a plus que des questions immenses, et d'immenses intérêts, sur lesquels la littérature dit aussi son mot, voilà tout. Et il faut qu'elle le dise, si elle veut qu'on l'écoute. Si elle se retranche en elle-même, si elle prend indignement l'art pour but, comme dans les grands siècles littéraires, sa voix risque fort de rester sans écho. Quelles sont celles de ses œuvres qui font sensation parmi la foule? les discours, les livres de politique et de circonstance, les journaux et les romans du jour, qui visent avant tout à satisfaire le goût du moment, enfin, et de plus en plus, les ouvrages qui traitent de l'état de la société, de questions sociales. Ces derniers, en France, intéressent toujours plus la jeunesse, et s'y font un large courant. C'est qu'en effet ils répondent, d'un côté, par leurs théories, à ce besoin d'idées et d'absolu qui est celui de cet âge, et, de l'autre, par leur sujet, à ce caractère plus pratique et plus sérieux qui est celui de la jeunesse aujourd'hui.

Tout cela pourra dormir des années encore, et ce ne serait pas la

première fois que la France aurait joué avec les idées, en ne croyant que les faire passer devant elle dans les airs comme un songe curieux, plein d'attrait, mais sans réalité. Puis, tout-à-coup, le songe prend un corps et s'abat sur la terre : et alors pour la France et pour le monde, au moment le plus inattendu, quel réveil !

— Rien ne peut vivre et durer, toute l'histoire le prouve, sans une certaine force propre et intime, dont l'épuisement fait en même temps celui du corps social qui la possède, quelque grandeur apparente que ce dernier puisse encore revêtir. Si, par l'absence de foi, même politique, la jeunesse française semble manquer aujourd'hui de ce don d'avenir et de vie, les conservateurs-purs en ont-ils davantage en France et ailleurs? J'entends, par conservateurs-purs, et ils forment la masse du parti, ceux dont toute la pensée est de conserver ce qui est, en l'améliorant ou non, mais sans rien de vraiment fécond qui le vivifie ou le renouvelle. Ils me paraissent alors dans la position des Romains de la décadence, qui virent se lever contre l'idée romaine, arrivée à sa fin, le Christianisme d'un côté, les Barbares de l'autre, deux nouveautés formidables, l'une pacifique, l'autre violente, mais toutes les deux également hostiles à ce vieux monde qu'elles venaient transformer. Les Romains eurent beau faire ; ils eurent beau remporter çà et là, par la guerre ou par la persécution, de dangereuses victoires : ils perdirent progressivement du terrain devant leurs deux adversaires. Quelque grand général, quelque habile ministre maintenaient l'empire un moment, mais comme pour faire mieux voir après eux qu'il n'avait pas en lui-même de quoi éviter sa chute. C'était une belle chose assurément que cet empire, car il était la société même, un monde tout entier, la civilisation de ce temps-là ; un et divers, majestueux, grandiose, il n'avait qu'un seul défaut, mais c'était celui du coursier de Roland : il était mort. Les Romains ne voulaient plus que le conserver, et se conserver avec lui : ils périrent. En arrivera-t-il autant aux conservateurs de nos jours? On ne niera pas du moins que la société moderne n'ait aussi ses Barbares qui en feraient bon marché pour parvenir à leurs fins. Quant au Christianisme, dont toutes les doctrines et toute la puissance de vie sont loin d'être réalisées, il est évident, quelque opinion que l'on ait sur ses formes et ses destinées futures, que tout le pousse à redescendre du trône dans l'arène, et qu'il est question pour lui de reconquérir, non le pouvoir, qu'il ne possède plus, mais les âmes : il le fera sûrement, en Europe ou ailleurs, si la vieille Europe le repousse et le force de changer le siége de son empire, comme on le vit, au septième siècle, s'enfuir de l'Orient, son berceau, qui n'était plus digne de lui. Ceux qui veulent renverser l'ancienne société pour en fonder une nouvelle, font appel à quelques-unes de ses idées, et cherchent à s'en étayer; sans lui

assurément, comme les Barbares de l'Empire romain, ils ne pourront vivre; mais leur appel ressemble toujours beaucoup à un défi. D'un autre côté, les conservateurs ne veulent guère du Christianisme que comme en voulut Constantin, et nous sommes ainsi ramenés à notre dire: Ils veulent conserver, mais quoi? ce qui n'a plus vie; et avec quoi! avec l'état de choses que précisément ils craignent de voir tomber en ruine. Contradiction, impossibilité qui ne se développera sans doute qu'à la longue, mais qui existe cependant et qui finira par porter ses fruits.

En France surtout, l'absence de convictions et de doctrines propres dans le parti conservateur, se montre journellement de la manière la plus flagrante, on pourrait dire: la plus cynique si, évidemment, ce n'était pas là une chose devenue toute naturelle, et dont personne n'est plus surpris. Voyez, par exemple, les organes les plus accrédités ou les plus prononcés de ce parti. Ils ont sans doute une ligne politique, comme on dit, ligne déjà passablement sinueuse, mais hors de là, hors de ce qui regarde le gouvernement même et l'administration, point de croyances, point de principes arrêtés, point d'unité, point d'ensemble de doctrine: la plus complète anarchie. Au premier étage du journal, on vous prêche d'une voix grave le respect des lois, de la morale et de l'ordre établi; au rez-de-chaussée, dans le feuilleton, où se porte la foule, mille voix légères vous content agréablement toutes sortes d'aventures scandaleuses et de crimes, excitent les passions à l'envi, évoquent mille chimères, dangereuses ou folles, et se jouent du bien et du mal avec une parfaite dextérité. N'est-ce pas dans les *Débats* qu'ont paru les *Mystères de Paris*, où, à côté de pages dramatiques d'un incontestable talent, il y en a de hideuses qui révoltent le goût, les mœurs, et d'autres qui attaquent l'ordre social que cette feuille défend. Un républicain nous assurait aussi avoir trouvé, il y a quelques années, dans ce même journal, un article sur Robespierre qu'il avait pu lire avec édification. L'*Epoque*, dont nous avons mentionné l'apparition, ne paraît pas destinée à avoir un essor en proportion de l'énorme envergure de ses ailes; mais pourtant elle a fait des efforts inouis pour s'enlever de terre et prendre son vol, et elle se donne pour une feuille éminemment conservatrice. Eh bien! par quoi a-t-elle débuté dans son feuilleton? par *le Péché de Monsieur Antoine*, romand de George Sand, l'un des meilleurs, dit-on, de son nouveau genre, mais où l'on lit, dès les premiers chapitres, l'éloge le plus franc peut-être, et assurément le mieux écrit du communisme. Jugez-en; voici le morceau en entier; nous y laissons la description du lieu de la scène; elle ajoute à l'effet; c'est, en quelques coups de pinceau, un de ces tableaux magiques, d'une pureté lumineuse et d'une couleur éthérée, qui sont dans la meilleure manière de l'auteur des *Lettres d'un Voyageur*.

« Emile resta seul avec son hôte dans la solitude de ce grand parc. Le marquis lui prit le bras et l'emmena s'asseoir sur les rochers, au-dessus du châlet, dans une situation admirable. Le soleil, en s'abaissant sur l'horizon, projetait les grandes ombres des peupliers, comme un rideau coupé de chaudes clartés, d'un travers à l'autre des collines. Les horizons violets montaient dans un ciel nuancé comme l'opale, au-dessus d'un océan de sombre verdure, et les bruits du travail dans la campagne, en s'affaiblissant peu à peu, laissaient entendre plus distinctement la voix des torrens et le chant plaintif des tourterelles. C'était une magnifique soirée, et le jeune Cardonnet, reportant ses yeux et sa pensée sur les collines lointaines de Chateaubrun, tomba dans une douce rêverie.

» Il croyait pouvoir se permettre ce repos de l'âme, avant d'entreprendre de nouvelles attaques, lorsque, tout à coup, son adversaire fit une sortie imprévue en rompant le premier le silence :

« Monsieur Cardonnet, dit-il, si ce n'est pas par forme de politesse ou de plaisanterie que vous m'avez dit avoir une espèce de sympathie pour moi, en dépit de l'ennui que je vous cause d'ailleurs, en voici la cause : c'est que nous professons les mêmes principes, c'est que nous sommes tous les deux communistes.

— » Serait-il vrai ? s'écria Emile étourdi de cette déclaration et croyant rêver. J'ai pensé tantôt que c'était vous qui me répondiez précisément par forme de politesse ou de plaisanterie ; mais aurais-je donc réellement le bonheur de trouver chez vous la sanction de mes désirs et de mes rêves ?

— » Qu'y a-t-il donc là d'étonnant ? reprit le marquis avec calme. La vérité ne peut-elle se révéler dans la solitude aussi bien que dans le tumulte, et n'ai-je pas assez vécu pour arriver à distinguer le bien du mal, le vrai du faux ? Vous me prenez pour un homme très positif et très froid. Il est possible que je sois ainsi ; à mon âge on est trop las de soi-même pour aimer à s'examiner ; mais, en dehors de notre personnalité, il y a des réalités générales qui sont assez dignes d'intérêt pour nous distraire de nos ennuis. J'ai eu longtemps les opinions et les préjugés dont on m'avait nourri ; mon indolence s'arrangeait assez bien de n'y pas regarder de trop près ; et puis, j'avais des soucis intérieurs qui m'en ôtaient la pensée. Mais depuis que la vieillesse m'a délivré de toute prétention au bonheur et de toute espèce de regret ou d'intérêt particulier, j'ai senti le besoin de me rendre compte de la vie générale des êtres, et par conséquent du sens des lois divines appliquées à l'humanité. Quelques brochures saint-simoniennes m'étaient arrivées par hasard, je les lisais par désœuvrement, ne pensant point encore qu'on pût dépasser les hardiesses de Jean-Jaques et de Voltaire, avec lesquelles l'examen m'avait réconcilié. Je voulais connaître davantage les principes de cette nouvelle école, et de là je passai à l'étude de Fourier. J'admis toutes ces choses, mais sans voir bien clair dans leurs contradictions, et sentant encore quelque tristesse à voir l'ancien monde s'écrouler sous le poids de théories, invincibles dans leur système de critique, confuses et incomplètes dans leurs principes d'organisation.

« C'est depuis cinq ou six ans seulement que j'ai accepté, avec un parfait désintéressement et une grande satisfaction d'esprit, le principe d'une révolution sociale. Les tentatives du communisme m'avaient

paru d'abord monstrueuses sur la foi de ceux qui les combattaient. Je lisais les journaux et les publications de toutes les écoles, et je m'égarais lentement dans ce labyrinthe sans me rebuter de la fatigue. Peu à peu l'hypothèse communiste se dégagea de ses nuages; de bons écrits vinrent porter la lumière dans mon esprit. Je sentis la nécessité de me reporter aux enseignemens de l'histoire et à la tradition du genre humain. J'avais une bibliothèque assez bien choisie des meilleurs documens et des plus sérieuses productions du passé. Mon père avait aimé la lecture, et moi je l'avais haïe si longtemps, que je ne savais pas même ce qu'il m'avait laissé de précieuses ressources pour mes vieux jours. Je me remis tout seul à l'ouvrage. Je rappris les langues mortes que j'avais oubliées, je lus pour la première fois, dans les sources mêmes, l'histoire des religions et des philosophies; et, un jour enfin, les grands hommes, les saints, les prophètes, les poètes, les martyrs, les hérétiques, les savans, les orthodoxes éclairés, les novateurs, les artistes, les réformateurs de tous les temps, de tous les pays, de toutes les révolutions et de tous les cultes, m'apparurent d'accord, proclamant sous toutes les formes, et jusque par leurs contradictions apparentes, une vérité éternelle, une logique aussi claire que la lumière du jour : savoir, l'égalité des droits et la nécessité inévitable de l'égalité des jouissances, comme conséquence rigoureuse de la première.

« Depuis ce moment, je ne me suis plus étonné que d'une chose, c'est qu'au temps où nous vivons, avec tant de ressources, de découvertes, d'activité, d'intelligence et de liberté d'opinions, le monde soit encore plongé dans une si profonde ignorance de la logique des faits et des idées qui le forcent à se transformer; c'est qu'il y ait tant de prétendus savans et tant de soi-disant théologiens encouragés et entretenus par l'Etat et par l'Eglise, et qu'aucun d'eux n'ait su employer sa vie à faire le travail bien simple qui m'a conduit à la certitude : c'est enfin que, tout en se précipitant vers la catastrophe de sa dissolution, le monde du passé croie se préserver par la force et la colère de la destinée qui le presse et l'engloutit, tandis que les initiés à la loi de l'avenir n'ont pas encore assez de calme et de raison pour rire des outrages, et proclamer tête levée qu'ils sont communistes et non autre chose.

« Tenez, Monsieur Cardonnet, vous qui parlez de rêves et d'utopies avec l'éloquence de l'enthousiasme, je vous pardonne de vous servir de ces expressions-là, parce qu'à votre âge la vérité passionne, et qu'on s'en fait un idéal qu'on aime à placer un peu haut et un peu loin, pour avoir le plaisir de l'atteindre en combattant. Mais je ne peux pas m'émouvoir comme vous pour cette vérité qui me paraît, à moi, aussi positive, aussi évidente, aussi incontestable qu'elle vous semble neuve, hardie et romanesque. C'est chez moi le résultat d'une étude plus approfondie et d'une certitude mieux assise. Je ne hais pas votre vivacité, mais je ne me ferais pas un reproche de la combattre un peu pour vous empêcher de compromettre la doctrine par trop de pétulance. Prenez-y garde : vous êtes trop heureusement doué pour devenir jamais ridicule, et vous plairez quand même aux gens qui vous combattront; mais craignez qu'en parlant trop vite et à trop de gens rebelles, de choses si graves et si respectables, vous ne fassiez naître en eux des contradictions systématiques et une défense de mauvaise

foi. Que diriez-vous d'un jeune prêtre qui ferait des sermons en dînant? Vous trouveriez qu'il compromet la majesté de ses textes. La vérité communiste est tout aussi respectable que la vérité évangélique, puisqu'au fond c'est la même vérité. N'en parlons donc pas à la légère et par manière de dispute politique. Si vous êtes exalté, il faut vous sentir bien maître de vous-même pour la proclamer, si vous êtes flegmatique, comme moi, il faut attendre qu'un peu de confiance et de liberté d'esprit vous viennent pour ouvrir votre cœur aux hommes sur un pareil sujet.

» Voyez-vous, Monsieur Cardonnet, il ne faut pas qu'on dise que ce sont là des folies, des songes creux, une fièvre de déclamation ou une extase de mysticisme. On l'a assez dit, et assez de têtes faibles ont donné le droit de le dire. Nous avons vu le saint-simonisme avoir sa phase de transports et de visions fièvreuses et désordonnées : cela n'a pas empêché de vivre ce qui était viable dans le saint-simonisme. Les aberrations de Fourier ne font pas que la partie lucide de son système ne subsiste et ne souffre un examen sérieux. La vérité triomphe et fait son chemin, à travers quelque prisme qu'on la regarde et quelque déguisement qu'on lui prête. Mais il serait pourtant meilleur que, dans le temps de raison où nous sommes arrivés, les formes ridicules d'un enthousiasme aveugle disparussent entièrement.

» N'est-ce pas votre avis? L'heure n'a-t-elle pas sonné où les gens sérieux doivent s'emparer de leur véritable domaine, et où ce qui est prouvé aux yeux de la logique soit professé par les logiciens? Qu'importe qu'on dise que c'est inapplicable? De ce que la plupart des hommes ne connaissent et ne pratiquent encore que l'erreur et le mensonge, s'ensuit-il que l'homme clairvoyant soit forcé de suivre les aveugles dans le précipice? On aura beau me démontrer la nécessité d'obéir à des lois mauvaises et à des préjugés coupables, si mes actions s'y soumettent par force, mon esprit n'en sera que plus convaincu de la nécessité de protester contre. Jésus-Christ était-il dans l'erreur, parce que, pendant dix-huit siècles encore, la vérité démontrée par lui devait germer lentement et ne point éclore dans les législations? Et maintenant que les problèmes soulevés par son idéal commencent à s'éclaircir pour plusieurs d'entre nous, d'où vient que nous serions taxés de folie pour voir et pour croire ce qui sera vu et cru de tous dans cent ans peut-être? Reconnaissez donc qu'il n'est pas besoin d'être un poète ni un devin, pour être parfaitement convaincu de ce qu'il vous plaît d'appeler des rêves sublimes. Oui, la vérité est sublime, et sublimes sont aussi les hommes qui la découvrent. Mais ceux qui, l'ayant reçue et palpée, s'en accommodent comme d'une très bonne chose, n'ont véritablement pas le droit de s'énorgueillir; car si, l'ayant comprise, ils la rejetaient, ils ne seraient rien moins que des idiots ou des fous. »

» M. de Boisguilbault parlait ainsi avec une facilité prodigieuse pour lui, et il eût pu parler longtemps encore sans qu'Emile, frappé de stupeur, songeât à l'interrompre. Ce dernier n'aurait jamais cru que ce qu'il appelait sa foi et son idéal pût éclore dans une ame si froide, et il se demandait d'abord s'il n'allait pas s'en dégoûter lui-même, en se voyant solidaire d'un pareil adepte. Mais peu à peu, malgré la lenteur de sa diction, la monotonie de son accent et l'immobilité de ses traits, M. de Boisguilbault exerça sur lui un ascendant extraordinaire. Cet

homme impassible lui apparut comme la loi vivante, comme une voix de la destinée prononçant ses arrêts sur l'abîme de l'éternité. La solitude de ce lieu splendide, la pureté du ciel qui, en perdant les clartés du soleil, semblait élever sa voûte bleue toujours plus haut vers l'empirée, la nuit qui se faisait sous les grands arbres, et le murmure de cette eau courante, qui semblait, dans sa continuité placide, être l'accompagnement naturel de cette voix unie et calme : tout concourait à plonger Emile dans une émotion profonde, semblable à la mystérieuse terreur que devait produire sur de jeunes adeptes la réponse de l'oracle dans l'obscurité des chênes sacrés. »

L'*égalité des jouissances*, dit George Sand par la bouche de M. de Boisguilbault. Nous craignons fort, pour notre part, qu'il ne faille plutôt croire à l'égalité des souffrances, et que cette terre, de quelque manière qu'on s'y prenne, ne soit un séjour d'épreuve jusqu'au bout, aussi longtemps du moins que c'est l'homme, et non celui qui l'a faite, qui y portera la main. L'homme trouvât-il une nouvelle manière de la tourner et retourner en tout sens, la terre sera toujours la terre, *semper idem*, et que sont toutes les jouissances possibles pour qui doit les quitter un jour et ne peut décidément pas se faire, au moins par lui-même, une jouissance bien vive et bien sûre de la mort! Mais enfin, on ne peut mieux dire vraiment que l'éloquent romancier; et le moyen de résister, je vous le demande, à un style si franc, si entraînant, si limpide et si net! Je ne blâme pas George Sand; il a fait son métier, et sans doute il aura bien ri, non pas en écrivant cette page, mais en la faisant avaler en cachette au journal conservateur : les poètes ont ainsi plus d'un tour dans leur gibecière, quoiqu'ils n'aient l'air que de laisser chanter leur musette et de suivre leurs rêves en gardant les moutons. Mais l'*Epoque*, c'est elle que je blâmerais si toute la presse n'était pas telle qu'il serait ridicule de blâmer pour si peu. Je me borne donc à relever le fait, et on en pourrait citer cent autres pareils. Il faut tout cela, dira-t-on, pour plaire au public : mais que dire aussi d'un parti qui n'a pas assez de vie en lui-même pour maintenir sur tous les tons, pour transporter dans toutes les sphères, dans celle de l'imagination comme dans celle du monde réel, ce qu'il croit la vérité! Qu'est-ce alors que *sa* vérité? et qu'est-ce que sa situation et son avenir devant un public qu'il se sent incapable d'attirer à lui par tous les côtés? Prétendrait-il n'avoir, dans les romanciers, que des espèces d'acteurs et de baladins à ses gages, dont il se sert pour amuser le peuple et l'empêcher de crier? mais les acteurs n'en auront pas moins, à la fin, joué leurs rôles, débité leurs sentences, et le peuple, croit-on qu'il n'aura pas entendu?

— M. de Lamartine, en réponse aux journaux qui l'accusent de démagogie et de versatilité, vient de faire une sorte d'apologie et de résumé de sa conduite politique qu'il est intéressant de conserver, comme fragment d'autobiographie d'une des illustrations contemporaines. Dans

ce morceau, d'une vivacité éloquente, celui qui en est à la fois l'auteur et le héros est pourtant forcé en quelque sorte de reconnaître qu'on ne le prend pas au sérieux comme homme politique; voici comment il explique le fait, en le tournant naturellement à son avantage :

« Nous répondrons seulement à trois inculpations que notre silence nous donnerait le tort d'accepter.

» Ces feuilles du gouvernement disent : M. de Lamartine « prêche des » doctrines radicales et démagogiques. »

» M. de Lamartine, dans son inconstance politique, attaque aujour- » d'hui ce qu'il défendait hier, ses paroles démentent ses paroles. »

» Enfin son isolement diminue la valeur des idées de M. de Lamartine.

» Voyons d'abord la démagogie :

» A quel peuple fait-il appel? Quelle démocratie définit-il? « Le » peuple organisé, instruit par l'expérience, prudent contre lui-même, » guéri de la guerre, corrigé de la conquête, régnant aux conditions » d'une grande modération. » Comment parle-t-il de la Révolution? « De la Révolution française à son origine, à l'heure où elle prophéti- » sait dans le calme sublime de ses pensées, et non à l'heure où elle » se déchirait elle-même dans la violence de ses luttes et dans l'impa- » tience de ses colères. » Qu'entend-il par peuple? « Nous entendons » par peuple non une seule classe, mais toutes les classes de la nation, » sans privilége comme sans dégradation pour aucune. » Quelles conséquence veut-il tirer de la Charte de Juillet? « Nous ne sommes ni des » conjurés, ni de mauvais citoyens; nous ne voulons rien renverser, » nous voulons seulement extraire du temps les conséquences néces- » saires, loyales, justes, et même *modérées* qu'il renferme. En matière » d'institution, les théories ne sont pas absolues; elles contrepèsent » l'idée avec la prudence. Le roi sera la prudence de votre démocratie. » Sans rien ébranler, sans violer ni une lettre, ni un esprit de la charte, » sans pousser notre pays aux révolutions violentes, ces hasards qui » perdent tout ou qui sauvent tout, nous voulons le plus possible, dans » les conditions de la *prudence* et de l'*honnêteté*, quoi? Grandir le » peuple sans abaisser le roi! » Voilà le démagogue!...

» Voyons la versatilité maintenant. En 1830, M. de Lamartine publie le programme de sa vie politique dans une brochure intitulée : *Politique rationnelle*. Il y demande au gouvernement de juillet « d'organi- » ser la démocratie et de remplir sa charte d'institutions républicaines, » en conservant seulement dans sa royauté le signe de l'unité et de la » perpétuité du pouvoir. » Que demande l'article de 1845? (article de M. de Lamartine, celui qui a provoqué les accusations des journaux). D'organiser la démocratie; de ne pas usurper sur sa place légitime dans la charte, et de réaliser la meilleure des républiques.

Ici, M. de Lamartine passe en revue ses principaux actes parlementaires, et il conclut ainsi :

« Questions morales, questions matérielles, politique intérieure, politique étrangère, depuis les chemins de fer jusqu'aux enfans trouvés, depuis la question d'Orient jusqu'à la loi des sucres, toujours et partout même conformité entre le premier et le dernier pas, entre le premier et le dernier mot, dans la vie publique de cet homme.

Sa ligne n'a pas eu une ondulation d'une syllabe, en dix ans de marche. Il regarde aujourd'hui le point de l'horizon qu'il regardait hier. Il traverse, sans une seule contradiction, les partis qui se composent, se décomposent, se dissolvent et se démentent, sans avoir à expliquer une de ses opinions d'aujourd'hui autrement que par leur conformité avec ses opinions d'hier.

» C'est que son but, toujours le même, est une *idée*, au lieu d'être une *ambition*. Une ambition se déplace, une idée jamais!

» Voilà la contradiction, voilà l'inconstance, voilà la versatilité, voilà l'*homme-vent* de ces journaux! Ah! si vos calomnies étaient fondées, cet homme si seul ne vous inspirerait pas tant de colère! Qui est-ce qui s'est jamais inquiété du vent? On le laisse courir, siffler et tourner demain contre lui-même.

» Mais, disent ces journaux, c'est pour l'homme politique que nous nous inquiétons. Il s'isole, il abdique, il se *diminue*, il se perd, il ne sera bientôt bon à rien.

» Ah! ici nous sommes d'accord avec ses ennemis. En effet, voilà un homme qui perd, chaque jour de sa vie parlementaire, les occasions de se grandir, dans le sens que la vanité et l'ambition attachent en ce temps à la grandeur et à l'importance personnelles des hommes. Les légitimistes pouvaient l'illustrer; il passe en honorant profondément leur foi, mais en plaçant son pays au-dessus de ses sentimens. Les républicains pouvaient le populariser; il passe en ne désavouant aucune de ses tendances démocratiques, mais en déclarant que les constitutions sont élastiques, et qu'il se contentera d'étendre, sans le briser, le cercle de la constitution qui régit son époque et son pays. Le gouvernement pouvait le doter d'honneurs, d'émolumens, de richesses; il passe en le défendant quelquefois contre une odieuse conjuration d'ambitions parlementaires, mais en refusant de s'attacher à lui par aucun de ces nœuds dorés qui tiraillent la conscience sous l'habit. L'opposition constitutionnelle pouvait lui donner une part opime des dépouilles et faire de lui un des élémens de quelque triumvirat parlementaire; il passe et refuse de pactiser avec des combinaisons d'hommes et de principes qui se repoussent et qui lui demandent le démenti de ses opinions pour cautionnement de sa part de pouvoir. Ainsi il arrive seul, et quelquefois raillé de sa solitude, au point où vous le voyez aujourd'hui, sans pouvoir, sans traitement, sans ambassade, sans ministère, sans faction dans la presse, sans parti dénommé dans la chambre, sans espérance intéressée qui s'attache à ses pas, sans reconnaissance pour le peu de bien qu'il a pu faire, et entendant les feuilles publiques du gouvernement chuchoter à ses oreilles quand il passe: « Voyez cet homme, écartez-» vous de lui; c'est un honnête homme, mais il porte malheur à l'ambi-» tion de ses amis, il n'est bon à rien: il *diminue!* »

» Il diminue, c'est vrai; mais la sueur aussi diminue le lutteur! mais l'abnégation aussi diminue l'ambitieux! mais le dévoûment aussi diminue l'égoïste! Habiles peseurs au faux poids du siècle, qui pesez l'homme à sa puissance, vous avez raison! Cet homme est diminué de ce que vous comptez pour quelque chose dans le poids et dans l'importance de vos patrons politiques; il est diminué de son ambition, qu'il a sacrifiée maladroitement à ses idées; il est diminué de sa cupidité à laquelle il a préféré la médiocrité et le travail; il est diminué

de l'intrigue à laquelle il n'a pas voulu s'abaisser ; il est diminué de sa popularité, qu'il n'a pas voulu amorcer par des adulations à toutes les puissances ; il est diminué de la faveur des partis qu'il n'a pas voulu conserver par des capitulations de principes ; il est diminué de ces faux amis qui n'aimaient en lui que l'espérance de leur élévation ! Que lui reste-t-il effet ? vous l'avez dit : rien !... Et ce rien est tout pour lui.

» Mais vous avez des yeux pour ne pas voir ! »

Le *Journal des Débats* fait à cette défense de M. de Lamartine une de ces réponses gracieusement ironiques dans lesquelles il excelle à traiter ses adversaires avec autant de convenance que de moquerie et de dédain ; c'est un des modèles du genre, quelque opinion qu'on ait du genre lui-même. Le lecteur remarquera surtout ce mot : *On lui accorde son abnégation* (à M. de Lamartine, qui est accoutumé à la vie la plus dispendieuse et la plus recherchée, dont la fortune passe pour n'être plus du tout ce qu'elle était une fois).

« M. de Lamartine nous transmet une réponse aux observations de diverses sortes dont son dernier article a été l'objet. Nous ne refuserons pas de publier cette réponse, quoique nous n'y soyons intéressés que pour une très-faible part : la querelle n'est pas entre M. de Lamartine et nous, mais entre M. de Lamartine et l'opposition de gauche. Il nous a semblé seulement que des deux côtés on s'était dit d'assez bonnes vérités. Les vérités sont faites pour être mises sous les yeux du public : c'est ce qui nous a décidés à intervenir.

» Aujourd'hui de quoi se plaint l'honorable M. de Lamartine ? De ce qu'on met en cause sa personne politique ? M. de Lamartine est trop modeste s'il ignore l'importance que son nom et sa personne donnent à ce qu'il appelle son idée. L'*idée* toute seule ne ferait pas grand bruit dans le monde ; il n'y a que l'auteur des *Méditations poétiques*, l'orateur dont la parole est toujours élégante et noble, même lorsqu'elle recouvre des opinions confuses et peu arrêtées, qui puisse jouir du privilége de composer à lui tout seul son parti et d'être encore quelque chose ! Le nom de M. de Lamartine est une puissance. Tous les partis se le sont disputé, ce beau nom. Les légitimistes s'en sont parés pendant assez longtemps ; un jour, nous avons cru le tenir, et nous en étions fiers ; déjà les radicaux nous l'avaient enlevé : ils ne l'ont pas gardé plus que nous, plus que la gauche constitutionnelle, plus que les légitimistes. M. de Lamartine ne veut appartenir qu'à son idée. Soit ! Mais si l'idée réussit quelque jour, il faudra pourtant bien que M. de Lamartine se résigne à avoir un parti ! En attendant, son nom est tout. Comment veut-il que l'on parle de l'idée sans prononcer ce nom dont l'idée tire, quant à présent, toute sa valeur ?

» On trouve, il est vrai, que M. de Lamartine porte un peu trop l'imagination dans la politique et la poésie dans les affaires. Partout où l'illustre écrivain voit briller quelque chose, il y court sans approfondir ce que c'est. Un souvenir le touche, un sentiment qui a l'apparence de la générosité le séduit, une idée qui s'échappe et se réduit à rien quand on essaie de la saisir, prend dans son imagination des contours vagues et gigantesques ; il y a même des jours où la raison jette assez d'éclat pour attirer M. de Lamartine. Mais rien ne le fixe parce qu'il

retrouve partout le réel. Le poète s'envole et l'homme politique a passé d'un parti dans l'autre sans même s'en apercevoir. Aussi n'en veut-on pas à M. de Lamartine de ses fréquentes migrations; il poursuit son idée! Personne ne met en doute sa bonne foi, son désintéressement; on lui accorde son abnégation; et c'est quelque chose, quelque chose dont, après tout, M. de Lamartine devrait savoir gré à la presse et aux partis. Car on n'est pas obligé de croire les hommes politiques sur parole quand ils vantent leur abnégation. Tous les ambitieux commencent par là. C'est par l'abnégation, quand les places sont prises, qu'ils s'en font une, qu'ils jettent les fondemens de leur popularité, qu'ils se préparent à la domination. L'abnégation est souvent, dans les pays libres, le chemin qui conduit aux honneurs et à la puissance. C'est un rôle comme un autre. L'abnégation peut couvrir beaucoup de passions de toutes les sortes; mais, encore une fois, par une exception qui fait honneur à M. de Lamartine, la noblesse et la générosité de ses sentimens sont hors de cause; on croit à sa sincérité; tout ce qu'on désirerait, c'est que son esprit ne fût pas si souvent la dupe de son imagination. »

— On parle beaucoup, sans peut-être y mettre un fond d'intérêt bien vif, du différend survenu entre le ministre de l'instruction publique et M. Quinet, à propos du cours de ce dernier sur la littérature des peuples du midi de l'Europe. M. de Salvandy a effacé, dans le programme qui devait lui être soumis, le mot *institutions* ajouté par le professeur à celui de littérature : il l'avertissait par là qu'il eût à ne pas parler des jésuites et autres sujets scabreux de cette espèce, qui, l'année dernière, ont fait de ce cours un événement. M. Quinet demande, avec assez de raison, comment on peut parler aujourd'hui de la littérature des peuples sans parler de leurs institutions; mais le ministre s'entendait trop bien pour rien vouloir entendre. On trouve généralement qu'il a manqué d'habileté et de tact, en essayant ainsi de trancher *ab ovo* une difficulté particulière, au risque d'en faire une question de principes; et maintenant on lui oppose ce considérant d'une ordonnance de M. de Montalivet qui fonde trois chaires au Collége de France : « Le Collége » royal de France... semble inviter plutôt à ses leçons ceux qui se li» vrent volontairement et par goût aux recherches générales et spécu» latives, ceux qui se proposent d'acquérir... non point l'usage méca» nique des langues vulgaires, mais l'application des divers idiomes à » la discussion critique des doctrines *religieuses et philosophiques.* » (*Moniteur* du 17 mars 1831). M. de Salvandy se trouverait donc avoir commis une illégalité. M. Quinet lui a écrit une lettre fort digne. Les étudians, au nombre de cinq ou six-cents, se sont rendus au domicile du professeur, l'ont harangué, puis au retour, en passant devant l'hôtel du ministère, ils ont crié : *A bas Salvandy!* Il y a eu quelque trouble, une rixe avec un agent de police, mais comme des pelotons de troupes de ligne arrivaient sur le lieu de la scène (car l'autorité avait pris ses précautions) ils ont trouvé les étudians déjà dispersés.

Cependant un certain nombre d'entr'eux ont été arrêtés. Le sujet de M. Quinet étant ainsi mutilé, et la liberté de l'envisager dans son ensemble lui étant refusée, il ne pourra pas donner son cours : voilà donc encore un professeur mis à la retraite, ou du moins forcé de se taire. M. Quinet y gagne peut-être plus qu'il n'y perd, car on lui maintient ainsi sa position, sans lui laisser le soin et la peine de la maintenir lui-même : on la lui fait même plus belle ; mais est-il à la hauteur de cette dernière, et a-t-il tout ce qu'il faut pour en tirer parti ? On remarque aussi que le ministre n'a pas osé envelopper dans sa mesure M. Michelet qui, bien plus encore que M. Quinet, avait trouvé dans les jésuites un moyen de vivifier son cours et d'y attirer la foule. Il est vrai que c'était plus difficile avec lui, car M. Michelet étant professeur d'histoire, comment lui interdire les institutions ? Mais on ajoute que ce dernier est bien plus populaire que son collégue, et c'est là, pense-t-on, la vraie raison pour laquelle il a été ménagé. M. de Salvandy passe pour tenir à faire du pouvoir, à remuer, à changer, à donner signe de vie ; il est peu aimé, et on prend plaisir à le juger sévèrement.

Cette question des jésuites et ce qu'elle a valu de renommée aux deux professeurs est loin d'avoir atteint une sérieuse et réelle importance ; elle montre pourtant combien, en France aussi, les questions religieuses et sociales sont à l'ordre du jour : on cherche à les enfermer dans le cercle de la loi, mais elles y sont trop à la gêne, elles le dépassent.

— Nous citions tout à l'heure le mot d'un de nos compatriotes sur Paris : ceci nous en rappelle un de Mme de Sévigné sur la province. La *moisissure* de la province, dit-elle quelque part ; mais la province a beau jeu pour répondre, même à Mme de Sévigné, en s'écriant à son tour : « Et la lèpre de Paris ! » lèpre d'égoïsme et de vénalité qui fleurit là mieux qu'en aucun lieu du monde. Au surplus, dans les choses d'esprit et de goût, la moisissure semble vouloir aussi gagner Paris lui-même. Nous avons dit combien la jeunesse était peu enthousiaste, peu poétique ; et si l'on veut compter les ouvrages littéraires, un peu achevés, qui se sont publiés à Paris depuis quelques années, le nombre s'en trouvera singulièrement petit. Il est vrai que c'est beaucoup la même chose partout. La politique, la religion, ou ce qui s'y rattache comme question d'avenir, les théories sociales, les opérations de la Bourse, les chemins de fer, voilà de quoi l'on parle et sur quoi l'on écrit ; et il y a, pour tout cela, une langue propre, langue exacte, rapide, abrégée, mais sèche, abstraite, algébrique parfois, et fort peu littéraire. M. Francis Wey, dans un récent ouvrage sur le développement de la langue française, fait observer qu'aujourd'hui, des textes de loi, des amendemens fameux, des discours du Trône lui-même contiennent des néologismes, des barbarismes choquans, et qu'on parle

à la Chambre un français que Racine et Boileau auraient peine à comprendre. Il est vrai, et nous l'avons déjà observé dans cette *Revue*, que les dépêches de Louis XIV ne sont pas du meilleur style [1] : si, seulement, elles n'avaient jamais eu d'autre défaut! Mais, de nos jours, la langue de la politique et des affaires est bien plus mêlée à la langue usuelle que jadis; les sujets qu'elle traite sont d'une telle universalité et d'une telle importance, qu'elle s'insinue partout, et jusque dans la langue littéraire. Si elle lui communique de sa rapidité et de sa précision, elle lui fait aussi plus d'un présent de mauvais aloi. Ce n'est pas qu'on ne s'occupe beaucoup de style et d'art; on s'en occupe trop exclusivement, au contraire, et pas assez du naturel et de la vérité. On a un style et un art tout faits, des couleurs toutes broyées, des images toutes dessinées, des costumes tout montés d'avance, des types mêmes et des caractères aussi tout faits, habillés de pied en cap, et que l'on n'a que la peine de copier, comme des mannequins et des modèles. Avec un peu d'exercice et de coup-d'œil on acquiert bientôt en ce genre une grande habileté : on plaque les mots à merveille, et l'on fait ainsi quelque chose de poli, de brillant, mais, comme le fond manque, de parfaitement faux. Un exemple, une comparaison nous feront mieux comprendre. Il y a quelque temps qu'on lisait dans un journal la description suivante du château de Chambord, offert autrefois par souscription nationale au duc de Bordeaux, et qui maintenant tombe en ruine : l'auteur en fait assez mal à propos un reproche au prince exilé, et cela, plus mal à propos encore, au sujet du mariage de sa sœur.

« Il y a au cœur de la France, sur un territoire qui n'a pas douze lieues d'étendue, aux points extrêmes d'un triangle isocèle, trois châteaux qui ont vu les plus splendides fêtes et les plus dramatiques événemens, les plus belles princesses et les plus grands capitaines, les gentilhommes les plus musqués et les plus rudes conspirateurs qui aient fait rayonner sur un pays et sur un siècle l'éclair de l'épée et le sourire de l'amour. On ne saurait faire un pas sur les bords de cette blanche et paisible Loire, si doucement endormie entre deux rideaux de saules verts et de peupliers, sans que le pied ne soulève la poussière d'un souvenir. Les plus poétiques amours ont murmuré leurs tendresses sous ce ciel placide et doux; les plus funèbres catastrophes ont ensanglanté ces eaux dormantes et ces verdoyantes prairies; il y a eu des bals tout étincelans de pierreries derrière ces murs découpés en dentelles, et des meurtres imprévus et terribles comme la foudre dans ces tourelles coquettes; on a vu bien des royales maîtresses passer au galop de leurs frémissantes cavales sous ces ombrages qui se mirent dans les flots, et bien des mêlées furieuses pétrir les moissons dorées sous les pieds des chevaux! Le sang et le velours, la soie et le poison, les sanglots et le sourire, les baisers et l'assassinat, le crime et le festin, l'amour et la haine, les sombres complots et les rendez-vous mystérieux, tout se mêle dans ce coin de terre que ferment les murailles

[1] Voir la livraison de septembre, page 562 de ce volume.

du château de Blois, les clochetons du château de Chambord et les tourelles du château de Chenonceaux; c'est dans un rayon de six lieues toute l'épopée d'une race amoureuse et vaillante qui est morte d'un coup de couteau après avoir vécu de galanteries.

» C'est tout ensemble François I[er], le grand vaincu de Pavie; Diane de Poitiers, qui perdit la vie avant de perdre sa beauté; Henri III, ce brave gentilhomme qui mourut par la main d'un lâche; Marie Stuart, cette veuve de deux rois, fiancée à l'échafaud; Catherine de Médicis, une reine qui avait le cœur d'une Borgia et la tête d'un Machiavel; Guise le Balafré, qu'épargna si long-temps l'épée et que tua le poignard; Henri IV, ce poltron d'un si grand courage; Charles IX, le duc de Mayenne, Marguerite de Valois, Louise de Vaudemont, l'astrologue Ruggieri, le grand connétable et cent autres, illustres par leur naissance ou par leur mort. Quelle foule et quels événemens !....

» On arrive à Chambord par une longue route sablonneuse, tout au travers d'un pays coupé de bruyères et de flaques d'eau; les saules tout gris dorment au bord des sentiers; les peupliers courent le long des ruisseaux; çà et là ce sont des chaumières verdoyantes, cachées comme des nids entre les haies; de grands bœufs fauves ruminent dans l'herbe et regardent, effarés, par dessus les broussailles, le voyageur qui passe; les paysans suivent d'un pied paresseux l'attelage indolent, et vous saluent d'un doux et timide regard, en portant la main au large chapeau de feutre; les rivières nonchalantes s'allongent au travers des prés humides; l'eau sommeille, le rivage est sans bruit, le courant sans écume. On marche ainsi au sein de cette nature pacifique, qui jette un voile sur la pensée et berce le cœur; tout à coup on franchit une porte; un long mur gris se courbe sous la futaie; un chemin fuit entre les chênes; on regarde, et voilà qu'une myriade de clochetons, de tourelles, de cheminées, de galeries découpées et de fleurons de pierres surgit du milieu des branches. C'est Chambord.

» On éprouve d'abord une surprise merveilleuse, à laquelle succède une tristesse amère.....

» C'est l'abandon, la solitude, la ruine, la dévastation, la mort. On entre au château comme dans une place de guerre prise d'assaut; il n'y a plus ni portes ni fenêtres, les gonds même ont été arrachés, le marbre des cheminées, les chambranles, les panneaux mis en pièces; rien n'est debout que les murs, rien n'est intact que la charpente. Partout éclate la salamandre, partout brille l'F couronné, mais le double escalier, si merveilleux qu'on le dirait bâti par les fées, les profondes voûtes si délicatement sculptées, les frises taillées à jour, les rampes festonnées, les galeries chargées d'arabesques, toutes ces dentelles de pierre, ces arêtes fouillées où se contourne et grimace l'emblème royal, tout est mutilé, rongé, haché, crevassé, rompu. Les salamandres s'écaillent comme la cotte d'armes d'un guerrier; leurs griffes acérées s'émoussent et elles tombent; les couronnes s'en vont par lambeaux; les F s'effacent; les fleurs de lys disparaissent une à une. On dirait que l'invisible main d'un mauvais génie rabotte ces glorieuses murailles. Ce mauvais génie, c'est le brouillard.

» Le croiriez-vous? voilà l'ennemi implacable, acharné, infatigable contre lequel lutte en vain le vieux château; il l'enveloppe de ses humides étreintes, le pénètre, le glace et le tue. A toute heure il entre dans son enceinte trouée, par les portes brisées, par les fenêtres

défoncées, par toutes les plaies béantes qu'ont faites à la place de Chambord le temps, ce patient démolisseur, et les révolutions, rien ne résiste à cette mortelle influence, ni la pierre, ni le fer; de tout ce qu'il attaque, il fait un peu de poudre.

» Quand vient l'été, le château respire. A ce fils du goût italien on dirait que le soleil est nécessaire; ses chaudes caresses effacent les teintes vertes du brouillard, en sèchent les empreintes humides, et rendent un peu de vie à l'édifice croulant. Mais survient l'automne, et l'œuvre de mort recommence.

» M. le duc de Bordeaux, qui est bien j'imagine le meilleur gentilhomme du monde par le sang et le nom, doit-il oublier que François Ier, Henri II, Charles IX, Diane de Poitiers, Louis XIII, Louis XIV, Anne d'Autriche, Mlle de la Vallière, Mme de Maintenon, le glorieux maréchal de Saxe, le vieux roi Stanislas de Pologne, Molière, ont passé par Chambord? Toutes les gloires y ont laissé une part de leurs rayons pour lui faire une couronne. L'homme de Marignan et de Pavie y grava ce fameux dystique sacrifié plus tard par Louis XIV aux jalouses susceptibilités de Mlle de la Valière; c'est là que la grande MADEMOISELLE écrivait du bout de son doigt sur une glace obscurcie par son souffle le nom chéri de Lauzun? là que pour la première fois *le Bourgeois gentilhomme* fut représenté; là que le vainqueur de Fontenoy termina sa vie; là que le roi proscrit de Varsovie mourut si doucement; là que Charles IX, ce furieux chasseur, força un cerf à la course, à cheval et sans chiens. Ainsi le château de Chambord brille du triple éclat de la guerre, des lettres et de l'amour.

» Devrait-il être nécessaire de rappeler à Henri de Bourbon que le château que sa mère elle-même a visité a besoin d'une aumône? Et c'est là cependant le seul coin de la terre française qu'il ait sauvé de tout ce beau royaume qui était à lui.....

» Quand un prince oublie le foyer où ceux de sa race se sont abrités durant trois siècles, il ne faut pas que ce prince s'étonne si sa patrie l'oublie à son tour.

» Les diamans vont bien aux jeunes mariées, les souvenirs vont encore mieux aux cœurs des rois.»

Voilà, certes, assez de grands noms, toute une armée de personnages illustres; assez de couleurs et d'images, assez de mots brillans ou sonores, habilement enchâssés! mais comme cela vous laisse vide et froid. Les phrases sont filées, laminées avec soin, elles glissent et roulent sans que rien les arrête: mais comme le tout vous impatiente, même réduit, ainsi que nous l'avons fait, et comme on est pressé d'être au bout, d'en finir! Paul-Louis Courrier a aussi écrit sur ce même château de Chambord, dont on parlait bien différemment sous la restauration; voici, entr'autres, ce qu'il dit; le fond, quoique très-âcre, étant vrai, communique sa vérité au style; aussi ce dernier a beau être serré à outrance, il ne vous impatiente jamais:

« Il n'est, vous le savez, meilleure éducation que celle des écoles publiques, ni pire que celle de la cour. Ah! si, au lieu de Chambord pour le duc de Bordeaux, on nous parlait de payer sa pension au collége (et plût à Dieu qu'il fût en âge, que je l'y pusse voir de mes

yeux), s'il était question de cela, de bon cœur j'y consentirais et voterais ce qu'on voudrait, dût-il m'en coûter ma meilleure coupe de sainfoin : il ne nous faudrait pas plaindre cette dépense ; il y va de tout pour nous. Un roi ainsi élevé ne nous regarderait pas comme sa propriété, jamais ne penserait nous tenir à cheptel de Dieu ni d'aucune puissance.

» Mais à Chambord qu'apprendra-t-il ? ce que peuvent enseigner et Chambord et la cour. Là, tout est plein de ses aïeux. Pour cela précisément je ne l'y trouve pas bien, et j'aimerais mieux qu'il vécût avec nous qu'avec ses ancêtres. Là, il verra partout les chiffres d'une Diane, d'une Châteaubriand, dont les noms souillent encore ces parois infectées jadis de leur présence. Les interprètes, pour expliquer de pareils emblêmes, ne lui manqueront pas, on peut le croire ; et quelles instructions pour un adolescent destiné à régner ! Ici, Louis, le modèle des rois, vivait (c'est le mot à la cour) avec la femme Montespan, avec la fille la Vallière, avec toutes les femmes et les filles que son bon plaisir fût d'ôter à leurs maris, à leurs parens. C'était le temps alors des mœurs, de la religion ; et il communiait tous les jours. Par cette porte entrait sa maîtresse le soir, et le matin son confesseur. Là, Henri faisait pénitence entre ses mignons et ses moines ; mœurs et religion du bon temps ! Voici l'endroit où vint une fille éplorée demander la vie de son père, et l'obtint (à quel prix !) de François, qui là mourut de ses bonnes mœurs. En cette chambre, un autre Louis.... ; en celle-ci, Philippe....... sa fille.... O mœurs ! ô religion ! perdues depuis que chacun travaille et vit avec ses enfans. Chevalerie, cagoterie, qu'êtes-vous devenues ? Que de souvenirs à conserver dans ce monument, où tout respire l'innocence des temps monarchiques ! et quel dommage c'eût été d'abandonner à l'industrie ce temple des vieilles mœurs, de la vieille galanterie (autre mot de cour, qui ne se peut honnêtement traduire), de laisser s'établir des familles laborieuses et d'ignobles ménages sous ces lambris, témoins de tant d'augustes débauches ! Voilà ce que dira Chambord au jeune prince.....

.... » Là (à la cour) tout le monde sert ou veut servir. L'un présente la serviette, l'autre le vase à boire. Chacun reçoit ou demande salaire, tend la main, se recommande, supplie. Mendier n'est pas honte à la cour : c'est toute la vie du courtisan. Dès l'enfance, appris à cela, voué à cet état par honneur, il s'en acquitte bien autrement que ceux qui mendient par paresse ou nécessité.... Gueux à la besace, que peut-on faire ? Le courtisan mendie en carrosse à six chevaux, et attrape plus tôt un million que l'autre un morceau de pain noir. Actif, infatigable, il ne s'endort jamais ; il veille la nuit et le jour, guette le temps de demander, comme vous celui de semer, et mieux. Aucun refus, aucun mauvais succès ne lui fait perdre courage. Si nous mettions dans nos travaux la moitié de cette constance, nos greniers chaque année rompraient. Il n'est affront, dédain, outrage, ni mépris qui le puissent rebuter. Econduit, il insiste ; repoussé, il tient bon : qu'on le chasse, il revient : qu'on le batte, il se couche à terre. *Frappe, mais écoute* et donne. Du reste, prêt à tout. »

Quelle vigueur et quelle éloquence ! quel style puissant, ramassé, mais dont les coups ne sont pas moins sûrs que rapides ! on dirait un homme fort et trapu, mais leste, qui, seulement en se tournant et

d'un revers de la main, vous assomme; et aussi quel tableau, quels portraits, sans afficher l'intention d'être pittoresque ! On peut voir maintenant quelle différence il y a entre un style fait, comme nous l'appelons, un style de mots, qui est senti seulement dans les mots, et un style travaillé aussi, mais travaillé par le fond et senti dans les choses. Or, le premier est, plus qu'on ne pense, à la mode aujourd'hui; nombre d'écrivains assez en vogue n'en ont pas d'autre, et, parmi ceux qui en ont un meilleur, il en est bien peu qui sachent le préserver constamment de tout alliage avec ce faux or.

— *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* : Alfred de Musset a composé, sur ce thème original, un curieux petit proverbe, un peu déparé çà et là, comme tous les ouvrages de ce poète, par ses airs affectés de gentleman misanthrope, mais charmant à tout prendre, et dont quelques citations donneront aisément l'idée :

LA MARQUISE.

.....Mais je vous le dis, et c'est très vrai, vous me faites grand plaisir en venant me voir.

LE COMTE se rasseoit près de la marquise.

Alors laissez-moi vous aimer.

LA MARQUISE.

Mais je vous le dis aussi, je le veux bien ; cela ne me fâche pas le moins du monde.

LE COMTE.

Alors laissez-moi vous en parler.

LA MARQUISE.

A la hussarde, n'est-il pas vrai ?

LE COMTE.

Non, madame; soyez convaincue qu'à défaut de cœur j'ai assez d'esprit pour vous respecter; mais il me semble qu'on a bien le droit, sans offenser une personne qu'on respecte....

LA MARQUISE.

D'attendre que la pluie soit passée, n'est-ce pas ? Vous êtes entré ici tout à l'heure sans savoir pourquoi, vous l'avez dit vous-même; vous étiez ennuyé, vous ne saviez que faire, vous pouviez même passer pour assez grognon. Si vous aviez trouvé ici trois personnes, les premières venues, là au coin de ce feu, vous parleriez à l'heure qu'il est littérature ou chemins de fer, après quoi vous iriez dîner. C'est donc parce que je me suis trouvée seule que vous vous croyez tout à coup obligé, oui, obligé, pour votre honneur, de me faire cette même cour, cette éternelle, insupportable cour, qui est une chose si inutile, si ridicule, si rebattue. Mais qu'est-ce que je vous ai donc fait ? Qu'il arrive ici une visite, vous allez peut-être avoir de l'esprit; mais je suis seule, vous voilà plus banal qu'un vieux couplet de vaudeville; et vite, vous abordez votre thème, et, si je voulais vous écouter, vous m'exhiberiez une déclaration, vous me réciteriez votre amour. Savez-vous de quoi les hommes ont l'air en pareil cas ? De ces pauvres auteurs sifflés qui ont toujours un manuscrit dans leur poche, quelque tragédie inédite et injouable, et qui vous tirent cela pour vous en assommer dès que vous êtes seul un quart d'heure avec eux.

LE COMTE.

Ainsi, vous me dites que je ne vous déplais pas, je vous réponds que je vous aime, et puis c'est tout, à votre avis ?

LA MARQUISE.

Vous ne m'aimez pas plus que le Grand-Turc.

LE COMTE.

Oh! par exemple, c'est trop fort. Écoutez-moi un seul instant, et si vous ne me croyez pas sincère....

LA MARQUISE.

Non, non, et non. Mon Dieu! croyez-vous que je ne sache pas ce que vous pourriez me dire! J'ai très-bonne opinion de vos études; mais, parce que vous avez de l'éducation, pensez-vous que je n'ai rien lu? Tenez, je connaissais un homme d'esprit qui avait acheté, je ne sais où, une collection de cinquante lettres, assez bien faites, très proprement écrites; des lettres d'amour, bien entendu. Ces cinquante lettres étaient graduées de façon à composer une sorte de petit roman où toutes les situations étaient prévues. Il y en avait pour les déclarations, pour les dépits, pour les espérances, pour les momens d'hypocrisie où l'on se rabat sur l'amitié, pour les brouilles, pour les désespoirs, pour les instans de jalousie, pour la mauvaise humeur, même pour les jours de pluie, comme aujourd'hui. J'ai lu ces lettres. L'auteur prétendait, dans une sorte de préface, en avoir fait usage pour lui-même, et n'avoir jamais trouvé une femme qui résistât plus tard que le trente-troisième numéro. Eh bien! j'ai résisté, moi, à toute la collection; je vous demande si j'ai de la littérature, et si vous pourriez vous flatter de m'apprendre quelque chose de nouveau.

LE COMTE.

Vous êtes bien blasée, marquise.

LA MARQUISE.

Des injures? J'aime mieux cela; c'est moins fade que vos sucreries.

LE COMTE.

Oui, en vérité, vous êtes bien blasée.

LA MARQUISE.

Vous le croyez? Eh bien! pas du tout.

LE COMTE.

Comme une vieille Anglaise, mère de quatorze enfans.

LA MARQUISE.

Comme la plume qui danse sur mon chapeau. Vous vous figurez donc que c'est une science bien profonde que de vous savoir tous par cœur? Mais il n'y a pas besoin d'étudier pour apprendre; il n'y a qu'à vous laisser faire. Réfléchissez; c'est un calcul bien simple. Les hommes assez braves pour respecter nos pauvres oreilles, et pour ne pas tomber dans la sucrerie, sont extrêmement rares. D'un autre côté, il n'est pas contestable que, dans ces tristes instans où vous tâchez de mentir pour essayer de plaire, vous vous ressemblez tous comme des capucins de cartes. Heureusement pour nous, la justice du ciel n'a pas mis à votre disposition un vocabulaire très varié. Vous n'avez tous, comme on dit, qu'une chanson, en sorte que le seul fait d'entendre les mêmes phrases, la seule répétition des mêmes mots, des mêmes gestes apprêtés, des mêmes regards tendres, le spectacle seul de ces figures diverses qui peuvent être plus ou moins bien par elles-mêmes, mais qui prennent toutes, dans ces momens funestes, la même physionomie humblement conquérante, cela nous sauve par l'envie de rire, ou du moins par le simple ennui. Si j'avais une fille, et si je voulais la préserver de ces entreprises qu'on appelle dangereuses, je me garderais bien de lui défendre d'écouter les pastorales de ses valseurs. Je lui dirais seulement: « N'en écoute pas un seul, écoute-les tous; ne ferme pas le livre et ne marque pas la page; laisse-le ouvert, laisse ces messieurs te raconter leurs petites drôleries. Si.

par malheur, il y en a un qui te plaît, ne t'en défends pas, attends seulement; il en viendra un autre tout pareil qui te dégoûtera de tous les deux. Tu as quinze ans, je suppose; eh bien! mon enfant, cela ira ainsi jusqu'à trente, et ce sera toujours la même chose. » Voilà mon histoire et ma science; appelez-vous cela être blasée?

LE COMTE.

Horriblement, si ce que vous dites est vrai; et cela semble si peu naturel, que le doute pourrait être permis.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que cela me fait que vous me croyiez ou non?

LE COMTE.

Encore mieux. Est-ce bien possible? Quoi! à votre âge, vous méprisez l'amour? Les paroles d'un homme qui vous aime vous font l'effet d'un méchant roman? Ses regards, ses gestes, ses sentimens, vous semblent une comédie? Vous vous piquez de dire vrai, et vous ne voyez que mensonge dans les autres? Mais d'où revenez-vous donc, marquise? Qu'est-ce qui vous a donné ces maximes-là?

LA MARQUISE.

Je reviens de loin, mon voisin.

LE COMTE.

Oui, de nourrice. Les femmes s'imaginent qu'elles savent toute chose au monde; elles ne savent rien du tout. Je vous le demande à vous-même, quelle expérience pouvez-vous avoir? Celle de ce voyageur qui, à l'auberge, avait vu une servante rousse, et qui écrivait sur son journal: Les femmes sont rousses dans ce pays-ci.

LA MARQUISE.

Je vous avais prié de mettre une bûche au feu.

LE COMTE, mettant la bûche.

Être prude, cela se conçoit; dire non, se boucher les oreilles, haïr l'amour, cela se peut; mais le nier, quelle plaisanterie! Vous découragez un pauvre diable en lui disant: Je sais ce que vous allez me dire. Mais n'est-il pas en droit de vous répondre: Oui, madame, vous le savez peut-être; et moi aussi, je sais ce qu'on dit quand on aime, mais je l'oublie en vous parlant. Rien n'est nouveau sous le soleil; mais je dis à mon tour: Qu'est-ce que cela prouve?

LA MARQUISE.

A la bonne heure au moins! vous parlez très bien; à peu de chose près, c'est comme un livre.

LE COMTE.

Oui, je parle, et je vous assure que, si vous êtes telle qu'il vous plaît de le paraître, je vous plains très sincèrement.

LA MARQUISE.

A votre aise; faites comme chez vous.

LE COMTE.

Il n'y a rien là qui puisse vous blesser. Si vous avez le droit de nous attaquer, n'avons-nous pas raison de nous défendre? Quand vous nous comparez à des auteurs sifflés, quel reproche croyez-vous nous faire? Eh! mon Dieu, si l'amour est une comédie...

LA MARQUISE.

Le feu ne va pas; la bûche est de travers.

LE COMTE, arrangeant le feu.

Si l'amour est une comédie, cette comédie, vieille comme le monde, sifflée ou non, c'est, au bout du compte, ce qu'on a encore trouvé de moins mauvais.

Les rôles sont rebattus, j'y consens; mais, si la pièce ne valait rien, tout l'univers ne la saurait pas par cœur; et je me trompe en disant qu'elle est vieille. Est-ce être vieux que d'être immortel?

LA MARQUISE.

Monsieur, voilà de la poésie.

LE COMTE.

Non, madame; mais ces fadaises, ces balivernes qui vous ennuient, ces complimens, ces déclarations, tout ce radotage, sont de très bonnes anciennes choses, convenues, si vous voulez, fatigantes, ridicules parfois, mais qui en accompagnent une autre, laquelle est toujours jeune.

LA MARQUISE.

Vous vous embrouillez, qu'est-ce qui est toujours vieux, et qu'est-ce qui est toujours jeune.

LE COMTE.

L'amour.

LA MARQUISE.

Monsieur, voilà de l'éloquence.

LE COMTE.

Non, madame; je veux dire ceci: que l'amour est immortellement jeune, et que les façons de l'exprimer sont et demeureront éternellement vieilles. Les formes usées, les redites, ces lambeaux de romans qui vous sortent du cœur on ne sait pas pourquoi, tout cet entourage, tout cet attirail, c'est un cortége de vieux chambellans, de vieux diplomates, de vieux ministres, c'est le caquet de l'antichambre d'un roi; tout cela passe, mais le roi ne meurt pas; l'amour est mort, vive l'amour.

Sans doute, ce n'est encore là que parler spirituellement de l'amour; ce n'est peut-être pas aimer; mais pourtant à la fin la marquise s'en contente: d'autres se sont bien contentées à moins! Nous ne serons donc pas plus difficiles que la marquise, et nous dirons que voilà un des plus jolis petits drames d'Alfred de Musset, et qu'on ne peut guère trouver en ce temps-ci plus de finesse, plus d'esprit, ni une verve plus étincelante.

— La *Revue des Deux Mondes* a publié, il y a quelque temps, des vers d'un *paysan suisse* qui n'ont pas l'air trop rustiques et que nous nous faisons, en tout cas, un patriotique devoir de consigner quelque part dans notre recueil. Ces vers, ajoute cette revue, ont été traduits du dialecte de la Suisse française, qui, en effet, à Paris, a besoin de plus d'une sorte de traduction pour être accepté et compris.

LES HÉROS HELVÉTIQUES.

A M. L'AVOYER NEUHAUS.

Oh! les temps héroïques,
Où sont-ils? où sont-ils?
Hommes des jours antiques,
N'avez-vous plus de fils?

D'Erlach, dans la campagne,
Où donc est le cimier?
De Tell, sur la montagne,
Où, le carreau d'acier?

D'Arnold, sur le rivage,
Où, le bras saint et fort,
Faisant un grand passage
De victoire et de mort?

Où, Léman, sur ta grève,
La voix de Berthelier,
S'écriant : « Pour Genève
Je mourrai le premier? »

De Davel, âme auguste,
Où, le libre échafaud,
Trône d'un homme juste
Succombant le front haut?

J'entends mille voix fières
Longuement discourir :
Où sont, comme leurs pères,
Ceux qui savent mourir?

Des tribuns, par centaine!
Chacun poussant les siens:
Mais où sont, dans la plaine,
Où sont les citoyens?

Et pourtant, sous la cime
Aux imprenables tours,
Comme un chef magnanime,
Schwytz est là, pour toujours!

Cime de sang trempée,
Qui lui sert de drapeau!
Lui, ceint de son épée,
La main sur le pommeau!

Et dans son vert domaine,
Au bord du torrent sourd,
L'Ours, toujours se promène,
De son pas ferme et lourd :

Bête puissante et sage,
Aux durs et fins regards;
Lion par le courage,
Renard pour les renards.

Et toujours, sur les ondes
Du Léman argenté,
Sort des grottes profondes
Un chant de liberté.

Il s'élève, il s'élève!
Il fait frémir les eaux,
Et la montagne achève,
Avec ses mille échos.

Il dit : « Suisse nouvelle,
« Renais! c'est le signal;
« Sur la neige éternelle
« Pose un pied virginal.

« Comme elle blanche et pure,
« Viens sur le pic vermeil!
« Des fleurs à ta ceinture,
« Sur ton front le soleil! »

Mais le chant monte encore;
Il monte jusqu'aux cieux,
Avec le soir qui dore
Les glaciers radieux.

Et dans les rougeurs sombres
Des nuages flottans
On voit passer les ombres
Des héros du vieux temps.

Ils viennent, grands, sublimes,
Mais le chef incliné,
Comme, au bord des abîmes,
Un pin déraciné.

Et leurs fronts, hauts et mâles,
Ridés comme la mer,
Lancent des éclairs pâles,
Qui se croisent dans l'air.

Là, du sein de la nue
Jusqu'au sein des vallons,
Ils percent l'étendue,
De leurs regards profonds.

Ils voient tout : les vallées
Qui cachent leurs tombeaux,
Et les tours écroulées
Marquant des lieux nouveaux.

Mais leur regard s'étonne:
Il cherche, il cherche en vain;
Comme l'aigle, en automne,
Planant sur le ravin :

Alors qu'à la montagne
Dit adieu le troupeau,
Qui lentement regagne
La plaine et le hameau,

Et que l'oiseau superbe,
Las sur les monts d'errer,
N'entend pas même l'herbe
Se plaindre et murmurer.

Le chant, le chant qui monte,
Ils l'écoutent pourtant :
Mais ils n'en tiennent compte;
Hélas! ce n'est qu'un chant!

Comme un bruit de tempête,
Il expire auprès d'eux;
Mais ils hochent la tête,
Et regardent les cieux.

Ils soupirent,.... ils passent,
En espérant encor,
Et dans la nuit s'effacent
Avec les astres d'or.

Oh! les temps héroïques,
Où sont-ils? où sont-ils?
Hommes des jours antiques,
N'avez-vous plus de fils?

Un Paysan suisse.

DE LA RÉVOLUTION DANS L'ÉGLISE DU CANTON DE VAUD.

— Lorsque, dans le cours de la révolution qui, le 14 février, a changé la face du canton de Vaud, le nom de *Jésuites* se fût transformé dans la bouche du peuple en celui de *mômiers*, il devint facile de prévoir que l'Eglise vaudoise aurait, tôt au tard, son 14 février. L'adhésion au nouvel ordre de chose fut exigée des pasteurs. On ne la demanda pas des simples suffragans; néanmoins quelques-uns d'entre eux furent cassés, comme n'ayant pas adhéré. Deux membres du conseil ecclésiastique, ne pouvant se prêter à la violation de la loi, donnèrent leur démission.

Bientôt l'émeute se montra partout où l'on pouvait soupçonner que se tenait une assemblée dont l'objet était la religion. La chapelle des dissidens à Lausanne fut livrée au pillage; puis on pénétra dans plusieurs maisons. Peu de semaines se sont dès lors passées sans être marquées par quelque violation de domicile et de la liberté religieuse. Le gouvernement, prenant parti dans cette lutte du temple et de la taverne, publia qu'il regardait comme les auteurs des troubles les personnes qui se réunissaient pour un culte hors de temple. « Le peuple, dit l'un de ses membres, ne veut plus de ces gens-là. Il faut savoir jusqu'où le crêpe qu'ils ont jeté sur le pays a déteint, et laver de manière à ce qu'il n'en reste pas de trace. » Un mémoire, que signèrent presque tous les membres du clergé, fut adressé au Conseil d'Etat; les signataires demandaient que la religion fût libre, et ils se déclaraient prêts à supporter tous les sacrifices plutôt qu'à renoncer à l'indépendance qui leur était nécessaire pour l'accomplissement de leurs devoirs. Ce mémoire ne fut pas même l'objet d'un rapport au Grand-Conseil. On estimait que si l'on réussissait à délivrer le canton de trente ou quarante pasteurs, l'élite du clergé, on aurait satisfait à l'animosité populaire, après l'avoir exploitée, et que l'on se serait assuré de la soumission du clergé. L'on entra donc dans une voie qui devait conduire à cette fin. L'ordre fut donné aux pasteurs de lire en chaire une proclamation, apologie de la révolution. Quarante et quelques pasteurs ou suffragans, appuyés sur une loi d'un texte précis,

refusèrent la lecture. Alors, en même temps qu'on les cita en jugement devant les Classes, on dénonça au peuple le clergé comme rebelle et comme le seul obstacle à la paix du pays. La colère soulevée fut si vive, que tel pasteur, jusqu'à ce jour et durant une longue carrière l'objet de la vénération de sa paroisse, se vit réduit à la quitter pour chercher une demeure éloignée. Bientôt d'autres circulaires succédèrent à celle qui avait signalé le clergé comme ennemi de l'ordre public. Une d'entre elles interdit de laisser prêcher les ministres de l'église nationale qui avaient renoncé à leurs fonctions officielles dans cette église. Elle frappait M. Vinet, ensorte que l'orateur chrétien, peut-être le plus distingué du siècle, se voit privé de la liberté de faire entendre sa voix à ses concitoyens. Une nouvelle circulaire invita les pasteurs à s'abstenir de fonctionner dans les Oratoires; c'était un conseil de prudence. Les pasteurs, après une déférence de plusieurs semaines, crurent pouvoir recommencer ces assemblées, créées en grande partie dans le but d'empêcher des membres de l'église nationale d'aller chercher dans la dissidence un aliment qu'ils n'eussent pas trouvé dans les limites de l'Eglise. Le gouvernement laissa faire partout, excepté à Lausanne : trois pasteurs furent cités devant la Classe de Lausanne pour avoir officié dans l'Oratoire de cette ville, ce furent MM. Scholl, Bridel et Descombaz.

Les Classes prononcèrent unanimément l'absolution des ecclésiastiques accusés de n'avoir pas lu la proclamation du gouvernement, et celle de Lausanne l'absolution des pasteurs accusés d'avoir fonctionné dans l'Oratoire. Quelque temps on attendit de savoir ce que ferait le gouvernement. Dans les pays monarchiques, il n'est pas d'exemple d'une aggravation de peine par le Souverain, bien moins d'une condamnation quand le jury a absous, et quand le prince est juge dans sa propre cause. Le gouvernement vaudois n'en a pas moins condamné les ecclésiastiques absous par les Classes, l'un à la peine d'un an, les autres à celle de trois ou d'un mois de suspension de leurs fonctions et de leurs traitemens. L'exposé des motifs mérite surtout l'attention. Il change la condition d'une Eglise régie par la loi, en celle d'une Eglise régie par le bon plaisir. La peine des pasteurs qui n'ont pas lu la proclamation est motivée sur l'usage qui n'existe pas, et qui serait, en tous cas, contraire à une loi précise : celle des pasteurs qui ont pris part au culte de l'Oratoire, sur une propositon faite au Grand-Conseil, et qui n'a point été transformée en loi.

Sitôt qu'ils eurent reçu communication de cette sentence, les membres du clergé s'assemblèrent spontanément. La loi ne leur accorde pas, comme dans les autres cantons de la Suisse, un synode commun; ils ne s'en trouvèrent pas moins à-peu-près tous réunis, le 11 novembre, au rendez-vous convenu dans la grande salle de l'hôtel-de-ville de Lausanne. Rien de semblable à ce qui s'est passé en 1839 dans la patrie de Zwingle : la politique fut écartée avec soin de cette con-

férence fraternelle; le débat fut religieux. La question posée fut celle de savoir ce que, dans une situation des plus graves, la conscience ordonnait, et ce que l'Eglise voulait de ses ministres. Tous reconnaissaient l'intimité des liens qui unissent le pasteur à sa paroisse; tous s'accordaient sur le devoir du ministre de l'Evangile, de demeurer à son poste aussi longtemps qu'il n'est pas contraint de l'abandonner, ou par la violence ou par l'impossibilité morale où il se trouverait de prêcher Jésus-Christ. Mais ils différaient dans la manière de comprendre ce devoir. Les uns étaient plus frappés par l'idée de ce que les rapports qui unissent le pasteur à son troupeau ont d'indissoluble, les autres par celle de ce qu'ils doivent avoir d'honorable et de pur. Les premiers insistèrent sur ce que les intérêts dont le pasteur est chargé, sont de ceux au-dessus desquels on ne peut mettre ni un sentiment d'honneur, si légitime qu'il puisse être, ni la satisfaction d'une idée, quelque élevée qu'elle soit. Parmi ceux qui tinrent ce langage, on remarqua M. Baup, pasteur à Yvorne; il dit peu de paroles, mais qui émurent profondément. On disait de lui : «Il donnerait pour sa paroisse jusqu'à son dernier vêtement, et le voilà prêt à lui faire le sacrifice de son honneur même.» Peut-être chez un autre peuple, et en d'autres circonstances, la voie dans laquelle M. Baup appelait ses frères eût-elle été préférable; mais ici elle était pleine de périls. On répondit : « Pour que notre ministère puisse n'être pas infructueux; il faut qu'il soit honorable; or nous ne pouvons plus à l'avenir remplir dans l'Eglise de l'Etat qu'un ministère asservi, flétri, discrédité. On nous a calomniés si longtemps et si haut, que nous ne saurions plus répondre à la calomnie que par le langage des faits; nous n'avons plus d'autre moyen de sauver l'honneur de notre ministère que par le sacrifice. Que le peuple sache, à n'en pouvoir douter, que ses ministres ne sont pas, comme on ne cesse de leur reprocher de l'être, des *ministres d'argent*; qu'il sache que, comme nous le prêchons, nous sommes prêts à tout abandonner à la voix de la conscience. Nous ne serons peut-être pas compris aussitôt; mais nous finirons par l'être, et plus tôt ou plus tard le pays recueillera ce que nous aurons semé. Aussi bien n'avons-nous le choix qu'entre deux manières de donner notre démission; car ne serait-ce pas l'avoir donnée que de ne pouvoir plus marcher le front levé au milieu de nos paroissiens? que d'être tombés, comme nous le serions dans l'opinion, si nous acceptions la part qui nous est faite, au point de ne pouvoir plus que bien difficilement faire encore quelque bien dans nos paroisses? Puis donc qu'on ne nous laisse le choix qu'entre la démission, fin de l'asservissement, et une démission honorable, choisissons sans hésiter celle-ci. Est-ce à dire que notre intention soit d'abandonner nos paroisses et l'Eglise de la nation? A Dieu ne plaise! Nous n'entendons abandonner que le salaire de l'Etat et les liens par lesquels il veut nous enchaîner. Bien loin de quitter nos paroisses, soyons prêts à les servir avec un nou-

veau dévouement. Montrons-nous prêts à remplir au milieu d'elles toutes les fonctions dont nous nous sommes acquittés jusques à cette heure. Soyons fidèles à nos paroissiens tant qu'il nous sera possible de leur faire du bien, et que nous aurons du pain à manger au milieu d'eux. Ne les quittons que s'il nous devenait impossible de demeurer parmi eux ministres de Jésus-Christ. En ce cas seulement nous partirions, en secouant la poussière de nos pieds, et prenant Dieu à témoin que ce n'est pas nous qui aurions abandonné le troupeau, mais le troupeau qui nous aurait abandonné. »

Ce langage persuada le grand nombre des membres du clergé vaudois, et après deux jours d'une discussion qui avait duré sans interruption du matin jusqu'au soir, ils se montrèrent prêts à signer leur démission. Une adresse au Conseil d'Etat, dans laquelle ils déclaraient se retirer devant des mesures qui rendaient leur ministère impossible, fut déposée sur le bureau. Ils donnèrent leur démission le jour même, mais en offrant de continuer leurs fonctions jusqu'au 15 décembre, pour ne pas laisser les paroisses en souffrance. Ils finissaient par déclarer, à la face du pays, qu'ils étaient prêts à se dévouer de nouveau au service de l'Eglise nationale, lorsque par des garanties suffisantes, elle aurait été mise à l'abri contre des mesures arbitraires. Ceux des membres du clergé qui venaient de prendre cette grave résolution, s'approchèrent les uns après les autres pour déposer leurs noms sous l'adresse. Le premier qui signa fut M. Mellet, pasteur à Bex. « J'ai quelque droit, dit-il, à signer avant tous; je suis pauvre, ma tente est facile à emporter, et j'ai neuf enfans que Dieu n'a jamais laissé sans pain. » M. Céserolles, sans fortune comme M. Mellet, et père de six fils, écrivit à côté de son nom le chiffre du psaume 103, qui commence par ces mots : « Mon âme bénit l'Eternel, et n'oublie pas un de ses bienfaits. » M. Baup vint, à son tour, apposer sa signature : « Je signe, le cœur déchiré, dit-il, mais je désire que le clergé vaudois, un jusqu'à ce jour, soit encore un à l'avenir. » Cent cinquante-six pasteurs donnèrent leur nom ce jour même, et vingt-neuf encore ont envoyé le leur les jours suivans, ensorte que le nombre des pasteurs et ministres démissionnaires s'est élevé à cent quatre-vingt-cinq. Il ne restait dans l'Eglise d'Etat qu'un nombre d'ecclésiastiques petit auprès du leur.

Les membres du clergé ne s'étaient pas séparés, que déjà le Conseil d'Etat s'assemblait, et, le soir encore, des émissaires se répandirent dans les diverses parties du canton, ensorte que le lendemain, quand les pasteurs rentrèrent, le pas lent, dans leurs presbytères, ils trouvèrent la nouvelle de ce qu'ils avaient fait déjà répandue, et les esprits irrités contre eux. Le gouvernement du canton de Vaud ne possède pas seulement, dans les sociétés patriotiques, une armée proportionnellement plus forte par le nombre que n'en ont les rois, mais il a aussi en elles un moyen puissant d'agir sur l'opinion pu-

blique. A l'action de ces sociétés se joignirent les efforts de citoyens nombreux, qui, sans être les amis d'un gouvernement radical, s'étaient effrayés en voyant les pasteurs se jeter dans une voie qui leur paraissait sans issue. Aussi l'accueil que reçurent ces hommes de Dieu, à leur retour, fut-il assez généralement peu bienveillant. Plusieurs, dès qu'ils parlèrent de continuer librement leurs fonctions, virent reculer les paroissiens sur l'estime et l'affection desquels ils avaient cru pouvoir le mieux compter, et qui venaient de s'épouvanter, comme s'ils avaient vu le fantôme de la dissidence se lever devant eux. Il y eut des pasteurs qui demeurèrent pendant plusieurs jours comme traqués dans leurs cures, sans oser visiter leurs amis par crainte de les compromettre, et sans recevoir de visite si ce n'est dans l'obscurité de la nuit. Le Grand Conseil s'assembla. Le gouvernement lui demanda des pleins-pouvoirs. Vainement une minorité d'une trentaine de membres défendit-elle la cause de la loi; vainement résista-t-elle, bien que la tribune s'efforçât d'étouffer dans le bruit les discours d'orateurs généreux, et que, lorsqu'il fut question du dévouement des ministres, elle couvrît de rires ironiques la voix de celui qui parlait: les pleins-pouvoirs furent accordés. Dès ce moment le gouvernement put marcher en avant avec la conscience de sa force.

Le premier usage qu'il fit de son autorité, fut d'inviter, dans un langage d'une douceur apparente, les démissionnaires à revenir à des sentimens meilleurs, et à retirer leur démission : aucune garantie. La lettre était à *la plupart* des démissionnaires; ceux dont on ne voulait à aucun prix ne la reçurent pas. Les sollicitations, les larmes de nombreux paroissiens prêtèrent force à ce langage de l'autorité. Bientôt l'on apprit que M. Rodolphe Mellet, pasteur à Thierrens, l'un des ecclésiastiques du canton les plus vénérés, enfant par le cœur et l'homme sur la terre à qui croire le mal est le plus difficile, s'était rendu à ces instances, et que son exemple avait entraîné quelques pasteurs de son voisinage. Des hommes portés un moment au delà de leurs convictions, accrurent le nombre des rétractionnaires. Cependant ce nombre n'était encore que petit, et il en fallait un qui suffit à maintenir debout, du moins quelque temps encore, l'Eglise du gouvernement. On agit donc de nouveau, on prolongea le terme donné pour retirer la démission; les sociétés patriotiques se mirent en campagne, et quelques pasteurs encore rentrèrent dans les temples, comme portés sur les épaules de ces associations populaires. On compte aujourd'hui une trentaine de rétractations.[1]

Mais c'était peu que d'avoir réuni les moyens de conserver une Eglise d'Etat, si l'on ne réussissait à empêcher la formation d'une

[1] Un plus grand nombre l'ont donnée, mais plusieurs ont depuis renouvelé l'acte de leur démission. M. Chapuis vient de prendre sa retraite comme ministre et comme professeur de théologie.

Eglise libre. Les pasteurs démissionnaires, fidèles au principe qu'ils s'étaient posé, étaient presque tous demeurés dans leurs paroisses, résolus à n'en sortir que s'il devenait nécessaire. Beaucoup d'entr'eux, et même des plus pauvres, avaient refusé, les uns des places, les autres l'asile hospitalier qu'on leur offrait dans les villes, et ils avaient loué, dans le voisinage de leur cure, de modestes appartemens. Ils croyaient devoir ajouter le sacrifice au sacrifice, pour ne demeurer en arrière d'aucune de leurs obligations. Peu compris par le grand nombre, ils l'étaient cependant par plusieurs, surtout par les femmes. A Lausanne, 1300 personnes avaient fait connaître aux pasteurs démissionnaires qu'elles désiraient de continuer à recevoir d'eux les secours spirituels. Montreux avait, par des souscriptions, composé un traitement pour retenir son pasteur, M. Monnard; on ajoutait, il est vrai, « sous réserve de l'approbation du gouvernement. » Telle municipalité avait décidé de prendre à la charge de la Commune le traitement d'un ministre en qui elle avait mis sa confiance. Il fallait se hâter d'étouffer dans leur germe ces dispositions dangereuses; il y avait un moyen facile d'y parvenir.

La veille du dimanche 30 novembre, un bruit vague courut dans Lausanne que, le lendemain, l'émeute assaillirait l'Oratoire. Ce bruit répandu porta un certain nombre de personnes à se rendre, à 5 heures, dans le voisinage de cette chapelle, afin de protéger, s'il devenait nécessaire, les fidèles qui s'y réunissaient. Le culte, comme on l'avait craint, ne tarda pas à être interrompu par des cris effroyables, partis du dehors. Les femmes se levèrent instantanément. Déjà l'on se battait à la porte. La police était accourue; des hommes de cœur secondaient ses efforts pour empêcher l'irruption d'une bande furieuse. Un homme d'âge, l'un des meilleurs citoyens du canton, fut renversé sanglant. Le peintre Euler reçut un coup de couteau dans le visage. Les bâtons, les poings jouèrent vigoureusement des deux parts. Enfin la victoire des défenseurs de l'ordre éloigna les aggresseurs et protégea la retraite des personnes qui avaient assisté au culte. La mêlée s'était ralentie, et ne recommença qu'alors que, après la retraite des femmes, on crut que les ministres allaient se retirer les derniers; au cri : les ministres! les ministres! les assaillans tentèrent un dernier effort; mais comme ils ne virent pas paraître les pasteurs, qui étaient sortis par une autre porte, le tumulte ne tarda pas à s'appaiser. Seulement quelques jeunes gens, détachés du milieu des aggresseurs, pénétrèrent dans une maison voisine, sous le prétexte de s'enquérir s'il n'y avait aucune personne cachée; ils blessèrent un des habitans, visitèrent les lits, les armoires, toujours invoquant la souveraineté du peuple. Des membres du Conseil d'Etat se trouvaient parmi les témoins de l'émeute, le rire à la bouche, tandis que d'autres attendaient, non loin de là, d'en savoir l'issue.

Le lendemain, des bandes parcoururent la ville, la remplissant de leurs cris, entourèrent la maison de M. le pasteur Bridel, dans le dessein de l'envahir, puis de se diriger vers l'Oratoire pour le saccager; le sous-préfet parvint, bien qu'avec peine, à les empêcher d'exécuter leur plan. Le préfet, qui fait profession d'être un ami de la liberté religieuse, a cru, pendant ces deux jours, devoir ne pas se montrer.

Les scènes que nous venons de retracer suffisaient pour motiver, dans la pensée du gouvernement, l'interdiction de toute réunion dont la religion serait l'objet. Une grande partie de la population de Lausanne, celle qui fréquentait le plus assidument les temples, en était sortie avec ses pasteurs. Il fallait lui rendre tout culte commun impossible. Un arrêté du Conseil d'Etat vient d'interdire jusqu'à nouvel ordre les assemblées à l'Oratoire, et toute réunion religieuse en dehors des temples nationaux. Il porte que toute contravention sera punie conformément au code pénal. La force, au besoin, appuiera cette résolution.

Lausanne, 6 décembre 1845. X.

PS. Il ne s'est passé aucun fait saillant depuis que le récit qui précède est écrit. Dimanche 7, aucune réunion religieuse n'a eu lieu à Lausanne hors des temples; à Vevey, l'Eglise libre s'était réunie le dimanche précédent dans une salle de l'hôtel-de-ville. Le gouvernement, en vertu de ses pleins-pouvoirs, et voulant prévenir le désordre, a mis empêchement à ce que cette réunion libre se renouvelât. Dans tel village les paroissiens ont comme contraint le pasteur démissionnaire à prêcher. Dans beaucoup d'autres on lui demande d'instruire les catéchumènes. — Les pasteurs demeurés dans l'Eglise du gouvernement ont, pour la plupart, reçu provisoirement l'administration de deux paroisses, ou même davantage. — Une députation de l'Eglise libre d'Ecosse est attendue à Lausanne. — M. le professeur Vinet vient de publier une remarquable brochure par laquelle il exhorte les pasteurs démissionnaires à persévérer dans la voie des églises indépendantes, et à ne plus songer à une alliance avec l'Etat.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

JACOB WERNER, épisode de la guerre de trente ans, par C. H. de SCHUBERT, traduit de l'allemand par V. Jæglé; 2me édition, Paris, librairie Delay, prix: fr. 1 » 25 c. — A Lausanne chez G. Bridel; à Neuchâtel chez J.-P. Michaud.

VIE DE FRANZ DE HOCHWARTEN, par C. H. SCHUBERT, traduit de l'allemand par V. Jæglé. — Paris, librairie Delay, rue Tronchet, 2. — Prix: fr. 1 » 25 c.

Les deux biographies religieuses que nous annonçons ici, font naître dès l'abord ce genre d'intérêt tout particulier qu'inspire un grand écrivain, lorsque, se reposant de travaux plus profonds et plus difficiles, on le voit parler à tous le langage d'une piété simple et éclairée: cette préoccupation des besoins de tous, quand on la rencontre chez des hommes de talent et de

science, leur attire l'affection et cette reconnaissance du cœur, récompense la plus sûre et la plus douce peut-être pour les esprits vraiment supérieurs. — L'histoire des temps où vécurent Jacob Werner et Hochwarten (la guerre de trente ans et les années qui suivirent la paix de Westphalie), forme le fond animé sur lequel se détachent les figures principales du récit. Si, dans le premier de ces petits livres, on ne rencontre que rarement les noms fameux de Ferdinand, de Tilly, de Wallenstein, de Gustave Adolphe, les malheurs de l'époque n'en sont pas moins vivement décrits; et rattachés à la personne de Jacob Werner, enfant du peuple des campagne, spectateur et victime des cruautés inouïes d'une guerre affreuse, restant fidèle à sa foi dans ce temps d'inexprimables angoisses, ils offrent un intérêt singulier et procurent une instruction solide et chrétienne. — Franz de Hochwarten est l'histoire d'un grand seigneur allemand, vie aventureuse, pleine d'agitations et d'évènemens inattendus, d'aventures militaires et de voyages, semée de longues et dures expériences qui aboutissent en définitive à former et à mûrir un caractère d'abord indécis et indomptable. On y voit l'excès des mouvemens désordonnés de l'âme et le tumulte d'une existence agitée, faire soupirer après le repos et le rendre possible, pourvu que, comme Franz de Hochwarten, on le cherche au sein des convictions religieuses, et dans le port tranquille de la foi et de l'espérance chrétiennes.

FÉLIX DE L'ILE, autobiographie traduite de l'anglais par le traducteur de MIRIAM, Lausanne, librairie de Georges Bridel, 1845. Prix : 7 batz.

C'est ici l'histoire d'une existence tout exceptionnelle, d'un développement religieux très-rare, et à ce point de vue, nous en pouvons d'avance recommander la lecture à ceux qui se sentent peu attirés par la forme un peu convenue, un peu effacée peut-être de beaucoup des livres d'édification empruntés de nos jours à la littérature religieuse de l'Angleterre. — Sauvé d'un naufrage dans les bras de son père, Félix de l'Ile passe les vingt-quatre premières années de sa vie dans une île sauvage des mers du sud, et nous raconte lui-même les premières émotions de son cœur, les premiers mouvemens de sa pensée, et l'éducation étrange que lui donne son père, au sein de la solitude. Celui-ci, doué d'un esprit supérieur mais tristement captif encore dans les stériles théories religieuses du dix-huitième siècle, n'a pas à dire à son enfant un mot consolant et vrai sur Dieu et l'immortalité : Félix de l'Ile réussira-t-il à déchiffrer ces mots sublimes dans les pages splendides du livre de la nature ouvert devant ses yeux? Nous le voyons tour à tour avec son âme ardente et solitaire, se livrer à une adoration naïve de la nature; puis sentant que l'esprit est ailleurs, cherchant un langage pour cette grande voix inarticulée de la solitude, se tourner vers son père dans lequel il croit reconnaître le roi de la création qui l'entoure, jusqu'à ce qu'une froide parole de ce *créateur :* « le monde s'est créé lui-même » suscite dans cette vie intellectuelle si bizarre et si vraie, des difficultés et des doutes nouveaux. La vue de la mort, les angoisses de son père, les mots de *pardon* et de *Sauveur,* prononcés sur une couche de souffrance, tout cela ne fait qu'augmenter la tristesse et les incertitudes de cette âme jeune et abandonnée. Félix de l'Ile attend tout maintenant de la civilisation inconnue de l'Europe vers laquelle l'entraîne un navire qui l'a recueilli au milieu de son exil, et ici commence, après les transformations successives qu'a traversées son intelligence au sein de la vie de la nature, un pèlerinage nouveau à travers les systèmes des hommes. Tour à tour le catholicisme romain et le judaïsme se disputent sa croyance; mais peu-à-peu il se fait jour dans son cœur, et bien-

tôt à l'ouïe d'une simple et lumineuse lecture du Nouveau-Testament, la vérité tout entière descend dans cette âme altérée, pour ne plus l'abandonner. — Ainsi que le montre cette fort incomplète analyse, Félix de l'Ile est donc une espèce d'histoire simple et pratique des vicissitudes des sentimens religieux, une sorte de Robinson intellectuel, dont la lecture facile, piquante parfois et toujours sérieuse nous parait destinée à faire sentir aux âmes inattentives, les bienfaits de cette éducation chrétienne à laquelle l'habitude semble ôter quelque chose de son prix.

Questions indiscrètes adressées aux curés, aux évêques, aux cardinaux et aux papes, par Napoléon Roussel.

Les catholiques sont protestants, par le même.

Le catholique automate, par le même.

Que croient les protestants, par le même.

Jésus et les jésuites, par le même. — Paris, chez Delay, libraire. Lausanne, chez Georges Bridel, 1845. — Neuchâtel, chez J.-P. Michaud.

Le titre des brochures de M. Roussel trahit d'avance l'intention polémique qui les a dictées, en même temps que le caractère particulier de la lutte qu'il soutient contre le catholicisme de Rome. Ce n'est pas au catholicisme épuré de St. François de Sales ou de Bossuet qu'il s'attaque; ce ne sont pas les armes pesantes de Claude ou des théologiens réfugiés de la Hollande, qu'il emprunte à l'arsenal poudreux de la polémique du dix-septième siècle, pour les tourner contre les prêtres de nos jours : c'est contre le grossier formalisme dont le catholicisme actuel de la France porte trop souvent l'empreinte, c'est contre la portion la plus déchue de son clergé qu'il lance ces légers pamphlets, flèches rapides qui peut-être n'atteindront pas toutes leur but, mais dont la pointe est parfois cruellement acérée. Les arguments qu'emploie M. Roussel sont naturels, populaires, à la portée de tous; c'est le simple bon sens religieux qui fait les frais de la guerre; sans se soucier beaucoup des subtilités et des ruses de son ennemi, sans prodiguer les formes courtoises, le pamphlétaire chrétien marche droit à sa rencontre; il l'aborde courageusement, avec l'entrain qui sied à la lutte, quelquefois même avec gaité. Son raisonnement a un tour vif, naturel et facile : les citations bibliques par lesquelles il achève la défaite de son adversaire, sont généralement bien choisies et appliquées avec justesse. Du reste, après avoir démasqué et attaqué le mal, il ne manque pas de poser le fondement du bien, et c'est avec la chaleur d'une conviction fervente qu'il cherche à rallier à l'Evangile vivant et éternel, ceux qu'il voudrait arracher à l'esclavage des hommes ou à la torpeur de l'indifférentisme religieux. Aussi croyons-nous que pour des protestants, comme pour des catholiques de toutes les nuances, il peut y avoir intérêt et utilité dans la lecture de ces petites brochures. La seconde et la troisième nous paraissent être les plus remarquables de toutes. La seconde, en particulier, nous livre un portrait plein de vérité de l'un de ces catholiques aujourd'hui si nombreux, plus qu'indifférents pour toutes les religions, incrédules quant à la leur propre, et ne tolérant le catholicisme que par insouciance, par la crainte de voir leur repos troublé, par attachement à ce quiétisme vulgaire qui ne connait ni la haine ni l'amour. L'auteur amène celui qu'il met en cause à comprendre son véritable état et à désirer d'en sortir, par une série de raisonnements que l'on suit avec un vif intérêt, et qui ne peuvent manquer de frapper quelques-uns des lecteurs auxquels ils sont destinés.

H. WOLFRATH, ÉDITEUR.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME VIII.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

POÉSIE.

VOYAGES.

CRITIQUE ET HISTOIRE.

SCIENCES.—QUESTIONS SOCIALES.—INTÉRÊTS PUBLICS.

CHRONIQUE.

Janvier. — La *Revue Suisse* et sa *Chronique*, 51. — Le ministère le jour de l'an, 52. — Maladie de M. Villemain, 53. — Le *Désert*, symphonie de M. Félicien David, et *Marie Stuart* de Niedermeyer, 53. — Les *Paysans* de M. de Balzac. Vie et caractère des paysans. Les paysans français d'après M. de Balzac et d'après M. Alexandre Thomas, 56. — Personnages de M. de Balzac. Les héros gras. L'avalanche, 59. — L'Allemagne. Freiligrath et Hoffmann de Fallersleben à Coblentz. La ballade de Rübezahl. Henri Heine. *L'Allemagne, conte d'hiver*. Le Rhin compromis. Danton et la demi-principauté de Bukkeburg. Le satyre mélancolique, 60 à 66. — Revue scientifique, 66.

Suisse. — *Les deux printemps*, par M. Petitsenn, 69, *Bluettes et boutades*, par le même, 70. — *Monrion*. Rectification à ce sujet, 70. — *Le sceptique en histoire*, par Fx C. 71.

Février. — Impopularité du ministère Guizot, 109. — Rétablissement de M. Villemain, 109. — Réception de M. Saint-Marc Girardin à l'académie française. Discours de M. Victor Hugo. L'Olympe académique, 110. — M. Saint-Marc Girardin, littérateur moraliste et politique, 114. — Réception de M. Mérimée, 114. — Biographie de Charles Nodier, 115. — M. Mérimée, sa peur d'admirer, 119. — M. Thiers; son rôle dans la protestation des journalistes en 1830. Caractère de son talent et de son nouvel ouvrage, l'*Histoire de l'Empire*, 120. — *Du Prêtre, de la Femme, de la Famille*, par M. Michelet, 121. — Tendance contemplative et fataliste du christianisme selon M. Michelet, 123. — Réfutation de cette idée par M. Emile Saisset, 125. — Action de l'hydrogène sulfuré sur les poissons. Cause de l'insalubrité de Marseille, 126.

Suisse. — *Société des amis des arts*, à Neuchâtel, 127. — La littérature française du 17e siècle, d'après M. Ch. Berthoud, par A. G., 127. — *Arnold Winkelried*, par J. J. Porchat, 132. — M. Cellérier. Notice sur sa vie par M. E. Diodati, 136. — La question des Jésuites dans le canton de Vaud, 139.

Mars. — La révolution du canton de Vaud non encore achevée, 174. — Réception de M. Sainte-Beuve à l'académie française, 174. — Mad. Emile de Girardin : son *Courrier de Paris* sur cette réception, 175. — Casimir Delavigne, le poète des classes moyennes, 175. — Débit du nouvel académicien, 176. — M. Sainte-Beuve, *poète*, et *Port-Royal* caractérisés par M. Victor Hugo, 177. — Article de George Sand dans un journal radical sur la séance de l'Académie, 182. — Hommage rendu par George Sand à M. Sainte-Beuve, 184. — Les *pauvres d'esprit*, 187. — L'*Histoire du Consulat* de M. Thiers et le libraire américain, 187. — M. de Charpentier, membre de la société des sciences d'Edimbourg, 188. — *Les Paysans, réponse à M. de Balzac*, par un poète campagnard, 188. — Jean Rouge, et le mouvement catholique anti-romain en Allemagne, 188. — Note de M. Guizot, 189.

Avril. — *Histoire du Consulat*, par M. Thiers. Grand succès de ce livre. Son impartialité, 237. — Article de M. Villemain sur cet ouvrage, 238. — Les historiens de Napoléon, 239. — Sieyès et Pitt jugés par M. Villemain, 241. — Allusions politiques, épigrammes contre M. Guizot, 242. — Sévérité de M. Thiers envers le Tribunat. Napoléon et Charlemagne. Cicéron. Mme de Staël, 243. — *Esprit des Institutions militaires*, par le duc de Raguse, 244. — Mort de Soumet. La *Divine Epopée*. La plume d'aigle. Affectation et faux goût, 244. — *Virginie*, tragédie dans le genre de *Lucrèce*, par M. Latour, 245. — Nouveau rôle de Mlle Rachel, 245. — Le salon de 1845. Artistes suisses : la *Séparation des Apôtres*, par M. Gleyre, 246. — Paysages de Calame et de Diday. *La Prise de la Smalah*, par H. Vernet, 248.

Suisse. — Cours de M. Agassiz : Plan de la création, 248. — Les *Annales du temps présent* sur la question des Jésuites, 250.

Mai. — La question des Jésuites à la Chambre des Députés. M. Thiers, M. Dupin, M. Berryer, M. de Lamartine, 315. — Victor Hugo élevé à la pairie. Jasmin recevant la croix de la légion-d'honneur, 316. — *Virginie*, *Lucrèce* et les *Poésies romaines*, 316. — Coup d'œil rétrospectif sur les tentatives du drame moderne. Manzoni, Lebrun, Vitet, Mérimée, V. Hugo, 317, — La critique. Les critiques-*ingénieurs*, 318. — M. Villemain et M. Guizot. M. Thiers et M. de Lamartine à l'Académie française, 319. — Elections de MM. Alfred de Vigny et Vitet, 319. — *Lucrèce*, jugée par l'Académie le meilleur ouvrage dramatique qui ait paru depuis dix ans, 319. — *La Couronne d'Ophélie*, poésies par Aug. Desplaces. *Réponse à Amaury*, 319. — *Les Bretons*, par Brizeux, 320. — *Caliste ou lettres écrites de Lausanne*, roman de Mme de Charrière, nouvelle édition, 320.

Suisse. — Mort de M. Arlaud, fondateur du Musée de peinture à Lausanne. Notice sur sa vie, 321. — Question suisse : peu connue au dehors, 323. — Brochure de Ch. Didier sur cette question. Du dernier vote de la Diète. Réponse au *Courrier suisse*, 323. — Nouveaux journaux d'opposition à Lausanne : l'*Indépendant*, l'*Anti-Jésuite*. Situation. Sancho dans l'île de Barataria.

Juin. — Agrandissement du format des journaux. Effets fâcheux de cet agrandissement. Mot de M. Emile de Girardin sur les journaux, 362. — *Abélard et sa philosophie*, par M. de Rémusat, 362. — Caractère d'Abélard. Héloïse, *la première des femmes*, 363. — Lettres de Louis XVIII au comte de Saint-Priest. Caractères de ce prince et de Louis XVI, tels qu'ils se montrent dans cette correspondance, 364. — *Portraits littéraires* de M. Sainte-Beuve, 365. — Manzoni ; ses relations avec Fauriel, Augustin Thierry et Cousin, 367. — Combien il étudiait les sujets de ses tragédies, 368. — Ses idées sur le style et sur la langue italienne, 369. — Défaut qu'il trouvait à cette dernière, savoir de n'exister qu'à l'état littéraire, 370. — Ce défaut n'est-il pas un avantage en poésie ? 371. — Lord Brougham et Guillaume Schlegel écrivant en français, 372. — Schlegel, quand il avait bu les eaux du Gange, 373. — Allemagne. — La foire de Leipzig. Le dernier semestre

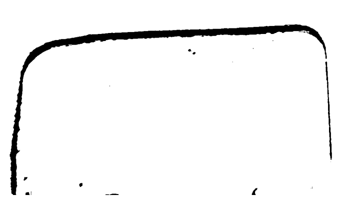
[illegible]ETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

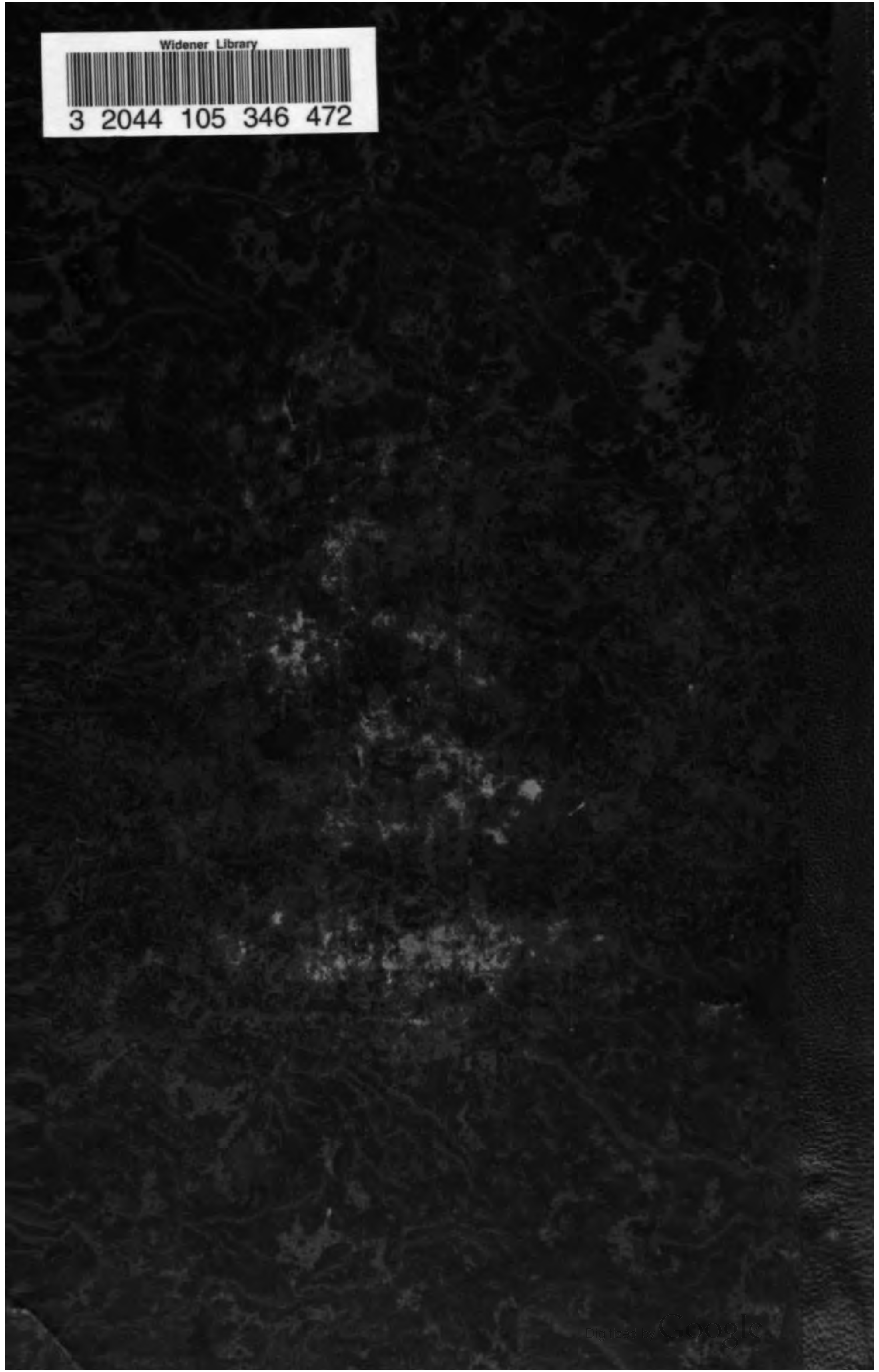
ERRATA.

Page 378, ligne 9 : coteaux amis, *lisez* : coteaux aimés.
» id., » 22 : me saisit, *lisez* : me choisit.
» 426, » 31 : le pourpre, *lisez* : la pourpre.
» 469, » 16 : des prés en fleur, *lisez* : des prés en fleurs.
» 470, » 4 : Qui consolait, *lisez* : Qui soulageait.
» 472, » 15 : grâce profonde, *lisez* : grâce féconde.
» 487, » 12 : 12 avril, *lisez* : 12 août.
» 504, » 17 : Jusqu'à trois : c'est bon, *lisez* : Jusqu'à trois, c'est bon :
ib. » 28 : voulait l'être, *lisez* : voulait être,
» 506, » 34 : gris gais, *lisez* : gris, gais,
» 515, » 33 : en partir, *lisez* : le quitter,
» 517, » 27 : (sur quelques exempl.) : recoulemens, *lisez* : roucoulemens.
» 524, » 11 : sans doute à tout hasard, *lisez* : sans doute, à tout hasard.
» 528, » 37 : être peinée, *lisez* : être punie.
» 561, » 21 : gagnerait-il, *lisez* : gagnera-t-il.
» 565, » 10 : et vient, *lisez* : et qui vient.
» 588, » 2 : le silence, *lisez* : le Silence.
» 595, » 4 : je serai, *lisez* : je ferai.
» » » 10 : grand'même, *lisez* : grand'mère.
» » » 26 : il n'y que, *lisez* : il n'y a que.
» 596, » 24 : avait remarqué, *lisez* : observa.
» 647, » 29 : impossible, *lisez* : impassible.
» 650, » 11 : de la reine Saba, *lisez* : de la reine de Saba.
» 614, » 39 : régneront, *lisez* : régnerons.
» 623, » 18 : penchés, *lisez* : penchées.
» 646, » 33 : on, *lisez* : On.
» 647, » 10 : ses ouvrages, *lisez* : ses autres ouvrages.
» 649, » 31 : ce qu'à, *lisez* : ce qui, à.
» 655, » 6 ; clair, *lisez* : claire.
ib., » 15 : effectivement, *lisez* : fictivement.
» 703, » 36 : 1838. *lisez* : 1838. »
» 685, » 25 : de mains; *lisez* : de main.








Widener Library
3 2044 105 346 472
Google